

212991C

4 vol. 7880.4

édition originale

les planches complètes

C. Carr

DUPUIS, Charles François

Mr. J. R. Jones.
Solicitor.

St. Benet Chambers,
Fenchurch St. E.C.

EX BIBLIOTHECA



CAR. I. TABORIS.

ORIGINE

DE

TOUS LES CULTES.

ORIGINE
DE TOUS LES CULTES,

OU

RELIGION UNIVERSELLE.

PAR DUPUIS, Citoyen François.

TOME PREMIER.



A PARIS,
Chez H. AGASSE, rue des Poitevins, N°. 13.

L'AN III. DE LA RÉPUBLIQUE, UNE ET INDIVISIBLE. (1794. 1795.)
LIBERTÉ, EGALITÉ, FRATERNITÉ.

ÉPÎTRE

A MA FEMME.

Une Epître dédicatoire a été presque toujours un monument, que l'indigence et la bassesse élevoient à l'opulence et à la grandeur. Ces louanges intéressées, que prodiguoit servilement un Auteur aux Enfans de la fortune, faisoient rougir les Muses, n'honoroient jamais celui qui les recevoit, et déshonoroient toujours celui qui les donnoit. Pour moi, quand j'écrivois cet Ouvrage, lorsqu'il y avoit encore des Grands, je ne souillois point d'une pareille tache les premières pages de mon Livre ; c'étoit sous les auspices de l'hymen, qu'il devoit paroître, et la plus belle des Muses, Erato, gravoit sur son frontispice le nom de l'Amour. Eh! qui devoit, à plus juste titre, recevoir l'hommage de mon travail (1)*, que celle qui a vu éclore le premier germe de mon systême, qui en a aidé le développement, suivi les progrès ; qui a consenti à s'expatrier pour le publier, et qui a su adoucir la fatigue et l'ennui de seize années de pénibles*

(1) L'épouse de l'Auteur a un titre sacré à la dédicace de cet Ouvrage. C'est elle qui en a sauvé des flammes la plus grande partie, que l'Auteur y alloit livrer, par un sentiment violent de haine contre les Gens de Lettres, qui persécutent ceux qui travaillent à éclairer leur Siècle.

recherches, par les charmes de la société la plus douce? Depuis vingt-deux ans que l'hymen nous unit, tu as répandu le bonheur sur tous les instans de ma vie. Bonne mère, bonne épouse, bonne amie, bonne citoyenne, simple, franche, généreuse, tu as joint à la philosophie des mœurs celle des opinions, et la raison la plus épurée au caractère le plus égal. La sérénité de ton front, image de la tranquillité de ton ame, inspire une douce gaîté à ceux qui vivent dans ta société. Ton époux et les livres ont toujours été ta passion la plus forte; l'aimer et t'instruire sont ton plus doux plaisir. L'éloge le plus grand, qu'on puisse faire de ton goût, c'est ton estime pour Voltaire, à qui tu consacres tout le temps, que te laissent les soins économiques de ta maison, dont le bon ordre est le fruit de ta surveillance et de ton travail. S'il te reste quelques momens, après avoir épuisé toute ton admiration sur les productions de ce génie immortel, dont la nature n'offrit jamais que cet exemple, tu pourras jeter un coup-d'œil sur les Ouvrages de ton époux. Son esprit, comme son cœur, est à toi. Son nom augmentera pour toi l'intérêt de cette lecture, et ta tendresse pour l'Auteur te dérobera les défauts de l'Ouvrage. Lis-moi, et je serai amplement payé de mon travail. C'est de toi seule, que le Public le recevra. Il eût été brûlé sans toi. Je tiens plus à cette Epître, qu'au reste de l'Ouvrage.

DUPUIS.

PRÉFACE.

QUOIQUE cet Ouvrage porte le titre de *Religion Universelle*, il s'en faut de beaucoup, que j'aie prétendu y établir une Religion, qui dût être admise par tous les Peuples. Une telle sottise n'entra jamais dans ma tête. J'analyse les opinions des autres, et me garde bien d'en créer une. Le génie de l'homme, qui peut expliquer les Religions, me paroît bien au-dessus de celui qui en fait; aussi est-ce à la première gloire que j'aspire. C'est au Public à décider, si je l'ai méritée. Je ne dissimule pas, que je l'ai cherchée, non point par la vanité de passer pour avoir fait ce que d'autres n'avoient jamais fait avant moi; mais par amour pour la vérité, dont j'ai soif, ainsi que de la justice. Tout mon travail a pour objet de connoître, dans quels rapports nos Pères nous ont mis avec la Nature et avec la Divinité, et d'écarter le voile mystérieux, sous lequel ils ont voilé la science religieuse. J'examine, non pas ce qu'on doit penser de la Divinité ou de la cause éternelle, qui meut le monde, et qui m'a produit; mais ce qu'en ont pensé les hommes de tous les siècles et de tous les pays. Existe-t-il un Dieu, ou une cause suprême, vivante, intelligente, souverainement puissante, éternelle et incompréhensible à l'homme? C'est ce que je n'examine pas, et que je crois inutile d'examiner; non-seulement parce que cela me paroît clair, mais encore, parce que cette question n'entre pas dans le plan de mon Ouvrage; puisque je ne suis que l'historien des opinions des autres, et que je ne donne point la mienne, qui d'ailleurs importe peu à mes Concitoyens. Qu'est-ce que l'Ame? est-elle immortelle? Toutes ces questions philosophiques n'entrent dans mon travail, que comme partie historique, et nullement dogmatique. Comme Citoyen, je donnerai le premier l'exemple de la soumission à toutes les opinions, qui formeront le vœu général; sur-tout, quand elles tendront à fortifier le lien de la morale et de la législation, et à rendre l'homme meilleur. Comme Philosophe, je me garderai bien de commander aux autres une opinion, et de me placer entre mon semblable et la Divinité. Tout homme a, comme moi, le droit de ne voir que lui et la Nature, et de fixer les rapports, dans lesquels il croit devoir être avec elle, sans opinion intermédiaire.

Cet Ouvrage n'aura donc d'autre but, que de remonter à la source de nos opinions religieuses, d'en fixer l'origine, d'en suivre les progrès, et les formes variées; de faire appercevoir la chaîne commune, qui les unit toutes, et de proposer une méthode générale, pour en décomposer la masse informe et monstrueuse. Je ne parlerai point des Religions révélées, parce qu'il n'en existe point, et qu'il n'en peut exister. Toutes sont filles de la curiosité, de l'ignorance, de l'intérêt et de l'imposture. Les Dieux, chez moi, sont enfans des hommes; et je pense, comme Hésiode, que la terre a produit le Ciel (1). Aussi l'Ouvrage a-t-il toute l'imperfection de son Auteur. La plûpart de ceux qui ont écrit sur l'antiquité religieuse ne nous ont donné que des notions, ou fausses, ou incomplètes. Ils avoient, avant d'écrire, une opinion faite, et ils n'ont travaillé que pour rassembler des preuves propres à lui donner quelque vraisemblance. Alors leurs études, leurs efforts n'ont servi qu'à les égarer, en ne leur montrant que ce qu'ils vouloient voir. Ils avoient déjà un systême, et ils ont étudié l'antiquité, afin de trouver de quoi l'établir. Pour moi, au contraire, en étudiant l'antiquité, j'ai tâché de saisir son esprit le plus universel, et de faire sortir mon systême du résultat de mes recherches, et de l'ensemble d'une foule de matériaux épars, que j'ai rapprochés, comparés et liés entre eux. C'est l'antiquité elle-même, qui, bien étudiée, bien approfondie, a formé et fixé mon opinion sur elle. C'est elle qui m'a conduit, comme par la main, à la conclusion, que j'ai ensuite mise en principe; et j'ai eu la satisfaction de voir, que la marche, qu'elle m'avoit tracée, étoit absolument celle de la nature. Chez moi, la première Religion et la plus universelle se trouve être celle, qui est la première dans l'ordre de nos idées, et la plus naturelle à l'homme. L'empire des sens y précède les ouvrages de la réflexion; et on y voit, que les notions puisées dans l'ordre physique ont existé, durant bien plus de siècles et chez un bien plus grand nombre d'hommes, que les abstractions métaphysiques postérieurement imaginées. L'homme, chez moi, commence par où les autres le font finir, et finit par où on le fait vulgairement commencer (2). Ce n'est point un

(1) Theogon. v. 126.

(2) Les Chrétiens supposent, que l'homme reçut primitivement de la Divinité même les véritables notions de l'Etre suprême intellectuel, et qu'il ne chercha la

Etre

Etre imbu primitivement des notions de l'être incorporel, et adorateur d'un Dieu invisible, qui s'abaisse ensuite jusqu'au culte de l'être corporel et visible, par oubli du premier. Au contraire, ici l'homme adore son Dieu où il voit s'exercer son action puissante, et il place dans la cause visible l'origine suprême et primitive de tous les effets, qu'il lui voit produire. Ce ne fut que long-temps après, qu'il imagina le besoin d'une cause supérieure, et il la chercha par-tout où il ne voyoit rien, et où il ne pouvoit rien voir. Car s'il l'eût vue, elle eût cessé d'être cette cause, et elle eût rentré dans l'ordre du monde visible. Cette marche, que je suppose à l'esprit, est entièrement conforme au grand axiome, que toutes nos idées nous viennent des sens; mais elle est l'inverse de celle que l'on fait communément tenir aux hommes, dans l'opinion des Juifs et des Chrétiens. Il résulte seulement de-là, qu'ils ont tort, et qu'ils ne sont en contradiction avec moi, que parce qu'ils le sont avec le bon sens et avec la nature elle-même. Les conséquences, qui peuvent suivre de nos principes, n'entrent pas dans notre plan. Le principe seul doit être bien établi; le reste suit nécessairement, et le plus ou moins d'opinions et d'idées renversées ne peuvent entrer en calcul aux yeux de la raison. Eh! aurois-je jamais écrit, si j'eusse, à chaque pas, regardé les conséquences? Posons les principes; le lecteur tirera les conséquences. C'est à elles à changer et à détruire les fausses opinions, et non pas à celles-ci à les arrêter dans leur marche. Il est dur, je le sais, de revenir sur ses pas; mais il est encore plus humiliant de n'oser jamais abjurer de longues erreurs. Nous sommes tous nés pour sentir l'impression de la vérité; et l'éducation, qui nous dégrade, nous livre tous à l'imposture. Osons penser par nous-mêmes, et nous serons les vrais enfans de la Nature.

J'ai d'abord fixé l'idée, qu'on a dû attacher à ce mot *Dieu*, et qu'il doit réveiller en nous; persuadé que je suis, que les définitions précises

Divinité dans les objets matériels, que lorsqu'il eut oublié le Dieu invisible, à qui fut adressé son Culte originairement dans l'enfance du monde. C'est une erreur grossière, que repousse le bon sens, et que détruit notre Ouvrage.

sont nécessaires, quand on veut s'entendre, sur-tout, quand il s'agit d'idées abstraites, telles que celle de cause. La Nature entière et seule s'est présentée tout-à-coup pour remplir cette grande idée de cause universelle ou de Dieu. Les hommes fameux par leur puissance, et respectés pour leurs bienfaits envers l'humanité, ont aussitôt disparu devant ce nom auguste, et les effets n'ont pu usurper les titres sacrés de la cause; à plus forte raison, les animaux, et les simulacres ont-ils dû être retranchés du nombre des Dieux. Tout ce qui ne porte pas le caractère d'être improduit et indestructible, et d'agent éternel, souverain, n'ayant jamais pu être pris par aucune nation, par aucun homme pour Divinité, dans le sens que j'ai cru devoir donner à ce mot, et qui est le seul qu'il puisse avoir, il n'est donc resté que l'Univers lui-même, qui pût soutenir l'immense idée, que le nom de Dieu doit présenter. L'Univers-Dieu ou cause et regardé comme tel, voilà mon premier chapitre. Cette conclusion, qui a résulté nécessairement de la définition posée en principe dans ce chapitre, a reçu une entière confirmation dans les chapitres suivans du même Livre. J'y ai prouvé, par les témoignages historiques de tous les peuples du monde, par l'inspection de leurs monumens religieux et politiques, par les divisions et distributions de l'ordre sacré et de l'ordre social, enfin par l'autorité des anciens Philosophes, que c'est à l'Univers et à ses parties, que primitivement et le plus généralement les hommes ont attribué l'idée de la Divinité. Ainsi ce qui a dû être se trouve avoir été effectivement. Cette vérité, qui a déjà été apperçue par d'autres, m'a conduit à une seconde, qui paroît leur avoir échappé, quoiqu'elle fût cependant une conséquence nécessaire de la première; c'est que le premier moyen d'explication, et celui que plus généralement on puisse employer, doit être de rapporter au jeu des causes naturelles les anciennes fictions sur la Divinité. Les Dieux étant la Nature elle-même, l'histoire des Dieux est donc celle de la Nature; et comme elle n'a point d'autres aventures, que ses phénomènes, les aventures des Dieux seront donc les phénomènes de la Nature mis en allégories. Cette conclusion, qui me paroît incontestable, m'a conduit naturellement aux principes du système véritable d'explications, qui, malgré ses difficultés, est néanmoins le seul, qu'il soit permis d'admettre, d'après la nature même de l'ancienne

Religion du monde, et qui est encore la moderne. Car presque rien n'a changé. Cette assertion étonnera encore, mais j'en démontrerai la vérité par la suite. A cette première partie de mon Ouvrage, où j'ai tâché d'établir la nécessité d'un système d'explications, qui s'appuyât sur la Physique et sur l'Astronomie, succède une seconde partie, qui contient les principes du systême, et trace la marche qu'il faut suivre.

C'est dans la Nature elle-même, que j'ai puisé les idées fondamentales de ma nouvelle méthode. J'ai mis l'homme en présence avec elle, dans le premier chapitre de cette seconde Partie, et j'ai fait passer sous ses yeux les différens tableaux, qu'offre l'Univers dans ses divisions les plus marquées, et dans le jeu de ses principaux agens. Le premier spectacle, que je lui ai présenté, est celui de la Lumière et des Ténèbres, qui sont dans un éternel contraste; celui de la succession des jours et des nuits, l'ordre périodique des Saisons et la marche de l'Astre brillant, qui en règle le cours; celle de la Lune sa sœur et sa rivale, qui prend en main le sceptre de l'Olympe, lorsque celui-ci l'a abandonné, pour porter la lumière et la vie dans l'hémisphère inférieur, que couvroit la nuit, tandis que le Soleil nous dispensoit le jour. La nuit et les feux innombrables, qu'elle allume sur l'azur des Cieux; la révolution des Astres plus ou moins longue sur notre horizon, et la constance de cette durée dans les étoiles fixes; sa variété dans les Etoiles errantes, ou les Planètes; leur marche directe ou retrograde, leurs stations momentanées, les phases de la Lune croissante, pleine, décroissante, et dépouillée de toute lumière; le mouvement progressif du Soleil de bas en haut, et de haut en bas, d'ou résulte la variation de la chaleur, de la durée des jours, et des différentes températures de l'air; l'ordre successif des levers et des couchers des étoiles fixes, qui marquent les différens points de la course du Soleil, tandis que les faces variées que prend la Terre, marquent ici-bas les mêmes époques du mouvement annuel du Soleil; la correspondance de celle-ci dans ses formes avec les formes célestes, auxquelles s'unit le Soleil; les variations, que subit cette même correspondance, durant une longue suite de siècles; la dépendance passive, dans laquelle la partie sublunaire du monde se trouve vis-à-vis la partie supérieure à la Lune;

enfin la force éternelle, qui agite toute la nature d'un mouvement intérieur semblable à celui qui caractérise la vie : tous ces différens Tableaux, exposés aux regards de l'homme, ont formé le grand et le magnifique spectacle, dont je l'environne au moment où je suppose, qu'il va se créer des Dieux, ou donner ce nom aux causes éternelles des effets merveilleux, qui, sans cesse, se reproduisent sous ses yeux. Je dis, que la Nature elle-même les lui avoit indiqués, en lui parlant ce langage si pittoresque, et en lui montrant ces tableaux enchanteurs. Je prouve ensuite, qu'il l'a entendue et qu'il ne s'est point mépris sur la toute-puissance et sur la variété de ces causes partielles, qui composent la cause universelle. Pour le prouver, j'ai ouvert les livres, où l'homme a, dès la plus haute antiquité, consigné ses réflexions sur la Nature, et j'ai fait voir, qu'aucun de ces tableaux n'a été oublié. Donc c'est là ce qu'il a chanté ; c'est là ce qu'il a adoré ; et c'est là le sens, que nous devons donner aux savantes allégories qu'il a jetées, comme un voile sacré, sur tous ces Tableaux. J'ai fait voir, qu'il a été frappé de l'action du Ciel sur la Terre, des rapports qui les unissoient l'un à l'autre, et qu'il a établi dans la cause universelle la distinction de la cause passive et de la cause active ; ce qui a placé le Ciel et la Terre, Uranus et Ghé à la tête de toutes les Cosmogonies : c'est le sujet de mon second Chapitre. Je donne la subdivision de ces deux grandes causes dans leurs parties principales, d'où naît la généalogie des Dieux, enfans des deux premières causes, ou du Ciel et de la Terre. C'est la matière du troisième et du quatrième Chapitre, dans lesquels j'ai recomposé toute la science ancienne, et sur-tout l'Astronomie sacrée. Je donne aussi l'exposé des principes, d'après lesquels la partie active est censée modifier et subjuguer l'autre. De la division des causes, je passe à celle des principes, qui se partagent en principe de Lumière et de bien, et en principe de Ténèbres et de mal ; ce qui comprend le systême fameux des deux principes, Dieu et le Diable, qui font la base de toutes les Religions. C'est le sujet de mon cinquième Chapitre. L'Univers étant ainsi organisé et subdivisé dans ses parties principales, je lui donne une ame, qui produit tous ses mouvemens, et qui répand l'activité et la vie dans tous les corps où elle se manifeste. Cette ame immense, étant souverainement intelligente,

devient la source d'une foule innombrable d'intelligences dans toutes les parties actives de la Nature, qui concourent à l'action universelle du grand Tout, être vivant, animé et intelligent ; enfin Dieu unique, qui réunit toutes les causes en lui, et qui renferme tous les effets sous sa puissance. L'homme vient ensuite, qui, par des abstractions de son esprit, sépare la Divinité, l'intelligence, et la vie du monde, du monde lui-même, pour enfanter un Dieu et un Monde intellectuel. Là finit ma méthode, où finit la Nature.

Le systême ainsi organisé devient l'instrument, qui me sert à résoudre toutes les énigmes sacrées, et à décomposer tous les monumens du culte religieux de tous les Peuples.

J'essaye d'abord ma méthode sur les grands Poèmes, dont les débris composent la masse confuse de la Mythologie Egyptienne et Grecque. Les principaux sont le Poème des travaux d'Hercule, de Thésée, de Jason ; les courses ou voyages de Bacchus, d'Osiris et d'Isis, qui tous sont des Poèmes solaires ou lunaires, dont le Soleil ou la Lune sont les héros, et dont le Ciel est le théâtre. Je cherche ensuite à reconnoître encore le Soleil, sous d'autres formes et sous d'autres noms, tels que sous ceux d'Ammon, de Pan, d'Apis, d'Omphis, de Mnevis, de Mithra, de Thor ; en général, sous toutes les formes empruntées, soit du Belier, soit du Bouc, soit du Bœuf. Je le retrouve ensuite sous une forme plus élégante, revêtu de toutes les graces de la jeunesse, sous les noms d'*Apollon*, d'*Adonis*, d'*Horus*, d'*Atys* ; puis dégradé par le temps, il offre la barbe de la vieillesse, sous les noms de *Sérapis*, d'*Esculape*, de *Pluton*, et alors il s'entortille du Serpent mystérieux, qui ramène les hivers. J'examine aussi l'origine du culte des Animaux, des Plantes et des autres Symboles sacrés, et celle de l'Ecriture hiéroglyphique.

Après cet essai, qui justifie par son succès la bonté de ma méthode, je pénètre dans le sanctuaire des Prêtres, et j'écarte le voile, sous lequel ils cachoient leurs mystères. Ici est un traité complet sur tous les mystères en général, et un autre également complet sur la Religion Chrétienne.

Le premier de ces deux traités présente l'origine des mystères, leurs espèces différentes, et un précis de tout ce qui tient à l'historique des initiations anciennes, à leur cérémonial et aux fonctions sacerdotales.

Dans la seconde partie de ce traité, on trouve un examen philosophique des mystères considérés dans leurs rapports avec la Politique et la Morale.

Dans la troisième, on trouve l'explication détaillée des formes Astronomiques et Phsiyques, qui y étoient employées, et de la théorie des ames, qui y entroit, par une suite nécessaire des idées hyper-cosmiques, que les Spiritualistes y mêlèrent.

Le second traité, destiné tout entier à l'examen du systême religieux des Chrétiens, se divise également en trois parties.

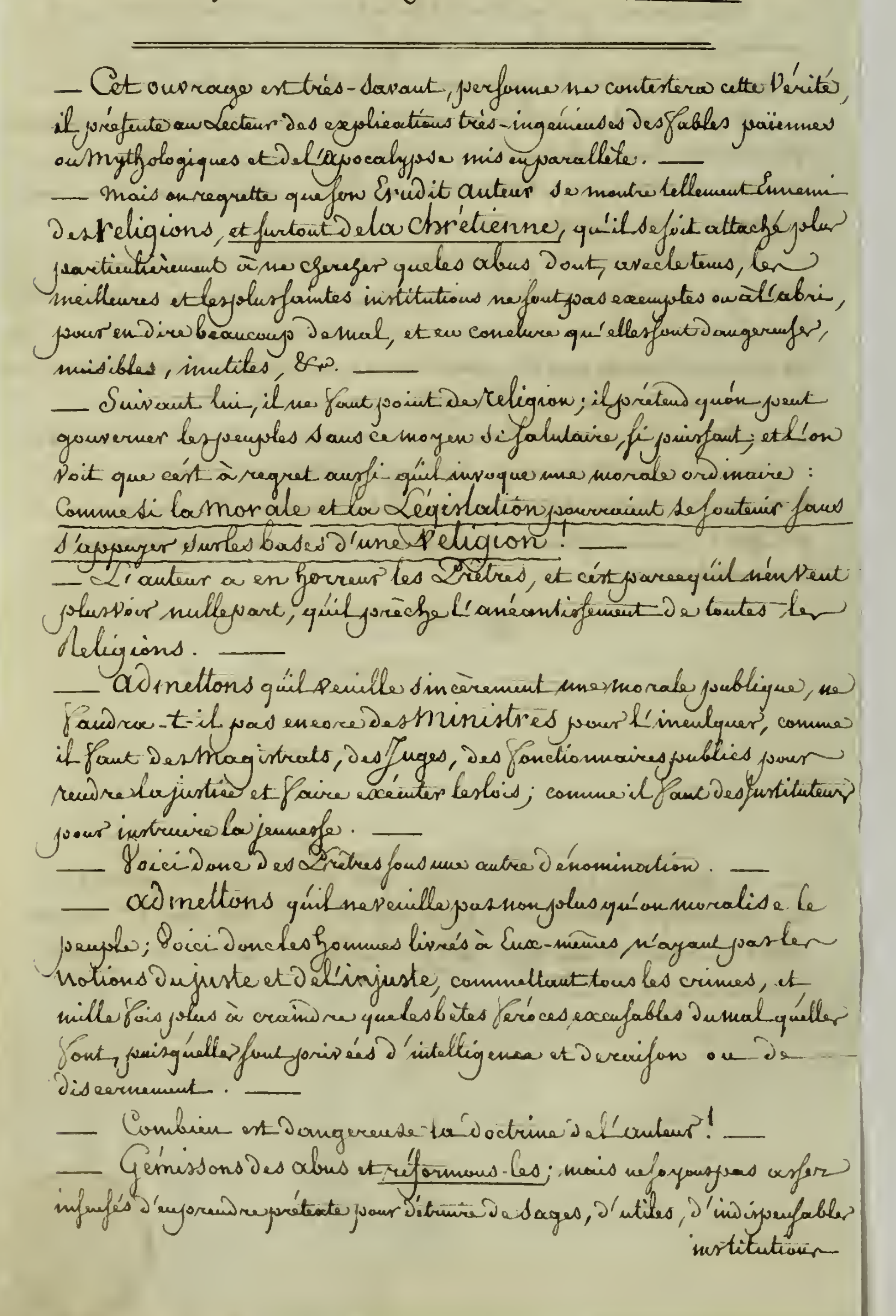
La première contient l'explication de la Fable sacrée de l'introduction du mal dans le monde, par le fameux Serpent des Hespérides, qui séduisit Eve, et qui rendit nécessaire l'arrivée d'un Réparateur, qui pût régénérer la Nature. Cette Fable se trouve dans le second chapitre de la Cosmogonie Hébraïque, connue sous le nom de *Genèse.*

La deuxième traite du Réparateur, de sa naissance, de sa mort, et de sa résurrection ; et elle nous présente l'ensemble de tous les traits, qui lui sont communs avec Mithra, Adonis, Horus, Atys, Osiris, etc. enfin, qui prouvent jusqu'à l'évidence, que ce Réparateur désigné, sous le nom de *Christ* par les Chrétiens, n'est que le Soleil, ou la Divinité adorée par tous les Peuples, sous tant de formes et de noms différens.

La troisième partie, beaucoup plus abstraite que les deux premières, contient une explication de la fameuse Triade des Chrétiens, ou de la triple unité, connue sous les noms de *Père*, de *Fils* et d'*Esprit.*

Toute cette partie mystérieuse de mon travail est terminée par une explication complète d'un Ouvrage fameux par son obscurité, et connu sous le nom d'*Apocalypse de S. Jean.* Ce monument des anciennes initiations est décomposé dans toutes ses parties, et analysé avec succès par ma méthode, de manière à ce qu'on reconnoisse sans peine, que la plûpart des animaux mystérieux, qui y sont mis en scène, sont empruntés du Ciel, ou de la voûte azurée, sur laquelle l'Auteur appelle sans cesse nos regards. On remarque sur-tout, qu'il a pour base le dogme des deux principes, commun à tous les mystères anciens, et qu'il contient une théorie des voyages de l'ame à travers les Sphères, au moment où elles vont à la mort se réunir au feu Ether, et à la région lumineuse, d'où elles étoient descendues. Il a aussi pour but de réveiller dans l'esprit des initiés la frayeur, que l'on chercha toujours à inspirer aux hommes, par l'idée de ces grandes catastrophes, qui viennent à des époques périodiques détruire la Nature, en punition des crimes des hommes. Cette ruse sacerdotale fait l'objet d'un petit traité particulier, qui précède mon explication de l'Apocalypse, sous le titre d'*Apocatastases*, ou de *Restitutions du Monde* détruit soit par l'eau, soit par le feu. J'y joins un Mémoire, que j'ai publié, il y a long-temps, sur l'origine des constellations, et sur-tout des signes du Zodiaque.

Je termine tout ce grand travail par un petit abrégé de la Sphère et de la science Astronomique, par une nomenclature des différentes constellations, et par l'exposé et l'explication des fictions qui ont été faites dessus, afin que le Lecteur, qui voudra essayer de résoudre les énigmes sacrées des différens Peuples anciens et expliquer d'autres Fables, ait sous sa main l'instrument nécessaire pour ces sortes de recherches. J'y joins le Tableau des Paranatellons, et les anciens Calendriers. La carrière est ouverte à tous, et le champ n'est pas, à beaucoup près, entièrement moissonné. Mais la méthode est trouvée; le temps, la sagacité et la patience feront le reste. Il me suffit d'avoir donné le premier exemple, et d'avoir tracé la route, qui doit guider tous ceux qui veulent parcourir avec succès les détours des Labyrinthes sacrés, et ne pas s'égarer au milieu des ruines confuses des anciens Temples, dont les débris sont



Réflexions.
sur l'ouvrage intitulé : Origine de tous les cultes. —

— Cet ouvrage est très-savant, personne ne contestera cette vérité, il présente au Lecteur des explications très-ingénieuses des fables païennes ou Mythologiques et de l'Apocalypse mis en parallèle. —

— Mais on regrette que son Erudit auteur se montre tellement ennemi des Religions, _et surtout de la chrétienne_, qu'il se soit attaché plus particulièrement à ne chercher que les abus dont, avec le tems, les meilleures et les plus saintes institutions ne sont pas exemptes ou à l'abri, pour en dire beaucoup de mal, et en conclure qu'elles sont dangereuses, nuisibles, inutiles, &c. —

— Suivant lui, il ne faut point de religion ; il prétend qu'on peut gouverner les peuples sans ce moyen si salutaire, si puissant ; et l'on voit que c'est à regret aussi qu'il invoque une morale ordinaire : _Comme si la Morale et la Législation pourraient se soutenir sans s'appuyer sur les bases d'une Religion !_ —

— L'auteur a en horreur les Prêtres, et c'est parcequ'il n'en veut plus voir nulle part, qu'il prêche l'anéantissement de toutes les Religions. —

— Admettons qu'il veuille sincèrement une morale publique, ne faudra-t-il pas encore des Ministres pour l'inculquer, comme il faut des Magistrats, des Juges, des fonctionnaires publics pour rendre la justice et faire exécuter les lois ; comme il faut des Instituteurs pour instruire la jeunesse. —

— Voici donc des Prêtres sous une autre dénomination. —

— Admettons qu'il ne veuille pas non plus qu'on moralise le peuple ; voici donc les hommes livrés à eux-mêmes, n'ayant pas les notions du juste et de l'injuste, commettant tous les crimes, et mille fois plus à craindre que les bêtes féroces, excusables du mal qu'elles font, puisqu'elles sont privées d'intelligence et de raison ou de discernement. —

— Combien est dangereuse la doctrine de l'auteur ! —

— Gémissons des abus et _réformons-les_ ; mais ne soyons pas assez insensés d'en prendre prétexte pour détruire de sages, d'utiles, d'indispensables institutions

institutions à la tête desquelles il faut toujours placer la religion. —
— Et lors-même que quelques philosophes seraient susceptibles de se bien conduire, sans pratiquer aucune religion, en peut-on inférer que tous les hommes puissent se gouverner et être gouvernés sans Elle ? —
— N'est-ce pas parce qu'il a existé de tout tems une religion quelconque chez les divers peuples civilisés de la terre, que nos philosophes qui en ont connu les principes, les maximes, &c., ont acquis des lumières — et appris l'art de se bien gouverner. —
— Qu'au contraire ils fussent nés et n'eussent vécu que parmi les Sauvages, qu'eussent-ils été ou que seraient-ils sinon des brutes, &c.? Ils ne seraient donc ni savans, ni érudits, ni moraux, et conséquemment ils ne prétendraient pas être plus éclairés, ni plus parfaits que le reste des hommes, ni s'ériger en réformateurs du genre humain. —
— Peut-on bien pousser aussi loin la haine contre les Prêtres, que de devenir ingrats au point de méconnaître les bienfaits de la religion; et, par aversion pour ses Ministres, de demander, de prêcher l'anéantissement de la plus sublime et de la plus nécessaire des Institutions! —

— Hic est meus Sensus! —

Dubivier

— L'origine de tous les Cultes, par Dupuis, en l'an trois de la République Française (1794 et 1795): 3 vol. in-4to. et un atlas ou petit abrégé (in-4to.) de la Sphère et de la Science astronomique, &c. —

épars sur toute la surface de la Terre. Le fil des connoissances Religieuses étoit perdu, depuis bien des siècles; puisqu'il est retrouvé, qu'il nous serve à lier entre elles des générations et des peuples, qui sembloient oubliés ou même perdus dans la nuit des temps, et n'appartenir qu'à la terre immense des chimères. Je consacre aux hommes de tous les pays, et de tous les siècles, mon Ouvrage. J'ai jeté l'ancre de la vérité au milieu de l'Océan des temps. Si j'ai vécu utilement pour mes semblables, ma destinée est remplie.



ORIGINE

ORIGINE

DE TOUS LES CULTES,

OU

RELIGION UNIVERSELLE.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

L'Univers-Dieu (1).

Le nom de Dieu est un mot vide de sens, s'il ne désigne la cause universelle, et la puissance active qui organise tous les êtres qui ont un commencement et une fin, c'est-à-dire, l'être principe de tout, et qui n'en a point d'autre que lui-même. Telle la Nature s'est toujours montrée aux hommes, qui ont jugé de ce qui est, par ce qu'ils voient, et par ce qu'ils sentent; les nations qu'il nous plaît d'appeler sauvages, en sont restées là, et les plus grands philosophes, fatigués de longues et d'inutiles recherches, ont été forcés d'y revenir. Après bien des siècles de philosophie, les Egyptiens se virent contraints de graver sur un des temples de la Nature, cette inscription fameuse : (2) » Je suis tout ce » qui est, tout ce qui a été, tout ce qui » sera, et nul mortel n'a encore percé le » voile qui me couvre. » (*a*) Que de siècles il a fallu aux hommes pour en revenir là; et combien peu, sont capables de recevoir cette sublime leçon! Ocellus de Lucanie, disciple de Pythagore, qui lui-même l'avoit été des Egyptiens, renferme dans la Nature elle-même, le principe par lequel elle existe et fait exister les autres êtres qu'elle contient; d'où il conclut que l'Univers est improduit et indestructible; ce qui est un des caractères essentiels de la cause première. On n'a encore rien opposé de solide à cette conclusion; car, nous ne comptons pour rien les fictions des Poëtes et des Platoniciens, pour moins encore le témoignage d'une prétendue révélation, attendu que l'on ne détruit point un bon raisonnement, par une fiction, ou par une absurdité. Le plus grand naturaliste de l'antiquité, Pline, donne au monde tous les caractères de la cause première, et de la divinité. » [3] Le monde, dit ce savant, et ce que » nous appelons le ciel, qui, dans ses » vastes contours, embrasse les autres » êtres, doit être regardé comme un » Dieu, éternel, immense, improduit, » indestructible. Chercher d'autres êtres » hors de lui, est une chose non-seulement inutile à l'homme, mais encore » au-dessus des forces de son esprit; » il est un être sacré, immense, éternel, » qui renferme tout en lui-même; il

(1) L'Auteur est ici l'Historien des opinions de l'Antiquité.

(2) De Iside, p. 354.

(3) Pline, Hist. Nat., l. 2. c. 1.

» est en même-temps l'ouvrage de la » Nature, et la Nature elle-même. C'est » une folie de vouloir sortir hors de » lui pour chercher autre chose. » Tel est le précis des grands principes philosophiques que Pline met à la tête de son histoire de la Nature. Personne jusqu'ici ne s'est avisé de refuser au monde la prérogative de cause première et universelle visible. L'empire de la Nature sur tout ce qui naît, croît, et périt ici bas, est trop marqué pour qu'on puisse s'y méprendre; mais on a imaginé depuis l'existence d'une cause invisible, d'une nature différente de celle de la cause visible, placée hors d'elle, agissant sur elle; et ceux qui croient à tout, l'ont admise, sans s'inquiéter des preuves. Les autres ont continué de la placer où ils la voyoient, sans se perdre dans des régions inconnues. La réalité de l'une appuyée du témoignage de tous les sens, n'étoit contestée par personne : celle de l'autre étoit au moins douteuse, et si on pouvoit se défier des illusions des sens, on devoit encore plus être en garde contre celles de l'imagination et de la métaphysique. Ces hommes que nous appelons païens, grossiers et aveugles, croyoient qu'il n'y a qu'un effet dont on puisse demander qu'elle est sa cause; mais que la cause elle-même ne souffre point cette question, à moins qu'elle ne se présente à nous, comme effet vue sous un autre rapport; et alors c'est encore d'un effet dont nous cherchons la cause, et non pas d'une cause. Or, l'Univers ne se présentoit à leurs yeux, que sous l'aspect d'une cause très-puissante et toujours active, et jamais comme effet. Ils ne l'avoient point vu naître, croître, s'altérer, ni vieillir; il paroissoit toujours le même, et n'offroit aucun des caractères de l'être produit et destructible; » (1) car l'Univers, dit Ocellus, considéré dans sa totalité, ne nous annonce » rien qui décèle une origine, ou présage une destruction; on ne l'a pas » vu naître, ni croitre, ni s'améliorer, » ni se détériorer, ni décroître, il est » toujours le même, de la même manière, toujours égal, et semblable à » lui-même. » Il ne paroît pas que depuis Ocellus, nos observations nous en aient appris davantage. Il étoit donc naturel aux hommes de s'arrêter où les effets sembloient finir, et où l'être prend un caractère différent de celui qu'ont tous ceux qui lui sont subordonnés; cet être étoit la Nature. Il étoit nécessaire de remonter jusqu'à l'arbre, pour y chercher la cause du fruit, et jusques à la terre, pour y trouver celle de l'arbre; l'un et l'autre produits et reproduits, étoient évidemment des effets; mais la série des productions et des réproductions paroissant finir à la terre, qui n'offroit rien de ce qui caractérise l'être produit et passager; là finirent aussi les recherches de l'homme sur la progression des causes; là fut attaché le sommet de la chaîne des générations, du règne végétal, minéral, et même du règne animal; car, enfin il falloit bien s'arrêter quelque part; et la Nature sembloit avoir fixé ce point, dans son propre sein. La progression infinie dans les causes, est une absurdité; et puisqu'il faut qu'elle s'arrête, pourquoi la prolonger au-delà du terme où on la voit finir? Ceux qui ont imaginé l'être immatériel, que de leur propre aveu on ne peut voir, ont été obligés également de terminer là, ces questions; *qui l'a produit*? et de répondre, il existe sans aucune cause que sa propre nature. Voilà précisément ce que les anciens disoient de l'univers [2]; il est parce qu'il est; et qu'il ne seroit pas, s'il n'eût toujours été. Quelque systême que l'on adopte, il faut toujours se contenter de cette réponse; c'est une vérité nécessaire, dont notre esprit s'accommode avec peine, et qu'il est forcé de recevoir. On sentit que ce seroit reculer la difficulté, et non pas la résoudre, que de chercher la cause de la cause, et

(1) C. 1. §. 6.

(2) Ocell. c. 1. §. 2.

que l'éternité d'existence pouvoit au moins autant appartenir à ce que l'on voyoit toujours exister, qu'à un être abstrait, imaginé uniquement pour expliquer cette perpétuité aussi inexplicable en lui, qu'elle l'étoit dans la Nature. La Nature fut donc, et dut être le terme des recherches des premiers hommes sur la divinité, ou sur la cause première universelle, jusqu'à ce que le monde des esprits et des intelligences, placé hors des limites de la Nature, eût été créé par les métaphysiciens. Ces subtilités de quelques penseurs, ne firent jamais qu'une légère exception à l'opinion générale sur la nature qui resta en possession de sa divinité, et tint presque tous les mortels attachés à son culte, comme elle les tenoit enchaînés sous ses lois.

CHAPITRE II.

Culte de la Nature prouvé par l'Histoire.

L'Universalité du culte rendu à la Nature, à ses parties et aux principaux agens de la cause universelle, est appuyée sur les monumens les plus authentiques de l'histoire de tous les peuples du monde.

On lit dans le Pentateuque des juifs, ouvrage dont on vante l'antiquité, une exhortation de leur législateur, par laquelle il met son peuple en garde, contre le culte rendu à la Nature chez toutes les autres nations; cet homme, élevé à l'école de quelque spiritualiste, voulant propager la doctrine des métaphysiciens, et en faire la base de la religion de sa petite horde, lui rappelle les entretiens qu'il eut avec l'invisible, et le prestige des tourbillons de flamme et de fumée qu'il imagina, pour s'investir en quelque sorte de la divinité, et pour parler en son nom. (1) « Souvenez vous, dit-il, que vous » n'avez vu aucune figure, ni aucune » ressemblance, au jour que le seigneur » vous parla à Horeb au milieu du feu, » de peur qu'étant séduits, vous ne » fassiez quelqu'image, quelque figure; » (2) ou qu'élevant vos yeux au ciel, et » y voyant le soleil, la lune, et tous » les astres, vous ne tombiez dans l'illu» sion et dans l'erreur, et que vous » ne rendiez un culte d'adoration à » des créatures que le seigneur votre » Dieu a faites pour le service de toutes » les nations qui sont sous le ciel. » Quoique ce Pentateuque ne soit en grande partie qu'un recueil de contes, du genre des contes Arabes; cependant on y voit que l'auteur, quel qu'il soit, étoit un spiritualiste, et qu'il ne rappelle son peuple au culte de la cause invisible, que parce que tous les peuples au milieu desquels il vivoit, adoroient le monde et ses parties les plus brillantes et les plus actives. Il avoit à les défendre contre la séduction du spectacle imposant de l'Univers, et contre celle de l'exemple des nations les plus civilisées de l'orient, qui n'avoient point d'autre culte; sans cela cette défense paroîtroit assez inutile; et malgré cette précaution, la force impérieuse de l'exemple, et celle de l'action de tous les sens, ramenoit toujours le juif aux pieds des images et des autels de la Nature: Tant est grand son empire sur l'homme, tant les abstractions métaphysiques auront toujours de peine à détruire le témoignage des sens. C'est contre ce culte si naturel aux hommes que les spiritualistes et les prétendus inspirés de la secte judaïque,

(1) Deut. c. 4. v. 15, &c.

(2) V. 19.

élevoient continuellement la voix, en s'efforçant de contenir dans le spiritualisme des disciples toujours-prêts à leur échapper. L'auteur d'un de ces ouvrages, connu sous le nom de livre de la Sagesse, s'exprime ainsi : (1) » tous » les hommes qui n'ont point la connois- » sance de Dieu, ne sont que vanité ; ils » n'ont pu comprendre, par la vue des » choses qu'ils admirent, celui *qui est*, » ni reconnu le créateur dans ses ou- » vrages ; mais ils se sont imaginé que » le feu, ou le vent, ou l'air le plus » subtil, ou la multitude des étoiles, » ou l'abyme des eaux, ou le soleil » et la lune, étoient les Dieux qui gou- » vernoient tout le monde ; que s'ils » les ont cru des Dieux, parce qu'ils » ont pris plaisir à en voir la beauté, » qu'ils concoivent de-là combien celui » qui en est le dominateur, doit être » encore plus beau ; car c'est l'auteur » de toute beauté qui a donné l'être à » toutes ces choses ; que s'ils ont admiré « le pouvoir et les effets de ces créatures, » qu'ils comprennent de-là, combien » est encore plus puissant celui qui les » a créés ; car, la grandeur et la beauté » de la créature, peut faire connoître » et rendre en quelque sorte visible le » créateur. » L'auteur cependant excuse ceux qui s'en tiennent à la puissance visible, et ne sentent pas le besoin d'en imaginer une autre hors de la nature ; » et néanmoins, dit-il, ces hommes » sont un peu plus excusables que les » autres; car, s'ils tombent dans l'erreur, » on peut dire que c'est en cherchant » Dieu, et en s'efforçant de le trouver ; » ils le cherchent parmi ses ouvrages, » et ils sont séduits par la beauté des » choses qu'ils voient. » Cet aveu marque plus de franchise, que le raisonnement ne renferme de logique ; car, avant de remonter à la beauté de l'auteur invisible, en voyant la beauté de la cause visible, il falloit prouver que cette cause étoit un effet, un ouvrage (ce qui précisément fait le sujet de la question) et non pas le supposer. Il résulte toujours de ce passage, qu'excepté un petit nombre d'hommes plus clair-voyans que les autres, et qui devinoient ce que ni eux, ni d'autres, n'avoient jamais vu, et ne devoient jamais voir, le reste des hommes ne connoissoit d'autre cause universelle, et d'autre divinité que la Nature et ses parties ; l'Univers à leurs yeux, sembloit renfermer en lui-même, primitivement et par essence, le principe de vie, de mouvement, et d'harmonie, qu'on y remarque.

Les nations savantes de l'Orient, les Egyptiens et les Phéniciens, deux peuples qui ont le plus influé sur les opinions religieuses du reste de l'Univers, ne connoissoient d'autres Dieux, chefs de l'administration du monde, que le soleil, la lune, les astres et le ciel qui les renferme, et ne chantoient que la Nature dans leurs hymnes et leurs théogonies. Diodore-de-Sicile, Eusèbe et tous les auteurs qui ont parlé de la religion de ces peuples, n'ont là-dessus qu'un même sentiment. » (2) Les Phéni- » ciens et les Egyptiens, dit Eusèbe, » ont les premiers attribué la divinité » au soleil, à la lune et aux étoiles, » et les ont regardés comme les seules » causes de tous les êtres produits et » détruits. Ce sont eux qui ensuite » ont répandu dans l'Univers toutes » les opinions qu'on y trouve sur la » génération et la filiation des Dieux. » On n'avoit point encore porté son » esprit au-delà des causes visibles de » la nature et des phénomènes célestes, » excepté un petit nombre d'hommes » connus chez les Hébreux, qui, à » l'aide des yeux de l'ame, s'élevant » au-dessus du monde visible, ont re- » connu et adoré le fabricateur et l'ar- » chitecte souverain du monde. Frappés » de la sagesse et de la puissance qu'ils » crurent apercevoir dans son ouvrage, » Persuadés qu'il est le seul Dieu, ils

(1) c. 13. v. 1.

(2) Euseb. Præp. Ev. l. 1. c. 6. : c. 9.

» firent du dogme de l'unité de Dieu la » base de la théologie qu'ils transmirent à leurs enfans, qui la conservèrent comme la véritable, la première et l'unique doctrine qu'on dût » avoir de la divinité..... Le reste des » hommes séduits par le spectacle des » cieux, regardèrent comme Dieux ces » corps lumineux qui brillent au firmament, leur offrirent des sacrifices, » se prosternèrent devant eux, et n'élevèrent pas leur ame ni leur culte » au-delà du ciel visible. Les erreurs » des Phéniciens et des Egyptiens ont » passé chez les Grecs avec les mystères » d'Orphée et avec la connoissance » des lettres. « Le même Eusèbe, dit ailleurs (1) » que les Hébreux furent les » seuls mortels qui regardèrent les premiers élémens, la terre, l'eau, l'air » et le feu, le soleil, la lune, les astres » et toutes les parties qui composent » l'Univers, non comme autant de » Dieux, mais comme les ouvrages de » la divinité; et qu'ils imaginèrent une » substance intelligente supérieure à » tout cela, qui en dirigeoit les mouvemens, en régloit l'ordre et entretenoit cette admirable économie. «

Mais il sont forcés de convenir, ces Hébreux, que cette religion des Spiritualistes n'étoit pas leur culte primitif, et que leur Abraham, s'il est vrai qu'il ait jamais existé, nâquit et fut élevé dans le Sabisme et dans la religion des adorateurs du feu et de la Nature entière. Les Chaldéens, les Cananéens, les Syriens, au milieu desquels ils vivoient et dont on cherchoit à les séparer par le spiritualisme, n'avoient point d'autres Dieux (2). Les Cananéens avoient consacré des chevaux et des chars au soleil, leur grande divinité. Les habitans d'Emesa en Phénicie, adoroient ce Dieu sous le nom d'Heliogabâle, et lui avoient élevé un magnifique temple, où brilloit l'or, l'argent et les pierres les plus précieuses (3). Non-seulement les habitans du pays, mais les rois, les chefs des nations voisines y alloient porter tous les ans les plus riches offrandes, nous dit Hérodien. Hercule étoit la grande divinité des Tyriens; et les traditions sacrées du pays portoient qu'il étoit le même que le soleil (4), et que la fable des douze travaux exprimoit la course de cet astre dans les douze signes du zodiaque. Nous aurons occasion de prouver ailleurs que les auteurs de cette tradition avoient raison.

Les Syriens adoroient les étoiles de la constellation des poissons (5), et en avoient consacré les images dans leurs temples (6). Le culte d'Adonis étoit établi à Byblos, et dans le voisinage du Liban (7); et tous les savans conviennent que c'étoit le soleil (8) qu'on adoroit sous ce titre, qui répond à celui de seigneur. Cet astre avoit un magnifique temple à Palmyre, qui fut pillé par les soldats d'Aurelien (9), et dont ce prince ordonna la restauration et une nouvelle dédicace. Les Pleïades (10), sous le nom de Succoth-Benoth, furent honorées d'un culte public par les colonies Babyloniennes établies dans le pays des Samaritains. Saturne, ou la planète de ce nom, s'appelle Remphan, chez les Cophtes (11), et les Actes des apôtres reprochent aux Juifs d'avoir adopté le culte de l'astre Remphan (12); ce qui ne permet pas de douter que les peuples au milieu desquels ils vivoient, et dont ils honorèrent quelquefois les idoles, ne rendissent un culte à cette planète. (13) La planète de Jupiter portoit le nom

(1) L. 7. c. 3.
(2) Hyde. de Vet. Pers. Rel. p. 117.
(3) Hérodien. l. 5, p. 201.
(4) Euseb. Præp. Evang. l. 3. c. 11.
(5) Hygin. l. 2, c. 42.
(6) German. Cæs. c. 36.
(7) Lucian. de Deâ Syria. p, 878.
(8) Macrob. Saturn. l. 1, c. 21.
(9) Flav. Vopisc. in Aureliano.
(10) Kirker. Œdip. t, 1, p. 350.
(11) Kirker, Œdip. t. 1, p. 383.
(12) Act. Apost. c. 7, v. 43.
(13) Salmas. Ann. Cl. p. 566. Kirker. Œdip. t. 2, p. 425,

de Baal ; celle de Mars, le nom de Moloch ; Vénus, celui d'Astaroth et d'Astarté ; Mercure, le nom de Nebo (1) ; et tous ces noms se trouvent être aussi ceux des divinités Syriennes, Assyriennes, Phéniciennes et Cananéennes (2) ; ce qui donne lieu de croire que c'étoit ces astres qu'on révéroit sous ce nom, d'autant plus qu'il est reconnu que le culte des planètes étoit établi dans ces pays (3) et faisoit partie de ce que les livres juifs appellent le culte de la milice céleſte.

Sanchoniaton, le plus ancien écrivain de Phénicie (4), qui lui-même ne fit qu'interprêter les anciens monumens de sa patrie consacrés dans les colonnes de Thaut, nous dit que les premiers hommes qui habitèrent la Phénicie élevèrent leurs mains au ciel vers le soleil, qu'ils le regardèrent comme le seul maître des cieux, et l'honorèrent sous le nom de Beel-Samin ; nom qui, dans leur langue, signifie *Roi du ciel*. Ils élevèrent auſſi des colonnes aux élémens, l'une au feu, et l'autre à l'air ou au vent, et leur rendirent des hommages. Le Sabisme, ou le culte des aſtres, fleurissoit dans toute la Babylonie.

Les Arabes, placés sous un ciel toujours pur et serein, professoient la même religion et adoroient le soleil, la lune et les étoiles. Abulfarage (5), dans son histoire des dynaſties Arabes, nous dit que non-seulement ces peuples adoroient les aſtres d'un culte général, mais encore que chaque tribu Arabe étoit sous l'invocation d'une étoile particulière. La tribu Hamyar étoit consacrée au soleil ; la tribu Cennah l'étoit à la lune ; la tribu Misa étoit sous la protection de la belle étoile du Taureau, *Aldebaran ;* la tribu Tai, sous celle de Canopus, ou de la belle étoile de la conſtellation du Vaiſſeau ; la tribu Kais étoit sous la protection de Sirius, autrement la canicule ; les tribus Lachamus et Idamus honoroient la planète de Jupiter ; Asad celle de Mercure : ainsi des autres. Tous ces astres étoient les enfans d'Uranus (6), ou du Ciel, qui étoit leur grande divinité, avec Bacchus, (7) que nous prouverons ailleurs n'être que le soleil.

Les Homérites, peuplade de l'Arabie heureuse, adoroient le soleil et la lune, sous le regne de Constant, fils de Conſtantin (7).

Les Arabes, connus sous le nom de Sarazins, qui conquirent la plus grande partie de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe, adoroient encore au temps d'Heraclius la belle planète de Vénus (9), qu'ils nommoient Cabar, ou la Grande, la même que cette Aſtarté-la-Grande, dont parle l'écrivain phénicien, Sanchoniaton. Mahomet leur chef les fait jurer par le soleil (10), la lune et les aſtres ; et l'hiſtorien de cette secte conclut qu'il les reconnoissoit pour Dieux, puisqu'il les invoquoit dans ses sermens. Dans la formule d'anathême que l'on exigeoit qui fût prononcée par un sarazin converti, il abjuroit ses anciennes opinions sur le soleil et la lune, et sur tout le culte de l'étoile du matin, de Vénus Cabar, ou la Grande, dont ils avoient autrefois invoqué le nom, dans cette formule de prière si fameuse chez les Arabes (11) : *Alla, va, Cabar, alla.*

Strabon parle d'un autel élevé au soleil dans l'Arabie heureuse (12), sur lequel brûloit l'encens le plus exquis. Dans l'île de Panchaia, ſituée à l'o-

(1) Hyd. p. 67.
(2) Selden de Diis Syr. & Kirker Œdip. t. 1.
(3) Selden de Diis Syr. c. 1.
(4) Euseb. Præp. Ev. l. 1, c. 9.
(5) Abulfarag. Hist. Dynast. p. 101.
(6) Arrian. l. 7, p. 161.
(7) Arrian. Apud. Phot. Cod. 91.
(8) Lebeau. Hist. du Bas Emp. t. 2, p. 66.
(9) Euthym. Zigaben. Sarracenic. p. 1.
(10) Ibid. p. 26.
(11) Ibid. p. 81. P. 85. Ibid. p. 70. Et Cedren. t. 1. p. 425.
(12) Strab. l. 16. p. 784.

rient de l'Arabie, étoit une fontaine consacrée au soleil, dont personne, excepté les prêtres, ne pouvoit approcher (1). Près de-là étoit une montagne sacrée, sur laquelle étoit, disoit-on, le trône d'Uranus, ou du Ciel. Shahristan, (2) auteur arabe, dit que les Arabes et les Indiens eurent anciennement des temples consacrés au sept planètes, qui furent dans la suite convertis pour la plûpart en Pyrées, ou consacrés au culte du feu sacré et immortel.

Le culte des planètes et des autres astres faisoit le fond de la religion, connue sous le nom de Sabisme, dont l'étendue fut immense comme la durée. » Tous ceux qui ont écrit l'histoire » universelle, dit Abulfarage (3), et qui » ont remonté jusqu'à l'origine des » peuples, comptent sept grandes na- » tions primitives, d'où sont sorties » toutes les autres : les Perses, les Chal- » déens, les Grecs, les Egyptiens, les » Turcs, les Indiens et les Chinois. » Elles se sont ensuite divisées en plu- » sieurs peuples de langues différentes; » mais tous originairement professoient » le Sabisme et rendoient un culte à » des images et à des idoles consacrées » aux astres qu'elles représentoient. «

Voici ce qu'il dit en particulier des Chaldéens dans son histoire du Sabisme (4) : « Ce que nous savons certainement des Sabéens, c'est que » leur religion est tout-à-fait la même » que celle des Chaldéens; ils se tournent » pour prier vers le pole-arctique; ils » prient trois fois le jour; au lever du » soleil, à son midi et à son coucher. » Ils font trois inclinations devant cet » astre; ils invoquent les étoiles ou » les intelligences qu'ils y placent, et » leur offrent des sacrifices; ils donnent » le titre de Dieux aux étoiles fixes et » aux planètes. Les Chaldéens, dit le » même auteur, se distinguèrent entre » les autres peuples par leurs observa- » tions astronomiques; étudièrent la » nature des astres, leurs influences » secrètes. Ils portèrent ensuite cette » science dans l'Occident, apprirent » aux hommes à élever des temples » aux étoiles, à les construire et à les » disposer d'une manière propre à at- » tirer leurs influences salutaires, et » ils établirent la forme du culte ana- » logue à la nature de chacune d'elles ». Personne n'ignore que les Chaldéens se sont rendus célèbres dans toute l'antiquité, par la science astrologique dont on les dit inventeurs, et que cette branche du charlatanisme fit tant de progrès chez eux, que le nom de *Chaldéen* et d'*Astrologue* étoient autrefois synonimes. Or, cette science, remarque judicieusement Saumaise, n'a pu s'établir que sur la ferme persuasion où l'on étoit, que les planètes et les astres étoient des Dieux, qui régloient les destinées des mortels. Sans cette persuasion, point d'astrologie, ni aucun fondement à la foi en ses oracles (5); c'est sur cette base qu'elle porte; ôtez cette croyance, elle croule tout entière. Donc par-tout où nous voyons l'astrologie régner avec empire, là nous devons supposer que l'opinion de la divinité des astres étoit établie (6); aussi le juif Philon observe-t-il que les Chaldéens, versés plus qu'aucun autre peuple dans l'astronomie, « faisoient tout dé- » pendre du mouvement des astres, » qu'ils regardoient comme les arbitres » souverains de l'ordre du monde. Ils » bornoient leurs hommages à la cause » visible, et ne se firent aucune idée » de l'être invisible et intellectuel; au » contraire, en observant l'ordre du » monde, ils crurent voir en lui la » divinité elle-même toute entière qui

(1) Diod. Sic. l. 5. c. 44. p. 366.
(2) Hyd. de Vet. Pers. Relig. p. 105.
(3) Abulf. Hist. Dyn. p. 2.
(4) Hist. Dyn. p. 184.
(5) Salmas. Ann, Climat. p. 1. & 2.
(6) Ibid. p. 3.
(7) Philon, Lib. de Abrah. p. 282.

» exerçoit sa puissance par l'action de » ses parties, le soleil, la lune, les » planètes et les étoiles fixes, par la révo- » lution successive des saisons, et par » l'action combinée du ciel et de la » terre. Ainsi ils s'égarèrent, dit ce » spiritualiste, en assimilant l'ouvrage » à son auteur. Abraham fut élevé dans » les principes de cette doctrine, et » fut pendant long-temps dans l'opi- » nion des Chaldéens, jusqu'à ce qu'en- » fin ayant ouvert les yeux, il vit la » lumière et reconnut dans l'Univers » un modérateur souverain qu'il n'avoit » pas auparavant soupçonné ». (1) Maimonides confirme le témoignage de Philon sur le Sabisme de cet Ibrahim ou Abraham, fameux chez les Orientaux, (2) et M. Hyde ajoute que c'est l'opinion commune de tout l'Orient, et que ses descendans conservèrent long-temps des traces de la religion de leurs aïeux. Les abstractions métaphysiques étant nécessairement postérieures aux opinions physiques, le culte de la cause visible dût être le plus ancien; et les spiritualistes ne durent être qu'en petit nombre, tandis que le Sabisme étendoit par-tout son empire. On le faisoit remonter jusqu'à Seth, c'est-à-dire, au temps où l'on fixoit l'origine des choses (3). L'auteur de cette tradition nous dit que la plus grande fête des Sabéens étoit à l'entrée du soleil, au bélier ou à l'agneau équinoxial. Ils avoient cinq autres fêtes fixées à l'entrée de chacune des planètes, dans le signe où elles ont leur exaltation. Ils se disoient fils ou descendans de Sâbi, fils d'Idris, enterré en Egypte sous la troisième pyramide (4). Ils ajoutoient que leur religion étoit la plus ancienne et la plus répandue autrefois dans l'Univers (5), jusqu'au temps du spiritualiste Abraham, qui apporta de nouvelles idées.

Cette tradition des Sabéens sur l'auteur de leur culte enterré en Egypte, nous conduit naturellement à chercher dans ce pays le berceau de cette religion. Nous y trouvons l'astrologie exerçant un empire aussi puissant qu'en Chaldée; nous devons donc aussi y retrouver la même doctrine sur la divinité des astres, qui est la base de toute astrologie. On se rappelle le passage d'Eusèbe sur les Egyptiens qu'il associe aux Phéniciens pour les opinions religieuses sur la cause universelle, et sur la divinité du soleil et des astres, seuls modérateurs du monde. Son témoignage est appuyé sur Diodore-de-Sicile (6), qui nous dit « que » les plus anciens habitans de l'Egypte » reconnoissoient deux grandes divini- » tés, premières et éternelles, savoir » le soleil et la lune.... qu'ils pensoient » que ces deux divinités gouvernoient » le monde, et que tout ce qui reçoit » de la nourriture et de l'accroisse- » ment, le recevoit d'elles; que d'elles » dépendoit tout le grand ouvrage de » la génération, et la perfection de » tous les effets produits dans la Na- » ture ». On sait effectivement que les deux plus grandes divinités de l'Egypte étoient Osiris et Isis (7); et que tous les auteurs s'accordent à y reconnoître les plus grands agens de la Nature (8); les uns le principe actif et passif des générations, le ciel et la terre; les autres, le soleil et la lune; et tous quelqu'une des puissances ou des parties de la cause visible universelle. Un des plus savans prêtres de l'Egypte, Chérémon, dépositaire et interprète de la science sacrée, nous donne encore quelque chose de plus positif sur la nature du culte des Egyptiens. Chérémon, nous dit Porphyre, et une foule d'autres savans Egyptiens, sont persuadés qu'on

(1) Maimonid. More. Nevock. Pars. 3. c. 26.
(2) De Vet. Pers. Relig. p. 60. & 86.
(3) Ibn. Shahna apud Hyd. de Vet. Pers. Relig. p. 127.
(4) Ibid. p. 128.
(5) Voyez ci-dessus p. 4.
(6) Diodor. Sic. l. 1, c. 10 & 11.
(7) Theodoret. Ser. 3.
(8) Diogenes. Laert. in Prœm. Plutarch. de Iside & Osiride. Diodor. Sicul.

ne

ces ne doit admettre rien hors le monde ou hors la cause visible, et s'appuient de l'opinion des anciens Egyptiens. (1).

« Ils ne reconnoissent pour Dieux » que les planètes, les astres qui composent le Zodiaque, et tous ceux qui, » par leur lever ou leur coucher, en » marquent les divisions, les sous-divisions des signes en décans, l'horoscope, et les astres qui y président, » et que l'on nomme chefs puissans » du ciel; astres dont les noms sont » contenus dans nos livres d'astrologie, » et de médecine astrologique (2); » avec leurs levers, leurs couchers, » leurs influences sur les maladies, et » les prognostics qu'on en tire pour » l'avenir. Ils observent en effet que » les Egyptiens, faisant du soleil le » grand Dieu, architecte et modérateur du monde, expliquoient non-seulement la fable d'Osiris et d'Isis, » mais toutes leurs fables sacrées généralement, par les astres, par leur » apparition ou leur disparition, par » leur ascension, par les phases de la » lune et les accroissemens ou la diminution de sa lumière; par la marche » du soleil, par les deux divisions du » temps et du ciel en deux parties; » l'une affectée à la nuit, l'autre à la » lumière, par le Nil; enfin par le jeu » des causes physiques, et ne faisoient » mention aucunement dans leurs explications d'êtres incorporels et de substances vivantes... Ce sont ces Dieux, » arbitres souverains de la fatalité, » qu'ils honorent par des sacrifices, et à » qui ils ont élevé des images ». Effectivement nous apprenons, par Lucien, que tout le culte Egyptien, même celui des animaux, étoit relatif aux astres, et fondé entièrement sur l'astrologie (3). Lucien expliquant la diversité du culte qu'on remarquoit dans les différentes villes d'Egypte, à raison des animaux différens qu'on y honoroit, tire les raisons de cette diversité, de la diversité des aspects célestes, et des signes aux influences desquels la distribution astrologique les avoient soumises. Il paroît, par ce qu'il nous dit, qu'il en étoit des Egyptiens comme des Arabes, leurs voisins, chez qui chaque tribu étoit sous la protection d'une étoile, avec cette différence que les Egyptiens, qui aimoient les symboles et les images animées, représentoient leur divinité tutélaire, ou l'animal céleste par un animal vivant, qui lui étoit consacré, et recevoit ses influences. Les Arabes au contraire n'avoient que des Thérapim, espèce de petites idoles, et des talismans de métal soumis à l'influence des astres, comme l'étoient les animaux sacrés de l'Egypte, qu'on peut regarder comme autant de talismans vivans, animés par le feu principe qui forme la substance des astres. Au reste, ces animaux portoient des caractères symboliques et astrologiques, comme les talismans Arabes; tel étoit le boeuf Apis, talisman consacré à la lune, soumis à l'influence de cette planète, et à celle du taureau céleste, où étoit le siége de son exaltation, et marqué de tous les caractères de la force génératrice, dont on faisoit la lune dépositaire. Aussi ces caractères se trouvoient-ils sur le corps d'Apis réunis au croissant de la lune, et à la figure du scarabée tauriforme qu'on nous dit avoir été consacré à la lune, parce que l'astrologie avoit fixé dans le taureau céleste le lieu de l'exaltation de cette déesse (4). On peut donc juger, par cet exemple, que le culte des animaux en Egypte étoit lié à l'astrologie, et qu'il se rapportoit aux astres. Effectivement Lucien (5) nous dit que le boeuf Apis, animal sacré pour lequel les Egyptiens avoient la plus grande vénération, n'étoit

(1) Porphyr. Epist. ad Anneeb. præmissa operib. Jamblici de Myster. Ægyptiac. Oxonii. 1678. in-fol.

(2) Voyez notre dernier chapitre sur les Archanges & les puissances célestes.

(3) Lucian. de Astrol. p. 986.

(4) Hor. Apoll. l. 1, c. 10.

que l'image du taureau céleste, auquel hommages se rapportoient; qu'il n'avoit la faculté de donner des signes prophétiques, que par une suite de la divination qui se tire des astres, et en particulier du taureau du Zodiaque. Que l'oracle de Jupiter-Ammon, établi en Lybie, étoit également fondé sur des rapports avec les signes célestes, et sur-tout avec le signe du bélier dont Jupiter-Ammon empruntoit ses attributs; que ce bélier étoit honoré dans les villes de l'Egypte qui empruntoient de lui les signes prognostics sur lesquels étoit fondée la science de la divination, et qui tous né se tiroient pas des mêmes astérismes. Que ceux qui honoroient le bouc, révéroient en lui le signe du Capricorne; que ceux qui s'étoient mis sous la tutelle de la constellation des poissons, s'abstenoient de manger du poisson. Nous avons vu la même chose en Syrie, établie sur le même principe astrologique, et l'image des poissons célestes révérée sous le titre d'image des Dieux Syriens. Ainsi le culte rendu au boeuf à Memphis, au bouc à Mendès, aux poissons à Oxyrinque, au bélier à Thèbes, se rapporte en dernière analyse aux astres et à la cause universelle visible, autrement à la Nature, la grande divinité de tous les peuples. Le plus savant des Rabbins, le célèbre Maimonides (1), et d'autres docteurs juifs (2), parlant d'après les livres les plus anciens de leur nation, assurent que la constellation du bélier étoit adorée par les Egyptiens. Dans le planisphère Egyptien, imprimé dans l'OEdipe de Kirker (3), on voit la figure de Jupiter-Ammon, coiffé d'une tête de bélier, occupant le premier des douze signes. Germanicus-César (4), dans ses commentaires sur Aratus, dit en parlant du Bélier, premier des signes, que Bacchus donna à cet animal céleste, le nom de Jupiter-Ammon, et lui éleva un magnifique temple. Nous ne devons guère douter que les autres animaux sacrés de l'Egypte, qui ont leur type dans le ciel, n'aient reçu comme le bélier un culte relatif aux astres. Ainsi le chien sacré, ou Anubis, recevoit des hommages, qui se rapportoient à Sirius ou à la belle étoile du grand chien (5). La brillante du vaisseau fut honorée sous le symbole du Canope, ou d'un vase d'où s'échappe l'eau. C'étoit dans ces étoiles, dit Plutarque, que les Egyptiens croyoient qu'étoient placées les ames de leurs chefs ou de leurs Dieux (6). Par chefs, on doit entendre le génie tutélaire de chaque ville, ou ces chefs puissans, dont les noms étoient consacrés dans les livres de l'astrologie sacrée, comme nous l'avons vu dans le passage de Chérémon (7).

Ce qui achève de prouver la liaison intime qu'il y avoit entre l'astrologie, et la religion chez les Egyptiens, c'est que le livre d'astrologie étoit un des livres sacrés, que portoient leurs prêtres à la tête des processions, comme on peut le voir dans Clément d'Alexandrie (8); on y portoit aussi la palme qui étoit regardée comme symbole de l'astrologie. Les quatre animaux sacrés que l'on conduisoit dans ces mêmes processions passoient, dit le même Clément d'Alexandrie (9), pour être des emblêmes des quatre signes ou points cardinaux, qui fixent les saisons aux équinoxes et aux tropiques, et divisent en quatre parties la marche annuelle du soleil, leur grande divinité. Delà aussi cette expression d'année de Dieu (10),

(1) Maimonid. More. Nevock. Pars. 3. c. 46. p. 480.
(2) Rab. Jehud. in Zoar.
(3) Kirker. Œdip. t. 3, p. 113. Id. t. 2, Part. 2, p. 206.
(4) Germ. Cæs. c. 18.
(5) Ælian. de Animalib. l. 10, c. 45.
(6) Plut. de Iside & Osirid. p. 359.
(7) Voyez ci-dessus p. 9.
(8) Clem. Alex. Stromat. l. 6, p. 633.
(9) Strom. l. 5, p. 567.
(10) Censorin. de Die Natali.

pour désigner la grande période solaire dont le chien céleste, un de ces quatre animaux, fixoit le commencement.

Non-seulement le soleil, la lune, les planètes et les autres astres étoient l'objet premier du culte des anciens Egyptiens, comme le prouve le témoignage des auteurs (1) Grecs, Arabes et Hébreux qui en ont parlé; mais encore les autres agens élémentaires de la Nature, l'eau, le feu, &c.; le Nil, et tout ce qui portoit un caractère de cause et de perpétuité, y reçut également des hommages. Ils révéroient aussi l'eau et le feu, nous dit Porphyre (2), les plus beaux des élémens comme étant ceux qui contribuent le plus à notre conservation (*b*). Athanase, (3) dans sa diatribe contre les adorateurs de la Nature, qu'il appelle païens, leur reproche de rendre un culte aux fleuves et aux fontaines, et il cite pour exemple (4) les Egyptiens, qui avoient une vénération singulière pour l'eau, et y attachoient une idée de divinité. On sait en effet que le Nil passoit, chez les Egyptiens, pour une divinité bienfaisante à laquelle l'Egypte devoit sa fécondité et sa richesse. Le rhéteur Aristide (5) s'exprime ainsi sur ce fleuve: « Il n'y avoit rien en Egypte de si » révéré, et qui fût honoré d'un culte » plus religieux que le Nil; il étoit presque » l'unique objet de toutes les fêtes et de » toutes les solemnités qu'on y trouve » établies ». Ces hommages étoient fondés sur la grande utilité dont il étoit à l'Egypte, suivant la remarque de Maxime de Tyr (6) et de Julius Firmicus (7); aussi lui donnoit-on le nom de père, de conservateur de l'Egypte, d'émanation sacrée du grand Dieu Osiris, comme on peut le voir dans Plutarque (8). Dans les hymnes que les Egyptiens lui adressoient, ils célébroient l'auteur de leurs moissons, le Dieu couronné d'épis qui portoit avec lui l'abondance (9). Les poëtes lui donnoient le titre de Jupiter-Egyptien (10), et les théologiens le faisoient le père de plusieurs de leurs divinités, comme on peut s'en assurer par les généalogies des Dieux que nous a données Cicéron (11) dans son traité de la nature des Dieux, et par le témoignage de Diodore de Sicile (12). La ville de Nilopolis et son temple lui étoient consacrés (13). Près des Cataractes, au-dessus d'Eléphantine, il y avoit un collège de prêtres attaché à son culte (14). On célébroit les fêtes les plus pompeuses en son honneur, au moment sur-tout où il alloit épancher dans les plaines les eaux qui tous les ans venoient les féconder (15). On y promenoit dans les campagnes sa statue en grande cérémonie; on se rendoit ensuite au théâtre où se donnoient des repas: on célébroit des danses; on entonnoit des hymnes semblables à celles qu'on adressoit à Jupiter, dont le Nil faisoit la fonction sur la terre (16). On invitoit le Dieu lui-même à prendre part au festin, et à descendre dans les champs, sans quoi on imaginoit qu'il ne seroit pas sorti de son lit (17). Ce n'étoit pas seulement une fête de joie instituée tous les ans à l'époque du débordement, dont la crue plus ou moins grande décidoit, chaque année, du sort des Egyptiens; c'étoit

(1) Manethon. l. 1. Apotelesm. V. 203. Jablonski. Panth. Ægypt. l. 3. c. 6. Idem. in proleg. §. XXIV. Idem. l. 1. c. 2. Sect. 3.

(2) Porphyr. apud Euseb. Præp. Ev. l. 3. c. 4. p. 94.

(3) Athanas. t. 1. Contr. Gentes. p. 26.

(4) Ibid. de Incarnat. p. 100.

(5) Aristid. Rhet. in Ægypt.

(6) Maxim. Tyr. Diss. 38.

(7) Jul. Firm. de Error. Prof. Rel.

(8) Plut. in Symp. l. 8. p. 729.

(9) Greg. Naz. Orat. 39. p. 626.

(10) Athenée. l. 5, p. 203.

(11) Cicer. de Nat. Deor. l. 3.

(12) Diodore. p. 12.

(13) Stephan. in voce νεῖλος.

(14) Heliodor. l. 2. p. 110.

(15) Pallad. Hist. Lausi. c. 52. Bibl. Mag. Patr. Parisin. t. 13. p. 980.

(16) Nicetas. Serbon. Comment. in Greg. Naz. Or. 39.

(17) Nonnus in Operib. Greg. Naz. t. 2. Coll. 529. Rhet. Libanius. Orat. pro Templis citatus à Valerio notis ad Euseb. Vita. Const. l. 4. c. 25.

un hommage religieux rendu à sa divinité (1). Aussi Jean-Chrysostome, pour prouver que les fleuves étoient anciennement adorés, cite l'exemple encore subsistant des Egyptiens : « Ils sacrifient, » dit-il (2), au Nil, au moment où il » va se déborder ; et ce n'est point un » hommage qu'ils rendent à la divinité » par admiration pour son ouvrage ; cet » honneur se rapporte au Nil lui-même, » qu'ils regardent comme un Dieu ». Héliodore, qui nous a donné la description de cette fête, qu'il appelle la plus grande de l'Egypte, et dont il fixe l'époque aux approches du solstice d'été, expliquant la cause de ces pompeuses cérémonies, nous dit (3) « qu'alors le » Nil reçoit un plus grand accroisse- » ment, et que ce fleuve est regardé » comme un Dieu, et même le plus grand » des Dieux de l'Egypte ; qu'il rivalise » avec le ciel, dont il remplit pour eux les fonctions, et dont il imite la marche ; » que ses eaux leur tiennent lieu de » celles que le ciel et les nuages versent » dans les autres pays pour les arroser ». Après tant de témoignages, nous ne pouvons plus douter que le Nil n'ait été honoré comme Dieu par les Egyptiens, qui virent en lui une des parties les plus actives de la cause universelle, et une des sources les plus abondantes de la bienfaisance de la Nature ou de la Divinité. Les autres élémens n'étoient point moins révérés chez eux, par cela même qu'ils entroient dans la composition de la cause universelle, et en formoient en quelque sorte la substance. Plutarque (4) nous parle d'une cérémonie Egytienne, dans laquelle on formoit une figure avec de la terre et de l'eau, pour indiquer, d'une manière énigmatique, la nature de deux de leurs grandes divinités. On lisoit aussi, sur une ancienne colonne, une inscription gravée en l'honneur des Dieux immortels (5) ; et les Dieux qui y sont nommés, sont, le Soufle ou l'Air, le Ciel, la Terre, le Soleil, la Lune, la Nuit et le Jour. Enfin, le résultat de toute la doctrine des Egyptiens, dont Orphée emprunta ses principes théologiques, étoit « de regarder, » dit Eusèbe (6), le monde comme une » grande divinité, composée de l'assem- » blage d'une foule de Dieux, qui » n'étoient autre chose que les parties » mêmes du monde ; car ils ont, dit-il, » compté au nombre des Dieux, chacune » des parties de l'Univers (7) ». D'après cela, nous concluerons avec ce savant, avec Chérémon, et avec la foule des autres savans, dont parle Porphyre dans sa lettre à Annebon (8), que le culte Egyptien, primitivement, se rapportoit tout entier à la cause visible universelle et à ses parties, et que la doctrine même secrète des prêtres n'admettoit d'autres Dieux que les astres qui brillent au firmament, soit planètes, soit étoiles fixes ; que les agens naturels, tels que le Nil et les quatre élémens ; qu'elle n'admettoit point originairement de demiourgos incorporel, ni d'intelligence demiourgique, ni de Dieux intellectuels, ni de puissances invisibles et incorporelles séparées du monde ; qu'elle ne reconnoissoit pour chef et modérateur du monde que ce soleil visible, et pour Dieux que les astres, causes et agens de l'organisation de tous les corps, lesquels sont en tout soumis à l'action impérieuse de la fatalité, qui dépend des astres, et résulte de leurs positions respectives et de leurs mouvemens. » Cette opinion, ajoute ce savant, » subsiste encore aujourd'hui parmi » eux ».

Nous croyons avoir suffisamment prouvé que l'Egypte, comme la Phénicie, la Syrie, l'Arabie, avoit dirigé tout son culte vers la Nature et vers les agens

(1) Idem. Nicetas.
(2) Jablonski. l. 4, c. 1, sect. 16. ex. Chrysost. in homiliâ.
(3) Heliodor. l. 9, p. 429.
(4) De Isid. p. 366.
(5) Theon. Smyrnæ. De Musicâ. c. 47.
(6) Euseb. Præp. Ev. l. 3, c. 9.
(7) Euseb. Præp. Ev. l. 3, c. 4.
(8) Ci-dessus p. 9.

sensibles de la cause visible et universelle. C'est un point d'où nous allons partir pour jeter nos regards sur le reste du monde, à qui ces premiers peuples semblent avoir communiqué leurs idées religieuses, comme ils leur ont communiqué les lettres, les sciences et les arts. Les émigrations et les longues courses des Arabes dans le Continent, les voyages des Phéniciens dans toutes les îles et sur toutes les côtes du monde connu, la haute réputation de science et de sagesse des Egyptiens, jointe à leurs anciennes conquêtes ; tout nous porte à croire que ces peuples, plus qu'aucuns autres, ont influé sur l'opinion religieuse du reste de l'Univers.

Ancienne Religion en Europe.

La Grèce, civilisée par les colonies égyptiennes, fixera la première nos regards. Les Grecs, dès la plus haute antiquité, dit Platon (1), « semblent n'avoir » eu d'autres Dieux que ceux qu'ado- » rent encore aujourd'hui les barbares ; » et ces Dieux sont le soleil, la lune, » les astres, le ciel et la terre ». On sait que par barbares les Grecs entendoient tous ceux qui n'étoient pas Grecs (2), et spécialement les Scythes, les Asiatiques, et même les Egyptiens, les Perses, les Indiens, c'est-à-dire qu'ils avoient la Religion universelle (3). Ce même philosophe, dans un autre endroit de ses ouvrages, croit qu'on doit décerner un culte aux astres, et leur attribue la divinité (4). Il croit qu'il est juste d'honorer le ciel visible, comme étant pour nous la source des plus grands biens. Epicharmis (5), disciple de Pythagore, disoit que le soleil, la lune, les astres, la terre, l'eau et le feu étoient des Dieux. Orphée regardoit le soleil comme le plus grand des Dieux (6), et l'honoroit sous le nom d'Apollon, et souvent il se levoit la nuit, et montant sur un lieu élevé, il attendoit l'apparition de cet astre pour lui rendre des hommages ; aussi tous les hymnes attribués à Orphée (7), et qui contiennent la plus ancienne théologie des Grecs, sont-ils adressés à la Nature en général, et en particulier au soleil, à la lune, au ciel, à l'Ether, aux étoiles, au jour, à la nuit, à l'aurore, aux saisons, à la terre, à l'océan, au feu et aux vents. Le même Poëte dans le voeu qu'il adresse à Musée (8), invoque d'abord le ciel, la terre, le soleil, et les astres, et ensuite les génies répandus dans toutes les parties de la Nature. Palamède conseille aux Grecs d'adresser leurs prières au soleil à son lever (9), et de lui immoler un jeune cheval blanc, qui n'ait point encore été assujetti au frein. Nous verrons bientôt les Massagètes faire un semblable sacrifice au soleil. Agamemnon, dans l'Iliade, prend le soleil pour témoin et garant de son traité avec les Troyens (10) ; il invoque aussi les fleuves et les montagnes. Il y avoit à Athènes le temple de la terre, et celui du soleil sous le nom d'Apollon-Pythien (11). On donnoit une fête et des combats en son honneur ; on célébroit en Grèce des fêtes qui avoient pour objet Jupiter-Ammalo, ou Hammel, nom du Bélier céleste, l'Ammon des Egyptiens (12). Les Rhodiens avoient élevé une statue colossale au Dieu-Soleil, et donnoient des fêtes et des combats gymniques en son honneur. (13) Une feuille ou une couronne

(1) Plato. in Cratylo. p. 397.
(2) Sext. Emp. adv. Math. l. 10, p. 441.
(3) Euseb. Præp. Ev. l. 13, c. 19, p. 207.
(4) Plat. in Epinom. p. 977.
(5) Stobée. p. 226.
(6) Eratosth. c. 24.
(7) Poet. Græci. p. 508, &c.
(8) Ibid. p. 501.
(9) Philostr. Heroic. in Palamed. p. 683.
(10) Iliad. l. 3, v. 277.
(11) Thucudyd. l. 2.
(12) Hesych. in voc. Αμμαλῶ. Diod. l. 5; c. 56 & 57.
(13) Aristid. Rhet. in Rhod. & Schol. Pind. Olymp. Od. 7.

de peuplier blanc étoit la récompense des vainqueurs. Philippe, père de Persée, roi de Macédoine, étant monté sur le sommet de l'Hémus sacrifie au ciel et au soleil (1). A Lacédémone, on portoit devant l'armée le feu sacré que les Prêtres étoient chargés d'entretenir (2); le culte du feu se rapportoit au feu Ether et au Soleil qui en est le foyer principal. En lisant Pausanias (3), qui nous a donné la description de la Grèce et de ses monumens religieux, on retrouve par-tout des traces du culte de la Nature; on y voit des autels, des temples, des statues élevées au soleil, à la lune et à la terre; aux fleuves, à la nuit, au cocher céleste, etc. Les Lacédémoniens consacrèrent le sommet du mont Taygète au Soleil, et alloient sur cette montagne lui immoler des chevaux.

Il y avoit à Sparte un temple dédié à la terre. Aux environs d'Hélos en Laconie, *Hélios*, fils de Persée, avoit établi le culte de Cérès; c'étoit en Laconie qu'on trouvoit sept colonnes élevées aux sept planètes. Le Soleil avoit sa statue, et la lune sa fontaine sacrée à Thalma dans ce même pays.

Les habitans de Mégalopolis sacrifioient au vent Borée tous les ans, et lui avoient fait planter un bois sacré; il n'étoit pas de Dieu pour qui ils eussent plus de vénération.

A Olympie, la terre avoit son autel et son oracle; le soleil et la lune leurs statues à Elis. Inachus bâtit, dit-on, Iopolis en honneur de la lune qu'il adoroit, et à laquelle il donna ce nom, parce que Io étoit le nom de cette planète dans la langue mystique des Argiens; c'est le même nom qu'elle a encore dans la langue des Cophtes, ou des descendans des anciens Egyptiens (4); il éleva dans cette ville un temple à la lune, et des colonnes de bronze sur lesquelles étoit gravée cette inscription : *A la bienheureuse Io, qui nous dispense la lumière.*

Saint Epiphane donne le nom d'Apis à cet Inachus (5), d'Apis que Lucien dit représenter en Egypte le Taureau céleste, dans lequel la lune avoit le lieu de son exaltation, comme on a vu ci-dessus (6). On sait par les marbres d'Arondel, qui nous ont conservé un traité fort ancien, que les Grecs reconnoissoient la divinité du Soleil, puisqu'ils y prennent cet astre pour témoin de leur engagement, comme nous avons vu que fait Agamemnon dans Homère. (7) Alexandre-le-Grand, à la veille d'une éclipse de lune, sacrifie au soleil (8), à la lune, et à la terre, qui tous trois concourent à la former. Les Macédoniens adoroient Estia, ou le feu, et offroient des prières à Bedy ou à l'élément de l'eau, afin qu'il leur fût propice. (9) Parmenides d'Elée mettoit la terre et le feu au nombre des Dieux. On peut voir dans Cicéron, de la nature des Dieux; dans Clément d'Alexandrie, Lactance, Arnobe, Tatien, Tertulien, Justin, etc. que la plûpart des Philosophes grecs avoient placé la divinité dans toutes les parties de la Nature, dans le soleil, la lune, les planètes, les étoiles, le ciel, la terre, etc., et que la philosophie sur ce point étoit en général d'accord avec l'ancien culte, et avec la religion populaire; ce qui a fait dire avec raison à Abulfarage, dans son examen du Sabisme (10), que cette religion avoit été celle de la plûpart des Grecs, et que les statues et les images qu'ils révéroient étoient autant de monumens de ce culte. Eusèbe (11) reconnoît également que toute la philosophie des Grecs, à travers le

(1) Tite-Liv. l. 40, c. 22.
(2) Xenoph. de Rep. Lac. c. 13.
(3) Pausanias. p. 48, 60, 203, 334, 74, 263, 143. — 109. — 30, 97, 93, 162, 277, 80, 2281, 233. — 256. — 356. — Pausan. p. 103. Edit. Grœc. Francof. 1633. in-fol.
(4) Chronicon. Alex. p. 96.
(5) Epiph. Adv. Hær. c. 1.
(6) Ci-dessus, p. 9.
(7) Marmor. Oxon.
(8) Arrien. l. 3, p. 56.
(9) Clément. Alexandr. Protrept. p. 42, 43.
(10) Abulfar. Hist. Dyn. p. 62.
(11) Euseb. Præp. Ev. l. 3, c. 6, p. 36.

voile pompeux dont elle se pare, laisse apercevoir que l'esprit de leurs sages s'arrêtoit au monde sensible, et que ce fut Platon qui le premier parla du monde invisible et intellectuel. Cette chimère qui dans la suite fit quelque fortune, ne changea en rien la religion primitive des Grecs, et les Dieux naturels restèrent en possession de leurs autels.

S'il est vrai que la religion des Grecs ait subi quelques changemens, ce fut bien des siècles avant Platon, lorsque les Pélasges et les colonies Egyptiennes vînrent se mêler aux nations sauvages qui habitoient la Grèce, et qui, de l'aveu de Platon (1), n'avoient d'autres Dieux que ceux que de son temps adoroient les Barbares : savoir, le soleil, la lune et les astres.

Ces changemens dans le culte n'affectèrent que sa forme, et non point sa nature. Les Egyptiens, en civilisant les Grecs, modifièrent leur religion, comme ils modifièrent leurs loix, leurs usages et leurs institutions politiques. Ils ne leur ôtèrent pas leur religion ; mais ils lui donnèrent une forme plus régulière, ils mirent plus de pompe dans les cérémonies, plus d'élégance dans le culte, et la religion des Grecs, originairement simple et grossière comme eux, se ressentit de l'influence des sciences et des arts qu'amène à sa suite la civilisation. On éleva des temples mieux construits et mieux décorés ; on les orna d'images et de statues symboliques ; on chanta des hymnes plus ingénieuses et plus poétiques en l'honneur des Dieux ou des parties de la Nature que l'on personnifia ; enfin, la religion prit un vêtement si brillant, que bientôt la Nature fut méconnue par ses propres adorateurs ; ce ne fut plus le soleil que l'on peignit et que l'on chanta, mais un héros invincible, revêtu de tous les attributs de la force, parcourant une carrière divisée en douze cases, dans chacune desquelles se trouvoient des monstres qu'il lui falloit dompter. L'astronomie, pour ses besoins, avoit déja peint ces emblêmes monstrueux dans le ciel ; la poésie et la peinture les firent entrer dans le tableau des combats et des victoires du Dieu qui tient la Nature enchaînée sous ses loix éternelles. Chaque signe que parcouroit le soleil dans le cercle des animaux célestes, qui fixent les douze grandes divisions de l'année, étoit le sujet d'un chant dans les poésies sacrées que les prêtres composoient en l'honneur du Dieu qui engendre les mois et les saisons. Voilà ces fictions religieuses que les Egyptiens et les Phéniciens avoient, suivant Eusèbe (2), répandues par tout l'Univers.

Ce savant convient qu'originairement on ne connoissoit point toutes ces théogonies, devenues dans la suite si fameuses chez les Grecs, et même chez les Barbares, ni cette foule de Dieux qui compose l'hiérarchie religieuse des différens peuples du monde. Il ajoute que ce sont les Phéniciens et les Egyptiens qui en furent les inventeurs, et que ces idées passèrent de leur pays chez les autres peuples, et particulièrement chez les Grecs.

Les Rabbins ont eu la même opinion du Sabisme des Egyptiens, et de son influence sur le culte religieux des autres peuples du monde (3). « Ils ont cru, dit » un des plus savans d'entre eux, que les » astres étoient les causes premières de » toutes les opérations de la Nature ; en » conséquence, ils ont donné à chacun » d'eux le nom d'une divinité ; ils les » ont honoré par différentes cérémo- » nies, leur ont élevé des idoles ; et » ont cherché à les représenter de toutes » les manières. Ces formes religieuses, » qui d'abord furent propres et particu- » lières aux Egyptiens, qui en étoient » les inventeurs, passèrent ensuite chez

(1) Ci-dessus, p. 13.
(2) Euseb. l. 1, c. 9. Præp. Evang.

(3) More. Isaac. Maronit. in Philosoph. l. 2, c. 6. Kirker. Œdip. t. 1, p. 172.

» les autres nations, et peu à peu tout » l'Univers fut rempli de cette superstition ».

C'est également dans les livres des Egyptiens que le célèbre Maimonides nous dit avoir puisé toutes les connoissances et les détails qu'il nous donne sur le Sabisme (1), et sur-tout dans les livres de leur agriculture et de leur astronomie rurale ; car, par-tout le culte dut naître des besoins de l'homme, et du sentiment de la dépendance dans laquelle il est de la Nature. Ainsi l'Egypte peut être regardée comme la mère de toutes les théogonies et la source des fictions que les Grecs accueillirent et embellirent ensuite ; car, il ne paroît pas qu'ils aient beaucoup inventé eux-mêmes, comme Tatien le leur reproche (2) ; mais ils avoient tout emprunté des barbares, c'est-à-dire, de ces peuples, Egyptiens et Orientaux, qui du temps de Platon n'adoroient encore que la Nature. Philon de Byblos observoit avec raison que les Grecs, naturellement ingénieux, s'approprièrent une partie des fables cosmogoniques des Phéniciens, les embellirent, et quelquefois même les altérèrent par la broderie merveilleuse qu'ils y ajoutèrent (3) ; mais le fond resta toujours le même, et ce fond ne put être que la Nature, puisque nous avons prouvé plus haut que les Phéniciens, les Egyptiens et les Orientaux, dont les Grecs empruntèrent leurs fables religieuses, n'adoroient que les Dieux naturels (4), le soleil, les astres et les élémens, et généralement toutes les parties de la cause universelle visible ; et, en effet, ils ne pouvoient donner d'autre culte et d'autres Dieux que ceux qu'ils avoient eux-mêmes ; seulement les noms, les attributs des Dieux, les formes des cultes furent différentes. Aussi, Hérodote ne dit-il pas que la Grèce a reçu de nouveaux Dieux de l'Egypte (c), mais qu'elle en a reçu les noms et les formes de culte (5).

» Les Egyptiens, dit cet historien, » sont ceux qui passent pour avoir » imaginé les premiers les noms des » douze grands Dieux, et les avoir fait » connoître aux Grecs (6) ; presque tous » les noms des Dieux sont venus de » l'Egypte en Grèce. D'après mes re- » recherches, j'ai trouvé qu'ils venoient » des barbares et principalement des » Egyptiens. « Les hordes Pelasgiques qui s'établirent en Grèce influèrent aussi sur le culte ; mais ces Pelasges eux-mêmes, remarque Athanase (7), avoient originairement tiré de l'Egypte leurs idées et leurs institutions religieuses.

Il paroît effectivement par Hérodote, que les Pelasges primitivement honoroient, par des sacrifices, des Dieux à qui ils ne donnoient aucun nom ni surnom, et qu'ils désignoient par le nom général de Dieux (8). Ainsi les premiers peuples de la Grèce, suivant Platon (9), appelèrent Dieux d'un nom général, le soleil et tous les astres qu'ils voyoient dans un mouvement éternel ; mais dans la suite les Egyptiens y portèrent, dit Hérodote (10), les noms des Dieux, et entre autres celui de Bacchus. Les Pélasges furent consulter l'oracle de Dodone, le plus ancien de toute la Grèce, pour savoir s'ils pouvoient adopter ces noms ; et l'oracle leur répondit qu'ils ne pouvoient rien faire de mieux : en conséquence, ils reçurent toute cette nomenclature sacrée, qui passa ensuite aux Grecs. Donc les Grecs reçurent des Egyptiens, soit médiatement, soit immédiatement, par les Pélasges, les différentes dénominations des êtres adorés,

(1) More. Nevoch. Part. 3, c. 30 r p. 425.
(2) Tatien. p. 141.
(3) Euseb. Præp. Ev. l. 1, c. 10, p. 39.
(4) Herod. l. 2, c. 5, &c. Jamblich. de Myst. Ægypt. c. 5, §. 7.
(5) Herod. Euterpe. c. 4.
(6) Idem. Euterp. c. 50.
(7) Athanas. Contrâ Gentes. p. 25.
(8) Herod. in Euterp. c. 5.
(9) Plato. in Cratylo. p. 397.
(10) Herodot. in Euterp., c. 52.

sous le titre général de Dieux. Ce ne fut donc que des noms, et vraisemblablement une forme différente de culte, et non pas de nouveaux Dieux, que les Grecs reçurent des Pelasges et des Egyptiens. Et en effet, comment les Egyptiens, qui, comme nous l'avons vu plus haut, n'adoroient que le soleil, la lune et les astres, qu'ils regardoient comme les seules causes de tous les effets produits, auroient-ils, en donnant leurs Dieux, donné de nouveaux Dieux à des peuples qui les adoroient aussi, comme le prouve le passage de Platon ? Les Grecs, par exemple, adoroient déja le soleil, mais ne le connoissoient point sous le nom d'Hercule, qu'il portoit en Egypte et en Phénicie, et ignoroient entièrement la fiction sacrée de ses douze travaux. Ils ignoroient pareillement son nom de Bacchus que lui donnoient les Arabes, et l'histoire romanesque de ses voyages astronomiques, calquée sur celle des voyages d'Osiris ou de la grande divinité des Egyptiens, le soleil, époux d'Isis. Ces différentes généalogies, ces nouveaux noms, ces aventures feintes, les attributs et les images des astres déja adorés en Grèce, sous le nom général de Dieux; voilà ce qui étoit nouveau pour les Grecs, et ce qui donna à leurs idées religieuses et à leur culte une face absolument nouvelle. Nous nous bornerons aux seuls exemples de Bacchus et d'Hercule, que nous ferons voir tirer leur origine d'un peuple qui n'adora jamais des hommes déifiés (1), et qui ne reconnut pour Dieux que la Nature et ses parties, le soleil, la lune et les astres, comme le dit Eusebe (2).

Hérodote assure (3) que le culte d'Hercule étoit établi en Egypte dès la plus haute antiquité, bien des siècles avant la naissance du prétendu fils d'Alcmène; que ce sont les Grecs qui ont emprunté de l'Egypte le nom d'Hercule, et non pas les Egyptiens qui ont copié les Grecs; que le culte d'Hercule remonte chez les Egyptiens à plus de dix-sept mille ans; qu'il étoit chez eux un des douze grands Dieux, c'est-à-dire, un des Dieux dont les Grecs emprunterent les noms de l'Egypte; c'est-à-dire d'un Dieu qui, de l'aveu du même Hérodote (4), fut honoré d'un culte religieux par un peuple qui n'adora jamais les héros; car c'est l'éloge que leur donne Hérodote : ce qui confirme ce que nous avons établi, qu'ils n'adorèrent que les Dieux naturels (5).

Le même historien attetse qu'il a vu un ancien temple d'Hercule en Phénicie, c'est-à-dire chez un peuple qui n'adoroit que les astres, comme le dit Eusèbe (6), et ce temple avoit été bâti plus de deux mille trois cents ans avant l'époque où l'on fixe la naissance de l'Hercule Grec, autrement, l'établissement de son culte en Grèce. Il ajoute qu'il passa ensuite dans l'île de Thase, où les colonies Phéniciennes avoient élevé un temple à ce même Dieu, et cela, plus de cinq âges d'homme avant le siècle du prétendu fils d'Alcmène; d'où Hérodote conclut qu'Hercule est un des plus anciens Dieux, et que son culte étoit établi en Phénicie et en Egypte, avant de l'être en Grèce (7). Il est vrai qu'il distingue deux Hercules; l'un ancien, ou Dieu; l'autre moderne, ou héros. L'existence du premier est bien démontrée; celle du second, comme homme, n'est pas aussi claire; et nous ferons voir ailleurs, sur quoi porte cette distinction (*d*) que fait Hérodote, pour concilier l'opinion de son siècle avec le résultat de ses recherches et le témoignage des nations les plus savantes de l'Orient; et que le véritable et le premier Hercule est l'Hercule Egyptien, ou le *soleil*, adoré sous ce nom à Thèbes en Egypte.

(1) Jabl. Proleg. §. 9, & c. 2, sect. 12 & 18, 21.
(2) Euseb. Præp. Ev. l. 1, c. 6 & 9.
(3) Herod. in Euterp. c. 43.
(4) Ibid. c. 50.

(5) Voyez Fréret, Défense de la Chronolog. Herod. Euterp. c. 50.
(6) V. ci-dessus, p. 4.
(7) Herod. Euterp. c. 14,

On peut en dire autant de Bacchus, que les Grecs ont reconnu être le même que le fameux Osiris des Egyptiens; de cet Osiris que tous les savans ont assuré être le soleil, première divinité de l'Egypte.

Diodore-de-Sicile nous dit (1) que les Grecs, ayant emprunté des Egyptiens le culte de Bacchus et les fêtes ou cérémonies Orgiques, avoient consacré, dans leurs mystères, le symbole actif de la génération, dont le soleil ou l'Osiris Egyptien étoit le premier agent (2). Il ajoute que ceux qui prétendoient que ce Dieu étoit né à Thèbes en Bœotie, en imposoient; que c'étoit Orphée qui, étant venu en Egypte, et qui s'étant fait initier aux mystères d'Osiris ou du Bacchus Egyptien, avoit voulu plaire aux Boeotiens, en supposant que ce Dieu étoit né à Thèbes en Boeotie; que la multitude ignorante, jalouse d'ailleurs que ce Dieu passât pour être d'origine grecque, avoit accueilli avec empressement ses mystères et son culte. Il expose ensuite le prétexte dont se servit Orphée pour attribuer à la Grèce la naissance de ce Dieu et l'origine de ses mystères.

Hérodote (3) attribue à Mélampus l'introduction du culte de Bacchus en Grèce, et la connoissance qu'on y eut du nom de cette divinité; et il ajoute que Mélampus l'avoit établi d'après l'idée qu'il en avoit prise chez les Egyptiens, chez qui il se trouvoit institué dès la plus haute antiquité; qu'il y avoit trop de ressemblance entre ce qui se pratiquoit en Egypte et en Boeotie, dans les fêtes d'Osiris et de Bacchus, pour ne pas admettre la filiation du culte du Bacchus Grec, né du Bacchus Egyptien; qu'il en étoit de même de Pan adoré à Mendès (4); et qu'en général ces rits et ces cérémonies, et beaucoup d'autres, dit Hérodote (5), que je vais rapporter, ont été empruntés des Egyptiens par les Grecs.

Eusèbe (6) pense absolument de même, tant sur l'origine de Bacchus que sur celle des autres divinités adorées en Grèce. Il prétend que dans toute cette longue nomenclature de Dieux, les Grecs n'ont rien qui leur soit propre, et dont l'invention leur appartienne; mais qu'ils ont adopté les fictions religieuses, les simulacres et les mystères des nations étrangères. Ils adoptèrent sur-tout les rits et les Dieux de l'Egypte, remarque Diodore (7), comme ils reçurent parmi eux les colonies Egyptiennes qui voulurent s'y établir. C'est de l'Egypte, observe le même auteur, que tous les savans et les philosophes les plus distingués de la Grèce empruntèrent leurs dogmes théologiques et leurs opinions philosophiques. « Toute leur » doctrine mystique vient de-là (8), » ainsi que leurs Orgies et la fable des » Enfers. Les Dieux sont les mêmes; » Osiris est Bacchus, Isis est Cérès : il » n'y a de différence que dans les noms. » Les combats des Dieux (9), leurs » aventures tragiques, sont autant de » fables Egyptiennes apportées en Grèce » par Mélampus, avec les rits et les » cérémonies sacrées ».

Athénagore (10) reconnoît pareillement que les Grecs ont emprunté de l'Egypte tous les noms de leurs Dieux.

Il résulte de tout ce que nous venons de dire sur la filiation qui se remarque entre le culte Grec et le culte Egyptien, que si les Egyptiens et les Phéniciens, leurs maîtres en religion, n'avoient d'autres Dieux que les Dieux naturels, comme nous croyons l'avoir prouvé par plus d'une autorité, il s'ensuivra que le culte Grec n'a point changé de nature, mais seulement de forme, au

(1) Diod. Sic. l. 1, c. 22. p. 26.
(2) Ib. c. 23.
(3) Herod. Euterp. c. 49 & 51.
(4) Ibid. c. 48.
(5) Ibid. c. 15.
(6) Euseb. Præp. Ev. l. 1, c. 6. Ib. p. 52.
(7) Diod. l. 1. c. 23, p. 27.
(8) Euseb. Præp. Ev. l. 10, c. 8, p. 480 & 481.
(9) Ibid.
(10) Athenag. Leg. pro Christ. p. 129.

moment où les Grecs furent civilisés par les Orientaux ; car, encore une fois, ces Orientaux ne purent donner d'autres Dieux que ceux qu'ils révéroient eux-mêmes, c'est-à-dire toutes les parties de la cause universelle visible, la première et la seule que les Egyptiens et les Phéniciens aient jamais admise.

Nous concluerons donc avec Abulfarage (1) que le Sabisme a fait le principal fond de la religion des Grecs. Cette conclusion aura toute sa force à l'égard des Romains, et en général de tous les peuples, chez qui on retrouve les divinités grecques. Ajoutons pour les Romains à cette preuve indirecte, des témoignages plus directs, qui constatent l'existence du même culte parmi eux. Augustin et Denis d'Halicarnasse (2), dans ses Antiquités romaines, assurent que Tatius venant à Rome partager le sceptre de Romulus (3), éleva des temples au soleil, à la lune, à Saturne, et à la lumière, au feu, ou à la divinité tutélaire de cet élément. Tout le monde connoît le fameux temple de Tellus, ou de la terre, consacré à Rome, et qui servit souvent aux assemblées augustes du sénat. Le même Denis d'Halicarnasse, (4) parle d'une fontaine consacrée au soleil, dans le Latium, auprès de laquelle étoient élevés deux autels, dont l'un regardoit l'orient, et l'autre l'occident; ce fut sur ces autels qu'Enée arrivant en Italie, offrit aux Dieux les premiers hommages de sa reconnoissance. (5) Aurélien fit bâtir à Rome le temple du soleil, qu'il enrichit d'or et de pierreries. Avant lui, Auguste y avoit fait porter les images du soleil et de la lune, qu'il apporta d'Egypte (6) dans son triomphe sur Antoine et sur Cléopâtre. Romulus originairement avoit institué le jeux du cirque, en honneur du Dieu-soleil (7), et des quatre élémens qu'il modifie par son action toute-puissante. Le dix-sept, avant les calendes de mai, on sacrifioit à la terre, le quatre, à Flore, ou à la force végétative qui fait pousser les fleurs, comme on peut le voir dans le calendrier romain; ainsi on ne peut douter que les Romains n'aient, comme tous les autres peuples, rendu des hommages à la divinité de la Nature, et de ses principales parties.

Si nous jetons nos regards sur la région la plus occidentale de l'ancien continent, sur l'Espagne, nous trouverons la religion du soleil, et le culte de la Nature, porté par les Phéniciens sur toutes les côtes de l'Océan. Le soleil ou l'Hercule Phénicien, avoit son temple à Cadix, dès la plus haute antiquité. Les Accitains, peuple d'Espagne (8), honoroient le même Dieu-soleil, sous un autre nom; et la statue de cette divinité, ornée de rayons, comme celle d'Appollon, décéloit la nature du dieu qu'on adoroit sous cet emblême.

Les peuples de la Bétique (9) avoient élevé un temple à l'étoile du matin et au crépuscule. Les habitans de la ville d'Assora en Sicile, adoroient le fleuve Chrysas qui couloit sous leurs murs; ce fleuve avoit son temple (10) et sa statue, comme on peut le voir dans Ciceron. Les Crétois, dans leur Théogonie, supposent qu'un de leurs anciens rois, qu'ils nomment Jupiter (11), se disposant à livrer un combat, sacrifie au soleil, au ciel et à la terre; ces deux dernières divinités passoient pour être les grands Dieux, ou Dieux Cabires de l'île de Samothrace, (12) comme réunissant en eux le principe actif, et le principe passif de la cause visible et universelle. Leurs noms étoient aussi consacrés chez les Romains dans les livres des Augures, sous le titre

(1) Abulf. Hist. Dyn. p. 62.
(2) Aug. de Civ. Dei. l. 4, c. 23.
(3) Dionys. Antiq. Rom. l. 2, p. 114.
(4) Ibid. l. 1, p. 44.
(5) Zozim. l. 1, p. 383.
(6) Suétone.
(7) Chroniq. Alex. p. 25.
(8) Macrob. Sat. l. 1, c. 19.
(9) Strab. l. 3. p. 140.
(10) In verrem de Sign. c. 44.
(11) Diod. Sic. l. 5, c. 71, p. 387.
(12) Varro. de ling. Lat. l. 4, §. 10.

de *Divi-potes*, ou Dieux tout-puissans (1). Aussi, Varron, si savant dans les antiquités romaines, et de qui nous tenons ces détails sur les grands Dieux, ou Dieux Cabires, rapporte-t-il à la Nature et à ses différentes parties, les principaux Dieux de sa nation (2), tels que Jupiter, Junon, Saturne, Vulcain, Vesta, etc. et toutes les divinités du premier ordre.

Il y avoit à Byzance, ou à Constantinople, un ancien temple du soleil et de la lune (3). On y remarquoit plusieurs statues, dont la face regardoit le nord; et au milieu, dans un espace circulaire, s'élevoit la statue du soleil, qui y étoit représenté sur un char d'une blancheur éclatante; près de lui étoit la lune, montée sur un char attelé de deux chevaux, et portant sur la tête une couronne semblable à celle dont on pare les Nymphes. On sait également que le fondateur de la nouvelle Byzance, autrement appelée Constantinople, adoroit Apollon, ou le Dieu-soleil (4); le véritable Dieu de sa secte, connue déjà sous le nom de secte de Christ, ou du Dieu-soleil, principe de la lumière qui éclaire tout homme venant au monde, pour me servir de l'expression de l'évangeliste Jean. Le Danube étoit regardé comme un Dieu; et Alexandre-le-grand, crut devoir lui sacrifier pour obtenir de lui un heureux passage (5). C'est par une suite de la même opinion sur la divinité de l'eau, que ce conquérant arrivé en Asie, sacrifie à l'Océan, à l'Hydaspe, à l'Acesine qui se jète dans l'Hydaspe; enfin, à l'Indus, sur les bords duquel il donne des fêtes gymniques, et fait immoler des victimes (6). Ainsi, autrefois Enée en Italie, rendoit hommage à la divinité du Tibre (7). L'Empereur Julien devenu philosophe, choisit le soleil pour son Dieu, et lui adresse un superbe discours que nous avons encore, dans lequel il représente cet astre comme le père de la Nature (8), comme la divinité universelle, et le principe des êtres intelligens, et des êtres sensibles.

Jetons maintenant un coup-d'oeil sur les grandes nations répandues dans tout le nord de l'Europe, et qui n'avoient point altéré la forme de leur culte, par une communication si intime avec les peuples du midi, en général plus civilisés et plus instruits; et nous verrons que le Sabisme et le culte de la Nature s'y montrera encore plus à découvert. Les nations Nomades qui erroient dans les vastes plaines qui sont au nord de l'Europe et de l'Asie, connues sous la dénomination générale de Scythes, avoient pour principale divinité la terre, dont ils tiroient leur subsistance, eux et leurs troupeaux (9). Ils lui donnoient pour femme Jupiter, ou le ciel qui verse dans son sein les pluies qui la fécondent. Car, les Orientaux placés au nord de l'Asie, donnoient au ciel le nom de Jupiter, comme nous le dit Hérodote, à l'article de la religion des Perses, dont nous parlerons bientôt (10). Justin dans un discours qu'il met dans la bouche des Scythes (11), leur fait attribuer au feu, l'organisation de l'Univers. Il est pour eux le principe demiourgique, et comme le feu artiste, divinité des Stoiciens. C'étoit aussi un des dogmes de Zoroastre (12), et vraisemblablement l'origine du culte rendu à cet élément, en Perse. On l'honoroit ici-bas, comme une image et une émanation du feu principe qui compose la substance de l'Ether et de tous les astres, et sur-tout du soleil, père de la Nature, la grande divinité des Perses, et en général celle de l'Univers. Dans toute la partie intérieure du nord de l'Europe, et dans sa partie occidentale, les peuples, connus sous le nom général de nations Celtiques,

(1) Varro. ibid.
(2) August. de Civ. Dei. l. 3, c. 5.
(3) Cedren. p. 323.
(4) Hist. du bas Empire, t. 1, p. 99.
(5) Arrian. l. 1, p. 4.
(6) Idem. Arrian. de Reb. Indic. p. 181.
(7) Æneid. l. 8, v. 76.
(8) Julian. Imp. Orat. 4.
(9) Herodot. Melpom. c. 54.
(10) Herod. Clio. c. 131.
(11) Just. l. 2, c. 2.
(12) Pseilus in Orac. Zoroast.

rendoient un culte religieux au feu, à l'eau, à l'air, à la terre, au soleil, à la lune, aux astres, à la voûte des cieux, aux arbres, aux fontaines, &c. comme l'a très-bien observé Peloutier, dans son histoire des Celtes (1). Les Hongrois professoient une religion assez semblable à celles des Perses (2); ils n'avoient ni temples, ni images; ils adoroient le feu comme Dieu, et lui sacrifioient des chevaux. Les Huns adoroient le ciel et la terre (3); leur chef prenoit le titre de Tanjou ou de fils du ciel. Les Francs qui passent en Italie sous la conduite du roi Theudibert, immolent les femmes et les enfans des Goths, et en jètent les corps dans le fleuve du Pô, auxquels ils en font offrande, comme des prémices de la guerre (4). On voit que ces barbares, quoiqu'ils eussent adopté la nouvelle forme du culte solaire, ou le christianisme, avoient encore gardé les superstitions de l'ancien culte. Les Illyriens, les Thessaliens, les peuples d'Islande, adoroient l'eau et les fleuves, et leur offroient des victimes. C'est ainsi que dans Homère nous voyons les Troyens en Asie, immoler des taureaux au Scamandre, et précipiter des chevaux tout vivans dans ses flots. Agathias nous dit que les Allemands rendoient un culte aux arbres, aux bois sacrés, aux collines, et aux fleuves, et leur immoloient des chevaux (5). Procope nous apprend que les habitans de l'île de Thule, et tous les Scandinaves, plaçoient leurs divinités dans le firmament, dans la terre, dans la mer, dans les fontaines, dans les eaux courantes, &c. (6). Le vainqueur des Gaules, Jules-César, en parlant de la religion des peuples qui habitoient l'ancienne Germanie, nous assure que les Germains n'adoroient que la cause visible et ses principaux agens, le soleil, la lune, le feu, ou Vulcain (7); qu'ils ne reconnoissoient pour Dieux que ceux qu'ils voyoient et dont ils éprouvoient l'heureuse influence; systême religieux, qui est absolument celui qu'Eusèbe attribue aux Phéniciens et aux Egyptiens, et que nous prétendons être le point central auquel se rapportent toutes les religions en dernière analyse. Ce culte rendu à la Nature par les anciens Germains, s'est propagé jusques dans les temps modernes, puisqu'un évêque est obligé de le proscrire en Allemagne (8). » Vos » pères, leur dit-il, vous ont laissé » comme en héritage cette superstition » qui vous fait honorer les élémens, la » lune, le soleil, et les astres; observer » la nouvelle lune, les éclipses, comme » si vous pouviez par vos cris, lui rendre » son éclat, et si les élémens pouvoient » venir à votre secours. »

Canut, roi d'Angleterre, fit la même défense dans ses états et en bannit l'idolâtrie, en expliquant ce qu'il entend par idolâtrie : » J'entends, dit-il (9), proscrire le culte qu'on rend au soleil, à la lune, au feu, à l'eau courante, aux fontaines, aux forêts, aux pierres mêmes et aux idoles. Il est donc vrai que cette superstition subsistoit encore dans ses états, puisqu'il est obligé de faire une loi contre elle. Nous savons, par Solin (10), qu'autrefois dans la Grande-Bretagne on entretenoit le feu sacré dans le temple de Minerve. Dans le comté de Kildar des vierges étoient chargées de l'entretenir (11). On a des capitulaires de Charlemagne qui proscrivent l'ancien usage où l'on étoit de placer des chandelles allumées auprès des arbres et des fontaines, auxquels on rendoit un culte superstitieux (12). Au-

(1) Peloutier. t. 5, p. 58.
(2) Daniel Cornid. Custos. Biblioth. Pest. Gottingæ, voyez Mercure de France, nº. 46. Sam. 12 oct. 1785.
(3) Hist. du bas Emp. t. 4, p. 323.
(4) Procop. Bell. Goth. l. 2, c. 25.
(5) Agath. l. 1, p. 13.
(6) Procop. Bell. Goth. l. 2, c. 15.
(7) Jul. Cæs. de bello Gall. l. 6, c. 5.
(8) Burechard. Wormanen. Episcop. l. 10. decret. c. 33. & lib. 19. de pœnit. p. 269.
(9) Pelout. t. 5, p. 53.
(10) Solin, c. 35.
(11) Hyd. de Vet. Pers. Rel. p. 148.
(12) Pelout. t. 6, p. 204.

guste, suivant Senèque, consacra dans la Gaule Narbonnoise (1), un temple au vent Circius, parce qu'il purgeoit l'air. Orose prétend que le fameux temple de Toulouse étoit dédié au soleil (2). On trouve dans Grégoire de Tours un passage où cet historien fait mention des honneurs religieux que les peuples du Gévaudan rendoient autrefois à un lac, situé sur le mont Helanus. Une multitude de paysans s'assembloit tous les ans auprès du lac, et lui faisoit des offrandes, en jetant dans ses eaux du pain, de la cire, des étoffes, &c. Ils célébroient cette fête pendant trois jours.

On rencontre dans plusieurs endroits de la Gaule des monumens du culte Egyptien, ou du culte d'Isis, qui, comme nous l'avons vu, est tout entier relatif à la Nature. Il est vrai que la religion des Druïdes avoit une forme plus savante que celle des nations germaniques, et qu'il est plus difficile de faire remarquer ses rapports avec la Nature; mais comme ces divinités, telles que Mars-Hesus, Dispater ou Pluton, Vulcain, Jupiter, leur sont communes avec les Grecs et avec les Romains, il s'ensuit que tout ce que nous avons dit des divinités Grecques et Romaines doit s'appliquer aux divinités Gauloises, qui ont les mêmes caractères, et que les Romains ont cru reconnoître pour leurs Dieux. Dans le monument trouvé à Notre-Dame au commencement de ce siècle (3), et gravé dans les mémoires de l'Académie des Inscriptions, on voit Jupiter, Vulcain, Castor et Pollux, divinités Grecques et Romaines. L'Esus Gaulois ou Mars y est aussi représenté, tel à-peu-près que le Dieu tutélaire du mois de Mars, qui est encore sur le portail à côté des tableaux des douze signes et des douze mois qu'on y a sculptés. D'après tous les témoignages que nous venons de rapporter, nous concluerons avec M. Hyde (4), que le Sabisme n'a pas été renfermé en orient, mais qu'il s'est repandu dans tout l'occident, et qu'il a fait le fond de la religion des anciennes nations Européenes, de celle des Teutons, des Germains, des Suèves, des Goths, des Danois, des Gaulois, &c. que ces nations ont honoré les astres et en particulier les planètes, et que la consécration qu'elles ont toutes faite d'un jour de la semaine à chacune des planètes, est encore aujourd'ui un ancien monument de leur respect religieux pour elles.

Ancienne Religion en Asie.

Après avoir parcouru toute l'Europe, nous allons maintenant reporter nos regards vers l'Asie, qui, comme l'Egypte, a été le berceau de toutes les superstitions; et nous verrons qu'à partir de la Phénicie et des rives du Nil comme centre, la religion primitive universelle a étendu ses branches autant à l'orient, que nous les avons vu s'étendre à l'occident pour couvrir toute l'Europe.

» Les Ioniens rendoient un culte
» religieux aux images du soleil et de
» la lune, qu'ils regardoient comme
» deux divinités puissantes, de qui dé-
» pendoit toute l'administration du
» monde, suivant les principes de la
» théologie Egyptienne, et qui, com-
» binant leur action avec celle des
» cinq autres planètes, nourrissoient
» et faisoient croître tous les corps
» soumis à l'influence des astres et
» au systême général des cieux. «

Ainsi s'exprime Cedrenus (5) à l'occasion du culte des Asiatiques, qui habitoient l'Ionie dans l'Asie-mineure. On avoit élevé dans toute cette contrée des temples à la lune et au Dieu mois qu'elle engendre par sa révolution. La

(1) Pelout t. 5, p. 333, Ibid. 297.
(2) Oros. l. 4, c. 15.
(3) En 1726.
(4) Hyd. de vet. Pers. Rel. p. 135.
(5) Cedren. p. 46,

lune avoit un temple à Carres en Carrie, qui avoit la plus grande célébrité (1). La Diane d'Ephèse n'étoit autre chose que la lune. Strabon parle d'un sacerdoce établi en son honneur en Psidie (2); d'un temple élevé au Dieu-mois entre Laodicé et Carura (3); d'un autre qui étoit bâti à Cabira en Cappadoce (4), sous l'invocation du mois Pharnace, ainsi que d'un temple de la lune semblable à ceux qui se trouvoient en Phrygie et en Albanie. En effet, les peuples de l'Albanie et de l'Ibérie, habitant le plus beau sol de la Nature et placés comme dans un jardin de délices, adoroient les deux astres qui paroissoient influer le plus sur la végétation et contribuer à faire éclore, nourrir et mûrir les productions dont la terre sembloit pour eux si prodigue. » Ils honorent comme » Dieux, dit Strabon (5), le soleil et la » lune, et particulièrement cette der- » nière planète. Elle a un magnifique » temple sur les confins de l'Albanie » et de l'Ibérie, desservi par un prêtre » dont le sacerdoce est la première » dignité après la royauté. «

Les Turcs établis autour du mont Caucase avoient un grand respect pour le feu, pour l'air, pour l'eau et pour la terre, qu'ils célébroient dans leurs hymnes sacrés (6). Les Scythes ou Tartares qui habitent à l'orient de l'Imaüs, ou les Mogolo-Tartares, adorent le soleil, la lumière, le feu, la terre et l'eau (7), et leur offrent les prémices de leur nourriture, spécialement le matin. Les anciens Massagètes, suivant Hérodote, avoient pour divinité unique le soleil, à qui ils offroient des chevaux, parce qu'il convenoit, disoient-ils, d'offrir au Dieu le plus rapide dans sa course, l'animal qui l'imite le plus dans sa légéreté (8). Strabon atteste la même chose (9); et nous voyons effectivement dans Justin, que la reine Thomyris jure par le soleil, grand Dieu des Massagètes (10). Les Derbices, peuple d'Hyrcanie, rendoient un culte à la terre (11). Tous les Tartares en général ont le plus grand respect pour le soleil; ils le regardent comme le père de la lune, qui tient de lui sa lumière (12); ils ne commencent aucune opération importante qu'à la nouvelle, ou à la pleine lune; c'est leur guide, et ils l'appellent en conséquence leur *grand Général*. Ils ont aussi l'idole de la terre, qu'ils revèrent sous le nom de Matagai (13).

On lit dans les lettres édifiantes, que tous les peuples de Tartarie font encore des libations aux élémens; ils commencent leur festin par jeter quelques goutes de liqueur sur les idoles de leurs Dieux (14); ils en répandent trois fois du côté du sud en l'honneur du feu, trois fois du côté de l'ouest en l'honneur de l'eau; ces deux élémens étant regardés chez eux comme les premiers principes générateurs dans la Nature.

Si nous avançons vers le milieu de l'Asie, à l'orient du Tigre et de l'Euphrate, dans ces vastes plaines qui s'étendent au midi de la mer Caspienne jusqu'au golfe Persique, et qu'habitoient les anciens Perses, nous trouverons encore le culte du soleil, de l'eau, et sur-tout du feu par-tout établi.

Hérodote nous dit que les anciens

(1) Theodoret, Hist. Eccl. l. 3, c. 2, Ammien. Marc. p. 240.
(2) Strab. l. 12, p. 577.
(3) Ibid. 580.
(4) Ibid. 557.
(5) Strab. l. 11, p. 501.
(6) Theophyl. Simocall. l. 7, c. 3.
(7) Hyd. de Vet. Pers. Rel. p. 149.
(8) Herod. Clio. c. 211 & 216.
(9) Strab. l. 11, p. 513.
(10) Justin. l. 2, c. 2.
(11) Strab. l. 11, p. 529.
(12) Hyd. p. 232.
(13) Kirker. Œdip. t. 1, p. 411.
(14) Lett. édif. t. 26, p. 449.

Perses alloient sur de hautes montagnes pour y sacrifier au ciel, qu'ils appeloient Jupiter, et à ses parties les plus brillantes, au soleil et à la lune (1); qu'ils sacrifioient aussi à la terre, au feu, à l'eau et à l'air ou aux vents; que ce sont là les seuls Dieux qu'ils reconnoissent de toute antiquité; qu'ils honorent d'un culte religieux les fleuves; qu'ils chassent de leurs villes les lépreux, parce qu'ils regardent la lèpre comme la punition d'un crime contre leur Dieu, le soleil. Ce culte qu'Hérodote attribue aux anciens Perses, est bien ce culte de la Nature que l'auteur du livre de la Sagesse, cité plus haut, reproche à presque tous les peuples (2). Le témoignage d'Hérodote est confirmé par tous les anciens et par tous les modernes qui ont parlé de la religion des Perses. Strabon (3) dit qu'ils adorent le soleil sous le nom de Mithras; qu'ils honorent aussi la lune, Vénus, le feu, la terre, les vents et l'eau; qu'ils n'ont point de statues ni d'autels; mais qu'ils sacrifient sur les lieux hauts à Jupiter, ou plutôt au ciel à qui ils donnent ce nom; qu'ils purifient l'endroit où ils doivent sacrifier, où ils offrent leurs prières et où ils conduisent la victime couronnée de fleurs. Mithras, leur grande divinité, n'étoit que le soleil, suivant Hesychius et Suidas (4), d'accord en cela avec Strabon et avec tous les autres savans, dont nous croyons inutile de rapporter ici le témoignage, ou plutôt l'opinion sur le culte Mithriaque.

Xénophon, dans la Cyropédie, nous représente Cyrus qui, avant d'engager le combat, va sur les lieux hauts sacrifier au Jupiter des Perses, ou au ciel et au soleil (5). Il nous dit ailleurs, que les Perses offrent en holaucauste des chevaux au soleil, comme nous avons vu que faisoient les Massagètes. Quint-Curce nous dit également que Darius, avant d'en venir aux mains avec Alexandre, invoqua le soleil, Mithras, Mars et le feu sacré éternel (6), c'est-à-dire, cet élément actif qui compose la substance de l'Ether, ou du ciel, qu'on adoroit en Perse.

Plusieurs auteurs reprochent à Hérodote d'avoir dit, que Xerxès lança des traits contre le soleil et donna des chaînes à la mer; ce qui est contre toute vraisemblance, observe Lactance, puisque le soleil et l'élement de l'eau sont de grandes divinités chez les Perses (7). Les Mages, au rapport de Cassiodore, déifioient les élémens (8). Théodoret dit également que les Perses appeloient Mages ceux qui accordoient la divinité aux élemens. Diogène-Laërce, dissertant sur les principes théologiques des Mages, assure aussi qu'ils plaçoient la substance de leurs Dieux dans l'élément du feu, de l'eau et de la terre (9). Les actes des martyrs de la Perse, tous les auteurs du quatrième, cinquième, sixième et septième siècle, attestent comme un fait connu de tout le monde, que le soleil, la lune et les élémens étoient les grandes divinités des Perses (10). Plutarque leur attribue le culte de l'air et de la terre (11). Barbahil, Syrien, dit en général, que tous les élémens étoient adorés chez eux (12); Justin parle des prêtresses du soleil chez les Perses; Clément d'Alexandrie force les philosophes de convenir que ce sont les Perses, les Mages et les Sarmates qui leur ont appris à révérer les élémens (13). Tous les écrivains Mahométans s'accordent à reconnoître le Sabisme pour l'ancienne religion des

(1) Herod. in Clio. c. 131.
(2) V. ci-dessus, p. 4.
(3) Strab. l. 15. p. 732.
(4) Hesych. & Suidas in voce Mithra.
(5) Xenoph. Cyrop. p. 233.
(6) Quint. Curt. l. 4.
(7) Lactant. in proœm. p. 7.
(8) Hist. Trip. l. 10, c. 30.
(9) Diogen. in proœm.
(10) Acad. Inscrip. t. 29, p. 148, 157.
(11) Plut. p. 1022.
(12) Hyd. p. 90.
(13) Clement. p. 32.

Perses,

Perses, jusqu'au temps de Gushtâsp, fils de Lohrâsp (1). M. Hyde lui-même, malgré son penchant à croire que les Perses élevèrent leurs idées plus haut que le monde visible, et quoiqu'il cherche à leur attribuer un spiritualisme qui n'exista jamais, ou du moins qui est très-moderne et particulier à quelques sectes, convient qu'au milieu même de ce spiritualisme, ils avoient conservé des pratiques superstitieuses, par lesquelles ils honoroient les planètes et les élémens, leurs anciennes divinités. En effet, nous voyons dans Epiphane, que ceux qu'on appeloit Maguséens chez les Perses (2), livrés au culte des idoles et des images, adoroient le feu, le soleil et la lune; d'autres adoroient les astres d'un culte immédiat sans statues, tandis que ceux qui aimoient les images avoient des statues, des autels et des pyrées. L'auteur du livre Pharhàng-Gjihânghiri (3), parle de sept anciens pyrées où on brûloit l'encens en honneur des sept planètes; elles avoient sept petites chapelles, où chacune d'elles recevoit les hommages de ses adorateurs. On alloit dans la chapelle du soleil célébrer la fête du soleil; dans celle de Mars, de Jupiter, &c. (4) honorer Mars et Jupiter; ainsi des autres planètes. Héraclius, poursuivant dans sa fuite Chosroës, se rend maître de la ville de Gaza, dans laquelle étoit un superbe temple consacré au soleil; sous le dôme étoit placée la statue de Chosroës, qui y tenoit en quelque sorte lieu de divinité, et autour étoient rangées les images du soleil, de la lune et des astres, Dieux que ce prince adoroit, nous dit Cédrenus (5). Héraclius fit tout brûler, jusqu'à la chapelle où se conservoit le feu sacré éternel. Tel étoit encore le culte des Perses dans le sixième siècle de l'ère chrétienne (6). Les premiers jeux établis à Rome furent les jeux ou courses du cirque, que Romulus institua en honneur du soleil et des élémens qu'il modifie par son action; et le motif qui les fit établir fut la persuasion où étoit ce prince, si on en croit l'auteur de la chronique d'Alexandrie (7), que les rois de Perses ne devoient leurs succès militaires qu'au culte religieux qu'ils rendoient au soleil et aux élémens.

Encore aujourd'hui en Perse, les Faroguis, qui vivent dans les bois, adorent le soleil et ne mangent qu'après lui avoir rendu des hommages (8). En lisant les livres sacrés des anciens Perses, contenus dans la collection des livres Zends, ou le Zend-Avesta, on trouve à chaque page des invocations adressées à Mithra, à la lune, aux astres, aux élémens, aux arbres, aux montagnes et à toutes les parties de la Nature (9). On invoque le taureau céleste auquel s'unit la lune; on s'adresse à quatre grandes étoiles, Taschter, Satevis, Haftorang et Venant; au grand astre Rapitan et à d'autres constellations, qui veillent sur les diverses parties de la terre.

» J'invoque, disent-ils, et je célèbre » le taureau élevé, qui fait croître » l'herbe en abondance;.... j'invoque et » je célèbre le divin Mithra, élevé sur » les mondes purs; les astres, peuple » excellent et céleste; Taschter, astre » brillant et lumineux; la lune, dépo- » sitaire du germe du taureau; le soleil » éblouissant..... Je célèbre les eaux, » les terres, les arbres; cette terre qui » est pure, le vent pur... Que Taschter, » astre éclatant de lumière et de gloire,

(1) Hyd. p. 4, & p. 87. Autor. libri Mugjizât Phârsi. p. 224. Et Ibn. Phacreddîn Angjou. præf. lib. Pharh. Gihânghîri.

(2) Hyde, p. 98, 154.

(3) Ibid. p. 101.

(4) Ibid. p. 125.

(5) Cedrenus. p. 412.

(6) Hyd. p. 15.

(7) Chroni. Alex. p. 26.

(8) Sonnerat. Voyage de l'Inde, t. 1, l. 1, c. 5, p. 107.

(9) Anquetil, Zend-Avest. t. 1, part. 2, p. 86, 87, &c.

» me soit favorable, avec Satevis qui » est près de l'eau, avec les astres qui » sont germes de l'eau, germes de la » terre, germes des arbres; avec l'astre » Venant et avec les astres qui composent » l'Haftorang éclatant de lumière (1). «

Il me faudroit transcrire ici tout le Zend-Avesta, si je voulois rassembler la foule des prières qui s'y trouvent adressées à la Nature et à ses parties. On y parle souvent du peuple céleste, ou de ce que les livres juifs appellent milice céleste. Nous nous bornerons au court extrait que nous venons de donner, et nous renvoyons aux livres mêmes originaux le lecteur curieux de s'assurer du rôle important qui étoit attribué à la Nature dans l'ancienne religion des Perses. Le Magisme, ou le culte du feu, n'a point changé la nature du culte primitif, mais seulement la forme symbolique. En effet, la religion des Perses peut se considérer sous trois formes différentes : les uns adoroient les astres sur la cime des montagnes, promenoient leurs regards sur la voûte des cieux, et n'avoient d'autre temple, d'autre image de la Nature que la Nature elle-même; c'est la plus ancienne forme, la plus universelle, celle des nations sauvages; enfin, c'est le culte primitif des Perses tel que nous l'a peint Hérodote (2). D'autres adoptèrent le culte représentatif, avec tout l'appareil que le génie, les arts, les sciences, et sur-tout l'astrologie donnèrent en Egypte et en Asie à la religion du soleil. Les monumens Mithriaques en sont une preuve, et sur-tout le fameux monument du soleil ou de son génie qui subjugue le taureau équinoxial, monument que nous aurons lieu d'expliquer ailleurs. Enfin, d'autres aimant à se rapprocher de la simplicité primitive du culte, n'eurent d'autre image du feu sacré qui compose la substance lumineuse des astres, qu'une émanation du feu solaire, ou le feu allumé aux rayons du soleil, qu'ils conservèrent religieusement dans leur pyrées et à qui ils cherchèrent à donner une image de la perpétuité du feu Ether éternel, par le soin qu'ils prirent de l'entretenir sans jamais le laisser éteindre. Cette dernière forme de culte est connue sous le nom de Magisme, et se rapporte encore à la Nature, soit qu'on y voie un culte direct de l'élément du feu, soit qu'on y voie, comme Kirker (3), un culte relatif à la lumière et au feu qui composent la substance du ciel, du soleil et des astres qu'Hérodote nous a dit être les seules divinités des Perses. Cette différence de forme dans le culte est regardée comme une invention de Zoroastre suivant les uns (4), de Persée suivant d'autres (5).

» Persée, dit-on, apporta en Perse » les initiations et la magie, qui par ses » secrets fait descendre le feu du ciel; » à l'aide de cet art, il attira le feu céleste » sur la terre, et le fit conserver » dans un temple, sous la dénomination » de feu sacré immortel; il choisit des » hommes vertueux pour ministres du » nouveau culte, et établit les Mages » pour dépositaires et pour gardiens de » ce feu, qu'ils étoient chargés d'entretenir. «

Isaac Tzètes (6) parle aussi de la manière dont Persée arrivant à Iopolis, où la lune avoit son temple, y établit le culte du feu et donna aux Mages le titre de prêtres du feu; c'est ce qui a fait dire que les Mages, quoiqu'adorateurs de tous les élémens en général, donnoient cependant au feu une espèce de prééminence.

Sextus-Empiricus les met en opposition avec les Egyptiens : les Perses (7), dit-il, déifient le feu, et les Egyptiens l'eau; d'autres un autre élément. Il est

(1) Ibid, t. 2, p. 186.
(2) Ci-dessus, p. 24.
(3) Kirker. Œdip. t. 1, p. 251.
(4) Agath. l. 2, p. 58.
(5) Cedren. p. 23.
(6) J. Tzetes. Chil. 1, c. 67.
(7) Sext. Emp. Adv. Mathem. l. 8, p. 314.

possible que la raison d'utilité qui fit donner à l'eau du Nil une espèce de préférence dans le culte Egyptien, en ait fait aussi donner une au feu chez les nations qui descendoient du nord de l'Asie. Aussi Clément d'Alexandrie attribue non-seulement aux Perses, mais encore à presque tous les Asiatiques le culte du feu (1).

Julius-Firmicus, dit non-seulement qu'ils honorent le feu, mais qu'ils lui donnent la préférence sur les autres élémens (2) ; et il établit cette raison de préférence que les anciens donnoient à un élément, sur le plus ou moins d'utilité qu'ils en retiroient (3). Ainsi, dit-il, les Egyptiens qui tiroient de l'eau de leur fleuve de si grands avantages, rendoient à l'eau le culte le plus religieux; cependant l'eau n'étoit pas pour cela sans culte chez les Perses. Agathias nous assure (4) que ces peuples avoient pour l'eau la plus grande vénération, tellement qu'ils n'osoient s'en servir pour se laver la figure, ni y toucher pour d'autres usages que pour boire, ou arroser les plantes. Mais il ajoute que c'étoit principalement au feu qu'ils rendoient le culte le plus religieux, comme étant l'élément le plus sacré ; que les Mages le gardoient précieusement dans de petites chapelles où brûloit ce feu éternel, et où se pratiquoient des cérémonies mystiques en son honneur ; qu'ils tiroient même de cet élément des présages pour la divination. Ils avoient encore d'autres Dieux, mais qui étoient, dit Agathias (5), les mêmes que ceux des Grecs, sous des dénominations différentes, tels que Jupiter, qu'ils appeloient Belus : Hercule étoit appelé Sandes, Vénus Anaitis, &c. L'office des Mages étoit de veiller à ce qu'on ne souillât pas la pureté de ces deux élémens (6). On retrouve dans Hésiode des traces de ce respect pour l'eau : il avoit pris naissance en Egypte et en Orient (7). « Ne » fais aucune ordure, dit ce poëte, dans » le lit des fleuves qui se jètent dans la » mer, ni dans les fontaines; ne tra- » verses jamais à pied les eaux pures » d'une rivière, sans en avoir salué » le génie. » Aussi voyons-nous que Tiridate étant sur le bord de l'Euphrate avec Vitellius, général Romain, ne voulut point passer ce fleuve, qu'il ne lui eût offert un cheval en sacrifice (8). Vitellius suivit son exemple. Quant au feu leur vénération pour lui étoit si grande, que c'étoit un crime digne de mort, que de souffler dessus, ou de le souiller par le contact d'un cadavre (9). Un Perse regardoit la mort comme un moindre mal pour lui, que de profaner l'élément du feu (10); tout ce qui portoit l'image de cet élément (11), étoit sacré pour eux; on lui donnoit le titre de seigneur et de maître, et on lui parloit comme à un être intelligent, lorsqu'en l'alimentant on lui disoit : » seigneur feu, nourris- » toi, formule d'adresse au feu, que nous » a conservée Maxime de Tyr (12). » A quelque Dieu qu'un Perse sacrifiât, il commençoit avant toutes choses, nous dit Strabon (13), par adresser ses prières au feu sacré éternel, que les Mages entretenoient sur un autel, près duquel ils prononçoient des paroles mystiques, et entonnoient des chants sacrés. Chrysostôme dit formellement qu'ils voyoient en lui un Dieu (14), et que de son temps encore ils lui rendoient un culte à ce titre (15). Suidas en dit autant, ainsi que l'historien Socrate, Epiphane, Ruffin, Eusthate, &c.

(1) Clément. in protrept.
(2) Jul. Firm. de prof. Rel. p. 10.
(3) Ibid. p. 3.
(4) Agath. l. 2, p. 59.
(5) Ibid. p. 58.
(6) Hyde, p, 137.
(7) Hesiod. op. & Dies. l. 2, v. 956, &c. Ibid. v. 739.
(8) Tacit. Annal. l. 6, c. 37.
(9) Strab. l. 15.
(10) Anthol. l. 3.
(11) Eusthat. in Diony. proleg. de Sit. Orb.
(12) Maxim. Tyr. diss. 38, p. 381.
(13) Strab. l. 15, p. 733.
(14) J. Chrysost. t. 1, p. 67.
(15) Hyd. p. 138 et 154.

dont nous nous dispenserons d'accumuler ici les témoignages (1). Ce culte ne fut pas particulier aux Perses. Les Grecs avoient leur feu sacré conservé à Delphes, à Athènes, &c.; on l'allumoit aux rayons du soleil. Les Romains avoient leur temple de Vesta, où des prêtresses étoient chargées d'entretenir le feu sacré éternel. Les Juifs eux-mêmes conservoient le feu perpétuel dans leur temple, comme les Perses dans leur pyrées (2). Il en étoit de même chez les Macédoniens, les Sarmates, les Mèdes, et chez toutes les nations du Nord (3). Enfin, aujourd'hui encore, les Guèbres, descendans des anciens disciples de Zoroastre, adorent l'élément du feu. Ils ont un temple à Surate qui, par sa simplicité (4), nous retrace celle des moeurs du peuple qui l'a construit; c'est une chaumière, qui renferme le feu sacré continuellement entretenu par des prêtres. On voit donc qu'il n'est point d'époque où l'on ne trouve le culte de la Nature plus ou moins répandu dans la Perse; tantôt sans images ni symboles; tantôt avec le simple symbole d'un feu éternel, comme celui qui meut et vivifie l'Univers; quelquefois aussi avec toute la pompe des cérémonies et la richesse des décorations des temples, des statues, et des images.

Si nous avançons plus loin, vers l'Orient, et vers les rives de l'Indus et du Gange, nous y verrons encore fleurir le même culte. Les Banians, ont la plus grande vénération pour le fleuve du Gange (5); ils le regardent comme un Dieu, et lui font des sacrifices de petites lampes allumées, qu'ils exposent tous les soirs au courant de l'eau (*e*); ils y jètent aussi par dévotion de l'or, des perles et des pierres précieuses. Les peuples qui habitent le long de ses bords, regardent comme une faveur suprême, le bonheur d'expirer dans ses eaux, persuadés que par-là, tous leurs péchés sont effacés. Les rives du Gange sont bordées d'espèce de chapelles, et de pagodes, sur-tout près de Benarès, où se trouve le grand collège des Brames; les dévots vont processionnellement au Gange faire leurs ablutions. On immoloit autrefois des chevaux et des boeufs au fleuve Indus, comme à un Dieu; le sacrifice achevé, on jetoit dans le fleuve un espèce de petit boisseau en or, semblable à ceux dont on se sert pour mesurer le blé. Cette cérémonie se pratiquoit au moment où les jours commençoient à croître. Alexandre-le-Grand immole sur ses bords des victimes au soleil qui a éclairé sa victoire sur Porus (6). Le soleil, suivant Clément d'Alexandrie, étoit la grande divinité des Indiens (7). La plûpart des peuples, dit cet auteur, frappés du spectacle des cieux et des mouvemens réguliers des astres, trompés par le témoignage de leurs sens, le seul auxquels ils crussent, en firent autant de Dieux et adorèrent le soleil, comme font les Indiens. Lucien ajoute que les Indiens en rendant leurs hommages au soleil se tournoient vers l'Orient, et gardant un profond silence, ils formoient une espèce de danse imitative du mouvement de cet astre (8). Etienne de Byzance assure qu'ils se consacroient spécialement au soleil (9); leurs gymnosophistes contemploient d'un oeil fixe le disque lumineux de ce Dieu, comme s'ils eussent voulu y découvrir, dit Solin (10), les secrets de la divinité. Apollonius de Thyane parcourant des yeux les différens objets représentés par ordre de Porus, dans un temple des Indes, entre dans quelques détails sur l'art de la peinture, et sur son objet (11). Les peintres, dit-il, peignent tous les objets qu'offre à leurs yeux la Nature, et qui

(1) Socr. Hist. Eccl. l. 7, Ruffin. l. 2, c. 26. Eusthat. Homer. Iliad. l. 6.
(2) Hyd. p. 152.
(3) Clement. in protrept. p. 43.
(4) Sonnerat. Voy. des Ind. t. 1, c. 4, p. 107.
(5) Contant. d'Orville. t. 2, p. 164.
(6) Quint Curce. l. 9, c. 1.
(7) Clement. in protrep. p. 16.
(8) Lucianus. de Salt.
(9) Steph. Byz. in voce Bram.
(10) Solin, p. 129.
(11) Philostr. in vitâ Apoll. l. 2, c. 10 & 11.

sont sous le soleil; quelquefois le soleil lui-même, comme nous le voyons dans ce temple, où on l'a représenté sur un quadrige, ou sur un char attelé de quatre chevaux. Il parle expressément d'un temple consacré au soleil, qu'on voyoit en ces lieux; et le roi lui dit qu'il ne boit jamais de vin que lorsqu'il sacrifie au soleil (1). Les Indiens voulant aller au devant de Phaotes leur nouveau roi, allument sur l'autel du soleil les flambeaux qu'ils doivent porter en lui faisant cortège. Apollonius arrivé au fleuve Hyphasim (2), qui fut le terme des conquêtes d'Alexandre, y trouve des autels avec une inscription en honneur de Jupiter-Hammon et *du soleil* Indien, d'Hercule, d'Apollon, &c.

L'Arabe Sharistan attribue aux Indiens la même religion qu'aux Arabes, c'est-à-dire le Sabisme (3); et Abulfarage compte les Indiens parmi les sept grandes nations qui professoient cette religion. Il n'est pas étonnant qu'on y trouvât aussi un grand nombre de divinités que les Grecs avoient empruntées de la Phénicie et de l'Egypte, tels qu'Hercule, Bacchus, Apollon, Minerve, &c.; qu'Apollonius fut surpris de retrouver au milieu des Indes, honorés avec les mêmes formes de culte et de simulacres que ces Dieux avoient en Grèce. Nous avons fait voir plus haut, à l'article de la Grèce, que tout cela n'étoit qu'un sabisme déguisé sous le voile mystérieux, qu'étendirent dessus les Egyptiens et les autres nations savantes. Ils avoient aussi leur feu sacré qu'ils tiroient des rayons du soleil, et qu'ils alloient chercher sur le sommet d'une montagne (4), qu'ils regardoient comme le point central de l'Inde; mais ils ne le tenoient point renfermé, afin que sa flamme pût s'élancer, comme le rayon qui est repercuté par l'eau. Les Brachmanes, pour rendre un culte plus agréable au soleil (5), marchoient sur une terre jonchée d'herbes et de fleurs presque à la hauteur de deux coudées, persuadés que plus ils sont élevés au-dessus du sol, plus l'offrande qu'ils font est agréable. Ils prient le soleil pendant le jour de faire ensorte que les heures qu'il engendre par sa révolution, coulent heureusement pour la terre de l'Inde (6). Encore aujourd'hui les Brames font leur sandinavé; ils vont au lever du soleil puiser de l'eau dans un étang (7), et ils en jètent vers le soleil pour lui témoigner leur respect et leur reconnoissance, de ce qu'il a bien voulu reparoître et chasser les ténèbres de la nuit. Le culte du soleil et de la lune, divinités des anciens Indiens, est encore le seul qu'aient ceux des Indiens, qui toujours éloignés des autres hommes, vivent dans les bois et sur les montagnes. Ils rendent le plus grand hommage au Dieu du feu, et ils entretiennent sur la montagne de Tirounamaly un feu pour lequel ils ont la plus grande vénération. Le savant père Kirker regarde le culte du soleil et du feu, comme le premier et le plus grand culte de l'Inde (8). Il dit que la plûpart des fêtes établies par les Indiens durant tout le cours de l'année, ont pour objet cet astre, et que leur religion ressemble presqu'en tout à celle des Perses et des Egyptiens, de qui ils paroissent l'avoir empruntée. Il prétend même que le sacrifice qu'ils font de leur personne en se précipitant eux, leurs femmes ou leurs enfans, dans les flammes d'un bûcher, vient de leur antique vénération pour le feu, et de la persuasion où ils sont qu'ils se précipitent au sein de la divinité même; c'est la même opinion qui leur fait désirer d'expirer au milieu des eaux du Gange, une de leurs grandes divi-

(1) Ibid. l. 2, c. 13.
(2) Ibid. c. 15.
(3) V. ci-dessus p. 7..
(4) Philostr. l. 3, c. 3.
(5) Ibid. c. 3 & c. 4.
(6) Ibid. c. 4.
(7) Sonnerat. V. de l'Inde, t. 2, l. 3, p. 10.
(8) Kirker. Œdip. t. 1, p. 412 & 415.

nités. On trouvera dans un manuscrit de la bibliothèque nationale (1), les peintures de différentes divinités Indiennes, parmi lesquelles on distingue celles du soleil et de la lune, qui ont leurs pagodes dans l'Inde.

Diodore de Sicile (2) parle d'insulaires de l'Océan-Indien, au midi de l'Arabie et de la Perse, qui ne connoissoient d'autres Dieux que le ciel, le soleil et les astres. Ils étoient singulièrement attachés à l'astrologie : toutes leurs fêtes, tous leurs hymnes n'avoient pour objet que les corps célestes, et sur-tout le soleil, sous la protection desquels ils s'étoient mis eux et leur sept îles; ce sont les habitans de l'ancienne Tapobrane, aujourd'hui Ceylan. Le soleil et la lune y ont encore leurs adorateurs; ils rendent aussi un culte aux autres planètes (3), et ils représentent tout le systême céleste par sept idoles soumises aux influences des sept corps célestes qu'elles représentent (4). Ils donnent au soleil le nom d'Iri, et à la lune celui d'Handa. Ces deux astres sont les seules divinités des naturels de l'île de Sumatra (5). Les mêmes Dieux sont adorés dans l'île de Java, où l'on sacrifie à la nouvelle lune (6). En général, cette religion étoit universellement répandue dans toutes les îles de la Sonde, et dans les îles Moluques. Les Moluquois idolâtres adorent l'Air ou le génie de l'Air (7); le Mahométisme n'y a pas encore effacé tous les vestiges du culte de la Nature. Il en est de même des habitans de l'île de Célèbes; il n'y a pas encore deux cents ans qu'ils étoient adorateurs de la Nature; ils ne trouvoient rien dans l'Univers de plus digne de leur respect, et de leurs hommages que le soleil et la lune, à qui s'adressoient leurs prières et leur adoration. C'étoit sur-tout l'instant du lever et du coucher de ces deux astres (*f*), qu'ils choisissoient pour les honorer (8); ils leur demandoient les faveurs qu'ils croyoient dépendre d'eux. Si pendant leur prière quelque nuage déroboit ces divinités à leurs yeux, c'étoit pour eux le prognostic de quelque malheur; ils se deroboient à la lumière, ils se renfermoient dans leurs maisons, et prosternés devant les représentations du soleil et de la lune, ils les conjuroient de calmer leur courroux, et de vouloir bien leur être favorable (9). Ces figures étoient d'or, d'argent, de cuivre, ou de terre dorée. Le premier et le quinze de chaque lune, étoient consacrés à un culte public (10); ils offroient ces jours-là en sacrifice à leurs divinités des boeufs, des vaches et des chèvres. Souvent on voyoit des pères de famille, après avoir immolé au soleil et à la lune tous leurs bestiaux, leur sacrifier leurs propres enfans (11), parce qu'ils croyoient avoir obligation de leur existence, et de tout ce qu'ils possédoient à la fécondité de l'influence de ces astres. On voit donc ici l'origine du culte rendu au soleil et à la lune; il est fondé sur la persuasion où étoient les peuples, que ces astres exercent un empire souverain dans la Nature, et qu'ils y tiennent le rang de premières causes. La même religion est établie aux îles Philippines (12); on y adore le soleil, la lune et les étoiles; on y honore aussi les montagnes, les arbres, les rivières; ils avoient sur-tout un vieil arbre à qui ils offroient des sacrifices. Ils donnent une ame au soleil, à la lune, et aux astres qu'ils croient habités par des êtres célestes. Ils honorent

(1) Incarn. de Vischn. manuscrit, n°. 11, p. 86 & 87.
(2) Diodor. l. 2, c. 55, p. 171.
(3) Hist. des Voyag. t. 32, p. 150.
(4) Contant. d'Orvill. t. 2, p. 248.
(5) Cont. d'Orvill. Hist. des Rel. t. 2, p. 314.
(6) Ibid. p. 289 — 296.
(7) Cont. d'Orvill. t. 2, p. 330.
(8) Ibid. t. 2, p. 351.
(9) Hist. des Voy. t. 39, p. 269.
(10) Ibid. p. 272.
(11) Hist. des Voy. t. 29, p. 137, & t. 67, p. 351.
(12) Cont. d'Orvill. t. 2, p. 368.

encore d'autres Dieux ou Devatas, dont les uns président aux montagnes, les autres aux rivières, les autres aux sémences, &c., c'est-à-dire, qu'en adorant la Nature et ses parties, ils croyent adorer, non pas une matière brute, mais une matière dépositaire de la vie, et de l'intelligence nécessaire pour que leurs prières puissent être entendues et exaucées; persuasion que nous verrons bientôt être l'origine et la base de tous les cultes. Ils adorent la Nature, mais la Nature qui renferme le principe matériel uni au principe intelligent; opinion de laquelle est née la foule des génies, que les Grecs, les Chaldéens, les Egyptiens, etc., ont répandus dans le soleil, dans la lune, dans les astres, dans la terre, dans l'air et dans l'eau; enfin dans toutes les parties de l'Univers. Les Siamois reconnoissent des génies (1), dont l'office est de veiller continuellement à la conservation des hommes. On trouve dans Hésiode, et chez les auteurs Chrétiens, cette opinion orientale sur les génies familiers et sur les Anges gardiens des peuples, des villes et même des individus. Il en est aussi de préposés à l'administration de l'Univers; ils sont distribués en sept ordres, plus nobles et plus parfaits les uns que les autres, placés dans autant de cieux différens. On voit ici évidemment que les sept cieux des sept planètes, ont fourni le type de cette échelle hiérarchique, comme elle a fourni celle des Anges et des Archanges, chez les Perses, et chez les Chaldéens, chez les Juifs, et chez les Chrétiens, qui ont leurs Chérubins, leurs Séraphins, leurs Trônes, etc., attachés à autant de cieux differens. Les Siamois ont sur le monde l'opinion philosophique, que Cicéron dans son traité de la Nature des Dieux (2) attribue à Xénocrate, et que Clément d'Alexandrie lui impute également : Savoir, la doctrine ou le dogme des huit Dieux attachés à chacune des Sphères (3). Le premier meut l'Univers par le mouvement, imprime à l'Ether ou au ciel des fixes; les sept autres président à chacune des sept planètes, qui en se mouvant dans le Zodiaque, règlent la fatalité et le systême général des générations. Les mêmes Siamois ont aussi placé dans la terre, dans les eaux, dans le vent, dans la pluie, etc., des intelligences ou des génies qui les gouvernent.

Les Arrakanois (4) ont dans l'île de Munay un temple élevé à la lumière, sous le nom de temple des atomes, ou du Dieu des atomes du soleil.

Les habitans du Tunkin révèrent sept idoles célestes, qui sont les sept planètes, et cinq terrestres consacrées aux élémens. A ces sept idoles correspondent (5) sept parties extérieures du corps humain et cinq intérieures; sept passions de l'ame et cinq périodes de la vie humaine. Ces distributions sont toutes entières empruntées de l'astrologie, comme on peut s'en convaincre en lisant les livres des anciens astrologues.

Le ciel, la terre, les génies de l'air, de l'eau, des montagnes, les astres et en général toutes les parties animées de la Nature ont des adorateurs et des temples à la Chine; on y a élevé un temple au ciel, à la reine du ciel, au dragon de la mer, à la planète de Mars, à la terre, aux génies des montagnes et des fleuves, si nous en croyons Kirker (6). Le même auteur, dans un ouvrage qu'il a fait exprès sur la Chine (7), d'après les mémoires des Missionnaires, prétend qu'on retrouve chez les Chinois beaucoup de divinités Grecques et Egyptiennes, des temples de Nymphes, d'Oréades, &c. qu'il n'y a point de ville

(1) Hist. des Voy. t. 34, p. 336.
(2) De Natur. Deor. l. 1, c. 13.
(3) Clem. in Protrept.
(4) Contant d'Orv. t. 1, p. 411.
(5) Ibid. p. 367.
(6) Kirker, Œdip. t. 1, p. 402.
(7) Idem. Chin. Illustr. p. 134.

qui ne soit sous la protection d'une étoile, comme les Tribus Arabes. On y adore sur-tout Uranus, le *Tien*, ou le ciel, comme le principe universel de toutes choses. Ce *Tien* est, suivant quelques-uns, l'esprit qui préside au ciel (1); mais suivant d'autres, c'est le ciel matériel.

Le grand *Tien* est le créateur de tout ce qui existe; il est indépendant et tout-puissant: opinion assez semblable à celle que Pline met à la tête de son histoire naturelle, et que nous avons rapportée ci-dessus. Ils ont élevé un temple à l'être résultant de l'assemblage du ciel, de la terre et des élémens; être qui répond à notre monde et qu'ils nomment Tay-ki (2). Ils sacrifient aux génies, et leurs empereurs offrent des victimes au ciel et à la terre. On trouve aussi chez eux un temple superbe consacré aux étoiles du nord (3); il est sous l'invocation du Dieu Petou; l'image de cette divinité est un cartel semé d'étoiles, qui représente les étoiles du nord, ou les astres circompolaires, qu'ils nomment Petou. Car, l'astrologie se trouve établie chez eux dès la plus haute antiquité, et ils sont persuadés, plus qu'aucun autre peuple, de l'action du ciel et des astres sur toute la terre; opinion qui caractérise principalement le Sabisme.

A l'orient de la Chine, les Japonois, presque séparés du reste du monde, tiennent cependant aux autres peuples par le lien du culte universel. Ils admettent des divinités qui ont leur demeure dans les étoiles (4); c'est par ces génies qu'ils jurent. Ils adressent aussi des vœux à des génies qu'ils supposent répandus dans les élémens et présider aux plantes; cette religion est la plus ancienne de ces insulaires, et s'apelle le Sintos.

Le plus grand pélerinage de ces peuples est la visite qu'ils font dans la province d'Isje, au temple du grand Dieu, près duquel est une caverne, semblable sans doute à la caverne Mithriaque, et qu'ils appellent la Région des cieux. Comme dans l'antre de Mithra, représentatif de l'ordre des cieux, on voyoit le Dieu-soleil monté sur un boeuf, là aussi on voit un Camis (5), ou génie, monté sur une vache, que l'on prenoit pour l'emblême du soleil. Telle aussi étoit cette fameuse vache, placée dans un temple d'Egypte, laquelle portoit sur son front le disque du soleil, comme le raconte Hérodote, dans l'histoire romanesque de Mycerinus et de sa fille (6).

Nous aurons occasion de prouver ailleurs que le fameux taureau qui a sa pagode à Méaco, est, comme l'Apis Egyptien et comme le taureau de Mithra, l'emblême du taureau céleste si souvent invoqué dans les prières des Perses, et qui occupa autrefois l'équinoxe du printemps. Aussi Kirker prétend-il que le culte du soleil et de la lune fut établi au Japon comme dans le reste de l'orient, et qu'on y remarque des animaux symboliques (7) comme en Egypte; des idoles à tête de boeuf, à pieds de bouc, à tête de chien, &c. des idoles à plusieurs têtes, à plusieurs bras, &c. de petites idoles dorées, distribuées en neuf ordres, comme nos Anges, Archanges, Dominations, &c. La secte des Budoistes adore une de ces statues symboliques, laquelle a trois têtes et quarante mains (8). Plusieurs ne reconnoissent dans cette figure qu'un emblême du soleil, de la lune et des élémens, dont l'action réunie produit tout: le corps désigne la matière première, et les quarante mains les qualités

(1) Contant d'Orv. t. 1, p. 28.
(2) Ibid. p. 53 — 69 — 95 — 96, &c.
(3) Relat. de Magalhens. p. 346.
(4) Contant d'Orvill. t. 1, p. 218.
(5) Ibid. p. 222.
(6) Herod. in Euterpe, c. 132.
(7) Œdip. t. 1, p. 407.
(8) Hist. des Voy. t. 40, p. 264.

célestes et élémentaires, par le moyen desquelles la matière première prend toutes les formes.

Enfin, si nous passons dans l'île de Formose, nous y retrouverons encore la même religion (1) ; il n'y pas neuf cents ans, suivant le témoignage d'un auteur Japonois, élevé dans cette île, que ses habitans ne connoissoient point d'autres Dieux que le soleil et la lune, qu'ils regardoient comme les deux divinités suprêmes ; idée absolument semblable à celle qu'en avoient les Egyptiens et les Phéniciens. Ils imaginoient que les étoiles étoient des divinités inférieures ; tout leur culte se réduisoit à l'adoration de ces astres le matin et le soir ; ils leur offroient des animaux de toute espèce.

On voit donc, par ce que nous venons de dire, que toute l'Asie, soit dans son continent, soit dans ses îles, n'a eu anciennement d'autre culte que celui de la cause visible et universelle ; culte tantôt simple, tantôt composé et savant, mais toujours portant sur la Nature.

Religion en Afrique.

Jetons maintenant nos regards sur ces plages arides que le soleil brûle de ses feux, et où il fait sentir son empire plutôt encore par sa force que par ses bienfaits, et là même nous lui trouverons des adorateurs.

Hérodote, en parlant des Ethiopiens, nous dit qu'ils sacrifient au soleil et à la lune, ainsi que tous les autres Africains, et qu'ils ne reconnoissent point d'autres Dieux (2). Il nous donne la description d'une fameuse table sacrée qu'il appelle la table du soleil(3). Diodore de Sicile appuie son témoignage, lorsqu'il nous dit que les Ethiopiens qui habitent au-dessus de Méroë (4), admettent des Dieux éternels et d'une nature incorruptible, tels que la lune, le soleil et tout l'univers, ou le monde.

Héliodore, dans son histoire d'Ethiopie, nous assure que ces peuples immolent au soleil et à la lune les prisonniers de guerre, comme prémices de leurs victoires(5). Lorsqu'ils cueillent la cinamome, ils en font un choix dont ils composent la portion qu'ils consacrent au soleil (6). Ils adoroient avec le soleil, le jour, ou Memnon, fils de l'Aurore, qu'ils peignoient sous l'emblême d'un jeune homme qui se lève et dont ensuite ils pleuroient la mort, ou la retraite (7). Cette figure étoit fabriquée avec un grand art ; les rayons du soleil frappant sur ses yeux et sur ses lèvres, lui donnoient un air animé et faisoient entendre un petit bruit d'air agité qui sortoit de sa bouche et qu'on prenoit pour des sons articulés.

Ces peuples se disoient tous enfans du soleil, qu'ils regardoient comme leur premier père(8). Ils révéroient aussi Bacchus, ou le soleil sous ce nom ; car Bacchus est l'Osiris, ou le Dieu-soleil des Egyptiens. Ils avoient tracé sur les murs du palais de leurs rois, les figures de plusieurs de nos constellations, telles que Persée, Andromède, Céphée, dont ils faisoient des génies secondaires, ou des héros. Ils offroient au soleil un attelage de quatre chevaux blancs, par une raison d'analogie semblable à celle qu'eurent en vue les Massagètes, qui consacroient l'animal le plus léger au Dieu dont la course est la plus rapide. Ils offroient à la lune un attelage de bœufs, consacrant l'animal qui sillonne la terre à l'astre qui en est le plus voisin (9).

(1) Contant d'Orvill. t. 1, p. 183.
(2) Hérodot. in Melpomen, c. 188.
(3) Idem. Thalia, c. 18 ; et Solin, p. 93.
(4) Diod. Sic. l. 3, c. 8, p. 179.
(5) Héliod. l. 10. Kirker, Œdip. t. 1, p. 334.
(6) Solin, p. 95.
(7) Philostr. vit. Apoll. l. 6, c. 3.
(8) Heliod. in Æthiopic. l. 4, p. 175.
(9) Heliod. in Æthiopic. l. 10, p. 475.

Hydaspes écrivant la nouvelle de sa victoire sur les Perses, aux Gymnosophistes et à Persina son épouse, prêtresse de la lune, les invite à faire tous les préparatifs du sacrifice qu'il destine aux Dieux en action de graces; ces Dieux sont le soleil, la lune et Bacchus, qu'il appelle les Dieux de la patrie (1). L'ordre pour le sacrifice étant donné, les Gymnosophistes écartent toutes les femmes, excepté la seule prêtresse de la lune, persuadés que le sexe féminin doit être écarté des autels des deux divinités les plus pures et les plus brillantes, dans la crainte que les femmes, même involontairement, ne souillent la pureté du sacrifice. La prêtresse seule de la lune avoit droit d'y assister, et c'étoit Persina. Le roi étoit prêtre du soleil et la reine prêtresse de la lune, suivant la loi et la coutume du pays. Dans la tente sous laquelle se fit le sacrifice, étoient placées les images des Dieux Indigètes, et des héros Persée, Memnon, Andromède; il y avoit aussi trois autels, dont deux unis ensemble, étoient consacrés au soleil et à la lune; le troisième plus écarté, étoit pour Bacchus, et ils immoloient dessus des victimes de toute espèce.

On ne sera pas étonné de voir le soleil et la lune avoir ici, comme dans les cieux, Persée, Andromède, Céphée, &c. pour cortège, quand on saura ce que dit Lucien, que l'astronomie fut inventée en Ethiopie, sur les confins de la Haute-Egypte.

On adoroit aussi le Nil en Etiohpie (2), et ce fleuve a encore ses prêtres occupés à lui rendre un culte perpétuel à sa source; on supposoit qu'un génie bienfaisant présidoit à cette source et dirigeoit le cours de ses eaux (3).

Il y avoit chez les Troglodittes (4) une fontaine sacrée, qu'on appeloit la fontaine du soleil.

Il y en avoit une semblable près du temple de Jupiter-Ammon (5). La fable effectivement suppose que Bacchus, manquant d'eau, fut conduit à une source d'eau vive, par un bélier qui lui apparut tout-à-coup. Il bâtit un temple dans le même lieu où il avoit trouvé l'eau, et il le consacra à ce bélier merveilleux, qu'il nomma Jupiter-Ammon, et qu'il plaça ensuite au ciel à la tête du Zodiaque. Cette fontaine put être nommée fontaine du soleil, puisque Jupiter-Ammon n'est que le soleil équinoxial du printemps, peint avec les attributs du premier signe, ou du bélier céleste, appelé Ammon, et adoré comme tel en Egypte.

Néarque, pilote d'Alexandre, côtoyant les terres des Ictyophages le long de la mer rouge, arrive dans une île consacrée au soleil (6).

Les habitans de l'île de Socotara, ont encore aujourd'hui sur la lune les mêmes idées qu'avoient sur Isis les anciens Egyptiens (7). Ils adorent cette planète et la regardent comme principe de tout ce qui existe; c'est à elle qu'ils s'adressent pour obtenir une bonne récolte, et s'ils forment quelqu'entreprise, elle ne peut réussir qu'autant que la lune les favorise par ses influences. Lorsqu'ils manquent d'eau, ils choisissent un d'entre eux, qu'ils renferment dans un certain espace, d'où il lui est défendu de sortir sous peine de mort. Détenu dans cette prison pendant dix jours, cet homme est obligé de prier la lune, afin qu'elle fasse tomber une pluie abondante; si, dans cet intarvalle, la sécheresse cesse, le dévôt est comblé d'honneurs et de présens; au contraire, si elle continue, on l'en punit.

(1) Philostr. l. 6, c. 4.
(2) Kirker, Œdip. t. 1, p. 58.
(3) Philostr. vit. Apoll. l. 6, c. 12.
(4) Pline, l. 2, c. 103.
(5) Solin, p. 89. Germani. Cœs. c. 18.
(6) Arrian. de reb. Indic. p. 190.
(7) Contant. d'Orvill. t. 6, p. 512.

Les Hottentots (1) s'assemblent la nuit dans la campagne pour rendre un culte à la lune. A chaque nouvelle lune ils la félicitent sur son retour, lui font des sacrifices de leurs bestiaux, lui offrent de la chair et du lait ; c'est à elle qu'ils s'adressent pour obtenir de la pluie, du beau temps, et pour leurs troupeaux de gras pâturages, sur-tout beaucoup de lait. Ils unissent à son culte celui du Scarabée, que les Egytiens honoroient également, à cause de la lune et du taureau céleste, où cette déesse a le lieu de son exaltation ; ce qui nous porteroit à croire que ce culte leur vient des anciens Egyptiens.

La mer, les arbres, l'Eufratès, grande rivière du royaume de Juida, sont honorés d'un culte religieux par les Nègres (2).

Ceux du Sénégal ont des fêtes lunaires (3) ; dès qu'ils aperçoivent la première lune de l'équinoxe d'automne, ils la saluent en étendant leurs mains vers le ciel; ensuite ils les tournent plusieurs fois autour de leur tête et répètent cette cérémonie.

Dans l'ancienne Cyrénaique (4), il y avoit un rocher consacré au vent d'orient, sur lequel aucun mortel ne pouvoit sans crime porter sa main.

Toute la côte septentrionale d'Afrique étoit peuplée de colonies Phéniciennes ; elles y avoient répandu la religion des Phéniciens, que nous avons fait voir être toute entière fondée sur la Nature. Aussi les Carthaginois, colonie de Tyr, liés avec cette ville par la communauté du culte d'Hercule, invoquoient dans leurs traités le soleil, la lune, la terre, les rivières, les prairies et les eaux (5) ; Uranie, que plusieurs pensent être la même que la lune, étoit leur grande divinité ; on invoquoit son secours dans toutes les grandes calamités, et sur-tout lorsque la terre, brûlée par les rayons du soleil, avoit besoin de pluies rafraîchissantes.

Masinissa, roi d'un empire placé dans la partie occidentale de l'Afrique, aujourd'hui le royaume d'Alger, rendant hommage aux Dieux de l'Afrique qui ont conduit Scipion dans son empire, invoque le soleil, et les autres Dieux de l'Olympe. L'Arabe Gelaldin, parlant d'un certain Mezraim (6), qu'il peint sous les traits d'Hercule, le fait arriver sur les bords de l'Océan, où il construit un magnifique temple dans lequel il place la statue du soleil. En général, tous les Africains qui habitent la côte occidentale du continent d'Afrique, ceux de Congo, et d'Angola, adoroient le soleil et la lune (7). La même religion étoit établie dans les îles de l'Océan, connues sous le nom de Canaries. Les habitans de l'île de Teneriffe, lorsque les Espagnols y arrivèrent, adoroient encore le soleil, la lune, les planètes, et les autres astres (8).

Religion de l'Amérique.

Ici un nouveau monde va se découvrir à nos regards, aux extrémités les plus reculées de l'Océan-Atlantique, monde séparé des anciens continents par de vastes étendues de mers, et qui leur fut inconnu pendant une longue suite de siècles. Tout y est nouveau, plantes, quadrupèdes, arbres, fruits, reptiles, oiseaux ; tout présente une nouvelle scène physique et même morale et politique. La religion seule se trouve être encore la même, que nous avons vue établie dans l'ancien continent ; c'est aussi la Nature, le soleil, la lune, les astres, et la terre, qu'on y adore ; l'empire de cette religion n'a d'autres bornes

(1) Contant. d'Orville, t. 6, p. 438.
(2) Cont. d'Orv. t. 6, p. 300.
(3) Ibid. p. 223.
(4) Pline, l. 2, c. 65.
(5) Polybe, l. 7. p. 502.
(6) Kirk. Œdip. t. 1, p. 73.
(7) Ibid. p. 416.
(8) Contant d'Orv. t. 6, p. 485.

que celles de la terre habitée. On y remarque également les deux formes de culte si distinctes dans l'ancien monde : l'un est simple, sans temples ni images, et dirigé immédiatement vers les parties de la Nature; c'est celui des nations sauvages; l'autre, plus recherché, et plus pompeux, soutenu de l'éclat imposant du cérémonial, et accompagné d'images et de temples richement décorés; c'est celui des nations civilisées. De même que les sauvages de l'ancienne Grèce, de la Scythie et du Nord de la Perse, adoroient les astres sans temples, ni images, tandis qu'en Egypte et en Phénicie, la même religion, revêtue des formes les plus brillantes, élevoit aux astres des statues et des temples; de même les sauvages du Nord de l'Amérique, répandus dans les forêts, levoient leurs mains vers le ciel, et vers le soleil et la lune, tandis qu'au Pérou, et au Mexique on avoit consacré les images de ces astres dans de magnifiques temples, où l'or brilloit de toutes parts, et on avoit donné au culte tout l'appareil du cérémonial le plus pompeux. Ainsi, dans le nouveau monde, comme dans l'ancien, la civilisation, les arts et la richesse mirent de la différence dans les formes, et dans les pratiques extérieures du même culte; mais par-tout on y reconnoît la Nature adorée par ceux qu'elle porte dans son sein, et qu'elle enrichit par ses bienfaits.

Les Péruviens attribuoient à Manco-Capac, le premier de leurs Incas, l'établissement du culte du soleil dont il se disoit fils (1). Ce prince fit adorer comme Dieu cet astre, qu'il regardoit comme la source de tous les biens naturels. La lune étoit aussi dans la plus grande vénération chez ces peuples, qui lui donnoient le nom de mère universelle de toutes choses; ils la reconnoissoient pour la mère des Incas, comme étant la femme et la soeur du soleil leur père. Des vierges du sang royal, espèce de vestales consacrées au culte du soleil, habitoient dans un monastère près du temple de l'astre du jour. Ils adoroient aussi la belle planète de Vénus, l'astre le plus brillant après le soleil et la lune. Les météores, les éclairs, le tonnerre, qu'ils regardoient comme les exécuteurs de la justice du soleil, avoient aussi leurs autels. L'arc-en-ciel qui, par ses couleurs brillantes, subjugua l'admiration de tous les peuples, Iris, appelée chez les Grecs la fille de l'admiration, y avoit aussi sa chapelle.

On vante la richesse des temples du soleil, dont le nombre étoit infini dans toutes les provinces de l'empire. Celui de Cusco, étoit revêtu de lames d'or, depuis le rez-de-chaussée jusqu'au sommet; nous en donnerons ailleurs la description. (2) On offroit au soleil le sacrifice de toutes sortes d'animaux, de grains, de légumes, d'étoffes, &c.; jamais on ne buvoit sans avoir auparavant offert à l'astre du jour quelque goutte de la liqueur. Le soleil avoit plusieurs prêtres, tous du sang royal; et pour chef du sacerdoce un grand pontife, distingué par le titre de Villouna, ou de devin et de prophète (3). Le nombre des vierges consacrées à son culte, et renfermées dans des cloîtres, où les hommes ne pouvoient entrer, montoit à plus de mille, dans la seule ville de Cusco. Entre plusieurs fêtes que les Incas avoient établies à Cusco, la plus fameuse étoit celle qu'on appeloit Intip-Raymi, ou plus simplement Raymi. Elle se célébroit au mois de Juin, immédiatement après le solstice. On faisoit l'ouverture de cette grande solemnité par des sacrifices; mais on devoit auparavant obtenir un feu nouveau du père de la lumière (4). Pour cet effet, le grand sacrificateur prenoit un vase concave, de la grosseur de la moitié d'une orange, extrêmement luisant et poli, et l'exposant directement au soleil, de façon qu'il pût

(1) Hist. des Voyages, t. 52, p. 10; & Contant d'Orvill. t. 5, p. 330.
(2) Ci-après, c. 3.
(3) Contant d'Orvill. ibid. t. 5, p. 332.
(4) Ibid. p. 334.

en rassembler tous les rayons dispersés, il allumoit un peu de charpie faite de coton. C'étoit avec ce feu sacré que l'on brûloit toutes les victimes, et que l'on faisoit rôtir toutes les chèvres qui devoient se manger ce jour là. Un jeûne de trois jours servoit de préparatif à la grande solemnité; la dernière nuit étoit employée par les prêtres à purifier les brebis et les agneaux qui devoient être offerts en sacrifice (1). Les Vestales préparoient le pain et les liqueurs destinées à l'usage des Incas, après l'offrande qui en auroit été faite sur l'autel. Le jour de la cérémonie tous les grands de l'empire qui s'étoient rassemblés dans la capitale, se paroient de ce qu'ils avoient de plus riche. Le Monarque, sur-tout en qualité de fils du soleil, étaloit toute la pompe et la magnificence de la royauté. Dès la pointe du jour ce prince, accompagné de tous les Incas, se rendoit en procession jusqu'à la grande place de la ville. Là, les pieds nuds et le visage tourné vers l'Orient, ils attendoient en silence le moment où le Dieu alloit se montrer à la terre. Dès qu'ils commencoient à l'apercevoir, ils s'acroupissoient, étendoient les bras, ouvroient les mains, et les approchoient ensuite de leur bouche, comme s'ils eussent voulu baiser les premiers rayons qui venoient d'échapper du sein de leur brillante divinité. On célébroit sa gloire par d'anciens cantiques; on lui faisoit des libations et des sacrifices (2). Le feu sacré destiné à faire rôtir les victimes, et que l'on avoit tiré des rayons du soleil, étoit confié à la vigilance des Vestales, qui devoient le conserver toute l'année : si, par hazard, elles le laissoient éteindre, c'étoit, comme autrefois à Rome, le présage des plus grands malheurs pour l'Empire. Lorsque le soleil ne se montroit pas le jour de sa fête, on prenoit deux petits bâtons gros comme le pouce, que l'on frottoit l'un contre l'autre, jusqu'à ce que le frottement engendrât le feu.

La théologie Phénicienne, ou l'histoire sacrée du fameux Sanchoniaton, indique ce moyen comme celui qui fut employé par les premiers adorateurs du soleil. Le rapprochement de la pratique Phénicienne et Péruvienne est assez curieux (3). » Sanchoniaton dit que les premiers habitans de Phénicie élevèrent » leurs mains au ciel vers le soleil; qu'ils » le regardèrent comme le seul maître » des cieux, et qu'ils l'honorèrent sous » le nom de Béelsamim, ou de roi du » ciel. Ils donnèrent ensuite naissance à » trois enfans, appelés, *lumière*, *feu* » et *flamme*, qui ayant froissé deux » morceaux de bois l'un contre l'autre » en tirèrent le feu, et apprirent aux » hommes à s'en servir. » On seroit tenté de croire, que ce furent les Phéniciens qui donnèrent une forme à la religion des Incas, d'autant plus que le soleil solsticial qu'ils fêtoient, étoit le fameux Hercule Tyrien, revêtu de la figure ou de la peau du lion, signe céleste dans lequel entroit autrefois le soleil, le jour du solstice, et où l'on plaçoit le premier travail de ce Dieu. Cet attribut symbolique d'Hercule, la peau de lion, formoit la parure des prêtres qui y paroissoient; d'autres avoient des lames d'or et d'argent étendues et attachées sur leurs robes. On en voyoit aussi qui avoient des aîles de plumes blanches et noires, et qui pouvoient désigner différentes sortes de génies, affectés soit au jour, soit à la nuit (4).

L'Incas qui, en sa qualité de fils du soleil, devoit toujours assister en personne à cette fête, à l'instant où le soleil commençoit à paroître, prenoit deux vases d'or remplis de liqueur, et invitoit le soleil à boire. Après cette cérémonie, le prince versoit la liqueur d'un des vases, dans une cuvette d'or qui répon-

(1) Hist. des Voy. t. 52, p. 10, &c.
(2) Cont. d'Orvill. p. 334, 335, 336, 337.
(3) Sanchon. apud Euseb. præp. Ev. l. 1, c. 10.
(4) Cont. d'Orv. Ibid. t. 5, p. 335.

doit par un conduit, au palais de l'astre du jour, et distribuoit à sa famille celle que contenoit le second vase. On alloit ensuite au temple du Dieu, et les Incas, comme fils légitimes du soleil, se prosternoient devant son image; mais il n'étoit pas permis aux gouverneurs des provinces et aux officiers de l'Empire, d'entrer dans le sanctuaire. Après les offrandes reçues, on consacroit des agneaux et des brebis avec beaucoup de cérémonies mystérieuses; dans ce nombre, ils choisissoient un agneau noir, dont ils consultoient les entrailles sur l'avenir. Le souverain Pontife seul avoit le droit de consulter le soleil, et après l'inspection exacte des entrailles des victimes, il annonçoit au peuple la volonté de cet astre bienfaisant. Tous les prêtres subalternes pendant le temps de leur service dans le temple, étoient nourris aux dépens des revenus du soleil; c'est ainsi qu'on appeloit le produit de certaines terres qui composoient son domaine. Le ministère des Vestales consistoit aussi à recevoir les offrandes que l'on faisoit au soleil. La religion du soleil admettoit la rémission des fautes, par le moyen de la confession et de la pénitence; ce qui avoit également lieu en Perse dans la religion de Mithra, ou du soleil; et nous voyons que les chrétiens qui adorent ce même astre, sous le nom de Christ, ont aussi conservé ces pratiques (1).

Il y avoit des confesseurs établis dans toutes les provinces du Pérou, qui entendoient les péchés du peuple, et qui proportionnoient le châtiment à la faute confessée. Cette fonction religieuse étoit quelquefois exercée par des femmes; l'Incas seul se confessoit directement au soleil, et après s'être lavé dans une eau courante, il disoit au fleuve: « reçois les péchés que j'ai confessés » au soleil, et porte-les dans la mer. »

J'ai cru devoir entrer dans ces détails sur la religion du Pérou, parce que c'est-là sur-tout où le culte du soleil et de la Nature, paroît revêtu d'une forme plus brillante, et se rapprocher davantage de celui des nations savantes de l'ancien continent. Il en étoit de même de l'état de cette religion au Mexique. On y trouva des temples, des prêtres, des statues hiéroglyphiques appuyées sur le serpent, assez semblables au Sérapis Egyptien; des fêtes, des sacrifices, et tout l'appareil le plus pompeux du culte (2). Les Mexicains contemploient le ciel, et lui donnoient le nom de créateur et d'admirable; ils adoroient le soleil, la lune, l'étoile du matin, la terre, la mer, le tonnerre, les éclairs, et tous les météores (3). Il n'y avoit point de partie de la Nature qui n'eût ses autels et ses adorateurs. Ils pensoient que les gens de bien, ceux qui mourroient dans les batailles, et ceux qui, étant faits prisonniers, étoient sacrifiés par les ennemis, passoient dans le soleil, ou dans un lieu qu'ils appeloient maison du soleil.

Cette opinion étoit celle des Manichéens (4). Ils offrent aussi des oiseaux à cet astre qui étoit l'objet de leur culte et de leur adoration.

Presque tous les voyageurs conviennent que les habitans de l'Isthme de Panama (5), et de tout ce qu'on appelle Tierrafirme, n'ont ni autels, ni temples, ni aucune marque extérieure de culte. Ils croient qu'il y a un Dieu au ciel, et que ce Dieu est le soleil, mari de la lune; ils adorent ces deux astres comme les divinités suprêmes du monde. Il en est de même des peuples du Brésil. (6) Les Caraïbes avoient aussi de la vénération pour le soleil et pour la lune, mais sans temples, ni autels (7). Ils reconnoissent deux sortes d'esprits, les uns bienfaisans qui demeurent au ciel,

(1) Cont. d'Orv. Ibid. 341 & 342.
(2) Cont. d'Orv. t. 5, p. 150, &c.
(3) Hist. des Voy. t. 48, p. 46, 57.
(4) Beausob. Trait. du Manich. t. 2.

(5) Cont. d'Orv. t. 5, p. 251. Hist. des Voy. t. 50, p. 319.
(6) Cont. d'Orv. ibid. p. 389.
(7) Hist. des Voy. t. 59, p. 305. Cont. d'Orv. t. 5, p. 71.

et dont chaque homme a le sien pour guide ; les autres de mauvaise nature, qui sont répandus dans l'air. Ces idées sur les génies, ou sur les démons de l'air, leur sont communes avec les peuples de l'ancien monde, et comme la Nature ne donne point nécessairement ces idées, et qu'elles ne peuvent être qu'une création de l'imagination, il en résulte une indication de l'ancienne communication des deux mondes.

(1) Les Sauvages de l'île de Saint-Domingue faisoient des pélérinages à une certaine grotte sacrée, d'où ils faisoient naître le soleil et la lune. Cette idée est assez semblable à celle des Perses, qui font aussi naître le soleil, ou Mithra dans un antre où étoient sculptées une foule de figures représentatives des astres, des élémens et de tout l'ordre du monde, suivant ce qu'en dit Porphyre. L'antre de ces Sauvages étoit pareillement orné de figures assez grossières, et l'entrée en étoit défendue par l'image de deux démons, ou génies auxquels il falloit rendre d'abord une espèce de culte. Les Indiens de la côte de Cumana avoient pour divinités principales, le soleil et la lune, qu'ils prenoient pour le mari et la femme. Ils regardoient les éclairs et le tonnerre comme une marque certaine de la colère du soleil ; ils se privoient de toutes sortes d'alimens et de plaisirs pendant les éclipses (2). Les naturels de l'île de Cayenne adoroient aussi le ciel et tous les astres. Les peuples de la Floride sont idolâtres ; et adorent le soleil et la lune (3); ils leurs offrent des prières et des sacrifices. Ils ont aussi des fables solaires ; ils prétendent que cet astre ayant retardé sa course de vingt-quatre heures, les eaux du grand lac Theomi se débordèrent avec une telle abondance, que les sommets des plus hautes montagnes en furent couverts, à la réserve de celle d'Olaimy, que le soleil garantit de l'inondation, à cause d'un temple qu'il s'y étoit bâti de ses propres mains. Depuis ce temps, les Apalachites vont rendre hommage au soleil sur cette montagne (4). Cette fable n'est qu'une copie de la fable Chaldéenne, sur le déluge de Xixuthrus, qui dépose à Siparis, ville du soleil, tous les monumens des connoissances pour les sauver de l'inondation (5). La fable des Floridiens suppose aussi, que tous ceux qui purent gagner le sommet de cette montagne, furent préservés de l'inondation : le jour suivant, le soleil reprit son cours, et fit rentrer les eaux dans leurs bornes naturelles. Aussitôt que le soleil paroît sur l'horizon, les Floridiens le saluent, et chantent des hymnes à sa louange. Quatre fois l'année ils se rendent sur la montagne d'Olaimy, et par les mains de leurs prêtres, ils brûlent des parfums en son honneur ; car le regardant comme l'auteur de la vie, ils ne lui immolent point d'animaux. (6). La nuit qui précède chacune de ces solemnités, toute la montagne est éclairée, et les Jonas, ou les prêtres s'y rendent pour se préparer dignement aux fonctions de leur ministère. Dès que le soleil commence à darder ses rayons, ces ministres entonnent des hymnes, et après plusieurs génuflexions, ils jètent des parfums dans le feu sacré qui brûle devant l'ouverture de la grotte. Le pontife verse du miel dans une pierre creusée pour cet usage, et qui est au-dessous d'une grande table de pierre : il jète à terre une certaine quantité de grains de maïs, qui doivent être la pâture de quelques oiseaux, qui, suivant l'opinion des Floridiens, chantent sans cesse les louanges du soleil. On coupe cette cérémonie par un festin, et des danses, et lorsque le Dieu est aux deux tiers de sa course, et qu'il dore de ses rayons les bords de la table,

(1) Contant d'Orv. t. 5, p. 18.
(2) Hist. des Voy. t. 41, p. 36.
(3) Ibid. p. 158.
(4) Cont. d'Orv. t. 5, p. 500.
(5) Syncelle, p. 30.
(6) Cont. d'Orv. t. 5, p. 501.

les Jonas brûlent de nouveaux parfums (1), et donnent la liberté à six oiseaux mystérieux ; ensuite ils descendent en procession de la montage, suivis de tout le peuple qui tient des rameaux à la main, et l'on se rend au temple où les Pélerins se lavent le visage dans une eau sacrée. Ils ont, comme les adorateurs de Mithra, un antre du soleil ; on prétend que cette caverne est naturellement taillée dans le roc (2) ; qu'elle est de forme Ellipsoïde, longue de deux cents pieds, et haute de cent vingt. Quelques-uns des Floridiens sacrifient leurs premiers nés au soleil ; les Floridiens demandent tous les ans au soleil, qu'il lui plaise de bénir les fruits de la terre, et de lui conserver sa fécondité. Ils admettent aussi un mauvais principe, qu'ils nomment Toïa ; ils cherchent à se le rendre favorable. Quand ils ont épuisé toutes les ressources de l'art auprès d'un malade, ils finissent par l'exposer au soleil, qui devient leur Esculape ou dernier médecin. Les Iroquois appellent Garonhia le ciel ; les Hurons Soron-Hiata. Les uns et les autres l'adorent comme le grand génie (3), le bon maître, le père de la vie, l'Être-suprême. C'est le fameux Uranus, premier Dieu de tous les peuples. Les Hurons donnent aussi au soleil le nom d'Areskoui (4), ou d'*Être-suprême*. Outre ce premier Être, ils ont une infinité de génies subalternes, bons et mauvais, qui ont aussi leur culte ; ils ont leur Neptune ou un Dieu des eaux. Les Sauvages de la Virginie ont la plus grande vénération pour le soleil. Dès la pointe du jour, les plus réguliers d'entre eux vont à jeun se laver dans une eau courante : l'ablution dure jusqu'à ce que le soleil paroisse (5). Quand cet astre est au tiers de son cours, on lui offre du tabac, et on ne doit pas manquer de lui en présenter toutes les fois que l'on veut entreprendre quelque voyage. Si l'on passe une rivière, on fait offrande de tabac au génie de la rivière, pour obtenir ses faveurs. Les vents, les saisons sont présidés par des génies ou divinités (6). Ils ont aussi des idoles et des figures symboliques, telles que le cercle, et les roues hiéroglyphiques Egyptiennes. Enfin, tous les Sauvages de l'Amérique septentrionale ne font point de traité sans prendre le soleil pour témoin, et pour garant de leurs sermens (7), comme nous voyons que fait Agamemnon dans Homère (8), et les Carthaginois dans Polybe (9). Ils font fumer leurs alliés dans le Calumet, et en poussent la fumée vers cet astre. C'est aux Panis, nation établie sur les bords du Missouri, et qui s'étend assez loin vers le nouveau Mexique, que le soleil a donné le Calumet, suivant la tradition de ces Sauvages. Le père Kirker a remarqué avec raison, que le culte religieux des habitans du nouveau monde (10), se rapproche baucoup, dans ses formes, du culte de l'ancien monde, principalement du culte Egyptien et Phénicien ; qu'on y trouve aussi des fictions assez semblables à celles que les Grecs ont empruntées de la Phénicie et de l'Egypte. Peut-être nous-même aurons-nous occasion dans la suite de cet ouvrage de rapprocher les traits de ressemblance qui se trouvent entre les fictions religieuses, et les emblêmes du culte de l'ancien et du nouveau monde, quoique cela n'entre point dans le plan de notre travail. Dans un monde éternel, on n'a jamais besoin de prouver que les peuples les plus éloignés ont quelquefois communiqué entre eux, quoique la trace de cette communication, long-temps interrompue, se soit entièrement

(1) Cont. d'Orv. t. 5, p. 501.
(2) Ibid. p. 502.
(3) Laffiteau, Mœurs des Sauv. t. 1, p. 122.
(4) Hist. des Voy. t. 57, p. 73 & suiv.... 93.
(5) Cont. d'Orv. t. 5, p. 458.
(6) Ibid. p. 458.
(7) Hist. des Voy, t. 57, p. 169.
(8) Homère, Iliad. l. 3, v. 276.
(9) Polybe, l. 7, p. 502.
(10) Kirker, Œdip. t. 1, p. 417 & 423.

entièrement perdu. Il n'y a point d'ancien ni de nouveau monde pour la terre ; tout y est de la même antiquité, c'est-à-dire, éternel. Le seul objet de curiosité seroit de tâcher d'apercevoir quels sont les derniers peuples civilisés, qui commerçoient avec l'Amérique entièrement inconnue aux nations Agricoles et Nomades de l'Europe et de l'Asie ; et peut-être on trouveroit que les Phéniciens et les Egyptiens y ont laissé quelques traces de leur communication : quant à présent, nous nous bornons à faire voir l'universalité du culte rendu à la Nature, dans l'un et l'autre hémisphère.

Aux témoignages que nous avons rapportés, nous pourrions en ajouter une foule d'autres qui viendroient tous à l'appui de la même vérité. Nous pourrions même avancer que, quelques découvertes qui puissent jamais être faites d'îles nouvelles, de continents nouveaux (*g*), dans les mers ou les terres jusqu'ici inconnues, on trouvera que les habitans de ces pays sont restés dans l'état de pure nature et dans une enfance heureuse, qui a été originairement celle de tous les peuples, et n'ont jamais eu d'idées de culte, ou que s'ils en ont un, ce sera encore celui de la Nature et de ses parties, comme par-tout ailleurs : et alors on pourra croire qu'il n'y a pas très-long-temps qu'ils sont séparés des autres hommes ; car le culte ne peut jamais être qu'une invention moderne dans l'éternité.

Nous croyons que le peuple Athée, s'il en existe un, est le plus ancien, ou celui au moins qui a eu la plus petite communication avec les nations dégradées par les cultes.

Quoi qu'il en soit de notre opinion à cet égard, nous conclurons toujours, d'après le relevé que nous venons de faire, d'une grande partie de la carte ancienne et même moderne du globe, pour la partie religieuse, qu'il n'y a point un seul coin du monde connu, de la religion duquel on nous ait parlé, où on ne trouve des preuves de l'existence du culte rendu, soit à la Nature en général, soit à quelqu'une de ses parties.

Encore aujourd'hui, les sauvages du Canada et de la baye d'Hudson, regardent le soleil, la lune, le tonnerre et le Dieu des glaces, comme de grandes divinités ; ils immolent des chiens au soleil (1) ; ils regardent cet astre comme celui qui a tout fait et qui conserve tout ; ils lui offrent les prémices de leur chasse, et poussent vers lui la fumée du calumet. Cette idée qu'ils ont du soleil, créateur et conservateur de tous les êtres produits, ou cause première et partie de la cause universelle qui réside dans toute la Nature, est la grande idée qui a fait la base de l'ancienne religion des Egyptiens, Phéniciens, &c. ou, pour mieux dire, de la religion universelle.

Comme il n'y a pas un point sur la terre où l'action vivifiante du soleil ne soit sentie, il n'y a pas un point où on ne l'ait regardé comme la cause des effets à la production desquels il concouroit.

Il fut donc Dieu, puisque nous attachons ce nom à l'être cause, à qui on ne voit aucune cause ; à l'être qui paroît planer éternellement au-dessus des êtres qui naissent, croissent et meurent sous ses rayons ; à l'être qui mesure le temps des autres existences, tandis que rien ne mesure ou ne pourroit mesurer la durée de la sienne ; à ce feu aussi brillant à son coucher qu'à son lever, qui n'a ni vieillesse, ni jeunesse, qui éclairoit le monde lorsque notre oeil pour la première fois s'est ouvert à la lumière, et qu'il ne l'éclairera pas moins vivement lorsqu'il s'y fermera pour la dernière fois. Les mots de commencement et de fin ne semblent être faits que pour nous, et non pas pour celui qui a tout vu naître et voit tout mourir.

(1) Cont. d'Orv. t. 5, p. 407, 408, 411, 412.

Le tableau rapproché que nous venons de faire de tous les adorateurs du soleil, et en général des adorateurs de toute la Nature, n'a eu d'autre but que de mettre le lecteur à portée d'embrasser d'un seul coup-d'oeil toute l'étendue, ou plutôt l'universalité de ce culte si naturel à l'homme, si on peut dire qu'il lui soit naturel d'avoir un culte.

Nous y avons vu la confirmation de ce que nous avions établi comme base de tout notre ouvrage dans le premier chapitre; savoir, que lorsque les hommes raisonnèrent sur la divinité, c'est-à-dire, sur la cause éternelle et improduite des êtres produits et passagers, c'est sur la Nature entière que se sont reposés leurs regards, et que c'est à elle et à ses parties qu'ils ont attaché et dû primitivement et universellement attacher la notion de divinité ou de cause suprême. Ce qui a dû être, d'après l'impression qu'a fait et a dû faire sur tous l'image de la Nature, a réellement été, d'après les témoignages de l'histoire.

Il n'y a tant d'accord entre les principes et les faits, que parce que le principe est vrai; que l'homme n'a dû primitivement admettre comme cause, que l'être qu'il voyoit agir comme cause, et en qui il ne voyoit aucun caractère d'effet. Telle étoit la Nature visible; car elle fut la première et la seule qu'il ait jamais connue.

L'Europe, l'Asie, l'Afrique et l'Amérique, que nous venons de parcourir, n'ont qu'une seule et même voix sur la Nature, parce qu'elle n'a parlé à tous les peuples qu'un seul et même langage. Elle s'est par-tout et toujours montrée comme une cause puissante, agissante par-tout et avec un souverain empire; on a cru qu'elle étoit ce qu'elle paroissoit à tous être effectivement. Cette impression qu'elle a faite sur l'homme étant universelle, le résultat le fut aussi, et les enfans qu'elle portoit dans son sein presque par-tout lui ont laissé son titre de mère; quelques bâtards seuls ont parlé d'un père inconnu. Excepté ce petit nombre d'ingrats et de rêveurs, le reste de l'Univers a pensé comme le plus grand des Naturalistes, qu'hors la Nature il ne falloit rien chercher; qu'elle étoit en même-temps la cause et l'effet, l'ouvrier et l'ouvrage; que tout y est éternel, excepté la modification successive que la matière sublunaire éprouve par le changement des formes, dont l'application est passagère, quoique leur nature soit éternelle.

Aux preuves que nous venons de tirer des témoignages de l'histoire, vont s'en joindre de nouvelles tirées des monumens de toute espèce, qui ont reçu l'empreinte du culte de la Nature, et dans lesquels ses adorateurs s'étoient plu à la peindre. Cette seconde sorte de preuves aura non-seulement l'avantage de venir à l'appui des premières, mais sur-tout de nous donner une idée des progrès du génie des adorateurs de la Nature, et des nuances différentes qu'ils ont mises dans les formes du culte universel.

CHAPITRE III.

Vestiges du Culte de la Nature, empreints dans tous les Monumens.

Il est impossible qu'une religion, qui a été la religion universelle du monde, et que le spectacle toujours subsistant de la cause première a dû perpétuer par les mêmes moyens, qu'il en avoit facilité la naissance et les progrès, ait passé sur la terre, sans imprimer par-tout la trace de ses pas, et le caractère original de son génie.

La religion d'un sauvage, sans doute, ne laisse aucune trace durable. N'ayant point d'arts, le sauvage n'a aussi aucuns monumens; il vit pour son âge, et jamais pour les âges suivans; il n'y a point pour lui de postérité. Mais les nations civilisées, qui ont des richesses, des arts, des sciences et du luxe, laissent aux siècles suivans, des monumens de leur génie et de leurs goûts. Ce sont ces nations-là seules qui pourront nous fournir des preuves de l'influence qu'a eu sur le caractère de leurs établissemens politiques ou religieux, le culte rendu à la Nature par tous les peuples du monde. Nous considérerons donc ce culte dans deux états différens; d'abord dans l'état de simplicité où il a été originairement chez tous les peuples, et où il est toujours resté chez les nations sauvages et Nomades; ensuite dans l'état de splendeur où il a depuis paru chez les grandes nations, qui ont brillé par leur génie, leurs arts et leur opulence. Les premiers adorateurs de la Nature, l'honoroient sans temple, sans images, sans autels; elle leur paroissoit trop grande pour pouvoir être représentée sans être retrécie, ni circonscrite dans des limites toujours trop étroites; elle étoit à elle-même son temple, et le spectacle majestueux qu'elle offroit à l'homme valoit mieux que toutes les images, qui non-seulement auroient affoibli ses traits, mais encore ne pouvoient manquer de la faire oublier. Pour jouir plus aisément de toute la grandeur de ce spectacle, les hommes s'assembloient sur la cîme des hautes montagnes, et parcourant des yeux, dans tous les sens, la voûte azurée sur laquelle brilloient leurs Dieux dans toute leur majesté, ils leurs rendoient des hommages et leur adressoient des voeux.

» Les hommes, dit Eusèbe (1), frappés » de l'éclat imposant des cieux, prirent » pour leurs Dieux les flambeaux cé- » lestes, leur offrirent des victimes, se » prosternèrent devant eux, sans cepen- » dant bâtir encore des temples, ni leur » élever de statues; mais ils attachoient » leurs regards sur la voûte des cieux, » et bornoient leur culte, leur adora- » tion à ce qu'ils voyoient. » Telle étoit la forme du culte des anciens Perses, qui, comme nous le dit Hérodote, ne vouloient ni temples, ni autels, ni statues des Dieux, et blâmoient au contraire ceux qui avoient introduit cette innovation dans la religion. (2) Ils continuèrent encore long-temps d'aller sacrifier sur les hautes montagnes, et parcouroient des yeux la voûte céleste qu'ils adoroient sous le nom de Jupiter. Il en étoit de même chez les anciens Germains, et chez toutes les nations Celtiques. (3) Ils ne vouloient point, dit Peloutier, qu'on renfermât la Divinité dans un temple. (4) Ils s'assembloient, ou en rase campagne près d'un arbre, ou sur une haute montagne; ils n'avoient point

(1) Euseb. præp. Ev. l. 1, c. 6.
(2) Herod. in Clio, c. 13.
(3) Peloutier, Hist. des Celt. t. 5, p. 56.
(4) Idem. t. 1, p. 134 — 351.

d'idoles, ni d'images pour représenter la Divinité sous aucune figure, soit d'hommes, soit d'animaux; mais les Orientaux dans la suite introduisirent chez eux cet usage. (1) Ils croyoient, dit Tacite, qu'il étoit indigne de la majesté des Dieux, de les renfermer dans l'étroite enceinte d'un temple, et de leur composer une image d'après les traits de foibles mortels. (2) Cette idée des Germains est absolument la même qu'Hérodote attribue aux Perses, comme nous venons de le voir. Les mages proscrivoient toute espèce d'image et de statues, suivant Lactance (3), et n'avoient qu'un seul symbole de la divinité, qui étoit leur feu sacré; ils se tournoient vers l'Orient, pour adorer la divinité, parce que c'est de ce côté-là que vient la lumière, et que les astres commencent à paroître (4).

Arrien assure que les anciens Indiens vivoient, comme tous les peuples Nomades, n'ayant ni villes, ni temples. (5) Les Romains furent près de cent soixante dix ans, sans avoir aucune statue, ni aucune image de leurs Dieux. (6) C'est ce qu'attestent Varron, Augustin, Clément d'Alexandrie, et Eusèbe. Varron attribue même à cette invention moderne d'images, et de simulacres des Dieux, la dégradation de la religion, plus respectable et plus majestueuse aux yeux des peuples dans son ancienne simplicité. Il cite l'exemple des Juifs qui ont conservé leur religion dans sa pureté primitive en proscrivant absolument le culte des statues et des images de la Divinité. C'est une justice que leur rend aussi Tacite, qui oppose le culte simple des Juifs au culte Egyptien plus composé, et revêtu de toutes les formes symboliques les plus savantes. (7) Plutarque dans la vie de Numa, parle des ordonnances que fit ce prince contre le culte des images et des statues; pensant que c'étoit un sacrilège de représenter par des choses périssables et terrestres, ce qui est éternel et divin. (8) Tertullien dans son apologétique va plus loin; il prétend que Numa ne vouloit pas même de temple. (9) L'établissement du temple de Janus dément cette opinion. Quelques-uns attribuent cette prohibition à l'esprit de la secte pythagoricienne, à laquelle étoit attaché Numa; d'autres peuvent y voir aussi l'ancienne simplicité du culte qui ne s'altéra jamais que lorsque les peuples devinrent riches et policés, ou eurent communication avec ceux qui l'étoient.

Clément d'Alexandrie (10) croit que Numa étoit un Spiritualiste comme Moïse, (11) et que comme lui il pensoit que la Divinité ne devoit être aperçue que par la raison. (12) Il est certain que le législateur des Juifs croit, comme les Perses, (13) que c'étoit outrager la divinité, que de vouloir la représenter ou la circonscrire; opinion qui étoit aussi celle des Germains. Eh! quelle demeure pouvez-vous me construire, dit Dieu, dans Isaïe? (14) le ciel n'est-il pas mon trône, et la terre mon marche-pied? Quel édifice bâtirai-je pour vous, lui dit Salomon, pour vous que le ciel lui-même ne peut contenir? Ils pensoient comme Platon, que le monde est le véritable temple de la divinité (15).

Cette grande idée des Spiritualistes vient de l'opinion même où étoient tous les matérialistes, que le monde et la divinité, ne sont qu'une seule et même chose; que l'Univers est le Dieu qu'on doit adorer, et le seul temple qui soit

(1) Peloutier, p. 163.
(2) Tacit. de Morib. German. c. 9.
(3) Lactanc. prœm. p. 5.
(4) Beausobr. Hist. Manich. t. 1, p. 165.
(5) Arri. de Reb. Ind. p. 173.
(6) August. de Civ. Dei, l. 4, c. 31.
(7) Tacit. Histor. l. 5, c. 5.
(8) Plut. in Vit. Num.
(9) Tertull. Apolog.
(10) Clement. Alex. Strom. l. 1, p. 304.
(11) Euseb. l. 9, c. 6, p. 410.
(12) Clement. Strom. l. 5, p. 584.
(13) Herod. in Clio. c. 13.
(14) Isaie. c. 66.
(15) Clem. Alex. Ibid. Strom. l. 5, p. 584. Procl. Comm. in Tim. p. 38.

égal à la divinité. On peut distinguer plusieurs causes, qui font qu'on ne trouve chez certains peuples, ni temples ni images. La première et la plus générale, est tirée du genre de vie même des peuples, et de leur peu de civilisation. Celui qui n'a ni villes, ni maisons, mais qui habite sous des tentes, ou dans les forêts, ne bâtit pas plus d'édifices pour les Dieux, qu'il n'en bâtit pour lui-même ; celui qui n'a point de sculpture ni de peinture, ni aucun art par lequel on représente soit les hommes, soit les animaux, n'a point non plus d'images des Dieux, sur-tout n'en sentant point le besoin, puisqu'il peut les voir et les admirer tous les jours dans la réalité, à l'aide du spectacle brillant que la Nature étale par-tout sous ses yeux.

Cet état a été originairement celui de tout l'Univers (1) ; il est encore aujourd'hui celui de presque toutes les nations sauvages, suivant qu'elles ont plus ou moins communiqué avec les peuples civilisés. Les Caraïbes, les Indiens de Tierra-Firme, les peuples du Brésil, étoient dans ce cas-là. On ne leur connoissoit ni temple, ni monument religieux en honneur d'aucune divinité; (2) ils levoient seulement leurs mains vers le soleil, et vers la lune. Dans une des Philippines on ne trouve d'autre culte religieux que des mains jointes, des yeux élevés vers le ciel. (3) Les adorateurs du soleil lui sacrifient un porc. Les prêtresses font plusieurs révérences au soleil ; elles dansent ensuite au son du chalumeau, et prononcent quelques paroles en honneur de l'astre révéré. Les Macassarois, ou les habitans de l'île de Célèbes adoroient le soleil, la lune et les astres, et n'avoient aucun temple, ni aucuns prêtres ; (4) ils prétendoient que c'eût été faire injure à leurs Dieux, que de leur élever des bâtimens fragiles, et que la terre ne produisoit point de matière assez pure pour composer leur demeure ; c'est pour cela que les sacrifices solemnels étoient toujours faits dans la place publique, et ceux des particuliers, devant la porte des maisons.

L'ancienne religion des Chinois, dit l'auteur des recherches sur les Egyptiens et sur les Chinois, (5) consistoit principalement dans des sacrifices qu'on offroit sur des montagnes, où les empereurs se rendoient avec le grand-prêtre. On montre dans la province de Chan-Tong, une montagne appelée Taï-chan ; on sait par la tradition et par l'histoire, que c'est sur cette montagne que l'on a long-temps sacrifié.

Il est assez naturel, continue M. de Paw, qu'on ait choisi ces asyles pour y implorer le ciel de plus près, et pour offrir des victimes au ciel visible ; car, l'invocation des génies est postérieure au culte des astres et du firmament. Les montagnes recevoient les premiers et les derniers rayons du Dieu de la lumière, et conséquemment étoient les lieux les plus favorables pour lui rendre des hommages à son lever et à son coucher. Qui ne donneroit pas, dit le Sophiste Alexandre, toute préférence à des lieux où la lumière prolonge plus qu'ailleurs la durée de son empire ? (6)

Appollonius de Tyane, dans le discours qu'il adresse aux Gymnosophistes, leur dit que les Brachmanes qui habitent sur les montagnes, (7) adorent le soleil dans le lieu qui lui est le plus agréable, et où il se plaît davantage; que le soleil toujours voyageant dans les airs, voit avec plaisir ceux qui, pour l'adorer, s'approchent de son séjour, et semblent comme lui habiter le haut des airs. Aussi étoit-ce sur le sommet d'une haute

(1) Euseb. præp. Ev. l. 1, c. 9.
(2) Contant d'Orvill. t. 5, p. 71, 251, 389.
(3) Idem. t. 2, p. 370.
(4) Id. t. 2, p. 352.
(5) Recherches sur les Egypt. & sur les Chin. par M. Paw. t. 2, p. 206.
(6) Philostr. in Vit. Sophist. p. 573. in Alexandro.
(7) Philostr. l. 6, c. 6.

montagne qu'ils alloient chercher le feu sacré qu'ils tiroient des rayons du soleil, et qu'ils chantoient jusques à midi des hymnes à la gloire du Dieu de la lumière. (1) Les sauvages de l'Amérique en faisaient autant sur leurs montagnes. Il en étoit de même des Perses, comme nous l'avons déja vu. On donnoit assez généralement à ces montagnes le nom de monts de Jupiter, ou *mons Jovis*; (2) et les Perses appeloient aussi Jupiter le ciel lui-même, à qui ils sacrifioient sur ces montagnes. Le ciel, ou la voûte surbaissée qui s'élève sur nos têtes, portoit originairement le nom de *Templum*, ou de Temple, chez les anciens Romains, au rapport de Varron. (3) Le temple des cieux, parsemé d'étoiles brillantes, disoit un de leurs Poètes. Cet espace que l'augure marquoit dans l'air, et qui limitoit sa vue par des espèces de signes ou de termes qu'il choisissoit dans l'horizon, s'appeloit aussi temple, suivant le même Varron. Ce nom de temple donné à l'étendue du ciel que l'oeil mesuroit, fut transporté par raison de similitude à l'édifice sacré où l'on se réunissoit pour adorer la Divinité, et dont l'enceinte étroite circonscrivoit l'oeil dans une espèce de petit Univers abrégé, dont le temple dans la suite contînt la représentation. Mais avant cette époque, le temple étoit tout l'espace que l'oeil peut mesurer dans l'air et dans les cieux, lorsqu'il ne trouve aucun obstacle, comme il arrive à celui qui est placé sur une haute montagne. Telle fut, avec assez de vraisemblance, l'origine de l'usage où on étoit, d'aller prier et sacrifier sur les lieux hauts; usage qui subsista long-temps chez les peuples civilisés, et qui avoient déja des édifices pour eux-mêmes. Ce que les Sauvages et tous les premiers hommes avoient fait par défaut de civilisation, et par la suite de leur genre de vie, d'autres continuèrent à le faire par principe religieux, et par raison de convenance avec la grandeur même de la Nature. Ils ne voulurent point la circonscrire, et ne crurent point qu'elle dût habiter ailleurs qu'en elle-même, ni avoir d'édifice autre que celui de l'Univers, qui est appuyé sur des fondemens éternels. Par la même raison ils ne voulurent d'autre image de leurs Dieux, que leurs Dieux eux-mêmes qu'ils voyoient; ainsi raisonnèrent les anciens Perses (4).

Cette idée nouvelle, qui assimiloit la Nature à l'homme (5), qui lui donnoit une habitation et des portraits comme à l'homme (6), ne fut pas goûtée de tous ses adorateurs, qui craignirent d'outrager l'être éternel, en le traitant comme l'homme foible et mortel (7). Si cette innovation déplut aux adorateurs de la cause visible, à plus forte raison révolta-t-elle les Spiritualistes; ils ne crurent pas qu'il fût permis de représenter dans des images matérielles l'être immatériel et invisible (8); c'eût été directement aller contre sa nature. Dieu n'étoit pas plus susceptible d'être peint, que ne l'est l'ame elle-même, ou le principe invisible de nos pensées.

Les Spiritualistes, tels que les Juifs, crurent donc qu'ils ne devoient admettre aucune image de la divinité, et que Dieu ne devoit être vu que par la pensée, comme nous le dit Tacite (9). Aussi voyons-nous avec quel soin le législateur des Juifs proscrit toute espèce d'image de la divinité, comme étant absolument contraire au culte d'un Dieu qui de sa nature est invisible, et qui ne peut conséquemment être représenté par des formes visibles.

» Le Seigneur, leur dit-il (10), vous a
» parlé à Horeb, au milieu des flammes;
» vous entendites la voix qui proféroit

(1) Phil. l. 3, c. 3.
(2) Kirker, Œdip. t. 1, p. 229.
(3) Varro. de ling. Latin. c. 6, p. 71.
(4) Diogen. Laertius, p. 7, in proœm.
(5) Euseb. præp. Ev. l. 9, c. 6, p. 410.
(6) Tacit. de Morib. Germ. c. 9.
(7) August. de Civ. Dei, l. 4, c. 31.
(8) Clem. Alex. Str. l. 5, p. 584.
(9) Tacit. Histor. l. 5, c. 5.
(10) Deuteron. c. 4, v. 12, .. v. 15, &c.

» ses paroles, mais vous n'y vîtes aucune forme...... Souvenez-vous bien que vous n'avez vu aucune figure ni aucune ressemblance, de peur qu'étant séduits, vous ne fassiez quelqu'image ou sculpture d'homme, de femme, ou d'animaux, &c. «

Il étoit dans les principes d'un Spiritualiste d'être Iconoclaste ; mais le culte des images est si fort dans le goût du peuple, qui s'accommode mal d'une religion fondée sur des abstractions, que les Juifs revinrent souvent aux images que le culte Egyptien et Phénicien avoit consacrées. Les Chrétiens, tout Spiritualistes qu'ils sont, ont encore des images, non-seulement de leurs saints, mais de la divinité elle-même, du Père éternel, du Fils, de l'Esprit, quoique dans leur système la divinité soit incorporelle et invisible : tant est impérieux le besoin de parler aux yeux de la multitude, qui veut être menée par les sens.

La connoissance qu'avoient de ce besoin et de l'empire de ce moyen les premiers inventeurs des statues et des images, fit imaginer le culte idolatrique et l'usage des symboles religieux qui avoient été primitivement ignorés. A quelqu'époque que l'on fasse remonter cette invention, quels qu'en soient les auteurs, il est certain qu'elle n'a pu naître que dans un siècle et que chez un peuple qui étoit déjà très-civilisé, qui avoit du génie, des arts et des sciences.

Nous nous garderons bien de déterminer quelle a été cette époque, quel fut ce peuple inventeur : Eh, qui oseroit fixer ce point dans l'éternité ? Toute ancienne néanmoins que cette invention puisse être, relativement à notre âge, elle ne peut être que moderne, relativement à la durée infinie des siècles qui nous ont précédé. En effet, elle n'est point une idée première et tellement naturelle, qu'elle ait dû se présenter dans tous les temps, à tous les hommes. Elle est née des circonstances et du besoin, et du caractère particulier du génie des inventeurs. Elle a été généralement accueillie, et elle a dû l'être assez facilement, par une suite de l'amour naturel des hommes pour la pompe, la décoration et les images.

Ne pouvant point établir d'une manière incontestable l'origine de cette invention, nous nous contenterons d'indiquer la source d'où communément on la fait partir, et cela avec assez de vraisemblance.

Si ceux que nous allons nommer ne sont point absolument les premiers inventeurs, au moins ils le sont relativement à nous Occidentaux, puisque ce sont eux qui les premiers ont introduit en Grèce et en Italie l'usage des temples, des statues et des images des Dieux ; peut-être même est-ce ce qui leur en a fait attribuer l'invention par ceux qui l'ont reçu.

Les Egyptiens et les Phéniciens, qui n'adoroient que la Nature, et qui inventèrent toutes les Théogonies répandues dans l'Univers, comme nous l'avons vu plus haut (1), passent aussi pour avoir été les premiers qui aient donné une forme pompeuse au culte de la Nature, qui lui aient bâti des temples, élevé des autels et lui aient consacré des statues et des images. La forme nouvelle du culte, l'institution des fêtes et des mystères, la nomenclature des Dieux, leur généalogie, tout le cérémonial sacré passe pour être leur ouvrage, au moins les Grecs conviennent les avoir reçus d'eux (2).

Nous avons vu qu'Hérodote leur attribue la fameuse distribution des Dieux en douze grandes divinités (3) ; distribution qui a été adoptée par les Grecs, par les Romains, et qu'on retrouve par-tout. Il leur fait aussi honneur de l'invention des mystères de

(1) V. ci-dessus, c. 2, p. 4.
(2) Herod. Euterp. c. 50.
(3) Ibid. c. 4.

Bacchus, et de plusieurs autres institutions religieuses que Melampus porta d'Egypte en Grèce (1).

Le même Hérodote ajoute que ce sont les Egyptiens qui prétendoient être les premiers qui eussent donné aux Dieux des autels, des statues et des temples, et sculpté sur la pierre des figures d'animaux, et ils prouvoient par des monumens la vérité de la plûpart de ces assertions.

Les Egyptiens sont aussi les premiers, (2) suivant le même historien, qui aient établi des assemblées religieuses, des fêtes, la pompe des solemnités et les processions; les Grecs n'ont fait que les imiter; la preuve est, continue toujours Hérodote, que les fêtes des Grecs sont nouvelles, au lieu que celles des Egyptiens paroissent remonter à la plus haute antiquité.

L'art de la divination fait aussi partie du culte religieux qui est venu d'Egypte, et on remarque le plus grand rapport entre la manière de rendre les oracles à Thèbes en Egypte, et la manière dont ils se rendoient à Dodone en Grèce.

Nous conclurons donc, d'après Hérodote, que les Egyptiens paroissent avoir plus contribué qu'aucun autre peuple à l'établissement des institutions religieuses et à l'organisation du cérémonial et du culte public. Diogènes-Laërce leur attribue également l'invention des statues et des temples des Dieux (3).

Lucien, dans son traité de la déesse de Syrie, s'explique de la manière la plus précise à cet égard (4):

» Les Egyptiens, dit cet auteur, pas-
» sent pour être les premiers de tous
» les peuples connus, qui aient eu des
» notions sur les Dieux, aient entendu
» les pratiques du culte, aient bâti des
» temples et institué des assemblées
» religieuses; ils sont les premiers qui
» aient bien connu les noms consacrés
» aux Dieux et fait des fables religieuses.
» Les Assyriens adoptèrent bientôt
» leur doctrine et leurs usages, élevè-
» rent des autels et des temples, et y
» consacrèrent des images et des sta-
» tues; mais anciennement les Egyptiens
» n'avoient point de statues dans leurs
» temples. Il y a aussi des temples en
» Syrie, qui ne sont pas de beaucoup
» postérieurs à ceux de l'Egypte, et
» j'en ai vu un assez grand nombre. «

Eusèbe en dit à-peu-près autant; il prétend que ce ne fut qu'après une longue suite de siècles que cette innovation dans la religion arriva (5); que les premiers inventeurs furent les Egyptiens et les Phéniciens, et que leur exemple fut ensuite imité par les autres peuples et en particulier par les Grecs.

Lactance observe que les Egyptiens, placés sous un beau ciel, furent les premiers qui admirèrent les corps célestes et les adorèrent, et que d'observateurs qu'ils étoient de la Nature, ils en devinrent les adorateurs; qu'ensuite ils imaginèrent les figures symboliques d'animaux auquel ils rendirent un culte; que tous les autres peuples dispersés sur la surface de la terre, également pénétrés de respect pour les parties élémentaires du monde, honorèrent le ciel, la terre, le soleil, la mer, mais sans statues, sans temples et sans images, et qu'ils leurs sacrifioient en plein air: néanmoins il ajoute que dans la suite on inventa les temples et les simulacres de ces Dieux naturels; qu'on leur offrit des victimes et qu'on brûla l'encens sur leurs autels. (6) L'auteur du livre de la Sagesse convient aussi que le culte des images et des statues est d'une invention récente et qu'on ne le connoissoit pas anciennement (7).

Nous ne balancerons donc point à croire, que la construction des temples, le culte des images, et tout l'appareil

(1) Euterp. c. 49.
(2) Ibid. c. 58.
(3) Diog. Laert. in prœm. p. 7.
(4) Lucien. t. 2, de Deâ Syr. p. 877,
(5) Enseb. præp. Ev. l. 1, c. 9.
(6) Lact. lib. 2, c. 14.
(7) Lib. Sap. c. 14, v. 13.

marche

extérieur des religions ne soit une invention bien postérieure à l'établissement des religions elles-mêmes. Il dut en effet se passer bien des siècles avant qu'il entrât dans l'esprit d'un homme de peindre la divinité, et de la resserrer dans un lieu plus étroit que l'Univers : mais enfin cette idée est venue, et il paroît que l'Egypte en a été le berceau, comme elle paroît l'avoir été des sciences et de la philosophie. C'est donc à l'Egypte qu'il faut encore nous attacher, afin de bien saisir le génie et le but de ces sortes d'institutions. Cette marche n'a rien qui ne s'accorde parfaitement avec le génie inventif des Egyptiens, avec leur réputation de sagesse, avec l'antiquité de leurs monumens, et les preuves non équivoques de leur ancienne grandeur, et sur-tout avec les témoignages rapportés plus haut, qui leur assurent la première place parmi les inventeurs des religions. Il n'est point invraisemblable que les premiers instituteurs du culte en aient aussi ordonné le cérémonial, établi la pompe, et ne l'aient revêtu de tout l'appareil imposant que le génie et les richesses pouvoient lui donner.

Ce sera donc le caractère du culte et du cérémonial Egyptien, ainsi que le génie qui présida à la construction et à la distribution des temples en Egypte, et à la composition des images et des statues des Dieux, qui vont faire le premier objet de notre étude. Bien connus, ils nous mettront en état de prononcer sur les signes du culte des autres peuples.

Un temple n'étant autre chose qu'un édifice propre à contenir un grand nombre d'hommes, réunis par une même religion et pour les pratiques d'un même culte, nous n'en chercherons point l'origine ailleurs que dans le même besoin qui a fait construire les autres édifices, celui de se garantir des intempéries de l'air; et les lieux couverts destinés aux assemblées religieuses auront la même origine, que ceux qu'étoient déjà construits pour les assemblées politiques. On se mit d'abord à l'abri de la chaleur, en se réunissant à l'ombre de bois consacrés; on se réunit aussi dans des grottes ou cavernes sacrées; enfin, on eut des temples quand on eut des édifices publics, et quand les arts et la richesse eurent enfanté les magnifiques monumens, dont la grandeur est ordinairement la suite du luxe et de la fortune des empires.

Telle fut, ce me semble, l'origine des temples en Egypte, c'est-à-dire, dans un pays où on trouve plus qu'ailleurs des vestiges de magnificence et de grandeur dans les établissemens publics, et dans toute espèce de constructions. Les Egyptiens furent grands dans les monumens qu'ils élevèrent pour les besoins de la religion, comme ils l'étoient dans ceux qu'ils construisoient pour les besoins de la vie sociale; leurs temples furent magnifiques, parce qu'ils l'étoient eux-mêmes en tout : ainsi, nous ne donnerons aux temples d'autre origine que celle que nous donnons aux habitations des hommes, tant aux édifices publics, qu'aux maisons particulières.

Mais si l'origine fut la même, la distribution et le plan ne le furent pas; la demeure de la divinité ne dut pas ressembler à celle d'un mortel, et la Nature fournit elle-même le modèle du premier temple qui lui fut élevé. L'oeil des adorateurs du ciel, du soleil et des astres, circonscrit dans l'étroite et obscure enceinte d'un temple, redemandoit ses Dieux et regrettoit le spectacle brillant du premier temple de la Divinité, et du seul qui fût digne d'elle, celui de la Nature. Il fallut donc leur en conserver l'ombre et l'image, pour accoutumer insensiblement leurs yeux à se reposer sur des murailles et sur des marbres, au lieu de contempler, comme autrefois, la Nature en elle-même et de voir les Dieux qu'on invoquoit.

La Nature fut donc imitée, et fournit le dessein sur lequel fut exécuté le premier temple que la main d'un mortel osa lui élever. On construisit, en honneur du

Soleil, ce fameux labyrinthe dont la distribution sembloit avoir été calquée sur celle de l'Univers. Les douze grandes maisons du Soleil y étoient représentées par un assemblage de 12 palais qui communiquoient entre eux, et qui formoient la masse du Temple de l'Aſtre qui, circulant dans les douze Signes, engendre l'année et les saisons. » Plusieurs (1), dit » Pline, en parlant de cet édifice, regar» dent le labyrinthe comme un monu» ment religieux, consacré au Soleil, « et cette opinion est la plus accréditée. Il y avoit pareillement à Héliopolis en Egypte, ou dans la ville du Soleil, un Temple consacré à ce Dieu. On y remarquoit douze superbes colonnes (2), qui étoient chargées de symboles relatifs aux douze Signes, & d'autres emblêmes représentatifs des qualités occultes des élémens. (*h*) Ces douze maisons du labyrinthe, ces douze colonnes du temple d'Héliopolis étoient vraisemblablement consacrées aux douze grands Dieux, ou aux douze Génies tutélaires des douze divisions du Zodiaque (*i*). La distribution même du labyrinthe offroit la division du Zodiaque en deux parties de six signes chacune, telle qu'elle est produite par l'intersection de l'Equateur (3), qui partage le Zodiaque en signes supérieurs et inférieurs, en hémisphère boréal et hémisphère austral, en partie d'été et partie d'hiver, en grands jours & en petits. Les murailles intérieures étoient remplies de figures hiéroglyphiques, et nous verrons bientôt que ces sortes de figures représentoient les mystères de la Nature. A l'angle, où se termine le labyrinthe, s'élevoit une pyramide de quarante toises de haut, monument non équivoque de la religion du Soleil. Car, comme l'observe très-bien Porphyre, la figure pyramidale et celle de l'obélisque, si conforme à la forme sous laquelle s'élève la flamme (4), a fait consacrer au Soleil et au feu ces sortes de monumens (5). Cette pyramide étoit couverte de figures d'animaux, ou de caractères hiéroglyphiques; et Pline, en parlant des obélisques, espèce de monumens solaires du même genre, et que l'on chargeoit aussi de caractères symboliques et de figures d'animaux (6), nous dit que ces monumens étoient consacrés au Soleil, et contenoient l'interprétation des myſtères de la Nature, qui faisoient l'objet de la science des Egyptiens. Ainsi le labyrinthe a tout ce qui convient à un monument de la religion du Soleil et du culte de la Nature, dont il nous rappelle les divisions, les opérations mystérieuses, & l'idée sur-tout de l'agent principal qu'elle emploie.

Quant aux pyramides et aux obélisques, rien de plus connu que la raison qui les fit consacrer dans la religion Egyptienne, & que le rapport qui les lie à la Nature. C'est même comme monumens religieux qu'ils ont existé en Egypte en aussi grand nombre; & c'est la superstition seule qui les y a si fort multipliés : car tel est le sort de notre triste humanité, de n'élever presque jamais de grands monumens, que pour perpétuer ou des malheurs ou des sottises, tels que des combats ou des erreurs religieuses. Pline, dans son Histoire naturelle (7), s'explique de la façon la plus claire sur le choix qu'on fit de l'obélisque & de la pyramide, de préférence aux autres figures qu'on eût pu donner aux colonnes sacrées élevées au Soleil. » C'étoit » autant de monumens, dit Pline, con» sacrés à la divinité du Soleil. Leur » figure même est une image des rayons » de cet Astre, & le nom qu'elles por» tent a cette signification en égyptien. Le savant Jablonski retrouve cette étymologie encore dans la langue Cophte. Il observe (8) que le mot (πι-ρη), *Pyré*, qui entre dans la composition du nom

(1) Plin. l. 36, c. 13.
(2) Kirker, Œdip. t. 2, part. 2, p. 110.
(3) Herod. Euterp. c. 148.
(4) Euseb. præp. Ev. l. 3, c. 7.
(5) Scholiast. d'Horace, l. 3, ad ultim. p. 211.
(6) Plin. l. 36, c. 9.
(7) Plin. l. 36, c. 8 & 11.
(8) Jablonski, Panth. Ægypt. proleg. p. 82.

de la pyramide, est encore aujourd'hui celui du Soleil en langue Cophte, ou dans l'ancienne langue égyptienne, dont les Cophtes ont conservé les restes.

Pyr est aussi le nom du feu chez les Grecs (1) ; le feu et le Soleil ont une analogie trop naturelle entre eux, pour que les noms du Soleil et du feu n'aient pas eu quelque ressemblance chez deux peuples, dont l'un étoit en partie une colonie de l'autre. Jablonski trouve l'autre partie du mot pyramide dans (*muë*) qui, dans la même langue, signifie éclat & rayon. Quoi qu'il en soit de l'étymologie, il est certain que la pyramide, comme l'obélisque, étoit consacrée au Dieu-Soleil (2), d'après des raisons d'analogie entre la figure pyramidale et celle sous laquelle le rayon solaire se propage et la flamme s'élève.

Timée de Locres (3), donnant les figures géométriques qui composent chaque élément, assigne au feu la pyramide. « Le triangle équilatéral, dit ce Philo» sophe, entre dans la composition de » la pyramide, qui a quatre faces et » quatre angles égaux, et qui constitue » la nature du feu le plus subtil et le » plus mobile des élémens (*k*). » Cette expression géométrique du feu étoit empruntée des Egyptiens (4), chez qui Pythagore, maître de Timée, avoit appris sa théorie des nombres et des figures mystiques. Ce n'est donc point sans une raison très-philosophique, que ces sortes de formes furent données aux monumens du culte du feu et du Soleil ; la Nature même sembloit en avoir tracé le dessin.

Ammien Marcellin assure que l'obélisque (5) étoit consacré par un culte spécial au *Dieu-Soleil*. L'explication qu'il nous a donnée des inscriptions hiéroglyphiques gravées sur un de ces obélisques, et que l'Egyptien Hermapion avoit traduites, a tous les caractères d'une inscription sacrée, telle qu'on devoit en trouver sur des monumens de la religion du Soleil. C'est le Soleil, grande Divinité de l'Egypte, qui est supposé y parler au roi Ramessès : » Je t'ai » donné de règner sur la terre, lui dit-il, » toi que le Soleil aime, qu'aime Apol» lon le fort, le fils de Dieu, lui qui a » fait le monde, toi que le Soleil a » choisi, roi Ramessès, immortel fils » du Soleil. « A la deuxième ligne, on lit : » Apollon le fort, vrai Seigneur » des Diadêmes, qui possède l'Egypte » et la remplit de sa gloire, qui embellit » la ville du Soleil, qui donne la forme » à la terre entière, qui honore les » Dieux habitans de la ville du Soleil, » que le Soleil aime. «

Nous ne rapporterons pas toute l'inscription, qu'on peut lire dans Ammien-Marcellin. Il nous suffit de dire qu'à chaque ligne on trouve répété le nom du Soleil et d'Apollon ; que le Soleil s'y qualifie de grand Dieu et de Seigneur du Ciel, de maître du Temps, de Père de la lumière : toutes qualités qui appartiennent au grand Osiris, première Divinité de l'Egypte et de tout l'Univers. Il est le Mithra des Perses, et les traditions sacrées de l'Egypte portoient que c'étoit Mithra, qui régnoit autrefois à Héliopolis, qui le premier éleva ces sortes de monumens au Dieu-Soleil, dans la ville qui lui étoit consacrée (6). On voit aisément que cette tradition est fondée sur une allusion à un des noms du Soleil, Mithra, en honneur duquel ces monumens religieux furent élevés. Voilà donc encore un monument Egyptien élevé à la Nature et à un de ses premiers agens, et dont la forme est empruntée de celle sous laquelle se produit l'élément auquel il est consacré.

La Nature est donc encore ici imitée par ses adorateurs. Aussi Abneph, au-

(1) Isidore, Orig. l. 3, c. 3. de Geom.
(2) Plut. de Placit. Phil. l. 1, c. 14, p. 883, L. 2, c. 6, p. 887.
(3) Timée, de Anim. mundi, c. 3, §. 5.
(4) Achilles Tatius, c. 6, p. 77.
(5) Ammian. Marcell. l. 17, p. 100.
(6) Pline, l. 34, c. 8.

teur Arabe*, regarde-t-il les pyramides comme autant de monumens consacrés à la religion (1), et il les appelle les autels des Dieux. Lucain (2) les appelle de même. Les historiens Arabes parlent de pyramides qui avoient des portes placées chacune à une de leur quatre faces, dont l'aspect étoit exactement en regard avec les quatre points cardinaux du monde (3). Ces portes servoient d'entrée à sept petites chambres intérieures consacrées, comme le *conclave Molochi*, aux sept Planètes dont elles contenoient les images ou les petites idoles en or. Une de ces idoles ressembloit au fameux Harpocrate Egyptien, et avoit le doigt posé sur sa bouche d'une manière mystérieuse, tandis que, de l'autre main, il soutenoit un livre à la hauteur de son front.

Les Sabéens, adorateurs des Astres, croyoient que sous ces monumens reposoient les cendres d'Agathodémon et d'Hermès. Quoiqu'on puisse penser de ces traditions, il résulte au moins que les Arabes croyoient que ces pyramides étoient un monument du Sabisme et du culte des Astres. La distribution intérieure des chambres et leur destination supposée conduit à cette conclusion. Hermatelès, qui avoit écrit sur l'Egypte, regardoit aussi les obélisques comme autant de monumens du culte du Soleil (4), si nous en croyons Tertullien. M. de Paw, dans ses Recherches sur l'Egypte, pense comme nous sur les pyramides et les obélisques, qu'il regarde comme autant de monumens élevés en honneur du Dieu qui éclaire l'Univers (*l*); et c'est-là, suivant lui, la raison qui les a fait orienter (5). Il prétend, avec beaucoup de vraisemblance, que l'espèce de tombeau qu'on trouve dans l'intérieur, et qu'à tort on a pris pour le tombeau d'un ancien roi, étoit le *Taphos Osiridis*, ou un des tombeaux d'Osiris, dont le nombre étoit assez grand en Egypte.

Il n'est pas étonnant en effet, que les Egyptiens qui honoroient le Soleil, sous le nom d'Osiris, qui donnoient la représentation de ses souffrances et de sa mort (6), dans ce qu'ils appeloient les mystères de la Nuit, aient aussi eu son tombeau. Ainsi les Crétois avoient chez eux le tombeau de Jupiter, et les Chrétiens montrent pareillement celui de leur Dieu, de cette Lumière éternelle qui éclaire tout homme venant au monde.

M. de Paw fait une remarque (7), qui, si le fait est vrai, s'accorde bien avec la théorie sacrée des Egyptiens, sur les rapports de la lumière et de l'ombre dans l'économie universelle du monde (*m*). Il nous assure que les pyramides étoient construites de manière que, pendant une moitié de l'année, c'est-à-dire, durant tout le temps que le Soleil parcourt l'hémisphère boréal, ou les cercles des longs jours, les pyramides ne projetoient point d'ombre à midi au-delà de leurs bases, qui, à cet effet, dûrent être larges, vu la grande hauteur que l'on donna aux pyramides. Il regarde cette construction donnée à ces monumens, comme une suite de la superstition du peuple Egyptien, qui vouloit que la lumière chassât l'ombre et l'obligeât à se réfugier sous la base des corps durant tout le temps que le Soleil occupoit l'empire de la lumière, ou la partie du ciel qui assure au jour l'empire sur les nuits.

Cette idée des Egyptiens étoit très-ingénieuse. En effet, il étoit assez naturel que les monumens du culte du Dieu de la lumière, et son image imitassent en quelque sorte la nature de l'Être divin auxquels la religion les avoit consacrés. Ainsi, à l'équinoxe du printemps, la grande pyramide consommoit son ombre

(1) Kirker, Œdip. t. 1, p. 310.
(2) Lucan, de Bello Civili.
(3) Ben. Salah. apud. Kirker, Œdip. t. 2, p. 2, p. 301.
(4) Tertull. de Spect. c. 8, p. 53, édit. Rig.
(5) Recherches sur les Egypt. & les Chinois, t. 2. p. 50.
(6) Herodote, Euterpe, c. 171.
(7) De Paw, ibid.

à midi. Ce n'étoit qu'à l'équinoxe d'Automne que l'ombre excédoit la base, et que par son prolongement elle annonçoit la supériorité que la nuit et le principe ténébreux avoient reprise sur le jour et sur Osiris, principe lumière, dont Typhon étoit vainqueur.

C'est-là ce que le génie symbolique des Egyptiens a voulu retracer, et ce qui nous est indiqué d'une manière trop générale par Solin, Ammien-Marcellin et Cassiodore. L'un nous dit, qu'il arrivoit un temps, où elles sortoient de la mesure des Ombres, et n'en projetoient plus. L'autre, que cela étoit l'effet d'un certain mécanisme, celui sans doute de leur construction. On pouvoit donc se promener alors autour des pyramides, sans perdre le Soleil de vue. M. de Paw prétend que ces sortes de monumens furent d'abord élevés (1) devant le temple de Jupiter-Ammon; ce qui est assez naturel, puisqu'il occupe le Bélier céleste ou la première des douze maisons du Soleil, et qu'il fixe la division des deux hémisphères, dont l'un est affecté à la lumière et à la chaleur, et l'autre aux ténèbres et aux froids de l'hiver. C'est du Bélier, ou du Temple d'Ammon, que le Soleil étoit censé partir.

Ainsi les Grecs à Sicyone (2) avoient représenté leur Jupiter par une pyramide. La statue de Vénus à Paphos avoit la forme d'un cône ou d'obélisque (3). On la trouve ainsi représentée sur plusieurs médailles. On trouve aussi dans la Grèce de ces colonnes de pierre consacrées aux planètes: telles étoient les sept colonnes de Laconie, dont parle Pausanias (4), et qu'il dit être les anciennes statues de ces Astres. Ainsi les Indiens ont leur temple des sept Pagodes (5); ce qui rentre assez dans l'idée de la pyramide aux sept chambres dont nous avons parlé plus haut, et des sept divisions de l'antre Mithriaque, ou des sept enceintes du temple de Jérusalem, dont nous parlerons dans la suite.

Outre ces figures géométriques, qu'on peut regarder comme des formes savantes des statues des Astres, il en étoit de plus simples, telles qu'un cercle ou disque représentatif de celui du Soleil. Tel étoit le simulacre de ce Dieu, chez les Péoniens, au rapport de Maxime de Tyr (6). Ce disque étoit soutenu d'une longue perche, au bout de laquelle il étoit porté.

Celle du Dieu-Soleil qu'adoroient les Emesséniens, celle qu'Héliogabale (7) fit transporter à Rome, et qu'il y promenoit avec tant de pompe (n), étoit conique et conséquemment avoit les formes géométriques, que nous appelons *savantes*; car elles tiennent à la science, au-lieu que la forme ronde est celle que le Soleil présente naturellement à tous ceux qui le regardent. Il suffit d'avoir des yeux: au-lieu que l'application faite des figures géométriques, telles que le cube, la pyramide, le dodécagone, à la peinture des élémens et du monde, est le résultat d'une théorie compliquée. Les Emesséniens publioient que cette statue étoit tombée du ciel. Les habitans de Pessinunte en disoient autant de la pierre sacrée qui représentoit Cybèle. Numa disoit la même chose du bouclier de Mars. Notre sainte Ampoule en est aussi venue. Chaque peuple a eu ses talismans, que le ciel a pris soin de lui envoyer. La foi explique tout.

Les Egyptiens empruntèrent non-seulement de la géométrie les figures de leurs Divinités, et sur-tout celle du Soleil, à qui la pyramide fut consacrée; mais ils les empruntèrent aussi de l'astronomie et des emblêmes des animaux des Constellations. C'est ce que nous assure Jamblique (8), quand il nous dit que le So-

(1) Ibid. de Paw, p. 67.
(2) Pausan. Corinth. p. 52.
(3) Tacite, Hist. 2, c. 3.
(4) Laconic. p. 103.
(5) Sonnerat, Voyag. de l'Inde, t. 2, l. 3, p. 56. Ci-dess. p. 52,

(6) Maxim. Tyr. c. 38. Hyd. Relig. Pers. c. 4, p. 116.
(7) Herodien, l. 5, p. 201 & 214.
(8) Jamblich. de Myst. Ægypt. & præmissa ad Anneb. Epist. Jambl. sect. 7, c. 3, Proclus. in Tim. l. 1, p. 33.

leil change ses formes, suivant celles des animaux célestes, auxquels il s'unit durant sa révolution, et qu'il les varie comme les saisons. Nous en avons une preuve dans la fameuse statue de ce Dieu à Eléphantine en Egypte (1). Le Soleil étoit représenté sous la forme d'un homme assis, dont les épaules étoient surmontées d'une tête de Bélier, avec des cornes de Bouc qui soutenoient un disque. C'étoit, suivant Eusèbe, une expression symbolique, ou une image sacrée de la néoménie équinoxiale du Printemps, ou de l'union du Soleil et de la Lune dans le signe du Bélier. Cette forme d'image est encore plus savante ; mais le Soleil, la Lune, et en général la Nature en sont toujours l'objet, et c'est-là qu'il en faut revenir en dernière analyse.

C'est par le culte des Astres que Lucien, dans son Traité sur l'Astrologie (2), explique le culte des différens animaux, tels que le Bélier, le Bouc, le Taureau, les Poissons, &c. que les Egyptiens avoient consacrés dans leurs temples. Les images des différentes parties du ciel, que l'Astronomie pour ses besoins avoit grouppées, furent donc transportées dans les sanctuaires des différentes villes de l'Egypte, pour y prendre un corps et la vie dans les animaux terrestres qu'elles représentoient, et qui dès-lors devinrent des animaux sacrés.

Outre ces animaux, dont les types étoient dans les Constellations, les Egyptiens en consacrèrent encore d'autres, tels que l'Epervier, le Scarabée, le Chat, &c. (3) ; et si nous les en croyons, c'étoit encore le Soleil et la Lune qu'ils vouloient peindre par ces emblêmes ; c'étoit autant de caractères de leur écriture hiéroglyphique, par lesquels ils représentoient les propriétés différentes de ces deux flambeaux éternels, qui étoient leurs Divinités. Il en étoit de même du Lotus (4) qui, par sa forme sphérique et par la nature de l'élément humide où il naît, mérita une place dans les temples de l'Astre du jour, et devint le siège du Dieu-Jour, peint au moment où il sort du sein des eaux. Les Egyptiens crurent pareillement apercevoir dans la végétation de l'oignon (5) des rapports avec la croissance de la lumière de la lune, et ils consacrèrent en conséquence cette plante dans les temples de cette Déesse. Nous ne pousserons pas plus loin ici l'exameu des motifs qui firent consacrer tel animal ou telle plante dans les temples de l'Egypte ; ce sera l'objet d'un Traité séparé que nous nous proposons de donner un jour. Nous nous bornons au peu que nous avons dit sur les plantes et sur les animaux sacrés de l'Egypte, et cela d'après l'autorité des Anciens. Ce peu nous suffit pour conclure que c'est encore la Nature et ses parties qui sont cachées sous ces voiles sacrés.

Cette conclusion s'accorde parfaitement avec ce que dit Jamblique, dans son Traité des mystères Egyptiens, auxquels il étoit initié, lorsqu'il assure (6) que les prêtres de l'Egypte, dans la composition des images et des statues de leurs Dieux avoient eu pour but de peindre les mystères de la Nature et l'économie universelle du monde. Elle s'accorde aussi avec ce que dit le savant évêque Synésius (7), quand il assure que c'étoit sur des sphères que les prêtres Egyptiens combinoient les différentes parties qui devoient entrer dans la composition des figures bizarres de leurs Dieux ; c'est-à-dire, qu'ils y prenoient les positions du Soleil, de la Lune et des autres Astres, leurs Divinités, & qu'ils en rapprochoient les aspects entre eux et avec les signes, pour en tirer ces images savantes, qui n'ont paru monstrueuses, qu'à ceux qui

(1) Euseb. præp. Ev. l. 3, c. 12, p. 116.
(2) Lucian. de Astrolog. p. 986, &c.
(3) Plut. de Iside. p. 376. Porph. apud Euseb. præp. Ev. l. 3, c. 4. Hor· Apoll. l. 1, c. 10. Ælian. l. 10, & l. 2, c. 38.
(4) Plut. de Iside, p. 355.
(5) Plut. de Iside, p. 353.
(6) Jamblic. de Myst. Ægypt. c. 37.
(7) Synes. Calvit. Eucomi. p. 73.

n'ont pu saisir les rapports qu'elles ont avec les animaux célestes et avec les figures des Constellations. Aussi Porphyre (1) prétendoit, que ceux qui fabriquoient les Idoles, observoient soigneusement les mouvemens et les aspects des corps célestes, par la conséquence dont étoit cette observation pour la vérité ou la fausseté des Oracles. La plûpart des Dieux d'Egypte, tels que le Bélier de Thèbes, l'Apis de Memphis, le Bouc de Mendes, rendoient des Oracles (2), par une suite de l'influence que les animaux célestes, qui leur ressembloient, avoient sur eux. Leur vertu, comme celle des talismans, (et ils n'étoient, à proprement parler, que des talismans vivans), dépendoit entièrement des Astres et des signes auxquels ils étoient soumis et qu'ils représentoient. Il en dut être de même des statues et des images de ces Dieux, qu'elles fussent de pierre ou de métal. C'est d'après l'aspect des cieux qu'elles dûrent être composées, pour que la Divinité y versât son influence, et voulût descendre en elles et y habiter.

D'après ce que nous venons de dire sur la construction et sur la distribution des temples de l'Egypte, tels que le temple du Soleil ou le Labyrinthe, sur les statues et les images des Divinités Egyptiennes, sur les animaux sacrés et sur les autres emblêmes religieux, il est aisé de voir que l'Egypte offre, sur toute sa surface dans ses sanctuaires, des traces frappantes du culte rendu à la Nature et à ses parties par les anciens habitans de ce pays, qui ont passé pour avoir été les docteurs du monde en fait de loix, de sciences, et sur-tout de religions (o). On peut donc regarder l'Egypte comme le plus brillant théâtre du Sabisme, et comme celui qui en a laissé de plus beaux et de plus savans monumens. Nulle part les mystères de la Nature n'ont été couverts d'un voile plus riche et nuancé de formes aussi variées, que la Nature l'est elle-même.

L'esprit égyptien ne s'est pas concentré dans l'Egypte seule; il a passé dans le reste de l'Univers avec ses cosmogonies, avec les desseins et les distributions qu'il avoit imaginés pour ses temples. Le père Kirker croit pouvoir reconnoître les pratiques religieuses, les Idoles, les Dieux de l'Egypte, ses mystères, et sur-tout son caractère allégorique, dans le culte des Indiens, des Chinois, des Japonois, et en général dans tout l'Orient (3). Sans vouloir ici examiner jusqu'à quel point est fondée l'assertion du père Kirker, je crois pouvoir au moins dire, que les deux plus fameuses divisions du Ciel, celle par sept, qui est celle des Planètes, et celle par douze, qui est celle des Signes, divisions que l'Egypte principalement a consacrées, se retrouvent dans les monumens religieux de tous les peuples du monde ancien, jusqu'aux extrémités de l'Orient. C'est à ces traits sur-tout, qu'on doit reconnoître le culte de la Nature, quand les divisions premières de l'ordre du monde sont empreintes sur les monumens religieux, et consacrées par la Théologie d'un peuple.

Les douze grands Dieux de l'Egypte (4) se retrouvent par-tout. La Grèce et Rome les ont adoptés, et leur rapport avec le Ciel et ses divisions n'est point équivoque, puisque les Romains en ont affecté un à chaque signe (5). Or, ces douze grands Dieux sont une invention Egyptienne, si on en croit Hérodote (6). Les Juifs ont pris de-là l'idée de leurs douze Patriarches, enfans du même père, et les Chrétiens de leurs douze Apôtres, compagnons du Dieu, père de lumière, dont ils célèbrent la mort et la résurrection, comme on célébroit celle d'Adonis en Phénicie, et celle d'Osiris en

(1) Jamblich. de Myst. c. 30.
(2) Lucian. de Astrol. p. 986.
(3) Kirker, Œdip. t. 1, p. 397 — 400.

(4) Herodot. l. 2, c. 4.
(5) Manil. Astron. l. 2, v. 437.
(6) Herod. Ibid. l. 2, c. 4.

Egypte, &c.(p) Héraclite, Poète lyrique, avoit fait un Poème en honneur des douze grands Dieux (1).

Les Athéniens avoient élevé l'autel des douze Dieux (2). Sur un portique à Athènes (3), on voyoit peints les douze grands Dieux, comme on voit souvent dans nos églises les peintures des douze Apôtres; et tout près étoit le fameux Thésée, qui n'est autre chose que l'HERCULE ATHÉNIEN, comme nous le prouverons dans nos explications. On voyoit dans la même ville, près de la statue de Diane (4), celle des douze grands Dieux, ou des Divinités tutélaires des douze signes que la Lune parcourt durant chaque révolution. Ainsi les Romains avoient placé douze autels (5) aux pieds de leur Janus, génie tutélaire et chef des révolutions célestes.

Les Romains étoient originaires d'Arcadie, où l'on honoroit le Soleil, Esculape, ou le fils d'Apollon, dont l'image est dans les Cieux, dans la Constellation du Serpentaire, qui, par son lever du soir, annonçoit le commencement de l'année, lorsqu'elle s'ouvroit en Mars. Les Arcadiens avoient bâti à côté de son temple (6), celui des douze Dieux, comme on avoit donné à Rome douze autels à Janus. Cette filiation de culte a été conservée dans le Calendrier Romain, qui fixe au premier de l'an la fête de Janus et celle d'Esculape, comme on peut le voir dans les fastes d'Ovide (7). Dans les Temples du Soleil, honoré sous le nom d'Hercule (8), on peignoit ses douze travaux, et les monstres dont il triomphoit se trouvent encore pour la plûpart dans nos Constellations.

Les Romains eurent les douze Boucliers sacrés, déposés dans le temple de Mars, ou du Dieu qui présidoit au premier signe. Ils établirent aussi leur confrairie des douze Frères Arvaux (9), qui tous les ans sacrifioient pour la fertilité des champs, durant les douze mois de la révolution solaire.

Varron parle des douze Dieux, (10) que les Romains appeloient *Dii Consentes*, et de douze autres Divinités qu'on regardoit comme Génies tutélaires de l'Agriculture. Jupiter et la Terre étoient les chefs de cette seconde classe duodécimale, et prenoient le titre de grands Dieux. Ensuite venoient le Soleil et la Lune, dont la marche dans les cieux fixoit la succession des travaux du laboureur. Venoient après eux, Cérès et Bacchus, dont les productions sont si nécessaires à l'homme pour se nourrir. Ce sont ces Divinités, que Virgile invoque (11) au commencement de son Poème sur l'Agriculture, après avoir invoqué les deux Astres qui règlent la course de l'année. Dans la quatrième classe, on plaçoit les Déesses Robigo et Flore. Dans la cinquième, Minerve et Vénus, Divinités tutélaires des Oliviers et des Jardins. Dans la sixième, la Déesse *Lympha* et le Dieu *Bonus eventus*. La première présidoit à l'eau, élément si nécessaire à l'Agriculture, et le second amenoit à bien les moissons et les fruits. Les Romains auroient pu pousser plus loin l'énumération des Divinités, qui influoient sur les travaux du cultivateur; mais ils crurent devoir se renfermer dans ce nombre douze, parce que c'étoit un nombre sacré chez eux, comme il l'étoit chez les Grecs, chez les Egyptiens, chez les Perses, &c.

Le Législateur des Athéniens, Solon, avoit cru devoir adopter ce nombre duodécimal, et on lit dans le fragment d'une inscription (12): AUX DOUZE DIEUX DE SOLON. Platon (13) admet aussi douze Dieux dans sa république, dont les divisions

(1) Diog. Laert. vit. Heracl. p. 633.
(2) Lycurg. Orat. adv. Leo. p. 156.
(3) Paus. Attic. p. 3.
(4) Paus. Att. p. 38.
(5) Macrob. Sat. l. 1, c. 9, p. 197.
(6) Paus. Arcad. p. 256.
(7) Ovid. Fast. l. 1.
(8) Pausan. Heliac. 1, p. 157.
(9) Fabi. Plantid. fulg. Virgil. exposit Sermon.
(10) Varro. de re Rustic. l. 1, p. 4.
(11) Georg. l. 1, v. 5, &c.
(12) Chandler, p. 78.
(13) Plat. l. 5, de Legib. p. 745.

divisions sont faites d'après l'ordre duodécimal. Les peuples du Nord ont leurs douze *Azes*, ou sénat des douze grands Dieux, dont Odin est le chef (1). Les Japonois ont dans leur ancienne Mythologie douze Dieux (2), qu'ils partagent comme les Egyptiens en deux classes; l'une de sept, ce sont les plus anciens; et l'autre de cinq, qui ont été ajoutés depuis. Cette distinction commune aux deux peuples semble rapprocher leurs cosmogonies. Ces peuples, pour peindre la création, représentent un gros arbre appuyé sur une tortue (3), lequel porte le Créateur de l'Univers assis sur *douze coussins*. Ils ont aussi la division par sept, et par 360, dont nous parlerons bientôt. Les Babyloniens (4) avoient donné douze coudées à la fameuse statue d'or massif qu'ils avoient placée dans leur temple.

Massoudi, historien Arabe, assure que du temps de Brahaman, on découvrit des mines de divers métaux; que l'on fabriqua des armes, que les sciences furent fort estimées, et que ce Prince construisit des temples dans lesquels il fit peindre les douze signes du Zodiaque, et les orbes célestes (5), afin que les hommes connussent les Planètes et leurs influences.

Les Juifs, que l'on peut regarder comme une colonie d'Arabes, et dont les tribus sont dans le génie des distributions politiques des Arabes, avoient cherché à retracer, par toutes sortes d'emblêmes, la division duodécimale du monde. Le Rational de leur grand-prêtre, formé de l'assemblage de douze pierres précieuses, rangées trois par trois, et groupées, comme les saisons; leurs douze pains de proposition rangés six par six, comme les signes de chaque hémisphère, n'avoient d'autre objet que le Ciel et le Zodiaque, ainsi que les divisions du Temps qui circule dans ce cercle, si on en croit Joseph, Philon et Clément d'Alexandrie (6).

Le nombre douze se trouve consacré jusques dans les traditions les plus fabuleuses de ce peuple, telles que celle du fameux passage de la mer Rouge à pied sec. On suppose que la mer se divisa en douze parties, sans doute pour laisser passer chaque tribu. C'est ainsi qu'arrivés dans le désert (7), les Israélites y trouvèrent douze fontaines et 72 palmiers: ce dernier nombre multiple de douze, fut aussi mis au rang des nombres mystiques. Les Interprètes chrétiens ont cru y voir le type des douze apôtres et des soixante-douze disciples; mais pour nous, nous croyons que le nombre des fontaines et des apôtres, celui des palmiers et des disciples, sont également mystiques (8), et contiennent des rapports allégoriques avec les divisions célestes.

C'est par une suite du même respect pour la division duodécimale, que les Juifs avoient donné douze fils à Jacob, figurés par douze étoiles dans le songe du jeune Joseph, et qu'ils en avoient même quelquefois donné autant à Abraham (9). Un ancien auteur, cité par Eusèbe, suppose qu'Abraham eut douze fils, qui partagèrent l'Arabie en douze tribus, et que, depuis ce temps, les douze chefs de ces douze tribus Arabes empruntèrent toujours leur nom de ces douze premiers chefs. Ceci est, sans doute, un conte Arabe, comme le sont les histoires Juives; mais il n'en est pas moins vrai, qu'on doit y reconnoître l'emploi de la fameuse division du ciel, puisque les tribus Arabes étoient chacune sous l'invocation d'une étoile ou d'un signe (10), si l'on en croit Abulfarage.

Ces Juifs, voisins des Arabes, des

(1) Voluspa.
(2) Hist. des Voyag. t. 40, p. 41 & 42.
(3) Constant d'Orville, t. 1, p. 259.
(4) Herod. l. 1, c. 183.
(5) Mem. Acad. Inscrip. t. 31, p. 96.
(6) Clem. Alex. Strom. l. 5, p. 562. Joseph. Ant. Jud. l. 3, c. 8 Phil. l. 3. de Vit. Moys. p. 520.
(7) Cedren. p. 77.
(8) Phil. de Profug. p. 372.
(9) Euseb. præp. Ev. l. 9, c. 19, p. 420.
(10) Abulf. Hist. des Dyn. p. 101.

Egyptiens et des Chaldéens, qui tous avoient consacré les divisions célestes et donné à l'Astrologie une si grande influence sur la terre et sur ses habitans, retracèrent l'harmonie du monde dans l'ordre religieux et dans l'ordre social. La construction de leur temple, la distribution de ses parties, les différens emblêmes qu'il renfermoit, tout y peignoit l'ordre et l'harmonie de l'Univers. Toutes les parties de ce temple correspondoient à celles de la Nature, et en offroient les plus brillans tableaux. Clément d'Alexandrie (1) assure qu'il renfermoit plusieurs emblêmes relatifs au Temps, au Soleil, à la Lune, aux Planètes, aux deux Ourses, au Zodiaque, aux Elémens et aux autres parties du monde.

Joseph, dans l'explication (2) qu'il nous donne du tabernacle et des ornemens du grand-prêtre des Juifs, rapporte également tous ces emblêmes à la Nature. » Voilà, dit cet historien éclairé, quels » étoient les habits du grand sacrificateur; et je ne saurois assez m'étonner » de l'injustice de ceux qui nous haïssent et nous traitent d'impies, à cause » que nous méprisons les Divinités qu'ils » adorent; car s'ils veulent considérer » avec quelque soin la construction du » tabernacle, les vêtemens des sacrificateurs et les vases sacrés dont on » se sert pour offrir des sacrifices à » Dieu, ils trouveront que notre Législateur étoit un homme divin, et que » c'est très-faussement qu'on nous accuse, puisqu'il est très-aisé de voir, » par toutes les choses que j'ai rapportées, qu'elles représentoient en quelque sorte TOUT LE MONDE. Car des » trois parties dans lesquelles la longueur du tabernacle est divisée, les » deux où il est permis aux sacrificateurs » d'entrer, figurent la terre et la mer, » qui sont ouvertes à tous les hommes; » et la troisième partie, qui leur est » inaccessible, est comme le ciel réservé » pour Dieu seul, parce que le ciel est » sa demeure. Les douze pains de proposition signifient les douze mois de » l'année. Le chandelier, composé de » septante parties, représente les douze » signes, par lesquels les sept planètes » font leur cours; et les sept lampes » représentent les sept planètes. Ces voiles, tissus de quatre couleurs, marquent les quatre Elémens. La tunique » du souverain sacrificateur, signifie » aussi la terre : l'hyacinthe, qui tire » sur la couleur d'azur, représente le » Ciel. L'éphod, tissu de quatre couleurs, représente de même toute la » Nature, et j'estime que l'or y a été » ajouté pour représenter la *Lumière*. » Le *Rational*, qui est au milieu, représente aussi la terre, qui est au centre » du monde. Les deux sardoines, qui » servent d'agraffes, marquent le Soleil » et la Lune, et les douze autres pierres » précieuses, les mois, ou les douze » Signes figurés par le cercle que les » Grecs appellent *Zodiaque* ».

L'explication que donne le savant évêque d'Alexandrie de ces différens ornemens, et sur-tout du Rational (3), considéré comme emblême de la lumière répandue dans les douze Signes pendant les douze mois, est absolument la même que celle de Joseph, et elle nous paroît être la véritable, la seule qu'on puisse admettre (*q*). Ce Rational (4) tenoit à la science de la divination, laquelle s'opéroit par l'inspection des cieux et du lieu des sept Planètes dans les douze Signes.

Philon a adopté toutes ces explications (5), dans ses livres de la vie de Moïse, de la monarchie et des victimes; tant elles ont paru simples et naturelles à ces écrivains. Il voit dans le nombre des pains de proposition, et dans leur division six par six, une figure des douze mois partagés par les deux points

(1) Clem. Alex. Str. l. 5, p. 563.
(2) Joseph. Antiq. Jud. l. 3, c. 8.
(3) Strom. l. 5, p. 563.
(4) Syncell. p. 133.

(5) Phil. de Vitâ Moysis, l. 3, p. 516, 17, 18, 19, 20, 21. de Monarch. l. 2, p. 637. de Victimis, p. 547.

équinoxiaux, en hémisphère boréal et en hémisphère austral, en signes des longs jours et signes des longues nuits. Ainsi les avoit envisagés Joseph (1). Macrobe pareillement fixe à six signes (2) la durée des vicissitudes qu'éprouve la lumière, et à chaque septième signe une variation périodique dans les révolutions de l'année, du mois et du jour. Philon fait la même remarque, (3) relativement à la végétation, dont le printemps et l'automne marquent les principales époques.

La division des saisons en trois mois, où celle de l'année en quatre parties, de trois signes chacune, a paru à Philon, ainsi qu'à Joseph et à Clément d'Alexandrie, énigmatiquement figurée par les quatre groupes de pierres précieuses du Rational, rangées sur quatre faces, dont chacune regardoit un des points cardinaux du monde. On sait d'ailleurs que les anciens avoient partagé le cercle de l'horizon en douze parties, trois pour chacun des points cardinaux, et qu'ils avoient établi entre ces douze points et les douze signes célestes, une correspondance qui les lioit les uns aux autres, et qui soumettoit ces douze cases de l'horizon aux douze signes célestes.

Cette distribution du Rational et de ses pierres, se trouve toute entière dans la cité sainte (4), dont parle Jean dans l'Apocalypse, et c'est *Aries*, ou l'agneau, qui, comme dans le Zodiaque, est le chef de cette distribution duodécimale. Nous n'entrerons point dans le détail des explications de chacun des ornemens du grand prêtre, qu'on peut voir dans l'ouvrage de Philon (5), explications conformes à celles des auteurs ci-dessus cités. Nous dirons simplement que, suivant Philon, l'habit du grand prêtre dans sa totalité, comme dans ses parties, représentoit la totalité et les parties de l'Univers; que ce prêtre en entrant dans le temple étoit censé se revêtir d'un petit monde, image du grand qu'animoit la Divinité, et qui étoit son premier temple. C'est même pour cela, dit Philon, que les Juifs n'ont voulu avoir qu'un seul temple, auquel on vînt adorer la Divinité de toutes les parties de la terre, parce que l'Univers, que ce temple représente, est absolument *un* (6). Les astres sont les dons brillans (7) qui y sont suspendus, et leurs intelligences font la fonction de prêtres. Saluste le philosophe donne à-peu-près la même idée des temples anciens (8) qu'il compare au ciel, et des autels qu'il compare à la terre; et il donne à entendre que tout le cérémonial religieux et tout l'appareil des ornemens sacrés et celui des temples, étoit symbolique, et tendoit à lier l'homme à la nature par des rapports de ressemblance entre l'appareil du culte et l'être adoré. Ainsi le prêtre des Juifs étoit en quelque sorte revêtu du monde, ou de son image emblématique, comme la Divinité ellemême l'étoit de l'Univers qui formoit son riche vêtement. Cette idée des anciens nous paroît grande et ingénieuse. Le prêtre, pour me servir de l'expression de Philon, avant d'adresser ses prières à la Divinité, passoit luimême dans la nature du monde (9), et devenoit en quelque sorte un *petit monde*.

Le même génie allégorique qui composa la parure du grand prêtre, avoit dans les mêmes principes distribué les parties du temple et ses enceintes (10), et donné le dessein des principaux ornemens qu'on y remarquoit. Ainsi les Chérubins, suivant Philon et Clément d'Alexandrie, figuroient les deux hémisphères, leurs ailes, la course rapide

(1) Ant. Jud. l. 3, c. 8.
(2) Somn. Scip. l. 1, c. 6, p. 28.
(3) Phil. de Vict. p. 647.
(4) Apocaly. c. 21.
(5) Phil. Vit. Moys. p. 520.
(6) Phil. Vit. Moy. l. 3, p. 518, 519.
(7) Phil. de Monarch. p. 634.
(8) Salust. philos. c. 15.
(9) Phil. Vit. Moy. p. 521.
(10) Strom. l. 5, p. 561.

du firmament et du temps qui circule dans le Zodiaque. (1) Car le ciel vole, dit Philon, en parlant des ailes des Chérubins (r). Nous ferons voir ailleurs que les animaux mêmes, tels que le lion, le boeuf, &c. auxquels sont attachés ces ailes, sont dans le firmament, parmi les signes, et fixent les quatre parties de la rotation du ciel, et du temps que le Zodiaque engendre. Il en sera de même des sept planètes qui circulent dans ce cercle, et qui y roulent ces dépôts éternels de la lumière éthérée. (2) Le chandelier à sept branches les représentoit; la dispostion même de ces sept branches entre elles avoit été réglée sur celle des planètes (3), en gardant la proportion musicale, et ce systême d'harmonie dont le soleil étoit le centre et le lien. Ce chandelier, suivant Joseph, étoit d'or (4), non pas massif, mais creux. » Il étoit enrichi » de petites boules rondes, de lys, de » pommes de grenades, et de petites » tasses, au nombre de 70, qui s'éle- » voient depuis le haut de la tige, » jusqu'au haut des sept branches dont » il étoit composé, et dont le nombre » se rapportoit à celui des sept planètes. » Ces branches, suivant Philon (5), » étoient groupées trois par trois, » comme les planètes supérieures et » inférieures au soleil, et au milieu » de ces deux groupes étoit la branche » qui représentoit le soleil, lequel par » sa position est le mésitès, ou média- » teur, ou plutôt le modérateur de » l'harmonie céleste. » Le soleil en effet est à la quarte de cette échelle musicale, comme l'observe Philon, et comme l'énonce aussi Martianus Capella (6) dans son hymne au soleil.

Près du chandelier, continue Philon (7), étoient d'autres emblêmes représentatifs du ciel, de la terre, et de la matière végétative du sein de laquelle s'élèvent les vapeurs. Les Juifs voulant bâtir un temple au Céateur de toutes choses, crurent devoir emprunter quelque chose de toutes les substances dont son ouvrage est composé, afin de donner à ce temple le plus de ressemblance possible, avec le monde dont il étoit l'image abrégée. Cette remarque est de Philon (8), et elle est dans les principes théologiques des anciens, qui croyoient que la Nature ou la Divinité se plaisoit à recevoir un culte d'analogie.

Il y avoit des chandeliers à quatre branches, nombre égal à celui des élémens et des saisons; à sept, nombre égal à celui des planètes; à douze, nombre égal à celui des signes, et même à 360, nombre égal à celui de l'année sans épagomènes. Kirker (9) en rapporte des exemples, dans son OEdipus AEgyptiacus. Le Scholiaste d'Apulée (10), dit que le chandelier à quatre branches, brûloit en honneur des Divinités tutélaires des quatre saisons. Celui du temple d'Apis (11), avoit la figure même du Dieu, ou du boeuf céleste.

L'architecte, qu'Hiram, roi de Tyr, envoya à Salomon, étoit, dit Hiram, un homme qui connoissoit non-seulément toutes les parties de l'architecture, mais encore la science de la Nature, et de tout ce que le ciel sous lui renferme (12). On sent qu'il falloit toutes ces connoissances à un Artiste, qui devoit copier toute la Nature dans la distribution et la décoration d'un temple qui devoit être l'image du monde. L'Univers et ses parties, le soleil, la lune, les

(1) Clem. Alex. Strom. l. 5, p. 563. Phil. Vit. Moy. p. 517.
(2) Phil. ibid. p. 518.
(3) Clem. Alex. Strom. l. 5, p. 563.
(4) Joseph. Antiq. l. 3, c. 7.
(5) Phil. Vit. Moys. l. 3, p. 518.
(6) Mart. Capell. de Nuptiis Phil. Hymn. in solem.
(7) Phil. ibid. p. 518.
(8) Ibid. p. 517.
(9) Œdip. t. 3, p. 535.
(10) Schol. Apul. in l. 11, Metamorph.
(11) Kirker, ibid.
(12) Euseb. præp. Ev. l. 9, c. 31 & 33, p. 448, 449.

astres, et les élémens étant, suivant Eusèbe (1), les grands Dieux, et même les seuls Dieux des Phéniciens, il n'est pas étonnant que l'étude de l'Astronomie et de la Nature, ne fît partie de la science des artistes qui sculptoient les images des Dieux, ou qui leur élevoient des temples. Aussi l'Architecte Phénicien commence-t-il (2) par faire orienter le temple qu'il construit. A l'imitation du temple de Tyr, où étoient les deux fameuses colonnes consacrées aux vents et au feu, l'artiste Tyrien fit aussi deux colonnes de bronze, qui furent placées à l'entrée du porche du temple (3). C'étoit là aussi qu'on voyoit cette fameuse cuve-hémisphérique, soutenue de quatre groupes de boeufs, trois par trois, qui regardoient les quatre points cardinaux de l'horizon; et ces bases à quatre faces, où étoient sculptées les quatre figures du Zodiaque qui fixent les quatre points cardinaux du firmament par les étoiles royales, savoir, le lion, le boeuf, l'homme et l'aigle, ou le vautour céleste. Les taureaux, ou douze bouvillons, qui entouroient la colonne destinée à soutenir la grande cuve, appelée *mer*, étoient consacrés à la grande Déesse des Tyriens Astarté, celle qui, dans la cosmogonie Phénicienne, met sur sa tête un casque tauriforme, pour symbole de sa royauté : Astarté à qui Hiram (4) lui-même avoit bâti un temple. Cet emblême du boeuf ornoit aussi les bras du trône de Salomon (5), qui s'appuyoit sur des figures de lions, comme étoit appuyé le trône d'Orus en Egypte, ou celui du soleil adoré à Tyr, sous le nom d'Hercule (6), d'Hercule à qui Hiram fit aussi bâtir un temple, et qui étoit avec Astarté la plus grande Divinité de Tyr.

Si Solomon, adorateur d'un Dieu invisible, qui, suivant Moïse, ne doit être représenté par aucune image, a cru pouvoir, sans nuire au spiritualisme de sa religion, imiter la Nature et ses parties dans la construction et la décoration du temple qu'il élevoit à la Divinité; si Moïse avant lui en avoit fait autant, dans la composition du tabernacle, et du chandelier, et dans le choix du costume du grand prêtre; que n'ont pas dû faire les peuples qui, comme les Egyptiens, les Phéniciens, les Perses, les Sabéens, &c. ne connoissoient d'autre cause que l'Univers, et adoroient comme Dieux, le soleil, la lune, la terre, les élémens, les astres; &c. en général, toutes les parties les plus actives et les plus apparentes de la Nature? Aussi voyons-nous que par-tout c'est elle qu'ils ont retracée, sous autant de formes variées, qu'elle en prend elle-même.

Ce que firent Moïse et Salomon, Zoroastre en Perse l'avoit fait dans le fameux antre, ou temple souterrain (7), qu'il avoit consacré au soleil, sous le nom de Mithra. Là, si on en croit Eubule, cité par Porphyre (8), on avoit représenté l'Univers et ses divisions par climats, ainsi que les élémens, les planètes, le Zodiaque et le double mouvement des cieux, celui des fixes et celui des planètes; les points équinoxiaux et les portes du soleil, l'échelle sacrée (9), où étoient rangées les sept planètes suivant l'ordre des jours de la semaine. Nous ne donnerons pas de cet antre sacré une plus ample description, parce que nous aurons lieu d'y revenir dans notre Traité sur les mystères et sur les initiations anciennes. Il en est de même du fameux bas-relief, qui réprésente Mithra (10) monté sur le taureau équinoxial, environné des principaux signes qui président aux saisons, et surmonté des sept autels élevés aux sept planètes. Nous donnerons l'explication de ce monument, dans notre Traité sur la secte

(1) Euseb. præp. l. 1, c. 6.
(2) Joseph. Ant. l. 8, c. 2.
(3) Ibid. l. 8, c. 2.
(4) Ibid. l. 8, c. 2.
(5) Cedren. p. 65.
(6) Joseph. ibid. l. 8, c. 2.
(7) Hyd. de Vet. Pers. Rel. p. 16.
(8) Porph. de Antr. Nymph. p. 106, &c.
(9) Orig. contr. Cels. l. 6, p. 298.
(10) Hyde, de Vet. pers. Relig. c. 4, p. 113.

Mithriaques, connus parmi nous sous le nom de Christianisme. Il suffit de remarquer ici, que les Mages de l'Armenie et de la Cappadoce, adorateurs de Mithra, instruits par Zoroastre, retracèrent aussi la Nature et ses parties dans leurs temples et dans leurs monumens religieux, comme l'ont fait les Egyptiens, et les Juifs, dont nous venons de parler.

Ce génie imitatif se trouve jusqu'au Pérou, dans le temple de Cusco, dont nous avons déjà parlé. On y voyoit la figure du soleil, telle que la représentent nos peintres; elle étoit d'or massif et environnée de rayons d'une prodigieuse grandeur. La lune avoit aussi la sienne en argent (1); son temple étoit vis-à-vis celui du soleil, dont elle étoit comme Junon, et la femme et la soeur. Les portes et les murs du temple étoient revêtus de lames d'argent, comme ceux du soleil étoient d'or. Un autre temple, dédié à la belle planète Vénus, que ces peuples nommoient *Chasca*, offroit la même richesse. Un quatrième temple étoit consacré aux phénomènes de l'air, ou aux météores, au tonnerre et aux éclairs (s). Enfin, il y en avoit un consacré à Iris, ou à l'arc-en-ciel. Ainsi, tout ce qu'il y a d'apparent dans la Nature eut ses autels, et fut retracé dans les temples du Pérou.

Numa qui établit à Rome le culte du feu éternel, qui circule dans toutes les parties de l'Univers, culte qui, par une singulière ressemblance avec le culte des Péruviens, étoit aussi confié à des vestales, Numa voulut que le temple dépositaire du feu sacré eût la figure ronde, afin, dit Plutarque (2), qu'il représentât l'Univers, dont le centre est occupé par le feu, suivant le dogme des Pythagoriciens.

Les Chinois ont consacré deux temples, l'un au *ciel*, et l'autre à la *terre* (3); le premier est *rond*, et le second, *carré*, suivant la théorie des Lettrés, qui disent que notre terre est cube, c'est-à-dire, qu'ils la représentent, comme les Pythagoriciens, par le cube, de même qu'on représenta le ciel par la sphère.

Philostrate suppose qu'Apollonius (4), arrivé à Babylone, y vit un fameux portique, dont la voûte surbaissée représentoit le tableau du ciel. Là, étoient sculptées en couleur d'or, semé d'azur, les images des Divinités de ces peuples, qui, comme on le sait, adoroient les astres; on y voyoit aussi des tapisseries sur lesquelles on avoit brodé les aventures des héròs de la sphère; tels que Persée, les malheurs d'Andromède, c'est-à-dire, les fictions qui avoient pris naissance chez les peuples amis de l'Astrologie, et livrés au Sabisme. La plûpart des fables grecques, suivant Philostrate, les portraits d'Orphée, &c. s'y trouvoient tracés.

Une lecture réfléchie de Pausanias prouvera, que tout le ciel Astrologique avoit été retracé dans les différens temples de la Grèce, et dans les statues de leur héros fabuleux. On y voyoit le temple de Persée, et à côté, comme dans la sphère, le premier des signes, Aries, ou le bélier de Thyeste (5), qui lui-même y avoit son tombeau. La belle étoile de la chèvre, placée dans la constellation du cocher qui suit immédiatement Persée, avoit sa statue en bronze doré dans la place publique des Phliassiens (6). Le cocher lui-même (7), sous les noms d'Hippolyte, de Myrtile, de Cillas, de Sphoereus, avoit ses temples, ses statues, ses tombeaux et ses mystères en Grèce. On y voyoit aussi l'Atlantide, ou Pléïade Steropè, femme d'OEnomaüs, dont il étoit cocher. Les autres Pléïades, sous différens noms (8), s'y retrouvent par-tout adorées (t),

(1) Hist. des Voyages, t. 52, p. 172.
(2) Plut. Vit. Numæ. p. 67.
(3) Recherches sur les Egyptiens & les Chinois, par M. de Paw. t. 2. p, 42.
(4) Philostr. Vit. Apoll. l. 1, c. 18.
(5) Paus. Corinth. p. 60.
(6) Ibid, Corinth. p. 56.
(7) Paus. Corinth. p. 74, 75. Arcad. p. 249; Heliac. p, 157.
(8) Laconic. p. 94. Messeni. p. 142 & 143.

et y ont leurs statues et leurs tombeaux. Ainsi *Phaedra*, la Pléïade (1) qui aima Hyppolite, ou le cocher au-dessous duquel elle est placée, avoit son tombeau près de celui du cocher à Troezène. Ce même génie, sous le nom de Phaéton, avoit aussi son tombeau près des rives du Pô en Italie (2); et là, les Héliades, ou les filles du soleil l'avoient pleuré. Il avoit eu l'avantage de ressusciter (3) sous le nom de Virbius, qu'il prit à la place de celui d'Hyppolite : Esculape avoit fait ce miracle. On remarquera que la constellation du Serpentaire, ou l'Esculape céleste ne se couche jamais qu'il ne fasse lever le cocher. On voyoit à Argos, dans la place publique, un petit tertre, sous lequel avoit été enterrée, dit-on, la tête de Méduse (4), laquelle est aussi placée dans les cieux, au-dessus du bélier, et sous Persée; cette tête (5) étoit un talisman pour ceux de Tegée en Arcadie, ou du moins la chevelure qui en fut détachée. Le taureau céleste, peint agenouillé dans la sphère, et consacré à la lune qui y a son exaltation, avoit son autel (6) et son image marquée de l'effigie de la lune, en Bœotie, où on l'appeloit le boeuf de Cadmus. On appelle encore en Astronomie ce taureau (*Portitor Europae*), le ravisseur d'Europe, soeur de Cadmus. Il étoit, suivant Lucien (7), le type original du fameux boeuf Apis, lequel portoit aussi sur son corps, comme le boeuf de Bœotie, l'effigie de la lune, ou de la planète qui a son exaltation au taureau. Il étoit aussi le type du veau d'or qu'adoroient les Israélites, puisque ce veau dor, ainsi que les veaux d'or de Jéroboam, étoient une imitation des boeufs sacrés des Egyptiens (8), comme l'a reconnu St. Jérome. C'est ce même animal céleste dont Io, fille d'Inachus (9), prit la forme dans sa métamorphose. On remarquera, qu'*Io* étoit le nom de la lune (10) dans la langue mystique des Argiens, et celui que donnent encore à cet astre les Cophtes, ou les descendans des anciens Egyptiens. Toute l'aventure d'Io étoit retracée chez les anciens Grecs (11), dans la Laconie, dans l'Attique. Sur les bords de l'Inachus père d'Io, on voyoit les autels du soleil. Les Gémeaux, ou le signe (12) qui renferme les Dioscures, Castor et Pollux, suivant d'autres, Apollon et Hercule, ou même Amphion et Zéthus, avoient leurs statues, leurs tombeaux, et leurs temples en Laconie, en Bœotie, à Samothrace, &c. on les honoroit d'un culte particulier à Sparte, et leur statue consistoit en deux bâtons (13) unis entre eux par deux autres attachés à chaque bout. Lucien prétend que le temple et l'oracle qu'avoit Apollon à Didyme, tiroit son nom d'un des Gémeaux appelé Apollon et qu'il étoit soumis à son influence (14); c'est en ce même endroit qu'il dit, que le serpent qui rendoit des réponses à Delphes sous le trépied, ainsi que la Pythie, ou la Prêtresse, représentoient l'un le serpent céleste, l'autre la vierge de nos constellations, cette Thémis, ancien oracle des Grecs, ou la fille de Thespies à qui Apollon donna le don de prophétie, et dont il mit l'image dans les cieux, suivant Théon (15). M. Hyde en fait la Sumbula (16), ou la Sybille des Persans et des Caldéens.

Les Dioscures, ou les Gémeaux conservèrent souvent dans leurs statues et

(1) Ibid. Corinth. p. 75.
(2) Paus. Attic. p. 3; & Plut. de iis qui Serò. p. 557.
(3) Paus. Corinth. p. 69. Virgil. Æneid. 7.
(4) Paus. Corinth. p. 63.
(5) Arcad. p. 276.
(6) Paus. Boiotic. p. 291.
(7) Lucian. de Astrolog. p. 986.
(8) Hierony, ad cap. 4, Oseæ. Lactan. de Verâ Sap. c. 10.
(9) Ovid. Fast. 2, l. 5.
(10) Eustath. Comm. in Dionys Perieg. p. 23. Chronic. Alex. p. 96.
(11) Paus. Attic. p. 23. Lacon. p. 101.
(12) Paus. Corinth. p. 60.
(13) Plutarch. t. 2. p. 478.
(14) Lucian. de Astrol. p. 993.
(15) Theon. Comment. ad Arat. Phæn. p. 129.
(16) Hyd. de Vet. Pers. Relig. ch. 32. p. 391.

dans leurs images le signe de leur origine céleste, dans l'étoile qui étoit placée sur leur tête; ce qui désignoit d'une manière non équivoque une constellation. On conservoit (1) dans leur temple l'oeuf sacré, symbole du Monde, dont on les disoit éclos; chacun des hémisphères ou demi-coquilles leur servoit de bonnet, et indiquoit leur passage successif dans l'hémisphère ténébreux et dans l'hémisphère lumineux. On les voit souvent unis aux filles de Leucipe (2), ou aux Pléïades qu'ils avoient enlevées. Toute la Messenie et la Laconie (3) étoient consacrées à ces génies, qui y avoient des autels, des statues et des temples; on les honoroit sous le titre imposant (4) de Grands-Dieux, ou de Cabires.

Le signe du Cancer para souvent la poitrine de la figure de la lune qui y fixoit son domicile, et fut un des attributs caractéristiques de la fameuse Diane d'Ephèse, dont les Grecs d'Europe (5) empruntèrent le culte et les images. Le lion céleste donna sa peau pour parure à Hercule, dont la statue sous ce costume se retrouve par toute la Grèce. Hercule est le soleil, et le lion le domicile de cet astre. La même raison qui fit donner à la lune ou à Diane l'écrévisse pour parure, fit donner le lion ou la peau de cet animal au soleil ou à Hercule. Ainsi les habitans d'Héliopolis, ville consacrée au soleil dont elle portoit le nom, honoroit d'un culte religieux les lions (6), au rapport d'Ælien. Les portes des temples, les tuyaux des fontaines en portoient l'effigie en Egypte, par la raison, dit Plutarque (7), que le soleil parcourt ce signe, au temps où le Nil se déborde tous les ans.

La belle constellation du Charriot, placée dans les cieux sur le Cancer et sur le lion, appelée la très-belle ou Callisto, devint une nymphe (8), mère d'Arcas. Elle avoit son tombeau en Arcadie, ainsi que le Boote qui la suit, et qu'on appela Arcas, fils de Callisto (9); le lieu où il étoit enterré s'appeloit l'autel du soleil. Près de-là étoit le temple de Vesta, de forme ronde comme celui que fit bâtir Numa à Rome, et dont nous avons parlé (10) plus haut; on y voyoit aussi le tombeau de la fille de Céphée.

La constellation du Serpentaire, Esculape (11), avoit par toute la Grèce ses statues et ses temples. Les Rhodiens sacrifioient à cette constellation sous le nom de Phorbas, fils de Triopas (12), et chéri d'Apollon. On retraçoit dans les temples l'image des Centaures (13), qui sont aussi dans les cieux. Orion avoit son tombeau à Tanagre (14) en Boeotie. Le chien d'Orion, ou Sirius, recevoit des hommages des Egyptiens, qui en son honneur (15) établirent le culte du chien. Les habitans de l'île de Zéa (16), près de l'Eubée, ainsi que ceux de la Calabre, sacrifioient aussi à cet astre.

Les Syriens avoient consacré dans leur temple l'image du poisson austral, qui est à l'extrémité du verseau, et celle des deux poissons qui sont dans le douzième signe du zodiaque. Elles étoient (17) en or, et c'étoit pour eux des divinités tutélaires, ou des talismans, qu'ils appeloient leurs Dieux Pénates, ou au moins Hygin en traduit ainsi le nom.

Le signe du verseau porte le nom de

(1) Pausan. Lacon. p. 97.
(2) Paus. Messen. p. 141.
(3) Paus. p. 16, 96, 103, 65, 141, 109, 166, 228.
(4) Attic. p. 30.
(5) Paus. Corinthiac. p. 46. Achaic. p. 207.
(6) Ælian. de Animal. l. 12, c. 7.
(7) Plut. de Isid. p. 366.
(8) Paus. Arcad. p. 238.
(9) Ibid. p. 243.
(10) Ci-dessus, p. 62.
(11) Servius, in Æneid. l. 11, v. 259.
(12) Hygin. l. 2.
(13) Pausan. Eliac. p. 157.
(14) Bœotic. p. 297.
(15) Ælian. de Animal. l. 10, c. 47.
(16) Germanic. Comment. in Arat. Apotelesm.
(17) Hygin. l. 2.

Deucalion,

Deucalion, et on montroit son tombeau à Athènes (1), ville de Cecrops, autre nom du même signe.

Le Pégase, ou cheval céleste, placé sur le verseau, dont il fait à son lever jaillir l'eau, étoit (2) aussi représenté en beaucoup d'endroits. LeDauphin de nos constellations, qui porta Arion, s'y trouvoit aussi, et spécialement (3) en Bœotie. En un mot, il n'estpoint de constellation dans les cieux, qui n'ait eu ou son temple, ou sa statue, ou son tombeau, et quelqu'image de ses aventures mythologiques dans la Grèce, en sorte que l'on peut appliquer aux Grecs, ce que l'auteur d'un ouvrage, attribué à un des Mercures Egyptiens, disoit de l'Egypte (4), qu'elle retraçoit dans ses temples et dans ses divisions géographiques l'image des cieux.

On peut dire que tout le ciel étoilé étoit descendu sur le sol de la Grèce, pour y prendre un corps et une figure. On a pris le change, et à tort on a cru que c'étoit la terre des Grecs qui avoit peuplé l'Olympe, tandis qu'elle n'en avoit fait que retracer les images et animer dans ses poèmes toutes les constellations, que l'Astronomie avoit depuis long-temps groupées. La Nature fut imitée par ses adorateurs.

Ainsi, les anciens Sabéens, pour qui les corps célestes étoient autant de divinités (5), donnèrent aux temples de leurs Dieux, des figures analogues à la nature des planètes, ou des étoiles qu'ils adoroient. Le monde, ou la cause universelle, eut un temple de forme Sphérique, telle que celle que les Romains donnèrent à celui de Vesta, ou du feu, ame universelle du monde. Le temple de la lune étoit octogone; celui du soleil carré; celui de Jupiter triangulaire; celui de Saturne exagone; et ainsi des autres; chacun avoit son polygone particulier, affecté par l'Astrologie à chaque planète.

Les talismans consacrés aux planètes furent faits d'après ces principes géométriques, comme on peut le voir dans Kirker, et comme on peut en juger par ceux qui nous restent (6). Depuis le triangle jusqu'à l'ennéagone, chaque polygone fut affecté à une planète différente, et le talisman, soumis à l'influence de la planète, devoit en prendre la forme. Il paroît que le même génie Astrologique exigea les mêmes proportions dans la construction des temples consacrés aux planètes.

Les étoiles de l'Ourse avoient un temple et des autels chez les Crétois (7), qui transportèrent ce culte en Sicile; ils les appeloient les *Déesses mères* (u), et ils racontoient qu'elles avoient nourri Jupiter: c'est en reconnoissance de ce service, qu'elles furent placées dans l'Olympe, dans la constellation qu'on appelle l'Ourse. La plûpart des peuples voisins venoient en foule à leur temple apporter de riches présens, et offrir des sacrifices avec une somptuosité et une magnificence que rien n'égaloit. Souvent même les oracles avoient commandé ce culte à des particuliers et à des villes, comme un moyen sûr pour obtenir le succès de leurs désirs et les faveurs de la fortune, parce qu'ils voyoient en elles la source féconde de tous les biens pour les états comme pour les particuliers.

Cette haute idée qu'on avoit de la puissance de ces étoiles, fit apporter de toutes parts les dons les plus brillans dans leur temple, qui lui-même fut bâti à grands frais, et étonnoit les yeux par sa masse imposante et par sa magnificence. Nous avons vu (8) le culte de ces mêmes étoiles établi en Arcadie, où Callisto avoit son tombeau et étoit

(1) Pausan. Attic. p. 16.
(2) Paus. Corinth. p. 46, 47.
(3) Bœot. p. 304.
(4) Hermes, in Asclepio.
(5) Poocke, Spec. Hist. Arab. p. 145.
(6) Kirker, Œdip. t. 2, part. 2, p. 72.
(7) Diod. Sic. l. 4, c. 79, 80, p. 323.
(8) Ci-dessus, p. 64.

honorée comme une des plus anciennes Nymphes du pays; on révéroit en elle la mère d'Arcas, qui passoit pour avoir donné son nom à l'Arcadie. Nous avons vu déjà les mêmes astres circompolaires adorés à la Chine (1), où ils avoient un superbe temple; on y trouvoit leur image (2), qui n'étoit autre chose qu'un cartel semé d'étoiles. Cette constellation est trop belle, trop remarquable par sa forme, et sur-tout trop utile pour les navigateurs, pour n'avoir pas reçu les hommages des adorateurs du soleil, de la lune et des astres, c'est-à-dire, de tout l'Univers dont le Sabisme étoit la religion. La lune, dans son appulse près des étoiles de l'Ourse, prit elle-même le nom de Callisto chez les Arcadiens (3).

La même beauté, le même éclat qui fit aussi remarquer Sirius, joint à sa fonction de signe avant-coureur du débordement du Nil pour les Egyptiens, lui avoit fait décerner les honneurs divins, comme nous l'avons déjà dit. Certains peuples même prirent le nom de Kelbéens, du mot Kelb ou Caleb, qui veut dire chien, et ils le prirent, parce qu'ils s'étoient spécialement voués au culte de la Canicule, dont le chien, qu'ils révéroient, étoit l'image. Ces peuples étoient des Curdes (4), qui habitoient le mont Liban et qui furent quelquefois maîtres de l'Egypte, d'où ils purent emprunter le culte du chien, comme les Juifs en avoient emprunté celui du boeuf Apis, dont les veaux d'or n'étoient qu'une imitation. Les rits de leur religion étoient contenus dans un ouvrage appelé Souph Sheït, ou livre de Seth, à qui ils l'attribuoient. Il est bon d'observer que *Seth* est un des noms de la canicule, ou plutôt de Sirius, la belle étoile de cette constellation : aussi dit-on de Seth (5), qu'il avoit une face très-brillante. C'étoit des altérations de la lumière de cet astre que plusieurs peuples, tels que ceux de Cos, tiroient des pronostics (6) pour toute l'année. On appela colonnes de Seth des colonnes sur lesquelles on prétend que furent gravées (7) les connoissances Astronomiques avant le déluge. Seth, ou Sirius, est la plus belle étoile du ciel, l'astre que les Perses disent avoir été préposé (8) par Ormusd pour chef et surveillant de tout le ciel. Cette fonction dut naturellement le constituer inventeur de l'Astrologie, et donner lieu à l'équivoque des livres Astrologiques de Seth, et des colonnes de Seth, élevées dans la Siriade.

Les Japonois, qui ont consacré plusieurs animaux, comme les Egyptiens, et dont le culte est également symbolique, honorent spécialement le chien, et ils n'ont point encore oublié l'origine Astronomique de ce culte. Ils disent que, c'est parce qu'un de leurs empereurs est né sous la constellation (9) du chien; tradition sans doute défigurée, mais qui renferme le germe de l'institution primitive. Chaque rue contribue à l'entretien de ces animaux; s'ils sont malades, on doit leur porter des secours dans les loges qui leur sont destinées; s'ils meurent, on les enterre sur les montagnes et dans les lieux affectés à la sépulture des hommes; il n'est pas permis de les maltraiter. On sait que le respect des Egyptiens pour cet animal alloit aussi loin, et qu'il n'eut pas été sûr de tuer un chien. Il y eut des guerres de religion en Egypte pour un chien tué. Comme les Japonois, les Egyptiens nourrissoient des chiens aux frais de l'état, et prenoient le deuil (10) quand le chien sacré étoit mort. Ce chien n'étoit autre chose que l'image d'Anubis, ou du génie céleste, qui siégeoit dans la constella-

(1) Ci-dessus, p. 32.
(2) Relat. de Magalahens. p. 346.
(3) Paus. Arcad. p. 266.
(4) Hyd. Vet. Pers. Relig. p. 491.
(5) Cedren. p. 8.
(6) Cicer. de Divin. in Fine.
(7) Joseph. Antiq. l. 1, c. 2.
(8) Plut. de Isid. p. 370.
(9) Contant d'Orv. t. 1, p. 262.
(10) Diod. l. 1, p. 76.

tion (1) du grand chien. Il y a beaucoup d'apparence que le culte du chien au Japon avoit la même origine.

L'auteur de l'Alcoran parle du culte idolâtrique qui existoit avant le prétendu déluge de Noë. Parmi les idoles des différentes divinités(2), il en est quatre ou cinq qui portent le nom de constellations très-connues chez les Orientaux, telles que Nesra, ou l'aigle ; Aiyûk, ou la chèvre ; Yagutho, ou les Pleïades ; et Suvvaha, ou Al-Hauwâ, le serpentaire. On retrouve tous ces noms dans le commentaire de M. Hyde, sur les tables Astronomiques de *Ulug-Beigh*, prince Tartare. Ce sont des monumens du culte idolâtrique des Sabéens, qui, au rapport d'Abulfarage (3), se faisoient des idoles à la ressemblance des substances célestes et des astres dont ces idoles recevoient (4) les influences. Les Egyptiens avoient été, suivant Maimonides que nous avons déjà cité, les auteurs (5) de ce culte idolâtrique rendu aux images des astres; ce qui s'accorde bien avec ce que dit Lucien (6), que les animaux sacrés de l'Egypte n'étoient que les images vivantes des astres. Ceux à qui le culte des animaux déplut, préférèrent les images de métal, de pierre, ou de bois ; mais elles n'en représentoient pas moins les astres, et elles étoient censées par leurs consécrations propres à recevoir les influences des corps célestes : de cette espèce étoient les idoles de Nesera, d'Yagutho, d'Aiyûk et de Suvvaha, nommés par l'auteur de l'Alcoran, dont Selden (7) a rapporté le passage.

Nous trouvons d'autres statues ou d'autres images des astres, dont les rapports avec les corps célestes ne sont susceptibles d'aucun équivoque : telles sont ces figures, dont le front est surmonté du croissant la lune, et dont la tête est ornée des rayons du soleil, ou décorée d'un bonnet semé d'étoiles, ou surmontée d'une seule étoile. Ces figures ne laissent pas de se rencontrer en très-grand nombre dans les monumens anciens, sur-tout celles dont le croissant, ou des rayons solaires forment la parure ; et on ne peut s'empêcher d'y reconnoître les traces de la religion universelle, dont nous recueillons ici les vestiges, comme autant de preuves de l'universalité du culte rendu à la Nature. Ailleurs, c'est un globe qui repose sur la tête de ces images, comme sur celle d'Atlas. Porphyre (8) nous dit, que les Egyptiens représentoient le Dieu-Monde, ou l'Univers, sous la figure d'un homme debout, revêtu des épaules aux pieds d'un magnifique manteau, nuancé de mille couleurs, et soutenant de sa tête un immense globe. Souvent ces figures symboliques fouloient aux pieds le globe de l'Univers, ou le tenoient dans leur main.

M. Hyde observe de Tharé, père d'Abraham, dont le Sabisme étoit la religion, qu'il étoit un artiste célèbre, qui faisoit métier de sculpter des idoles (9), et qu'il n'étoit pas donné à tout le monde d'exercer cette profession, parce qu'il falloit pour cela connoître parfaitement toutes les parties de l'Astrologie ; ce qui s'accorde bien avec ce que dit Synesius (10) sur la science des prêtres Egyptiens, chargés de composer les figures représentatives de leurs Divinités. Joignons-y aussi le passage de Chérémon, qui, après nous avoir dit que les Egyptiens ne connoissoient d'autres Dieux que le soleil, la lune, les planètes, les signes du zodiaque, les Décans, et en général tout le système céleste qui règle la fatalité, ajoute que c'étoit là-dessus que

(1) Ælian. de Anim. l. 10, c. 47.
(2) Selden. proleg. p. 46. Azoara. l. 81.
(3) Abulf. Hist. Dyn. p. 2.
(4) Hyd. Rel. Pers. p. 88.
(5) Maimonid. part. 3, c. 38, p. 425. Et More Isaac. l. 2, c. 6. Apud Œdip. Kirker. t. 1, p. 172.
(6) Lucian. de Astrol. p. 686.
(7) Seld. Proleg. p. 47.
(8) Euseb. Præp. Ev. l. 9, c. 9 & 11.
(9) Hyd. de Vet. Pers. Rel. p. 63.
(10) Synes. in Calvit. p. 73.

rouloient leurs fables sacrées, et que c'étoit-là ce qu'ils représentoient dans leurs temples (1) par leurs statues, et par tout l'appareil de leur culte.

La défense faite par Moïse au peuple Juif d'adorer le soleil, la lune et toute la milice céleste, ne se trouve liée à celle qu'il leur fait également d'adorer des représentations (2) d'animaux, d'hommes, de quadrupèdes, de reptiles et d'oiseaux, que parce que ces deux cultes étoient intimement liés entre eux, comme l'être adoré l'est à son image, soit naturelle, soit symbolique. C'étoit le culte Egyptien principalement que Moïse avoit en vue.

C'étoit à l'imitation du culte idolâtrique de l'Orient, et sur-tout de l'Egypte, que les Grecs d'Ionie, au rapport de (3) Cédrénus, consacrèrent des simulacres au soleil, à la lune, et aux corps célestes, par qui ils supposoient que toute la Nature sublunaire étoit gouvernée, suivant les rapports que les planètes avoient avec les autres astres dans le cours de leur révolution. De-là dépendoit la naissance et l'accroissement de tous les corps, ainsi que toutes les variations de l'air, qui influent si fort sur la végétation universelle.

Athanase (4), après avoir décrit toutes les absurdités prétendues des fables sacrées des anciens et la monstruosité de leurs idoles, convient que leurs plus savans auteurs assuroient, que tout le culte idolâtrique s'adressoit au soleil, à la lune, aux élémens, et à toutes les parties de la Nature, auxquelles, disent-ils, on ne peut contester d'être des causes éternelles et divines, douées de vie et de raison et d'une nature supérieure à celle de l'homme, et conséquemment d'être des Dieux, suivant la définition que nous avons donnée de ce mot, au commencement de cet ouvrage.

Un des savans les plus instruits chez les Romains, Varron (5), prétend que ces simulacres et ces idoles, que l'antiquité avoit consacrés, n'étoient qu'un moyen de réveiller dans l'esprit des peuples des idées plus relevées, et qui tenoient à l'ordre physique du Monde, et de l'élever jusqu'à la contemplation de l'ame du monde et de ses parties, c'est-à-dire, à la contemplation des véritables Dieux. On sait d'ailleurs, que toutes les explications de Varron sont tirées de la physique, et qu'il rapporte tous les Dieux à la Nature et à ses parties; conséquemment il ne devoit voir dans leurs idoles que les images des êtres physiques.

Simplicius (6) prétend que tous les temples, les édifices sacrés, toutes les images des Dieux ont été faites à l'imitation des cieux, et qu'elles ont avec eux des rapports symmétriques, afin de mieux recevoir l'influence lumineuse des Dieux; qu'il n'y a point de culte sans cette correspondance. C'étoit aussi l'opinion des anciens Sabéens (7), au rapport de M. Hyde. Ils regardoient les corps lumineux des sept planètes, comme sept palais, ou sept temples habités par des Dieux, ou par des Génies, ou des Anges qu'ils appeloient *des Rois*; dénomination qui a donné lieu à bien des méprises sur l'histoire des siècles mythologiques. En conséquence, ils imitoient ces palais ou temples célestes par des édifices sacrés, qu'ils consacroient sur la terre à ces Génies, dont ils renfermoient les images dans ces monumens: telles étoient les chapelles de Moloch, de l'astre Remphan, dont parlent les livres Juifs et les actes des Apôtres. Ils avoient pour ces images autant de respect que pour les astres eux-mêmes, ajoute M. Hyde (8); ils leur adressoient des prières, leur of-

(1) Euseb. Præp. Ev. l. 3, c. 4, p. 92.
(2) Deuteron. c. 4.
(3) Cedren. p. 46.
(4) Athanas. Contr. Gent. p. 28.

(5) August. de Civ. Dei. l. 7, c. 5.
(6) Simplic. in Aristotel. de Cœl. p. 32.
(7) Hyd. de Vet. Pers. Relig. p. 63 & 128.
(8) Ibid. p. 129.

froient de l'encens et des parfums ; ils se revêtoient eux-mêmes d'habits d'une couleur agréable à la planète. La statue ou l'image de chaque astre étoit du métal qui lui étoit consacré, et représentoit la figure de la constellation : ainsi la constellation du Céphée, dans laquelle on avoit peint autrefois un berger et ses brebis(1), avoit pour image la statue d'un berger accompagné de ses brebis, et on proposoit cette image ou ce simulacre au respect et à la vénération du peuple. C'étoit toujours une suite du principe, qu'il falloit que la terre imitât le ciel, pour obtenir l'assistance des Dieux (2) et pour qu'ils se plussent à y descendre et à honorer leurs images et leurs temples de leur présence.

On poussa encore plus loin ce principe d'imitation ; on l'appliqua aux distributions politiques et aux divisions des différentes parties du systême social, afin de les soumettre à l'influence du ciel, et de mettre les villes et les empires immédiatement sous la protection des Dieux. Ainsi chacune des tribus Arabes avoit pris une étoile, ou une planète pour patron ou pour génie tutélaire, et elle en conservoit l'image ou le talisman ; c'étoit son Fétiche, ses Dieux Pénates, ou ses Therapims, tels que ceux de Laban. La tribu Hamyar, comme nous l'avons déjà dit, étoit sous la protection du Soleil (3) ; la tribu Cennah, sous celle de la Lune ; une autre, sous la protection de la planète Jupiter ; celle-ci, sous la protection de l'oeil du Taureau, ou de la belle étoile Aldébaran ; une autre, sous celle de Sirius ; celle-ci, sous la tutele de Mercure ; celle-là, sous celle de Canopus, ou de la belle étoile du Vaisseau céleste. Chaque tribu Arabe avoit son étoile, comme chaque tribu Juive son drapeau, sur lequel étoit peint un des douze signes du zodiaque. Kirker (4) a fait graver cette distribution symétrique des douze tribus, rangées chacune sous son enseigne, telle que le génie Astrologique des Juifs, en cela le même que celui des Arabes, l'avoit conçue.

Le camp des Hébreux est formé sur un grand quadrilatère, divisé en seize cases, dont quatre plus voisines du centre sont occupées par les images des quatre élémens. Les quatre cases, qui terminent les quatre angles du quadrilatère, portent l'empreinte des quatre signes que les Astrologues appelent fixes (x), et qu'ils soumettent à l'influence de quatre grands astres, appelés étoiles royales, dont nous avons parlé plus haut ; savoir le lion, le taureau, l'homme du verseau, et le scorpion influencé par la belle étoile du vautour céleste, espèce d'aigle qui monte sur l'horizon avec ce signe, et qui fait à son égard la fonction de Paranatellon. Les autres signes sont rangés sur les quatre faces du quadrilatère et dans les cases parallèles et intérieures. On remarque une étonnante correspondance entre les caractères que Jacob dans sa prophétie (5) donne à chacun de ses enfans, et les caractères des signes ou des planètes qui ont leur domicile dans ces signes. Le verseau, dont l'eau s'écoule dans les cieux vers le pôle austral, et le premier des quatre signes royaux en montant, sert d'enseigne à Ruben, premier fils de Jacob, que son père compare à l'eau qui s'écoule. Le lion est peint sur le pavillon de Juda, que Jacob a comparé à cet animal, qui dans les cieux est le domicile du soleil, de cet astre lumineux dont tous les peuples ont fait leur Dieu, sous les noms d'Adonis, de Mithra, de Christ, &c. Ephraïm, que Moïse assimile au bœuf (6) a pour enseigne le taureau céleste. Dan, celui que Jacob compare au Céraste, espèce de serpent, est casé sous le signe du scor-

(1) Cæsius. Cœlum. Astron. Hyd. c. 5, p. 131.
(2) Kirker, Œdip. t. 3, p. 157.
(3) Abulf. Hist. Dyn. p. 101.
(4) Kirekr, Œdip. t. 2, part. 1, p. 22. Villapand. t. 2. Descrip. Templi. Origen. Contr. Celsum. l. 6, p. 299.
(5) Genes. c. 49.
(6) Deut. c. 33, v. 17.

pion, auquel repond le vautour ou l'aigle tombant. Cet oiseau, selon Kirker, fut souvent substitué sur le pavillon de Dan, pour des raisons mystiques qu'il est aisé de sentir, quand on sait que ce signe étoit redouté, à cause de sa terrible influence. Typhon y avoit établi son empire : il n'en fallut pas davantage pour en faire proscrire l'image et y substituer celle de son Paranatellon, le vautour ou l'aigle. C'est ce qu'on a fait, comme on le voit par les quatre figures fameuses dans les peintures sacrées des Juifs et des Chrétiens ; savoir le lion, le boeuf, l'homme, et l'aigle. Ce sont les quatre animaux de l'Apocalypse, qui est une copie des livres d'Ezéchiel, où on les trouve roulant autour de cercles enflammés. Ce sont les quatre animaux qui accompagnent les quatre Evangélistes, &c. Nous aurons occasion d'en parler plus au long dans notre explications du livre Apocalyptique de la secte Phrygienne, ouvrage composé par un des prophêtes, ou illuminés de cette société d'initiés, que nous appelons vulgairement l'écrivain de Pathmos, ou St. Jean. Le bélier, domicile de la planète de Mars, chef de la milice céleste et des douze signes, est affecté à Gad, dont Jacob fait un guerrier, chef de son armée. Le Cancer, où sont les étoiles appelées les ânes, forme l'empreinte du pavillon d'Issachar, que Jacob assimile à l'âne. Le Capricorne à queue de poisson, que les Astronomes appellent le fils de Neptune, devient l'enseigne de Zabulon, à qui son père dit qu'il habite le bord de la mer. Le chasseur du Sagittaire, que précède le loup céleste, devient l'emblême de Benjamin, que Jacob compare au chasseur ; les Romains y avoient placé le siège de Diane, Déesse des chasses. La Vierge, domicile de Mercure, est peinte sur le pavillon de Nepthali, dont Jacob vante l'éloquence et la légèreté à la course, attributs distinctifs de Mercure. Siméon et Lévi sont unis entre eux par Jacob, comme le sont les deux poissons sous lesquels ils sont casés.

Il seroit difficile de regarder comme un jeu du hasard une série de rapports aussi marqués, entre les signes Astronomiques et les caractères distinctifs des chefs des douze tribus, et qui leur sont donnés par celui qu'ils regardent comme le père de leur horde ; sur-tout quand on se rappelle que les Caldéens, les Arabes et les Egyptiens leurs voisins, avoient donné à l'Astrologie une si grande influence dans l'ordre civil et dans l'ordre religieux. Aussi Diodore de Sicile, dans son 40e. livre cité par Photius (1), disoit que Moïse avoit divisé son peuple en douze tribus, parce que ce nombre est parfait et qu'il correspond à la division même de l'année. Il ajoutoit que la grande Divinité de Moïse et même la seule étoit, comme celle des Perses, la circonférence du ciel qui embrasse la terre, et qui est le maître suprême de toutes choses ; que c'est pour cela qu'il ne figura pas la Divinité sous une forme humaine. Ainsi Moïse auroit calqué sa ville, ou son petit état sur le Monde.

C'est ce que fit Platon dans le plan qu'il conçut de sa République, comme l'a très-bien remarqué Proclus (2) son commentateur, qui nous en a développé les rapports avec le ciel. Il suffit de lire Platon (3) lui-même, pour s'assurer de la justesse de l'observation de Proclus, et pour reconnoître que toutes les divisions des tribus et leurs sous-divisions (4), celle de la ville et de ses quartiers, sont toutes des divisions consacrées dans la sphère, et imitées à dessein par Platon.

Lycurgue (5), si on en croit Lucien, emprunta aussi du ciel tout le plan d'administration et de distribution qu'il appliqua à sa République.

Cécrops, que l'antiquité mythologique

(1) Phot. Codex. 244.
(2) Procl. in Tim. Plat. l. 1, p. 16.
(3) Plat. de Legib. l. 5, p. 745. Euseb. Præp. Ev. l. 12, c. 47, p. 610.
(4) Kirker, Œdip. t. 3, p. 217. Et Marsilius Ficinus.
(5) Lucian. de Astrolog. p. 994.

place dans le Verseau, dans la case occupée par le premier des douze fils de Jacob, partagea les Athéniens en quatre parties, ou tribus premières (1), nombre égal à celui des saisons; chaque tribu en trois peuples, ce qui donne autant de peuples que de signes; et chaque peuple en trentièmes, ce qui fait précisément autant de trentièmes qu'il y a de dégrés au signe, ou de jours au mois: d'où il résultoit (2) une somme de petites sous-divisions égale aux trois cent soixante dégrés et aux trois cent soixante jours de l'année, sans épagomènes. Chacune (3) de ces tribus étoit sous l'invocation d'un héros ou d'un génie, dont le nom est dans les constellations, tel que Thésée, Léon, Egée, &c. Suidas (4) remarque avec raison, que cette division de Cécrops étoit relative aux quatre saisons, aux douze mois et aux trente jours de chaque mois, et conséquemment aux signes et aux parties de signe qui y correspondent.

Chun (5), chez les Chinois, divise aussi la Chine en douze Tchéou et désigne douze montagnes. Cette division revient à celle des astrologues qui ont partagé la terre en douze climats (6), soumis chacun à l'influence d'un des douze signes du zodiaque. Le cercle de l'horizon fut, comme nous l'avons déjà dit, divisé en douze, par une suite du même systême d'influences de la part des douze signes. On retrouve la même opinion chez les peuples de la Corée (7), qui pensent que le monde est divisé en douze cantons, ou douze royaumes.

A l'autre extrémité de l'Univers, on vit les Etrusques se distribuer en douze cantons, et nommer en commun un roi, qui les gouvernoit, comme le soleil régit l'Univers en versant sa lumière dans les douze divisions du ciel. Chaque canton lui donnoit un satellite, ou licteur, qui lui composoit un cortège représentatif de l'ordre duodécimal des génies, qui formoient le cortège du soleil. Ce fut d'eux que Romulus emprunta son idée des douze licteurs, qui accompagnoient toujours le premier magistrat des Romains (8). Les Etrusques étoient fort versés dans la science religieuse de l'Orient, et avoient porté avec eux en Italie les distributions politiques créées par les peuples d'Asie.

Les peuples d'Œolie (9) formoient une confédération de douze villes, et s'unissoient pour célébrer en plein air le culte du soleil, sous le nom de Bacchus.

Douze villes d'Ionie (10) s'étoient aussi réunies, pour faire bâtir un temple commun, appelé *Pan-Ionium*. Hérodote observe que la division duodécimale (11) reçue chez les Ioniens, subsistoit parmi eux, même avant leur établissement en Asie, lorsqu'ils occupoient encore le Péloponèse. Il ajoute que les Achéens qui les chassèrent avoient adopté cette division. Ils célébroient tous en commun (12) les fêtes dites *Apaturies*.

L'empereur Hadrien, qui accordoit une grande importance à l'influence du ciel et des astres, bâtit à Jérusalem, qu'il appela *Ælia*, nom dérivé de celui du soleil et du sien (*Ælius*), un superbe édifice appelé Dodécapylon, où Temple aux douze Portes; allusion manifeste aux douze maisons du soleil, *Hélios* (13). Il divisa aussi la ville en sept quartiers, division relative au nombre des planètes, et des sphères

(1) Julius Pollux. Onomast. l. 8, c. 9, §. 31.
(2) Corsini. Fast. Attic. t. 1, p. 188.
(3) Strab. l. 9.
(4) Suid. Voc. Γεννηται.
(5) T. 1, du Mémoire des Missions de Pekin. p. 164.
(6) Theod. Episcop. Tars. l. 3. Apud Photium. Cod. 223. p. 667.
(7) Contant d'Orville, t. 1, p. 176.
(8) Tite Live, Decad. 1, l. 1, c. 8.
(9) Herodote, l. 1, c. 149.
(10) Ibid. c. 141.
(11) C. 145.
(12) C. 147.
(13) Chronic. Alex. 597.

planétaires. La nouvelle Jérusalem de l'Apocalypse a aussi douze portes, douze fondemens, douze génies à chaque porte (1). L'Astrologie dirigea le plan de cette ville chimérique, comme elle avoit dessiné celui de la nouvelle ville bâtie par Hadrien; c'étoit l'esprit du siècle et la grande science à la mode. Les Byzantins (2) avoient dans leur ville un édifice public appelé Zeuxippe, ayant quatre portes, et au milieu duquel étoit élevée la statue du soleil de forme colossale; ils appeloient ce lieu *Hélion*, du nom du soleil.

On voit dans un livre Chinois (3), l'indication de la cérémonie qui se faisoit à l'ancien palais, le premier de chaque lune. Ce palais renfermoit quatre bâtimens, dont les portes regardoient les quatre coins du monde; le bâtiment de l'est étoit pour les lunes de printemps; celui de l'ouest pour celles d'automne; celui du midi pour celles d'été, et celui du nord pour celles d'hiver; à côté de ce palais, il y avoit douze loges pour les douze lunes. C'est là que l'empereur et les grands venoient faire la cérémonie de l'immolation de la brebis, ou de l'animal qui préside au premier de nos signes. Alors le président du tribunal de mathématiques, ou le chef des Astrologues annonçoit le jour de la lune; ensuite on montoit à la tour, et on observoit vers les quatre parties du monde. Cet édifice avoit beaucoup de ressemblance avec le labyrinthe d'Egypte (4), dont nous avons parlé plus haut, et dont nous avons fait voir les rapports avec les divisions célestes. Les Chinois ont aussi une division du Zodiaque en vingt-quatre parties (5); ils ont consacré cette division dans le cérémonial religieux, et dans la pompe d'une de leurs processions (5) qui a un but allégorique, comme l'avoit tout le cérémonial ancien. La marche s'ouvre par vingt-quatre tambours, rangés sur deux lignes, ou files, et par vingt-quatre trompettes; vingt-quatre hommes à la livrée de l'empereur, armés de bâtons de sept pieds de long, suivent cette musique. On voit venir ensuite vingt-quatre bannières, sur lesquelles sont représentés les signes du Zodiaque, que les Chinois, comme nous l'avons déjà dit, divisent en vingt-quatre parties; puis cinquante-six autres bannières qui ont rapport aux cinquante-six constellations auxquelles les Chinois réduisent toutes les étoiles. Vient ensuite l'empereur qui porte une longue veste jaune; le fond en est de velours, brodé en plein d'une multitude de dragons, qui ont cinq griffes à chaque pied; deux gros dragons avec leurs corps, et leurs griffes entrelacés remplissent des deux côtés le devant de la poitrine. Ils sont dans une attitude qui laisse croire, qu'ils s'efforcent de s'élancer sur une très-belle perle, qui semble tomber du ciel. Peut-être cette image symbolique représente-t-elle une éclipse de soleil, d'après l'opinion populaire de ces pays, qui est que l'éclipse n'arrive, que parce qu'un dragon engloutit cet astre. Ce préjugé est né de l'altération d'une opinion plus sage, savoir, que le principe ténébreux qui réside dans la matière, et qu'on peignoit par un dragon, obscurcit en ce moment par son interposition la lumière du soleil. Car les anciens Orientaux se plaisoient à rendre les vérités physiques, sous des formes monstrueuses, qui étonnoient ceux qui les écoutoient. C'est ainsi qu'ils déroboient la science à la connoissance du commun des hommes. C'est l'empereur qui, à la Chine, est chargé (6) d'offrir des sacrifices solemnels aux génies du ciel, de la terre, des montagnes, des vallées, des rivières, &c.

Ainsi, par-tout le despotisme s'étaye

(1) Apocalyp. c. 21.
(2) Chronic. Ibid. 620.
(3) Souciet. t. 3, p. 33.
(4) Ci-dessus, p.
(5) Contant d'Orville, t. 1, p. 92.
(6) M. de Paw, Recherches sur les Egyptiens & les Chinois, t. 2, p. 42.

de

de la religion ; car il n'est point d'homme plus puissant, que celui qui seul a droit de communiquer immédiatement avec la divinité, et d'intimer aux crédules mortels les ordres de l'invisible, qu'on fait toujours parler, suivant l'intérêt de son organe.

Les anciens Chinois (1) avoient donné les noms du ciel, de la terre et des quatre saisons aux six grands collèges de la cour ; c'est au collège d'automne, qu'on adresse maintenant les affaires criminelles. Les Chinois ont un exercice militaire (2), dans lequel ils imitent les révolutions de la Nature par leurs évolutions. D'abord, le nombre cinq, qui est celui des planètes, et qui étoit celui des anciens Dactyles Crétois, y est singulièrement consacré : cinq hommes, armés de sabres et de boucliers, se combattent les uns les autres, de manière que leurs boucliers par cette position imitent la forme d'une certaine fleur. Ceci nous rappelle la danse des Saliens avec leurs boucliers, et leurs exercices militaires en honneur de Mars, dont ils étoient les prêtres. Ils font une manoeuvre pour imiter la projection de la lune ; dans une évolution générale, où les cinq corps de milice sont employés, ils imitent les quatre coins de la terre, et ensuite la rondeur du ciel, en mêlant la cavalerie aux gens de pied.

Ainsi, chez les Grecs, la marche des chœurs au théâtre (3) représentoit les mouvemens du ciel et des planètes ; la strophe et l'anti-strophe, suivant Aristoxène (4), étoient une imitation du mouvement des astres. Dans les cérémonies qu'on faisoit en honneur des Divinités-planètes, on imitoit souvent leur costume : il falloit être en habit de femme, pour se présenter (5) dans le temple de Vénus, et endosser la cuirasse et s'armer de la pique, pour se présenter devant Mars. On voit que c'est encore ici le génie imitatif, qui règle le costume de l'adorateur des astres.

Les jeux mêmes, qu'on inventa pour amuser le loisir de l'homme sédentaire, retracèrent souvent l'ordre du monde et le système des corps célestes. Le jeu que Palamède inventa au prétendu siège de Troie, pour délasser les Grecs, contenoit le tableau de l'Univers et de ses parties avec les divisions connues, et il suffit pour prouver le génie imitatif de ces siècles-là (6), où on ne trouvoit rien de si beau à copier que la Nature. La terre, les douze signes du zodiaque, les sept planètes et la hauteur des cieux, dont le mouvement règle la fatalité et le sort du jeu de la vie, y étoient retracés par des pièces emblématiques, telles que la tour, les douze cases, l'échiquier lui-même, &c. (z). Si le goût de l'Astrologie et des peintures de l'ordre du monde dirigea les amusemens et les jeux des anciens peuples, quelle dut être son influence sur la construction des temples, sur la composition des images et des statues, et sur tout le cérémonial religieux ? Par-tout la Nature reconnut son empreinte.

Le bouclier d'Achille, dans Homère (7), représentoit l'Univers, le soleil, la lune, les constellations ; sa forme orbiculaire retraçoit celle du monde ; le mélange des métaux étoit analogue à la nature des élémens qu'il représentoit ; on y voyoit la mer, le ciel, le soleil, la pleine lune, les plus apparentes de nos constellations, les divisions des cinq zônes, &c. (8) ; l'or, suivant Héraclite de Pont, y désignoit la zône torride. Souvent on sculptoit, ou on gravoit les constellations sur les vases, ou sur les coupes. Anacréon ne veut pas que l'ou-

(1) Rech. sur les Egypt. et les Chin. t. 2, p. 337.
(2) Ibid. p. 354.
(3) Kirker, Œdip. t. 1, p. 236.
(4) Aristox. Lib. de Foramin. Tibiar.
(5) Centir. Lib. de Art. Magicâ. Kirker, Œdip. t. 1, p. 249.
(6) Cedren. p. 125.
(7) Iliad. 6, v. 485, &c.
(8) Philostr. Icon. p. 849. Heracl. Pont. Opus. Mythol. Edit. Th. Gale. p. 467, 473, 475, 477.

vrier, à qui il commande de lui faire une coupe, se conforme à l'usage d'y représenter, soit Orion, soit les Pléïades (1).

L'Astrologie apposoit à tout son sceau, soit par les images mêmes des constellations, soit par l'application de ses divisions par douze, par sept, par trente, et même par trois cent soixante, qui toutes lui appartiennent, et qui sont devenues des divisions sacrées chez tous les peuples, jusqu'à la Chine et au Japon, comme nous l'avons déjà vu.

Ainsi, nous voyons au Tunquin, dans les funérailles du roi (2), douze officiers chargés de traîner le sarcophage sur lequel eſt écrit son nom; viennent ensuite douze chevaux de main, dont la bride est garnie d'un frein d'or; puis douze éléphants, &c. en sorte, que la division duodécimale est retracée partout dans cette cérémonie funèbre. Les Japonois, dans l'apothéose de leur roi (3), font passer le corps du mort par douze tombeaux successivement : ceci nous rappelle ce que dit Clément d'Alexandrie de l'apothéose d'Hercule, dont l'ame passa par les douze signes, avant d'être admise dans l'Olympe au rang des immortels (4). Cette tradition Egyptienne sur l'apothéose d'Hercule et la cérémonie des Japonois ont entre elles une grande analogie.

Après nous être étendus sur le nombre douze, qui est celui des signes, des mois, des cycles orientaux, des sections de l'horizon, nombre auquel les Egyptiens, et en général tous les Orientaux ont attribué une grande importance, comme on peut le voir dans Kirker et dans Marsilius Ficin, nous dirons aussi quelque chose du nombre sept, qui est celui des planètes, et qui est aussi révéré que le nombre douze. Nous en avons déjà parlé à l'occasion du chandelier à sept branches et des sept enceintes du temple de Jérusalem.

Les Juifs et les Chrétiens, leurs copistes, ne sont pas les seuls qui l'aient retracé par-tout dans leur religion et dans leurs sacremens; il se retrouve chez toutes les nations du monde au rang des nombres sacrés (5). Les Egyptiens (6), s'étoient distribués en sept castes (*aa*), dont les prêtres, comme d'usage, occupoient la première; il en étoit de même des Indiens, et cela, dès la plus haute antiquité, au rapport de Strabon (7). Les Bonzes, dans une de leurs fêtes, qu'ils célèbrent tous les ans (8), ont sept idoles qu'ils portent avec beaucoup de pompe dans sept temples différens. C'eſt au septième mois de grossesse, que les Indiens font des cérémonies pour remercier les Dieux d'avoir amené à terme l'enfant (9). On peut voir dans Macrobe, combien les anciens Grecs et les anciens Romains attribuoient d'influence à ce nombre dans la formation du fœtus et dans tout le développement de l'organisation de l'homme, et même sur toutes les parties de sa vie (10). On connoît aussi la cérémonie qui se faisoit tous les ans en Egypte au solstice d'hiver; on faisoit faire sept tours à la vache sacrée (11) autour de l'enceinte du temple; les Juifs pareillement promenoient sept fois la vache rousse.

Ce fut par une suite de leur respect superstitieux pour le nombre sept, que les Egyptiens (12) donnèrent sept embouchures au Nil, qu'ils appeloient *Septemfluus*, ainsi qu'au canal (13) qui conduisoit les eaux dans le lac Mœris; les mêmes Egyptiens avoient pour cette raison appelé leur fleuve le rival, ou plutôt l'imitateur du ciel, dont il tenoit

(1) Anacreon. Od. 17.
(2) Contant d'Orville. t. 1, p. 385.
(3) Kirker, Œdip. t. 1, p. 412.
(4) Clem. Srrom. l. 5, p. 599.
(5) Clem. Strom. l. 5, p. 600. Aulugelle, l. 3, c. 10.
(6) Herod. l. 2, p. 154.
(7) Strabon. l. 15, p. 484. Diod. Sic. l. 2, c. 40.
(8) Cont. d'Orville, t. 1, p. 287.
(9) Sonnerat, Voyag. de l'Inde, t. 1, p. 146.
(10) Macrob. Som. Scip. l. 1, c. 6, p. 25, &c.
(11) De Isid. p. 372.
(12) Jablonski, Prol. p. 54.
(13) Paw, Rech. sur les Egypt. t. 2; p. 77.

lieu d'ailleurs pour eux, puisqu'ils attendoient de lui seul les eaux, que les autres pays reçoivent du ciel (1). Ils avoient aussi consacré sept voyelles aux sept planètes (2), et en articulant les sons de chacune d'elles, ils prétendoient honorer la planète à laquelle cette voyelle étoit consacrée.

On retrouve dans l'Asie-mineure (3), et même en Gaule (4), des monumens du respect superstitieux pour ces sept voyelles, combinées diversement entre elles, et arrangées selon un certain ordre mystérieux. Les Gnostiques (5) ont emprunté des Egyptiens cet usage des voyelles mystiques, que l'on retrouve souvent sur leurs Abraxas. Cette superstition fit aussi consacrer les jours du mois à chacune des planètes, et fut la véritable origine de la petite période de sept jours, ou de la semaine, dont chacun des jours est sous l'invocation d'une planète, suivant un certain arrangement mystérieux, dont nous rendrons compte ailleurs. Il est le même, que celui que les Perses donnoient aux sept portes planétaires dans l'antre de Mithra (6); car ces sept portes étoient encore une autre image du systême planétaire, que par-tout on avoit cherché à retracer. De-là l'origine des sept grands Anges, ou Archanges chez les Perses, qui ont passé ensuite chez les Juifs, chez les Gnostiques et chez les Chrétiens; ceux-ci même leur ont donné des figures d'animaux (7), qui tous sont dans nos constellations, tels que le lion, le boeuf, l'homme, l'aigle, l'ourse, l'âne.

La cosmogonie des Perses, encore aujourd'hui, parle de sept Amchaspands, ou sept grands génies (8), qui forment le cortège d'Ormusd, ou du Dieu, source de toute lumière. Ils ont aussi sept grands astres (9), qu'ils révèrent principalement, et qui chacun sont chargés d'une planète. Les rois de Perse, à l'imitation d'Ormusd, avoient leurs sept conseillers, leurs sept ministres, les sept princes qui tenoient près d'eux la première place. Esther (10) avoit ses sept femmes destinées au service de l'appartement. Les Perses avoient aussi leurs sept pyrées ou autels, qui conservoient le feu sacré en honneur de chacune des planètes; on les voit tous sept dans le bas-relief, ou dans le monument du culte de Mithra, dont nous avons déjà parlé; ils répondent aux sept colonnes qui, dès la plus haute antiquité, avoient été élevées aux planètes en Laconie, comme on l'a vu plus haut (11).

Par une suite du même respect pour les nombres sacrés, ce nombre sept se trouve répété vingt-quatre fois dans l'ouvrage mystique appelé *Apocalypse*; et le nombre douze l'est quatorze fois. Ainsi Manès avoit composé de douze son collége de maîtres; et Sythicus (12) avoit choisi ses sept élus, comme Jean adresse la parole à ses sept évêques. Les disciples de Manès (13) adoroient les Idoles du feu, de la Lune et du Soleil, à l'imitation des Perses, chez qui le culte des images n'avoit pas été proscrit. Les traditions hébraïques (14) portent, que le tabernacle fut sept mois à construire, le temple de Salomon sept ans à bâtir, et que le monde, depuis la création jusqu'au déluge, dura sept générations. On voit que ces traditions prennent leur origine dans le respect que cette nation, comme toutes les autres, avoit pour le nombre sept, qui se retrouve appliqué à tout dans ses livres. La création ne fut con-

(1) Phil. Jud. Vit. Moys. l. 3, p. 682.
(2) Demetr. Phal. §. 71. Jabl. Prol. p. 55, &c.
(3) L'Abbé Barthel. Mém. Acad. Insc. t. 41, p. 514.
(4) Geograph. Merul. part. 2, l. 3, c. 28, p. 520.
(5) Irenée, l. 1, c. 14, §. 7.
(6) Orig. Cont. Cels. l. 6, p. 298.
(7) Ibid. l. 6, p. 304.
(8) Anquetil, Zend. Avest. t. 1, part. 2 p. 414.
(9) Idem. t. 1, p. 356.
(10) Esdras, & Jablonski, Prol. p. 53.
(11) Ci-dessus, p. 53.
(12) Beausobr. t. 1, p. 13 & 17.
(13) Epiph. Adv. Hær. p. 1094.
(14) Cedren. p. 79. Jos. l. 8, c. 2, 3. Reg. c. 8. Joseph. l. 1, c. 3.

sommée (1) qu'au septième jour. Noë fait entrer dans l'arche sept paires de chaque espèce d'animaux. On connoît les Jubilés de sept fois sept ans, &c.

Moïse, qui divisa le peuple en douze tribus, divisa ensuite chaque tribu en soixante-douze familles, accorda la liberté aux esclaves au bout de sept ans (2). Il établit sept chefs dans chaque ville.

A la fête de la Pentecôte, qui se célèbre au bout de sept fois sept semaines après la Pâque, qui elle-même est de sept jours (3), les Juifs Allemands font servir un gâteau, qui doit avoir sept épaisseurs de pâte, pour représenter, disent ils, les sept cieux que Dieu fut obligé de remonter, depuis le sommet du Sinaï, jusqu'au ciel où il fait sa demeure.

Le nombre sept se trouve donc empreint sur tous les monumens de ce peuple, qui s'imaginoit cependant être éloigné plus qu'aucun autre du culte de la Nature et de ses agens, et qui portoit son esprit au-delà des sept Sphères, pour y chercher un Dieu, disoit-il, invisible. Déjocès, qui bâtit Ecbatane, sentant combien un roi invisible inspire de respect aux peuples, donna pareillement sept enceintes à sa ville (4), et établit au centre son habitation, dans un palais où il n'étoit pas permis de le voir ; et de-là il donnoit ses ordres dans tout l'empire ; semblable à la Divinité, qui, du lieu où elle est supposée cachée, gouverne l'Univers. Ainsi les Anciens figurèrent le Monde (5), par un vaisseau inondé de lumière éthérée, & conduit par sept Pilotes ou Génies, qui représentoient les sept planètes. L'image du Lion, ou du signe céleste, qui sert de domicile au Soleil, étoit peinte sur le mât. Dans Nonnus, Cadmus donne sept portes à la ville de Thèbes (6), qu'il fonde avec Harmonie son épouse, et fait graver sur chacune de ses portes le nom d'une planète. Pan embouche la flûte aux sept tuyaux, symbole de l'harmonie planétaire, et le vieux Ophion (7) consulte le Livre des Destins, composé de sept tablettes, chaque planète ayant la sienne. Dans les Jeux du Cirque, on avoit aussi retracé les courses des sept planètes, par les sept tours (8) qu'il falloit faire. Nous parlerons bientôt de cet exercice religieux, calqué tout entier sur les mouvemens célestes. Les Brachmanes de l'Inde donnèrent sept anneaux prophétiques à Apollonius, sur chacun desquels étoit gravé le nom d'une planète (9). Ce philosophe les portoit l'un après l'autre, en observant d'avoir toujours au doigt l'anneau de la Planète, à laquelle le jour étoit consacré.

Les autres divisions Astronomiques furent également retracées, quoique plus rarement ; car les nombres douze et sept sont les plus fameux, à cause de leur rapport aux planètes et aux signes. La division en vingt-sept parties (10), qui est celle des stations de la Lune, avoit été retracée dans le Labyrinthe. Varron (11) parle aussi d'une distribution en vingt-sept parties, chez les Romains, laq elle tenoit à leur culte religieux.

Il est encore une autre division du Zodiaque, celle qui se fait en trente-six parties, à raison de trois par chaque signe, ou d'un pour dix degrés. Cette division est connue sous le nom de division par Décans, parce que chacune de ces parties, ou chaque petite section de dix degrés, étoit sous l'inspection d'un génie particulier appelé *Inspecteur, Éphore,* ou *Décan* (12). Nous aurons occasion d'en parler ailleurs, cette théorie faisant une des principales bases du systême religieux des anciens Egyptiens, comme on l'a vu dans le passage de Chérémon cité plus haut. Elle fournit

(1) Moys. Gen. I. 1. Joseph. l. 1, c. 1.
(2) Joseph. l. 1, c. 8. l. 3, c. 10.
(3) Coutant d'Orville, t. 3, p. 450.
(4) Herod. l. 1, c. 42.
(5) Mart. Capell. l. 2, p. 42.
(6) Nonnus. Dionysiac. l. 5, v. 54.
(7) Ibid. l. 41, v. 340.
(8) Aulugell. l. 3, c. 10.
(9) Philostr. Vit. Apoll. l. 3, c. 13.
(10) Rech. sur les Egypt. t. 2, p. 292.
(11) Varro. l. 4.
(12) Salmasius. Ann. Climat. p. 600.

la série des trente-six Dieux (1), qui entre eux partageoient l'empire du corps humain, et veilloient à sa guérison. Origène en parle, et nous donne cinq à six noms de ces *Génies*, qui se trouvent aussi dans la série des trente-six Décans citée dans Saumaise. C'est cette division en trente-six parties, qui fut le type de la division de l'Egypte en trente-six nomes, ou provinces mises chacune sous la protection d'un de ces Décans (2). On l'attribue au fameux Sésostris, qui fut, sans doute, dans l'opinion dont parle Proclus (3), savoir qu'une sage République doit être ordonnée sur le modèle des cieux; idée que Platon avoit adoptée en créant la sienne. La distribution Géographique de l'Egypte fut donc calquée sur celle du Zodiaque et des Signes célestes. Les animaux vivans dont l'Egypte fit ses Dieux, ou plutôt qu'elle révéra comme les images de ses Dieux, en étoient la représentation. Il s'établit par-là une correspondance entre la terre d'Egypte, et l'habitation des Dieux, dont les influences, distribuées en trente-six cases, se répandoient sur trente-six nomes ou préfectures, qui avoient chacunes leur gardien et leur protecteur dans les cieux, et dont elles empruntoient le nom, telle que la préfecture du chien, celle du bouc de Mendès, &c.

On voulut en tout se conformer au principe des Astrologues (4), qui prétendent que les faces de ce monde inférieur sont essentiellement soumises à celles des cieux ou du monde supérieur. Ainsi l'Egypte, comme dit l'Auteur de l'ouvrage attribué à Hermès, dont nous avons déjà parlé (5), fut une image parfaite des cieux, dont les divisions furent transportées dans sa Topographie, comme elles avoient été retracées dans ses Temples.

C'est le sentiment de Kirker (6), qui prétend que l'Egypte avoit cherché à retracer dans son gouvernement toutes les parties de l'Administration de l'Univers, dont l'harmonie admirable fut le type de son harmonie politique; en sorte que l'Egypte toute entière présentoit l'aspect de l'immense temple de la Divinité, et de l'ordre du monde. Kirker parle aussi d'une division postérieure, qui fut faite de l'Egypte en trente nomes, dont le nombre égaloit celui des jours du mois, et des degrés de chaque signe. Chaque nome avoit son Talisman ou Génie tutélaire, placé dans une des trente salles de l'assemblée commune (7). Kirker observe, que chacun des jours du mois (8) étoit sous l'invocation d'un de ces Génies tutélaires des nomes, qui, chacun douze fois, présidoient à une des trois cents soixante parties de l'année, dont ils partageoient entre eux l'empire.

Les Perses ont pareillement trente Anges, qui président à chacun des jours du mois, comme ils en ont douze plus grands, qui président aux douze mois (9), et qui distribuent leur influence en commun sur toute l'année. Nous avons nos Saints, qui remplissent la même fonction dans notre Calendrier, avec cette différence, qu'au lieu de trente, qui tour-à-tour se succèdent durant l'année, nous en avons un pour chaque jour; tant notre crédulité nous a rendus riches en Saints (10).

Au reste, Orphée dans sa Théologie admettoit trois cents soixante Dieux, autant qu'il y a de degrés au cercle, et par conséquent au Zodiaque et à l'année, que l'on fit en nombre rond de trois cents soixante jours, afin d'établir une correspondance exacte entre le temps et ses divisions, et les divisions du cercle dans lequel roule l'année, dont on re-

(1) Orig. Cont. Cels. l. 8, p. 428.
(2) Diod. Sic. l. 1, c. 54, p. 64.
(3) Procl. in Timæ. p. 11.
(4) Ptolom. Tetrab.
(5) Hermès, in Asclep.
(6) Kirker, Œdip. t. 1, p. 4, 12, 13, 14. — P. 137, 138.

(7) Strab. l. 17. & Abnephius.
(8) Kirker, ibid. p. 13.
(9) Hyd. de Vet. Pers. Relig. c. 15, p. 190, &c.
(10) Theophil. ad Autolyc. l. 3, p. 117. Justin. de Monarch. p. 104.

trancha cinq jours. Ces jours furent comptés à part sous le nom d'Epagomènes, et consacrés à cinq Divinités particulières; qui sont, Osiris, Isis, Typhon, Apollon et Vénus, suivant Diodore (1), ou Osiris, Apollon, Typhon, Isis et Nephté, ou Vénus, suivant Plutarque (2).

C'étoit, sans doute, en honneur des trois cents soixante Génies ou Dieux tutélaires des trois cents soixante jours de l'année, que les Egyptiens faisoient des libations dans la ville d'Achante au-delà du Nil vers la Lybie, à cent vingt stades de Memphis. Là étoit un tonneau percé, dans lequel les prêtres versoient trois cents soixante coupes d'eau du Nil, une chaque jour (3).

Ainsi Sémiramis environna Babylone d'un mur de trois cents soixante stades (4), pour égaler le nombre des jours de l'année. C'est à cette division du Ciel en trois cents soixante degrés ou parties, par lesquelles nous est successivement distribuée la lumière solaire durant une année, qui a fait dire à un auteur Juif (5), qu'il y a dans le Ciel trois cents soixante fenêtres. De-là l'origine des trois cents soixante cieux, ou plutôt trois cents soixante-cinq, en y joignant les Epagomènes et des trois cents soixante-cinq Anges, qu'avoient imaginé les Basilidiens (6). Les Gnostiques avoient aussi leurs trois cents soixante-cinq AEons. Il en est de même de leur Ogdoade, qui est calquée sur les huit Sphères, en comptant pour une celle des étoiles fixes. Les Japonois ont aussi leurs trois cents soixante Idoles de génies logées dans le palais du Daïri, prince ecclésiatique (7), lesquelles sont censées faire sentinelle autour de son lit toutes les nuits. S'il lui arrive quelqu'incommodité, l'Idole, qui étoit de garde cette nuit là, reçoit des coups de bâton, et elle est bannie du palais pour cent jours. Les Egyptiens menaçoient aussi leurs Dieux, quand ils n'en étoient pas contens (8).

Le Génie Egyptien, qui avoit appliqué l'Astronomie et ses divisions à tous les monumens religieux et politiques, se propagea, comme on vient de le voir, dans toutes les parties de la terre, et y laissa plus ou moins de traces. Il n'y eut point une portion de terrain, qui ne dut être consacrée aux signes et aux astres, ou aux Génies qui y habitoient. Nous en avons une nouvelle preuve dans les médailles de la plûpart des Villes, dont on consacroit l'origine par une espèce d'inauguration Astronomique, qui la mettoit sous la protection de tel ou tel astre, comme nous avons vu que l'étoient les tribus Juives et Arabes, à l'exemple des préfectures Egyptiennes. Nous n'en citerons que quelques exemples, parmi la foule immense de ces sortes de monumens. Le sceau (9) public des Locriens Ozoles, suivant Strabon, représentoit l'étoile Hespérus, ou la Planète de Vénus. Les Locriens Opuntiens en firent autant et choisirent le même sceau (10).

Les médailles d'Antioche sur l'Oronte représentent le Bélier avec le croissant de la Lune. Celles de la ville de Cyrrha en Syrie, représentent aussi le Bélier sur le fronton d'un temple consacré à Jupiter. C'étoit le Signe du Bélier qui suivant Manilius, dominoit la Syrie. Elle lui étoit attribuée dans le partage qu'on fit de la Terre entre les douze Signes, qui y versoient leur influence.

Quantité de médailles, (11) frappées en différens temps, offrent le Taureau, tel qu'il est représenté dans les anciens monumens du Zodiaque. La monnoie des Crétois portoit l'empreinte du Taureau d'Europe, qui est celui de nos Constellations. Celle des Mamertins (12) portoit aussi le type du Bœuf. Celle d'Athènes,

(1) Diod. Sic. p. 13.
(2) Plut. de Isid. p. 355.
(3) Diod. Sic. l. 1, c. 97, p. 109.
(4) Diod. Sic. l. 2, c. 7, p. 120.
(5) Pirke Eliezer. c. 6, p. 10,
(6) Beansob. t. 1, p. 7.
(7) Contant d'Orville, t. 1, p. 92.
(8) Jamblich. de Mysteriis.
(9) Mem. Acad. Inscript. t. 41, p. 513.
(10) Strab. l. 9, p. 638.
(11) Acad. Inscript. t. 41, p. 514.
(12) Kirker, Œdip. t. 1, p. 357.

que fit fabriquer, dit-on, Thésée, portoit l'empreinte du Taureau de Marathon, qui est aussi celui de nos Constellations (1).

Le Sagittaire étoit représenté sur celle des Perses (2).

L'Etoile des pieds de la Vierge, appelée par les Romains Janus, et la Constellation du Vaisseau qui monte toujours avec elle, devinrent le type de l'ancienne monnoie des Romains, sur laquelle, d'un côté, on voyoit l'empreinte de Janus, et de l'autre, celle du Vaisseau.

Il en est de même dans l'Inde (3), où on voit plusieurs pièces d'anciennes monnoies, sur lesquelles sont gravées les douze Signes du Zodiaque.

Le Scorpion se retrouve sur plusieurs médailles des rois de Comagène (4), ainsi que le Capricorne, sur celles de Zeugma, d'Anazorbe, et de quelques autres villes.

Presque tous les signes (5) se retrouvent sur les médailles d'Antonin, qu'a recueillies M. l'abbé Barthélemi. Ce savant Auteur, dont la science, la politesse, l'esprit et le bon coeur méritent mon estime et mon respect, prouve fort bien dans son mémoire, que le culte rendu aux Astres, comme dispensateurs des biens et des maux, étoit indiqué sur beaucoup de médailles. Ainsi ceux de Millet, qui adoroient le Soleil, avoient peint le Signe du Lion, domicile de cet Astre. M. l'abbé Barthélemi observe judicieusement, que c'étoit autant de monumens du culte que ces villes rendoient aux Astres, dont elles recevoient les loix, et auxquelles leur horoscope les avoit soumises (6); car la Religion et l'Astrologie étoient liées par des dogmes communs, comme l'observe très-bien le même Auteur. Les Anciens, dit-il, avoient assigné aux Astres de grands départemens sur la Terre. Chaque Constellation du Zodiaque, ainsi que la planète dont elle étoit le domicile, présidoit à de vastes climats (7). Hipparque, Manilius, le Tétrabile de Ptolémée ont tracé les limites de leur empire.

Je crois qu'il ne sera pas inutile pour mon sujet, de rapporter ici un tableau abrégé de l'empire que l'Astrologie a exercé et exerce encore aujourd'hui dans l'Univers. On me pardonnera cette digression, d'autant plus qu'elle servira à confirmer la vérité que j'entreprends de prouver; savoir, que le Ciel, ses formes Astronomiques et ses divisions ont été retracées dans tous les monumens de l'Antiquité, par une suite de la dépendance dans laquelle la Terre étoit du Ciel, qui renfermoit en lui les causes éternelles des effets qui sont produits ici-bas; et conséquemment les Dieux, d'après la définition que nous avons donnée de ce mot. On ne sera point étonné, que nous croyons retrouver partout des traces de l'Astrologie ou de l'Astronomie sacrée, qui étoit presque la même chose, quand on verra quel rôle important cette prétendue science a joué et joue encore dans le monde.

Les Egyptiens avoient leurs prêtres Astrologues qui, comme nous l'avons déjà dit, dessinoient, d'après les sphères, les images des Dieux. Parmi leurs Livres sacrés, un des plus révérés étoit le livre d'Astrologie (8), que l'on portoit aux processions, comme nous porterions le Livre de nos Evangiles. Ce qui étoit une conséquence nécessaire de ce que dit Chérémon (9), que les anciens Egyptiens ne reconnoissoient d'autres Dieux, que le Soleil, la Lune, les Planètes, les Signes du Zodiaque et l'Horoscope, les Décans; en général, tous les agens de la fatalité, qu'ils regardoient comme au-

(1) Hygin. Theon. ad Arat. Phæn. p. 124.
(2) Plut. Apopht. p. 211. Plut. Quæst. Rom. p. 274.
(3) Sonnerat, Voyage de l'Inde, t. 1, l. 1, c. 14, p. 262.
(4) Acad. Inscript. t. 41, p. 514.
(5) Ibid. p. 521.
(6) Ibid. p. 509.
(7) Ibid. p. 513.
(8) Clem. Alex. Strom. l. 6, p. 635.
(9) Præp. Ev. d'Euseb. l. 3, c. 4, p. 92.

tant de Dieux, qui tiennent l'Univers enchaîné sous leurs loix, et de qui il n'est aucun être qui ne dépende.

Le prêtre, chargé de porter ces livres, marchoit le second, à la suite du Cantor (1) ou Grand-Chantre, qui portoit le livre des Hymnes. On le nommoit *Horoscopus ;* et en cette qualité, il portoit d'une main l'horloge, et la palme, symbole de l'Astrologie. Il portoit de l'autre les Livres Astrologiques des Mercures Egyptiens, au nombre de quatre, dans lesquels il étoit parlé des fixes, et de la manière dont elles sont rangées, de leurs levers, de leurs couchers, des conjonctions et des oppositions du Soleil et de la Lune, &c. Dans ces processions on voyoit aussi quatre animaux sacrés, destinés à peindre, comme emblêmes, les principaux points de la course du Soleil et les hémisphères (2).

Le Collège d'Astrologie établi en Egypte servit, suivant quelques Auteurs, de modèle à un pareil établissement à Babylone. On sait combien les Chaldéens se sont rendus fameux par cette science, au point que l'on prit pour synonymes les noms d'Astrologue et de Chaldéen.

Ils étoient, suivant Diodore (3), les Astrologues les plus instruits de l'Univers ; ceux qui mettoient le plus d'exactitude dans leurs observations, et ceux qui avoient donné plus de soin à l'étude de cette science, qui d'ailleurs devint pour eux une branche de commerce très-lucrative. Ils faisoient, si on en croit le même Auteur, pour les particuliers et pour les princes, des prédictions dont l'évènement justifia souvent la vérité, d'une manière très-surprenante.

Ce n'est pas seulement en Egypte et en Chaldée, que nous trouvons cette science établie ; elle se retrouve encore chez toutes les nations de l'Asie et de l'Afrique (4), chez qui, dit M. de Paw, l'ancien culte des Astres et des planètes a dû engendrer nécessairement cette superstition. Saumaise (5) a bien fait voir, comment ces deux idées sont liées entr'elles, et comment l'une dérive nécessairement de l'autre. Ainsi dans tout l'Orient, où l'on rendoit un culte aux Astres, comme aux causes éternelles, la divination par les Astres s'établit naturellement, et c'est dans l'Astrologie, que résidoient les principes de la science de l'avenir, qui appartient aux Dieux. Voilà l'origine de la grande fortune que l'Astrologie a faite dans toute l'Asie, et par communication dans le reste du monde. Les philosophes Indiens, de la nation des Oxydraces, qui vinrent trouver Alexandre (6), s'entretinrent avec lui des secrets de la science, qui a pour objet le Ciel et les Astres. Cette science secrète ne pouvoit être que l'Astrologie, qui s'enseignoit d'une manière mystérieuse, comme on peut le voir dans Firmicus (7), et dans l'Astrologue Vettius Valens (8), qui nous ont conservé la formule du serment, qu'on exigeoit de ceux que l'on initioit aux mystères de cette science.

Les Brachmanes, que consulta Apollonius, lui donnèrent aussi les secrets de l'Astrologie, avec le rituel des cérémonies agréables aux Dieux, et les formules de prières qui peuvent leur plaire (9), et mériter cette connoissance de l'avenir, qui se tire des astres. Philostrate fait même remonter cette science chez les Indiens, au-delà de l'époque où elle fut connue des Egyptiens et des Chaldéens. En effet, on peut regarder l'Astrologie, comme une des plus anciennes maladies de l'esprit humain. Il seroit difficile d'en fixer l'origine dans l'immensité des siècles. Diodore prétend (10), que les Chaldéens faisoient

(1) Clem. Alex. Strom. l. 6, p. 635.
(2) Ibid. l. 5, p. 567.
(3) Diod. l. 2, c. 31, p. 144.
(4) Rech. sur les Egypt. t. 2, p. 177.
(5) Salmas. Præf. Ann. Clim.
(6) Phil. Vit. Apoll. t. 2, c. 14.
(7) Firm. Præf. Ad. l. 7.
(8) Selden. Proleg. p. 35.
(9) Philostr. Vitâ Apoll. l. 3, c. 13. Idem. de Vit. Joseph. l. 1.
(10) Diod. l. 2. c. 31.

remonter

remonter cette science chez eux à 473,000 ans, avant l'arrivée d'Alexandre en Asie.

En lisant l'histoire de la Chine, on trouve que l'Astrologie y est aussi ancienne que l'histoire même. On en tiroit des inductions sur la manière de gouverner, soit l'état, soit les familles. Le Tribunal de Mathématiques des Chinois, peut être regardé, à proprement parler, comme un collège d'Astrologues. Le bois, l'eau, les élémens, sont, chez eux affectés chacun à une planète; de manière que chaque planète (1) est désignée indistinctement par son propre nom, et par l'élément qui la représente. Nos chymistes en ont fait à-peu-près autant; car, l'Astrologie chez tous les peuples, Arabes, Egyptiens, &c. s'est liée à toutes les sciences; nouvelle preuve de l'universalité de son influence sur les connoissances humaines, et sur les divers monumens des arts et du génie, dans l'ordre civil, comme dans l'ordre religieux.

Il n'est point de peuple plus superstitieux que celui de la Chine (2). Tout ici bas, selon lui, dépend de l'influence des astres; toujours incertain et inquiet sur l'avenir, il ne cesse par toutes sortes de voies de chercher à le pénétrer. C'est cette fatale curiosité, qui, chez tous les peuples, a été la source de la prodigieuse fortune qu'ont faite les Oracles, les Augures, les Haruspices, les Devins, et conséquemment les prêtres, qui se sont saisis de toutes ces branches du charlatanisme religieux, et ont alimenté les maladies de l'esprit, pour pouvoir plus sûrement tyranniser les hommes. Les Chinois n'ont pas été les seules victimes de ce malheureux penchant, à vouloir tout savoir et à croire à tout. Les Grecs et les Romains distinguoient comme eux les jours, en jours heureux et en jours malheureux. L'ouvrage d'Hésiode, intitulé *les jours*, prouve que la Grèce avoit de ces calendriers, dès la plus haute antiquité; c'est d'après de semblables almanachs, qu'un Chinois communément règle sa conduite; de-là vient la sotte confiance qu'il donne aux Astrologues, aux sorciers, et à d'autres misérables charlatans. Tout genre de divination trouve accès chez les Chinois, depuis le sceptre jusqu'à la houlette. Au reste, les Chinois traitent mal les Astrologues, quand ils les trompent, parce qu'ils prétendent que, du sort de l'astre éclipsé, dépend celui de l'empire; et qu'il est du devoir de l'Astrologue de prévenir les dangers qui pourroient résulter de leurs erreurs.

Les prêtres du Japon (3) sont aussi chargés de la composition de l'almanach, et on ne commence point d'affaire au Japon, on n'entreprend point de voyage, (4), sans avoir consulté la table des bons et des mauvais jours rédigée par l'Astrologue Semeï, dont le nom est fameux chez eux, comme celui de Mathieu Lansberge chez nous parmi le peuple; car, ils ont aussi le leur; tout ce qui concerne l'influence des astres, les présages, les prognostics et les autres folies de l'Astrologie judiciaire étoit, dit-on, connu de ce savant personnage, dont ils ont relevé la naissance par le merveilleux.

L'almanach est un des livres les plus intéressans pour les Siamois (5). C'est la règle de conduite pour toute la nation; ils n'entreprennent rien sans consulter leurs devins, et le roi entretient toujours des Astrologues dans son palais.

L'Astrologie est une des sciences cultivées avec le plus de soin par les habitans de l'île de Ceylan, la Trapobane des anciens (6). Leurs prêtres (7), car ce sont les prêtres par-tout qui se chargent du rôle d'imposteurs, font le métier d'Astrologues; ils prédisent par l'aspect des étoiles, comment finira une maladie, ce

(1) Hyd. de Vet. Pers. Relig. p. 221. & Societ.
(2) Contant d'Orville, t. 1, p. 111.
(3) Ibid. p. 247.
(4) Ibid. p. 274.
(5) Ibid. p. 467.
(6) Ibid. t. 2, p. 243.
(7) Ibid. p. 268.

qui arrivera à l'enfant nouveau né, &c.

Les habitans de l'île de Java (1), ont aussi leurs Astrologues, qui leur font sacrifier à la nouvelle lune.

Les Banians (2), au Bengale, purifient par l'eau et par l'onction de l'huile l'enfant le dixième jour de sa naissance; ensuite le Bramine fait son horoscope, conformément à la position des douze figures célestes au moment de sa naissance. Cet horoscope est gardé secrètement, jusqu'au jour du mariage de l'enfant, et alors on publie hautement les dangers auxquels il a échappé et ceux qu'il a encore à craindre. L'Astrologie est une des sciences que les Brames cultivent le plus. Chaque jour de la semaine, chaque heure du jour et de la nuit est propre, suivant eux, à faire telle chose déterminée dans une espèce d'almanach. Les Brames sont fort attentifs à observer, quels astres se trouvent au méridien, au moment de la naissance d'un enfant. Il y avoit autrefois une loi qui ordonnoit de porter tous les ans au roi (3) les prédictions, qui concernoient les fruits de la terre, les animaux, les hommes et la patrie pour chaque année. La science des astres, et la connoissance de leur rapport avec ce qui s'opère ici bas, étoit le grand secret qu'Hystaspes, père de Darius (4), apprit des anciens Brachmanes ou des savans de l'Inde, au rapport d'Ammien Marcellin. Les Brames, qui sont les dépositaires de l'ancienne science, se partagent en trois classes; la première compose tous les ans un livre Astronomique nommé Pandjagam, où on voit à quelle heure le soleil entre dans chaque signe, ses éclipses, ainsi que celles de la lune, l'heure du jour à laquelle cette planète entre dans une des vingt-sept étoiles, ou maisons de la lune; le moment où les planètes malfaisantes passent au Zémith, et tout ce qui a rapport aux fêtes; ils tirent aussi des augures et font les almanachs, (5) livre le plus important chez tous les peuples que régit la superstition.

En Afrique, les prêtres de l'île de Madagascar (6) sont ministres des sacrifices, médecins et Astrologues tout ensemble; ils fabriquent des talismans, et vendent à leurs concitoyens de petits billets écrits en caractères Arabes, qui sont autant de préservatifs contre le tonnerre, la pluie, les vents, &c.

Ce respect pour les astres et pour les Astrologues subsiste encore aujourd'hui dans tout l'Orient, où il se trouve établi dès la plus haute antiquité; car l'origine de nos erreurs se perd dans la nuit des temps. Nous venons de voir encore de nos jours Ginghis-Kan conquérir la Perse et se faire accompagner dans cette expédition de ses Astrologues, comme Alexandre-le-Grand en prit autrefois en Egypte. Les nations les plus sages de l'Europe n'ont point échappé à cette maladie. Les ouvrages de Manilius, qui a composé un poëme sur l'Astrologie, prouvent que cette science etoit en honneur à Rome dans ses plus beaux temps. Plusieurs auteurs nous ont laissé le thême ou l'horoscope de la fondation de Rome (7), tel qu'il avoit été composé par L. Tarrutius Firmanus ami de Ciceron. Nous avons celui de Constantinople; lorsque Constantin eut achevé sa ville, il en fit tirer l'horoscope (8) par l'Astrologue Valens, le huitième jour de la fête de sa dédicace, qui tomba au 11 de mai; ce fut là comme le complement de son inauguration. Il en fut de même d'une foule de villes et de peuples dont nous avons les médailles, qui sont autant de monumens de cette superstition, laquelle vint de l'ancien usage où on étoit, de mettre les empires

(1) Contant d'Orville, t. 2, p. 296.
(2) Ibid. p. 152.
(3) Abrah. Roger. Traité de l'Idol. p. 84. Arrian. de Reb. Indic. p. 176. Diod. l. 2.
(4) Hyde, p. 306. Amm. Marcell.
(5) Sonnerat, t. 1, l. 1, c. 15, p. 76.
(6) Contant d'Orville, t. 6, p. 506.
(7) Acad. Inscript. t. 41, p. 513.
(8) Cedren. p. 284.

comme les hommes, sous la tutele des Dieux. Ces Dieux étoient censés résider dans les astres, seuls arbitres de la destinée des choses d'ici bas.

Cette superstition, pour mieux s'accréditer, forma un corps complet de science, dont les livres de Manethon, de Ptolémée, de Firmicus, &c. contiennent les principes. Depuis eux, jusqu'à nos jours, l'Astronomie n'a été proprement que de l'Astrologie, et même ce n'est qu'à la faveur de cette dernière science, que la première, qui est seule véritablement une science, est parvenue jusqu'à nous. Nos bibliothèques sont remplies de livres Arabes écrits par les commentateurs de Ptolémée, de livres latins modernes, ou écrits en vieux françois, qui tous nous ont transmis les dogmes et les règles de calcul de cette science chimérique, dont les almanachs du peuple conservent encore les traces. Ces ouvrages de nos vieux mathématiciens, devenus le rebut de notre librairie, étoient autrefois les dépôts précieux d'une science à laquelle les grands, comme le peuple, attachoient la plus haute importance; car, les princes y cherchent le sort des empires, comme les peuples y cherchent la destinée des princes, dont le despotisme les fatiguent. Cette curiosité des peuples fit chasser les Astrologues de Rome, sous les empereurs, qui eux-mêmes les avoient souvent protégés. Catherine de Médicis avoit aussi du goût pour cette science, ou plutôt une espèce de manie. On a tiré l'horoscope de Louis XIV; et le savant Astronome Cassini lui-même, commença sa carrière par l'étude de l'Astrologie. Enfin, de nos jours, le grand Turc fit demander en France les ouvrages de l'Académie des Sciences (1), et on a su que c'étoit, parce qu'il croyoit trouver, dans les ouvrages de nos Astronomes, des prédictions sur le succès d'une guerre qu'il avoit entreprise.

Nous bornerons ici ce que nous avons cru devoir dire sur l'étendue et sur l'ancienneté de l'Empire, que l'Astrologie s'est fait dans l'univers, par une suite de l'opinion dans laquelle ont été tous les peuples, que la cause de tout ce qui arrive, naît et croit ici bas, est dans les astres, et qu'ils sont les arbitres souverains de nos destinées; prérogative qui ne peut appartenir qu'à la Divinité. C'est cette opinion qui a donné naissance au culte de ces agens de la Nature; culte dont nous avons recueilli les vestiges dans tous les monumens politiques et religieux de l'antiquité; et qui est une conséquence nécessaire de l'idée qu'on s'étoit faite d'eux, comme de causes souveraines de toutes choses. Ainsi le même principe, qui a donné naissance à la religion, que je pourrois appeler Astrologique, l'a donné à l'Astrologie elle-même, qui n'est qu'une branche plus étendue du culte superstitieux des astres.

Une nouvelle preuve de la liaison, qu'il y avoit entre l'Astrologie et la religion, se trouvera dans les fêtes mêmes des adorateurs de la Nature. Les anciens Sabéens, dont la religion a été celle de tous les peuples, mais qui n'avoient point jeté sur leur culte ce voile savant et monstrueux, qu'y jetèrent les Egyptiens, et qui professoient ouvertement leur respect pour les astres, avoient établi des fêtes en honneur de chaque planète, et avoient fixé l'époque de la célébration de ces fêtes, au jour où l'astre entroit dans le lieu de son exaltation, ou arrivoit au dégré du signe du Zodiaque, dans lequel l'Astrologie a fixé le lieu de l'exaltation des planètes, comme on peut le voir dans Firmicus, et dans les autres Astrologues, qui nous ont conservé la théorie des exaltations des planètes. Le soleil a son exaltation au bélier; c'étoit en conséquence à l'entrée du soleil à ce signe, qu'étoit fixée la fête la plus solemnelle de cet astre; cette fête du passage du soleil au bélier est la fameuse fête du passage ou de Pâques

(1) Astron. de la Lande, t. 1, l. 3.

chez les Juifs, chez les Chrétiens; c'est celle du Neurouz chez les Perses. Les Egyptiens, suivant St. Epiphane (1), avoient aussi une fête à cette même époque; elle se célébroit à Hélio-polis, ou dans la ville du soleil en Syrie, avec une pompe incroyable, et les peuples s'y rendoient de toutes parts. Là, on allumoit un bucher dans lequel on livroit au feu toutes sortes d'offrandes d'animaux, d'étoffes précieuses, et d'aromates; on portoit autour les images des Dieux. C'est notre feu de Saint Jean transporté de l'équinoxe au solstice. On peut voir dans Lucien (2) les détails de cette fête, qu'on appeloit fête du feu et de la lumière; notre cierge pascal en retrace une foible image. Cette fête étoit pour les Sabéens la plus grande de toute l'année, comme elle l'est pour nous; on mettoit ce jour-là ses plus beaux habits, dit l'auteur Egyptien, cité par M. Hyde (3).

On célébroit la fête de Saturne, sous le vingt-unième degré de la balance, parce que c'est le lieu de l'exaltation de cette planète. Les anciens Romains, à ce qu'il paroît, avoient préféré le lieu des domiciles, puisqu'ils célébroient les fêtes de Saturne en décembre, sous le signe du capricorne, signe où Saturne a son domicile; celle de Mars sous le bélier, domicile de cette planète; celle de Vénus, sous le taureau, ou en avril; et celle de Mercure, sous le signe des gémeaux, domiciles de ces deux planètes. La substitution des exaltations aux domiciles est l'ouvrage des Chaldéens, suivant Firmicus; ce qui fait croire, que les fêtes des Sabéens, fixées aux époques de l'exaltation des planètes, avoient été instituées dans les principes de l'Astrologie des Chaldéens, et non pas de celle des Egyptiens.

La fête de Jupiter, chez les Sabéens, se célébroit sous le quinzième du cancer, lieu de l'exaltation de Jupiter; celle de Mars, sous le dix-huitième degré du capricorne, où est le lieu de l'exaltation de Mars (4); celle de Vénus au vingt-septième des poissons; celle de Mercure, au quinzième dégré de la vierge, ou à la mi-aoûst; enfin, celle de la lune, au troisième du taureau, lieux de l'exaltation de ces planètes. C'étoit aussi à ces époques (5), qu'ils avoient institué des jeûnes en honneur des planètes, et qu'ils leur avoient bâti des temples. Les exaltations en Astrologie sont les lieux du ciel, où l'influence de la planète est supposée la plus forte, et où l'astre développe sur la Nature une plus grande énergie. Ainsi le soleil du printemps, ou *d'aries*, qui éveille toute la Nature et échauffe tous les germes qu'il féconde, eut le lieu de son exaltation sous ce signe; et là fut fixée sa plus grande fête chez tous les peuples; par une suite de cette analogie, on lui consacra le jour; la lune eut pour elle la nuit. Les Sabéens du temps de St. Augustin (6), adressoient des prières à ces astres, en se tournant du côté du ciel où ils étoient. M. Hyde conclut, avec beaucoup de raison, qu'ils se tournoient vers chaque étoile particulière, qui étoit l'objet de leur adoration. Les Perses en font encore aujourd'hui autant (7).

Ce que nous avons dit des planètes, dont les fêtes étoient fixées au moment où elles étoient dans le lieu, soit de leur exaltation, soit de leur domicile, doit s'appliquer aux étoiles, dont les levers et les couchers, et les conjonctions avec le soleil, ainsi que leur première apparition, en sortant des rayons de cet astre, fixèrent les époques des fêtes instituées en leur honneur. C'est sur ce pied que furent réglés les calendriers

(1) Epiph. Adv. Hæres. l. 1, c. 18.
(2) Lucian. de Deâ Syr. p. 910.
(3) Calcashendi Ægyptius, apud Hyde, p. 125.
(4) Pline, Hist. Nat. l. 2, c. 16. de Exaltat.
(5) Ibn. Shahna, apud Hyd. Vet. Pers. Rel. p. 128.
(6) August. Lib. de Hæresib.
(7) Anquetil, t. 2, p. 595.

sacrés des anciens, comme on peut le voir dans le calendrier des Pontifes Romains, qu'Ovide a embelli dans ses fastes, dont six livres seulement nous sont parvenus. Ce poète a eu soin de joindre à chaque lever d'étoile la fable, qui avoit été faite à cette occasion; c'est comme la légende du saint; mais légende agréable, ingénieuse et d'un autre style que les nôtres, qui sont toutes un chef-d'oeuvre d'imbécillité et un monument honteux de la crédulité de ceux qui ont pu les recevoir ou s'en amuser. On pardonne plus volontiers aux anciens leurs fictions, en faveur de l'esprit et du style des poëtes, qui nous les ont transmises.

L'année des Romains commença à minuit depuis Numa, qui en fixa le départ huit jours après le solstice d'hiver. Cet instant, où le jour naturel commençant ouvroit en même-temps la carrière du soleil et de l'année, qu'il engendre dans sa course à travers les douze signes, étoit marqué dans les cieux par le lever des étoiles des pieds de la vierge. La plus remarquable d'entre-elles fut regardée, comme le portier de l'Olympe, et en prit le nom de Janitor ou de Janus (1). Cette étoile devint un génie qui fut placé à la tête du calendrier des pontifes, qui lui élevèrent une statue symbolique, portant en main les clefs du ciel et du temps (2), et qui instituèrent en son honneur la première fête de l'année, dont le premier jour fut mis sous l'invocation de Janus. On y adapta une petite fable sur ses liaisons avec Saturne, où avec la planète dont le domicile, le capricorne, étoit alors occupé par le soleil, et on feignit que Saturne avoit été reçu en Italie chez Janus, et qu'il y étoit arrivé sur un vaisseau (3): allusion à la constellation qui monte au même instant que les pieds de la vierge sur l'horizon, et qui fixe, comme l'étoile Janus, le départ de l'année solaire, et le commencement de la marche du Dieu du temps, des heures et des saisons. Cette petite allégorie, enseignée au peuple, qui n'étoit pas assez sçavant pour en saisir les rapports avec les cieux, se changea en une tradition qui, passant de bouche en bouche, des pères aux enfans, se confondit avec les anciennes traditions historiques du pays. Après bien des siècles, les savans crurent avoir fait un grand pas, en disant que c'étoit de l'histoire altérée par l'amour du merveilleux; mais que Saturne étoit venu réellement en Italie, et qu'il y avoit été reçu par un ancien prince du pays, nommé Janus, qui, comme Saturne, fut un personnage réel. Par-là on écartoit le merveilleux, et on faisoit de l'histoire; malheureusement cette histoire étoit celle du ciel et nullement celle de la terre; et les sçavans n'étoient pas plus dans la route de la vérité que le peuple, dont ils ne diffèrent souvent, que parce qu'à force d'esprit ils ont acquis des erreurs différentes. La vérité, est que tout cela n'étoit qu'une allégorie Astronomique, qu'il n'étoit donné d'entendre, qu'à ceux qui étoient du secret; et qui avoient conservé quelques notions de l'ancienne Astronomie sacrée; si tant il est, que ce secret n'eût pas été déjà perdu à Rome depuis bien des siècles. Car les prêtres par-tout n'entendent guères ce qu'ils enseignent; ils jouissent au sein d'une profonde ignorance des fruits de la sçience de leurs prédécesseurs. Mais les anciens pontifes, qui avoient rédigé primitivement le calendrier, ne durent pas ignorer le sens des fictions sacrées, qui accompagnoient toujours l'institution de leurs fêtes et le lever des astres, sous l'ascendant desquels ces fêtes devoient se célébrer.

Le soleil arrivoit-il au point culminant du zodiaque, au cancer? on célébroit à Rome la fête de Pallas, ou de la Déesse, à laquelle les lieux élevés et les citadelles étoient consacrés (4), et celle de Jupiter-Stator. On célébroit aussi en juin, suivant le même calendrier, les fêtes d'Hercule, dont le coucher arrive à cette épo-

(1) Plut. Parall. p, 307.
(2) Ovid. Fast. l. 1. v. 99, &c.
(3) Macrob. Sat. l. 1. c, 7, 9.
(4) Ovid. Fast. l. 6.

que. Nous ferons voir dans notre ouvrage sur les mystères, que la Divinité honorée à Rome sous le nom de la Bonne-Déesse, une des mères de Bacchus, la fille de Faune ou de Pan; étoit la chèvre céleste: c'étoit au premier mai, à son lever, que l'on célébroit les mystères de la Bonne-Déesse, comme on peut le voir dans Ovide. Il nous suffit de ce petit nombre d'exemples, pour donner une idée du principe, d'après lequel ces calendriers sacrés étoient réglés, et des rapports frappans, qui s'y trouvent établis entre les astres et les fêtes qui se célébroient sous leur aspect, et au moment de leur apparition. Ces rapports qui n'ont lieu, que parce que les astres étant les Divinités auxquelles s'adressoient ces fêtes, la marche des corps célestes dut nécessairement régler celle du calendrier des prêtres. Voilà donc encore de nouvelles traces du culte rendu à la Nature et à ses parties, qui restent imprimés dans le calendrier religieux des anciens.

Ce rapport avec la Nature, avec le soleil, les astres et les élémens, étoit consacré de la manière la plus frappante dans une des plus belles fêtes des Romains, dans les fêtes ou jeux du cirque, célébrés en l'honneur du soleil et de la Nature entière, à l'équinoxe de printemps. Le soleil, la lune, les planètes, le zodiaque, les élémens, enfin toutes les parties de la Nature les plus apparentes, et ses agens les plus puissans, étoient personnifiés, représentés, ou mis en action dans ce spectacle pompeux, dont les révolutions célestes étoient l'objet, et sur-tout le soleil, ame de la Nature, et chef de l'ordre et de l'harmonie, qui résulte des différens mouvemens des cieux. Cet astre y avoit ses chevaux (1), qui, dans l'hippodrome, imitoient les courses du soleil dans les cieux.

On attribue à Romulus cette institution: il est certain qu'elle remonte, chez les Romains, à la plus haute antiquité; vraisemblablement qu'elle fut une imitation des courses de l'hippodrome des Arcadiens, de qui les Romains ont tiré leur culte, et sur-tout des courses de l'Elide, pays où l'astre, qui mesure les jours et les années, étoit honoré par de semblables fêtes cycliques: les jeux Olympiques, célébrés en l'honneur de cet astre, sous le nom d'Hercule, qu'il prenoit au solstice d'été, en sont une preuve. C'étoit en l'honneur de Mars, ou de la planète qui préside au premier signe du zodiaque, ou au signe de l'équinoxe de printemps, sous lequel l'année Romaine s'ouvroit du temps de Romulus, que ce prince, dit-on, établit cette fête pour honorer le Dieu dont il vouloit qu'on le crût fils (2). Le champ des cieux étoit représenté par une vaste arêne consacrée au soleil, qui y avoit au milieu son temple surmonté de son image (3). On donna à cette enceinte le nom de cirque, plutôt à cause de sa forme qu'à cause de Circé fille du soleil, à qui on faisoit honneur de l'invention de ces sortes de jeux; car l'histoire de Circé n'est elle-même qu'une allégorie Astronomique.

Les Romains, de l'aveu d'Isidore de Séville, convenoient que ces jeux, et tout ce qui y servoit, devoient se rapporter à la Nature et à ses agens, ou aux causes du monde, c'est-à-dire, aux parties du monde qui font la fonction de causes. Les limites de la course du soleil, l'orient et l'occident, y étoient représentées par les termes ou limites extrêmes du cirque, où étoient les bornes (4). Au milieu du cirque s'élevoit l'obélisque, que sa forme, comme nous l'avons déja dit (5), avoit fait consacrer au soleil. Mesphrés, roi d'Egypte, passoit pour être le premier, qui eût consacré à cet astre de semblables monumens. Le sommet de l'obélisque (6) désignoit la hauteur des cieux, le point culminant, où arrive cet astre au milieu de sa course;

(1) Cedrenus, p. 147. Chronic. Alex. p. 261. Isidor. Orig. l. 18, c. 24, &c.
(2) Chronic. p. 261.
(3) Isid. Orig. c. 25.

(4) Isid. ibid. c. 27.
(5) Ci-dessus, p.
(6) Isidor. Orig. l. 18. Ibid. c. 28.

sa position au milieu du cirque, à une distance égale des deux bornes, qui figuroient le levant et le couchant, représentoit le milieu de cette course ; et l'espèce de flamme en or, posée sur le faîte de l'obélisque, désignoit la nature du feu et de la chaleur que donne cet astre.

Les conducteurs des chars (1) étoient habillés de couleurs relatives à la teinte des élémens.

Le char du soleil étoit attelé de quatre chevaux, qui représentoient les quatre saisons et les quatre élémens, que le soleil modifie par sa révolution annuelle (2), et dont la teinte variée étoit appliquée aux chevaux, qui imitoient chacun par leur couleur un de ces élémens, et celle de la terre dans les quatre saisons.

Nous voyons dans Martianus Capella (3) cette teinte de la lumière et de la terre, durant les douze mois, représentée par douze pierres de couleurs différentes, à-peu-près les mêmes que celles du rational du grand-prêtre, et conséquemment que celles des douze fondemens de la ville sainte de l'Apocalypse, et ayant le même objet : savoir, d'imiter la teinte de la Nature, durant la révolution solaire par les douze signes. Les planètes avoient aussi leurs couleurs, ainsi que les Zéphyrs, Flore, la terre, Iris ou l'arc-en-ciel ; on chercha à les imiter toutes par des couleurs analogues. Ainsi nous avons vu que les Juifs (4), dans les différentes couleurs qu'ils avoient données aux voiles du tabernacle, & à la tunique (5) du souverain sacrificateur, avoient cherché également à imiter la teinte des élémens. Isidore conclut (6) avec raison de tout cela, que les élémens et les astres, qu'on cherchoit à imiter, étoient honorés comme Dieux dans cette cérémonie. Il y voit une invention du Diable, et nous un monument savant de l'ancienne religion, ou plutôt de la religion universelle du monde, dont la Nature fut l'unique Divinité, sous quelque forme qu'elle ait été travestie.

Les courses s'y faisoient d'orient en occident (7), et il y avoit sept tours à faire, dit Isidore, à cause des sept planètes qui gouvernent toute la Nature.

Le char affecté à la lune étoit conduit par deux chevaux seulement, conformément au génie des anciens poètes et des peintres, qui donnoient au soleil quatre chevaux, et deux seulement à la lune (8). Jupiter en avoit six ; les Dieux inférieurs trois : la planète de Vénus, qui préside au crépuscule du matin et du soir, eut aussi ses coursiers et ses coureurs.

Ces combats furent inventés, dit l'auteur de la chronique d'Alexandrie (9), pour représenter l'harmonie de l'univers, du ciel, de la terre, de la mer.

On figuroit le Zodiaque par douze portes. Cet emblême de portes étoit consacré dans l'antre de Mithra (10), pour désigner les sphères. L'auteur de l'Apocalypse (11) parle aussi des portes du ciel. Le capricorne et le cancer (12) étoient les deux portes du soleil ; il n'est donc point étonnant, que dans le cirque on ait représenté les maisons du soleil, ou les douze signes, par douze portes du Zodiaque, dont l'influence, dit la chronique (13), règle la terre, la mer et la vie des hommes. Les sept espaces représentoient la course et la révolution des astres, qui roulent dans ce même Zodiaque. On y figuroit aussi le mouvement des étoiles

(1) Isidor. Orig. l. 18, c. 30.
(2) Ibid. c. 38.
(3) Mart. Capell. de Nuptiis Philolog.
(4) Ci-dessus, p.
(5) Joseph. Antiq. l. 3, c. 8.
(6) Isid. ibid. c. 38.
(7) Ibid. c. 34. 37.
(8) Ibid. c. 33.
(9) Chronic. p. 261.
(10) Orig. Contr. Cels. l. 5, p. 298.
(11) Apocalyp. c. 4.
(12) Macrob. Som. Scip. l. 1, c. 12. Porphyr. de Antr. Nymp.
(13) Chronic. p. 261, &c. Cedren. p. 147 & 169.

circompolaires ou de l'ourse, dont le temple de Jerusalem (1), suivant Clément d'Alexandrie, retraçoit aussi l'image. Nous avons parlé plus haut du rôle important, qu'a joué cette constellation dans toutes les anciennes religions (2).

On pourroit en dire autant de la constellation du cocher céleste, placée sur l'équinoxe de printemps, lequel, par son lever héliaque, au moment où le soleil arrivoit aux Pleïades, près du taureau, annonçoit le commencement de la révolution annuelle du soleil. Il est fameux dans la mythologie, sous le nom de Phaëton, conducteur du char du soleil; sous celui de Myrtile (3), suivant d'autres; d'Absyrthe, cocher d'OEnomaüs, dont on voyoit le tombeau en Arcadie, pays qui fut, comme nous l'avons dit, le berceau du culte des premiers Romains. Ce fut à cet OEnomaüs, roi de Pise (4), que les traditions grecques et romaines attribuèrent la première institution de ces fêtes solaires en Europe, dans le Péloponèse, d'où étoient partis ces Arcadiens, qui vinrent s'établir en Italie, dans les lieux où Rome fut depuis bâtie. Il les institua, dit l'auteur de la chronique, au mois de mars, ou Xithrus, c'es-à-dire sous le signe d'*Aries*, à cause de l'exaltation du soleil que l'on célébroit dans cette fête. Nous avons vu plus haut (5), que toutes les fêtes des planètes, chez les Sabéens, avoient été fixées à l'époque de leur arrivée au lieu de leur exaltation : ceci en est une nouvelle preuve. On donnoit à cet OEnomaüs pour femme, Stéropè, une des Atlandides ou des Pleïades (6), avec lesquelles le soleil se trouvoit alors en conjonction, au moment où il entroit dans sa nouvelle carrière. On donnoit au char de cet OEnomaüs quatre chevaux, comme à celui du soleil; et Myrtile, ou le cocher céleste étoit représenté en Elide devant ce char (7).

Dans les fêtes du cirque, tout étoit personnifié; la mer, la terre (8), Neptune, Cérès, et les autres élémens, étoient représentés par des acteurs qui y combattoient : ce qui nous conduit à croire, qu'OEnomaüs lui-même ne fut qu'un de ces êtres personnifiés, comme l'étoit elle-même la belle constellation du cocher métamorphosée en cocher d'OEnomaüs.

On dit d'OEnomaüs, qu'il tiroit au sort avec un étranger quelconque le rôle qu'il devoit jouer; et lorsque le sort lui faisoit tomber le rôle de Neptune, il prenoit un habit couleur de vert de mer; son adversaire au contraire, un habit qui imitoit la verdure de la terre : si OEnomaüs au contraire faisoit le rôle de Cérès, il changeoit d'habillement. Le vaincu étoit sacrifié.

Une foule de peuple se rendoit de toutes parts à ces fêtes, et chacun y prenant parti, faisoit des vœux pour tel et tel acteur. Ceux qui habitoient les îles ou les rivages de la mer, faisoient des vœux pour l'acteur de Neptune; les habitans de l'intérieur des terres en faisoient pour celui de Cérès, parce que chacun tiroit des augures de la victoire ou de la défaite, suivant la différence des intérêts, qu'il avoit à l'abondance des récoltes ou de la pêche. On prétend qu'OEnomaüs vainquit plusieurs fois de suite ses rivaux, parce qu'il avoit pour conducteur de ses chevaux Absyrthe; mais qu'enfin il fut vaincu par Pelops le Lydien.

Le premier inventeur de ces sortes de courses étoit, dit-on, Enualyus, fils de Neptune, qui épousa Lybie, fille d'Io, ou de cette fameuse fille métamorphosée en vache, placée dans le taureau céleste, exaltation de la lune, *Io* en langue sacrée,

(1) Clem. Stromat. l. 5.
(2) Ci-dessus, p.
(3) Paus. Arcad. p. 249.
(4) Chronic. ibid. p. 261.
(5) Ci-dessus, p.
(6) Paus. Eliac. 1, p. 157. Ov. Trist. Eleg. 10. v. 14.
(7) Ibid. p, 157,
(8) Chronic. p. 261, &c.

et

et dont le fils, défiant le même cocher céleste sous son autre nom de Phaéton, l'engagea à demander au soleil la conduite de son char ; ce qui occasionna sa chûte malheureuse, comme on sait. On voit ici comment toutes ces fables se lient entre elles. Phaéton fut imité, ajoute la chronique, par Erictonius : il est bon de remarquer que c'est encore un des noms du cocher ; ce qui prouve que c'est une même fable sur le même génie, faite en cent façons différentes. Sa fonction d'astre précurseur du soleil, au moment où chaque année, au printemps, le soleil recommençoit la carrière des douze signes, a dû le faire remarquer pendant bien des siècles par tous les peuples, et lui faire jouer un grand rôle dans les poèmes et dans les cérémonies religieuses, qui avoient les Cycles pour objet.

Ce sont-là les fêtes que Romulus transporta en occident, ou plutôt qu'y portèrent les Arcadiens et les Grecs du Péloponèse ; elles se célébroient tous les ans dans le Champ-de-Mars, et on les appela les fêtes du Champ-de-Mars. Le peuple se partageoit en quatre factions, qui avoient les livrées de chaque élément, et on leur donnoit des noms relatifs aux élémens auxquels elles étoient attachées.

Nous avons cru devoir entrer dans quelques détails sur ces fêtes, parce qu'elles nous peignent bien le génie imitatif des anciens adorateurs du soleil et des astres. Il y eut des fêtes en l'honneur des saisons, qui se célébroient aux quatre principales divisions de la révolution annuelle : nous y avons substitué nos tristes quatre-temps.

Il y en eut au bout du petit cycle de quatre ans, ou à chaque retour d'année bissextile, lequel roulant trois cents soixante-cinq fois sur lui-même, formoit la période Sothiaque de quatorze cents soixante ans. Telle fut l'origine des Olympiades, qui se célébroient tous les quatre ans au solstice d'été, et qui fixèrent la chronologie des Grecs. Il y eut des fêtes séculaires à la fin de la révolution de chaque siècle, dans lesquelles on adressoit des voeux au soleil et à la lune, sous les noms d'Apollon et de Diane, comme aux arbitres souverains des siècles et des années, qu'ils engendrent par leur révolution (*bb*).

Les phases de la lune furent aussi célébrées, et sur-tout la Néoménie, ou la lumière nouvelle, dont la lune se revêt au commencement de chaque révolution. Le Dieu Mois eut ses temples, ses images et ses mystères (1) : il en fut de même du jour et de la nuit, et des heures, qui furent personnifiées et représentées par les adorateurs de la Nature et du temps.

La Nature et ses agens principaux furent aussi mis en spectacle dans les mystères. A Eleusis, on représentoit le soleil par le dadouque, ou porte-flambeau ; la lune par l'épibome, qui portoit l'autel ; Mercure par l'hiérocéryx, ou héraut sacré : les élémens et les météores y étoient imités.

A Samothrace, suivant Varron (2), on représentoit le ciel et la terre, que l'on appeloit les grands Dieux.

Presque toutes les figures symboliques de la procession d'Isis décrite dans Apulée, représentent la terre, le soleil, la lune, les constellations et les élémens, comme nous le ferons voir dans notre traité des mystères et des initiations anciennes. Devant donner à cette théorie un très-grand développement dans cet ouvrage, nous n'entrerons point ici dans de plus grands détails sur les rapports qu'avoient les tableaux de l'initiation avec ceux de la Nature, aux mystères de laquell on initioit à Eleusis, à Samothrace, à Corinthe, &c.

Dans les cérémonies du mariage chez les Romains, on allumoit un nombre de cierges égal à celui des cinq planètes,

(1) Procl. in Tim. l. 4, p. 245, 251.

(2) August. de Civ. Dei. l. 7, c. 28.

qui forment le cortège du soleil et de la lune (1).

Dans l'Inde les Brames, avant d'imposer un nom à l'enfant nouveau né, examinent si les planètes lui seront favorables (2), et font un sacrifice à ces astres; ensuite on répand sur la tête de l'enfant, du père et de la mère, avec une espèce de crible percé de neuf trous, l'eau de neuf vases : ce bain détourne la malignité des astres. Ce nombre (3) est celui des sphères, quand on comprend le ciel des fixes et la terre. Macrobe prétend tirer du nombre des sphères l'origine du nombre des Muses.

On assure que le plus ancien simulacre des Chinois (4) étoit un trépied, tel que ceux dont il est parlé dans Homère et dans Hésiode, et qu'ils en ont fait faire huit autres pour compléter le nombre neuf, comme Numa fit faire onze boucliers pour compléter le nombre douze, ou celui des signes. Ce sont comme neuf talismans, auxquels on attache la destinée de l'empire partagé aussi en neuf provinces, dont chacune étoit sous la protection d'un de ces talismans (5), consacrés sans doute aux neuf sphères. Le nombre neuf est sacré chez eux. C'étoit un talisman, que cette petite bulle ovale (6), que les Romains attachoient au col de leurs enfans, et que ceux-ci portoient en honneur de la lune.

Ce rapport de la Nature et de ses agens avec le cérémonial du culte chez les anciens, avec leurs distributions politiques et religieuses, avec leurs fêtes, leurs processions, leurs mystères, avec les temples, leur distribution et leur décoration, avec leurs talismans, les statues et les images symboliques de leurs Dieux, se retrouve encore dans leurs hymnes ou chants sacrés, dans les fictions de leurs poëtes, dans leurs cosmogonies, et dans les écrits de leurs plus savans philosophes; en sorte qu'il n'existe aucune espèce de monument du génie et des arts, qui n'ait reçu cette empreinte.

Nous ne rappellerons pas ici ce que nous avons déja dit des hymnes d'Orphée (7), qu'il faudroit rapporter tout entiers, et dans lesquels on trouve d'anciennes prières adressées aux astres et à toutes les parties de la Nature, non plus que du superbe hymne au soleil, qui est dans Martianus-Capella. Il en est de même des hymnes attribués à Homère, dans lesquels le soleil et la lune, sous les noms de Diane et d'Apollon, sont invoqués, ainsi que du poème séculaire d'Horace. Les livres des Perses contiennent également, à chaque page, des prières adressées aux astres, aux élémens, aux fleuves, aux montagnes (8).

La nuit a ses hymnes comme le jour, parce qu'elle est comptée elle-même au nombre des causes dans les cosmogonies : avec elle on chante le chaos, d'où l'Univers, par une fiction poétique, est censé avoir été tiré, parce que, par une abstraction de l'esprit, on conçoit l'ordre avant la matière qui le reçoit. La lumière, le ciel, la terre, l'océan, ou le principe humide du monde, l'air, le feu, les vents, les astres, et la fatalité qui gouverne tout sous sa loi impérieuse, ont été mis au nombre des premières causes, et, à ce titre, ont été personnifiés et chantés dans les anciennes cosmogonies.

Il ne faut que jeter un coup-d'oeil sur les cosmogonies phéniciennes et grecques, pour se convaincre de cette vérité. Sanchoniaton avoue lui-même, en terminant sa cosmogonie écrite du ton de l'histoire, que tout cela n'est qu'une suite d'allégories, qui ont pour objet les phénomènes de la Nature et de l'Astronomie, et qu'on présentoit aux initiés sous un voile mystérieux, afin de

(1) Plut. Quæst. Rom. p. 263.
(2) Sonnerat, t. 1, c. 7, p. 148.
(3) Macrob. Som. Scip. l. 2, c. 4.
(4) Pauw, Rech. sur les Egypt. et les Chin. t. 2, p. 210.
(5) Recherch. sur les Chin. t. 1, p. 257. t. 2 p. 34.
(6) Plut. Quæst. Rom. p. 287.
(7) Poet. Græc. t. 1, p. 502, 503.
(8) Zend. Avest. l. 2.

produire chez eux cet étonnement qu'imprime le merveilleux et que suit le respect. On y retrouve en effet les noms du soleil dans Hélios, ceux du ciel et de la terre dans *Uranus* et *Ghê*, princes, dit-on, qui donnèrent leur nom à ces deux parties du monde; ceux des planètes Chrone ou Saturne, Mercure, Vénus, avec son domicile au taureau, Jou, ou Jupiter, et Mars, dont la planète s'appeloit aussi planète d'Hercule: Chrone en fait son général d'armée. On y reconnoît plusieurs noms de constellations, tels que les Dioscures, ou les gémeaux; Esculape, ou le serpentaire; la Vierge, Béthula en Syrien et en Hébreu, et Dagon, ou le poisson dans la même langue. Ce sont ces planètes et ces astres, qui règlent les saisons et la fatalité, dont cette cosmogonie fait autant de femmes, qu'épousa le Dieu du temps, Chrone, qu'elle nous peint avec des aîles et armé de la faulx. Nous nous bornerons à cet exemple, qui justifie ce que dit l'auteur de cette histoire, qu'elle renferme des phénomènes Astronomiques ou cosmiques mêlés de physique.

Quant à Hésiode, il ne nous déguise pas davantage la nature des Dieux qu'il chante: c'est la nuit et ses enfans, qu'alimentent les eaux de l'Océan, père des fleuves. » Chantez, dit-il, ô Muses! » les Dieux immortels (1), enfans de la » terre et du ciel étoilé, nés du sein de » la nuit, et qu'a nourris l'Océan (*cc*); » chantez la terre, les fleuves, la mer, » les astres brillans, l'immense voûte » des cieux et les Dieux qui en sont nés; c'est-à-dire, les Dieux qui sont censés résider dans toutes ces parties de la Nature, et qui occupent l'Olympe, composé de plusieurs couches sphériques.

Les premières Divinités que le poète place sur la scène, sont la matière première et l'espace, désignés sous le nom du chaos, la terre et le ciel qui la couvre, la nuit et le jour (2), qui se succèdent dans les cieux par leur révolution apparente autour de la terre. Paroissent ensuite les hautes montagnes avec leurs nymphes, les météores, les éclairs et les tonnerres, les parques, la fatalité, l'Océan avec ses rivières et ses fleuves, et ses Néréides et ses Naïades qui habitent les eaux; Iris, ou l'arc-en-ciel personnifié, ainsi que l'admiration qu'il excite. Plus loin, c'est l'aurore (3) que le poète chante, ainsi que l'astre du matin qui l'accompagne et le vent frais qui s'élève aux premiers rayons du jour; le pôle, ou Atlas qui porte le ciel, et que la comosgonie Phénicienne a aussi personnifié. Ailleurs, ce sont les saisons qu'enfante Thémis, ou la Vierge céleste (4), qui préside à leur naissance; la couronne boréale, ou la couronne d'Ariadne qui brille aux cieux, placée par Bacchus (5), et le cheval Pégase qui dirige son vol dans les vastes plaines de l'Olympe; on y voit aussi le jour et la nuit, qui sortent et rentrent l'un après l'autre par deux portes (6).

Nous ne suivrons pas plus loin l'examen des tableaux que nous présente la theogonie d'Hésiode, qui ne sont que les tableaux de la Nature, de ses agens et de ses parties personnifiées et mises en action; nous ferons voir ces rapports dans tous leurs détails dans un ouvrage que nous nous proposons de faire sur les cosmogonies anciennes, comparées entre elles et avec la Nature. Il suffit de ce que nous venons de voir, pour juger du caractère des anciennes théogonies, ou comosgonies, dont la Nature fournit encore le fond et le dessein général, brodé et enrichi par la poésie.

On retrouve jusques dans Virgile des traces de ces anciens chants sur la Nature, dans la fable du festin et du con-

(1) Hesiod. Theog. v. 105, 115.

(2) V. 123, &c. v. 130. — 140. — 210. — 215. — 240, &c.

(3) V. 380.

(4) V. 900.

(5) V. 950. — 285.

(6) V. 750.

cert que Didon donne aux Troyens échappés du naufrage (1). Ce poète, pour se conformer aux usages du siècle où son héros étoit supposé vivre, termine le repas, que donne à Enée la reine de Carthage, par des libations aux Dieux, accompagnées de chants sur la Nature et sur les étoiles.

» Pendant ce temps-là, dit Virgile,
» Jopas chantoit sur sa lyre d'or les
» sublimes leçons du savant Atlas,
» la course de la lune, les travaux du
» soleil, l'origine des hommes et des
» animaux, la cause de la pluie et du
» tonnerre, les astres, l'arcture, les
» hyades et les deux ourses; « c'est-à-dire, les sujets de toutes les anciennes cosmogonies.

Certainement, ce n'étoit point par des chants sur les étoiles qu'on terminoit les repas d'Auguste; mais Virgile a cru devoir peindre les moeurs et les usages des siècles dont il parloit. Chanter les astres, c'étoit chanter les Dieux: aussi le poète Latin place-t-il ces chants au moment où les Tyriens et les Troyens font des libations aux Dieux, et à la suite d'une cérémonie religieuse. Dans les pastorales du même poète, le vieux Silène chante la Nature et l'organisation du chaos. Orphée, dans les argonautiques d'Apollonius (2), en fait autant; il nous peint l'Ether enfantant le soleil et les astres, la terre produisant les hautes montagnes, l'océan et les fleuves se peuplant de Nymphes, &c. Musée donna en même temps aux Grecs une théogonie (3) & une description de la sphère (idem).

Plus nous remontons vers l'origine des siècles, plus nous trouvons les noms des étoiles employés dans les poèmes. Les saisons, la marche du soleil dans le zodiaque, & les heures de la nuit n'y sont désignées que par des levers, des couchers, ou des hauteurs d'étoiles. On nommoit Sirius et les Pléiades sur le théâtre d'Athènes (4), comme on peut le voir dans Euripide. Homère, Hésiode, Théocrite, Anacréon, &c. nous fournissent une foule de semblables exemples; c'est un reste de l'ancienne poésie consacrée toute entière à chanter la Nature et ses phénomènes, et à peindre ses plus brillans tableaux. L'Olympe devint le séjour habituel du génie des poétes, parce qu'il étoit celui des Dieux. Les Muses qui les inspiroient, ainsi que Mnémosyne, n'étoient, suivant Pythagore (5), que les intelligences célestes des sphères, d'où émanoit ce feu éternel, dont une seule étincelle mettoit tout en feu leur génie, et d'où partoient ces accords harmonieux, à l'unison desquels se montoit la poésie. Remplis de l'influence des astres les Poètes parloient alors le langage des Dieux: » Je vais, dit Orphée, dans
» son poème des Argonautes, m'élan-
» cer vers l'Olympe et dans les sphères
» célestes (6), pour y chanter des choses
» inconnues aux mortels; » et alors il commence son poème sur l'arrivée du soleil au premier des signes qu'occupe le bélier étoilé, ou à toison d'or, placé dans le temple de Mars, ou, sans figure, dans le domicile de cette planète; car tout ce poème est Astronomique.

On faisoit des fables sur les étoiles; et les anciens ont reconnu que les poésies d'Homère et d'Hésiode contenoient beaucoup de ces fables Astronomiques. Héraclides (7) de Pont observe, qu'il y a dans Homère plusieurs récits de combats des Dieux, que certains auteurs expliquoient par des phénomènes célestes, et par les situations respectives des planètes et des signes. Plutarque (8) convient, que plusieurs expliquoient par les aspects des planètes les aventures de Mars et de Vénus; Lucien (9) est du nombre de ceux, qui croient que toute cette

(1) Virgil. Æneid. l. 1, v. 744.
(2) Apollo. Rhod. l. 1. Argonaut. v. 494.
(3) Diog. Laert. p. 3.
(4) Euripid. Iphigen. acte 1, sc. 1.
(5) Porph. Vitâ Pythag. p. 21.
(6) Argon. Orph. v. 48.
(7) Opusc. Mytholog. Th. Gale. p. 479.
(8) Plutarch. de Audiend. Poetis. p. 19.
(9) Lucian. de Astrolog. p. 992.

aventure est Astrologique, et il ajoute, que les poésies d'Homère et d'Hésiode sont une preuve des rapports, que les anciennes fables ont avec l'Astrologie. Ceci est entièrement conforme au passage de Chérémon, que nous ne nous lasserons pas de rappeler au lecteur. La fable d'Amphion et de Zéthus fils d'Antiope, qui attachent à la queue d'un taureau furieux Dircé leur tante, qui retenoit leur mère prisonnière, nous offre des traces des rapports établis entre les cieux et les fables sacrées, dans la cérémonie qui se pratiquoit tous les ans au tombeau d'Antiope (1), au moment où le soleil arrivoit au signe du taureau et au coucher héliaque des Gémeaux. Théon, dans ses commentaires sur Aratus, explique la génération des Pleïades, filles d'Atlas, et de Pléïone fille de l'Océan, par leur sortie du sein des eaux et de l'horizon, et ne voit dans cette histoire qu'une allégorie Astronomique (2).

Les Arabes, dont les tribus, comme nous l'avons vu, sont consacrées aux étoiles, amusoient le loisir de leur vie pastorale par de petits contes ou romans sur les astres, moins agréables néanmoins que ne le sont les fables Grecques. Nous allons citer un exemple de ces sortes de récits, dépouillé de toute allégorie, et dans lequel chaque étoile est nommée par son nom Arabe (3). Pour prouver, dit Abulfarage, que les Arabes ne s'occupoient pas du mouvement des astres seulement comme les astronomes, mais qu'ils avoient encore un autre point de vue sous lequel ils les considéroient, nous rapporterons une de ces fables, qu'ils faisoient sur les astres. Ils disent que les étoiles *Alshère* et *Algomeyse*, le grand chien et le petit chien, étoient deux sœurs, qui avoient pour frère Sohil, ou Canopus. Celui-ci épousa la constellation d'Orion, *Aljauze* en Arabe; mais ayant tué sa nouvelle épouse, Sohil se sauva vers le pôle austral pour éviter la poursuite de ses soeurs; Alobur ou Sirius le poursuivit au-delà de la voie lactée; mais Algomeyse resta en place et versa des torrens de larmes, au point que sa vue s'affoiblit. Tout ce petit roman n'est que la description de la position de ces étoiles, et un tableau de la succession de leur marche : la belle étoile de Canopus, placée au midi, en se couchant précipite Orion sous l'horizon.

Les Grecs avoient aussi une fable sur le coucher d'Orion, lequel a toujours lieu au lever du scorpion. Ils disoient qu'Orion étoit un géant, qui étoit mort de la piqûre d'un scorpion; par la même raison, ils faisoient aussi mourir Canopus de la piqûre du même animal. C'est aussi ce scorpion qui effraye le cocher céleste, et précipite ses chevaux dans l'Eridan, lequel se couche à ce même instant. Les Grecs firent des Pleïades sept soeurs, dont une ne paroissoit plus et s'étoit sauvée vers le Nord, près de la queue de la grande Ourse, où elle prit le nom de Renard (4).

Nous nous bornerons à ces exemples, qui suffiront pour juger du génie des anciens poètes, et sur-tout de celui des Orientaux, qui, ayant placé leurs Dieux dans l'Olympe, ou sur la voûte des cieux, s'occupoient à les chanter et à les mettre en action, dans leurs poëmes sur la Nature, et dans les légendes sacrées.

Les poètes ne sont pas les seuls dont les ouvrages déposent en faveur du culte de la Nature, et qui dans leurs écrits et dans leurs fictions nous aient laissé des traces de leur respect religieux pour le soleil, la lune, les astres et pour toutes les parties de l'Univers divinisées. Les plus savans philosophes de l'antiquité avoient conçu de la Nature et de ses agens la même idée que les poètes; et les uns et les autres,

(1) Pausan. Bœotic. p. 295.
(2) Theon. p. 133. — 150.
(3) Abulf. Spec. Hist. cùm Notis Pocke. p. 131.
(4) Theon. ad Arat. Phæm. p. 134.

dans un style différent, ont rendu hommage à la divinité de l'Univers.

On pourroit même ne pas faire de distinction entre les philosophes et les poëtes, puisqu'elle n'est que dans le langage; car on sait que les anciens poëtes étoient les philosophes de leur siècle, ou autrement, que la philosophie s'exprimoit en vers.

Phérécyde, qui le premier parla de la Nature et des Dieux, écrivit un livre sur les premiers principes, qui commençoit ainsi (1): » Jupiter, et le temps » unique existoient avec la terre, de » toute éternité. «

On se rappelera que les Perses appeloient Jupiter, le Ciel; c'est lui qui partage ici l'éternité du temps avec la terre. Cette éternité du temps sans fin, source de toutes choses, est encore aujourd'hui un dogme sacré de la théologie des Perses (2). Phérécyde étoit Syrien, et écrivoit dans les principes de la philosophie orientale. Ces êtres étoient donc des Dieux, puisqu'ils étoient réputés causes éternelles de toutes choses.

Pythagore pensoit que les corps célestes étoient immortels et divins (3); que le soleil, la lune et tous les astres étoient autant de Dieux, qui renfermoient avec surabondance la chaleur, qui est le *principe de la vie*; que les rayons du soleil pénétrant l'air et l'eau, jusqu'aux plus profonds abymes des mers, répandoit par-tout les germes de la vie; ce qui rentre dans les dogmes des Egyptiens, qui attribuoient à la chaleur du soleil l'organisation primitive des animaux (4). Il plaçoit en conséquence la substance de la divinité dans ce feu Ether, dont le soleil est un des foyers (5); et qui, circulant dans toutes les parties de la matière, constitue l'ame universelle du monde, ou la divinité, dont chaque ame ou chaque principe de mouvement et de vie particulier est une émanation. On peu voir dans Virgile ces dogmes rendus en très-beaux vers par ce poëte, dans son sixième livre de l'Enéide, et dans le quatrième des Géorgiques. Nous aurons occasion d'y revenir, lorsque nous parlerons de l'ame du Monde, dans la seconde partie de cet ouvrage.

Les Pythagoriciens divisoient le Monde en douze sphères concentriques; la première, celle qui les enveloppe toutes, est la sphère des fixes, c'est-à-dire Uranus (6), dans lequel réside le *premier Dieu*. C'étoit à ce premier cercle, ou à ce ciel des fixes, qu'étoit attachée l'idée de première cause. Cette sphère, en effet, étoit censée composée de la partie la plus pure du feu Ether, qui constituoit l'essence de la divinité, ou l'ame du Monde, le principe de ses mouvemens, de sa vie et de l'harmonie qui y règne. Parmenides faisoit circuler immédiatement au-dessus de cette sphère cette même substance, qu'il appeloit la couronne de lumière, qui enveloppoit le Monde (7), et il y plaçoit aussi la substance de la divinité, dont les astres partageoient la Nature. Alcméon de Crotone faisoit résider les Dieux dans le soleil, dans la lune et les autres astres. Platon, dans son Timée et dans son livre des lois, dit Cicéron, attribue la divinité au Monde, au ciel, aux astres et à la terre. Xénophon étoit dans la même opinion, et il reconnoissoit la divinité du soleil. Le philosophe Antisthène, dans son livre intitulé, le Physicien, ne reconnoissoit qu'un seul Dieu naturel, qui étoit la Nature elle-même. Aristote lui-même rendit hommage à la divinité de l'Univers en gé-

(1) Diog. Laert. Vit. Pherecyd. p. 82. — 84.
(2) Anquetil, Zend-Avest. t. 2.
(3) Diog. Laert. Vit. Pythag, p. 583, 584.
(4) Euseb. Præp. Ev. l. 1, c. 7.
(5) Cicéro. de Nat. Deor. l. 1, c. 11. Lact. de Fals. Relig. l. 1, c. 5. Senec. l. 1, Quæst. Nat. Minu. Felix. p. 151. Salvian. de Gub. Mund. l. 1, p. 4.
(6) Vit. Pythag. Phot. Biblioth. Codex. 259.
(7) De Nat. Deor. l. 1, c. 12.

néral (1), et en particulier à la substance éthérée, qui compose le ciel, ou le firmament, c'est-à-dire le corps d'Uranus, pour parler le langage figuré des cosmogonies. Xénocrates son disciple reconnoissoit huit Dieux; les sept planètes et le ciel des fixes étoient ces Dieux (2). Héraclides de Pont, élevé à la même école, met au nombre des Dieux, la terre, le ciel et les sept planètes. Il en est de même de Théophraste, qui attribue le titre de causes premières au ciel, aux astres et aux signes du zodiaque. Straton plaçoit aussi la divinité dans la Nature et ses parties. Zénon (3) donnoit pareillement le titre de Dieux à l'Ether, aux astres, au temps et à ses parties; il expliquoit d'après ces principes, qui sont les véritables, toute la théogonie d'Hésiode, et rapportoit à la Nature et à ses agens les noms des divinités les plus connues, telles que Jupiter, Junon, Vesta, &c.

Cléanthes son disciple regardoit aussi le monde comme un Dieu, ou admettoit le dogme de l'Univers-Dieu; et il en plaçoit la substance principalement dans le feu Ether, qui réside au plus haut des cieux, et qui forme la dernière couche des sphères, qui nagent dans ce fluide, lequel les enveloppe et les pénètre de toutes parts (4). La Divinité toute entière, suivant ce philosophe (5), se distribuoit dans les astres, dépositaires d'autant de portions de ce feu divin.

Chrysippe, le plus subtil commentateur de la doctrine des Stoïciens, reconnoît aussi le monde pour Dieu (6); et il en fait résider la substance dans le feu Ether, dans les astres, dans le soleil, dans la lune, dans les élémens, enfin, dans ce que nous appelons la Nature et dans ses principales parties. Il pense, comme les Perses, que le ciel ou l'Ether est Jupiter; il prétend même que toutes les fables d'Orphée, de Musée, d'Hésiode et d'Homère, ne sont que des allégories sur la Nature; et nous pensons absolument comme lui, quoique peut-être nos explications ne soient pas les mêmes, que celles qu'il donnoit, et que nous n'avons pas aujourd'hui. Telle étoit aussi l'opinion de Diogènes le Babylonien, dont nous avons perdu les ouvrages, et qui avoit rapporté la mythologie ancienne à la Nature, et n'y avoit vu que de la physiologie (7). Notre opinion sur l'antiquité, comme on le voit, n'est pas nouvelle : les formes et les moyens d'explications pourront être différents; mais il y aura un point de vue commun, *la Nature*, la grande et l'unique Divinité de tous les anciens peuples.

Le philosophe Posidonius prétendoit, comme Zénon, que le monde en général, et le ciel en particulier (8), composoient la substance de la Divinité. Boethus la fait résider dans le firmament, ou dans la sphère des fixes. C'est l'opinion de Pline, dont nous avons rapporté le fameux passage sur la Divinité du monde et du ciel, dans le premier chapitre de cet ouvrage. C'étoit le grand dogme des Stoïciens; ils pensoient que la Divinité (9) résidoit dans le feu Ether, ou dans le feu Artiste, qui organise tous les êtres (10). Anaximandre regardoit les astres comme autant de Dieux. Anaximènes regardoit aussi comme Dieu l'Ether, et même l'élément de l'air. Diogènes-Apolloniates pensoit de même. Diodore-de-Sicile prétend que plusieurs auteurs croyoient que les Egyptiens avoient aussi attribué la Divinité à l'air (11). Julius-Firmicus et Saint Athanase (12),

(1) De Nat. Deor. l. 1, c. 13.
(2) Ibid. c. 13.
(3) Cicer. ibid. c. 14.
(4) Ibid. c. 14.
(5) Ibid. c. 14.
(6) Ibid. c. 15.
(7) Cicer. de Nat. Deor. l. 2, c. 24, 25, &c.
(8) Diog. Laert. Vit. Zenon. p. 528.
(9) Plut. de Placit. Phil. l. 1, c. 7, p. 881.
(10) Cicer. de Nat. Deor. l. 2, c. 22, & l. 1, c. 10. Lactance, l. 1, c. 5. Minutius Félix, p. 51. Laert. l. 9, p. 666.
(11) Euseb. Præp. Ev. l. 3, c. 3, p. 89.
(12) Jul. Firm. p. 3 & 4. Athanaz. Adv. Gent.

qui tous deux ont écrit sur la religion des anciens, et ont recueilli leurs dogmes philosophiques et religieux, attestent le respect des Egyptiens pour l'élément de l'eau, qu'ils avoient déifié, en reconnoissance des bienfaits qu'ils recevoient du Nil, une de leurs plus grandes Divinités. C'étoit en Egypte, que Thalès avoit puisé ses dogmes cosmogoniques sur la divinité de l'eau, premier principe de toutes choses. Moyse, Orphée firent aussi sortir de l'eau l'Univers; et les Grecs regardèrent l'Océan, comme un de leurs plus grands Dieux.

Les prières des Perses sont adressées souvent à l'eau, qu'ils regardent comme principe de génération dans la Nature.

Nous ne pousserons pas plus loin nos recherches sur les opinions des anciens philosophes, relativement aux élémens, aux astres, au ciel et au feu Ether qui compose leur substance, considérés comme causes actives et éternelles de tout ce qui est produit ici-bas, et conséquemment comme autant de Dieux nés du sein de l'Univers, ou du Dieu immense dont ils font partie. On vient de voir, que tout ce qu'il y a eu de plus grands philosophes se sont accordés à leur donner le rang de Dieux et de chefs de l'harmonie éternelle du monde, le grand Dieu par excellence, qu'ils composent par leur réunion. C'est donc encore ici une nouvelle preuve de ce que nous avons avancé dans notre premier chapitre intitulé, *l'Univers-Dieu* : savoir, que l'idée la plus simple, la plus naturelle, et la première qui a dû se présenter aux hommes, lorsqu'ils ont commencé à raisonner sur les causes des effets produits ici-bas, et dont ils font partie, a été de les placer dans la Nature même et dans ses agens les plus apparens, dont l'activité se manifestoit à leurs yeux. Ayant rendu l'idée de cause éternelle et supérieure à eux par le mot Dieu, c'est donc dans la Nature et ses parties qu'ils ont vu leurs Dieux, et ils n'en ont pas dû voir d'autres, jusqu'à ce que l'esprit, par ses abstractions, s'en fût créé de nouveaux, sous le nom de Dieux invisibles et intellectuels. Certainement ce n'est pas par-là qu'on a commencé, et cette chimère n'a pu appartenir à tous les peuples, ni pu faire oublier les Dieux, que l'on voyoit habituellement verser leurs bienfaits sur l'homme.

Les poètes chantèrent les Dieux naturels, long temps avant que les Métaphysiciens et les Spiritualistes eussent imaginé les leurs; et ce sont-là ces anciens Dieux, que la fable couvre de son voile sacré; ce sont-là ceux qui ont été peints, ceux à qui on a élevé des statues et des images emblématiques, et à qui on adressa des hymnes. L'accord parfait que nous venons de trouver entre les dogmes des plus grands philosophes, entre les fictions sacrées et les chants de la poésie, entre les témoignages des historiens de tous les pays, de l'ancien et du nouveau monde, entre tous les monumens politiques et religieux, les images, les statues, les médailles, les talismans et les calendriers sacrés des anciens, qui tous déposent en faveur du culte rendu à la Nature, de son antiquité, comme de son universalité, ne permettent plus d'élever aucun doute sur cette importante vérité.

Il résulte de-là, qu'on s'est étrangement trompé sur l'antiquité religieuse; car ce n'est pas ainsi qu'on l'a envisagée jusqu'à ce jour. Ce n'est pas là l'origine qu'on a donnée aux Dieux, en qui nos savans, pour la plûpart, n'ont vu que d'anciens rois ou des héros dont on avoit fait l'apothéose, comme ils n'ont vu dans leurs aventures bizarres, que d'anciennes histoires altérées, au lieu d'y voir l'histoire même de la Nature écrite en style allégorique. S'ils ont quelquefois reconnu que les astres avoient été aussi déifiés, ils n'ont fait de cette branche de culte qu'une partie très-accessoire, dont ils n'ont tiré aucuns résultats, tandis qu'ils devoient y voir la base la plus ancienne et la plus universelle des religions. Il s'ensuit donc qu'il n'y a encore rien de fait à cet égard, et que l'explication de

l'antiquité religieuse est toute entière à recommencer.

C'est une vérité dont nos érudits se fâcheront peut-être ; mais il n'en est pas moins certain que tout est à refaire, et qu'il y aura de bien gros livres à brûler; car une nouvelle méthode, aussi différente des anciennes, doit nécessairement donner des résultats différens. En effet, si c'étoit sur des sphères que les prêtres Egyptiens, comme nous l'a dit Synésius, formoient le modèle des statues de leurs Dieux et composoient les emblêmes sacrés de leur religion, ce sera avec des sphères désormais qu'on devra chercher à les décomposer. Si les fables et les aventures des Dieux n'étoient que des fictions sur les phénomènes célestes, sur le soleil, sur la lune, sur les planètes, sur les signes du Zodiaque, sur les décans, sur les horoscopes, sur les hémisphères, sur la lumière, sur les ténebres, sur les phases de la lune, sur les saisons, sur le Nil, enfin, sur la Nature en général, comme l'ont pensé Chérémon et les plus savans prêtres Egyptiens, ce sera par le ciel, par les astres, par les élémens, et par le jeu de toutes les causes physiques qu'il faudra les expliquer, c'est-à-dire, tout autrement qu'on a encore fait. La physique et l'Astronomie doivent nécessairement nous fournir les moyens de résoudre tout ce qui a été fait sur les agens de la Nature et sur la sphère ; c'est la première manière d'expliquer qu'on doit employer, puisque ce culte incontestablement a été le plus ancien ; c'est aussi celle qui doit nous procurer le plus de solutions, puisque le Sabisme a été la religion la plus universelle, et celle dont les traces sont empreintes sur plus de monumens de toute espèce : tout autre systême ne nous conduira jamais à la véritable intelligence de ces monumens et de ces fables, puisqu'il supposeroit ou d'autres Dieux que les Dieux naturels, que pourtant nous avons retrouvés partout, ou d'autre objet à ces statues et à ces fables que les Dieux ; ce qui seroit contradictoire dans des monumens religieux.

Si les hommages rendus à des hommes se sont quelquefois mêlés à ceux qu'on rendoit aux véritables Dieux, auxquels la flatterie les associa, ce ne fut jamais qu'une tache légère & passagère sur le culte de la Nature, qui resta constamment en possession de ses autels. Il se passa sans doute bien des siècles jusqu'à ce qu'il se trouvât un mortel assez hardi pour oser les partager, & des hommes assez dégradés pour y porter leur encens. Le despotisme des empereurs avilit assez les Romains, pour les porter à leur accorder les honneurs, que l'on rendoit aux Dieux ; mais ce culte ne dura qu'autant de temps, que la crainte ou l'intérêt eurent besoin de le perpétuer. Jupiter tint toujours la foudre du capitole, et ces nouveaux Dieux ne rivalisèrent pas long-temps avec ceux de Numa.

La raison des obstacles qu'a toujours trouvé le culte d'un homme à s'établir et à subsister parmi ses semblables, est tirée de la nature même de l'homme. Tout est foible en lui ; dans l'Univers tout est grand. L'homme naît, croît et meurt, et partage à peine un instant la durée eternelle de la vie du monde et de la terre, dont il occupe un point infiniment petit ; à peine sorti de la poussière, il y rentre tout entier : la Nature seule reste et recompose de nouveaux êtres de ses débris. L'image de ce petit être passager peut elle effacer du cœur de ses semblables celle de la grandeur et de la majesté de la Nature ? Si c'est à la force que l'on a cru devoir dresser des autels, quel mortel, fût-ce Hercule ou Thésée, a pu comparer la sienne à cette force universelle répandue dans toutes les parties du monde, qui balance le soleil au centre du systême planétaire, entraîne la terre et les astres dans son courant, soulève ou calme les mers, enchaîne les tempêtes, ou donne l'impulsion aux vents, et qui enfin meut tout l'Univers ? Si c'est

à la bienfaisance et aux inventions utiles que l'on croit que la reconnoissance éleva des temples, qui jamais les a mieux mérités que cette terre, qui, de son sein fécond, fait éclore tous les biens, varie ses productions à l'infini, et dont la surface, tous les ans, s'organise sous mille formes pour embellir la scène où l'homme se trouve placé ? Quoi ! Cérès et Triptolème ne seroient que des mortels qui, pour avoir enseigné à l'homme à cultiver le blé, auroient eu des autels, et reçu les honneurs divins par la reconnoissance des hommes; et la terre, qui cache dans son sein le germe des moissons, et qui les nourrit, ce ciel qui les alimente de ses eaux bienfaisantes, ce soleil qui les féconde, les échauffe et les mûrit, auroient perdu leurs adorateurs, et cédé leurs temples à de foibles mortels, qui avoient appris à jouir de leurs bienfaits !

Il est bien plus naturel de croire que la Nature elle-même et ses agens, le soleil, la lune, les astres et la terre, personnifiés dans des allégories savantes par les poètes et par les théologiens, ont été méconnus par le peuple et par une postérité qui sera retombée dans l'ignorance, après des siècles de génie et de lumière, ou par des peuples grossiers, qui auront reçu chez eux les formes du culte des nations savantes, sans jamais s'être assez instruits pour en comprendre le but et en deviner le sens. Cette supposition nous paroît infiniment plus vraisemblable, qu'il ne l'est que des hommes qu'on avoit vu naître et mourir, et dont on n'avoit plus rien à espérer ni à craindre, aient fait déserter les autels de la Nature, qui imprime sans cesse à l'homme l'idée de sa puissance et de ses bienfaits, et l'enchaîne à son culte par le sentiment de sa dépendance et de ses besoins. Pour croire à un pareil renversement de la religion primitive, il faut des preuves claires et incontestables d'un tel changement; sans cela, on est autorisé à ne supposer aux hommes d'autres Dieux, que ceux qu'ils ont dû adorer, et qu'ils ont effectivement adorés dès la plus haute antiquité. C'est par-là qu'il faut commencer à expliquer les plus anciens monumens du culte des Dieux et les traditions sacrées. Tout ce qui recevra un sens raisonnable, considéré sous ce rapport, tout ce qui contiendra un tableau ingénieux de la Nature et de ses opérations, appartiendra nécessairement à cette religion. Tout ce qui pourra s'expliquer par ces principes, sans rien forcer, sera son ouvrage. Quand elle aura repris, dans le dépôt confus des mythologies, les allégories qu'elle a créées, les autres religions pourront alors réclamer leurs traditions sacrées, et les aventures merveilleuses de leurs prétendus héros ou princes déifiés, s'il en reste.

Mais quelle route suivre pour ne pas se perdre dans ce dédale obscur ? quel fil va nous y guider ? C'est la question qui se présente naturellement à notre lecteur, et à laquelle nous allons répondre dans la seconde partie de notre ouvrage. C'est là proprement que l'on verra l'exposition de la nouvelle méthode, dont jusqu'ici nous n'avons fait que prouver la nécessité, et dont maintenant nous allons poser les principes et déterminer la marche; car nous n'aurions point fait un grand pas, si nous nous fussions bornés à prouver que toutes celles qui ont été employées jusqu'ici ne valoient rien, et si nous n'en avions pas une autre à leur substituer. C'est la tâche que nous nous imposons, et que nous allons remplir.

ORIGINE DE TOUS LES CULTES, OU RELIGION UNIVERSELLE.

LIVRE DEUXIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Tableaux de l'Univers, de ses Divisions, et des Agens principaux de la Nature.

LA Nature devant être la base du nouveau systême d'explications, d'après les vérités reconnues et les principes posés dans la première partie de cet Ouvrage ; il s'ensuit que c'est la Nature que nous devons interroger sur la marche que nous avons à tenir, et que c'est elle qui doit nous guider dans la nouvelle méthode que nous allons établir. Les hommes et leurs écrits ne doivent être consultés qu'après elle, et écoutés, qu'autant qu'ils parlent comme elle. Mais aussitôt que la Nature et les hommes nous parleront le même langage, soyons sûrs alors que nous tenons la vérité, ou du moins que nous sommes dans la route qui y conduit.

Si nous voulons savoir ce que les peintres et les chantres de la Nature ont peint et ce qu'ils ont chanté, voyons ce qui a dû les frapper dans l'Univers, et subjuguer leur admiration et leur respect; ce sera à coup sûr ce qu'ils auront peint et ce qu'ils auront chanté; surtout s'ils nous disent aussi eux-mêmes, que c'est là ce qui les a toujours frappés. Car, alors la Nature aura produit sur eux l'effet qu'elle devoit produire. Maintenant, examinons quelle chose a dû les étonner; et quels sont les tableaux de l'Univers sur lesquels leurs regards ont dû principalement s'attacher. Voulons-nous le savoir? interrogeons-nous nous-mêmes, et voyons quels sont les objets qui nous étonnent le plus dans la Nature? qu'y admirons-nous davantage? voilà ce qui les a étonnés, voilà ce qu'ils ont admiré. Quand les tableaux sont les mêmes, et quand ils conservent avec le spectateur les mêmes rapports, et celui-ci les mêmes organes, l'impression doit être constamment la même. Or, les tableaux du monde subsistent encore dans tout leur éclat, et si les spectateurs changent, les organes de ceux qui leur succèdent n'ont point changé; s'il y avoit quelque différence dans les positions, elle seroit toute entière à l'avantage de la Nature, à l'étude de laquelle se livroient plus volontiers les premiers hommes, qui étoient assez heureux pour n'avoir d'autre livre qu'elle. Elle seule étoit la source de leurs jouissances; ses beautés formoient leur unique spectacle, et le luxe de ses productions faisoit toute leur richesse et leur magnificence.

Au sein des ténèbres d'une nuit profonde, lorsque le ciel est chargé d'épais nuages, lorsque tous les corps ont disparu à nos yeux, et que nous semblons habiter seuls avec nous-mêmes, et avec l'ombre noire qui nous enveloppe, quelle est alors la mesure de notre existence? combien peu diffère-t-elle d'un entier néant, sur-tout quand la mémoire et la pensée ne nous entourent pas des images des objets, que nous avoit montrés le jour? Tout est mort pour nous, et nous-mêmes le sommes en quelque sorte pour la Nature. Qui peut nous donner la vie, et tirer notre ame de ce mortel assoupissement qui enchaîne son activité dans l'ombre du cahos? un seul rayon de la lumière peut nous rendre à nous-mêmes et à la Nature entière, qui sembloit s'être éloignée de nous. Voilà le principe de notre véritable existence, sans lequel notre vie ne seroit que le sentiment d'un ennui prolongé. C'est ce besoin de la lumière, c'est son énergie créatrice, qui a été sentie par tous les hommes, qui n'ont rien vu de plus affreux que son absence. Voilà leur première divinité, dont un seul rayon, brillant au sein du cahos, en fait sortir l'homme et tout l'univers. Voilà ce qu'ont chanté tous les poëtes qui ont imaginé des cosmogonies; voilà le premier dogme d'Orphée, de Moyse et de tous les Théologiens; voilà *l'Ormusd* que les Perses invoquent et qu'ils regardent comme la source de tout le bien de la Nature, comme ils placent dans les ténèbres et dans Ahriman leur chef l'origine de tous les maux. La lumière est la vie de l'Univers, l'amie de l'homme, et sa compagnie la plus agréable; avec elle il ne s'apperçoit plus de sa solitude; il la cherche dès qu'elle lui manque, à moins qu'il ne veuille pour reposer ses organes fatigués se dérober à lui-même et au spectacle du monde.

Mais quel est son ennui, lorsque son reveil a précédé le retour du jour, et qu'il est forcé d'attendre la lumière! quelle est sa joie aussi, lorsqu'il entrevoit ses premiers rayons, et que l'aurore blanchissant l'horizon rappelle sous sa vue tous les tableaux qui avoient disparu dans l'ombre. Il voit alors ces enfans de la terre, dont la taille gigantesque s'élève au sommet des airs, les hautes montagnes couronner de leur cîme tout l'horizon, et former la barrière circulaire qui termine la course des astres. La terre s'aplanit vers leurs racines, et s'étend en vastes plaines entre-coupées de rivières, couvertes de prairies, de bois, où de moissons, dont l'aspect un moment auparavant lui étoit dérobé par un sombre voile, que l'aurore d'une main bienfaisante vient de déchirer. La Nature reparoît toute entière aux ordres de la divinité, qui répand la lumière. Mais le Dieu du jour se cache encore au regard de l'homme, afin que son oeil insensiblement s'accoutume à soutenir le vif éclat des rayons du Dieu, que l'aurore va introduire dans le temple de l'Univers, dont il est l'ame et le père. Déjà la porte par où il doit entrer est nuancée de mille couleurs, et la rose vermeille semble être semée sous ses pas; l'or mêlant son éclat à l'azur forme l'arc de triomphe sous lequel doit passer le vainqueur de la nuit et des ténèbres. La troupe des étoiles a disparu devant lui, et lui a laissé libre les champs de l'Olympe dont il va seul tenir le sceptre. La Nature entière l'attend; les oiseaux par leur ramage célèbrent son approche et font retentir de leurs concerts les plaines de l'air au-dessus desquelles va voler son char, et qu'agitent déjà les douces haleines de ses chevaux. La cîme des arbres est mollement balancée par le vent frais qui s'élève de l'Orient. Les animaux que n'effraye point l'approche de l'homme, et qui vivent sous son toit, s'éveillent avec lui, et reçoivent du jour et de l'aurore le signal qui les avertit du moment où ils pourront chercher leur nourriture dans les prairies et dans les champs, dont une

tendre rosée a impregné les plantes, les herbes et les fleurs.

Il paroît enfin, environné de toute sa gloire, cet astre bienfaisant, dont l'empire va s'exercer sur toute la terre. Son disque majestueux répand à grands flots la chaleur et la lumière, dont il est le plus grand foyer. A mesure qu'il s'avance dans sa carrière, l'ombre, sa rivale éternelle, s'attachant aux corps qui la produisent, et à la matière grossière dont elle est fille (*ee*), fuit devant lui, marchant toujours en sens opposé, décroissant à mesure qu'il s'élève, et attendant sa retraite pour se réunir à la sombre nuit dans laquelle est replongée la terre, au moment qu'elle ne voit plus le Dieu père du jour et de la Nature. Il a d'un pas de géant franchi l'intervalle qui sépare l'Orient de l'Occident, et il descend sous l'horizon aussi majestueux qu'il y étoit monté. Les traces de ses pas sont encore marquées par la lumière qu'il laisse sur les nuages qu'il colore, et dans l'air qu'il blanchit, et où se brisent plusieurs fois en divers sens les rayons de lumière, qu'il lance sur l'atmosphère quelques heures après sa retraite, pour nous accoutumer à son absence et pour nous épargner l'horreur d'une nuit subite. Mais enfin insensiblement elle arrive, et déjà son crêpe noir s'étend sur la terre, triste de la perte d'un père bienfaisant.

Ici un nouveau phénomène se présente aux yeux de l'homme. Du côté où il a vu le soleil disparoître, un nouvel astre sorti en quelque sorte de ses flancs, et formé de sa substance, pendant le sommeil du Dieu du jour (*ff*), vient reparer en partie la perte de la lumière, en se parant de jour en jour d'un vêtement plus lumineux, qui s'étend au point qu'au bout de quatorze jours il la couvre toute entière, et que son disque plein et parfaitement arrondi rivalise en quelque sorte avec le Dieu qui lui prête sa lumière et qui lui abandonne l'empire de la nuit, à laquelle la lune (c'est le nom du nouvel astre) va présider, comme lui-même préside au jour. Mais sa gloire étant empruntée, elle ne peut être de longue durée. Comme ce nouvel astre avoit paru naître et croître par degrés, jusqu'à ce qu'il eût acquis toute la plénitude de lumière qu'il peut recevoir, on le voit bientôt décroître par les mêmes degrés, et enfin s'éteindre, jusqu'à ce qu'ayant été réuni au Dieu de la lumière, il ait de nouveau rallumé ses feux, qui vont croître et décroître comme les premiers, pour s'éteindre et se rallumer encore aux rayons du soleil. Cette dépendance dans laquelle ce nouvel astre est du premier, la courte durée de l'existence périodique de sa lumière, jointe à ses altérations, dont le soleil n'offre aucun exemple, et à la foiblesse de cette lumière, et à son défaut de chaleur; tout dut la faire subordonner au soleil, qui conserve son éclat majestueux pendant tous les siècles. Néanmoins la lune dut lui être associée, tant à cause de la grandeur de son disque égal à celui du soleil, qu'à cause de la conformité de la fonction, qu'elle remplit pendant la nuit, avec celle du soleil pendant le jour, qu'à cause de la continuité de lumière qu'elle entretient dans l'air, lorsque pleine elle monte sur l'horizon, au moment où le soleil se retire, et qu'elle ne se retire elle-même, qu'à l'instant qu'il reparoît.

Le phénomène de ses phases, phénomène unique pour l'homme, qui n'aide point sa vue du secours du télescope, dut sur-tout fixer l'attention des hommes et devenir l'objet de leurs recherches par sa singularité. Il leur offroit une mesures du temps la plus simple, après celle des nuits et des jours. Tous les sept jours la lune prenoit une nouvelle face, et tous les vingt-neuf jours, ou au bout de quatre fois sept jours elle reprenoit sa première face. Ces petites périodes de temps devenoient autant de mesures de durée, et cette facilité de compter les sommes de jours plus ou moins grandes dut être sentie bientôt; aussi nous la trouvons adoptée dès l'antiquité

la plus reculée, chez la plûpart des peuples du monde, au moins quant à la période de vingt-neuf jours, ou au mois lunaire. Sa marche dut être comparée à celle du soleil durant une révolution diurne, parce que, tantôt elle se levoit au moment où cet astre étoit au milieu de sa course; tantôt au moment où il venoit de la finir; tantôt il la trouvoit encore au milieu du ciel au moment de son lever; tantôt enfin elle disparoissoit dans les rayons du soleil, et la nuit perdoit entièrement sa souveraine, et la redemandoit au Dieu du jour.

Aucune de ces observations n'ont dû échapper aux peintres et aux chantres de la Nature. Elles étoient trop naturelles à faire; ces phénomènes étoient pour eux trop sensibles et se reproduisoient trop souvent, pour n'être pas l'objet de leurs recits allégoriques, et de leurs peintures symboliques.

Je ne parlerai pas des éclipses, qui ne sont que des phénomènes passagers, qui imprimèrent plutôt la terreur qu'ils n'inspirèrent l'admiration, car elle naît de l'ordre et de l'harmonie des phénomènes périodiques. On fut plutôt embarrassé d'en deviner la cause, qu'occupé à en peindre et à en chanter les effets, qui ne se lioient en rien avec la marche de la végétation, et dont on n'appercevoit point les rapports avec celle du temps. On n'y vit long-temps, qu'une entreprise du principe des ténèbres sur le principe de la lumière, à la victoire duquel on crut devoir s'intéresser.

Il est encore dans le soleil et dans la lune un autre mouvement différent de celui par lequel ces astres semblent se mouvoir d'Orient en Occident. On les voit aussi se mouvoir dans le ciel de bas en haut, et ensuite de haut en bas, sans jamais franchir certaines limites, qui circonscrivent leur marche, et qu'on peut appeler points de retour ou tropiques; mais ces astres n'arrivent à ce points, que par un mouvement oblique, et suivant un cercle dans lequel ils se meuvent en sens contraire de leur mouvement journalier. C'est par un effet de ce second mouvement, qu'ils s'approchent ou s'éloignent du point du ciel, qui répond perpendiculairement sur notre tête, et qu'on appelle zénith. Cette route fut notée dans les cieux par des images, et servit à déterminer la succession des effets produits ici bas par l'action du soleil, les vicissitudes des saisons, et la durée de l'absence ou de la présence des deux astres sur l'horizon; car, tous ces phénomènes dépendent de l'obliquité de cette route.

On y distingua sur-tout deux points, qui limitoient la durée de l'action féconde du soleil, et ces points sont ceux où la nuit et le jour sont d'égale durée, et où la présence du soleil est parfaitement égale au temps de son absence; ce qui arrive deux fois durant une révolution de cet astre, dans la route oblique dont nous venons de parler. Ces deux limites étoient au second mouvement du soleil d'Occident en Orient, ce que le bord oriental et occidental sont au mouvement d'Orient en Occident, ou au mouvement journalier. Ces derniers fixent les bornes du jour et de la nuit, et les premières celles des longs jours et des longues nuits, et la division de l'empire qu'ils prennent alternativement l'un sur l'autre. Tout le grand ouvrage de la végétation annuelle paroît dépendre de cette marche et être dirigé par elle. A peine le soleil dans sa route oblique a t-il atteint un de ces points, qu'une force active et féconde semble émaner de ses rayons, et imprimer le mouvement et la vie à tous les corps sublunaires, qu'il appelle à la génération. Arrive t-il au point opposé? cette vertu féconde semble l'abandonner, et la Nature entière se ressent de son épuisement; sa chaleur et sa lumière éprouvent les mêmes changemens, et la force de l'une se dégrade comme la durée de l'autre.

La lumière toujours vierge ne produit rien, mais sert à nous montrer tout

ce qu'engendre et organise la chaleur. L'une crée en quelque sorte le monde, et l'autre nous en découvre le spectacle; sans la chaleur, la lumière ne nous montreroit rien qu'elle-même, ou que des masses brutes de matière; avec la chaleur tout prend des formes, s'organise, croît et atteint sa perfection ou sa maturité; mais, d'un autre côté, sans la lumière, tous les êtres qu'organise et anime la chaleur, ensevelis dans une ombre éternelle, seroient comme perdus pour nous. Le soleil renferme donc en lui deux forces, l'une par laquelle il crée, et l'autre par laquelle il nous montre ses productions avec leurs formes variées, et avec les couleurs qu'elles prennent sous ses rayons.

Ces deux qualités aussi distinctes, ces deux puissances du même astre, dont il n'avoit communiqué qu'une seule à la lune, qui donne de la lumière sans chaleur, furent remarquées, et durent présenter dans le soleil l'image d'un double être, ou d'un être source de deux grands bienfaits, la lumière et la chaleur qui donne la vie (*ec*). Tantôt il dut n'être distingué que par les rayons, qui paroient ses images, et tantôt par le symbole actif de la génération, qui désignoit sa force créatrice; ce qui dut en faire comme deux divinités. Quelquefois aussi il dut paroître privé de cet attribut caractéristique de sa virilité, lorsqu'en automne il sembloit avoir perdu la force féconde qu'il exerçoit au printemps, et dont son énorme phallus étoit l'emblême. On sent, qu'alors le changement d'attributs dans ses images dut donner lieu à bien des fictions sur la perte, que le père de la Nature avoit faite de sa virilité. Delà durent naître ces mutilations si fameuses dans l'ancienne mythologie.

Quel tableau en effet plus propre à attrister l'homme, que celui de la Nature, lorsqu'elle se trouve privée de sa parure, de sa verdure et de son feuillage, et qu'elle n'offre plus à nos regards, que le spectacle des débris des plantes desséchées, ou tombées en putréfaction, de troncs dépouillés, de terres hispides, et sans culture, ou couvertes de neiges, de fleuves débordés dans les champs, ou enchaînés dans leur lit par des glaces, ou de vents fougueux qui bouleversent la terre, les eaux et les airs, et portent le désastre dans tout le monde sublunaire? Qu'est devenue cette température heureuse dont la terre jouissoit au printemps et pendant l'été, cette harmonie des élémens, qui étoit en accord avec celle des cieux, cette richesse et cette beauté de nos campagnes chargées de moissons et de fruits et émaillées de fleurs, dont l'odeur parfumoit l'air, et dont les couleurs variées présentoient un spectacle ravissant? Tout a disparu, et le bonheur s'est éloigné de l'homme avec le Dieu qui embelissoit nos climats par sa présence. Sa retraite a plongé la terre dans un deuil dont son retour seul pourra la tirer. Il étoit donc le créateur de tous ces biens, puisqu'ils nous échappent avec lui. Mais quel sera le terme de sa fuite et de sa descente des cieux, dont il paroît, comme Apollon, vouloir s'exiler? va t-il replonger la Nature dans l'ombre éternelle du cahos, d'où sa présence l'avoit fait sortir?

Ces craintes ne sont point imaginaires, et nous apprenons que les hommes les ont eues. Les anciens Egyptiens, voyant le soleil s'éloigner de leurs climats, craignirent qu'un jour il ne vînt à les quitter tout-à-fait; (1) et en conséquence ils célébroient tous les ans, au Solstice d'hiver, (2) des fêtes de joie, au moment où ils s'appercevoient que cet astre commencoit à remonter vers eux, et rebroussoit sa route pour revenir dans nos climats septentrionaux. Cette crainte dut être encore plus forte dans le Nord de l'Europe et de l'Asie, où le besoin de la présence du soleil, ainsi que son éloignement étoient plus grands.

Mais si on fut aussi sensible aux espé-

(1) Manil. l. 1, v. 69.

(2) Achill. Tat. c. 23, p. 85. Uranol. Petavii. t. 3.

rances de son retour, qu'elle joie dut-on éprouver, lorsque cet astre remonté déjà vers le milieu du ciel eut chassé devant lui les ténèbres, qui avoient empiété sur le jour et usurpé une partie de son empire ? Alors l'équilibre du jour et de la nuit, et avec lui l'harmonie de la Nature étant rétablis, un nouvel ordre de choses aussi beau que le premier recommencoit, et la terre, fécondée par la chaleur du soleil, qui avoit repris la fraîcheur et les forces de la jeunesse, s'embéllissoit sous les rayons de son époux. Ce n'est plus ici le Dieu du jour que les oiseaux chantent dans leur ramage; c'est celui de l'amour, dont les feux brûlants s'allument dans les veines de tout ce qui respire l'air devenu plus pur et plus plein de principes de vie. Déjà les mères prévoyantes ont choisi l'arbre ou le buisson, où elles suspendront le nid, qui doit recevoir le fruit de leurs amours, et que va ombrager le feuillage naissant; car, la Nature a déjà repris sa parure, les prairies leur verdure, les forêts leur chevelure nouvelle, et les jardins leurs fleurs; la terre a déja une face riante, qui fait oublier la tristesse et le deuil dont l hiver l'avoit couverte; les vents bruyants ont fait place aux zéphirs, dont la douce haleine respecte le feuillage tendre, qui s'abreuve encore de rosée, et qui joue légèrement sur le berceau des enfants du printemps. Les fleuves, rentrés dans leur lit, reprennent leur cours tranquille et majestueux, et le ruisseau, qui serpente dans la plaine à travers la verdure nouvelle, présente une eau pure aux plantes et aux fleurs, qui croissent et se nourrissent sur ses bords. La terre par sa beauté rivalise avec le ciel, depuis l'instant qu'elle a recouvré son époux.

Il n'est aucun de ces tableaux que le génie des poètes ne se soit exercé à rendre, et qui n'ait été copié par les peintres de la Nature. On trouve dans les Géorgiques de Virgile (1) une de ces descriptions du printemps et des heureux effets du retour du soleil vers nos climats; et ce morceau est un des plus beaux de son ouvrage. On y voit la terre amoureuse du ciel s'ouvrir aux pluies fécondes, qu'il répand dans son sein, et recevoir de lui ce feu actif, qui circule dans tous les corps, où il répand la force et la vie. Le spectacle qu'offre la Nature à cette époque est trop brillant, pour n'avoir pas rempli d'admiration tous les hommes, sur-tout dans nos régions boréales, où le passage de la Nature d'un état à l'autre est plus sensible, et se trouve contraster d'une manière plus forte et mieux prononcée; ce sera donc là une des époques de la Nature qui aura été plus observée et consacrée plus qu'aucune autre dans les fictions sacrées, dans les fêtes, et par tous les monuments et par tout l'appareil du culte religieux. Ce sera donc aussi pour nous un point de comparaison dans nos recherches, qui devra nous donner le plus de solutions; car, la marche et le développement de la végétation étant toujours en correspondance avec celle du soleil, et avec sa proximité ou son éloignement, il s'ensuit que le point le plus important est celui auquel il répond dans les cieux, au moment où la Nature, chaque année, se renouvelle.

L'observation du lieu où se trouve le *maximum* de son élévation, et où il s'approche le plus du point qui répond perpendiculairement sur notre tête, ne doit pas être non plus négligée, puisqu'à cette époque il est le plus près de nous, et qu'il est en quelque sorte placé sur le haut de son trône. Le jour alors a reçu tout l'accroissement dont il étoit susceptible, et la nuit se trouve renfermée dans les limites les plus étroites, qui puissent la resserrer dans un climat donné. Les ténèbres vaincus sont au plus grand degré d'affoiblissement, et l'ombre n'a rien d'effrayant

(1) Virgil. Georgic. l. 2. v. 324, &c.

pour

pour l'homme, qui n'y trouve plus qu'un abri contre la trop grande ardeur du jour, et dans leur durée, que celle qui est nécessaire à son repos. Le soleil alors consomme sans obstacle le grand ouvrage de la végétation, en préparant les fruits à la maturité, à laquelle il doit les amener avant sa retraite. Il descend déjà de son trône, et se dispose à achever son ouvrage, après la perfection duquel il doit se reposer. Telles sont à-peu-près les observations que durent faire les hommes des climats septentrionaux, sur la marche du Dieu du jour et du créateur des productions sublunaires, comparée soit avec les différens lieux du ciel, soit avec les changemens de face de la terre, avec les vicissitudes de l'air et la succession des saisons, que le soleil engendre dans sa révolution oblique.

Pendant que le soleil parcourt cette route, et fait une de ces révolutions qui, en l'approchant et l'éloignant successivement de nous, semble renfermer, comme dans un cercle, tous les effets sublunaires, qui résultent de son absence et de sa présence, ou pour parler plus juste, de son éloignement, et ensuite de son retour vers nos régions, la lune répète douze fois sa marche, qu'elle divise en douze temps, appelés mois. Elle monte et descend comme lui dans les cieux douze fois, pendant qu'il monte et descend une fois, et elle subdivise en 12 parties la marche progressive de ses opérations, auxquelles on diroit qu'elle s'associe en l'imitant dans sa course. L'action du soleil et son repos successif embrassent le cercle entier de sa révolution annuelle; et la lune fixe les six points de partage de l'une comme de l'autre. Les phénomènes produits, durant chacun de ces douzièmes du cercle annuel, ou du cercle que parcourt le soleil, correspondent à douze lunaisons; et la lune qui mesure leur durée parut insensiblement coopérer à les produire. Car il arrive presque toujours, que les signes qui annoncent un effet, et qui en mesurent la durée, se confondent dans l'opinion des peuples avec les causes qui les engendrent; c'est par cette raison que la lune dut être associée au soleil et élevée jusqu'à la dignité de cause par les adorateurs de la Nature. Ils lui devoient d'ailleurs la lumière douce des nuits, qui nous console de l'absence de celle du soleil : elle leur fournissoit des mesures du temps les plus commodes. Tant de titres qu'elle avoit à la reconnoissance des hommes la firent ranger au nombre des causes premières, et des sources éternelles de leur félicité.

Après la lune, un autre astre beaucoup plus petit qu'elle en apparence et moins lumineux, quoique très-brillant, et qui quelquefois même n'attend pas la retraite du soleil pour se montrer, dut attirer l'attention des hommes. Mobile, comme le soleil et la lune, il semble s'attacher au pas du roi des cieux, et tantôt ouvrir, tantôt fermer les portes de l'Olympe, dont la garde lui paroît confiée; il chasse la nuit et devance l'aurore, ou il reste après le soleil pour fermer la marche du jour, et remettre à la nuit les clefs du ciel; ami du jour, tour-à-tour il fuit la nuit, ou la fait fuir. Long-temps l'ignorance a pu en faire deux astres différens; mais son mouvement qui l'approche ou l'écarte du soleil, sans jamais l'en éloigner trop, a du bientôt le faire reconnoître pour le même corps lumineux, qui tantôt précédoit, tantôt suivoit l'astre brillant, qui pendant le jour verse sur nous à grands flots sa lumière. On se borna donc à lui donner deux noms, à raison de sa double fonction d'étoile du matin et d'étoile du soir. Cet astre dut sur-tout être remarqué par son éclat et par la singularité de sa fonction, qui ne lui permet pas de quitter le roi de l'Olympe, qu'il accompagne dans tous ses voyages, soit en haut, soit en bas des cieux. C'est par cette raison, qu'après le soleil et la lune, cet astre est le mieux connu du peuple, qui l'appelle l'étoile du berger; car

c'est lui qui l'avertit du moment où il doit se retirer des champs, comme de celui où il peut y revenir. Pour les hommes instruits, c'est la belle planète de Vénus.

Avec un peu d'attention, on dut remarquer un quatrième astre très-petit, mais très-scintillant, qui s'éloignoit encore moins du soleil, et qui en étoit le compagnon le plus intime. Une fonction toute particulière sembloit l'attacher inséparablement au monarque, dont il étoit en quelque sorte le secrétaire; c'est l'astre que depuis on appela Mercure. La rapidité de son mouvement, le plus prompt après celui de la lune, dut le faire distinguer des autres astres mobiles, comme la troisième planète ou Vénus l'étoit par son éclat et sa beauté.

Trois autres astres, d'un éclat plus ou moins vif, et d'une couleur différente, l'un rouge, l'autre jeaune d'or, et le troisième d'une lumière blanche, paroissoient se mouvoir dans les cieux dans le même sens que le soleil et la lune, mais sans s'attacher ni à l'un, ni à l'autre de ces astres, à qui souvent ils paroissoient diamétralement opposés: leur marche, plus ou moins lente, les fit distinguer entre eux, autant que leur couleur.

L'un, d'une marche tardive et pesante, imitant la vieillesse, se traînoit en quelque sorte dans sa route (*hh*), et, avant d'achever sa révolution, voyoit périr grand nombre d'hommes qu'il avoit vus naître; tant sa marche étoit lente. Autant la révolution solaire renfermoit de jours, autant celle de cet astre renfermoit de mois, ou de révolutions de la lune. Il étoit le père des années et des siècles, et toutes les autres périodes lui étoient subordonnées en ce sens, qu'il les comprenoit toutes plusieurs fois, et qu'il étoit la plus longue mesure du temps, que parût donner la Nature, en n'employant qu'une seule révolution d'un des corps célestes, ou d'un des astres mobiles.

La planète de couleur du soleil, ou de couleur d'or, étoit moins lente et avoit une singulière analogie avec le Dieu du jour, dont la révolution annuelle étoit à la sienne à-peu-près dans les mêmes rapports, que celle de la lune l'est à celle du soleil, c'est-à-dire, d'un douzième. Une révolution de cet astre en comprenoit douze du soleil, comme celle du soleil douze de la lune, ou douze mois: ainsi, les années solaires étoient comme les mois, ou comme les douzièmes de la révolution de cet astre. On l'apela Jupiter et père du jour, comme le soleil avec qui il avoit tant d'analogie, soit par sa marche graduée de douze signes, soit par sa couleur.

Enfin la planète rouge, de couleur de sang, a une marche plus rapide, et semble plus rapprochée dans son mouvement de celui du soleil, puisqu'elle ne met à-peu-près que deux ans, ou le double du temps de celui-ci à achever sa révolution. Si le soleil est au point du ciel où le jour égale la nuit, la planète rouge partant avec lui n'arrive à l'autre point d'égalité, ou à l'autre équinoxe, que lorsque le soleil a parcouru déjà tous les points du cercle de sa révolution. S'ils se sont trouvés unis au plus haut du ciel, lorsque le soleil y revient, elle est au bas, ensorte que le soleil et cet astre semblent opposés dans leur marche pendant deux ans; unis au commencement de la première année, opposés au commencement de la seconde. Ce contraste des mouvemens de ces astres et la couleur rouge de l'un d'eux furent remarqués, et donnèrent lieu aux hommes de supposer à celui-ci un caractère de résistance, dont nous parlerons ailleurs, quand nous examinerons l'origine des caractères donnés aux planètes, ou aux Dieux dont elles portent les noms. Celle-ci s'appelle Mars, nom du Dieu des combats.

On distingua donc dans le ciel sept astres, ou sept corps lumineux de différente grosseur, mais tous sept mobiles de bas

en haut, et de haut en bas du ciel. Deux d'entre eux seulement sembloient attachés constamment au soleil, dont ils s'écartoient peu ; les quatre autres, tantôt unis, tantôt opposés à cet astre, se mouvoient le long de la même route oblique, sans s'écarter plus de huit à neuf dégrés environ d'un côté ni d'autre de la route, ou de la ligne circulaire le long de laquelle se meut le centre du soleil. Toutes ces routes, avec leurs plus grands écarts, pouvoient être compris dans une zône ou bande oblique de dix-huit dégrés environ de largeur, dont aucun de ces astres mobiles ne sortoit jamais. Là rouloient dans un ordre constant et éternel les sept astres, qui seuls paroissoient avoir un mouvement propre, séparé de celui de chacun des autres et du mouvement du reste du ciel, sans jamais s'écarter ni à droite, ni à gauche de l'étroite bande, qui circonscrivoit leur marche.

On remarquoit seulement dans cinq d'entre eux une irrégularité, dont le soleil ni la lune n'offroient point d'exemple. Après avoir marché dans le sens de ces deux derniers, après s'être rencontrés et trouvés unis à eux, on les voyoit tout-à-coup s'arrêter pour quelque temps, puis rétrogader, comme s'ils eussent été repoussés en sens contraire, et enfin reprendre leur route dans leur première direction avec un mouvement accéléré. Ces phénomènes, qui se répétoient au moins deux fois tous les ans pour chacun d'eux, ayant été observés, on appela ces astres des Dieux errans, ou des planètes.

La mobilité de ces sept astres, variant sans cesse leurs situations respectives, donna lieu à des conjonctions et à des oppositions des uns avec les autres, et à différens aspects qui durent être observés et peut-être peints et chantés, si on en croit Lucien (1). La constance de leur marche dans le même sentier, leur fidélité et leur obéissance au soleil, sur les bords de la route duquel les planètes se trouvoient toujours, soit qu'elles le précédassent, soit qu'elles le suivissent, dûrent les faire regarder comme les satellites du monarque des cieux. Ainsi les Chaldéens les considérèrent; ainsi ils les nommèrent. La durée plus ou moins longue des révolutions particulières de ces astres fit juger, qu'ils décrivoient des cercles plus grands les uns que les autres, et des orbitres concentriques, qui les plaçoient à des distances plus ou moins éloignées. Saturne, qui mettoit trente années à sa révolution, fut jugé l'astre mobile le plus éloigné, et la lune, par la même raison, l'astre le plus voisin, puisqu'elle mettoit moins de temps qu'aucun autre à faire le tour du ciel, qu'elle parcouroit en 27 jours. De-là l'idée de sept sphères ou cieux concentriques plus ou moins rapprochés, et placés à une distance proportionnelle aux durées des révolutions. La lune, l'astre le plus voisin de tous, fut surmontée de Mercure et de Vénus, qui mettoient moins d'une année à achever leur révolution. Après ces trois astres, on plaça le soleil, dont la révolution étoit le terme de comparaison de la durée des autres, et conséquemment on rangea au-dessus de lui les trois autres astres, dont les révolutions avoient une durée plus grande que la sienne; c'est-à-dire, l'un deux fois, l'autre douze fois, et l'autre trente fois plus longue. Il en résulta l'échelle des sept planètes placées dans cet ordre : la Lune, Mercure, Vénus, le Soleil, Mars, Jupiter, Saturne. On voit que le soleil est au centre de ces sept sphères, comme il devoit l'être à titre d'ame du Monde et de lien de l'harmonie universelle. C'étoit le roi de la Nature, autour duquel tout se rangeoit; le chef des Dieux, à qui tout le ciel faisoit cortège, et autour du trône duquel circuloient tous les autres Dieux.

(1) De Astrolog. p. 993.

Tel le système des sept astres mobiles, ou des sept grands Dieux se présenta à l'œil des adorateurs des astres, roulant avec harmonie dans la ceinture oblique qui les porte de haut en bas et de bas en haut dans le ciel, par un mouvement plus ou moins rapide d'Occident en Orient, et contraire à celui qui les fait monter tous les jours sur l'horizon et qui les en fait descendre. Ce dernier leur étoit commun avec tous les autres astres qui, dans une belle nuit, brillent dans l'Olympe. Il sembloit plutôt appartenir au ciel, qu'à eux-mêmes; ils étoient entraînés par celui-ci, et subjugués par une force étrangère, contre laquelle sans cesse ils luttoient par leur mouvement particulier, plutôt qu'ils ne montoient et ne descendoient ainsi par leur propre agilité.

Le ciel qui les entraînoit tous, considéré en une seule masse, formoit une couche sphérique semée de feux de même nature que ceux des sept astres. Il attira l'attention et le respect des hommes, qui y virent encore une cause qui, par sa force comme par sa position, étoit supérieure aux sept autres couches sphériques, dont il subjuguoit tous les jours le mouvement, en forçant les sept astres premiers de suivre l'impulsion qu'il donnoit à tous les autres. Rien ne résistoit à l'impétuosité de sa course d'Orient en Occident; le soleil lui-même étoit emporté dans son courant hors des limites de l'horizon, pour y être ramené ensuite à chaque révolution du ciel; il étoit le plus fort comme le plus agile des Dieux, et le père de tous les astres qu'il contenoit dans son sein. C'est à ce titre qu'il dût être placé à la tête de tous dans les Théogonies.

Parmi la troupe innombrable des étoiles éparses, comme autant d'yeux, sur son corps sacré et immortel, on distingua sur-tout celles à travers lesquelles les sept astres mobiles voyageoient, et qui jonchoient leur route, et formoient la ceinture azurée, semée d'or, qui les entouroit durant toute leur révolution. Les astres, qui composoient cette bande, fixoient les limites éternelles des écarts des planètes, à droite et à gauche de la route du soleil, qui circuloit au milieu, et qui joignoit sa lumière successivement à celle des astres, qu'il rencontroit sur son chemin. Ces astres, fixes et immobiles aux mêmes points du ciel, sembloient avoir été posés par la Nature, comme les bornes qui devoient éternellement marquer les divisions de la route du roi de l'Univers, et de la lune, reine du ciel, son épouse et sa compagne. Ils fixoient les douze points où la lune se trouvoit pleine durant chaque révolution du soleil, et donnoient une division toute naturelle de la route de cet astre en douze parties.

On distingua ces douze divisions par autant de marques ou de signes emblématiques, et le cercle ainsi partagé, s'appela le cercle ou la roue des signes. On s'en servit pour compter la somme de pas ou de dégrés qu'avoit faits dans sa route un des sept astres mobiles, à partir d'un point pris à volonté dans ce chemin circulaire pour origine ou pour point de départ de sa révolution. On choisit ce point, origine de tous les mouvemens, dans le lieu du ciel auquel répondoit tous les ans le soleil, lorsque l'équilibre des jours et des nuits s'étoit exactement rétabli, et qu'un nouvel ordre de choses se reproduisoit dans la Nature; ce qui arrivoit au printemps. L'équinoxe de printemps fixa donc l'origine des douze signes placés dans les douze divisions de la révolution solaire, ou de l'année; et parce que ces signes ou ces marques étoient pour la plûpart des figures d'animaux, ce cercle fut aussi appelé le cercle des animaux ou zodiaque. Parce que les sept grands Dieux dirigeoient constamment leur marche à travers ces marques ou ces étoiles groupées sous des figures d'animaux, cette route fut regardée comme

le chemin des Dieux, et les astres qui la semoient, comme autant de Dieux attachés plus spécialement que les autres au service du soleil, et qui étoient les principaux instrumens de sa puissance. Ces astres et les animaux qui les figuroient devinrent donc aussi l'objet d'un culte tout particulier de la part des adorateurs du Dieu-soleil et de la Nature.

Les différentes mesures du temps se distinguèrent par les signes mêmes, qui divisoient sa course dans le ciel; et les mois, ainsi que les saisons, prirent tout naturellement les marques distinctives des animaux célestes, qui occupoient les espaces qui en mesuroient la durée, et qui déterminoient leurs limites. Le soleil et la lune de chaque mois eurent une parure différente, qu'ils dûrent changer à mesure qu'ils changeoient de lieux célestes, et qu'ils correspondoient à telle ou telle marque. On sent alors quelle prodigieuse variété il dut en résulter dans les images du soleil, de la lune et des planètes, et quel rôle important le zodiaque a du jouer dans la mythologie; il a été proportionné à celui qu'il sembloit jouer dans la Nature. On observa qu'il étoit comme la mesure des effets produits par le soleil à chaque révolution, et qu'il renfermoit en lui toute l'activité créatrice de cet astre, avec toutes ses divisions. Or, comme il arrive presque toujours, que les signes se confondent avec les causes, les parties du zodiaque ou les signes qui correspondoient à tel ou tel effet produit sur la terre, dans l'air ou dans les eaux par le soleil, fut regardé comme cause de cet effet, et fut associé à la puissance du soleil, qui sembloit y avoir déposé telle ou telle portion de son énergie. Ainsi le signe du printemps ou le taureau fut fécond; le lion du solstice d'été fut brûlant, et le scorpion d'Automne priva la Nature de sa fécondité et empoisonna ses productions. Le bien ou le mal que la terre éprouve par la présence ou par l'absence du soleil, et son action sur nous pendant une révolution annuelle, ainsi que celle de la lune et des cinq autres astres, tout sembla venir du zodiaque ou être modifié par lui. Le zodiaque fut donc aussi une cause et une des plus grandes causes, par une suite de son union intime avec les sept autres Dieux, et sur-tout avec le soleil.

Ce que nous avons dit des étoiles du zodiaque dut s'appliquer aussi à celles qui sont hors de ce cercle, ou hors de cette bande, mais qui se lient à elles par leur position et relativement aux douze divisions, à chacune desquelles on les rapporte par la coïncidence des levers, des couchers et des passages au méridien de ces étoiles, avec ceux des étoiles de cette bande zodiacale. On s'aperçut que tous les ans, lorsque telle étoile se levoit le matin pour la première fois à la fin de la nuit, après avoir disparu quelque temps au couchant, ou lorsque la même étoile, après avoir été vue la nuit, cessoit enfin de l'être et disparoissoit pour quelque temps, le soleil étoit dans tel ou tel signe, et produisoit dans la Nature sublunaire tel ou tel effet. Dès-lors on lia l'étoile au signe, et on l'associa à son action, et conséquemment à celle qu'exerçoit le soleil sous ce signe, par la même raison qui avoit fait lier déjà ce signe au soleil, pour en partager la puissance et en modifier l'action. Comme la marche du soleil dans le cercle annuel avoit été divisée et marquée par les douze signes, l'entrée et le séjour du soleil dans les signes furent aussi désignés par de nouvelles marques prises hors des signes, à droite et à gauche du zodiaque, jusqu'aux extrémités du ciel visible. Ainsi toutes les étoiles furent groupées sous des images d'hommes et d'animaux, ou sous des signes. Ces marques ou constellations se lioient aux marques des douze divisions du Zodiaque, et leur étoient subordonnées, comme ayant été inventées pour les faire reconnoître elles-mêmes. Lorsque dans la suite

la division du Zodiaque en douze parties fut portée à trente-six, par la sous-division de chacune de ces parties en trois; il résulta de-là, que pour faire reconnoître ces trente-six sous-divisions, on eut recours à trente-six marques hors du Zodiaque, ou à trente-six constellations, ou groupes d'étoiles figurées, qui correspondoient aux douze signes et à chacune de leurs trois parties. Ceci donne en tout quarante-huit figures ou marques, dont douze dans le Zodiaque, et trente-six hors de ce même Zodiaque, et qui correspondent à ses trente-six sous-divisions. C'est précisément le nombre des constellations connues des anciens, qui en placèrent douze dans le Zodiaque, et trente-six dehors; ce qui n'est pas un effet du hasard, mais bien une suite de la marche que nous supposons, que les anciens observateurs de la Nature ont tenue.

Ainsi tout le ciel étoilé se trouva partagé en astres, dont sept seulement étoient mobiles et voyageoient, et dont tout le reste sembloit attaché constamment à des points fixes, et toujours également distans entre eux, sur une surface très-lisse, et de forme sphérique. Ces points fixes servoient de termes de comparaison aux mouvemens différents des astres mobiles, graduoient leur marche, en déterminoient la progression ou les écarts, et se lioient aux sept corps mobiles par le moyen des douze signes auxquels ils étoient subordonnés. Ils furent élevés à la dignité de causes comme les signes, et pour la même raison qu'eux. Sirius ou la canicule, qui annonçoit tous les ans le retour des ardeurs brûlantes de l'été, et le débordement du Nil par son lever du matin, passa pour une des causes des phénomènes qui accompagnoient assez constamment son lever. Le signe du lion, auquel répondoit alors le soleil, fut aussi réputé cause des mêmes effets, comme on le voit par Plutarque; (1) de même que le verseau, dans lequel la lune de ce mois paroissoit pleine. On peut en dire autant des étoiles de l'Hydre placées sous le lion, et à qui, suivant Théon (2), on ne donna tant de longueur, que parce qu'elle se lioit au débordement du Nil, comme mesure de sa durée et des trois signes qui y répondoient. De même que les signes du Zodiaque marquoient les douze grandes divisions du Zodiaque et de l'année, de même les images ou constellations placées hors de ce cercle et leurs étoiles fixoient des divisions plus petites, telles que les jours et les heures. C'est à ce titre qu'elles se trouvent placées avec leur levers et leur couchers dans les anciens calendriers, dont le prêtre, le laboureur et le navigateur, tiroient des règles et des indications. Ainsi les étoiles devinrent les guides et les chefs des peuples, qui virent en elles les génies qui formoient le cortège du Dieu du jour, du père des temps et des saisons, et du modérateur souverain de la Nature entière. Leur respect et leur reconnoissance dut donc les placer aux rang des causes éternelles, ou des Dieux qui gouvernent tout ici bas. Le ciel où elles brilloient fut appelé le séjour des Dieux; et lorsque la flatterie voulut élever un mortel, jusqu'au rang des immortels, elle le plaça dans les astres, parce que les astres étoient les seuls Dieux vraiement immortels. Cette condition requise pour l'apothéose est encore une preuve de l'opinion ancienne sur la Divinité des astres.

Après le spectacle qu'offre un beau jour, en est-il de plus imposant que celui d'une belle nuit, lorsque le ciel sans nuage nous découvre ses plaines azurées, où l'or semble mêler son éclat à celui des diamans dont elles sont semées. Que le manteau de la nuit est riche et pompeux! sous cet aspect elle n'a rien d'affreux; elle est aussi une divinité; elle répand sur son passage une rosée

(1) Plut. de Isid. p. 365, 366.

(2) Theon ad Arat. Phæn. p. 136. Id. p. 150.

bienfaisante (1), qui abreuve les fleurs, les feuilles et les plantes desséchées par l'ardeur du jour, et entretient dans l'air cette douce humidité nécessaire à la végétation. Elle est comme la mesure du sommeil de la Nature, et elle étend un voile sur l'homme et sur tous les animaux pendant leur repos, qu'elle environne d'un majestueux silence; à l'ombre de ses aîles, tout ce qui respire sur la terre, dans les airs, dans les eaux, se délasse des travaux du jour, ou jouit des plaisirs de l'amour; ses ténèbres ne sont point celles du cahos; car elle a sa lumière, son ordre et son harmonie, qu'on admire et qui ne le cède qu'à celle du jour. Ce n'est point il est vrai cet éclat éblouissant du soleil, qui fait tout disparoître, excepté lui, dans les cieux et nous découvre tout sur la terre; la nuit au contraire nous cache la terre, et veut que nous ne soyons plus occupés que du spectacle des cieux, dont les astres brillans sans elle nous seroient à jamais inconnus. C'est sous son ombre que se montre la foule des Dieux qui peuplent l'Olympe, et qui sont autant d'enfans que ses flancs féconds font éclorre. Ils la suivent constamment dans sa révolution, se montrant avec elle et disparoissant aussitôt qu'elle pâlit, et qu'elle se retire pour faire place au jour. Que de régularité dans leur marche! que d'ordre dans leur succession! que d'accord et d'harmonie dans leurs mouvemens! Une force commune les fait circuler tous dans le même sens, avec une vîtesse proportionnée à la grandeur des cercles qu'ils décrivent.

Un point seul dans les cieux paroît être immobile, tandis que tout le reste du ciel et des astres se meut circulairement autour de lui, en décrivant des routes orbiculaires d'autant plus grandes, qu'elles sont plus éloignées de ce point central unique, sur lequel roule toute la voûte des cieux. Ce point dut fixer l'attention des premiers observateurs du mouvement des astres, et naturellement on concentra en lui seul la force puissante, qui porte tout le fardeau des cieux et qui en fait mouvoir la masse (*ii*).

On dut aussi distinguer un certain nombre d'étoiles, assez voisines de ce point pour décrire des cercles si étroits, que jamais leur mouvement ne les fît descendre sous la terre, et qu'elles restassent toujours dans la partie visible du ciel, seulement avec quelques changemens de hauteur. Elles formoient éternellement le cortège de la nuit, qu'elle n'abandonnoient jamais; toujours élevées dans les cieux, elles n'en paroissoient descendre que pour se reposer quelques instans sur la cîme des hautes montagnes, et pour y remonter aussitôt. Le pivot ou point central de toutes les révolutions, autrement appelé le Pôle, les y rappeloit, et ne leur permettoit point de s'écarter jamais de lui; aussi servoient-elles d'indication pour le reconnoître.

Parmi ces astres, sept sur-tout se faisoient remarquer et par leur éclat, et par leur arrangement entre eux; et ces rapports, ainsi que ceux de tous les astres fixes, n'ont jamais varié. Quelques-uns ont cru y voir le dessein d'un charriot, dont quatre étoiles, placées en carré, formoient les roues, et trois autres en avant présentoient l'image du timon; elles paroissoient situées tantôt au-dessus, tantôt au-dessous du point immobile, tantôt à droite, et tantôt à gauche. Ce phénomène les fit remarquer. Toutes les autres étoiles décrivoient des cercles plus grands, de manière à ce que leur apparition fût interrompue dans la partie inférieure de leur révolution, et à ce qu'elles restassent plus ou moins de temps cachées sous la terre, à proportion de la partie plus ou moins grande de leur cercle, qui se trouve masquée par la masse des montagnes et de la terre.

Enfin, il s'en trouva d'assez éloignées du pivot ou du pôle, pour que la moitié du cercle de leur révolution fût

(1) Plut. de Isid. p. 367.

abaissée sous la terre, tandis que l'autre moitié s'élevoit au-dessus, de façon qu'elles étoient visibles exactement à la moitié de leur révolution. Celles-là décrivoient dans le ciel le plus grand cercle, et se mouvoient avec la plus grande vîtesse. On donna des ailes aux constellations qui étoient voisines de ce point, telle que Persée, et on remarqua, que les deux points du ciel, qu'occupoit le soleil à l'époque où les nuits étoient parfaitement égales au jour, se trouvoient dans ce grand cercle et dans une situation directement opposée. D'après la position de ce cercle, relativement à la terre, dont la surface prolongée par l'œil dans les cieux le coupoit exactement en deux, et ne laissoit voir que la moitié de son contour, il s'ensuivoit nécessairement, que le soleil et tous les astres en général, qui se trouvoient sur ce cercle, n'étoient visibles que pendant la moitié de leur révolution autour de la terre, et que la durée de leur absence étoit égale à celle de leur présence. On appela donc équateur ou cercle d'égalité ce cercle qui coupoit en deux, par l'interposition de la terre, la révolution totale des rotations du ciel.

Les astres placés encore plus loin du pôle, et hors des limites de ce grand cercle, décrivoient des cercles qui alloient en décroissant, soit pour leur circonférence totale, soit pour leur portion visible, soit pour la rapidité du mouvement, qui paroissoit être la même pour les étoiles placées à égale distance de l'équateur, en deça, comme au-de-là, et dont les cercles sembloient être de même mesure, quant à la totalité absolue de leur circonférence. Car, les arcs visibles ne l'étoient pas; mais ils étoient au contraire autant au-dessous de la moitié, ou de la demi-circonférence, que les autres l'excédoient. Les arcs visibles de ces circonférences extra-équatoriennes alloient tellement en diminuant, qu'ils se réduisoient à la fin à un seul point visible dans toute la révolution de l'astre, laquelle, à l'exception de ce seul point, s'achevoit toute entière sous la terre.

L'équateur se trouvoit situé exactement au milieu des cercles qui commençoient à être entièrement invisibles, et de ceux qui commençoient à être tout entiers visibles. Les étoiles placées dans l'équateur achevoient leur révolution à des distances exactement égales des routes des astres toujours visibles, et des astres toujours invisibles.

Le cercle formé par le prolongement du plan de la terre en tout sens par l'œil de l'observateur, étoit le terme du ciel visible, et du ciel invisible, et conséquemment de l'apparition et de la disparition des astres, de leur lever, de leur coucher, et des révolutions toujours visibles, comme de celles qui ne l'étoient jamais. On l'appela en conséquence cercle terminateur, en latin *finitor*, et en grec horizon; c'est sous ce dernier nom qu'il est plus connu. La distance d'un astre, placé au-dessus de ce cercle, à ce cercle mesurée perpendiculairement, est ce qu'on appelle sa hauteur. Depuis le point où le premier des cercles invisibles étoit en contact avec l'horizon, jusqu'au point où le premier des cercles toujours visibles étoit en contact avec ce même horizon, tous les astres, qui paroissoient et disparoissoient successivement, c'est-à-dire, le plus grand nombre des astres, sembloient sortir de dessous la terre. On les voyoit monter, et redescendre ensuite par les différens points de l'horizon, qui, de l'autre côté du ciel correspondoient aux points de leur lever, et achevoient la circonférence, dont les points d'apparition occupoient la moitié; on appela celui-le bord oriental, ou le levant, et le bord de disparition, le bord occidental, ou le couchant. Les points par où ces bords oriental et occidental étoient coupés par l'équateur, et qui se trouvoient à égale distance des deux points de contact dont nous avons parlé, lesquels séparent le bord oriental de l'occidental, fixèrent ce qu'on

qu'on appelle le vrai *Orient*, et le vrai *Occident;* comme les deux points de contact eux-mêmes, placés à une égale distance de l'un et de l'autre, devinrent les points Nord et Midi. Par ces derniers points passoit la ligne, au-dessus de laquelle s'élevoient perpendiculairement tous les astres arrivés au milieu de leur course visible et à leur plus grand terme d'élévation.

Le cercle perpendiculaire, qui mesuroit cette élévation la plus grande, se trouvant placé à égale distance du bord oriental et du bord occidental, où du point de lever et du point de coucher de l'astre, divisoit la course visible de l'astre en deux parties égales, et conséquemment le jour exactement en deux. Il donna donc le milieu de chaque jour, et on le nomma pour cette raison *Méridien*. Tous les astres arrivés dans ce cercle avoient parcouru la moitié de leur carrière visible et atteint le *maximum* de leur hauteur. Ce cercle dut donc être remarqué. Il servit naturellement à déterminer le lieu de la plus grande et de la plus petite hauteur du soleil dans son mouvement de haut en bas et de bas en haut pendant chaque année, et les points de rebroussement ou de retour dans sa marche.

Les cercles, que décrit le soleil ces jours-là dans le ciel par l'effet du mouvement journalier, placés à égale diſtance de l'équateur à droite et à gauche, et parallèles à ce cercle, furent appelés les cercles du retour ou tropiques. Ils étoient comme les deux barrières de la course du soleil, et les termes de ses plus grands écarts. Arrivé là, le soleil pendant quelques jours ne sembloit ni monter plus haut, ni descendre plus bas à midi; on eût dit qu'il s'y reposoit; son mouvement de bas en haut et de haut en bas n'étoit plus sensible; il ne s'éloignoit ni ne s'approchoit pas davantage de nos régions; enfin, il s'arrêtoit là; et on nomma en conséquence ce point, Solstice, ou lieu auquel s'arrête le soleil. Là étoit le terme de la plus longue et de la plus courte durée des jours comme des nuits; terme distant également du cercle qui les mettoit en un parfait équilibre. On fêta Jupiter-Stator.

La lune et les autres astres mobiles respectoient ces barrières et ne s'en écartoient jamais, que d'un très-petit nombre de dégrés, suite nécessaire de leur inclinaison sur le plan de la route du soleil, autrement de son cercle annuel, appelé ligne écliptique, parce que les éclipses ne pouvoient arriver, que lorsque la lune se trouvoit en conjonction ou en opposition avec le soleil, dans un des deux points de son orbite, qui coupent celle du soleil, sur laquelle elle est inclinée d'environ cinq dégrés et un quart. Cette ligne écliptique est tracée dans toute la longueur du zodiaque, et elle partage en deux parties égales la bande céleste de dix-huit dégrés, où sont peints les douze animaux, bélier, taureau, &c. à travers lesquels la lune et les astres mobiles se promènent plus ou moins lentement, tandis que le soleil s'avance majestueusement au milieu.

Tels sont à-peu-près les points et les cercles principaux, qu'une attention un peu suivie fit remarquer ou concevoir dans les cieux par les premiers observateurs de la Nature, dont les mouvemens divers furent considérés comme ceux de la divinité elle-même. Tel le ciel, à l'aide des flambeaux de la nuit, manifestoit ses mystères aux mortels étonnés, et leur rendoit sensibles les accords de son éternelle harmonie. Près de mille étoiles visibles, disséminées sur les différens points du ciel, de couleur et de grosseur différentes, tapissoient le trône et le palais de la lune, qui s'unissoit successivement à quelques-unes d'entre elles, les cachant même quelquefois, et toujours amortissant leur lumière, de manière à ne permettre qu'aux plus belles de se montrer avec elle, sur-tout quand son disque, rempli tout entier de lumière et parfaitement arrondi, se montroit toute la nuit, dont elle mesuroit la durée par celle

de sa course. Mais quand la lune réunie au soleil abandonnoit l'Olympe à la nuit et à ses enfans, c'est alors que le ciel allumoit tous ses feux, et qu'un Uranus étaloit tous ses diamans sur la toilette de la nuit.

Un sur-tout, plus brillant, plus gros que tous les autres, étincelle de mille couleurs, qui en un instant se succèdent, semblables à celles de la pierre transparente taillée à facettes ; c'est Sirius, ou la belle étoile du grand-chien, celle à qui s'unit le soleil lorsqu'il lance ses plus grands feux et qu'il s'est approché le plus près de nos régions ; il est le chef et comme le roi des astres, que le Dieu principe de la lumière a établi pour veiller sur eux (1). Ainsi l'ont considéré les Perses ; les Egyptiens en firent aussi le gardien de l'Olympe, leur Dieu Anubis, le fidèle compagnon d'Isis.

Devant lui marche Orion, ou le plus vaste, le plus brillant groupe d'étoiles, celui qui occupe le plus beau champ des cieux. En effet, on y remarque deux étoiles de la première grandeur, l'une rouge, l'autre d'une blancheur éclatante ; plusieurs de la seconde grandeur, et un très-grand nombre de la troisième. Il a dû fixer tous les regards. Orion est placé près du point du ciel où se trouve le soleil, lorsque le jour reprend son empire sur la nuit : aussi l'appela-t-on le compagnon fidèle, ou le chien d'Orus, ou du Dieu-soleil du printemps ; comme on appela l'ourse placée vers le Nord et qui se lève avec les signes d'Automne, ou avec les signes du retour des ténèbres, le chien de Typhon (2). Orion se trouve donc uni au soleil et absorbé dans ses rayons, durant tout le temps que le soleil met à parcourir les signes du printemps, et que la Nature s'embellit et se régénère sous ses rayons féconds.

Il a au-dessus de sa tête le superbe signe du taureau générateur, ou de l'Apis Egyptien, qui porte sur son front les hyades, remarquables par leur forme, semblable à celle d'un V, et par la belle étoile rouge de première grandeur, qui en fait partie, et que les Romains appeloient Paricilienne, et les Arabes Aldébaran. Il a aussi sur son dos les Pléïades, filles d'Atlas, ou du pôle, dont l'assemblage serré et brillant forme un des groupes d'étoiles le plus aisé à remarquer ; aussi est-il connu de tout le monde. Le peuple l'appelle *Poussinière* ; effectivement on pu les comparer à une troupe de petits poussins, qui se pressent en foule autour de leur mère. La liaison de cette constellation avec le soleil printanier (3), avec les besoins de l'agriculture et de la navigation, l'a fait singulièrement observer et rendu très-fameuse chez les anciens poètes.

Les mêmes raisons ont dû faire remarquer ce beau pentagone d'étoiles placées au-dessus du point équinoxial au Nord, comme Orion l'est au-dessous et au Midi, et qui renferme à un de ses angles une superbe étoile de couleur jaune, qui tous les ans précédoit immédiatement l'aurore et le lever du soleil, le jour de l'équinoxe, lorsque ce point d'égalité répondoit au taureau, c'est-à-dire environ deux mille cinq cens ans avant notre Ere. Sa fonction de guide du soleil la fit nommer le Cocher du char de l'astre du jour ; et cette belle étoile, qui présidoit à l'aurore du printemps, fut la chèvre nourricière, qui allaittoit le roi de l'Univers et qui repandoit la fécondité sur la Nature, dont sa corne contenoit les richesses et l'abondance.

Toute cette partie du ciel qui s'étend du Midi au Nord, depuis les pieds d'Orion jusqu'à la tête du cocher, dut se faire remarquer, non-seulement par l'éclat des astres qu'elle renferme, mais encore par sa liaison avec la végéta-

(1) Plut. de Isid. p. 370.
(2) Plut. de Isid. p. 359.

(3) Theon. ad Arat. Phæn. p. 132, 135.

tion renouvelée, et avec le retour du beau temps et des longs jours.

Ces astres devront donc fixer sur-tout notre attention dans nos recherches, puisqu'ils ont dû fixer celle des anciens. Ils doivent avoir été l'objet d'un grand nombre de tableaux et de statues, de chants et de fictions religieuses, et conséquemment ils nous donneront le mot de beaucoup d'énigmes.

La même remarque doit s'appliquer aux astres voisins du point équinoxial d'automne, par la raison qu'ils étoient causes d'effets tout contraires. On y distingue entr'autres une certaine suite d'étoiles rangées circulairement et imitant assez bien la forme d'une couronne; on l'appela la couronne, et comme elle est dans le voisinage du Nord, on lui ajouta l'épithète de boréale, pour la distinguer d'un autre assemblage assez semblable, mais moins lumineux, qui se trouve au midi et passe peu d'heures après elle au méridien. Cette couronne boréale est placée entre deux belles étoiles de première grandeur, qui n'en sont pas très-distantes, l'une rouge et l'autre blanche, qui se lient comme elle à l'équinoxe d'automne; c'est ce qu'on a appelé l'arcture et la lyre; elles sont très-fameuses dans les anciens calendriers.

Le solstice d'hiver eut aussi ses astres, tels que ceux de la constellation de l'aigle, qui forment une ligne droite de trois belles étoiles, dont celle du milieu est de première grandeur; elles sont suivies d'un lozange d'étoiles aussi brillantes que les Pléïades, assez pressées, quoique plus éloïgnées entre elles.

L'immense carré de Pégase, qui les suit, dut aussi se faire remarquer. Son lever du soir d'ailleurs annonça longtemps le solstice d'été.

La constellation de Cassiopée, qui présente l'image d'une chaise renversée, et qui circule toujours en opposition avec le chariot autour du pôle, qui depuis bien des siècles se trouve entre ces deux constellations, et à-peu-près à égale distance de l'une et de l'autre, dut fixer aussi les regards des observateurs, d'autant plus qu'elle étoit du petit nombre de constellations, ou de groupes d'étoiles, qui ne se couchoient jamais.

Le triangle placé sur le bélier et près des limites équinoxiales, se fit remarquer par sa forme dont il tira son nom, et sur-tout par sa position. Il en fut de même de la suite ou série recourbée d'étoiles, que comprend l'image de Persée; ainsi que des trois belles étoiles qui, placées à des distances égales, remplissent l'intervalle qui se trouve entre lui et le grand carré de Pégase, dont une d'elles fait l'angle.

Nous ne prétendons pas ici donner une description complète des constellations, telles qu'elles ont été groupées par les anciens Astronomes; mais offrir les différens tableaux des groupes qui se présentent d'abord à l'œil, sans songer aux figures symboliques qu'on y a par la suite appliquées. C'est une esquisse du ciel considéré indépendamment des figures ou images Astronomiques et tel que nos yeux le voyent. Les couleurs, les grandeurs apparentes des étoiles, les figures géométriques, qui se présentent naturellement, et sur-tout leur voisinage près des points équinoxiaux et solstitiaux, voilà ce que nous avons fait remarquer, parce que c'est ce qui les a fait remarquer elles-mêmes; c'est-là ce qui les a fait choisir, comme autant de points fixes, qui devoient servir à déterminer la marche progressive du soleil, de la lune et des cinq autres astres mobiles, et conséquemment celles du temps, de l'année, des saisons et des heures, et par une suite nécessaire celle de la végétation, de la chaleur et du froid, des vents, des tempêtes, des tonnères, et en général de tous les effets, qu'engendre le temps durant la révolution annuelle du soleil.

On dut aussi remarquer que l'hiver

avoit son ciel, qui n'étoit pas celui de l'été; et que les étoiles, qui ouvroient la nuit par leur lever pendant une saison, enmarquoient le milieu ou la fin pendant une autre; et que la nuit et le ciel changeoient de face comme la terre, ou plutôt que celle-ci changeoit la sienne, parce que le ciel changeoit ses astres, rendant au jour ceux qu'il avoit prêtés à la nuit, et reprenant ceux qui avoient paru long-temps sommeiller le jour, éclipsés dans la lumière éblouissante du soleil.

En effet, de même qu'à chaque instant de la nuit on voit de nouvelles étoiles se lever et remplacer au ciel celles qui se couchent à tous les instans, de même chaque jour la marche de la nuit s'annonce par de nouvelles étoiles, qui montent à l'orient, tandis que d'autres au même moment disparoissent au couchant : d'où il résulte que la porte orientale et occidentale, au moment où le jour et la nuit commençoient, ont chaque jour de nouvelles sentinelles, qui successivement se relèvent.

Ce phénomène se manifeste sur-tout au méridien, où chaque étoile passe tous les jours quatre minutes plutôt, ce qui prouve qu'elle a avancé son lever et qu'elle avancera son coucher de la même quantité de temps. J'ai dit que c'étoit surtout au méridien, que ce phénomène s'observoit, parce que l'horizon ne peut pas toujours servir à cette observation, par la raison que les jours croissant en été, la nuit retarde sa marche, et que l'étoile, qui devroit se trouver en station à l'orient à son commencement, est déjà levée; l'effet contraire résulte de l'accélération de la nuit en hiver. La raison de cette variation est tirée de la marche oblique du soleil, qui change tous les jours de parallèles à l'équateur, dont il s'approche ou s'éloigne plus ou moins, ce qui lui donne ce qu'on appelle de la déclinaison; car c'est ainsi qu'on nomme la distance perpendiculaire, qui sépare le cercle, que décrit un astre par son mouvement journalier, du cercle appelé équateur, qui est le terme de comparaison de toutes les autres routes de rotation journalière des étoiles et des planètes autour du pôle. On doit donc préférer le méridien, ou une hauteur quelconque d'étoile pour cette observation, plutôt que de prendre le commencement de la nuit, qui varie tous les jours. On dira en général, qu'une étoile arrive à la hauteur à laquelle on l'avoit observée la veille quatre minutes plutôt chaque jour, et conséquemment deux heures plutôt au bout d'un mois, quatre heures au bout de deux mois, et six heures au bout de trois mois. Ainsi telle étoile, qui passoit au méridien le jour de l'équinoxe à minuit, y passe dès six heures du soir trois mois après, ou le jour du solstice; ensorte qu'à minuit elle est déjà couchée, si elle n'est pas une des étoiles qui se trouvent placées entre l'équateur et le Nord. On sent quel changement il doit en résulter dans l'aspect des cieux tous les trois mois, ou à chaque saison, à une heure donnée, telle qu'à celle de minuit.

Ces changemens périodiques n'ont point dû échapper aux chantres des saisons et aux peintres de la Nature. Nous y ferons donc aussi attention dans nos recherches. Dans les derniers âges, c'est-à-dire environ deux mille cinq cent ans avant notre Ère, quatre belles étoiles sembloient avoir été placées par la Nature pour fixer les limites des saisons, où les divisions des signes de trois en trois, aux deux points équinoxiaux et solstitiaux. Elles étoient toutes quatre de première grandeur, et de couleur différente, deux par deux; les unes étoient rouges, et les deux autres blanches (*kk*); et elles se trouvoient en telle opposition, que quand une rouge passoit au méridien supérieur, l'autre étoit sous la terre au milieu de sa course; c'étoit la même opposition entre les étoiles blanches. Les deux rouges étoient dans les signes des équinoxes de ce

temps-là, lesquels étoient le taureau et le scorpion; l'une étoit l'œil du taureau, l'autre le cœur du scorpion; toutes deux étoient placées près du colure des équinoxes, ou du cercle qu'on imagine partir du Pôle et passer par les points équinoxiaux, ou par l'intersection de l'équateur et de l'écliptique. La première se nommoit Mounocillos, ou Aldebaran; la seconde, Lesos, ou Antarès. Elles étoient comme en sentinelle près de ces deux points, qui séparent les longues nuits des longs jours. Les deux autres répondoient aux signes solstitiaux ou aux limites du mouvement du soleil de haut en bas, et de bas en haut. L'une fait partie du lion, et se trouvoit située sur le colure même, ou sur le cercle mené du Pôle par les points solstitiaux; c'étoit le cœur du lion; on lui a conservé le nom de chef ou de roi des cieux, et de surveillant de leur mouvement. Les Grecs le nommoient Basiliscos, les latins Regulus; on l'appela aussi Mounoalos. La seconde, placée hors du Zodiaque, mais liée à un des signes, ou au verseau, auquel répondoit le solstice d'hiver, est la belle étoile de l'extrémité de l'eau du verseau, et qui est dans la bouche du poisson qui reçoit cette eau; on l'appela bouche du poisson; elle est plus connue sous son nom arabe Fomahant, altération de celui de Fom-al-haut, ou bouche du poisson. Les quatre signes, qui renferment ces quatre étoiles, et qui présidoient au commencement de chaque saison, durent être singulièrement remarqués, à cause du poste important que ces astres occupoient dans le ciel, dont ils fixoient les quatre grandes divisions; celles qui ont le plus de rapport à la végétation et aux changemens qu'éprouve la terre par l'action du soleil et par son mouvement dans le Zodiaque. Ces étoiles reçurent la dénomination pompeuse d'étoiles royales; et les figures des signes qui les contenoient furent retracées par-tout, comme nous le verrons dans la suite de cet ouvrage.

A travers tous ces astres plus ou moins brillans, et épars sur la voûte des cieux, on remarquoit non plus un seul astre, mais un fleuve de lumière blanchâtre, formée de l'assemblage de plusieurs milliers de petites étoiles, trop petites pour être distinguées séparément, mais assez nombreuses pour former une masse de lumière, qui du midi au nord circuloit sur une bande assez large, pour couvrir des constellations entières, telles que Cassiopée, Persée, &c. Jamais elles n'avoit plus d'éclat que dans ces belles nuits d'hiver, où la lune laisse aux étoiles l'empire des cieux, dont aucun nuage ne souille la pureté. Cette route circulaire, embrassant l'Olympe dans ses contours, paroissoit être le chemin, qui conduisoit aux sources même de la lumière éthérée dont elle étoit toute semée, et au palais des Dieux. Elle étoit entraînée par le mouvement commun de tous les astres, se levant et se couchant comme eux; traversée comme eux par le soleil et la lune, et par les étoiles mobiles, et dirigée constamment à travers les mêmes constellations, sans paroître jamais ni se rétrécir, ni s'élargir, quoique d'inégale grandeur dans ses différens points. On remarquoit seulement quelques portions d'une lumière pareille jetées dans certains lieux du ciel, et qui y formoient une tache blanchâtre assez semblable à un petit nuage; on les appela des étoiles nébuleuses. Telle est la nébuleuse d'Orion, celle du cancer, &c.; mais ces amas d'une lumière amortie étoient trop petits, et si peu nombreux, qu'ils ne durent pas être beaucoup remarqués, ni jouer dans les fictions sacrées le rôle important, que dut naturellement y jouer le fleuve ou le chemin lumineux dont nous venons de parler. Sa couleur blanchâtre, assez semblable à celle du lait, le fit nommer voie lactée ou voie de lait; et comme il passe près de la chèvre céleste, on imagina qu'il étoit formé du lait de cet animal, qui avoit nourri le père de la lumière et

du jour. Ainsi il entra dans la mythologie; le peuple chez nous l'appelle le chemin de S. Jacques, ou l'échelle de Jacob.

Tel le ciel se présenta aux yeux de tous ceux qui voulurent donner un peu d'attention à ses mouvemens; tel ils le virent fidèle aux loix d'une harmonie éternelle rouler sur lui-même, et engendrer tout dans son sein. Aucun de ces astres ne s'écartoit de la route qui lui avoit été tracée; chacun avec une activité inaltérable remplissoit la carrière qui lui avoit été ouverte, et après l'avoir achevée, il la recommencoit encore, sans jamais éprouver aucune altération dans ses mouvemens, ni aucun changement dans leur direction; mêmes points du lever, mêmes points du coucher, même hauteur méridienne, même durée dans le séjour sur l'horizon, même grosseur dans la masse apparente, même couleur. Uniformité et constance absolument éternelle, au moins pour les astres fixes, c'est-à-dire, pour tous les corps célestes, excepté pour les sept astres mobiles. Ceux-là seuls varient, soit dans leur grosseur apparente, par une suite de leur changement de distance, soit dans la durée de leur séjour sur l'horizon, dans leur hauteur méridienne et dans les lieux de leur lever et de leur coucher, par une suite de leur changement de déclinaison. Mais les termes de ces variations une fois fixés, pour une révolution périodique de l'un de ces sept astres pour celle de leurs nœuds et de leurs absides, rien ne change plus pour eux, et les mêmes variations se reproduisent dans le cours des périodes données; en sorte qu'on peut dire, qu'il y a encore un ordre constant et éternel pour ces astres mêmes; c'est celui qui résulte des périodes, qui comprennent toutes leurs variations, et qui tiennent plutôt à la diversité des mouvemens, qu'à l'irrégularité.

Si la lune, par exemple, change de face de jour en jour, si, tantôt elle n'offre qu'un croissant très-étroit, dont l'intérieur est très-excavé, tantôt un demi-cercle terminé par un diamètre ou ligne droite qui soustend ce demi-cercle lumineux, tantôt une portion de cercle plus grande, soustendue par une portion de courbe elliptique, ce qui lui donne la forme bossue, que les latins appeloient *Gibbosa;* si, peu de temps après, elle présente une face circulaire très-bien arrondie et pleine de lumière; si pendant sept jours elle tourne ses cornes vers l'Orient, et pendant sept autres jours vers l'Occident; si sa lumière s'échancre d'abord par le côté de son disque, qui le premier s'étoit illuminé, on verra bientôt que toutes ces variétés se renferment dans une très-courte période de temps, ou dans l'intervalle d'un mois, et que le mois suivant elles sont reproduites à des distances égales de la lune au soleil. Si dans certains points du ciel elle paroît plus large que dans d'autres; si elle s'éclipse dans certains signes, puis dans d'autres, toujours en rétrogradant contre l'ordre des signes, le mouvement de ses absides, ou de la ligne de la plus longue et de la plus courte distance à la terre, la rétrogradation de ses nœuds, ou des points dans lesquels son orbite coupe l'écliptique, en sont la cause; et lorsque la période du mouvement de la ligne des absides et de celui des nœuds sera achevée, les mêmes phénomènes auront lieu aux mêmes lieux du ciel. Ce sera donc alors, qu'on reconnoîtra encore un ordre constant, qui enchaîne toutes ces variétés, sous les loix d'une période fixe et réglée.

Si les signes, qui correspondent aux saisons, ne sont plus les mêmes au bout d'un certain nombre de siècles; si l'égalité des jours et des nuits, qui avoit d'abord eu lieu sous le signe du taureau et du scorpion, et si les solstices, qui se trouvoient répondre au lion et au verseau, à cette même époque, n'ont plus lieu, lorsque le soleil arrive à ces points au bout de 2115 ans; et si au contraire ces phénomènes naturels arrivent un mois avant que le soleil ait

atteint ces signes, c'est une variation, qui troublera sans doute la correspondance qui existoit entre les saisons, que règle toujours le soleil, et les signes qu'il occupoit anciennement, lorsque commencoit chaque saison; mais les saisons elles-mêmes suivront toujours la marche constante du soleil, et se régleront sur les rapports d'éloignement ou de voisinage dans lesquels cet astre se trouvera de l'équateur, qui est le cercle modérateur des saisons. Si un mouvement très-lent du Pôle dans les cieux, en sens contraire de celui des signes, fait reculer l'équateur, le déplace successivement, et fait rétrograder dans le Zodiaque, ou le long des signes les points où il coupe l'écliptique, et conséquemment auxquels sont liés l'égalité des jours et des nuits, et les commencemens des saisons, il s'ensuivra, que l'égalité des jours et des nuits, ainsi que le terme de leur plus courte et de leur plus longue durée, ne correspondront pas deux années de suite rigoureusement aux mêmes étoiles du Zodiaque, et que ce léger déplacement pourra être d'un signe entier, au bout de plusieurs siècles. L'observation a fait reconnoître, qu'il falloit 2151 ans, pour que ce mouvement lent ramenât en arrière d'un signe entier les points où se trouvoit le soleil au commencement de chaque saison; d'où il résulte, qu'au bout de douze fois 2151 ans, ou au bout d'une période de 25,812 ans, le mouvement rétrograde ayant parcouru tous les signes, et y ayant fixé successivement le commencement des saisons pendant 2151 ans, le soleil devoit se retrouver encore près des mêmes étoiles et dans le même signe, où primitivement il s'étoit trouvé au commencement des saisons. C'est par cette raison que le taureau, ayant présidé au premier mois du printemps, 2500 ans avant notre Ere, se trouva présider au deuxième mois, vers le commencement de notre Ere, ayant depuis, été remplacé à l'équinoxe par le bélier. Ce dernier lui-même, plus de trois cents ans avant notre Ere, avoit déjà cédé son poste aux poissons, par lesquels l'équateur coupoit l'écliptique, et fixoit dans la route du soleil le point d'égalité des jours et des nuits, ou le commencement du printemps. Ce point décide du commencement des saisons, qui le suivent exactement de trois mois en trois mois; car le commencement de la première saison ne peut être hâté ni reculé, que celui des autres ne le soit aussi.

Ce point d'intersection étant mobile, le commencement des saisons l'étoit nécessairement; et comme en rétrogradant ainsi il alloit en quelque sorte au-devant du soleil, qui l'avoit quitté, et qui l'eût rencontré plus tard, s'il eût été fixe, ou s'il n'eût été mobile que dans le sens où l'étoit le soleil, c'est-à-dire, suivant l'ordre des signes du bélier au taureau, et non pas du bélier aux poissons, qui le précèdent, il s'ensuivoit, que le soleil rejoignoit en achevant sa révolution annuelle le point d'égalité un peu plutôt. Il y avoit donc un dévancement dans le retour des saisons, relativement aux signes célestes, sous lesquels chaque saison se reproduisoit. Ce dévancement, qui n'étoit pas d'une minute de degré par année, produisoit un degré de déplacement au bout de 72 ans, et conséquemment un jour de temps de différence sur l'époque du retour du printemps, qui commençoit un jour plutôt qu'il n'auroit fait, si le point équinoxial fût resté constamment attaché aux mêmes étoiles fixes, et s'il n'eût pas été en quelque sorte prévenir le soleil en lui présentant le point d'égalité un peu plutôt. Ce dévancement de l'équinoxe est connu sous le nom de précession des équinoxes, ou de période de 25,812 ans dans le mouvement des fixes; mouvement cependant qui n'est qu'apparent pour elles, et qui n'est réel, que dans le pôle de la terre, dont le mouvement relativement au ciel, règle celui de l'équateur, qui lui-même fixe, par son intersection avec l'écliptique,

l'origine des saisons, printemps et automne; et par son plus grand écart de l'écliptique, l'été et l'hiver.

Ces changemens n'affectoient en rien la régularité des saisons, ni l'ordre de leur succession, non plus que la marche de la végétation, et la réproduction des vicissitudes que l'air, l'eau, et en général les élémens éprouvoient à chaque révolution du soleil. Ils ne dérangeoient que la correspondance, qui, pendant long-temps, avoit été établie entre eux, comme effets, et les signes du Zodiaque, comme causes. Ceux-ci restoient bien toujours causes, mais non pas des mêmes phénomènes, puisqu'au bout de plusieurs milliers d'années, les signes du printemps répondoient à l'automne, ceux de l'automne au printemps, ceux de l'été à l'hiver, ceux de l'hiver à l'été. Enfin, il n'y avoit pas un seul des douze signes, qui, durant la révolution astrale de 25,812 ans, ne répondît successivement à un des douze mois de l'année, ou auquel le soleil ne se trouvât uni pendant un de ces mois; ensorte qu'ils devenoient tous successivement causes des mêmes effets, et co-opérateurs du soleil dans la production des mêmes phénomènes, soit pour l'accroissement et la diminution des jours et des nuits, soit pour la régénération ou la dégradation des productions de la terre. Ainsi le soleil pendant cette grande année les associoit à toutes les opérations de sa puissance demiourgique, dont ils ne possédoient qu'un douzième durant l'année ordinaire de 365 jours.

Toutes les variétés de la végétation et de la fatalité, comparées dans leur rapport avec les signes célestes, se trouvoient donc encore renfermées dans la grande période, ou année de 25,812 ans; et, lorsqu'elle étoit achevée, les mêmes phénomènes se reproduisoient avec leurs mêmes variétés, et avec toutes les nuances, qui les avoient différenciées la première fois. Voilà donc encore un ordre constant dans la Nature, et un retour périodique et régulier des situations des astres relativement à l'équateur et à ses points d'intersection avec l'écliptique, et conséquemment un renouvellement de correspondance entre la terre et les cieux.

Mais, comme cette correspondance étoit près de vingt-six mille ans à se rétablir, si la Nature et l'ordre des saisons n'étoient pas dérangés, il n'en étoit pas de même des images du soleil, de la lune, revêtues d'attributs empruntés des signes, et qui peignoient leurs rapports avec les saisons. Ici tout fut bouleversé, et les symboles de l'ancien culte, au bout de deux mille cent cinquante-un an, ne correspondirent plus à ceux du nouveau, par la raison, que les mêmes signes ne répondoient plus aux mêmes saisons. Le taureau n'ouvroit plus le printemps; c'étoit le bélier. Le trône solstitial du soleil d'été n'étoit plus occupé par le lion; c'étoit l'écrevisse qui avoit pris sa place. Le scorpion n'étoit pas le premier signe sous lequel se dégradât la Nature; elle se dégradoit déja sous la balance. Comme les causes apparentes des effets sublunaires n'étoient plus les mêmes, les images de ces causes, et les fictions faites sur elles ne se lioient plus à leur objet. Les énigmes sacrées devenoient inintelligibles; les fables religieuses et les monumens du culte calqués sur l'ordre des cieux, n'offroient plus qu'un chaos informe, dont les desseins irréguliers ne correspondoient à rien, parce que tous les rapports étoient changés avec leur objet.

C'est sous cette forme bizarre, que l'antiquité religieuse s'est présentée aux Grecs et aux Romains, qui n'y entendirent rien; c'est encore sous cette forme, qu'elle se présente à nous, qui ne pourrons jamais y entendre davantage, si nous ne rétablissons les rapports que le temps a changés, et si nous ne comparons les débris des statues, des cosmogonies, des fictions théologiques ou poétiques des adorateurs ou des chantres de la Nature, avec les faces ou les aspects que leur offroit le ciel, plus de 1,500 ans avant

avant l'âge d'Homère et dans ces siècles, qui précèdent l'histoire et que nous appelons temps fabuleux.

Il faut donc nous placer dans la position où ils étoient, afin que les tableaux, qu'ils ont peints, soient vus sous la même face et sous les mêmes rapports qu'ils offroient. Ce sera alors pour la première fois, que nous commencerons à pouvoir essayer de les deviner ; car pour la première fois nous serons dans la seule attitude où l'on puisse saisir leur esprit et les entendre. Ce qui sembloit n'avoir point de raison, en paroîtra avoir une ; très-souvent même on trouvera du génie dans leurs peintures et dans leurs fictions ; car les anciens en avoient ; et quand nous ne leur en trouvons point, c'est presque toujours notre faute. Mais ne leur donnons pas surtout notre esprit, laissons-leur celui qu'ils avoient ; car c'est la vérité qu'il faut trouver, et non pas une face ingénieuse et une manière de voir, qui séduise et qui montre plutôt notre génie qu'elle ne découvre le leur. Les idées les plus simples forment le fond de leur théologie naturelle ; et si nous les trouvons souvent grandes, c'est que, la Nature ne présentant que de grands tableaux, l'ame du spectateur s'agrandit avec elle, et que la grandeur ne nuit point à la simplicité. Quand nous les aurons bien saisies, il sera aisé d'écarter le voile allégorique, qui les deguise et semble les dénaturer.

Le ciel, la terre, le concours de l'un et de l'autre pour la production des êtres sublunaires ; le soleil, dont l'action puissante vivifie toute la Nature ; la lune et les astres qui s'associent à son énergie et à ses opérations, qui déterminent la marche du temps, des saisons, et des retours périodiques, des mêmes causes et des mêmes effets relativement à la végétation ; les élémens modifiés par eux, et qui entrent dans la composition des corps, qui à chaque instant s'organisent et jouent le premier rôle dans le système universel des générations et des destructions : voilà les phénomènes que les anciens ont chantés, qu'ils ont peints, et que nous retrouverons sans cesse dans leur mythologie, et dans les statues et les images de leurs divinités.

Toutes les fois que nous nous écarterons de ce centre universel, vers lequel tendent tous les monumens religieux de tous les peuples du monde, nous serons sûrs de nous être écartés de la route qui conduit à la vérité ; car nous le serons alors de la Nature. Les anciens n'ont vu et n'ont admiré qu'elle ; ils n'ont chanté, ils n'ont peint qu'elle, et la force inconnue, qui la meut et varie ses formes. Ne voyons donc que cela dans leurs allégories sacrées et dans leurs peintures religieuses, et nous y verrons tout ce qu'on doit y voir. Les premiers Dieux de leurs théogonies seront toujours les êtres physiques, qui dans le systême général des causes occupent le premier rang. Ainsi, le ciel et la terre, avec les rapports de l'un avec l'autre, seront à la tête des Dieux, comme ils le sont à la tête des causes ; mais avec une différence sensible, qui ne leur aura pas échappé : c'est que l'un agit comme cause purement active, et l'autre comme cause passive. Voilà quels sont les rapports que la Nature a mis entre eux, et qui se sont présentés à l'observation des hommes.

Deux choses en effet nous frappent dans l'Univers et dans les formes des corps qu'il contient : ce qui semble y demeurer toujours, et ce qui ne fait que passer ; ou les causes et les effets et les lieux qui leur sont affectés, autrement, les lieux où les unes agissent et ceux où les autres se reproduisent (*ll*). Le ciel et la terre présentent l'image de ce contraste frappant, de l'être éternel et de l'être passager. Dans le ciel, rien ne semble naître, croître, décroître et mourir, lorsqu'on s'élève au-dessus de la sphère de la lune, qui semble seule offrir l'image d'altération, de reproduction et de destruction de formes,

dans les changemens de ses phases; mais qui, d'un autre côté, présente une image de perpétuité dans sa propre substance, dans son mouvement et dans la succession périodique et invariable de ces mêmes changemens de phases. Elle est comme la limite des êtres et des formes sujets à altération; au-dessus d'elle, tout marche dans un ordre constant et régulier, et conserve des formes éternelles; rien n'y naît, n'y croît, n'y vieillit et n'y meurt. Tous les corps célestes se montrent perpétuellement les mêmes, avec leurs grosseurs, leurs couleurs, leurs formes, leurs rapports de distance entre eux, si on en excepte les planètes; leur nombre ne s'accroît, ni ne diminue; Uranus n'engendre plus d'enfans et n'en perd point; tout chez lui est éternel et immuable.

Il n'en est pas de même de la terre. Si, d'un côté, elle partage l'éternité du ciel dans sa masse, sa forme et ses qualités propres; de l'autre, elle porte dans son sein et à sa surface une foule innombrable de corps extraits de sa substance et de celle des élémens qui l'enveloppent, lesquels n'ont qu'une existence momentanée, passent successivement par toutes les formes dans les différentes organisations qu'éprouve la matière terrestre, et, à peine sortis de son sein, s'y replongent aussi-tôt. C'est à cette espèce particulière de matière, successivement organisée et décomposée, que les hommes ont attaché l'idée d'être passager et d'effet, tandis qu'ils ont attribué la prérogative de cause à l'être perpétuellement subsistant, soit au ciel et à ses astres, soit à la terre, avec ses élémens, ses fleuves et ses montagnes.

Voilà donc deux grandes divisions, qui ont dû se faire remarquer dans l'Univers, et qui séparent les corps existans dans toute la Nature, par des différences très-tranchantes. A la surface de la terre, on voit la matière passer par mille formes différentes, suivant la différence des moules, qui la reçoivent et la configurent. Ici, elle rampe sous la forme d'un arbuste flexible; là, elle s'élève fièrement sous la forme majestueuse du chêne; ailleurs, elle se hérisse d'épines, s'épanouit en rose, se colore en fleurs, se mûrit en fruits, s'allonge en racines, ou se développe en tige touffue, et couvre de son ombre le verd gazon, sous la forme duquel elle alimente les animaux, qui sont encore elle-même mise en activité, par le feu éternel qui compose la vie. Dans ce nouvel état, elle a encore ses germes, son développement, sa croissance, sa perfection ou sa maturité, sa jeunesse, sa vieillesse et sa mort, et laisse après elle des débris destinés à recomposer de nouveaux corps. Sous cette forme animée, elle rampe encore en insecte et en reptile, elle s'élève en aigle, elle se hérisse des dards du porc-épic; elle se couvre de duvet, de poils, ou de plumes diversement colorées; elle s'attache aux rochers par les racines du polype, ou s'élance dans l'air sur les ailes agiles de l'oiseau, se traîne en tortue, bondit en cerf et en daim léger, ou presse la terre de sa masse pesante en éléphant, rugit en lion, mugit en bœuf, ramage en oiseau, articule des sons en homme et combine des idées, se connoît et s'imite elle-même; c'est le terme connu de sa perfection ici-bas.

A côté de l'homme sont les extrêmes, dans les corps qui s'organisent au sein des eaux et qui vivent dans le coquillage, dont la matière animée s'y entoure. Là, le feu de l'intelligence et de la vie est presque entièrement éteint, et une nuance légère y sépare l'être animé, de celui qui ne fait que végéter. La matière y prend des formes encore plus variées que sur la terre; les masses y sont aussi plus énormes et les figures plus monstrueuses; mais on y reconnoît toujours la matière mise en activité par le feu de l'Ether, dont l'action se développe dans un fluide plus grossier

que l'air. Le vermisseau rampe ici dans le limon au fond du bassin des mers et du lit des fleuves ; le poisson se balance sur la surface des eaux, ou en fend la masse à l'aide de nageoires, tandis que l'anguille tortueuse allonge et développe ses contours à la base du fluide. L'eau, la terre et l'air ont chacun leurs animaux, dont les formes offrent des parallèles, et qui mutuellement se combattent et se cherchent comme pâture, de manière à perpétuer les transformations de la même matière en mille formes, et à la faire revivre tour-à-tour dans tous les élémens, qui servent d'habitation aux corps animés.

Rien de semblable ne s'offroit aux regards de l'homme au-delà de la sphère élémentaire, qui étoit censée s'étendre jusqu'aux dernières couches de l'atmosphère, et même jusqu'à l'orbite de la lune. Là, les corps y prenoient un autre caractère, celui de constance et de perpétuité, qui les distingue essentiellement de l'effet. La terre recéloit donc dans son sein fécond tous les effets qu'elle en faisoit éclore; mais elle n'étoit pas la seule cause : les pluies qui fertilisoient son sein sembloient venir du ciel, ou du séjour des nuages que l'œil y place; la chaleur venoit du soleil ; et les vicissitudes des saisons tenoient au mouvement des astres, qui paroissoient les ramener. Le ciel fut donc aussi cause avec la terre, et cause très-active ; mais produisant un autre que lui-même.

Cette différence dut faire naître des comparaisons entre les générations d'ici-bas, où deux causes concourent à la formation d'un animal, l'une activement, l'autre passivement ; l'une comme mâle, et l'autre comme femelle ; l'une comme père, et l'autre comme mère La terre devoit paroître comme la matrice de la Nature et le réceptacle des formes ; comme la mère et la nourrice des êtres, que le ciel engendroit dans son sein. Ils durent présenter l'un et l'autre les rapports du mâle et de la femelle, ou du mari et de la femme ; et leur concours, l'image d'un mariage, ou de l'union des deux sexes dans l'acte de la génération. Ces fictions furent d'autant plus naturelles, qu'ils étoient tous deux sources de la vie de tous les autres êtres produits, et qu'ils devoient nécessairement renfermer en eux éminemment la vie, qu'ils communiquoient aux êtres passagers, qui n'existoient et ne vivoient, que parce que le ciel et la terre, en les organisant, les faisoient participer à leur vie immortelle pendant quelques instans.

De-là dut naître l'idée de l'Univers, animé par un principe de vie éternelle et par une ame universelle, dont chaque être isolé et passager recevoit en naissant une émanation, qui à sa mort retournoit à sa source. La vie de la matière appartenoit autant à la Nature, que la matière elle-même ; et comme la vie se manifeste par le mouvement, les sources de la vie durent paroître placées dans ces corps lumineux et éternels, et sur-tout dans le ciel où ils circulent et qui les entraîne dans sa course rapide, supérieure par son agilité à tous les autres mouvemens. Le feu d'ailleurs, ou la chaleur, ont tant d'analogie avec la vie, qu'il semble que le froid soit, comme le défaut de mouvement, le caractère distinctif de la mort.

On dut donc chercher dans ce feu vital, qui bouillonne dans le soleil et qui produit la chaleur, qui vivifie tout, le principe d'organisation et de vie de tous les êtres sublunaires.

L'Univers, ou l'assemblage du ciel et de la terre, dans son action créatrice et éternelle, ne dût pas être considéré simplement comme une immense machine, mue par de puissans ressorts et mise en un mouvement continuel, lequel, émané de la circonférence, se porte jusqu'au centre, agit et réagit dans tous les sens, et reproduit successivement toutes les formes variées,

que reçoit la matière ; l'envisager ainsi, ce seroit n'y reconnoître qu'une action froide et purement mécanique, dont l'énergie ne produira jamais la vie.

Il n'en est pas ainsi de l'Univers, et ce n'est pas-là l'idée qu'il présente. On dut y appercevoir un être immense toujours vivant, toujours mu et toujours mouvant, et dans une activité éternelle, qu'il tenoit de lui-même, et qui, ne paroissant subordonnée à aucune cause étrangère, se communiquoit à toutes ses parties, les lioit entre elles, et faisoit du monde un tout unique et parfait. L'ordre et l'harmonie, qui régnoient en lui, sembloient lui appartenir ; et le dessein des différens plans de construction des êtres organisés paroissoit gravé dans son intelligence suprême, source de toutes les autres intelligences, qu'il communique à l'homme avec la vie. Rien n'existant hors de lui, il dut être regardé comme le principe et le terme de toutes choses.

Voilà les conséquences auxquelles le spectacle de l'Univers, de ses parties, de ses mouvemens, et des effets résultant du jeu de ses ressorts, a dû conduire l'homme, qui a mis un peu de suite dans ses idées et qui a donné quelque développement à ses réflexions sur l'ordre du monde. Voilà le langage que la Nature a parlé aux hommes ; voyons s'ils l'ont entendue. La Nature vient d'être interrogée ; interrogeons maintenant les hommes qui nous ont précédés. Consultons leurs écrits, et mettons les en parallèle avec les leçons de la Nature.

CHAPITRE II.

Cause Active et Passive de la Nature.

La distinction de la cause première et suprême en deux parties, l'une active et l'autre passive ; l'Univers agent et patient, ou le Dieu-monde hermaphrodite, est un des plus anciens dogmes de la philosophie, ou de la théologie naturelle, et un des plus répandus. Presque tous les peuples l'ont consacré dans leur culte, dans leurs mystères et dans leurs cosmogonies. Ecoutons sur ce point leurs philosophes.

Ocellus de Lucanie, qui paroît avoir vécu peu de temps après que Pythagore eut ouvert son école en Italie, cinq ou six cents ans avant notre Ere (1), c'est-à-dire dans le siècle des Solons, des Thalés et des autres Sages, qui s'étoient formés dans les écoles d'Egypte, reconnoît non-seulement l'éternité du monde, son caractère divin d'être improduit et indestructible, comme nous l'avons déjà vu dans un passage de ce philosophe, rapporté dans le premier chapitre de notre ouvrage ; mais encore il établit d'une manière formelle la division de la cause active et passive, dans ce qu'il appelle le Grand-tout, ou dans l'être unique hermaphrodite, qui comprend tous les êtres (2), tant les causes que les effets, et qui est un systême ordonné, parfait et complet de toutes les Natures. Il a bien apperçu la ligne de division, qui sépare l'être éternellement constant de l'être éternellement changeant, ou la nature des corps célestes de celle des corps terrestres, celle des causes de celle des effets ; distinction, que nous avons dit plus haut avoir dû frapper tous les hommes.

» Qu'on jette les yeux, dit Ocellus, sur

(1) Batteux, Caus. Prem. t. 2, p. 4, 5.

(2) Ocel. c. 1, §. 8.

» toute la Nature en général, on la verra
» étendre son indestructibilité, depuis
» les premiers corps et les plus nobles,
» en descendant peu-à-peu, jusqu'aux
» êtres mortels sujets aux variations de
» formes et d'état (1). Les premiers
» êtres, se mouvant par eux-mêmes
» et continuant de parcourir leur cercle
» de la même manière, ne changent
» point ni de forme, ni d'essence. Ceux
» du second ordre, (les élémens) le
» feu, l'eau, la terre, l'air, changent
» sans cesse et continuellement, non
» de lieu, mais de forme....... Mais
» comme dans l'Univers (2) il y a gé-
» nération et cause de génération, et
» que la génération est où il y a chan-
» gement et déplacement de parties, et la
» cause où il y a stabilité de nature, il est
» évident, que c'est à ce qui est la cause
» de la génération, qu'il appartient de
» mouvoir et de faire ; et à ce qui la
» reçoit, d'être fait et d'être mu. »

» Les divisions mêmes du ciel sé-
» parent la partie impassible du Monde,
» de celle qui change sans cesse. La
» ligne de partage entre l'immortel et
» le mortel, est le cercle que décrit la
» lune ; tout ce qui est au-dessus d'elle
» et jusqu'à elle, est l'habitation des
» Dieux ; tout ce qui est au-dessous, est
» le séjour de la Nature et de la dis-
» corde ; celle-ci opère la dissolution
» des choses faites ; l'autre, la produc-
» tion de celles qui se font...... Comme
» le monde est ingénérable et indes-
» tructible, qu'il n'a point eu de com-
» mencement et qu'il n'aura point de
» fin ; il est nécessaire, que le principe
» qui opère la génération dans autre
» que lui, et celui qui l'opère en lui-
» même, aient toujours co-existé. (3)

» Le principe, qui opère en autre que
» lui, est tout ce qui est au-dessus
» de la lune, et sur-tout le soleil, qui,
» par ses allées et ses retours, change
» continuellement l'air, en raison du
» froid et du chaud, d'où résultent les
» changemens de la terre et de tout ce
» qui tient à la terre. L'obliquité du
» zodiaque, qui influe sur le mouvement
» du soleil, favorise encore ces chan-
» gemens ; c'est encore une cause qui
» concourt à la génération ; en un mot,
» la composition du monde comprend
» la cause active et la cause passive ;
» l'une qui engendre hors d'elle, c'est
» le monde supérieur à la lune, l'autre
» qui engendre en soi, c'est le monde
» sublunaire. De ces deux parties,
» l'une divine, toujours courante,
» et l'autre mortelle, toujours chan-
» geante, est composé ce qu'on appelle
» le monde. «

Ocellus de Lucanie étoit dans les principes de la philosophie Egyptienne (4), qui supposoit que l'homme et les animaux avoient toujours été avec le monde ; qu'ils étoient un de ses effets éternels comme lui. C'est la doctrine qu'il développe dans son troisième chapitre (5), où il nous dit « que la pre-
» mière origine de l'homme ne vient
» point de la terre, non plus que celle
» des autres animaux, ni des plantes,
» mais que le monde, tel qu'il est,
» ayant toujours existé, il est nécessaire,
» que ce qui est en lui, ce qui a été
» ordonné en lui, ait aussi toujours été
» tel qu'il est. Et d'abord, si le monde
» a toujours existé, ses parties ont tou-
» jours existé. Ces parties sont le ciel,
» la terre, et l'intervalle qui les sépare.
» Les parties du monde ayant toujours
» existé avec le monde, il faut en dire
» autant des parties de ses parties. Ainsi
» le soleil, la lune, les étoiles fixes et
» les planètes, ont toujours existé avec
» le ciel ; les animaux, les végétaux,
» l'or et l'argent avec la terre ; les cou-
» rans d'air, les vents, les passages du
» chaud au froid, et du froid au chaud,
» avec l'espace aérien, qui sépare la terre
» des cieux. Donc le ciel, avec tout ce

(1) Ocel. c. 1, §. 13.
(2) Ibid. c. 2.
(3) Ibid. §. 16.

(4) Euseb. Præp. l. 1, c. 7.
(5) Ocell. c. 3.

» qu'il a maintenant, la terre, avec ce » qu'elle produit et ce qu'elle nourrit; » enfin, l'espace aérien, avec tous ses » phénomènes, ont toujours existé. »

Ocellus ne nie pas qu'il ne se soit fait des changemens violens dans quelques endroits de la terre, soit par le déplacement de la mer, soit par des tremblemens de terre; « mais malgré cela, » dit-il, jamais il n'est arrivé que sa » constitution fût entièrement détruite, » et cela n'arrivera jamais ». La Nature, suivant lui, conservera toujours ses divisions tranchantes, celle des causes actives et passives. Son systême de générations et de destructions se soutiendra toujours, ainsi que le concours des deux grands principes, le ciel et la terre, qui s'unissent pour former toutes choses. » C'en est assez, dit-il, sur l'Univers, » sur les générations et les destructions, » qui se font en lui, sur la manière dont » il est actuellement, et dont il sera » dans tous les temps, par les qualités » éternelles des deux principes, dont » l'un toujours mouvant, et l'autre toujours mû, l'un toujours *gouvernant*, » et l'autre toujours *gouverné* ».

Voilà à-peu-près l'abrégé de la doctrine de ce philosophe, dont l'ouvrage est un des plus anciens, qui soient parvenus jusqu'à nous. Le sujet qu'il y traite, observe avec raison M. Batteux (1) son traducteur, occupoit de son temps tous les esprits; les poëtes chantoient des cosmogonies et des théogonies; les philosophes faisoient des traités sur la naissance du monde, et sur ses élémens de composition; et c'étoient les seuls genres dans lesquels on écrivoit. La cosmogonie des Hébreux, attribuée à Moïse; celle des Phéniciens, attribuée à Sanchoniaton; celle des Grecs, composée par Hésiode; celles des Egyptiens, des Atlantes et des Crétois, rapportées par Diodore de Sicile, les débris de la théologie d'Orphée, épars dans différens auteurs (*mm.*), les livres des Parses, ou leur Boundesh, ceux des Indiens, les traditions des Chinois, des Macassarois, &c.; les chants cosmogoniques, que Virgile met dans la bouche d'Iopas à Carthage; ceux du vieux Silène, le premier livre des métamorphoses d'Ovide; tout dépose en faveur de l'antiquité et de l'universalité de ces fictions sur l'origine du monde et sur les causes.

Socrate fut le premier, chez les Grecs, qui fit descendre la philosophie du ciel, et l'occupa d'objets plus utiles et plus près des besoins de l'homme, en traçant les règles des devoirs, et en organisant la morale. Avant lui, la philosophie n'étoit que l'étude de la Nature et des causes, et la poésie embélissoit de ses charmes les spéculations sublimes de la philosophie. A la tête de ces causes, on plaçoit le ciel et la terre, et les parties les plus apparentes de l'un et de l'autre. Ces parties étoient, comme vient de nous le dire Ocellus, le soleil, la lune, les étoiles fixes et les planètes, et sur-tout le zodiaque, qui, par son obliquité, change la température de l'air, les saisons, et en général tout ce qui tient à la terre; ce qui doit le faire placer au nombre des causes premières de la génération. Les parties de la cause passive étoient les élémens, dont les transmutations successives, et les combinaisons variées des uns avec les autres, concouroient à la formation des corps, tant des animaux, que des végétaux et des minéraux, et à celle des différens phénomènes de l'air. Ce sont-là précisément les objets, que Chérémon, dans le fameux passage que nous avons cité au second chapitre de cet ouvrage, nous dit avoir été chantés par les anciens Egyptiens, et avoir fait le sujet de toutes les fables sacrées. On voit donc ici, que la philosophie et la mythologie s'accordent à nous donner les mêmes leçons, dans un langage différent. Nous

(1) Traité des Causes prem. Notes sur Ocell. t. 2, p. 81.

seulement on classa les causes dans l'ordre progressif de leur énergie, de manière à placer le ciel et la terre au sommet de la série, mais encore on distingua en quelque sorte leur sexe, et on leur donna un caractère analogue à la manière dont elles concouroient à l'action génératrice universelle, comme nous venons de le voir, dans l'extrait d'Ocellus de Lucanie, que nous venons de rapporter.

Ocellus n'est pas le seul philosophe, qui ait établi cette distinction entre les deux causes premières. Sa doctrine est celle de tous; tant cette distinction se présentoit naturellement à tous. Les Egyptiens l'avoient faite avant lui, quand ils choisirent des animaux en qui ils croyoient reconnoître ces qualités emblématiques, pour peindre le double sexe du monde, au rapport d'Horus-Apollon (1). Leur Dieu Cneph, vomissant de sa bouche l'œuf orphiqué, d'où l'auteur des Recognitions Clémentines (2) fait sortir une figure hermaphrodite, qui réunit en elle les deux principes dont le ciel et la terre sont formés, et qui entrent dans l'organisation de tous les êtres, que le ciel et la terre engendrent par leur concours, fournit encore un emblême de la double puissance active et passive, que les anciens ont reconnue dans le monde, qu'ils ont comparé à l'œuf, comme nous le dirons bientôt. Orphée, qui étudia en Egypte, emprunta des théologiens de ce pays les formes mystérieuses, sous lesquelles la science de la Nature étoit voilée, et porta en Grèce l'œuf symbolique, avec sa distinction en deux parties ou deux causes, figurées par l'être hermaphrodite qui en sort, et dont le ciel et la terre se composent.

Les Brachmanes, dans l'Inde (3), avoient rendu la même idée cosmogonique, par une statue représentative du Monde, laquelle réunissoit les deux sexes. Le sexe mâle portoit l'image du soleil, centre du principe actif; et le sexe féminin celle de la lune, qui fixe le commencement et les premières couches de la partie passive de la Nature, comme nous venons de le voir dans le passage d'Ocellus de Lucanie.

Le Lingam, que les Indiens encore aujourd'hui révèrent dans leurs temples, et qui n'est autre chose que l'assemblage des organes de la génération des deux sexes, figure la même chose. Les Indiens ont la plus grande vénération pour ce symbole (4) de la Nature toujours reproduisante. Le Linganisme, chez eux, remonte à la plus haute antiquité. Les Gourous sont chargés d'orner le Lingam de fleurs, à peu-près comme les Grecs paroient le Phallus. Le Taly, que le Brame (5) consacre, et que le nouvel époux attache au col de son épouse, afin qu'elle le porte tant qu'il vivra, est souvent un Lingam, ou l'emblême de l'union des deux sexes.

Les Grecs avoient consacré les mêmes symboles de la fécondité universelle dans leurs mystères. Le Phallus et le Cteis, ou les parties sexuelles de l'homme et de la femme, étoient mis en spectacle dans les sanctuaires d'Eleusis (6). Tertullien accuse les Valentiniens (7) d'avoir adopté cet usage de la consécration des parties de la génération des deux sexes; usage, dit-il, que Mélampus avoit emprunté de l'Egypte, et qu'il établit en Grèce. Les Egyptiens, en effet, avoient consacré le Phallus dans les mystères d'Osiris et d'Isis, comme on peut le voir dans Plutarque (8) et dans Diodore-de-Sicile. « Voilà pourquoi, dit ce der- » nier, les Grecs, qui ont emprunté de » l'Egypte leurs orgies et leurs fêtes,

(1) Hor. Apoll. l. 1, c. 12.
(2) Cotelerii Patres Apostoli, t. 1, p. 589, l. 10, c. 30.
(3) Porphyr. in Styge.
(4) Zend. Avest. t. 1, p. 139.
(5) Sonnerat, t. 1, l. 1, c. 5, p. 79. Id. p. 142.
(6) Mursius Eleus. c. 11. Clem. Alex. Protrep. p. 19.
(7) Tertul. Adv. Valent.
(8) Plut. de Isid. p. 365. Diod. l. 1, c. 23.

» révèrent le Phallus dans les mystères, » dans les initiations et dans les sacri- » fices ». On portoit le symbole viril au temple de Bacchus, le même que l'Osiris Egyptien, et les parties sexuelles de la femme dans celui de Libera ou de Proserpine (1). Ainsi les Indiens portent le Lingam aux temples de Chiven. Le Lingam est toujours la figure principale consacrée à ce Dieu. Comme les Grecs portoient le phallus ou le symbole de la virilité et l'attribut de Priape suspendu au col, les Indiens portent aussi le Lingam attaché au col, et pendant sur la poitrine. Le père Kirker (2) prétend qu'on a trouvé le culte du Phallus établi jusqu'en Amérique, et il s'appuie de l'autorité de Cortés. Si cela est, ce culte a eu la même universalité, que celui de la Nature elle-même, qui réunit les deux puissances active et passive. Au reste, Diodore-de-Sicile assure, (3) que ces emblêmes n'avoient pas été consacrés par les Egyptiens seulement, mais qu'ils l'avoient été encore par tous les autres peuples. Ils l'étoient chez les Assyriens et chez les Perses, comme chez les Grecs (4), au rapport du géographe Ptolemée ; et on les avoit consacrés, comme organes de la génération de tous les êtres animés, suivant Diodore, et comme des symboles destinés à exprimer la force naturelle et spermatique des astres, selon le même Ptolemée.

Les docteurs Chrétiens, toujours occupés à décrier et à dénaturer les idées théologiques et les cérémonies, les statues et les fables représentatives de ces idées, dans la religion ancienne, ont donc eu tort de déclamer contre les fêtes et contre les images, qui avoient consacré le culte de la fécondité universelle. Ces images, ces expressions symboliques des deux puissances de la Nature, étoient toutes simples, et avoient été imaginées dans des siècles, où les organes de la génération, et leur union toute naturelle, n'avoient point encore été flétris par le préjugé ridicule, que les docteurs modernes, ou les abus du libertinage, les uns par esprit de mysticité, les autres par la suite de la corruption de notre espèce, y ont fait attacher. Les ouvrages de la Nature et tous ses agens étoient sacrés comme elle : nos erreurs religieuses et nos vices les ont seuls profanés.

L'union de la Nature avec elle-même est un chaste mariage, que tous les peuples ont cherché à retracer, et l'union de l'homme avec la femme en étoit une image toute naturelle, ainsi que leurs organes, un emblême expressif de la force double, qui se manifeste dans le ciel et dans la terre, unis entre eux pour produire tous les êtres. « Le ciel, » dit Plutarque, parut aux hommes faire » la fonction de père, et la terre celle » de mère. Le ciel étoit le père, parce » qu'il versoit la semence sur la terre, » sur laquelle il répandoit ses pluies ; » la terre qui, en les recevant, sem- » bloit devenir féconde et enfantoit, » paroissoit être la mère (5) ». Ce sont effectivement là les comparaisons, qui ont dû se présenter à l'esprit des premiers hommes. La terre ne produit rien, sans l'action du soleil, ou sans la chaleur et sans le secours des pluies, que verse le ciel ; sans l'heureuse température des saisons, dont la marche est déterminée par les lieux du soleil dans le Zodiaque et par les astres, qui par leur lever ou leur coucher, président à cette marche, et semblent la régler. Toute la Nature sublunaire est dépendante de la Nature supérieure ; l'être toujours changeant, de l'être toujours immuable ; enfin, les effets que la terre produit, des causes que le ciel renferme. C'est du concours de l'un et de l'autre, que naissent les productions variées, qu'on voit éclorre du sein de la terre. Le ciel produit, mais hors de lui-même : il est donc père ; car il produit comme

(1) August. de Civ. Dei. l. 6, c. 9.
(2) Œdip. t. 1, p. 422.
(3) Diod. l. 1, p. 55.
(4) Ptolem. Geogr. l. 1.
(5) Plutarch. de Placit. Phil. l. 1, p. 379.

le

le mâle. La terre produit, et dans elle-même : elle est donc femelle, et mère des effets, que le ciel fait sortir de son sein fécond. Soumise au ciel, qui la couvre et l'embrasse de toutes parts, elle voit en lui l'époux puissant, qui s'unit à elle pour la rendre mère, et sans lequel elle languiroit dans une stérilité éternelle, ensevelie dans les ombres du cahos et de la nuit. Leur union, voilà leur mariage : les êtres produits par eux, ou qui sont leurs parties, voilà leurs enfans.

Comme nous avons annoncé, que cette doctrine n'étoit pas celle d'un ou de deux philosophes, mais la doctrine commune de tous, nous allons reprendre l'examen suivi de leurs ouvrages, de manière à ce qu'il ne reste aucun doute sur les preuves de l'universalité de ce dogme. Nous ne croyons pas ces recherches superflues, parce que pour être convaincu, qu'une idée philosophique fait la base de la théologie d'un grand nombre de peuples, et qu'elle a dû être consacrée par des fictions sacrées et des monumens religieux, il faut prouver que ce n'est pas le dogme d'un seul homme, ou le dogme d'une seule secte, mais l'opinion généralement adoptée par tous les sages. M. Batteux (1), dans son commentaire sur Ocellus de Lucanie, à l'occasion de la double force active et passive, qui a été distinguée dans la Nature, assure que ce dogme est de toutes les philosophies. » Toutes » les nations, dit-il, les Chaldéens, les » Perses, les Egyptiens, les Grecs, » sont partis de-là. Un principe qui » *agit*, un autre qui reçoit *l'action*, » et qui la modifie en la recevant. Ces » idées entrant dans l'esprit par tous » les sens, ont du y être dans tous les » temps et dans tous les pays. On divisa » la Nature, dit Ciceron (2), en deux » parties, telles que l'une fut active, » et que l'autre se prêtat à cette action » qu'elle recevoit et qui la modifioit. » La première étoit censée être une » force, et l'autre comme une matière, » sur laquelle cette force s'exerçoit. » On divisa le monde en deux parties, » dit Macrobe (3), dont l'une agit ou » fait, et l'autre éprouve son action; » on regarde comme active la partie » du monde qui est immuable, et qui » force l'autre aux changemens, dont » elle contient la cause; et comme passive, celle qui éprouve ces change» mens; on donne à la partie active » toute l'étendue, que mesure l'inter» valle, qui s'étend depuis la sphère des » fixes, jusqu'à la lune; et à la partie » passive tout l'espace, qui s'étend depuis » la lune, jusqu'à la terre; dans ces » limites est contenue la partie chan» geante. On retrouve, dans ce passage » de Macrobe, presque mot à mot ce » que nous a dit plus haut Ocellus de » Lucanie.

Aristote, dans sa lettre sur l'ordre du monde adressée (4) à Alexandre, distingue positivement ces deux parties, essentiellement si différentes, et qui composent l'unité du tout ordonné, qu'on appelle le monde.

» Le monde, dit ce philosophe, est » un composé du ciel et de la terre, » et de tous les êtres qu'ils renferment. » Au centre du monde est la terre, fixe » et immobile, mère féconde, foyer » commun des animaux de toute es» pèce; autour d'elle immédiatement » est l'air, qui l'environne de toutes » parts; au-dessus d'elle, dans la ré» gion la plus élevée, est la demeure » des Dieux, qu'on nomme Uranus ou » Ciel; il est rempli de corps divins, » que nous appelons Astres, et qui » se meuvent avec lui par la même » révolution, sans interruption et sans » fin. La substance du ciel et des astres

(1) Batteux, Causes prem. t. 2, p. 97.
(2) Academ. Quæst. 1, 6.
(3) Som. Scip. l. 1, c. 11.
(4) Batteux, in Arist. de Mundo. t. 2, c. 6, sect. 8, c. 2.

» se nomme Ether; c'est un feu, qui » se meut sans cesse circulairement, » étant un élément divin et incorruptible, qui n'est point sujet aux changemens des quatre autres; l'Ether » comprend dans sa circonférence tous » les corps célestes, les étoiles et les » planètes, ainsi que l'ordre de leurs » mouvemens.

En deçà de cette Nature éthérée et divine, ordonnée par elle-même, immuable, inaltérable, impassible, est placée la Nature muable et passible; en un mot, corruptible et mortelle. Ici Aristote place les quatre élémens, le feu, l'air, l'eau et la terre. Il marque bien la distinction qui se trouve entre cette seconde partie soumise à l'action de la première, et cette première; l'une est immuable, l'autre toujours changeante. « Il dit (1), que c'est dans la » région éthérée, que sont placés les » corps les plus parfaits, les astres, » le soleil, la lune, dans cette région, » que nous appelons Uranos, ou le » haut de l'Univers, et Olympe, c'est-» à-dire tout brillant, parce que ce » lieu est totalement séparé de tout » ce qui approche des ténèbres et des » mouvemens désordonnés, qui sont » relégués dans ces régions inférieures » voisines de la terre, où règnent le » trouble et les vents furieux. Aussi les » corps célestes gardent-ils toujours le » même ordre, et conservent-ils le même » état; jamais on ne voit parmi eux » de mutations, comme sur la terre, » où tout change sans cesse de forme » et de nature. » Aristote a donc reconnu la grande division de la Nature ou de l'Univers en deux parties, l'une immuable, et l'autre changeante; observation qui a donné naissance à la distinction des causes actives et passives (2), qu'il reconnoît ailleurs en parlant du Zodiaque, et du *monde sublunaire*.

Synésius, évêque de Cyrène (3), philosophe instruit, et qui avoit été initié aux mystères des Egyptiens et des Grecs, a établi dans son livre de la Providence la distinction de la cause active et de la cause passive de la Nature, comme un dogme dont la connoissance étoit nécessaire à l'intelligence des anciennes traditions Grecques et Egyptiennes, sur le retour des mêmes effets produits par le ciel sur la terre. « L'Univers, nous » dit-il, est un tout résultant de l'as-» semblage de plusieurs parties, qui se » soutiennent par leur accord et par » leur harmonie, et dont les unes font » la fonction de causes actives, et les » autres de causes passives. En effet, » il y a dans l'Univers deux parties bien » distinctes, qui ont entre elles une » certaine liaison et certains rapports, » qui les unissent. C'est dans la partie » que nous habitons, que s'opèrent les » générations; & c'est dans la partie » supérieure à nos régions & la plus » élevée du monde, que réside la cause » des générations, et d'où descend vers » nous le germe des effets produits ici-» bas. »

Philon prétend que Moïse connoissoit aussi ce dogme philosophique de la distinction des deux causes (4) passive et active, avec cette différence, qu'il faisoit résider la cause active dans le νοῦς ou dans l'intelligence, que les abstractions métaphysiques sur-ajoutèrent à la matière, comme on le voit par l'exemple de Thales et des autres spiritualistes. Quelques-uns néanmoins, tels que Proclus, ont maintenu le ciel visible dans sa prérogative de cause active, et de père, relativement à la terre. J'en dirai autant de Simplicius (5), dans son commentaire sur Aristote, où il a parfaitement bien établi la distinction des deux parties de l'Univers, dont l'une est immuable dans sa subs-

(1) Batteux, in Arist. c. 6, §. 10.
(2) Plut. de Placit. Phil. l. 2, c. 4.
(3) Synes. de Prov. l. 2, p. 127.
(4) Philon. de Opif. Mundi. p. 2.
(5) Simpli. de Cœl. l. 2, p. 89, &c.

tance et dans ses formes, et ne varie que dans les rapports de situations, et dont l'autre, qui est le monde élémentaire, ou les couches inférieures à la lune, subit des altérations et des métamorphoses continuelles. Il entre à cet égard dans les plus grands détails. Quant à Proclus, voici ce qu'il dit de l'Univers. » Le monde ou le tout est un animal » unique; ce qui se fait en lui, se » fait par lui; c'est le même monde, » qui agit et qui agit sur lui-même (1). » Le monde se divise, dit-il ailleurs, » en ciel et en génération. Dans le » ciel sont placées et ordonnées les » causes conservatrices de la génération, » dont les Génies et les Dieux » sont surveillans. Il parle ensuite de plusieurs » Divinités (2), telles que le Soleil, » Mercure, et d'autres, à qui on attribua » les deux sexes; et il ajoute, en parlant » de Rhea, toujours associée à Saturne » dans ses productions, que la même » Divinité est la terre, *mère* des effets » dont le ciel est le *père;* et qu'elle » est le sein qui reçoit l'énergie féconde » du Dieu qui engendre les siècles. Le » grand ouvrage de la génération s'opère, » dit-il, par l'action du soleil » premièrement, et secondairement par » celle de la lune, de manière que la » source primitive de cette énergie soit » dans le soleil, comme père et comme » chef des Dieux mâles, qui forment son » cortège. » Proclus a transporté cette fiction sur le principe masculo féminin, jusques dans la métaphysique et dans le systême des êtres intelligibles et intellectuels, et l'a appliquée à ce qu'on appeloit les divinités hypercosmiques (3). Mais on sent que c'est un abus, qu'ont fait les spiritualistes des dogmes de la physiologie sacrée. Proclus (4) dans le livre 2 suit l'action du principe mâle et du principe féminin dans toutes les parties et toutes les divisions de la Nature. Il attribue au principe mâle l'origine de la stabilité et de l'identité; et au principe femelle l'origine de la diversité et de la mobilité des êtres. L'Univers est absolument rempli de cette double espèce de causes. » A commencer par » le sommet des causes, dit Proclus, » le ciel est à la terre, dans les rapports » du mâle à l'égard de la femelle. C'est » le mouvement du ciel, qui par sa révo- » lution donne les raisons séminales » et les forces, dont la terre reçoit » en elle les émanations, qui la rendent » féconde, et lui font produire les ani- » maux et les plantes de toute espèce. » On sent bien que ce dogme, que met ici en avant Proclus, fait la base de toute l'Astrologie, et s'accorde avec les principes de la science des Egyptiens et des Grecs sur le retour des mêmes effets, dont Synésius nous à parlé plus haut (5).

Proclus étend cette division du principe mâle et femelle aux parties du ciel, ou aux Dieux qui y résident. On sait en effet, que les anciens Astrologues établirent cette distinction dans les douze signes du Zodiaque, ainsi que dans les douze grands Dieux, qui y résidoient, dont six étoient mâles, et six autres femelles. On pensoit, que ces exades masculines et féminines étoient la source de toutes les variétés, qui se trouvent dans l'organisation des êtres, qui composent le grand Tout. C'est le sentiment de Proclus (6); c'étoit celui des Astrologues. Le monde, dit ailleurs Proclus, a deux extrémités; l'une est le ciel, et l'autre la terre; le premier tient la place du père, l'autre celle de mère; car elle l'est des productions, dont Uranus ou le ciel est père (7). » Tout peut-être rapporté à ces deux » causes; ce que le ciel comprend et » produit comme père, la terre le » contient comme mère; elle est par sa

(1) Comm. in Timæ. p. 35.
(2) Ibid. l. 1, p. 13.
(3) Ibid p. 15.
(4) Comm. in Tim. l. 2, p. 67.

(5) Ci-dessus, p. 130.
(6) Procl. ibid. p. 67.
(7) Ibid. l. 5, p. 291. — 292.

» nature dans ce rapport de mère avec » l'ordre des cieux. C'est sur ces deux » pivots, que roule le cercle des généra- » tions et des phénomènes sublunaires, » que régit le ciel par son action supé- » rieure, comme père, et en modifiant » la matière et les vapeurs que la terre, » comme mère, lui fournit et soumet à » son énergie demiourgique, qui imprime » la forme (1); la terre reçoit dans son » sein la force divine génératrice du ciel; » et elle est comme le centre, vers lequel » se dirige le bien, qu'il verse comme » père dans la Nature; elle partage ainsi » sa puissance et son sceptre, et en » quelque sorte sa paternité. Aussi » Orphée a-t-il chanté la première » royauté, celle du ciel et de la terre (2). » C'est à son exemple qu'Hésiode, qu'a » suivi Platon, a chanté Uranus et Ghê, » ou le ciel et la terre, premiers rois de » l'Univers. (3) Proclus ajoute ensuite, » en parlant de l'union et du concours » de ces deux causes, que leur action » réciproque s'appeloit en langue théo- » logique, mariage; la terre étoit re- » gardée, comme la première *mariée*, » et son union au ciel, comme le pre- » mier *mariage*; aussi, dit-il, les loix » Athéniennes vouloient, que les nou- » veaux époux sacrifiassent d'abord au » ciel et à la terre; et dans les mystères » d'Eleusis, on invoquoit le ciel et la » terre, en les regardant et les apos- » trophant par des noms, qui carac- » térisoient le père et la mère de tous » les êtres produits; ces noms mysté- » rieux étoient *Uies* pour le ciel, et » *Tokuie* pour la terre. »(4)

Nos explications vont bientôt justifier ce que dit ici Proclus des deux premiers époux, et des deux premiers rois, qui aient existé dans l'Univers, et que nous retrouverons à la tête de toutes les cosmogonies. En effet, si, comme nous le prétendons, les Théogonies et les Cosmogonies anciennes, qui composent ce qu'on appelle la mythologie, ne contiennent que le tableau allégorique de la Nature, de ses parties et de ses agens personnifiés et mis en action; si l'histoire de leurs phénomènes est renfermée dans les récits merveilleux, que les poètes, les théologiens et les prêtres anciens nous ont laissés, il s'ensuit, que nous devons retrouver Uranus et Ghê, ou le ciel et la terre à la tête de toutes les généalogies de l'histoire sacrée; qu'ils doivent être les premiers rois de tous les peuples, les chefs et les pères de tout ce qui est né ici-bas, puisque effectivement ils sont à la tête de toutes les causes. Si nous les y trouvons, ce sera une preuve de la bonté de notre méthode; et le succès de cette première explication doit nous encourager à chercher aussi, dans les causes secondaires, l'histoire de leurs enfans; car elle porte le même caractère; et si l'histoire de la Nature a été écrite dans ce style, quand le ciel et la terre en ont été l'objet, il est fort vraisemblable qu'on n'en sera pas resté-là, et que le tableau des différentes parties, qui les composent, aura été peint des mêmes couleurs. Consultons donc les origines anciennes, que l'on nous a transmises, sous les noms soit de théogonie, soit de mythologie, soit d'histoire des premiers temps.

L'histoire des Phéniciens, attribuée à Sanchoniaton, place au rang des premiers princes de Phénicie, Uranus et Ghê, père et mère de Saturne; l'un donna son nom au ciel, et l'autre à la terre (5). Uranus s'unit à Ghê par les liens d'un mariage, dont il eut quatre enfans; il s'appeloit originairement Epigée, nom qui signifie supérieur à la terre. Tel est le ciel; ce fut lui que l'on appela ensuite Uranus, et de qui l'élément, qui est au-dessus de nous, dit l'écrivain Phénicien, prit le nom d'Uranus ou de ciel, à cause de son admirable beauté; il épousa sa sœur

(1) Procl. ibid. l. 4, p. 280.
(2) Ibid. l. 5, p. 293.
(3) Ibid. p. 291.
(4) Ibid. p. 293.
(5) Euseb. præp. Ev. l. 1, c. 10.

Ghê, ou terre, qui donna aussi son nom à la terre.

Je ne crois pas qu'on se persuade aisément, que les Phéniciens aient attendu le règne d'Uranus et de Ghê, pour nommer le ciel et la terre, ou que pour leur plaire ils aient changé le nom de leurs Dieux ; car on sait que le ciel, les astres et la terre étoient les seules divinités des Phéniciens, comme nous l'avons vu plus haut, dans un passage d'Eusèbe rapporté dans le premier livre de cet ouvrage (1). Il est plus simple d'y voir le récit allégorique des phénomènes naturels, d'autant plus que l'auteur termine sa narration en disant, que ce n'est qu'une suite d'allégories physico-cosmiques, ou qui roulent sur la physique et sur l'ordre du monde, et qu'on ne les a couvertes d'un voile aussi merveilleux, qu'afin d'inspirer plus de respect et d'admiration aux initiés, qu'on instruisoit dans la science de la Nature. Nous n'y verrons donc que cela, et notre méthode aura eu tout son succès. J'ajouterai, que parmi ces enfans, on en distingue plusieurs, qui tiennent au ciel et à son mouvement, tels que Chrône, Dieu du temps, Atlas, qui porte le monde, et engendre les Pléïades, les Dioscures ou les Gémeaux, Béthula ou la Vierge, Dagon ou le Poisson, Esculape ou le Serpentaire, &c. Il suffit ici d'indiquer ces rapports entre les êtres, qui figurent dans cette théogonie, et ceux qui sont au ciel parmi les enfans d'Uranus. Nous y reviendrons.

L'histoire de la génération des Dieux, ou leur généalogie donnée par Hésiode, chez les Grecs, place aussi le ciel et la terre, Uranus et Ghê, à la tête de la famille des Dieux, comme ils le sont à la tête de la série des causes physiques (2). L'un et l'autre sont censés avoir été unis par un mariage, d'où sont sortis tous les êtres, tant ceux qui brillent au ciel, que ceux qui restent sur la terre, ou ceux qui font partie de l'un et de l'autre. Le ciel, sèmé d'étoiles, enveloppe la terre et la couvre de toutes parts, et elle s'unit à lui par un hymen fécond, d'où naissent plusieurs divinités. Un de ces Dieux est Saturne, le plus rusé de ses enfans, quelle arme, comme dans l'histoire Phénicienne, du fer meurtrier, qui ravit à Uranus les principes de fécondité, pour les faire tomber sur la terre et dans les eaux, et y faire naître la Déesse de la génération. Il est aisé d'apercevoir le but allégorique de ce récit, d'après ce que nous avons dit sur la cause active et passive de la Nature, qui s'unissent avec la marche du temps pour engendrer tous les êtres.

C'est donc avec raison (3), que Chrysippe et Zénon prétendoient rapporter aux agens de la Nature et au jeu des causes physiques toute la théogonie d'Hésiode et celle d'Orphée. Ce dernier, en effet, suppose aussi que le ciel épouse la terre, et qu'ils deviennent père et mère de plusieurs enfans, si on en croit Athénagore (4). Orphée faisoit la divinité, ou le grand Tout, mâle et femelle, attendu qu'il n'auroit pu rien produire, s'il n'eût réuni en lui la force productive des deux sexes ; il appelle le ciel *Pangenêtor*, le père de toutes choses, le plus ancien des êtres, le commencement et la fin de tout, celui qui renferme en soi la force incorruptible et infatigable de la nécessité. Il avoit écrit un livre ou poème sur la génération des êtres, par l'action des cieux et du zodiaque, ou un livre (5) Génethliaque, intitulé : (Δωδεκαετηρις) Dodécacteride, ce qui prouve assez la liaison de la théologie ancienne à la science des astres. Les Egyptiens avoient été les maîtres d'Orphée ; et le code de leur science religieuse étoit renfermé dans les livres de leurs Mercures (6),

(1) Ch. 2,
(2) Hesiod. Theog. v. 125, - 133, - 195, &c.
(3) Schol. in l. 3. Argon. Apoll. Cic. de Nat. Deor. l. 1, c. 15.
(4) Athen. Legat. pro Christ. p. 73.
(5) Salmas. Ann. Clim. p. 461.
(6) Ibid. Salmas .606.

qui contenoient le tableau hiérarchique des puissances célestes et les principes de leur Astrologie et de leur théologie ; on les appeloit les *Génèses*, ou livres Géniques de Mercure. Orphée avoit aussi écrit un livre, appelé le Testament, où il parloit des trois cent soixante Dieux, ou d'un ordre de génies en nombre égal à celui des dégrés du cercle du zodiaque et des jours de l'année, sans épagomênes ; c'est St. Justin qui nous l'apprend (1). Hésiode avoit aussi écrit sur les étoiles.

Apollodore commence ainsi sa bibliothèque des Dieux, ou sa théogonie (2) : » Au commencement, Uranus, ou le *ciel*, fut le seigneur de tout le monde ; il prit pour femme Ghê, ou la *terre*, et en eut plusieurs enfans «.

Proclus, parlant du cycle épique (3), qui n'est autre chose que la collection des poésies cosmogoniques, qui avoient pour objet le ciel et les cycles, ou les révolutions du temps, le fait commencer au mariage, ou à l'union mythologique d'Uranus et de Ghê.

Les Atlantes (4) reconnoissoient pour leur premier roi *Uranus*, à qui ils donnoient pour épouse la terre, qu'ils appeloient *Thitéa*, la nourricière. Il eut de son mariage avec elle un grand nombre d'enfans ; on en comptoit quarante-cinq, nombre égal à celui des dégrés de la partie supérieure du ciel, lorsqu'on distingue en partie supérieure et inférieure le ciel, qui s'étend au-dessus de la terre, depuis l'horizon jusqu'au zénith, ou lorsqu'on partage en deux également le ciel visible, par un cercle parallèle à l'horizon. Les petits-enfans, qui naissent de ce mariage, sont le prince Soleil et la princesse Lune sa sœur, qui, dans la suite, furent placés dans les deux grands astres, qui éclairent le Monde. De la même famille naissent Hespérus, ou l'étoile du berger ; les Atlantides, ou les Pléïades ; Atlas, qui porte le ciel, est leur père. Le caractère allégorique de cette prétendue histoire des anciens rois de l'Atlantide perce de toutes parts dans le récit de Diodore, qui nous a conservé les débris de cette Cosmogonie, qu'il appelle l'ancienne histoire des Atlantes. Mais nous n'y verrons, que l'histoire du ciel, conservée par les peuples qui habitoient la partie la plus occidentale de l'Afrique, à l'endroit où la méditerranée communique à l'océan, comme nous n'avons vu également, qu'une semblable histoire, dans celle des Phéniciens, qui habitoient le bord oriental de la même mer, et qui faisoient des voyages continuellement le long des côtes de cette même mer, jusqu'aux pays voisins du mont Atlas ; d'ailleurs, ces deux histoires cosmogoniques ont entre elles beaucoup de traits de ressemblance. Nous les mettrons donc dans la même classe ; peut-être même ont-elles une commune origine, comme elles ont certainement le même objet, c'est-à-dire, la Nature et ses causes.

La théogonie des Crétois (5) donne aussi à Uranus pour femme la princesse Ghê, et pour fils, le Dieu du temps, ou Saturne.

L'histoire anonyme attribuée à Bérose, et qui contient les principes cosmogoniques des Arméniens, sur la nature des causes premières, suppose un premier Dieu, ou un premier chef des grands et des petits Dieux, qu'il appelle Noah, le ciel (6) et la semence du monde ; il lui donne pour femme Aretia, ou la terre, dans le sein de laquelle le ciel verse sa semence et d'où nous voyons tout éclore.

Euhemère, dans le récit qu'il fait de ses voyages dans l'île de Panchaie (7), au midi de l'Arabie, suppose qu'on y honoroit Uranus, ou le ciel, premier

(1) Justin. de Monarch. p. 104.
(2) Apollod. l. 1.
(3) Apud Phot. Bibl. p. 982. Codex. 239.
(4) Diod. Sic. l. 3, c. 56 & 57, p. 224.
(5) Diod. l. 5, c. 56, p. 382.
(6) Beros. l. 3.
(7) Euseb. Præp. Ev. l. 2, c. 1.

Roi du pays. On lui donnoit pour femme Estia, ou Vesta, la même que tous les anciens disent représenter la terre. De cette union étoit né Saturne, ou le Dieu du temps, Jupiter, &c. dont les noms sont les mêmes, que ceux que portent les deux planètes, que le ciel ou Uranus comprend ou enferme dans sa révolution, et qui se trouvent placées immédiatement au-dessous de lui. On montroit une haute montagne dans ce pays, sur laquelle le Prince Uranus alloit observer les astres (1). Les Atlantes en disoient autant d'Hesperus et d'Atlas, ou de la haute montagne, qui est à l'autre extrémité de l'Afrique, opposée à la Panchaïe d'Euhemère.

Par-tout l'être allégorique, qui représentoit le ciel, ou quelque agent de son mouvement, étoit censé avoir inventé l'Astronomie. Euhemère ajoute, qu'on voyoit dans un temple de l'île de Panchaïe une colonne, où étoient gravées en caractères sacrés les histoires d'Uranus, de Jupiter, d'Apollon et de Diane, écrites par Mercure, c'est-à-dire, par le fameux Thaut, qui, suivant Sanchoniaton, grava l'histoire et les portraits des Dieux de Phénicie. On remarquera, que les Phéniciens étoient (2) originairement partis de ces pays, pour s'établir sur la Méditerranée; ce qui rapprocheroit ces cosmogonies l'une de l'autre, si le récit d'Euhemère peut être regardé comme exact et véritable.

Il paroît certain, si nous en croyons Simplicius, que la plûpart des peuples ne faisoient point remonter leurs origines au-delà du mariage d'Uranus et de Ghê (3), les deux premiers principes, dit-il, sacrés et incorruptibles.

Chérémon en dit autant des Egyptiens, qu'ils ne remontoient pas au-delà du monde visible dans la recherche des causes. Aussi Vulcain, ou le principe du feu et le soleil sont-ils placés à la tête de leur généalogie des Dieux et des Rois. Les Chinois révèrent le soleil et la terre, comme leurs plus grandes divinités.

On trouve dans les livres des Perses des prières adressées à la terre, dans lesquelles on lui donne le titre de femelle, qui porte un homme.

On trouve ailleurs, dans un autre livre sacré de ces peuples, un passage, où il est dit que le ciel est le mâle, et la terre la femelle. C'est cette idée théologique, qui a été exprimée par le Lingam, dont nous avons parlé plus haut.

Diodore-de-Sicile, sur la foi d'un ancien voyageur, nous parle de deux îles de l'Océan méridional, dont les habitans reconnoissoient le ciel pour leur première divinité. Il l'étoit aussi des Perses, qui, suivant Hérodote (4), l'appeloient Jupiter. Les Scythes donnoient à ce Jupiter la terre pour femme. Elle étoit aussi la grande divinité des Germains, qui l'honoroient sous le nom de *Herta* (5).

Chez les Celtes, le culte du ciel n'étoit pas séparé de celui de la terre, nous dit Peloutier (6), et ces peuples disoient, que l'une auroit été stérile sans l'autre, et que leur mariage avoit produit l'Univers.

Les Scandinaves reconnoissent pour premier Roi, Bur, ou le ciel, et ils donnent à Furtur son fils la terre pour femme. Olaüs Rudbek (7) ajoute, que leurs ancêtres étoient persuadés, que le ciel se mariant avec la terre, et unissant ses forces avec celles de son épouse, avoit produit les animaux et les plantes.

C'est ce mariage du ciel et de la terre, qui donna naissance aux Azes, ou aux Génies fameux dans la théologie du Nord. La théologie des Phrygiens et des Lydiens faisoit naître les Asii du mariage du Dieu suprême avec la terre.

(1) Diod. Sic. l. 5, c. 44.
(2) Ibid. c. 46.
(3) Simplic. de Cœlo. l. 2.
(4) Herod. in Clio. c. 131. Melpomène, c. 54.
(5) Tacit. de Morib. Ger. c. 40.
(6) Pelout. Hist. des Celt. t. 5, p. 189.
(7) Atlant. Olaüs Rudbek, t. 1, p. 639. - 694. — 701.

Aussi les Phrygiens attribuoient-ils à la terre la suprématie sur les autres élémens, et la faisoient-ils la mère de tout, si on en croit Firmicus. Cybèle étoit leur grande divinité. Les Turcs la chantoient dans leurs hymnes.

Les Rois de la Chine se disent fils du *Tien*, ou du ciel, comme ceux du Pérou s'honorent d'être les enfans du soleil, et les Grecs de descendre d'Hercule. Les Iroquois adorent le ciel, sous le nom de Garounia ; les Hurons sous celui de Sorouhiata. Ils le reconnoissent les uns et les autres pour le grand Génie, le bon Manit, le maître de la vie et l'Être-suprême.

C'est cette union sacrée du ciel avec la terre, dont les effets sur-tout se manifestent au printemps, qui a été chantée dans ces beaux vers de Virgile si connus : » La terre, dit ce Poète, s'entr'ouvre » au printemps, pour demander au ciel » les germes de la fécondité. Alors l'E- » ther, ce Dieu puissant, descend au » sein de son épouse, joyeuse de sa pré- » sence, au moment où il fait couler » les germes de la fertilisation dans les » pluies, qui l'arrosent. L'union de leurs » deux immenses corps (1) donne la » vie et la nourriture à tous les êtres, » qu'ils font éclore ».

Virgile, comme on voit, donne le nom de père tout-puissant au ciel, ou à l'Ether, à cette substance active et lumineuse, dont les émanations sont dans les astres, et dont le foyer principal est dans le soleil, et celui d'épouse du ciel, de mère de tous les êtres produits, à la terre; et il attribue à leur action mutuelle l'organisation de la matière, qui compose la substance de tous les corps, que le printemps va faire naître. On voit, qu'ici la poésie parle le même langage que la philosophie, dans ses chants sur la Nature et sur les causes des choses, dont la connoissance, dit le même Poète (2), fait le bonheur de celui qui peut l'acquérir.

Columelle (3), dans son traité d'Agriculture, a aussi chanté les amours de la Nature, et son mariage avec le ciel, qui se consomme tous les ans au printemps. Il nous peint l'esprit de vie, ou l'ame, qui anime le monde, pressée des aiguillons de l'amour, et brûlante de tous les feux de Vénus, s'unissant à la Nature et à elle-même, puisqu'elle en fait partie, et remplissant son propre sein de nouvelles productions. C'est cette union de l'Univers avec lui-même, cette action mutuelle de ses deux sexes, qu'il appelle les grands secrets de la Nature, ses orgies sacrées, et les mystères de l'union du ciel avec la terre, dont les initiations aux mystères d'Atis et de Cybèle, ainsi que ceux de Bacchus, retraçoient l'image. Ceci s'accorde bien avec ce que dit Sanchoniaton, en terminant le récit mythologique des aventures d'Uranus et de Ghê, et de leurs enfans (4), « que c'étoit-là les leçons, » que l'on donnoit aux initiés dans les » orgies, et que l'on voiloit sous la bro- » derie du merveilleux ».

Cette vérité reçoit un nouveau degré de confirmation, par le témoignage de Varron (5), qui nous dit formellement, que les grandes divinités adorées à Samothrace, dans les mystères fameux de cette île, étoient le ciel et la terre, considérés comme causes premières, ou premiers Dieux, et comme agens mâle et femelle, qui conservent entre eux les rapports, que l'ame et le principe du mouvement ont avec le corps, ou avec la matière, qui les reçoit. « Ce » sont-là les grands Dieux, les Dieux » puissans, dit Varron, que l'on révère » dans les mystères de Samothrace ».

S. Augustin, en parlant des statues, qui représentoient ces deux grandes divinités, ou le ciel et la terre (6), dit, qu'on

(1) Georg. l. 2, v. 324.
(2) Virgil. Ibid. v. 490.
(3) Columelle, p. 10.
(4) Euseb. Præp. Ev. l. 3, c. 10.
(5) Varro. de Ling. Lat. l. 4, §. 10.
(6) August. de Civ. Dei. l. 7, c. 28.

qu'on représentoit dans le ciel, l'être qui fait tout, et dans la terre, l'être de qui tout est fait. Ce qui rentre dans notre théorie sur la cause active et sur la cause passive, dont on a cherché par-tout à retracer la peinture, par le Phallus et le Ctéïs, et par le Lingam, figures mystérieuses de cette double cause, comme nous l'avons dit. On remarquera que S. Augustin ajoute, que c'est d'après les mystères des anciens, qu'il a jugé de l'objet symbolique de ces statues, qu'il dit représenter le ciel et la terre. Nous aurons occasion de donner un plus grand développement à cette théorie, dans l'ouvrage que nous annonçons ici sur les mystères, et qui fera partie de celui-ci.

On voit donc par tout ce que nous venons de dire, que les anciens, dans leurs initiations, dans leurs statues, et dans les symboles religieux de leur culte, dans leurs poésies et leurs chants sur la Nature, dans leurs cosmogonies et leurs fables sacrées, se sont principalement occupés d'exprimer la même idée philosophique, qu'avoit fait naître en eux le spectacle de l'Univers, et celui du jeu des causes physiques; que c'étoit-là l'objet de leur théologie. Car leurs Théologiens, observe avec raison Isidore (1), étoient les mêmes que leurs Physiciens, et on ne les appela Théologiens, que parce qu'ils considéroient la Nature sous ses rapports de divinité. Je pourrois en dire autant des premiers Poètes et des plus anciens Philosophes; car, dans ces temps éloignés, tout se confondoit ensemble, poésie, philosophie, théologie, oracles, &c. Les prêtres étoient tout, ils étoient les dépositaires de toutes les connoissances naturelles, les peintres et les chantres de la Nature. Pour donner plus de dignité à leurs leçons, ils prirent le style mesuré de la poésie; le nombre et l'harmonie du vers retraça la marche régulière des corps célestes, et leurs retours périodiques. Les accords de la musique imitèrent l'harmonie universelle. Ils se saisirent des grandes figures, tracèrent de grandes images, pour s'élever en quelque sorte à la hauteur de leur sujet. En chantant les Dieux, ils voulurent paroître inspirés par eux, et remplis d'une sorte d'enthousiasme, qui les tiroit de l'état naturel et du rang de l'homme ordinaire.

Ils eurent recours au merveilleux de la fiction, pour piquer la curiosité de l'homme presque toujours ami des récits surprenans, et pour l'étonner par des prodiges, afin de subjuguer son admiration et son respect pour leurs leçons. Ils couvrirent le corps sacré de la Nature du voile de l'allégorie, qui la cachoit au profane, et ne la laissoit apercevoir qu'au sage, qui l'avoit cru digne de faire l'objet de ses recherches et de son étude. Elle ne se montroit qu'à ceux qui l'aimoient véritablement, et repoussoit loin d'elle la coupable indifférence, qu'elle livroit aux erreurs et aux préjugés de l'ignorance. Elle ne se présentoit à ceux-ci, que sous des dehors monstrueux et sous des formes bizarres, plus propres à effrayer qu'à plaire. Le plaisir étoit réservé tout entier à ceux qui cherchoient à la deviner, et qui, par des efforts soutenus, montroient qu'ils étoient dignes d'être admis dans son sanctuaire.

« Les sages de la Grèce, dit Pausanias, » ne s'exprimoient autrefois que d'une » manière énigmatique, et jamais d'une » manière directe et naturelle (2) ».

Pausanias fait cette remarque à l'occasion des aventures monstrueuses de Saturne et de Rhée, où l'on voit un père dévorer ses enfans, et une mère lui donner une pierre et un cheval à dévorer pour le tromper, et pour sauver Neptune et Jupiter. Pausanias s'excuse d'être obligé de rapporter ces faits, et d'autres semblables, en disant que les Arcadiens, les peuples les plus anciens de la Grèce, lui avoient appris, que c'étoit sous cette forme bizarre que les

(1) Isid. Orig. l. 8, c. 6.

(2) Paus. Arcad. p. 242.

anciens Philosophes instruisoient les hommes, et que ces récits merveilleux cachoient l'ancienne sagesse des Grecs. Nous sommes entièrement de cet avis, et nous croyons, qu'on doit appeler la mythologie, comme l'a fait le fameux chancelier Bâcon, *Wisdom of the ancients*, la sagesse de l'antiquité. L'explication que nous venons de donner du mariage d'Uranus et de Ghê, premiers Dieux de toutes les mythologies, premiers Rois de toutes les anciennes histoires, parce qu'ils sont les deux premières causes de la Nature, dont le concours produit tout, nous paroît justifier cette dénomination, et prouver que la mythologie ne contient, que les dogmes de la philosophie ancienne sur les causes, et qu'un tableau des agens et des phénomènes de la Nature; en un mot, qu'elle est une véritable physiologie écrite en style poético-allégorique.

Saluste le philosophe expose les raisons, qui ont engagé les anciens Physiologues à emprunter ce langage figuré et ce style énigmatique (1). « C'est, dit-il, » premièrement, parce que la Nature » doit être chantée dans un langage, qui » imite le secret de sa marche et de » ses opérations. Le monde lui-même » est pour nous une espèce d'énigme. » On ne voit que des corps mis en » mouvement; mais la force et les » ressorts qui les meuvent sont cachés. » En second lieu, ce style bizarre pique » la curiosité du sage, qui est averti » par l'absurdité apparente de ces ré» cits, que la chose ne doit point être » prise à la lettre; mais qu'il y a quelque » vérité et des idées sages cachées sous » ce voile mystérieux. Eh! pourquoi » ces mutilations, ces meurtres, ces » adultères et ces vols, que la fable » impute aux Dieux? N'est-ce pas évi» demment afin que l'esprit du lecteur » soit averti par cette absurdité même, » que ces récits ne sont qu'une enve» loppe et un voile, et que la vérité » qu'ils couvrent est un secret? Le but » qu'on s'est proposé a été d'exercer » l'esprit de celui qui étudie ces allé» gories, et qui veut en pénétrer le » sens. Les Poètes inspirés par la divi» nité, les Philosophes les plus sages, » tous les Théologiens, les Chefs des » initiations et des mystères, les Dieux » eux-mêmes en rendant des oracles, » tous ont emprunté le langage figuré » de l'allégorie ».

L'Empereur Julien donne à-peu-près les mêmes raisons, que Saluste, de l'usage que firent les anciens Philosophes du style figuré et du merveilleux, pour cacher les mystères de leur sagesse. A ces motifs s'en joint encore un autre, que donnent les anciens, celui de rendre la Nature et la science sacrée plus respectables, et un autre peut-être, qu'ils ne donnent pas, celui de se faire plus considérer eux-mêmes, et d'en imposer aux peuples par l'appareil d'une science, dont l'accès n'étoit pas facile à tous.

« Les Egyptiens avoient préféré cette » forme d'enseignement, dit Proclus (2), » et ils ne parloient, que par énigmes » mythologiques, des grands secrets de » la Nature ». Les Gymnosophistes de l'Inde, et les Druïdes de la Gaule prêtoient à la science le même langage énigmatique, au rapport de Diogènes-Laërce (3). On a vu dans Sanchoniaton, que c'étoit aussi dans ce style, qu'écrivoient les Hiérophantes de Phénicie.

Nous conclurons donc, que la mythologie n'est point l'histoire des hommes, et ne contient point les plus anciennes annales du genre-humain défigurées par la main du temps, mais bien l'histoire de la Nature et des causes écrite en style allégorique, conformément au génie et au goût des anciens Philosophes, et sur-tout des Orientaux. En conséquence, nous retrancherons Uranus et Ghê du nombre des premiers Rois, et l'époque de leur règne des fastes de la chronologie. Le sort des pères déci-

(1) Salust. c. 3.
(2) Procl. in Tim. p. 40.
(3) Laert. proem. p. 4.

dera de celui de leurs enfans, de leurs petits enfans et de leurs neveux. L'un suit nécessairement de l'autre. La route est ouverte, suivons-là. Le caractère de la mythologie est connu et bien prononcé.

CHAPITRE III.

Subdivision de la Cause Active, ou d'Uranus.

Le principe actif de la Nature, ou le ciel, père de toutes choses, n'étoit pas un être simple, mais un être composé de l'assemblage de plusieurs parties, qui formoient son corps divin (*nn*). C'étoit un Dieu composé de plusieurs Dieux, suivant la doctrine des Egyptiens, et suivant Orphée, qui emprunta d'eux ses dogmes théologiques. Car, ajoute Eusèbe (1), les parties du monde furent réputées autant de Dieux, qui partageoient sa divinité. Or, par monde, on entendoit quelquefois l'universalité de tous les êtres, le Grand tout, Dieu unique formé par la réunion de tous les êtres éternels ; quelquefois aussi le ciel, où brille sur-tout l'ordre et l'harmonie.

Ocellus de Lucanie lui-même a donné à la cause active toute l'épaisseur (2), qui se trouve comprise entre la surface extérieure de l'Ether, ou du ciel des fixes, et la région, dans laquelle est placée la lune, laquelle trace la ligne de démarcation, qui sépare la cause active de la cause passive, l'immortel du mortel, l'être immuable de l'être changeant, les corps qui gouvernent de ceux qui sont gouvernés. C'est dans cette région supérieure à la lune, qu'Aristote, comme nous l'avons vu, plaçoit les corps les plus parfaits ; le soleil, la lune et les astres, ces astres divins, qui peuplent le brillant Olympe (3) ; ce ciel, qui est l'habitation des Dieux, et qu'Homère appelle la demeure paisible des immortels. C'est donc aussi là, et non ailleurs, qu'il nous faut chercher les enfans d'Uranus, qui, partageant la nature active de leur père, ont dû être associés à sa divinité. Ecoutons Aristote, analysant les parties de l'Ether, de cet élément divin et incorruptible, comme l'appelle ce philosophe (4). « Parmi les astres, qui sont composés de » cette substance, et qui sont contenus » dans le ciel, les uns sont fixes, tournant avec le ciel, et conservant toujours entre eux les mêmes rapports. » Au milieu d'eux est le cercle, appelé » *Zoophore* (le Zodiaque), qui s'étend » obliquement d'un tropique à l'autre, » et se divise en douze parties, qui sont » les douze signes. Les autres sont errans, et ne se meuvent, ni avec la » même vîtesse que les fixes, ni avec » la même vîtesse entre eux, mais tous » dans des cercles différens plus près, ou » plus éloignés de la terre les uns que » les autres. Quoique tous les astres fixes » se meuvent sous la même surface du » ciel, on ne sauroit en déterminer le » nombre. Quant aux astres errans, il » y en a sept, qui se meuvent chacun » dans autant de cercles concentriques ; » de manière que le cercle d'au-dessous » est plus petit, que celui qui est au-dessus, et que les sept, renfermés les » uns dans les autres, sont tous contenus dans la sphère des fixes. Au-dessous des fixes immédiatement est » le cercle de *Phenon*, ou de Saturne ;

(1) Euseb. Præp. Ev. l. 3, c. 9.
(2) Ocell. c. 2, §. 2, 16, 18. — C. 3, §. 7.
(3) Arist. de Cœl. c. 2, §. 2. — C. 6, §. 10.
(4) Ibid. c. 2, §. 4, 5, &c.

» ensuite vient celui de Phaéton, ou de » Jupiter ; puis celui de Pyroïs, de Mars » ou d'Hercule. Après eux vient l'étin- » celant Stilbon, consacré à Mercure » et à Apollon ; et la lumineuse étoile » Phosphore, Lucifer, l'astre de Vénus » ou de Junon ; ensuite le soleil, et » enfin la lune. L'Ether enveloppe tous » ces corps divins, et comprend en soi » l'ordre de leurs mouvemens. En de-çà » de cette Nature éthérée et divine, est » placée la Nature passive et mortelle ».

Pour peu qu'on veuille faire attention à cette nomenclature des êtres divins, formés de la pure substance d'Uranus, on verra que le ciel physique comprend, comme parties, des êtres caractérisés par les mêmes noms, que ceux que portent les descendans d'Uranus, ou les enfans du ciel mythologique ; ce qui rend déja vraisemblable l'opinion où nous sommes, que ce sont les mêmes êtres personnifiés dans les anciennes allégories : car on peut justement soupçonner, que le voile qui a été jeté sur le père et sur la mère, aura été étendu aussi sur les enfans. Or, le père et la mère, comme nous l'avons fait voir, ou Uranus et Ghê, ne sont que des êtres physiques, et que les deux premières causes de la Nature déifiées : pourquoi leurs parties et les causes secondaires ne seroient-elles pas renfermées dans cette série de Dieux, qu'on appelle leurs enfans ? Cette conséquence va acquérir un nouveau degré de vraisemblance, par l'examen de la filiation de ces Dieux et de leurs caractères.

Le premier des astres, que l'on rencontre en descendant du ciel des fixes, ou d'Uranus vers la terre, c'est l'astre appelé Saturne. Le premier descendant d'Uranus porte aussi le même nom. Cet astre, lent dans sa marche, engendre les périodes les plus longues, et mesure la plus grande durée du temps, celle qui voit naître et périr plus d'êtres. Saturne, fils d'Uranus, préside au temps, en prend le nom, détruit tout, comme le temps, et s'envole avec ses ailes ; mais son vol n'est pas rapide ; sa marche, comme sa figure, est celle d'un vieillard. N'est-il pas naturel de croire, que les anciens, qui avoient attribué à chaque astre son domaine et sa fonction dans la Nature, auront donné à la planète de Saturne l'intendance des mouvemens célestes, qui règlent la durée des années et des siècles, et que le temps aura été son domaine. Le temps lui-même est la première production du ciel, qui l'engendre par son mouvement, comme on peut le voir dans le Timé. Le temps ainsi engendré, fut l'image mobile de l'éternité, suivant Platon (1), et la marche mesurée du ciel devint le temps. Qui devoit être chargé de le distribuer, sinon celui qui en avoit la plus grande mesure, et dont la période comprenoit près de deux fois la somme de toutes les autres ? Cette planète étoit celle que nous appelons Saturne, placée dans la sphère la plus voisine du ciel des fixes, ou d'Uranus son père. En suivant le génie allégorique des siècles anciens, dont nous avons trouvé une preuve bien complète dans l'histoire d'Uranus, cette conjecture sur le fils premier né n'a rien que de très-vraisemblable. Son caractère mythologique, comme celui des autres enfans du ciel, nous paroît être pris dans les mêmes sources, que son caractère Astrologique, dans sa position, sa marche ou sa couleur. Ainsi, les Astrologues (2) disoient, que la planète de Saturne étoit froide (*oo*) ; qu'elle refroidissoit, et qu'elle desséchoit, à cause, « dit Ptolemée, de » son grand éloignement de la chaleur » du soleil, et des vapeurs humides, » qui s'exhalent de la terre ».

Les Astrologues ont dressé des tables, qui contiennent les qualités de chaque planète, qu'il sera à propos de consulter, pour les comparer avec le caractère

(1) Diog. Laert. l. 3, p. 230. Vit. Plat.

(2) Ptolem. Tetrab. l. 1, c. 14.

des divinités, qui portent ces noms. En suivant ces raisons d'analogie, on aperçoit tout de suite, pourquoi la planète de Mars, qui est d'un rouge presque couleur de sang, a été réputée sinistre et de dangereuse influence par les Astrologues, et pourquoi le Dieu Mars a eu sous son domaine la guerre sanglante et les combats meurtriers. Si sa couleur lui a fait assigner la fonction cruelle de verser le sang, son voisinage du soleil, dont il reçoit de si près la chaleur, le remplit de l'ardeur bouillante, qu'allume la colère, et qui provoque les combats et le carnage. « La planète de » Mars (1) dessèche, et sa qualité na- » turelle est brûlante, dit Ptolemée; » sa chaleur dévore, comme celle du » feu, et il est l'astre le plus voisin du » soleil ».

Cette origine des caractères et des fonctions différentes des Dieux, tirée de leurs qualités astrologiques, ou de celles de planètes, dont ils portent les noms, n'a point échappé à Porphyre (2), qui donne à-peu-près les mêmes raisons que nous. « Les anciens, dit ce » philosophe, voyant dans la planète de » Saturne une marche lente et tardive, » et lui ayant attribué les qualités froi- » des, crurent devoir lui consacrer la » marche lente des siècles et la dispen- » sation du temps, et le représentèrent » blanchi par la vieillesse. Quant à Mars, » à qui ils donnoient les qualités ignées » et brûlantes, ils le crurent fait pour » provoquer les guerres, et pour ré- » pandre le sang ».

Avec un peu d'attention, on remarquera, que la planète de Mars n'étoit pas supposée avoir ces qualités, parce que le Dieu Mars, à qui étoit consacrée la planète, les avoit, mais qu'elles sont tirées par les Astrologues, soit de sa proximité du soleil, soit de sa couleur, en sorte que ce n'est pas le Dieu, qui prête son caractère à la planète, mais la planète au Dieu; c'est-à-dire, que personnifiée et déifiée elle retient ses qualités planétaires, qui forment l'apanage du Dieu, à qui on la suppose consacrée, et qui n'est qu'elle-même, sous un autre point de vue. Cette remarque est importante pour prouver, que c'est la planète qui est le Dieu connu sous le nom qu'elle porte; par exemple, que Mars, Dieu de la guerre chez les anciens, ne fut autre chose primitivement, que la planète rouge, qui, dans le partage des fonctions administratives du monde entre les planètes et les fixes, autrement entre les Dieux, avoit eu pour apanage le sang, le carnage et les combats.

Pareillement la Déesse Vénus, la fameuse *Astartê* des Phéniciens, ne fut point distincte originairement de la belle planète de ce nom, qui paroît tantôt précéder le lever du soleil, et tantôt suivre son coucher. Cette planète surpasse toutes les autres étoiles en éclat et en beauté. Sa lumière est si forte, que souvent elle projète des ombres, comme l'a très-bien remarqué Pline (3). Aussi rivalise-t-elle avec le soleil et avec la lune, dont elle prit les épithètes de Lucifer et de Vesper, et on la décora des noms les plus pompeux, continue toujours Pline. Un de ces noms est celui de *Très-Belle*, ou *Callistê*, que lui mérita sa beauté et son brillant éclat. Elle tenoit à cet égard l'empire du ciel étoilé, et aucune étoile, soit fixe, soit errante, ne pouvoit lui disputer la palme. Elle eut donc dans son domaine toute la beauté des êtres, en qui on remarque cette qualité. Elle étoit la plus belle des divinités-étoiles; et comme c'est un des effets de la beauté de faire naître le *désir* et l'*amour*, ces deux effets prirent dans l'allégorie le nom des deux enfans de Vénus, Pothos et Eros, *Cupido & Amor*, que la théologie Phénicienne donne pour

(1) Ptol. Ibid.
(2) Euseb. Præp. Ev. l. 3, c. 11, p. 114.

(3) Plin. Hist. Nat. 2, c. l. 8.

enfans à cette Déesse. Par une conséquence toute naturelle de cette fiction, l'amour suivant l'impression du désir s'attache à la beauté, et leur union donne naissance à tous les êtres. C'est ainsi qu'Hésiode (1) peint l'Amour, qui s'unit au cahos, et organise la Nature entière. Voilà donc Vénus devenue *mère de la Génération* par le secours de l'Amour. C'est alors qu'elle peut adresser à son fils ce beau vers, que Virgile lui met dans la bouche (2) : « O mon fils! toi qui fais seul ma force » et toute ma puissance ! » Ajoutons à cela, que les anciens ayant remarqué, qu'elle ne paroissoit jamais que vers le crépuscule, soit le matin, soit le soir, ils attribuèrent à son influence cette rosée féconde, qui nourrit les plantes, les arbres et les fruits. Cette remarque est de Pline, qui assure que cette rosée est un stimulant de génération même pour les animaux. Ptolémée (3) prétend, qu'elle contient autant du principe humide générateur, que la lune elle-même, et qu'elle attire autant vers elle les vapeurs, qui s'exhalent de la terre. Ces préjugés astrologiques, joints aux idées d'éclat et de beauté, que fait naître Vénus, ont été plus que suffisans, pour lui donner, dans l'administration du monde, la beauté et la génération en apanage.

Appliquons la même règle à l'examen du caractère et des attributs de Mercure (4). Cette planète, très-voisine du soleil, et même la plus voisine de cet astre, dont Mercure est le compagnon fidèle et inséparable, se meut avec une extrême vîtesse (*pp*). Ces deux circonstances ont fait naître deux idées sur Mercure. La vîtesse et la légéreté, et en général le mouvement, furent mis dans son domaine et dans sa dépendance. On lui donna en conséquence des ailes et des talonnières. Il fut le messager des Dieux. Les mouvemens célestes furent sous son inspection, et il en modéroit les différens degrés de vîtesse. Il fut donc censé être l'inventeur de l'Astronomie. On lui mit en main une verge, autour de laquelle s'entrelaçoient les deux grandes routes obliques du mouvement des astres, l'écliptique et l'équateur (5), qui s'unissent et s'écartent deux fois entre eux. Les serpens, par lesquels on figuroit le mouvement oblique (6) des astres, se croisèrent donc autour de la baguette de Mercure, et formèrent son caducée surmonté d'ailes, emblême naturel du mouvement des cieux. Macrobe (7) a très-bien aperçu cette origine du caducée, avec cette différence, que c'est par l'orbite de la lune qu'il fait croiser l'écliptique ou la route du soleil, et non pas par l'équateur.

Quant à la proximité où est Mercure du soleil, aux côtés duquel il paroît constamment attaché, elle donna lieu de le comparer au chien, gardien fidèle de son maître. Alors on le peignit en Egypte avec une tête de chien, et on l'appela *Chien*, nom, dit Plutarque (8), qui n'exprime que l'idée de fidélité et d'assiduité vigilante dans Mercure. Il gardoit le soleil, appelé Osiris chez les Egyptiens (9) : on en fit le gardien d'Osiris. Diodore et Plutarque nous disent, que les deux grands Dieux de l'Egypte, Osiris et Isis, prirent pour garde du corps et pour compagnon Mercure-Anubis (10), qui remplissoit près d'eux la fonction de gardien, que le chien remplit près de l'homme. On sent que, si quelque chose a pu faire naître cette idée sur Mercure, c'est d'être vu toujours à côté du soleil, tantôt devant, tantôt derrière, sans jamais le quitter. Il étoit tout simple-

(1) Theog. v. 120.
(2) Virgil. Æneid. l. 1, p. 668.
(3) Ptolem. Tetrab. l. 1, c. 4.
(4) Plin. Ibid. l. 2, c. 8.
(5) Macrob. Sat. l. 1, c. 19.
(6) Clem. Alex. Strom. l. 5, p. 556.
(7) Sat. l. 1, c. 19.
(8) De Isid. p. 355.
(9) Proclus, de Politic. Plat. p. 417.
(10) Diod. et Plut. de Isid. p. 356.

ment le chien du soleil, et cette comparaison ne révoltoit pas, dans ces siècles de mœurs simples, où on voit le roi Evandre et Ulysse avec leur chien.

D'autres cependant firent une comparaison plus noble, et ils attribuèrent à Mercure la fonction de secrétaire et d'homme de confiance du soleil (*qq*), qui paroissoit toujours aux côtés du roi de l'Univers. Ainsi on voit le roi des Etrusques, Porsenna (1), ayant à ses côtés son secrétaire, lorsqu'il donne ses ordres dans son camp, au moment où Mutius-Scévola veut l'assassiner. Le secrétaire étoit l'homme inséparable du roi, l'organe de ses volontés, et le dépositaire de ses secrets. C'est sous ce point de vue, que Mercure a été envisagé chez les Phéniciens, qui en ont fait le secrétaire du Dieu du temps.

Dès-lors, l'invention de l'écriture (2) et des lettres lui fut attribuée (*rr*). Il avoit dicté des loix à l'Egypte, où commandoit Osiris. Il étoit l'auteur de toutes les sciences, et le plus ancien dépositaire des connoissances humaines (3). Il avoit le premier appris à rédiger des mémoires, suivant Sanchoniaton (4), et imaginé les caractères alphabétiques. Les prêtres de l'Egypte mettoient sous son nom tous les ouvrages de science, lui en faisoient l'offrande, et les intituloient (5) *Livres de Mercure*. Les colonnes, sur lesquelles on grava les principes de la science, s'appelèrent *Colonnes de Mercure*. Le *Scriba sacrorum*, ou le prêtre-secrétaire chez les Egyptiens, portoit une plume (6) à son chapeau, symbole de sa fonction : on mit de même des plumes au petase ou au chapeau, dont on coiffa Mercure, secrétaire des Dieux.

On voit par ce que nous venons de dire, que les principales fonctions et les attributs caractéristiques du Dieu Mercure ont une origine toute naturelle, dans la célérité du mouvement de la planète, qui porte ce nom, et dans son assiduité auprès du roi de la Nature, le soleil, qu'il ne quitte jamais.

Il est encore un caractère de Mercure-planète ; c'est d'appartenir également à l'empire de la lumière et à celui des ténèbres : ce qui l'a fait appeler *planète commune* par les Astrologues (7). Sur cinq planètes, les Astrologues en ont affecté deux au jour, et deux à la nuit, les unes au soleil, et les autres à la lune : la cinquième, Mercure, fut mixte, et partagea ce double privilège. On lui donna donc le titre de *commun*, qu'il possède exclusivement. On sent bien qu'on prit ce parti, parce qu'il se trouvoit seul dans la division en deux d'un nombre impair, et qu'il ne falloit pas troubler l'équilibre du partage des planètes ou étoiles errantes, entre le jour et la nuit. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que la mythologie lui a conservé ce double caractère de Dieu du ciel et des enfers, du séjour de la lumière et de celui des ténèbres : nouveau rapport entre la planète-Mercure et le Dieu Mercure.

La planète de Jupiter peut être considérée plutôt comme l'astre de Jupiter, que comme Jupiter lui-même. En effet, nous savons que, par Jupiter, les anciens ont désigné plusieurs êtres naturels. Le ciel, ou la voûte azurée, dans laquelle circulent les planètes et les fixes, et qui comprend la route des premières, divisée en douze parties ou signes, s'appeloit Jupiter chez les Perses, comme l'assure (8) Hérodote. Les Romains appeloient aussi Jupiter le ciel ou l'Ether, comme on peut en juger par les vers d'Ennius (9), que rapporte Cicéron,

(1) Tite-Live, Decad. 1, l. 2, c. 12.
(2) Plat. in Phileb. t. 2, p. 18. Cicer. de Nat. Deor. l. 3, c. 22.
(3) Diod. p. 41. Lact. l. 1, c. 6.
(4) Euseb. Præp. Ev. l. 1, c. 10. Plut. Symp. l. 9, quæst. 3.
(5) Jamblich. de Myst. Ægyptiac. c. 1. Jablouski, l. 5, c. 5.
(6) Clem. Strom. l. 6, p. 633.
(7) Procl. in Tim. p. 257. Firmic. l. 2, c. 7.
(8) Herod. Clio. c. 131.
(9) Cicer. de Nat. Deor. l. 2, c. 25.

qui cite également ceux d'Euripide, en preuve de la même dénomination donnée au ciel par les Grecs.

Le soleil lui-même, à l'équinoxe de printemps, prit aussi le nom de Jupiter ou de Diespiter, de père de la lumière et du jour (*ss*). Le Jupiter-Ammon (1), peint avec les attributs du bélier, en est une preuve, ainsi que les vers de l'oracle de Claros, cités par Macrobe. On appela pareillement de ce nom l'ame universelle du monde (2) : d'où il résulte, que le Jupiter très-puissant et très-grand, le Roi des Dieux, n'est pas ici la planète, mais que la planète lui a été consacrée, comme celle qui avoit la plus grande correspondance avec le mouvement du ciel et avec celui du soleil, le vrai Jupiter, source de lumière, et ame motrice du monde. En effet, la période de Jupiter se divisoit en douze temps, comme le mouvement du ciel, ou comme le cercle du Zodiaque, qui est attaché aux fixes, et comme celui du soleil, qui le parcourt par son mouvement annuel (*tt*). Chaque année, Jupiter avançoit d'un signe, comme le soleil chaque mois; et l'un et l'autre avoient dans leur marche une correspondance assez frappante, pour que la planète fût affectée au Dieu suprême, principe du jour et chef de l'année. Ainsi je ne crois pas, que ce soit à la planète qu'on doive appliquer les attributs et les actions de Jupiter, mais bien au soleil, considéré comme ame de la Nature. La planète ici ne joue qu'un rôle secondaire. Au reste, la planète a tous les caractères du principe-lumière, du bon principe; c'est l'astre d'Ormusd et d'Osiris, comme Vénus fut l'astre d'Isis, de Junon et de la mère des Dieux (3). L'un et l'autre sont dépositaires des influences bienfaisantes, si on en croit les Astrologues (4). Jupiter rend bon, bienfaisant, modeste, et donne la maturité de la sagesse, tandis que Mars ne fait que des hommes perfides, cruels et féroces, et que Vénus distribue les plaisirs, la beauté et les graces (5). Il n'y avoit que l'influence de Mars, qui contrariât quelquefois l'action bienfaisante de Jupiter, comme Typhon celle d'Osiris, et Ahriman celle d'Ormusd. Ce caractère reconnu de la planète de Jupiter prouve, que la grande analogie qu'on avoit établie ou supposée entre lui et le bon principe, ou l'être lumineux, dispensateur de tous les biens, a dû naturellement le lui faire consacrer, et lui faire prendre le nom de Père du jour et de la lumière, Diespiter, ou d'astre familier d'Osiris, comme l'appeloient les Egyptiens. Or Osiris étoit le soleil.

A la tête des planètes ou des astres mobiles, on plaça les deux grands astres, qui présidoient au jour et à la nuit, aux saisons et au grand ouvrage de la végétation. On leur donna des noms, qui sont ceux de grandes Divinités, tels que ceux d'Apollon et de Diane, d'Osiris et d'Isis, &c. (6). La multiplicité même des noms, pour ces deux grands astres, est prodigieuse, ainsi que celle des formes variées, sous lesquelles on les représenta; et cela a dû arriver, si on fait attention au rôle important, qu'ils remplissent l'un et l'autre dans la Nature. Car nous sommes convenus de prendre pour règle de critique, dans nos recherches, l'influence plus ou moins grande des causes premières sur la terre et sur les besoins de l'homme, persuadés qu'elle décide du rang qu'elles tiennent et du rôle qu'elles jouent dans la mythologie; et à ce titre, le soleil et la lune, après le ciel et la terre, doivent occuper la première place. Aussi les Egyptiens appelèrent-ils le Soleil *le Roi*, et la Lune *la Reine* des cieux. L'un fut comparé à *l'œil droit*, et l'autre

(1) Macrob. Sat. l. 1, c. 18.
(2) Macrob. Som. Scip. l. 1, c. 17.
(3) Plin. Hist. Nat. l. 2, c. 8.
(4) Sext. Empir. Adv. Math. l. 5, p. 114.
(5) Firmic. l. 1, c. 1.
(6) Mart. Capel. de Nupt. Philol.

à

à l'œil gauche (1). Ils étoient les deux yeux de la Nature ou du monde. Ils étoient censés être dépositaires d'une grande portion de l'énergie universelle et de la force active du ciel, dont les cinq autres astres errans possédoient une bien moindre partie. Ceux-ci faisoient, à l'égard du Roi et de la Reine du ciel, l'office de licteurs et de satellites, lorsqu'ils s'avançoient majestueusement au milieu du peuple des étoiles répandues sur la surface de l'Olympe. Ces comparaisons des anciens nous ont été conservées par Sextus-Empiricus.

Les Chaldéens les appeloient les interprêtes des Dieux (2); dénomination qui est restée à Mercure, pour les raisons que nous avons apportées plus haut. Les Chaldéens avoient une autre raison; ils y voyoient les interprètes du destin et des oracles de l'Astrologie, « parce que, suivant Diodore, ils re- » marquèrent que, tandis que les autres » astres restent fixes ou roulent au ciel, » en conservant les mêmes rapports » entre eux et la même situation, ceux- » ci ont un mouvement particulier, qui » leur est propre, et par lequel ils dé- » couvrent aux hommes l'avenir, et » dévoilent les desseins des Dieux, dont » ils sont les interprêtes. C'étoit sur le » mouvement de ces cinq planètes, » qu'ils établissoient principalement leur » théorie, et en particulier sur celui de » l'astre, qui a les plus longs retours, ou » sur celui de Saturne (*uu*).

» Ils donnoient le nom d'Hélios ou » de Soleil au plus brillant des astres, » à celui qui donne les plus importans » pronostics, et en plus grand nombre ». En effet, le soleil, dans Virgile, paroît avoir été en possession d'une grande autorité dans les livres, qui renfermoient la science des prognostics. Qui oseroit taxer de fausseté les signes qu'il nous donne de l'avenir (3)? dit ce Poète, Il a souvent annoncé des complots coupables et des ligues sanglantes, &c., continue Virgile, qui, pour flatter Auguste, veut faire croire, que le soleil avoit présagé le crime affreux, qui donna la mort à César, si c'est un crime que de délivrer sa patrie d'un tyran. Virgile, au reste, n'auroit pas hasardé cette flatterie poétique, si l'on n'eût pas été persuadé de la vérité des prognostics que donnoit le soleil. On sait d'ailleurs, que ce Dieu, sous le nom d'Apollon, étoit fameux par ses oracles.

On dut croire assez naturellement, qu'il étoit dépositaire de la plus grande partie de la force active du ciel, en voyant que tout, dans la Nature sublunaire, dépendoit de son mouvement et suivoit sa marche. Il paroissoit en quelque sorte rappeler à lui toute l'administration de l'Univers, dont il maintenoit l'harmonie. Aussi avons-nous vu qu'Ocellus de Lucanie nous a dit, « que parmi les corps, » qui composent le principe qui opère » en autre qu'en lui, et qui sont tout ce » qui se trouve au-dessus de la lune (4), » le corps le plus actif, la cause la plus » puissante est le *soleil*, qui, par ses » allées et ses retours, change conti- » nuellement l'air en raison du froid » et du chaud, d'où résultent les chan- » gemens de la terre, et de tout ce qui » tient à la terre ». C'est cette influence du soleil sur la Nature élémentaire et sur la génération des êtres sublunaires, qui fait dire à Chérémon, que les anciens Egyptiens plaçoient en lui la force puissante (5), qui organise tous les êtres, et qu'ils le regardoient comme le grand *architecte* du monde.

On lit dans un des Aphorismes d'un certain Spiritualiste, appelé Hermès (6), que *le soleil* et *la lune*, après Dieu, sont la cause de tous les êtres vivans. Il étoit, suivant Plutarque, dans l'opi-

(1) Sext. Empir. l. 5, p. 114.
(2) Diod. l. 2, c. 30, p. 143.
(3) Virg. Georgic. l. 1, v. 464.
(4) Ocel. c. 2, §. 16.
(5) Euseb. præp. Ev. l. 3, c. 4, p. 92.
(6) Hermetis Centum. Aphor.

nion des Romains (1), le seigneur et le chef de la substance mobile, dans laquelle s'opèrent les générations et les destructions, c'est-à-dire, de la matière élémentaire qui compose tous les corps sublunaires. D'où naît l'homme, disoient certains philosophes ? Du soleil et de l'homme (2). Ainsi les peuples du Pérou se disoient les enfans du soleil. Il est en effet comme le père de toutes choses. Le soleil, suivant les docteurs Egyptiens, échauffant le limon (3) donna naissance à tous les animaux, et versa les principes de mouvement et de chaleur, qui mirent la vie dans la matière humide qui entre dans leur organisation. Ce développement du fœtus sous l'enveloppe ou bulle légère, qui couvrit les premiers germes, que la chaleur fit éclore, est assez bien décrit dans Diodore, cité par Eusèbe (4). C'est également à la chaleur et à l'action du soleil, que les Phéniciens attribuoient la génération primitive des animaux et celle de l'homme, qui commença par lever ses mains vers l'astre brillant du jour, en le proclamant Roi des Cieux, *Beel-Samim*, dans la langue Phénicienne.

Platon, dans sa République, reconnoît la suprématie du soleil dans la Nature (5), et dit qu'il est le Roi du monde sensible, comme l'être, qu'il appelle Dieu ou le *Bien* par excellence, l'est du monde intellectuel. Il l'appelle le fils de l'être-suprême, qu'il a engendré semblable à lui-même (6). Cette belle et sublime idée sur le soleil a été consacrée dans le magnifique hymne de Martianus-Capella, et dans le savant discours que l'Empereur Julien adresse à cet astre, père de la Nature et image visible de l'être invisible, qui gouverne le monde, dans le systême des Spiritualistes.

Ces deux monumens de la théologie ancienne sur le soleil doivent être consultés par ceux qui entreprennent d'expliquer les fictions religieuses faites sur cet astre. J'en dirai autant de l'ouvrage de Macrobe sur les Saturnales, et spécialement de son livre premier. C'est dans ces différens ouvrages, que l'on pourra prendre une idée précise de l'importance du rôle que le soleil, sous diverses dénominations et avec des attributs très-variés, a joué dans les anciennes religions. Nous y renvoyons le lecteur.

Pline le Naturaliste parle du soleil, comme faisoient les Théologiens. Il l'appelle l'ame, ou plutôt *l'intelligence* et la première divinité de l'Univers, dont l'administration lui appartient. Après avoir tracé l'esquisse de la division de tout l'intervalle, qui sépare le ciel de la terre, et que remplissent les sept sphères planétaires, dont le soleil occupe le milieu, ce savant Naturaliste semble se complaire à chanter la gloire et la puissance du soleil, et à nous décrire ses principales fonctions dans la conduite du monde (7). « Il est, nous » dit-il, le plus puissant comme le plus » grand des astres. Son empire s'étend » non-seulement sur la terre et sur la » révolution du temps, mais encore sur » le ciel lui-même et sur les astres, dont » il est le modérateur souverain. On doit » le regarder comme l'ame, ou plutôt » comme *l'intelligence* de l'Univers. Il » convient de le considérer comme le » premier administrateur du gouvernement du monde, et comme la principale divinité, à en juger par ses » ouvrages. C'est lui qui dispense la » lumière et chasse les ténèbres. Il éclipse » de ses feux les autres astres. Il règle » les saisons et le cours de l'année toujours renaissante, et les tempère pour » les besoins de la Nature. Il bannit » la tristesse du ciel, et même les nuages,

(1) Plut. Quæst. Rom. p. 268.
(2) Julianus, Orat. 4, p. 248.
(3) Euseb. præp. Ev. l. 1, c. 7, &c.
(4) Ibid.

(5) Plut. Quæst. Plat. p. 1006
(6) Plat. de Rep. l. 7, p. 508.
(7) Plin. Hist. Nat. l. 2, c. 6.

» qui troublent la sérénité de l'ame de
» l'homme. Il prête sa lumière aux autres
» planètes; il brille au-dessus de tout,
» il s'élève au-dessus de tout, il voit
» tout, il entend tout, comme en a jugé
» Homère, le père de la littérature ».

Cet éloge, que Pline fait de la divinité du soleil, doit nous avertir de sa prééminence sur tous les Dieux, que les anciens Mythologues et que tous les anciens poètes ont chantés, et rend vraisemblable l'opinion de ceux qui, comme Macrobe, ont rapporté au soleil la plûpart des divinités, qui occupoient la première place dans la religion des anciens peuples. Tels sont Osiris en Egypte, Adonis en Phénicie, Mithra en Perse, Atys en Lydie, Ammon en Lybie, Bacchus chez les Arabes, Apollon chez les Grecs, Bélus chez les Chaldéens, Hercule à Thèbes en Egypte, Christ chez les Chrétiens, &c. Car c'étoit la divinité principale de tous les peuples, qui l'adoroient, suivant Martianus-Capella, sous une foule de noms différens. Cette remarque est d'une extrême importance, et nous servira à justifier des explications, qui pourroient paroître des paradoxes aux yeux de gens, qui n'ont ni érudition, ni philosophie, ou qui manquent de l'une ou de l'autre.

L'universalité du culte d'une divinité est, comme nous l'avons déja indiqué, la suite nécessaire de l'universalité de l'opinion, que l'on avoit de son influence sur les opérations de la Nature et sur les besoins de l'homme. Comme il n'est point de peuple, qui n'ait senti celle du soleil, et qui n'ait admiré sa majesté et sa puissance, il n'en est point non plus, qui n'ait dû lui rendre des honneurs, comme à la première cause des effets produits ici-bas par l'action du ciel sur la terre. Aussi Varron, dans son ouvrage sur l'Agriculture, après avoir commencé par invoquer le ciel et la terre (*xx*), invoque ensuite le soleil et la lune, dont la marche règle les saisons, et fixe les époques du labourage, des semailles et des récoltes. Virgile l'a imité dans l'invocation, qu'il a mise à la tête de ses Georgiques, où il adresse ses premières prières aux flambeaux brillans, qui règlent le cours de l'année (1). Il appelle l'un Liber, ou Bacchus, et l'autre Cérès, c'est-à-dire le *soleil* et la *lune*, dans l'opinion de Servius son commentateur, qui, d'après le principe des Stoïciens, réduit tous les Dieux mâles au soleil, et toutes les divinités femelles à la lune; ce que je ne crois pas généralement vrai.

Les Astrologues (2) partageoient la chronocratorie ou surintendance des temps entre ces deux planètes, attribuant au soleil les naissances, qui avoient lieu le jour, et à la lune celles qui arrivoient la nuit. « Sachez, disoient-ils à
» ceux qu'ils initioient aux secrets de
» l'Astrologie (*yy*), que le soleil est le
» flambeau et la lumière du ciel, le
» gouverneur du monde, le maître et
» l'arbitre des temps, qu'il produit (3).
» C'est lui qui fait que les planètes de-
» viennent orientales ou occidentales,
» qu'elles se cachent ou reparoissent;
» c'est lui qui est le principe du mou-
» vement de tout ce qui se meut, de
» la vie de tout ce qui naît, de la crois-
» sance de tout ce qui croît, du déve-
» loppement des feuilles et des fleurs,
» et de la mâturité des fruits. Il est le
» soufle de vie, la grande ame du ciel,
» en ce qu'il vivifie les douze signes,
» et qu'il assure à celui, dans lequel il
» se trouve, la prééminence sur les autres,
» en y répandant la vie, la lumière, la
» force et la chaleur, qui se propage
» ensuite sur la terre, laquelle reçoit
» l'influence du signe, comme on peut
» en juger par la Nature et les effets
» produits ici-bas, dans l'ordre des

(1) Georg. l. 1, v. 6

(2) Firmic. l. 2, c. 29. Hermetis, Aphorism. 2.

(3) Haly, de Judic. Astr. Præd. 1, c. 4.

» animaux et des végétaux. Vient il à » abandonner ce signe? on n'y trouve » plus qu'un cadavre sans mouvement » et sans vie (*zz*). C'est le soleil qui fait » couler les eaux, imprime le mouve» ment aux vents, rassemble les nuages, » les dissout en pluie. En un mot, le » soleil est une planète d'une grande » puissance, d'une domination très» étendue, soit par sa noblesse, soit » par sa hauteur, soit par sa grandeur. » Il éclipse par sa lumière celle des » autres planètes et de tous les autres » astres. Il occupe la quatrième (*aaa*) » place du systême planétaire. Il peut » être comparé au père par ses effets et » par ses formes; car lorsque la lune » s'unit à lui dans la conjonction, on » peut assimiler leur union à celle du » mari et de la femme (*bbb*). De ce ma» riage naît la lumière, que la lune en » s'éloignant de lui, fait jaillir de son » sein, et qui, foible d'abord, reçoit » de jour en jour de nouveaux accrois» semens par l'action de son père, qui » l'alimente et la nourrit, jusqu'à ce » qu'enfin son disque entièrement rempli » s'arrondisse, comme le père de la » lumière qu'elle imite. Il a son exal» tation au bélier ou au premier signe, » et par-là, il tient en quelque sorte au » corps humain, dont la tête répond à » cette division du Zodiaque.

L'auteur continue de développer les rapports, que l'Astrologie avoit établis entre les fonctions du soleil dans la Nature, et celles de l'économie animale de l'homme; et il ajoute : « Le soleil, » de plus, a une supériorité marquée » sur tous les autres êtres naturels, en » ce qu'il agit sur tous, et qu'aucun » n'agit sur lui. Le lieu de son domicile » ou le lion, a aussi la prééminence » sur tous les animaux célestes (*ccc*); il » en est le Roi, comme le soleil l'est » des autres planètes, au milieu des» quelles il se trouve placé, afin de por» ter plus aisément sa vue sur toutes les » parties de son empire. Il a donné à » Mars le commandement de son ar» mée ». Ici l'auteur nous donne le mot de l'énigme de la fiction des Phéniciens (1), qui supposent que le Dieu du temps choisit Hercule pour le général de ses armées. Les Egyptiens le font chef des armées d'Osiris (2). On sait que Mars portoit aussi le nom de planète d'Hercule (3).

« Il donna à Jupiter sa justice, parce » qu'il n'a en lui aucune qualité nui» sible, et qu'il est bon par sa na» ture (4) ».

Nous remarquerons en passant, que les Arabes donnent à Jupiter-planète le nom de Tzedek, ou de Sydyc (5). Il figure dans la cosmogonie Phénicienne sous ce même nom, que l'auteur traduit par *le Juste* (6). « D'une des sept Titanides » Sydyc, ou le Juste, dit l'auteur, eut » Esculape. = Les Cabires ou les sept » fils de Sydyc et Esculape leur huitième » frère, ajoute-t-il plus loin ». Aussi tous les caractères que l'auteur Arabe (7), dont nous citons ici le passage, donne à cette planète, présentent l'idée de bienfaisance, d'équité et de vertu.

Il continue, et remet le sceptre du ciel à Saturne, comme Sanchoniaton lui fait usurper celui d'Uranus (*ddd*).

Il fait de Mercure son secrétaire, comme il l'est d'Osiris chez les Egyptiens, et de Saturne chez les Phéniciens, et cela, par la raison que nous avons donnée plus haut, et que donne aussi Haly, dont nous continuons d'extraire le passage, sur la puissance et sur les qualités du soleil.

Après avoir considéré la distribution, que le Roi de la Nature fait des différentes fonctions qu'il assigne aux planètes, dans l'administration du monde,

(1) Euseb. præp. Ev. l. 1, c. 9 et 10.
(2) Diod. Sic. l. 1, c. 10.
(3) Achil. Tat. c. 17, p. 80.
(4) Haly, c. 4, p. 4.
(5) Selden. de Diis Syr. c. 1, p. 77.
(6) Euseb. præp. Ev. l. 1, c. 10.
(7) Ibid. Haly, p. 8.

l'auteur passe à celles qu'il confie aux douze signes. C'est-là sur-tout, qu'on remarque, que dans le lion céleste, ou vers le solstice, il en fait un Roi victorieux, qui développe toute sa puissance et toute sa grandeur, tandis qu'il le peint sous la balance, où est le lieu opposé à son exaltation, et où se fait son passage dans l'hémisphère inférieur, comme un monarque vaincu et dépossédé de son trône. Cette manière d'envisager le soleil servira à expliquer la fable solstitiale, sur le soleil du lion, Hercule, et celle de la défaite d'Osiris, sur le soleil de l'équinoxe d'automne, et ainsi que celle d'Apollon chassé de l'Olympe.

On remarquera en général, dans ce passage de l'auteur Arabe, les principes de l'Astrologie sacrée sur les changemens d'attributs, d'influence et de formes, qu'éprouvoit le soleil dans les douze signes, qui, par des images symboliques, peignoient les douze nuances principales de son énergie universelle, combinée avec celle des planètes.

Les vicissitudes ou changemens d'influence sur le monde sublunaire, qui ont été le plus observées, sont celles des quatre saisons, que l'on peut regarder comme les quatre grandes époques de la Nature, à cause des variations sensibles, tant de la durée des jours et des nuits, que de la température de l'air, à raison du froid et du chaud, du sec et de l'humide, et conséquemment des faces différentes, que présente le tableau de la terre durant chaque révolution du soleil. Car nous nous rappelons ce que dit Ocellus de Lucanie (1), que c'est par ses allées et ses venues, que le soleil modifie les élémens, et change les formes de la terre et de tout ce qui tient à la terre, et que c'est par-là sur-tout, qu'il décèle sa puissance et son activité demiourgique. Et cette cause de changemens est toute entière dans l'obliquité de sa route, ou du cercle des animaux, qu'il traverse, comme l'observe très-bien Ocellus. C'est là véritablement l'origine de la distinction du temps en saisons. Conséquemment les animaux célestes, qui marquent ces quatre divisions du cercle annuel, partagé par les saisons, durent être principalement remarqués.

Diogènes-Laërce, rapportant le sentiment des Stoïciens sur les différentes températures de l'air, d'où résulte celle des saisons (2), dit qu'ils en plaçoient la cause dans la marche du soleil, qui, en s'éloignant de nos climats, congèle l'air et produit l'hiver; en revenant à l'équateur, le raréfie et lui donne une douce chaleur, qui est celle du printemps (*eee*): puis s'approchant de notre pôle embrase l'air de ses feux, et nous donne l'été, jusqu'à ce que, repassant l'équateur, il le refroidisse et nous amène l'automne.

C'est la même observation que Pline fait sur le soleil, lorsqu'il dit, comme nous l'avons vu plus haut, que c'est cet astre qui règle les saisons et le cours de l'année, et qui les tempère pour les besoins de l'homme (3). Diodore-de-Sicile nous peint les opérations variées de ce Dieu, qui modifie les formes et nuance diversement toutes les couleurs des plantes et des fleurs (4); et qui, comme un artiste habile, embellit la scène où la Nature a placé l'homme. C'est lui qui vivifie tout, qui, par sa lumière, produit les couleurs, et par sa chaleur, les odeurs des plantes et des fleurs; enfin, il est l'ouvrier universel, qui organise chaque être, et en détermine le caractère et la nature. Telle est à-peu-près l'idée, que les anciens Botanistes s'étoient faite de la puissance du soleil, et de son action sur les plantes et sur les fleurs.

C'est sur-tout à l'équinoxe de printemps, que cette faculté demiourgique semble s'exercer, lorsque la terre pare

(1) Ci-dessus, p. 145.
(2) Diog. Laert. l. 7. in vit. Zenon. p. 531.
(3) Plin. l. 2, c. 16. de 4 different Solis.
(4) Diod. Sic. l. 2, c. 52, p. 164.

son sein de fleurs, et qu'arrivé au domicile de Vénus ou au taureau, le soleil prodigue ses caresses à son épouse ou à la terre, dont il orne le front de guirlandes. Telle Europe ou la lune, qui annonçoit le printemps, se présentoit au taureau, dont le soleil prenoit la forme, et à laquelle il s'unissoit à l'équinoxe : elle tenoit une corbeille de fleurs (1), dont elle lui faisoit hommage, et elle entrelaçoit ses cornes de guirlandes nouvelles. L'automne offre un spectacle tout différent, lorsque la terre privée de son époux voit son feuillage et sa verdure jaunir (*fff*), et sa beauté se flétrir, au moment où le soleil s'éloigne de nos climats. Pendant l'été, elle étoit chargée de moissons ; l'hiver elle est couverte de neiges et hérissée de glaces.

Ce sont là les quatre grands contrastes, qu'offre la scène terrestre : l'approche et l'éloignement du soleil en sont les véritables causes, comme l'observe très-bien Aristote. Ce Philosophe nous dit, que la cause de la génération et de la désorganisation des corps, de leur accroissement, et de tous les changemens qu'ils éprouvent, est dans la marche oblique du soleil dans le Zodiaque, suivant qu'il s'approche ou qu'il s'éloigne de nous, et que ces périodes de génération et de destruction sont renfermées dans des espaces égaux de temps (*ggg*). C'est donc à ces deux époques principalement, c'est-à-dire, à celle qui fixe le commencement de la régénération, et à celle qui fixe le commencement de la dégradation de la Nature, qu'il faudra faire attention. Cette observation ne sauroit être trop recommandée.

L'Empereur Julien (2), dans son hymne au soleil, fait la même remarque sur les effets produits ici-bas à cette double époque du mouvement annuel du soleil. Il nous peint la matière, qui s'organise sous les rayons puissans du soleil, lorsqu'il ranime toute la Nature en s'approchant de nos régions, et qui s'altère et se désorganise pendant l'absence du Dieu-soleil, lorsqu'il s'est éloigné de nos climats. « C'est lui, nous » dit-il, qui verse les principes de mouvement et de vie dans la matière, qu'il » féconde par son approche ; c'est aussi » lui qui, par sa retraite et son passage » vers l'autre hémisphère, l'abandonne » aux principes de mort qu'elle renferme ». Isidore de Séville (3) fait aussi des observations sur le mouvement du soleil d'un tropique à l'autre, lequel donne successivement à la terre ses neiges et ses moissons, et verse en elle l'humidité qui l'engraisse, et ensuite la chaleur qui mûrit.

Ainsi, on voit que les quatre points cardinaux de la course du soleil, ou ce que vulgairement on nomme les quatre-temps, ont été d'une observation fort ancienne, et ont effectivement fixé l'attention des hommes, comme nous avons supposé plus haut qu'ils ont dû la fixer (4). Nous avons vu les Chinois élever quatre pavillons aux lunes des quatre saisons (5). Un de leurs plus anciens Empereurs, Fohi (6), établit des sacrifices, dont la célébration étoit fixée aux deux équinoxes et aux deux solstices. Ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'on se préparoit à ces fêtes des quatre saisons ou des quatre temps, par trois jours de jeûne (7). Ces fêtes étoient des actes de reconnoissance envers leur divinité suprême, le *Tien*, ou le ciel, à qui ils offroient les prémices des fruits de la terre. Les Egyptiens eurent aussi leurs fêtes équinoxiales et leurs fêtes solstitiales.

Il n'est aucun de ces points, qui n'ait été pris pour commencement d'année par un ou par plusieurs peuples, et quelquefois par le même peuple, à différentes époques. « Qoique dans un cercle, observe

(1) Ovid., Métam. l. 2, c. 19, p. 29, &c.
(2) Julian. Imp. Orat. 4. p. 257.
(3) Isid. Orig. l. 3, c. 5.
(4) Ci-dessus, l. 2, c. 1.
(5) Ci dessus, l. 1, c. 3.
(6) Hist. des Voy. t. 23, p. 6.
(7) Contant d'Orville, t. 1, p. 31.

» très-bien Ptolemée (1), il n'y ait pas » un seul point, qui puisse en être regardé comme le commencement plutôt » qu'un autre, cependant l'intersection » du Zodiaque, par les colures aux » points solstitiaux et équinoxiaux, peut » en présenter quatre, sur lesquels on » a souvent varié, dans le choix qu'on » a fait de l'origine de l'année. Les » uns ont adopté de préférence l'équinoxe de printemps, parce qu'à cette » époque le jour reprend son empire » sur la nuit, et que la lumière remporte une espèce de victoire sur les » ténèbres. Une autre raison, c'est que » le printemps est d'un caractère chaud, » humide, qui caractérise principalement la force de la Nature végétative, » et favorise l'organisation des corps, » lesquels, dans leur formation, renferment toujours beaucoup d'humidité (*hhh*). Le solstice d'été fut aussi » préféré quelquefois, parce que le jour » y atteint son *maximum* de durée, et » en quelque sorte le sommet de sa » gloire et de sa perfection. Pour les » Égyptiens, il y avoit une raison de » plus ; c'étoit le moment où le » Nil commençoit à se déborder, » au lever de Sirius, Al-Habor, » ou la canicule. L'automne fut aussi » un commencement d'année, parce » que la récolte de tous les fruits y finit, » et que l'on dépose à cette époque, » dans le sein de la terre, les espérances » d'une nouvelle récolte. Enfin, le solstice d'hiver fut aussi pris pour commencement de la révolution solaire, » ou de l'année, parce que le jour, » après avoir reçu alors tous les » degrés d'affoiblissement dont il est » susceptible, commence à renaître, » et reçoit les premiers accroissemens, » qui vont se propager, jusqu'à ce » qu'ayant atteint son *maximum*, il « diminue graduellement, arrive à son » *minimum*, et renaisse encore.

« Les observations à faire sur ces » quatre grandes époques de l'année et » de la marche du soleil, pendant une » révolution dans le Zodiaque, ainsi » que celles des nouvelles et des pleines » lunes, qui arrivent dans ces quatre » limites et les précèdent de plus près, » nous ont paru, continue Ptolemée, » les plus convenables et les plus naturelles, sur-tout si elles sont accompagnées d'éclipses (*iii*). Ainsi, la température, qu'aura le printemps, se manifestera par l'entrée du soleil au bélier ; celle de l'été par son entrée au » cancer ; celle de l'automne par son » entrée à la balance ; enfin celle » qu'aura l'hiver, par son entrée au capricorne. En effet, les qualités générales de chaque saison et leurs modifications particulières, sont absolument dépendantes du soleil. Il conviendra aussi de joindre à cette connoissance celle des propriétés des signes, qui répondent au soleil, lesquels » décident (*kkk*) des vents, qui doivent » souffler, et en général il faudra bien » connoître leur nature ».

Cette théorie de Ptolemée trouvera bientôt son développement, lorsque nous parlerons des levers et des couchers des étoiles, et du passage du soleil dans les douze signes. Dans ce moment, nous ne parlons encore que des quatre signes, qui fixent l'origine des quatre-temps ou des quatre divisions de l'année, et qui ont été pris pour un commencement d'année par différens peuples et dans différens siècles.

L'Empereur Julien a fait à-peu-près les mêmes remarques (2) sur les divers commencemens d'année, et sur les motifs de préférence donnés à l'un ou à l'autre de ces points sur les trois autres. Ces motifs sont tirés, soit de l'état de la végétation, soit de celui du jour dans ses rapports avec la nuit. « Les hommes, » dit ce Philosophe, ont voulu en cela » célébrer les principaux bienfaits du » soleil. L'un s'est attaché à l'époque

(1) Ptol. Tetrab. l. 2, c. 10.

(2) Julian. Orat. 4, p. 290.

» la plus favorable à l'agriculture, au » moment où la terre se couvre de » verdure et de fleurs, et s'énorgueillit » des productions nouvelles du prin- » temps; au moment où la mer devient » libre pour la navigation, et où la » tristesse et la rigueur de l'hiver sont » remplacées par la gaîté d'une saison » plus riante et plus douce. L'autre a » donné la préférence à l'été, qui lui » assure ses récoltes, et le met à l'abri » de toute inquiétude sur le succès de » son travail. Ses moissons alors sont » récoltées, et les fruits pendants aux » arbres achèvent de se mûrir. D'autres » ont voulu attendre cette mâturité, que » donne l'automne et le complément » du grand ouvrage de la végétation » annuelle, après quoi tout s'altère et » se dégrade. C'est vers cette époque, » qu'ils ont fixé le commencement de » leur année lunaire, et attaché la » première néoménie qui la commence. » Mais nos ancêtres, continue Julien, » instruits par le divin Numa, ont cru » ne pas devoir se déterminer dans ce » choix par des raisons d'intérêt per- » sonnel; ils ont cru devoir chercher » dans le Dieu-Soleil lui-même les rai- » sons de cette préférence. Ces hommes » sages et presque divins n'ont consi- » déré, que l'astre puissant, dont ils » tenoient tous les biens, et ont célébré » le moment heureux où, s'arrêtant dans » sa course, le *Roi-Soleil* se préparoit » à revenir vers eux, et lorsque son » char ayant doublé la borne, qui fixe » le terme de sa carrière vers les régions » australes, le ramenoit vers les con- » trées boréales du monde, pour y ré- » pandre ses bienfaits (1). C'est à cet » instant qu'ils ont fixé la célébration » de ces superbes fêtes du cirque, de » ces magnifiques jeux en honneur du » *Dieu-Soleil invincible* (*lll*) ».

On voit par ce passage de l'Empereur Julien, qu'il n'est point une seule de nos quatre divisions principales du cercle du Zodiaque, qui n'ait servi d'époque à un commencement d'année; mais on remarque aussi, que l'époque du solstice d'hiver avoit un rapport plus direct à la lumière et au soleil, considéré comme divinité suprême, et conséquemment appartenoit plus particulièrement à l'année religieuse. Cette remarque trouvera sa place dans l'explication de la mythologie des Chrétiens, et de la fameuse fable sur la naissance du soleil, sous son nom mystique de Christ. On trouvera aussi occasion d'en faire usage, en expliquant le calendrier des Pontifes Romains, dont Janus, ou le Dieu à plusieurs faces faisoit l'ouverture (*mmm*).

L'année religieuse des Romains, établie ou réformée par Numa, commençoit au solstice d'hiver, comme nous venons de le voir dans le passage de Julien; comme on le voit aussi dans Macrobe et dans les fastes d'Ovide. Aussi appeloient-ils première saison, (2), celle qui commençoit au solstice d'hiver; la seconde, celle qui commençoit à l'équinoxe, ou au printemps; la troisième, celle qui commençoit au solstice d'été, et la quatrième celle qui commençoit à l'équinoxe d'automne. Souvent leur Janus eut les quatre faces; quelquefois aussi il n'en prit que deux, lorsqu'on ne voulut peindre que la jeunesse et la vieillesse du temps, et la division de sa révolution en deux parties d'un équinoxe à l'autre, ou d'un solstice au solstice opposé.

Nous apprenons par Macrobe, que plusieurs peuples d'Italie commençoient leur année à la même époque du solstice d'hiver (3), et qu'ils peignoient, par les quatre âges de l'homme, la succession graduée de l'accroissement et de la diminution périodique du jour et de la lumière du soleil (4), dont ils faisaient un jeune enfant naissant au solstice, un jeune homme au printemps,

(1) Julian. Ibid. p. 292.
(2) Varro. de ling. Latin. l. 5, p. 47.
(3) Macrob. Sat. l. 1, c. 18.
(4) Ulpian in Oration. Contr. Midiam.

temps, un homme robuste au solstice d'été, et un vieillard à l'équinoxe d'automne. C'étoit dans les sanctuaires du Dieu principe de toute lumière, qu'étoient renfermées ces statues et ces images, et conséquemment on peut les regarder comme les quatre principales formes des quatre grandes divisions de l'année religieuse ou du soleil, qui produit le jour, dont la durée semble passer par tous ces degrés d'accroissement et de diminution pendant chaque révolution solaire, à compter du solstice d'hiver, où se manifeste le premier degré d'accroissement de durée, et où un soleil nouveau succède à celui qui en automne avoit paru vieillir, pour renaître ensuite.

Cette idée d'assimiler le soleil, ou plutôt la lumière du jour à l'homme, et d'en comparer les progrès et la durée à celle de la vie humaine, dans les différens âges qui en divisent le cours, semble avoir été empruntée des Egyptiens par les Grecs établis en Italie; au moins Macrobe nous dit qu'ils le firent à l'exemple des Egyptiens (1), qui, dans un certain jour de l'année, présentoient à l'adoration des peuples l'image du soleil, sous l'emblême d'un enfant naissant, qu'ils tiroient du fond de leur sanctuaire. Nous ferons voir dans la suite de cet ouvrage, que ce jeune enfant mystérieux est le Christ des Chrétiens, le même que le fameux Orus, ou l'Apollon Egyptien, fils de la vierge Isis, ou que le jeune Harpocrate, dont cette Déesse, suivant Plutarque (2), accoucha vers le solstice d'hiver: et on disoit que c'étoit Orus, ou le Dieu qui mesure l'année (3), qui inventa le premier sa division en quatre saisons.

Ces saisons elles-mêmes furent personnifiées et revêtues d'attributs qui les caractérisoient, lesquels étoient empruntés de l'état et des productions de la terre dans chaque saison. On en fit les filles ou les femmes du Dieu du temps : ainsi Chrone, dans la cosmogonie Phénicienne, prend *Hora* (4) pour une de ses femmes.

Non-seulement la terre fournit les attributs des saisons, mais le ciel lui-même fournit la parure du Dieu-soleil dans chaque saison. L'image des signes, dans lesquels chacune d'elles commençoit, devint la forme sous laquelle on peignit le soleil de cette saison : ainsi la peau du lion devint le manteau d'Hercule, les cornes du taureau parèrent le front de Bacchus, et le serpent d'automne entoura de ses longs replis la statue de Sérapis, environ deux mille cinq cents ans avant notre Ère, lorsque ces constellations répondoient au commencement des saisons. Ces attributs ont changé dans la suite, lorsque d'autres constellations vinrent remplacer les premières à ces mêmes points, par l'effet de la precession des équinoxes, comme nous en avons fait la remarque plus haut (5). Ainsi le bélier succédant au taureau fournit au soleil la coiffure qui paroit sa tête, sous le nom de Jupiter-Ammon. Il ne naissoit plus exposé aux eaux du verseau, comme Bacchus, ni enfermé dans l'urne, comme le Dieu Canope des Egyptiens, mais il prenoit naissance dans les étables d'Augias, ou du bouc céleste (6), qui avoit été, suivant Eratosthène, nourri avec Jupiter sur le mont Ida, et à ce titre placé au nombre des constellations, sous le nom d'AEgipan. C'est le Bacchus, fils de Caprius, dont parle Cicéron (7). Comme Bacchus, il achevoit son triomphe monté sur l'âne placé dans les étoiles de la constellation du cancer (8), qui occupoit alors le point solstitial d'été, ou le lieu le plus élevé

(1) Macrob. Sat. l. 1, c. 18.
(2) De Isid. p. 377.
(3) Censorin. de Die Natal. c. 19.
(4) Euseb. præp. Ev. l. 1, c. 10.
(5) Ci-dessus, l. 2, c. 1.

(6) Isid. Orig. l. 3, c. 47. Eratosth. c. 27. Hygin. l. 2. in Capric. German. Cæs.
(7) Cicer. de Nat. Deor. l. 3, c.
(8) Hygin. l. 2.

de la course du soleil, qu'avoit autrefois occupé le lion. La voix de ces ânes (1) avoit effrayé et mis en fuite les géans, ou les suppôts du principe des ténèbres, devant les Satyres et les Silènes, compagnons de Bacchus, qui les montoit. Autrefois ces mêmes Géants avoient fui devant Bacchus métamorphosé en lion, repoussant avec ses griffes et ses dents terribles le fameux Rhœtus, qui, avec les autres Géants, avoit voulu escalader le palais de Jupiter, ou du Dieu qui distribue la lumière (2). On sent bien, que c'est la même fable, faite à deux époques différentes, sur le triomphe solstitial du soleil, qui eut lieu sous le lion, ancien trône d'Orus (3), et ensuite sous le Cancer, où étoit l'âne, que monte Bacchus dans le triomphe du soleil sur les ténèbres, figurées par les Géants, comme nous aurons occasion de le démontrer ailleurs.

Nos principes sont absolument d'accord avec ceux de la théologie ancienne consignés dans les vers d'Orphée, et dans ceux de l'oracle de Claros, que nous a conservés Macrobe (4). Le soleil y prend successivement les noms et les attributs du jeune enfant des mystères, d'Iao, de Bacchus, de Jupiter et de Pluton, suivant les différentes saisons dans lesquelles on le considère.

On voit par-là comment le seul Dieu-Soleil a donné naissance à plusieurs divinités en apparence différentes, mais qu'on peut rappeler à une seule, par le moyen de l'Astronomie et des considérations tirées des diverses époques de son mouvement annuel, et du mouvement des fixes ou de précession. Ce qui justifie Macrobe, Martianus-Capella, et tous ceux qui, analysant le systême religieux des anciens, ont cru trouver dans le soleil l'origine du culte de différens Dieux, comme nous l'avons déja observé plus haut.

Nous aurons occasion bientôt de parler d'une autre origine des attributs des différentes images du soleil, tirée des constellations, qui, par leur lever ou leur coucher, fixoient le départ de l'année, et le commencement de ses quatre principales divisions. Nous nous bornons ici à parler des signes, dans lesquels il se trouvoit au commencement de chaque saison, sans qu'il soit encore question des constellations prises hors le Zodiaque, ou hors ce cercle oblique, qu'Ocellus dit être aussi une cause de génération.

Si l'espoir du retour du soleil vers nos régions, si les premiers progrès d'accroissement dans la durée du jour, qui depuis six mois avoit décrû et menacé les hommes d'une nuit éternelle, donnèrent naissance à des fêtes de joie, et fournirent une époque de son mouvement assez frappante, pour que plusieurs peuples aient cru devoir y fixer le commencement de la révolution annuelle de l'astre du jour, le moment où le soleil arrivoit dans notre hémisphère, après avoir repassé la ligne, qui nous sépare de l'hémisphère opposé, et où le jour étoit assez accru pour reprendre son empire sur les nuits, dont il surpassoit la durée, n'a pas paru moins intéressant à d'autres peuples. Ils y virent alors réaliser un bienfait qui, au solstice d'hiver, n'étoit encore que l'objet de leurs vœux et de leurs espérances. La Nature à cette époque, régénérée par l'action créatrice du soleil, et par la réproduction de tout ce que l'automne et l'hiver avoient détruit, offrit aux hommes le spectacle d'un nouvel ordre de choses, et ils crurent pouvoir attacher le commencement de leur année solaire au point où répondoit le soleil tous les ans, lorsque la terre prenoit une face nouvelle, et lorsque, fécondée par l'action du feu Ether, elle faisoit éclorre de son sein tous les germes.

Cette nouvelle année sembloit tenir

(1) Hygin. l. 2.
(2) Horat. l. 2, od. 16, v. 21.
(3) Hor. Apoll. l. 1, c. 17.
(4) Macrob. Sat. l. 1, c. 18.

plus particulièrement à la terre et aux besoins du laboureur et du navigateur ; au lieu que celle qui commençoit au solstice d'hiver paroissoit, comme l'observe très-bien Julien, n'avoir pour objet que le Dieu-Soleil et sa lumière. Ici, au contraire, le soleil et l'homme entroient en calcul dans cette fixation, puisque l'un reprenoit son empire sur les ténèbres, et exerçoit sa plus grande puissance, qui réside dans l'action créatrice, et que l'autre se trouvoit replacé sur la scène brillante, que l'automne avoit fait évanouir, et devenoit de nouveau le favori des cieux, et l'heureux enfant de la Nature dans son plus bel âge. Cette réflexion trouvera sa place dans notre explication de l'âge d'or, et du Paradis terrestre de Zoroastre et de Moïse.

Ce commencement d'année nous paroît au moins aussi naturel que le premier ; car il tient aux besoins de l'homme, et le besoin a presque toujours été son premier guide. Aussi Ovide dans ses Fastes demande à Janus, pourquoi il fait l'ouverture de l'année en hiver, tandis qu'il eût été plus naturel de la faire commencer au printemps. Tout fleurit au printemps, continue le Poète (1) ; c'est alors véritablement, que le temps vient renouveler toutes choses. Après une description agréable des heureux effets du printemps, qui donne à la Nature une jeunesse nouvelle, Ovide conclut, qu'avec beaucoup plus de raison, on auroit dû y fixer le renouvellement de l'année. Hygin (2), parlant du bélier, ou de l'agneau céleste, dans lequel se trouvoit tous les ans le soleil, au commencement de l'année équinoxiale, nous dit, que Bacchus bâtit un temple à Jupiter-Ammon, à qui il donna une statue, dont la tête étoit surmontée des cornes du bélier, et qu'il plaça la figure de cet animal dans les constellations, afin que tous les ans, lorsque le soleil occuperoit ce signe, toutes les productions du printemps commençassent à reparoître. Eusèbe (3) nous représente ce même bélier, s'unissant au soleil, pour faciliter l'accouchement de la Nature. Le bélier, ou l'agneau, car c'est ainsi que le nomment les Perses, sera donc le régénérateur de la Nature dans son union avec le soleil. Deux mille ans auparavant, c'étoit le taureau, qui remplissoit cette importante fonction. Aussi le Dieu bienfaisant des Perses, le fameux soleil Mithra étoit-il représenté montant un taureau ; de même le grand Dieu-Soleil, chez les Egyptiens, Osiris prenoit pour attribut le taureau, qui, dit Plutarque (4), étoit son image ; et le Bacchus Grec, copie de l'Osiris Egyptien, arma son front des cornes de ce même animal, et fut peint avec une queue et des pieds de taureau, attributs empruntés du signe qui renferme les Hyades, qu'on disoit avoir élevé Bacchus.

Ces deux signes, taureau et agneau, ou bélier, ayant successivement passé à l'équinoxe de printemps, sont devenus l'emblême du *Soleil vainqueur* des ténèbres de l'hiver, et réparateur du désordre de la Nature, qui tous les ans étoit régénérée sous ces signes. Nous donnerons à cette théorie un plus grand développement, lorsque nous exposerons le dogme des deux principes, lumière et ténèbres, Osiris et Typhon, Ormusd et Ahriman. Nous nous bornons ici à dire, que l'on doit sur-tout observer ces deux signes, sous lesquels la terre successivement, pendant plus de quatre mille ans, se régénéroit et reprenoit la parure, dont le scorpion et le serpent d'automne l'avoient dépouillée, et auxquels le commencement de l'année et le retour de la végétation furent attachés.

Il en sera de même des constellations prises hors du Zodiaque, lesquelles, par leur lever ou leur coucher, le soir

(1) Ovid. Fast. l. 1, v. 149, - 160.
(2) Hygin. l. 2, c. 21.
(3) Euseb. præp. Ev. l. 4, c. 9, p. 58.
(4) Plut. de Isid. p. 359, - 364.

ou le matin, fixoient cette importante époque de la fécondité rendue à la Nature. Telle étoit, par exemple, la chèvre Amalthée, dont la corne s'appela corne d'abondance, et qui se trouvoit placée sur le point équinoxial, ou sur le taureau, lequel répondoit à l'équinoxe de printemps. Telles sont aussi les Pléïades, qui sont sur la croupe de ce même taureau, et qui furent long-temps l'indication des saisons, et durent en conséquence entrer sous différens noms et sous diverses formes dans une infinité de fables. Aussi la cosmogonie des Atlantes (1) suppose-t-elle, qu'elles ont donné naissance à la plûpart des héros connus dans les fables de la Grèce. L'utilité dont elles ont été aux hommes, dit Théon (2), leur a acquis la plus grande célébrité dans toute l'antiquité. Elles doivent donc y jouer un grand rôle. Elles régloient le calendrier du laboureur, comme on peut le voir dans Hésiode (3), qui en fixe les principaux travaux à leur lever et à leur coucher. Aussi l'Osiris Egyptien, dont le taureau, qui porte les Pléïades, est l'image, passoit-il pour l'inventeur du labourage.

Cette année équinoxiale, que je pourrois appeler l'année de la terre et du cultivateur, étoit celle qu'avoient les Romains, avant que Numa, qui réforma leur calendrier et leur religion, eût reporté le commencement de leur année à l'époque du terme du décroissement des jours et de la renaissance de la lumière, afin de mieux atteindre le but religieux, qu'il se proposoit dans tout son système politique. Le calendrier Romain et le cérémonial religieux ont conservé des traces de cette ancienne année, dont le commencement se faisoit sous le bélier, signe consacré à la planète de Mars. Le nom de Quintilis, ou de cinquième mois, donné au mois qu'on appela depuis Juillet, à cause de Jules-César; celui de Sextilis ou de sixième, donné au mois suivant, qu'on appela mois d'Auguste ou d'Août, les noms de Septembre ou de septième mois, &c. donnés aux mois suivans, prouvent que Mars, ou que le mois qui répond au signe de l'équinoxe de printemps, étoit autrefois le premier mois de l'année. La cérémonie du feu nouveau allumé dans le temple de Vesta, le renouvellement des lauriers consacrés à Apollon, les fêtes religieuses en honneur d'Anna-Perenna, ou du temps éternellement renouvelé, qui avoient lieu pendant ce mois, sont encore une nouvelle preuve de cet ancien commencement d'année, qui avoit autrefois lieu au printemps (4).

Voilà donc deux époques différentes du mouvement du soleil, auxquelles, chez le même peuple, on a fixé le commencement de l'année. C'est une considération à laquelle il faudra avoir égard dans l'explication des fables religieuses et des monumens du culte des Romains, et en général des peuples qui ont changé leur commencement d'année. Ces changemens ont eu souvent lieu, et nous-mêmes avions encore le commencement de la nôtre à l'équinoxe de printemps, jusqu'au règne de Charles IX, qui le transporta au solstice d'hiver, huit jours après celui où l'on célébroit le *natalis solis*, ou la naissance du Dieu principe de toute lumière.

Les Perses commencent aussi leur année sous le signe de l'agneau du printemps (5), et c'est à l'entrée du soleil dans ce signe, qu'ils célèbrent leur grande fête du Neurouz, ou du nouvel an, au lever de la constellation de Persée, dont ils se disent issus (6), de ce Persée, qui le premier fit descendre sur la terre le feu céleste qui fut consacré dans leurs temples. Cette fiction contient une allusion manifeste

(1) Diod. Sic. l. 3, c. 56.
(2) Theon ad Arat. Phæn. p. 135.
(3) Hesiod. Opera & Dies. v. 381.

(4) Macrob. Saturn. l. 1, c. 12.
(5) Hyd. de Vet. Pers. c. 19.
(6) Cedren. t. 1, p. 23.

à ce qu'éprouve la terre à cette époque, par l'action puissante du soleil, qui vient la réchauffer, et rallumer le flambeau de la Nature, que l'automne avoit éteint. Toutes les cérémonies religieuses, qui se font à cette époque, ont pour but de rappeler aux hommes le renouvellement de la Nature, et le triomphe d'Ormusd (1), ou du Dieu-lumière sur les ténèbres, ou sur Ahriman, leur chef. Nos cérémonies de la Pâque, ou de la fête du passage du soleil sous le même signe de l'agneau équinoxial, en sont une copie, et n'ont pas d'autre objet.

Le législateur des Juifs fixa aussi au mois Nisan, qui répond au signe équinoxial de printemps, le commencement de l'année Judaïque, en mémoire du renouvellement de la Nature, après qu'elle eut été dévastée par un prétendu déluge, que nous ferons voir ailleurs n'être qu'une fiction cosmogonique. C'étoit aussi à cette époque, qu'ils avoient été tirés de la terre malheureuse, où ils vivoient sous l'oppression, et que, par l'immolation de l'agneau, ils alloient passer à une terre délicieuse, et à un état plus heureux. L'agneau céleste est toujours le grand héros de toutes les fables faites sur le passage des ténèbres de l'hiver, et des maux qu'il traîne à sa suite, aux délices du Printemps. C'est ainsi que Bacchus et son armée, après de longs voyages dans des déserts brûlans, avoient été conduits par ce bélier dans des prairies agréables, et aux sources qui arrosoient le temple de Jupiter-Ammon. Pour des Arabes et des Ethiopiens, dont Bacchus étoit la grande divinité, une terre entre-coupée de ruisseaux étoit une terre promise, et un séjour délicieux. Chacun peint le bonheur à sa manière; mais dans quelque chose qu'on l'ait placé, quelque idée différente que les différens peuples s'en soient faite, c'étoit toujours à l'agneau ou au bélier, signe sous lequel la Nature se régénéroit au printemps, qu'ils l'attribuoient. Le taureau avant lui avoit joui de cette prérogative, comme nous l'avons déja remarqué. Ces deux signes équinoxiaux ont été les sources fécondes des biens, que le bon principe versoit sur l'homme, et qui découloient du ciel sur la terre. Nous ferons voir ailleurs, par une conséquence nécessaire de cette théorie, que les signes d'automne furent sources de maux et causes d'effets contraires.

Par la même raison, le soleil ou ses images, à l'époque du printemps, porteront les caractères de virilité les mieux prononcés, et là sera fixée la célébration des fêtes Ithyphalliques. Ainsi Apis, ou le taureau vivant, qui représentoit Osiris, ou le soleil placé au taureau céleste, aura toutes les marques de la faculté génératrice, et les parties sexuelles hors des mesures ordinaires. Ainsi Pan, ou le Dieu qui empruntoit les attributs de la chèvre et des chevreaux placés sur le taureau, déploiera tous les organes de la virilité la plus vigoureuse, et recevra les hommages des femmes à Mendès, comme la chèvre céleste les recevoit en Grèce chez les Phliassiens, et à Rome dans les temples de Fatua, ou de la Bonne-Déesse, au premier mai, au lever même de cette constellation.

Toutes les fois que les fêtes ou les images des divinités retraceront quelque chose d'obscène en apparence, c'est au printemps qu'il faut se reporter. C'est au printemps, qu'Osiris fécondoit la lune, suivant Plutarque (2); et c'est au printemps, que l'Ange Gabriel vient féconder la mère de Christ, au moment où Virgile chante l'union de l'Ether, ou du Dieu puissant qui meut la Nature, avec la terre, ou avec Cérès, dont la vierge de nos constellations porte le nom, et qui fixoit cette époque par son lever du soir. La terre amoureuse alors demande au ciel, dit Virgile (3), la semence qui doit la féconder.

(1) Hyd. de Vet. Pers. Relig. c. 19.
(2) Plut. de Isid. p. 368.
(3) Virg. Georg. l. 2, v. 324.

Voilà l'origine du culte de Priape, et des divinités qui portent ses attributs. Ainsi Orus, ou le Dieu du printemps en Egypte, étoit représenté tenant en main l'organe de la génération dans une forte érection, tel qu'on voit un homme à bonnet Phrygien dans le monument de Mithra, à côté du chien céleste et du taureau. C'est également près du taureau céleste et du grand chien, vers les limites équinoxiales, que l'on trouve Orion, que les Egyptiens appeloient Orus, suivant Plutarque. Orion périssoit par la piqûre du scorpion, comme le taureau du monument de Mithra périt par la morsure du même animal en automne. Donc ce sera aussi vers les limites de l'équinoxe d'automne, que nous chercherons les Génies malfaisans, qui font la guerre aux principes du bien, et qui ôtent au ciel et au soleil la force féconde, qu'ils communiquent à la terre. Ce sera sous le scorpion, que Typhon fera périr Osiris, et que se célébreront les fêtes tristes, qui annoncent le dépouillement de la Nature. Nous reviendrons sur cette idée bientôt, en exposant le système des deux principes, qui se combattent dans l'univers. Ici nous ne devons encore parler, que de ceux qui s'unissent pour tout produire.

L'équinoxe de printemps, autant desiré du navigateur, qu'il l'est de l'agriculteur, doit nous fournir aussi les astres, qui, avec le soleil, ouvrent la navigation, et qui exercent leur empire sur les mers. Ainsi nous verrons alors se précipiter dans les feux solaires, ou disparoître au couchant, et descendre avec le soleil au sein des eaux, les deux gémeaux, divinités tutélaires des navigateurs, connus sous le nom de Dioscures. Cette idée a été rendue allégoriquement par les Phéniciens dans leur cosmogonie, où on lit, « que le Dieu du temps ayant » jeté les fondemens de sa première » ville, les descendans des Dioscures » (2) construisirent des radeaux, et se » mirent en mer ». Ce sont aussi eux, qui s'embarquent avec Jason pour aller à la conquête du bélier à toison d'or, ou du bélier céleste, dont le lever du matin annonçoit l'entrée du soleil au taureau équinoxial, au lever du soir du serpentaire, qui prit aussi le nom de Jason, et qui, en aspect avec les Dioscures, fut regardé comme leur frère (3), ou comme frère des Cabires, par les mêmes Phéniciens. Les Rhodiens, grands navigateurs, ainsi que les Phéniciens (4), ne quittoient jamais le rivage, sans lui avoir fait un sacrifice, et ils l'invoquoient sous le nom de Phorbas (*n*). Ce Génie et les deux enfans gémeaux tenoient lieu à ces peuples de notre Saint Nicolas. Les Phéniciens en firent leur Cadmus, frère d'Europe, qui s'embarque pour chercher sa sœur, que Jupiter, sous la forme d'un taureau, marqué à l'épaule du disque de la lune, avoit enlevée, et qui fut placé aux cieux.

Je parlerai également d'Orion, placé vers les mêmes limites équinoxiales du printemps, sous ce même taureau, à la suite duquel il se lève, et dont on le fait naître. On le dit aussi fils de Neptune, à cause de sa grande influence sur les mers. Tantôt il annonçoit le calme, et tantôt la tempête (5). On trouvera dans Aratus l'énumération des constellations, dont les navigateurs tiroient des signes ou prognostics : tels sont l'autel, le Centaure, &c.

Le solstice d'été ne fut pas une époque moins importante du mouvement du soleil, que l'étoit l'équinoxe du printemps, sur-tout pour le peuple Egyptien, qui non-seulement y voyoit le terme de l'accroissement de la lumière et le *maximum* de l'élévation du soleil,

(2) Euseb. præp. Ev. l. 1, c. 10.
(3) Euseb. ibid.
(4) Hygin. l. 2. Diod. Sic. l. 5, c. 32.
(5) Germ. Cæs. in Orione.

comme tous les autres peuples, mais qui encore, y trouvoit fixé le retour d'un phénomène particulier à son pays, l'intumescence des eaux du Nil, et l'épanchement de ses mêmes eaux dans les campagnes, qu'elles alloient féconder, en y déposant un limon favorable à la végétation. La Nature pour eux paroissoit avoir choisi cette époque, pour détruire l'ancien ordre de choses, et préparer la terre à recevoir les germes d'une reproduction nouvelle. Le Nil, toujours rival du soleil dans sa marche, sembloit augmenter et décroître avec les jours, et en suivre la progression graduée, puisqu'il étoit au plus bas au solstice d'hiver, et qu'il se débordoit à celui d'été. La marche périodique du Nil se lia naturellement à celle du soleil, qui sembloit la régler; et le moment de l'arrivée de cet astre au point solstitial, étant celui de la descente du Nil dans les campagnes, fut choisi par les Egyptiens pour le commencement d'une année, qu'on appela l'année de Dieu (1), et période Sothiaque, du nom du soleil leur grand Dieu, et de Sothis, ou de la canicule, qui, par son lever du matin, fixoit cette époque si importante pour le peuple Egyptien. On l'appela aussi l'année ou la période héliaque, autrement dit, solaire; et l'année caniculaire, de la canicule, qui préside à son commencement. Elle étoit de trois cents soixante-cinq jours, sans intercalation, de manière, qu'au bout de quatre ans, ou de quatre fois trois cents soixante-cinq jours, qui font quatorze cents soixante jours, il s'en falloit d'un jour, qu'il y eût quatre révolutions complètes du soleil. C'est pour réparer cette erreur, que certains peuples ont fait de trois cents soixante-six jours la dernière de ces quatre années. C'est ce que nous appelons l'année bissextile. Les Egyptiens préférèrent de ne rien ajouter à l'année de trois cents soixante-cinq jours, qui, au bout de cent vingt ans, ou de trente fois quatre ans, se trouva en défaut de trente jours, ou d'un mois; c'est-à-dire, qu'il s'en falloit d'un mois, que les cent-vingt révolutions du soleil fussent complètes, quoiqu'on en comptât cent-vingt, ou cent-vingt ans, comme si elles l'étoient. Le commencement de la cent vingt-unième année ne se trouvoit donc plus répondre au solstice d'été, mais le précédoit d'un mois; en sorte que, quand le soleil arrivoit au point solstitial, d'où il étoit originairement parti, et où il devoit revenir, pour qu'il y eût réellement cent vingt ans, ou cent vingt révolutions complètes, on finissoit déja le premier mois de la cent vingt-unième année.

On sent que, si le commencement de l'année reculoit de trente jours tous les cent vingt ans, au bout de douze fois cent vingt ans, ou au bout de quatorze cents soixante ans, ce commencement d'année toujours en reculant revenoit au point solstitial, ou au point du départ primitif de la période. Alors le soleil n'avoit fait que quatorze cents cinquante-neuf révolutions, quoiqu'on en comptât quatorze cents soixante; il falloit donc encore un an pour qu'il en eût fait réellement quatorze cents soixante. Ce n'étoit donc qu'au bout de quatorze cents soixante-une années de trois cents soixante-cinq jours, que le soleil avoit exactement fait ses quatorze cents soixante révolutions, lesquelles sont, non pas de trois cents soixante-cinq jours en nombre précis et rond, comme on le supposoit, mais de trois cents soixante-cinq jours un quart réellement. Ce sont ces quarts de jours qui, répétés quatorze cents soixante-une fois, durant quatorze cents soixante-un an, donnoient trois cents soixante-cinq jours un quart, ou une révolution entière de moins sur les quatorze cents soixante-un an, que l'on comptoit. Il y avoit bien quatorze cents soixante-

(1) Censor. de Die Nat. c. 18.

une fois trois cents soixante-cinq jours d'écoulés; mais quatorze cents soixante-une fois ces trois cents soixante-cinq jours ne faisoient pas quatorze cents soixante-une années de trois cents soixante-cinq jours un quart, ou véritablement quatorze cents soixante-une révolutions complètes du soleil.

C'est cette période de quatorze cents soixante-une années de trois cents soixante-cinq jours, qui ramenoit le commencement de l'année solaire au point solstitial, au lever de Sirius, après quatorze cents soixante révolutions complètes, que l'on appela en Egypte la période sothiaque, et dont on fixa le départ au solstice d'été, d'abord occupé par le lion, et ensuite par le Cancer; sous lequel est placé le grand chien Sirius, qui ouvroit la période. C'étoit à cette néoménie solstitiale, accompagnée du lever de Seth, ou de la canicule, dit Porphyre (1), qu'ils fixèrent le commencement de l'année, et le commencement de la génération de toutes choses, et comme l'heure natale du monde.

Comme les Egyptiens ont attaché au Nil une grande opinion de divinité, et que la plûpart de leurs cérémonies religieuses avoient leur fleuve pour objet, on sera fort attentif dans l'examen de leurs fables, et des monumens de leur culte, à considérer les constellations, qui, par leur lever ou par leur coucher, se lioient aux signes, dans lesquels le soleil, et même la lune nouvelle ou pleine se trouvoient alors placés tous les ans. Car Sirius n'étoit pas le seul, qui déterminât cette époque. Le fleuve du verseau, et l'homme qui tient l'urne, d'où il s'échappe, et que les Grecs appellent Deucalion (2), mérite d'être remarqué, puisque, placé en opposition avec les signes du solstice d'été, qu'occupoit le soleil, il ouvroit le soir la marche de la nuit, et recevoit la lune pleine au milieu de sa coupe. On verra dans cette fonction l'origine de la fable Egyptienne, qui suppose (3), que par le mouvement de ses pieds, cet homme fait gonfler le Nil, et le pousse hors de ses bords.

Au-dessus de lui et avec lui, montent les pieds du Pégase, qui font jaillir l'eau de la fontaine, où vont boire les Muses; allusion faite, soit au Nil, soit à l'eau du verseau, qui représente ce fleuve, et qui s'élève toujours sur l'horizon avec le Pégase, tandis que l'homme, qui tient l'urne, d'où elle s'épanche, monte aux cieux sous le nom de Ganymède, ayant sur sa tête l'aigle, qui enleva dans les airs ce jeune fils de Tros. On voit comment toutes ces fables se lient aux apparences Astronomiques.

Cette urne elle-même trouvera sa place avec le lion, parmi les monumens du culte Egyptien relatifs au débordement du Nil. En effet, les Egyptiens, suivant Horus-Apollon (4), un de leurs grammairiens, qui nous a donné l'explication de plusieurs de leurs symboles hiéroglyphiques, avoient choisi, entre autres emblêmes caractéristiques du débordement du Nil, « le lion et » l'urne, ou trois urnes. Le lion, dit » Horus-Apollon, désignoit le signe, » que parcourt le soleil, lorsqu'il pro- » duit le débordement du Nil. Car, » durant tout le temps qu'il parcourt » ce signe, la hauteur des eaux du » fleuve devient double. C'est pour » cela, que ceux qui sont chargés de » veiller à la décoration des temples, » ont soin d'orner de têtes de lion les » tuyaux des fontaines sacrées. Encore » aujourd'hui, continue cet auteur, » tous ceux qui adressent au ciel des » prières, pour obtenir une inondation » abondante, ont soin de se munir de » figures, qui représentent l'image du » lion ». Plutarque, dans son Traité d'Isis, donne la même origine aux

(1) Porph. de Antr. Nymph. p. 284.
(2) Hyg. l. 2.
(3) Theon. ad Arat. p. 136.
(4) Hor. Apoll. l. 1, c. 21.

figures de lion, si multipliées en Egypte (1), et au culte public rendu à cet animal par les Egyptiens, ainsi qu'au chien céleste, qui, comme le lion, auquel il s'unit, est censé avoir la propriété d'attirer le Nil hors de son lit; ce qui le fit appeler hydragogue. Tout ceci confirme bien les rapports, que Lucien (2) établit entre le culte des animaux en Egypte, et celui des signes célestes. On ne dira pas, que le chien et le lion ont été placés dans le ciel par les Egyptiens, parce qu'ils les adoroient comme des divinités, qui avoient la propriété de faire déborder le Nil. Car on ne remarque rien, ni dans le lion, ni dans le chien, qui ait rapport à cette fonction. Elle n'appartient qu'au lion et au chien des constellations, qui se trouvoient unis au soleil tous les ans, lorsque le phénomène du débordement se reproduisoit. C'est donc l'image vivante du chien et du lion célestes, qui a été transportée dans les temples d'Egypte, et placée sur la terre, et non pas l'effigie de ces animaux, qui a été consacrée aux cieux. La fonction, qu'on leur attribuoit, et qui ne peut convenir qu'aux astres, dans le système des peuples livrés à l'Astrologie, décide la question en faveur des animaux célestes, comme types originaux des animaux sacrés nourris dans les temples.

Ce que nous avons dit du chien céleste, nous le dirons de l'hydre céleste, qui se lève entre le chien et le lion, et qui concourt comme eux aux mêmes effets, c'est-à-dire à l'épanchement des eaux du Nil. Elle a dû se lier aux mêmes phénomènes; et entrant comme cause dans cet effet, elle a dû fournir la matière des fictions sur le solstice et sur le débordement des eaux, et composer la parure et la forme d'une partie des attributs des divinités solstitiales. On y trouvera l'origine de l'immense étendue, qui a été donnée à cette constellation, et de la dénomination de Nil, que lui donnèrent les Egyptiens (3). Elle se développe sous trois signes, en sorte, que sa tête montant avec le cancer, sa queue ne finit de monter qu'avec l'extrémité des pieds de la vierge, et même le commencement de la balance, un instant avant que le centaure vienne à paroître. Théon voit dans ce long développement une mesure exacte du débordement du Nil, qui dure tout le temps que le soleil parcourt la partie du Zodiaque, qui se trouve placée sur elle, et qui monte sur l'horizon, et passe au méridien avec elle; ce qui donne environ trois mois, ou quatre-vingt-dix jours du Zodiaque. Peut-être est-ce-là ce qui l'a fait appeler l'hydre aux cent têtes en nombre rond. Au moins c'est, suivant Théon, cette correspondance avec la durée du débordement, qui la fit appeler le Nil par les Egyptiens. C'est cette fameuse hydre, dont triompha Hercule, après avoir vaincu le lion de Nemée. C'étoit son deuxième travail. Nous en ferons usage, dans l'explication des douze travaux de ce héros, par l'Astronomie, et par la course du soleil dans les douze signes, à partir de l'ancien signe du solstice, le lion céleste.

La constellation, qui porte le nom d'Hercule, et celui de Prométhée, et qui, le matin par son coucher, fixoit le commencement de l'année Egyptienne solstitiale, et celui du débordement, fixera notre attention, comme ayant dû se lier aux fictions sur l'année solstitiale, et sur le débordement. On verra sur le champ, dans la fable d'Osiris ou du soleil, qui voyage dans toutes les contrées de l'Univers, pourquoi tandis que ce héros s'avance vers les contrées brûlantes de l'Ethiopie, le Nil se déborde, et inonde principalement la partie de l'Egypte, où régnoit Prométhée (4), qui pensa en mourir; et

(1) Plut. de Isid. p. 365, 366.
(2) Lucian. de Astrol. p. 986.
(3) Theon. p. 150.
(4) Diod. Sic. l. 1, c. 19.

pourquoi il donna à ce fleuve le nom d'aigle, ou de vautour de Prométhée, c'est-à-dire de la constellation, qui suit l'Hercule céleste dans son coucher, durant le débordement, et qui reparoît le matin avec lui au bout d'environ trois mois, lorsque le Nil rentre dans son lit. C'est sans doute ce qui donna lieu de dire, que ce fut cet Hercule, qui vint repousser le fleuve, et le fit rentrer dans ses limites. Diodore lui-même a remarqué, qu'il y avoit des rapports entre cette fable et celle du vautour de Prométhée, celui que les anciens ont dit être placé aux cieux, ainsi que Prométhée, ou l'*Ingeniculus*, qu'accompagne toujours son vautour.

Cette même constellation s'appelle *Testudo*, ou la lyre; et on dit, que Mercure avoit formé sa lyre de l'écaille d'une tortue, que le Nil en se retirant laissa sur ses bords; autre allusion à l'époque du temps où elle se lève à la suite d'Hercule, après la retraite des eaux du fleuve. Hercule lui-même, ou la constellation, qui porte ce nom et les attributs de ce Dieu, n'est peint agenouillé, que parce que c'étoit en se couchant qu'il fixoit le solstice d'été, ou l'arrivée du soleil au lion, qui occupoit ce point. Il a pour arme, dans son effigie céleste, la massue, et pour manteau la peau du lion, parce qu'on peignoit avec ces attributs Hercule lui-même, ou le soleil arrivé au lion, terme de sa plus grande force. La massue étoit l'emblême de cette force, et le lion étoit l'animal céleste auquel il étoit uni, et son domicile, comme nous le dirons bientôt.

Ainsi la constellation figurée aux cieux sous cette forme paroît avoir été groupée sous la figure symbolique, qui représentoit le véritable Hercule, le soleil du solstice d'été. Le soleil est le héros, et la constellation son image, placée dans la partie du ciel ou sur les étoiles, qui, le matin par leur coucher, annonçoient l'entrée du soleil au lion céleste, celui des signes qui répondoit au premier mois de l'année, lorsqu'elle partoit du solstice d'été.

Voilà pourquoi les Grecs attribuoient à ce héros l'établissement de leur période olympique, laquelle partoit du solstice d'été, ainsi que la célébration des jeux ou fêtes solaires, qui tous les quatre ans avoit lieu à cette même époque. On distribuoit aux vainqueurs la palme, qui n'étoit point une production du pays, mais qui croît en Orient sur les côtes de Phénicie, où Hercule, autrement le soleil solstitial, recevoit un culte, dont l'origine remontoit à une très-haute antiquité; ce qui annonce assez, que les Olympiades des Grecs étoient une institution étrangère, qu'ils avoient adoptée avec le culte d'Hercule. La palme étoit aussi un symbole relatif aux mouvemens célestes, et à l'Astrologie (1). Ces combats ou exercices gymniques, qui avoient lieu dans cette fête solstitiale, devoient coincider avec la pleine-lune, qui arrivoit près du solstice (2). Cette planète elle-même prenoit le nom d'Olympias, nom tiré de sa course dans le cercle du Zodiaque, appelé cercle olympique. La lune, à l'époque à laquelle le lion répondoit au solstice d'été, et où l'on fixoit le premier travail d'Hercule, étoit pleine au verseau, ou au septième signe, à partir du lion. C'est-là ce qui a sans doute fait lier au septième travail d'Hercule, qui tombe précisément sur ce signe, la fiction de l'établissement des jeux olympiques par ce héros, sur les bords de l'Alphée. On peut voir dans Diodore-de-Sicile les détails de cette institution, et les victoires que remporta Hercule, qui le premier voulut y combattre. Ce rapport entre le lieu de la pleine-lune, au septième signe, au moment où tous les ans se

(1) Clem. Alex. Strom. l. 6, p. 633.

(2) Pet. Rat. Tem p. l. 2, part. 1, c. 5. Syncell.

livroient les combats olympiques et la tradition, qui lie cette institution au septième travail d'Hercule, dont la première victoire est celle qu'il remporta sur le lion, qui est dans nos constellations, mérite d'être remarqué, et deviendra une nouvelle preuve de notre explication des douze travaux d'Hercule par l'Astronomie.

On conçoit aisément, que si tous les quatre ans on eût compté une petite période, appelée olympiade, au bout de trois cents soixante-cinq et un quart de semblables périodes, on auroit eu une très-grande période de quatorze cents soixante-un ans, absolument égale à la période sothiaque, en supposant néanmoins, que ses élémens fussent l'année solaire de trois cents soixante-cinq jours; et alors la période olympique auroit été calquée sur la période sothiaque. Mais cette discussion est étrangère à notre sujet, et nous conduiroit trop loin, d'autant plus qu'il nous semble, qu'il y avoit une combinaison du mouvement des deux astres, et que cette période étoit luni-solaire.

Si nous en croyons Censorinus (1), ils ajoutoient à l'année un jour tous les quatre ans; ce qui devoit donner, dans notre hypothèse, pour une olympiade, quatorze cents soixante-un jours, partagés en quatre parties ou années communes, dont trois auroient été de trois cents soixante-cinq jours, et la quatrième de trois cents soixante-six, comme nos années bissextiles. En cela, ils auroient différé des Egyptiens, qui n'ajoutoient pas ce jour, et qui laissoient courir leur année vague. Cette période étant une année civile, comme la période Egyptienne, elle servoit à fixer les dates chronologiques.

Mais revenons à notre quatrième époque de commencemens d'année, ou à celle qui partoit de l'équinoxe d'automne, lorsque la Nature avoit consommé le grand ouvrage de la végétation, et que la terre, dépouillée de récoltes et de fruits, ouvroit son sein aux semences, que le printemps suivant devoit faire éclore, et recevoit le dépôt précieux des espérances du laboureur. C'étoit alors que les Pléïades, ou les étoiles indicatives du labourage et des semailles (2) rappeloient l'homme à un nouveau travail, dont il ne devoit recueillir les fruits que l'été suivant, et l'attachoient de nouveau à la terre, non plus, comme au printemps, par des jouissances, mais par des fatigues et des sueurs. Il paroît, que les Juifs avoient une de leurs années fixée à cette époque, année que le père Petau appelle leur année civile et lunaire (3), tandis qu'il appelle leur année religieuse, celle qui commençoit au printemps ou au mois Nisau, lorsque le soleil avoit atteint le signe de l'agneau. On fera sur ce commencement d'année les observations que nous avons faites sur les trois autres. On examinera et les signes du Zodiaque, qu'occupoient le soleil et la lune pleine ou nouvelle, et les constellations extrazodiacales, qui, par leur lever ou leur coucher, soit le matin, soit le soir, se lioient à ces signes, en marquoient les divisions, et fixoient cette époque du mouvement du soleil et de la lune, et de la marche du temps comparée avec celle de la végétation sur la terre.

Non-seulement les Pléïades et le taureau, près desquels la lune de l'équinoxe d'automne étoit pleine, mais encore la couronne boréale, qu'Ovide appelle *Libera*, ou Proserpine, fille de Cérès, ainsi que le serpentaire (*ooo*), Carnobuta, Roi des Gètes, qui donna l'hospitalité à Cérès, et qui fut placé par elle aux Cieux, avec un des serpens de la Déesse, toutes constellations voisines du lieu où le soleil et la lune d'automne

(1) Censorin. de Die Nat. c. 18.
(2) Theon. p. 135.

(3) Petav. Rat. Temp. part. 2, l. 1, c. 6.

étoient en conjonction, fixeront principalement l'attention de celui qui cherchera à expliquer les fictions relatives à ce commencement d'année, soit chez les Juifs, soit chez les autres peuples, qui ont eu des commencemens d'année en automne. Tels étoient ceux, qui avoient des années de six mois, d'un équinoxe à l'autre, et qui avoient séparé, comme la Nature, la révolution du soleil, et la marche progressive de la végétation en deux parties, dans le sens où elles forment le contraste le plus sensible, soit dans les rapports d'excès de durée des jours sur les nuits, et des nuits sur les jours, soit par le changement de face pour la terre, tour à tour féconde et stérile, ornée ou dépouillée de toute parure. Ces limites sont les points équinoxiaux.

On trouvoit en Syrie, chez les habitans d'Antioche, une Ere ou période, qui commençoit aussi vers l'équinoxe d'automne (1). Ainsi nous avons des exemples de commencement d'années aux quatre grandes époques du mouvement du soleil, et du commencement des saisons, conformément à ce que Ptolemée et Julien nous avoient annoncé plus haut ; et nous venons de voir, quelles observations il étoit important de faire sur les lieux du soleil et de la lune, et sur leurs rapports avec les signes et les constellations dans ces quatre époques.

Il nous reste encore une distinction à faire sur le départ de l'année ; c'est celle de l'heure, à laquelle on la faisoit commencer. Si c'est le matin, au lever du soleil, ou le soir à son coucher, les aparences sont à-peu-près les mêmes ; mais si c'est à minuit, elles ne le sont que pour le signe, qu'occupe le soleil, et non pas pour les constellations, qui se lèvent ou se couchent au moment du départ de la période. Il faut donc alors mettre le signe, qu'occupe le soleil au méridien inférieur, pour avoir l'état du ciel à minuit, si c'est à minuit, que commence l'année et le jour, comme chez les Romains et chez nous, ainsi que chez les premiers Chrétiens. C'est par-là qu'on verra que, si on met au méridien inférieur le signe du capricorne, consacré à Saturne, et qu'occupoit le soleil du temps de Numa, on apercevra au bord oriental une première étoile, qui annonce l'année, près des pieds de la vierge céleste ; c'est celle que Plutarque appelle Janus. Avec elle monte aussi le vaisseau céleste, qui fut empreint avec la tête de Janus sur la monnoie Romaine. Cette même vierge étoit représentée, dans les anciennes sphères, avec un jeune enfant, qu'elle allaitoit, et qu'on appeloit Jesus et Christ ; et dès-lors, nous aurons le mot de l'énigme de la fable des Chrétiens, sur le Dieu du jour et de l'année, qui naissoit dans les chastes flancs d'une vierge à minuit, au lever d'une étoile, qu'observoient les Mages.

Si c'est le matin, on observera les astres, qui se lèvent immédiatement avec le soleil, et semblent conduire son char. Tel paroît le cocher céleste, où l'on plaça Phaéton, fils du Soleil, et qui prit les rênes de ses chevaux, d'après un défi d'Epaphus, fils d'Io, ou de la Déesse qui siège au taureau, sur lequel le cocher est placé. On y verra une allusion manifeste à la fonction de guide des chevaux du soleil, que remplit cette constellation tous les ans, lorsque le soleil arrive au taureau, ancien signe équinoxial du printemps. On y trouvera aussi l'origine de la fiction sur ses malheurs dans son coucher, qui est accompagné de celui de l'Eridan céleste, au-dessus duquel il plane, et qui descend au sein des flots avec lui, au moment où monte sur l'horizon ce fameux scorpion, qui effraya les chevaux de Phaéton, et causa sa chûte dans les eaux du fleuve, qui est au-dessous de lui.

(1) Petav. Rat. Temp. part. 2, l. 3, c. 14.

J'en dirai autant de Persée, placé dans les limites du même équinoxe, et qui fait coucher la vierge et la queue de l'hydre, qui se trouve au bord occidental avec la tête de la vierge, moment où le sabre de Persée paroît sur l'horizon. C'est cette tête coupée et entortillée des replis de l'hydre, que l'on mit ensuite dans la main de Persée, sous le nom de la tête de la fameuse Méduse.

Si c'est sur l'année solstitiale, qui commençoit au matin, qu'on a des observations à faire, on remarquera principalement les deux chiens, Sirius et Procyon, et la tête de l'hydre à l'Orient, et au couchant la constellation d'Hercule, chef de l'année solaire, et héros des douze combats.

Si c'est sur une époque du soir de l'année solstitiale, on observera le verseau, et le cheval Pégase. Si, au contraire, il s'agit d'un commencement au soir de l'année équinoxiale, on considérera encore l'Hercule céleste, mais au bord oriental, ainsi que le Serpentaire, Cadmus, Jason, Esculape, &c. Toutes ces distinctions pourront avoir lieu pour différens peuples, et pour différens siècles.

La période sothiaque, ou l'année de Dieu, année vague, mais grande chez les Egyptiens, commençoit au solstice d'été le matin. Comme les Egyptiens eurent plusieurs années, conséquemment ils durent avoir plusieurs commencemens de révolutions, soit solaires, soit lunaires. Ils eurent un commencement d'année au soir, puisqu'ils comptèrent du soir le commencement du jour, suivant Isidore de Séville (1). Les Arabes et les Mahométans (2), au rapport de M. Hyde, prennent aussi le coucher du soleil pour le commencement de leur jour, qui finit au coucher du soleil suivant. D'autres peuples le comptent d'un matin à l'autre, tels que les Babyloniens (3). Les Athéniens, au contraire, comptoient le jour d'un soir à l'autre (4). Ainsi faisoient les Gaulois, qui se disoient tous descendans de Pluton (5), ou de la constellation du serpentaire, qui, le jour de l'équinoxe de printemps, fixoit le départ de la nuit par son lever du soir, et en automne, celui du jour par son lever du matin. C'étoit à minuit (6), comme nous l'avons déja dit, que les Romains fixoient le commencement de leur jour civil.

Toutes ces différences sont bonnes à observer dans l'explication des allégories sacrées des différens peuples, sur le temps et sur les astres, qui en fixent le commencement et les principales divisions. On trouvera dans Censorinus les détails nécessaires sur les différentes périodes célestes, et sur les points de leur départ et de leurs divisions chez les diverses nations. Nous y renvoyons le lecteur.

Nous ne parlerons pas des autres petites divisions, telles que celles des heures, au nombre de vingt-quatre, qui se partagent le jour et la nuit, ou la totalité de la révolution du ciel chaque jour. On observera seulement, qu'on a quelquefois appliqué au jour la division des âges, qui fut appliquée à l'année, et qu'on le peignit comme un enfant à son lever, comme un homme à son midi, et comme un vieillard à son coucher. C'est la peinture que Martianus-Capella (7) fait du Dieu-Soleil, qu'il introduit dans le sénat des Dieux, et à qui il donne une grande partie du costume, que Jean, dans son Apocalypse, donne au Génie lumineux, qu'il appelle le fils de l'homme, et qu'il place au milieu des sept chandeliers, ou des sept grands flambeaux de la Nature, sur lesquels il répand sa lumière. Comme les saisons, le jour fut une divinité chez

(1) Isid. Orig l. 5, c. 10.
(2) Hyd. Vet. Pers. Relig. c. 17, p. 213.
(3) Plin. l. 2, p. 77.
(4) Macrob. l. 1. Sat. c. 3.
(5) Cæs. de Bell. Gall. l. 6, c. 17.
(6) Macrob. Saturn. l. 1, c. 3.
(7) Martian. Capel. de Nupt. Phil. l. 1, c. 4 & 5.

les anciens (1), et il eut ses initiés et ses mystères, dans lesquels on peignoit son enfance et la gradation de ses âges, comme nous l'avons vu plus haut. Car c'est à la lumière et à la durée du jour, et non pas au soleil, qui est constamment le même, qu'on peut appliquer ces alternatives d'accroissement et de diminution, d'enfance et de virilité. Martianus-Capella ajoute, que, suivant quelques-uns, on le faisoit changer douze fois de forme, c'est-à-dire autant de fois que le jour avoit d'heures, l'année de mois, et le Zodiaque de signes.

On ne peut guères douter, que les formes du soleil et du jour n'aient varié, dans les attributs du soleil de chaque mois. Les changemens, que nous avons vu qu'il subissoit dans les peintures, qui le représentoient dans les quatre principales époques du mouvement annuel, en sont la preuve, ou au moins nous conduisent, par une induction fort naturelle, à le croire. Jamblique d'ailleurs nous assure, que le soleil étoit censé prendre des formes nouvelles, dans chacun des douze signes, et qu'il en changeoit avec les heures ou les saisons (2), comme si sa divinité subissoit ces changemens, à raison des lieux où elle est reçue. Il nous apprend, que l'administration du monde et le gouvernement de la Nature élémentaire, dans laquelle s'opèrent toutes les générations, est remis à deux puissances, dont l'une est le Dieu-Soleil, dont nous venons de parler, et dont nous avons suivi la marche aux principales époques de l'année, et l'autre la lune, dont nous allons maintenant parler.

La lune, ne donnant que de la lumière, sans aucune espèce de chaleur, auroit dû naturellement paroître étrangère à l'action créatrice du soleil, et ne partager avec lui, que la fonction de distribuer le temps aux mortels, et de mesurer les douze principales portions de l'énergie solaire, à chaque révolution. La saine physique aujourd'hui a réduit à-peu-près là toutes ses fonctions, si ce n'est à l'égard des marées, dont on la croit cause, sans qu'on soit encore bien d'accord sur la manière dont elle agit, soit par pression sur les mers, soit par attraction. Cette dernière manière d'agir nous paroît la plus vraisemblable, et s'accorde mieux avec le système général du monde, dont l'attraction est le grand ressort. Mais autrefois elle gagna, comme ses prêtres, à l'ignorance des hommes, qui lui firent honneur d'une foule d'opérations, dont elle ne se mêloit guères, et qui lui assignèrent bien des qualités, qu'elle n'avoit pas.

On avoit attribué au soleil la sécheresse et la chaleur du jour; on attribua à la lune la fraîcheur et l'humidité de la nuit, qu'elle éclairoit, au lieu d'y voir tout simplement l'effet de la retraite du soleil, et celui des vapeurs, qu'il avoit élevé le jour, et qui retomboient la nuit. La lune fut humide, comme le soleil étoit chaud; et c'étoit le principe humide, qui, mêlé à la chaleur, ou au principe ignée, organisoit tous les corps, dont la terre fournissoit la matière. La lune fut donc associée au soleil, dans le grand ouvrage des générations, et tint en commun avec lui le sceptre de la Nature. Joignez à cela une considération, dont nous avons déja parlé ailleurs; c'est que les hommes sont toujours disposés à prendre les signes pour des causes, et que la lune, renfermant dans une période de vingt-neuf jours une foule d'effets produits par le soleil régulièrement tous les ans, à-peu-près aux mêmes époques, et durant le même intervalle de temps, fut censée coopérer à la formation de tout ce qui naissoit, croissoit, ou mûrissoit pendant sa petite période.

Telle est l'origine de la grande fortune, que la lune a faite dans l'opinion des anciens peuples, et dont elle con-

(1) Procl. in Tim. l. 4, p. 248 & 251.

(2) Jamblich. de Myster. c. 37. Ibid. c. 39.

serve encore quelques traces dans l'esprit du peuple, et sur-tout de l'habitant des campagnes, qui lui attribue au moins autant d'influence qu'au soleil. Cette opinion, qui n'est plus aujourd'hui qu'un préjugé de l'ignorance, faisoit autrefois partie de la science des Philosophes ou des Sages de l'antiquité. Nous devons donc en tenir compte, dans l'explication de leurs fables, lorsque la lune en est l'objet, ou qu'elle y entre pour quelque chose; car tout n'est pas sagesse chez les Sages, et leurs erreurs entrent au moins pour moitié dans leur réputation.

Haly, dont nous avons donné l'extrait d'un passage sur le soleil (1), continue l'éloge de ce Dieu, et passe ensuite à celui de la lune. « Nous avons, dit-il, fait » voir comment le soleil, lumière de » la Nature, et modérateur du monde, » change la température des saisons, » soit en montant, soit en descendant » le long du Zodiaque, comment il pro- » duit la salubrité du printemps, les » chaleurs de l'été, les fruits, dont se » charge l'automne, et les neiges et les » frimats, qui couvrent la terre pen- » dant les hivers. A sa suite marche » la lune, flambeau moins lumineux, » Reine du monde, et qui influe plus » qu'aucune autre planète sur les chan- » gemens, qu'éprouvent les corps. La » lune, dans les progrès d'accroisse- » ment et de diminution dans sa lu- » mière, imite la vie humaine, dans la » succession de ses quatre âges, en ce » qu'elle semble naître, croître, dé- » croître, et mourir, suivant qu'elle » s'approche ou s'éloigne du soleil (*ppp*).

» La lune est auprès du soleil, comme » un grand algnasil auprès de son Roi, » qui lui donne une grande puissance, » l'élève en dignité, et se l'attache. » Car le soleil gouverne la lune, » qu'il remplit de sa lumière et de sa » force (2), jusqu'à ce qu'elle se trouve » en opposition avec lui. C'est alors » qu'il lui résiste, et qu'il lui retranche » sa lumière par degrés, comme il la » lui avoit prêtée. C'est la lune qui em- » bellit les étoiles, ou éclipse leur lu- » mière, en traversant la route azurée » où elles sont semées. Sa nature est » le froid-humide. Elle est la reine et » l'arbitre souveraine des nuits. Elle » exerce sa puissance sur les mers, » dans le flux et le reflux. Suivant » qu'elle croît, ou qu'elle décroît, les » corps soumis à son action éprouvent » les mêmes alternatives. Elle est une » des trois planètes, qui distribuent les » pluies, et qui décident de l'abondance » ou de la stérilité de la terre. Elle » influe sur la formation des fœtus des » animaux et de l'homme, depuis le » premier mois de la conception, jus- » qu'au septième. Elle modifie son ac- » tion à raison des signes, dans lesquels » elle se trouve. C'est un roi grand et » puissant, durant tout le temps qu'elle » parcourt le bélier céleste, &c. »

L'auteur peint les caractères différens, que la lune prend dans les différens signes du Zodiaque, auxquels elle s'unit dans ses différentes stations. Nous ne le suivrons pas, parce que ces détails appartiennent plus à l'Astrologie judiciaire, qu'à l'Astrologie sacrée. Quant aux caractères, que nous venons d'extraire, ils pourront trouver leur application dans plusieurs fictions sacerdotales sur cet astre, sur-tout considéré sous son nom fameux d'Isis. Telles sont les fables consignées dans le onzième livre d'Apulée, et dans Plutarque, qui a fait un Traité entier, intitulé du nom de cette Déesse.

Julius-Firmicus n'est pas moins pompeux, dans la description qu'il nous donne des apparences, des formes, des conjonctions, des influences de la lune, et en général, de tout ce qui a rapport à la puissance de cette divinité : ce sont ses expressions. Il assure, qu'il a puisé tout ce qu'il va en dire, dans les livres attri-

(1) Voyez ci-dessus.

(2) Haly, ibid. p. 7.

bués à Mercure, et à Esculape, qui reçut ses leçons; à Pétosyris, et à Nécepso, qui les commentèrent (1), à Orphée, à Critodème, et en général, à tous les amateurs de cette science, dont il a rassemblé, comparé et discuté les principes, avant de les faire connoître aux Romains. C'est ici qu'il nous dit, que toute la substance du corps humain est soumise à l'action impérieuse de cet astre, depuis le moment où le souffle de l'ame divine vient animer la matière du corps; que cette partie du feu sacré, qui descend dans la matière, et s'y enchaîne par la génération, ne s'y attache, qu'autant que le corps est suffisamment organisé pour le contenir, et pour que l'ame et le corps aient entre eux ces rapports, qui facilitent le développement de l'activité du feu divin, qui doit gouverner cette portion de matière, et en faire un tout parfait, résultant de l'assortiment de ces deux natures; d'où suit la nécessité de connoître ce que le corps humain tient de la lune, et ce qui est soumis à ses influences et à sa puissance. Car nos corps éprouvent en eux les alternatives d'accroissement et de diminution, que subit la lumière de la lune. L'auteur cite pour exemple l'action de la lune sur la moëlle de nos os, laquelle éprouve les périodes d'augmentation et de diminution, qui se manifestent dans le croissant et le décours de la lumière de cet astre.

Nous rougissons de rapporter ces ridicules préjugés; mais enfin, comme ils ne sont pas seulement ceux de Firmicus, mais encore ceux de tous les anciens, nous avons cru devoir les rapporter, ne fût-ce que pour donner une idée de la mauvaise physique, qui se lie souvent aux opinions religieuses de l'antiquité. C'est d'après cela que Firmicus conclut, que toute la substance du corps humain est gouvernée par la providence de cette divinité. Il prétend, qu'elle renferme en elle le principe de génération et de destruction, qui se développe dans tous les corps sublunaires. Placée dans la partie inférieure des sept couches planétaires, et dans le voisinage de la terre, c'est elle qui exerce sur celle-ci et sur les élémens, mis en activité pour la génération, le plus grand empire. Elle parcourt le ciel avec une célérité incroyable, s'approche successivement des différentes étoiles, dont elle rassemble les influences variées, qu'elle répand ensuite sur les corps sublunaires. De-là vient la nécessité de l'observer dans ses appulses, près des différents astres, et sur-tout dans ses diverses phases, lorsqu'elle se montre à nos yeux, tantôt pleine, tantôt en quartier, ou coupée également en deux par la ligne qui sépare la lumière des ténebres, qui partagent entre eux son disque; tantôt en croissant ou échancrée, et tantôt sous la forme oblongue de l'Ellipsoïde: enfin, lorsqu'elle vient à se cacher dans sa conjonction avec le soleil (2); car ce sont-là toutes les formes, par lesquelles la lune passe dans chacune de ses révolutions autour du Zodiaque, ou pendant chaque mois, et qu'il est important d'observer.

On ne peut pas douter, que les phénomènes des différentes phases de la lune, dont Firmicus vient de recommander l'observation, n'aient fixé l'attention des hommes, et sur-tout de ceux qui voyoient dans la lune une divinité, qui le disputoit presque au soleil en gloire et en puissance, et qui partageoit avec lui l'empire de l'Univers. Ils durent donc la peindre sous différentes formes, et lui donner différens noms, dans ces diverses phases, comme ils avoient fait pour le soleil, dans les diverses saisons.

Les alternatives d'accroissement et de diminution de lumière dans la lune, pendant chaque mois, correspondoient

(1) Firm. Præf. ad. l. 4, p. 84.

(2) Ibid. Firm. l. 4. præf.

en quelque sorte à celles qu'éprouvoit la terre, ou le jour, durant l'année solaire. Car elle avoit sa lumière naissante et croissante, jusqu'à la pleine-lune, qui étoit comme son solstice, ou son *maximum* de lumière, et ensuite sa lumière décroissante et finissante à la conjonction où arrivoit le *maximum* des ténèbres, qui couvroient alors tout son disque. Dans les quadratures, on avoit une image des équinoxes; car alors les ténèbres et la lumière partageoient également entre eux le disque visible de la lune, comme ils faisoient à l'égard de la terre aux deux équinoxes. Après une quadrature, la lumière l'emportoit sur les ténèbres, jusqu'à l'autre quadrature, après quoi c'étoient les ténèbres qui triomphoient, jusqu'à la quadrature suivante.

Ce combat successif de la lumière et des ténèbres sur le disque lunaire, vainqueurs et vaincus tour à tour, ressembloit exactement à ce qui se passoit sur la terre par l'action du soleil, et par l'effet de ses voyages d'un solstice à l'autre. La lune, ou la révolution lunaire, autrement dit le mois, présenta les mêmes périodes de lumière et de ténèbres que l'année, et put être l'objet des mêmes fictions religieuses. Cette remarque pourra trouver son application dans l'interprétation des fables sur Isis, sur Nephté sa sœur, sur Diane, et sur Hécate, ou sur la lune, connue sous différens noms, et peinte avec différens attributs.

C'est cette ressemblance des phénomènes, que la lumière solaire produisoit dans la lune, avec ceux qui avoient lieu sur la terre, qui fit dire, que la lune étoit une terre aérienne (1). Comme c'étoit à elle que se terminoit l'empire de la lumière sans mélange, et où commençoit celui de la lumière mêlée aux ténèbres (2), elle fut donc sous ce rapport comparée à la terre; car elle seule de tous les astres paroissoit altérée par le mélange des ténèbres, qui avoient été précipitées dans le Tartare, ou dans le vaste espace, qui s'étend depuis la lune jusqu'à la terre. « Au-dessus de la » lune, dit Pline (3), tout est pur, et » rempli d'une lumière éternelle. Là se » termine le cône d'ombre, que pro- » jète la terre, et qui produit la nuit; » là finit donc le séjour de la nuit et » des ténèbres; là s'étend la surface de » l'air, et finissent ses couches les plus » élevées; et aussi-tôt on entre dans la » plus pure substance de l'Ether (4). »

Nous avons vu également Ocellus de Lucanie tracer dans la sphère de la lune la ligne de séparation, entre la partie impassible du monde, et celle qui change sans cesse (5); entre les êtres immortels, et les êtres mortels; et fixer au-dessus la tranquille habitation des Dieux, qui règnent au sein de la lumière éternelle. De-là vint, que les anciens placèrent leur Elysée et le séjour des bienheureux (6) dans la partie de la lune opposée à celle que nous voyons, et qui, formant comme la base de l'Ether, regarde le ciel et les astres (7), tandis qu'ils appelèrent séjour de Pr serpine et d'Hécate, et lieu du supplice des ames la partie inférieure, c'est-à-dire celle qui nous regarde et qui plonge dans le cône d'ombre, qui s'étend depuis la terre jusqu'à la lune, et où règnent les ténèbres et la discorde (8), qui ne peuvent s'élever plus haut.

Ces réflexions, et plusieurs autres encore, que fournit Plutarque dans son Traité sur la face apparente de la Lune, ou sur l'espèce de figure qu'on croit y voir, auront leur place dans notre explication de cette partie des mystères, qui traitoit du sort des ames après la mort. C'est-là que cette théorie mystique aura tout son développement. Revenons aux phases et aux propriétés de la lune, et

(1) Macrob. Som. Scip. l. 1, c. 11, c. 19.
(2) De Isid. p. 369.
(3) Plin. Hist. Nat. l. 2, c. 10.
(4) Macrob. Som. Scip. l. 1, c. 21.
(5) Ci-dessus, l. 2, c. 2.
(6) Plutarch. de Facie in Orbe Lunæ. p. 944.
(7) Macrob. Som. Scip. l. 1, c. 19.
(8) De Isid. p. 369 — 373.

aux formes qu'elle prenoit dans les différens lieux du Zodiaque, et aux principales époques de son mouvement chaque mois.

« Celui de tous les astres, dit Pline (1), » qui a le plus étonné tous les hommes, » c'est sans contredit la lune, l'astre le » plus voisin de la terre, et qui a des » rapports plus directs avec elle; celui » que la Nature semble avoir destiné à » la consoler de l'absence du jour. Ses » mouvemens compliqués, et cette succession d'accroissement et de diminution de lumière, qui chaque mois » se renouveloit, ont donné une espèce » de torture à l'esprit de l'homme, qui » s'est indigné de ne pouvoir expliquer » les phénomènes de l'astre le plus voisin de lui ».

Pline fait l'énumération de toutes ces apparences, et de tous ces mouvemens, dont les hommes, comme nous l'avons dit ailleurs (2), durent être frappés; et il nous apprend, qu'effectivement ils l'ont été, et c'est-là principalement sur quoi sont tombées leurs observations. Ce sera donc aussi d'après la règle de critique, que nous avons établie, ce qu'ils auront peint, ce qu'ils auront chanté dans leurs allégories sacrées. Il observe que la lune, planète la plus voisine de la terre, met à-peu-près autant de jours à parcourir le Zodiaque, que Saturne, planète la plus éloignée, met d'années. Il la fait séjourner deux jours dans l'ombre, au moment de la conjonction, c'est-à-dire qu'il suppose, qu'elle cesse d'être vue un jour avant sa conjonction avec le soleil, et qu'elle reparoît un jour après. Horus-Apollon (3) fixe à quinze degrés d'élongation la nouvelle apparition de la lune. Les Egyptiens appeloient cet état de la lune naissante le bien imparfait (4), appelant le bien par excellence Osiris, ou la lumière que le soleil communiquoit à la lune.

Pline prétend que c'est cette planète, qui a conduit les hommes à étudier l'Astronomie, et à diviser le ciel en autant de parties, qu'elle rencontre le soleil de fois durant une révolution de celui-ci. Cette conjecture est très-vraisemblable. Il lui attribue la propriété de résoudre en rosée autant de vapeurs, que le soleil par l'action de ses rayons en absorbe. Ainsi on voit qu'il lui confie l'administration du principe humide végétatif, qui entre dans l'organisation des corps, et qu'elle dispense par son action douce et moins forte, que celle du soleil. Cette idée s'accorde absolument avec celle que donne Plutarque (5) de l'action de la lune comparée avec celle du soleil. Aussi Pline appelle-t-il ailleurs la lune (6) un astre féminin, et d'une molle énergie, qui s'alimente des eaux douces des fontaines (7), tandis que le soleil se nourrit des eaux salées de la mer. Aussi l'effet de l'action de la lune, selon lui (8), est de résoudre l'humidité, de l'attirer, et non de la détruire, et de préparer les exhalaisons, dont se nourrissent les astres, et qui composent les influences qu'ils reversent ensuite sur la terre. Le soleil au contraire (9) a une action plus mâle, dont l'effet est de brûler et d'absorber tout.

Pline parle ensuite d'un prétendu phénomène de l'influence de la lune, savoir de son action sur les huîtres et sur tous les coquillages, et sur-tout sur les crâbes. La plûpart des anciens (10) s'accordent à reconnoître cette qualité singulière dans la lumière de la lune. La lune, ajoute encore Pline (11), nourrit la terre, et en s'approchant de nous, elle donne la croissance aux corps, qui décroissent ensuite par son

(1) Plin. l. 2, c. 9.
(2) Ci dessus, l. 2, c. 1.
(3) Hor. Apolon. l. 1, c. 4.
(4) Plut. de Isid. p. 368.
(5) De Isid. p. 367.
(6) Plin. l. 2, p. 101.
(7) Plut. de Isid. p. 367.
(8) Plin., ibid. c. 101.
(9) Ibid. c. 100.
(10) Aul. Gell., l. 20, c. 7. Plin. l. 9, c. 31.
(11) Plin. l. 2, c. 99.

éloignement. Macrobe (1) croit aussi aux propriétés de la lumière lunaire, et à son action sur les corps même inanimés. Il pense comme Pline et comme Plutarque (2), que la chaleur forte du soleil absorbe l'humidité ; au lieu que la chaleur douce et tiède de la lune l'entretient, la nourrit, et la répand comme une douce rosée sur les corps qu'elle mouille et qu'elle trempe ; (*qqq*) il cite à ce sujet le témoignage d'Alcman, poète lyrique, qui appelle la rosée la fille de l'air et de la lune. Il fait aussi l'application à Diane de la propriété, qu'a la lune, d'ouvrir et de distendre les pores des corps, et il prétend que c'est à ce titre (3), que cette Déesse préside aux accouchemens. Le même auteur fait ailleurs l'énumération des qualités de la lune dans ses quatre principales phases ; et il nous dit que depuis la nouvelle lune jusqu'à la première quadrature, c'est l'humidité qui est le caractère dominant des influences de cette planète ; que c'est la chaleur qui les caractérise depuis la quadrature jusqu'à la pleine lune ; que c'est le sec qui domine depuis la pleine lune jusqu'à la seconde quadrature, et enfin que c'est le froid qui domine depuis cette quadrature jusqu'à la nouvelle lune. On voit ici l'origine du préjugé sur le changement de temps qu'amènent les phases de la lune. Il semble naître d'une distribution symmétrique des diverses températures appliquée aux quatre principales époques du mouvement de cette planète, comme elle l'avoit été aux quatre époques du mouvement du soleil. Car on attribuoit l'humide au printemps (4), le chaud à l'été, le sec à l'automne et le froid à l'hiver, comme on peut le voir dans ce même passage de Macrobe (5).

Quelque ridicule que nous paroisse ce préjugé, comme il n'a pas paru tel aux anciens, et qu'il est assez vraisemblable que la Théologie aura adopté les erreurs de la Physique, nous avons cru devoir le mettre au nombre des considérations qui peuvent entrer dans l'examen du caractère des différentes divinités, dont la lune a pris le nom et la forme, et dans lesquelles elle a été métamorphosée dans ses différentes phases. C'est sur-tout le principe humide favorable à la végétation, qui paroît lui avoir été confié par la nature, et dont elle est le grand réservoir aérien. Les Egyptiens pensoient, dit Plutarque (6), que la lune avoit une lumière humide et propre à la génération des animaux, et à la végétation des plantes ; et la manière douce dont elle agit fit dire qu'elle étoit conduite par Mercure. Ils crurent appercevoir entre les vingt-huit coudées d'accroissement du Nil, et les vingt-huit jours de la lune, une espèce de correspondance telle que, l'acroissement d'Eléphantine étant pris pour le *maximum* de 28 coudées, celui de Memphis, qui est de quatorze coudées, répondit à la pleine lune. C'étoit dans la lune qu'ils plaçoient la force Demiourgique d'Osiris, qui s'unit à elle au printemps (7), lorsque le soleil vient la féconder, et la remplit des principes de génération, qu'elle répand ensuite et qu'elle dissémine dans l'air, et dans toutes les couches élémentaires qu'elle foule et refoule par son mouvement périodique.

Cette idée des Egyptiens se retrouve dans les livres des Perses, qui font la lune dépositaire de la semence féconde du taureau céleste, ou de la constellation qui occupoit le premier des signes du printemps, lorsque les Egyptiens représentoient Osiris ou le Soleil equinoxial sous la forme du bœuf, dont les cornes ornèrent le front du même

(1) Macrob. Saturn. l. 7, c. 16.
(2) Plut. de Iside, p. 367.
(3) Macrob. Som. Scip. l. 1, c. 6.
(4) Plut. de Iside, p. 364.
(5) Macrob. Ibid.
(6) Plut. de Iside, p. 367.
(7) Plut. de Isid. p. 368.

Dieu sous le nom de Bacchus. C'est dans la lune qui travailla concurremment avec le taureau à l'organisation universelle du monde dans la théologie des Japonois.

On voit par-là l'universalité de l'opinion, qui attribuoit à la lune une énergie créatrice et une action féconde dans le développement des germes, et dans l'organisation des corps sublunaires. On doit donc en tenir compte dans l'explication des monumens religieux et des fables sacrées de l'antiquité. Plutarque explique (1) par-là le fameux Sistre d'Isis; il voit dans l'arrondissement de sa partie supérieure la courbure de l'orbite de la lune qui renferme au-dessous d'elle la partie du monde dans laquelle s'opère la génération et la destruction des corps, et où s'agitent les quatre élémens qui entrent dans leur composition. Aussi appelle-t-il la lune la mère du monde (2), et l'épouse féconde d'Osiris. On donnoit à cette Déesse, sous le nom d'Isis (3), une robe nuancée de toutes les couleurs, pour peindre ses rapports avec la matière quelle modifie sous différentes formes, et qui reçoit successivement les ténèbres et la lumière, la vie, la mort, le commencement, la fin, etc. qui subit mille métamorphoses par la combinaison des élémens soumis à son action.

On voit par cette explication que donne Plutarque de la robe d'Isis, que les préjugés des anciens, sur les propriétés présumées de la lune, ont été consacrés dans la composition de leurs fables et de leurs monumens religieux, et qu'ainsi ils doivent entrer dans le système d'analyse que nous établissons, comme le grand instrument de solution, pour les énigmes et les allégories de l'antiquité sacrée.

Je crois devoir faire cette réflexion pour ceux qui penseroient qu'à tort nous rappelons ici les idées astrologiques des anciens, et que nous attachons trop d'importance à ces chimères, comme si toutes les fois que l'on parle de religion et qu'on en explique les dogmes, on n'étoit pas toujours réduit à ne s'occuper que des chimères. Pour retrouver la route qu'ont tenue les auteurs des fables théologiques, il faut consentir à les suivre dans tous leurs écarts; et tel est le sort de celui qui fait l'histoire des opinions des hommes, d'être presque toujours l'historien des abus de leur raison. Mais enfin, quand on veut entendre les anciens, il faut connoître leur génie et les principes de leur science vraie ou fausse. Car nous n'expliquerons pas plus leurs dogmes philosophiques avec les idées philosophiques de nos jours, que nous n'expliquerons les ouvrages écrits dans leur langue avec un dictionnaire françois.

Ces opinions erronnées sur la lune ne sont pas celles d'un ou de deux hommes, d'un ou de deux siècles, d'un ou de deux peuples; elles ont été de tous les pays et de tous les temps. Elles ont donc eu toute l'autorité des idées vraies, et en conséquence elles ont dû entrer dans toutes les théologies sur la Nature et sur les causes. Non-seulement nous les trouvons consacrées dans les écrits des Astrologues, tels que Firmicus et Haly; mais dans ceux des Physiciens (4), tels que Pline, des Philosophes (*rrr*), tels que Plutarque, et des Théologiens, tels que les prêtres Egyptiens et que Macrobe chez les Romains. Cicéron lui-même (5) n'a pu s'en défendre, et il les adopte dans son traité de la Nature des Dieux où il reconnoît, qu'il sort du corps de la lune des émanations qui servent à la nourriture, tant des corps des animaux, que des plantes, à leur accroissement et à l'entretien de leur fraîcheur.

On trouvera (6) dans Eusèbe, dans

(1) Plut. de Iside, p. 376.
(2) Ibid. p. 368.
(3) Ibid. p. 382.
(4) Voyez le Scholiast, d'Horac. sur le poëm. sec. p. 299, Apulée métamorph. l. 11, Euseb. Præp. l. 4, c. 1, p. 132.
(5) Cicer. de Nat. Deor. l. 2, c. 19.
(6) Euseb. l. 3, c. 11, p. 113. Origen. com-

Origène, chez les Métaphysiciens eux-mêmes, tels que Proclus, les vestiges de l'ancienne puissance dont on avoit investi la lune, regardée comme la cause immédiate des générations, et des destructions qui s'opèrent ici bas. Le mouvement de la lune est considéré par ce dernier, comme l'origine des formes variées que prend la matière et des changemens qui se succèdent dans la sphère élémentaire où se fait la génération (1). Il associe en conséquence la lune à l'empire qu'exerce le soleil sur la terre, et aux effets produits par l'un comme père, et par l'autre comme mère (2). « C'est entre » eux que se partage l'administration » visible du monde. La lune a les » rapports les plus immédiats avec la » terre par sa position (3), et elle » tient lieu de nature et de mère dans » les opérations productrices de celle-ci. » C'est par la lune que tout est nourri; » tout croît à mesure qu'on voit croître » sa lumière, tout décroît aussi avec » elle. Le soleil placé au-dessus d'elle » la remplit des principes de vie et des » qualités fécondes quelle reverse sur la » terre, et agit concurremment avec elle » dans le grand ouvrage de la génération universelle. C'est lui qui est » en possession de la dignité de chef » et de premier agent dans cette opération créatrice (4), et sur-tout dans » la génération du temps. Aussi les » théologiens l'appellent-ils le temps du » temps, comme étant celui qui le premier nous le manifeste et nous le fait » connoître. C'est lui qui engendre les saisons par sa révolution. La lune tient » le second rang après lui, en ce qu'elle » agit immédiatement sur la matière » quelle meut par le mouvement de » génération, et qu'elle fait croître et » décroître par ses qualités ou influences particulières. Ainsi, de même » que l'on suppose que le soleil change » ses formes à chaque saison, et dans » chaque signe du Zodiaque, de même, » continue Proclus, la lune les change » chaque jour; ensorte qu'elle éprouve » et fait en un mois, ce que le soleil » fait en un an, par son mouvement » d'un tropique à l'autre ».

Proclus (5) ajoute, que cette action combinée du soleil et de la lune se trouve ensuite diversifiée à l'infini par les mouvemens variés des autres planètes, qui ont chacune des révolutions d'une marche et d'une durée différente. Il entre dans quelques détails (6) sur la manière dont ces planètes mêlent leur action à celle de ces deux grands astres qui règlent l'année, les saisons, les mois, les nuits et les jours; mais nous croyons ces détails en grande partie inutiles à notre objet, et assez étrangers à notre théorie, au moins pour ce qui regarde la durée des périodes planetaires, et les positions variées, que chaque année une planète peut avoir avec le soleil. Il faudroit connoître leurs lieux dans le ciel, tel jour à telle heure dans l'immense durée des siècles, ce qui rendroit toute application impossible, ou si arbitraire qu'on n'en pourroit rien conclurre de certain.

Si les planètes se trouvent liées aux fables sacrées faites sur le soleil et sur la lune, les deux seuls instrumens du temps dont on se soit servi dans l'usage ordinaire, et les deux principaux agens de la génération sublunaire, c'est à raison des signes qui leur furent affectés dans le ciel, comme lieux de leur domicile et de leur exaltation. Et bientôt nous exposerons les principes de cette nouvelle théorie des planètes. Maintenant revenons à la lune, et à l'opinion que les anciens eurent de cette Divinité, considérée comme première cause active avec le soleil.

ment. in Math. pag. 311. Procl. in Tim. pag. 260.

(1) Procl. Ibid. p. 171.

(2) Procl. in Tim. l. 4, p. 257.

(3) Ibid. p. 258.

(4) Ibid. Procl. l. 4, p. 256.

(5) Ibid. p. 256.

(6) Procl. l. 4, ibid. p. 209.

L'auteur du Pimander, ouvrage qui contient les principes de la théologie des Egyptiens (1), l'appelle le grand instrument dont se sert la Nature pour métamorphoser la matière élémentaire sous toutes les formes. Philolaüs parle de l'eau lunaire (2), qui se mêle au feu, ou aux émanations ignées de l'éther, et que l'air roule dans ses courans.

On retrouve des traces de cette ancienne opinion sur les qualités ignées et humides du soleil et de la lune chez les Calmoucs OEroëts (3), qui pensent que le soleil et la lune sont de verre, mais l'un mêlé de feu et l'autre mêlé d'eau. On trouve aussi dans Plutarque de ces soleils de verre ou de crystal mêlé, soit au feu soit à l'air humide, dans les principes de la philosophie d'Empédocle (4).

Il est assez curieux de rapprocher souvent les opinions physiques et cosmogoniques des différens peuples et des différens siècles. Ainsi on comparera les préjugés qui ont eu lieu sur la lune, depuis la plus haute antiquité jusqu'à nos jours, chez toutes les Nations et dans toutes les sectes philosophiques, afin de fixer le caractère le plus universel qui a été donné à cette Divinité ; ce que nous nous proposons ici, et ce qui nous servira à la reconnoître sous les différens voiles, dont elle a pu être couverte par les amis de l'allégorie.

On trouvera dans Kirker l'usage que les Cabalistes et les Astrologues Hébreux en ont fait, et le rang qu'ils lui ont assigné dans le fameux arbre sépirothique (5), dont elle forme la branche inférieure. On peut lire ce qu'a écrit dans ces derniers siècles sur ses influences, et en général sur celles de tout le ciel, Marsilius Ficin (6) dans ses commentaires sur Plotin, ainsi que la foule des Astrologues modernes, et entr'autres la compilation de Léopold, fils du duc d'Autriche (7), sur la science des Astres. On y remarquera particulièrement des détails sur la manière, dont le soleil et la lune agissent conjointement sur les élémens mis en génération par leur influence active et demiourgique ; et comment deux de ces élémens, le feu et l'air ; et deux autres, la terre et l'eau, sont affectés, les premiers au soleil, et les seconds à la lune. C'est ainsi qu'on tiendra les deux extrémités de la chaîne des opinions des différens peuples, et des différens siècles sur la Divinité du soleil et de la lune, et sur la manière dont ils concourent l'un et l'autre au grand ouvrage des générations sublunaires.

En remontant le torrent des siècles, on arrivera au temps où les Egyptiens et les Phéniciens remirent l'administration de l'Univers à ces deux grandes divinités, qui sous les noms d'Isis et d'Osiris tenoient les rênes du temps, de l'année et des saisons, et dispensoient tous les biens de la Nature. Les Egyptiens en effet, suivant Diodore (8), « admettoient deux grands Dieux, qui » étoient le soleil et la lune, ou Osiris et » Isis, lesquels étoient chargés de gou- » verner le monde, et d'en régler l'ad- » ministration par la dispensation des » saisons qui, quoi que différentes dans » leur nature, concourent cependant » entre elles à former le grand ensemble » de la révolution annuelle. Telle est » la Nature de ces deux grandes Divi- » nités, qu'elles impriment une force » active et féconde par laquelle s'opère » la génération des êtres ; le soleil par » la chaleur et par ce principe spiri- » tueux qui forme le soufle des vents ;

(1) Pœman. t. 11.
(2) Plut. de Plac. Phil. l. 2, c. 5, p. 887.
(3) Mercure de France 1783, n°. 21, samedi 24 mai.
(4) Plut. de princ. phil. l. 2, c. 20, p. 920.
(5) Œdip. t. 2, p. 347.
(6) Mars. Ficin in Ennead. 2, Plotini, l. 3, c. 6, c. 7, ibid. l. 1, c. 7, l. 9, c. 13, Ennead 3, l. 2, c. 1.
(7) Léopold, p. 16—17.
(8) Diod. Sic. l. 1, c. 10—11.

» et la lune par l'humide et le sec ; l'un » et l'autre par les forces de l'air qu'ils » partagent en commun. C'est par leur » bienfait que tout naît, que tout croît » et végète. C'est pourquoi tout ce grand » corps, en qui réside la Nature, se » soutient par l'action combinée du » soleil et de la lune, et des cinq qua- » lités que nous leurs avons assignées, » savoir les principes spiritueux, igné, » sec, humide et aérien ». Ainsi, de même que le corps de l'homme est formé de l'assemblage de la tête, des mains, des pieds, et des autres membres (1), de même aussi celui de la Nature résulte de l'assemblage de toutes ces causes particulières.

Ces idées cosmogoniques sur les cinq élémens ou qualités élémentaires, qui s'unissent au soleil et à la lune, comme causes de toutes choses, se retrouvent dans la Théologie Indienne (2). On y lit que le Créateur engendra cinq puissances primitives. Le premier de ces êtres fut nommé *Mayessoura*, c'est l'air; le second s'appela *Sadisvia*, c'est le vent, ou le *spiritus* dont vient de parler Diodore; le troisième est *Roudra*, le feu; le quatrième est l'eau, et s'appelle *Vichenou;* et le cinquième est *Brouma*, ou la terre. Voilà ce que les Indiens appellent Panja-Cartaguel, les cinq Puissances, les cinq Dieux. On retrouve aussi chez les Chinois (3) ces cinq élémens, qu'ils supposent animés par cinq génies (*sss*) placés à la tête des cinq Dynasties des empereurs Chinois.

Nous avons cru devoir en passant faire remarquer les rapports qui se trouvent entre les idées cosmogoniques des Indiens, celles des Chinois et celles des Egyptiens. C'étoit aussi l'opinion des Phéniciens, lesquels, si on en croit Eusèbe, regardoient, ainsi que les Egyptiens, le soleil, la lune et les astres, comme les seules causes de génération et de destruction ici bas. Ces deux peuples avoient répandu sur toute la terre leurs opinions théologiques et cosmogoniques, comme nous l'avons dit au commencement de cet ouvrage (4). La cosmogonie Phénicienne de Sanchoniation offre des traces de ces cinq puissances, savoir, de la terre ou du limon primitif, de l'eau, du feu, et du principe spiritueux, qui entrent dans l'organisation du monde.

Nous pensons avoir suffisamment déterminé le caractère présumé du second agent de la génération universelle ou de la lune, pour qu'on puisse le reconnoître dans les différentes fables faites sur cette divinité, qui avec le soleil se trouvera presque toujours figurer à la première place dans le systême religieux des différens peuples du monde.

Nous ferons sur elle les mêmes observations que nous avons conseillées pour le soleil; et nous croyons qu'il sera important d'examiner dans quels signes elle étoit nouvelle ou pleine et en quadrature, au commencement de l'année et des quatre saisons; quelles constellations se lioient à elle par leur lever ou leur coucher; et sur-tout qu'elle étoit la température de l'air, à raison des variations de chaleur et de froid, de sec et d'humide affectées aux saisons; quel spectacle présentoit alors la terre stérile ou féconde, couverte de neiges ou de fleurs, de moissons ou de fruits, nouvellement labourée et ensemencée, ou récemment produisante. Car la lune étant supposée avec le soleil cause de tous ces effets, ils doivent entrer en considération dans l'explication des monumens religieux, et des fables faites sur cette divinité.

On fixera sur-tout son attention sur le passage de la lune aux limites équinoxiales, lorsqu'elle monte dans la partie supérieure du Zodiaque, ou lorsqu'elle descend dans sa partie inférieure. On remarquera dans quelle phase se fait

(1) Euseb. præp. ev. l. 3, c. 3, p. 88.

(2) Sonnerat, voyage de l'Inde, t. 2, l. 3, p. 155.

(3) Paw... recherche sur les Egyptiens et les Chinois, t. 2, p. 148.

(4) Ci dessus, l. 1, c. 2, p. 4.

ce passage ; si c'est lorsquelle croît où lorsquelle décroît, et dans quels rapports elle est avec le soleil ; si tous deux, par exemple, sont dans l'hémisphère supérieur ou inférieur en même temps, ou si l'un est dans l'hémisphère supérieur, et l'autre dans l'hémisphère inférieur, lorsque la lune est pleine ou nouvelle, ou si tous deux sont aux équinoxes. Aucune de ces observations n'est à négliger, si on veut analyser toutes les formes variées qu'a prises cette divinité unique, encore plus multiple dans ses noms et ses attributs que le soleil.

Son passage au lieu de son domicile et de son exaltation sera encore l'objet d'observations importantes. Enfin, on la suivra dans tous les lieux du Zodiaque, on saisira ses rapports avec toutes les constellations, tant celles qui sont dans le Zodiaque, que celles qui sont hors ce cercle, et par-là on viendra à bout de reconnoître sa marche et ses différentes stations dans plusieurs fables lunaires, telles par exemple que celle des voyages d'Isis, qui se trouve séparée d'Osiris qui lui est ravi, qu'elle cherche par-tout, et enfin qu'elle retrouve.

Ceci nous conduit naturellement à parler des astres fixes du Zodiaque et de ses différentes divisions, des figures qui y ont été placées sur certains groupes d'étoiles, et en général de la division du ciel en signes, en constellations et en décans. Car tout ceci compose la partie active d'*Uranus* qui ne varie pas dans ses rapports, et la distingue de la partie éternellement mobile qui, à chaque instant, varie les positions des sept corps instrumens du temps, lesquels changent sans cesse de situation, soit entre eux, soit à l'égard des astres fixes.

La route oblique et circulaire que tous les astres mobiles suivent dans le ciel, en fournissant chacun leur carrière particulière, est ce qu'on nomme le cercle ou la bande du Zodiaque, censé cause des générations par la raison, que c'est là que voyagent tous les astres mobiles, et principalement le soleil et la lune, les grands agens des générations sublunaires. Cette route a été divisée en douze parties, qu'on appelle signes, et qui ont été marquées de figures d'animaux.

Nous n'examinerons point ici ce qui a donné lieu aux inventeurs de l'Astronomie, de peindre telle ou telle figure dans tel ou tel signe, ou sur tel ou tel groupe d'étoiles. Nous avons déja proposé, il y a long-temps, nos conjectures là-dessus, par une dissertation qui a été publiée dans le quatrième volume d'Astronomie de M. de la Lande, et que nous lui avions communiquée.

Quel que soit l'origine de ces figures, il est certain qu'elles sont de la plus haute antiquité, et que les auteurs les plus anciens les supposent déjà inventées. Nous ne cherchons pas en ce moment quels en furent les inventeurs ni ce qu'elles ont dû avoir pour objet, quand les premiers Astrologues ou Astronomes les imaginèrent pour les besoins de l'agriculture et du calendrier : nous les supposons inventées, et nous examinons comment dans la suite des temps les poëtes et les théologiens les ont fait entrer dans leurs fictions sur le soleil et sur la lune, qui voyagent à travers ces anciennes images, et comment ils ont trouvé le moyen de les introduire dans la science & de les lier aux symboles de leur religion. Voilà en ce moment notre unique objet. C'est ainsi que nous expliquons Homère avec les caractères de l'écriture des Grecs, sans qu'il soit besoin que nous sachions quel en fut l'inventeur, et pourquoi les sons ont été figurés par telle ou telle forme. Il en sera de même des signes et des emblêmes astronomiques, appelés *constellations*, qui sont autant de caractères de l'écriture sacrée. Nous nous bornerons donc à en recueillir les noms, et à en indiquer les formes.

En regardant comme le premier signe celui qui, près de 2500 ans avant l'ère des chrétiens, répondoit à l'équinoxe de

de printemps; la première division du Zodiaque étoit figurée par un boeuf ou par un taureau; la seconde par deux enfans jumeaux; la troisième par un cancre ou écrevisse; la quatrième par un lion; la cinquième par un faisceau d'épis ou par une femme portant un épi; la sixième par une balance, dont le haut étoit tenu par cette femme de la cinquième division ou d'autres fois, dont les plats étoient soutenus par les serres du scorpion, qui remplissoit la septième division. A la huitième division l'on peignit un arc, ou une main tenant une flèche, ou enfin une espèce de monstre, moitié cheval, moitié homme, qui tendoit cet arc. A la neuvième division on plaça l'image d'un bouc, à queue de poisson ou qui avoit un poisson sous son ventre. A la dixième celle d'une urne ou vase, d'où sortoit un courant d'eau, et souvent placée dans les mains d'un jeune homme qui la renversoit. A la onzième, on peignit deux poissons unis entre eux par un lien; et enfin à la douzième un bélier, suivant certaines sphères, ou un agneau, suivant d'autres. La rétrogradation du nœud équinoxial, dont nous avons déjà parlé plusieurs fois, sous le nom de précession, fit que cette douzième ou dernière figure devint la première dans la suite des siècles. Le même mouvement a chassé de cette place et y a amené les deux poissons, qui occupent aujourd'hui la première division du Zodiaque.

Il sera sur-tout important non-seulement d'avoir toujours présent à l'esprit ces noms et ces figures dans l'ordre où elles se suivent ici; mais encore de recueillir tous les noms différens qu'elles ont portés, et les différentes fictions qui ont été faites sur elles. Les livres d'Aratus, d'Eratosthene, de Geminus, d'Hipparque, de Manilius, d'Hygin, de Germanicus-Cæsar, de Théon, et en général de tous les commentateurs d'Aratus, sont autant de sources où il faudra puiser, non-seulement pour les signes, mais encore pour les autres constellations, dont on voudra avoir la nomenclature, et connoître les avantures Mythologiques. Blaëu en a composé un recueil, sous le nom de ciel Astronomico-poétique, dont on pourra faire usage. Nous-mêmes avons déjà fait une semblable collection, qui nous a servi, et que nous placerons à la fin de cet ouvrage.

Quoique les sept corps planétaires ou mobiles circulent et voyagent en commun dans les douze signes, néanmoins il a plu aux Astrologues d'en faire la distribution dans ces mêmes signes, et d'assigner aux planètes un domicile propre dans un ou deux signes, de manière, que quand elles y arrivoient elles étoient censées être chez elles. Comme il n'y avoit que douze places, et qu'il y avoit sept planètes, on ne put donner deux maisons à chacune. Le soleil et la lune se contentèrent d'une place chacun; mais aussi ils prirent la plus haute. Les dix sièges inférieurs furent donnés deux par deux a chacune des cinq planètes, qui se rangèrent sur deux files; à la tête de l'une étoit le soleil; et à la tête de l'autre étoit la lune. Les deux signes les plus voisins du solstice, et conséquemment les deux trônes les plus élevés furent assignés aux deux astres chefs du monde, au roi et à la reine des cieux. Ces signes étoient le Lion et le Cancer. Le soleil s'assit donc sur le roi des animaux, et la lune eut l'animal poisson ou le crâbe sur lequel les préjugés Astrologiques lui attribuèrent tant d'influence, peut-être par une suite de cette fixation de domicile. Au-dessous d'eux se rangèrent les cinq autres astres mobiles dans cet ordre; Mercure, Vénus, Mars, Jupiter et Saturne. Ce dernier, le plus éloigné de nous, eut aussi son siége le plus éloigné de celui du soleil et de la lune; il occupa donc le verseau et le capricorne. Mercure le plus près du soleil fut aussi le plus élevé après le soleil et la lune; et il eut les Gémeaux et la Vierge; Vénus tint le second rang après lui, et eut

le Taureau et la Balance pour son domicile. Après elle venoit Mars qui eut le Bélier et le Scorpion ; puis Jupiter qui prit son siége aux Poissons et au Sagittaire entre les siéges de Mars et ceux de Saturne, entre lesquels il est réellement placé dans l'ordre successif des sphères. On trouve dans Manilius, dans Macrobe, dans Firmicus, dans Porphyre, etc. cette distribution des planètes dans les signes, telle que nous venons de la décrire On trouve aussi dans une collection de médailles d'Antonin, frappées en Egypte, et imprimées dans les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres de 1780 (Acad. Inscript. t. 41. Mém. de l'abbé Barthel.) les signes du Zodiaque, chacun avec l'effigie de la planète qui y a son domicile.

Il sera important de faire attention à cette nouvelle théorie dans les fables et dans les monumens de la religion ancienne. Car souvent on y fait allusion : ainsi on dit que le fameux Bélier à toison d'or, placé au nombre des signes célestes, étoit suspendu dans le temple de Mars ; que le fameux Dragon de Cadmus, ou le Serpent du serpentaire placé sur le Scorpion, siége de Mars, habitoit près de la fontaine du Dieu Mars. De même on verra pourquoi Vénus qui a son domicile au Taureau, prend, pour symbole de sa domination, une tête de Taureau dans la cosmogonie Phénicienne, qui désigne cette planète sous le nom de la reine Astarté, que l'auteur dit être la Vénus des Grecs, à moins qu'Astarté étant la lune, ce symbole ne fût pris du signe de son exaltation qui est aussi ce même Taureau. On verra pareillement pourquoi la lune, la grande Diane d'Ephèse, porte toujours pour emblême le signe du Cancer sur la poitrine; car il est dans les images de cette Déesse. On verra aussi pourquoi Apollon Egyptien, le fameux Horus, avoit des figures de Lion qui soutenoient son trône. On appercevra également la raison qui fit consacrer, dans le calendrier des Romains, les quatre premiers mois et le dixième aux divinités, qui portent les mêmes noms que les planètes qui ont leur siége dans les signes célestes que parcoure le soleil durant ces mêmes mois. Nous nous bornons à ces exemples, qui feront juger de l'usage qu'ont fait les anciens de cette théorie des domiciles dans leur systême religieux. Quant aux exaltations dont nous avons déja parlé, les planètes n'avoient qu'un lieu d'exaltation (1). Pour le Soleil c'étoit le 19°. du Bélier, pour la Lune le 3°. du Taureau, pour Mercure le 15°. de la Vierge, pour Vénus le 27°. des Poissons, pour Mars le 28°. du Capricorne, pour Jupiter le 15°. du Cancer, et pour Saturne le 20°. de la Balance.

C'étoit là, que ces planètes jouissoient de toute leur dignité et de toute leur grandeur, et qu'elles contribuoient le plus au bonheur des hommes. Aussi les Chaldéens prenoient-ils pour domicile le lieu de l'exaltation. Ils sont aussi désignés pour le lieu qu'occupoient les planètes au commencement du monde, dans la cosmogonie des Perses (2), ou dans les Livres que nous avons sous ce titre. Les Egyptiens en tenoient aussi compte, puisqu'ils consacrèrent le Scarabée Tauriforme à la lune (3); parce que cette Déesse avoit son exaltation au Taureau céleste. Plutarque y fait aussi allusion (4), quand il dit que Mercure donna à Isis un casque fait d'une tête de taureau.

Cette première division du Zodiaque en douze signes fut suivie de celle de chaque signe en trois parties égales, et conséquemment du Zodiaque entier en trente-six parties, qui partageoient entre eux l'énergie universelle qui se développoit dans tout le Zodiaque. On consacra chacune de ces trente-six par-

(1) Fimic. l. 2, c. 3.
(2) Zend. Avest. t. 2, p. 353.
(3) Hor. Apol. l. 1, c. 10.
(4) Plut. de Iside, p. 358.

ties par une nouvelle répartition des sept planètes entre elles, de manière à ce qu'elles eussent chacune autant de places, à l'exception de la première planète, qui ouvrant et fermant la série des sept planètes répétée cinq fois, eut nécessairement une place de plus; car sept fois cinq ne donne que trente-cinq, et il y avoit trente-six divisions. Cette distribution paroît postérieure à la première, puisqu'il n'y avoit aucune raison de commencer par Mars ou par la planète qui siége au Bélier, si le Bélier n'eût pas été à l'équinoxe et le premier des douze signes et des douze grandes divisions, lorsqu'on imagina cette sous-division du Zodiaque en trente-six parties.

Il ne peut y avoir que cette raison, qui ait fait commencer par lui une distribution qui commençoit chez lui. Il ouvroit la marche de la série répétée des sept planètes et la fermoit, comme on peut s'en assurer en comptant Mars le premier, le Soleil le second, Vénus la troisième, Mercure le quatrième, la Lune la cinquième, Saturne la sixième, Jupiter la septième, et encore Mars la huitième, et toujours ainsi jusqu'à ce qu'on ait épuisé le nombre trente-six, et que chaque signe ait reçu chez lui trois planètes, de dix dégrés en dix degrés, ou dans chaque tiers de signe, lequel comprend dans sa totalité trente degrés, et répond à trente jours. C'est-là sans doute ce qui a donné lieu aux Chaldéens de dire, que les Dieux conseillers, ou astres qu'ils subordonnoient aux douze grands Dieux, descendoient tous les dix jours l'un après l'autre sous la terre; que réciproquement tous les dix jours il en montoit un nouveau en haut (1), et que cette circulation se maintenoit durant toute l'éternité.

C'est cette théorie Astrologique, qui entra dans la science sacrée sous le nom de Théologie des Décans, ou des Génies subalternes qui avoient l'inspection chacun d'un tiers de signe ou qui partageoient pour un tiers l'action de chacun des douze signes, et formoient une société de trente-six Dieux (2), qui régnoient sur tout le Zodiaque, et concouroient aux effets produits par le soleil et la lune, et par les cinq autres astres mobiles chargés de l'administration du monde. Ce sont-là ces trente-six figures de Dieux, qui composent l'empire du Dieu Pantomorphique placé dans la sphère des fixes, et qui applique à la matière les formes variées que lui communique le Zodiaque, ou le ciel figuré. L'auteur de l'ouvrage attribué à Mercure Trismegiste (3) le place au-dessus des causes qui résident dans les sept sphères planétaires. Chacune d'elles ont leur Ousiarque, ou chef, qui concourt à former le systême général de la fatalité. Jamblique (4) dans son traité des mystères Egyptiens, après nous avoir parlé des différentes divisions du ciel en deux parties, d'un solstice ou d'un équinoxe à l'autre, en quatre parties, ou par signes des quatre saisons, en douze parties ou en signes de chaque mois, fait aussi mention de cette dernière division en trente-six parties, soumises chacune à l'inspection d'un chef ou même de plusieurs, qui eux-mêmes sont subordonnés à un Dieu unique.

Les Indiens représentent ce Dieu unique ou chef pantomorphique, par un Génie à trente-six têtes (5), ou qui porte sur ses épaules, au lieu d'une tête, trois étages de têtes rangées sur douze de long; ce qui donne bien les trente-six faces de Dieux, dont parlent Mercure Trismegiste et Jamblique. C'est ainsi qu'est divisée la sphère Indienne (6), celle des Perses et la sphère barbare, dont Aben-Ezra a donné la description et qui se trouvent rapportées par Scaliger

(1) Diod. Sic. l. 2, c. 30, p. 144.
(2) Juli Fir. l. 4, c. 16.
(3) Asclepius, c. 8.
(4) Jamblic de myst. Ægypt. c. 39.
(5) Voyage de l'Inde par le Gentil, t. 1, pl. 2.
(6) Jul. Scalig. not in Apotel. Manil., p. 336.

à la fin de son commentaire sur le Poëme de Manilius.

Les Astrologues grecs et latins nous ont consacré les noms de chacun de ces Décans ou Génies, qui au nombre de trente-six partageoient entre eux la surveillance des effets produits par le Zodiaque, chacun pour un tiers de signe ou pour dix degrés. On les trouvera dans Firmicus, et dans Saumaise (1). Origène en a conservé quelques-uns (2); quant aux figures qui les caractérisent, elles sont décrites dans les trois sphères dont nous venons de parler, et dans la science des astres de Léopold d'Autriche (3).

Elles sont aussi gravées dans un planisphère Astrologique de style Egyptien, qui a été trouvé à Rome assez mutilé, et qui a été envoyé à l'académie des sciences par M. Bianchini. Les figures des Décans sont liées à celles des planètes distribuées dans ces Décans, et qui se trouvent rangées au-dessus d'eux dans ce planisphère. Quoique la série soit interrompue, il est aisé de la suppléer, au moins pour les planètes, en les répétant successivement dans l'ordre que nous avons indiqué.

Les anciens Astrologues, à l'imitation des Prêtres Egyptiens, n'enseignoient qu'avec beaucoup de mystère cette théologie secrète sur les Décans, qui jouent un très-grand rôle dans les anciennes religions Astrologiques. « C'étoit » là, dit Firmicus (4), cette doctrine » secrète et auguste, dont les anciens, » inspirés par la divinité, ne confient » les principes aux initiés à cette science » qu'avec réserve, et qu'avec une espèce » de crainte, ayant soin de l'envelopper » d'un voile obscur, pour qu'elle ne » parvienne pas à la connoissance des » profanes ». Plus les anciens y attachèrent d'importance, plus nous devons croire qu'elle a dû entrer pour beaucoup dans leur science secrète, et dans les mystères de leur religion; et plus nous devons conséquemment y avoir égard dans nos explications. Car les Décans, suivant Firmicus, étoient de grandes divinités, et avoient une très-grande influence sur le bien et sur le mal de la Nature.

A cette théorie des Décans se lie celle des Paranatellons, ou des astres pris hors le Zodiaque à droite ou à gauche de cette bande, qui montent sur l'horizon ou descendent dessous dans le même moment et durant le même temps que chacun des dix dégrés de chaque signe met à monter ou à descendre. D'où il résulte, qu'il doit y avoir aussi trente-six Paranatellons, ou Astérismes, qui par leur lever ou leur coucher se trouvent naturellement liés aux signes et aux tiers de signes, autrement aux trente-six subdivisions qu'inspectent les Décans, et dans lesquelles sont distribuées les sept planètes chacune cinq fois. Ce nombre trente-six des Décans et des Paranatellons, est précisément celui des figures ou constellations placées hors le Zodiaque. Car les anciens ne comptoient que quarante-huit figures célestes, douze dans le Zodiaque ou dans les signes et trente-six hors du Zodiaque. Ce sont ces constellations extra-zodiacales qui en totalité ou en partie se lièrent à chaque dixaine de dégrés ou à chaque tiers de signe, et qui avec les attributs de la planète, qui y correspondoit, formèrent la parure des Dieux Décans et des Génies Paranatellons, comme il est aisé de s'en assurer par le planisphère Egyptien imprimé dans l'OEdipe de Kirker (5), et composé d'après l'observation des Paranatellons de chacun des douze signes ou des astres qui, par leur lever ou leur coucher, fixent ces douze grandes divisions du Zodiaque. Nous allons en donner un exemple. Toutes

(1) Firmicus, l. 4, c. 16. Salmas. an. Clim. p. 610.
(2) Orig. Cont. Cels. l. 4.
(3) Léopold., p. 7.
(4) Firm. l. 4, c. 16.
(5) Œdipe, t. 2. par. 2, p. 206.

les fois que le signe du capricorne descend sous l'horizon, on voit monter dans le même moment, au point opposé de l'horizon ou à l'orient, le grand et le petit chien. Ces deux animaux se trouvent à ce titre placés dans le planisphère sur le capricorne comme paranatellons, quoiqu'ils en soient très-éloignés par leur position dans les cieux, puisqu'ils se trouvent être sous le cancer; c'est-à-dire sous le signe diamétralement opposé au capricorne ou à 180 degrés de ce signe. Il en est de même des autres figures d'animaux ou d'hommes placées sur chacun des douze signes de ce planisphère.

Ceci est une conséquence de la méthode que suivirent les anciens pour marquer les différentes divisions du zodiaque, & pour reconnoître le moment où elles montoient, et celui où elles descendoient, et conséquemment quand le soleil ou la lune à leur lever ou à leur coucher s'y trouvoient placés. Ils observoient, dit *Sextus Empiricus*, (1) quelques étoiles brillantes, soit au nord, soit au midi du zodiaque, qui par leur lever ou leur coucher fixoient le commencement et la fin de l'anaphore, ou de l'ascension de chaque douzième du zodiaque. C'est par cette méthode que s'en fit la division primitive, si on en croit *Sextus Empiricus*, qui entre à cet égard dans quelques détails. Elle a été employée par tous ceux qui ont donné des catalogues d'étoiles, et qui ont marqué le développement des douze signes successivement en montant ou descendant, par le mouvement du ciel d'orient en occident, qui entraîne les signes et les autres constellations.

C'est sur ce principe qu'a été composé le poëme d'*Aratus*; (2) que l'ont été les calendriers anciens, et en général toutes les descriptions des asterimes comparés avec les images tracées dans les douze signes. Théon, commentateur d'*Aratus*, (3) assure que lorsqu'on vouloit savoir quel degré du zodiaque montoit ou descendoit, on le reconnoissoit aux étoiles qui montoient ou descendoient dans le même moment que ces degrés du signe descendoient ou montoient, ou qui se trouvoient au bord horizontal en même temps qu'eux, soit au nord, soit au midi du zodiaque, soit à l'orient, soit au couchant. Par exemple, dit Théon, le lever du cancer se manifeste par le coucher de la couronne. Il se manifeste aussi par le lever du grand et du petit chien, ou de l'Anubis céleste. C'est pour cela qu'il prend dans *Servius* le titre de paranatellon du cancer, nom que lui donne ce commentateur de Virgile (4), et il nous explique ce qu'on doit entendre par astre paranatellon. On verra tout de suite, que ce sont ces trois paranatellons du cancer, la couronne qui se couche, les deux chiens qui se lèvent, et qu'on a appellé astres d'Isis, (5) qui font le sujet de la fiction de la rencontre que fait cette déesse. Elle trouve deux chiens, et une couronne jetée sur le bord de la mer, et cela après quelle a quitté les enfans des gémeaux, et les boucs placés sur le taureau, signe où la lune étoit pleine, lorsqu'elle perdoit Osiris, le soleil étant arrivé au dix-septième degré du scorpion. L'on voit ici de quelle utilité peuvent être les paranatellons dans l'explication de l'antiquité.

Enfin il est une dernière division du ciel en 360 dieux, ou génies tutelaires des 360 degrés du cercle du zodiaque, et des 360 jours de l'année sans épagomènes. Telle est l'origine des 360 dieux de la Théologie d'Orphée, des 360 urnes, dans lesquelles les prêtres d'Egypte faisoient des libations en honneur d'Osiris, et l'origine des 360 divisions du cercle, qui ornoit le tombeau d'Osymandias. On trouvera aussi dans Scaliger une de ces sphères, présidées par 360 Décans dont les figures sont décrites sous chacun des 360°. du cercle du zodiaque.

Voilà à-peu-près toutes les divisions

(1) Sext. Emp. adv. Math. l. 5.
(2) Aratus, v. 562.
(3) Theon. Com. Arat. p. 163, 164.

(4) Serv. Comment. ad Geor., l. 1. v. 218.
(5) Plut. de Isid. p. 348.

et les sous-divisions du zodiaque et du ciel étoilé qu'ont imaginées les anciens. Voilà donc Uranus décomposé dans toutes ses parties, tant pour ce qui concerne les 7 corps mobiles, que pour ce qui regarde la multitude des astres fixes, qui combinent leur action particulière avec celle de ces 7 corps, d'où dépendent la fatalité et le grand ouvrage des générations sublunaires. Il ne nous reste plus qu'à le faire agir sur la cause passive, et à déterminer le mode de son action, d'après l'autorité des anciens. C'est ce que nous allons faire dans le chapitre suivant.

CHAPITRE IV.

DE LA CAUSE PASSIVE ET DE L'ACTION DU CIEL SUR ELLE.

Le principe passif de la nature, qui s'étend depuis la sphère de la lune jusqu'aux abymes de la terre, se sous-divise en plusieurs parties. Outre les quatre élémens, dont le feu occupe le sommet, et la terre la base, et dont l'air et l'eau forment le lien et occupent le milieu (1); on comptoit, parmi les parties de la cause passive, une matière première dénuée de toute forme, et placée sans ordre, avant que la nature active l'eût organisée. C'étoit ce qu'on nomme vulgairement le cahos, qui a fourni les matériaux du tout organisé, qu'on appelle matière ordonnée, ou monde. Car le mot grec, *cosmos*, signifie tout à la fois, monde, ordre et ornement. On trouvera ce cahos, ou cause première passive à la tête de toutes les Cosmogonies, et c'est de lui que se composent *Uranus et Ghê* ou les deux grandes causes organisées, et régulièrement configurées.

L'idée de cahos, ou de matière existante sans ordre et sans forme, n'est qu'une abstraction de l'esprit, qui sépare souvent ce que la nature n'a jamais séparé, et ce qui est réellement inséparable. Ainsi, quoiqu'il n'existe et qu'il ne puisse exister de corps, qui n'ait les trois dimensions, longueur, largeur et profondeur, ni de triangle sans trois côtés et trois angles, néanmoins l'esprit a la faculté de penser aux uns sans penser aux autres, et de les séparer dans ses conceptions. De même on a séparé par l'esprit l'ordre et l'arrangement du monde, de la matière même du monde, quoique la matière et ses parties n'aient jamais pu exister sans un arrangement quelconque. On a dès-lors assigné une priorité d'existence à la matière, qui recevoit ou plutôt qui avoit l'ordre, sur cet ordre lui-même (*ttt*); et cet ouvrage a été celui des métaphysiciens, qui ont imaginé un cahos et un débrouillement de cahos, tandis que d'autres philosophes ont toujours tenu pour l'éternité du monde régulièrement organisé.

Cette idée ou abstraction métaphysique, d'après laquelle on a conçu une matière existante antérieurement aux formes régulières, a donc été présentée comme un être réel et à ce titre souvent personnifié (2). La succession ou plutôt l'idée de succession entre ces deux états de la matière, à fait regarder le premier comme cause du second, et comme la matrice d'où il étoit sorti. C'est ainsi que le néant de lumière étant censé en précéder l'existence, on fit jaillir le jour du sein des ténèbres premières, et on le peignit comme un enfant de la nuit, quoiqu'on sût bien que les ténèbres ne peuvent jamais devenir principes de lumière. Ce n'est donc là qu'une fiction Théologique qui donne de la réalité à

(1) Platon in Tim. p. 30.

(2) Ovide Fast., l. 1. v. 103.

une abstraction, et qui met entre les êtres une priorité qui n'est que dans l'ordre de nos idées; qui sépare ce qui est inséparable, et qui isole un être de lui-même et de ses formes ou qualités, pour y intercaler les idées abstraites de cause et d'effet, que n'y avoit pas mises la nature. Car il arrive souvent à l'homme de substituer à la nature les opérations de son esprit.

Ainsi la Théogonie d'Hésiode, composée des lambeaux des anciennes Cosmogonies de l'orient, et dans laquelle des êtres abstraits, des êtres moraux et des êtres physiques sont personnifiés et confondus dans une même masse d'idées théologiques, empruntées des spiritualistes et des matérialistes anciens, met à la tête de toutes choses un être abstrait et vague, appelé cahos, d'où sortent les deux premières causes régulières, *Uranus* et *Ghê*, ou le ciel et la terre (1). Le cahos fut avant toutes choses, dit Hésiode. Ensuite la terre qui produisit le ciel aussi étendu qu'elle. Du cahos sont nés l'érèbe et la nuit obscure; de la nuit jointe à l'érèbe sont sortis le jour et la clarté. Il est aisé de voir que cette filiation du jour, qui sort des flancs de la nuit, n'exprime qu'une succession d'ordre entre la chose qui existe, ou entre le moment de son existence et celui ou on la conçoit non existante encore; et que l'auteur a fait naître le jour, comme nous le voyons naître chaque jour, au moment où finit la nuit.

Par la même raison, la terre de sa nature ténébreuse, et qui ne reçoit de lumière que du ciel, fut censée existante avant d'exister éclairée, et la nuit qu'elle forme par son opposition à la lumière, précéda la naissance de la lumière ou de la substance lumineuse qui compose le ciel qui l'éclaire. Aussi Moïse, instruit à l'école des spiritualistes de l'orient, nous présente t-il une terre vide (2) et couverte de ténèbres, avant que du sein de l'être, principe éternel de lumière, jaillît le rayon brillant, qu'il suppose avoir éclairé l'Univers pour la première fois. C'étoit une idée consacrée dans la Cosmogonie d'Orphée (3), qui avoit imaginé un cahos primitif, (4), qu'un rayon échappé de l'Ether vint tout-à-coup éclairer. Il regardoit l'Éther, source d'où partoit cette lumière, comme la cause suprême et le premier des Dieux.

La cosmogonie des Caldéens, rapportée par Berose (5), peint le cahos d'une manière plus animée et renfermant en lui des êtres vivans, mais d'une organisation monstrueuse et de formes irrégulières, jusqu'à ce que le dieu Belus portant ses regards sur le fluide cahotique et ténébreux, où nageoient ces monstres, eût tracé la ligne qui sépare la matière terrestre de la matière céleste par le cercle de la lune, et eût donné les deux grandes divisions de la cause active et de la cause passive, du concours desquelles résultent les organisations régulières. Aussitôt moururent tous ces monstres, et toutes les irrégularités cessèrent dans les formes et dans les situations qu'avoient prises les parties de la matière jusqu'alors agitée par un mouvement désordonné. Comme nous pourrons traiter un jour, dans un Ouvrage à part, l'article des cosmogonies de tous les peuples, nous ne pousserons pas ici plus loin cette théorie, et nous nous bornons à dire qu'on ne trouve personnifié souvent le cahos, ou la confusion des principes élémentaires de la nature, que par une fiction d'esprit, les métaphysiciens ayant supposé le désordre avoir précédé l'ordre régulier que nous admirons dans l'Univers.

De cette pâte première, informe, composée du mélange de tous les principes, et qui constituoit la cause passive universelle non organisée, étoient sorties quatre causes passives, plus simples et plus homogènes (5), qui devoient entrer dans la composition de tous les corps

(1) Hes. Theog. v. 116.
(2) Gen. c. 1. v. 2, 3.
(3) Cedren. t. 1. p. 57.
(4) Syncelle, p. 28.
(5) Ovid. Metam. l. 1. c. 1. idem Fast., l. 1, v. 105, &c.

réguliers, que le ciel, par son action sur eux, devoit créer dans leur sein, par une succession non interrompue de générations particulières. Ces quatre substances, qui s'étoient ainsi dégagées du cahos ou de la masse confuse, où elles se trouvoient mêlées, sont les quatre élémens, *feu*, *air*, *eau*, *terre*. Chacun de ces élémens avoit pris dans l'Univers la place que lui assignoit sa pesanteur spécifique (1). Le feu le plus mobile et le plus léger de tous, s'étoit élancé vers la sphère de la lune, qui pesoit immédiatement sur lui. Au-dessous du feu, s'étoit placé l'air, substance moins mobile et moins légère. A la troisième place se trouva l'eau, qui étoit encore moins mobile que l'air & moins légère. Enfin, la partie la plus lourde, la plus compacte resta en bas, et forma la terre, vers laquelle retomboit le sédiment des autres élémens, à mesure qu'ils se séparoient et recouvroient leur homogénéité. Néanmoins, par le mouvement qui agitoit toujours irrégulièrement ces quatre couches, souvent le feu se trouva mêlé à l'air, à l'eau et à la terre, et ainsi des autres.

La terre sur-tout, dans le sein de laquelle se résolvoient les corps, composée de ces quatre élémens, les renferma souvent en elle dans un état de confusion, jusqu'à ce qu'ils se fussent de nouveau dégagés. La plupart des organisations se faisoient à sa surface ou dans son sein, et c'est à ce titre qu'elle donna son nom à la cause passive entière qui résidoit dans les quatre élémens. Les parties mêmes de la terre devinrent aussi des causes particlles ou des Dieux à qui elle avoit donné naissance (2). Tels étoient dans la cosmogonie phénicienne ces enfans de la terre, d'une grandeur et d'une taille extraordinaire, dont les monts Liban, l'Anti-Liban, le mont Cassius et le mont Brathys portoient les noms (3). Les habitans des côtes occidentales de l'Afrique virent dans le mont Atlas un Dieu bienfaisant dont ils descendoient (4); et ceux de l'Arcadie avoient la forêt Pelasgique qui leur fournissoit dequoi se couvrir et se nourrir, et ils attribuoient ce bienfait à Pélasge, qu'ils regardoient comme leur premier père (5). Il en fut de même des rivières et des fleuves qui arrosoient un pays, et qui se changèrent en autant de divinités ou de causes éternelles bienfaisantes. Le Nil étoit un Dieu en Egypte (6), et il n'y avoit pas en Grèce une petite peuplade, qui ne déifiât le ruisseau dont les eaux abreuvoient et fertilisoient ses campagnes.

Voilà donc une foule de divinités, pour la mythologie, qui ont leur origine sur la terre, et qu'il ne faut pas confondre avec les Dieux qui habitent l'Olympe et qui reposent sur le sein d'Uranus leur père. Voilà une multitude de causes partielles et secondaires nées de la cause universelle, qu'il faudra s'attacher à bien reconnoître, sur-tout lorsque ces divinités terrestres se mêleront avec les Dieux celestes dans les allégories poétiques, et dans les chants sur la nature, sur ses agens et ses parties, ce qui arrive très-souvent (7).

On assigna souvent à l'élément de la terre la première place avant les trois autres, et on la mit au premier rang des Dieux élémens; car les élémens furent déifiés. Achilles Tatius lui assure (8) cette prérogative, d'après l'opinion de certains philosophes. Pherecydes pensoit ainsi sur la terre (9), qu'il regardoit comme le principe de toutes choses. Xenophanes de Colophon (10) faisoit tout sortir de la terre, même le soleil

(1) Achill. Tat c. 3. Diog. Laër. l. 7. Vit. Zenon. p. 520, 321.
(2) Voyez ci-dessus, l. 1. c. 3.
(3) Euseb. Præp. Ev. l. 1. c. 10.
(4) Proclus, l. 1. in Timæum, p. 53.
(5) Pausan. in Arcad. c. 1.
(6) Ci-dessus, l. 1. c. 2.
(7) Ci-dessus. l. 1. c. 3.
(8) Achill. Tat. c. 3. p. 75.
(9) Sex. Empir. Hypoth. Pyrrh, l. 3. c. 4.
(10) Eusebe Præp. Ev., l. 1. c. 8.

et

et les autres astres, qui s'alimentoient de ses vapeurs, idée cosmogonique qui rentre dans celle d'Hésiode : il lui associoit aussi l'eau ou le fluide cahotique. OEnomaüs y joignoit l'activité du feu, et Empedocle n'excluoit aucun des quatre élémens du rang des causes premières, et leur donnoit une part égale dans la génération des corps (1). Euripide désignoit le principe passif par le terme générique, *terre*, en comprenant sans doute les trois autres couches qui l'enveloppent, et dont elle occupe le centre, puisqu'il la soumet immédiatement à l'action de l'éther, ou du ciel qui en est formé (2). C'est l'idée cosmogonique d'Euripide, qui a été consacrée dans ces beaux vers de Virgile, que nous avons déja cités (3), dans lesquels ce poète peint le mariage de l'éther ou du ciel avec la terre au printemps. C'est là ce fameux œuf, dont nous parlerons bientôt (4), qui renferme en lui les quatre fluides, dont se composent tous les corps, que la chaleur du feu éther féconde par l'incubation du ciel, et dont il fait éclore tous les êtres passagers que la nature sans cesse organise : car c'est dans cet espace sublunaire, et dans ce lieu où s'opèrent les générations, que résidoit principalement la nature, suivant Ocellus de Lucanie (5); cette nature qui sans cesse produit, et la discorde qui toujours détruit.

C'est la terre suivant Plotin (6), qui renferme en elle cette force végétative, qui agit dans l'organisation des plantes, et qu'elles ne partagent avec elle, que par ce quelles tiennent à elle par leurs racines. C'est à ce titre, continue l'auteur qui donne à la terre, non-seulement la vie, mais l'intelligence, qu'elle fut honorée sous les noms de Vesta, de Cérès, ec.

Il est certain que les Romains adoroient la déesse *Tellus*, qui n'est autre chose que la terre, et que les Grecs élevèrent aussi des autels à la terre. On peut voir dans Cicéron l'opinion de plusieurs philosophes, qui ont cru reconnoître dans la terre et dans la force vive qui la pénètre (7), l'origine de plusieurs divinités. Sans admettre à beaucoup d'égards leurs explications, j'y trouve au moins des preuves de l'opinion qu'on avoit de la divinité de la terre, et de celle des autres élémens; car il n'en est pas un seul en qui ces philosophes ne plaçassent un Dieu. C'étoit sur-tout la doctrine des Stoïciens, et de Zénon leur chef (8).

Après la terre et ses parties principales, qui ont été considérées comme causes ou comme divinités, et à ce titre personnifiées dans les allégories sacrées, l'élément de l'Eau fournit un grand nombre de Dieux, soit dans sa masse générale, soit dans les fleuves et les ruisseaux, et les fontaines, qui étoient formés de sa substance. L'Océan, père des fleuves, l'étoit aussi d'une foule de Dieux. L'Océan, suivant Orphée (*uuu*), étoit une source de génération pour tous les êtres. Les astres eux-mêmes s'alimentoient de ses eaux ou de celles des rivières, qui sortoient de son sein par l'évaporation, et qui y rentroient ensuite par le lit des fleuves (9). Virgile peint le berger Aristée, qui avec Cyrène sa mère (10), fait des libations à l'Océan à qui ils donnent le titre de père de toutes choses. Cette qualification lui est donnée, dit Servius, parce que de lui sont formées toutes choses suivant Thalés (*xxx*). Effectivement, c'étoit le dogme favori de ce phisophe (11), qui l'avoit emprunté des Egyptiens, chez qui l'eau du Nil passoit pour être le premier agent de la

(1) Sex. Emp. ibid. l. 3, c. 4.
(2) Achill. Tat. c. 4.
(3) V. ci-dess. l. 2. c. 2.
(4) Achill. ibid. c. 4. p. 76,
(5) Ci-dessus, l. 2, c. 2.
(6) Plotin Ennead 4, l. 4. c. 25—26—27.

(7) De Naturâ Deor. l. 1, c. 15—l. 2, c. 26, etc.
(8) Achil. Tat. c. 3, p. 75.
(9) Plin. l. 2, c. 68.
(10) Georg. l. 4. v. 382.
(11) Cicer de nat. Deor. l. 1, c. 10; Diog. Laer. l. 1, c. 1, p. 18, Plut. de placit. Phil. l. 1;

génération. Ils supposoient que jusqu'aux hommes tout étoit sorti du limon de ce fleuve échauffé par le soleil (1). Aussi donnoient-ils à leur fleuve le nom d'Océan ; et ils disoient que les Dieux eux-mêmes étoient nés du Nil (2). Cicéron en compte plusieurs à qui on donnoit cette origine. Orphée, qui le premier, dit Athénagore (3), inventa les noms des Dieux, et mit en vers leur filiation ou théogonie et leurs exploits, Orphée, dont l'autorité en fait de religion a toujours été si respectée, attribue à l'eau la première cause de leur génération (4). Au reste les anciens appeloient Océan, non-seulement le vaste réservoir dans lequel vont se précipiter tous les fleuves, mais en général le principe humide de la Nature, qui alimente et nourrit tous les Etres (5). Les Grecs, si nous en croyons Diodore, le prirent souvent dans ce sens, et c'est dans ce sens qu'il faut entendre les vers du poète, qui fait l'Océan père des Dieux, et qui leur donne pour mère Tethys. Eusèbe, d'après Porphyre, nous a donné (6) l'énumération des différens noms donnés aux différentes parties du fluide universel, connu sous le nom générique d'Océan, et qui peut être considéré sous divers rapports, à raison des qualités diverses de l'eau, salée ou douce, marine, ou fluviatile, etc. L'Océan, dans Hésiode, naît de l'union du ciel avec la terre : il est un des premiers fruits de leur hymen, lui et les gouffres profonds qui le renferment (7). La mer donna naissance à son tour au bon Nérée, dont les eaux et leur crystal fidele ne mentirent jamais (8). De Nérée et de Doris son épouse, naquirent la foule des Néréïdes (9), qui habitent la mer et les nymphes qui président aux eaux des rivières et des fontaines. De Téthis et de l'Océan (10) sont sortis les fleuves les plus fameux, le Nil, l'Alphée, le Pô, le Strymon, le Mæandre, le Danube, le Phase, le Rhesus, le clair Acheloüs, le Nessus, le Rhodius, l'Halicmaon, l'Eptaporus, le Granique, l'Æsapus, le Simoïs, le Penée, l'Hermus, le Caïcus, le Sangar, le Ladon, le Parthenius, l'Evenus, l'Ardeschus et le divin Scamandre.

Je ne suivrai pas plus loin la généalogie des enfans de l'Océan et de Thétis, que nous a laissée Hésiode. Je remarquerai seulement, que l'élément humide se décomposa en une foule de divinités partielles, qui se mêlent souvent aux Dieux célestes, et qu'il ne faut pas confondre avec eux.

On remarquera aisément, que la terre et l'eau nous ont déja donné autant de Dieux que le ciel et ses astres, et que c'est toujours le même génie qui les a créés. Car c'étoit un principe qu'on devoit regarder comme Dieux les causes éternelles de ce qui se reproduit, quelque part qu'elles fussent disséminées dans la Nature et à quelque partie du grand tout qu'elles appartinssent, soit à la partie active ou au ciel, soit à la partie passive ou à la matière élémentaire dont sont composés les corps. Or l'eau avoit ce caractère de cause perpétuelle et d'agent éternel des générations. Toutes les prières des Perses sont remplies d'invocations adressées à l'eau génératrice, qui détruit les productions du mauvais principe, et qui pendant toute la révolution annuelle (11), appelée figurément les 12,000 ans de la durée du monde, donne à toute la Nature les germes et les sucs qui forment sa force,

ch. 2, pag. 875. Sex. Empir. hyp. pyrrh. l. 3, c. 4.

(1) Eusèb. præ. Ev. l. 3, c. 9, p. 89.
(2) Cicéron de Nat. Deor. l. 3, c. 22.
(3) Athenag. leg. pro Christ. p. 70.
(4) Athenag. ibid. p. 150.
(5) Eusèb. præp. ev. l. 3, c. 9, p. 89. Hom. Iliad. §. 5. et autor vitæ homeri, p. 324. (Edit. Tho. Gal.) Idem Euseb.
(6) L. 3, c. 11, p. 111 et 112.
(7) Hesiod, Theo. v. 134.
(8) Ibid. v. 233.
(9) Ibid. v. 240.
(10) Ibid. v. 335.
(11) Zend Av. t. 1, pars 2e. p. 262, farg. 21.

et la mettent en état de résister aux efforts des Déws (1), ou des agens de destruction qu'emploie le principe de discorde, qui combat les opérations de la Nature. Car la Nature et la discorde se contrarient dans le monde élémentaire, suivant Ocellus; et suivant les docteurs des Perses, c'est Ahriman, chef des ténèbres et du mal, qui y contrarie les opérations d'Ormusd, principe de bien et de lumière. Nous aurons bientôt occasion d'entrer dans de plus grands détails sur ces deux principes opposés. Ce sera le sujet du chapitre suivant.

Osiris chez les Egyptiens, peint avec les attributs du Bœuf, étoit, suivant Plutarque (2), dépositaire de ce principe humide générateur, ainsi que le Bacchus des Grecs peint également sous les traits du Bœuf. Le Taureau céleste, invoqué si souvent par les Perses, étoit aussi dépositaire de ce principe humide (3), qu'il communiquoit à la Lune, et les Hyades, qui sont sur son front, étoient regardées comme les causes des pluies. On prétend même que leur nom vint de-là. Au moins Virgile leur donne l'épithète de pluvieuses, et Pline leur reconnoît cette qualité (4). Aussi les Perses invoquent-ils souvent les astres germes de l'eau (5). C'est par l'eau, dit Ormusd, dans les livres sacrés des Perses (6), que moi Ormusd je donne la force, la grandeur et l'abondance. On adresse des prières à cet élément près des lacs, des rivières et des puits (7). On remarquera que l'astre Taschter, qui dans ces prières est presque toujours regardé comme le dispensateur de l'eau, est appellé dans ces mêmes prières l'astre brillant et lumineux, qui a un corps de Taureau et des cornes d'or (8); ce qui le rapproche infiniment de l'Osiris Egyptien et du Bacchus Grec peints sous ces mêmes traits, et qui étoient censés être dépositaires du principe humide de la nature, comme nous l'avons dit plus haut d'après Plutarque.

C'est pareillement sur le fluide, que nageoit l'œuf symbolique du monde, dans la Cosmogonie Japonoise, lorsque le Taureau vint de concert avec la Lune le rompre et organiser l'Univers. Moïse fait aussi sortir le monde des eaux, ainsi que les Egyptiens et les Phéniciens le font sortir d'un limon imprégné du fluide caothique (9). Car on donna souvent le nom de cahos, suivant Achilles Tatius (10), au fluide principe et origine de toutes choses dans la Cosmogonie de Phérécyde, et dans la doctrine de Thalés, Zénon pensoit que Dieu, existant avec lui-même dans le commencement (11), avoit converti en eau, par le moyen de l'air, toute la substance matérielle; et que de même que les germes sont contenus dans le fluide spermatique, de même la raison séminale et organistique du monde fut déposée dans la matière humide, pour la disposer d'une manière propre à recevoir la génération. D'abord il produisit les quatre élémens, le feu, l'air, l'eau et la terre. Le monde, suivant ce philosophe, se forme, lorsque de la substance du feu naît l'eau, par le moyen de l'air. (*yyy*) La partie la plus crasse devient terre; la plus légère s'élève et devient l'air, dont la partie la plus subtile se volatilise et devient feu éther. (*zzz*) Du mélange de ces élémens combinés entre eux, suivant certains rapports, sont formés les corps des animaux, des plantes et de tous les êtres engendrés.

Isidore dans son livre des Origines donne aussi à l'eau une espèce de préférence sur les autres élémens, et une action plus universelle. L'élément de l'eau, suivant lui, commande à tous les autres. L'eau

(1) Ibid. p. 424.
(2) De Iside, p. 364—365.
(3) Zend. Av. t. 1, pars 2, p. 17—18, etc.
(4) Pline, l. 2, c. 39.
(5) Zend. Av. Ibid. 427.
(6) Ibid. t. 2, p. 18—19.
(7) Ibid. t. 2, p. 19—20.
(8) Ibid. Zend. Av. t. 1, pars 2, p. 419.
(9) Euseb. præp. ev. l. 1, c. 7. c. 9.
(10) Achill. Tat. c. 3, p. 75.
(11) Diog. Laer. vitâ Zenon, l. 7, p. 520—521.
(12) Isid. Orig. l. 13, c. 12.

tempère la nature du ciel, fertilise la terre, l'imprègne de vapeurs et de rosée ; l'eau monte vers le ciel et en redescend sur la terre, où elle entretient la végétation des plantes, des arbres, et des moissons. Cette circulation de l'eau, qui se suspend sur nos têtes en nuages, qui se condense ou se raréfie dans l'air où elle entretient une fraîcheur salutaire, et qui ensuite se résout en pluies, a pu offrir dans les allégories anciennes le sujet de bien des métamorphoses de cet élément unique. Il sera donc à propos d'en tenir compte dans l'explication de l'antiquité, qui a considéré cet élément agissant non-seulement dans le bassin immense des mers, dans le lit des fleuves et à la source des fontaines, mais encore dans l'air auquel il se marie, dans les nuages, dans la rosée bienfaisante et dans les pluies fécondes. Les Pléïades et les Hyades, qui dispensent ce fluide, furent censées être filles de l'Océan, ou de l'élément dont elles semblent partager la nature. L'air lui-même imprégné d'eaux fut invoqué sous le nom de Jupiter *Pluvius*, ainsi que la constellation de la Chèvre céleste, qui provoque les pluies, et qui fournit à Jupiter, qu'elle avoit nourri, sa redoutable Egide, et son nom d'Ægiochus.

L'air ne joua pas un rôle moins important que l'eau et la terre dans l'ancienne Théologie ; et souvent même il fut confondu avec Junon la sœur et l'épouse de Jupiter, la première des déesses, comme celui-ci étoit le premier des Dieux. Nous avons déjà rapporté ailleurs l'opinion de plusieurs Philosophes, tels qu'Anaximène (1), Anaximandre, Diogène d'Apollonie, et celle des Egyptiens, qui attribuoient la divinité à l'air. Anaximène (2) supposoit que cet élément étoit une substance divine, immense, infinie, mise en activité perpétuelle (3). Au reste il n'admettoit l'air infini que dans sa nature; mais il le supposoit fini dans ses formes et dans les qualités qui le modifient. Il étoit, selon lui, le principe de toutes choses. Il croyoit que tout naissoit de la condensation ou de la raréfaction de cet élément : que cet air condensé et comprimé avoit d'abord produit la terre, et que de la terre étoient nés le Soleil, la Lune et les Astres (*aaa*). Aussi donnoit-il au Soleil le nom de terre, et il pensoit que la rapidité de son mouvement produisoit la chaleur, dont il nous brûle. Parménide (4) avoit la même opinion sur la formation de la terre par la condensation du principe aérien. Tout, suivant Anaximène, (5) naissoit de l'air et se résolvoit en air, même notre ame, qui, selon lui, n'étoit qu'une émanation du *spiritus* ou souffle aérien. C'étoit l'air qui avoit été le premier agent de la divinité, suivant Zenon, lorsque Dieu mit la matière dans un état de fluidité, comme nous l'avons dit plus haut.

On reconnoît dans ce premier Etre le *spiritus*, ou souffle, qui reposoit sur le fluide, dont Moïse fait sortir le monde. C'est aussi l'élément spiritueux, ou l'air ténébreux, suivant Sanchoniaton, qui est un des premiers principes dans la cosmogonie Phénicienne (6).

Diogène d'Apollonie (7) admettoit pour premier principe de l'organisation des mondes, dont il reconnoissoit la pluralité ; l'infini, le vide et l'air, principaux élémens de toutes choses. Il pensoit que l'air raréfié ou condensé avoit produit tout ; que rien ne naissoit de rien, et ne rentroit dans le néant. Archélaüs (8) fils d'Apollodore attribuoit aussi à l'air et à l'infini l'origine de toutes choses, et faisoit naître l'eau de sa condensation et le feu de sa raréfaction. OEnopide de

(1) Ci-dess. l. 1, c. 3.
(2) Sext. Emp. hypoth. pyrh. l. 3, c. 4, Cic. de Nat. Dar. l. 1, c. 10.
(3) Euseb. l. 1, c. 8, Minuit Felix, p. 150.
(4) Ci-dessus p. 158.
(5) Euseb. præp. ev. l. 1, c. 8, Plut. de placit. phil. l. 1, c. 3, p. 876.
(6) Euseb. præp. ev. l. 1, c. 10.
(7) Diog. Laer. l. 9, vit Diog, p. 666.
(8) Plut. de plac. Phil. l. 1, c. 3, p. 676.

Chio (1) associoit le feu à l''air dans la fonction de cause première. Les Assyriens et une grande partie des Africains assignoient aussi la prééminence à l'air sur les autres élémens, et le représentoient par des images, qui étoient l'objet de leur vénération. Ils le consacroient soit à Junon soit à Venus Vierge, si jamais la virginité a pu plaire à Vénus, dit Julius Firmicus (2). Ils ont donné un caractère féminin à cet élément, je ne sais par quel principe religieux, et ils l'ont fait invoquer par l'organe de leurs Prêtres.

C'étoit dans l'air que la lune, suivant les Egyptiens (3), versoit les principes de fécondité que lui communiquoit le soleil, et qui concouroient à l'organisation des Etres. C'étoit par le même canal de l'air (4), que le Dieu ciel au printemps venoit s'unir à la terre, en répandant ces rosées douces et ces pluies chaudes qui la rendoient fertile. Anaxagore le physicien, au rapport de Varron (5), pensoit que l'air étoit impregné de germes de fécondité, qui échappoient à notre vue, mais qui agissoient puissamment dans le grand œuvre des générations.

On donnoit à l'air les deux sexes, ainsi qu'aux autres élémens, à raison des deux divisions, qu'on établissoit entre les différentes couches et les différentes modifications de ces élémens. Cette division ou distinction de sexe dans les différentes parties du même élément avoit été imaginée par les Egyptiens, si nous en croyons Senèque (6). L'air, sous le rapport de vent, étoit censé mâle et partager la Nature du principe actif. Sous le rapport d'élément chargé de vapeurs et inactif, il étoit femelle. L'eau de la mer pareillement étoit supposée avoir le caractère de la virilité; tout autre eau étoit censée femelle. Le feu, en tant qu'il brûle et s'enflamme, étoit mâle; au contraire, il n'étoit que femelle, en tant qu'il éclaire et qu'il rend une lumière qui ne peut faire aucun mal. La terre âpre, couverte de rochers et de pierres, avoit le caractère de la virilité; la terre propre à la culture étoit censée femelle, et de Nature à recevoir la semence. Cette distinction de sexes dans les quatre élémens mérite d'être remarquée.

Isidore de Seville établit aussi une distinction dans l'élément de l'air (7), dont une partie, suivant lui, est de Nature terrestre, et l'autre de Nature céleste. Ce dernier air réside dans la partie la plus élevée de l'atmosphère, que jamais n'agitent les vents ni les tempêtes. Le premier ou l'air terrestre est la partie inférieure de cet élément toujours chargée de vapeurs humides, qui lui font prendre en quel que sorte un corps. Celui-là appartient proprement à la terre, et produit comme elle de son sein une foule de formes ou de phénomènes météorologiques, qui ne sont que l'air diversement modifié et combiné avec d'autres élémens (8). Est-il agité? il engendre les vents; est-il froissé plus rudement? il fait jaillir la lumière de l'éclair et lance au loin la foudre. Vient-il à se condenser? il forme les sombres nuages, qui lorsqu'il se raréfie, se résolvent en pluie. C'est-là ce que Pline (9) appelle les phénomènes remarquables de cet élément, à qui souvent on a donné le nom de ciel, et qui semble offrir un vide immense, d'où découle ce souffle de vie que nous respirons. C'est dans l'air que se forment les nuages, les tonnerres et les foudres. Là se forment aussi la grèle, les neiges, les pluies, les orages, les tempêtes et les tourbillons fougueux. De-là partent la plûpart des grands

(1) Sext. Emp. Hyp. Pyrh. l. 3, c. 4.
(2) Juli. Firm. de prof. Err. Relig. p. 9.
(3) Plut. de Iside, p. 368.
(4) Virgil. Georg. l. 2, v. 325.
(5) Varron, l. 1, c. 40.
(6) Senec. quæst. Nat. l. 3, c. 14.
(7) Isid. Origin. l. 13, c. 7.
(8) Isid. Origin. ibid.
(9) Pline, Hist. Nat. l. 2, c. 38.

fléaux qui désolent la terre. Là s'opèrent les grands chocs de la Nature en discorde avec elle-même. Là se trouve la patrie des vents ; là ils prennent chacun leur caractère propre, ainsi que tous les autres phénomènes météorologiques qui influent comme causes sur la terre, et qui tiennent à la Nature et aux qualités des vents qui les produisent.

Ce court extrait du chapitre de Pline sur l'élément de l'air suffit pour nous donner une idée des modifications variées, que reçoit cet élément, et des principaux phénomènes qu'il produit, phénomènes qui deviennent autant de causes dans la Nature sublunaire, et qui influent sur la terre et sur les eaux, et dans l'ordre de la végétation.

Parmi ces causes aériennes on distinguera sur-tout les vents, les pluies et le tonnerre. Les nuages sur lesquels vient se peindre l'Arc-en-Ciel avec ses sept couleurs fixera notre attention, et on en verra naître une Divinité sous le nom d'Iris, fille de Thaumas, ou de l'admiration que cause ce phénomène (1). L'élément humide, qui par ses vapeurs fournit le nuage, qui se résout en pluie, et sur lequel Iris étale ses brillantes couleurs, sera père de Thaumas, ou l'aïeul d'Iris. Sa mère sera Electre, fille de l'Océan, une des Pleïades. Les vents auront des noms, des images, des autels ; et personnifiés ils entreront comme causes naturelles ou comme Dieux dans les allégories sacrées. Borée (2) enlevera Orythie ; il aura ses autels chez les Arcadiens, et les Mégalopolitains lui sacrifieront tous les ans, comme à une de leurs plus grandes divinités (3). Zephyre sera un Dieu qui caressera Flore. Æole régnera sur les vents ; et le lever de tels ou tels astres déterminera l'époque annuelle de leur retour. Alors on cherchera leur origine dans les cieux ; et Astrée sera leur père. (*bbbb*) « Astrée, » dit Hésiode (4), marié à l'Aurore » fit naître les vents impétueux, Argestes » et Zéphyre, Borée et l'humide Notus. » L'Aurore accoucha encore de l'étoile » du matin, et des astres brillans dont » le ciel est semé ». Il est impossible de ne pas reconnoître ici une suite d'idées physiques mises en allégories.

Cette filiation des vents, qui tirent leur origine des astres, est consacrée dans Pline lui-même (5). Il a, comme le peuple, confondu ici les signes avec les causes, et il a cru que les vents pouvoient naître de l'action des étoiles qui, dans les calendriers anciens, fixent leurs retours par des levers et des couchers. (*cccc*) C'est ainsi que les causes météorologiques se sont trouvées subordonnées aux causes célestes et Astrologiques, et que les Divinités de l'air se sont mêlées aux Dieux de l'Olympe dans leur généalogie, comme dans leur mariage, et dans leurs avantures allégoriques. Ces quatre vents, que vient de nommer Hésiode (6), sont les seuls qui tirent leur origine d'Astrée, fils de Crios, ou de l'agneau *Aries*, dont le bon principe prenoit la forme. Les Dieux les ont fait naître tous quatre pour l'utilité des hommes. Quant aux vents orageux, qui, comme les Géans, bouleversent l'air, qui ébranlent le séjour des Dieux, qui ravagent la terre, qui soulèvent les flots et causent les naufrages, ils sont tous l'ouvrage de Typhon, suivant Hésiode, de ce Typhon ennemi constant d'Ammon ou du Dieu lumière, de cet enfant monstrueux de la terre et des ténèbres du Tartare, dont les cent têtes, semblables à celles d'un Dragon, horrible vomissoient des flammes (7). On voit par ce passage d'Hésiode, comment les vents se trouvèrent partagés en deux classes, à raison de leur

(1) Hesiod. Theog. v. 265.
(2) Paus. Heliac 1, p. 166.
(3) Id. Arcad. p. 266.
(4) Hesiod. v. 375.
(5). Plin. l. 2, c. 45.
(6) Hes. v. 375, Hesiod. v. 870.
(7) Hes. v. 820.

père et de leur chef, et marchent sous les bannières des deux principes, qui se combattent dans la Nature, et dont nous parlerons bientôt. Les uns descendent de Crios ou du Bélier, autrement de l'agneau équinoxial du printemps, et les autres du monstre à forme de Dragon, qui s'étend sur l'équinoxe d'Automne. Non-seulement, comme l'on voit, les vents, ou les phénomènes de l'air se trouvent liés aux astres, mais encore ils ont une origine différente à raison des qualités bonnes ou mauvaises qui les soumetent aux figures célestes, qui distinguent les astres de bonne ou de maligne influence. Tout ceci doit entrer en calcul dans l'explication des allégories sacrées, où l'air prend un caractère de cause ou de divinité, soit en masse et en général, soit en détail et dans ses modifications particulières.

Ainsi on verra pourquoi Enée dans Virgile sacrifie une victime noire à la tempête, et une blanche au Zéphyre (1). Nous avons vu les Arcadiens honorer dans Borée un Dieu bienfaisant. Les Grecs donnoient au contraire le nom de Typhons aux ouragans et aux vents impétueux et mal-faisans. On appelle vents Typhons les vents violens, dit Hesychius (2). La raison de cette dénomination vient de ce qu'on attribuoit à Typhon tout ce qu'il y a de désordonné dans la Nature, et tous les chocs violens qu'éprouve la terre. Toute chose nuisible étoit censée être une partie ou une opération de Typhon (3). C'est ce que nous apprend Plutarque, et la division que fait Hésiode entre les vents, les uns bienfaisans, qui sont de la famille de Persée et d'*Aries*, ou de l'agneau équinoxial du printemps, et les autres malfaisans et orageux, qu'enfante le Typhon, ou le chef des ténèbres peint avec les attributs de l'équinoxe d'Automne, en est une preuve. Pline parle aussi de ces tourbillons, de ces ouragans subits sous le nom de Typhons (4), et il leur attribue la cause des naufrages, comme Hésiode l'impute aux enfans de Typhon (5). Le Poète n'a donc fait qu'exprimer en style allégorique une idée physique sur la nature des vents, que le naturaliste bien des siècles après lui, a rendue sous une forme plus simple; l'un et l'autre, Hesiode et Pline n'ont fait que l'histoire de la Nature, chacun à sa manière. L'un écrivoit en Poète théologien, et l'autre en naturaliste. Mais dans les écrits du premier on ne doit chercher que ce que renferment ceux du second, l'histoire de la Nature, de ses parties, et de ses agens et la description des phénomènes qu'elle nous offre.

Le son même répercuté, qui n'est qu'une modification de l'air, deviendra une Divinité sous le nom d'Echo. Elle épousera Pan, ou le Dieu céleste, qui tient en main la flûte symbolique, représentative de l'harmonie qu'on avoit imaginée entre toutes les parties du système planétaire (6) et dont nous parlerons bientôt. On verra donc souvent les Divinités de l'air s'unir aux Dieux de l'Olympe, et réciproquement les Dieux du ciel descendre dans la sphère des élémens, dans l'air, dans l'eau, sur la terre, pour s'unir aux Divinités inférieures, au point de paroître quelquefois se confondre avec elles. Ainsi l'air impregné, tantôt des particules de lumière, qui pénètrent toute sa substance ténébreuse et composent cette masse lumineuse, qui produit le jour, tantôt rempli du principe humide que la lune verse sur la terre, et par lequel tout est fécondé, fut pris souvent pour les premières divinités célestes, Jupiter et Junon (7). Il en fut de même du feu Ether, ou du ciel qui prit aussi le nom

(1) Virgil. Œneid. l. 3, v. 120.
(2) Hesych. v. Typhon.
(3) Plut. de Isid. p. 368—369.
(4) Plin. l. 2, c. 48.
(5) Hesiod. Théog. v. 870.
(6) Plin. Hist. Nat. l. 2, c. 44. ibid. c. 22.
(7) Cicer. de Nat. Deor. l. 1, c. 14—15. L. 2 c. 25—26.

de Jupiter, et qui, tenant immédiatement à l'air, passa pour Jupiter qui s'unissoit à Junon (1). C'est de cette manière, qu'on transporta les noms des Divinités supérieures et célestes dans les élémens auxquels elles présidoient, et qui recevoient plus particulièrement leur influence, ou avoient le plus d'affinité avec leur Nature. Ainsi l'air tenoit de la Nature de la lune, et le feu Ether de celle du soleil, les deux grandes Divinités de tous les peuples.

C'est une distinction bien importante à faire dans l'explication de la mythologie, où l'on est souvent exposé à confondre le Dieu avec l'élément, ou avec l'effet produit par son action. Voilà pourquoi quelques-uns ont pris le blé pour Cérès et le vin pour Bacchus, c'est-à-dire la chose soumise à l'influence et aux domaines de ces Divinités, pour ces Divinités elles-mêmes. C'est une grande erreur, qu'il faut sur-tout éviter. « Ce n'a jamais pu être, qu'une » métonymie ou un trope, dont se » servent les Poètes (2). Qui seroit » jamais assez insensé pour avoir un » Dieu qu'on boit et qu'on mange, dit » Ciceron. Cet Orateur philosophe n'avoit pas encore la mesure de la crédulité de l'homme. S'il eût vécu quelques siècles plus tard, il n'auroit pas tenu ce langage; et il auroit vu des peuples s'entregorger pour maintenir ce dogme religieux d'un Dieu que l'on peut boire et manger. Mais oublions nos erreurs, et revenons à celles des anciens, ou à leurs opinions sur les Dieux, qui ont leur siége dans les élémens, ou qui y président.

L'air étoit sous le domaine de Junon, reine des Dieux de l'Olympe. Elle fut la Divinité tutélaire de cet élément, avec lequel souvent on l'a confondue, comme nous l'avons déja dit, et comme on peut s'en assurer par le témoignage de plusieurs auteurs qui, dans leurs explications, sont tombés dans cette méprise (3). Orphée dans ses hymnes a exprimé les rapports de cette Déesse avec l'air, en lui donnant une figure aéri-forme (4), en lui attribuant la fonction de fournir aux mortels le souffle aérien qu'ils respirent, et d'alimenter les pluies et les vents favorables à la végétation, qu'elle est chargée d'entretenir. Dans la distribution des douze grands Dieux, dans les douze figures du Zodiaque, où étoient casés les élémens, Junon avoit son siége au verseau (5), sous lequel étoit placé l'élément de l'air.

Macrobe (6) regarde Junon comme la souveraine de l'air, et la confond avec plus de raison avec la lune. Car la substance de l'air roule dans ses courans, suivant Philolaus cité plus haut, le principe humide qu'il extrait de la lune. La lune, suivant les anciens philosophes, & même suivant les naturalistes, tels que Pline, s'alimentoit des eaux douces des fontaines, tandis que le soleil se nourrissoit des vapeurs de la mer. Junon, comme la lune, descendoit tous les ans dans les eaux douces de la fontaine de Kanathè (7) en Argolide, pour y reprendre sa virginité.

Nous ne suivrons pas plus loin l'examen des rapports qu'il y avoit entre la divinité de Junon, celle de la lune et celle de l'élément de l'air, qui leur étoit subordonné. Nous ajouterons seulement, que la partie inférieure de l'air, la plus voisine de la terre, étoit celle où Junon avoit établi son domaine, d'après les principes théologiques consignés dans Varron; le milieu (8) étoit le siége de Jupiter, et le sommet le séjour de la chaste Minerve. Cette partie la plus élevée étoit ce qu'on appeloit le feu, et l'Ether en étoit la portion la plus épurée.

(1) Fulgent. l. 1, de Saturn.
(2) Cicer. de Nat. Deor. l. 3, c. 16.
(3) Macr. Somn. Scip. l. 1, c. 17, id. Sat. l. 1, c. 17.
(4) Orph. Hym. in Junon, Pœt. Græc. t. 1, p. 5c 5.
(5) Manil. Astron. l. 2, v. 438.
(6) Macrob. Saturn. l. 1, c. 16.
(7) Paus. Corinth. p. 80.
(8) Macrob. Sat. l. 3, c. 4.

épurée. Le feu qui restoit engagé dans la basse région de l'air entroit dans la composition des météores, et sur-tout de l'éclair et de la foudre. C'étoit lui qui en fournissoit la matière aux cyclopes chargés de forger les foudres du Dieu qui habite l'Ether, ou de Jupiter maître des Dieux. Cet élément actif étoit casé dans les cieux sous le signe du Bélier Ammon, qui fournissoit ses attributs au Dieu soleil, au moment de son triomphe sur les principes ténébreux, autrement sur les géans. Les exhalaisons ignées qui s'élevoient de la terre dans les hautes régions de l'air formoient la foudre que reprenoit Jupiter au printemps. « Aussi voyons-nous dans » Hésiode (1) la terre, qui en s'unis- » sant au ciel enfante les redoutables » cyclopes, Brontê, Steropê, et le » brillant Argê, qui ont mis le ton- » nerre aux mains de Jupiter, et l'ont » armé de la foudre qu'ils ont forgée ». Hésiode place la génération des cyclopes chargés de forger la foudre, à la suite de la formation de la terre, de celle du ciel et de ses astres, après la formation de la mer et des Divinités des eaux. La cosmogonie phénicienne de Sanchoniaton présente la même série d'idées et dans le même ordre. Elle suppose, qu'aussitôt que le ciel eût été formé, que le soleil, la lune, les planètes et les constellations eurent commencé à briller (2), alors l'élément de l'air s'enflamma par l'effet de la chaleur que la terre et la mer éprouvèrent, les vents soufflèrent, les nuages se formèrent au sein de l'air, des torrents d'eau se précipitèrent sur la terre, et lorsque les vapeurs divisées et élevées par l'action du soleil, se furent de nouveau réunies, et choquées dans l'air, il en résulta des éclairs et des tonnerres. Tout ce récit de Sanchoniaton n'est qu'une explication pure et simple de la formation de l'éclair et de la foudre, qui n'est que l'effet des exhalaisons humides et sèches qui s'élévent de la terre et des eaux, et vont former ces météores dans l'air échauffé par l'action du soleil. Ce sont là les idées physiques qu'a rendues poétiquement Hésiode dans sa théogonie ou dans son poëme théologique sur les causes naturelles, considérées comme les véritables Divinités, de l'action desquelles tout dépend; dogme consacré par la théologie des Egyptiens et des Phéniciens (3), comme nous l'avons annoncé dans le chapitre second du premier livre de cet ouvrage.

Pline attribue à l'action des trois planètes supérieures au soleil la formation de la foudre, et principalement à celle de la planète Jupiter (4). Hésiode nomme aussi pour forgerons de la foudre trois Génies, qu'il appelle trois Cyclopes, qui n'ont qu'un œil chacun (5). On voit encore ici le Poète d'accord avec la mauvaise physique du Naturaliste; et on trouve une nouvelle preuve de la nécessité de comparer les idées physiques des anciens bonnes ou mauvaises, avec leur cosmogonie et leur mythologie, qui n'est rien autre chose que la théologie naturelle. On remarquera aussi, que la cause active se mêle sans cesse avec la cause passive pour la modifier, et combien il est nécessaire de tenir compte de chaque partie de l'une ou de l'autre qui entre dans la fiction; ce qui exige une grande sagacité, et beaucoup d'exercice dans ce genre de travail.

L'élément du feu fut aussi soumis à un Dieu, que l'on confondit souvent avec lui. Ce Dieu étoit Vulcain, le plus ancien Dieu de la théologie Egyptienne. Grand nombre de philosophes ont regardé le feu comme le premier de tous les élémens, et comme le principe universel de toutes choses (6). Héraclite prétendoit que le feu étoit le principe de tout; il dit que tout est composé

(1) Hesiod. Theog. v. 140.
(2) Euseb. Præp. Ev. l. 1, c. 10.
(3) Euseb. Præp. Ev. l. 1, c. 6, c. 9.
(4) Pline, l. 2, c. 20.
(5) Hesiod. Théog. p. 140.
(6) Achill. Tatius, c. 3.

de la substance de cet élément (1), et se résout en lui; que par l'extinction de ce feu principe s'est formé l'Univers; que les parties les plus grossières en se réunissant composèrent la masse sphérique qu'on appele terre (2). Que la terre gercée par l'action du feu avoit donné un écoulement à la matière plus légère, appelée eau, dont les parties les plus subtiles en s'évaporant avoient produit l'air (3). Qu'un jour le monde et tous les corps qu'il renferme seront dévorés par le réveil de ce même feu, qui les fera de nouveau rentrer dans son sein, par un embrâsement général.

Cette idée philosophique sur l'origine du monde et sur son sort futur, laquelle constitue le feu comme principe et fin de toutes choses, se retrouve chez les Indiens. Ils supposent, qu'après certaines périodes le monde est consumé par le feu, & que Chiven (*dddd*), un de leurs Dieux, perd les différentes formes qu'il avoit prises, lorsque le monde subsistoit (4). Il devient alors semblable à une flamme qui s'élève et se promène sur les cendres de l'Univers, qui ensuite va renaître. La même opinion sur le feu universel d'où sort et dans lequel se résout le monde, étoit aussi un dogme des Stoïciens, suivant Justin martyr (5), et suivant Simplicius (6), et plusieurs autres Auteurs (7). Néanmoins il est bon d'observer, que ce feu est moins le feu élémentaire, que le feu artiste universel, qui compose la substance de l'Ether, celle des Astres et qui circule dans toutes les parties de la Nature. C'est là ce premier élément ou cet agent universel, qui subissant comme Routren une foule de métamorphoses produisoit toutes choses dans le systême d'Héraclite, et d'Hippasus de Métapont (8), que Plutarque lui associe dans cette opinion, qui a une très-grande affinite avec le systême Indien.

Ce philosophe, à l'imitation des Brames, proposoit ses dogmes d'une manière énigmatique sur la succession des mondes, qui naissent du feu, et se réduisent en feu après certaines périodes, et sur les métamorphoses variées de l'élément unique, qui en se condensant devenoit eau, laquelle à son tour condensée devenoit terre; et réciproquement par la dilatation, la terre retournoit à son premier principe. Car dans ce systême tout résultoit de la condensation ou de la raréfaction (9) du feu premier principe (10). Il ne faut pas oublier, dit Marc Aurèle, ce mot d'Héraclite, (11) que la mort de la terre est sa dissolution en eau, celle de l'eau en air, et celle de l'air en feu, et réciproquement. Les dogmes d'Héraclite pourront servir à expliquer les cosmogonies de l'Inde, et l'histoire figurée dans laquelle les Brames ont écrit la généalogie et les diverses métamorphoses des élémens, et de leurs puissances ou qualités personnifiées et mises en scène avec des planètes, des astres et d'autres Etres physiques, et même très-souvent avec des Etres moraux aussi personnifiés. Héraclite attribuoit ces générations et ces destructions par le feu à la marche nécessaire de la Nature, qu'il appelle fatalité. Jupiter dans Ovide (12) se souvient aussi des décrets du destin, qui veulent qu'un jour l'Univers soit consumé par le feu. Le Poète a donc consacré dans ses vers un dogme qui se retrouve chez les Brames de l'Inde et chez les Philosophes de la Grèce.

Tout ceci justifie l'opinion dans laquelle nous sommes, qu'il faut bien connoître les dogmes des différentes sectes de Philosophes, pour pouvoir en-

(1) Diog. Laer. l. 9, p. 631.
(2) Stobée Eclog. Phys. l. 1, c. 13.
(3) Plut. de Placit. Philosop. l. 1, c. 3, p. 877.
(4) Sonnerat. Voyage de l'Inde, p. 180.
(5) Just. in. Apolog. p. 51.
(6) Simplic. p. 68.
(7) Athenag. Leg. p. 94.
(8) Plut. de Plac. Phil. p. 877.
(9) Diog. Laer. l. 9, p. 632.
(10) Ibid. Laer. p. 632.
(11(Marc. Aur. l. 4, c. 37.
(12) Ovid. Met. l. 1, fab. [illegible]

tendre les cosmogonies poétiques, et en général la théologie des différens peuples du monde. C'est par ce que nous sommes intimement convaincus de cette vérité, que nous entrons ici dans ces longs détails sur les opinions que les anciens philosophes ont eues sur les qualités différentes des élémens, et sur la quantité plus ou moins grande de force et d'énergie qu'emprunte d'eux la Nature dans l'organisation universelle des Etres qui la composent ou qui se forment dans son sein. La génération ne s'opérant que dans le monde sublunaire, qui se partage en quatre couches d'élémens, Empedocle (1) appeloit guerre et discorde tout ce qui tend à la génération; au contraire, il appeloit concorde et paix tout ce qui tend à l'embrâsement et à rendre les corps au feu primitif qui compose la substance pure des astres. C'est ce qui lui faisoit dire que tout s'opéroit dans l'Univers par contrariété. L'un étoit la marche de la Nature de haut en bas, et l'autre sa marche de bas en haut. On a ensuite appliqué cette théorie aux ames, qui en s'unissant au corps par la génération suivoient le mouvement de haut en bas, et qui s'en séparant par la mort se mouvoient de bas en haut, et cela parce que les ames étoient supposées être de la Nature du feu Ether (2), qui est captif ici-bas, livré au choc des élémens, et qui recouvre sa liberté en remontant vers le séjour lumineux de l'Ether, où règne une paix et une félicité éternelle. Nous aurons occasion ailleurs de développer cette théorie; il nous suffit ici d'en indiquer le germe dans l'opinion philosophique sur la nature, et sur l'activité du feu principe.

Cette double marche de la Nature étoit annoncée (3) par les métamorphoses du feu, élément universel, qui se condensant devenoit fluide, et qui plus épais ensuite se changeoit en eau, laquelle fortement condensée devenoit terre. C'étoit la progression de haut en bas; réciproquement la terre mise en état de fluidité et donnant l'eau, d'où l'évaporation faisoit sortir un fluide plus léger, offroit une contremarche de bas en haut. Du sein de cet élément appelé mer, et de celui de la terre sortoient des exhalaisons, les unes claires et limpides, les autres ténébreuses (4). Les exhalaisons les plus épurées nourrissoient le feu, et les autres alimentoient le principe humide. C'étoit aussi de ces diverses évaporations, que naissoient les différentes températures des saisons. Les unes entroient dans la composition de la chaleur du jour et les autres dans celle de la fraîcheur des nuits. Elles influoient aussi sur la température du sec de l'été et de l'humidité surabondante des hivers.

Hippasus qui pensoit comme Héraclite (*eeee*), que le feu mêlé à l'eau étoit le principe universel de la Nature, renfermoit dans des temps limités ces changemens du monde ou ces périodes de génération et de destruction, et faisoit du grand tout un Etre fini et dans un mouvement éternel. (5). Cette idée rentre dans celle des Perses, qui fixoient à 12,000 ans la durée du monde, après lequel temps le monde détruit renaissoit de ses cendres. Les Perses regardoient aussi le feu comme la première cause de la Nature, et en avoient consacré l'image dans leurs pyrées, où l'on entretenoit le feu perpétuel. C'étoit l'opinion des Scythes que le feu avoit tout engendré, et dans la réponse que le chef de ces peuples (6) adresse à Darius, il lui dit qu'il ne reconnoît pour maître que Jupiter, un de ses aïeux, et la déesse Vesta, reine des Scythes (7). On sait que Vesta présidoit au feu, et que des Vierges étoient

(1) Ibid, Laer. p. 632.
(2) Macrob. Som. Scip. l. 1, c. 12.
(3) Diogen. Laert. ibid, p. 632.
(4) Ibid. p. 633.

(5) Sext. Empir. Hypoth. l. 3, c. 4, Diogen. Laer. l. 8, p. 621.
(6) Justin, l. 1, c. 2.
(7) Hérodote, l. 4, c. 127.

chargés à Rome d'entretenir le feu sacré sur ses autels. Ces filles remplissoient en Occident les fonctions de Prêtresses du feu, comme les Mages des Perses, celles de Prêtres de ce même Dieu.

Zenon et tous les Stoïciens (1) admettoient la dissolution de tous les élémens par le feu, qui étoit un principe incréé et corporel, mais sans forme (2); au lieu que les élémens étoient déjà une matière conformée. On voit que ce feu dissolvant étoit le feu Ether, d'une Nature supérieure aux élémens, et conséquemment à celle du feu élémentaire, que souvent on a confondu avec le feu Ether, premier principe, auquel il est contigu, et qui circule dans les sphères planétaires. Empedocle (3) a très-bien établi cette distinction, lorsqu'il dit que la première substance, qui se dégagea du cahos, fut l'Ether, ensuite le feu qui se plaça au-dessous; que l'Ether composa la substance du ciel. La terre se forma après le feu, et ensuite les deux élémens intermédiaires qui devinrent le lien qui l'unit au feu. Platon nommoit d'abord le feu, ensuite l'éther; ce qui est une inversion vraisemblablement dans Plutarque, qui rapporte son opinion; puis l'air, ensuite l'eau, et enfin la terre. Quelquefois aussi il lioit ensemble le feu et l'éther (4); confusion qu'il faut éviter, et qui a été faite souvent par les anciens. Aristote n'a pas fait cette faute. Il admet d'abord l'éther, tel qu'il est, comme substance active et non pas passive, telle que le feu élémentaire. Il en fait la cinquième substance, après laquelle il range le feu, l'air, l'eau et la terre subordonnés à son activité. Ce sont ces quatre derniers, qu'il appelle passifs, tandis qu'il caractérise l'autre par une impassibilité absolue. Telle est effectivement la Nature du feu éther qui compose le principe actif dont nous avons parlé, et dont nous parlerons encore, quand il sera question de l'ame du monde. Il donnoit au feu éther, qui compose la substance des corps célestes, le mouvement circulaire, tandis qu'il attribuoit aux élémens le mouvement perpendiculaire, de bas en haut pour les élémens légers, tels que le feu et l'air, et de haut en bas pour les élémens pesans, tels que l'eau et la terre. Empédocle n'assignoit point de place déterminément constante à ces quatre élémens, qu'il disoit souvent en changer (5).

Pythagore, outre le feu élémentaire, admettoit aussi la cinquième substance ou le cinquième élément, dont nous ne devrions pas parler ici, puisqu'il ne fait point partie de la cause passive, mais dont il étoit indispensable cependant de parler, puisqu'il a été confondu avec l'autre, et que, sans cet avertissement, on auroit pu les confondre dans l'explication des allégories sacrées faites sur le jeu des causes actives et passives de la Nature. Pline, par exemple, a commis cette erreur, quand il dit (6) qu'il n'y a aucune incertitude sur le nombre des élémens, lesquels sont au nombre de quatre, que le plus *élevé* de tous est le feu, d'où sont formés ces *yeux brillans* du ciel étoilé (*ffff*). On voit évidemment que Pline a pris le feu élémentaire pour le feu éther; ce qui n'est pas exact. C'est du feu élémentaire, mêlé aux vapeurs que l'air soutient, qu'est formée la foudre et les autres météores ignées: c'est de la substance du second que sont tirés les astres. Au reste Pline range les quatre élémens dans leur ordre connu, et sur quatre couches concentriques, dont la terre occupe le centre, placée au point le plus bas du monde où elle reste immobile, suivant Pline. Ce naturaliste attribue au feu en général, une force fé-

(1) Diog. Laer. l. 7, p. 519.
(2) Plut. de Plac. phil. l. 1, c. 2, p. 875. Ibid. p. 887, l. 2, c. 9.
(3) Plut. de Plac. phil. l. 2, c. 6, p. 887.
(4) Ibid. l. 2, c. 7, p. 887.
(5) Ibid. p. 887.
(6) Plin. l. 2, c. 5.

conde qui le raproche de la Nature du principe actif. Il est le seul, dit-il, des élémens (1) qui se propage lui-même, et qui d'une foible étincelle devienne un vaste incendie. C'est là sans doute ce qui a fait associer le feu élémentaire à la Nature active et féconde du feu éther, ou du feu artiste, qui constitue l'ame universelle du monde, suivant Varron, lequel fait tout dépendre du feu modérateur de la Nature (2).

Cette idée théologique sur l'activité du premier élément étoit consacrée dans le cérémonial du mariage chez les Romains; on obligeoit la nouvelle épouse à toucher le feu et l'eau (3). Plutarque examinant la raison de cet usage croit la trouver dans l'opinion philosophique, qui faisoit du feu un principe mâle, et de l'eau un principe femelle. Il voit dans le feu l'élément actif qui fournit le principe du mouvement, et dans l'eau le sujet ou la maière qui le reçoit. De même que le feu sans humidité est aride et incapable de rien alimenter, et que l'eau sans la chaleur est stérile et oisive, de même le mâle et la femelle ne peuvent rien produire séparément, et sans leur mutuelle union. Ceci s'accorde avec l'opinion attribuée à Hermès, savoir que le feu avoit fécondé l'eau et l'avoit rendu mère. Les vestales dépositaires du feu sacré étoient aussi chargées de garder l'eau (4).

Lactance regarde le feu et l'eau (5), comme les deux principaux élémens, de l'union desquels résultent tous les corps sublunaires. Il appelle le premier un élément mâle et un principe actif; et le second un élément femelle et un principe passif. Il rappelle à ce sujet la cérémonie du mariage chez les Romains, celle dont nous venons de parler, et donne pour raison, que tout fœtus ou production qui résulte de l'union des deux sexes, ne se forme que par le concours de l'humidité et de la chaleur, et que c'est de cette union au feu principe, que vient la vie du corps animé; que dans l'humide réside la matière qui s'organise, et dans la chaleur la force organistique qui constitue l'ame ou la vie de l'animal. Il tire un exemple de la génération des oiseaux, dont l'œuf contient un fluide qui ne s'organisera jamais, et jamais ne sera animé, que par la force active de la chaleur qui lui est communiquée par l'incubation ou par tout autre moyen. Cette comparaison de l'œuf a été appliquée au fluide sphérique, dont s'est formé l'Univers par la chaleur du feu éther, principe de mouvemen et de vie. Lactance voit une conséquence de cette opinion dans la peine portée à Rome contre les exilés, à qui on interdisoit le feu et l'eau, c'est-à-dire les deux principes de la vie, et les deux élémens premiers de toute organisation; ce qui étoit équivalent à une peine de mort. Le feu, suivant Lactance, est l'élément propre à l'homme, qui est un animal céleste, et qui comme le feu tire son origine du ciel; au lieu que l'eau entre en plus grande quantité dans la formation des autres animaux (*gggg*). L'eau est un élément corporel; le feu tient de la Nature de l'ame.

D'autres philosophes attribuoient à la terre la Nature passive, et laissoient au feu sa Nature active. Ainsi pensoit Proclus. On a coutume, dit ce philosophe, d'appeler mâle le feu et de donner le titre de femelle à la terre (6); celle-ci fournit la matière et le premier lui applique les formes. Le feu parmi les élémens tient le rang de principe actif, et renferme une énergie qui le rend propre à faire et à organiser les différens Etres; il les pénètre tous,

(1) Plin. l. 2, c. 107.
(2) Ibid. Orig. l. 8, c. 6.
(3) Plut. Quæst. Rom. p. 263.
(4) Cedrenus, p. 148.
(5) Lactance, l. 2, c. 10.
(6) Procl. in Tim. l. 1, p. 33—34.

et circule dans tous les corps. On voit qu'ici Proclus a voulu désigner le feu artiste des Stoïciens, plutôt que l'élément du feu. Au reste, cette variété apparente d'opinions sur les élémens qui avoient la Nature active ou passive, vient de ce que souvent on a pris le feu pour le ciel, et la terre pour la matière sublunaire; ce qui rentre dans la division des deux grands principes, dont nous avons parlé plus haut (1).

Platon lui-même, que Proclus commenta, n'admettoit que deux élémens premiers, dont le monde avoit été formé, et qui lui ont donné la double propriété dont il est doué; c'est-à-dire, de pouvoir être vu et de pouvoir être touché (2). La terre lui avoit donné la solidité et la stabilité; et le feu, la forme, la couleur et le mouvement. Les deux autres élémens, l'air et l'eau, n'ont été placés que comme liens intermédiaires, qui unissoient ces élémens extrêmes, véritablement premiers et nécessaires, et qui avoient besoin d'élémens mitoyens, qui rendissent moins brusque le passage de l'un à l'autre. C'est ainsi qu'Anaxagore divisa les élémens en légers et pesans. Les premiers, tels que le feu, se portoient en haut; les seconds au plus bas de l'espace (*hhhh*), tandis que l'air et l'eau se plaçoient au milieu d'eux (3).

La marche de la Nature, suivant le grand nombre des Philosophes, ne devoit jamais être brusque ni coupée par des sauts trop hardis, mais graduée insensiblement, suivant une progression, dont les différences sont infiniment petites. C'est par une suite de ce principe, que l'on imagina les demi-Dieux et les héros, comme liens intermédiaires entre la Nature des Dieux et celle des hommes.

L'opinion philosophique qui place le feu et la terre au rang de premiers élémens, et qui ne donne que le second rang aux deux autres élémens, lesquels semblent n'exister que pour lier les premiers entre eux, a servi de fondement à la distribution, que les Astrologues ont faite des quatre élémens dans les douze signes. Comme cette théorie entre dans le systême religieux des anciens, nous allons en donner l'idée en peu de mots, d'après Firmicus (4).

Dans la Nature élémentaire ou dans le monde sublunaire, tout étant censé modifié par l'action des douze signes, on crut appercevoir, ou plutôt on imagina que tel signe avoit plus d'analogie que tel autre avec tel, ou tel élément. Les douze signes réunissant donc en eux la Nature de ces quatre élémens, on en affecta trois à chaque élément, à compter par le feu, la terre, l'air et l'eau. Ainsi en prenant le Lion, ou le domicile du soleil pour premier signe, et il l'étoit deux mille cinq cents ans avant l'Ere chrétienne, et en y fixant le siége du feu, la terre se trouvoit placée sous la Vierge, qui s'appela Cerès, l'air sous la Balance et l'eau sous le Scorpion. En continuant et répétant la série, le feu prit un nouveau siége dans la flèche, où l'arc du Sagittaire, la terre au Capricorne, l'air au vase du Verseau, et l'eau aux Poissons. Le Bélier devint le troisième siége du feu, le Bœuf ou Taureau celui de la terre, les Gemeaux de l'air, et le Cancer de l'eau. Ce qui donna pour le feu, en tirant des lignes qui lioient entre eux ses trois siéges, un triangle dont le Bélier, le Lion et le Sagittaire formoient les trois sommets. Pour la terre ce fut un autre triangle dont le Taureau, la Vierge et le Capricorne formèrent aussi les trois sommets ou angles. Le triangle de l'air appuya ses trois sommets sur les Gemeaux, la Balance et le Verseau. Enfin le triangle de l'eau eut les siens fixés au Cancer, au Scorpion et aux Poissons. Ce qui donna quatre triangles

(1) Ci-dessus, l. 2, c. 2.
(2) Plut. de Fort. Rom. p. 316.
(3) Diogen. Laert. l. 2. v. Anaxag. p. 93.
(4) Firmic. l. 2, c. 11.

élémentaires, qui par leurs différens sommets fixèrent le lieu ou le siége des élémens dans les douze signes, d'où découloient toutes les qualités qui caractérisoient la Nature de chaque élément. Cette théorie trouvera son application dans le traité d'Isis et d'Osiris, où Plutarque dit, que le soleil étant au Scorpion et la lune pleine au Taureau, on pleuroit la mort d'Osiris, époux d'Isis, et l'on faisoit une figure formée d'un mêlange de terre et d'eau (1), par raison d'analogie avec la Nature de ces deux Divinités. Isis ou la lune étoit au Taureau, siége de la terre; et Osiris ou le soleil au Scorpion, siége de l'eau. Ils partageoient donc alors la Nature du signe et de l'élément dont chacun de ces signes étoit le siége; c'est-à-dire de l'eau et de la terre.

Nous avons vu qu'il n'y a pas un des quatre élémens, a qui quelque secte de philosophes n'ait attribué la prééminence sur les autres, suivant les différentes manières qu'on supposoit qu'ils agissoient dans la Nature et dans le grand ouvrage de la végétation sublunaire. Le feu, la terre, l'eau, et même l'air, se sont disputés cette prérogative d'élément primitif, duquel tout naît et dans lequel tout se résout. Mais quelque partage qu'il y ait eu dans les opinions sur cette priorité, il semble que le feu est celui de tous, dont la prééminence ait été plus généralement reconnue, sur-tout à cause de son affinité avec le feu éther qui est en quelque sorte sa partie la plus épurée, celle dont on fit une cinquième substance. Malgré le respect de l'Egyptien pour l'eau, il mettoit Vulcain à la tête de tous ses Dieux, et le soleil n'étoit que son fils. Les Pythagoriciens faisoient du feu l'élément central de l'Univers, le principe démiourgique qui vivifioit la terre et qui en écartoit le froid de la mort (2). C'étoit, suivant les uns, la forteresse dans laquelle Jupiter habitoit; selon d'autres, il composoit sa garde; selon quelques autres, c'étoit là son trône. Ce sont autant de comparaisons différentes par lesquelles les anciens exprimoient la Nature du Dieu, source de lumière, de chaleur et de vie, et en général de tout le bien de la Nature. Car Jupiter étoit pour les Grecs, ce qu'Oromaze étoit pour les Perses.

Parmi les raisons qu'ils donnoient des motifs, qui leur avoit fait placer au centre de l'Univers ce feu sacré, éternel, ce foyer de lumière éthérée, autour duquel circule la terre, comme tous les autres astres, ils disoient qu'il convenoit à la substance la plus précieuse d'occuper la place de l'Univers la plus distinguée, et que cette place étoit le centre. Suivant Philolaüs (3), c'étoit le soleil qui réfléchissoit vers nous les rayons de ce feu central universel. Son systême rentroit dans celui que Copernic trouva depuis, et qu'il établit sur une meilleure base que celle des convenances. C'étoit autour de ce feu central, que le ciel, le soleil, la lune et les planètes (4) tournoient, comme autour du foyer commun de la Nature. Philolaüs donnoit le nom d'Olympe à la substance pure, qui circuloit vers la circonférence de cet immense cercle des cieux suprêmes, qui comprennent sous eux les orbites planétaires, et qui sont dans un mouvement éternel. C'étoit là proprement, dans cet intervalle inférieur où les sept planètes rouloient avec ordre, qu'il plaçoit ce qu'on appelle monde; au-dessous du monde, et de la lune, qui en est le terme, étoit l'espace qu'occupe la Nature, laquelle est dans un état de nération et de changemens éternels. Il lui donnoit le nom de ciel; c'est ce ciel dans lequel le peuple croit que voyagent les nuages.

Dans le systême de Philolaüs, le feu comme on vient de le voir, est la plus

(1) Plut. de Isid. p. 366.
(2) Simpl. in Arist. de Cæl. l. 4, p. 124.
(3) Plut. de Plac. phil. l. 2, c. 20, p. 990.
(4) Stobée, Ecl. Phy. l. 1, c. 24.

parfaite de toutes les substances, celle qui est le centre et le lien de toutes les autres, et celle qui leur imprime ce mouvement éternel dans lequel est tout l'Univers. Philolaüs étoit Pythagoricien, et Pythagore (1) plaçoit dans le feu ou dans la chaleur qu'il contient le principe de la vie de tous les Etres. Au reste Pythagore et les Pythagoriciens donnoient aux quatre élémens, une influence à-peu-près égale dans l'organisation des corps (2), lesquels n'étoient que des combinaisons variées, et autant de métamorphoses diverses de ces mêmes élémens.

Empédocle, qui avoit été Disciple de Pythagore, outre les quatre elémens admettoit encore deux principes, l'un d'union, et l'autre de discorde (3), qui travailloient en sens contraire les quatre élémens, et opéroient toutes les générations et les destructions qui ont lieu ici bas. C'est ce qu'en d'autres termes Ocellus de Lucanie appelle la Nature et la discorde. Il donnoit à chacun des élémens le nom d'une Divinité. Jupiter (4) à qui il donne l'épithète de blanc, épithète qui caractérise le bon principe, étoit la Divinité du feu. Il donnoit le nom de Junon au principe passif sur lequel agit le feu, et qu'il place dans la terre, ou dans l'air suivant d'autres (5). Il admettoit les métamorphoses éternelles de ces quatre élémens, et il attribuoit leur mouvement à l'activité du feu qui fermente avec eux (6). Il étoit l'ame et le lien de toute la Nature, qui née du feu devoit aussi se résoudre en cet élément. Cette opinion, dit Cedrenus (7), rentroit dans celle des Stoïciens qui attendoient la conflagration universelle. Il admettoit aussi la métempsycose, qui étoit une suite nécessaire de l'opinion des Pythagoriciens sur le feu éther, principe de vie de tous les animaux. Aussi Empedocle disoit-il que le feu étoit Dieu, principe fondamental de la théologie des Mages, qui donnent à cet élément la prééminence sur tous les autres (8). La mobilité du feu et son extrême subtilité l'avoient même fait passer dans la classe des Etres incorporels (9), principes de vie et de mouvement dans les corps. Les Philosophes Payens, dit Firmicus, sont dans une grande erreur de regarder le feu comme une Divinité suprême qui, par sa chaleur active, devient l'ame de tous les élémens (10), lesquels sont censés tirer de lui toute leur substance. Firmicus substitue au feu, lien de toute la Nature élémentaire, un Etre intellectuel, qu'il appelle le créateur, et l'ordonnateur de toutes choses, c'est-à-dire un être abstrait, à qui il attribue les qualités et les fonctions du feu artiste ou du feu éther, dont les Stoïciens faisoient la première Divinité, et le véritable Etre-suprême. C'étoit lui qui tenoit les élémens dans un mouvement et une activité éternelle. Le soleil en étoit le principal foyer. Approchoit-il de nos régions, les élémens mis en activité subissoient des métamorphoses innombrables dans les différens corps organisés. S'éloignoit-il, tout languissoit dans un engourdissement mortel, qui enchaînoit l'activité demiourgique répandue dans les élémens, qui n'éprouvoient plus que les mouvemens irréguliers qui agitent le cahos. La chaleur étoit un principe de vie et d'ordre parmi eux; le froid un germe de mort et de désordre. La chaleur faisoit tout naître (11); sans elle la Nature étoit livrée à une affreuse stérilité.

Ces observations conduisirent à d'autres réflexions,

(1) Diog. Laer. v. Pyth. l. 8, p. 584.
(2) Diog. Laer. l. 8, p. 583. Ibid. 599, ibid. p. 615.
(3) Athen. Leg. pro Chri. p. 91, ci-dess, l. 2, c. 2.
(4) Diog. Laer. l. 8, p. 615.
(5) Plut. de Placit. phil. l. 1, c. 3, p. 878.
(6) Euseb. Præp. Ev. l. 1, c. 8.
(7) Cedren. p. 157.
(8) Jul. Fir. de prof. Err. p. 10.
(9) Plot. Ennead. 3, l. 6, c. 6. Mars. Fic. in Ennead. 3, l. 5, c. 6.
(10) Firmic. de Prof. Rel. p. 10.
(11) Isid. Origin. l. 20, c. 10.

réflexions sur les qualités des élémens, qu'on réduisit à quatre, le chaud, le froid, le sec et l'humide (1). C'étoit dans l'air principalement que ces modifications commençoient à s'opérer par le mouvement oblique ou annuel du soleil, « qui par ses allées et ses re- » tours, comme nous l'a dit Ocellus » de Lucanie (2), change continuelle- » ment l'air en raison de froid et de » chaud, d'où résultent les changemens » de la terre et de tout ce qui tient » à la terre, par lesquels le Zodiaque » devient cause de génération ». Chacune de ces températures répondoit à une des quatre saisons, et partageoit la température générale de chaque révolution annuelle du soleil. Le chaud triomphoit-il? c'étoit l'été. Le froid étoit-il vainqueur? c'étoit l'hyver. Se mêloient-ils à doses inégales (3)? c'étoit le printemps, si le chaud entroit en plus grande quantité. C'étoit l'automne, si la dose du froid étoit plus grande. L'humidité dominoit au printemps; elle étoit la source de la fécondité et de la beauté de la Nature à cette époque. C'étoit l'effet de l'influence heureuse d'Osiris (4). La sécheresse rendoit la Nature stérile en automne; c'étoit l'effet de l'influence maligne de Typhon, qui desséchoit et faisoit périr les plantes, que le bienfaisant Osiris avoit fait naître, en répandant cette séve active qui développe et alimente tous les corps. L'humide et le chaud, qui répondent au printemps et à l'été, ont la vertu d'engendrer et de produire, suivant Ptolemée (5); le sec et le froid au contraire ne peuvent que détruire. On voit par là pourquoi le principe humide et chaud fut affecté à Osiris, et aux six signes du printemps et de l'été; et pourquoi le sec et le froid fut attribué à Typhon, ou aux six signes d'automne et d'hyver.

Macrobe fait l'application de cette théorie sur les quatre qualités élémentaires aux quatre saisons, ou aux quatre parties de l'année, aux quatre parties du mois, et aux quatre parties du jour (6). Tant cet esprit de symmétrie a régné chez les anciens. La température humide ou le développement de toute l'énergie féconde du principe humide apartient au printemps; le chaud à l'été; le sec destructif et stérile à l'automne et le froid à l'hiver.

De même, depuis la nouvelle lune jusqu'à la première quadrature, règne le principe humide générateur; le chaud règne depuis celle-ci jusqu'à la pleine lune; au moment ou la lune s'échancre jusqu'à la deuxième quadrature, c'est le sec de Typhon, qui commence à régner; enfin le froid règne depuis le dernier quartier jusqu'à la nouvelle lune. La même distribution eut lieu entre les quatre parties du jour, à compter de l'humide aurore jusqu'au froid *Hesperus* ou au coucher du soleil. C'est au printemps (7), dit Varron, que le principe humide est surabondant. En suivant la marche de la Nature, on observe une succession de générations et de destructions; et, la génération qui, par sa Nature, est infiniment préférable à la corruption, commence par le développement de la chaleur tempérée (8), dit Abulmazar. C'est la chaleur qui est le principe d'organisation et de mouvement dans tous les corps animés. Le froid, au contraire, est cause de corruption et d'affoiblissement. C'est sous le premier signe ou sous *Aries* que commence à s'opérer la génération; c'est sous *Libra*, ou sous la Balance que commence la destruction. On trouvera occasion d'appliquer cette observation dans l'explication de la cosmogonie des Perses, qui fixent au lever de la Balance et du serpent l'introduction du mal dans l'Univers; et con-

(1) Diog. Laert. vit Pyth. l. 8, c. 583.
(2) V. ci-dessus, l. 2, c. 2.
(3) Diog. Laert. l. 8, p. 583.
(4) Plut. de Iside, p. 364.
(5) Ptolemée, Tetrabil, l. 1, c. 5.
(6) Macrob. Som. Scip. l. 1, c. 6.
(7) Varro de re Rusticâ, l. 1, c. 40.
(8) Abul. Intro. l. 2, c. 5, Stoff. p. 44.

séquemment à l'agneau ou au premier signe de printemps la régénération. Sous *Aries*, dit Abulmazar, on sent les premières impressions du chaud générateur; sous la balance, celles du froid destructeur, qui desséche tout par son aridité. C'est la même idée que Plutarque nous donne du Typhon, peint avec les attributs du serpent placé sur la balance.

Aristote, qui rappelle toutes les modifications (1) différentes des élémens aux quatre qualités premières dont nous venons de parler, les soudivise ensuite en qualités actives, et qualités passives. Il range le chaud et le froid dans la première classe, et l'humide et le sec dans la seconde. Ainsi l'humide du printemps est une qualité passive que féconde la chaleur active de l'été; ce qui s'accorde avec l'opinion, dont nous avons parlé plus haut, laquelle suppose que le feu est un élément mâle, et l'eau un élément femelle. Toutes ces distinctions sont bonnes à recueillir, et pourront trouver leur application dans la suite, parmi la foule d'idées physiques qu'il nous faudra reconnoître sous le voile de l'allégorie, dont les anciens Mythologues, ou Théologiens ont couvert leurs spéculations sur la Nature et sur le jeu de ses agens et sur le mouvement de ses parties. Les divers météores ou phénomènes de l'air qui ont souvent été personnifiés, les différentes températures de l'air qui caractérisent les saisons, et de qui dépend toute la végétation, sont l'effet nécessaire de ces quatre modifications des élémens en raison du chaud, du froid, du sec et de l'humide, qu'Aristote appelle des puissances élémentaires (2) On trouve dans la théologie Indienne de semblables puissances personnifiées. Quoique ces puissances ou qualités fussent communes aux quatre élémens, cependant on crut devoir classer chacune sous un élément, et on choisit celui avec lequel on lui trouvoit plus d'affinité (3). Le feu eut le chaud, l'air le froid, l'eau l'humide, et la terre le sec, d'où il paroît que ces qualités ne se manifestoient dans un élément, que par son mêlange avec l'autre; ainsi l'eau devenoit chaud-humide, par sa réunion au feu, etc.

De même que les anciens distribuèrent les élémens dans les douze signes, de même ils partagèrent les qualités élémentaires entre les planètes et les fixes, de manière à leur donner une dose plus ou moins grande de ces qualités. C'est ce qui composa le caractère de la planète et de l'étoile, détermina la Nature de leur influence, et conséquemment régla tout le systême météorologique, qui étoit subordonné aux influences des planètes et des fixes (4). Qui peut douter, dit Pline (5) « que la température » des étés et des hivers, et les changemens périodiques, qui se reproduisent durant chaque révolution annuelle, ne soient autant d'effets dépendans du mouvement des astres? » Non-seulement le soleil y influe » comme un modérateur suprême, dont » l'action se manifeste dans la marche » générale de chaque année; mais » chaque astre en particulier y influe » par son caractère propre, et par les » rapports d'analogie qu'il y a entre » sa Nature et celle des effets produits. » Les uns sont propres à opérer la » liquéfaction et la dissolution en » fluides, les autres la concrétion ou » la congélation de ces fluides, soit » en frimats, soit en neige, soit en » grêle. D'autres produisent le vent, » donnent à l'air une douce chaleur, » ou élèvent les exhalaisons brûlantes, » ou répandent la rosée, ou enfin amènent le froid cuisant. Chaque astre

(1) Arist. de Gener. et corrupt. l. 2, c. 2.
(2) Diog. Laer. v. Zenon. l. 7, p. 521.
(3) Stobée, l. 1, c. 13.
(4) Ptolemée, Tetrab. l. 1, c. 5, et l. 2, c. 11.
(5) Plin. Hist. Nat. l. 2, c. 39.

durant sa révolution développe son énergie propre, et agit dans le sens où le porte sa Nature. Ainsi le passage de Saturne se manifeste par l'abondance des pluies. Virgile veut aussi que l'on tire du lieu de cette planète des prognostics sur les vents et les orages (1); et Servius, son commentateur (2), l'appelle le Dieu des pluies, lesquelles tombent en abondance en Italie, lorsque le soleil arrive au Capricorne, domicile de Saturne. C'est ce qui fait dire à Horace, que ce signe domine sur les eaux de l'Hespérie. Il produisoit la foudre dans le scorpion, les vents dans un autre signe, continue toujours Servius. « Non seulement les planètes ont » ces différentes propriétés, reprend » Pline (3), mais encore un grand » nombre d'étoiles ou de constellations » qui composent le système des fixes, » et dont les influences particulières » se lient à celles des planètes, suivant » les divers rapports de distance et d'as- » pects propres à exciter et à augmen- » ter ces influences ».

Pline cite, pour exemple, la constellation pluvieuse des Hyades, à qui les Grecs n'ont donné ce nom qu'à cause de la propriété qu'elles ont d'amener la pluie, qu'on regardoit comme un effet de leur influence humide. Il en étoit de même de la chèvre et de ses chevreaux, qui reçurent aussi l'épithète d'astres pluvieux. L'orage et la grêle sembloient partir des mains du Bouvier, et se former au lever de la belle étoile *Arcturus*, qui fait partie de cette constellation. C'est toujours Pline qui parle.

Il passe ensuite aux effets produits par d'autres étoiles, telle que la belle étoile du grand chien (4), Sirius ou la violente canicule, dont l'influence sur la terre paroît être la plus grande et la mieux caractérisée. Qui ignore que les ardeurs brûlantes du soleil, dit Pline, ne s'allument aux feux de la canicule? Son influence se fait sentir sur la mer, dont son lever fait bouillonner les flots; dans les celliers, par la fermentation du vin; les eaux stagnantes mêmes sont agitées. Pline continue le récit des prodiges opérés par la canicule, et auxquels croit encore le peuple, parce que le peuple conserve en dépôt dans son esprit le limon des préjugés de tous les siècles; et que pour lui seul sont faits les prodiges. Ainsi la canicule est restée en possesion d'une partie de la grande puissance, dont la crédulité des premiers hommes l'avoit environnée.

Les autres astres n'ont pas été aussi heureux. Moins étudiés, ils ont été moins estimés, et sont presqu'entièrement inconnus au peuple. Mais autrefois ils étoient, même pour les savans, autant de causes des différens effets sublunaires, et des agens employés dans la Nature pour toutes ses opérations. C'est sous ce point de vue que l'on doit envisager l'antiquité, et c'est ce qui justifie l'importance que nous croyons devoir donner aux moyens Astronomiques dans l'explication des allégories sacrées sur les causes naturelles ou sur les Dieux. Car ici ces mots sont absolument synonymes, d'après la définition que nous avons mise à la tête du premier Chapitre de cet Ouvrage.

Ceci nous conduit naturellement à entrer dans quelques détails sur cette grande erreur, appelée science de la Nature et des rapports du ciel avec la terre, autrement l'Astrologie naturelle. Celle-ci à son tour donna naissance à l'Astrologie judiciaire, dont nous ne nous occupons pas, mais qui s'appuie sur les mêmes bases que la première. Car elle n'en est qu'une extension (*iiii*). C'est même ce qui nous obligera souvent de tirer des autorités et des principes de l'une et l'autre science, (si on peut leur donner ce nom) par la raison que cette double erreur est par-

(1) Georg. l. 1, v. 336.
(2) Serv. Commen. ibid.
(3) Plin. Ibid. l. 2, c. 39.
(4) Plin. Ibid. c. 40.

tie d'une même source, c'est-à-dire de l'abus qu'on a fait de l'action du ciel sur la terre.

Après avoir donné la divison de la cause active et passive et celle de leurs parties, et avoir tracé l'ordre de leurs distributions, il nous reste à parler de l'action des unes sur les autres, dans la production des effets qui résultent de leur concours, et de l'influence des astres sur les élémens, et sur l'organisation des corps qui se forment dans leur sein. C'est là ce qui constitue proprement ce que nous avons appelé l'*Astrologie Naturelle*.

Pline le naturaliste (1) nous trace le tableau du ciel semé de figures d'animaux, tels que des reptiles, des quadrupèdes et des oiseaux. Ce ciel fait, dit-il, nuit et jour tranquillement sa révolution autour de nous, et des quatre couches élémentaires; il verse par le moyen de ces figures variées les différentes semences de fécondité qui engendrent et configurent tous les Etres, jusqu'aux monstres qui habitent les abymes des mers. Parmi ces figures, sous lesquelles sont groupés les astres, il nomme le Taureau, les Ourses, le Chariot, etc., qui ne sont qu'une partie assez petite des autres figures célestes, auxquelles il attribue la vertu de féconder la matière, et de lui appliquer des formes. Il met sur-tout au premier rang des causes de génération, comme Ocellus, le cercle des signes, qui dans ses douze divisions porte l'empreinte de douze animaux, ou le Zodiaque, dans lequel chemine le soleil par un mouvement régulier (2) qui ne s'est jamais dérangé depuis tant de siècles. Voilà donc un naturaliste, qui reconnoît l'existence de l'action que le ciel et les figures variées, sous lesquelles toutes les fixes sont casées, exercent sur la Nature sublunaire, et sur la matière dans laquelle s'opère la génération. Il cherche dans les formes célestes l'origine des formes terestres (3); ce qui est le dogme fondamental de l'Astrologie (*kkkk*). Car elle enseignoit que toutes les formes d'ici-bas sont soumises aux formes célestes. Il distingue ailleurs les étoiles fixes de ces feux volans, qu'improprement le peuple appelle étoiles (4). Il dit des premières qu'elles sont éternelles par leur Nature, et qu'elles exercent une grande puissance sur la terre. Tout ce livre de Pline est composé d'après les mêmes principes. L'Auteur y reconnoît par-tout les astres fixes et errans, comme les principales causes de tous les météores, et de tous les changemens qui s'opèrent ici bas.

Les Egyptiens, au rapport d'Avenar, pensoient que les douze signes du Zodiaque dominoient par leur influence la Nature entière dans le règne végétal, comme dans le règne animal, les reptiles, comme les quadrupèdes; ce qui s'accorde avec ce que rapporte Diodore des mêmes Egyptiens (5). Il dit qu'ils avoient de temps immémorial des tables Astronomiques, qui marquoient les lieux des planètes, la durée de leurs révolutions, leurs directions, leurs stations, leurs rétrogradations, et qu'on y voyoit enfin le tableau de leurs influences variées sur les Etres sublunaires. C'est sans doute à ces espèces d'almanachs que nous renvoie Chérémon (6), lorsqu'il nous dit qu'on y trouve les principes de la science qui a servi à composer les fables sacrées, ainsi que les noms des Horoscopes, des Décans et des Génies puissans, qui gouvernoient la Nature. Nous savons d'ailleurs que le livre d'Astrologie étoit un des livres sacrés, que le prêtre portoit aux processions Egyptiennes (7). Les ouvrages attribués aux Mercures Egyptiens et qui, quels qu'en soient les Auteurs, con-

(1) Plin. l. 2, c. 3—4—5.
(2) Plin. Ibid. c. 4.
(3) Procl. in Tim. p. 21.
(4) Plin. l. 2, c. 8.
(5) Diod. l. 1.
(6) Porphyr. Epist. Annebon. Præmissa ad Jambl'ch. de Myst. Ægypt. Oxcni 1678. in-fol.
(7) Ci-dessus, l. 1, c. 3.

tiennent une partie de la Théologie de ces peuples, sont faits dans les principes Astrologiques dont nous parlons. Le ciel des fixes, comme nous l'avons dit plus haut (1), s'y divise en trente-six groupes de Décans ou d'Horoscopes, qui, sous la direction d'un Dieu multiforme (2), sont occupés à imprimer les formes aux divers corps sublunaires. On y voit le soleil (3) chargé de dispenser la vie concurremment avec les planètes et avec les autres astres, suivant une marche réglée, qui engendre le temps et les saisons, qui ont sur la terre leurs signes dans les différentes températures de l'air, et au ciel dans le retour des astres aux mêmes points et aux mêmes situations respectives. C'est ainsi que les rapports dans lesquels se trouve le soleil avec les différens signes, et avec les astres ou constellations placées hors des signes, se remarquent par les conjonctions ou les oppositions, par les levers ou les couchers; ce qui détermine invariablement la marche de l'année, des mois et des saisons, et des effets terrestres qui y correspondent. Ce seront donc ces observations qui nous donneront les élémens de l'Astrologie naturelle. Ainsi l'Auteur de cet ouvrage, attribué à Mercure Trismégiste, admet les principes de cette science. Il est à propos de le lire avec soin. Quoiqu'entaché de spiritualisme il contient des dogmes, qui faisoient partie de la théologie de la Nature.

Le Pimander, quoiqu'infecté du même vice, offrira également des traces de cette science, dont le spiritualisme le plus rafiné a toujours fait usage, comme on aura lieu de le remarquer dans la théologie des Valentiniens et des autres sectaires, et sur-tout dans le livre Apocalyptique des sectaires de Pépuzza, connu sous le nom de livre de l'Agneau, ou de l'apocalypse de Jean. Le Pimander fait du ciel l'ame de la terre (4). On y voit les sept mondes éclairés par la lumière éternelle, et la lune destinée à être l'organe de la Nature inférieure, modifiant continuellement la matière qui, placée au-dessous d'elle, subit mille et mille métamorphoses. Elle est, comme dans Ocellus de Lucanie, le terme des corps immortels et le commencement de la région qu'habitent les Etres mortels. On y retrouve aussi la division duodécimale (5), qui forme la distribution de ce qu'il appelle le tabernacle du Zodiaque. Le soleil y est regardé comme un Dieu, supérieur à tous les autres Dieux célestes, lesquels sont obligés de lui obéir comme à leur roi (6). Le cahos, en s'organisant, développe dans son sein sept grandes sphères (7). Les Dieux célestes, ou les astres se meuvent pour concourrir au grand ouvrage de la Nature, pour renouveler les saisons, et avec elles les herbes, les plantes et les générations des différens animaux.

La doctrine du Pimander s'accorde aussi avec celle des savans Juifs. Ils pensoient qu'il n'y avoit pas sur la terre une planète qui n'eût au ciel son étoile, qui lui ordonnoit de croître. C'est ce que nous apprend Maimonide, le plus savant des Rabbins (8). « Il ajoute, que toutes » les fois que les philosophes parlent » de l'administration de l'Univers; ils » disent que ce bas monde, où s'opère » la génération et la destruction des » Etres, est gouverné par la force et par » les influences des sphères célestes ». Quiconque, disent les Arabes, connoît cette grande chaîne qui lie le monde inférieur au monde supérieur, ou la terre au ciel, connoît absolument tous les mystères de la Nature. C'étoit effectivement sur quoi rouloient les anciens mystères.

Les Egyptiens avoient été ainsi que

(1) Ci-dessus, l. 2, c. 3.
(2) Asclep. c. 8.
(3) Asclep. ibid. c. 10.
(4) Pimand. c. 11.
(5) Ibid. c. 13.
(6) Ibid. c. 4.
(7) Ibid. c. 3.
(8) Maimon. More. Nevoch. part. 2, c. 10.

les Chaldéens, les maîtres des Juifs et des Arabes en Astrologie, comme en beaucoup d'autres sciences. Le passage d'Avenar, cité plus haut, prouve la conformité de leur doctrine avec celle des Rabbins et des Juifs. Diogène Laërce leur attribue la même opinion sur la Nature des influences des astres, qu'ils regardoient comme un feu, dont l'activité combinée donnoit naissance à tout ce qui croît sur la terre, et produisoit dans l'air ces températures variées, dont la pluie étoit un des résultats (1). L'énergie de chacun des astres errans se modifioit à raison des signes du Zodiaque et des fixes auxquels ils répondoient (2). C'est là ce que veut dire Diogène Laërce par le feu mélangé ou par influence composée, puisque l'influence d'une planète n'étoit pas toujours isolée, mais qu'elle étoit souvent composée des (////) influences partielles (3), soit des autres planètes, soit des signes. Elle varioit même à raison des aspects dans lesquels (4) elle se trouvoit relativement aux autres, et à raison des points cardinaux qu'elle occupoit.

Au reste, ces considérations appartiennent plus encore à l'Astrologie judiciaire, qu'à l'Astrologie naturelle, dont nous donnons ici la théorie, et dont les règles ne sont pas aussi multipliées. Celle-ci s'occupoit sur-tout d'observations relatives aux besoins de l'Agriculture et de la Navigation, et les variations de l'air, que l'une & l'autre ont intérêt de prévoir, en étoient le principal objet.

Les hommes, dit Isidore de Séville, étudièrent la science des astres, afin de pouvoir connoître d'avance la température de chaque saison. Car les astres par leur lever et leur coucher, ou par leurs positions dans certains lieux du ciel, annoncent la température des différentes saisons (5). Le coucher de certains astres annonce la tempête et souvent il la produit, dit Columelle (6). On sait quels pronogstics les habitans du Mont-Taurus tiroient de l'étoile Sirius, soit pour les récoltes, soit pour la température de l'air, et sur les maladies qui devoient régner (7). Les habitans de l'île de Cos faisoient tous les ans les mêmes observations sur le lever de cette étoile, d'où ils tiroient des conjectures sur la salubrité future de cette saison (8). Les Egyptiens, au rapport d'Horus-Apollon (9), tiroient du lever de cette même étoile des prognostics de la température de toute l'année. Palladius (10) atteste le même fait dans ce qu'il nous dit des moyens que prenoient les anciens Egyptiens pour prévoir au lever de la canicule, si les semences réussiroient bien (11). Non-seulement ils voyoient dans cet astre un signe, mais encore une véritable cause des effets produits sur la terre à son lever; tels par exemple que le retour des vents Etésiens, et l'intumescence des eaux du Nil. (12).

Les observations des Chaldéens avoient pour objet, non-seulemeut les prédictions de l'Astrologie judicaire, comme nous l'avons dit plus haut, mais encore les besoins du calendrier, et la science des phénomènes méteorologiques, qui résultoient de l'influence des astres (13). Ils observoient le lever, le coucher et même la couleur et l'éclat plus ou moins brillant des astres, d'où ils tiroient des présages de différens phénomènes ou effets naturels, tels que de vents impétueux, de grandes pluies, ou de chaleurs excessives. Ils

(1) Diog. Laert. præm. p. 7.
(2) Salmas. præf. ann. Clim. p. 25.
(3) Ibid. p. 55.
(4) Ibid p. 57.
(5) Ibid. Orig. l. 3, c. 47.
(6) Columelle, l. 11, c. 2.
(7) Manil. Astron. l. 1, v. 387.
(8) Cicero de Divinat. l. 1, sub. fin.
(9) Hor. Apoll. l. 1, c. 3.
(10) Palladius de re Rusti. l. 7, tit. 9.
(11) Plut. de Isid. p. 365.
(12) Ci-dess. l. 2, c. 3.
(13) Diod. Sic. l. 2, c. 30, p. 143.

prétendoient pouvoir prédire jusqu'au retour des comètes, les tremblemens de terre, tous les phénomènes météorologiques, toutes les variations de l'air utiles ou nuisibles, soit aux particuliers, soit aux princes, soit aux empires. Toute cette science étoit fondée sur une longue suite d'observations faites pendant plusieurs siècles, qui, si on les en croit, leur avoit appris à connoître avec la plus grande exactitude les mouvemens différens, et les influences variées des corps célestes, science dans laquelle ils prétendoient surpasser tous les autres peuples.

Ils subordonnent aux sept corps mobiles, ou aux Divinités planétaires, trente autres astres (*mmmm*), qu'ils appellent Dieux conseillers. La moitié de ces Dieux observe ce qui se passe au-dessus de la terre, tandis que l'autre moitié observe ce qui se passe au-dessous. Ils considèrent les choses mortelles et les phénomènes célestes. Tous les dix jours un de ces Génies descend de la partie supérieure du monde dans la partie inférieure, faisant en quelque sorte la fonction de messager des planètes ou des astres, et réciproquement un de ceux qui étoient sous la terre monte en haut pour le remplacer. Cette circulation se perpétue éternellement suivant une marche régulière et des périodes bien déterminées.

Outre cela, on compte douze grands Dieux, dont chacun préside à un mois et à un des douze signes du Zodiaque, ou du cercle dans lequel voyagent le soleil, la lune et les cinq planètes. La durée de la révolution du soleil s'appelle l'année; et celle de la lune, le mois. Ils donnent à ces planètes les noms de Saturne, Jupiter, Mars, Vénus, Mercure. Ils prétendent que chacune d'elles a sa révolution particulière, qu'elle achève dans un temps donné et avec une vîtesse différente de celle des autres (1). Elles ont l'influence la plus grande soit en bien soit en mal sur la naissance de l'homme, et sur les événemens de sa vie. C'est d'après les connoissances que l'Astrologue a de leur Nature et de leurs qualités, et de toute la théorie de leurs aspects, qu'il peut prédire ce qui doit un jour arriver à chaque homme.

Ils placent hors du Zodiaque vingt-quatre constellations, dont la moitié est dans la partie boréale, et l'autre moitié dans la partie australe du ciel. Ils attribuent aux vivans celles qui sont placées dans l'hémisphère visible, et aux morts celles qui sont dans l'hémisphère, dont le pôle est invisible; et ils les regardent comme les *Juges de l'Univers* (*nnnn*). Au-dessous de tout cela ils mettent la lune, planète la plus voisine de la terre, et qui achève son cours autour d'elle dans le plus court temps, à cause de sa grande proximité. Ici finit le récit de Diodore, qui le termine en disant qu'on peut assurer que les Chaldéens sont les peuples du monde, qui ont porté le plus d'exactitude dans les détails de cette science, et qui ont donné le plus de soin à cette étude. Ils prétendoient même faire remonter leurs observations Astronomiques à 473,000 ans, avant l'arrivée d'Alexandre en Asie; antiquité qui nous paroît absolument incroyable. Les sciences humaines n'auront jamais une telle durée de règne dans un même pays.

Quoique ce passage de Diodore soit en grande partie relatif à l'Astrologie judiciaire, qui étoit la science favorite des Chaldéens, pour qui elle étoit très-lucrative, cependant nous avons cru devoir le rapporter, parce qu'il nous apprend qu'elles étoient les divisions du ciel qu'ils avoient imaginées, et parce qu'elles nous serviront à un autre objet, c'est-à-dire à reconnoître leurs Dieux, ou les différentes classes de Génies qui présidoient à ces divisions. D'ailleurs nous avons vu que l'Astrologie naturelle, qui

(1) Diod. l. 2, c. 31, p. 144.

a pour objet les prognostics des phénomènes sublunaires, entroit aussi dans le plan de leurs études; et que l'opinion de l'action des corps célestes sur la partie élémentaire étoit le fondement de toutes leurs spéculations; ce que nous cherchons à prouver ici. Car notre but principal en ce moment est de démontrer, que tous les peuples de toute antiquité ont vu dans les corps célestes, mobiles ou fixes, autant de causes éternelles ou de Dieux. Ces Dieux, suivant des lois données, modifioient sans cesse la matière dans laquelle s'opère la génération ou la partie passive du monde, la fécondoient, et la remplissoient de qualités différentes à raison de leurs influences et de leurs qualités variées. Ils mettoient en jeu tous les élémens par l'action du feu éther, dont ils possédoient une portion plus ou moins grande, plus ou moins bienfaisante. C'étoit par-là que les astres avoient part à l'administration du monde, et qu'ils étoient honorés, comme autant d'agens éternels de la Nature universelle, ou de l'Univers-Dieu.

Ce fut donc là l'origine du culte que l'on rendit à ces causes, ou à ces parties différentes de la cause unique éternelle, dont on fit autant de Dieux. C'étoit en effet un dogme avoué et reçu chez tous les anciens peuples, dit Maimonide (1), que les hommages qu'on rendoit aux astres procuroient la fécondité à la terre. Les sages, et tous ceux qui passoient pour avoir un esprit religieux, faisoient dépendre de là les succès de l'agriculture. Les prêtres enseignoient au peuple, que le culte que l'on rendoit aux astres et à leurs images, attiroit la pluie sur leurs champs, faisoit fructifier les plantes et les arbres, mûrir les fruits, et procuroit à la terre une heureuse fécondité. Nous avons vu en Grèce des peuples honorer l'image de la chèvre céleste (2), et d'autres sacrifier à Sirius, pour détourner l'effet de l'influence maligne de ces astres. On sacrifioit au serpentaire pour avoir des vents favorables.

On voit que le culte des astres et des Dieux constellations et planètes, n'a pu s'établir que par une suite de l'opinion où l'on étoit, qu'ils agissoient sur la terre, et qu'ils étoient causes des effets qu'on attendoit d'eux. Le sentiment seul du besoin a été la base de tous les cultes, qui n'eussent jamais existé sans la supposition de certains rapports, que le ciel et ses agens avoient avec les effets terrestres. Si le ciel n'eût été que brillant; s'il n'eût présenté que l'image de son éclat et de son harmonie, il n'eût eu que des admirateurs. C'est la persuasion dans laquelle on étoit de son empire sur l'homme, sur les biens et les maux qui modifient son existence, et sur tout ce qui naît, croît et meurt ici bas, qui lui a mérité des adorateurs. Tout culte est interressé. Si l'Astrologie judiciaire est née de la curiosité, la religion est née du besoin de l'homme, et de la croyance dans laquelle il étoit, que les corps célestes dispensoient les biens et les maux de la Nature, et qu'il pouvoit les intéresser à son sort. De-là les prières et les offrandes que les hommes leur adressèrent, comme à leurs souverains et aux arbitres éternels de leur sort; aux seules et uniques causes, pour me servir des termes des Egyptiens et des Phéniciens (3), de toutes les générations et de toutes les destructions, qui s'opèrent ici-bas. C'est-là l'idée mère et générale, que nous retrouvons partout. Née dans l'antiquité la plus reculée, elle s'est propagée de siècle en siècle jusqu'à ces derniers âges, et conséquemment elle a dû maintenir les Dieux ou corps célestes dans la possession de leur empire et de leurs temples.

(1) Maimonid. More Nevoch. part. 3, c. 30.
(2) Paus. Corinth. p. 56, ci-dess. t. 2, p. 72.

(3) Ci-dess. l. 1, c. 2.

Sextus

Sextus Empiricus (1), quoiqu'il attaque l'Astrologie judiciaire, convient néanmoins de l'utilité des observations Astronomiques dans l'agriculture et pour la navigation ; c'est-à-dire qu'il admet les prognostics de l'Astrologie naturelle, qui a pour objet de prédire les sécheresses, les grandes pluies, les maladies épidémiques, les tremblemens de terre, et toutes les variations de l'air. Toute sa philosophie n'alloit pas jusqu'à refuser sa croyance à des prédictions, semblables à celles du messager boiteux ou de Matthieu Lansberge ; tant l'Astrologie étoit accréditée. Il ajoute, » que le principe fondamental de la » science des Chaldéens est la sympathie ou la correspondance qu'ils » avoient imaginée entre les choses ter- » restres et les corps célestes, et leurs » influences sur tout ce qui se fait ici- » bas. Ils assuroient que les sept pla- » nètes faisoient la fonction de causes » à notre égard, et que les douze signes » du Zodiaque concourroient avec elles » à opérer tous les effets produits dans » le monde sublunaire ».

On voit aisément qu'il a dû résulter de cette opinion deux classes de Divinités ou de causes, les unes par sept, les autres par douze, et que dans toutes les religions où nous voyons des Dieux, des Génies, des Anges, des Apôtres, etc. ainsi groupés, on ne peut douter que ces Êtres divins, ou sanctifiés n'aient un rapport avec les divisions du ciel, et n'appartiennent à la religion Astrologique, sous quelques noms et sous quelques formes qu'ils soient déguisés. « Il est nécessaire, dit » Simplicius (2), qu'y ayant généra- » tion et destruction ici-bas, il y ait » aussi dans le ciel des mouvemens » différens, qui soient causes d'effets » aussi opposés. Car la génération et » la destruction des Êtres est subor- » donnée au mouvement des corps cé- » lestes. Qui ignore en effet que le » soleil en s'approchant de nous, et » du point le plus voisin de notre » zénith, répand la chaleur dans tout » ce qui nous environne, élève les va- » peurs, et volatilise l'eau en air et en » feu ; qu'en s'éloignant, au contraire, » il condense et confond entre eux ces » mêmes élémens, d'où résulte ensuite » une surabondance dans l'élément de » l'eau » ? Voilà qu'elle étoit la physique de Simplicius sur les métamorphoses, que subissoient les élémens par l'approche et l'éloignement du soleil, d'où résultoit la variation de température dans l'air, l'eau et la terre.

Sans s'arrêter à examiner la solidité de cette opinion sur les transmutations des élémens, on ne peut disconvenir au moins qu'ils ne soient diversement modifiés par le soleil, suivant qu'il est plus ou moins voisin de nos régions. Les variations des saisons en sont une preuve, et l'activité de sa chaleur ne produit pas évidemment le même effet sur la terre à l'équinoxe de printemps, qu'à l'équinoxe d'automne, quoique sa hauteur méridienne, ou sa distance de nos régions soit la même. A la première époque se fait la génération ; à la seconde répond la destruction et le desséchement des plantes, et des feuilles qu'avoit fait pousser le printemps. C'est une observation qui n'a pu échapper à personne, et le retour, ainsi que le départ du soleil étoient assez visiblement causes des deux effets opposés produits sous une élévation égale de cet Astre. Voilà deux effets contraires, mais aussi il y a deux directions contraires (*oooo*) dans la marche du soleil (3), qui dans le premier cas monte, et dans l'autre redescend ; et Sextus-Empiricus a raison de dire, que la génération et la destruction ont pour causes des mouvemens nécessairement contraires.

Nous reviendrons souvent sur ces

(1) Sext. Emp. adv. Math. l. 5.
(2) Simplic. in Arist. l. 2, p. 94.
(3) Salust. phil. c. 7.

deux époques du mouvement annuel du soleil, et sur ces périodes de génération et de destruction qui y correspondent, parce que c'est là une des bases principales de la religion du soleil et des mystères anciens. On retrouve par-tout cette idée cosmogonique exprimée sous une foule de formes différentes dans toutes les religions. La raison est, que c'est une observation qu'ont dû faire tous les hommes dans tous les siècles, sur-tout ceux qui habitoient l'Europe et le nord de l'Asie.

C'est le mouvement du soleil, dit Théon, qui produit la variété des saisons, et les saisons elles-mêmes produisent les fruits (1); en parcourant le Zodiaque, il ramène les périodes de froid et de chaud. Il est donc important pour le laboureur et pour le navigateur d'observer les époques différentes de ce mouvement. Ceci s'accorde bien avec la leçon, que donne Virgile au laboureur, d'observer les astres comme autant de règles de ses travaux, ajoutant que c'est pour cela qu'on a imaginé la division du Zodiaque en douze signes, et celle du reste du ciel en constellations (2). Servius son commentateur prétend, que plusieurs pensoient que Virgile avoit choisi, parmi les constellations, de préférence celles qui, par leur lever ou leur coucher, fixoient les deux plus importantes époques de l'année du labourage, le printemps et l'automne; l'une par le Taureau et le grand Chien, l'autre par la Couronne et les Pleïades. Il est au moins certain que Virgile, pour marquer le lieu du soleil dans sa route annuelle, et les saisons dans le calendrier de l'agriculteur, s'est servi de la méthode employée par tous les anciens. Elle consistoit à observer les étoiles qui se lioient aux douze stations de la route de l'astre, qui règle le temps et la température variée des saisons, et qui par leur lever ou leur coucher déterminoient les principales époques de son mouvement, et sembloient concourir avec lui à produire les mêmes effets. Eschyle, dans la tragédie d'Agamemnon (3), fait dire à un des acteurs, qu'il connoît parfaitement la distribution des astres qui éclairent la nuit de leurs feux et qui embélissent la voute céleste, où siégent ces chefs ou *Dynastes* brillans, qui ramènent aux mortels les étés et les hivers. Les constellations furent donc chargées de régler l'ordre des saisons, d'en conduire la marche et d'apporter dans la Nature les différens changemens qui s'opéroient aux diverses époques de la révolution annuelle. Les voilà donc associées au gouvernement de l'Univers, dont le soleil, comme Roi, tient les rênes; et dépositaires d'une partie de sa puissance.

Il y a, dit Proclus, un concert d'action et une espèce d'union de forces et de surveillance dans tous les Dieux célestes, par laquelle se résout tout ce qui vient de la terre, tout ce qui tient aux changemens et aux variétés qu'elle éprouve (4). C'est par une suite des mouvemens variés des corps célestes, que la génération s'opère d'une manière aussi variée.

Il résulte de ces principes, qu'il faudra nous attacher à bien connoître ces Dieux ou agens secondaires subordonnés au soleil, soit comme signes, soit comme Paranatellons des signes, et sur-tout bien entendre la théorie de leurs différens couchers et de leurs différens levers. Toutes les étoiles servent aux sept planètes (5), et les sept planètes aux douze signes du Zodiaque, disent les Rabbins. Tous les signes servent au soleil et à la lune, et à la génération des hommes, et c'est par eux que le monde subsiste. Albohazen Haly (6) parle aussi de l'action des

(1) Theon ad Arat. Phæn. p. 159—162.
(2) Virgil. Georg. l. 1, v. 231.
(3) Achill. Tat. c. 1, p. 73. Uranol Petav.
(4) Procl. Tim. p. 14.
(5) Pirke Eliezer, c. 6, p. 9—14.
(6) Albohazen Haly, pars prima, c. 1; de Judic. Astror.

douze signes sur les quatre élémens, principes de l'organisation de tous les corps, et des passages des différens corps célestes dans ces signes, lesquels par leurs présence, leur entrée ou leur sortie produisent les changemens des saisons, les variations de l'air, et les vicissitudes de froid et de chaud qui se reproduisent chaque année.

L'action du Zodiaque, ainsi que celle du soleil, comme on le voit, n'est pas simple ni isolée, mais elle se compose de toutes les actions particulières de tous les autres astres; ce qui forme le systême général de l'action du ciel sur la terre à chaque révolution du soleil. Il est lui-même le centre de cette énergie universelle, et le canal par où se verse sur la terre la somme de toutes les influences particulières des astres, qu'il associe à son opération démiourgique, et qui lui communiquent les diverses émanations, qui échappent du corps d'*Uranus* vers la terre. Telle étoit l'opinion théologique reçue chez les Grecs (1), principalement chez les Ioniens. Ils avoient élevé des statues au soleil et à la lune, comme aux deux premières divinités qui gouvernoient le monde, qui faisoient croître et qui nourrissoient les productions sublunaires par le triple mouvement des corps célestes, des planètes et des autres astres diversement grouppés dans les cieux. Ces principes étoient ceux de la théologie Egyptienne, observe Cédrénus, de qui nous empruntons ce passage. Chaque astre n'a-t-il pas son activité ou son énergie particulière, dit Marc-Aurèle (2)? mais toutes ces différences se combinent entre elles, pour composer l'action universelle de la Nature.

C'est là cette action universelle, qu'il s'agit de décomposer dans toutes ses parties, pour retrouver les Dieux ou les causes particulières, que les anciens placèrent dans les signes et dans les Paranatellons des signes, ou dans les constellations extra-zodiacales qui se grouppent en tout ou en partie sous chaque signe. C'est ainsi que nous pourrons analyser l'antiquité religieuse par les principes de la science sacrée, qui, suivant Chérémon, et les plus savans prêtres de l'Egypte, avoit pour objet les signes du Zodiaque et leurs Dieux ou chefs Paranatellons, autrement les astres dont les apparitions, les disparitions, les levers et les couchers déterminoient la marche du grand architecte de l'Univers. C'étoit la base des fables sacrées, parce que c'étoit aussi celle de l'ancienne Astronomie ou de l'Astrologie naturelle, sur laquelle s'appuient toutes les religions.

Aratus, Eudoxe, et Hipparque (3), après avoir fait l'énumération des différentes constellations, qui se trouvent tant au nord qu'au midi du Zodiaque, fixent ensuite les rapports de leurs levers, et de leurs couchers avec les douze signes. Hipparque fait naître cette méthode, du besoin que l'on eut de reconnoître les degrés des signes du Zodiaque, quand quelque haute montagne ou quelque nuage les cachoit à leur lever ou à leur coucher (4). Les étoiles extra-zodiacales étoient alors employées, et servoient à reconnoître le moment où les signes arrivoient à l'horizon. Telle fut l'origine des observations des levers et des couchers des constellations, qui de signes et d'indications devinrent autant de causes dans l'opinion des peuples. Hipparque applique au même usage le passage des étoiles au méridien (5).

Maimonide (6) parle d'un livre des anciens Sabéens qui fut traduit en Arabe, et qui avoit pour titre, *des dégrés des orbes célestes, et des figures qui montent avec chaque dégré*. On sait que les Sabéens adoroient les astres,

(1) Cedren. p. 46.
(2) Marc-Aurel. l. 6, c. 38.
(3) Hipp. l. 1, c. 3, p. 100. Urancl. Pet. t. 3.
(4) Hipp. l. 2, c. 1, p. 118. Uran. Pet. c. 4, p. 120.
(5) Ibid. l. 2, c. 20. p. 128.
(6) Maimon. More. Nev. part. 3, c. 30, p. 427.

et que toute leur religion étoit fondée sur l'Astrologie naturelle. Ce livre, si nous l'avions, seroit un livre très-précieux, et il nous donneroit la clef de bien des fables et des symboles religieux.

Sur le fameux cercle d'Osymandias, ou sur le cercle d'or, qui entourroit le tombeau d'un prétendu roi de ce nom, que je soupçonne n'être que le Mendès, Pan ou le bouc du Zodiaque, le signe chef de l'harmonie des Cieux, les Egyptiens avoient marqué la division de l'année en 365 parties, d'une coudée chacune, avec les levers et les couchers des astres, et les prognostics qu'on en tiroit d'après les principes de l'Astrologie Egyptienne (1). Celui qu'on disoit enterré dans ce tombeau, qu'environnoit ce cercle Astrologique, prenoit le titre imposant de *roi des rois*. Il étoit représenté ayant à ses pieds le signe du domicile du soleil, ou le Lion, qui soutenoit le trône d'Orus ou du soleil, de l'Apollon Egyptien, ce lion dont la peau servoit de manteau au même Dieu, sous le nom d'Hercule.

Thalès (2), qui avoit étudié sous les prêtres Egyptiens, publia en Grèce un calendrier sur les levers et les couchers des étoiles. Il y avoit en Grèce des calendriers, qui portoient le nom de Meton, sur lesquels étoient marqués les levers et les couchers des étoiles (3), avec les prédictions météorologiques qui y avoient rapport pendant toute la durée du cycle de 19 ans (4). Autolycus de Pitanée a laissé deux ouvrages, qui traitent de la sphère et des levers des astres. Philippe Médinæus avoit fait aussi des observations (5) sur les levers et les couchers des étoiles. Callippus avoit recueilli beaucoup de ces observations de levers et de couchers faites par les anciens, et il y avoit joint les prédictions météorologiques qui en dépendoient.

Les observations, que les prêtres de Babylone faisoient au temple de Bélus, étoient de cette nature, si nous en croyons Diodore (6). Ces sortes d'observations remontent à la plus haute antiquité dans l'Inde et à la Chine. Dans un livre Chinois, intitulé *Tschun-Hieou*, et dans un autre appelé *Chi-King*, on voit que les Chinois faisoient grande attention aux apparitions des étoiles, et des planètes dans certains lieux du ciel, et sur-tout à leur passage au méridien. Les Arabes étoient soigneux d'observer non-seulement les levers et les couchers des astres, et leurs rapports avec les saisons et les vicissitudes de la température de l'air (7), mais encore leurs rapports entre eux. Ils examinoient sur-tout quels astres par leur lever ou leur coucher en faisoient coucher, ou lever d'autres, et ces apparences astronomiques étoient l'objet de romans ou de fictions Astrologiques, comme on peut en juger par la fable qu'ils faisoient sur les deux chiens et sur Canopus, que nous avons rapportée plus haut (8). Ainsi Virgile, par une fiction ingénieuse, nous peint l'étoile Taygète, une des pléïades, sous les traits d'une charmante Nymphe, qui présente sa figure aimable aux yeux des mortels, au moment où elle sort de l'Océan. Elle repousse les flots avec son pied, afin de s'élever dans les airs; et on la voit ensuite, pour fuir le poisson austral dont la vue l'effraie, se précipiter au sein des eaux à l'approche de l'hiver. (9). On a des exemples de ces sortes de fictions chez les Grecs. J'en citerai un, pris du signe céleste qui tient un vase entre les mains, et qui est connu sous le nom de Verseau. Les Dieux étant les signes et les astres épars sur la

(1) Diod. Sic. l. 1, c. 49, p. 59.
(2) Diog. Laer. vit Thalet.
(3) Columelle de re Rust.
(4) Theon ad Arat. Phæn. p. 181.
(5) Ptolemée, p. 72—93.
(6) Diod. l. 2, c. 9, p. 123.
(7) Albuf. His. p. 131.
(8) Ci-dess. l. 1, c. 3.
(9) Virg. Georg. l. 4, v. 232.

voûte céleste, on disoit de ce signe, que c'étoit lui qui étoit chargé de verser à boire aux autres. On l'appela en conséquence l'échanson des Dieux; il conserve encore le nom de Ganymède. Il a sur sa tête l'aigle appelé le ravisseur de Ganymède. Jamais celui-ci ne monte sur l'horizon, et ne s'élève vers le sommet des cieux, qu'il ne traîne à sa suite le jeune homme, qui tient la coupe, ou Ganymède. Voilà l'origine de la fiction sur le rapt de Ganymède par l'aigle. De l'urne qu'il tient s'échappe un fleuve ou courant d'eau, lequel ne monte jamais sur l'horizon que les pieds du Pégase, placé au-dessus de lui, n'aient paru. Voilà l'origine de la fable du Pégase, qui d'un coup de pied fait jaillir une fontaine. Au-dessus de ce même signe, se trouvent neuf étoiles, qui composent la constellation du Dauphin, qu'on appelle signe des muses, précisément à cause de ce nombre neuf, suivant la remarque de Germanicus César. Cette constellation qui plane au-dessus de l'eau du verseau, et qui descend en même temps sous l'horizon, donna lieu à la fiction, qui dit que les neuf muses viennent se désaltérer dans cette fontaine, et fournit un sujet aux peintres de représenter les muses, le Pégase et la fontaine réunis dans les images de ces divinités, comme ces trois groupes de constellations le sont dans les images célestes. L'homme qui tient l'urne s'appelle aussi Deucalion (1), qui débarque sur le Parnasse, c'est-à-dire sur le lieu où l'on plaçoit les muses, le Pégase et la fontaine sacrée ou l'eau céleste que fait jaillir à son lever la constellation du cheval aîlé, appelée *Sacer Equus*, le cheval sacré. On l'appela aussi le voisin de la fontaine, *Pêgaios* ou *Pêgasos*, de *Pêgê*, fontaine, ou source d'eau en Grec. Ces légers échantillons conduiront le lecteur à trouver l'explication d'autres fables, d'après les principes de la nouvelle méthode. C'est par ce signe, où siégeoit Junon dans la distribution des douze grands Dieux dans les signes, et qui renferme le fameux poisson adoré chez les Syriens (2), qu'on expliquera le traité de Lucien *de Deâ Syriâ*, et l'origine de son temple attribuée à Deucalion, ainsi que la fable du déluge.

Ce sont là ces fables, que Chérémon (3) nous dit que faisoient habituellement les anciens prêtres de l'Egypte, sur les levers et sur les couchers des étoiles, et des autres astres, et conséquemment qui avoient pour base la même théorie, que celle des observations consacrées dans leurs calendriers. Voilà pourquoi ces calendriers, spécialement ceux que nous ont conservés les Pontifes, tel que celui des Romains commenté par Ovide dans ses Fastes, ne parloient jamais d'un lever ou d'un coucher d'étoile, et de l'entrée du soleil dans un signe, sans y joindre la fiction sacrée, ou la fable astrologique que les anciens prêtres avoient faite sur cet astre, sur cette constellation ou sur ce signe. Ce sont toutes ces petites fables sacerdotales, qu'Ovide a rassemblées, et réunies en corps d'ouvrage sous le titre de chaque mois. On ne doit en chercher l'explication ailleurs, que dans la théorie des levers et des couchers, dont nous parlons ici, théorie sèche et aride, quand elle est réduite à ses élémens astrologiques, mais que le génie du prêtre et du poète avoit embellie dans les anciennes fictions sacrées.

La religion honorant comme Dieux les astres, que le laboureur et le navigateur observoient comme signes, ou invoquoient comme causes des effets produits sur la terre, dans l'air et dans l'eau, le calendrier du prêtre, celui de l'agriculteur, et celui du navigateur furent rédigés sur le même plan; et

(1) Ovid. Métamor. l. 1, fol. 11.
(2) Hygin. l. 2.
(3) Porph. Epist. ad Anneb.

d'après la théorie des levers et des couchers (1), et des apparences des Dieux étoiles.

Le calendrier de Columelle et celui d'Ovide en sont une preuve, ainsi que les ouvrages d'Hésiode et de Virgile sur l'agriculture. Ce dernier, en marquant le but de son ouvrage, annonce dès le premier vers, qu'il dira sous quel astre il faut labourer la terre (2). Nous enseignerons, dit Columelle, quels sont les travaux à faire dans chaque mois, de manière à les faire toujours dépendre de l'état du ciel (3), dont les changemens et les variétés seront prévues par le laboureur, s'il consulte notre ouvrage, sans qu'il ait à craindre de se tromper souvent. Ensuite l'auteur commence son calendrier; il nous dit, par exemple, qu'au 17 avant les Calendes de février, le soleil passe dans le verseau. Que ce moment est marqué par le coucher du matin des étoiles du lion. Le vent d'Afrique souffle, pluie. Le 16 des Calendes de février, le Cancer se hâte de se coucher, froid, etc. Le jour qui précède immédiatement les Calendes du même mois, ou le dernier janvier, le lever et le coucher des astres, dont l'auteur venoit de parler, produisoit, suivant lui, la tempête, et quelquefois ne faisoit que l'annoncer (4). Le reste du calendrier est composé sur ces principes.

J'en dis autant de celui de Germanicus César, de celui de Ptolémée, etc. (5) qui outre le lever ou le coucher des signes, tiennent registre exact de toutes les autres étoiles, qui se lèvent ou se couchent chaque mois avec ces mêmes signes. Aratus, Platon et Eudoxe, suivant Plutarque (6), rapportoient également à la marche du soleil les levers et les couchers des planètes et des fixes, pour en tirer des indices du retour des hivers et des étés, et de toutes les variations des saisons.

Théon (7), dans son commentaire sur Aratus, fait sentir toute l'importance de ces observations sur le lieu du soleil, et sur les levers et les couchers des étoiles extra-zodiacales qui le déterminoient. Il commence son énumération des constellations, dont le lever et le coucher fixent les divisions des signes, par celles qui correspondent au Cancer, d'où part sa division du Zodiaque. Au moment où le Cancer monte sur l'horizon, il marque le coucher de la moitié de la Couronne, et de l'étoile de la bouche du poisson austral, Fomahaut.

Les calendriers marquoient, non-seulement les constellations, mais même les parties de constellation, qui coïncidoient, par leur lever ou leur coucher, avec le coucher ou le lever de telle ou telle partie de signe. Souvent même ils ne faisoient mention que d'une seule étoile, par exemple, d'Arcturus. On faisoit souvent aussi mention de plusieurs constellations en même-temps. Ainsi Théon (8), outre la Couronne, nomme aussi Ophiuchus, et son serpent qui achèvent de se coucher en même-temps.

De-là il est arrivé, que plusieurs fables sur différens Dieux se trouvent unies ensemble dans les fictions sacrées sur tel jour du mois, et que les statues et autres emblêmes religieux, composés des parties de ces différentes constellations, ont offert des groupes monstrueux, qui ont été consacrés dans les temples, et sur-tout dans ceux de l'Egypte (*pppp*). Ainsi la Couronne se liant au Cancer, domicile de la lune, devint la belle Proserpine, épouse de Pluton, ou du serpentaire qu'entortille le serpent, qui

(1) Columell. de re Rust. l. 11, c. 3.
(2) Georg. l. 1, v. 1.
(3) Columell. ibid. l. 11, c. 2.
(4) Hipp. l. 2, c. 5, p. 120. Uranol. Petav. Geminus l. 16, p. 36.
(5) Ptolem. Uranol. Petav, p. 36, 42, 60. Hygin. l. 4, c. 13.
(6) Plut. de Placit. philos. l. 2, c. 19, p. 889.
(7) Theon, p. 163—164.
(8) Theon, p. 163.

s'allonge sous la Couronne, et qui produit avec Proserpine le fameux Bacchus. Le poisson Austral, Fomahaut, se liant à la même lune du Cancer, fournit les attributs de la Diane Eurynome, que l'on honoroit (1) en Arcadie. Dans ce même pays, on trouvoit à côté de Cerès la même Diane ou lune (2), s'appuyant sur deux serpens ; l'un est l'hydre qui monte avec le Cancer, et l'autre le serpent du serpentaire, qui finit de se coucher à cette même époque, comme nous l'avons vu par le passage de Théon. Le chien, qu'on voit à côté d'elle, est le chien céleste qui, au-dessous de l'hydre, monte avec elle en même-temps que le Cancer, et qui, pour cette raison, est appelé par Servius (3) le Paranatellon du Cancer. La flèche céleste fixe le lever des derniers degrés du même signe, et remplit le carquois qui flotte sur les épaules de la Déesse. C'est ainsi, qu'en rassemblant les parties des deux serpens, les constellations du chien, et de la flèche, qui fixent les divisions du Cancer, domicile de la lune, on composa l'emblême astrologique ou la figure sacrée, qui représentoit cette Déesse en Arcadie, près du Mont-Ménale. En suivant notre méthode, on parviendra à analyser les emblêmes religieux de l'antiquité, et les statues des Dieux les plus composées. La théorie des Paranatellons, ou des levers et des couchers des astres, et leur coïncidence avec ceux des signes en sera la principale clef.

Firmicus, dans son huitième livre (4), fait l'énumération des principales constellations qui fixent les parties des douze signes, et il fait l'application de cette théorie à l'Astrologie judiciaire, qui l'avoit empruntée de l'Astrologie naturelle. Il cherche à donner l'idée la plus haute de cette partie de la science Astrologique, qu'il regarde comme le complément de son ouvrage (5). Il dit qu'aux douze signes, qui partagent entre eux tout le Zodiaque, se joignent d'autres astres, placés à droite et à gauche des signes, lesquels gardent constamment avec lui et entre eux leurs positions respectives, et roulent avec tout le ciel par un mouvement uniforme et continu, que règlent d'immuables lois. Ces astres se lient avec les signes par leurs levers et leurs couchers, dans un ordre constant et éternel, et c'est à eux, ajoute Firmicus, que l'antiquité à appliqué les noms fameux dans ses fables religieuses. Firmicus auroit eu plus de raison de dire, et ce sont là les Dieux et les héros fameux dans les fables religieuses, sous une foule de noms différens. Ce qui est exactement vrai, et ce qu'attestent tous les prêtres Egyptiens, dont Chérémon invoque le témoignage dans ce passage fondamental, que nous ne pouvons trop rappeler. L'Auteur convient qu'Aratus avant lui, Cicéron et Germanicus César avoient fait connoître aux Romains les noms de ces astres, leurs levers et leurs couchers ; mais il dit avec raison, qu'ils n'en avoient point montré les usages pour l'Astrologie, et qu'ils n'en avoient parlé que comme les poètes, et ce qui est une suite nécessaire, comme les mythologues ; car la poésie et la mythologie étoient unies dans les temps reculés, où l'on créa les fables sacrées.

Firmicus en commençant son ouvrage avoit annoncé, qu'il avoit recueilli les principes (6) de la science des anciens Egyptiens et des Chaldéens sur la puissance des astres, et sur leur empire dans la Nature. C'étoit donc la science des causes naturelles, ou la théologie des Dieux naturels, telle que l'avoient conçue les Egyptiens et les Chaldéens, qu'il établissoit, dont il développoit les principes, et dont il faisoit voir les applications à l'Astrologie judiciaire, qui

(1) Paus. Arcad. 271.
(2) Ibid. p. 267.
(3) Serv. Com. ad Georg. l. 1, v. 218.

(4) Firm. l. 8, c. 6, et suiv. p. 216--217 et 223.
(5) Ibid. l. 8, c. 5.
(6) Firm. Præf. p. 2.

en avoit abusé. Car l'une et l'autre science, comme nous l'avons déja dit, avoit une base commune; il n'y avoit de différence que dans l'étendue des conséquences, et dans quelques développemens particuliers, qui furent une suite nécessaire de cette extension. Les principes généraux étoient les mêmes, jusque dans la théorie des Décans, dont nous avons déja parlé, et dans les observations sur l'horoscope, et sur les différens levers et couchers des astres, que nous avons désignés sous le nom de Paranatellons.

Ceux qui désireroient acquérir une connoissance plus étendue, et avoir plus de détails de cette théorie des Décans et des Paranatellons, peuvent consulter Julius Firmicus, et sur-tout Saumaise dans son excellent ouvrage, intitulé : *Année Climatérique*. Nous-mêmes nous donnerons un plus grand développement à cette partie de la science sacrée, dans le petit traité d'Astronomie, que nous joindrons à notre ouvrage, afin de faciliter le travail de ceux qui voudront faire des recherches sur les fables religieuses des différens peuples, d'après nos principes. Nous ajouterons seulement ici quelque chose à ce que nous avons déja dit sur les Décans, sur les Paranatellons, et sur l'horoscope, afin de mettre le lecteur à portée d'entendre tout ce que nous emprunterons de cette théorie, pour résoudre les énigmes sacrées, qui seront expliquées dans cet ouvrage-ci.

On appeloit Décan, comme nous l'avons déja dit (1), le Génie chef de chaque tiers de signe ou de chaque dixaine de degrés dans chaque signe, lequel en contient trente. Cette dénomination fut, suivant quelques étymologistes, tirée de la milice Romaine, et peut-être aussi appliquée aux sous-divisions de cette même milice, dans laquelle le Décan commandoit dix soldats (2). Chaque chambrée étoit composée de dix hommes, et d'un inspecteur de chambrée, nommé le Décan (3). Saumaise (4) ne veut point reconnoître cette origine du mot Décan dans l'Astrologie, dont les divisions et la nomenclature étoient étrangères aux Romains, et bien plus anciennes que leur milice. Néanmoins il convient que tous les Astrologues, non-seulement ceux de son temps, mais même les plus anciens, faisoient venir le nom de Décan, du mot *Déca*, ou *Dix* en Grec (5); et il faut avouer que le nombre de dégrés soumis au Décan, ou de dix dégrés, rend assez vraisemblable l'étymologie. Au reste, quelle que soit l'origine du nom, il nous importe moins de la connoître, que de savoir quelle étoit l'autorité, la puissance du Décan, et sa fonction.

Le Décan étoit un Dieu, un génie tutélaire de l'horoscope, un Dynaste puissant dans l'hiérarchie des cieux. Les noms d'Horoscope, de Dieu et de Décan, le désignoient également (6). On le nommoit aussi Horonome, parce qu'il présidoit à l'heure natale, et décidoit du sort de chaque naissance; c'est le nom que lui donne Annubion. Dans les principes de la science Généthliaque, personne ne pouvoit naître qu'il n'eût son génie tutélaire. Ce génie étoit le Décan Horoscope, ou celui qui siégeoit dans le dixième de signe, qui montoit au moment de la naissance. C'étoit le Dieu de l'Horoscope; car les Décans étoient des Dieux, dit Saumaise, et des Dieux d'une grande puissance, suivant Firmicus, soit pour le bien, soit pour le mal. On sait par Chérémon, que le Décan Horoscope figuroit dans les allégories sacrées des prêtres Egyptiens, avec les autres Décans.

Nous avons un exemple de son usage pour les naissances, dans la fable solaire du Dieu jour, que l'on faisoit

(1) Ci-dess. l. 2, c. 3.
(2) Veg. l. 2, c. 8.
(3) Veget. Ibid.
(4) Salmas. præf. ann. clim. p. 27.
(5) Porphyre apud Salmas. ann. clim. p. 557.
(6) Salmas. ann. clim. p. 18. Ibid. p. 600, 601, 602.

naître

naître avec l'année au solstice d'hiver à minuit, et dont on présentoit l'image symbolique aux peuples sous les traits d'un jeune enfant, dont le prêtre avoit tiré l'horoscope au moment de sa naissance. Le signe céleste ascendant à minuit, ce jour-là, étoit la Vierge, dont le premier Décan (1) étoit consacré au soleil, d'après la distribution des planètes dans les trente-six divisions, dont nous avons parlé plus haut. Voilà pourquoi on donna au Dieu-soleil pour horoscope un des Décans de la Vierge, dont on le disoit fils par cette raison, et pourquoi on plaça, dans le premier Décan de ce signe, l'image enfantine du Dieu, à la naissance duquel un de ses Décans présidoit. Chaque Décan étoit figuré par différentes images; et trois de ces images remplissoient les trois sous-divisions de chaque signe. Ces figures étoient variées dans leurs formes et dans leurs attributs (2). On en trouvera des modèles dans le planisphère de M. Bianchini, où plusieurs de ces génies Décans sont conservés. Le premier, qui répond au premier Décan d'*Aries*, signe de Mars, porte une hache tranchante, comme le Persée de nos sphères. C'est l'attribut du Dieu Mars. Teucer le Babylonien et les Astrologues Grecs en caractérisent de même un, qu'ils disent être représenté armé d'une hache (3). Ils ne nous détaillent point les figures des autres, mais ils annoncent qu'elles sont très-variées, et qu'on les trouve souvent empreintes sur des cachets ou anneaux digitaires, qui servoient de talismans.

Cette superstition étoit fondée sur la puissance du Décan, qui disposoit en arbitre souverain du sort de l'homme, et de qui dépendoit le bonheur et le malheur de notre vie, selon Firmicus. Necepso, un des maîtres de l'Astrologie Egyptienne (4), avoit lié leur influence aux différens états de la santé de l'homme; et avoit cherché dans cette science des remèdes contre les maladies, et des préservatifs pour la santé. Aussi voyons-nous dans Origène (5), le corps humain divisé en trente-six parties, à l'imitation du Zodiaque et de ses trente-six divisions, que les Egyptiens avoient divisés, et qu'ils avoient mis chaque partie du corps sous la protection d'un Décan, qu'ils invoquoient par son nom barbare, soit Cnat, soit Sicat, etc. et qui ne manquoit pas de guérir la partie malade soumise à son inspection. Origène appelle ces Génies des Dieux Ethérés, ou des Génies attachés à l'Ether, c'est-à-dire au ciel des fixes (*qqqq*).

La théorie des Décans entroit dans l'observation des années climatériques (6), et régloit le cours des années de l'homme, depuis l'instant de sa naissance jusqu'à sa mort. Ceci n'étoit qu'une extension du principe de l'Astrologie naturelle, qui régloit le cours de l'année par la suite des astres, qui se levoient ou se couchoient chaque mois avec les signes, et qui faisoit dépendre la température de chaque saison, et la somme des biens et des maux de chaque révolution annuelle, des influences célestes.

Durant tout le temps que le soleil parcouroit les dix premiers degrés du Bélier (7), il étoit uni au premier Décan, qui terminoit cette division au dixième degré de ce signe où étoit son siége, suivant Porphyre. C'étoit la face de Mars, qui prêtoit alors son masque au soleil. En passant au vingtième degré, il se trouve chez lui dans sa propre division, et uni à son Décan. Au trentième il prend le masque de Vénus, qui siége dans les dix derniers degrés du signe, et dont le Décan fixe le trentième degré, et la division des signes Bélier et Taureau. Ce sont ces différens

(1) Ci-dessus, l. 2, c. 3.
(2) Ibid. Salm. p. 565.
(3) Salmas. Ibid. 564, p. 165.
(4) Firm. l. 4, c. 16.
(5) Cont. Cels. l. 8, p. 428.
(6) Salmas. ann. clim. p. 17--20, p. 841.
(7) Salmas. p. 556.

masques, dont se couvre successivement le soleil, qui ont varié à l'infini ses images, et qu'il faut lever pour pouvoir le reconnoître. Les Astrologues Grecs les appellent *Prosopa*, faces, masques, etc. du Dieu Pantomorphique; les Hébreux les nomment *Phanim*, les faces (1). Le soleil arrivé au dix-neuvième degré d'*Aries* étoit uni à son Décan, dans le lieu de son exaltation, et une planète qui se trouvoit dans son Décan, avoit autant de puissance que si elle eût été dans le signe où étoit son domicile (2). Aussi etoit-ce là que les Sabéens avoient fixé l'époque de la plus grande fête de cet astre. On voit donc que la théorie des Décans entra pour quelque chose dans la fixation des fêtes du soleil, comme elle servit à composer ses différentes images.

On donna aussi le nom de faces de Dieu, ou de *Prosopa*, aux Paranatellons, suivant Porphyre, qui parle d'après Teucer le Babylonien, qui avoit développé les principes de cette théorie des Décans, des astres Paranatellons et de leurs faces (3). Psellus parle aussi des Paranatellons d'après Teucer, et il les place dans les figures des constellations qui se lèvent avec chacun des signes; et Saumaise convient que ces Paranatellons, qu'il appelle Paranatellons visibles, ne sont autre chose que les étoiles ou constellations brillantes qui se lèvent ou se couchent avec les signes.

D'après cela, nous devons croire que sous le nom d'images et de faces célestes, on a souvent compris les Paranatellons, qui eux-mêmes sont devenus autant de Dieux, sur lesquels Porphyre, d'après Chérémon, nous dit que roulent la plûpart des fables sacrées des Egyptiens. Il n'y aura donc pas une constellation, qui n'ait été prise pour une Divinité de cette espèce, et qui ne soit l'objet d'une ou de plusieurs fables sacrées. Comme les fictions religieuses ont pour base la théorie des levers et des couchers, il est à propos que nous terminions ce chapitre par quelques éclaircissemens sur les différentes espèces de levers et de couchers.

Toutes les étoiles du ciel se lèvent, montent au méridien et descendent sous l'horizon, à l'exception d'un petit nombre d'étoiles voisines du Pôle, et cela tous les jours, par un effet de la révolution apparente du ciel étoilé autour de ses Pôles. Ce n'est pas de ce lever et de ce coucher, pris généralement tous les jours, que nous entendons parler dans notre théorie des levers et des couchers; mais de ces mêmes levers et de ces couchers considérés dans leurs rapports avec celui du soleil, chaque jour de l'année. C'est donc plutôt d'un lever ou d'un coucher relatif, que d'un lever ou d'un coucher absolu et journalier que nous voulons parler.

Tout astre qui se lève ou se couche avec le dégré du signe du Zodiaque, qu'occupe le soleil à un jour donné, a un lever ou un coucher qui coïncide avec celui du soleil, et qui étant l'effet de la rotation éternelle du monde, en Grec *Cosmos*, se lève ou se couche *Cosmiquement* avec le soleil. C'est la succession régulière et perpétuelle de tous les points lumineux, placés dans la voûte azurée, au bord oriental et occidental du cercle appelé Horizon, et qui sépare la partie visible de leur course de la partie invisible.

Si le soleil, comme les étoiles fixes et les planètes, et même comme la lune, n'étoit point environné d'un atmosphère lumineux, qui le précède et le suit, et qui forme ce qu'on appelle le crépuscule; il n'y auroit pour les étoiles que cette espèce de lever et de coucher. L'étoile que l'on verroit monter ou descendre, au moment pré-

(1) Salm. ann. clim. p. 557.
(2) Idem. p. 556.
(3) Salmas. ann. clin. p. 554—555.

cis où le soleil monte sur l'horizon ou s'abaisse au-dessous, fixeroit évidemment le lieu du soleil dans le Zodiaque, et deviendroit signe de telle ou telle époque de sa révolution annuelle pour ceux qui ne voient dans les étoiles que des indications, et causes des phénomènes sublunaires, qui résultent de l'action du soleil combinée avec celle de l'étoile, laquelle se lie au signe et au dégré du signe qu'il occupe, pour ceux qui voient dans les étoiles autant de causes ou de Dieux naturels. Mais la lumière crépusculaire n'ayant jamais permis de faire cette observation d'un lever ou d'un coucher d'étoile, au moment auquel le soleil se lève ou se couche, il s'ensuit que jamais ces levers et ces couchers n'ont pu se trouver dans les calendriers anciens comme indications, mais seulement comme causes, ou comme Dieux particuliers, qui unissoient leur action à celle du soleil, et modifioient son influence sur les élémens, de manière à produire les vents, les pluies, les tempêtes, etc.

Il fallut donc avoir recours à des levers et à des couchers qu'on pût observer, et conséquemment qui précédassent ou suivissent de plus d'une heure le lever ou le coucher du soleil. Le commencement et la fin du crépuscule, fixant la durée réelle de la nuit, toujours plus courte que celle de l'absence du soleil, donna un nouvel horizon, que je pourrois appeler crépusculaire, auquel répondoit le soleil, lorsque la nuit commençoit et finissoit, et conséquemment au moment précis où les étoiles commençoient ou finissoient leur apparition, et pouvoient être vues par l'œil que ne blessoit plus, ou que ne blessoit pas encore la lumière crépusculaire. Ce lever ou ce coucher, qui se faisoit aux termes de la nuit, soit au moment où elle commençoit, soit au moment ou elle finissoit, s'appela d'un nom composé, en grec, *Acronyque*, ou lever et coucher des extrémités de la nuit. Ainsi l'étoile, qui se trouvoit précisément à l'Orient, au moment où la nuit commencoit, et à l'Occident, lorsqu'elle finissoit, se levoit ou se couchoit acronyquement. Comme ce phénomène étoit aisé à observer, et qu'il n'avoit lieu qu'une fois par an, à cause du mouvement du soleil, d'un dégré par jour, d'Occident en Orient, il devenoit une indication naturelle de la marche du soleil, de celle du temps, des saisons, et des mêmes phénomènes météorologiques, en supposant leur retour à-peu-près périodique. On a dû remarquer, que l'étoile, qui se levoit ou se couchoit acronyquement, étoit toujours censée opposée au soleil, puisqu'on la supposoit se lever à la fin du crépuscule le soir, ou se coucher le matin au commencement du crépuscule. Voilà ce qui caractérise le lever et le coucher Acronyque.

Car si l'étoile est au levant le matin, ou au couchant le soir, lorsque la nuit finit, ou lorsqu'elle commence, le lever et le coucher alors s'appellent Héliaque, ou Solaire, à cause du soleil qui l'avoisine, et semble la toucher par la circonférence de l'atmosphère lumineux, dont il est le centre. Dans le premier cas, l'étoile sort de l'atmosphère lumineux, et reparoît pour la première fois le matin, au moment où finit la nuit, après une disparition souvent de plusieurs mois, qui étoit l'effet du voisinage du soleil, et des rapports de son lever avec le développement des signes qu'il parcourt alors. Comme le soleil gagne toujours vers l'Orient, le centre de l'atmosphère lumineux reculant, l'étoile se dégage de plus en plus, et au bout souvent d'un mois elle se lève avant la fin de la nuit. Deux mois après, elle peut précéder le commencement du crépuscule de quatre heures, et enfin au bout de trois mois, elle le précède de six heures, et peut se lever dès minuit. Le commencement de cette marche des

étoiles, qui date du jour de leur première apparition le matin, à la fin de la nuit, devint une indication régulière et périodique, connue sous le nom de lever Héliaque. Ce lever Héliaque suivoit nécessairement de plusieurs jours le lever Cosmique, dont nous avons parlé.

On appliquera la même théorie aux étoiles qui se trouvent le soir au couchant, et cessent d'être vues à cause de leur trop grande proximité du lieu du soleil. En effet, quand le soleil en étoit éloigné, on les appercevoit le soir au couchant, et on pouvoit les voir descendre sous l'horizon plusieurs heures après le soleil, qui étoit plus occidental qu'elles. Mais le soleil se rapprochant d'elles d'un degré tous les jours, il arrivoit que, quoique le soleil se couchât avant elles, cependant la lumière crépusculaire, qu'il laissoit après lui, empêchoit qu'on ne put les distinguer au couchant, blanchi par cette lumière, et au moment où la nuit commencoit à tomber, et laissoit distinguer les astres, alors elles étoient couchées, et conséquemment elles ne pouvoient plus être apperçues. Le jour donc où l'on cessoit de les voir, à cause de cette trop grande proximité du soleil, étoit une époque aisée à observer, et fut appelé le jour de leur coucher Héliaque. Elles restoient ainsi invisibles, jusqu'à ce que le soleil se fût assez avancé vers l'Orient pour les dépasser, et ne plus les éclipser dans ses feux. Alors elles reparoissoient pour la première fois, mais à l'Orient, une heure et demie environ avant le lever du soleil; c'étoit alors leur lever Héliaque.

Dans l'intervalle du temps qui s'écouloit entre le coucher Héliaque, et le lever Héliaque, arrivoit le coucher et le lever Cosmique. Celui-ci ne pouvoit s'observer, puisque les étoiles étoient invisibles; mais néanmoins on en tenoit compte dans la théorie des influences, et dans la composition des fables et des figures sacrées. Les deux autres, savoir l'Acronyque et l'Héliaque furent observés et notés dans le calendrier du laboureur et du navigateur. Tous furent chantés par les Poètes, et employés dans les allegories par les Théologiens.

Pour reconnoître quels astres se lèvent ou se couchent, soit acronyquement, soit héliaquement, lorsque le soleil occupe tel, ou tel point du Zodiaque, il faut coller un petit papier blanc sur ce point, et le placer au-dessous de l'horizon du globe, environ quinze dégrés plus bas, perpendiculairement ou dans le sens d'un cercle vertical qui passe par le zenith et le nadir, et par ce petit papier. Cette opération faite et le globe étant maintenu fixe dans cette position, toutes les constellations qui se trouveront à l'horizon, soit au levant, soit au couchant, seront celles qui auront ce jour-là leur lever et leur coucher Acronyque et Héliaque : Acronyque pour celles du couchant, quand le petit papier est au-dessous du bord oriental; Héliaque pour celles du levant : Acronyque au contraire pour celles-ci et Héliaque pour les premières, ou pour celles du couchant, si le petit papier représentant le soleil est placé sous le bord occidental.

Cette distinction des levers et des couchers d'étoiles, en Cosmiques, Acronyques et Heliaques doit être bien saisie et devenue très-familière à tous ceux qui voudront suivre le développement de notre théorie, et entendre nos explications, et en général tous les Auteurs anciens, qui ont chanté les étoiles, parlé d'agriculture et donné des calendriers. Cette langue, que je puis appeler Astronomique, devenue si étrangère à notre siècle, leur étoit très-familière et étoit entendue alors de tout le monde. On comparera les constellations avec les signes considérés comme domiciles, avec les sections de signes, et avec les planètes qui y sont casées, afin d'avoir la solution de certaines allusions faites à quelques-

unes de ces planètes. Cette comparaison se fera en examinant quelle planète a son domicile dans la divisision duodécimale ou son siége dans la division par trente-six, soit dans la section de signe qui monte sur l'horizon, soit dans celle qui descend au-dessous, ou même qui passe au méridien, en même temps que la constellation qu'on lui compare.

Voici un exemple de l'application de ce précepte. Faune ou Pan, qui empruntent leurs attributs du Cocher céleste, s'appeloit aussi Ephialtés (1) chez les Grecs. La fable suppose qu'il mit Mars dans un tonneau ou dans un grand vase, qui est dans nos constellations, et qu'on appelle la Coupe (2). Cette Coupe se lève et passe au méridien avec le dernier Décan du Lion consacré à Mars, et la planète ou du moins son image, répond exactement sur la Coupe (*rrrr*). Quand on veut faire cette comparaison, on place le dernier Décan du signe du Lion au méridien; alors la Coupe se trouve au-dessous; et cette situation du globe est marquée par le Cocher céleste qui est au bord occidental. Ce Cocher, comme nous avons dit, est le même que Pan. Æga la Chèvre, femme de Pan, est encore entre ses bras; et comme Pan, étoit aussi Ephialtés, on sent que cette fixation des rapports de la Coupe à son passage au méridien fut le fondement de la fiction. Je parle ici de passage au méridien, parce que souvent ils ont été liés à la théorie des levers et des couchers dans les calendriers, pour mieux déterminer la position des fixes (3). On pourra même avec un peu d'attention s'appercevoir que souvent les calendriers et les sphères des Paranatellons se servent de l'expression, *telle figure monte*, tandis qu'elle est réellement au méridien, et que l'Auteur, dans le fait, n'a voulu dire que cela en employant le mot de monter. Cependant ces cas sont les plus rares, et les mots, *monte* et *descend*, doivent ordinairement s'entendre d'un lever et d'un coucher.

J'en dirai autant sur les exaltations. Le Taureau céleste est le signe où la lune a son exaltation. A la suite du Taureau se lève Orion, qui se trouve passer en même-temps que lui au méridien, et s'apperçoit toujours avec lui dans les cieux. Delà vint qu'on feignit qu'il avoit poursuivi Diane pour lui faire violence. C'est par la même raison, que l'on disoit qu'il poursuivoit la troupe des Atlantides ou des Pléïades, placées sur la croupe du Taureau, et qu'il étoit amoureux de Mérope, laquelle est une des sept Pléïades. Ces deux exemples suffiront pour indiquer l'usage que l'on peut faire de cette nouvelle espèce d'observations, qui ont pour objet les rapports des constellations, ou des Paranatellons avec les siéges des planètes, soit domiciles, soit exaltations, soit sections de signes et Décans.

Nous ajouterons encore une considération sur les levers et les couchers; c'est celle qui se tire des différentes saisons où ils ont lieu, et de leurs différentes espèces. Tel astre, par exemple, produit tel effet par son lever du matin, qui en produit un autre par son lever du soir, soit Cosmique soit Acronyque, par son coucher au printemps, qui diffère de l'effet produit par celui d'automne. Les calendriers anciens et les poëtes marquent soigneusement ces différences. Dans Columelle, par exemple (4), la veille des calendes de Mai est marquée par le coucher héliaque du grand chien : *annonce de tempête*, dit le calendrier (5). Le même Columelle fixe au septième avant les calendes d'août, son lever héliaque : *brouillard et chaleur*. Le sept des calendes de décembre, la même constellation se couche, au lever

(1) Servius in Æneide, l. 6, v. 775.
(2) Hygin. l. 2.
(3) Hipp. l. 2, c. 19-20, l. 3, c. 1, etc. Ur. Pet. t. 3.
(4) Colum. l. 11, c. 2.
(5) Colum. p. 115.

du soleil : le calendrier marque du froid (1). La même constellation indiquoit ou produisoit des effets très-variés, comme on le voit, par ses levers et ses couchers divers.

Ces différences ne sont pas à négliger. Nous avons remarqué qu'elles entrent souvent dans les allégories sacrées sur les causes physiques, et sur les Dieux naturels, qui pour la plûpart sont des astres. Car l'Astronomie fournira le plus grand nombre, soit de Dieux, soit de héros fameux dans les fables religieuses. La chaleur du soleil qui vient embraser la terre au printemps au lever de Persée, donna lieu de dire qu'il avoit fait descendre le feu du ciel sur la terre, et l'avoit consacré dans les Pyrées de la Perse. Le lever héliaque du Bootés en automne, le fit regarder comme le génie tutélaire de la vendange, qui instruit par Bacchus avoit appris le premier aux autres hommes à planter et à cultiver la vigne. Le Centaure, qui se lève à la même époque, tenoit une outre pleine de vin, dont il se servoit pour enivrer les autres Centaures. Sa position sous la Balance le fit déclarer le plus juste des hommes.

Il y avoit des astres que l'on faisoit fils de Neptune, ou qu'on appeloit astres de Neptune, d'autres l'étoient de Jupiter. Les premiers, dit Théon (2), étoient ceux qui indiquoient le calme ou la tempête. Les seconds, ceux qui indiquoient les diverses opérations du labourage. Toutes ces différences trouveront leur application dans la solution des allégories sacrées.

On verra tout de suite pourquoi Orion étoit fils de Neptune et du Taureau, à la suite duquel il se lève. Car on sait qu'Orion exerçoit un grand empire sur les mers, et qu'il prit même de-là l'épithète d'Orageux, que lui donne Virgile (3). Servius, son commentateur, l'appelle le signe fameux, et redoutable par les tempêtes qu'il excite (4). Germanicus César (5) dit qu'Orion, par son lever d'hiver, agite la mer par des tempêtes et inonde d'eaux la terre. Voilà bien des titres pour être le fils de Neptune. Lorsqu'il paroît très-brillant, c'est signe de sérénité, continue Germanicus ; s'il s'obscurcit et devient nébuleux, il présage la tempête. Isidore de Séville dit la même chose (6). Théon assure que tous les matelots l'observoient soigneusement, et qu'ils s'en servoient même pour connoître les heures de la nuit (7). Ce sont toutes ces circonstances réunies, qui en ont fait un des astres de Neptune, suivant les principes posés plus haut par Théon, pour distinguer les généalogies des différens astres, d'après leurs influences et les indications qu'ils donnoient.

Il est encore une autre distinction des astres, qu'il importe sur-tout de bien connoître, puisqu'elle est la clef de presque toutes les grandes fables religieuses, et de toutes les cosmogonies ; c'est celle qui se faisoit entre eux, suivant les rapports qu'ils avoient avec le bien et le mal physique, avec les principes lumières et ténèbres qui partageoient en commun l'empire de la Nature. Cette théorie est assez étendue, et d'une assez haute importance, pour faire la matière d'un chapitre entier. C'est ce que nous allons faire.

(1) Ibid. p. 425.
(2) Théon ad Arat. p. 182.
(3) Virg. Æneid. l. 1, v. 539.
(4) Serv. commen. in Æneid.
(5) Com. Arat. c. 30.
(6) Isid. Orig. l. 3, c. 47.
(7) Théon ad Arat. p. 177.

CHAPITRE V.

Sur les deux principes Lumière et Ténèbres.

La distinction des causes, en cause active et passive, nous conduit à celle des principes, qui tient assez naturellement à la première, et semble lui correspondre. Car la lumière, qui est un de ces principes, vient de la substance éthérée, qui compose la cause active; et les ténèbres, l'autre principe, viennent de la terre ou de la matière grossière qui compose la cause passive. C'est la terre qui, par son union avec le Tartare, engendre Typhon, chef des Puissances ou des Génies de ténèbres, dans Hésiode (1). Mais elle s'unit à l'Ether ou à Uranus, lorsquelle engendre les Dieux de l'Olympe, ou les astres enfans d'Uranus l'étoilé (2).

La lumière fut la première Divinité des hommes, comme nous l'avons déjà dit (3). C'est à elle qu'ils doivent la jouissance du spectacle brillant de la Nature. Elle semble être une émanation du Créateur de toutes choses, en rendant sensible l'Univers que l'ombre déroboit à nos yeux, et en lui donnant en quelque sorte l'existence, au moins relativement à nous. Car ce qui n'est point vu, est presque pour nous, comme s'il n'étoit pas. Les Ténèbres, au contraire, replongent la Nature dans une espèce de néant, et privent l'homme de toutes les jouissances, dont son œil est l'organe; c'est-à-dire, de la presque totalité de son existence, surtout s'il est seul, et abandonné à lui-même.

Deux situations aussi opposées dans lesquelles se trouve l'homme, jouissant ou privé de la lumière, lui ont fait imaginer deux substances de Nature opposée, à l'empire desquelles il étoit tour-a-tour soumis: dont l'une contribuoit à sa félicité, et l'autre à son malheur. La vue de la lumière multiplioit ses jouissances; les ténèbres les lui ravissoient: l'une étoit donc son amie et les autres ses ennemies. Il attribua à l'une tous les biens dont il jouissoit; et aux autres tous les maux qu'il éprouvoit; ensorte que ces mots, *lumière* et *bien* devinrent synonimes, comme ceux-ci, *ténèbres* et *mal* le furent aussi. Comme le bien et le mal de l'homme ne lui paroissoient pas pouvoir découler d'une seule et même source, non plus que la lumière et les ténèbres; il fallut nécessairement recourir à deux causes ou principes, séparés dans leur Nature, et opposés dans leurs effets qui versoient, l'un la lumière et le bien, l'autre les ténèbres et le mal dans l'Univers.

Telle fut l'origine de la distinction des deux principes admise dans toutes les théologies, et qui conséquemment forme une des bases principales de tout système religieux. Elle doit donc entrer comme élément premier dans les fables sacrées, dans les cosmogonies, et dans les mystères de l'antiquité. Cette conclusion se trouve appuyée de l'autorité de Plutarque (4). « Il ne faut pas croire, dit ce philo- » sophe, que les principes de l'Univers » soient des corps inanimés, comme » l'ont pensé Démocrite et Epicure;

(1) Hésiod Theog. v. 821.
(2) V. 133, et 106.

(3) Ci-dessus, l. 2, c. 1.
(4) De Iside, p. 365.

» ni qu'une matière sans qualité soit » organisée et ordonnée par une seule » raison ou providence, maîtresse de » toutes choses, comme l'ont dit les » Stoïciens ; car il n'est pas possible » qu'un seul Etre, bon ou mauvais, » soit la cause de tout, Dieu ne pouvant être la cause d'aucun mal. » L'harmonie de ce monde est une » combinaison de contraires, comme » les cordes d'une Lyre, ou la corde » d'un Arc, qui se tend et se détend. Jamais, a dit le poète Euripide, le » bien n'est séparé du mal. Il faut qu'il » y ait un mélange de l'un et de l'autre, » afin que tout aille bien. Or cette » opinion sur les deux principes, reprend Plutarque, est de toute antiquité. Elle a passé des Théologiens » et des Législateurs aux Poètes et aux » Philosophes. L'Auteur n'en est point » connu, mais l'opinion elle-même est » constatée par les traditions du genre » humain ; elle est consacrée par les » mystères et les sacrifices, chez les » Grecs et chez les Barbares. On y » reconnoît le dogme des principes » opposés dans la Nature, qui par leur » contrariété, produisent le mélange » du bien et du mal. On ne peut donc » pas dire, que c'est un seul dispensateur qui puise les événemens, comme » une liqueur, dans deux tonneaux, » pour les mêler ensemble, et nous en » faire boire la mixtion ; car la Nature » ne produit rien ici-bas, qui soit sans » ce mélange. Mais il faut reconnoître » deux causes contraires, deux puissances opposées, qui portent l'une » vers la droite, l'autre vers la gauche, » et qui gouvernent ainsi notre vie, » de même que le monde sublunaire, » qui par cette raison est sujet à tant » de changemens et d'irrégularités de » toute espèce. Car si rien ne peut se » faire sans cause, et si le bon ne » peut être cause du mauvais ; il est » absolument nécessaire, qu'il y ait une » cause pour le mal, comme il y en » a une pour le bien. Ce dogme, ajoute » Plutarque, a été généralement reçu » chez la plûpart des peuples, et surtout chez ceux qui ont eu une plus » grande réputation de sagesse (1). Ils » ont tous admis deux Dieux, de métier différent, pour me servir de » cette expression, dont l'un faisoit » le bien et l'autre le mal, qui se trouve » dans la Nature. Ils donnoient au premier le titre de Dieu par excellence ; » et au second celui de Démon. Les » Perses ou Zoroastre, chef de leur » religion, nommoient le premier Oromaze, et le second Ahriman. Ils disoient que l'un étoit de la nature de » la Lumière, et l'autre de celle des » Ténèbres. Les Egyptiens appeloient » le premier Osiris, et le second Typhon, » ennemi éternel du premier.

Les Juifs et les Chrétiens ont le bon Dieu et le Diable, le mauvais et le malin esprit, toujours opposé à Dieu. Dieu est chef des anges de lumière, et le Diable chef des anges de ténèbres. Celui-ci cherche toujours à empoisonner le bien que Dieu fait, et à lui ravir ses amis et ses sectateurs.

Les Chaldéens, continue Plutarque, avoient leurs Astres bons et mauvais ; et nous verrons bientôt que c'est cette division entre les astres affectés à l'un ou à l'autre des principes, qui a donné naissance à la distinction des génies ou anges, en bons et mauvais, ou en génies de lumière et génies dépendans du chef des ténèbres. Les Grecs, dans les temps fabuleux, eurent leur Jupiter & leur Pluton, poursuit Plutarque (2). J'ajouterois qu'ils avoient leurs Géans et leurs Titans, qui empruntoient les attributs du serpent, dont Pluton (3) ou Sarapis s'entortille ; dont Typhon, Ahriman et le Diable prenent la forme dans la Théologie des Egyptiens, des

(1) Ibid. de Iside, p. 369.
(2) De Iside, ibid. p. 370.
(3) Ibid. p. 362.

Perses,

Perses, des Juifs et des Chrétiens. Il n'y a point de peuple qui n'ait eu quelque chose d'équivalent.

Les habitans du royaume de Pégu (1) admettent deux principes, l'un auteur du bien et l'autre auteur du mal. Ils invoquent souvent ce dernier dans leurs maladies, et cherchent à le fléchir et à se le rendre propice, tandis qu'ils négligent assez l'autre, le croyant incapable de faire du mal. C'est avec l'attention la plus scrupuleuse, qu'ils s'acquittent des promesses qu'ils ont faites à cette affreuse Divinité, aussitôt qu'ils se persuadent avoir obtenu grace. Un Prêtre, qui se dit ministre et confident de cet esprit, est appelé pour diriger les cérémonies superstitieuses, qui doivent accompagner leurs remercimens. Plusieurs Péguans, au commencement du jour, ont pour habitude de sortir de leurs maisons, avec une poignée de riz dans une main, et un flambeau dans l'autre. Ils crient de toutes leurs forces, qu'ils cherchent le mauvais esprit pour lui donner sa nourriture, afin qu'il daigne les laisser tranquilles pendant la journée. C'est bien le cas de dire ici, que la crainte a fait les Dieux. Il semble que ce n'est qu'au malin esprit, que les Péguans rendent un culte solemnel; il lui dressent des autels, ils les ornent de fleurs, et les chargent d'offrandes. La persuasion, dans laquelle ils sont de sa méchanceté et de sa puissance, en fait autant de zélés adorateurs, qui étudient tous les moyens de se rendre favorable cette terrible Divinité. C'est sans doute par une suite de cette opinion, qu'ils révèrent singulièrement le Crocodile. Il sembleroit que le respect, que ces peuples avilis ont pour leurs empereurs et leurs rois, prend sa source dans le même sentiment de crainte. Ils ont traité leurs Dieux, comme leurs despotes, qu'ils n'adorent que parce qu'ils en ont peur.

Les habitans de l'île de Java (2) reconnoissent un chef suprême de l'Univers; mais c'est au malin esprit, ou au mauvais principe qu'ils adressent leurs prières et leurs offrandes, pour qu'il ne leur fasse pas de mal.

Les Moluquois ont des sorciers (3) appelés Zwangis, qui évoquent le malin esprit.

Les Sauvages des Philippines adorent le soleil, la lune et les étoiles; et rendent aussi un culte au malin esprit (4), à qui ils font des sacrifices. Le premier Dieu est le Dieu qui lance le tonnerre, et ils l'appellent *Maglante*.

Les Nègres de la Côte-d'Or (5) admettent aussi deux Dieux, l'un bon, l'autre mauvais; l'un blanc, et l'autre noir et méchant; ils les traitent à-peu-près comme font les Péguans, dont nous avons parlé ci-dessus. Ils s'occupent peu du premier, qu'ils appellent *Bossum, et Jangu Mon*, c'est-à-dire, Bonhomme. Ils redoutent le second, auquel, d'après les Portugais, ils ont donné le nom de Démon, ou de Diable. De-là, sans doute, l'opinion où ils sont, qu'après leur mort ils seront transportés dans le pays des Blancs, et qu'ils prendront leur couleur. On voit dans cette persuasion des vestiges de la théorie des deux principes Ormusd et Ahriman, dont l'un habite le séjour de la lumière, et l'autre celui des ténèbres. Les fictions sacrées des Chrétiens, et leurs livres Apocalyptiques peignent les Élus vêtus de blanc, et habitant le séjour lumineux de l'Agneau, ou du signe sous lequel le soleil et la lumière, au printemps, reprennent leur empire sur les ténèbres.

Les Hottentos ont aussi leur Divinité méchante, qu'ils nomment *Touquoa* (6). Ils la représentent petite, courbée, de mauvais naturel, ennemie des Hottentos, et source de tous les maux qui affligent le monde, au-

(1) Cont. d'Orv. t. 1, p. 396.
(2) Cont. d'Orvill. t. 2, p. 289.
(3) Ibid. p. 331.
(4) Ibid. p. 368.
(5) Cont. d'Orvill. t. 4. p. 281.
(6) Cont. d'Orvill. t. 4, p. 440.

delà duquel sa puissance cesse. Ce principe est le même que celui des Asiatiques, des Mages, etc. qui ne reconnoissent l'action du mauvais principe, que dans les effets sublunaires. C'est à ce redoutable Génie qu'ils offrent leurs prières et leurs nombreux sacrifices, afin de le fléchir, et afin qu'il consente à les épargner. On voit encore ici un exemple des effets de la crainte, et de son influence dans la religion. Ils disent que souvent ils se montre à eux sous la figure d'un monstre difforme, couvert de poil, et avec les pieds d'un cheval; figure assez semblable à celle du Centaure, placé sous le Signe dans lequel Typhon, ou le Chef des ténèbres reprend son empire. Les habitans de l'île de Ténériffe (1) reconnoissoient un Dieu suprême, a qui ils donnoient le nom d'*Achguaya-Xerax* (*ssss*), qui signifie le plus grand, le plus sublime, le conservateur de toutes choses. Ils admettoient aussi un mauvais Génie, qu'ils appeloient *Guayotta*.

Les Madégases, ou habitans de l'île de Madagascar, reconnoissent aussi les deux principes. Ils nomment le premier *Jadhar*, ou le grand Dieu tout-puissant. Ils ne lui élèvent point de Temples; ils ne le représentent jamais sous des formes sensibles, et ne lui adressent point de prières, parce qu'il est bon, et qu'il connoît leurs besoins; mais ils lui font des sacrifices. Le second, appelé *Angat*, reçoit sa part des victimes qu'ils immolent à l'autre. Ils donnent aussi la forme de serpent au mauvais principe, et supposent que ce Génie cruel et sanguinaire a pris la forme de ce reptile (2).

On retrouve à-peu-près les mêmes idées chez les Tapuyés, peuple de l'Amérique méridionale, situé presque à la même latitude que le sont les Madégases en Afrique. Ils reconnoissent les deux principes, l'un bon, l'autre mauvais (3). Mais ils ne cherchent pas à gagner par leurs prières le premier, parce qu'étant naturellement bon, il ne peut faire de mal à personne. Ils révèrent au contraire, et ils invoquent le second, parce qu'il est colère, et qu'il nuit à ceux qui ne l'honorent pas. Ils n'entreprennent pas de voyages, ne livrent point de combats, qu'ils n'aient mis dans leurs intérêts ce génie malfaisant, en l'honorant par toutes les pratiques du cérémonial religieux. C'est même de-là qu'ils s'attribuent la science de la divination. Sonnerat dit à-peu-près la même chose des Madégases, et ce rapprochement peut conduire à d'autres conséquences, sur la communication des peuples de l'Asie avec l'Amérique, en faisant le tour de l'Afrique, et prenant pour station intermédiaire l'île de Madagascar.

Quoiqu'il en puisse être de la conjecture ici hazardée, il est certain que le système fameux des Asiatiques et des Egyptiens sur les deux principes se retrouve par-tout en Amérique. Les habitans du Brésil (4) reconnoissent un mauvais génie, dont le nom approche fort de celui des Madégases; il s'appelle *Aguyan*. Ce Génie leur cause beaucoup de frayeur, et on leur entend dire, que plusieurs d'entre eux ont été changés en Démons. Ils ont des devins, qui se disent en commerce avec *Aguyan*, de qui ils prétendent tirer des oracles, et l'art de guérir les maladies.

Les Indiens de Tierra-Firme (5), qui pensent qu'il y a un *Dieu au ciel*, et que ce Dieu est le *Soleil*, reconnoissent en outre un mauvais principe, auteur de tous les maux qu'ils souffrent; et, pour l'engager à les traiter favorablement, ils lui offrent des fleurs, des fruits, des parfums et du maïs. Car on a toujours traité les Dieux, comme les hommes puissans, de qui on veut ob-

(1) Ibid. p. 482.
(2) Sonnerat, v. de l'Inde, t. 2, l. 4, p. 328.
(3) Voss. de Orig. Idol. addend. ad. l. 1, p. 3.
(4) Cont. d'Orvill. t. 5, p. 390.
(5) Cont. d'Orvill. ibid. t. 5, p. 251.

tenir quelque faveur. Cet Être ténébreux leur apparoît souvent, à ce que disent les prêtres, qui sont en même-temps législateurs, médecins et ministres de la guerre : car les prêtres par-tout se sont saisis de toutes les branches de pouvoir, que la force et l'imposture exercent sur les crédules mortels. L'empire que s'arrogent les prêtres sur l'esprit malin lui-même, qu'ils forcent, disent-ils, à répondre aux questions qu'ils lui font, leur donne une grande autorité sur toute la nation, et la finesse qu'ils ont de ne faire ces conjurations magiques qu'en secret, ajoute encore au respect qu'on leur porte. Ils font, comme les anciennes sibylles (1), des contorsions, poussent des cris, des hurlemens accompagnés des plus affreuses grimaces, comme les Corybantes. Ils s'accompagnent du bruit de certaines pierres, qu'ils frappent en cadence, de celui de lugubres tambours, du son des flûtes de cannes, et de celui qu'ils tirent de plusieurs os de bêtes liés ensemble. Faisant succéder à un bruit affreux un morne silence, ils parviennent à en imposer à ce peuple imbécille. Ce peuple est celui de tous les siècles et de tous les pays, ainsi que les prêtres imposteurs sont aussi ceux de tous les temps et de toutes les régions du monde ; la différence n'est que du plus ou moins, ou dans les formes. N'avons-nous pas nos exorcistes, et les prêtres dans nos campagnes ne sont-ils pas réputés possesseurs d'un grimoire magique, avec lequel ils évoquent et consultent le Diable ? voilà le peuple du Brésil.

Les Caraïbes admettent aussi deux sortes (2) d'esprits, les uns bienfaisans, qui font leur séjour au ciel, et dont chacun a le sien, qui lui sert de guide sur la terre. Ce sont nos anges gardiens. Les autres mal-faisans, sans demeure fixe, parcourent les airs pendant la nuit, et prennent plaisir à nuire aux mortels. Ils ont, dit-on, outre cela quelqu'idée d'un Être-suprême, qu'ils pensent être fort tranquille, occupé à jouir de son bonheur sans se mêler du sort des hommes.

Les habitans de la Louisianne (3) reconnoissent aussi deux principes, l'un *Mâle*, *principe* du bien, et l'autre *Femelle*, *principe* du mal. Ces deux principes, selon eux, gouvernent tout le monde.

Les Floridiens adorent le Soleil, la Lune et les Astres. Ils reconnoissent aussi un mauvais principe (4), sous le nom de *Toïa*, qu'ils cherchent à se rendre favorable en célébrant des fêtes en son honneur. Leur principale solemnité en honneur de ce génie est très-nombreuse et très-bruyante sur tout. Ils font retentir le bruit d'une multitude de tambours, qui accompagnent leurs danses, et les chants qui ont pour objet les louanges du *Toïa*. Au milieu de ces exercices, les prêtres feignent d'entrer dans une sainte fureur, et se sauvent dans le bois, sous prétexte de consulter le mauvais principe. Pendant leur absence, les femmes et les filles ne cessent de pleurer et de pousser d'affreux gémissemens, comme les anciennes Bacchantes de la Grèce. Elles se tailladent le visage et les bras, comme les Galles de Cybèle, et elles offrent au *Toïa* le sang qui coule de leurs blessures. C'est ainsi que l'imposture sacerdotale, en faisant le tour du monde, a cherché dans l'avilissement des hommes des garants sûrs de leur obéissance aveugle à ses lois cruelles. Quelquefois ces prêtres sont deux jours entiers sans reparoître ; enfin ils se montrent et débitent à leur retour tout ce qu'ils supposent avoir appris de la propre bouche du malin esprit. Ces sortes d'oracles, fruit de l'imposture la plus hardie, règlent pendant

(1) Virg. AEneid, l. 6. v. 80.
(2) Cont. d'Orv. Ibid. t. 5, p. 72.
(3) Cont. d'Orvill. ibid. t. 5, p. 498.
(4) Ibid. t. 5, p. 502.

l'année toutes les actions des crédules Floridiens.

Les Péruviens révéroient (1) *Pachacamac*, Dieu invisible, immatériel et auteur du bien ; ils lui opposoient *Cupaï*, qui étoit l'auteur du mal, et lorsqu'ils prononçoient son nom, ils crachoient à terre en signe de mépris.

Les Virginiens (2) reconnoissent un Dieu suprême et bon, qui fait constamment sa demeure dans le ciel, et dont les bénignes influences se répandent sur la terre. Ce Dieu est éternel, souverainement heureux, souverainement tranquille, mais en même-temps souverainement indifférent. Cependant les Virginiens l'invoquent, quoiqu'ils n'osent se flatter de le tirer de son engourdissement. Ils en reconnoissent un autre plus actif, mais dont l'activité se tourne vers le mal. Il ne se mêle du monde, que pour en troubler l'harmonie. C'est lui qui détruit les moissons, qui produit les tempêtes, et qui cause tous les ravages qu'éprouve la terre. On ne peut l'appaiser que par de fréquens sacrifices. On ne sait s'ils le subordonnent au grand Dieu, et si c'est lui qu'ils appellent Okée ou Kiwasa, Divinité à laquelle se rapporte presque tout leur culte.

Les Canadiens et les Sauvages (3) voisins de la baye d'Hudson adorent le soleil, la lune et le tonnerre. Mais les Divinités auxquelles ils adressent le plus souvent leurs prières, ce sont les esprits malins, qu'ils redoutent beaucoup, comme étant tout-puissans pour faire le mal.

Les Eskimaux (4), qui habitent cette contrée, reconnoissent un *Dieu* d'une bonté infinie, qu'ils appellent *Ukeouma*, mot qui dans leur langue signifie grand chef. C'est ce Dieu, qui leur accorde tous les biens dont ils jouissent, et en reconnoissance, ils chantent ses louanges, et lui adressent des prières. Un autre Dieu, nommé *Ouikka*, est l'auteur de tous leurs maux. Il fait naître les tempêtes, il renverse les barques, il rend inutiles les travaux, et sa méchanceté le rend redoutable.

Voici le raisonnement que font tous les Sauvages, qui admettent le Dieu bon, et le mauvais. Ils croient assez inutile de faire des offrandes au premier, parce qu'incapable de faire du mal il cherche à faire tout le bien qu'il peut ; l'esprit malin, au contraire, toujours disposé à nuire, veut être fléchi par des prières ou gagné par des offrandes. De-là vient que nous avons vu assez généralement, chez les peuples Sauvages, le Dieu méchant recevoir plus d'hommages que le bon. Il n'en étoit pas de même chez les Peuples civilisés de l'ancien continent. Ils avoient des sacrifices pour le bon, comme pour le mauvais principe, et ils croyoient qu'il ne suffisoit pas d'écarter le mal, mais qu'il falloit encore solliciter le bien, parce que les Dieux, comme les hommes, ne sont pas fâchés d'être priés.

Revenons-donc à ceux-ci, et laissons les hordes Sauvages, qui ont bien conservé des traces de l'ancienne tradition sur les deux principes contraires de la Nature, tradition qui se perd, suivant Plutarque, dans la nuit des temps ; mais chez qui ce dogme ne forme par un systême théologique aussi complet et aussi régulièrement ordonné, qu'il se trouve l'être chez les Grecs, et sur-tout chez les Egyptiens, chez les Chaldéens, et par-dessus tout, chez les Perses et chez les Assyriens, de qui les Juifs et les Chrétiens ont emprunté ce dogme fondamental de leur croyance. Les Assyriens et les Perses (*tttt*), dit Saint-Augustin (5), honorent deux Dieux, l'un bon, et l'autre mauvais, comme il est aisé de s'en convaincre par leurs livres.

(1) Cont. d'Orville, t. 5, p. 331.
(2) Ibid. p. 452.
(3) Ibid. t. 5, p. 411.
(4) Ibid. p. 511.
(5) De Civ. Dei, l. 5, c. 21.

Nous n'avons pas les livres théologiques des premiers ; mais nous avons une partie de ceux des seconds, ou des Perses, et nous retrouvons à chaque page le dogme des deux principes, qui est tellement fondamental dans cette religion, qu'on pourroit croire qu'ils en ont été les auteurs avec les Egyptiens, ou au moins, qu'aucun peuple n'a fourni autant de monumens de cette opinion religieuse. Aussi sera-ce de leurs livres que nous tirerons le plus de lumière pour l'intelligence des Comosgonies, et des grandes fables sacrées de tous les peuples.

Les Mages, suivant Diogène Laerce (1), ou plutôt suivant Aristote cité par lui, étoient plus anciens que les prêtres Egyptiens, et ils reconnoissoient deux principes, l'un qu'ils appeloient le bon Génie, et l'autre le mauvais. Le premier se nommoit Oromaze, leur Jupiter, et le second Ahriman, leur Pluton. Hermippus, Eudoxe, et Théopompe assuroient la même chose qu'Aristote. On prétend même que leurs dogmes étoient passés chez les Indiens et chez les Juifs, et que les Gymnosophistes de l'Inde, et les docteurs Juifs avoient été Disciples des Mages. Ce qu'il y a de certain, c'est que la Genèse des Juifs, et les fictions sacrées du Christianisme, entées sur la doctrine Judaïque, s'expliquent parfaitement par les principes de la théologie des Perses, comme nous le faisons voir dans la suite de cet ouvrage. On en trouvera une nouvelle preuve dans notre explication de l'Apocalypse, qui roule toute entière sur le combat des deux principes, et qui se termine par la victoire que le soleil, ou Ormusd, principe lumière, figuré par l'agneau équinoxial du printemps, remporte sur Ahriman, figuré par le dragon, qui fixe le retour de l'automne et de l'hiver ; en un mot, on y retrouvera toutes les idées théologiques sur le monde et sur sa fin future, que Plutarque attribue aux Mages, comme nous le verrons bientôt.

Quant aux Egyptiens, on ne peut douter que leur Osiris et leur Typhon ne répondent à l'Ormusd et à l'Ahriman des Perses ; et que le systême des deux principes ne soit la base de leur théologie, comme elle l'est évidemment du traité d'Isis et d'Osiris de Plutarque. Néanmoins nous sommes persuadés, que quelqu'ancienne que soit en Egypte cette théorie sur les deux principes, ainsi que l'application qui en a été faite à l'Astronomie, ces idées Cosmogoniques n'y sont pas nées. Elles n'ont guères pu y naître, parce que le contraste des deux principes et de leurs effets, sur-tout relativement à la vicissitude périodique du chaud et du froid, de la régénération et de la destruction des plantes et des végétaux, n'y est pas à beaucoup près aussi sensible que dans le nord de la Perse et dans l'Arménie (*uuuu*).

Pour qu'une idée physique ait été fortement exprimée, il a fallu qu'elle ait été fortement sentie ; pour que le contraste des principes générateurs et destructeurs, qui se partagent entre eux la révolution annuelle, ait été la base d'une Cosmogonie, il a fallu qu'il fût très-frappant, chez ceux qui les premiers les ont fait entrer dans la théologie naturelle. Or, à cet égard, le climat de Perse a dû être beaucoup plus favorable que celui d'Egypte, pour faire germer de semblables idées ; et Aristote me semble avoir raison de donner à la doctrine des Mages la priorité sur celle des Egyptiens, au moins relativement au dogme des deux principes.

C'est à tort qu'Agathias dit que ce dogme étoit récemment admis chez eux, et qu'ils avoient une nouvelle doctrine, qui leur étoit commune avec les Manichéens, laquelle consistoit à admettre deux principes, l'un bon et l'autre mauvais. Ce dogme étoit bien celui des Manichéens ;

(1) Diog. Præm. p. 6.

mais ils l'avoient emprunté des Perses, chez qui cette distinction théologique étoit de la plus haute antiquité. C'est d'après elle que fut composé le fameux monument de Mithra, dont nous parlerons ailleurs. Les livres Zends démentent l'assertion d'Agathias. Il convient au reste (1) qu'ils attribuoient au bon principe tout ce qu'il y a de bien et de beau dans la Nature, et au mauvais tout ce qui est contraire à ces effets; qu'ils désignoient ces principes par des noms barbares, appelant Ormisdaten, (c'est Oromaze ou Ormusd) le Dieu bon ou le Demiourgos bienfaisant, et Ahriman le mauvais génie, ou le Dieu destructeur. Pour célébrer la victoire du bon principe sur le mauvais, ils avoient établi une de leurs plus grandes fêtes, dans laquelle ils tuoient des serpens et des reptiles venimeux, ét par-là ils croyoient faire une chose agréable au bon principe, et désagréable à Ahriman, qu'ils mortifioient. On se rappelera que nous avons déjà dit que le serpent étoit dans toutes les théologies la forme symbolique du chef des génies de Ténèbres, de Typhon, du Diable, des Géans, des Titans, de Python, ennemi d'Apollon, du Dragon, ennemi de l'Agneau et de ses fidèles, de Pluton, etc. Nous verrons bientôt que ce Serpent est celui des constellations.

L'auteur d'un ancien ouvrage, attribué à Origène (2), dit que Pythagore avoit appris de Zarasthra, le même peut-être que Zerdusth ou Zoroastre, qu'il y a deux principes de toutes choses; que l'un est *le père* et l'autre *la mère*. Que le père est la *lumière*, et la mère, les *ténèbres*. Il est bien singulier, que nous ayons trouvé la même définition des deux principes chez les peuples de la Louisiane (3). Quel a été le canal de communication entre la Perse et la Louisiane, et à quelle époque ces idées ont-elles passé en Amérique? Voilà une grande question à résoudre : nous en laissons à d'autres la solution. Revenons à Pythagore.

Il pensoit que les dépendances du principe lumière sont le chaud, le sec, le léger, le vîte; et que celles des ténèbres sont le froid, l'humide, le pésant, le tardif (4); et que le monde tire son existence de ces deux principes, comme du mari et de la femme. Cette théorie rentre dans celle de la cause active et de la cause passive, par la raison que nous avons apportée plus haut.

L'auteur des actes d'Archelaüs, ou de la dispute de Cascar, prétend que l'Hérésiarque Scythien fut le premier qui établit la dualité ou le dogme des deux principes, et qu'il tenoit son opinion de Pythagore ou, suivant (5) Socrate, d'Empedocle. Cyrille de Jérusalem veut au contraire qu'il soit sectateur d'Aristote. Beausobre soutient avec raison que l'opinion des deux principes et la tradition de la guerre, qui s'alume entre eux, étoit une opinion philosophique fort ancienne dans tout l'Orient, où ces chimères furent primitivement imaginées. Au reste, il est certain qu'Aristote, comme Platon, admettoit un principe de mal qui résidoit dans la matière et dans son imperfection éternelle. Quant à Pythagore, si on juge de son systême par la manière dont Porphyre et Plutarque nous en parlent, on verra qu'il rentre dans celui de Manés, c'est-à-dire que c'est l'ancien systême adopté dans l'Egypte et dans tout l'Orient. Pythagore, dit Porphyre (6), concevoit deux puissances opposées, l'une bonne, qu'il appeloit l'unité, la lumière, la droite (*xxxx*), l'égal, le stable, le droit.; l'autre mauvaise, qu'il nommoit le binaire, les té-

(1) Agath. l. 2, p. 58.
(2) Origen. Philosoph.
(3) Voyez ci-dess. p. 227
(4) Beausobre, traité du Manich. t. 1, p. 34.
(5) Beaus. t. 1, l. 1, c. 3, p. 29.
(6) Porph. de vit. Pyth. p. 25.

nèbres, le gauche, l'inégal, l'instable, le courbe (1). Pythagore, ajoute Beausobre, n'avoit point inventé ces idées; il les tenoit des Orientaux qui furent ses maîtres, aussi bien que ceux de Scythien, et de Manès. Pythagore passa douze ans à Babylone où il étudia sous un Mage, nommé Zarastas, qui l'instruisit de la Nature, ou des secrets de la Divinité universelle et des pouvoirs : c'étoit là l'étude des philosophes de l'Orient.

Pythagore, dit Varron (2), reconnoissoit deux principes de toutes choses, le *fini* et l'*infini ;* le *bien* et le *mal ;* la *vie* et la *mort ;* le *jour* et la *nuit* (3). Varron ajoute que lorsqu'on présentoit aux Grecs la lumière, ils s'écrioient; que *la lumière est bonne !* par-tout la lumière en effet a été regardée comme le premier bienfait de la Nature. Pythagore pensoit que le blanc tenoit de la nature du bon principe, et que le noir tenoit de celle du mauvais (4). Que la lumière et les ténèbres, le chaud et le froid, le sec et l'humide se méloient à dose égale (5); que le triomphe du chaud étoit l'été, celui du froid l'hiver; et que leur combinaison égale donnoit le printemps et l'automne, dont l'un produisoit la verdure, et étoit favorable à la santé, et l'autre en détériorant tout donnoit naissance aux maladies. Il appliquoit la même idée au lever et au coucher du soleil. Conformément aux principes des Mages, Pythagore pensoit que Dieu ou Ormusd ressembloit par le corps à la lumière, et par l'ame à la vérité (6).

Ocellus de Lucanie, disciple de Pythagore, admet aussi deux principes, qui agissent en sens contraire dans le monde sublunaire; il appelle le premier la Nature, principe d'ordre qui travaille toujours la matière par ses opérations fécondes et par des organisations régulières; et l'autre discorde, principe de contrariété et de désordre, qui détruit sans cesse les œuvres du premier principe. Il les place l'un et l'autre dans ce qu'il appelle le monde, dont l'idée se restraint souvent à la partie élémentaire, au sein de laquelle s'opèrent les générations et les destructions. Car toute la partie supérieure à la lune étant constamment la même, sans changement, ni altération dans sa nature, ne pouvoit pas éprouver les chocs du mauvais principe. Le cercle de la lune terminoit son empire.

Mais si les effets n'avoient lieu que dans le siége des élémens, les causes furent souvent censées agir plus haut, et résider dans les Astres mêmes, qui modifioient la Nature sublunaire, et qui annonçoient, comme signes, les opérations variées du principe ténébreux dans la matière, au sein de laquelle sa Nature l'attachoit. Typhon étoit en effet enchaîné dans l'obscure Tartare, tandis que Jupiter régnoit dans les champs lumineux de l'Olympe. Ce qu'il importe sur-tout de connoître, c'est la manière dont ces deux principes se mêloient dans la matière qui compose le monde, où le Dieu bon et lumineux répandoit tout le bien qu'il pouvoit, afin de corriger le mal, que le principe ténébreux y avoit mis, et qui étoit une suite de sa Nature, ainsi que de celle de la matière, qu'il falloit organiser régulièrement, et rappeler sans cesse à l'ordre que le mauvais principe contrarioit éternellement. Pour y réussir, il faut tracer la ligne de démarcation de ces deux pouvoirs opposés. La fiction sacrée des Mages sur la distribution du monde, entre les deux principes, va nous servir à cela (7).

Les Perses disent qu'Oromaze, né de la lumière la plus pure, et Ahriman, né des ténèbres, se font mutuellement la guerre : « que le premier a engendré

(1) Plut. de Iside, p. 370.
(2) Varro de Ling. lat. l. 4.
(3) Idem. l. 5, p. 46.
(4) Diogen. Laer. l. 8, p. 589.
(5) Ibid. p. 583.
(6) Porph. vit Pyth. p. 27.
(7) Plutarch. de Iside, p. 369.

» six Dieux, qui sont la bienveillance, » la vérité, le bon ordre, la sagesse, la richesse et la joie vertueuse » : ce sont autant d'émanations du bon principe et autant de biens qu'il nous distribue : « que le second en a de même engen- » dré six, contraires aux premiers dans » leurs opérations. Qu'ensuite Oromaze » s'étoit fait lui-même trois fois plus » grand qu'il n'étoit, et s'étoit élevé » au-dessus du soleil autant que le soleil » est au-dessus de la terre; et qu'il » avoit orné le ciel d'étoiles, dont une » entre autres, Sirius, avoit été éta- » blie comme la sentinelle ou la garde » avancée des Astres. Qu'il fit outre » cela vingt-quatre autres Dieux, qui » furent mis dans un œuf : que ceux qui » furent produits par Ahriman, égale- » ment au nombre de vingt-quatre, per- » cèrent l'œuf, et mêlèrent ainsi les » maux et les biens. Ils ajoutent qu'il » viendra un temps marqué par les » destins, où Ahriman, après avoir » amené la peste et la famine, sera » lui-même entièrement détruit; qu'alors » la terre, sans aucune inégalité, sera » le séjour d'hommes, tous heureux, » parlant tous la même langue et » vivans sous la même loi. Théopompe » ajoute que, selon les Mages, l'un de » ces Dieux doit être 3,000 ans vain- » queur et l'autre vaincu; qu'ils seront » trois autres mille ans à combattre l'un » contre l'autre, et à détruire leurs » ouvrages réciproquement ; qu'enfin » Ahriman périra et que les hommes » revêtus d'un corps transparent joui- » ront d'un bonheur inaltérable. Que » Dieu, après avoir achevé toutes » ces choses, se reposera pendant un » certain temps, qui ne sera pas long, mais » tel à-peu-près que le sommeil d'un » homme, qui auroit achevé un travail » pénible ».

Tel est le précis des idées fondamentales de la théologie des Mages. Je pourrois déjà ajouter d'avance, que telle est aussi la base de l'ouvrage Apocalyptique de Jean, dans lequel, après bien des combats du mauvais principe, ou du dragon contre le bon principe, celui-ci demeure vainqueur, enchaîne le dragon dans l'étang de souffre, et transporte les Elus dans le séjour lumineux d'Ormusd ou de l'Agneau, dont le principe lumière au printemps prend la forme dans son triomphe. Là il les fait jouir d'une félicité inaltérable, dont les derniers Chapitres de cet Ouvrage contiennent la peinture. Mais revenons à l'examen détaillé de ce morceau énigmatique de la théologie des Mages, qui bien entendu nous servira à expliquer les deux premiers chapitres de la Genèse, et en général tous les livres Cosmogoniques, qui ont pour base la théorie des deux principes.

Oromaze né de la substance pure de la lumière ; voilà le premier principe. Qu'on l'appelle Osiris, Jupiter, le bon Dieu, le Dieu blanc, etc. peu nous importe. Ahriman né des ténèbres ; voilà le second, l'ennemi éternel du premier. Qu'il s'appelle Typhon, Python, le chef des Géans, Satan, le Diable, le Dieu noir, peu nous importe encore. Mais ce qui n'est pas indifférent, c'est de savoir où ils placent le siége de leur action, et quels effets dépendent de chacun d'eux. Ormusd agit dans toute la partie supérieure à la lune, jusqu'au ciel des fixes, dans cet intervalle, dont le soleil occupe le milieu, et qui se subdivise en sept sphères, dont trois au-dessus du soleil, et trois au-dessous. Voilà ce que signifient ces mots énigmatiques, qui nous apprennent que ce Dieu, pour composer le ciel des étoiles, ou le premier mobile, cette sphère lumineuse où sont attachées et où brillent les fixes, franchit trois sphères, celle de Mars, celle de Jupiter, celle de Saturne, et que devenu trois fois plus grand ou plus élevé, il met en sentinelle Sirius, pour veiller sur toutes les étoiles fixes, dont il est le chef par sa grosseur et son éclat. Les trois sphères inférieures sont celle de Vénus, celle de Mercure, et celle de la lune, où

où se termine le séjour des Dieux et finit la partie active du monde. Ormusd s'est donc élevé autant au-dessus du soleil, que le soleil l'est au-dessus de la partie passive, ou de la sphère élémentaire, appelée la terre ou la matière sujète aux transmutations.

La sphère des fixes est divisée en douze grandes parties, qu'on appelle signes, marquées de douze figures, connues sous le nom de constellations. Chacun de ces signes est sous l'inspection d'un Dieu ; ce qui a donné la série des douze grands Dieux, dont nous avons déjà parlé. Oromaze crée et s'attache six Dieux bienfaisans, et laisse Ahriman en créer six autres, destinés à contrarier les opérations des six premiers ; voilà donc douze premiers Dieux, dont six sont subordonnés au principe de la lumière et du bien, et six autres subordonnés au principe du mal et des ténèbres, dont ils sont agens. Voilà donc aussi chez les Perses douze grands Dieux, comme chez les Egyptiens, chez les Grecs et les Romains, mais qui se groupent sous deux chefs, Lumière et Ténèbres, Dieu et le Diable, Ormusd et Ahriman. Les combats de leurs chefs se distribuent sur une durée de temps, divisée en intervalles de mille ans. Six mille ans sont affectés à la durée des triomphes alternatifs des deux chefs, et six mille ans aux combats, et à la destruction des œuvres de l'un par l'autre, à raison de trois mille pour chacun. Ce qui donne en totalité douze mille ans, pendant lesquels les principes combattent, triomphent et jouissent paisiblement de leur victoire, chacun durant un temps égal.

Les livres des Perses confirment cette tradition des Mages, conservée par Plutarque d'après les écrits de Théopompe. Ils admettent avant tout le temps sans bornes (1), ou l'éternité, du sein de laquelle est sorti la lumière première, et les deux principes Ormusd et Ahriman ; le premier bon par essence, et source de tout le bien de la Nature, et le second corrompu et auteur de tout le mal.

Au temps sans bornes, ou à l'éternité est subordonné le temps borné, ou le temps engendré et mesuré par les révolutions célestes. Il est compris dans une période sous-divisée en douze parties, qui se sous-divisent chacune en milliêmes de parties que les Perses appellent ans, et que nous appelerons plus exactement des douze milliêmes de la révolution totale. Ces milliêmes sont répartis par eux dans la totalité du cercle annuel, que parcourt le soleil chaque année, de manière que chaque douzième de la route annuelle du soleil, ou, chaque signe en contienne mille. Ils appelent donc chaque signe un mille, et chaque mille est désigné par le nom de l'animal céleste qui caractérise le signe. Ils disent le mille d'*Aries* ou de l'Agneau, le mille du Taureau, le mille des Gemeaux, le mille du Cancer, etc. pour dire le signe de l'Agneau, du Taureau, des Gemeaux, du Cancer. Il résulte de-là, que les douze mille de la période bornée comprennent les douze signes, sous lesquels combattent, triomphent et règnent successivement les douze premiers Dieux, bons et mauvais, qui, comme leurs chefs, se partagent la révolution totale des douze mille parties de temps. Car c'est un dogme fondamental de cette théologie (2), que la durée du temps borné, fixée à douze mille, se partage également entre Ormusd et Ahriman ; entre les guerres et les victoires des deux principes, qui se terminent au bout de la période par le triomphe d'Ormusd. Le Zodiaque, ou le temps distribué dans ses douze signes par milliêmes parties, quelque nom que l'on donne à ces parties, se partage donc également entre le principe lumière et le principe ténèbres, entre le principe du

(1) Zend-Avesta, t. 2, p. 592.

(2) Zend-Avesta, t. 2, p. 592.

bien et celui du mal, entre Dieu et le Diable, etc.

Il s'agit actuellement de savoir quels sont les signes du bien; quels sont ceux du mal, et où commencent et finissent les domaines des deux principes, dans la division du Zodiaque. Les Perses eux-mêmes nous l'apprennent.

Ils fixent l'époque de la durée du bonheur de l'homme, depuis l'Agneau ou depuis le signe équinoxial du printemps, jusqu'au signe de la Balance, qui occupe l'équinoxe d'automne. Là, suivant eux, le mal s'introduit dans l'Univers (1), sous le septième mille de la division de la révolution totale du monde; c'est-à-dire qu'ils font commencer et finir le bien de la Nature, et le règne du bon principe, aux époques mêmes de la révolution annuelle, où, commence et où finit de se faire sentir l'action bienfaisante du soleil, dans les graduations successives de la chaleur et de la durée du jour. Ce sont ces six premiers signes, qu'ils appelent les mille de Dieu, et les six autres, qu'on peut appeler les mille du Diable, pour me servir de cette expression. Le temps, suivant le Boundesh, ou suivant la Cosmogonie des Perses (2), est de 12,000 ans. Le mille de Dieu sont l'*Agneau*, le *Taureau*, les *Gemeaux*, le *Cancer*, le *Lion* et l'*Epi*, ou la *Vierge*, ce qui fait 6,000 ans. Après les mille de Dieu la *Balance* vint, et Ahriman ou Pétiârêh parut dans le monde. Après les mille de Dieu vint le *Scorpion*, et Zoack agit pendant mille ans, etc.

Il résulte de ces passages, tirés des livres sacrés des Perses, que les six Dieux d'Ormusd, qui chacun président à un bien physique ou moral, sont les Divinités tutélaires des six premiers signes, à compter d'*Aries*, ou du premier signe du printemps, et que les six autres, qui les combattent et qui contrarient leurs opérations, ou détruisent leurs effets, sont les six signes suivans; que parcourt le soleil, depuis le moment où la végétation commence à s'altérer, jusqu'au moment où la Nature se régénère au printemps, sous les rayons du soleil en conjonction avec le signe équinoxial, soit l'*Agneau*, soit le *Taureau*. Car tous deux ont successivement occupé cette place. D'ailleurs c'est dans le Zodiaque que réside la principale cause des effets sublunaires, comme l'a très-bien observé Ocellus de Lucanie; et c'est de lui que découlent les influences bonnes ou mauvaises des planètes, qui y circulent.

Il ne doit donc nous rester aucun doute sur le sens de la division première des douze Dieux de la théologie des Mages, dont six font le bien sous l'empire d'Ormusd leur chef, et six autres le mal sous celui d'Ahriman pareillement leur chef. Ces Dieux se mêlent dans le monde sublunaire, et combinent leurs influences avec celles des autres constellations, lesquelles sont au nombre de trente-six, comme nous l'avons déjà observé. Ces trente-six constellations extra-zodiacales, en se groupant sous la bannière des douze grands Dieux ou des douze signes, chacun en égal nombre, présentent une nouvelle division du ciel en quarante-huit constellations, dont trente-six hors des signes, et douze dans les signes. Car chaque signe ou chaque douzième du Zodiaque est figuré par une image, appelée la constellation du signe (*yyyy*); ce qui nous donne quarante-huit images célestes, ou Astérismes, qui sont autant de Dieux, dont vingt-quatre se rangent du côté du principe lumière, et vingt-quatre du côté du principe ténèbres. Ce sont-là les quarante-huit Dieux, dont vingt-quatre sont bienfaisans et vingt-quatre malfaisans, qui partagent entre eux la sphère céleste, et par leurs influences contraires versent le bien et le mal, qui se trouve mélé dans le monde,

(1) Boundesh. t. 2, p. 353.

(2) Zend-Avesta, t. 2, p. 421.

figuré par l'œuf mystérieux des Mages. C'est dans cet œuf qu'ils se mêlent, qu'ils se combattent, qu'ils circulent en sens contraire, et qu'ils triomphent successivement l'un de l'autre, suivant que le soleil s'approche ou s'éloigne de nos climats.

Toutes les fables Cosmogoniques n'ont d'autre but, que d'exprimer cette marche opposée, et ces chocs des deux principes dans la ſuccession des saisons et des phénomènes, qui y correspondent, soit au ciel dans les signes ou dans les causes, soit ici-bas dans les effets. Voilà tout le secret des Mages et le mystère de l'œuf consacré dans toutes les cérémonies ou traditions religieuses de l'antiquité.

C'est cet œuf symbolique, que les Egyptiens faisoient sortir de la bouche du Dieu invisible, appelé Kneph. Il est connu dans les mystères de la Grèce, sous le nom d'œuf Orphique. Les Corésiens (1) en faisoient sortir leur dieu Chumong; les Egyptiens leur Osiris, (2) les Orphiques modernes le dieu Phanès, principe de lumière; (3) les Japonois le font briser par leur taureau sacré, qui en fait éclore le monde; les Grecs le plaçoient aux pieds de Bacchus, dieu à cornes de taureau. Aristophane en fait naître l'Amour, (4) qui avec la nuit organise le cahos. (zzzz) Nous verrons ailleurs reparoître ce symbole religieux dans les mystères. Il nous suffit de dire ici, que les anciens convenoient tous, que cet emblême sacré représentoit le monde; et c'est évidemment ce qu'il désigne dans la fable des Mages, sur l'œuf d'Oromaze.

On peut concevoir un œuf mi-parti blanc, mi-parti noir, coupé par le milieu en deux calottes ou hémisphères, et ceint obliquement d'une bande circulaire, dont la moitié est dans l'hémisphère blanc, et l'autre moitié dans l'hémisphère noir. Divisons en douze parties égales cette bande circulaire; il s'en trouvera six dans la partie blanche, et six dans la partie noire. Supposons ensuite trente-six images hors de cette bande, et douze dans cette bande; nous aurons quarante-huit images de Dieux, qui couvriront la surface totale de l'œuf, et dont la moitié servira à marquer les graduations de l'hémisphère blanc, et l'autre moitié celles de l'hémisphère noir. Voilà l'image symbolique du monde divisé en deux principes, sous-divisé en douze cases, et figuré par quarante-huit images. Ces images groupent les astres de bonne ou dangereuse influence, d'après la distinction établie par les Caldéens, comme nous l'avons vu plus haut.

Il suit de-là, que classant les astres d'après les effets produits par leurs levers et leurs couchers, les astres du printemps, tels que le Bélier, le Taureau, le Cocher et la Chèvre Amalthée, seront rangés au nombre des astres bienfaisans; et que les astres d'automne, tels que la Balance, le Scorpion, le Serpent d'Ophiucus et le Dragon des Hespérides, qui se lèvent avec eux, fourniront les formes du principe malfaisant et seront regardés comme signes ou comme causes des effets produits à cette époque. C'est sous cette forme, qu'on reconnoîtra les deux principes dans les fables anciennes; et c'est par les rapports des aspects de ces astres, qu'on expliquera leurs combats et leurs triomphes.

Nous ferons usage de cette méthode, dans l'explication de la fiction sacrée de Zoroastre et de Moïse, sur l'introduction du mal dans le monde par la Balance ou par la femme porte-balance, et par le Serpent et le Dragon des Hespérides, dont la tête monte sur l'horizon en même temps que le signe de la Balance, et qui par ce lever fixe le commencement du règne du mauvais principe, dont l'origine est au septième

(1) Cont. d'Orv. t. 1, p. 175.
(2) Diod. Sicil. l. 1, c. 29, p. 32.
(3) Athenag, leg. p. 70.
(4) Aristoph. de Avib. v. 695.

mille ou au septième signe, à compter du point équinoxial du printemps.

Cette théorie nous servira aussi à expliquer les mystères des voyages de l'ame humaine à travers les sphères, lorsqu'elle vient ici-bas s'unir à la matière du corps; et lorsqu'ensuite, affranchie de ses liens, elle remonte par l'Agneau ou par le Taureau dans l'empire d'Orsmud, son séjour naturel, pour être régénérée sous cet emblême, après avoir été dégradée par celui du serpent. Car la mysticité fit entrer le système des deux principes dans la théorie de l'ame humaine, et dans les fictions sacrées, qu'on imagina sur son origine et sur sa destination; la métaphysique s'étant toujours approprié les idées et les combinaisons systématiques de l'ancienne physique. Les fables sacrées des Manichéens sur l'ame en sont une preuve et s'expliquent par-là, comme on peut le voir dans le Traité de Beausobre sur le Manichéisme (1).

La nature entière se partagea entre les deux principes lumière et ténèbres, et entre leurs agens, ou entre les causes partielles, subordonnées à ces deux causes premières. Ainsi, dans la religion des Chrétiens, si l'ame n'est pas à Dieu, elle est à son ennemi; si les anges de lumière ne sont pas ses guides, elle est sous la tyrannie des anges de ténèbres. Dès l'origine des choses, il y eut, suivant les Chrétiens, une scission entre les anges : les uns restèrent fidèles à la lumière, et les autres prirent le parti des ténèbres, et ces deux armées d'anges blancs et d'anges noirs, ou autrement de bons et de mauvais anges, marchèrent chacune sous la banière de leur chef, Dieu et le Diable, pour se faire mutuellement une guerre, dont le succès fût la victoire de Dieu ou d'Ormusd, et la défaite de son ennemi. C'est la guerre de Jupiter et des Géans, terminée par le triomphe de ce Dieu et par la défaite de ceux-ci, qui furent précipités dans le noir tartare. Dans cette guerre, on voit Minerve, Vulcain, Pan, Bacchus, &c. tous les Dieux de l'Olympe se ranger du côté du Dieu-Lumière ou de Jupiter Ammon, figuré par l'agneau ou par le bélier, et de l'autre tous les enfans ténébreux de la terre et du cahos, Typhon, &c. combattre Jupiter, et foudroyés ensuite par lui, retomber dans le sein obscur de la terre rebelle, qui les avoit fait éclore.

Proclus,(2) dans son Commentaire sur Timée, regarde la guerre des Géans comme une fiction mythologique, qui exprime la résistance de la matière ténébreuse et cahotique, à la force active et bienfaisante qui l'organise; ce qui rentre en partie dans notre théorie des deux principes, attachés l'un à la substance active et lumineuse du ciel, et l'autre à la substance inerte et ténébreuse de la matière, qui résiste à l'ordre, et au bien que lui communique le ciel.

C'est sur-tout à l'équinoxe du printemps, que cette action créatrice du ciel se manifeste et que se développe toute son énergie démiourgique. Aussi toutes ces fables sur le triomphe d'Ormusd ou de Jupiter, d'Osiris, d'Apollon ou de Christ, &c. en général du principe lumière sur le génie des ténèbres son ennemi, sont-elles des fables sur l'équinoxe du printemps (*aaaaa*)? Les formes d'agneau, de bélier ou de taureau que prend le triomphateur en font une preuve. Le Poème de Nonnus confirme cette vérité. Les deux premiers livres peignent les combats de Jupiter contre Typhon, qui lui avoit ravi son tonnerre pendant l'hiver. Le Dieu Lumière le reprend; foudroie son ennemi, qui a des bras et des pieds de serpent. L'hiver finit; le soleil monté sur le Taureau, accompagné d'Orion, brille aux cieux, dit le poète en commençant son troisième livre. La nature entière se réjouit de cette victoire; l'ordre et l'harmonie se rétablissent dans toutes ses parties, où quelque temps aupa-

(1) Beausobre, t. 2, l. 6.

(2) Procl. in Timeun., p. 119.

ravant tout étoit dans une affreuse confusion, par la suite de l'empire qu'y avoit exercé le ténèbreux Typhon. C'est bien-là ce qu'on appelle la victoire d'Ormusd sur Ahriman, qui termine les longs combats de ces principes ennemis. Car, comme nous l'avons dit plus haut, c'est Ormusd qui, en dernière analyse, doit triompher et rester maître du champ de bataille, suivant la doctrine des Mages.

Nous allons ajouter ici quelques extraits de cette doctrine tirés du Boundesh, où l'on verra le germe de toutes les idées, qui ont fourni la matière des ouvrages théologiques et poëtiques, soit des Juifs, soit des Egyptiens, soit des Grecs, sur la guerre des dieux et des anges. (1) « Le Zend nous apprend, que « l'être a été d'abord donné à Ormusd » et à Pétîârêh Ahriman; ensuite comment le monde a été donné depuis le » *commencement*, et le sera jusqu'à la » fin. Ormusd, *élevé au-dessus de* » *tout*, étoit avec la science souveraine, » avec la pureté, dans la *lumière du* » *monde*. Ce trône de lumière, ce lieu » habité par Ormusd, est ce qu'on appelle la *lumière première*. Cette science » souveraine, cette pureté, production » d'Ormusd, c'est la loi. Tous les deux, » *Ormusd* et *Ahriman*, dans le cours » de leur existence, sont un seul peuple du temps sans bornes. L'excellent Ormusd existe avec sa loi. Ahriman existe aussi avec sa loi dans les » ténèbres. Il a toûjours frappé; il a » toujours été mauvais; il l'est encore; » mais il cessera enfin de l'être et de frapper. Le lieu ténébreux qu'il habite, » s'appelle Ténèbres premières: il étoit » seul au milieu d'elles, lui qui est appelé le méchant. Ces deux êtres cachés » dans l'excès du bien et du mal, et » sans bornes, parurent en se mêlant » ensemble; les lieux qu'ils habitoient » étoient aussi sans bornes; savoir, celui » du grand Ormusd, qui est appelé » Lumière *première*; et celui de ce méchant, appelé Ténèbres premières. Ils » habitoient seuls au milieu de ces abymes, et l'un s'unit à l'autre. Chacun » des deux est borné selon son corps. » *Ahriman* sait tout, comme Ormusd. » chacun d'eux a donné tout ce qui » existe; » c'est-à-dire, tout le bien et tout le mal de la nature. Chacun d'eux a son peuple. « Le peuple d'Ormusd » sera sans fin au rétablissement des » corps, pendant le cours perpétuel des » êtres: le peuple d'Ahriman disparoîtra, au temps où se fera le rétablissement des corps; pour lui il sera sans » fin ».

C'est absolument-là le dogme consacré dans les trois derniers chapitres de l'Apocalypse, (2) dans les écrits de Théopompe dont parle Plutarque, et dans le Traité d'Isis, où cette déesse ne fait pas périr Typhon après sa défaite, parce que sa nature ne peut être entièrement anéantie, quoique son armée ait été défaite, (3) et ses amis vaincus, au moment de la résurrection d'Osiris réuni à Orus. « Ormusd, continue le Boundesh, (4) par sa science universelle, » connoissoit ce qu'Ahriman machinoit dans ses désirs opposés au bien; » comment il devoit mêler jusqu'à la » fin ses œuvres à celles du bon principe, et quels seroient à la fin ses » derniers efforts. Ormusd étoit éclatant » de lumière, pur, de bonne odeur, » faisant le bien, et pouvant tout ce qui » est pur. Regardant ensuite au-dessous » de lui, il apperçut, à quatre-vingt-seize mille farsangs, Ahriman qui étoit » noir, couvert de fange et de pourriture, et faisant le mal ». Ormusd fut étonné de l'air effrayant de son ennemi. Dès qu'il le vit, il songea en lui-même aux moyens de le faire disparoître du milieu des êtres. « Alors il commença à » agir, et tout ce qu'il a fait, il l'a fait » avec le secours du temps, qui l'éta-

(1) Zend-Aves. t. 2, p. 343.
(2) Apoc. c. 20, 21, 22.
(3) De Iside, p. 358—367.
( ) Zen.-Avest. t. 2, p. 345.

» blit roi borné pendant l'espace de » douze mille ans. Alors Ormusd dit : » il faut former par ma puissance le » peuple céleste. Il forma le ciel et le » peuple céleste ; et cet ouvrage lui » coûta trois mille ans ». Nous avons vu plus haut Ormusd se faire trois fois plus grand et aller composer l'armée céleste, dont Sirius devint le chef. « Ensuite » Ahriman se leva et s'approcha de la » lumière. Dès qu'il vit cette émanation » d'Ormusd, il courut dedans pour la » gâter. Mais voyant sa beauté, son » éclat, sa grandeur, de lui-même il » retourna en fuyant dans les ténèbres » épaisses, qu'il habitoit auparavant, et » il fit un grand nombre de Dews et de » Daroudis, génies de destruction, qui » devoient tourmenter le monde. Or» musd, qui sait tout, se leva et vit le » peuple d'Ahriman, peuple effrayant, » qui ne respiroit *que pourriture* ». Ce sont les génies de l'automne où tout tombe en putréfaction, par le défaut de sève vivifiante. Ahriman, de son côté, vit le peuple d'Ormusd, peuple nombreux et excellent, digne d'être produit. Ici Ormusd (1) propose la paix à Ahriman, qui la refuse, et qui ne veut point consentir à respecter le monde ni aucunes des productions d'Ormusd. Il annonce, au contraire, qu'il tourmentera son peuple, tant que les siècles dureront, et en conséquence il lui déclare la guerre.

Il ne sera pas difficile de reconnoître dans cette théologie l'origine des idées, que les Chrétiens ont du démon qui, dès le commencement, cherche à perdre l'homme, et qui lui fait ici-bas une guerre implacable, jusqu'à ce que Dieu ait rappelé à lui ses Elus. Ormusd lui signifie (2), qu'il ne pourra faire aucun mal à son peuple, tant que lui Ormusd ne s'en éloignera pas. Il s'ensuit, que dès qu'Ormusd s'éloignera, Ahriman pourra nuire ; ce qui s'accorde bien avec ce que dit l'empereur Julien, des craintes que les amis de la lumière, et les initiés aux mystères du soleil avoient, que leurs ames n'éprouvassent la tyrannie des ténèbres, dans tout le temps que le soleil restoit éloigné de nos régions et parcouroit les signes méridionaux (3), qui répondent à l'automne et à l'hiver. Il prétend, que c'est pour cela, qu'on avoit fixé aux époques équinoxiales la célébration des mystères, dans lesquels les rapports de l'ame avec la lumière étoient exprimés, comme nous le ferons voir dans notre traité des mystères et des initiations anciennes.

« Ormusd ajoute que, quelque mal » qu'Ahriman puisse faire à son peu» ple (4), il ne parviendra pourtant » pas à le détruire ; mais qu'il pourra » lui nuire, lorsque les hommes en » se multipliant feront beaucoup de » mal. Ormusd savoit, que pendant trois » mille ans il agiroit seul, de même » que pendant trois mille ans Ahriman » régneroit seul ; que pendant trois autres » mille ans, leurs œuvres seroient mê» lées, et qu'à la fin Ahriman seroit » sans force, et l'auteur du mal éloigné » des créatures ». Ce sont sans doute ces trois derniers mille ans reste de la période de 12,000 ans, qui étoient affectés au dernier combat, dans lequel Ahriman, enfin vaincu, laissoit triompher Ormusd, dont la victoire étoit le terme nécessaire de tous ces combats fictifs (5).

Ces périodes de trois mille ans se retrouvent dans la théologie que, Théopompe attribue aux Mages, et dont nous avons parlé plus haut, à l'occasion du dernier triomphe d'Ormusd. « Celui» ci, dit le Boundesh, savoit qu'à la » fin il seroit victorieux, et qu'Ahriman » seroit sans force, que les Dews dis» paroîtroient, et qu'à la résurrection des » morts, et au rétablissement des corps

(1) Zend-Avest. t. 2, p. 346.
(2) Ibid. p. 347.
(3) Julian. Orat. 5.
(4) Boundesh, p. 347.
(5) Zend-Av. t. 2, p. 347.

le monde seroit sans Pétiârêh ou sans mal, pendant toute la durée des siècles.

On voit, que l'auteur du Boundesh, que les Mages dont parle Théopompe, et que l'auteur de l'Apocalypse, professent la même doctrine sur le sort du monde, et sur les deux principes qui s'y combattent. La première production d'Ormusd fut le ciel, que Bahman, roi du monde de lumière, devoit bien conduire (1). Ormusd forma la lumière entre le ciel et la terre; il fit les fixes et les planètes, ensuite la lune, puis le soleil. Il partagea les fixes en douze constellations mères, dont les noms (2), sont l'*Agneau*, le *Taureau*, etc. Ce sont nos douze signes, qui déterminent les douze maisons du soleil. Il fit aussi les vingt-huit constellations, qui fixent les vingt-huit stations de la lune. Toutes ces constellations, ou les astres, qui les composent, sont destinées à secourir les créatures contre les entreprises du méchant. Effectivement les Talismans étoient placés sous leur influence et portoient leurs diverses empreintes. L'auteur représente ces astres, comme une armée de soldats prêts à faire la guerre aux ennemis de la Nature. C'est ce que les livres Juifs appellent la milice céleste. Ce sont eux que Nonnus, dans la description de la guerre de Jupiter et de Typhon, met aux prises avec ce redoutable ennemi, en leur conservant le nom même, qu'ils portent encore aujourd'hui. Six mille quatre cents petites étoiles, continue toujours le Boundesh (3), ont été formées pour seconder chaque étoile de ces constellations. Ormusd a encore placé aux quatre coins du ciel quatre sentinelles, pour veiller sur les étoiles fixes. Ce sont vraisemblablement les quatre étoiles Royales de nos Astrologues. L'astre Taschter garde l'Est; Satevis, l'Ouest; Venand, le Midi, Haftorang, le Nord. Après avoir distribué ainsi le camp de la milice céleste, avec ses premières sentinelles, Ormusd (4) harangue son armée et la dispose à l'attaque. Ahriman en fait autant de son côté, accompagné des Dews ou des Génies malfaisans, qui marchent sous ses drapeaux. C'est sur-tout la vue de la pureté et du bonheur de l'homme, qui excite son envie et qui le plonge dans l'abattement (5). Enfin rassemblant toutes ses forces, et encouragé par les exhortations d'un chef de bande de ces mauvais génies, qui lui promet de corrompre la lumière, le feu, l'eau, les arbres et les plantes, et de reproduire sa Nature maligne dans tout ce qu'a fait Ormusd, Ahriman se présente à la lumière avec tous les Dews, et pénètre dans le ciel sous la forme d'une couleuvre. C'est précisément la forme de la constellation qui s'étend sur la Balance et qui monte avec elle, au moment où les Perses supposent que le mal entre pour la première fois dans le monde, qui avoit été heureux jusqu'alors sous les six mille de Dieu, dont le premier mille répond à l'Agneau du printemps. Il pénètre au milieu de la terre par un trou, qu'il y avoit fait; idée absolument la même que celle des Mages, qui supposent, que le mauvais principe fit un trou à l'œuf symbolique, pour y verser son poison. Ahriman va dans l'eau (6); il va sur les arbres, sur le feu et sur-tout sur le fameux taureau, qui en mourut. Il répandit sur la terre d'épaisses ténèbres, comme la nuit, en se portant sur le midi (7). Il mit sur la terre les Kharfesters, qui déchirent et sont vénimeux, comme la couleuvre, comme le scorpion et le crapeau. Il brûla tout jusqu'à la racine; il mit une eau brûlante sur les arbres, et les fit sécher sur-le-champ. Le taureau, frappé par celui qui ne veut que le mal, et par son poison, tomba malade et mou-

(1) Boundesh, p. 448.
(2) Ibid. p. 349.
(3) Boundesh, p. 349.
(4) Boundesh, p. 350.
(5) Ibid. p. 351.
(6) Boundesh, p. 351, 352.
(7) Ibid. p. 353.

rut (*bbbbb*). Le monde fut ténébreux, comme la nuit, et la terre desséchée et brûlée subsistoit à peine. Ahriman va sur le feu, d'où il fait sortir une fumée ténébreuse (1), semblable à celle que Jean fait sortir du puits de l'abyme. Secondé d'un grand nombre de Dews, il se mêla aux planètes, aux étoiles fixes, et se mesura avec le ciel. Les Izeds, ou Génies célestes, combattirent pendant trois mois contre Ahriman (2) et contre les Dews. Ils les défirent et les précipitèrent dans l'enfer.

Il suffira de cet abrégé très-succincte de la Cosmogonie des Perses, pour juger de quelle manière on décrivoit dans les différentes théologies la guerre des deux principes et de leurs agens. C'est d'après ces principes, que l'on pourra expliquer toutes les gigantomachies du monde, tant celles des Chaldéens, des Egyptiens, des Juifs et des Chrétiens, que celles des Grecs et des Romains, sous quelques noms que les génies de lumière et ceux des ténèbres se trouvent cachés. On verra, que la Cosmogonie des Perses a donné naissance à bien d'autres; qu'elle est la plus complète, et celle qui peut nous fournir plus de lumière pour entendre les autres. Tout le bien de la Nature y paroîtra rangé sur une ligne; tout le mal sur l'autre; et en tête des deux lignes, paroîtront Ormusd et Ahriman, Osiris et Typhon, Dieu et le Diable.

Le traité d'Isis par Plutarque nous fournit une preuve de cette conformité, qu'avoit à cet égard la théologie des Egyptiens avec celle des Perses. Plutarque (3) y dit formellement, qu'on attribuoit à Typhon tout ce qu'il y avoit de désordonné dans la Nature et dans les élémens en particulier, et tout ce qui péchoit par trop ou par trop peu : que tout ce qui étoit au contraire bon, utile et régulièrement ordonné, étoit censé l'image et l'émanation d'Osiris, ou du principe lumière. Tout l'ouvrage de Plutarque est rempli d'explications, qui consacrent ce dogme et qui classent, sous chacun des principes, les élémens, les animaux, en général tous les effets qu'ils se partageoient entre eux. Non-seulement les élémens, mais les qualités élémentaires se distribuoient aussi entre eux deux. La chaleur et l'humidité propre à faire germer les plantes, étoient dans la classe des bienfaits d'Osiris (4); le chaud qui dessèche, ou l'aridité et le froid étoient l'appanage de Typhon; et les deux équinoxes, qui fixoient les limites du règne des principes, fixoient aussi celui des qualités élémentaires.

Ceux qui désireront connoître à fond la théorie des deux principes, pour pouvoir s'en servir dans l'explication des fables Cosmogoniques de tous les peuples, pourront lire l'excellent traité de Beausobre sur le Manichéisme, celui de M. Hyde sur l'ancienne religion des Perses, et les livres sacrés des Perses, compris dans la collection appelée *Zend-Avesta*. Ce que nous en avons dit dans ce chapitre suffira à ceux, qui n'auront d'autre but, que d'entendre bien les explications que nous donnerons des différentes fables sacrées, dans lesquelles entre la théorie des deux principes *lumière* et *tènèbres*, c'est-à-dire, d'entendre ce qu'on peut appeler les grandes fables ou les fictions fondamentales de toutes les anciennes religions, qui ont la nature, ses causes et ses agens pour objet. Nous avons mis le lecteur en état de nous suivre par-tout où il s'agira d'expliquer les phénomènes du monde visible, c'est-à-dire, du seul et unique Dieu.

La méthode que nous venons de tracer, n'est que le commentaire du fameux passage de Chérémon (4), ou du grand et de l'unique instrument que nous employons, pour décomposer les monumens des anciennes religions, soit fables, soit statues ou autres emblêmes sacrés. Le sys-

(1) Ibid. p. 355.
(2) Boundesh, p. 355.
(3) Plut. de Iside, p. 376—371—367.

(4) Plut. de Iside, p. 364.
(2) Voyez t. 1, p. 31.

tême

tême des deux principes, que nous venons de développer, est indiqué par ce savant, lorsqu'il dit que les fables ont aussi pour objet la distinction des hémisphères en hémisphère diurne ou lumineux, et en hémisphère nocturne ou ténébreux. Dans le chapitre quatrième, nous avons donné la théorie des élémens et celle de leurs modifications par les astres, dont les levers et les couchers entroient dans les fables. C'est le développement du passage de Chérémon, qui dit que les fables sacrées rouloient sur les levers et les couchers des astres, sur les eaux du Nil et sur les élémens physiques du monde visible; enfin sur les astres, considérés comme signes ou comme causes et agens de la fatalité, à laquelle tout est soumis. Dans le chapitre troisième, nous avons subdivisé le Ciel en toutes ses parties; savoir, en astres errans ou planètes; en divisions du zodiaque par douze signes, et en douze constellations qui le remplissent, et à travers lesquelles circulent les planètes. Nous avons expliqué ce qu'on doit entendre par divisions de Décans, par chefs Inspecteurs, par Horoscopes et par astres Paranatellons, qui fixent les degrés des signes et modifient leurs influences, ainsi que celles des planètes qui y résident, et comment on devoit concevoir le jeu de tous ces agens brillans de la nature. Nous avons insisté spécialement sur les différens mouvemens du soleil et de la lune, et sur les phases de celle-ci; apparences qui, suivant Chérémon, entroient dans toutes les fables sacrées, et principalement dans celles d'Osiris et d'Isis. Enfin nous avons dans le chapitre second divisé la force démiourgique dans ses deux parties; savoir, en force active, dont le soleil est le foyer, et en force passive, qui commence à la lune.

Tous ces chapitres ne contiennent donc qu'un ample commentaire du passage de Chérémon, et que le développement des principes sur lesquels s'appuyoit la théologie des anciens Egyptiens, tant qu'elle ne s'éleva pas au-dessus du monde visible, et avant qu'elle eût commencé à s'égarer dans la région des chimères, qu'habite la métaphysique. Notre méthode finiroit où finit leur ancienne théologie, et où finit le monde visible; ce que nous avons dit jusqu'ici suffisant pour entendre tout ce qui est renfermé dans l'ordre du monde. Là finiroit notre travail sur les connoissances préliminaires, que doit avoir celui qui veut entendre l'antiquité religieuse, si sur les bases de cette théologie naturelle il ne s'étoit pas élevé un autre systême, qu'il est bon de connoître, pour avoir des notions complètes de l'antiquité. Les chapitres suivans acheveront d'initier le lecteur dans cette science.

CHAPITRE VI.

De l'Ame Universelle ou du Monde animé.

Jusques-ici nous avons consideré l'Univers comme une immense machine, mue par des ressorts puissans, et agitée d'un mouvement éternel, qui de la circonférence se porte au centre, agit et réagit dans tous les sens aux environs de ce centre, tandis qu'aux extrémités tout est entraîné par un mouvement infiniment rapide dans un même sens, à l'exception de sept corps lumineux,

lesquels constamment luttent contre la force céleste, qui chaque jour les subjugue et les ramène sur l'horizon, après les en avoir fait disparoître avec les autres astres. Nous avons vu une partie de cette machine agir impérieusement sur l'autre, lui communiquer l'activité et la force vive qui lui appartient, vaincre son inertie naturelle, la ramener sans cesse à l'ordre & aux formes auxquelles éternellement elle se soustrait, la modifier, l'organiser, la configurer, et reproduire, malgré elle, dans son sein une foule d'effets merveilleux, qui font sa richesse et sa beauté. Ce sont ces phénomènes admirables, tant ceux des causes que ceux des effets, leurs mouvemens et leurs situations respectives, leurs apparences variées, qui composent ce bel ordre que les poètes et les théologiens ont décrit et chanté, et que les peintres de la Nature ont cherché à rendre dans leurs tableaux, et les sculpteurs dans les statues et les images religieuses.

Dans tout cela, nous ne voyons encore qu'une opération purement mécanique, dans laquelle la matière et le mouvement sont seuls employés, et qui rigoureusement même peut ne supposer rien autre chose; au moins dans les tableaux, qui en ont été faits, lesquels peuvent s'expliquer, sans rien supposer de plus, puisqu'ils n'expriment que le jeu des causes naturelles et ne portent que sur les agens sensibles et visibles des grandes opérations de l'Univers-Dieu. C'est dans ce sens qu'il faut entendre Chérémon, lorsqu'il nous dit que toutes les fables sacrées roulent sur des êtres physiques et sur l'ordre et le jeu des mouvemens du monde visible, et qu'elles n'ont nullement pour objet des êtres abstraits ni ces substances intellectuelles, et vivantes, que la Métaphysique inventa dans la suite, et par lesquelles Proclus et les nouveaux Platoniciens prétendoient expliquer les anciennes fables.

Mais il s'en faut de beaucoup, que Chérémon eût raison de dire, que les anciens Egyptiens, qui firent les fables sacrées et qui adoroient le soleil et les autres astres, n'avoient vu dans l'Univers qu'une machine sans vie et sans intelligence, soit dans sa totalité, soit dans ses parties, et que leur Cosmogonie se réduisît au pur Epicuréisme, qui n'a besoin que de matière et de mouvement pour organiser son monde et le gouverner. (*a*) Une pareille opinion philosophique exclut nécessairement tout culte religieux. Car on n'adresse point des offrandes et des prières à des êtres sourds et muets, et à des corps brillans à la vérité, mais qui sont censés n'être qu'une matière morte, dont l'action nécessaire ne peut être modifiée ni changée et qu'inutilement on invoqueroit. Par-tout où l'on trouve un culte, là on doit supposer des Dieux intelligens, qui le reçoivent et qui sont sensibles aux hommages de leurs adorateurs. Or nulle part le culte n'a été aussi magnifique, aussi savant et aussi varié qu'il l'a été en Egypte, dès la plus haute antiquité. Nul peuple n'a passé pour être aussi religieux que le peuple Egyptien. Donc sa théologie et ses fables Cosmogoniques ne faisoient pas de l'Univers une simple machine, qui ne renfermât que de la matière et du mouvement, et qui manquât de cette vie et de cette intelligence, qu'on remarquoit dans l'homme et dans les animaux; c'est-à-dire, dans une partie infiniment petite et passagère de l'Etre immense, immuable et éternel, qu'on appeloit Dieu ou l'Univers. Il avoit, au contraire, éminemment et dans toute sa plénitude, ce que les êtres sublunaires n'avoient que dans un degré beaucoup inférieur et en très-petite portion. Il étoit en quelque sorte comme l'Océan, dont les ruisseaux, les fontaines et les fleuves sont sortis par évaporation et dans le sein duquel ils rentrent, après avoir parcouru plus ou moins d'espace et s'être séparés plus ou moins de temps de la masse immense d'eau, qui les avoit formés. L'homme n'avoit pas encore la sotte vanité de se croire plus parfait que le monde, et de reconnoître dans une

petite partie quelque chose, qui ne fût pas dans le tout.

La machine de l'Univers étoit, comme celle de l'homme, mue par un principe de vie, qui la tenoit dans une activité éternelle et qui circuloit dans toutes ses parties. L'Univers étoit vivant et animé, comme l'homme et comme tous les autres animaux; ou plutôt ceux-ci ne l'étoient, que parce que l'Univers l'étant essentiellement, il leur communiquoit pour quelques instans une infiniment petite portion de sa vie éternelle, qu'il versoit dans la matière inerte et grossière des corps sublunaires. Venoit-il à la retirer à lui, l'homme et l'animal mouroient et l'Univers seul, vivant et circulant autour des débris de leurs corps par son mouvement éternel, organisoit et animoit de nouveaux corps, en y reversant le feu actif et la substance subtile qui le vivifioit lui-même, et qui incorporée à sa masse immense en étoit l'ame universelle.

Voilà les idées que les anciens s'étoient faites de ce grand Dieu, père de tous les Dieux, ou du monde, de cet être principe de tout, et qui n'en a point d'autre que lui-même; enfin, de la cause universelle, que nous avons dit avoir été appelée Dieu. L'ame du monde, éternelle comme lui, immense comme lui, souverainement active et puissante dans ses opérations variées, pénétrant toutes les parties de ce vaste corps, imprimant un mouvement régulier et symétrique aux sphères, mettant de l'activité et de l'ordre dans les élemens, se mêlant à tout, organisant tout, mouvant tout, vivifiant et conservant tout, voilà l'Univers-Dieu, que les anciens ont adoré, comme la suprême cause et le Dieu des Dieux.

Tout le monde connoit ces beaux vers du sixième livre de l'Enéide, dans lesquels Virgile a consacré la doctrine de Pythagore, et conséquemment celle des Egyptiens ses maîtres, sur l'ame et sur l'intelligence du monde (1), source d'où nos ames et nos intelligences particulières sont émanées, ainsi que la vie de tous les animaux. Le poète fait descendre son héros aux enfers, pour y visiter Anchise son père. Celui-ci lui fait passer en revue les ames des héros, qui doivent un jour illustrer l'empire Romain. Pour donner de la vraisemblance à sa fiction, il lui explique les principes de la doctrine des Pythagoriciens sur la préexistence des ames, sur leur origine et sur le sort qui les attend après la mort; dogmes qui faisoient partie des leçons que l'on donnoit aux initiés, comme nous le ferons voir dans notre Traité des Mystères et des Initiations.

Ce sont ces sublimes vérités, qu'Anchise revèle à son fils dans les enfers. « Il faut que vous sachiez, mon fils, lui » dit-il, que le ciel, et la terre, la mer, » le globe brillant de la lune, et tous » les astres, sont mus par un principe » de vie interne, qui perpétue leur exis» tence; qu'il est une grande ame intel» ligente répandue dans toutes les par» ties du vaste corps de l'Univers, qui, » se mêlant à tout, l'agite par un mou» vement éternel. C'est cette ame, qui est » la source de la vie de l'homme, de » celle des troupeaux, de celle des » oiseaux, et de celle de tous les mons» tres, qui respirent au sein des mers. La » force vive, qui les anime, émane de ce » feu éternel, qui brille dans les cieux » et qui, captif dans la matière grossière » des corps, ne s'y développe qu'autant » que le permettent les diverses orga» nisations mortelles, qui émoussent sa » pointe et amortissent son activité ». Le même poète (2), dans ses Géorgiques, voulant expliquer l'industrieuse sagacité des abeilles, dit: « qu'elles pos» sèdent une portion de ce feu Éther, » qui constitue la substance divine, ap» pelée Ame du monde. Qu'en effet la » Divinité pénètre toutes les parties de » l'Univers, la terre, les vastes mers,

(1) Æneid. l. 6, v. 724, etc.

(2) Virgil. Georg. l. 4, v. 240.

» l'immense étendue des cieux. Que » l'homme, ainsi que tous les animaux, » les bestiaux de toute espèce, les ani- » maux féroces, que tout ce qui naît » et respire tire de cette ame immense » le soufle qui l'anime. Qu'à la mort de » chaque animal, ces germes de vie » particulière, ces portions du souf- » fle universel retournent à leur prin- » cipe et à la source de vie, qui circule » dans la sphère étoilée ; » c'est-à-dire, dans cette partie de l'Univers, que nous avons appelée la cause active, qui organise la matière sublunaire, en y versant les semences de vie et de mouvement qui lui appartiennent, et qui constituent la virilité d'Uranus, époux de Ghê, ou du Ciel époux de la terre.

Servius, commentateur de Virgile, développant les principes philosophiques, qui sont contenus dans ces vers, dit que le grand tout est composé de cinq choses, savoir des quatre élemens et de Dieu. Or il est clair, que les quatre élémens sont ce que nous avons désigné sous le nom de cause passive. Donc Dieu reste pour la cause active, qui les organise. Aussi Servius ajoute-t-il, que les élemens, ou la matière organisée, qui compose le monde (1), n'étant pas tout, Dieu est donc le souffle actif, cet esprit vivifiant, qui répandu dans la matière ou dans les élemens produit et engendre tout. Il examine ce que nous tenons de Dieu et ce que nous tenons des élemens, et il dit, que les élemens composent la substance de nos corps ; et que Dieu forme l'ame, qui vivifie ce corps. Tous les animaux, suivant le même Servius (2), empruntent leur chair de la terre, les humeurs de l'eau, la respiration de l'air, la chaleur du feu, et leur instinct du souffle universel ou divin. C'est ainsi que les abeilles ont une petite portion de la Divinité. C'est de Dieu et de son souffle que tous les animaux en naissant empruntent la vie, continue le même auteur. Cette vie à leur mort se résout et rentre dans l'ame du grand tout, ainsi que leur corps et ses débris dans la matière universelle.

Cette opinion philosophique nous sera d'un grand usage, dans l'explication des fictions mystiques sur l'ame humaine, sur le Paradis ou l'élysée, sur l'enfer ou sur le tartare, et principalement sur les purifications ou sur le purgatoire de l'ame après la mort. Elle nous servira aussi à expliquer le dogme des Chrétiens sur le souffle ou sur l'esprit Divin, qui par une abstraction philosophique a été, sous le nom de Personne, séparé de la Divinité unique du monde et de la cause universelle. Nous donnerons dans ces différens ouvrages un plus grand développement à cette théorie, dont nous ne faisons ici que poser les bases, et dont nous établirons l'ancienneté et l'universalité sur des autorités multipliées.

Timée de Locres, et Platon, son commentateur, ont fait un traité exprès sur cette matière, intitulé de l'*Ame du Monde ;* ouvrages qui ne sont que le développement de la doctrine de Pythagore, maître de Timée, qui pensoit, comme le dit Cicéron (3), que Dieu est cette ame universelle répandue dans toutes les parties de la Nature, et dont les nôtres ne sont qu'une émanation (4). Saint-Justin nous a donné un précis de cette doctrine, où il semble citer les paroles mêmes de Pythagore, ou de quelqu'un de ses plus fideles disciples, qui ayant écrit en prose a pu rendre les idées du philosophe plus littéralement que les poëtes Ovide (5), Virgile, Manilius, Aratus, etc. dans lesquels ces dogmes se retrouvent.

« *Dieu est un*, dit Pythagore. Il n'est » point, comme quelques-uns pensent, » hors du monde, mais dans le monde » même, et tout entier dans le globe » entier. Il a l'œil ouvert sur-tout ce

(1) Serv. Comment. ad. l. 6. Æneid.
(2) Serv. Comment. ad. l. 4, Georg. v. 220.
(3) Cicero. de Nat. Deor., l. 1, c. 11.

(4) Batteux, causes prem. t. 1, p. 213.
(5) Ovide métam. l. 15, Manil. l. 2, v. 60; Arat. v. 1, etc.

» qui naît ; c'est lui qui forme tous les » êtres immortels, qui est l'auteur de » leur puissance et de leurs œuvres. » Il est l'origine de toutes choses ; le flambeau du ciel, *le père, l'intelli-* » *gence*, l'*ame* de tous les êtres, le » moteur de toutes les sphères (1) ». Ainsi parle Pythagore (*b*), et déjà l'on reconnoît dans sa doctrine l'origine du Dieu père, de l'intelligence, de l'ame ou du *spiritus*, que les Chrétiens ont conservés sous les noms de Père, d'Intelligence ou de Logos, enfin de Souffle, ou d'Esprit ; trois abstractions qui composent leur triade mystique.

Dieu est un, observe judicieusement Batteux, c'est-à-dire, selon le sens de la philosophie ancienne, une substance unique, dont toutes les parties continues s'étendent dans tout l'univers, sans partage, sans différence, sans inégalité, comme l'ame dans le corps humain. Pythagore combat l'opinion des spiritualistes, qui avoient séparé la Divinité du monde lui-même, et qui, par une abstraction de l'esprit, la faisoient exister hors du monde, qui n'étoit plus qu'un ouvrage matériel, sur lequel la cause abstraite ou Dieu, isolé du monde, agissoit. Cette opinion étoit une innovation dans la théologie ancienne, laquelle ne séparoit pas Dieu de l'univers même. Eusèbe atteste cette vérité, lorsqu'il dit, qu'il n'y avoit eu qu'un petit nombre de sages, tels que Moïse, qui avoient cherché Dieu, ou la cause de tout hors du tout même (2) ; mais que les philosophes de l'Egypte et de la Phénicie, ceux qui de son aveu avoient imaginé toutes les Cosmogonies répandues dans l'univers, avoient tous placé la cause suprême dans l'univers lui-même, et dans ses parties les plus apparentes, telles que le soleil, la lune, les astres et les élémens, c'est-à-dire, dans les causes naturelles et dans le monde visible. Ceci se trouve parfaitement justifié par le dogme que Pythagore établit, comme axiome fondamental de sa théologie ; savoir, que Dieu ou la cause active et éternelle de toutes choses, est répandu tout entier dans le globe du monde, afin que le monde et toutes ses parties soient dans Dieu.

Pour concevoir cette idée, il faut comparer le monde à l'homme, le principe de vie qui le meut à celui qui meut l'homme et tous les animaux vivans, enfin l'ame du monde à celle de l'homme. L'ame du monde, qui n'est autre chose que l'ame divine, est au corps divin et éternel du monde, ce que l'ame humaine est au corps fragile et périssable de l'homme. Elle est le principe du mouvement intérieur qui caractérise la vie. Elle fait circuler dans toutes les parties du corps animé les fluides et les esprits vitaux, y entretient la chaleur et le feu actif qui conserve son organisation, et prévient ce repos et cette inertie, que suit le froid de la mort ; elle est le ressort qui donne le jeu à toutes ses parties. Telles sont aussi les fonctions de l'ame universelle dans le monde Dieu.

C'est cette ressemblance, que Pythagore a cru appercevoir entre le grand être vivant et animé, et l'homme (3), qui lui a fait appeler ce dernier un *petit monde*, ou le *microcosme*, parce qu'il renferme en lui toutes les qualités, qui se trouvent en grand dans le monde. Il tient à la Nature divine, par sa raison et son intelligence, et à la nature élémentaire, par la faculté qu'il a de métamorphoser les alimens en d'autres substances, de croître et de se reproduire. L'inverse de cette comparaison est que le monde est un grand homme, ou un immense Dieu, qui a éminemment et essentiellement en lui, ce que l'homme et les animaux n'ont qu'en abrégé et accidentellement, pendant la courte portion qu'ils parcourent de l'éternité du monde (*c*) ; car c'est l'homme qui est lui-même

(1) Justin Cohort. ad Gent. p. 18.
(2) Voy. ci-dessus, c. 2.

(3) Vita Pythag. Photii Bibli Codex 359.

le terme de toutes les comparaisons qu'il fait, le type des figures qu'il trace; c'est lui qui fait les Dieux à son image. L'homme a donc comparé l'univers à l'homme, et a cru retrouver dans le monde ce qu'il sentoit, ce qu'il voyoit en lui-même, c'est-à-dire du mouvement, de la vie et de l'intelligence, et au-dessus de tout cela une perpétuité d'existence, que lui-même n'avoit pas. Ce qui lui a fait juger, qu'il n'étoit qu'un effet, et que la cause suprême résidoit où il voyoit la perpétuité du mouvement et de la vie.

Les quatre élémens, subissant toutes les métamorphoses, que l'ame universelle (1) produit en eux, formoient la substance corporelle et visible que nous appelons le monde; être vivant et animé, de forme sphérique, lequel contenoit la terre dans son centre, corps également sphérique, autour duquel circuloient la lumière et les ténèbres, et à laquelle s'attachoient quatre qualités élémentaires, qui décidoient de la température des saisons. Pythagore donna le nom de *cosmos* ou de *monde* à cet être immense, et sur-tout au Ciel, qui en compose la partie supérieure, à cause de sa perfection, de sa beauté (2) et de la variété des signes qui le décorent. La substance fluide et légère, qui y circule par un mouvement infiniment rapide et éternel, entraîne dans son courant ces corps immortels et divins, qui font partie de la cause vivante universelle, tels que le soleil, la lune, et tous les astres, que Pythagore regardoit comme autant de causes partielles ou de Dieux (3), qui renfermoient avec surabondance le feu actif, dont la chaleur est un principe et une semence de vie pour tous les êtres. Le rayon qui jaillissoit du soleil, ce foyer de vie, de chaleur et de lumière, traversoit l'air, l'eau, et pénétroit jusqu'au fond des abîmes de la mer, pour y répandre les germes de la vie dans tous les corps organisés, qui recevoient l'impression plus ou moins forte de sa chaleur. Pythagore pensoit que les plantes mêmes, à qui cette chaleur se communique, sont censées vivre; mais qu'elles ne sont pas douées de l'ame, laquelle est une émanation de l'Ether, et comme lui de nature immortelle, tandis que la vie du corps animé ne l'est pas: ce qui donne lieu à distinguer dans l'ame plusieurs parties; savoir, la partie sensitive, irascible, et la partie intelligente (4).

Nous n'entrerons dans aucun détail sur les parties de l'ame et sur les distinctions, que les anciens ont mises entre ses différentes facultés, parce que ce n'est point de l'ame humaine, dont il est ici question, mais de l'ame du monde, source de l'ame de l'homme et du principe des sensations et de la vie de tous les êtres, qui ont des sens, ou simplement la vie. Nous remarquerons seulement, qu'elle ne se communiquoit pas toute entière à tout; mais qu'elle communiquoit à quelques corps la vie, qui lui appartenoit essentiellement; qu'elle donnoit aux autres les sensations; et enfin, qu'elle accordoit à l'homme, outre cela, une portion de son intelligence, mais dans un degré bien inférieur où cette intelligence se trouvoit dans l'ame universelle, que je pourrois appeler l'ame mère ou l'ame suprême.

Quoique répandue par-tout, cette ame n'agissoit pas par-tout également, ni de la même manière. La partie la plus élevée du monde, qui étoit comme la tête de l'Univers-Dieu, sembloit être son principal siége. Aussi avoit-on placé là le guide du reste du monde; ce qu'on appeloit l'*hégémonique* (5). Ainsi, dans l'homme, c'est le cerveau qu'on a cru être le principal siége de l'ame, et le lieu où elle exerçoit sa faculté intelligente, quoiqu'elle répandit le mouvement et la vie également dans le reste du corps. En divisant la couche supérieure

(1) Diog. Laer vit. Pyth. l. 8, p. 583.
(2) Phot. Cod. 259.
(3) Diog. Laert. vit Pyth. l. 8, p. 584.
(4) Diog. Laert. ibid. p. 584.
(5) Ibid. p. 586.

du monde en ses sept sphères, ou couches concentriques, on y trouvera un ordre éternel, fruit de l'intelligence de cette ame, qui meut suivant une marche constante et régulière les corps immortels, qui forment le système harmonique des cieux. C'est ainsi que Dieu, ou l'ame universelle du monde, imprime, par son activité éternelle, le mouvement mesuré qu'on admire dans la marche des différentes planètes et dans les révolutions des cieux.

On decomposa l'ame, comme les sphères, en deux parties, dont l'une se mouvoit dans le sens du premier mobile, ou d'orient en occident; et l'autre dans le sens contraire, qui est celui des sept sphères planétaires. Cette distinction est énoncée dans Timée, et dans Platon son commentateur. « Parmi les parties » du monde, dit Timée, celles que nous » voyons dans le ciel, c'est-à-dire dans » l'Ether, sont de deux sortes; les unes » ont la nature de l'être toujours le » même, et les autres celle de l'être tou» jours changeant ». Les premières, placées à la circonférence, emportent toutes les parties, qui sont en dedans, par un mouvement général d'orient en occident. « Les autres, qui sont dans l'inté» rieur, ont un mouvement d'occident en orient, qui leur vient de l'être toujours » changeant. Car celui de l'être toujours » le même ne leur est qu'accidentel, et » ils ne s'y soumettent, que parce qu'il » est le plus fort ». Le mouvement de l'être changeant, c'est-à-dire de la couche des cieux, qui vient immédiatement après le ciel des étoiles fixes, « fut par» tagé en sept parties, suivant des rap» ports harmoniques, et forma sept » sphères, sept cercles ou sept cieux » concentriques. La lune circule dans le » cercle le plus voisin de la terre. Au» dessus d'elle est le Soleil, que Mercure » et Vénus environnent et accompagnent » sans cesse. Au-dessus du Soleil, Mars, » Jupiter et Saturne achèvent leurs ré» volutions avec des vîtesses qui leur sont » propres, et dans un temps inégal ».

Le Soleil, comme on voit, occupe le centre de ce système harmonique des corps planétaires, puisqu'il n'a que Mars, Jupiter et Saturne au-dessus de lui. Telle fut l'origine de la fameuse flûte symbolique, dont les sept tuyaux inégaux servoient à peindre l'harmonie prétendue des sept sphères. On la mettoit dans la main de l'idole de Pan ou de la statue représentative du soleil, ame du grand tout, autrement de l'Univers-Dieu, qui se subdivisoit dans les sept corps planétaires, qui modifioient la nature inférieure par leur mouvement dans le ciel et dans le Zodiaque, dont le bouc ou Pan fixoit le départ et l'origine. On chercha à retracer cette même idée par toutes sortes d'emblêmes, comme on le verra dans la suite de cet ouvrage. Telle est la série des sept voyelles rangées dans un ordre mystique, que l'on répétoit en invoquant les planètes; telle est la lyre à sept cordes, que l'on mettoit dans la main du Dieu-soleil Apollon. Tel aussi le vaisseau emblématique du monde, rempli de la substance éthérée, et monté par sept pilotes; tel le chandelier à sept branches du temple des Juifs; telles les sept chambres de Moloch. Tels sont les sept pyrées, ou autels consacrés aux planètes par les Perses; les sept pyramides de Laconie; les sept chandeliers d'or de l'Apocalypse; la Thèbes aux sept portes, et le livre aux sept feuillets, dans lequel on consulte le destin dans le poème de Nonnus; le livre aux sept sceaux, qui contient les annonces des malheurs qui menacent le monde, dans le livre Apocalyptique de Jean. Telles aussi les sept églises, que figurent sept étoiles dans le même ouvrage; enfin, toutes les expressions sacrées relatives au nombre sept, qui partage, suivant une proportion harmonique, l'espace céleste qui s'étend, depuis le ciel des fixes jusqu'à celui de la lune, placée sur la dernière couche céleste, et qui comprend les corps qui se meuvent circulairement par le mouvement de l'être toujours autre, ou toujours changeant. La double marche des cieux

donnera donc la double direction des mouvemens des deux parties de l'ame universelle.

« Si vous voulez, dit Macrobe (1), » connoître les mouvemens de l'ame » même du monde, jetez les yeux sur » le mouvement rapide du ciel, et sur la » circulation impétueuse des sphères pla- » nétaires placées au-dessous, sur le lever, » sur le coucher du soleil, sur le cours » et le retour des autres astres, mouve- » mens qui tous sont produits par l'acti- » vité de l'ame universelle ».

La circulation des cieux et des corps lumineux, qui les composent, nous trace donc les routes variées, que l'ame divine universelle suit dans ses mouvemens, et nous indique les métamorphoses qu'elle subit dans tel et tel signe, sous telle et telle constellation, qui se lie au signe, à chaque division de la révolution annuelle, soit en saisons, soit en mois, soit en parties de mois, ou en jours. L'action du ciel sur la terre n'est plus un simple méchanisme; c'est celle de l'ame divine qui, du ciel où elle circule, fait des excursions dans la matière sublunaire, et y répand les germes de la vie et les principes du mouvement, qui résident au ciel, comme dans leur siége naturel, et qui passent jusqu'à la terre, par le moyen des corps célestes fixes ou mobiles, qui en sont dépositaires. Les influences particulières des astres se réduisent aux modifications variées de cette ame, dont la force active et harmonique subjugue et organise la matière ou inerte, ou mue par une activité brute et désordonnée. C'est l'ame universelle, qui lui applique les formes régulières de l'organisation intérieure et extérieure des plantes et des animaux, et cela d'après les formes célestes, conformément aux rapports établis entre la terre et les cieux, suivant les Astrologues.

C'est ce qui a fait dire à Manilius, dans son poème Astronomique, lorsqu'il va chanter l'action du ciel et des constellations sur la terre, où elles versent les semences de la vie et règlent le destin des hommes (2), je » chanterai l'ame invisible et puissante » de la Nature, cette substance divine, » qui répandue dans le ciel, dans la terre » et dans les eaux de la mer, forme le lien » qui unit entre elles toutes les parties du » vaste corps du monde. C'est elle qui » balançant les forces, et accordant » entre eux les rapports variés des » membres de ce même monde y en- » tretient la vie, et le mouvement ré- » gulier qui l'agite, par une suite de » l'action du souffle ou de l'esprit unique, » qui siége dans toutes ses parties, qui » circule dans tous les canaux de la na- » ture universelle, en parcourt avec ra- » pidité tous les points, et qui donne » aux corps animés les configurations » propres à l'organisation de chacun » d'eux. Ce qui n'arriveroit point » dans une machine, dont toutes les » parties n'auroient point entre elles une » union et une affinité naturelle, et » dont les mouvemens n'obéiroient point » aux lois d'un guide unique, sans » lequel l'ordre actuel ne pourroit sub- » sister. Cette loi éternelle, cette force » divine, qui entretient l'harmonie du » monde, emploie les signes célestes, » pour organiser et conduire les êtres » animés, qui respirent sur la terre, et » leur donne même à chacun le carac- » tère et les mœurs qui leur sont propres. » C'est par l'action de cette même force, » que le ciel règle l'état de la terre et » des champs, que cultive le laboureur; » qu'il nous donne ou nous ravit les » plantes et les moissons; qu'il fait sortir » la mer de son lit par le flux, et qu'il » l'y fait rentrer par le reflux.

Manilius continue à nous montrer toute la Nature sublunaire sensible à l'action du ciel sur elle. « Les animaux » mêmes et les bêtes les plus brutes, » semblent reconnoître son empire sur

(1) Macrob. Som. Scip. l. 2, c. 16.

(2) Manil. l. 2, v. 85—v. 60.

» eux

» eux par les prognostics qu'ils nous » donnent, et la nature elle-même les » rappelle vers ce Ciel qui les a for- » més. » Que sera-ce de l'homme (1), ajoute le poète, en qui Dieu par l'intelligence vient habiter ? Manilius rappelle aussi la grande division du principe actif et du principe passif, dont nous avons parlé plus haut; il dit, que la matière est destinée à être subjuguée (2), et que le Ciel est le Dieu qui la subjugue par les loix inévitables de la fatalité. On se rappelera, que ce dogme astrologique est absolument le même, que celui que Chérémon a établi comme base fondamentale de la Mythologie, et de toutes les fictions et des images sacrées, qu'inventèrent les anciens Egyptiens.

L'admission d'une nouvelle clef dans notre système d'explications, ou l'*ame du monde* que nous y sur-ajoutons, ne change donc rien à la méthode astronomique, dont nous avons exposé les principes dans les chapitres précédens; elle la rend au contraire plus complète, en mettant la vie et l'ame dans tous les ressorts de la nature qu'elle anime, et dont le *jeu* est plus vif et plus brillant, sans cesser d'être le même sous tous ses autres rapports. Ce ne sera pas seulement par l'effet d'une fiction poétique, que le ciel et la terre seront animés et pesonnifiés; qu'Uranus et Ghé seront réputés des êtres vivans, d'où tous les autres sont sortis. Ils vivront eux-même de leur propre vie, éternelle comme leurs corps sacrés; et les autres corps qu'ils forment et qu'ils renferment dans leur sein, n'y vivront que par eux et de leur vie, comme l'embryon vit dans le sein de sa mère, et par une suite de la vie, que lui a communiqué et qu'entretient toujours la mère, par l'activité de la sienne propre. Telle est la vie universelle du monde, qui se reproduit dans tous les êtres, que sa partie supérieure crée dans la partie inférieure, laquelle est comme la matrice du monde, ou des êtres qu'Uranus engendre au sein de Ghé son épouse.

Le monde agit sur lui-même, par l'organe de ses deux parties sexuelles, dont l'une est le ciel et ses globes lumineux, le soleil et la lune, et l'autre la terre, qui reçoit les germes de fécondité, qui découlent des diverses parties du ciel, dont l'air et l'eau se chargent, et deviennent le véhicule, dans cette grande incubation de l'esprit, ou de l'ame universelle sur la matière ténébreuse qu'il organise. Ainsi en donnant une ame au monde, nous ne changeons rien au systême astronomique, dont Chérémon et les prêtres Egyptiens ont reconnu la nécessité, pour expliquer les divers monumens de l'antiquité religieuse. En effet, dans les deux hypothèses sur les opérations de la nature, produites ou par une force mécanique, ou par une force vive et par l'action d'une ame, le mouvement progressif de la force motrice du ciel et génératrice dans la matière, suit toujours la marche même des corps célestes, leur correspond dans tous ses points, et se modifie, suivant les situations variées et les aspects des astres entre eux et avec la terre. En un mot, que les fables soient faites sur la nature censée mue par une ame, ou destituée d'ame, (*d*) comme une pure machine; la force qui la meut et les effets qu'elle produit, seront toujours exprimés par les images célestes, qui partagent la durée de l'énergie périodique de cette force, dont le soleil exerce la plus grande partie; et les situations différentes, dans lesquelles se trouvent les cieux, nous présenteront en quelque sorte l'attitude où se trouve la nature et l'ame du monde, dans chacune de ses opérations. Ainsi la révolution des cieux, qui est un effet de l'impulsion de l'ame universelle, sera graduée par la succession des levers et des couchers des astres Paranatellons, par celle des signes et

(1) V. 101.

(2) V. 114.

par les lieux du soleil et de la lune dans le Zodiaque ; ce qui fait le fondement de tout le systême Mythologique.

Cette seconde hypothèse, en nous laissant tous les avantages de la première, nous fournira un instrument de plus, avec lequel nous pourrons analyser la suite des différentes métamorphoses, que la fable attribue au Dieu moteur de toutes choses, tel que Jupiter chez les Grecs, Vischnou chez les Indiens, Bacchus chez les Arabes, etc. Ces métamorphoses n'expriment autre chose, que la progression de l'ame universelle sous différentes formes, durant tout le temps que le soleil met à parcourir le Zodiaque et à fournir sa carrière annuelle : car Jupiter est le nom que l'on donna dans l'ancienne théologie au ciel et à l'ame qui le meut (1), si nous en croyons Macrobe. Ce savant s'appuie du témoignage d'Aratus, dont le poème sur les constellations débute par ces vers si connus : « Muse, commence » par chanter Jupiter. Ce Dieu remplit tout entier l'univers ; il circule » dans toutes ses parties, dans les eaux » de la mer, dans les ports, dans » l'homme, qu'il organise, dans les » astres qui guident et règlent ses travaux. Il est le premier et le dernier » qu'on doive invoquer. » Après cette prière aux Muses, le poète commence son poème sur les mouvemens célestes, que Macrobe nous dit être produits par l'ame universelle ; et il donne la description des constellations, que le ciel entraîne avec lui autour de l'axe du monde, par son activité éternelle.

Jupiter étoit la même divinité, que le monde, dit ailleurs Macrobe (2), et par le monde on entend ici le ciel. Cette définition rentre dans celle que les Perses (3), suivant Hérodote, donnoient de leur Jupiter, qu'ils disoient être le même que le ciel, c'est-à-dire, que cette voûte mobile, immense, éternellement subsistante, que Pline appelle la cause improduite et souveraine, enfin Dieu. C'est ce monde Dieu, qu'Ennius célébroit dans ces vers, que rapporte Cicéron (4) : « Regardez ce ciel bril- » lant et élevé, que nous invoquons » tous sous le nom de *Jupiter*. » C'est cet immense Dieu, dont la substance réside dans l'Ether, qui dans ses vastes contours embrase toute la terre ; c'est lui que vous devez appeler *Jupiter* (5), et honorer comme Dieu, dit Euripide. Sous ce rapport, Jupiter alors se confond avec Uranus, et n'est plus qu'un nom générique donné à la force active, qui meut le ciel, qui agit dans le soleil, qui se distribue dans le systême planétaire, dans les fixes, et de-là s'élance dans toutes les parties de la matière, que cette grande ame pénètre.

Les métamorphoses de Jupiter seront donc les différentes formes, que prend le ciel, ou la partie active du monde dans les différentes opérations, qui s'exercent par lui sur la matière, sous les différens aspects célestes. Ainsi au printemps, lorsque l'Ether descend en pluies fécondes au sein de son épouse (5), pour me servir de l'expression de Virgile, et qu'il enrichit la nature de ses dons précieux, au lever Héliaque de Persée, placé sur le Belier ou Ammon, ou sur le signe équinoxial, c'est Jupiter alors, qui en pluie d'or vient féconder la belle Danaé, et donne naissance à Persée.

Le soleil, dépositaire de la force active, qui meut la nature, entre-t-il dans le signe du Taureau, où la lune a son exaltation ? C'est Jupiter Taureau, qui enlève la belle Europe, sœur du Serpentaire Cadmus, qui se lève en aspect le soir avec ce même signe. Le Taureau, qui lui servit dans sa métamorphose, brille encore aux

(1) Macrob. Som. Scip. l. 1, c. 17.
(2) Macrob. Saturn. l. 1, c. 18.
(3) Voyez ci-dessus, l. 1, c. 2.
(4) Cicero de Nat. Deor. l. 3, c. 16.
(5) Athenag. leg. pro Christ. p. 20.
(6) Virgil. Georg. l. 2, v. 324.

cieux, (1) où il a retenu le nom de *Taureau ravisseur d'Europe ;* et la Mythologie n'a pas laissé oublier, que ce ravisseur portoit le croissant de la lune sur son épaule, comme le Bœuf Apis des Egyptiens, que Lucien nous dit représenter le Taureau céleste.

Le Dieu Soleil, qui mesure le temps et vivifie la nature, en y répandant le feu Ether, qui compose la substance de l'ame du monde, passe-t-il aux Gémeaux, ou au signe, qui renferme Castor et Pollux ? Cette époque de la marche du monde et de la révolution annuelle est marquée par le lever de la constellation du Cygne, qui monte sur l'horizon, au moment où se couche le soleil ; c'est Jupiter alors qui, sous la forme de cygne, couve les deux œufs, d'où on voit éclore le matin quelques jours après Castor et Pollux, ou les Gémeaux.

On peut voir dans le précis de ces trois fables un échantillon des métamorphoses de l'ame universelle, motrice du ciel et des sphères. Elle exerce son énergie créatrice principalement par le soleil, (2) durant sa révolution dans les signes du Zodiaque, auxquels se joignent les Paranatellons, qui modifient son influence, et qui concourent à fournir les attributs symboliques de l'astre modérateur de la nature et dépositaire de sa plus grande force.

En suivant la même méthode, on verra pourquoi les Gémeaux, qui se lèvent à la suite du Cocher céleste, lequel porte les deux Chevreaux et la Chèvre, dont Pan et les Satyres empruntent leurs attributs, ont été, sous les noms d'Amphion et de Zethus, censés fils de Jupiter métamorphorsé en Satyre, et amoureux de la belle Antiope, au tombeau de laquelle tous les ans, sous *le signe du Taureau* (3) on portoit quelques mottes de terre, détachées du tombeau de ses enfans.

En plaçant le soleil au signe du Cancer, domicile de Diane ou de la Lune, au-dessus duquel se trouve l'Ourse céleste, Callisto, on verra comment ce Dieu, sous les traits de Diane, s'unit à Calisto, et la rend mère d'Arcas (4), ou du Bootès, qui la suit immédiatement, et que l'antiquité Mythologique plaçoit aux cieux à la suite de sa mère, changée en ourse. Les sphères Persique et Barbare d'Aben-ezra, donnent l'Ourse pour Paranatellon au Cancer (5).

Arrivé à la Balance, le soleil s'unit à la couronne d'Ariadne, qu'Ovide appelle *Libera* (6) ou *Proserpine*. Elle a au-dessous d'elle le serpent d'Ophiucus, dans les replis duquel passe le soleil. C'est alors que Jupiter, métamorphosé en serpent, couche avec la belle Proserpine, et donne naissance à un taureau (7), c'est-à-dire, à la constellation qui alors ouvre la nuit, et qui se lève au moment où le soleil se couche avec le Serpent et avec la couronne d'Ariadne, *Libera* ou *Proserpine*.

Le soleil arrive-t-il au Capricorne, en conjonction avec la constellation de l'Aigle, Paranatellon de ce signe, sur lequel il passe au méridien, et avec lequel il se couche, et qu'il précède à son lever? C'est Jupiter métamorphosé en aigle, qui ravit Ganymède, ou le génie peint dans le signe du Verseau, lequel suit toujours l'Aigle dans son lever, et semble être emporté aux cieux par lui : car les Mythologues disent, que le signe ou la constellation du Verseau est Ganymède, fils de Tros, qui verse à boire aux Dieux (8), et que l'Aigle, qui est au-dessus de lui, est l'aigle qui l'enleva

(1) Ovide Fast. l. 5, v. 605, etc.
(2) Macrob. Som. Scip. l. 1, c. 20.
(3) Pausan. Bæoti, p. 295.
(4) Ovid. Metam. l. 2, fab. 12. Hygin. l. 2, c. 2—3—5. Germ. Cæs.
(5) Scalig. Not. ad Manil. p. 339.
(6) Ovid. Fast. l. 3, v. 459, etc. Hygin. Fab. 224, Lactanc. l. 1, c. 10.
(7) Clem. Alex. in protrep. Arnob. Contr. Gent. l. 5, p. 171.
(8) Theon. p. 13, Hygin. l. 2, c. 30. id. l. 2, c 30.

aux cieux. On dit aussi de cet aigle (1), qu'il avoit nourri Jupiter naissant, parce que c'étoit dans le signe du Capricorne ou du solstice d'hiver, que l'on faisoit naître le Dieu du jour, comme nous le verrons dans la fable de Christ, et comme nous l'avons déjà dit ailleurs.

En suivant donc la marche de l'ame universelle du monde, laquelle, selon Macrobe (2), se reconnoît au mouvement des sphères, et sur-tout dans celui du soleil, dans la succession des levers et des couchers des astres, et dans leurs retours périodiques, on voit aussitôt sur quels rapports Astronomiques porte tout le système des différentes métamorphoses de l'ame du monde, appelée *Jupiter* par les plus anciens Théologiens, et placée dans le soleil, comme dans son siége principal. On appliquera le même principe de décomposition aux métamorphoses de Bacchus, à celles de Vischnou chez les Indiens, etc., et on verra, que le ciel fournit la solution de la plûpart des énigmes sacrées, qui sans cette clef resteront toujours inintelligibles, et ne formeront jamais un ensemble, qui découle d'une seule et unique idée Cosmogonique.

Ainsi les constellations et les signes nous serviront à découvrir la raison des attributs variés, qu'on donnoit au même Dieu, ou à l'ame unique du monde, durant une de ses révolutions, et celle des formes différentes par lesquelles on la faisoit passer, sous chaque époque du temps générateur de toutes choses.

On y trouvera aussi l'origine du culte des animaux consacrés dans les temples de l'Egypte, et qui animés par la grande ame sembloient recevoir spécialement ses émanations, lesquelles se transmettoient jusqu'à eux par les images célestes, qui leur ressembloient et qui influoient sur eux. Ainsi l'ame universelle, concentrée en partie dans le Bélier ou le Taureau céleste, jaillissoit de son foyer en rayons, qui se reposoient sur le bélier de Thèbes, ou sur le bœuf de Memphis, qui les représentoient sur la terre, et qui étoient soumis à leur action, par une suite de l'influence qu'avoient les formes célestes sur les formes terrestres, dans le système des Astrologues. L'explication que Lucien donne du culte symbolique des Egyptiens, et de l'origine des hommages, qu'ils rendoient aux animaux sacrés, porte entièrement sur cette supposition Astrologique (3).

L'explication des allégories sacrées, ou des fables théologiques, par l'ame du monde, est d'autant plus admissible, que c'étoit là, suivant Macrobe (4), que s'arrêtoit la Mythologie, dont les fictions ne remontoient pas plus haut, que les puissances aériennes, et éthérées, et que l'ame universelle et les ames particulières, qui en sont une émanation. L'ame du monde est la nature elle-même, toujours agissante par les sphères célestes, que l'ame meut, et qui ne font que suivre l'impulsion victorieuse qu'elle leur imprime. Dans le système de l'Astrologie, soit naturelle, soit judiciaire, tout se fait par l'activité du ciel et des corps divins, qui le composent. Mais le ciel lui-même n'agit, que par une suite de l'activité de l'ame du monde. Ce sera donc à l'ame du monde, que nous attribuerons tous les effets, que jusqu'ici nous avions attribués au ciel. C'est à elle que nous rapporterons toutes les variations et tous les changemens, qu'apporte dans la nature sublunaire la marche du ciel et celle des différens corps célestes qui, avec le soleil, la modifient. Car, comme nous l'avons déjà observé, c'étoit dans le ciel des planètes, et sur-tout dans celui des fixes, qu'étoit le principal siége de l'ame motrice du monde, et de la force qui régloit tous les différens mouvemens du ciel, d'où dépendoient ceux des élémens

(1) Germ. c. 23, Eratosth. c. 30.
(2) Macrob. Som. Scip. l. 2, c. 16.

(3) Lucian. de Astrolog. p. 986.
(4) Macrob. Som. Scip. l. 1, c. 2.

et de toute la nature inférieure. C'étoit dans le ciel des fixes, suivant Cicéron (1), que l'on plaçoit la Divinité suprême ; il étoit ce premier Dieu élevé au-dessus de tous les autres, celui qui les embrassoit ou contenoit tous. Dans ce ciel étoit le Zodiaque, une des premières causes de génération, dans lequel les sept planètes voyageoient, et que l'ame du monde tenoit dans un mouvement éternel. Il étoit un animal immortel, et divin (2), qu'organisoit l'ame du monde, et qui produisoit, ou recueilloit en lui toutes les émanations variées des différentes puissances, qui partagent la Nature de la Divinité ou qui lui sont immédiatement soumises. Enfin il réunissoit en lui toute la puissance de Jupiter, maître et ame du monde.

Les principes théologiques, que développe Macrobe en cet endroit, sont tirés en grande partie de Plotin, que l'on peut consulter en original, ainsi que son commentateur Marsilius Ficin. On y verra que le mouvement de rotation, qui est celui du ciel et des sphères, est une suite nécessaire de la nature de l'ame, qui l'oblige à tourner.

Cette doctrine sur l'ame du ciel et des sphères, considérée comme Divinité universelle, est d'une haute antiquité, si nous en croyons Maimonide, qui la fait remonter jusqu'aux anciens Sabéens, dont elle étoit un des principaux dogmes. Les Sabéens, dit-il (3), appeloient Dieu, l'esprit du ciel, ou l'ame qui le meut. Et c'est par une suite de cette opinion, qu'il nous dit ailleurs, qu'ils regardoient les sphères et les planètes comme autant de Dieux.

C'est là cette ancienne théologie, que Timée, Platon, Speusippe, Jamblique, Macrobe, Marc-Aurèle, et avant eux Pythagore, ont constamment enseignée. Ils ont attribué à l'ame du monde toutes les fonctions, que nous avons dit plus haut appartenir à la cause active ou à Uranus, savoir celle d'organiser et de former les corps; ainsi nous pouvons appliquer à l'ame universelle tout ce que nous avons dit du ciel et de ses parties. C'est à l'ame universelle, suivant Platon, qu'a été confié le soin de former les espèces mortelles, les animaux aériens, aquatiques, et terrestres, par le secours et par l'action intermédiaire des animaux célestes, et immortels, c'est-à-dire des astres, agens puissans de la fatalité, et dépositaires de l'énergie active d'Uranus. Par une fiction poétique, Platon peint la Divinité, qui présente aux Dieux célestes une coupe, dans laquelle étoit un mélange des deux parties de l'ame du monde, auquel il ajoute une petite portion du feu principe intelligent, et il en fait une composition particulière, d'où furent tirées les ames humaines. Il en distribua ensuite différentes portions dans les astres, comme dans autant de chars de feu, pour les promener dans l'Univers, et leur montrer les lois et le destin des êtres. On sent, qu'en écartant le voile allégorique, que le génie poétique de Platon a étendu sur ce dogme philosophique, tout ce morceau bien analysé se réduit à dire, ce qu'a dit ensuite Virgile, d'après Pythagore (4), que toutes les ames sont une émanation de l'ame universelle, et que le ciel, dans lequel brillent les astres, où elles sont distribuées, les précipite dans la matière, suivant une marche réglée par le destin, lequel dépend tout entier du mouvement des corps célestes. Il les enchaîne dans les corps mortels des différens animaux, jusqu'à ce qu'à la mort elles soient rendues à ce même ciel et aux astres, d'où elles étoient émanées.

Cette doctrine a été exprimée dans beaucoup de fables, qui tiennent à la doctrine secrète des mystères, et elle

(1) Macrob. Som. Scip. l. 1, c. 17. Cicer. Som. Scip. c. 4.
(2) Macrob. ibid.
(3) Maimonid. Mor. Nevoch. part. 1e. c. 70.
(4) Virgil. Æneid. l. 6, v. 728, et Georg. l. 4. v. 220.

s'est reproduite sous les formes les plus monstrueuses, dans les premières sectes du Christianisme, ainsi qu'on peut le voir dans St. Epiphane et dans Beausobre. Comme ces fables théologiques font une classe à part, nous renvoyons à ces ouvrages le lecteur curieux de connoître et de résourdre ces sortes d'énigmes. Pour nous, il nous suffit d'en indiquer la base et le principe de solution; car nous ne nous proposons ici que d'examiner les formes et les mouvemens de l'ame universelle ou de l'Univers-Dieu animé, et nous n'entrerons dans la théorie particulière des ames humaines, qu'autant qu'il sera nécessaire, pour saisir l'esprit de la doctrine secrète des mystères; ce qui sera le sujet d'un traité particulier.

Platon (1), en donnant au monde l'ame et la vie, ne croit pas pour cela qu'on doive l'assimiler aux autres animaux, trop imparfaits, pour que la beauté du monde puisse leur convenir. C'est un animal, mais un animal composé de l'assemblage de tous les êtres animés, qui sont autant de parties de ce grand animal, soit qu'on les considère dans leurs espèces variées, soit qu'on les compte individuellement. Les animaux, qui tiennent le premier rang, sont les animaux célestes et divins, composés de la substance du feu (2); autrement les astres, qui ornent les cieux par leur éclat et leur beauté. Cette classe d'animaux fait la fonction de cause, relativement à tous les autres, que la terre nourrit dans son sein. Ce sont ces animaux immortels, qui organisent et gouvernent les animaux passagers et mortels, auxquels l'administration de la nature sublunaire est confiée (3). Ce sont eux, qui agissant sur les élémens, qui les modifiant, les unissant et les amalgamant entre eux, suivant certains rapports, organisent les corps particuliers, dans lesquels ils versent une petite portion de l'ame universelle. (4) On apperçoit aisément, que la théorie de Platon rentre absolument dans le systême des influences célestes sur les corps terrestres, et que l'appareil métaphysique, dont il l'a environnée, n'empêche pas que nous n'y reconnoissions tous les principes Astrologiques, que nous avons exposés plus haut en parlant de l'action du ciel sur la terre, et du concours de l'un et de l'autre, dans la formation des animaux, et en général de tous les corps produits. Donc notre méthode proposée trouve toute entière sa place même dans le systême de Platon, et de tous les Platoniciens qui l'ont commenté.

Jamblique, qui regarde l'Univers comme un grand animal, dont toutes les parties, quoique très-distantes entre elles, s'unissent par une nature commune, et agissent l'une sur l'autre, n'a fait qu'exprimer un dogme fondamental de l'Astrologie naturelle. Ce lien commun, c'est l'ame du monde, qui circule dans toutes ses parties, et établit entre elles une correspondance, qui unit la partie active où sont les astres, à la partie passive, dans laquelle se forment les corps mortels.

Cette ame étoit une substance infiniment subtile et très-active, telle que le feu Éther des Stoïciens, qui pur à la circonférence du monde et d'une mobilité incroyable, parce que rien d'étranger n'enchaînoit-là son activité naturelle, perdoit de sa pureté et de sa vîtesse, à mesure qu'il descendoit vers le centre de la terre, et qu'il se mêloit à une matière d'autant plus grossière, qu'elle étoit plus voisine de ce même centre. Semblable au rayon d'un cercle immense, dont une extrémité parcourt avec une extrême vîtesse la circonférence, tandis que l'autre semble presque immobile au centre, l'ame du monde, ou le feu Éther, qui composoit sa subs-

(1) Plat. in Tim. p. 30.
(2) Ibid. p. 40.
(3) Ibid. p. 41.
(4) Ibid. p. 43.

tance, circuloit avec une vîtesse infinie dans le ciel, au-dessus duquel refluoit ce fluide actif, et qu'il enveloppoit d'une couronne de lumière, tandis qu'au centre de la terre il étoit presque sans mouvement, enchaîné dans la masse inerte de matière ténébreuse, qui compose le globe terrestre. On peignit sa circulation rapide dans le premier mobile par un cercle aîlé, et on donna également des aîles aux animaux du Zodiaque, au Lion, au Bœuf, à l'homme, et au Vautour céleste qui partagent sa révolution en quatre parties égales. Telle fut l'origine des aîles données aux Chérubins, et en général aux intelligences, qui étoient censées résider dans les astres, sous quelque nom qu'on les ait désignées.

L'ame, qui dans les principes des Platoniciens et des Pythagoriciens n'étoit qu'un nombre essentiellement mouvant (1) et se mouvant par lui-même, étoit liée au centre du monde, comme à un point fixe, et elle étoit libre à la circonférence. Donc son mouvement devoit être circulaire : nul au centre, et le plus grand à la circonférence, comme celui de la fronde. Le rayon, qui partoit du centre de la terre pour aller à la dernière couche supérieure des cieux, étoit gradué, suivant certaines proportions harmoniques, qui décidoient des vîtesses particulières, que devoient avoir les planètes placées à différentes distances sur ce rayon. La proportion ou progression eut trente-six termes, c'est-à-dire autant que le Zodiaque a de parties dans sa division par Décans. Le premier terme fut trois cent quatre-vingt quatre, représentatif de l'unité centrale ; et la somme des termes cent quatorze mille six cent quatre-vingt-quinze. Les nombres intermédiaires, donnant la progression harmonique des tons et des demi-tons, formoient une échelle musicale, d'après laquelle s'étoit faite la distribution de l'ame universelle, dans les différentes parties du monde dont elle entretenoit l'harmonie. On trouvera dans Timée de Locres et dans les remarques de M. Batteux (2), traducteur de ce traité, le développement de cette savante Théorie. Comme elle tient plus à la métaphysique, qu'à la mythologie et aux allégories sacrées, que nous nous proposons d'expliquer dans cet Ouvrage, nous y renvoyons le lecteur. Nous ajouterons seulement, qu'on y verra la distinction de la cause active et de la cause passive, et ensuite leur réunion devenue nécessaire pour organiser les corps sublunaires, réunion figurée par le mélange des deux essences, l'une indivisible et l'autre divisible, dont se compose le rayon, qui tient par un bout au centre de la terre, et qui par l'autre parcourt avec rapidité la circonférence des cieux (3).

La nature altératrice, qui dans Timée organise les animaux mortels, n'est que la partie inférieure du rayon, ou de l'ame du monde, laquelle se répand dans le monde sublunaire, occupé par les élémens, qu'elle modifie, qu'elle unit, ou qu'elle divise, et qu'elle pénètre en tout sens. C'est-là seulement qu'elle est répandue dans des corps passagers et mortels, qui naissent, croissent, s'altèrent et se détruisent, tandis que sa partie supérieure anime les astres, corps immortels, et exempts de toute altération, quoique changeans dans leur mouvement. Sur ce rayon, dit M. Batteux (4), que nous avons supposé tiré du centre du monde jusqu'à sa circonférence, sont rangées graduellement toutes les substances, proportionellement au plus ou moins de matérialité et de subtilité qu'elles ont. D'abord au centre est la terre, sur laquelle, comme sur une base immobile, s'appuyent tous les Dieux, sans exception ; c'est la partie la plus grossière, la plus lourde, celle qui a le moins d'ame et qui peut-être même n'en a

(1) Le Batteux, caus. prem. t. 1, p. 266.
(2) Timée trad. de Batt. caus. prem. t. 2, p. 256 p. 19 et 92, etc.
(3) Batteux, trad. Timée, p. 43.
(4) Caus. prem. t. 2, p. 113.

point. Depuis la surface de la terre jusqu'à l'orbite de la lune Timée place l'eau, l'air, le feu élémentaire, qui sont d'autant moins matériels, qu'ils s'élèvent davantage, et qu'ils acquièrent en s'élevant une plus grande dose de l'ame du monde, qui correspond au degré où ils sont de l'échelle, et qui dans cette partie s'appelle Nature altératrice.

Depuis la lune jusqu'aux étoiles fixes, sont placés le Soleil, Mercure, Vénus, Mars, Jupiter et Saturne. Chacun de ces astres est composé d'une matière affinée de plus en plus, et doué d'un degré d'ame aussi augmenté, selon les proportions harmoniques. Après quoi se trouve la substance étherée, pure et sans aucun mélange de matière hétérogène. C'est dans ce fluide lumineux et infiniment subtil, que nage le monde. C'est cette sphère de feu et de lumière, dans laquelle Parménide plaçoit la substance de la Divinité (1), et qui, suivant ce philosophe, embrassoit et contenoit l'Univers.

Il est à propos d'observer la progression, suivant laquelle se graduoit le rayon qui, du centre de la terre, s'étendoit jusqu'à sa circonférence, et sur lequel se plaçoient les différens êtres, à raison de la portion plus ou moins grande, plus ou moins pure, qu'ils possèdoient de l'ame divine universelle. C'est sur ce rayon, que nous verrons se ranger, à différentes distances, les êtres intermédiaires, qu'on imagina placés entre Dieu et l'homme, entre le ciel et la terre, sous les noms de Dieux, de Démons ou de Génies, de Héros, dans la religion des Grecs, ou d'Archanges et d'Anges de différens ordres, dans celle des Perses, des Chaldéens, des Juifs et des Chrétiens. Tous ces génies occupoient une place plus ou moins élevée, à raison du plus ou moins de pureté dans leur nature.

L'origine de cette distinction est une suite de la graduation de l'ame universelle, qui sembloit descendre, comme d'elle-même, depuis les sommets les plus élevés du ciel jusqu'aux abîmes les plus profonds de la terre, en passant par les animaux célestes ou par les astres, ensuite dans les substances aériennes, puis dans l'homme, dans les bêtes, dans les plantes et jusqu'aux métaux (2). Le sommet de la chaîne étoit dans la lumière céleste, et le bas dans les ténèbres de l'abîme. C'est dans le plus élevé de tous les cieux, appelé le firmament, que Pythagore faisoit résider la première cause (3). Le ciel, suivant Zénon, est cette circonférence extrême, à la superficie de laquelle réside la Divinité, qui s'y concentre et y appuie son siège (4). Or le même Zénon et Cléante (5) son disciple, appeloient Dieu le monde animé par l'ame universelle, qui du ciel, où est son siège principal, se répand dans toutes les parties de la matière, qui le compose. De-là vint, qu'il distribuoit la Divinité dans tous les astres, dans l'eau, dans la terre, dans l'air, dans tous les élémens, et en général dans la Nature entière. Aussi rappelloit-il tous les Dieux aux seuls agens naturels et toute la Mythologie à la physiologie; c'est-à-dire à sa véritable origine. Il ne voyoit dans toute la théogonie d'Hésiode, comme nous, que le jeu des causes physiques, et dans les Dieux (6) que ce poëte chante, que l'ame unique du monde, qui prend des noms et des formes différentes, à raison des différens lieux où on la suppose agissante et des différentes manières, suivant lesquelles elle agit.

Ce systême ne s'éloigne pas de celui de Timée, ni de celui de Platon, qui font entrer l'ame universelle dans la composition du ciel et des astres, et ensuite, par leur ministère, dans le reste de la nature où elle se reproduit sous mille

(1) Cic. de Nat. Deor. l. 1, c. 11.
(2) Euseb. præp. Ev. l. 3, c. 4, p. 93.
(3) Autor. vit. Pyth. apud Phot. cod. 259.
(4) Diog. Laer. vit. Zen. p. 522.
(5) Cicer. de Nat. Deor. c. 14 et 15.
(6) Cicer. ibid. l. 1, c. 14 et 15.

mille formes. Speusippe, neveu de Platon (1), marchant sur les traces de son oncle, admettoit aussi cette force animale, à qui il donnoit le nom et les prérogatives de la Divinité. On ne doute point, dit Achilles Tatius, « que le ciel » ne soit animé et ne se meuve par lui-» même, en vertu d'un mouvement cir-» culaire (2), qui se maintient toujours » le même et qui le ramène perpétuelle-» ment au point, d'où il est parti primi-» tivement. Platon même le suppose intel-» ligent ». Ces deux idées en effet d'être animé et d'être intelligent ne furent jamais séparées, quand il a été question du monde, comme nous le dirons bientôt; et la même raison, qui lui fit attribuer l'ame, dut lui faire attribuer nécessairement l'intelligence, comme nous allons le voir.

(1) Cicer. ibid. c. 13.

(2) Achil. Tat. Petav. Uranolog. c. 5, p. 76.

CHAPITRE VII.

De l'Intelligence Universelle et de ses Parties.

Une fois que les hommes eurent donné une ame à l'Univers, qui contenoit en elle, comme dans sa source, la plénitude de la vie animale des êtres particuliers, tant des astres considerés comme autant d'animaux célestes, que des autres animaux, qui vivent dans la région inférieure du monde, qu'occupent les élémens, il ne leur en coûta pas beaucoup de supposer cette ame essentiellement intelligente, et de placer en elle la source de l'intelligence des autres êtres, à qui la Nature avoit départi une portion d'intelligence. L'Univers fut donc non-seulement animé, mais aussi doué d'intelligence, et presque toutes les parties du monde, qui participoient à l'ame, participèrent aussi, suivant les mêmes rapports, à l'intelligence de cette ame unique, répandue dans toute la nature.

L'intelligence, suivant ces philosophes, ne pouvoit être reçue immédiatement dans un corps; il falloit que l'ame fût son siège et devint un intermédiaire entre l'intelligence et le corps auquel cette intelligence s'unissoit. L'ame étoit donc le véhicule et comme l'enveloppe de l'intelligence, qui s'attachoit à elle et ne pouvoit se reposer qu'en elle. Tout ce qui étoit doué d'intelligence l'étoit nécessairement d'une ame; et comme il y avoit une ame Universelle, source de toutes les ames, on doua l'ame Universelle d'une intelligence universelle, source de toutes les intelligences particulières. Dès-lors l'ame du monde renferma en elle l'intelligence du monde, qui s'étendit du ciel jusqu'à l'homme et aux animaux, et ne suivit pas plus loin les courses de l'ame dans la matière des corps passagers; mais elle l'accompagna par-tout dans les élémens et dans toutes les parties de la matière, qui avoient le caractère de cause et le sceau de la perpétuité, tels que les fleuves, les montagnes etc. qui étoient autant de membres de la Divinité. Tous les agens de la Nature, où se repandoit l'ame Universelle, devinrent le siège d'une portion de son intelligence; et l'Univers dans ses parties et dans sa totalité se trouva rempli d'intelligences, que l'on pouvoit regarder comme autant d'émanations de l'intelligence souveraine et universelle. Par-

tout où siégea l'ame Divine comme cause, là fut aussi le siège d'une intelligence. C'est ainsi que le ciel, les astres, les élémens et toutes les parties de l'Univers devinrent le siège d'autant d'intelligences Divines. Chaque portioncule de la grande ame devint une intelligence partielle, et plus elle étoit dégagée de la matière grossière, plus elle étoit active et intelligente.

La gradation des intelligences suivit celle de l'ame, depuis le sommet des cieux, jusqu'aux abîmes des eaux et de la terre. Toute la partie du monde, qui s'étend depuis le ciel de la lune, jusqu'à celui des fixes, renferma les intelligences les plus pures, soit Anges, soit Dieux, habitans de l'Olympe. L'homme et les animaux doués d'un certain instinct se trouvèrent placés au bas de l'échelle des intelligences, dont les génies de l'air et des eaux remplissoient les degrés intermédiaires. La partie ténébreuse du monde eut aussi ses intelligences, comme la partie lumineuse, et toute les divisions, que nous avons marquées plus haut dans la Nature, se sont retracées dans les différens ordres d'intelligences; en sorte que notre méthode n'éprouvera aucun changement dans son application à un Univers animé et intelligent, et dont les parties et les agens sont doués d'intelligence.

Les rapports d'union ou d'opposition, les filiations, les combats, les victoires ou les défaites, la naissance ou la mort, l'exil, les courses, les fuites et en général toutes les allégories, qui ont pour base les situations respectives des corps célestes ou terrestres, censés agens de la Nature, seront les mêmes pour les intelligences qui y président, et l'histoire de celles-ci ne sera que l'expression figurée du jeu des causes matérielles. En général, que l'Univers ne nous offre dans ses mouvemens et ses situations variées qu'un pur mécanisme, ou qu'il nous présente l'action de causes vives, animées et intelligentes, c'est absolument la même chose pour nous, qui expliquons par le mouvement des corps celui qui est supposé appartenir aux intelligences qui y résident. Que le poète par une fiction ingénieuse ait donné de l'ame, du mouvement et de l'intelligence aux parties de la Nature, ou qu'elles en aient réellement et essentiellement, peu importe pour le succès de nos explications, puisqu'elles ne tombent que sur les phénomènes apparens, et que les phénomènes sont les mêmes dans tous les cas. Seulement l'histoire poétique, qui en a été faite, acquérera un degré de vraisemblance de plus, et aura presque la vérité d'une histoire, en donnant de la réalité aux personnages, et en leur prêtant des sentimens et des passions, que leurs actions ou leurs fonctions semblent supposer. Nous ne dirons donc plus simplement, que l'Univers et ses parties sont animés; nous dirons encore qu'ils sont intelligens, et que tout dans la nature s'opère par l'action d'une foule d'intelligences répandues dans toutes les parties du monde, être vivant, animé et intelligent, qui renferme en lui l'origine et la source de toutes les ames et de toutes les intelligences particulières.

De même que tout ce qui n'étoit que matière est devenu animé; de même tout ce qui est animé va devenir intelligent, par une suite du même principe qui a fait donner une ame au corps immense et éternel du monde. Il y a, disoit-on, dans la Nature sublunaire des êtres animés et vivans; et cela, sans doute, parce que la Nature elle-même est une force vive et animée, qui pénètre toutes les parties de l'Univers, et que la vie de chaque corps particulier, ainsi que l'ame qui le meut, font partie de la vie et de l'ame universelle, comme la matière grossière du corps fait partie de la matière universelle. En suivant le même raisonnement on dit, ces ames elles-mêmes sont douées d'une portion plus ou moins grande d'intelligence, parce qu'il y a dans l'ame uni-

verselle une intelligence, d'où découlent toutes les intelligences particulières. Donc l'Univers ou le Monde est non-seulement un animal, mais encore un animal intelligent, et souverainement intelligent. Tel l'a conçu Timée de Locres.

Le monde, suivant ce philosophe (1), comprend tout. C'est un enfant unique, animé et doué de raison. Timée suppose que l'ame de l'homme n'est intelligente, que parce que celle du monde l'est essentiellement. Car l'ame de l'homme, suivant lui (2), fut composée des mêmes rapports et des mêmes qualités que l'*Ame du Monde*. Son intelligence fut tirée de la substance de l'Etre toujours le même, qui meut le premier mobile, ou le ciel des étoiles. Mêlée à la partie raisonnable de l'ame, elle fut un germe de sagesse dans les esprits privilégiés. L'opinion de Timée, sur l'intelligence universelle, qui réside dans l'ame du monde, a été celle de beaucoup d'autres philosophes; ce qui leur faisoit dire, que le monde étoit animé et sage, au rapport de Cicéron (3). Cléanthe, disciple de Zénon, qui regardoit le monde comme Dieu, ou comme la cause improduite et universelle de tous les effets produits (4), donnoit une ame et une intelligence à la Nature universelle; et c'étoit à cette ame intelligente qu'appartenoit la Divinité. Suivant lui, elle établissoit son principal siége dans la substance éthérée, dans cet élément lumineux, qui circule avec abondance autour du firmament et de la dernière enveloppe du monde, et qui de-là se répand dans tous les astres, qui par cela même partagent la Nature divine, dans le systême de ce philosophe. C'est par une suite du même principe, qu'il communiquoit la Divinité à l'intelligence même de l'homme, qui n'est qu'une émanation du feu intelligent de l'Ether, ou une portion de l'être toujours le même, pour me servir de l'expression de Timée de Locres.

C'étoit également dans la raison, et sur-tout dans cette raison universelle (5), qui forme l'ame et l'intelligence de la Nature, que Chrysippe, le plus subtil des Stoïciens, plaçoit la force divine, ou l'essence de la Divinité, qu'il attribuoit au monde, mû par l'ame uniselle répandue dans toutes ses parties. C'étoit sur-tout dans la partie intelligente, qui constituoit le chef, et comme la tête de l'animal monde, qui en régloit les mouvemens, et en contenoit toute l'harmonie, qu'il fixoit le principal siége de la Divinité, dont l'Ether étoit la substance.

Dans le second livre de Cicéron sur la nature des Dieux (6), un des interlocuteurs s'attache à prouver par plusieurs raisonnemens, que l'Univers est nécessairement intelligent et sage. Une des raisons principales, qu'il donne pour appuyer sa théorie sur l'ame et sur l'intelligence du monde, c'est qu'il n'est pas vraisemblable, que l'homme, qui n'est qu'une partie infiniment petite du grand tout, ait des sens et de l'intelligence, et que le tout lui-même, d'une nature bien supérieure à celle de l'homme, en soit privé. Nous voyons, dit-il encore, dans les parties du monde, et il n'y a rien dans le monde qui ne soit une partie du tout, qu'il y existe du sentiment et de la raison. Nécessairement ces mêmes facultés doivent se trouver dans ce qui constitue la partie supérieure et principale du monde, et s'y trouver même dans un degré plus éminent, et sous une forme plus active; d'où il résulte que le monde est un être vraiment sage.

Cicéron fait à-peu-près le même raisonnement dans son discours pour Milon. De ce qu'il y a dans l'homme

(1) Batteux, caus. prem. t. 2, p. 12.
(2) Ibid. p. 43.
(3) Cic. de Nat. deor. l. 1, c. 10.
(4) Cicer. de Nat. Deor. l. 1, c. 15.
(5) Cicer. de Nat Deor. l. 1, c. 15.
(6) Cicer. de Nat. Deor. l. 2, c. 11, 12, 13.

un principe de sentiment et d'intelligence, il conclut qu'à plus forte raison l'on doit en reconnoître un dans l'Univers, dont tous les mouvemens s'exécutent avec tant d'ordre, et semblent réglés avec tant de sagesse (1). Non-seulement les raisons morales avoient conduit les philosophes à cette conclusion; mais ils la tiroient même des raisons physiques, et de leur opinion sur la nature de la substance éthérée et sur celle du monde. Les Physiciens regardoient le monde comme un immense animal, composé de l'assemblage d'une multitude de corps organisés et animés, qui étoient ses parties, dans lequel les mouvemens étoient l'effet d'un souffle de vie, ou produits par une grande ame, et dirigés par son intelligence. Elles se répandoient l'une et l'autre dans les membres de ce vaste corps, et entretenoient sa vigueur éternelle (2). C'étoit même d'après cette supposition, que quelques-uns d'entre eux expliquoient le flux et le reflux de la mer. Le mouvement étoit censé appartenir essentiellement à l'ame, et la direction des mouvemens réguliers et bien ordonnés à l'intelligence. Or, comme on observoit dans le monde du mouvement et de l'ordre, on se trouvoit forcé d'y placer aussi une ame et une intelligence, qui l'entrenoit éternellement, et qu'on ne pouvoit distinguer de l'Univers même, puisque l'on composoit l'idée de l'Univers, des idées particulières de tout ce qui existe.

Une même sorte d'ames a été distribuée à tous les animaux, qui sont sans raison, dit Marc-Aurèle, et un esprit intelligent à tous les êtres raisonnables; comme tous les corps terrestres ont une même terre, et comme tout ce qui vit et tout ce qui respire, ne voit qu'une même lumière, et ne reçoit et ne rend qu'une même vie (3). La lumière du soleil est une, quoiqu'on la voie dispersée sur les murailles, sur les montagnes, sur mille objets. Il n'y a qu'une matière commune, quoiqu'elle soit divisée en des milliers de corps particuliers. Il n'y a qu'une ame, quoiqu'elle se distribue en une infinité de corps organisés, qui ont des limites propres. Il n'y a qu'une *intelligence*, quoiqu'elle semble elle-même se partager.

Il résulte de ces principes philosophiques, que la matière des corps particuliers se généralise en matière universelle, d'où se compose le corps du monde; que les ames particulières et les intelligences particulières se généralisent en ame et en intelligence universelle, qui meuvent et régissent la masse immense de matière, dont se compose le corps ou la totalité de matière qui existe dans le monde. Ainsi le monde devient un corps immense, mu par une ame, gouverné et conduit par une intelligence, qui ont la même étendue, et qui agissent dans toutes ses parties, c'est-à-dire, dans tout ce qui existe, puisqu'il n'existe rien hors l'assemblage de toutes choses.

Nous pourrions réunir ici un foule d'autres autorités, pour prouver l'antiquité et l'universalité de cette opinion philosophique, qui donne à l'Univers une ame intelligente et sage. Comme nous aurons occasion de revenir ailleurs sur cette matière, lorsque nous traiterons du verbe et de l'esprit, ou des deux personnes de la Trinité des Chrétiens désignées par ces noms, nous nous bornerons ici au petit nombre de citations, que nous venons de rassembler Nous les croyons suffisantes, pour établir le principe d'après lequel nous partirons, pour assigner à toutes les parties de la Nature les plus apparentes une ou plusieurs portions d'intelligence, autrement dit les différentes intelligences, qui étoient censées résider, tant au ciel que dans les élémens et sur la terre. On avoit conclu, que les cieux et les astres, qui en font

(1) Cicer. Pro Milon. c. 31.
(2) Solin. p. 76.
(3) Marc-Aurel. l. 9, c. 6.

partie, étoient animés, parce qu'ils possédoient une portion de l'ame universelle. On conclut également, que les cieux et les astres étoient des êtres intelligens, parce que l'ame universelle étoit souverainement intelligente. Enfin on conclut aussi, qu'ils partageoient la Divinité avec la nature universelle, parce que la Divinité résidoit dans l'ame et dans l'intelligence universelle, qui meuvent et régissent le monde, et dont ils étoient dépositaires chacun pour leur part. Telle est la série des conclusions, qui conduisit les hommes à placer des intelligences divines dans toutes les parties de la nature.

Cette conséquence n'a pas échappé à l'interlocuteur du dialogue de Cicéron (1) sur la nature des Dieux, dont nous avons rapporté les raisonnemens plus haut. D'après cette connoissance, nous dit-il, que nous avons de la divinité du monde, nous ne pouvons nous empêcher de l'attribuer aux astres, qui en font partie, qui sont formés de la partie la plus noble et la plus pure de la substance éthérée, sans aucun mélange de matière de nature étrangère, qui renferment essentiellement la chaleur et la lumière, et à qui il est impossible de refuser le titre d'êtres animés, et d'êtres doués de sentiment et d'intelligence..... Car le feu, qui brille dans les corps célestes, est un élément actif, principe de vie, de végétation et de conservation des corps vivans et animés, feu qui fait germer les plantes et épanouir les fleurs, et entretient cette chaleur vitale, qui fait respirer les animaux. Le soleil, qui est composé d'un pareil feu, est donc animé lui-même, ainsi que tous les autres astres, qui brillent dans les plaines brûlantes de l'Éther, que nous nommons autrement le *Ciel*. Les astres, nés au sein de cet élément infiniment subtil, et qu'une activité éternelle tient en mouvement, doivent nécessairement partager la mobilité active de sa nature, et emprunter d'elle le sentiment et l'intelligence, qui en est la suite nécessaire; d'où il résulte pareillement, (2) qu'on ne peut s'empêcher d'en faire autant de Dieux. Il est probable même, que l'intelligence qui est dans les astres est d'une nature supérieure à celle des autres êtres, comme l'est la région dans laquelle ils vivent. L'auteur croit trouver dans l'ordre du monde, dans la régularité et l'harmonie des mouvemens des astres, autant de preuves du sentiment et de l'intelligence, dont les corps célestes sont doués, puisque ces mouvemens ont tous les caractères d'un mouvement libre et spontané. Il conclut de-là qu'ils sont des Dieux, c'est-à-dire, des causes actives, éternelles, animées et intelligentes, par l'action desquelles sont produits les effets passagers, dont nous sommes témoins et dont nous faisons partie; car c'est-là ce que nous avons dit caractériser la Divinité et remplir l'idée que doit présenter ce mot.

Voilà donc la voûte céleste peuplée d'une foule d'intelligences éternelles, ou de Dieux, de Génies célestes, ou d'Anges, suivant d'autres Théologies, qui tous partagent la divinité d'Uranus leur père, et qui lui sont associés dans l'admininistration de l'Univers, et surtout dans l'empire, qu'il exerce sur la nature sublunaire et sur l'homme. Ainsi se composa la cour céleste, et s'organisa le système universel d'administration du monde, dont le soin fut confié à des intelligences de différens ordres et de dénominations différentes. Rien ne s'exécuta plus par des moyens physiques; tout dépendit de la volonté et des ordres d'agens intelligens. Le conseil des Dieux régla les destins des hommes, et décida du sort de la Nature entière, soumise à leurs lois, et dirigée par leur sagesse.

Nous voilà arrivés au moment où la Théologie prit la forme qu'elle avoit,

(1) Cicer. de Nat. Deor. l. 2. c. 14, 15.

(2) Ibid. c. 16.

lorsqu'avant Homère, en Grèce on faisoit des poèmes sur les Dieux, on peignoit leurs actions, on chantoit leurs combats, et on publioit leurs oracles, ou lorsque les Chaldéens, les Perses, les Assyriens et les Juifs leurs copistes, faisoient des romans sur les Anges et les Archanges, et peignoient le grand Dieu dans l'assemblée des Dieux inférieurs, ses agens et les ministres de ses volontés.

Le gouvernement de l'Univers, la distribution du temps, de la lumière, de la chaleur ou du froid, de la pluie, du vent, de l'humidité ou du sec, la température variée des saisons, leur retour périodique, la succession du bien et du mal, de la génération et de la destruction des corps dans la végétation annuelle, enfin tout le système météorologique, et la reproduction de tous les effets sublunaires, ne seront plus simplement produits par des influences d'étoiles, mais par la volonté d'agens très-intelligens, qui siégeront dans les astres, et qui auront la direction de telle ou telle opération de la Nature, dont l'exécution leur a été remise par l'intelligence première et universelle. Chaque planète ne se mouvera plus par une force mécanique, ou même simplement par une force vive et animée, qui l'entraînera dans son courant. Ses mouvemens seront l'effet d'une volonté libre et sage, qui réglera ses directions, ses stations et ses rétrogradations, et qui dirigera sa route dans les cieux, suivant des loix propres à la faire concourir à l'harmonie universelle. Un génie, soit Dieu, soit Ange, en aura la conduite, et voyageant dans ce char lumineux parcourera les plaines de l'Olympe, pour veiller sur l'ordre du ciel, d'où dépend celui de la terre soumise à l'action des corps célestes. C'est la conclusion, qui découle des principes que nous avons établis, et que tire l'interlocuteur du dialogue de Cicéron, dont nous venons de parler. Après avoir examiné l'ordre, l'harmonie et la constance des mouvemens de diverses sphères, il conclut, que les astres ne pourroient jamais exécuter avec autant de régularité et de constance ces divers mouvemens (1), s'ils ne renfermoient en eux une force et une intelligence divine, un principe de raison et de sagesse. L'auteur part de là, pour conclure que les astres, tant fixes qu'errans, sont autant de Divinités.

Telle étoit l'opinion des anciens Philosophes, suivant M. Batteux (2), sur la constance des mouvemens célestes, et sur leur régularité, que rien n'altéroit. Ils ne concevoient pas, que l'exécution ponctuelle d'un ordre, qui pouvoit se varier de mille manières différentes, pût se faire constamment et toujours de même, sans être réglée par une intelligence. Les modernes font de la force motrice des planètes une loi mécanique, qu'ils expliquent par la combinaison de deux forces, l'une d'impulsion, et l'autre d'attraction, dont ils ne peuvent démontrer l'origine, mais dont ils calculent les effets. Les anciens en faisoient une force intelligente, qui prenoit sa source dans l'intelligence première et universelle. Ainsi les planètes, suivant Achilles Tatius (3), sont autant d'êtres animés, qui se meuvent d'eux-mêmes, et qui se dirigent par leur propre intelligence. Suivant le même auteur (4), ou plutôt suivant Diodore qu'il cite, une planète est un corps lumineux et divin, de même nature et formé de la même substance, que le ciel et l'Éther (5), où elle circule dans un mouvement éternel. Ce ciel lui-même étoit formé du feu artiste intelligent, que les Stoïciens admettoient pour première cause, ou dans lequel ils plaçoient l'énergie de l'ame universelle (6).

(1) Cicer. de Nat. Deor. l. 2, c. 21.
(2) Batteux, caus. prem. t. 2, p. 116.
(3) Uran. Petav. Ach. Tat. c. 23.
(4) Ibid. c. 10.
(5) Ibid. c. 11.
(6) Cic. de Nat. Deor. l. 2, c. 22, l. 1, c. 14.

Les Stoïciens, dit Achilles Tatius (1), prétendent prouver que les astres sont animés, par cela même qu'ils sont composés de la substance du feu Éther. Chrysippe, dans son Livre de la Providence et des Dieux, Aristote, dans son Livre sur le Ciel, et Platon, continue toujours Achilles Tatius, soutenoient la même opinion. C'est-là sans doute aussi l'origine des huit Dieux de Xénocrate, qui en plaçoit cinq dans les cinq planètes, deux dans le soleil et dans la lune, et un huitième dans la totalité du ciel (2), qui comprend toutes les fixes, dans lesquelles circule la substance éthérée et intelligente, qui compose la masse du ciel.

On sent bien, que si on décompose ce dernier dans toutes ses parties, soit en constellations, soit en étoiles, on verra éclore de son sein une foule de Divinités. Chaque astre deviendra un Dieu, ou un être animé et intelligent, qui partagera la divinité ou la nature de la cause universelle, qui agit dans les cieux. Héraclide de Pont, sorti de l'école de Platon (3), professoit la même doctrine sur la divinité des planètes, sur celle du ciel et de la terre, ou d'Uranus et de Ghê, père et mère de tous les Dieux. En faire des Dieux, c'étoit nécessairement y placer des substances animées et intelligentes, sources de la vie et de l'intelligence des autres êtres, puisque la cause ou la divinité doit avoir éminemment en elle ce que l'effet n'a que dans un degré fort inférieur, ce qu'il n'a que par elle, et qu'il ne tire que d'elle.

Théophraste donnoit la divinité au ciel par cela même, qu'il y reconnoissoit un principe de vie éternelle (4), et qu'il le supposoit animé. Simplicius, d'après la doctrine d'Aristote qu'il commente, ne veut pas qu'on voie dans les astres des corps inanimés, mais il soutient, qu'ils ont la vie et l'intelligence en partage, et qu'ils agissent en conséquence. Il les croit éternels dans le sens le plus étendu (5), n'ayant jamais été faits et ne devant jamais être détruits, exempts de changement et d'altération, impassibles et affranchis de toutes les affections malheureuses, qu'on éprouve ici-bas; c'est-à-dire, qu'il leur donne tous les caractères de la Divinité (6). Il prétend, que tous les corps célestes ont le mouvement par eux-mêmes, comme tous les animaux; qu'ils sont effectivement des êtres animés et divins, dont l'activité éternelle ne peut être arrêtée par rien; ce qui convient à des Dieux. Aussi Aristote prétendoit-il, que chaque astre (7) avoit une intelligence immortelle, qui présidoit à sa marche, et voyageoit avec lui durant toute sa révolution. Ce n'étoit, comme nous l'avons déjà remarqué, qu'une conséquence du principe de ce philosophe (8), qui pensoit que le ciel et les astres étoient animés; qu'ils renfermoient dans leur propre vie le principe de leur mouvement et de leur activité; et qu'ils n'étoient pas simplement des corps bien ordonnés, dénués d'ailleurs de vie et d'intelligence. Ce sont des ames, dit Simplicius (9) toujours d'après la doctrine de son maître, qui impriment le mouvement aux sphères, dans lesquelles se meuvent les fixes et les planètes. Le ciel, le plus divin et le plus élevé de tous les corps qui composent l'assemblage, que nous appelons *Monde*, s'embrasse lui-même de ses contours; il se cherche lui-même, ainsi que l'ame et l'intelligence (10) qui le meuvent. C'est là le but qu'il veut atteindre par cette rotation éternelle sur lui-même, qui est l'espèce de mouvement le plus parfait, celui qui a le plus

(1) Achill. Tat. c. 13.
(2) Cicer. de Nat. Deor. l. 1, c. 13.
(3) Cicer. Ibid.
(4) Procl in Tim. p. 177.
(5) Simpl. in Arist. de Cæl. l. 3, p. 137.
(6) Ibid. l. 2, p. 90.
(7) Arist. Metaphys. l. 12, c. 7 et 8.
(8) Plut. de Placit. Philos. l. 2, c. 3.
(9) Simpl. de Cæl. p. 18, id. l. 2, p. 92.
(10) Ibid. p. 15.

d'énergie, et qui renferme en soi plus de bien. Ce mouvement circulaire lui est imprimé par l'ame (1), le ciel étant un être vivant et animé.

Macrobe (2) parlant de cette rotation, ou de ce retour du monde sur lui-même, l'attribue aussi (3) au désir qui l'attache à la poursuite de l'ame, laquelle se distribue dans toutes ses parties; mais dont la portion la plus pure compose les ames intelligentes, que Cicéron dit (4) animer les corps sphériques et lumineux, que nous appelons des astres, ou des étoiles et des planètes, qui achèvent leurs différentes révolutions avec une célérité admirable.

Cette doctrine de Cicéron est absolument la même, que celle de Timée ou de Platon. Celui-ci dissémine les ames humaines dans les astres, et les met sous la conduite de ces intelligences premières, qu'il appelle des Dieux, auxquels il confie le soin d'organiser les animaux qui vivent dans l'air, dans l'eau, et sur la terre, et sur-tout l'homme, roi des autres animaux.

Aussi Proclus, commentateur de Platon (5), assure-t-il que ce philosophe regardoit le soleil, la lune, et les cinq autres planètes, comme autant de corps animés et intelligens, puisqu'il y avoit préposé des ames et des intelligences. Il y auroit une étrange inconséquence, suivant Plotin (6), à donner à l'ame humaine l'immortalité et la participation à la nature céleste et divine, et à refuser cette même vie immortelle au ciel et aux étoiles, dont la substance est infiniment plus pure; d'autant plus que, tout ce que nous voyons placé dans cette région offre le spectacle le plus orné et le plus beau, qui soit dans la Nature. Le même Plotin (7) suppose, que le ciel, et tout l'intervalle qui sépare la terre du ciel, est rempli d'êtres animés et immortels. Il ne conçoit pas, comment on pourroit ne pas regarder comme autant de Dieux les étoiles, tant celles qui brillent dans les sphères inférieures, que celles qui ont leur siége plus haut dans le ciel des fixes, dans cette région élevée, où tout marche dans un ordre si constant et si régulier, et avec une harmonie aussi admirable. Il place, conformément aux principes de Platon, (8), une ame, une intelligence, et la Divinité dans la masse immense de la terre, qui, sans cette supposition, n'eût pas été appelée par Platon la première et la plus ancienne des Divinités. D'ailleurs, ajoute Plotin, si nous regardons chaque astre comme un animal vivant, qui empêche que la terre, qui fait partie de l'Univers ainsi animé, ne soit elle-même un animal vivant, comme tous les autres grands corps, dont l'assemblage compose celui du monde? Il n'est ni absurde, ni impossible, que l'ame de la terre ait aussi la faculté de voir : car il faut bien faire attention, que cette ame n'est pas celle d'un vil animal (9), qui n'a qu'une existence passagère, mais qu'elle est intelligente, et qu'elle est une véritable Divinité. Cette opinion de Plotin (10) rentre dans celle des Stoïciens qui, suivant Cicéron (11), plaçoient les différentes Divinités dans les différentes parties de la nature, où se répandoient l'ame et l'intelligence universelle. Par exemple, ils plaçoient Cérès, dans l'ame de la terre (*d*); Neptune, dans celle des eaux; Jupiter, dans celle de l'Ether, etc. Plotin, dit Marsilius Ficin (12) son commentateur, étoit persuadé que la terre étoit pleine d'animaux immortels, ainsi que tout l'espace, qui est entre la terre et les cieux, et sur-tout le ciel lui-même.

Dans la théologie d'Orphée, on admet des

(1) Ibid. p. 18.
(2) Macrob. Som. Scip. l. 1, c. 17.
(3) Macrob. ibid. c. 14.
(4) Cicer. Som. Scip. c. 3.
(5) Procl. in Tim. Plat. l. 4, p. 257.
(6) Plotin Ennead. 2, l. 9, c. 5.
(7) Plotin Ennead. 2, l. 9, c. 8.
(8) Plotin Ennead. 4, l. 4, c. 22.
(9) Plotin Ennead. 4, l. 4, c. 26.
(10) August. de Civit. Dei, l. 7, c. 23.
(11) Cic. de Nat. Deor. l. 1, c. 15, l. 2. c. 25, 26.
(12) Marsil. Fic. Comment. in Ennead. 2, l. 9, c. 8.

des génies terrestres, des génies qui habitent l'air, d'autres l'Éther, tous de nature immortelle. Dans les sphères célestes il existe pareillement des animaux immortels et divins; ce sont les astres. Dans les sphères planétaires, certains auteurs placent des génies (1) soumis aux planètes, et qui leurs sont subordonnés, comme les petites étoiles du firmament le sont aux grandes. Marsilius Ficin cite l'autorité de Théophraste, qui refuse le titre de Philosophe à tout homme, qui nie que les astres soient des êtres vivans et animés. Quant à leur intelligence, elle est, dit-il, prouvée par la marche régulière et par l'ordre admirable qu'ils suivent constamment. Je renvoie à ce commentateur lui-même (2) tous ceux qui seront jaloux de connoître à fond les principes philosophiques de Plotin sur l'ame et sur l'intelligence universelle du monde, sur les ames et sur les intelligences particulières du soleil, de la lune, des planètes, des astres, ainsi que sur celles qui étoient censées répandues dans tous les élémens.

On reconnoîtra par la récapitulation des différens passages et des autorités diverses, qu'il a empruntées des diverses sectes de Philosophes, et sur-tout des Platoniciens, la vérité de ce que dit Saint Augustin (3) aux adversaires de sa religion. Les ouvrages, dit-il, de vos Philosophes supposent que le soleil et tous les autres astres sont des êtres vivans, animés, parfaitement heureux, et immortels, comme leurs corps célestes et divins. Augustin ne devoit pas ignorer que cette opinion ne leur étoit pas particulière, et qu'elle fût souvent adoptée par les Chrétiens eux-mêmes. Origène a la même opinion que les Philosophes anciens sur les astres considérés, comme autant d'êtres vivans et animés (4). Augustin lui-même n'admet-il pas des intelligences dans les astres, quand il nous dit, que chaque chose visible en ce monde a une puissance angélique qui lui est préposée, et cela d'après les témoignages de l'écriture les plus formels et les plus répétés? (5).

Le moine Cosmas reprochoit, quoiqu'à tort, aux Chaldéens de ne pas savoir que chaque étoile étoit conduite par un Ange; ce qui prouve qu'il le croyoit lui-même. L'auteur d'un ouvrage chrétien, intitulé l'*Octateuque*, qui fut fait sous l'empereur Justin, dit que les astres se meuvent par l'effet de l'impulsion que leur donnent les Anges placés sur le firmament (6). Tatien prétend qu'un même esprit de vie, ou une même ame anime les astres, les Anges et les hommes (7). Suivant Platon, c'étoit la partie la plus pure de cette ame universelle, qui résidoit dans les astres. En général, tous les anciens croyoient que les intelligences, qui animent les astres, sont beaucoup plus parfaites que celles qui animent les corps terrestres (8). Philon les appelle des esprits très-purs, parfaitement justes et saints, exempts de tout mélange et de toute contagion; enfin, il les représente comme étant d'une nature aussi pure, que celle que les Chrétiens attribuent aux intelligences célestes, connues sous le nom d'*Anges*. C'est une chose reconnue de tous les Philosophes, dit le même Philon (9), que les étoiles, tant fixes qu'errantes, sont animées et intelligentes. Il place aussi dans la partie la plus voisine de l'Éther des intelli-

(1) Mars. Ficin. Ennead. 2, l. 1, c. 2, l. 3, c. 2, l. 9. c. 8. Ennead. 3, l. 1, c. 6, l. 2, c. 2, c. 18. Ennead. 4, l. 3, c. 13, c. 23.

(2) Marsil, Fic. comment. Ennead. 2, l. 1, c. 1, 2, 3, 4, 5, 6; l. 2, c. 1, 2, 3; l. 3, c. 2, c. 6, c. 13, c. 9; l. 9, c. 7; l. 2, c. 4, c. 11, c. 12, c. 14, c. 15. Ennead. 3, l. 2, c. 3, c. 8; l. 4, c. 2. Ennead. 4, l. 4, c. 10; l. 4, c. 31, 32. Ennead. 5, l. 1, c. 2.

(3) Augus. Civ. Dei, l. 20, c, 29, idem. l. 7, c. 3; l. 13, 17.

(4) Photius cod. 3.

(5) August. de Div. quæst. 83, t. 6, p. 69.

(6) Photius cod. 36.

(7) Tatien. Cont. Gent. p. 151.

(8) Huetius Origen. p. 129.

(9) Philon de Plantat. Noë, p. 168.

gences très-pures, que les Grecs, dit-il, désignent sous les noms de *Génies* et de *Héros*, et que Moïse, avec plus de raison, appelle des *Anges* ou des *Messagers* de la Divinité, des intermédiaires entre elle et l'homme (1). Il est nécessaire que le monde, ajoute ailleurs Philon, ait des êtres animés (2) dans toutes ses parties, puisque ses parties primaires et élémentaires ont chacune les animaux qui leur conviennent, et qui sont analogues à leur élément. Les astres sont les animaux, qui vivent dans le ciel; car ce sont autant d'ames pures et divines, qui se meuvent circulairement, parce que cet espèce de mouvement est celui qui a le plus d'analogie (3) avec l'intelligence. Or, l'intelligence de chacun d'eux est d'une extrême pureté.

La création des Anges, suivant saint Augustin, est comprise dans celle que Dieu fit du ciel et de la lumière (4); ce qui ne s'écarte point de l'opinion qui place les Anges dans la substance lumineuse qui compose le ciel et les astres, supposés remplis d'intelligences. Les Manichéens, dit Beausobre, pensoient que le soleil, la lune (5), le ciel et tous les astres étoient animés. Les Chaldéens (6) ne doutoient pas, que les étoiles ne fussent des intelligences revêtues de corps de feu qui leur servent de véhicule. C'est l'opinion des Orientaux sur les Anges, qu'ils regardent comme des esprits ignés, opinion qui passa chez les Chrétiens, et qui étoit établie long-temps auparavant chez les Juifs (7). Platon, continue Beausobre, les philosophes Grecs, les Hébreux, et grand nombre de docteurs Chrétiens en ont jugé de même. S. Augustin hésite, S. Jérôme doute, si Salomon n'a pas donné une ame aux astres. S. Ambroise n'en doute pas, et du temps d'Eusebe, cette opinion étoit très-commune chez les Catholiques. Parmi ceux qui sont dans l'église, dit Pamphile, il y en a qui croient que les luminaires du ciel sont des *animaux raisonnables*, etc; d'autres pensent qu'ils ne sont point animés; mais ni les uns ni les autres ne sont point hérétiques (8), parce que la doctrine ecclésiastique ne s'explique pas clairement là-dessus. Effectivement M. Huet a fait voir, que la question de savoir, si les astres sont animés, a été un problême, que l'antiquité chrétienne n'a pas décidé.

Les Manichéens alloient plus loin; ils soutenoient que tout étoit animé dans la nature, jusqu'aux pierres mêmes (9). C'étoit une suite de l'opinion, qu'ils avoient sur l'ame universelle répandue par-tout. Manichée, dans sa lettre à Menoch (10), prétend que l'ame est répandue confusément dans tous les corps, dans toutes les saveurs, et en général dans toutes les espèces d'êtres. Alexandre de Lycople soutient même, qu'ils enseignoient que tout est esprit dans la nature, ou que l'intelligence est répandue par-tout.

Ces différens dogmes des Manichéens ne sont que des conséquences du systême de Pythagore et de Platon sur l'ame du monde et sur l'intelligence universelle, opinion que l'on retrouve par-tout sous différentes formes. Les Chaldéens (11) avoient leur feu vivifiant, qui agite la matière, et qui la pénètre jusqu'au centre. Porphyre met de l'entendement par-tout; mais il le gradue depuis les astres jusqu'aux (12) plantes où il n'est qu'en semence. C'est aussi l'opinion de Tatien (13), qui différencie l'ame suivant les sujets qu'elle

(1) Idem. de Gigant, p. 221.
(2) Ibid. de Confus. Ling. p. 270.
(3) Idem. de Gig. p. 222, idem. de Somn. p. 455.
(4) August. de Civ. Dei, l. 11, c. 9.
(5) Beausob. t. 2, p. 368.
(6) Huet. Orig. l. 2, quæst. 8, Petav. de opific. l. 1, c. 12.
(7) Beausobr. t. 1, p. 323, idem. t. 2, p. 368.
(8) Pamphil. Apolog. pro Origen. p. 128.
(9) Beausob. t. 2, l. 6, c. 6, §. 14, p. 369.
(10) Manich. Ep. ad Men. apud August. Op. Imp. l. 3, p. 162.
(11) Stanleb. de Phil. Chald. p. 1123.
(12) Porph. Sent. n°. 10, p. 221.
(13) Tat. Cont. Gen. p. 159.

anime. Tatien croit tout cela fondé sur l'écriture, et les docteurs Juifs n'en doutent pas (1). Ils ont leur Sandalphon, qu'ils définissent l'esprit de la Nature, lequel demeure dans le monde Azilutique ou matériel, dont il anime et pénètre toutes les parties. L'opinion des Manichéens étoit celle de tous les philosophes anciens, à quelques nuances près (2).

Beausobre a rassemblé une foule d'autorités, tirées de la philosophie de tous les peuples, pour prouver l'universalité de l'opinion qui place une ame et une intelligence dans le ciel, dans le soleil, dans la lune, dans les planètes, et dans tous les corps célestes. Il justifie les anciens d'avoir honoré le soleil, la lune, et les astres, puisqu'ils les croyoient animés par des intelligences pures, opinion qui a été admise par les docteurs Chrétiens, dont plusieurs n'ont pas douté, que les corps célestes ne fussent animés par des intelligences très-pures et très-saintes, qui réunissent le double avantage de la lumière corporelle et visible, dont ils resplendissent, et de la lumière spirituelle et intelligible, qui éclaire leurs esprits. Ce sont des ames, suivant eux, revêtues de corps immortels et lumineux. Il est certain, ajoute Beausobre (3), que divers Pères et des plus habiles, ont cru que le soleil, et en général tous les astres sont des êtres vivans (*e*). Origène les appelle d'illustres prédicateurs, qui annoncent aux hommes les perfections de la Divinité. Clément d'Alexandrie et l'auteur des recognitions, qui portent le nom de Clément Romain (4), en ont jugé de même.

C'étoit l'opinion des anciens Egyptiens, dont Clément d'Alexandrie adopta la doctrine. En effet, ils plaçoient dans les astres les ames de leurs Divinités; c'étoit là qu'elles brilloient d'un éclat éternel, suivant Plutarque (5), qui nous a donné un précis de leur doctrine religieuse. Invoquoient-ils leur grand Dieu Osiris, dans leurs chants sacrés? ils le supposoient enveloppé de la lumière céleste, qui brille dans le soleil (6). Hercule étoit une autre dénomination (7), que l'on donnoit à l'intelligence chargée de conduire le char du soleil, et qui étoit censée voyager dans cet astre. On faisoit également voyager Mercure dans la lune.

Les Perses ont aussi leur Ange conducteur du soleil, qu'ils appellent l'*Ange Chur* (8). C'est l'Apollon des Grecs, ou le génie tutélaire du soleil, l'intelligence Divine qui y siége. C'est aussi l'Orus Egyptien, chargé de distribuer les saisons à la terre avec la lumière. Car Plutarque observe que l'intelligence, qui préside au mouvement du soleil, et que les Grecs appeloient Apollon (9), étoit la même divinité que les Egyptiens appeloient *Orus* (*f*). Le même auteur, dans un autre endroit de ses ouvrages, fait dire à un des interlocuteurs de ce dialogue, pensez-vous qu'Apollon diffère du soleil (10)? Infiniment, répond l'autre. Mais le soleil a fait oublier Apollon, et son corps visible, en frappant nos regards, a détourné notre esprit de l'objet réel vers l'objet apparent.

Il résulte de cette opinion, que le soleil n'est que le corps sensible, dont Apollon est l'intelligence. Aussi Homère croyoit-il le soleil intelligent et capable d'entendre les prières, que lui adressoient ses adorateurs, lorsqu'il met ces mots dans la bouche d'Agamemnon, au moment où celui-ci le prend à témoin d'un traité; ô soleil, qui vois et entends tout. Cette apostrophe suppose bien qu'Homère croyoit le soleil animé et intelligent; je dis plus, l'existence du

(1) Beausob. ibid, t. 2, p. 370.
(2) Beausob. t. 2, l. 9, c. 1, §. 10, p. 594, etc.
(3) Ibid. t. 2, p. 595.
(4) Recogn. Clem. l. 5—16, p. 544, coll. 2.
(5) Plut. de Iside, p. 359.
(6) Ibid. p. 372.
(7) Ibid. p. 367.
(8) Hyd. de Vet. Pers. Relig. p. 26.
(9) Plut. de Iside, p. 375.
(10) De Pythic. Orac. p. 400.

culte des astres le suppose; car, comme nous l'avons déjà observé, sans cette persuasion, point de culte. L'invocation de Sinon dans Virgile (1) est du même genre. Apollonius de Thyane demande au roi Phraote la permission d'adresser, suivant sa coutume, ses prières au soleil: le roi lui répond, « je sais » qu'il les exaucera; car il aime tous » ceux, qui s'occupent de l'étude de la sagesse (2).

Le Sabisme n'a jamais exclu les intelligences des astres, ni dirigé son culte vers des êtres purement matériels, et incapables d'entendre et d'exaucer les prières des hommes, puisqu'il admettoit une ame universelle, répandue dans les sphères, et dans toutes les parties du ciel, dont la substance divine composoit celle des astres, qui étoient pour eux autant de Divinités. Plusieurs Apologistes du culte de la Nature répondoient aux Chrétiens, qui leur reprochoient d'adorer le soleil, la lune et les astres, que ce n'étoit point aux corps visibles de ces Divinités que s'adressoit leur culte, mais aux intelligences qui y résidoient, et que l'on pouvoit considérer comme autant de portions de la Divinité unique, répandue par toute la Nature, et qui agissoit dans ses différentes parties, où elle étoit invisible (3). Ils défioient leurs adversaires de leur prouver, que le soleil, la lune, les astres et toutes les parties les plus actives et les plus apparentes de la Nature, ne fussent pas des Dieux réels, ou des causes animées et douées d'intelligence et de raison, et d'une nature supérieure à celle de l'homme (4).

Les Egyptiens donnoient aux astres, si on en croit le rabbin Mor-Isaac (5), non-seulement la vie et l'intelligence, mais encore la libre volonté dans leurs mouvemens et dans l'exercice de leur puissance, telle qu'elle convient à des Dieux. Kirker (6) détaille assez bien, comment ces Dieux, dans le système Egyptien, ou les intelligences célestes placées dans les astres, étoient censées agir sur la Nature sublunaire, et du haut du trône, sur lequel on les croyoit élevées, comment elles dirigeoient vers la terre l'activité des astres et le cône de lumière, dont la base étoit au ciel et le sommet touchoit la terre.

L'Astrologie elle-même et tout le système de la fatalité reposoit entièrement sur l'existence présupposée des astres animés et intelligens, comme l'a très-judicieusement observé Saumaise (7). Il falloit nécessairement, qu'on regardât les astres, non-seulement comme des êtres animés, mais même comme des Dieux, pour qu'ils pussent, non pas simplement prédire, mais produire même et arranger les destinées différentes des hommes, suivant des lois fixes et invariables, et donner à toute la Nature cet ordre immuable, qui résulte de la combinaison des mouvemens des divers corps célestes. Si on ne regarde pas, dit Saumaise, les planètes comme autant de Divinités, on ne peut pas leur attribuer raisonnablement l'empire que l'Astrologie leur accordoit sur toute la Nature. Or il est certain, qu'elles ont été regardées comme autant de Divinités par les premiers inventeurs de la science des astres, et qu'on avoit cru, qu'en leurs mains étoit remis le soin de régler la marche des causes, qui produisent les événemens d'ici-bas; c'est-à-dire, qu'on leur attribuoit la fonction qui appartient aux Dieux ou aux causes éternelles (8). Des êtres, qui influent sur la formation de l'homme, sur ses mœurs, sur son caractère, sur ses vertus ou ses vices, sur ses actions, et sur tous les événemens de sa vie, n'ont pu être regardés par lui, que comme des arbitres souverains de son

(1) Virgil. Æneid, l. 2, v. 154.
(2) Philos. Vit. Apollon. l. 2, c. 15.
(3) Euseb. Præp. Ev. l. 3, c. 13, p. 121.
(4) Athan. Cont. Gent. p. 28.
(5) Kirker Œdip. t. 1, p. 172.
(6) Kirk. Œdip. t. 2, p. 200.
(7) Salmas. Ann. Clim. Præf. p. 32.
(8) Salm. Ibid. p. 33.

existence et de toute sa destinée, c'est-à-dire comme des Dieux, dont la sagesse dirigeoit tout dans l'Univers. Aussi, ajoute Saumaise, tous ceux qui ont reconnu dans les astres cette puissance active et nécessitante, ne les ont jamais regardés que comme des Dieux. Il y a eu autrefois des écoles fameuses d'Astrologie, chez les Chaldéens, chez les Egyptiens et même chez les Grecs, et aucun des professeurs de cette science n'a (1) refusé son hommage à la Divinité des astres; les Sabéens avoient à cet égard la même opinion sur les astres, qu'ils regardoient comme autant d'êtres intelligens et divins.

Maimonide (2) pense, que ce qui engagea Moïse à défendre si rigoureusement la magie, c'est qu'elle conduisoit naturellement à l'idolâtrie, ou au culte des images, qui représentoient les astres, et qui recevoient l'influence ou l'inspiration de ces Divinités. Elle étoit une suite de l'opinion, dit Maimonide, que les astres sont animés par des intelligences, qui dispensent la prospérité et l'adversité. On étoit persuadé que les esprits, qui résident dans les astres, sont les arbitres de la destinée des hommes, et on cherchoit en conséquence à se les rendre favorables par un culte religieux, et par certaines cérémonies propres à cet effet.

L'Astrologie et la religion étoient unies ensemble, dit Saumaise (3) : la première n'étoit qu'une conséquence des opinions théologiques sur la Divinité des astres, et un abus des principes de la religion des anciens. Par-tout où il est question du soleil, de la lune et des cinq planètes (4), les Astrologues les qualifient de Dieux; leurs influences et les effets produits par eux, portent le caractère des Divinités anciennes, connues sous ces noms. Vénus fait les voluptueux, Mars les guerriers, etc. tant il y a d'analogie entre le caractère des planètes, et celui des intelligences divines (5), connues sous le nom des grands Dieux de l'antiquité.

Non-seulement les planètes étoient des Dieux (6), mais encore les signes du Zodiaque, et les parties des signes, auxquelles présidoient les Décans, les Dieux appelés *Munifices* et *Administri*, ou Dieux assesseurs et subordonnés, auxquels ils attribuoient un grand empire sur la Nature. Toutes les sectes d'Astrologues s'accordent à faire des planètes autant de Dieux. Aussi ont-ils appelé leur art un art céleste et divin, comme on peut le voir dans le poème astronomique de Manilius. La formule de serment, qu'ils faisoient prêter aux initiés à cette science, et que rapporte Vettius Valens (7), le prouve assez. Ils juroient par le soleil, par la lune, par les puissances qui résident dans les autres astres, par le cercle des douze signes, d'être fidèles à la loi du secret qui leur étoit confié, et de n'en jamais rien révéler à ceux, qui ignoroient les dogmes sacrés de leur science, et qu'ils traitoient de profanes. Ils finissoient par prier les Dieux ci-dessus nommés, de leur être propices, s'ils y étoient fidèles, et de les punir, s'ils se parjuroient.

Il en est de même de l'invocation faite aux sept planètes par Firmicus (8), et qui termine son premier livre. Elle suppose dans les sept planètes des Divinités ou des êtres intelligens et puissans, capables d'entendre et d'exaucer ses vœux. Aussi, dans le chapitre précédent, Firmicus avoit-il dit (9), que les planètes ont leur sens propre, une intelligence sage qui leur appartient et une prudence divine; car c'est ainsi qu'il la nomme, par une suite, dit-il,

(1) Ibid. p. 35.
(2) Maimon. More Nev. pars. 3e. p. 144.
(3) Ibid. Salm. p. 40 et 41.
(4) Ibid. p. 784.
(5) Ibid. p. 785.
(6) Ibid. p. 787.
(7) Selden de Diis Syriis. proleg. p. 35.
(8) Firm. l. 1, c. 4.
(9) Firm. l. 1, c. 3.

de l'opinion où il est, qu'elles sont remplies de l'ame divine, afin de pouvoir entretenir l'ordre des générations, qui est confié à leur garde. Il se sert de l'argument connu, qui tend à prouver que par ce qu'il y a ici bas, où tout est périssable, de l'esprit, de l'intelligence, et de la sagesse, à plus forte raison on doit en trouver dans les cieux, où tout est immortel, et marche avec tant d'ordre et d'harmonie. « Qui peut douter, ajoute-t-il, que ce ne soit par » le ministère des astres, que le feu » divin, qui compose nos ames, est » enchaîné dans nos corps? C'est de » ce feu actif, qui forme la substance » de l'ame universelle, qu'émanent les » ames particulières. Ces feux éternels » qui brillent dans les astres, dont les » globes lumineux achèvent leurs révo- » lutions avec tant de vîtesse, animés » qu'ils sont par la majesté de l'intel- » ligence divine, détachent une partie » de cette grande ame, qu'ils versent » dans les corps, et tirent de ce foyer » éternel le souffle de vie qui nous » anime. Etant donc nous-mêmes liés » aux astres par une aussi étroite affi- » nité, nous aurions tort de vouloir, » par des disputes irréligieuses, leur re- » fuser cette puissance active à laquelle » nous devons notre existence et notre » organisation entière. Car ce sont eux, » qui nous donnent jusqu'à la forme, » aux couleurs, aux mœurs et aux ha- » bitudes que nous avons ». Il repousse le reproche de ceux qui prétendent, que c'est anéantir la religion, que de voir dans les astres les arbitres souverains de toutes choses. Il soutient au contraire, que l'Astrologie rappelle l'homme aux Dieux; qu'elle leur procure un culte; qu'elle en découvre aux hommes toute la puissance et toute la majesté, puisqu'elle suppose que tout est réglé ici-bas par leurs mouvemens éternels et divins, dont l'effet est de lier l'homme aux Dieux, en lui communiquant une portion de l'ame divine universelle.

On trouve dans Sextus Empiricus (1) d'assez grands détails sur la force active et divine, connue sous le nom d'ame et d'intelligence universelle; force éternellement agissante, par laquelle tout se reproduit, et tout éprouve des changemens, et qu'il appelle Dieu.

On y retrouve aussi l'argument fameux, qui prouve l'intelligence et la sagesse des Dieux, par celle qu'on remarque ici-bas dans les hommes, et qui conduisit les anciens à placer dans l'air et dans l'Éther des animaux, comme il y en a sur la terre et dans les eaux, et à leur supposer une intelligence d'autant plus parfaite, qu'ils habitent des régions plus pures. D'où il conclut, qu'il y a des Génies et des Dieux; et que ces derniers sont les Etres animés, qui vivent dans l'Ether, animaux infiniment supérieurs à l'homme, et qui ont tout le caractère de la Divinité, puisqu'ils ne naissent ni ne meurent.

C'étoit l'ame universelle, la grande Divinité première, et à proprement parler la Divinité unique, qui déifioit toutes les parties de la matière, dont la forme et l'activité étoient constantes et éternelles, telles que la terre, les élémens et les astres, suivant les principes théologiques, que S. Augustin (2) attribue aux anciens, et à Varron en particulier. Il nous décrit même les trois principales graduations de cette grande ame, qui dans l'Ether atteint son premier degré, et qui, distribuée dans les corps célestes, en fait des Dieux.

Cette vérité une fois bien reconnue, que tous les anciens adorateurs de la Nature, que les Théologiens, les Astrologues et les Poètes, ainsi que tous les Philosophes les plus distingués, ont supposé que les astres étoient autant d'êtres animés et intelligens, ou de corps éternels, causes actives des effets d'ici-bas, qu'animoit un principe de vie, et que

(1) Sext. Emp. adv. Math. l. 8, p. 322.

(2) August. de Civit. Dei, l. 7, c. 23.

dirigeoit une intelligence, qui n'étoient qu'une émanation et une partie de la vie, et de l'intelligence universelle du monde, il s'ensuit, que nous devons retrouver dans l'ordre et dans la distribution hiérarchique de leurs intelligences éternelles et divines, connues sous les noms de Dieux, d'Anges ou de Génies, la même distribution et les mêmes divisions, suivant lesquelles nous avons vu, que les anciens partagèrent l'Univers et distribuèrent ses parties.

La fameuse division par sept et par douze, que nous avons dit appartenir aux planètes et aux signes du Zodiaque, doit se retrouver dans l'ordre hiérarchique des Anges, des Dieux, et des autres ministres ou dépositaires de la force divine, qui meut et régit le monde. Si elle s'y retrouve, c'est une preuve que les intelligences elles-mêmes, connues sous ces différens noms, sont celles qu'on imaginoit dans les astres, censés vivans, animés et intelligens, comme nous l'avons vu. Il suit de-là, que le systême des intelligences est absolument celui des astres et des autres agens de la Nature, doués de raison et d'intelligence, et que notre méthode aura encore sur ces intelligences tout le succès, qu'elle peut avoir sur les corps visibles de la Nature, mis en action dans les fictions sacrées. On verra seulement, que les religions, qui se croyoient le plus éloignées du Sabisme ou du culte des astres, n'étoient qu'une forme particulière de ce culte, laquelle avoit oublié le siége des intelligences, pour s'attacher aux intelligences mêmes. L'ignorance seule a pu conduire là les hommes, autant que les abstractions métaphysiques, dont nous parlerons bientôt. On oublie souvent les choses, et on ne retient plus que les noms; et quand les choses tiennent à une science telle que l'Astronomie, il peut se passer bien des siècles, avant qu'on retrouve les choses auxquelles les noms doivent s'appliquer. Néanmoins, quand on remonte vers une assez haute antiquité, et surtout chez les nations savantes, ou chez celles qui ont le plus communiqué avec elles, on en retrouve toujours des traces, principalement en Orient.

Les livres théologiques des Perses, nomment sept Génies, ou Anges d'un premier ordre (*g*), qu'ils appellent les sept Amschaspands, qui forment le cortège d'Ormusd, ou du dieu Bon, source de toute lumière (1). L'Apocalypse de Jean (2) parle aussi des sept Anges, qui sans cesse sont devant le trône de Dieu; et l'auteur les désigne par sept astres, tels que les sept astres mobiles, que nous appelons planètes, dans lesquels se répand la lumière universelle, dont le soleil est le foyer. Les Juifs avoient aussi leur sept Archanges, ou Anges du premier ordre, qui étoient toujours présens devant le seigneur (3), comme le dit Raphaël un d'entr'eux. Il y a bien de l'apparence (4), dit Beausobre (*h*), que ce nombre a été fixé sur celui des sept planètes, comme les douze Anges principaux des Chaldéens, des Perses et des Manichéens, ont été imaginés à cause des douze signes du Zodiaque et des douze mois auxquels ils président. Effectivement dans la Cabale des Juifs, chacun de ces sept Archanges préside à une planète. Le père Kirker nous en a conservé les noms et la distribution, qui en a été faite dans le systême planétaire (*i*). Ce sont ces sept grandes puissances qu'Avenar nous dit avoir été préposées par Dieu au gouvernement du monde, ou les sept Anges chargés de la conduite des sept planètes. Ils répondent aux sept chefs *Ousiarques* qui, suivant Trismégiste (5), président aux sept sphères. Les Arabes et les Mahométans les ont conservés; il n'y a de différence que dans les noms. Les Coptes ou Égyptiens modernes les ont aussi

(1) Zend. Avest. t. 1, part. 2, p. 79, n. 2, p. 23—155, t. 2, p. 152.
(2) Apocalyp. c. 1, v. 20.

(3) Tobie 12, v. 15.
(4) Beaus. t. 2, l. 9, c. 2, p. 624.
(5) Trismeg. in Asclepio.

Chez les Perses, chaque Planète est présidée par une intelligence et surveillée par un Génie placé dans une étoile fixe. L'astre Taschter surveille la planète *Tir* ou Mercure. Le Tir ressemble beaucoup à l'Ange Tiriel (1), que les Cabalistes appellent l'intelligence de Mercure. Haftorang est chargé de la planète Behram ou de Mars; Venant de la planète Anhouma, ou de Jupiter. L'astre Satevis est chargé de la planète Anahid, ou de Vénus. *Mesch*, qui est au milieu du ciel, est chargé de la planète Kevan, ou de Saturne. Les noms de ces astres sont aujourd'hui des noms d'Anges chez les Persans modernes (1). Haftorang est un Ange, qui prend son nom des étoiles de l'Ourse. Venant fait les fonctions de Pluton. M. Hyde confond leur Taschter avec l'Ange Michel (2). Il est certain au moins que Michel présidoit à la planète Mercure, suivant les Cabalistes, comme Taschter présidoit à la même planète, suivant la cosmogonie des Perses. Mais il peut y avoir eu, à cet égard, diversité d'attribution entre les Anges et les planètes. Néanmoins on ne peut méconnoître les rapports généraux établis entre les Anges des planètes et les fixes ou les constellations, dans les différens attributs donnés aux sept grands Anges: car il n'en est aucun qui n'ait son origine dans nos constellations.

L'Ange ou plutôt l'Archange, qui dans la théologie des Chrétiens ou des Juifs foule aux pieds le dragon (3), ou le diable peint sous cette forme; enfin le fameux St.-Michel Archange étoit peint avec une tête de Lion, comme l'Hercule céleste est vêtu de la peau de cet animal, et foule le fameux dragon du pôle, Python, qu'il tient écrasé sous ses pieds. La singularité des rapports augmente, quand on fait attention à la position de l'Hercule céleste, qui monte au ciel avec le signe de la Balance, à l'époque même où nous fêtons Saint-Michel, à la fin de septembre, et quand l'on se rappelle, que Saint-Michel fut représenté tenant une balance à la main (*k*), tel qu'il apparut au curé de Siponte (4). Il portoit aussi les attributs d'un guerrier, qu'il empruntoit du signe suivant, auquel Hercule répond en grande partie, et qui étoit le domicile de Mars. Il devint l'Ange belliqueux des Catholiques, leur héros de diamant. L'Hercule grec dont il prit les attributs, qui défit le dragon des Hespérides, celui qui avoit son siége près de l'arbre fameux par ses pommes fatales, est placé sur les limites équinoxiales, qui fixent le passage des ames aux enfers. Or on se rappelle la dispute de Saint-Michel pour le corps de Moïse (5), que lui disputoit le diable. C'est lui, qui comme Minos, pèse les ames.

Après l'Archange à tête de lion vient Uriel, Archange à tête de bœuf; puis Raphaël à tête humaine et à corps de serpent, espèce de monstre amphibie; et Gabriel à figure d'aigle (6). Ces quatre formes, lion, bœuf, homme et aigle, sont celles de quatre constellations, qui ont fourni les quatre animaux de l'Apocalypse, et ceux des quatre Evangélistes. Quant aux trois autres Archanges, l'un à tête d'ourse, nommé Tautabaoth, l'autre à tête de chien, comme Mercure, et nommé Erataoth, enfin le dernier à tête d'âne et appelé du nom grec, *Onos*, *Onoel*, on ne peut pas douter qu'ils n'aient également pris leurs attributs des animaux célestes, puisqu'on sait que le chien, l'ourse et les ânes sont au nombre des constellations. L'âne fait partie du Cancer; le chien est au midi et l'Ourse au nord du même signe. Nous avons déja vu cette dernière constellation donner son nom à l'ange Haftorang, un des sept grands Anges chez les Perses. Si une de nos constellations a donné son nom et sa figure à un grand Ange, pourquoi les autres

(1) Zend-Avest. t. 3, p. 356.
(2) Hyde de Vet. Pers. Relig. p. 181.
(3) Origen. Contr. Cels. l. 6, p. 304.
(4) Beaus. t. 2, p. 625.
(5) Epist. S. Jud. v. 9.
(6) Origen. Contr. Cels. l. 6, p. 304.

Constellations,

constellations, n'auroient-elles pas fourni les noms et les attributs d'autres Anges, sur-tout quand on réfléchit, qu'il n'est aucune de leurs formes, qui n'ait son type dans les constellations. Car l'homme, le dragon, le bœuf, le lion, l'aigle, le chien, l'ourse et l'âne sont autant d'animaux célestes, sous lesquels sont rangés divers groupes d'étoiles (*n*); et nous avons vu que chez les Perses (1) chaque planète étoit mise sous la surveillance d'une étoile fixe, ou d'une constellation. Ainsi l'astre Sirius, suivant la doctrine des Mages, avoit été établi surveillant des cieux (2).

Dès qu'une fois les étoiles eurent été regardées comme autant d'intelligences, soit dieux, soit Anges, les formes Astrologiques, qui servoient à les grouper, furent appliquées aux intelligences et devinrent comme les corps visibles qu'elles prenoient pour se montrer aux hommes. Ainsi Mercure, chien, Bacchus, bœuf et lion successivement, Jupiter, serpent, ou belier, ou cygne, ou aigle ravissant Ganymede, Callisto devenue ourse, Bacchus, âne, sont des métamorphoses qui partent du même principe, qui enfanta chez les Juifs et chez les Chaldéens des Anges à tête de lion, de bœuf, d'aigle, d'ourse, d'âne et de chien. Les formes des Anges, comme celles des dieux, furent empruntées des constellations où ces intelligences étoient censées avoir établi leur siége dans le monde. On ne sauroit, sans cette clef, expliquer toutes ces monstruosités qu'on trouve à chaque pas dans les figures des Anges et des dieux : avec elle toute la monstruosité s'évanouit.

On doit en dire autant des sept intelligences, que les Gnostiques plaçoient dans leurs sept cieux, et parmi lesquelles on trouve des Génies à tête de porc (3) et à tête d'âne, tel que leur *Sabahot*, qui gouvernoit le septième ciel; d'autres à corps de serpent, tel que celui qui, comme le Zodiaque, enveloppe tous les autres cieux. Jao étoit le chef du premier ciel; Sacla, chef du second, présidoit comme Venus à la débauche. Seth habitoit le troisième ciel. Dadès le quatrième, Adoneus ou Eloa le cinquième, Jadalbaoth ou Elilée le sixième, et Sabahoth le septième. La secte des Ophites emprunta aussi du ciel Astrologique les formes de sa divinité à figure de serpent (4), qui engendra sept enfans, les quels se métamorphosèrent en sept cieux. Ce sont ces sept fils de Jadalbaoth, qu'on nomme indistinctement dieux ou Anges, qui, comme les dieux secondaires, que Pluton et Timée placent dans les astres avec les ames humaines, ont été chargés de former l'homme, suivant la doctrine des Ophites. On trouve dans les Abraxas, monumens religieux du culte des Gnostiques, de ces Génies serpenti-formes à tête de lion environnée de rayons, figures composées des attributs du Lion, domicile du soleil et de la queue de l'Hydre, placée dessous (5). Le Raphaël des Cabalistes, qui en font l'Ange du soleil, semble être le génie du Verseau opposé au domicile de cet astre, et dans lequel les Grecs plaçoient Cecrops biforme, comme Raphaël. Cependant Raphaël pourroit bien aussi être le Serpentaire, l'Esculape céleste, peint avec les attributs du serpent, et qui, comme Appollon son père, fut lié au soleil en qualité de génie. Cette conjecture acquiert un nouveau degré de vraisemblance, quand on considère, que dans une église de Palerme, où sont écrits les noms des sept grands Anges avec une épithète caracteristique, Raphaël a le titre de médecin (6), que les Grecs donnoient à Esculape. Michel a le titre de vainqueur, que les Grecs donnoient à leur Hercule (7). Gabriel y prend le titre de messager et Uriel de

(1) Zend-Avest. t. 2, p. 356.
(2) Plut. de Iside, p. 370.
(3) Epiphan. adv. Hæres. c. 26.
(4) Epiph. ibid. c. 37.

(5) Salmas. Ann. Climat.
(6) Beausob. t. 2, p. 623, l. 9, c. 2.
(7) Basnag. hist. des Juifs, t. 2, c. 20, sect. 16, p. 537.

bon camarade. Gabriel peint sous la forme de l'aigle, oiseau de Jupiter, fut chargé des messages de la divinité. Il devoit être naturellement plus agile que les autres. Les Cabalistes en f[illegible] l'Ange de la lune, et on lui donnoit six cents aîles (1). Les Arabes lui attribuoient la même fonction, que les Egyptiens, et les Phéniciens attribuoient à Mercure, secrétaire de Chrone et d'Osiris. Ils le nommoient (2) al-Nâmus al-Acher, le très-grand secrétaire, et les Juifs, Saphra-Rabba, le grand scribe (3). On en faisoit aussi le gardien de la nuit, nom que les Bretons donnoient à Saturne, suivant Plutarque (4). Peut-être est-ce là ce qui le fit attacher par les Cabalistes au service de la lune, comme les Egyptiens y attachoient Mercure (5). Gabriel étoit un des Anges qui se tenoient perpétuellement près du trône de dieu; c'étoit l'Ange des révélations (6). C'est lui qui vint révéler à Elisabeth, qu'elle seroit mère du précurseur du dieu de lumière, et il lui dit, qu'il est un de ces Anges qui se tiennent toujours près de dieu (7).

Uriel, qui porte l'épithète de plein de feu, et qu'on représentoit avec une tête de bœuf, me paroît être ou Aldébaran, ou Orion, appelé quelquefois Urion, constellation très-brillante placée près du Taureau céleste, dont il tient en main la peau. On pourra pareillement rapporter les autres Archanges aux constellations, dont ils portent les attributs, telles que l'Ourse, le Chien et l'Ane. Ce dernier Archange, par sa forme, a pu donner lieu de débiter, ce qu'ont dit quelques auteurs (8), que dans le sanctuaire du temple des Juifs on avoit trouvé une tête d'âne (9). Cet animal céleste étoit consacré à Bacchus, et il avoit, dit-on, servi aux Juifs à découvrir des sources d'eau dans le désert, comme le Bélier céleste avoit servi au même usage à Bacchus (10), qui lui avoit consacré un temple, par le même esprit de reconnoissance, qui avoit guidé les Juifs dans la consécration de l'effigie de cet animal. Le culte de Bacchus étoit particulier aux Arabes, peuples voisins de la Judée, et dont les mœurs et les usages avoient beaucoup d'analogie avec ceux des Juifs. Il n'est pas étonnant, qu'il n'y en eût aussi beaucoup entre leurs symboles religieux, et c'est peut-être cette ressemblance, qui a fait croire à quelques auteurs, que les Juifs adoroient Bacchus (11). Ce Sabahoth à tête d'âne, qu'imaginèrent les Gnostiques, fut peut-être aussi confondu avec le Bacchus Sabazius des Grecs, qui empruntèrent ce Dieu des Orientaux.

Ces figures d'animaux données aux Anges ou aux intelligences, qui surveilloient les planètes, sont entièrement dans le génie des Caldéens et des Perses. Taschter, qui, dans la Cosmogonie des Perses, à la surveillance de la planète *Tir*, prenoit trois corps, comme Geryon (*n*), sçavoir, celui d'un jeune homme, celui d'un taureau et celui d'un cheval (12). Il s'unissoit à chacun de ces corps pendant dix jours, ou en changeoit à chaque Décan, puisque le Décan a sous son inspection dix degrés. Il donnoit la pluie (13) pendant trente jours et trente nuits, dix jours sous chacun de ses trois corps. Il enlevoit aussi l'eau (*n*) par le secours de l'âne à trois pieds. On l'invoque trois fois avec le soleil (14), à cause de ses trois corps, avec les trois autres astres surveillans, sçavoir, Satevis, Venant et Haftorang, dont nous avons parlé plus haut. Ce dernier paroît à Hyde être l'Ourse

(1) Hyde de Vet. Pers. Rel. p. 269.
(2) Hyde de Vet. Pers. Rel. c. 20, p. 262, 263.
(3) Hyde, ibid. p. 263.
(4) Plut. de facie in orbe lunæ. p. 941.
(5) Plut. de Iside, p. 367.
(6) Ibid. Hyde, p. 263.
(7) S. Luc, c. 1, v. 19.
(8) Tacit. Hist. l. 5, c. 3, 4.
(9) Tertullien Apologetic.
(10) Hygin. l. 2, Germanic. c. 10.
(11) Tacit. Hist. l. 5. c. 1.
(12) Zend-Avest. t. 1, part. 2, p. 319., t. 2, p. 190—192—359.
(13) Ibid. p. 359.
(14) Zend-Avest. t. 2, p. 10—186—187.

(1) qui, comme Haftorang, garde le nord. Ce sont ces quatre étoiles qu'Ormusd, suivant la Cosmogonie des Perses, a placées aux quatre coins du ciel (2), pour veiller sur les autres étoiles fixes, et qu'il a établies comme sentinelles aux quatre points cardinaux du monde. Taschter garde l'est ; Satevis, l'ouest ; Venant, le midi, et Haftorang, le nord. Elles ont aussi, comme nous l'avons dit, la surveillance des quatre planètes, Mercure, Vénus, Jupiter et Mars.

Les Hébreux avoient également des Anges, qui gardoient les quatre coins du monde, comme on le voit dans l'Apocalypse (3), ouvrage composé des lambeaux d'Ezéchiel et de Daniel.

La surveillance des quatre parties du monde, attribuée à des intelligences célestes, est une suite de celle que l'Astrologie avoit assignée aux planètes sur les quatre coins du monde. Jupiter avoit le septentrion, Venus le midi, Saturne l'orient, et Mars l'occident (4). Excepté Saturne, qui remplace ici Mercure, ce sont les mêmes planètes, que celles que président Taschter, Satévis, Venant et Haftorang chez les Perses, et qui sont les quatre sentinelles des quatre coins du monde. Les Astrologues attribuoient aussi aux planètes placées en sentinelle aux quatre coins de l'horizon la surveillance des vents, qui souffloient de ces différentes parties du monde; fonction qu'ont les quatre Anges de l'Apocalypse (5). Ainsi on a mis les Anges ou les intelligences des planètes au lieu où l'Astrologie mettoit les planètes elles-mêmes. La distribution est la même et on voit aisément que le systême Astrologique a dirigé le systême religieux et toute la distribution des Anges dans le monde. Aux mots planète, signe et étoile, substituez Ange, et vous avez l'origine des Anges et de leurs fonctions dans l'ordre du monde.

Les Astrologues (6) avoient divisé l'univers en climats et en régions, soumises à l'action d'une planète ou d'un signe. On les a métamorphosées en autant d'Anges, chargés du soin de telle partie du monde ou de tel ou tel empire (7), en substituant toujours l'Ange ou l'intelligence de la planète à la planète elle-même (8). Ainsi les livres sacrés des Juifs admettent un Ange tutélaire de la Perse (9), un Ange tutélaire des Juifs etc. On distribua aussi aux cinq planètes les cinq Zônes, qui composoient le département de chacune d'elles. Sâturne présidoit à la zône glaciale (10). La première zône tempérée étoit sous l'inspection de Jupiter; la zône torride sous celle de Mars; la seconde zône tempérée appartenoit à Venus et la zône glaciale du pôle austral à Mercure. On put en faire autant de Génies ou d'Anges tutélaires des zônes. Il en fut de même des douze intelligences des douze signes du zodiaque, qui se changèrent chez les Égyptiens, chez les Grecs et les Romains en douze grands dieux, dont Manilius (11) nous a donné les noms avec ceux des douze signes qui leur correspondent. J'en dis autant de nos douze Apôtres, ou Génies, qui forment le cortège de l'intelligence divine, qui brille dans le soleil, dans cet astre que Platon appelle le fils unique de dieu, seul semblable à son père.

Les Manichéens, dans un de leurs cantiques, louoient le dieu suprême, qu'ils représentoient comme un très-grand roi (12), portant un sceptre éternel, ayant la face toute rayonnante, et le front ceint d'un diadême de fleurs. Ils lui donnoient, comme à Janus, souvent quatre faces, et le peignoient en-

(1) Hyde, p. 181.
(2) Zend-Avest. t. 2, p. 349.
(3) Apocalyp. c. 7, v. 1.
(4) Tetrabibl. Ptolom. l. 1, c. 19, l. 9, c. 3.
(5) Apocal. c. 7, v. 1.
(6) Euseb. Præp. Ev. l. 6, c. 10, p. 278.
(7) Manilius Astron. l. 4, v. 740—803.
(8) Haly de Judic. Astr. pars. 8e. c. 33.
(9) Hyde Vet. Pers. Relig. c. 20, p. 273.
(10) Eratost. Uranalog. Petav. t. 3, c. 2, p. 144.
(11) Manil. Astron. l. 2, v. 439.
(12) Beausobr. t. 2, l. 9, c. 2, §. 3, p. 617.

vironné de douze puissances, ou de vertus du premier ordre, formant des concerts, couvertes de fleurs qu'elles jetoient sans cesse au visage du père. Saint Augustin dit, que les Manichéens parlèrent de ces puissances, comme de douze divinités (1). Au-dessous d'elles étoient une multitude d'habitans du ciel, des escadrons de dieux, des cohortes d'Anges. Ces douze puissances ne sont autre chose, que les douze intelligences qui forment le cortège du dieu-Lumière, peint avec quatre visages, à cause des quatre âges que l'on donnoit au soleil, relativement aux quatre saisons. Car chaque figure du zodiaque, suivant Avenar, étoit présidée par un Ange, qui exerçoit son empire sur toutes les choses soumises à la puissance du signe.

Hyde (2) nous donne les noms des douze grands gardiens du monde, et ces noms sont ceux des douze signes du zodiaque. Hamel ou Ariès préside aux cieux. C'est le premier signe, le siége de Minerve et la constellation qui fournissoit les attributs d'Ammon, et le signe consacré à l'élément du feu. Joch, le Taureau consacré à l'élément de la terre, présidoit à la terre. Joza ou Giauza qui répond aux Gemeaux, et que je crois Orion placé au-dessous, présidoit aux eaux. Sartan et Azaël, qui répondent au Cancer et au Lion, empêchent les mauvais génies de nuire aux créatures. la Vierge Sumbalah, placée sur l'hydre, présidoit aux bêtes féroces, Daloo ou le Verseau aux poissons. Caïis, le Sagittaire, aux hommes et aux femmes; Joder, ou Giedy le Capricorne, signe où commençoit l'année, présidoit au temps, comme Saturne qui y a son domicile, et au soleil, à la lune et aux étoiles, qui mesurent le temps. En voilà assez pour avoir une idée du génie, qui traça la distribution des différentes fonctions attribuées aux intelligences, qui étoient censées résider dans chacun des douze signes du zodiaque.

Le Boundesh ou la Cosmogonie des Perses, après avoir fait l'énumération des douze signes, et des constellations, qui partagent le ciel, ajoute que tous les astres ont été donnés dès le commencement, pour préserver les créatures des attaques de l'ennemi de leur bonheur. Il ajoute, que ces grandes étoiles en ont des milliers de petites, qui leur sont subordonnées, et qui sont prêtes à marcher au combat sous leurs drapeaux. Voilà bien cette milice céleste, ces escadrons de dieux, et ces légions d'Anges, dont nous parloient tout-à-l'heure les Manichéens et qu'ils rangeoient sous la bannière des douze grandes puissances.

Tout ce qui étoit soumis à l'influence des astres, dans le systême Astrologique, fut mis sous l'inspection et sous l'administration de leurs intelligences; et comme il n'y avoit pas une plante ici-bas, qui n'eût son étoile dans le ciel, qui la protégeât et qui lui dit de croître, il n'y eut aucun être ici-bas dans l'ordre physique et dans l'ordre moral, qui n'eût en haut son Ange gardien (3). Les Chrétiens ont cru qu'il y a des Anges, qui ont soin des animaux, et des plantes, et qui président sur leur naissance et sur leur accroissement. « Je dirai hardiment, c'est Origènes (4) qui parle, » qu'il y a des vertus célestes, qui ont » le gouvernement de ce monde; l'une » a celui de la terre; une autre a celui » des plantes (*n*); telle autre celui des » fleuves et des fontaines; une autre celui » des pluies; telle autre celui des vents. » Nous avons vu les Grecs placer dans Orion, dans les Hyades et dans la Chèvre céleste ces vertus ou puissances, qui gouvernent le monde, et qui président au vent et à la pluie. C'est évidemment la même idée physique spiritualisée et rendue sous une forme particulière au systême des astres intelligens, ou aux intelligences abstraites, qu'on en tira dans la suite.

Ce sont ces intelligences des astres,

(1) August. Cont. Faust. l. 15, c. 5.
(2) Hyde Relig. Vet. Pers. Append. p. 543.
(3) Beausobr. t. 2, l. 9, c. 2, p. 627.
(4) Orig. Homel. 23, in Josue.

dont parle l'Évêque Synesius dans son hymne, où il dit à dieu ; « Les gouverneurs du monde (1), *aux yeux brillans*, les intelligences des astres, vous louent et vous célèbrent, ô roi ! »

Le même Origène parle de l'Ange de la vocation des gentils, de l'Ange de la grâce ; Tertullien de l'Ange de la prière, de l'Ange du baptême, des Anges du mariage, de l'Ange qui préside à la formation du fœtus dans le sein de la mère ; saint-Chrisostôme et saint-Bazile célèbrent beaucoup l'Ange de la paix. Ce dernier, dans sa liturgie, fait mention de *l'Ange du jour*. On sait que chacun des jours de la semaine (2), et que chaque heure du jour fut mise sous l'auspice d'une planète (3). Les Anges planétaires, dans certaines religions, ainsi que les intelligences des fixes, qui se lioient aux planètes (4), ont été substituées à ces mêmes planètes. Nous voyons, que chez les Perses chaque jour du mois a son Ized, ou Ange tutélaire du jour ; mais le nom d'Ized ou d'Ange, ne change rien à l'ancienne consécration Astrologique, et n'en est qu'une suite, sur-tout quand on se rappelle que l'Astrologie reposoit elle-même sur le systême des intelligences ou des divinités placées dans chaque étoile. On trouvera dans Hyde, qui a traité de la religion des Perses, la série des Anges (5), ou des Izèdes qui président à chacun des jours du mois. Les sept premiers jours sont sous l'inspection des sept grands Amschaspands, dont nous avons parlé, et à leur tête paroît Ormusd, comme le soleil à la tête de notre semaine.

On trouve à la fin des livres Zends (6) le Si-rouzé, ou la prière *des trente jours*, office qui se récite en l'honneur des esprits célestes, qui président aux trente jours du mois. Il y a le grand et le petit Si-rouzé, ou le grand et le petit office (7). On trouve chaque jour intitulé du nom de son Ange. Nous avons gardé une partie de ces anciens Génies, que nous avons distribués dans notre calendrier, sous le nom d'Anges, d'Archanges et de saints, auxquels dans la suite nous avons agrégé des hommes morts, martyrs ou prédicateurs de la secte Chrétienne. Il n'est pas jusqu'à l'oraison des trente jours que la superstition du peuple n'ait propagé jusqu'à nous ; car nous avons aussi notre Si-rouzé.

Hyde, dans son chapitre 19 et son chapitre 20, entre dans des détails assez étendus sur les Anges des mois et des jours du mois, pour qu'on puisse les comparer à nos Anges, à nos saints et aux divinités Grecques et Romaines (8), et y appercevoir des traits assez frappans de ressemblance, pour ne pas douter, que ce ne soit la même théorie Astrologique sous une forme différente. Cette remarque n'a pas échappé à N. Freret (9), quand il dit que chacun des douze mois, chez les Perses, porte le nom d'un génie ou d'une divinité subalterne, dont ces peuples avoient une idée peu différente de celle que les Juifs, les Chrétiens et les Mahométans ont de leurs Anges : N. Freret auroit dû dire de l'idée d'après laquelle ces sectaires ont imaginé leurs Anges, qui réellement ne sont rien autre chose, que les Anges des Perses et des Caldéens, qui ont passé dans ces sectes religieuses nées en orient, (*n*) où la théologie des Anges étoit établie depuis bien des siècles. Le dieu suprême, continue Freret, partage entre ces différentes intelligences l'administration de l'Univers, et il les a chargées d'un certain département, qui est particulier à chacun d'eux. Le froid, le chaud, la pluie, la sécheresse, la production des fruits de la terre, la multiplication

(1) Constit. Apostol. l. 8, n°. 36, p. 416. Apud Cotel. in Not. n°. 22.
(2) Dion. Cass.
(3) Salmas. Ann. Clim. p. 149—250.
(4) Œdip. Kirker. t. 2, part. 2, p. 232, t. 1, p. 347.
(5) Hyde, c. 15, p. 192, 193—198.
(6) Zend-Avest. t. 2, p. 315—325.
(7) Ibid. p. 325 et p. 523.
(8) Beausob. t. 2, l. 9, c. 2, p. 623.
(9) Acad. Inscri. t. 16, p. 234.

des troupeaux, et chacun des 30 jours du mois, tout est sous l'inspection d'un Ange. Les noms des Anges ou Izeds, Génies tutélaires de chaque jour, se répètent et sont les mêmes dans les 12 mois. Douze de ces noms sont ceux des génies protecteurs de ces mêmes mois (1).

Ces trois cents soixante-cinq Anges tutélaires des trois cents soixante-cinq jours donnèrent lieu, avec beaucoup de vraisemblance, aux sectaires appelés Basilidiens d'imaginer leurs trois cents soixante-cinq Anges, qu'ils rangeoient dans trois cents soixante-cinq cieux, autant qu'il y a de jours dans l'année (2). Car ils distribuent, dit Irenée, les positions locales de leurs trois cents soixante-cinq cieux, comme font les mathématiciens, dont ils ont pris les Théorêmes pour les transporter dans leur doctrine. Beausobre a tort d'être surpris, que Basilide ait imaginé trois cents soixante-cinq cieux, quand on sait que Platon imaginoit cent quatre-vingt-trois mondes, ou la moitié de trois cents soixante-six, qu'il rangeoit sur les trois côtés (3) d'un triangle équilatéral, en plaçant soixante mondes à chaque côté et terminant chaque angle par un monde. L'aire du triangle étoit appelée le champ de la vérité, qui contenoit le type des formes appliquées par le soleil et par le zodiaque à la matière. On ne peut guères y voir que les cent quatre-vingt-trois parallèles, qui divisent l'intervalle que renferment les tropiques, et qui marquent tous les degrés de l'échelle solaire, lorsque le soleil monte ou descend d'un tropique à l'autre, pendant trois cents soixante cinq jours un quart, ou trois cents soixante-six jours en nombre rond, tel que le donnent les années bissextiles. Il résultoit de la théorie de Basilide trois cents soixante-cinq ordres d'Anges, dont la perfection alloit en décroissant, à mesure qu'ils s'éloignoient de la première classe d'esprits placés dans le premier ciel (4); et que leur cercle se rétrécissoit. C'étoit aux Anges de la dernière classe, qu'avoit été remis le soin de former l'homme et les animaux, ainsi que l'administration de l'Univers. Enfin, on fondoit l'existence des trois cents soixante-cinq cieux et des trois cents soixante-cinq ordres d'Anges qui y présidoient, sur le nombre trois cents soixante-cinq des jours, qui composent l'année. Voilà à quoi se réduisoit l'hiérarchie Basilidienne.

D'autres auteurs l'ont resserrée dans des termes moins nombreux, et dans l'intervalle des sphères planétaires, auxquelles on a ajouté quelquefois la sphère des fixes et celle de la terre; ce qui a donné tantôt sept et tantôt neuf cieux et neuf ordres d'intelligences attachées à ces cieux, connues sous les noms de *Muses*, de Sirènes, d'Anges, d'Archanges et d'autres esprits célestes, qui, d'après le systême de Pythagore, composoient le concert universel du monde. Car les Muses, dans Hésiode, sont chargées de louer Jupiter, comme les chœurs des différens ordres d'Anges louent Dieu dans leurs concerts éternels.

Avicène, et plusieurs autres philosophes (5) ont imaginé, que la première intelligence qui procède de Dieu, substance pure et dégagée de matière, laisse émaner d'elle trois êtres, savoir une seconde intelligence, la sphère suprême et l'ame de cette sphère. De cette seconde intelligence, il en émane une troisième avec la sphère, et l'ame de la sphère du second ciel. De la troisième intelligence, il en émane une quatrième avec la sphère, et l'ame de la sphère du quatrième ciel. C'est ainsi qu'il y a eu successivement une production d'intelligences, d'ames et de sphères,

(1) Hyde, c. 12.
(2) Beaus. t. 2, p. 9.
(3) Plut. de Oracl. defect. 422.
(4) Beausobr. t. 2, p. 7.
(5) Beausobr. ibid. p. 7, 8.

auxquelles étoient attachées ces ames et ces intelligences, jusqu'à l'intelligence de la lune avec son ame et sa sphère. Cette dernière intelligence est appelée par Avicène *intelligence active*. C'est elle qui préside à l'organisation des êtres sublunaires. On retrouve par-tout la même progression de causes, depuis la première jusques à celle qui forme notre monde.

Si l'on compare cette graduation de causes intelligentes avec le systême planétaire des causes physiques, dont Macrobe nous a conservé la théorie, on reconnoîtra aisément, que c'est absolument la même idée théologique rendue sous une forme plus métaphysique (1). La lune y fait aussi la fonction de cause active dans l'organisation des êtres sublunaires, et termine la série des causes divines. On y observe la même dégradation de l'ame universelle et des intelligences, qui animent les corps célestes, à proportion qu'on s'éloigne de la source originale des ames, comme dans le systême des Basilidiens. Il y a dans les sphères planétaires de Macrobe des ames et des intelligences, qui en provoquent et en dirigent le mouvement circulaire (2), comme celles du systême d'Avicène. Platon place sur la convexité de chacune de ces sphères une sirène (3) qui, par son chant, réjouit les Dieux. Les autres théologiens, ajoute Macrobe, y ont placé neuf intelligences, appelées *Muses*, pour exprimer les accords formés par les huit sphères séparées, et ils en ont imaginé une neuvième, qui résulte de l'harmonie totale. La huitième, dans Hésiode, s'appelle *Uranie*, nom qui vient d'Uranus Ciel. C'est celle qui préside au ciel des fixes supérieur aux sept sphères planétaires. C'est pour cela, que l'intelligence solaire, ou Apollon, qui est censé être au centre de l'harmonie et du systême planétaire, prend souvent le titre de *Musagètes*, ou de chef des *Muses*. On le donne aussi à Hercule, que Plutarque (4) dit voyager dans le soleil, et qui n'est autre chose que le Dieu-soleil, considéré au point solstitial d'été. On chercha, dit Macrobe, à peindre cette musique céleste par les hymnes et les chants employés dans les sacrifices, de même qu'on chercha à imiter les mouvemens et les retours des planètes par la strophe et par l'anti-strophe. Cette réflexion de Macrobe est d'autant plus juste, qu'il est certain, que tout le cérémonial religieux des anciens étoit sur-tout fondé sur l'imitation des phénomènes de la Nature, et des événemens fictis arrivés à ses agens.

Nous ne suivrons point Macrobe plus loin, dans les détails qu'il nous donne de l'harmonie des sphères, et sur le rapport musical des différentes planètes entre elles. Il nous suffit de remarquer, que telle fut l'origine des intelligences chantantes, placées dans les différens cieux, sous les noms soit de Muses, soit d'Anges, soit d'Archanges, et de Chérubins, soit de Vertus et de Dominations. Car les Chaldéens, les Juifs et les Chrétiens, ont aussi l'ordre hiérarchique des intelligences chantantes placées dans les neuf cieux. Les Arabes et les Syriens ont conservé cette distribution en entier, avec les noms de ces différens ordres de génies, et leurs rapports avec les sphères (5). Ces derniers placent dans la sphère de la lune le chœur des Anges, dans la sphère de Mercure les Archanges, dans celle de Vénus les Principautés; dans le Soleil les Puissances; dans la sphère de Mars les Forces ou Vertus; dans celle de Jupiter les Dominations, et au haut du systême planétaire ou dans la sphère de Saturne, les Trônes. La huitième

(1) Macrob. Som. Scip. l. 1, c. 12, ibid. c. 6, c. 14.
(2) Macrob. ibid. c. 17.
(3) Plat. l. 10, de Republic. Macrob. Som. Scip. l. 2, c. 3.
(4) Plut. de Iside, p. 367.
(5) Kirker Œdip. t. 2, pars. 1ᵉ. p. 426, ex Moor Isaac.

sphère, celle des fixes, contient les Chérubins, dont les figures sont tirées des quatre principaux animaux, qui partagent le Zodiaque. La sphère supérieure remplie d'étoiles supposées imperceptibles renferme les Génies appelés *Séraphins.* Tous ces Anges d'ordre et de noms différens, sont sans cesse occupés à célébrer les merveilles de la Divinité universelle, de quelque nom qu'on l'appelle (*n*). Toutes ces Puissances, ces Vertus, ces Chérubins, sont invités, ainsi que le soleil, la lune, et les étoiles, que surveillent ces Puissances, à louer Dieu dans le fameux *Benedicite*, qu'entonnent les trois enfans que Nabuchodonosor (1) fit jeter dans la fournaise, dans le conte Assyrien, connu sous le nom de prophétie de Daniel. Il en est de même du *Laudate*, dans lequel David invite (2) la Nature entière à célébrer la gloire de son Jehova. On y invite jusqu'aux eaux, qu'une mauvaise physique avoit imaginées au-dessus du firmament, et qui se trouvent aussi recouvrir tout le système hiérarchique des Syriens, dont nous venons de parler. Car au-dessus du ciel des Chérubins et des Séraphins, ils placent l'Océan sans borne, l'immense mer. Ce sont les Muses d'Hésiode (3), qui réjouissent de leur chant le père des Dieux, et qui, comme les planètes, annoncent à l'Univers les décrets du destin (4), placées elles-mêmes dans les demeures célestes où les astres règlent nos destinées.

Les Arabes classent les différens ordres d'Anges ou d'intelligences planétaires chacun sous un chef, et ils nous décrivent la forme monstrueuse de ces Anges. Les uns ont la forme humaine, d'autres celle de chevaux, ceux-ci d'oiseaux, tels que l'aigle et le vautour. Des pierres précieuses, des perles, des émeraudes, l'or ou l'argent composent la substance de ces différens cieux (5). On y trouve les noms des Anges, qui commandent en chef dans chaque ciel. Ces noms sont Samaël, Saphraphiel, Sabtabiel, Kakabiel, Zarakiel, etc. On voit par ces échantillons le génie des Astrologues de l'Orient, dans la formation de leur hiérarchie, et dans la distribution qu'ils faisoient des intelligences dans les différentes planètes, et dans les cieux, ou dans les sphères auxquelles on affectoit ces intelligences. La théologie Pythagoricienne leur prêta le chant, pour exprimer l'harmonie universelle, qui résultoit de l'accord de leurs divers mouvemens. Les Grecs de même donnèrent à Pan la flûte aux sept tuyaux, et à Apollon la lyre aux sept cordes. C'est une autre expression de la même idée. Chaque peuple l'a rendue diversement, selon la diversité de son génie et de son goût. Origène donnoit des corps aux Anges; c'est-à-dire qu'il les rappeloit à leur véritable origine (6), puisque les corps célestes furent observés avant qu'on eût séparé d'eux les intelligences, qui les dirigeoient. Car on peut dire plutôt qu'on a donné des Anges aux corps qui les contiennent, que des corps aux Anges ou aux intelligences qui les animent et les conduisent, le monde visible ayant été vu, avant que celui des intelligences fût conçu. Il les classe suivant l'ordre connu, qui se divise en Principautés, Dominations, Trônes, etc. dont nous avons trouvé l'énumération plus haut, chez les Syriens et les Arabes. Il suppose aussi un chef à chaque ordre, ou un inspecteur de chaque classe d'intelligences.

Saint Athanase (7), compte plusieurs myriades d'Anges rangées en différentes classes, sous le nom de Thrônes, de Dominations, de Cieux, de Chérubins, de Séraphins. Athénagore convient aussi, que les Chrétiens admet-

(1) Daniel. c. 3, v 51, etc.
(2) Psalm. 148.
(3) V. 36.
(4) V. 75.

(5) Kirker, ibid. p. 423. Contant d'Orvill. t. 2, p. 32--64.
(6) Orig. Com. in Math. t. 1, p. 477—488.
(7) Athan. t. 1, p. 202, ad Serap.

toient.

toient, outre leur triade, qui n'est autre chose que la triade Platonicienne, dont parle Macrobe, une quantité prodigieuse d'Anges (1), que la Divinité avoit rangés en plusieurs classes, et distribués dans les cieux, dans les élémens et dans toutes les parties du monde, pour en maintenir l'ordre et l'harmonie. On distinguoit entre autres les sept gouverneurs principaux, que le Pimander (2) subordonne au Demiourgos. Les Syriens avoient, comme nous l'avons dit, placé les intelligences connues sous le titre de Forces, car c'est ce que signifie ce mot *Virtus* en latin, dans la sphère de Mars. Isidore (3) prétend, que c'étoit le Sabaoth ou Dieu des armées chez les Hébreux, qui présidoit à cet ordre appelé *Vertus*; et il prend occasion de là, de rappeler les différentes classes d'Anges, d'Archanges, de Thrônes, etc. dont nous avons parlé (4). Ainsi le systême des Juifs à cet égard, et conséquemment celui que nous avons encore aujourd'hui dans la secte Chrétienne, ne diffère en rien de celui des Orientaux, Syriens, Arabes et Chaldéens, dont nous avons parlé plus haut.

Toute cette théorie hiérarchique sur les intelligences célestes, distribuées dans les sphères et dans les étoiles, et sur-tout la distribution en sept grandes intelligences, se retrouve par-tout. Les Guèbres, descendans des anciens Parsis (5), sont persuadés, dit Chardin, que les corps célestes sont animés par des intelligences, qui se mêlent de la conduite des hommes. Le soleil, selon eux, est la grande et la première intelligence. La lune est la seconde; puis de suite les autres planètes. Ils tiennent, qu'outre ces intelligences, il y a des Anges, qu'ils appellent Dieux subalternes, commis à la garde des créatures inanimées, chacun suivant son département. On se rappelle, que l'Astrologie en disoit autant des étoiles particulières. Le feu est la grande divinité des Guèbres, et dans leur idée le feu est un être intelligent (6), susceptible de tous les mouvemens spirituels, capable d'entendre les prières des mortels et de les exaucer. On sent, que cette opinion dut nécessairement les conduire à regarder tous les feux, qui brillent au ciel, comme autant d'intelligences divines; car ils pensoient que le feu est un être divin, extrait de la substance de Dieu, de cet Océan de feu et de lumière, dont tous les autres feux sont émanés. En conséquence, ils regardoient le soleil et la lune (7), comme les deux témoins de la Divinité; comme des êtres incréés, et des portions consubstantielles de Dieu; ce qui rentre dans l'opinion, qui place la Divinité dans la totalité du feu Ether, dont chaque astre est une émanation.

La plus ancienne religion du Japon, nommée le *Sintos*, admet un Dieu suprême, qui habite au haut des cieux (8) et des Divinités subalternes, qui siégent dans les étoiles. C'est par elles qu'ils jurent; mais leurs vœux se tournent principalement vers les esprits, qu'ils supposent présider aux élémens, aux plantes, aux animaux et aux différens événemens de la vie. Les étoiles remplissoient toutes ces fonctions dans le systême Astrologique. Les Japonois supposent, que les premiers êtres sortis du cahos furent au nombre de sept, qu'ils nomment les principaux gouverneurs. Le premier étoit formé de la partie la plus pure de la matière. Isanami étoit le dernier des sept grands esprits célestes, et le temple qui lui étoit consacré étoit de la plus grande simplicité (9).

Les Siamois admettent, comme les

(1) Athen. Leg. pro Christ. p. 40.
(2) Hermès in Pæmand.
(3) Isidor. Origin. l. 7, c. 1.
(4) August. de Civit. Dei, l. 10, c. 27.
(5) Chard. t. 9, p. 139.
(6) Acad. Inscrip. t. 31, p. 506.
(7) Acad. Insc. t. 31, p. 492.
(8) Cont. d'Orv. t. 1, p. 218—205.
(9) Ibid. p. 269.

Perses, des Anges qui président aux quatre parties du monde (1). Ils révèrent l'Ange gardienne de la terre; car ils prétendent qu'il y a des Anges femelles; ils leur donnent des corps, et supposent qu'ils peuvent avoir des enfans. Ces Anges veillent à la conservation des mortels, et au gouvernement de l'Univers. Sept classes, plus parfaites l'une que l'autre, les distinguent entre eux, et ils ont leur habitation dans sept cieux différens. Les astres, les vents, la pluie, la terre, les montagnes, les villes, etc. sont sous leur direction. Ils examinent la conduite des hommes: et les Siamois s'adressent à eux dans leurs besoins. Ils croient le ciel éternel et incréé. Chaque planète, suivant eux, est habitée par une intelligence parfaite. Cette doctrine est en beaucoup de points celle des Perses, qui est consignée dans les livres Zends et dans le Boundesh, ou dans la Cosmogonie des Parsis.

Les Parsis subordonnent au Dieu suprême sept ministres (2), sous lesquels il y en a vingt-six autres, qui se partagent le gouvernement du monde. Ces Dieux subalternes sont des médiateurs entre l'homme et le Dieu suprême, et les Parsis les prient d'intercéder pour eux dans leurs besoins. On ne peut guères douter, que les sept premiers ministres ne soient les sept intelligences des sept planètes, subordonnées à l'intelligence universelle, qui se distribue dans ces corps célestes. C'est cette intelligence que Thalès appeloit Dieu, et à laquelle il subordonnoit des Génies, des Démons et des Héros, êtres intermédiaires entre la grande ame divine et l'ame humaine (3).

L'inscription Grecque trouvée sur une pierre du theatre de Milet sa patrie (4), où sont écrites les sept voyelles, suivant sept combinaisons différentes, dont chaque ligne porte en tête la voyelle de la planète, à laquelle elle étoit consacrée, est une formule de prière, telle qu'on en adressoit souvent aux êtres intermédiaires, Anges ou Archanges, qui ont leur siége dans les sept planètes. Le nom d'Ized, y est remplacé par celui d'Agié, ou Saint, et le nom d'Archangeloi, ou d'Archanges, qui s'y trouve joint, ne permet pas de douter qu'elle ne s'adressât aux sept grandes intelligences des planètes, connues souvent sous le nom de sept Archanges, ou grands Anges, ou Amschaspands. La théologie de Zoroastre les désignoit souvent sous le nom des sept Yinges (5), intelligences préposées aux sept sphères, qui forment une chaine subordonnée à la souveraine intelligence, et qui y est attachée par son sommet. Ce sont là ces intelligences, dont parle Prideaux (6), et qu'il dit avoir été choisies par les Perses comme autant de médiateurs, par le moyen desquels ils pouvoient s'adresser au Dieu suprême. Ils croyoient en effet, dit-il, que le soleil, la lune et les étoiles étoient la demeure d'autant d'intelligences, qui animoient les corps célestes, et qui en régloient les mouvemens. En même-temps ils pensoient, que ces intelligences étoient des êtres mitoyens entre le Dieu suprême et les hommes, et conséquemment les plus propres à servir de médiateurs entre Dieu et eux. C'est d'eux que les Juifs, sans doute, apprirent que les astres et les cieux sont animés par la substance lumineuse, qui les remplit (7).

Les Sabéens, qui reconnoissoient un grand Dieu suprême et unique, qu'ils qualifioient de seigneur des seigneurs, lui subordonnoient des Anges, qu'ils appeloient des médiateurs (8).

Les habitans de l'île de Formose, qui adoroient le soleil et la lune, qu'ils regardoient comme deux Divinités su-

(1) Ibid. p. 440—442.
(2) Cont. d'Orvill. t. 2, p. 181.
(3) Athenag. Legat. pro Christ. p. 102.
(4) Acad. Inscr. t. 41, p. 522.
(5) Kirker Œdip. t. 3, p. 480.
(6) Hist. des Juifs, l. 3.
(7) Cont. d'Orvill. t. 2, p. 364.
(8) D'herbel. in voc. sabi.

prêmes, imaginoient que les étoiles étoient des demi-Dieux ou des Divinités d'un ordre inférieur. On voit qu'ici le témoignage des yeux a décidé du rang des Divinités, et de l'importance de leur fonction dans l'ordre du monde. Placés des intelligences dans le soleil et dans les étoiles, et vous aurez aussitôt une grande intelligence, à laquelle sont subordonnées des intelligences inférieures. C'est à-peu-près ainsi, qu'a été réglé l'ordre hiérarchique des Anges et des Dieux, lorsqu'on a considéré les intelligences particulières des astres et des autres parties les plus apparentes de la Nature, dans leurs rapports avec l'intelligence universelle de l'ame du monde. Le premier Dieu étoit regardé par les naturels de l'île de Formose, comme le maître des autres Dieux, celui à qui tous les autres étoient soumis. Il étoit envisagé comme le grand moteur de la Nature, celui qui la conservoit. Les Brames chez les Indiens placent la terre au centre de l'Univers; et ils imaginent au-dessus sept étages de mondes, qui ne peuvent être que les sept sphères, que peuplent les intelligences planétaires.

Les habitans de l'île de Madagascar (1) reconnoissent un Dieu souverain, qui gouverne le monde. Ils l'honorent, le révèrent, et n'en parlent qu'avec le plus grand respect. Ils le regardent comme l'auteur de tous les biens, et le démon, qu'ils admettent aussi, comme l'auteur de tous les maux. C'est Osiris et Typhon, Ormusd et Ahriman, dont nous avons parlé déjà, et dont nous allons bientôt parler encore. Dieu habite, suivant eux, le septième ciel (*r*); ce qui rapproche leur théologie de celle des Mages, qui disent qu'Ormusd, s'est placé autant au-dessus du soleil, que le soleil est élevé au-dessus de la terre. Ils comptent aussi sept cieux, et ils admettent des intelligences ou des esprits chargés de faire mouvoir et gouverner les cieux ou les sphères célestes, les planètes et les autres astres. Ces Génies ont différentes fonctions : les uns ont le département de l'air, les autres celui des météores; ceux-ci règnent sur les eaux, ceux-là veillent sur les hommes. Ils supposent que les Génies, quoiqu'invisibles de leur nature, peuvent quelquefois prendre des corps, et par ce moyen se rendre visibles, quand ils le jugent à propos. Ces derniers forment un second ordre d'esprits, qu'ils divisent en mâles et en femelles, qui souvent s'accouplent ensemble, comme les Anges qui eurent commerce avec les filles des hommes, et qui donnèrent naissance à ces Géans, qui parurent avant le déluge, suivant la Genèse et Joseph (2). Ces Génies du second ordre ont la connoissance de l'avenir, dans l'opinion des insulaires de l'île de Formose. Ils admettent un troisième ordre de Génies, dans lequel ils rangent les esprits lutins, les fantômes, les revenans, etc. Quant au Diable, ils lui donnent, comme nous, comme les Perses, etc. la figure d'un dragon de feu; ils l'appellent *Sacare*.

Parmi ces différentes opinions sur les différentes classes de Génies, nous distinguerons sur-tout les Génies du premier ordre, ou nos sept Anges principaux, qui habitent les sept cieux; ce qui lie la théologie de ces insulaires à celle des Perses, des Chaldéens, des Juifs, des Grecs, et en général à celle de toutes les Nations savantes, qui ont placé des intelligences dans les sept planètes, qui régloient le destin de l'Univers. En fait de superstitions, toutes les parties de l'Univers se rapprochent, et se ressemblent à quelques nuances près. Il n'y a point d'île si éloignée qui puisse s'en affranchir; et les vastes étendues de mer, qui séparent les habitations des hommes, ne peuvent les séparer de la contagion religieuse. Le tableau suivant va achever de prouver cette grande

(1) Cont. d'Orv. t. 6, p. 498, 499.

(2) Genes. c. 5; Joseph. c. 3.

vérité, et l'universalité du dogme des intelligences, connues sous différens noms, et distribuées dans toutes les parties de la Nature, où se répand et agit l'ame universelle et intelligente du monde.

Ce n'est point, comme on l'a dit faussement, la difficulté d'expliquer les phénomènes physiques, qui a donné naissance au dogme des intelligences placées dans toutes les parties du monde, par le moyen desquelles on rendoit aisément compte de tout ; mais parce que les hommes ne crurent nulle part pouvoir refuser à la Nature entière la plénitude du mouvement, de la vie et de l'intelligence, dont ils avoient eux-mêmes une portion infiniment petite. La Nature leur parut vivante et animée, soit dans sa totalité, soit dans ses parties les plus actives, qui se montroient comme autant de causes des différens effets, qui naissent et meurent, au milieu du système général des causes visibles et éternelles, qui composent l'Univers toujours subsistant. De-là vient, que les peuples les plus sauvages ont admis des intelligences par-tout, parce qu'ils ont toujours raisonné sur l'existence des êtres qui les environnoient, comme ils raisonnoient sur eux-mêmes, et que l'homme cherche toujours à rapprocher la manière d'exister des autres êtres de la sienne propre. C'est par une suite de cet esprit comparatif, qu'il a voulu souvent que le monde eût été fait et eût commencé, comme lui, et qu'il y a tant de gens encore qui ne peuvent concevoir un monde éternel, par cela même qu'ils ont commencé et qu'ils finissent, comme si en dernière analyse on ne devoit pas admettre quelque chose qui n'eût point commencé, et qui ne dût jamais finir. Moins les hommes ont connu le méchanisme de la Nature, plus sans doute ils ont eu de penchant à tout expliquer par l'intelligence, ou par le Génie qui y siégeoit ; mais avant d'attribuer telle fonction au Génie, il falloit que déjà on l'eût conçu existant. Or cette existence fut la suite de la tendance naturelle qu'a l'homme à placer la vie là, où il voit du mouvement, et à placer de l'intelligence là, où il voit des mouvemens réglés et bien ordonnés, tels que ceux qu'il observe dans les cieux. Nous avons vu plus haut les plus grands philosophes de la Grèce et de Rome en faire leur grand argument, pour prouver l'intelligence, l'ame, et la vie du monde et de ses parties, ne pouvant attribuer qu'à l'ame le mouvement intérieur et premier qu'ont les corps célestes, et tous ceux qui paroissent mus par eux-mêmes. A combien plus forte raison les Sauvages ont-ils dû être portés à donner la vie, l'instinct et l'intelligence à tout ce qui se meut comme eux, et indépendamment d'eux, et sur-tout aux êtres au mouvement, et à l'action desquels leur propre existence sembloit être absolument soumise. D'après ces réflexions préliminaires, jetons un coup-d'œil rapide sur les différens peuples du monde, considérés sous leur aspect religieux.

Les Chinois ont rempli le ciel et la terre d'une foule de génies (1). Tous ces Génies, suivant les Lettrés, sont des émanations du *grand comble*, c'est-à-dire du ciel ou de l'esprit du ciel, auquel ils offrent beaucoup d'encens, ainsi qu'au Génie de la terre. On ne voit dans tout cela, dit l'auteur des recherches sur les Chinois, qu'un déïsme grossier. Il auroit mieux fait de dire qu'on y voit la religion universelle du monde bien analysée. Les esprits, ou manitoux, dont ils remplissent le monde, ont aussi leur part aux sacrifices solemnels. On voit aux quatre coins de l'autel de grosses pierres, qui représentent les montagnes, lesquelles sont censées être siéges d'autant de Génies. Ceux-là même occupent un rang distingué, et on leur rend des honneurs divins dans toutes les parties de l'empire. On leur a bâti des Pagodes célèbres sur la cîme des plus hautes montagnes. Ainsi les Grecs et les Ro-

(1) Paw. rech. sur les Egypt. et les Chin. p. 207-250.

mains avoient des Divinités des montagnes, ou des Nymphes Oréades. Les premiers Génies, dont la Cosmogonie Phénicienne fasse mention, et qui sont placés à la tête de la généalogie des Dieux, sont des Génies d'une taille extraordinaire, qui donnèrent leurs noms aux monts Cassius, Liban, Anti-liban et Brathys (1). Hésiode commence aussi sa théogonie par la génération des Nymphes des montagnes (2), qui se plaisent à errer sur les hauteurs et dans les forêts.

Le père Kirker, dans sa Chine illustrée, a fait voir les rapports qu'il y avoit entre la religion des Egyptiens et des Grecs (3), et celle des Chinois, relativement au culte rendu aux Génies placés dans le soleil, la lune, les planètes, dans les élémens, et à ceux qui présidoient aux fleuves, à la mer, aux fontaines, aux bois, et aux montagnes, et qui répondent aux Néréïdes, aux Oréades, et aux Nymphes des Grecs. Les Chinois ont des Génies du feu, de l'eau, de l'air, du métal, du bois, etc. Ils en placent par-tout, où se répand l'émanation du grand comble.

Car il ne faut jamais oublier, que tous les Dieux et tous les Génies particuliers ne sont que des démembremens de la substance universelle intelligente. La lettre de Maxime de Madaure à Saint-Augustin, et la réponse de cet évêque confirment notre assertion. On y remarque cette phrase. « C'est celui dont » nous adorons, sous des noms divers, » l'éternelle puissance, répandue dans » toutes les parties du monde. Ainsi honorant séparément, par diverses sortes » de cultes, ce *qui est comme ses divers membres*, nous l'adorons tout » entier. C'est bien là, dans notre système, le culte de l'Univers-Dieu, animé et intelligent, et pénétré dans toutes ses parties par une grande ame, qui meut et vivifie son vaste corps, ainsi que tous les corps particuliers, qui s'y forment momentanément, ou qui y subsistent toujours, et qui composent sa structure régulière. « L'auteur de la » lettre ajoute, qu'ils vous conservent » ces Dieux subalternes, sous les noms » desquels et par lesquels, tout autant » de mortels que nous sommes, nous » adorons le père commun des Dieux » et des hommes, par différentes sortes » de cultes, à la vérité, mais qui s'accordent tous dans leur variété même, » et qui tendent à la même fin. Voilà bien la religion universelle, dont nous cherchons à établir l'existence dans notre ouvrage, et à laquelle nous rapportons toutes les religions, comme à un centre commun où elles aboutissent toutes, et d'où elles sont toutes émanées.

Il n'est donc pas étonnant, que nous retrouvions chez les Chinois les mêmes idées théologiques, qui ont été consacrées chez les Egyptiens, et chez les Grecs, par la raison que la Nature étant la base de toutes les religions, il n'y a qu'une seule religion, comme il n'y a qu'une seule nature, source de vie et d'intelligence pour tous les êtres animés et intelligens. Cette unité n'est pas plus détruite par les formes dont on a revêtu ces idées, que l'unité de l'espèce humaine n'est changée par la diversité des habillemens. L'homme d'Europe, d'Asie, d'Afrique, et d'Amérique est toujours un homme, de quelque façon qu'il s'habille; qu'il soit nud, qu'il soit vêtu. Il en est de même de la religion universelle. Elle est pour ainsi-dire nue chez le sauvage; elle est vêtue à la Grecque ou à la Romaine, chez les Grecs et les Romains, comme elle est vêtue à la Chinoise chez les Chinois. Les modes sont aussi différentes pour les cérémonies et les opinions religieuses, que pour les vêtemens et pour la parure. Mais en dernier analyse, le fond est le même à la Chine, à Memphis, à Ispahan, à Athènes, à Rome et à Paris.

(1) Euseb. Præp. Ev. l. 1, c. 10.
(2) Hes. Theog. v. 130.
(3) Chin. Illust. p. 134.

Le culte que les Chinois, dont nous avons commencé l'histoire religieuse, rendoient au ciel ou à l'esprit du ciel, est celui que les Grecs rendoient à *Uranus* (1). Celui qu'ils rendoient à l'esprit de la terre, c'est celui que les Romains rendoient à *Tellus*. Les Chinois regardent le ciel ou l'esprit qui l'anime, qui le meut et régit ses mouvemens, comme la cause suprême et le principe universel de toutes choses. Ils l'adorent sous deux noms différens, *Chang-ti* et *Tien*, qui tous deux signifient souverain empereur. Ce *Tien*, suivant quelques-uns de leurs docteurs, est l'esprit qui préside au ciel. Les Chinois reconnoissent aussi des esprits inférieurs, dépendans de ce premier être, et qui, comme nous l'avons dit, président aux fleuves, aux montagnes, aux bois, aux villes etc. Ils ont aussi des Génies tutélaires de provinces (2) et de royaumes, comme les Juifs et les Perses avoient leur Ange gardien de la Perse et de la Judée. Les Génies sont les vicaires du dieu suprême (3) et partagent avec lui les hommages des mortels, comme ils partagent les soins de l'administration du monde. On remarque dans toute l'étendue de la Chine des temples élevés à ces Génies tutélaires de l'air, de l'eau, à la reine du ciel, au dragon de la mer, etc. au dieu de la pluie, au roi des oiseaux.

Car, comme il n'y a pas d'effet sans cause, il n'y a point non plus de cause éternelle et active, qui n'ait été deïfiée. tout ayant sa cause, toute cause a son Génie ou son dieu, puisque dieu et cause sont deux mots synonymes.

Ils établissent un ordre hiérarchique entre leurs Génies; il y en a du premier, d'autres du second, d'autres du troisième ordre. Le dieu *Fo*, principe-lumière, occupe le premier rang. Ils le représentent tout rayonnant de lumière, et les mains cachées, pour montrer aux hommes que son intelligence, plutôt que ses mains, agit dans la nature, et que le pouvoir qu'il exerce sur toutes les choses est invisible. Le dieu de la guerre est dans la seconde classe. La troisième classe est composée de Génies, qui disposent de toutes les choses sublunaires, et qui se sous-divisent en aquatiques et en terrestres. On donne le nom de *Chin-hoca* au Génie qu'on suppose veiller sur les villes, sur les provinces, et sur les tribunaux. Ils reconnoissent un certain Génie nommé *Guasaï*, qui gouverne la partie la plus basse du ciel, et à qui on attribue le droit de vie et de mort. On lui donne trois ministres, *Tanquam*, *Tuiquam*, *Teiquam*. Le premier donne la pluie; le second préside à l'agriculture, et le dernier préside aux eaux. La distribution du gouvernement du monde en soixante-douze départemens ou en soixante-douze intelligences chargées de l'administration de l'univers, se trouve aussi chez les Chinois. Les cinq premiers régissent les cieux. Le premier des cinq est supérieur aux soixante-douze. Ces cinq dieux ont pour ministres les trois génies *Tanquam*, *Tuiquam* et *Teiquam*. Ces huit divinités sont huit conseillers, qui habitent le ciel : trente-six autres règlent toutes les affaires sublunaires.

Il n'est pas difficile de reconnoître dans ces trente-six administrateurs secondaires, les trente-six Décans des Égyptiens et des Chaldéens, appelés par Origène et Celse des dieux Ethérés, ou les *Munifices* et les *Leitourgoi*, que les Astrologues subordonnent aux planètes. Car le systême Astrologique se reconnoît par-tout dans les classes différentes des intelligences, qu'ont admises les différentes théologies. Leurs traces se manifestent d'une manière plus ou moins prononcée, suivant que les peuples ont été plus ou moins savans, ou attentifs à les conserver.

Dans les fragemens qui nous restent

(1) Cont. d'Orvill. t. 1, p. 28, 29.
(2) Cont. d'Orvill. iblid. p. 70.
(3) Ibid. p. 95.

des institutions de St. Clément d'Alexandrie (1), on trouve de ces agens subalternes, subordonnés aux premiers Anges et qui leur tiennent lieu de ministres ; ils en étoient les lieutenans. Saint-Michel avoit les siens. C'est ainsi que nous avons vu dans la Cosmogonie des Perses les petites étoiles subordonnées aux grandes étoiles, leurs capitaines et leurs chefs. Car on n'a rien dit sur les Anges, ou sur les intelligences, qui n'eût été dit sur les corps célestes, soit planètes, soit fixes, long-temps avant que le systême des intelligences ait été détaché du systême des corps, en qui ces intelligences étoient censées résider.

Les Chaldéens, comme nous l'avons dejà dit, avoient établi une hiérarchie entre les différens astres, et entre les intelligences qui leur étoient attachées. Ils avoient imaginé le systême des sept intelligences, interprêtes de la fatalité; celui des douze grands dieux ; celui des trente dieux conseillers, et le tribunal des intelligences, qui jugent l'univers. Or nous retrouvons par-tout ces divisions, sur-tout celle qui se fait par sept et par douze. Ils donnoient à ces intelligences et aux autres un empire absolu sur toutes les parties de la nature, sur les élémens, sur les végétaux, sur les animaux, sur l'homme et sur toutes ses actions, sur ses vices et ses vertus, et sur tous les biens et les maux qui partagent sa vie. Il dut donc arriver, lorsque les intelligences des astres furent prises pour les astres, y avoir des intelligences ou des Génies, chargées de présider à tout ce qui l'étoit par des astres, c'est-à-dire, à toute la nature, aux êtres physiques et moraux, aux passions de l'ame et aux maladies du corps, puisqu'enfin l'homme tout-entier, ses biens, ses maux, ses vices, ses vertus, tout étoit dans la dépendance des cieux et des Génies qui y siégent, qui président à la naissance de l'homme, règlent son sort pendant sa vie, et qui reçoivent son ame ou sa partie active et intelligente, lorsqu'elle va se réunir au feu des étoiles et aux astres, dans lesquels elle avoit été originairement placée avant d'être liée au corps. Voilà l'origine de cette foule d'intelligences, d'Anges gardiens et de Génies familiers, qui se rencontrent dans toutes les théologies.

Joignez à cela les parties de l'ame universelle disséminées dans le grand corps du monde, imprimant le mouvement à tout ce qui paroît se mouvoir par lui-même, donnant la vie aux plantes et aux arbres, et dirigeant sur un plan régulier et constant l'organisation et le développement de leurs germes, donnant la mobilité aux eaux, qu'elle fait jaillir des rochers et dont elle entretient le mouvement éternel, donnant l'impulsion aux vents, dirigeant ou variant leur cours, ou retenant leur soufle, calmant et soulevant tour-à-tour les mers, déchaînant les tempêtes, vomissant les feux des volcans, ou ébranlant les racines des montagnes et la base de vastes continens, tous effets produits par une force inconnue à l'homme et qui appartient à la nature, vous aurez le systême complet des forces vives et intelligentes, qu'on imagina présider à toutes les opérations de la nature. Toutes les causes physiques et même morales, auxquelles on donna dans la suite une existence personnelle, par une espèce de fiction poétique, furent censées agir par l'ordre et l'impulsion d'un Génie ou d'une divinité particulière. De là est sortie cette longue suite de divinités de toute espèce et de tout ordre, dont la nomenclature fastidieuse est consignée dans les livres des Romains, et auxquels on adressoit des vœux, on offroit des sacrifices, et on élevoit des temples.

Les Romains et les Grecs ne sont pas les seuls qui aient admis une foule de

(1) Epist. in Jud. t. 2, oper. p. 1,008.

Génies subalternes, subordonnés à l'être très-grand, ou à d'autres divinités majeures. Nous les avons déjà trouvés établis chez les Perses, qui invoquoient toutes les parties de la Nature, comme autant d'êtres intelligens capables de les entendre et de les exaucer. Cette vérité trouve sa preuve à chaque page, et à chaque ligne des livres Zends.

Peloutier (1), dans son histoire des Celtes, observe avec raison, que tous les peuples Celtes avoient des généalogies de dieux assez longues, lesquelles n'exprimoient que la série des intelligences, que le premier être avoit répandues dans toutes les parties de la matière, pour l'animer et la conduire. Les Gaulois rendoient un culte religieux aux Génies, qu'ils plaçoient dans l'élément de l'eau (2) et jetoient par cette raison dans tous les lacs sacrés de l'or, de l'argent et des offrandes précieuses. Ils unissoient le culte des élémens, et celui de toutes les parties de la nature visible à celui des esprits, ou des Génies, qui étoient censés y avoir leur siége, et en avoir la conduite. L'élément étoit comme le corps et le véhicule d'une divinité subalterne, qui la dirigeoit d'une manière sage et pleine de vues profondes, pour le présent et pour l'avenir. C'étoit même là le fondement de la divination, qui se faisoit par les élémens. Comme les Perses, ils rendoient un culte religieux au feu (3), à l'eau, aux vents, aux arbres et aux rochers, etc. Enfin ils révéroient la divinité, et croyoient la voir dans toutes les parties, et dans toutes les opérations de la nature. Il n'y avoit, observe Peloutier, rien de contradictoire dans ce culte rendu en même temps à la substance visible et à l'intelligence invisible, par la raison qu'on supposoit qu'il en étoit de même dans la nature, où chaque partie du monde visible est unie à une intelligence invisible, qui en est l'ame.

On trouve les mêmes principes théologiques dans Origène (4), qui croit lui-même les retrouver dans le prophète Jérémie. Le prophète, dit Origène, parle de la terre, comme si elle étoit un être animé, quand il dit qu'elle s'afflige des péchés des hommes. Car il est vrai, qu'elle se réjouit des vertus de ceux qui l'habitent, comme elle s'attriste de leurs vices. Mais si la terre éprouve ces sentimens, poursuit Origène, il en doit être de même de tous les élémens, tels que l'eau, et conséquemment de l'Ange qui préside à l'eau; car je ne puis pas interpréter autrement ces mots du prophète qui dit, que la terre s'afflige. Le corps de la terre ne peut s'affliger; c'est donc l'Ange préposé à la terre qu'il faut entendre, celui qui, dans l'administration de l'univers, a la terre dans son département, comme il y en a un d'établi sur les eaux, un qui préside à l'air, un autre au feu. En suivant la même marche dans le reste de la nature, et appliquant le même principe à toutes ses parties, nous trouverons des Anges dans le soleil, dans la lune, dans les astres, dans les cieux, et ici-bas sur la terre (5), des Anges qui ont l'inspection des animaux, d'autres celle des plantes. Tous ces Anges se réjouissent, quand nous faisons le bien, et s'affligent, quand nous faisons le mal. L'Ange de la terre porte le même nom qu'elle, dit Origène. Ne semble-t-il pas entendre Varron, qui, chez les Romains, (6) nous dit que la partie de l'ame universelle, qui pénètre la terre, s'appelle comme elle la déesse *Tellus*? Que celle qui pénètre les eaux et l'océan s'appelle *Neptune*. Aussi Origène (7) ajoute-t-il, qu'il en est de même de la dénomination de l'Ange des eaux. Ainsi en

(1) Pelout. t. 5, p. 178.
(2) Pelout. ibid. t. 3, p. 13, t. 5, p. 49.
(3) Pelout. ibid. t. 8, p. 141.
(4) Orig. Homil. 10 in Jerem. p. 110.
(5) Ibid. p. 111.
(6) August. de Civ. Dei, l. 7, c. 23.
(7) Ibid. Orig. p. 111.

latin

latin *Neptunus* se prend pour la mer et pour le Dieu ou pour l'Ange, qui y a son siége, et qui y préside. C'est, comme on voit, la même théorie, aux noms près; car ce que les Dieux sont dans une théologie, les Anges le sont dans une autre. La déesse de la terre, c'est le Génie de la terre, ou l'Ange de la terre ailleurs.

Les Perses admettent aussi l'Ange-gardienne de la terre (1); c'est l'Ized Sapandomad, qui rend la terre féconde et remplit les désirs du laboureur. On prend aussi quelquefois cet Ized pour la terre, quoiqu'il soit plutôt le Génie qui y préside, puisque Sapandomad (2) est le quatrième des Amschaspands. Il donne son nom au dernier mois de l'année Persane. Quelques auteurs l'appellent l'esprit de la terre, qui protège les femmes chastes et vertueuses. Sapandomad est aussi l'Ange qui préside aux arbres et aux forêts. Le même Origène, dont nous venons de rapporter la doctrine, parle ailleurs des Puissances ou Génies attachés aux régions voisines de la terre, et près de l'habitation de l'homme (3). Il les distingue des Anges placés dans les cieux, dans ces régions lumineuses où brillent le soleil, et le chœur des astres.

Le systême des Génies, des Anges et des Dieux, ministres et agens de la cause universelle, se propagea avec d'autant plus de facilité, qu'il présentoit un ensemble parfait dans toute l'administration de l'univers, ensemble qui avoit la plus grande ressemblance avec le gouvernement monarchique reçu dans tout l'orient, et qu'on regardoit comme le plus parfait. La çour des rois, Perses, Mèdes et Assyriens, servit vraisemblablement de modèle aux prêtres, qui composèrent la cour céleste, et qui distribuèrent différens emplois aux Anges, comme on en distribuoit aux satrapes et à leurs lieutenans. Les uns étoient les officiers de la cour, sous le titre de secrétaires, tel que Mercure; d'échanson, tel que Ganymède; d'autres des officiers militaires, tel qu'Hercule, général des troupes de *Chrone*, chez les Phéniciens; d'autres avoient l'intendance de certaines régions et de certaines provinces. Il y en avoit du conseil intime des Dieux, comme il y avoit des ministres du conseil intime du roi de Perse. L'Ange tutélaire de chaque mois avoit l'intendance des choses, qui appartenoient à ce mois; l'Ange de chaque jour avoit l'intendance des choses, qui appartenoient à son jour (4), comme on peut le voir dans M. Hyde, et dans les livres Zends.

Les peuples les plus éloignés de nos climats, les nations les plus barbares, qui ont quelque forme de culte et quelques notions d'hiérarchie, ont associé au grand être des ministres, tant cette idée parut simple et naturelle dans un plan d'administration monarchique; et les Dieux avoient celle de l'Univers. Les habitans de Loango ont une multitude d'idoles, de dieux, à qui ils ont distribué l'empire du monde (5). Les uns président aux vents, les autres aux éclairs, d'autres à la conservation des récoltes. Ceux-ci dominent sur les poissons de la mer, ceux-là sur les rivières, les autres sur les animaux des forêts. Ces idoles sont, avec beaucoup de vraisemblance, autant de talismans, tels que les idoles que les anciens Sabéens consacroient aux astres, qui avoient de l'influence sur telle ou telle partie de la nature, et qui communiquoient leur vertu et une partie de leur puissance aux idoles, ou aux images qui les représentoient, ou qui simplement leur étoient consacrées. Car telle est la véritable origine du culte idolâtrique, ou du culte des images, et du fétichisme des Africains.

Dans l'Inde (6) certains dévots distri-

(1) Zend-Avest. t. 1, p. 93, n. 2, t. 2, p. 69-376.
(2) Hyde de Vet. Pers. Rel. c. 19, p. 258.
(3) Orig. Comment. in Math. p. 326.

(4) Hyde de Vet. Pers. Relig. c. 19, 20.
(5) Cont. d'Orvill. t. 6, p. 341.
(6) Cont. d'Orvill. t. 2, p. 171.

buent leurs idoles autour d'un grand cercle d'une ou de deux coudées de diamètre, et ils les disposent de manière qu'elles regardent les huit points cardinaux de l'horizon, d'où soufflent les principaux vents. Ces peuples croient, que huit divinités inférieures président à huit contrées du monde, également éloignées les unes des autres. Nous avons vu, que les Perses bornoient à quatre les Génies ou étoiles fixes, qui surveilloient les quatre points, *est, ouest, midi* et *nord*. Cette division en huit est une sous-division de cette dernière, qui prend sa source dans le même génie Astrologique. On décrit ce cercle magique près du bord de l'eau, et on fait un sacrifice avec beaucoup d'appareil.

Les habitans de l'isle de Ceylan (1) reconnoissent un Dieu suprême, qu'ils appellent Ossa, Polla, Maups, en leur langue, ce qui signifie créateur du ciel et de la terre. Les autres divinités ne sont que des lieutenans de ce Dieu, qui les envoie sur la terre pour exécuter ses ordres. Ils sont dans l'opinion erronée d'Euvhémere, opinion que beaucoup d'autres ont adoptée, et qui vient du génie mystérieux des prêtres, qui vouloient porter les hommes à la vertu par des exemples; savoir, que ces divinités inférieures étoient les ames des hommes vertueux parvenus au rang des dieux. Chacune de ces divinités a son emploi. L'une, comme notre St. Nicolas, ou comme les Dioscures des Grecs, préside à la navigation; l'autre préside à l'agriculture; celle-ci donne les richesses; celle-là donne la santé, comme Esculape ou saint Roch, et toutes sont représentées sous des formes monstrueuses; ce qui doit être, si ces formes sont empruntées des constellations à qui l'Astrologie attribuoit cette propriété et cette fonction dans l'ordre du monde. Ceci est d'autant plus vraisemblable, que l'on sait que ces insulaires adorent le soleil, la lune (2), et rendent un culte aux planètes. Ils leur attribuent un pouvoir si étendu, qu'ils sont persuadés, que lorsque ces astres ou dieux planétaires ont pris quelqu'un en affection, rien ne peut s'opposer à son bonheur. Ils leur élèvent des idoles, et ils croient que la vertu céleste descend dans l'idole, tandis qu'ils prient et qu'elle s'y établit pour entendre leurs demandes. C'est bien là le culte Astrologique des Sabéens, dont nous avons parlé plus haut. Quand les Chrétiens, adorateurs de la lumière solaire, prononcent le fameux *hoc est*, qui fait descendre leur dieu dans le morceau de pâte circulaire qui le représente, c'est à-peu-près la même chose; et c'est la suite du même génie de toute espèce de consécration d'image. Le dieu y descendoit pour y entendre l'homme, et pour lui rendre des oracles ou le guérir de ses maux.

Toute l'île de Ceylan est remplie d'idoles, espèce de talismans tutélaires des villes et des provinces, qui les ont consacrées, et qui diffèrent autant entre elles, que les talismans vivans ou les animaux sacrés de l'Egypte, qui étoient soumis à l'influence des animaux célestes, comme nous l'avons déja dit. Les prières de ces insulaires ne s'adressent pas directement à l'être-suprême (3), mais à ces lieutenans de la divinité, à ces ministres de ses volontés et à ces dépositaires de sa toute-puissance. Nous prions de même nos saints.

Les Moluquois (4) révèrent des intelligences ou Génies, qu'ils appellent *Nitos* (*s*). Ils les croient soumis à un chef, ou à un être supérieur, qu'ils appellent *Lanthila*. Ce *Lanthila* lui-même n'est que le lieutenant d'un Génie plus élevé, qu'ils appellent *Taulay*. Chaque ville, chaque bourg, chaque cabane a son *Nito*, ou son Génie tutélaire. Ils adorent le génie de l'air, sous le nom de *Lapitho*. On consulte les *Nitos* comme autant d'oracles, et on n'entreprend jamais sans cela aucune affaire impor-

(1) Cont. d'Orvill. ibid. t. 2, p. 247.
(2) Cont. d'Orvill. ibid. p. 249, 250.
(3) Ibid. p. 255.
(4) Cont. d'Orvill. t. 2, p. 330.

tante. Le *Nito* étoit le dieu Lare de chaque famille.

Les insulaires des îles Philippines (1), outre un premier dieu, qu'ils appellent *Maglante*, dieu qui lance le tonnerre, et un autre appelé *Batla*, qui est le temps, reconnoissent encore beaucoup d'autres divinités subalternes de l'un et de l'autre sexe. Le culte du soleil, de la lune et des étoiles est aussi joint à ce culte des intelligences subalternes (2), dont les unes président aux semences, les autres à la pêche, celles-ci aux villes, celles-là aux montagnes, etc.

Les sauvages de l'Amérique, qui habitoient l'île de Saint-Domingue, reconnoissoient un dieu souverain, unique, infini, tout-puissant, qui avoit sous lui des divinités subalternes (3), qu'on appeloit *Chemis* ou *Zémés*; et auxquelles on consacroit des idoles dans chaque cabane. Ces images étoient de craye, de pierre ou de terre cuite et représentoient toutes sortes d'animaux ou des êtres monstrueux. Une seule figure de femme représentoit la divinité principale, mère de leur dieu, laquelle avoit à ses côtés deux premiers ministres. L'un étoit chargé de convoquer les autres *Chemis*, lorsque la divinité vouloit les envoyer exciter les vents, faire tomber la pluie, ou distribuer aux hommes les biens, qu'ils demandoient. L'autre étoit occupé de punir ceux qui ne rendoient pas à la divinité le culte qui lui étoit dû. Que les prêtres sont adroits! Que de moyens n'ont-ils point employés par-tout pour attacher les hommes au culte religieux, dont eux seuls ont toujours profité!

Solis assure, que les anciens Mexicains (4) admettoient une divinité supérieure, qui abandonnoit le gouvernement du monde à ses lieutenans. Suivant la Cosmogonie, qu'on attribue aux Virginiens (5), le dieu suprême a créé une classse de *dieux subalternes*, à qui il a remis le gouvernement du monde, après avoir emprunté leur secours pour le créer. Platon, dans son Timée, ne parle pas autrement. Cette Cosmogonie est-elle supposée? ou comment les Virginiens ont-ils les idées Cosmogoniques, que Platon puisa en Egypte? Ce Dieu créa lui-même le soleil, la lune et les étoiles; puis il reprit sa tranquillité, qui est l'essence même de sa divinité. Les dieux subalternes commencèrent l'exercice de leur pouvoir par *créer les eaux*, et ils en tirèrent toutes les créatures visibles et invisibles. C'est encore le systême Egyptien que reproduisit Thalès en Grèce, et qui avoit déja été enseigné par Orphée. Selon les Virginiens, la femme fut formée avant l'homme; elle eut commerce avec un des dieux créateurs, et accoucha de l'homme.

On voit par ce court extrait des opinions religieuses des différens peuples du monde sur les intelligences, combien toutes les religions se ressemblent, et comment les hommes ont par-tout cherché à rapprocher l'administration des dieux de la leur, et à ranger dans un ordre hiérarchique le systême des causes physiques, supposées intelligentes. Ils en ont composé un tout appelé l'univers, ou la cause universelle intelligente, dont chaque cause isolée fait partie, et avec laquelle elle se confond, pour agir en masse, suivant des degrés donnés et des loix sages, qui placent chaque cause partielle dans des postes plus ou moins éloignés du centre de la cause universelle.

On a dû sur-tout remarquer, que les principales divisions du ciel et de la terre, celle de leurs parties les plus apparentes, ou des astres, tant planètes que fixes, se trouvent exactement répétées dans le systême des causes intelligentes, principalement, celle des sept grands Dieux, ou grands Anges, et celle des

(1) Ibid. p. 368.
(2) Ibid. p. 369.
(3) Cont. d'Orvill. t. 5, p. 19.

(4) Ibid. t. 5, p. 150.
(5) Ibid. p. 453.

douze autres Dieux, ou Anges tutélaires des mois et des signes. Cette distribution, que nous retrouvons chez beaucoup de peuples, va être remise ici sous les yeux du lecteur, dans un extrait de Martianus-Capella, afin qu'il ne reste plus de doute sur la correspondance qu'il y a entre le monde des intelligences et le monde visible, ou entre le système des cieux et celui de leurs intelligences.

Martianus-Capella (1) nous représente le Dieu suprême ou Jupiter, qui assemble le conseil des Dieux, à-peu-près comme le Psalmiste, qui place son Jehova dans la synagogue des Dieux. Le secrétaire de Jupiter, dépositaire du rôle, sur lequel sont inscrits les différens ordres des Dieux conseillers, appelle les douze grands Dieux, qui président aux douze signes du Zodiaque, les mêmes qui sont nommés dans le poème de Manilius (2), et dont les idoles reposoient sur les coussins sacrés dans la cérémonie du lectisterne, chez les Romains (3). Il convoque ensuite sept autres Dieux, qui font une classe à part : puis une foule d'autres Dieux de différens ordres, qui sont appelés chacun à leur rang : enfin le peuple des Dieux, qui se rend en foule de toutes parts au conseil de Jupiter. Il en vient de toutes les parties du ciel, et sur-tout du Zodiaque, où les uns ont un domicile, et d'autres même en ont plusieurs. On sait que les planètes, dans la division des domiciles, et sur-tout dans la distribution par Décans, avoient leurs domiciles dans plusieurs signes, et dans plusieurs parties de signes. C'est ce que l'auteur appelle des habitations dans les animaux célestes. D'autres siégeoient hors du Zodiaque, dans les astres Paranatellons; aussi l'Auteur ajoute-t-il, et ceux qui ont encore ailleurs d'autres habitations que les maisons, qui par un ou par deux leur sont assignées dans le Zodiaque. Martianus-Capella divise le ciel en seize régions. Chacune a ses Dieux particuliers, rangés sous un grand chef, ou Dieu principal. Ensuite viennent les Génies, qui ont leur siége dans les quatre élémens, et ceux qui président aux choses qui ont une utilité publique, ou aux êtres moraux; enfin toute la multitude des Puissances, ou des Génies de toute espèce, qui se rassemblent au palais du maître des Dieux. Janus, dont nous avons fait notre S. Pierre, se place à la porte de la salle d'assemblée, qu'entourent les Satellites, ou les soldats du grand Dieu Jupiter. Un héraut appelle nominativement les membres du conseil; et la déesse, qui préside aux destins des hommes, Adrastée, prend sa place au milieu du conseil. On sait que, la fatalité étant réglée par les astres, Adrastée, qui y présidoit, devoit naturellement occuper une place distinguée dans le conseil des intelligences, qui commandent aux sphères et aux différens astres, tant ceux qui se meuvent au nombre de sept dans le Zodiaque, que ceux qui, au nombre de douze, président aux douze signes, à travers lesquels voyagent les planètes, interprètes des oracles de la fatalité. Ainsi cette description, que nous donne Martianus-Capella, du conseil des Dieux, n'est autre chose que le système des différentes intelligences, qui président aux signes, aux divisions de signes, aux Paranatellons et aux planètes, dont l'action combinée modifie les élémens, et règle par eux et dans eux, tout le système des effets sublunaires, subordonné à l'administration universelle des causes célestes. De là il résulte entre les intelligences la même division, que nous avons établie entre les causes physiques, que nous avons placées, les unes dans la partie active, et les autres dans la partie passive de l'univers. Car toutes les divisions célestes, et les divisions terrestres, ou élémentaires, ont chacune leurs intelligences, qui s'unissent et se lient dans l'action universelle du monde, et qui conséquemment doivent aussi

(1) Mart. Capell. de Nupt. Phil. l. 1, c. 4.
(2) Manil. Astron. l. 2, v. 437.
(3) Tit. Liv. liv. 22, c. 10.

se mêler dans les poëmes, et dans les fictions sacrées sur les intelligences, comme elles se mêlent dans les allégories sur le jeu des causes naturelles. Il y aura donc des Dieux célestes, et des Dieux terrestres, qui auront entre eux les rapports que la Nature a mis entre le ciel et la terre, dans l'action mutuelle qu'ils exercent. L'air, l'eau, la terre auront leurs Divinités subordonnées aux intelligences ou aux Dieux, qui siégent dans les astres, comme ces élémens le sont aux astres eux-mêmes, à leur influence et à leurs mouvemens. Ce qui nous donne, depuis le sommet des cieux jusqu'aux abymes de la terre, cette chaîne de Dieux, de nature et de puissance différente, qui lie entre elles toutes les parties de l'Univers, d'après la série et la distribution, qu'en a donnée un oracle d'Apollon rapporté par Eusèbe (1), qui observe que par Dieux célestes on doit entendre les astres.

Cette chaîne n'est que la progression de l'ame universelle, considérée dans ses différens degrés, et dans la marche qu'elle suit à travers le corps du monde, en s'y répandant pour l'animer. Elle y garde, suivant Varron (2), la distinction bien marquée entre la cause active et la cause passive, et entre leurs principales divisions, où elle prend des caractères différens, et en donne aussi aux ames et aux intelligences nombreuses, qui peuplent ces différentes parties du grand tout. Dans la circonférence des cieux, depuis le sommet de l'olympe jusqu'à la lune, dit Varron, les ames ou les intelligences Ethérées sont les astres et les étoiles, Divinités visibles. Dans l'espace aérien, qui est au-dessous de la lune, siègent des intelligences invisibles, connues sous le nom de Génies, de Héros et de Lares. Tel est l'abrégé de la théologie naturelle, continue S. Augustin qui nous a conservé ce passage de Varron, théologie qui a été adoptée, non-seulement par Varron, mais par une multitude de philosophes. Le passage de Martianus-Capella rapporté plus haut, et un autre du même auteur (3), qui donne à cette théorie des Génies, ou des intelligences de différens ordres placés dans différens élémens, le plus grand développement, viennent à l'appui du témoignage d'Augustin, et jettent un grand jour sur cette partie de la théologie des Génies. Nous en pouvons dire autant des écrits de Proclus, de Jamblique, et de Porphyre, auxquels nous renvoyons le lecteur jaloux de connoître à fond cette théorie Angélique, dont on a tant abusé.

Il résulte des rapports que nous avons observés entre les parties de la Nature et leurs divisions, et entre les intelligences qui y ont leur siége, et qui en dirigent tous les mouvemens et les opérations, ou entre toutes les parties du systême des causes physiques, et celles du systême des intelligences, que le second systême ayant été calqué sur le premier, il doit en contenir toutes les divisions, et que la comparaison et la correspondance doit se soutenir jusques au bout. Donc la grande division du monde en monde de lumière, et en monde de ténèbres, et la distinction, ou la rivalité, qui règne entre les chefs de ces deux mondes, doivent aussi se reproduire dans le systême universel des intelligences. En effet, comme on a distingué deux espèces de causes premières dans l'ordre visible du monde, il doit en exister aussi deux espèces dans l'ordre invisible des intelligences, si les intelligences sont exactement substituées aux causes naturelles, et surajoutées par l'imagination aux corps visibles, qui concourent à l'action universelle du monde. Pareillement, comme chaque chef dans son administration particulière a ses agens secondaires ou ses causes subalternes, il s'ensuit que, le principe de la lumière et du bien ayant ses Ministres et ses Anges, le principe des ténèbres et du mal aura

(1) Euseb. Præp. Ev. l. 4, c. 9, p. 145-147.

(2) August. de Civ. Dei. l. 7, c. 6.

(3) Mart. Capell. de Nupt. Phil. l. 2, c. 2.

aussi les siens, et que les agens subalternes différeront entre eux, et formeront deux ordres de Génies de nature aussi opposée, que le sont leurs chefs. Car chaque administration doit être complète dans le monde ténébreux, et dans le monde lumineux; et comme, le bien n'ayant pas pu sortir de la même source que le mal, on a donné à chacun son origine et son chef, on n'a pas dû par la même raison nommer les mêmes ministres, pour opérer le bien et pour opérer le mal. Ce qui amène nécessairement deux administrations et deux cours différentes, qu'on a dû composer pour les deux grands rois de la Nature, ou pour les deux premiers chefs, qui se partagent également entre eux l'administration du monde sublunaire, et la dispensation des biens et des maux, qui s'y trouvent mêlés à dose à-peu-près égale. Ainsi la grande distinction des deux principes doit régner entre les Génies ou les intelligences répandues dans la Nature, comme elle règne dans les effets, qui y sont produits, et entre les deux causes premières, qui les produisent, savoir, entre Ormusd et Ahriman, entre Osiris et Typhon, entre Dieu et le Diable. Chacun de ces deux chefs doit avoir ses agens, ses ministres et ses Anges particuliers. C'est une suite nécessaire de la théorie que nous venons d'établir sur les agens secondaires, et sur les ministres de l'administration universelle.

Cette conséquence se trouve justifiée par le fait, et toutes les théologies ont encore admis cette distinction entre les intelligences, qu'ils ont partagées en bonnes et en mauvaises, en Génies amis de la lumière et du bien, et en Génies amis des ténèbres et du mal. C'est surtout chez les Perses, que cette théorie est la plus complète. L'explication que nous avons donnée plus haut du fameux œuf magique, dans lequel les Dieux ou les intelligences bonnes et mauvaises, par groupes de six et de vingt-quatre, se rangent chacunes sous leurs chefs, et se mêlent ou se combattent dans le monde, en est la preuve. On voit que les biens et les maux, que l'action du ciel ou du monde, figuré par l'œuf, répand sur la terre et verse dans toutes ses productions, sont distribués par des intelligences, bonnes ou mauvaises et d'ordre différent. On voit que la distinction des astres en astres bons et mauvais (2), que les Astrologues de Chaldée avoient établie, pour rendre raison du bien et du mal de la Nature, est attribuée par les Mages à des intelligences, qui offrent entre elles des divisions, telles que celles que l'Astronomie a mises dans les cieux, entre les douze signes et les trente-six constellations, qui se lient aux signes.

L'extrait abrégé de la Cosmogonie des Perses, sur le bon et sur le mauvais principe, que nous avons donné dans notre Chapitre V, et auquel nous renvoyons le lecteur (2), offre un tableau frappant de la distinction des intelligences affectées aux deux principes, lumière et ténèbres, et de la manière dont elles se groupent sous leurs chefs particuliers, dans les différens combats, qu'elles se livrent dans le monde. On voit que, si Ormusd a ses Izeds ou ses esprits célestes, Ahriman a ses Dews malfaisans. Les Izeds, comme nos Anges (3), sont des Génies du second ordre, faits pour le bien du monde; esprits célestes souvent confondus avec les êtres qu'ils protégent. Aussi nous avons vu plus haut, que l'Ange de la terre et l'Ange de l'eau furent confondus sous un même nom avec la terre et l'eau. Pareillement chez les Grecs, Jupiter, Junon, Cerès, furent tantôt pris pour les Dieux célestes et tantôt pour le feu, pour l'air et pour la terre. Les Izeds (4) sont les juges du peuple pur, comme les Anges qui formeront le conseil de Christ, quand il jugera le monde. Il faut s'attacher

(1) Plutarch. de Iside, p. 370.
(2) Voy. ci-dess. l. 2, c. 5.
(3) Zend-Av. t. 1, 2ᵉ part. p. 82, n. 11, t. 2. p. 231.
(4) Zend-Av. t. 2, p. 325—336—362.

à leur plaire, et leur adresser des vœux, pour mériter la protection d'Ormusd. Les Dews sont des mauvais Génies produits par Ahriman (1). Ils sont les ennemis nés des Izeds ou des esprits célestes, et ils s'assemblent sous leur chef Ahriman, pour leur faire la guerre ainsi qu'à Ormusd. Il en est sept plus méchans que les autres, qui s'attachent aux sept planètes. Ils viennent du Nord (2), contrée de l'hiver et des froids, ou du Pôle, qu'entortille le fameux Dragon ou Python, que tua le Dieu-Lumière Apollon. Ils sont mâles et femelles (3), et ont un commerce charnel les uns avec les autres. De-là naissent tous les Daroudis, qui composent un autre ordre de Génies malfaisans, placés plus près de l'homme (4), qui l'obsèdent, qui trompent les ames, et désolent publiquement le monde, où ils multiplient la mort. Les Dews produisent (5) aussi les Kharfestères, nom qui comprend tous les reptiles et tous les animaux malfaisans. Car on leur impute, comme à leur chef, toutes les productions mauvaises de la Nature (6), tous les maux du corps et ceux de l'ame. On suppose que, comme ces Génies n'ont lieu que dans notre monde, à la fin du monde tous ces Dews seront anéantis, à l'exception du chef Ahriman, cet éternel ennemi d'Ormusd (7); mais alors il sera enchaîné et sans force, comme le diable de l'Apocalypse l'est au moment où le monde est régénéré. Il faut sans cesse que l'homme soit en garde contre ces mauvais Génies, et qu'il les combatte ainsi que les méchans. Celui qui les sert sera détruit dans son corps, dans son ame et dans ses biens (8). Voilà mot pour mot nos dogmes religieux sur le Diable et sur ses Anges. Car nous n'avons rien imaginé, ni même rien changé aux opinions anciennes, en fait de religion, sur-tout à celles des Mages.

On sent bien, que nous n'avons pas pu faire éclore ce double monde de Génies ou d'intelligences de nature, ou d'inclinations si opposées, du sein de la même ame unique universelle, appelée Dieu-suprême, par la raison que le bien et le mal ne peuvent découler de la même source, et qu'il y a nécessairement duplicité d'ame et d'intelligence, où il y a duplicité de cause première. Aussi l'ame universelle, qui a pour substance le feu Éther intelligent, et que nous appelons proprement l'ame universelle, qui meut et organise tout dans le monde, n'exclut-elle pas une autre ame ou force, qui appartient à la matière grossière de la terre et des élémens, dans lesquels l'ame céleste prolonge son action, pour y verser l'ordre et le bien, que cette matière n'a point par elle-même, et pour vaincre la résistance que sa Nature oppose à ce que le Demiourgos établisse en elle l'harmonie, que le feu artiste entretient éternellement aux cieux, où siége Ormusd, au sein de la lumière Éthérée.

Les Perses, selon tous les auteurs (9), représentoient la Divinité suprême, comme un feu animé et intelligent, dont les rayons et l'action se répandoient dans tout l'Univers; feu dont, selon toute apparence, le soleil étoit, sinon la source, au moins le miroir de réflexion, et qui de-là réjaillissoit dans les astres et dans toutes les parties de la Nature, où se propage la lumière à travers différens milieux. Les feux des astres, ceux des météores, et en général tous les feux n'étoient que des émanations du feu principe plus ou moins pures, suivant qu'elles avoient reçu en elles plus ou moins de substance étrangère. Comme ce feu

(1) Zend-Avest. t. 1, 2 part. p. 80-421, t. 2, p. 330-355-356.
( ) T. 1, 2 part. p. 109-155.
(3) Ibid. p. 325.
(4) Zend-Av. t. 1, part. 2, p. 108--126-167.
(5) T. 2, p. p. 169.
(6) T. 1, part. 2, p. 321-420.
(7) T. 2, p. 124, t. 1, part. 2, p. 229.
(8) Zend-Av. t. 1, part. 2, p. 242-243, t. 2, p. 80.
(9) Batteux caus. prem. t. 1, p. 39--42.

principe étoit le Dieu suprême, les feux émanés de lui ne pouvoient être que des Dieux subalternes, des ministres et des Génies. Voilà l'ame universelle du monde, qui se subdivise en mille ramifications différentes, et qui s'affoiblit toujours en s'éloignant du tronc (1). Le véritable siége du feu divin, sa source primitive étoit cet océan de lumière, qu'on avoit imaginé dans le ciel des cieux, d'où s'élançoient des ruisseaux de feu, qui s'étendoient au loin, qui s'atténuoient à mesure, qu'ils s'éloignoient de leur source, qui s'amortissoient, et finissoient par s'éteindre dans l'abyme le plus profond de l'espace, où retombe la matière la plus grossière.

En raisonnant par les contraires, les ténèbres devoient avoir leur essence pleine et opaque au-delà du point d'extinction de la lumière, et s'affoiblir en remontant vers elle. C'étoient deux substances, qui se croisoient réciproquement, et qui formoient dans tous les points de concurrence différens degrés de contraste. On sent combien il étoit aisé de composer sur ce fond une fable mystique, mêlée de combats, de victoires, avec tous leurs détails, sur-tout si dans chacune des deux substances, l'une résidante au ciel et l'autre dans la matière terrestre, on mit deux grandes ames opposées de volonté et d'action, et qui font un métier contraire, comme dit le naïf traducteur de Plutarque. Or cela arriva. Les anciens philosophes, dit Beausobre (2), crurent la matière éternelle et animée d'une ame, qui lui appartient et qui n'a rien de lumineux, rien de sain, ni de salutaire, qui n'a ni ordre, ni mouvement mesuré. C'étoit l'opinion de Pythagore et de Platon. Cette opinion étoit la plus ancienne et la plus générale. Le Typhon des Egyptiens n'étoit que cela, suivant Plutarque (3), ainsi que l'Ahriman des Perses; car Ahriman étoit chez les Perses, ce que Typhon étoit chez les Egyptiens.

« Platon, dit Plutarque (4), s'apperçut bien vers la fin de sa vie, qu'il » falloit supposer la matière animée, » parce qu'une substance brute, qui » n'a d'elle-même ni qualités, ni action, et qui par sa nature est dans » un parfait équilibre, ne sauroit être » la cause du mouvement, ni le principe du mal : d'où il suit que ce principe est la puissance motrice de la » matière, celle qui réside en elle, et » qui produit des mouvemens déréglés » et déraisonnables. C'est une puissance » que Platon appelle, dans ses livres » des lois (5), *une ame déréglée, malfaisante, et contraire à la cause* » *du bien* ». Clément d'Alexandrie, qui a cité ce passage dans ses Stromates (6), prétend que c'est le Démon, et il a raison; car notre Démon enfermé dans la partie basse du monde, la plus matérielle, ou aux enfers, n'est que cela. Manichée a pensé la même chose, et personne ne connoissoit mieux que lui les principes théologiques des Perses, de qui vient notre religion en très-grande partie.

Chalcidius, qui a commenté le Timée de Platon, prouve que cette opinion, sur l'ame de la matière, faisoit partie de la doctrine de Pythagore. Il dit, que Pythagore avoit démontré que les maux existent nécessairement, parce que la matière est mauvaise en soi, et que le monde étant fait de cette matière, il est fait d'une mauvaise nature. Pythagore, ajoute Chalcidius, a cru que la matière a une ame, qui résiste à la providence, et qui emploie toutes les forces de sa malice, pour en traverser les dessins. La providence, c'est-à-dire, tout ce qu'il y a d'ordre dans le monde, est l'ouvrage de Dieu; mais tout le désordre vient de la matière. Ce que

(1) Ibid. p. 42, Hyd. c. 22.
(2) Beausob. t. 2, p. 248—250.
(3) Plut. de Iside, p. 372.
(4) Plut. de Proc. Anim. p. 1016.
(5) Plut. ibid. p. 1014, 1015.
(6) Clem. Alexand. Stromat. l. 5, p. 573.

Pythagore dit de la Providence, ou du Dieu bon; les Egyptiens l'attribuoient à Osiris (1); ce qu'il dit de la matière, ils l'imputoient à Typhon, c'est-à-dire à l'ame mauvaise, inhérente à la matière.

A ces témoignages, joignons celui du philosophe Numenius (2), qui loue Platon, d'avoir soutenu qu'il y a deux ames dans le monde, l'une *bienfaisante*, qui est Dieu, l'autre *malfaisante*, qui est la matière. C'est cette ame de la matière, qui est le principe de son mouvement propre et intrinsèque, lequel n'a rien de régulier ni d'ordonné, mais que l'ame divine du Ciel modifie, et dirige sans cesse vers le bien. C'est cette matière, suivant ces Philosophes, qui est la cause et la nourrice des passions de l'ame, qui luttent contre la raison qui nous vient d'en haut, ou de l'intelligence universelle. L'opinion de ces Philosophes sur cette seconde ame, distinguée de l'ame lumineuse, est, dit Beausobre (3), la plus ancienne et la plus généralement reçue. Du sein de ces deux ames, qui se répandent et se croisent dans le monde sublunaire, nous avons donc pu faire sortir le peuple des intelligences bonnes ou mauvaises, qui en émanent, et qui agissent en sens contraire ici-bas. L'empire naturel du premier peuple et celui de ses génies est placé dans l'olympe, et descend jusqu'à la sphère de la lune (4); car elle étoit le terme où finissoit l'empire du mal. Mais les Démons ou les mauvais génies se répandoient dans les régions sublunaires, depuis qu'ils avoient été chassés de la région supérieure à la lune, au-dessous de laquelle, dans le débrouillement du cahos, se plaça la matière grossière. Les Chaldéens (5), dit Psellus, appellent quelquefois Adès, ou l'enfer, les régions sublunaires, parce que c'est là que résident les Démons, depuis qu'ils ont été chassés de la sphère de la lune, qui est un espace sacré. Cette division rentre dans celle d'Ocellus de Lucanie, qui place au-dessus de la lune l'empire des Dieux, principes de lumière et d'ordre éternel, et au-dessous le siége de deux principes contraires, la Nature et la Discorde, dont l'une tend toujours à organiser et à ordonner, et l'autre toujours à détruire et à tout déranger. C'est une expression différente du choc des deux ames opposées, dont l'une tient de la Nature du ciel, et l'autre de celle de la matière terrestre et grossière.

Malgré cette division, qui séparoit par d'éternelles barrières les deux empires, de manière que jamais le désordre ne pût être mis dans les cieux, néanmoins les opérations du ciel, les influences des planètes et des fixes, ou des Dieux en se mêlant ici-bas aux élémens, où les Démons et les Génies exerçoient leur empire concurremment avec eux, se trouvoient tellement corrompues ou gâtées, que les Dieux qui, par leur nature, étoient bons & lumineux, sembloient se métamorphoser en Génies de ténèbres, leur prêter leurs formes, et dégradés de leur Nature primitive, devenir causes des effets funestes, et de tous les maux physiques, qui se reproduisoient sous leur aspect, et sembloient être leur ouvrage. C'est ainsi que les Anges de lumière paroissoient être déchus de leur dignité primitive, et se transformer en Anges de ténèbres. C'est ainsi que nous avons vu les sept grands Dews ou mauvais Génies, subordonnés à Ahriman, s'attacher aux sept planètes, et le chef des mauvais Génies pénétrer lui-même dans le ciel sous la forme du Serpent ou de la grande Couleuvre, mère de l'hyver (6); puis se mêler aux planètes,

(1) Plut. de Iside, p. 370.
(2) Chalcid. n. 295, p. 387.
(3) Beausob. t. 2, l. 5, c. 6, p. 250.
(4) Ibid. p. 254.
(5) Apud Stanleb. de Phil. Chald. p. 1131.
(6) Zend-Avest. t. 2, p. 351—355.

aux étoiles fixes, et à tout ce qui avoit été formé par Ormusd, principe lumière, comme il avoit aussi répandu son influence maligne sur les arbres, et sur toutes les productions de la terre. Ce mélange du mauvais principe aux planètes et aux fixes, ne doit s'entendre que des influences de ces Astres répandues dans le monde sublunaire, dans lequel seul le mal pouvoit avoir lieu. Car le ciel lui étoit interdit; et si quelquefois dans ces fictions sacrées sur ses combats contre Ormusd, soit dans la guerre de celui-ci contre Ahriman, soit dans celle de Lucifer contre Dieu, soit dans celle des Géans et de Typhon contre Jupiter, ces Génies sont supposés vouloir s'élever jusques dans l'Olympe, et en détrôner le Dieu de la lumière; ils finissent toujours par être chassés de l'Olympe, et précipités dans le Tartare, séjour des ténèbres éternelles; ensorte que ces fables n'ont d'autre but que de relever la puissance du Dieu lumière, en chantant sa victoire et la défaite de son ennemi, et de fixer les limites des deux empires, en mettant chacun des combattans à sa place. Tous les Génies placés dans les Astres, étant formés d'une substance pure, sont bons naturellement; comment peuvent-ils être corrompus et déchoir de leur véritable grandeur, comme nos mauvais Anges? C'est en entrant dans la sphère des élémens, et en se mêlant à la matière ténébreuse et à l'esprit qui la meut, lequel corrompt tout le bien qui avoit été originairement mis en eux, en leur faisant produire des effets absolument opposés à leur nature. C'est ce qui a donné lieu de distinguer entre eux des Astres de bonne et d'heureuse influence, et d'autres d'une influence maligne, comme les Chaldéens et les Astrologues en ont distingué. Cette supposition s'accorde parfaitement avec les principes théologiques de Jamblique (1), qui dit « que tout » est bon dans les animaux célestes » ou dans les astres; mais que ce bien » original est corrompu en passant dans » la matière sublunaire ». Il ne faut donc pas considérer simplement la nature des astres dans le lieu où ils sont; mais bien et sur-tout dans le lieu où ils agissent. C'est ainsi que des intelligences pures dans leur nature, auront l'air de s'être corrompues, et d'être dégradées de leur dignité primitive.

Voilà donc un nouvel Univers, divisé et subdivisé dans toutes ses parties, rempli d'intelligences, dont la nature prend la teinte et la trempe, et comme la couleur de chacune de ces parties. Elles sont célestes et pures au ciel, terrestres et plus corporelles, pour ainsi dire, sur la terre et dans les élémens; lumineuses dans l'Olympe, ténébreuses dans la matière, et elles se placent chacune dans leur siége naturel, et de-là font des incursions l'une contre l'autre, pour produire tous les effets bons ou mauvais, qui résultent des deux causes, qui agissent dans le grand tout, appelé Univers. Voilà le fond sur lequel on a brodé tant de dessins bizarres, qui contenoient le jeu des agens physiques, et des intelligences qui les dirigeoient dans le système de l'action universelle du monde. Voilà les Dieux, les Génies, les Héros qu'ont chanté les Poètes, et qu'ils ont mis aux prises les uns avec les autres dans leurs différentes guerres, ou qu'ils ont unis dans leur sympathie et leurs amours. Voilà l'origine des Anges, des Archanges et de toute l'hiérarchie céleste, ainsi que celle des Démons et des Princes de ténèbres, rebelles à Dieu, en guerre avec lui et avec ses Anges, et ennemis de ses productions les plus parfaites. Voilà le sujet des plus beaux poèmes, comme des plus sottes légendes sacrées et des livres prétendus révélés et apocalyptiques. Voilà, pour les artistes, l'ar-

(1) Jamblich. de Myster. c. 8.

senal le plus ancien de tous les beaux arts, arsenal dans lequel les Peintres, les Sculpteurs, et les hommes de talent de tout genre, soit pour la poésie épique, soit pour la poésie dramatique, soit pour la poésie lyrique, ont été et vont encore aujourd'hui chercher les différens sujets, qu'ils ont revêtus et embellis des formes les plus brillantes, et ces personnages, qu'ils ont animés du feu de leur immortel génie. Sous ce rapport, la religion est belle, majestueuse, riche, pompeuse et digne de tenir le sceptre du goût, de l'imagination et des arts de génie.

Mais ces fleurs, ces roses éclatantes furent bientôt desséchées par le souffle aride de la métaphysique, spectre sans substance, sans esprit, ni couleur, et qui ronge tous les corps, en les réduisant en atômes subtils, que l'intellect seul peut saisir. Nous voilà sortis des limites du monde réel, et nous allons entrer dans le vide immense qu'habitent les songes et les chimères. Tout ce qui aura été fait dans ce nouveau monde ne nous regarde plus, et notre méthode n'a pas plus de prise, que la raison, sur ces fantômes. Ce n'est pas que, semblables à ces ombres, ou manes, qui restent à la mort, ces spectres n'aient encore conservé dans leur surface infiniment déliée la forme des corps, qu'ils ont abandonnés, pour exister quelque temps seuls avant de se volatiliser absolument. Mais ce n'est plus qu'une surface semblable à celle du cachet gravé, d'après une figure solide, et qui retrace en creux, ce que celle-ci avoit en solidité.

Tel étoit le monde Archétype et intellectuel, que les métaphysiciens, à force d'abstractions, vinrent à bout d'extraire du monde visible, et sur le modèle duquel ils crurent, que celui-ci avoit été formé, parce qu'il en avoit gardé tout le dessin et tous les linéamens. Leur erreur fut celle d'un homme, qui voyant un tableau très-bien fait par un grand peintre, finiroit par se persuader, que celui à qui ce tableau ressemble est né d'une femme, dont la tête avoit été fortement remplie, et frappée de la vue de ce tableau. Si le monde Archétype, que les Métaphysiciens mirent dans la tête de leur Dieu créateur, avec toutes les divisions du monde visible, étoit parfaitement ressemblant avec celui-ci, et s'il en étoit l'expression matérielle, c'est que le premier avoit été imaginé d'après la vue du second, et calqué exactement sur lui. Si le monde Archétype contenoit le tableau idéal des corps célestes, et de toutes les parties du monde visible, ainsi que celui de leurs intelligences, c'est que l'imagination avoit depuis longtemps créé des intelligences, qui avoient leur siége dans les différentes parties de la Nature, et que la métaphysique, ou l'ignorance les en avoient séparées. Je dis l'ignorance ; car il suffit qu'on eût oublié le rapport, qui lioit ces intelligences aux corps visibles, (ce qui ne fut pas difficile), pour qu'il en ait dû sortir un systême de pures intelligences, soit Dieux, comme ceux d'Homère, soit Anges, comme ceux des Juifs et des Chrétiens. Ce systême sembla placé hors du monde, lequel alors n'étoit plus qu'un ouvrage, ou une machine de Nature inférieure, soumise à l'action de ces intelligences, par une suite de cette prééminence que l'esprit étoit censé avoir sur la matière. La Métaphysique n'en fit pas davantage en séparant les intelligences, qui avoient leur siége dans le monde, du monde lui-même, pour les ranger dans un espace invisible, et supérieur de beaucoup au monde.

C'est contre ce systême d'intelligences, conçues indépendamment des corps visibles et des agens de la Nature, et d'une existence abstraite, que reclame Chérémon, quand il dit que les fables sacrées des anciens Egyptiens roulent sur les agens physiques, sur le Soleil, la Lune, et les Astres, et nullement

sur des natures incorporelles. Et dans ce sens, Chérémon a complètement raison; car, en dernière analyse, les fables appartiennent toujours aux corps sensibles, dans lesquels l'imagination des adorateurs de la Nature plaça des intelligences, qui en furent ensuite tirées par les abstractions métaphysiques de certains rêveurs ou spiritualistes, lesquels en composèrent un monde immatériel, qui n'exista jamais que dans leur intellect. Encore ne purent-ils effacer la trace de l'origine de ce nouveau monde, puisqu'ils lui conservèrent toutes les dimensions de l'ancien, qui étoit le véritable, le seul, et celui qui leur avoit donné l'idée de ce monde, qu'ils appeloient le *Premier* ou l'*Archétype*. Car il n'y a rien dans l'intellect, qui n'ait passé auparavant par les sens, et qui ne leur doive son existence, dit un axiôme très-connu.

Toutes les fois donc qu'il s'agira d'expliquer des fictions, qui auront pour objet des intelligences, supposées pures par ceux qui professent le spiritualisme, il faudra replacer les intelligences dans leur siége naturel et les attacher à l'ordre du monde, d'où mal à propos on les avoit tirées. Si ces fables se lient à la Mythologie ancienne et aux anciennes fables Cosmiques, et si elles reçoivent un sens simple et naturel, ce sont alors d'anciennes fictions faites par des hommes, qui avoient le secret de la science sacrée. Si elles ne se lient point aux anciennes allégories sacrées, et s'il n'en résulte qu'un sens forcé, ou disparate, il faut les abandonner, comme étant l'ouvrage des ignorans, ou de rêveurs, qui, ayant perdu le fil des anciennes idées, n'avoient plus conservé que des noms d'êtres, qui ne se lioient plus à l'ordre visible du monde et à ses phénomènes. Ainsi, quand Virgile met en action Vénus, Mars, Jupiter etc., il ne connoissoit plus les rapports, que ces divinités avoient avec les parties de la nature et avec les agens de la force universelle. Vénus n'étoit qu'une divinité morale, qui présidoit à la beauté et aux jouissances de l'amour; Mars une divinité cruelle, qui se plaisoit au carnage, et décidoit du sort des combats; Jupiter le monarque souverain de l'olympe, le dieu de la foudre et le chef du conseil des dieux. J'en peux dire autant des poètes Grecs; et il est fort douteux, qu'Homère connût la nature Cosmique des dieux, qu'il mettoit en action dans ses poëmes héroïques. Ils existoient long-temps dans les livres sacrés d'Orphée, de Linus, et de Musée, et de tous les auteurs qui, avant lui, avoient écrit sur la généalogie des dieux. Le peu d'ordre, qui règne dans la Cosmogonie d'Hésiode, prouve qu'il entendoit mal les Allégories sacrées, qu'il avoit recueillies; ce qui est aisé à comprendre, pour peu qu'on soit convaincu, que les Grecs n'avoient pas créé leur religion, et qu'ils avoient reçu des Égyptiens, des Phéniciens, des Atlantes, des Phrygiens et des anciens Crétois, leurs fables religieuses. Aussi toutes les fables, que nous expliquons, remontent-elles bien des siècles avant l'âge où l'on fait vivre Homère, et nous donnent-elles presque toutes le Taureau céleste pour signe équinoxial de printemps, et le Lion pour signe Solstitial d'été. C'est sur cette époque principalement, qu'on doit monter son globe, si on veut comparer les différens personnages, qui figurent dans les anciennes allégories sacrées, avec les tableaux que le ciel et la terre présentoient dans les principales époques de la révolution annuelle.

Le monde intellectuel n'avoit point été imaginé alors, ni le monde des intelligences séparé du monde visible, le seul qui ait une véritable existence en lui-même, et qui n'admette rien hors de lui, comme Pline, Ocellus de Lucanie, nous l'ont déja dit, et comme l'exprime le mot univers, ou l'assemblage de toutes les substances. Ce monde, le premier et le seul, la cause unique de toutes choses, a servi de fondemen

au monde des intelligences, que mal-à-propos on sépara de lui dans la suite, et au monde intellectuel, que plus mal-à-propos encore la métaphysique créa et bâtit au-dessus. Car voici trois degrés par lesquels a passé l'esprit humain dans ses spéculations sur l'univers; le monde visible, le monde des intelligences et le monde intellectuel, qui comprend le prototype des deux autres, lesquels, dans le système des Platoniciens, n'en sont que l'exécution, comme un édifice n'est que l'exécution matérielle du plan idéal, arrangé auparavant et disposé ou construit déjà en idée, dans la tête de l'architecte. Mais il n'en est pas d'un monde éternel, comme d'un édifice mortel, qui a commencé et qui doit finir. Supposer un prototype du monde, ou un plan préexistant, d'après lequel il avoit été formé (*t*), c'étoit présupposer un commencement au monde et non pas le prouver, et prendre précisément pour base de sa théorie ce qui étoit en question.

Les anciens, qui n'avoient point encore rêvé ces Archétypes, n'ayant connu que le monde visible, avec les intelligences qu'on supposoit attachées à ses différentes parties, n'ont peint que cela, n'ont chanté que cela, et nous ne devons chercher que cela dans leurs écrits. C'est-là ce monde seul et unique, comprenant en lui la somme de toutes les causes et de tous les effets, que les anciens mettoient en spectacle dans leurs mystères, avec les Génies, et les Anges bons ou mauvais, qui appartenoient à son administration, et qui lioient l'ame de l'homme à celle de l'univers. Ne sortons donc point de ce cercle, que la nature s'est tracée elle-même; circonscrivons nos recherches dans les mêmes limites, dans lesquelles elle a circonscrit toutes ses opérations et renfermé le jeu de ses ressorts et de tous ses mouvemens. Voilà le champ de la poésie, de la peinture et des arts; c'est celui de l'imagination, comme il est celui de la nature et des forces vives qu'elle emploie dans l'éternel ouvrage des générations et des destructions, qui s'opèrent ici-bas. Voilà les limites de la Mythologie et le terme de nos efforts pour découvrir le sens de ses savantes allégories sur la nature et sur ses agens intelligens.

La méthode, que nous avons donnée pour résoudre les énigmes sacrées, atteint les bornes de cet empire de la Mythologie et en embrasse tous les points intermédiaires, de manière qu'elle doit suffire à celui qui, à l'aide du fil que nous donnons, voudra s'engager dans le labyrinthe de l'Egypte, de Crète, et de tous les temples de l'univers. Nous avons en quelque sorte recomposé la science ancienne de ses débris épars dans tous les ouvrages des Astronomes, des Cabalistes, des Théologiens, des Philosophes et des Poëtes, et sur-tout des Mythologues. Nous avons suivi la marche de l'esprit humain, depuis les premières perceptions de son enfance, jusqu'aux rêves de sa vieillesse, et de la décrépitude, dans laquelle est plongée notre espèce, depuis tant de siècles que les prêtres l'ont dégradée. Nous avons pris l'homme (1) au moment, où seul avec lui-même il ouvre son œil étonné aux rayons bienfaisans de la lumière, jusqu'à l'époque où il tenta d'en chercher la source hors de l'univers, et dans une lumière intellectuelle, qui éclaire son esprit, comme la première brille à ses yeux. Il a toujours voulu pénétrer au-delà du terme de sa vue, et il n'est sorti de l'univers, que pour s'égarer dans des déserts immenses, où il n'a rien rencontré que les ombres, qu'il créoit lui-même, d'après des souvenirs de ce qu'il avoit vu dans le monde, qu'il avoit abandonné, et qui auroit dû terminer ses recherches. Tel l'esprit dans son sommeil retient les images que le jour lui a fait voir; ou, s'il les combine autre-

(1) Voy. ci-dess. 2, c. 1.

ment, il ne rencontre plus dans son ouvrage que des monstres et des chimères.

C'est donc en derniere analyse dans la nature qu'il faut rentrer, pour remettre l'homme à sa place ; c'est dans ce sanctuaire, qu'il trouvera les formes éternelles des dieux, qu'ont adoré tous les hommes de tous les pays et de tous les siècles ; et c'est aux voûtes sacrées de l'olympe, qu'il verra briller les rayons de leur gloire immortelle. Là, de tout temps, fut fixé le siége le plus éclatant de la majesté divine ; c'est sous les pavillons de l'astre du jour, que les Juifs plaçoient le trône de l'éternel. L'univers est un temple auguste, au-delà duquel il ne nous est pas permis, dit Pline, de chercher la divinité. Toute explication, qui tirera ses preuves hors de cette enceinte sacrée, ne peut être que mauvaise. Laissons aux dieux leur nature ; et ne les plaçons ni dans le rang des hommes, comme Euvhémère, ni dans celui des ombres, comme les spiritualistes, et comme tous les métaphysiciens, qui en ont fait des êtres abstraits et de pures conceptions de leur esprit, auxquelles envain ils voudroient donner de la réalité. La nature visible, ou les dieux naturels, voilà surquoi repose toute la Mythologie bien conçue, et toutes les théologies rapportées à leur véritable origine. C'est aussi le but que doit se proposer et que doit atteindre notre méthode, si elle est bien employée. C'est une dernière preuve, qui doit en justifier la bonté, et la vérité de nos principes. Tous les pas que nous allons faire désormais dans la carrière, que nous nous sommes ouverte, doivent être dirigés dans ce sens ; et c'est à la justesse, à l'accord étonnant des solutions, à leur simplicité, qu'on pourra reconnoître qu'enfin, pour la première fois, le voile de l'antiquité religieuse est déchiré, et que l'art sacerdotal, forcé dans ses derniers retranchemens, doit renoncer aux ressources de l'imposture, pour laisser à la raison son légitime empire.

AVANT-PROPOS.

DANS la première Partie de notre Ouvrage, nous avons démontré l'indispensable nécessité d'expliquer l'antiquité religieuse par les principes de la Physique et de l'Astronomie ancienne, de chercher les Dieux dans les principaux agens de la Nature, et de regarder leurs avantures merveilleuses, comme la description allégorique des phénomènes naturels, chantés par les Poëtes; car ils furent les premiers Philosophes et les premiers Théologiens, qui parlèrent sur les causes ou sur les Dieux. Dans la seconde Partie, nous avons tracé la route que nous avons cru la plus sûre, pour arriver à la solution de ces énigmes sacrées, et nous avons donné au Lecteur le fil, qui doit le guider dans une carrière aussi obscure, et aussi difficile, que celle que nous présente l'étude de l'antiquité religieuse. Nous avons posé les bases de la nouvelle méthode d'explications, et nous lui avons donné tous les développemens, que nous avons cru nécessaires et suffisans, pour qu'elle pût être employée avec quelque succès dans le débrouillement du cahos monstrueux de toutes les Mythologies. Il nous reste une troisième tâche à remplir; c'est d'essayer nous-mêmes la méthode que nous avons créée, et dont nous proposons aux autres de faire usage désormais dans l'étude de l'antiquité, et même dans celle de toutes les Religions modernes, qui sont émanées des anciennes superstitions. Ce sera comme la pierre de touche, qui, appliquée à notre invention, mettra le Lecteur à portée de juger de sa justesse et de son plus ou moins d'utilité; et qui fera distinguer notre travail de la foule des systêmes sur la Mythologie, lesquels, après nous avoir ébloui par de brillantes promesses, nous ont laissé aussi incertains qu'auparavant, sur le véritable sens de la Théologie énigmatique des anciens, et n'ont fait qu'épaissir le nuage, qui, depuis les siècles d'Homère et d'Hésiode, l'ont toujours environnée.

Nous ne prétendons pas néanmoins annoncer au Public, que toute l'an-

tiquité Religieuse est expliquée dans toutes ses parties, et dans tous ses détails les plus minutieux. Outre qu'un tel Ouvrage demande bien des années pour être achevé, s'il peut l'être entièrement, ce que je crois difficile ; il me semble encore assez inutile de chercher la solution d'énigmes partielles, qui ne peuvent piquer que la curiosité oisive. Ce sont les grandes masses, qu'il faut attaquer ; c'est le caractère général de toutes les grandes fables religieuses, qu'il faut bien saisir et montrer. Enfin ce sont les bases des Poèmes sacrés, qu'il faut bien reconnoître, sans s'occuper de la broderie et des fictions épisodiques, qui n'ont leur source que dans l'imagination du Poète, lequel, libre dans ses fictions, a créé lui-même les nuances et les couleurs, qu'il a appliquées sur le dessin général du grand tableau de la Nature. Laissons aux petits esprits la manie de vouloir rendre raison de tout, et la foiblesse qui les fait se traîner sur tous les détails. Présentons le cannevas des Poèmes anciens, avec la plus grande clarté ; qu'on y voie distinctement les points, qui lient tous les principaux fils, et qui marquent le dessin que le Poète a su broder avec richesse ; que les intervalles et les vides, qui s'y trouveront, ne nous étonnent point. L'imagination et le génie se sont chargés de les remplir, et la Poésie a associé son travail à celui de la Nature qu'elle a peinte. Si les érudits à cerveau étroit trouvent notre marche trop libre, parce qu'elle n'est point pesante ; nous ne chercherons point à nous justifier auprès d'eux, puisque la Nature, en leur refusant le génie, les a par-là même rendus incapables de le reconnoître par-tout où il se montre dans l'antiquité, à la hauteur de laquelle ils ne peuvent s'élever.

ORIGINE

ORIGINE DE TOUS LES CULTES, OU RELIGION UNIVERSELLE.

LIVRE TROISIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

De l'Héracléide, Poème sur Hercule ou sur le Soleil.

Parmi les noms différens, sous lesquels la Divinité du Soleil a été adorée et ses bienfaits ont été chantés, celui d'Hercule est un des plus fameux. Depuis Meroë en Ethiopie, et Thèbes en Egypte, jusqu'aux îles Britanniques et aux glaces de la Scythie; depuis les côtes de la Phénicie jusqu'aux bords de l'Océan Atlantique, et aux sables de la Maurusie; depuis Palibothra jusqu'à Cadix, tout l'Univers a retenti du nom et des exploits glorieux de ce Dieu invincible, qui ne s'est montré à la terre, que pour la délivrer des monstres et sur-tout des tyrans, qu'on peut mettre au nombre des plus grands fléaux, qu'ait à redouter notre foiblesse. La Grèce particulièrement, habitée par des colonies venues de Phénicie et d'Egypte, où Hercule avoit, depuis bien des siècles, de superbes temples (1), s'est plû à répéter d'âge en âge les louanges du Dieu, qui étonne l'Univers par sa puissance et par sa majesté, comme il l'enrichit par ses bienfaits. On adoroit en lui le père des siècles et des années, l'ame visible du monde, l'immortel modérateur des astres et des saisons, la force et la vertu des Dieux, le destructeur des Géans, germes du mal et des ténèbres, que le mauvais principe verse dans la Nature; la force du grand Démiourgos (*a*), qui vivifie par sa chaleur l'Univers désigné par l'œuf mystique, qu'Hercule fait sortir de sa bouche, et que son activité féconde pénètre dans tous les sens. Enfin, on adoroit en lui le Dieu qui, placé dans le soleil, comme dans un char, voyage autour du monde, et s'élançant des bords de l'Orient jusqu'au Couchant, répand la lumière et distribue le temps, en parcourant la carrière des douze signes, à l'action desquels est soumis tout le monde sublunaire, confié aux soins d'Hercule, dit le rhéteur (2) Aristide.

(1) Hérodote, l. 2, c. 43, 44.

(2) Aristid. t. 1, p. 57, Orat. in Hercul.

Tels sont les traits sous lesquels les anciens Théologiens et les Poètes nous ont peint Hercule ; et il n'en est aucun qui ne convienne parfaitement au Dieu-Soleil. Ses images même portent tous les attributs de l'astre invincible, qui subjugue la Nature, et qui enchaîne l'Univers sous ses loix. Le Lion céleste, dans lequel les Astronomes anciens plaçoient le domicile du Soleil, lui fournit la parure, qu'il porte par-tout avec lui et qui caractérise le premier Astre, de même que le Cancer, posé sur le sein de Diane, caractérise le second astre ou la Lune, qui a son domicile dans le signe de l'Écrevisse. Aussi les Egyptiens plaçoient-ils l'image du Lion aux pieds du trône de leur Apollon, ou du Dieu *Horus*, qui présidoit à la distribution de la lumière et des saisons. C'est par la même raison, qu'ils imprimoient l'effigie de cet animal sur les portes des temples, et qu'ils terminoient par des têtes de lion l'extrémité des tuyaux des fontaines, d'où couloit l'eau du Nil, pour exprimer, disent-ils, les rapports qu'il y avoit entre le commencement du débordement de leur fleuve, et l'entrée du Soleil au signe céleste, où il avoit établi son domicile. C'étoit le symbole sous lequel on adoroit ce Dieu à Léontopolis, ou dans la ville des Lions ; et dans les temples d'Héliopolis, ou de la ville du Soleil (1) ; c'est ce Lion que l'on trouve placé, sous l'image du Soleil, dans les monumens de Mithra (*b*) ou du Soleil adoré sous ce nom chez les Perses. Par-tout où l'on trouve les attributs du Lion dans les monumens des religions anciennes, c'est presque toujours le Soleil qu'il faut y voir. C'est le Lion de la tribu de Juda, qui désigne Christ, ou le Soleil chez les Chrétiens ; il n'y a de différence que dans la manière d'employer cet emblême. Au lieu de peindre un Génie à tête de lion, tel qu'on le voyoit dans le temple du Soleil à Héliopolis, ou un Dieu appuyé sur un lion ; les Grecs ont préféré de représenter le Dieu-Soleil sous les traits d'un prince invincible, revêtu d'une peau de lion, qui lui sert de manteau. Ce manteau lui-même fut souvent semé d'étoiles, comme l'annonce l'épithète d'Astrochyton, ou habillé d'étoiles, que les Poètes ont donné à l'Hercule Tyrien (2). C'est sous ce nom qu'il est désigné dans Nonnus, Poète (3) de Panople en Egypte. « Les épithètes de roi du » feu, de chef du monde et des astres, » de nourricier des hommes, de Dieu » dont le disque lumineux roule éter» nellement autour de la terre, et qui » faisant circuler à sa suite l'année, » fille du temps et mère des 12 mois, » ramène successivement les périodes » du temps, qui sans cesse se repro» duisent ; tous ces titres sont autant » de traits, auxquels on ne pourroit » méconnoître le Soleil, quand bien » même le poète ne l'auroit pas nommé, » comme il l'a fait, en appelant son » Hercule *Astrochyton*, *Helios*, ou » *Soleil*. Il nous représente le temps, » tel que Janus, avec la double figure » d'un vieillard, et d'un jeune homme, » qui s'enfuit sur les traces du char » d'Hercule ; la Lune qui recueille les » rayons de sa lumière, qu'elle réfléchit » vers nos yeux ; les quatre saisons, qui » se succèdent, et accompagnent le char » attelé de quatre chevaux, sur lequel » est porté *l'œil brillant* de l'Ether, » devant lequel fuit la nuit et s'éclipsent » les étoiles, et qui, baigné dans les » eaux de l'Océan Oriental, va ré» pandre la rosée bienfaisante sur la » terre et féconder les guérêts ». C'est à la suite de ce tableau d'Hercule ou du Soleil adoré sous ce nom à Tyr, que le Poète ajoute ; « qu'il est le même » Dieu, que les différens peuples adorent

(1) Strabon, l. 17, p. 812.
(2) Nonnus Dionys. l. 40, v. 415.
(3) Dionys. Nonni, l. 40, v. 375.

» sous divers noms; que c'est lui qui » est honoré sous le nom de Bélus (1) » sur les rives de l'Eufrate, (c) sous » celui d'Ammon en Libye, d'Apis à » Memphis, de Saturne en Arabie, » de Jupiter chez les Assyriens, de » Sarapis en Egypte, de Dieu du temps, » (c'est le nom que lui donne aussi » Athénagore) de Phaéton ou de Dieu » brillant aux mille noms, de Mithra en » Perse, d'Hélios chez les Babyloniens, » d'Apollon à Delphes et dans toute » la Grèce, d'Esculape (2) qui guérit, » les maux des mortels, de *Dieu Ether*, » nuancé de mille feux; enfin d'*Astrochyton*, nom tiré de la foule des » astres, dont paroît semé pendant la » nuit le manteau du Ciel. Le Poète » ajoute, que ce Dieu portoit une robe (3) » qui représentoit les figures variées du » Ciel, et offroit l'image du monde; » que ses joues rayonnoient d'une » douce lumière, et que sa barbe étoit » semée d'étoiles (4) ».

Cette multiplicité de noms donnés à l'Astre brillant, qui semble être l'ame de toute la Nature, et qui, à ce titre, a dû recevoir les hommages de tous les peuples (*d*), et être invoqué sous diverses dénominations, dans les différentes Langues, est confirmée par Martianus-Capella, dans son superbe hymne au Soleil, dont nous aurons lieu de parler ailleurs plus au long. Nous dirons seulement ici, que, comme Nonnus, il assure que c'est le Dieu, que les Libyens adorent sous le nom d'Ammon, ceux de Memphis sous celui d'Osiris; qu'il est Apollon ou Phébus à Delphes, Sarapis sur les rives du Nil, Mithra en Perse, Atys en Phrygie, Bacchus ailleurs; enfin, qu'il est le Dieu que l'Univers entier invoque sous mille noms. Le poète Ausone (5) et le savant Macrobe s'accordent également à reconnoître la Divinité unique du Soleil, dans une foule de Dieux différens en apparence l'un de l'autre, et dont la nomenclature n'est que la collection des divers noms du même astre chez différentes nations, parmi lesquelles le culte du Soleil étoit établi sous diverses formes, et accompagné d'un cérémonial différent. Hercule étoit celui qu'il avoit à Thèbes, dans la Haute-Egypte, et à Tyr en Phénicie. La Thèbes de Grèce, fondée par des colonies Phéniciennes, le reçut de Tyr, comme la ville de Cadix l'avoit reçu pareillement des Phéniciens, qui vinrent s'y établir. Par-tout on retrouve l'*Astrochyton*, dont parle Nonnus, ou la grande Divinité des Tyriens. Le nom de grand roi, de *Melicarte* ou *Melicerte*, qu'il portoit en Phénicie (6), ne fut pas inconnu aux Grecs. On le nommoit en Italie le *grand Hercule* (7). Les Romains appeloient l'autel sur lequel ils sacrifioient à ce Dieu, le *très-grand* autel, comme on peut le voir dans Tite-Live (8), et dans Virgile; et il avoit une telle prééminence, que dans les sacrifices qu'on lui faisoit à Rome, il n'étoit pas permis de proférer le nom d'aucune autre Divinité (9). L'empereur Julien l'appelle *Maître* et *Seigneur*, épithète qu'il donne ailleurs au Soleil (10), ainsi que Porphyre (11). On conserva aussi son nom Oriental *Alsida*, *le Lion*, et on en fit un des noms de ce Dieu, appelé par altération *Alcide*.

Les Phrygiens, sous le nom d'Atys (1), lui donnèrent le bonnet semé d'étoiles, emblême sensible des cieux, comme l'étoit le manteau de l'*Astrochyton* des Tyriens, d'Hercule fils d'Astérie, dont

(1) V. 396.
(2) V. 405.
(3) V. 414.
(4) V. 421.
(5) L. 2, c. 4, Auson. Epigr. p. 29.
(6) Euseb. Præp. Ev. l. 3, c. 10.
(7) Arnob. l. 1, p. 24.
(8) Tit. Liv. Decad. 1, l. 1, Virgil. Œneid. l. 8, v 272.
(9) Plut. Quæst. Rom. p. 825.
(10) Julian. Orat. 7, p. 408.
(11) Porphyr. de Abst. l. 4, p. 379.
(12) Julian. Or. 5, p. 309.

la barbe étoit semée d'étoiles. C'est sous les voûtes de l'Éther, que circule le Soleil, qui lui-même est le foyer le plus apparent de la substance lumineuse, qui compose l'Éther, suivant la philosophie ancienne. Aussi Nonnus donne-t-il à Hercule le nom d'*Æther*, nuancé de feux de mille couleurs. Dans la peinture que Martianus-Capella fait du systême du monde, sous l'emblême d'un vaisseau dirigé par sept Pilotes, au grand mât, auquel est attachée l'image du Lion ou de l'animal céleste, dont Hercule, ou le Soleil, prend la peau pour manteau (1); on remarque la lumière éthérée, qui inonde tout le vaisseau, et qui se répand dans tous les corps célestes. C'est devant ce symbole sacré du feu éternel, que s'incline la Philologie, et qu'elle adresse le superbe hymne, dont nous avons parlé plus haut. On voit encore ici, que l'image du Lion est l'emblême principal, qui se fait remarquer dans ce monument allégorique d'un vaisseau, dans lequel voyage le Soleil (c). Ce Soleil est Hercule, non-seulement parce que l'attribut caractéristique, le Lion, est commun à Hercule, et au Soleil, mais encore parce que les anciens ont feint, qu'Hercule parcouroit l'Univers porté dans le vaisseau du Soleil. Telle étoit l'opinion des Egyptiens, suivant Plutarque (2). Les Egyptiens, dit ce Philosophe, pensent qu'Hercule, assis dans le Soleil, fait le tour du monde avec lui; et ces Peuples, suivant le même Auteur, donnoient un vaisseau aux deux Astres principaux, qui éclairent le monde, pour désigner leur action sur l'élément humide. Ils pensoient la même chose de leur Apollon, ou de l'intelligence chargée de la direction du mouvement du Soleil, et ils disoient qu'Horus (3) est la force, qui dirige la révolution du Soleil. Or on remarquera, comme nous l'avons dit, qu'ils appuyoient le trône de leur Dieu Horus sur des figures de Lion, pour exprimer les rapports de cette Divinité avec le Soleil, auquel le Lion étoit spécialement consacré, suivant Théon (4). Cette observation est d'Horus Apollon, Grammairien d'Egypte (5). Ce Lion d'Hercule est donc un attribut du Soleil. Osymandias, sur le tombeau duquel étoit tracée l'année avec toutes ses divisions, avoit aussi son Lion. La Théologie Egyptienne conservée dans les Orphiques, et dans un passage d'Athénagore, suppose que du fluide cahotique et du sédiment des eaux, sortit un Dragon, ou serpent monstrueux, dont la tête étoit celle d'un Lion, et dont le milieu du corps étoit occupé par la figure d'une Divinité, qu'on appeloit *Hercule* et le *Temps*. Ce Dieu Hercule ou le Temps étoit considéré comme le grand Démiourgos, ou Dieu créateur de la Nature (6); tel que le feu sacré de l'Ether, qui bouillonne dans le Soleil, et qui a fait regarder cet Astre par Chérémon et par les Egyptiens, comme le Démiourgos ou l'ordonnateur suprême de toutes choses, épithète (7) que lui a conservée Hésychius. Les Gnostiques, qui adoroient le Soleil sous le nom d'Iao, représentoient ce Dieu avec une tête de Lion, environnée de rayons, et le reste du corps étoit un serpent. Ce symbole rentre assez dans l'idée du Dragon à tête de serpent, dont parle Athénagore d'après les Orphiques. Chez les Chinois (8), la mère de Fohi devint enceinte de lui, en marchant sur les traces d'un Géant. Sa grossesse dura un nombre de mois, égal à celui des douze travaux, ou des douze mois. Fohi eut beaucoup d'esprit; son corps

(1) Martian. Capell. de Nupt. Phil. l. 2, c. 2.
(2) De Iside, p. 367, ibid. 364.
(3) Ibid. p. 375.
(4) Theop. 123.
(5) Hieroglyph. l. 1, c. 17.
(6) Athen. Leg. pro Christ. p. 18.
(7) Hesychius, v. Demiourg.
(8) Mém. sur les Chin. par les Miss. de Pékin, t. 1, p. 102, 105.

étoit comme celui d'un serpent, mais surmonté d'une tête d'homme. Fohi fit le Ciel et la Terre, régla les cinq élémens, dirigea le cours des planètes, qui avoient un mouvement désordonné. L'Arabe Gelaldin parle d'un certain Mesraïm qui, monté sur un Lion, alla porter sur les bords de l'Océan le culte du Soleil (1), et éleva la statue de cette Divinité; il prenoit lui-même le titre de Mesraïm, Géant redoutable par sa force. Ce Lion, sur lequel on le dit monté, est évidemment le Lion solaire, que nous retrouvons par-tout. On trouve dans Kirker (2) des Abraxas, où l'on voit un Serpent à tête de Lion, entourée de rayons solaires, avec ces mots : *Cnoubei* et *Chnoumisrei*. Ce sont des monumens de la religion des Gnostiques et des Ophionites. La tête du Lion donnée à l'animal symbolique, qui naît du limon, nous rappelle encore au Soleil et au signe céleste qui l'occupe, lorsque le Nil se déborde, et à la constellation du Serpent, qui termine par son lever le débordement, et marque le moment où le limon se durcit par l'action du Soleil. C'est à cette action du Soleil sur le limon, que le Nil laisse après la retraite des eaux, que la Cosmogonie Egyptienne, rapportée par Diodore, attribue la formation des animaux et celle de l'homme, enfin l'organisation des êtres (3). C'est là l'idée Cosmogonique qui a été conservée dans ce passage de la Théologie d'Orphée. Aussi trouve-t-on dans la partie du Ciel, où repond le Soleil à cette époque de son mouvement annuel, une figure absolument semblable à celle dont parle Athénagore, et qui occupe le milieu du corps d'un serpent, laquelle figure a conservé jusqu'à nos jours le nom d'*Hercule*. C'est le Serpentaire ou l'*Ophiucus*, appelé *Hercule* et *Esculape*; il étoit adoré sous ce dernier nom à Sidon et à Carthage, colonie de Sidoniens, comme il l'étoit sous celui d'Hercule à Thèbes en Grèce, et de Cadmus à Gortynie en Crète, colonie de Gortys en Arcadie, où on l'adoroit sous celui d'Esculape. Tant son culte s'est par-tout multiplié sous diverses dénominations.

La doctrine d'Orphée sur Hercule, et sur ses rapports avec le Soleil, est encore mieux développée dans un des hymnes, qu'Orphée lui-même adresse à ce Dieu. L'auteur (4), qui paroît avoir été dans les mêmes principes Théologiques, que Nonnus a consacrés dans ses Dionysiaques, qualifie Hercule de Dieu, générateur du temps, dont les formes varient (*f*), de père de toutes choses, et qui les détruit toutes; de Dieu, qui ramène tour-à-tour l'aurore et la nuit noire, et qui de l'orient au couchant parcourt la carrière des douze travaux; valeureux Titan, Dieu fort, invincible et tout-puissant, qui chasse les maladies, et délivre l'homme des maux qui l'affligent. Peut-on à ces traits méconnoître l'Astre bienfaisant, qui vivifie la Nature, et qui engendre l'année, que divisent les douze mois, figurés par la carrière des douze travaux, que de l'orient au couchant cet Astre parcourt éternellement? Aussi les Phéniciens n'ont-ils pas oublié ce rapport, qu'avoit Hercule avec le Soleil, et que ses douze travaux avoient avec la marche de cet Astre, dans les douze signes qui partagent le cours de l'année en mois. On donna, dit Porphyre (5), le nom d'Hercule au Soleil; et on désigna sa marche à travers les douze signes, par la fiction des douze travaux, qui lui furent imposés. L'explication que nous donnerons bientôt de cette fable des douze travaux par l'Astronomie et par la course du Soleil à travers les signes, prouvera complètement la vérité de

(1) Kirker Œdip. t. 1, p. 73.
(2) Ibid. t. 2, part. 2, 464.
(3) Euseb. Præp. Ev. l. 1, c. 7.
(4) Hym. Orph. Poet. Græci.
(5) Porph. Præp. Ev. l. 3, c. 11.

cette ancienne tradition, que Porphyre nous a conservée. Servius, commentateur de Virgile, a apperçu ce rapport du nombre des travaux d'Hercule à celui des signes du Zodiaque (1); quoiqu'il n'ait pas saisi le rapport, qu'il y avoit avec les figures même, qui dans le ciel fixoient la succession de ces mêmes signes. Le Scholiaste d'Hésiode a été plus loin, et il nous dit (2), que le Zodiaque, dans lequel le Soleil achève sa course annuelle, étoit la véritable carrière, qu'avoit parcouru Hercule dans la fable des douze travaux, et que par Hercule, qui se rajeunissant épouse Hébé, on devoit entendre le Soleil et l'année, qui se renouvellent et se rajeunissent à la fin de chaque révolution. Cette régénération du Soleil ou d'Hercule, qui se rajeunit à la fin de chaque période, et reprend une nouvelle vigueur en renaissant, pour ainsi dire, de ses cendres, après s'être brûlé sur un autel, n'a pas échappé à Nonnus (3), qui, parmi les divers noms qu'il donne à l'Hercule Tyrien, se sert de celui de Phénix, image du temps, dit-il, qui détruit dans le feu sa vieillesse, et qui sort de ce même feu avec une nouvelle jeunesse, *Hébé*. Aussi Hercule, en épousant *Hébé*, étoit-il censé acquérir l'immortalité, et en recevoir d'elle le gage le plus précieux, après avoir terminé sa glorieuse carrière. De-là l'opinion consacrée dans la Théologie secrète des Egyptiens, qu'Hercule étoit un Dieu, qui n'avoit jamais eu de commencement, et qui représentoit la force invincible des Dieux. Ce qui rapproche ici l'Hercule des Orphiques, ou celui, dont parle Athénagore, du fameux Dieu Cneph des habitans de Thèbes en Egypte, ville où Hercule étoit spécialement honoré. La peinture de ce Dieu nous le représente à-peu-près sous les traits de l'Hercule d'Athénagore, ayant, comme lui, dans sa bouche l'œuf symbolique du monde; et on disoit de ce Dieu Cneph des Thébains, qu'il n'avoit jamais eu de commencement, et qu'il étoit immortel (4); opinion qui est absolument la même que celle que les Egyptiens avoient d'Hercule, d'après les idées les plus saines de leur théologie la plus ancienne et la plus auguste, au rapport de Macrobe. Ajoutons encore à cela, que le Serpent ou le Dragon symbolique, qui accompagne l'Hercule, ou le Dieu du temps, dans le passage d'Athénagore, étoit aussi un des attributs du Dieu Cneph des Egyptiens, ou de leur Agathodémon, et qu'aux environs de Thèbes, on nourrissoit des Serpens sacrés. Enfin nous avons dans la sphère deux images d'Hercule; l'une est le Serpentaire, l'autre l'Ingéniculus, qui toutes deux ont un Serpent, l'un dans ses mains, et l'autre sous ses pieds. D'où il résulte clairement, que le Lion et le Serpent ont été chez les Egyptiens deux des principaux attributs du Dieu du temps ou du Soleil, qui en marque les révolutions les plus importantes (*g*).

La marche du temps a quatre époques principales; et le Dieu-Soleil, à ses quatre divisions de l'année, prit des formes différentes (5). Le Solstice d'hiver étoit celui de son enfance; l'équinoxe de printems celui de sa jeunesse; l'équinoxe d'automne celui de sa vieillesse; le Solstice d'été celui de sa virilité et de sa plus grande force. C'est alors que le Soleil exerce sur la terre sa plus puissante action, et darde ses plus forts rayons (6). Dans ces siècles reculés, le Lion céleste occupoit le Solstice d'été. On donna donc à ses images les traits de la virilité (*h*) la plus robuste, avec la dépouille du Lion, et on mit en ses mains l'arme la plus expressive de la force, la massue. Ainsi le Soleil solstitial, ou le Soleil arrivé au signe

(1) Servi. in Æneid, l. 6, v. 294.
(2) Johan. Diaconus Scholiis ad Hesiod. Theog. p. 165.
(3) Nonnus Dionys. l. 40, v. 400.
(4) Plut. de Iside, p. 359.
(5) Jablonski, l. 1, c. 4. §. 3.
(6) Macrob. Sat. l. 1, c. 18.

du Lion, terme le plus élevé de sa course, devint le Dieu fort adoré à Héliopolis, sous la figure du *Lion*, son domicile naturel. Il fut représenté sous la forme d'un guerrier redoutable, couvert de la peau du Lion, ou du signe qu'il occupoit, et soulevant une énorme massue, comme nous l'avons déjà dit. Tel on le peignit dans tous les temples et il y fut regardé comme le véritable emblême de la force divine (*i*) qui, par le moyen du Soleil, s'exerce sur toute la Nature.

Cette opinion s'accorde parfaitement avec l'idée de Pythagore, disciple des Egyptiens, qui disoit qu'Hercule étoit *la force de la Nature*. Or, cette force avoit sa source dans l'ame universelle, motrice du ciel et de toutes les sphères, et dans le feu Ether (1), qui composoit sa substance, et sur-tout celle du Soleil, dans lequel les Juifs eux-mêmes plaçoient les pavillons de leur Dieu des armées. C'étoit, dit Macrobe, le nom du Dieu qui préside aux opérations de la force, et la force même des Dieux (2); c'est lui qui leur assura un triomphe complet sur les Géans, lorsqu'ils livrèrent la guerre au Ciel. Ainsi l'Hercule des Juifs, l'Ange Michel, à tête de lion, combattit contre les mauvais Anges, terrassa le dragon rebelle, que l'on voit sous ses pieds, comme il est dans la sphère sous ceux de l'image d'Hercule, figuré dans les constellations. Comme Hercule, Michel étoit appelé l'Ange ou le Génie du Soleil (3). Toutes les Mythologies se tiennent par quelque endroit; mais toutes ne sont pas également ingénieuses. Car le Michel des Juifs ne vaut pas, à beaucoup près, l'Hercule Grec, non plus que leur Samson, qui en est une mauvaise copie (*k*). Hercule est donc le Soleil, considéré dans un des points de sa révolution et de sa durée périodique, à une des époques particulières du temps éternel, dont il nous donne des mesures partielles; et c'est pour cela qu'Athénagore et Nonnus confondent ensemble les noms d'Hercule et de Dieu du temps. Le Stoïcien Damascius (4) s'accorde avec eux, lorsqu'il dit, que le Soleil est Cronus, ou le temps, qui ne vieillit jamais, toujours fort, toujours vaillant; ce qui rentre dans les principes de la théologie Egyptienne, qui en fait un Dieu, qui n'a jamais eu de commencement. Proclus nous dit, que le Soleil et la Lune (5) sont engendrés pour évoquer le temps invisible, le manifester, le diviser, le partager et en exécuter les révolutions toujours de la même manière. Mais quoique le Soleil et le temps, qu'il engendre, semblent ici se confondre entièrement, on ne doit y voir cependant qu'une qualité particulière, qu'un attribut singulier de cet astre, celle qui le fait circuler dans le Zodiaque, et engendrer le temps, d'où tout naît, par un effet de cette force active, qui a subjugué tout, qui se reproduit par-tout, et qui détruit tous les germes de mal, que le mauvais principe met dans la Nature. Car il a, comme Osiris, pour ennemi Typhon, qui lui donne la mort: comme Osiris, il ressuscite. On montroit à Tyr le tombeau d'Hercule (6), comme on montroit à Memphis et à Abbydos celui d'Osiris; en Crète celui de Jupiter; et à Jérusalem celui de Christ. Typhon, rival d'Osiris, étoit aussi frère d'Osiris, comme Eurysthée étoit frère d'Hercule, qu'il persécutoit. Or, on sait qu'Osiris, et on le verra mieux par la suite, est aussi le Soleil, qui sous un autre nom fut adoré en Egypte, mourut, descendit aux enfers, ressuscita et mérita par ses bienfaits la reconnoissance des hommes, comme Hercule. Hercule est donc, comme le dit Macrobe, d'après les principes de la théologie Egyptienne,

(1) Procl. l. 1, c. 13, p. 36. Macrob. Som. Scip. l. 2, c. 10.
(2) Macrob. Sat. l. 1, c. 20,
(3) Kirker Œdip. t. 2, part. 2, p. 235,
(4) Damascius apud Volf. Anecd. t. 3, p. 254.
(5) Procl. in Tim. 4, p. 273.
(6) Arnob. cont. Gent. l. 1, c. 17.

une des puissances multiples, dont est doué le Dieu-Soleil, suivant la différence de son action dans la Nature. C'est le Soleil qui est *en tout*, et dont l'activité circule par-tout. Macrobe ajoute, que la substance d'Hercule n'est point étrangère à celle du Soleil ; qu'il est une puissance de cet astre, qui imprime à l'homme une force, qui le rapproche de celle des Dieux ; celle sans doute qui fait les héros. C'est le Dieu fort, mais d'une force qui ne se manifeste que par des bienfaits. Car tel l'antiquité a toujours représenté Hercule. Il parcourut la terre et les mers, disent les traditions Indiennes, et en enleva tous les maux (1). Il fut donné à la terre pour en être le Sauveur, dit l'empereur Julien (2), jusqu'à ce que le Dieu son père l'eût rappelé à lui. Ne manquant de rien lui-même, il soulageoit les misères des autres, suivant Diogène (3). On peut lire l'éloge qu'en fait le rhéteur Aristide. Le Dieu suprême son père l'a placé, suivant lui, pour présider à tout ce qui (4) est soumis à la sphère de la Lune. Il purgea la terre des monstres et la rendit habitable ; il vint au secours des peuples opprimés (5), même sans en être prié (6) ; il creusa de nouveaux canaux aux fleuves pour en rendre le cours plus utile, arrêta leurs débordemens, établit la communication entre les deux mers, bâtit des villes, abolit les sacrifices des victimes humaines, institua des fêtes et des jeux, pour honorer les Dieux, et encourager les arts. Il enseigna l'Astronomie (7) ; et Sophocle, dans la tragédie de Palamède, loue Hercule d'avoir fait connoître le premier aux hommes, le mouvement des astres. Cela dut être, si Hercule est la force puissante et éternelle, qui meut le ciel, et dont l'activité se développe avec autant d'énergie dans le Soleil. On en disoit autant d'Uranus. Les Tyriens (8) lui faisoient honneur de la découverte la plus précieuse pour leur commerce, celle de la pourpre. Clément d'Alexandrie en fait un devin et un physicien (9). Enfin il fut un véritable philosophe (10), comme il étoit un héros invincible, qui fit servir sa sagesse et sa force au bonheur des hommes, et qui mérita par ses innombrables bienfaits l'immortalité, que décerne aux grands hommes le sentiment de la reconnoissance. Ce tableau est celui que tous les peuples ont toujours fait du bon principe, à quelques différences près, dans les traits particuliers sous lesquels ils l'ont peint. Tel Osiris, Bacchus, Christ lui-même, ou le Soleil, sous ces trois noms, ont été représentés par leurs adorateurs, qui dans leurs éloges nous les peignent comme les plus grands bienfaiteurs de l'humanité. Eh ! qui pourroit en effet avoir une autre idée de la divinité du Soleil ? Aussi donnoit-on à cet astre l'épithète d'*Alexicacos*, ou de Dieu tutélaire, qui écarte les maux de la terre, et sous ce rapport, dit Porphyre, on l'appeloit Hercule. On voyoit à Mégalopolis la statue d'Hercule à côté de celle du Soleil sauveur (11), avec celle d'Apollon et de Neptune. Lorsqu'Alexandre eut revu Néarque, qu'il croyoit perdu avec sa flotte, il en témoigna sa joie par un sacrifice de reconnoissance envers la divinité bienfaisante et tutélaire des navigateurs (12) : il sacrifia à *Jupiter Sauveur*, à *Hercule*, et à *Apollon Alexicacos*, ainsi qu'à *Neptune* et aux Dieux marins ; et il fit célébrer des jeux Gymniques. Hercule

(1) Arrian. de Reb. Ind. p. 174.
(2) Julian. Orat. 7, p. 409.
(3) Lucian. t. 2, p. 971.
(4) Aristid. t. 1, p. 56.
(5) Serv. ad Æneid. 8, v. 271.
(6) Ibid. v. 570.
(7) Voss. de Scien. Math. c 32.
(8) Jul. Pollux, l. 1, c. 4, Cedr. p. 18.
(9) Strom. l. 1, p. 306.
(10) Cedren. p. 18.
(11) Pausan. Arcad. p. 263.
(12) Nearchi paraplus ex Arriano, p. 28. Geogr. veteres, t. 1.

étoit

étoit associé dans cet acte de reconnoissance à Jupiter - *Sauveur* et à Apollon, qui écarte de nous les maux, ou plutot Hercule, Apollon et Jupiter n'étoient que trois formes différentes du même Dieu-Soleil, bienfaiteur de toute la nature. Aussi on nourrissoit dans son temple le coq ou l'oiseau du matin et du Soleil, que les Grecs plaçoient près d'Esculape (1), qui est figuré aux cieux dans le Serpentaire, lequel porte le double nom d'Hercule et d'Esculape et qui n'est qu'un emblême du Dieu-Soleil. On entonnoit en son honneur l'Io Péan (*l*), qui s'adressoit à Esculape et à Apollon (2). Comme Esculape, Hercule guérissoit les maladies, et on l'invoquoit à ce titre en Sicile et à Yetton en Béotie (3). C'est dans le vestibule du temple d'Apollon, qu'Aristide (4) chante les louanges d'Hercule. Comme Apollon (5) de Delphes recevoit la dixme, la dixme étoit aussi consacrée à Hercule (6). C'est une institution lucrative, que les prêtres du Soleil, sous le nom de Christ, ont surtout adoptée, et c'est le côté le plus réel des romans faits sur le Soleil. Le laurier d'Apollon ceignoit la tête de ses prêtres et celle du Préteur Romain, lorsqu'ils sacrifioient à Hercule sur le grand autel (7), et ils y sacrifioient, au lever et au coucher du Soleil (8). La statue d'Hercule, d'Apollon et des Muses, leurs compagnes ordinaires, étoient les principaux monumens du temple d'Esculape à Messène, ou du temple du Dieu-Soleil, peint avec les attributs de l'équinoxe d'automne, comme Apollon l'étoit avec ceux de l'équinoxe de printems et Hercule avec ceux du Solstice d'été. (9). C'étoit les formes solaires de ces trois saisons. Quant aux Muses, elles nous fournissent encore une nouvelle preuve de l'identité d'Hercule et d'Apollon.

En effet, s'il est un trait caractéristique dans Hercule, qui ne permette pas de douter, que ce Dieu ne fut la même divinité, que celle que l'on honoroit ailleurs sous le nom d'Apollon et conséquemment qu'il ne fut le Soleil, c'est l'Epithète de Musagête ou de chef des Muses, qu'on lui donnoit, et qui lui est commune avec Apollon et avec Bacchus. On sait que le Soleil, sous le nom d'Apollon, étoit le chef des neuf Muses, et que par les Muses les anciens théologiens entendoient les intelligences des sphères célestes (10), dont le Soleil occupoit le centre et à qui on a cru souvent qu'il imprimoit le mouvement, par l'activité du feu Éther qui bouillone dans ce foyer lumineux et qui se répand de là dans tous l'univers. Les anciens avoient imaginé un systême d'Harmonie dans les distances et dans les mouvemens des sphères célestes. Pour exprimer cette idée musicale, on mit souvent une lyre entre les mains du Dieu-Soleil, comme étant le lien et le centre de l'harmonie universelle (11). Il donnoit, dit Martianus Capella dans son superbe hymne au Soleil, le double Tetrachorde (12). Cette explication de la lyre d'Apollon est assez généralement reçue de tous les sçavans, et c'est cet instrument symbolique, placé entre les mains du Dieu-Soleil, qui l'a fait regarder comme le Dieu de la musique et comme le chef des Muses. Le même instrument est figuré dans les cieux à côté de l'image d'Hercule, ou de la constellation, qui porte ce nom ou près de l'Ingéniculus, autrement de l'Hercule agenouillé placé sur le

(1) Plut. de Pythi Orac. p. 400. Ælian de Animal. l. 17, c. 46.
(2) Aristid. t. 1, p. 61.
(3) Pausan. Bæot. p. 300.
(4) Aristid. t. 1, p. 61--94.
(5) Herodote, l. 9, c. 80.
(6) Plut. Quæst. Rom. p 267.
(7) Macrob. Sat. l. 3, c. 12.
(8) Serv. in Æncid. l. 8, v. 271.
(9) Pausan Messen. p. 141.
(10) Plut. Sympos. l. 9, p. 746.
(11) Plut. de Anim. Procr. p. 1,030.
(12) Mart. Capell. de Nup. Phil.

Dragon du pôle. Cette constellation porte le nom de lyre de l'Agenouillé ou de lyre d'Hercule. Les étoiles qui la composent sont au nombre de 9, nombre égal à celui des Muses. On disoit, qu'Hercule avoit tué d'un coup de sa lyre le fameux Linus son maître. Voici encore de nouvelles preuves de l'union d'Hercule aux Muses, auxquelles d'ailleurs il est souvent uni dans les anciens monumens. (1) Les Romains célébroient tous les ans la fête d'Hercule, conjointement avec celle des Muses, au Solstice d'été (2), au coucher de l'Hercule Ingéniculus. Plutarque demande dans ses questions Romaines, pourquoi Hercule avoit un autel commun avec les Muses (3)? question qui se résout aisément, quand on sait qu'Hercule n'est autre chose que le Soleil, ou Apollon, avec d'autres attributs et sous une autre forme. Aussi disputoit-t-il le trépied sacré à Apollon (4), et l'on voyoit représentés à Delphes Apollon et Hercule, qui tenoient chacun de leur côté le sacré trépied, comme y ayant un droit égal ; et ne voulant se le céder ni l'un, ni l'autre. (5) Après leur dispute, ils se reconcilièrent et bâtirent en commun la ville de Gythium, suivant la tradition des Lacédémoniens et l'on voyoit leurs deux statues dans la place publique de cette ville. Hercule en effet étoit le Soleil, mais le Soleil solstitial dans toute sa force ; et Apollon celui du printemps dans toute la fraîcheur de sa jeunesse. On faisoit l'un fils de Latone et l'autre fils de la sœur de Latone. Mais en derniere analyse, l'un et l'autre se réduisoient à la divinité unique du Soleil, Dieu aux mille formes et aux mille noms. Hercule porta aussi la couronne de laurier et le sacré trépied au temple d'Apollon Ismenien (6). Le même Serpent ou Dragon du Pôle, qui est placé sous les pieds d'Hercule son vainqueur, prend aussi le nom de Python, ou du dragon que vainquit Apollon, et à l'influence duquel le serpent de Delphes (7) étoit soumis, au rapport de Lucien. Comme Apollon, Hercule avoit aussi ses oracles, et son antre sacré à Boura en Achaïe (8). Enfin il avoit ses Vestales ou vierges prétresses à Thespies (9), ville qui tiroit son nom de Thespie, à qui Apollon accorda le don d'oracle et l'avantage de donner son nom à la Vierge céleste (10). Cette Vierge étoit, suivant quelques-uns, la seule des cinquante filles de Thespie, qui, comme la mère de Christ, ne perdit point sa virginité avec Hercule. Apollon avoit aussi sa vestale ou vierge prétresse à Delphes, qui, suivant Lucien, étoit soumise à l'influence de la Vierge céleste. C'étoit Hercule, qui avoit établi (11) les jeux Olympiques ou des fêtes en l'honneur du temps et des périodes, que mesure le Soleil par sa révolution ; c'étoit les plus anciennes fêtes de la Grèce. Il portoit lui-même le nom d'Olympien, ou de Dieu de l'Olympe. Il étoit le véritable Jupiter Olympien, sur l'autel duquel brûloit en Elide le feu sacré éternel, comme il bruloit pareillement à Cadix, dans le temple de l'Hercule Tyrien (12). C'étoit même, suivant quelques auteurs, son simulacre unique et le simbole le plus naturel du feu Éther éternel, qui brille dans le Soleil et qui constitue la force vive de la nature. C'est ainsi que la Perse, dans ses Pyrées, entretenoit le feu sacré sur les autels de Mithra, ou du Soleil Mithriaque. Ainsi les prêtresses du Soleil

(1) V. Spon.
(2) Ovid. Fast. I. 6, v. 799. Suet. in August.
(3) Quæst. Rom. p. 298.
(4) Pausan. Arcad. p. 267.
(5) Paus. Phocic. p. 329.
(6) Paus. Boiotic, p. 289.
(7) Lucian de Astrolog. p. 993.
(8) Paus. Achai, p. 233.
(9) Boiotic, p. 302.
(10) Theon. ad, Arati. Phæn., p. 129.
(11) Heliac. p. 154.
(12) Sillius Italic.

au Pérou conservoient précieusement le feu sacré, comme les vestales à Rome l'entretenoient dans le temple de Vesta.

Tant de traits réunis d'après les traditions de l'antiquité, et rassemblés chez les différens peuples ne nous permettent pas de voir dans Hercule un prince, ni un héros, que la reconnoissance des hommes eut placé au rang des Dieux, mais nous autorisent à y voir un être théologique. C'est la Divinité elle-même, peinte avec les attributs de la force active et bienfaisante, qui se développe dans toute la nature, et dont l'agent sensible et éternel est le soleil. C'est cet astre puissant et majestueux, en qui les anciens philosophes voyoient l'ame du monde, le cœur du ciel, la source d'où bouillone la lumière éthérée, pour se répandre dans les autres corps lumineux, dont le Soleil est le chef et le modérateur suprême; il étoit l'œil de Jupiter, le principe de la vie de tous les êtres, l'intelligence de la nature universelle. Voila l'idée qu'Héraclide, Cicéron, Macrobe et tous les anciens théologiens et en particulier Proclus cité dans le second livre de cet ouvrage (1), nous ont donnée du Soleil; et cette idée s'accorde parfaitement avec celle que nous venons de prendre d'Hercule (2), que tantôt nous avons vu confondu avec le Dieu qui organise l'univers, tantôt avec le Dieu qui en détermine les périodes et la marche, qui conduit à sa suite l'année et les saisons, et qui va d'Orient en Occident fournir la carrière des douze travaux, qui se reproduisent sans cesse.

Voila pour la partie théologique; passons à la partie poétique.

Ici une nouvelle preuve va naître et confirmer le principe que nous venons d'établir, sçavoir qu'Hercule est le *Soleil* invincible. Cette preuve va sortir de l'accord étonnant, qui se trouve entre la suite des douze travaux ou des douze combats d'Hercule et la marche du Soleil dans le Ciel, considérée dans ses rapports avec les animaux célestes, qui marquent les douze mois et qui partagent l'année conduite par Hercule. Outre que nous avons déjà vu le passage de Porphyre, qui assure, que la fiction des douze travaux d'Hercule n'a d'autre objet que d'exprimer la marche du Soleil à travers les douze divisions du Zodiaque, c'est aussi une conséquence, qui découle nécessairement de la vérité que nous venons d'établir, sçavoir, qu'Hercule est le Soleil. En effet, si Hercule est le Soleil, les travaux d'Hercule ne peuvent être que ceux du Soleil; les courses de ce héros ne se feront que dans les Cieux et les monstres, qu'il rencontrera sur sa route, ne peuvent être que les animaux qui sont placés dans les champs de l'Olympe où voyage le Soleil. C'est là que nous devons trouver le Lion de Némée, l'Hydre de Lerne, le Taurean de Pasiphaë, le Centaure, le Sanglier d'Erymanthe, les Oiseaux, le Dragon et les autres animaux, d'ont Hercule ou le Soleil triomphe. Si Hercule est le temps, sa marche doit être celle du temps, et s'il est le temps, que mesure le Soleil dans les douze mois, sa marche doit être divisée comme celle du Soleil et marquée par les mêmes constellations, qui se lient aux douze mois et qui y président. C'est cette comparaison qui nous reste à faire, pour achever notre démonstration.

Les anciens avoient deux espèces de sphères; l'une qui classoit les étoiles et les constellations, suivant les rapports qu'elles avoient avec les colures et les tropiques, et avec les autres cercles et points en apparence fixes dans la sphère. C'est encore celle qui nous est restée aujourdhui, et dont les Astronomes font usage dans leurs descriptions des Cieux, soit sur les sphères, soit sur les planisphères. C'est propre-

(1) Macrob. Som. Scip. l. 1, c. 20.

(2) Ci-dess. p. 173.

ment là ce que l'on peut appeler la sphère des Astronomes.

Il étoit une seconde manière de classer les Astres; c'étoit de considérer les rapports, que leurs différens levers et leurs différens couchers ont avec le lever, ou le coucher des douze signes, à travers lesquels le Soleil, la Lune, et tous les autres instrumens du temps circulent, et de déterminer par ce moyen la succession des mois et des saisons. C'est sur ce principe qu'étoient composés les anciens Calendriers, dont le navigateur et le laboureur firent usage primitivement, et que le Théologien et le Poète consacrèrent ensuite dans des fêtes et dans des chants sur la Nature. Il y avoit des fêtes Gymniques (1) établies en Grèce en honneur d'Hercule, qui se célébroient au Solstice d'été. Le Calendrier des Pontifes Romains indiquent les sacrifices et les jours de chaque mois, par des levers et des couchers d'étoiles. Ces Calendriers furent mis en vers par les Poètes, et formèrent des poèmes sacrés. Les fastes d'Ovide en sont une preuve. On y voit marqué, pour chaque mois, le jour où le Soleil entre dans le signe du mois, ainsi que celui où se lèvent et où se couchent les étoiles les plus remarquables par leur éclat, ou par leur influence prétendue sur l'air, sur la terre et sur les eaux, dont elles règlent et varient les phénomènes périodiques. Le poète Aratus, et tous ceux qui, après lui, ont écrit sur la sphère, Geminus, Hipparque, Théon, Ptolémée, Manilius-Hygin, Germanicus, etc. ont suivi cette méthode, adoptée par la plus haute antiquité, dans la description des cieux. C'est sur ce plan qu'étoient redigés les planisphères des anciens prêtres de l'Egypte, dont un, échappé aux ravages des barbares et du temps, nous a été conservé par Kirker (2). Voilà le Calendrier sacré qu'il faut en ce moment rétablir, pour ces temps éloignés où l'on chanta Hercule, afin de pouvoir saisir les rapports, qui doivent se trouver entre les animaux célestes, qui marquoient alors la succession des mois, et les animaux vaincus par Hercule, dans le récit merveilleux de ses exploits. Si les rapports sont d'une évidence frappante, si ces prétendus monstres existent encore dans la sphère, et se présentent sur la route du Soleil dans le même ordre, qu'Hercule est supposé les avoir rencontrés sur la sienne, la vérité déjà bien établie, qu'Hercule est le Dieu-Soleil, père du temps et de l'année, sera portée jusqu'à la démonstration.

Pour mettre le Lecteur plus à portée de juger de l'ensemble de ces rapports, nous avons donné la projection d'un planisphère, d'après les principes sur lesquels fut construit le planisphère Egyptien rapporté dans Kirker. Sous chaque division du Zodiaque, nous avons placé les constellations principales, qui par leur lever ou leur coucher fixent ces divisions, et conséquemment déterminent la marche de l'année, dans chaque mois et dans chaque signe. Nous avons pris, pour point de départ du temps et de l'année, le Solstice d'été, époque à laquelle les Egyptiens avoient fixé le départ de leur grande année, qu'ils appeloient Héliaque ou solaire, et année de Dieu, et les Grecs celui de leur période Olympique, dont on attribuoit l'établissement à Hercule ou au Dieu soleil, peint avec les attributs du Lion. Aussi voyoit-on des Lions d'or aux pieds du trône de Jupiter Olympien (3), comme sous le trône d'Orus en Egypte (4), et plus bas l'image du Soleil sur son char.

Nous n'avons pas cru devoir placer plus près de nous, que de quatre mille cinq cents ans, l'époque de ces fictions et de ces chants sur le Soleil, ou sur Hercule, puisqu'Hercule avoit déjà

(1) Corsini Fast. Attic. t. 2, p. 235.
(2) Œdip. Egypt. t. 2, p. 12—201.
(3) Paus. Heliac. 1, p. 158.
(4) Hor. Apoll. l. 1, c. 17.

un Temple à Tyr, plus de 2,300 ans avant le siècle où vivoit Hérodote, au rapport de cet Historien, et que celui qu'il avoit à Thèbes en Egypte étoit encore plus ancien. Car Hercule étoit une des plus anciennes Divinités de l'Egypte (1). Il résulte de cette fixation, qu'alors le Solstice d'été répondoit aux étoiles de la constellation du Lion, qui étoit le premier des signes, à compter de ce Solstice; et que le colure des Solstices passoit près de la belle étoile Régulus, que les Chaldéens regardoient comme l'astre chef des mouvemens célestes (2). Les Equinoxes répondoient au Taureau et au Scorpion, c'est-à-dire que la sphère avoit absolument la même position, que celle que suppose le fameux monument de Mithra, ou du Dieu Soleil, chez les Perses, monument dont nous donnerons une explication plus détaillée ailleurs. On y remarque effectivement le Lion solaire, dans l'atitude du repos solstitial. La Pagode d'Algary (3), chez les Indiens, nous présente Vichnou dans son repos, et dans cet état, il est placé entre deux Lions, un de chaque côté. Une tradition des Scythes, peuples du Nord, porte qu'Hercule, arrivant dans leurs climats, se reposa sur sa peau de Lion (4); ce qui s'accorde encore ici avec notre fixation du Solstice au milieu de l'image céleste, où est peint le Lion, un des douze signes.

(1) Tacit. Annal. l. 2, c. 60, et Hérod. l. 2, c. 43.
(2) Theon, p. 122.

(3) Manuscrit des métamorph. de Vichn. Bibli. Nati. n°. 11.
(4) Hérodot. l. 4, c. 8.

HÉRACLÉIDE OU POÈME SACRÉ SUR LE CALENDRIER.

Première Division ou premier Travail.

D'APRÈS cette supposition, le premier animal céleste, que le Soleil ou Hercule trouve en entrant dans sa carrière annuelle, à l'époque de sa plus grande force, et lorsqu'il prend pour attribut la massue, c'est le Lion. Ce sera l'objet de son premier combat. Au moment où cet astre alloit monter sur l'horizon le matin, avant que l'aurore eût chassé la nuit, on observa au couchant quelques étoiles, qui descendoient sous l'horizon vers les lieux où le Soleil lui-même devoit descendre le soir. Ces étoiles par leur coucher devinrent avec le lever de Sirius une indication sure, tous les ans, de l'instant auquel l'année solstitiale se renouveloit, et où l'astre vigoureux commençoit sa carrière annuelle. On les groupa donc en constellation, et on les désigna par l'image même du Dieu-Soleil, tel qu'on le peignoit au Solstice d'été, savoir par l'emblème d'un homme, qui s'agénouille pour descendre, qui tient d'une main une massue et qui couvre ses épaules de la peau de l'animal céleste, qu'il occupe et qu'il vient de subjuguer. On conserva à cet emblême céleste ou à cette constellation le nom d'Hercule, dont elle porte tous les attributs, et on la désigna indistinctement sous les noms d'Hercule et d'Agenouillé, pour la distinguer du Serpentaire placé à côté, qui porte le même nom d'Hercule, mais qui est debout, et qui marque les saisons à son lever. Ainsi le premier Hercule ou le grand Dieu-Soleil, adoré sous ce nom, donna naissance à deux

Hercules, placés dans les constellations, honorés eux-mêmes comme Dieux, ou comme Génies; mais d'un ordre inférieur au grand Dieu-Soleil, dont ils n'étoient que l'image (*m*), et à qui ils servoient de guides dans sa carrière. C'étoit en quelque sorte le Génie familier attaché au soleil, et à la partie du ciel, dans laquelle l'ame motrice des sphères plaçoit le commencement de l'activité et du mouvement, qu'elle imprimoit au temps et au Soleil, son plus grand agent : il fixoit l'époque la plus importante de la révolution annuelle.

On ne doit jamais perdre de vue ce second Hercule, dont les avantures se lient nécessairement à celles de l'Hercule solaire, et souvent se confondent avec les siennes, quoiqu'elles appartiennent quelquefois plus encore à la constellation. Car on ne peut pas toujours expliquer par le Soleil seulement certaines fables d'Hercule, qui semblent souvent avoir principalement pour objet son image céleste, ou la constellation qui le représente. C'est une distinction qui n'est pas à négliger. Nous avons en conséquence fait graver cet Hercule constellation, dans la première division du Planisphère, sous le signe du Lion, dont il est le Paranatellon, avec la massue et la peau de lion, que lui donnent toutes les Sphères. Il appuie son pied sur le Serpent du Pôle, ou sur le Dragon des Sphères, auquel il est toujours uni dans les images célestes. On remarquera aussi dans sa main une branche d'arbre, chargée de fruits, qui représentent, dit-on, les pommes qu'il cueillit au jardin des Hespérides. C'est ainsi qu'on le figuroit dans toutes les anciennes Sphères. Hercule, dit Cedrénus (1), fut mis au nombre des constellations, et on l'y représenta avec une peau de lion, une massue, et trois pommes dans la main, qu'il avoit enlevées du jardin des Hespérides.

Nous ne rapporterons pas les mauvaises explications, que donne Cedrénus, du sens de ces trois emblêmes; mais nous ajouterons à celle, que nous avons donnée, de la massue et de la peau de lion une explication de ce troisième symbole, ou du bouquet de pommes. Le sens de ce nouvel emblême est aisé à saisir, quand on fait réflexion, qu'Hercule, ou le Dieu aux trois nuits se couche au lever du Cancer et du Lion, et se lève trois mois après, avec le signe de la Balance, dans la saison des fruits, ou en Automne. La même raison, qui fit mettre un épi dans la main de la Vierge, qui préside aux moissons, et une outre pleine de vin dans celle du Centaure, qui se lève au Midi de la Balance, en même-temps qu'Hercule monte au Nord de ce signe, fit mettre aussi des pommes dans la main d'Hercule; et les deux constellations principales, qui président au commencement de l'Automne, partagèrent entre elles les symboles de cette saison, les pommes et les raisins. Ces pommes ou ces fruits d'Automne sont gardés par le dragon du Pôle, qui monte sur l'horizon, à la suite d'Hercule, et qui vient répandre le mal, le froid et les ténèbres sur la terre, au moment où le cultivateur va la dépouiller de ses fruits, et où les vents de l'Automne vont gâter tous ses ornemens, comme nous le ferons voir plus au long dans la fable d'Eve, des *pommes et du serpent*. Hygin, Germanicus César, Eratosthène, Théon, et tous les Astronomes - Mythologues, ont reconnu dans l'*Ingeniculus*, qui foule aux pieds le Dragon du Pôle, le fameux Hercule vainqueur du dragon des *Hespérides*. En le plaçant donc avec son dragon (car ces deux groupes sont inséparables dans la Mythologie, (*n*), comme dans la sphère) sous le signe

(1) Cedren. p. 18.

du Lion, dont l'ascension ou le lever, est fixée par le coucher de l'Hercule *Ingeniculus*, nous avons rétabli exactement la sphère ancienne, et nous n'avons fait que présenter au lecteur l'aspect céleste, qu'observoient les anciens Astronomes, qui donnoient les descriptions de sphères, que les Poëtes ensuite chantoient dans les fictions sacrées.

On se convaincra encore plus de cette vérité, quand on lira cette observation de Théon (1), sur l'*Ingeniculus*, par laquelle il nous dit, qu'au moment où le Lion se lève, une partie de l'*Ingeniculus* est déjà couchée, et que le reste de son corps, le genou gauche et le pied vont descendre sous la terre; ce qui prouve bien, que son coucher coincidoit avec le lever du Cancer, qui se développoit pendant le crépuscule du premier jour de l'année, et avec celui du Lion, sur lequel étoit porté le Soleil, au moment précis de son lever. Cette observation de Théon avoit été faite par Aratus (2), dans son Poëme Astronomique. Elle est confirmée également par la sphère Indienne, où on lit ces mots, sous le second Décan du Lion: *à ces degrés du signe répond une figure d'homme, qui a sur sa tête une couronne. Il tient un arc dans ses mains; il a toute la fureur d'un lion, et il est vêtu d'un manteau de la couleur de la peau de cet animal.*(3) Voilà bien une peinture fort semblable à Hercule, souvent peint avec son arc et ses flèches, et toujours aisé à reconnoître à sa peau de lion. Quant à la couronne, on sait qu'elle accompagne Hercule dans les cieux, et qu'elle se couche avec lui; et c'est à ce titre qu'Aratus la range avec Hercule au nombre des constellations, qui répondent au Cancer et au Lion par leur coucher.

Enfin le lecteur peut, quand il le voudra, vérifier l'observation, au moyen d'un globe céleste. Il placera l'image du Soleil, ou un papier collé, sur la constellation du Lion, et il abaissera ce point d'environ quinze degrés au-dessous du bord oriental, afin d'avoir l'état du Ciel à la fin de la nuit, et au moment où le crépuscule va commencer. Il remarquera aisément au couchant, en tirant vers le Nord, la constellation de l'*Ingeniculus*, ou de l'Hercule agenouillé, qui descend sous la terre, et qui, par cet aspect simultané avec le lever des points voisins du lieu du Soleil, annonce l'importante époque du commencement de la révolution solaire, à laquelle il semble présider comme premier Paranatellon, ou comme premier Génie, chef des douze principaux Dieux, qui ont établi leur empire sur chaque signe, et sur chaque mois. Alors Hercule mérite véritablement son surnom d'*Archagètes*, ou de chef des mouvemens, et de Conducteur (4), et celui de *Prostatês*, qu'on lui donnoit. C'est sous ses auspices que le Soleil, véritable Hercule, dont il est l'image symbolique, va parcourir la carrière annuelle des douze signes, désignée par une suite de douze combats et de douze travaux. Ainsi les Romains, qui commencèrent leur année au Solstice d'Hiver à minuit, remarquèrent dans le Ciel à l'Orient les étoiles, qui fixoient par leur lever le départ de l'année; et là ils placèrent leur Janus, ou leur Génie conducteur du temps, aux pieds duquel ils mirent douze autels, représentatifs des douze mois. C'est un symbole différent de celui des douze travaux, mais qui est destiné à réveiller la même idée sur la marche du Soleil, et sur les divisions du temps qu'il mesure.

Nous n'avons insisté aussi long-temps sur les fonctions du premier Paranatellon de l'année solaire, que parce qu'il étoit tout-à-fait important de bien saisir les rapports de noms et d'attributs, qui se trouvent entre la constellation,

(1) Theon. p. 167.
(2) Arat. v. 591.
(3) Scalig. ad Manil. p. 340.
(4) Lilliald. Gyro.

appelée *Hercule Ingéniculus*, et le grand Hercule *Dieu immortel*, le *Soleil*, au mouvement duquel il préside, comme premier moteur, et avec qui il est censé voyager autour du monde. Pour rendre cette idée plus sensible, on peut coller sur un carton notre planisphère, au centre duquel on attachera une règle mobile à son extrémité. On établira, sur un petit morceau de carton verticalement placé, l'image de l'Agenouillé, portant sur sa tête le disque solaire, et parcourant avec lui la circonférence du Planisphère, où sont gravés les douze signes, sous lesquels sont casées les principales constellations, qui y répondent, ou les animaux célestes, qui sont l'objet des combats et des victoires d'Hercule. Par ce moyen, on suivra aisément la marche du Soleil et de son conducteur, dans toute la révolution annuelle, ou dans la carrière des douze travaux. On dispense ainsi le lecteur de la vérification des aspects sur un globe, qu'il n'est pas donné à tous de bien connoître, et de faire mouvoir, et qui d'ailleurs ne forme jamais une suite aussi marquée, que celle d'une règle, qui, d'un mouvement uniforme, parcourt tous les points de la circonférence, au centre de laquelle son extrémité est attachée. Ceux qui voudront vérifier par eux-mêmes l'exactitude de notre projection, seront libres de le faire; je les y invite même.

Avant de quitter le premier signe et la constellation du Lion, que parcourt le Soleil, le premier mois, et qui marque ses premiers pas dans la carrière annuelle, il est bon d'observer que toute l'antiquité nous a répété, que ce Lion étoit le même que celui qui fut chanté dans le récit des combats d'Hercule, comme ayant été l'objet de son premier travail, et qu'à ce titre on l'a toujours appelé le Lion Néméen (*o*), le premier des animaux vaincus par Hercule, son premier travail (1). Cette tradition constante de toute l'antiquité n'est pas indifférente à remarquer. Il n'est pas le seul animal céleste, qui ait conservé jusqu'à nous les rapports, qu'il y a entre les constellations et les monstres qu'a combattus Hercule. Il est vrai qu'on a supposé, qu'ils y avoient été placés depuis, en mémoire d'Hercule (2); mais cette supposition n'est pas recevable, quand on sait, qu'avant que les Grecs eussent une Astronomie, et conséquemment eussent placé au rang des signes le prétendu Lion de la forêt de Némée, le signe du Lion étoit déjà employé dans les monumens de la Perse, tels que celui de Mithra, et dans ceux de l'Egypte, où l'on avoit consacré les images du Lion, à cause, disent Plutarque, Horapollon, et Théon, que le Nil se déborde sous ce signe (3). Certainement les Egyptiens n'empruntèrent jamais des Grecs, ni leur Astronomie, ni leurs monumens religieux. Donc ce n'est point la forêt de Némée en Grèce, qui a produit ce Lion, lequel, après la victoire prétendue d'Hercule, fut placé aux cieux; mais c'est bien le Lion céleste, que la fiction des Poètes fit descendre de l'Olympe dans les forêts de la Grèce, et qu'elle plaça dans les temples, à côté des images du Dieu fort, qui subjugue la Nature, et des images du Soleil solstitial. Aussi disoit-on, que le Lion de Némée étoit tombé du Ciel (4), et qu'il avoit pris naissance dans les régions voisines de la sphère de la Lune. Il étoit, dit Tatien (5), tombé de cette terre supérieure, placée au-dessus de l'atmosphère; ce qui désigne assez le Firmament, où siégoit réellement ce Lion, que les Poètes chantoient dans les grands poëmes sur l'année, et sur la course du Soleil dans les cieux.

(1) Manilius Astron. l. 2, v. 651; l. 4, v. 756. Hygin. l. 2, c. 25. Theon. 123. Eratosth. c. 12.
(2) Isid. Orig. l. 3, c. 47.
(3) Theon. Com. p. 123.

(4) German. Cæs. c. 11. Ælian. de An. l. 12, c. 7. Hygin. Fabl. 30. Achill. Tat. c. 21, p. 83.
(5) Tatian. Cont. Gent. p. 164.

Ainsi,

Ainsi, quand certaines traditions disoient, que ce Lion avoit été placé aux cieux, d'autres traditions plus anciennes disoient qu'il y étoit né, et qu'il en étoit tombé sur la terre. On racontoit également, que le Dragon du Pôle étoit de la même famille que le Lion de Némée, et que ce dernier étoit, comme le premier, un des Géans que vainquit Hercule, dans la guerre contre les Dieux (1). Toutes les traditions rapportent donc au Ciel l'origine de l'animal terrible, dont Hercule portoit les attributs, et qu'il étoit censé avoir vaincu, c'est-à-dire, sans figure, qu'il avoit parcouru, et éclipsé dans ses feux. La nature du premier animal bien connue détermine nécessairement celle des autres, et fixe le champ de bataille de tous ces combats.

Avant de passer à l'examen des Paranatellons des signes suivans, nous ajouterons que le premier signe, occupé par Hercule, ou par le Soleil, étoit consacré à Jupiter, dans la distribution des douze grands Dieux entre les signes; à ce Jupiter, appelé quelquefois Jupiter *Hélios*, ou Soleil. De même le signe opposé, qui ouvroit le soir la marche de la nuit étoilée, et dans lequel arrivoit la première pleine Lune de l'année, ou celle qui correspondoit au Soleil solstitial, étoit consacré à Junon, ou à la Déesse, qui imposoit à Hercule la tâche des douze travaux, et qui présidoit à chaque commencement de mois. C'étoit cette pleine Lune, qui fixoit l'ouverture de la période Olympique; aussi l'on donnoit à la Lune elle-même le nom d'Olympias, ou de Déesse Olympique, nom qu'elle empruntoit du Zodiaque, appelé l'Olympe, ou cercle Olympique (2), dont la Lune parcouroit les douze maisons chaque mois. Peut-être que cette circonstance de la première Lune, pleine dans le signe de Junon, ou du Verseau, appelé astre de Junon, donna lieu au rôle important que cette Déesse joue dans tout le Poëme d'Hercule; car le mouvement combiné de ces deux astres entroit dans la formation du temps, et dans les chants poétiques sur la Nature. Jopas, dans Virgile, chante les courses irrégulières de la Lune, et les travaux du Soleil. Je traduis ici travaux, comme l'a traduit Servius (3) et Lacerda, et pour les mêmes raisons qu'eux. Passons au second signe qui suit le Lion solstitial, et qui répond au second mois, c'est-à-dire, à la Vierge.

Deuxième Division ou second Travail.

La constellation la plus apparente, celle qui est liée le plus étroitement à ce signe, comme Paranatellon, c'est la longue constellation de l'Hydre, dont la tête se lève avec le Cancer, dont le corps s'alonge sous le Lion, et sous la Vierge, et se termine aux derniers degrés du second signe, ou de la Vierge; ensorte que le Soleil n'achève de la parcourir, qu'au moment où s'achève le second mois. Cette Hydre porte le nom d'*Hydre sacrée*, *Hydre de Lerne*, ou du second animal, que défit Hercule, après sa victoire sur le Lion. Nous l'avons en conséquence projetée sur notre Planisphère, dans toute sa longueur, de manière à la faire répondre aux trois signes, sous lesquels elle s'étend. On voit, du premier coup-d'œil, pourquoi la Poésie feignit qu'Hercule, à peine sorti du combat contre le Lion de Némée, eut à lutter contre une hydre redoutable, dont les têtes renaissoient, et à la résistance de laquelle concouroit l'Ecrevisse, ou le Cancer, qui l'aidoit à se reproduire, et piquoit le talon du héros (4). On ajoute, que ce Cancer, ou cette Ecrevisse, est aux cieux, et qu'elle est placée au-dessus de la tête de l'Hydre de Lerne, qui se

(1) Photius, cod. 190, p. 484.
(2) Syncelle, p. 197.
(3) Servius et Lacerda, Com. in Æneid. v. 746.
(4) Synesius Calv. p. 64.

lève avec elle. Voici ce que dit Hygin sur le signe de l'Ecrevisse, ou du Cancer (1). Cet animal est celui qui piquoit le pied d'Hercule, pendant son combat contre l'hydre de Lerne, et qu'Hercule enfin écrasa. Germanicus César, Théon, Eratosthene, tous les Mythologues s'accordent à dire, que le signe du Cancer, où est l'Ecrevisse, renferme l'animal fameux, sous ce nom, dans le combat d'Hercule contre l'hydre des marais de Lerne. Quant à l'Hydre céleste elle-même, voici ce qu'en dit Théon. Cette constellation fut appelée l'*Hydre* par les Grecs; c'est l'animal dont triompha Hercule (2).

Voilà donc évidemment trois animaux célestes, qui ont été chantés dans les Poëmes, sur les victoires d'Hercule; savoir, l'Ecrevisse, le Lion, et l'Hydre, et qui sont le sujet des deux premiers combats d'Hercule, comme ils sont les emblêmes célestes, qui correspondent aux deux premiers mois. L'Ecrevisse n'intervient ici, que parce que c'est elle qui ramène par son lever la constellation de l'Hydre sur l'horizon, et qui lui rend la vie, lorsque le reste de son corps est censé détruit, ou obscûrci dans les feux solaires, ce qui empêche qu'elle soit jamais invisible toute entière; c'est même là ce qui a donné lieu à la fiction de la reproduction des parties coupées dans le corps de l'hydre. Toutes les fois, en effet, que le Soleil rencontre sur sa route une constellation, il l'éclipse toute entière dans ses feux, lorsqu'elle n'a qu'une longueur ordinaire, celle d'environ trente à quarante degrés; et alors elle ne peut être observée ni le matin ni le soir, parce qu'elle monte et descend pendant le crépuscule, qui empêche qu'elle ne soit apperçue. Mais quand la constellation est très-longue, comme l'Hydre, alors elle n'est jamais éclipsée qu'en partie; et dans aucun cas, toutes les étoiles qui la composent ne peuvent être en même-temps absorbées dans les feux solaires. Les premières parties, qui ont été éclipsées, ont reparu avant que les dernières soient visibles encore, et cette disparition de toutes étant successive, la constellation a l'air de se reproduire, à mesure que le Soleil tend à la faire disparoître. C'est ce qui arrive en particulier à l'Hydre, placée près de la route du Soleil, et qui s'étend sous trois signes. Voici ce qu'Hygin dit des trois signes (3), *Cancer, Lion, et Vierge.* Le Cancer est placé, en partie, sur la tête de l'Hydre; le Lion est couché sur le corps de l'Hydre, jusqu'au milieu: la Vierge a son corps, jusqu'à la partie inférieure, posé sur la Coupe, et sur la queue de l'Hydre. Le même auteur nous donne la description de cette longue constellation (*p*), considérée dans ses rapports avec ces trois mêmes signes (4). L'Hydre, dit-il, occupe par son développement la longueur de trois signes, l'Ecrevisse, le Lion, et la Vierge. Theon (5) en dit autant, et il détermine l'étendue de cette constellation, depuis le Cancer jusqu'au commencement de la Balance et du Centaure; c'est-à-dire, jusqu'au troisième signe, ou au troisième mois; enfin, jusqu'à l'homme monstrueux, que combattit Hercule après l'Hydre, savoir, le Centaure dont nous parlerons bientôt.

D'après cette position, et cette longueur donnée pour la constellation de l'Hydre, dont le coucher Héliaque total, ou l'immersion entière et successive, dans les feux solaires, duroit plusieurs mois, il est clair que, dès que le soleil atteignoit le Cancer, les étoiles de la tête de l'Hydre disparoissoient dans ses feux, tandis que le reste de son corps étoit encore visible sur l'ho-

(1) Hygin. l. 2, c. 24. German. c. 10.
(2) Theon, p. 122. Eratosth. c. 11.
(3) Hygin. l. 3.
(4) Ibid. l. 3.
(5) Theon. p. 158.

rizon au couchant, au commencement de la nuit. Le Soleil avançant dans le Cancer, et dans le Lion, de nouvelles étoiles disparoissoient tous les jours, et l'Hydre s'enfonçoit de plus en plus dans les feux solaires. Néanmoins ce n'étoit que lorsque le Soleil étoit entré dans le signe de la Vierge, que les dernières étoiles de la queue s'éclipsoient, et que, cette dernière partie disparoissant, on pouvoit dire véritablement, que l'Hydre entière avoit été successivement éclipsée, et qu'enfin le Soleil avoit achevé l'Hydre. Mais avant que cette disparition totale des étoiles de la queue arrivât, déjà le matin celles de la tête avoient reparu, aussitôt que le Soleil avoit été assez avancé dans le Lion, pour que tout le Cancer et l'Hydre se fussent le matin dégagés des feux solaires. Hercule ou le Soleil, alors placé vers le milieu de l'Hydre qu'il éclipsoit, voyoit d'un côté, le matin, la tête de l'Hydre déjà reproduite, et le soir sa queue, qui n'étoit pas encore cachée. L'incommode Cancer, qui la faisoit revivre, étoit pour lui un ennemi de plus, qui s'unissoit à l'Hydre; et c'est ce phénomène qu'on a voulu rendre dans la fiction de l'Ecrevisse, qui secondoit l'Hydre de Lerne, dans la résistance qu'elle opposoit à Hercule. C'est là ce qui la fit mettre en action dans le Poème des douze travaux avec l'Hydre, qui a sa tête sous elle, et qui n'est ramenée que par elle à la lumière, ou sur l'horizon. Ce fut à l'aide de feux, qu'enfin Hercule acheva la défaite de l'Hydre; allusion visible à la chaleur de la saison, depuis le Cancer jusqu'à la Balance, ou à l'espace qui répond à l'Eté. Aratus lui donne (1) l'épithète d'Hydre brûlante et brûlée, parce que, dit Théon (2), elle répond aux signes d'Eté, et qu'elle semble brûlée par les feux ardens du Soleil. On ajoutoit que la tête de l'Hydre étoit d'or; allusion manifeste à la lumière, qui brille dans les astres et dans le Soleil. C'est par cette même raison, que l'on disoit que le Belier céleste avoit une toison d'or, et que la Biche, dont nous parlerons bientôt, avoit des cornes d'or.

On montroit en Grèce, le lieu où avoit été nourrie l'Hydre, et cet endroit étoit près du temple de Cérès et du sanctuaire où l'on célébroit les mystères Lernéens, en l'honneur de cette Déesse (3); de manière que le sol de la Grèce retraçoit encore là l'image des Cieux. Car Cérès est le nom de la Vierge céleste, sous laquelle est placée l'Hydre céleste et que parcourt le Soleil, lorsqu'il consomme son triomphe sur l'hydre de Lerne, ou son second travail. Il est bon d'observer, que cette même Vierge porte aussi le nom d'Isis, de cette Isis, qu'Hérodote confond avec Cérès, et Plutarque avec Minerve, avec cette Minerve, à qui Proclus assigne pour lieu céleste la Vierge. Or la fable dit que ce fut Minerve, qui assista Hercule dans son triomphe sur l'hydre (4); ce qui nous donne encore un rapport de plus entre le Ciel et les traits allégoriques de cette fiction. Pausanias observe, que quoique l'hydre n'ait qu'une tête (5), Pisandre, celui à qui Strabon attribue le poème sur Hercule (6), en avoit imaginé plusieurs, pour augmenter le merveilleux de la fiction.

Troisième Division ou troisième Travail.

A la suite de ce second triomphe, Hercule, dont les traits avoient été empoisonnés par le sang de l'Hydre, arrive chez les Centaures. Effectivement en sortant du signe de la Vierge, le

(1) Aratus, v. 519.
(2) V. 597. Theon. p. 150.
(3) Pausan. Corinthiac. p. 79.
(4) Paus. Heliac. p. 165.
(5) Corinthiac. p. 80.
(6) Strabon, l. 15, p. 158.

Soleil ou Hercule passe à la Balance (9), signe du troisième mois. Elle a près d'elle, à son midi, la constellation du Centaure, qui monte avec elle sur l'horizon, passe avec elle au méridien, et fait en tout la fonction de Paranatellon de ce signe. Nous l'avons en conséquence projetée dans cette division et casée sous le troisième signe, répondant au troisième mois. Nous avons représenté le Centaure tel qu'il étoit dans les plus anciennes sphères, tenant d'une main une outre pleine de vin, et de l'autre un thyrse, entortillé de pampres, enfin ayant tous les attributs de la vendange, et perçant un animal qu'il va immoler sur l'autel. Bayer le peint dans ses tables (1) avec un thyrse d'une main et une bouteille de vin de l'autre. Les tables Alphonsines lui mettent une coupe ou un cratère à la main (2). Germanicus-César, long-temps avant ces Auteurs, disoit, en parlant de cette constellation : « Quelques-uns pensent que ce Centaure tient à la main *Byrsa*, ou une outre remplie de vin (3) : il a trois étoiles sur son thyrse ». Eratosthène lui donne aussi l'outre pleine de vin et le thyrse (4). On sait que cette arme est celle du Dieu des vendanges ; et dans ces attributs on reconnoît aisément une allusion aux opérations agricoles, qui répondent à ce mois, et qui ont lieu sous le signe de la Balance. Aussi dans les monumens les plus gothiques de l'Astronomie rurale, dont plusieurs existent encore sur le portail de nos églises, comme à Notre-Dame de Paris, à St. Denis, à Strasbourg, on remarque par-tout à côté de la Balance l'image d'un, ou de plusieurs vendangeurs, qui portent des hottes de raisin, qu'ils déchargent dans une cuve, où on les foule. On voit donc que, depuis bien des siècles, le troisième signe qui suit le Solstice, et qui préside à Septembre, a été en possession d'être accompagné d'attributs allégoriques, relatifs aux vendanges.

J'insiste sur l'antiquité de ces emblêmes, sur leurs rapports avec l'agriculture, et spécialement sur les rapports de celui-ci, ou du Centaure avec la vendange, parce que le combat d'Hercule contre les Centaures avoit pris naissance d'une rixe pour du vin, dont l'odeur agréable avoit attiré près de lui tous les Centaures, qui s'enivrèrent, et voulurent tuer le Centaure chez qui logeoit Hercule ; c'est-à-dire, celui-là même qui est au nombre des constellations. Car tous les Mythologues, qui ont écrit sur les constellations, s'accordent à dire que le Centaure, placé au midi de la Balance, est ce Centaure fameux par son amour pour la justice et qui reçut chez lui Hercule, après la victoire que ce héros venoit de remporter sur l'hydre de Lerne, c'est-à-dire, sur la constellation qu'Hygin et Théon font finir à l'endroit du ciel où commence celle du Centaure. C'est chez ce Centaure (5), dit Hygin à l'article de cette constellation, qu'Hercule reçut l'hospitalité, et qu'une de ses flèches, teinte du sang de l'Hydre, tomba sur le pied de Chiron et lui fit la blessure dont il mourut. « Les uns » veulent que ce Centaure s'appelle » Pholus (r) ; d'autres l'appellent Chi- » ron. » Jupiter touché du sort malheureux du centaure, le plaça, ajoute Hygin (6), dans la constellation de ce nom, qui suit l'Hydre, et qui répond à la Balance et au Scorpion, suivant Théon (7), et comme le prouve l'inspection d'une sphère. Germanicus-César (8) et Eratosthène (9) en font aussi le fameux Centaure du poème d'Hercule,

(1) Bayer Uran. Tabl. 41.
(2) Tabul. Alph. p. 209.
(3) German. Cæs. c. 38.
(4) Eratosth. c. 40.
(5) Hygin. l. 2.
(6) Hygin. l. 3.
(7) Théon. p. 150.
(8) Germ. Cæs. c. 40.
(9) Eratosth. c. 40.

celui qui reçut chez lui ce héros, après sa victoire sur l'Hydre.

Il ne reste donc point encore ici de doute sur les rapports, qui ont été conservés entre cette constellation, et un des chants du Poème solaire connu sous le nom de travaux d'Hercule. Voilà trois mois, où les tableaux du Ciel et ceux du Poème sont absolument les mêmes, placés dans le même ordre, et avec les mêmes noms. Cela suffit pour nous annoncer, que la correspondance doit se perpétuer dans toute la suite du Poème, encore que les noms et les images n'aient pas toujours été aussi rigoureusement conservés.

On ne dira pas certainement du Centaure, qu'il a été placé dans les cieux après sa mort, et depuis la naissance et les combats d'Hercule. Car j'imagine qu'aucun homme de bon sens ne sera tenté de croire à l'existence de ces êtres monstrueux. Ce ne peut être qu'un symbole composé dans le goût des emblêmes sacrés qu'on trouve en foule sur les monumens de l'Egypte, et en général dans tout l'Orient. Ses attributs confirment cette opinion. Il seroit même aisé de faire remarquer que le Pégase, qui n'a du cheval que la tête et le poitrail, et le Centaure, qui n'a du cheval que la croupe, sont un démembrement du même cheval, et qu'ils sont toujours à l'horizon ensemble et en opposition ; car le lever de l'un fait toujours coucher l'autre, et réciproquement. Delà vient la fable qui suppose, que le Pégase, sous le nom de Ménalippe, ou cheval céleste, est fils du Centaure (1). Ce Centaure pourroit être aussi le Neptune Hippotès qui, sous la forme d'un cheval, couche avec Cérès, ou avec la Vierge céleste, et donne naissance au cheval aérien, ou par contraction Arion, le même que Pégase. Je crois devoir faire ces réflexions pour ceux qui seroient tentés de croire, que ces figures auroient été placées aux cieux postérieurement au poème sur Hercule, et non pas chantées dans ce poème auquel elles sont fort antérieures. Nous en avons une nouvelle preuve dans la constellation de l'Hydre, dont Théon nous a donné l'origine. Il nous apprend, qu'elle fut destinée à représenter le fleuve du Nil, et que c'est même à cause de cela que les inventeurs de ce symbole, ou les Egyptiens, lui donnèrent cette étrange longueur. Sa tête, placée près du Cancer, annonçoit le commencement du débordement périodique du Nil ; le developpement de son corps en donnoit la durée ; et la fin de sa queue le terme. Aussi l'appeloit-on le Nil, suivant le même Théon (2). Voilà un dessin bien marqué et un emblême assez simple, que celui d'un long serpent, pour désigner le courant tortueux d'un fleuve. Cette constellation existoit donc en Egypte, avant qu'elle fût chantée dans le Poème solaire sur Hercule, et transportée par les Grecs dans les marais de Lerne. On la trouve également alongée sous le Lion dans le monument de Mithra, qui remonte à plus de 2500 ans avant l'Ere chrétienne. Les Grecs ont donc chanté et animé une constellation depuis long-temps figurée, et non pas transporté aux cieux un reptile des marais de Lerne. Cette observation doit s'appliquer à toutes les autres constellations chantées dans ce Poème et dans toutes les autres Fables. Revenons au Centaure.

Cette constellation, dans le calendrier rural de Columelle, est notée comme étant très-pluvieuse, et excitant la tempête ; de-là vint la fiction, qui fait les Centaures tous enfans de Nephelê ou de la Nue ; et qui suppose que leur mère, dans le combat des Centaures contre Hercule, versa sur la terre des torrens de pluie, pour embarrasser ce héros et rendre la terre glissante sous

(1) Hygin. l. 2.

(2) Theon ad Arat. Phæn. p. 150.

ses pas. Voici ce que Columelle dit des Prognostics de cette constellation, à son lever de l'équinoxe d'automne (1) : *Lever du Centaure ; Il annonce les pluies.* Ainsi on voit, comment les Poètes Mythologues lioient les apparences célestes avec les opérations agricoles et avec les phénomènes météorologiques. C'est pour faire allusion aux orages et aux vents, à qui cette constellation étoit censée donner lieu, que l'on désigna par l'épithète de Venteuse ou *d'anemodé* la montagne Pholoë (2), auprès de laquelle on disoit que les Centaures habitoient (3).

Le combat d'Hercule contre les Centaures se trouve lié (4) à une chasse de ce héros, dans laquelle il prit un animal monstrueux, que l'on désigne sous le nom du sanglier d'Erymanthe. On remarquera, que le Centaure est peint dans les sphères sous les traits d'un chasseur, qui a pris un animal redoutable (5), que les Auteurs anciens désignent sous le nom de *Therion*, *de Fera*, ou de bête farouche ; que quelques-uns l'appellent *Panthère*, d'autres *Léopard*, d'autres *Lionne* ; mais le plus généralement on a peint un loup (6). Theon y voit un symbole quelconque de la chasse. Il se pourroit faire que d'autres peuples y eussent vu un sanglier, et alors l'union de la défaite des Centaures à celle d'une chasse, où Hercule prend un sanglier monstrueux, seroit toute naturelle.

Néanmoins, nous avons cru devoir projeter dans cette division un autre animal, qui, par son lever du soir, fait aussi la fonction de Paranatellon de ce même signe ; c'est l'*Ourse d'Erymanthe.* Cette épithète, qui la rapproche du fameux sanglier d'Erymanthe, dont la défaite est célébrée par ce travail, semble lui donner la préférence sur le monstre, que perce le Centaure. J'ajouterai, que tous les peuples n'ont pas peint une Ourse dans cette constellation ; et que dans les sphères orientales on y peignit un porc (7). Les Hébreux la nommèrent en conséquence, *Porcus ferreus.* C'est le fameux Porc, qui tua Adonis ; c'est le porc que Typhon poursuivoit, lorsqu'il mit en pièces le corps d'Osiris, et c'est sous ce nom qu'il entre dans notre explication de la Fable d'Isis. Enfin, la sphère Indienne place sous ce même Décan du Scorpion l'animal du Centaure, ou le Léopard, et deux *Porcs avec une chasse.* Les autres sphères mettent sous ces mêmes Décans, tant sous ceux de la Balance que sous ceux du Scorpion, les deux Ourses. L'union de l'Ourse céleste, ou de l'Ourse d'*Erymanthe* au cheval du Centaure, fut consacrée dans le ciel par un animal monstrueux, moitié Cheval, moitié Ourse, que les Arabes peignoient à la place du Centaure (8). Quoi qu'il en soit du choix que l'on pourra faire de ces deux Paranatellons, de l'Ourse d'Erymanthe, ou du Loup du Centaure, pour représenter le fameux sanglier d'*Erymanthe*, que prit Hercule à la chasse, au moment où il arrive chez les Centaures, il est certain que le ciel, dans l'un ou l'autre animal, nous fournit la matière d'une fiction sur une chasse faite à un animal féroce. Le surnom de monstre d'Erymanthe, conservé par Ovide (9) à l'Ourse céleste, me fait croire qu'elle est le fameux sanglier d'Erymanthe, d'autant plus, comme nous l'avons déjà dit, que certains Auteurs l'appellent le Porc. C'est pour cela que nous l'avons projetée dans la case, ou dans la division de la Balance, à laquelle les sphères de Scaliger la font correspondre, et à la-

(1) Columelle, l. 11, c. 2, p. 430.
(2) Oppian. Cyneg. l. 2, v. 5.
(3) Diodore de Sicile, liv. 4, chap. 12, p. 259.
(4) Ibid. p. 257.
(5) Proclus, c. 16.
(6) Cæsius Cœl. Astr. Bayer Uranom. Tab. 45. Theon. p. 150.
(7) Kirker Œdip. t. 2, pars. 2, p. 201.
(8) Cæsius Cœl. Astron. p. 283.
(9) Ovide Trist. l. 1. Eleg. 3, v. 103. Eleg. 10, v. 15, l. 3, Eleg. 4.

quelle effectivement elle répond, comme Paranatellon.

Les rapports de ce travail d'Hercule, avec ceux du Soleil, étoient conservés par une tradition ancienne des habitans de Cumes, qui gardoient, dans le temple d'Apollon, une *dent monstrueuse*, qu'ils disoient être la *dent du sanglier d'Erymanthe*, vaincu par Hercule (1).

Quatrième Division ou quatrième Travail.

Le Soleil arrivant au quatrième signe, ou dans le quatrième mois, parcourt les étoiles du Scorpion céleste, qui a pour principal Paranatellon la belle constellation de Cassiopée. Son coucher du matin fixoit le lever du Scorpion, et marquoit le passage du Soleil dans ce signe. Voici ce que dit Hygin de Cassiopée : cette constellation se couche au lever du Scorpion (2). Columelle, dans son calendrier (3) rural, fixe aussi, à la fin d'octobre, le coucher de cette même constellation. Aratus met Cassiopée au nombre des astres, qui figurent comme Paranatellons avec le Scorpion, dont elle fixe l'ascension par son coucher. L'inspection d'une sphère justifiera aisément ce phénomène, sur lequel il ne doit rester aucun doute. Le symbole placé dans cette constellation a souvent varié. Ordinairement on y peint une Reine sur son trône, et on l'appelle la femme assise sur le trône (4); d'autres la nomment simplement le trône. Mais les sphères Arabes y ont aussi conservé l'image d'une biche, et l'ont appelée la biche (5); c'est sous cette dernière forme, que nous l'avons projetée dans notre planisphère, sous la division du Scorpion, auquel répond son coucher, ou son immersion dans les flots. Par-là, il est aisé d'expliquer comment Hercule, après son expédition contre les Centaures, et la chasse du monstre d'Erymanthe, se mit à la poursuite d'une biche, qui étoit d'une légèreté incroyable à la course, et qu'il fatigua, et prit enfin au bord des eaux, où elle se reposoit ; allusion à la mer, au sein de laquelle cette constellation sembloit entrer en se couchant.

On lui donnoit dans cette fiction des cornes d'or (6), et on supposoit qu'elle souffloit des feux de ses narines (7) ; traits qui conviennent assez à une constellation semée d'étoiles brûlantes, et qui en Eté s'unit aux feux du Soleil solstitial, par son lever du soir, avec Céphée son époux, lequel, suivant Horace, redouble les ardeurs du Lion furieux. Le Taureau, qui gardoit le Belier à toison d'or, vomissoit aussi des flammes dans la fiction du voyage des Argonautes (8). Le Taureau de Crète, que vaincra Hercule dans le septième travail, souffloit également des feux de ses narines. Le feu de l'Ether, dont brillent tous les astres, fournissoit matière à toutes ces suppositions.

Cinquième Division ou cinquième Travail.

Dans le mois suivant, le Soleil parcourt le signe du Sagittaire, qui a pour Paranatellons le Vautour, l'Aigle et le Cygne, ou les trois oiseaux célestes, qui sont sur les bords de la Voie-lactée, laquelle a l'air d'un grand fleuve, et que les Chinois même appellent la Rivière, à cause de cette ressemblance. Les levers, Héliaque et Cosmique de ces trois oiseaux, se font durant tout le temps que le Soleil met à traverser le Sagittaire, et servent à fixer les principales divisions de ce signe. Nous avons en conséquence projeté ces trois oiseaux dans la case du planisphère marquée par le Sagittaire. Voici ce que dit

(1) Paus. Arcad. p. 255.
(2) Hygin. l. 3.
(3) Columelle, l. 11, c. 2, p. 432.
(4) Riccioli, p. 126. Bayer Uranom. Tab. 103.
(5) Cæsius in Cassiop.
(6) Nonnus l. 25, v. 221.
(7) Cointus Smyrn. l. 6, v. 226 et 229.
(8) Coint. Smyrn. ibid. 237.

Théon (1) de l'Aigle, un de ces trois oiseaux. Le lever du matin de l'Aigle excite de grandes tempêtes, le Soleil étant alors vers le milieu du Sagittaire, et se levant avec le Cygne. Près de l'Aigle, est une flèche, qui s'appellé flèche d'*Hercule* et d'*Apollon*. Ce héros s'en étoit servi pour percer le Vautour de Prométhée (2), un de ces oiseaux. Hygin, parlant du Vautour ou de la Lyre, dit aussi que cette constellation se lève avec le Sagittaire. Columelle (3) fixe pareillement à la fin de novembre et au commencement de décembre le lever du matin de la Lyre, ou du Vautour céleste. Il en est de même de la tête du Cygne, qui monte avec la fin du Sagittaire, comme l'inspection du globe le prouve. La réunion de ces trois oiseaux vers la même époque de temps, ou sous le mois qu'engendre le Soleil en parcourant le Sagittaire, a fait placer sous ce signe la chasse qu'Hercule donna aux oiseaux du lac Stymphale, contre qui il lança ses flèches, et qu'il força de s'envoler loin de ces lieux. D'autres supposent, qu'il les effraya par le bruit d'un tambour d'airain (4), qu'il imagina pour les faire fuir. Quoiqu'il en soit de l'arme, que dans sa fiction sur les trois oiseaux célestes, qui répondent au signe affecté à ce mois, le Poète a fait prendre à son héros, il est certain que les Paranatellons de ce signe sont des oiseaux, et que les animaux qu'attaque Hercule dans ce cinquième travail sont aussi des oiseaux, et que ces oiseaux étoient au nombre de trois, comme on peut s'en assurer par l'inspection d'un médaillon de Périnthe, frappé en l'honneur de Gordien (5), sur lequel on a représenté le combat d'Hercule contre les oiseaux du lac Stymphale. On y voit ce Héros, armé avec l'arc, symbole naturel du Sagittaire; et parmi les oiseaux qu'il va percer, on en trouve qui ont le cou alongé, et assez semblable à celui du Cygne. Aussi disoit-on de ces oiseaux Stymphalides, qu'ils ressembloient beaucoup à l'Ibis des Egyptiens, excepté qu'ils avoient le bec plus fort (6). Le nombre des oiseaux, et la place de ce travail, ne laisse guères de doute sur l'objet de la fiction du cinquième combat d'Hercule.

J'ajouterai que Diane, dans la distribution des douze grands Dieux entre les douze signes, est la divinité qui préside au Sagittaire, et que c'étoit dans le temple de cette Déesse, surnommée Stymphalide (7), qu'on voyoit représentées des figures de filles à pieds et à aîles d'oiseaux. On célébroit aussi à Stymphale, près d'un lac, des fêtes en l'honneur de cette même Diane, et on lioit à cette idée celle d'une biche, qui avoit été chassée près de ces bords: c'est-à-dire, que la double tradition de la chasse de la biche, et celle des oiseaux Stymphalides s'y étoit perpétuée, et s'y trouvoit aussi intimement unie, qu'elle l'est ici, où ces deux fictions se succèdent dans le quatrième et le cinquième travail. Nous avons vu pareillement plus haut des fêtes célébrées à Lerne en honneur de Cérès, ou de la divinité qui préside à la Vierge céleste, à laquelle correspond le combat de l'Hydre.

Sixième Division ou sixième Travail.

Le Soleil, en quittant le Sagittaire, passe au Capricorne, ou aux étables du Bouc céleste, sur lequel coule l'extrémité du fleuve du Verseau. Nous avons donc projeté cette extrémité du fleuve dans cette division des douze signes, dans la position même que nous donne la sphère, sur laquelle on observe, que le coucher du Capricorne se fait toujours avec celui du Poisson austral et de l'extrémité de l'eau du Verseau, que reçoit ce Poisson

(1) Theon, p. 13.
(2) German. Cæs. c. 28. Hygin. l. 3.
(3) Columelle, p. 433.
(4) Strabon. l. 8, p. 371.
(5) Méd. du cardin. Alban. t. 2, p. 70, n°. 1.
(6) Natalis Comes. p. 577.
(7) Paus. Arcad. p. 253, 254.

dans

dans sa bouche. Aussi dans la sphère des Perses lit-on, sous le premier Décan du Capricorne, tête *du grand Poisson, source d'eau ;* ce sont les Paranatellons de cette partie du signe du Capricorne. Cette union du Capricorne au Poisson, dont souvent il emprunta la queue, (car il est peint à queue de poisson) l'a fait appeler par les anciens (1) le fils de Neptune. Horace en fait le tyran des ondes d'Hespérie. Voilà sans doute ce qui a donné lieu à la fiction du travail d'Hercule, chargé de nétoyer une étable, qui appartenoit à un fils de Neptune (2), appelé Augias ou Augée, étable remplie d'un fumier infect, et que ce héros trouva le moyen de nétoyer en y introduisant un fleuve. Quelques-uns disent, que ce fleuve est le Penée ou le grand-père de l'homme du Verseau, que l'on dit être Aristée, petit-fils du fleuve Penée, et que Virgile fait habiter les bords de ce même fleuve (3). Quelques-uns font Augias fils du Soleil. Le Capricorne, sous le nom de Pan et d'Ægipan, étoit petit-fils du Soleil. Ceux-ci font Augias fils de Nyctée, nom qui désigne la nuit, et qui contient une allusion manifeste aux longues nuits du Solstice d'hiver. Ceux-là lui donnent pour père *Epoché*, ou terme : c'étoit le dernier des signes descendans, et le terme de la descente du Soleil vers les régions australes; d'autres enfin lui donnent pour père Phorbas (4); c'est le nom du Serpentaire, à la suite duquel il se lève immédiatement. De toutes ces filiations il n'en est aucune, comme on voit, qui ne puisse convenir au signe du Bouc céleste, ou au Capricorne.

Septième Division ou septième Travail.

Le Soleil, sorti du Capricorne, passoit dans le signe du Solstice d'hiver, occupé alors par le Verseau. Cette époque importante du temps étoit fixée, le soir, par le coucher de la Lyre ou du Vautour céleste, placé à côté de la constellation appelée Prométhée, et par le passage au méridien du Taureau céleste, appelé Taureau de Pasiphaë, Taureau de Marathon, enfin Taureau d'Europe. Nous avons projeté ces deux animaux dans cette division, que parcourt le Soleil au septième mois, ou au septième signe. Le calendrier sacré des Romains, et les fastes d'Ovide (5), marquent effectivement, en Janvier, le passage du Soleil au Verseau, et sept jours après le coucher de la Lyre ou du Vautour. Ainsi l'observation du coucher du Vautour, dans le mois où le Soleil parcourt le Verseau, et la liaison du coucher de ce Paranatellon à ce signe, ont été conservées même par les Romains, dans leur calendrier sacré. Le calendrier rural de Columelle (6) fixe au onze des calendes de Février, ou au dix-neuf Janvier, le coucher du soir de cette même constellation, avec indication de pluie.

Nous n'avons donc fait que rétablir les anciens planisphères, en projetant le Vautour dans la division du Verseau. Quant au Taureau, ce n'étoit, ni par son lever, ni par son coucher, mais par son passage au méridien, au coucher du Soleil, qu'il marquoit la même époque. Cette manière de fixer les divisions du Zodiaque fut employée quelquefois par les anciens, et c'étoit une détermination de plus que l'on avoit, et qui se lioit au coucher, ou au lever des signes. Cette manière de fixer les divisions des signes, et conséquemment les mois, qui y répondent, a été employée par Hipparque (7).

Nous avions d'abord été persuadés, que le Taureau de Crète pouvoit être le Centaure, dont la partie postérieure se couche au lever du Verseau, suivant

(1) Cæsius in Capric. Bayer Tab. 31.
(2) Apollod. l. 2.
(3) Virgil. Æneide, l. 4.
(4) Apollod. l. 2.
(5) Ovid. Fast. l. 1.
(6) Columelle, l. 11, c. 2, p. 420.
(7) Hip. l. 2, c. 19 et 20; l. 3, c. 1.

l'observation d'Hygin (1) et de Théon (2). Nous avons été séduits par l'autorité de quelques Auteurs, qui ont cru que la partie postérieure des Centaures étoit originairement un corps de bœuf (3); opinion peut-être, qui n'est fondée que sur l'étymologie, la plus fausse de toutes les bases d'explications. L'épithète d'animaux féroces, armés de cornes (4), que leur donne Nonnus (5), confirmoit encore cette opinion. Le Sagittaire, qui est un Centaure, porte dans (5) Bayer, et dans Blaeü, le nom de Taurus; et Manilius (6) lui-même a cru y voir le fruit monstrueux des amours de Pasiphaë, et le fils du monstre de Crète, qu'amena Hercule, et qui figuroit dans la fiction des amours de Pasiphaë. Tous ces accords nous ont long-temps fait croire, qu'il s'agissoit effectivement du Centaure, qui se couche avec le Verseau le matin, le jour même où le Vautour s'y couche le soir. Néanmoins, comme les traditions disent que ce Taureau étoit, non le fruit des amours de Pasiphaë, mais le Taureau (7) avec qui elle eut commerce; et comme ce Taureau amant de Pasiphaë est incontestablement celui des signes, ou celui qui suit le Belier, et qui à cette époque culmine, ou passe au méridien, au coucher du Verseau et du Vautour, nous avons cru devoir préférer celui-ci, d'autant plus que les passages au méridien ont été aussi employés, quoique plus rarement, à fixer la marche du temps, avec les levers et les couchers. J'ajouterai encore, que ce Taureau de Crète ne fut pas tué par Hercule; mais simplement amené à Eurysthée : au lieu qu'on dit du Vautour, qu'il fut tué; et il se couche effectivement. Enfin, il ne peut guères rester de doute que ce ne soit le Taureau des signes, puisqu'on lui donne tous les noms que portoit celui-ci. Apollodore dit en effet, que ce Taureau, objet du septième travail, étoit celui qui enleva Europe (8), et qu'après avoir été lâché par Hercule, il alla ravager les terres voisines de Marathon. Or, tous ces traits conviennent au Taureau céleste, que les uns disent être l'amant de Pasiphaë, d'autres celui d'Europe, quelques-uns enfin celui de Marathon (9). Ce sont tous ces traits réunis, qui nous ont fait donner au Taureau céleste, qui passe en ce moment au méridien, la préférence sur le Centaure, qui commence à se coucher. Ce Taureau, dit-on, vomissoit des flammes (10), caractère du Taureau céleste, qui brille de mille feux, et qu'il a conservé dans la fiction de la conquête du Bélier à toison d'or, auprès duquel il est placé; car c'est par lui que nous expliquons la fable du fameux Taureau, subjugué par Jason.

C'est à la suite de ce travail, et sous le même titre du septième chant, qu'Hercule est supposé arriver en Elide, monté sur le cheval Arion, et qu'il y institue les jeux Olympiques (*t*), sur les bords du fleuve Alphée. Non-seulement il institue ces jeux, mais il donne même la dimension du stade Olympique, qu'il mesure avec son pied, et qu'il a fait de six cents pieds, ou de six cents fois la longueur de son pied. Les Juges de ces jeux furent portés au nombre de douze, fournis par chacune des Tribus d'Elide, ou de la contrée consacrée au Soleil, en l'honneur duquel se célébroient ces jeux (11). Plusieurs Dieux y combattirent. Hercule lui-même entra en lice, et il sortit vainqueur de tous les combats. La série de ses travaux fut, dans la suite, gravée sur les portes du temple d'Olympie (12).

(1) Hygin. l. 4.
(2) Theon ad Arat. Phænom. p. 175.
(3) Palœphat. l. 2.
(4) Dionys. l. 5, v. 615.
(5) Bayer Uranom. Tab. 41.
(6) Manilius, v. 9, l. 4, v. 780.
(7) Hyg. l. 2.
(8) Theon, p. 124. Hygin. l. 2. German. Cæs.
(9) Cointus Smyrnæus, l. 6, v. 237.
(10) Aulugelle, l. 1, c. 1.
(11) Paus. Heliac. 1, p. 154—156.
(12) Paus. Heliac. 1, p. 157.

On remarquera, que le signe céleste du Verseau, qu'occupe le Soleil au septième mois (1), est précisément celui dans lequel arrivoit la pleine Lune du Solstice d'été, à laquelle étoit fixée la célébration des jeux Olympiques. Polybe (2) dit, que ce fut Hercule qui régla le cérémonial de ces fêtes. On y trouve aussi l'origine du nom Olympias, que l'on donnoit à la Lune, qui ouvroit la carrière de la période Olympique (3). Ce phénomène de la Lune, pleine tous les ans dans le signe céleste du Verseau, lorsqu'on annonçoit au peuple la célébration des jeux, donna lieu aux Poètes, qui chantèrent les courses du Soleil dans le Poème des douze travaux, de dire, à l'occasion de son passage sous le Verseau, qu'Hercule y célébroit les jeux Olympiques, dont le Verseau étoit, par son union à la pleine Lune, le signal tous les ans. Aussi disoit-on de l'homme du Verseau, Aristée, qu'il avoit appris à observer les Solstices, et le lever de Sirius, qui l'annonce (4); qu'il ramenoit les vents Etésiens, qui tempèrent les ardeurs caniculaires (5).

J'ajouterai que, dans le temple de Jupiter Olympien, il y avoit un lieu consacré, sous le nom d'Olympias, et qu'on montroit en ce lieu un trou par lequel on supposoit que s'étoient écoulées les eaux du déluge, sous Deucalion (6): or, l'homme du Verseau s'appelle aussi Deucalion en Astronomie (7). On ajoutoit aussi, que c'étoit Deucalion qui avoit bâti ce temple, et on se servoit même de cet argument pour prouver le séjour de Deucalion à Athènes. Si on fait attention, qu'il s'appelle aussi Cecrops (8), qui fonda les douze bourgades d'Athènes, cette tradition s'expliquera aisément. On voyoit un semblable trou, dans un temple consacré à la Déesse tutélaire du Verseau ou à Junon, en Syrie (9), et on disoit que c'étoit par-là que l'eau du déluge s'étoit écoulée. Ces rapprochemens sont intéressans à faire.

L'arrivée d'Hercule en Elide, où il paroît monté sur le cheval Arion (10), confirme encore l'allusion faite à son passage sous le Verseau, sur lequel sont placés la tête et les pieds du Pégase; car il est le même que le cheval Aérion, ou Arion. Neptune étoit père du cheval Arion, comme il l'étoit de Pégase, ou plutôt, parce qu'il l'étoit de Pégase. Or, ce sont deux noms de la même constellation (11), puisqu'Arion n'est que la contraction du mot Aérion, épithète du cheval céleste Pégase, chez les Poètes Astronomes. C'est à cette même époque du coucher du Verseau, que se couche le Dragon du Pôle. Dans la guerre des Géans, ceux-ci, dit-on, lancèrent ce dragon contre Minerve, et cette Déesse le saisit, et l'attacha au Pôle (12). C'est également sous le titre de ce même chant, ou du septième travail, que Diodore place le secours qu'Hercule (13) porta aux Dieux, dans la guerre que leur faisoient les Géans (*u*), aux environs de Pallêne (14). Ainsi le coucher du Dragon du Pôle, celui du Vautour, le passage au méridien du Taureau, ont fourni les principaux traits du tableau Poëtique du passage du Soleil sous le septième signe, et celui des constellations qui présidoient au septième mois.

Huitième Division ou huitième Travail.

Le Soleil, arrivé au huitième signe,

(1) Petav. Rat. Temp. part. 1e, l. 2, c. 5, Freret. defen. Chron. 1er. part. p. 156.
(2) Polyb. l. 12.
(3) Syncelle, p. 197.
(4) Justin, l. 13, c. 7.
(5) Hygin. l. 2 in Boote.
(6) Pausan. Attic. p. 16.
(7) Hygin. l. 2, c. 30. Germ. Cæs. c. 25.
(8) Hygin. ibid.
(9) Lucian. de Dei Syr. p. 883.
(10) Paus. Arcadic. p. 237.
(11) Servius Georgiq. l. 1, v. 13. Hesych. in voce ἵππος.
(12) Hygin. l. 2.
(13) Horac. l. 2, od. 9, v. 6.
(14) Nonnus Dionys. l. 48, v. 35, etc.

ou au signe des Poissons, se trouve uni au cheval céleste (*x*), connu sous le nom de Pégase, qui se dégage en partie de ses rayons, durant tout le temps qu'Hercule ou le Soleil parcourt ce signe ; c'est la constellation la plus apparente, qui se lie par son aspect à la marche du temps et du Soleil. Elle a été remarquée par les Pontifes de Rome (1), qui fixent en mars le lever Héliaque de Pégase, le Soleil étant vers le milieu des Poissons. La sphère Persique, imprimée dans les notes de Scaliger sur Manilius (2), marque au premier Décan, ou sous les dix premiers degrés des Poissons : *tête du cheval ailé*, c'est-à-dire, de *Pégase*. La sphère Barbare marque aussi le lever d'un des deux chevaux. Car dans la suite on plaça dans la sphère, à côté de Pégase, un second cheval appelé le petit cheval, par comparaison à Pégase, ou au grand cheval. Hygin et Hipparque fixent aussi le lever de Pégase (3) avec le lever du signe du Verseau et des Poissons. Manilius fait pareillement lever Pégase avec les Poissons (*y*). Nous avons donc pu projeter le grand et le petit cheval sous cette division, à laquelle répond le huitième travail d'Hercule, ou l'enlèvement qu'il fait des chevaux de Diomède. En effet, Diodore et tous les Mythologues, qui ont écrit sur les travaux d'Hercule, disent que le huitième travail, imposé à ce héros, fut d'amener de Thrace des chevaux, qui souffloient des feux de leurs naseaux. Pour relever l'importance de cette victoire, la Poésie supposoit que ces chevaux étoient des animaux féroces, que leur maître nourrissoit de la chair des malheureux étrangers, qui abordoient en Thrace, et que Diomède faisoit couper par morceaux. Hercule leur fit manger leur propre maître et les apprivoisa. Quant à Diomède, il est bon d'observer, qu'on le faisoit fils de Cyrène, nymphe des eaux (4), ou de la même femme, que l'on donnoit pour mère à Aristée, ou à l'homme du Verseau, sur lequel est placé en partie le cheval Pégase. Eurysthée, à qui Hercule amena ces cavales, les consacra à Junon, ou à la divinité, qui, dans la distribution des douze signes entre les douze grands Dieux, a pour domaine le Verseau. Ce travail fini, Hercule prend parti dans l'expédition des Argonautes, s'achemine à la conquête du bélier à toison d'or, et va combattre les Amazones.

Neuvième Division ou neuvième Travail.

Le Soleil, en sortant du signe des Poissons, entre au Bélier céleste. Suivant tous les Auteurs anciens, qui ont écrit sur l'Astronomie, ce Bélier est le même que celui qui fut chanté, sous le titre pompeux de bélier à toison d'or, et sur lequel étoient montés Phryxus et Hellé. Eratosthène, Théon, Pherecyde, Hésiode, et après eux Hygin (5), Germanicus César, Ovide, Manilius, etc. tous s'accordent à voir dans ce signe le fameux Bélier à toison d'or, que Phryxus, arrivé chez Aëtès fils du Soleil et de Persée, consacra dans le temple de Mars, ou de la divinité planète, qui a son domicile dans ce signe, et près duquel est placé Persée. C'est la toison de ce bélier, qui fut l'objet de l'expédition de Jason et des Argonautes. Ainsi la fiction du poète, sur cette partie des travaux d'Hercule, est amenée naturellement par la position du Soleil dans le Ciel, au moment où il quitte les Poissons. Alors achève de se lever le soir le *Vaisseau céleste*, appelé vaisseau *Argo*, ou des Argonautes, celui que, dit-on,

(1) Ovid. Fast. l. 3.
(2) Manil. p. 346.
(3) Hygin. l. 3.

(4) Apollod. l. 2.
(5) Hygin. l. 2, idem. Fab. 3. German. Ovid. Fast. l. 3. Manilius, l. 4.

montoit Jason dans cette expédition. Aratus parlant des astres, qui se lèvent avec la Balance, et conséquemment au coucher du Bélier, nomme le navire Argo, qui achève de se lever entièrement, et le Serpentaire, que la Balance amène constamment à sa suite, ce Serpentaire que les livres d'Astronomie nomment Jason. Hygin dit aussi, qu'avec la Balance le navire Argo achève de se lever (1). Eratosthène et Théon en disent autant. Columelle (2), dans son calendrier rural, fixe à la veille des Ides de Mars le lever du vaisseau Argo, c'est-à-dire, huit jours après celui où le calendrier des Pontifes marque le lever de Pégase, qu'il fixe aux nones du même mois, époque à laquelle Columelle lui-même (3) annonce le lever de Pégase. Huit jours après, ces calendriers marquent l'entrée du Soleil dans *Aries*, ou son entrée au signe du Bélier à toison d'or. Le jour même où Columelle fixe le lever du vaisseau Argo, Ovide place une cérémonie religieuse et des courses sur le bord du Tibre (4). La sphère des Perses, rapportée par Scaliger (5), place sous le troisième Décan de la Balance, le lever d'un *vaisseau*. Nous avons donc pu projeter le vaisseau des Argonautes sur la ligne qui sépare le signe des Poissons, du signe du Bélier, et sur une grande partie du Bélier, puisque le Vaisseau monte avec la Balance, et qu'il est conséquemment un Paranatellon du Bélier, qui se couche précisément au moment où monte cette constellation.

Outre le Vaisseau, qui monte le soir au coucher du Bélier, on remarque aussi le coucher de deux femmes, Cassiopée et Andromède. Hygin place (6) cette dernière comme Paranatellon et du Bélier et de la Balance, parce que son lever du matin et son coucher du soir la lient essentiellement à ces signes. Andromède est remarquable par plusieurs belles étoiles, dont une s'appelle la ceinture d'Andromède. Hygin compose de trois étoiles cette ceinture (7). Aratus désigne particulièrement dans cette constellation la *ceinture* (8), ou les astres qui la forment. Germanicus César (9) et Eratosthène désignent aussi les trois étoiles de la ceinture de la belle Andromède, placée à la suite du cheval Pégase, auquel elle est unie par sa tête, et dont la première étoile est commune avec Pégase. Car cette étoile porte indistinctement le nom de ventre de Pégase, et de tête d'Andromède (10). N'est-ce pas évidemment là l'origine de la fiction du combat d'Hercule contre des femmes guerrières, et contre leur reine Hippolyte, qui avoit une riche ceinture, dont on ordonna à Hercule de faire la conquête, après celle qu'il venoit de faire des chevaux de Diomède. Car ces deux travaux se suivent dans le Ciel, comme ces deux constellations se succèdent dans les cieux. Ce dernier se lie nécessairement à la conquête du bélier à toison d'or, comme Andromède, placée sur les Poissons et sur le Bélier, se lie nécessairement à la marche des cieux et du temps, figuré par les constellations qui en déterminent les différentes époques (z). Voici ce que dit Hygin sur Andromède (11). « Andromède, placée près de Cassiopée, se » lève avec les Poissons et le *Bélier*, » et se cache au lever de la Balance. » La sphère Barbare de Scaliger place à la suite de Pégase, parmi les Paranatellons des Poissons et du Bélier, les différentes parties du

(1) Theon, p. 168. Hygin. l. 4 et l. 3.
(2) Columelle, l. 11, c. 2.
(3) Idem.
(4) Ovid. Fast. l. 3.
(5) Scalig. Not. ad Manil. p. 342.
(6) Hygin. l. 4, c. 13.
(7) Idem. l. 3.
(8) Aratus, v. 229—201.
(9) German. Cæs. c. 16. Eratosth. c. 17.
(10) Hygin. l. 3.
(11) Hygin. l. 3.

corps d'Andromède (1). La sphère Persique met aussi sous le Bélier une figure de femme. La sphère Indienne y place une femme, d'abord dans un vaisseau, et ensuite unie à une figure de cheval. Toutes ces figures, tirées de l'Astronomie sacrée de ces différens peuples, empruntent évidemment leurs traits caractéristiques du Cheval, du Vaisseau céleste, et de la belle Andromède, trois constellations qui correspondent par leur coucher et par leur lever aux signes célestes des Poissons et du Bélier, et aux mois sous lesquels tombent la conquête des chevaux de Diomède, l'expédition des Argonautes, ou la conquête du bélier, et la conquête de la ceinture d'une belle femme, guerrière.

Hercule ne devoit pas combattre une femme timide. Le même génie poétique, qui donna de la férocité aux Oiseaux et au Cheval céleste, chantés dans le cinquième et le huitième travail, inspira une fureur martiale aux femmes, que devoit combattre Hercule. Sans cela, quelle eût été la gloire du Héros du poème (*a*)? La ceinture de l'Amazone Hippolyte, fille de Mars, étoit celle du Dieu Mars lui-même, ou de la Divinité planète, qui a son domicile dans le Bélier céleste, dont Andromède est un Paranatellon; nouvelle raison pour en faire des femmes guerrières. On remarquera encore une nouvelle allusion au vaisseau; c'est qu'Hercule s'embarque, pour aller à cette conquête. Parmi les noms de ces Amazones, plusieurs ont des dénominations, qui sont les mêmes que celles des Pléïades, placées près du Bélier, et qui se couchent avec Andromède, ou immédiatement à sa suite. Tout nous a donc autorisé à projeter la figure d'Andromède avec le Vaisseau céleste, sous cette neuvième division de notre planisphère.

Nous y avons aussi projeté la constellation de la Baleine ou du monstre marin, auquel fut exposée Andromède, et qui, placé au-dessous d'elle et du Bélier dans les cieux, se lève avec ces constellations, et conséquemment est encore un autre Paranatellon du même signe d'*Aries*. Hipparque (2) place la Baleine et Andromède au nombre des constellations, qui montent avec le Bélier. Eratosthène les met également au nombre des astres, dont le coucher coïncide avec le lever de la Balance, et conséquemment avec le coucher d'*Aries*. La sphère Persique place au premier Décan du Bélier (3), avec l'image d'une belle femme, celle d'un monstre marin. L'inspection d'une sphère suffit d'ailleurs pour prouver, que dans le ciel la partie postérieure ou la queue de la Baleine monte sur l'horizon avec le signe du Bélier, et à la suite d'Andromède. Nous avons donc pu projeter ce nouveau Paranatellon, sous la neuvième division de notre planisphère, avec les constellations du Vaisseau, d'Andromède et même de Cassiopée sa mère. La raison, qui nous a déterminé à le faire, c'est que, sous le titre de ce neuvième chant du poème d'Hercule, on a mis le combat qu'il livra à un monstre marin, auquel étoit exposée une jeune princesse, appelée *Hésione*, fille de Laomédon roi de Troie; ce qui ne peut être qu'une seconde fiction sur la même Andromède, également exposée à un monstre marin, dont Persée la délivra, comme Hercule délivra Hésione.

Il paroît, que le compilateur des différentes fictions sur Hercule a tiré celle-ci d'un autre Poème, dans lequel Andromède n'entroit point en action, comme une guerrière, mais comme une princesse infortunée, exposée à un monstre marin, dont Hercule la délivra au retour de son expédition des Argonautes, c'est-à-dire sous le Bélier, au lever de Persée. On voit également

(1) Scalig. Not. p. 336, 347.
(2) Petaw Uranolog. t. 3.
(3) Scalig. Not. ad Manil. p. 336.

par-là, quelle idée on doit avoir de l'expédition des Argonautes et de la prise de Troie, ville fondée par Laomédon, prince parjure, dont Hercule prit la ville, quelque temps avant que les Grecs en fissent le siége. Toutes ces fables, en se liant au poème solaire sur Hercule, annoncent assez qu'elles ont un fond commun, qui est la Nature, les phénomènes célestes, et la marche du temps et des Cycles. C'étoit là le grand objet des chants de ces anciens poèmes sur le ciel, sur l'année, et les saisons, dans lesquels on célébroit le mariage d'*Uranus* et de *Ghê*, et qu'on appeloit *Poèmes Cycliques*.

La réunion de ces différens événemens merveilleux, sous la même division du ciel, qui fournit tous les traits de ces différentes fictions, prouve que tous ces Poèmes étoient du même genre; puisque cette réunion elle-même ne peut être un effet du hasard. Car c'est à la suite de la conquête des chevaux de Diomède, qu'Hercule s'embarque sur un vaisseau, qu'il va combattre des femmes guerrières pour obtenir une ceinture, qu'il partage la gloire de l'expédition des Argonautes, et qu'il délivre une jeune princesse, comme Andromède, exposée à un monstre marin. Comme le Soleil est prêt à repasser l'équateur, et à s'avancer vers la partie boréale du monde, où est Andromède, la poésie feint, qu'Hercule passa dans le Nord de l'Europe, pour aller attaquer ces Amazones, qui habitoient les pays glacés des Cimmériens. La reine des Amazones étoit Hippolyte (1), nom tiré de celui de cheval; et ce sont aussi des chevaux, qui devoient être le prix de la délivrance d'Hésione exposée à un monstre, dont le nom est Cêtos ou Baleine, le même monstre auquel fut exposée Andromède. On remarquera de plus, que ces chevaux de Laomédon lui avoient été donnés, pour le consoler de la perte de Ganymède (2), ou du jeune homme du Verseau, après lequel se lève Pégase ou le cheval céleste, dont le lever précède immédiatement ceux de la Baleine et d'Andromède. On voit encore ici comment toutes ces fictions se tiennent.

Peut-être doit-on rapporter à cette époque du mouvement du soleil arrivé à l'équinoxe du printemps, époque à laquelle ses images prenoient les traits d'un jeune homme sans barbe, la fiction sur Hercule, que l'on suppose avoir resté pendant trois jours, comme Jonas, dans le ventre d'une Baleine (*b*), d'où il étoit sorti tout épilé (3). Cette Baleine ne peut être que ce monstre marin, ennemi d'Andromède, dont on crut découvrir dans la suite les ossemens près de Joppé ou du lieu même, où la fable Juive suppose que Jonas s'étoit embarqué. Voilà encore un point de contact entre les fictions des Juifs et celles des Grecs, qui fixent aux mêmes lieux le séjour du même monstre marin, qui engloutit Jonas ou Hercule, et qui les vomit tous deux sur le rivage. Le fondement de la fiction Grecque est évidemment dans les cieux; donc celle des Juifs, qui n'en est que la copie, doit avoir le même fond.

Dixième Division, ou dixième Travail.

A la suite du Bélier à toison d'or, ou du signe du Bélier, vient le signe du Taureau, dans lequel Hercule ou le Soleil entre immédiatement après sa sortie de la constellation du Bélier. La succession de ces deux animaux célestes nous est exactement retracée dans la succession des deux travaux d'Hercule, ou du neuvième et du dixième travail. Car à la suite de l'expédition, entreprise pour la conquête

(1) Diodor. p. 277.
(2) Apollod. l. 2.
(3) Tzetès ad Lycoph.

du Bélier à toison d'or, vient la conquête des Bœufs de Géryon. L'Astronomie et la Poésie offrent donc successivement les mêmes tableaux, puisque la fable suppose qu'Eurysthée imposa au vainqueur des Amazones un dixième travail, qui consistoit à lui amener les Bœufs de Géryon, qui paissoient dans les contrées voisines de l'Océan; et que la sphère, sous ce dixième signe, nous offre l'image d'un Bœuf, et parmi ses Paranatellons, celle d'un bouvier; ce bouvier descend dans les flots de l'Océan, qui baigne les côtes d'Espagne. C'est lui qui, dans la sphère Indienne, est désigné dans le second Décan du Taureau, sous l'image d'un homme actif, qui conduit des bœufs, et qui réunit dans sa personne monstrueuse (1) les parties du corps de l'homme à celles du *Bélier* et de la *Chèvre*, et qui véritablement offre un composé de trois corps. Cet assemblage bizarre n'est que la réunion des trois principaux Paranatellons du Taureau, qui sont le Bouvier, la Chèvre et les parties antérieures du Bélier. Au lever du Taureau, dit Hygin (2), « se lève l'extrémité du pied » gauche du Cocher, et sa main droite, » où sont les chevreaux et la Chèvre. » Arctophylax, ou le Bouvier, se couche ». Aratus et Théon en disent autant. Nous avons donc pu projeter ici le Bouvier, comme Paranatellon du Taureau.

Par la même raison, nous y avons aussi projeté le Cocher, qui porte la Chèvre et ses chevreaux, ou Aiga femme de Pan, de ce Pan appelé autrement Faune par les peuples d'Italie. La sphère Barbare de Scaliger met, comme nous, le Cocher parmi les tableaux, qui montent avec les derniers degrés du Taureau. Aratus et Théon font pareillement lever avec le Taureau (3), la Chèvre et les chevreaux, qui font partie du Cocher. Le calendrier des Pontifes ou des fastes d'Ovide fixe vers le milieu du mois, où le Soleil parcourt le Taureau, le lever de la Chèvre Amalthée. Le calendrier rustique de Columelle (4) marque aussi à la fin d'avril, sous le Taureau, le lever de la Chèvre. Ce Paranatellon est donc ici à sa place. Nous pouvons en dire autant d'Orion et des Pléïades, que nous avons aussi projetés sous la dixième division de notre planisphère, ou sous le mois du Taureau. En effet le calendrier des Pontifes indique pour ce mois le coucher d'Orion, et le lever des Pléïades, ou des Atlantides. C'est à ce lever des Pléïades et des étoiles du front du Taureau, qui sont à côté, que les traditions des Pontifes fixent une cérémonie religieuse, commémorative de l'arrivée d'Hercule en Italie avec les Bœufs de Géryon, qu'il venoit de conquérir, et cela peu de temps avant qu'il s'acheminât à son onzième travail. C'étoit au moment même où l'on célébroit les mystères de la bonne Déesse, au lever de la Chèvre, suivant le calendrier sacré des Romains. Hercule, ajoute-t-on, fut reçu par Faune. Nous avons donc eu toutes sortes de raisons pour marquer sous cette division les sept Atlantides ou Pléïades, qui font partie de la constellation du Taureau. D'ailleurs les Atlantides figurent dans la Mythologie avec Orion, sous le nom des sept filles d'Hespérie et d'Atlas, à la poursuite desquelles s'attachoit Orion, qui effectivement monte sur l'horizon après elles, et qui semble les poursuivre toujours dans les cieux.

Théon (5), en parlant des Pléïades, ou des filles de Pléïone et d'Atlas, dit qu'elles avoient été obligées de fuir les poursuites d'Orion, fils de Neptune, qui pendant cinq ans s'attacha à leurs pas et à ceux de leur

(1) Scalig. not. ad Manil. p. 337.
(2) Hygin. l. 4, c. 13.
(3) Theon. p. 177.
(4) Columelle, l. 11, c. 2 p. 425
(5) P. 132.

mère

mère et vouloit les violer. Jupiter touché de leur sort les métamorphosa en Pleïades et les plaça aux cieux sous le nom d'Atlantides. Il fixe pareillement leur lever du matin en mai (1), le Soleil étant, dit-il, dans le Taureau, c'est-à-dire, sous notre première division, ou sous le mois auquel répond le dixième chant du poème d'Hercule. C'est précisément dans ce même chant, que l'auteur du poème d'Hercule place l'aventure des sept filles d'Atlas, ou des Atlantides, dont la beauté et la sagesse avoient inspiré de l'amour à *Busiris* roi d'Egypte, fils de Neptune (2), qui voulant s'en rendre maître avoit envoyé des pirates pour les enlever. Hercule tua les pirates et rendit les filles à leur père Atlas, qui en reconnoissance fit part à Hercule des connoissances Astronomiques, qu'il porta ensuite en Grèce. Hercule (3) tua aussi alors *Busiris*, le ravisseur de ces filles, prince féroce qui égorgeoit les étrangers, qui abordoient en Egypte; et bâtit ensuite la superbe ville de Thèbes dans la haute Egypte.

Il n'est pas difficile d'appercevoir, qu'il n'y a que le nom d'Orion à substituer à celui de *Busiris*, pour reconnoître les amours d'Orion dans ceux de *Busiris* pour les Pleïades, que l'un et l'autre veulent ravir, l'un près de Thèbes en Bœotie, l'autre près de Thèbes en Egypte. On y voit un même phénomène Astronomique, qui a lieu au lever du Taureau, sur lequel sont placées les Pleïades, et sous lequel, et à la suite duquel se lève et monte toujours Orion. On remarquera, que le Serpentaire, qui porte les noms de Cadmus, et d'Hercule, fonda aussi la Thèbes de Bœotie, dans le lieu où le Taureau d'Europe, celui-là même qui est au Ciel, et qui porte les Pleïades, vint se reposer. On voit par-là, comment les fables sacrées de la Thèbes d'Egypte, et celles de la Thèbes de Grèce (*c*) se rapprochent, dans l'aventure des Atlantides, poursuivies ici par *Busiris*, fils de Neptune, et là par Orion, fils d'un bœuf ou d'un taureau, dont Neptune féconda la peau. Dans les Dionysiaques de Nonnus (4), c'est aussi, à la fin de l'hiver, lorsque le Soleil se lève avec le Taureau, et avec Orion, dit le Poète, que Cadmus fonde sa ville de Thèbes; c'est alors que paroît, dans Nonnus, le jeune Emathion, fils d'Electre, ou d'une des sept Pleïades, qui reçoit Cadmus (5). C'est également, dans le Poème d'Hercule, dont Diodore nous a conservé les débris, à l'époque des amours de *Busiris* pour les Pleïades, qu'est rapportée l'histoire d'Emathion, roi d'Ethiopie, dont Hercule triomphe; nouveau rapprochement entre les fictions des Grecs et celles des Egyptiens, en cet endroit du Poème. Lorsque Cadmus fonde sa ville de Thèbes, c'est-à-dire, au moment où le Soleil arrive au Taureau, Jupiter venoit de détruire Typhon, ou le mauvais principe, qui avoit règné tout l'hiver. De même Hercule, lorsqu'il va en Egypte fonder Thèbes, venoit de délivrer la Crète de tous les animaux venimeux, des reptiles, des ours, des loups, et la purger de toutes les productions du mauvais principe. C'est une allusion à ce qui se pratiquoit en Orient, à l'Equinoxe de printemps (6), où l'on signaloit sa dévotion, en tuant toutes les productions d'Arhiman, et en se munissant de Talismans, qui avoient la vertu de chasser les scorpions, et les autres reptiles que produit le principe du mal et des ténèbres qui avoient règné tout l'hiver. Cette allusion fut rendue ailleurs par la fiction du brigand *Cacus*, dont le nom signifie le *Méchant*, et dont Hercule

(1) Theon, p. 135.
(2) Diod. Sic. c. 17.
(3) Diod. Sic. c. 18.
(4) Dionysiaq. l. 3.
(5) Dionysiaq. Ibid.
(6) Zend-Avest. t. 2, part. 2, p. 577; Hyde, c. 16, p. 259.

triompha, en arrivant en Italie avec ses bœufs, que ce scélérat voulut lui ravir (1). Faune, le même que Pan, dont la Chèvre céleste étoit, dit-on, la femme, chèvre que porte le Cocher, règnoit alors en Italie, et donna l'hospitalité à Hercule. On voit évidemment encore ici une allusion à cette constellation, placée sur le Taureau, et que nous y avons projetée. Elle s'unissoit le soir par son coucher, et ensuite le matin par son lever au Soleil du Taureau.

Toutes les fictions allégoriques de ce chant contiennent des rapports frappans avec le signe céleste du Taureau, et avec les constellations extrazodiacales, qui l'avoisinent, qui se lèvent ou qui se couchent avec lui, et qui font à ce titre la fonction des Paranatellons. On y voit des sacrifices établis en Espagne, en l'honneur d'Hercule, par un prince juste, qui lui immole tous les ans le plus beau *taureau de son troupeau* (2). Hercule passe-t-il d'Italie en Sicile? c'est en se tenant à la corne d'un Taureau. Le fils de Vénus, Eryx, qui habitoit la Sicile, le provoque-t-il, et lui propose-t-il un combat de lutte? le gage, que dépose Hercule, ce sont ses Bœufs, gage d'autant plus précieux, qu'il risquoit son immortalité, qui y étoit attachée (3). C'étoit en effet le moment, où le Soleil reprenoit son empire sur les ténèbres, regagnoit la partie supérieure du Ciel, ou de l'Olympe, et retournoit au séjour des immortels, après avoir quitté les régions inférieures, ou les enfers.

On célébroit, à cet équinoxe, des fêtes de joie (4) en honneur de Cérès et de Proserpine, à l'occasion du retour de celle-ci, qui échappoit alors à Pluton son ravisseur. Hercule arrivant à Syracuse sacrifie aussi à Proserpine, et lui immole un de ses bœufs (5) près de la fontaine Cyanée. Il établit un sacrifice annuel, et une assemblée religieuse, qui se tenoit tous les ans à la même époque.

Les habitans de la ville d'Agyrinase en Sicile conservèrent, dans leur pays, l'empreinte de ses pieds et de ceux de ses bœufs imprimée dans des rochers, sur lesquels Hercule, dans ce dixième travail, avoit passé.

Ce dixième chant du Poème est un des plus complets, et l'on voit que le poète, en faisant voyager son héros du Péloponèse en Espagne, par la Crète, l'Egypte et la Libye, et ensuite retourner par la Gaule, l'Italie et la Sicile, a rassemblé, sous le titre de ce chant, toutes les traditions sacrées répandues dans les différens pays, sur l'Hercule ou sur le Soleil vainqueur du Taureau, ou du signe Equinoxial, et dont la grande fête se célébroit par toute la terre, au moment de son retour à l'équinoxe de printemps. On y fait l'énumération des différens bienfaits, que chaque peuple croyoit tenir de l'astre vainqueur de l'hiver, qui par sa présence, dans nos climats, alloit ranimer la nature, et détruire le souvenir des maux, auxquels la terre venoit d'être livrée par l'action du mauvais principe. Les Italiens célèbrent sa victoire sur Cacus, et le remercient de les avoir affranchis de l'usage superstitieux et barbare d'immoler des hommes aux Dieux. Hercule avoit à Rome son temple dans le *Forum Boarium*, ou dans le marché aux bœufs, et on l'y honoroit sous le titre d'*Hercule vainqueur* (6). Le laurier d'Apollon ou du Dieu Soleil ceignoit la tête du Préteur, qui faisoit la fonction de prêtre d'Hercule, et qui lui sacrifioit sur l'autel appelé le *Très-grand Autel* (7). Rien ne carac-

(1) Plut. Parallel. p. 315.
(2) Diodor. c. 18, p. 263, c. 21, p. 268.
(3) Ibid. c. 23.
(4) Phornutus c. 28.
(5) Diod. c. 23.
(6) Macrob. Sat. l. 3, c. 6.
(7) Idem. l. 3, c. 12.

térisoit mieux un prêtre du Soleil, que le feuillage consacré spécialement à Apollon, ou à l'Astre, qui parcourt la carrière des douze signes, au rapport (1) de Servius commentateur de Virgile, et suivant Porphyre. On donnoit aussi à ce Dieu douze prêtres Saliens (2), comme au Dieu Mars, qui présidoit au Soleil de l'équinoxe de printemps, ou d'*Aries* qui succède au Taureau.

Onzième Division, ou onzième Travail.

Le Soleil, après avoir franchi la ligne équinoxiale, et le premier des signes supérieurs, remonte vers les régions boréales, dont l'empire est affecté à la lumière, et au règne des longs jours. Il se trouve alors uni au grand Chien, et au petit Chien, absorbés dans les rayons solaires. Ils se sont couchés héliaquement avec le Taureau et avec le commencement des Gémeaux, et ils passent au méridien avec les derniers degrés de ce signe, auquel répond le onzième mois. Le calendrier des Pontifes place au lendemain du passage du Soleil aux Gémeaux le lever du Chien d'Orion (3): c'est le nom du grand Chien. D'autres donnent ce nom au petit Chien. Nous avons donc pu projeter ces deux constellations, que les calendriers sacrés ont unies dans leurs aspects avec les Gémeaux, qui sont effectivement placées dessous, et qui sont en aspect Cosmique (*d*) avec ce signe; car Procyon se couche en même temps que le Soleil, lorsque cet astre répond au milieu du signe des Gémeaux. Hygin fixe le lieu de Procyon (4) ou du petit Chien entre les Gémeaux et le Cancer. C'est-là que nous l'avons placé. Aussi ce sont là les Paranatellons les plus apparens du signe des Gémeaux, ou de la onzième division de notre planisphère.

Le triomphe d'Hercule, après la conquête des bœufs de Geryon, est son triomphe sur un chien redoutable, qu'il tira des enfers, et qu'il amena à la lumière (*e*). C'est le sujet du onzième chant du Poëme, et l'objet du onzième travail du héros. Pour donner plus d'importance au triomphe, on peignit ce chien sous les formes les plus affreuses. L'union du Chien céleste à l'Hydre placée près de lui, et qui monte à la suite du petit Chien, et avec le grand Chien, fournit les traits du chien monstrueux fils d'Echidna, ou d'une vipère. On peignit donc ce chien avec une triple tête, et avec une queue d'hydre ou de serpent, tandis que d'autres serpens entrelaçoient ces têtes. Hésiode donne cinquante têtes au Cerbère, c'est-à-dire, un nombre égal à celui des têtes de l'Hydre de Lerne, qui monte à la suite du Chien, et au-dessous de lui (5). C'est peut-être ce qui a fait croire à Pausanias, que le fameux Cerbère n'étoit qu'un serpent redoutable (6). Nous renvoyons ailleurs à parler du Cerbère à trois têtes, placé à côté de Sérapis ou de Pluton, et nous nous bornons à dire ici, que le grand Chien, ou Sirius, entre dans la composition de ce monstre. Revenons à la sphère des Paranatellons. La sphère Persique et la sphère Barbare placent, parmi les Paranatellons des derniers degrés des Gémeaux, un chien aboyant (7), le pied antérieur, et la gueule du Chien. Au Décan suivant, ou au Cancer, la sphère Barbare ajoute que le reste du grand Chien est monté. Hygin, parlant de l'Hydre, et nous donnant sa position aux cieux, dit que sa tête suit et touche Procyon (8) ou le petit Chien. De l'union des têtes de l'Hydre et du

(1) Servius in Æneid. Virg. l. 6, v. 395.
(2) Macrob. Sat. l. 3, c. 12.
(3) Ovid. Fast. l. 5.
(4) Hygin. l. 3, c. 35.
(5) Palephat. c. 40.
(6) Pausan. Laconic. p. 108 et 109.
(7) Scaliger, p. 339.
(8) Hygin. l. 3.

corps d'un des Chiens célestes, il fut aisé de composer un tout unique et monstrueux, tel que le Cerbère à tête de chien et à queue de serpent. Ces réunions sont dans le goût des anciens, et le planisphère Egyptien de Kirker en est une preuve. Il est bon de remarquer, que ce planisphère place également, sous le signe des Gémeaux, un homme à tête de chien, qui tient un *trait* d'une main, symbole composé des parties du chien, qui se couche avec les Gémeaux, et de la flèche, qui monte à l'Orient en même temps. Ainsi, tout s'accorde à nous autoriser à placer un, et même deux chiens, pour Paranatellons des derniers degrés des Gémeaux, où nous les avons mis. D'où il résulte, que le Poète qui chantoit les triomphes d'Hercule, sur les animaux célestes, qui par leur lever ou leur coucher fixoient les époques du mouvement du soleil, dans chaque mois, eut, pour matière du onzième chant, sa victoire sur un chien monstrueux, dont les formes s'unissoient à celles du serpent. C'est son triomphe sur le terrible Cerbère. Ce chien est le fameux Chien céleste, situé dans la partie Méridionale de la sphère, ou du monde, où les anciens plaçoient les enfers. Nous verrons souvent des exemples de cette dénomination donnée à cette partie des signes, connue sous le nom des signes inférieurs, ou de partie affectée aux enfers. C'est ce chien qui fut honoré en Egypte, sous le nom d'Anubis (1), et que Statius appelle *Lethaeus Janitor*, ou *Gardien des portes des enfers*. Cette correspondance entre les trois chiens Sirius, Anubis et Cerbère, semble nous être indiquée dans un passage de Lucien, où Socrate, pour justifier son serment familier, dans lequel il juroit par le chien, dit : Ne remarquez-vous pas combien est grande la divinité du chien ? Il est au ciel sous le nom de Sirius (2) ; dans les temples d'Egypte, sous celui d'Anubis, et aux enfers, sous celui de Cerbère. Or nous venons de voir d'un côté Anubis caractérisé par l'épithète d'Infernal, que l'on donnoit à Cerbère ; et d'un autre, nous savons qu'Anubis, ou le chien adoré dans les temples d'Egypte n'étoit que l'image vivante du Chien céleste (3), à l'influence duquel cet animal étoit soumis. En voilà plus qu'il n'en faut, pour justifier les rapports que nous avons établis entre le chien des enfers, dont triomphe Hercule, et la constellation du Chien, à laquelle, durant ce mois, s'unit le Soleil, et qu'il semble enchaîner à son char, pour le faire passer dans l'hémisphère lumineux, dont le Soleil et le jour sont toujours le centre. Depuis ce moment, le Chien céleste ne paroît plus la nuit, mais il accompagne ou précède, durant le jour, le char du Soleil. Aussi la fable dit-elle, qu'Hercule amena Cerbère (4) *à la lumière*. La doctrine des enfers étant un des principaux dogmes de l'initiation d'Eleusis, comme nous le ferons voir ailleurs, l'auteur du Poème d'Hercule a placé, sous le titre de ce chant, l'origine des mystères institués par Orphée, et a supposé que son héros, avant de descendre aux enfers, s'étoit fait initier à Athènes. Le nom de Linus fils d'Orphée, qui l'initia, amène naturellement le souvenir de son père, et fournit au Poète un morceau épisodique, dans lequel il raconte l'aventure touchante d'Orphée, qui descendit aux enfers, pour en retirer Eurydice, comme Hercule alloit en retirer son ami, comme Bacchus alla y chercher Sémélé sa mère.

Nous ne dissimulerons pas au reste, que ce travail pourroit être aussi-bien placé sous le signe suivant qu'ici, et former le douzième travail, comme il forme le onzième. Car la plus grande partie du Chien se lève avec le Cancer,

(1) Statius Sylvarum, l. 3, n°. 2, v. 112.
(2) Lucian, t. 1, p. 372, de vita auct.
(3) Ælian. l. 10, c. 47.
(4) Diod. 40, p. 271, t. 26.

dont il est également Paranatellon ; aussi y a-t-il ici variété d'opinion entre les Auteurs anciens. Plusieurs, tels qu'Apollodore et Quintus de Smyrne, en font le douzième travail. Cependant, comme il peut aussi entrer dans le onzième, nous l'y avons mis pour ne pas nous écarter de l'ordre dans lequel Diodore de Sicile a rangé les douze travaux, ordre que nous nous sommes fait un devoir de suivre scrupuleusement.

Nous avons aussi projeté sous cette onzième division la constellation du Cygne céleste, qui se lève le soir à la fin du crépuscule, pendant que le Soleil parcourt les Gémeaux. C'est même cette apparence, qui a fait dire que les Gémeaux étoient nés des amours de Léda et de Jupiter métamorphosé en Cygne, dont l'image est aux cieux (1). Cette constellation monte avec le Sagittaire et avec le Capricorne, qui sont en aspect opposé avec les Gémeaux. Aussi Eudoxe et Eratosthène le placent-ils parmi les constellations, qui fixent les divisions de ces signes, et conséquemment celles du signe opposé ou des Gémeaux, par une suite nécessaire de la théorie des Paranatellons ; c'est par cette raison, que nous l'avons employé sous le Sagittaire avec les autres oiseaux, qui font l'objet du cinquième travail. C'est précisément à cette époque de l'année, ou du mois des Gémeaux, aux approches de la Canicule et de l'été, qu'Hésiode fixe le combat d'Hercule contre Cycnus, ou contre le Cygne, dont il triompha. C'étoit le temps, dit ce Poète, où la Cigale annonce aux hommes l'été par ses chants, et où la Canicule commence à brûler les corps (2), et à colorer un peu les raisins encore aigres. Cette époque est celle du voisinage du Solstice, ou du mois qui répond au lever du Cygne céleste. Ce combat d'Hercule contre Cycnus tombe donc à l'époque même du temps fixé par l'ascension du Cygne céleste, au moment où le Soleil se trouve uni à Sirius. Voilà donc le fondement des deux fictions et des deux victoires remportées, l'une sur un chien redoutable, et l'autre sur le héros Cycnus.

Diodore place la victoire sur Cycnus entre deux époques remarquables. La première est celle où Hercule défit le fleuve Acheloüs, métamorphosé en taureau (3), dont il rompit la corne, qui devint ensuite la corne d'abondance ou d'Amalthée (*f*) ; allusion manifeste au signe du Taureau, qui a sous lui le fleuve Eridan, et au-dessus la chèvre Amalthée, que nous avons projetés dans notre dixième division ; la seconde est l'époque où Déjanire lui envoya la robe du Centaure, qui causa sa mort, et fixa le terme de ses travaux. Ainsi, d'après les traditions recueillies par Diodore, le combat contre Cycnus suit le dixième travail, et ne peut passer le douzième ou la fin de ses travaux ; ce qui le place à l'époque même que fixe Hésiode, au temps où la Cigale annonce les ardeurs de l'été, et où la Canicule va en redoubler les chaleurs.

Nous regarderons donc la victoire sur Cycnus, comme un épisode du onzième ou du douzième chant du Poème, dans lequel on célébroit les rapports de ces derniers mois avec la constellation du Cygne céleste, qui par son lever du soir y correspond. D'ailleurs, le calendrier des Pontifes marque sous ce mois, ou dans l'intervalle du temps que le Soleil met à parcourir les Gémeaux, le lever du Dauphin, lequel est placé immédiatement sous le Cygne, et qui ne monte jamais sur l'horizon sans lui. Quelques jours auparavant, le même calendrier place le lever de l'Aigle, lequel monte aussi avec le Cygne. Ainsi nous avons été fondés à projeter sous les Gémeaux ce dernier animal céleste, comme nous le sommes à établir des rapports entre cette apparence Astronomique, et la victoire d'Hercule sur Cycnus, puisque

(1) Eratosth. c. 25.
(2) Hesiod. Scut. Herc. v. 393.
(3) Diodor. c. 35, p. 280.

cette victoire tombe, d'après Hésiode, au commencement des ardeurs de l'été. Suivant Diodore, c'est après son combat contre un Taureau, dont la corne devint celle d'Amalthée, ou de la Chèvre céleste placée dans les bras du Cocher. Le Cocher lui-même appuie son pied sur la corne du Taureau céleste, ou du signe qui précède les Gémeaux, dont le Cygne est un Paranatellon. Nous l'avons donc placé à ce titre sur les Gémeaux, à la suite de la Chèvre et du Cocher, Paranatellons communs au Taureau et aux Gémeaux.

On ajoutoit que Cycnus fut tué sur les bords du Pénée (1), ou du fleuve qui couloit dans les étables d'Augias, et dont nous avons mis la source au Verseau, ou dans le signe céleste avec lequel la constellation du Cygne passe toujours au méridien. On disoit que le héros Cycnus, vaincu par Hercule, fut changé en oiseau de ce nom après sa mort. C'est ainsi que l'on publioit que Callisto avoit été changée en ourse, Io en vache, etc. et placées dans les cieux sous cette forme, pour dire que, sous les noms d'Io et de Callisto, on avoit chanté le signe céleste du Taureau et la constellation de l'Ourse. On doit raisonner de même du Prince Cycnus, tué par Hercule et métamorphosé en oiseau. A Amyclée, en Laconie, où les Dioscures, autrement les Gémeaux fils du Cygne de Léda, étoient singulièrement honorés, on voyoit la représentation du combat d'Hercule contre Cycnus (2). Cet épisode du onzième chant, ou le combat d'Hercule contre Cycnus, fait la matière d'un fragment de poëme attribué à Hésiode, et connu sous le nom de bouclier d'Hercule.

Douzième Division, ou douzième Travail.

Le Soleil, en quittant les Gémeaux, passe au signe du Cancer, le dernier des douze signes, à compter du Lion solstitial, et achève la révolution annuelle des douze mois, en remplissant sa douzième tâche, ou en remportant une douzième victoire. Ce douzième travail consistoit à aller dans les contrées les plus occidentales du monde, en Hespérie, et à y cueillir des pommes d'or, que gardoit un dragon redoutable. Les uns prétendent que ce fut Atlas, ou l'énorme Géant qui soutient le pôle, qui lui fit présent de ces pommes, qu'il alla chercher exprès pour lui (3); les autres assurent qu'Hercule les emporta de force, après avoir tué le dragon gardien de l'arbre, qui portoit les pommes d'or du jardin des Hespérides; d'autres auteurs, au rapport de Diodore, soutenoient qu'il y avoit équivoque dans le mot *mêla*, qui signifie également des pommes et des brebis, et qu'ici on doit entendre, non des pommes d'or, mais des brebis à toison d'or.

En effet Varron (4) est dans l'opinion, que par *mêla* on doit entendre des brebis. Palephate (5) pense de même. Bayer a (6) adopté leur sentiment, ainsi que beaucoup d'autres auteurs, tels que Servius dans son commentaire sur Virgile (7). Néanmoins les monumens des Grecs retracent des pommes dans les mains d'Hercule (8), et c'est une branche de pommier, qui étoit peinte dans la main de l'*Ingeniculus* céleste. Ce qui prouve, que la dernière opinion n'est pas sans être appuyée de monumens, qui sont en faveur des pommes. D'ailleurs nous avons fait voir plus haut, que les pommes, mises dans les mains de l'*Ingeniculus*, sont une expression des récoltes d'automne, qu'il fixe par son lever du matin. Quoi qu'il en soit, ajoute Diodore, chacun peut là-dessus penser ce qui lui plaît, et choisir celle des tradi-

(1) Pausanias Attic. p. 25.
(2) Paus. p. 101, Laconic.
(3) Apollodor. l. 2.
(4) Varro de re Rust. l. 2, c. 1.
(5) Palephate, c. 19.
(6) Bayer Tab. 7.
(7) Serv. Comm. ad Æneid. l. 4, v. 484.
(8) Paus. Heliac. l. 1, p. 158--166; id. Heliac. l. 2, p. 196.

tions, qui lui paroîtra la plus vraisemblable. Pour nous, nous en dirons autant au lecteur : car le ciel, dans les tableaux de ce mois, offre matière à la double fiction.

D'abord on voit monter le Céphée sur l'horison, au moment du coucher des premiers degrés du Cancer. On peut donc le regarder comme un Paranatellon de ce signe, et en conséquence le projeter sous cette division du zodiaque. Horace (1) le place au nombre des constellations, qui, aux environs du Solstice, doublent les ardeurs de la Canicule. Céphée fut peint souvent sous les traits d'un berger avec son chien et ses brebis. Blaëu et Hyde (2) dans ses commentaires sur Ulugh-Beigh, s'accordent à reconnoître dans la constellation du Céphée la peinture d'un berger avec son chien et ses moutons. Le coucher du Céphée, qui arrive toujours avec celui du Belier, au-dessus duquel il est placé alors sur le bord occidental, peut avoir donné lieu à cette union des brebis au Céphée. Le Dragon du pôle ou des Hespérides est placé à côté de ce berger ou du Céphée. Ainsi la fiction a un fondement dans les positions du Céphée, voisin du pôle et du Dragon gardien du jardin des Hespérides. Céphée, suivant Eratosthène, fut placé au pôle par le bienfait de Minerve (3). Le dragon des Hespérides y fut aussi placé par la même Déesse (4). Ce fut aussi Minerve, suivant Apollodore, qui reporta au jardin des Hespérides le fruit de la douzième conquête d'Hercule, soit pommes, soit brebis (5).

Quant au Dragon du pôle, toute l'antiquité (6) s'accorde à dire, que c'étoit le monstre terrible, qui gardoit dans le jardin des Hespérides le dépôt précieux, dont Hercule s'empara dans son douzième travail. Aussi represente-t-on Hercule *Ingeniculus*, ou la constellation de l'agenouillé, écrasant de son pied le Dragon du pôle, connu vulgairement sous le nom de dragon des Hespérides. Nous l'avons donc projeté sous les pieds de l'Hercule *Ingeniculus*, tel absolument qu'il est dans la sphère, où il retrace, dit Eratosthène, la mémoire et l'image de ce combat d'Hercule (7). Au moment où Hercule arrive au couchant, ou figurément en Hespérie (*g*), le dragon s'y trouve aussi placé prêt à descendre au bord occidental. Hercule remonte-t-il à l'orient ? le dragon remonte à sa suite, en automne ou dans la saison des fruits, qu'il annonce toujours par son retour : ce qui sans doute a donné occasion de le désigner sous le nom de Gardien des pommes. Aussi le peignoit-on (8) souvent entortillé autour du tronc d'un arbre fruitier (*h*), et on l'appela en conséquence, *le serpent, qui monte à l'arbre* (9). Hercule achève donc sa carrière, lorsque son image, l'agenouillé, ou Hercule *Ingeniculus* arrive au couchant suivi du dragon, qui annonçoit l'automne tous les ans ; dragon, que ce héros semble écraser sous son pied. Voilà donc aussi un fondement à la fiction de la victoire du Soleil sur le dragon, qui gardoit les pommes (*i*) précieuses du jardin des Hespérides, et qui terminoit la série des douze tableaux Astronomiques, qui, par leurs levers ou leurs couchers, marquoient la succession des douze mois, qu'engendre le Soleil dans sa révolution annuelle.

Après avoir terminé ses douze travaux et fourni la carrière, qu'on lui avoit donnée à parcourir, Hercule attendit, suivant Diodore (9), la récompense qui lui avoit été promise par l'oracle d'Apollon, c'est-à-dire l'immortalité. Voici comment il fut appelé à en jouir. Ce

(1) Horac. l. 3, Od. 23, v. 18.
(2) Cæsius, p. 114 ; Hyd Comm. p. 15. Idem. de Vet. Pers. Rel. c. 5, p. 131.
(3) Eratosth. c. 15.
(4) Hygin. l. 2.
(5) Apollodor. l. 2.
(6) Theon. p. 113. Hygin. l. 2. German. Cæs. c. 3. Eratosth. c. 3.
(7) Pausan Heliac. 2, p. 196.
(8) Bayer. Tab. 3.
(9) Diod. c. 26, p. 272.

héros, voulant offrir un sacrifice aux Dieux (1), se fait apporter la chemise et la robe, qui lui servoient à cet usage. Son épouse, Déjanire, jalouse d'une nouvelle maîtresse qu'avoit faite Hercule, crut pouvoir fixer son époux et le rappeler à elle, en usant d'un philtre, qui lui avoit été indiqué par le Centaure Nessus, qu'avoit tué Hercule près du fleuve Evenus. Ce philtre étoit un poison cruel, qui dévora les membres d'Hercule. Ce héros monta sur un bûcher où il se brûla, après avoir remis ses flèches à Philoctète. Son corps fut réduit en cendres; et lorsqu'on vint pour recueillir ses ossemens, on ne trouva plus rien; ce qui fit juger qu'Hercule, comme l'avoit dit l'oracle, avoit quitté la terre pour aller dans l'Olympe jouir de l'immortalité des Dieux (2). Depuis ce moment, on sacrifia à Hercule comme à un héros; et bientôt après les Athéniens déterminèrent, par leur exemple, tous les autres Grecs à lui sacrifier comme à un Dieu. Junon, réconciliée avec lui, l'adopta dans l'Olympe, et lui donna pour épouse Hébé, qui servoit d'échanson aux Dieux.

A ces tableaux de la poésie nous allons opposer ceux qu'offre le ciel, au moment où le Soleil achève sa carrière annuelle, et où l'*Ingeniculus*, l'Hercule constellation, disparoît au couchant. C'est alors que se lève le fleuve du Verseau, signe de Junon, dont l'eau s'appelle le nectar des Dieux. Comme le Génie, qui tient l'urne d'où s'échappe ce fleuve, s'appelle Ganymède, échanson des Dieux, nous l'avons donc projeté sous notre douzième division. Le Centaure achève de se coucher. Nous l'avons également projeté ainsi que l'autel, sur lequel on dit qu'il sacrifie, et qui fixe son coucher au lever du Verseau (3). Conséquemment il est Paranatellon de ce signe, et du signe opposé, c'est-à-dire de la fin du Cancer et du commencement du Lion. Ainsi son coucher annonce la fin de la révolution de l'année, dont le commencement est au Lion, ou la fin de la période, dont nous venons de comparer les douze divisions avec les constellations qui s'y lient et qui les fixent. C'est donc la figure du Centaure, qui fixe le terme de la carrière mortelle d'Hercule, ou du Génie, du Dieu ou Héros chanté sous ce nom, dans le poëme sur les douze travaux du Soleil.

La dernière nuit de l'année Olympique, ou de l'année solstitiale, étoit ouverte par l'apparition du Génie, qui sert à boire aux Dieux, fonction qu'avoit remplie Hébé, et par le coucher du Centaure. Le lendemain la nouvelle période recommençoit à l'entrée du Soleil au Lion, époque fixée à l'Aurore par un groupe d'étoiles placé au couchant, et sur lesquelles on dessina la figure d'un homme vêtu d'une peau de Lion et armé d'une massue, image connue encore aujourd'hui sous le nom d'Hercule, dont elle a tous les attributs. Cet Hercule agenouillé étoit donc le premier Paranatellon de l'année, celui qui en ouvroit la marche, comme le Centaure, qui cause la mort d'Hercule, en étoit le dernier, et fixoit le terme de la carrière annuelle du Soleil.

Non-seulement nous retrouvons aux cieux les deux constellations qui, par leur coucher, l'une le soir, et l'autre le matin, forment les deux termes de la révolution annuelle; mais nous avons encore vu, que les douze divisions, qui partagent cette même révolution en mois, sont marquées par la succession de levers et de couchers de figures célestes, qui offrent les mêmes tableaux que ceux des douze titres principaux des douze combats, et qui nous les présentent absolument dans le même ordre. Les points intermédiaires et les points extrêmes, qui partagent et qui bornent la carrière annuelle du Soleil, sont donnés par la révolution de la sphère, et peuvent encore se re-

(1) Ibid. c. 36, p. 283.
(2) Ibid. p. 283.
(3) Hygin. l. 3.

connoître

connoître aujourd'hui par tout homme qui voudra les observer. Un accord aussi parfait, entre les douze grands tableaux du ciel et les douze titres des douze chants sur les exploits d'Hercule, nous autorise à voir, dans la suite des douze travaux d'Hercule, un poème solaire, qui a son unité comme l'année et ses divisions en chants, comme celle-ci les a en mois et en saisons. C'est un poème avec unité d'action, laquelle résulte du rapport des douze travaux à un objet commun, qui les lie et les amène nécessairement à la suite les uns des autres.

Cet objet commun est la révolution du temps, qu'engendre le Soleil en luttant contre le mouvement du ciel, et contre le mouvement journalier ou du premier mobile, qui entraîne tous les corps célestes. C'est cet effort du Soleil dans le Zodiaque, où il se meut en sens contraire du monde, qui l'a fait nommer l'*infatigable voyageur* par Homère, comme l'a très-bien observé Servius (1). Le Soleil lui-même, dans le discours que lui prête Ovide, vante la force constante avec laquelle il lutte contre le mouvement des cieux, qui emporte tous les astres, et auquel il résiste par sa marche annuelle, qui lui fait remonter successivement tous les signes. Voilà ces travaux du Soleil, qui faisoient l'objet des chants poétiques des Prêtres, qui se disoient inspirés des Dieux, et instruits par les savantes leçons d'Atlas, leçons qu'Iopas, sur sa lyre d'or, répéta à la fin du repas, que Didon donna aux Troyens.

On célébroit des fêtes en honneur d'Hercule à Thisbé et à Tipha en Bœotie (2). Les plus anciens Théologiens, dit Proclus (3), ont chanté le Temps comme un Dieu; c'est lui qui vieillit et rajeunit tout, et qui ramène tout en cercle. Or toutes les fois que les anciens célébroient des fêtes en honneur d'une Divinité, ils rappeloient dans des hymnes sacrés les actions, que l'on supposoit leur avoir mérité l'immortalité et les hommages des mortels. C'est ainsi qu'à la suite d'un sacrifice à Hercule on voit les Arcadiens, qui étoient venus avec Evandre en Italie (4), former des chœurs de jeunes gens et de vieillards, qui célébroient les douze travaux d'Hercule, et sur-tout sa victoire sur le méchant ou sur *Cacus*. Les adorateurs du Soleil chantoient sa puissance et ses bienfaits. Ce sont les débris de ces poèmes antiques, qui sont entrés dans la masse confuse des fictions Mythologiques, et qui avoient pour objet le Soleil et les astres, qu'il rencontre dans sa route. Ces fables furent réunies en un corps de poème, sous le nom de l'*Héracléide* (*k*) par Panyasis (5), Pisandre (6) et Créophile (7). Les Grecs répétèrent dans leurs statues et dans leurs images (*l*), et retracèrent par-tout les tableaux des victoires d'Hercule, quoiqu'ils ne les entendissent plus, et cela, parce qu'ils cherchoient sur la terre les traces du héros du poème, qui n'habite que les cieux, et qui n'en descendit jamais, que dans les fictions sacrées. Mais en nous reportant vers les régions lumineuses de l'Olympe, nous y avons trouvé le canevas simple du poème solaire, appelé l'*Héracléide*. Nous allons mettre ici sous les yeux du lecteur le tableau comparatif des constellations, qui se lèvent ou qui se couchent chaque mois, dans l'ordre successif des mois, à compter du Solstice d'été, et celui des titres des douze chants du poème, à commencer par la victoire sur le Lion, qui est le premier chant de ce poème. Ce rapprochement mettra le lecteur à portée de saisir d'un seul coup d'œil l'ensemble des rapports, et de juger de leur vérité.

(1) Servius Æneid. l. 1, p. 745.
(2) Pausanias Bæotic. p. 306.
(3) Procl. in Tim. Plat. l. 4, p. 146.
(4) Æneid. l. 8, v. 287.
(5) Athen. l. 11.
(6) Strabon, l. 15, p. 688.
(7) Pausan. Messeni. p. 112.

TABLEAU COMPARATIF.

CALENDRIER.	POÈME.
Premier Mois.	*Titre du premier Chant, ou du premier Travail.*
PASSAGE du Soleil au Lion, appelé *Lion de Némée*, fixé par l'Hercule céleste.	VICTOIRE d'Hercule remportée sur le Lion de Némée.
Deuxième Mois.	*Deuxième Travail.*
Passage du Soleil au signe de la Vierge, appelée *Cerès*, Déesse adorée à Lerne, marqué par le coucher de l'Hydre céleste, appelée *Hydre de Lerne*.	Victoire d'Hercule sur l'Hydre de Lerne.
Troisième Mois.	*Troisième Travail.*
Passage du Soleil au signe de la Balance, à l'entrée de l'Automne, fixé par le lever du Centaure, qui donna l'hospitalité à Hercule, lequel est encore représenté avec une outre pleine de vin, et avec un Thyrse orné de pampres et de raisins. Lever de l'Ourse, appelée le *Porc*, et l'animal d'Erymanthe.	Hospitalité donnée à Hercule par le Centaure, et combat des Centaures pour un tonneau de vin. Victoire d'Hercule sur les Centaures. Défaite d'un affreux Sanglier, qui ravageoit les forêts d'Erymanthe.
Quatrième Mois.	*Quatrième Travail.*
Passage du Soleil au Scorpion, fixé par le coucher de Cassiopée, constellation dans laquelle on peignoit autrefois une Biche.	Triomphe d'Hercule sur une Biche aux Cornes d'Or, et aux Pieds d'Airain, qu'il prit sur le bord de la mer, où elle se reposoit.

Cinquième Mois.

Passage du Soleil au signe du Sagittaire, consacré à la Déesse Diane, qui avoit un superbe Temple à Stymphale, où l'on voyoit les oiseaux Stymphalides. Ce passage est fixé par le lever des trois oiseaux de la voie lactée, le Vautour, le Cygne, et l'Aigle percé par la flèche d'Hercule.

Cinquième Travail.

Hercule, près de Stymphale, donne la chasse à des oiseaux, connus sous le nom d'oiseaux du lac de Stymphale, oiseaux que les médailles de Périnthe représentent au nombre de trois.

Sixième Mois.

Passage du Soleil au signe ou à la station céleste du Bouc, autrement le Capricorne, siége de Pan Dieu des Bergeries, Bouc à queue de Poisson, fils de Neptune, suivant les uns, et petit-fils du Soleil, suivant d'autres. Ce passage est marqué par le coucher du fleuve du Verseau, dont l'extrémité coule dans la station du Capricorne, et dont la source est entre les mains d'Aristée, fils du fleuve Penée, et qui habitoit sur ses bords.

Sixième Travail.

Hercule nétoie les étables d'Augias. Ce prince étoit fils du Soleil, suivant les uns, et fils de Neptune, suivant d'autres; il y fit couler les eaux du fleuve Pénée, ou suivant quelques-uns, celles de l'Alphée, qui arrose l'Elide, et sur les bords duquel se célébroient les Jeux Olympiques.

Septième Mois.

Passage du Soleil au signe du Verseau, et au lieu du Ciel, où se trouvoit tous les ans la pleine Lune, qui servoit d'époque à la célébration des jeux Olympiques. Ce passage étoit marqué par le Vautour, placé dans le Ciel à côté de la constellation appelée *Prométhée*, en même temps que le Taureau céleste, appellé *Taureau de Pasiphaë, d'Europe et de Marathon*, culminoit au Méridien, et au coucher du cheval Arion ou de Pégase.

Septième Travail.

Hercule arrive en Élide, sur les bords de l'Alphée; il étoit monté sur le cheval Arion. Il amène avec lui le Taureau de Crête, qu'avoit aimé Pasiphaë, et qui ravagea ensuite les plaines de Marathon. Il fait célébrer les Jeux Olympiques, qu'il institue, et où il combat le premier. Il tue le Vautour de Prométhée.

Huitième Mois. Passage du Soleil aux Poissons, fixé par le lever Héliaque du Pégase, qui avance sa tête sur le Verseau ou sur Aristée, fils de Cyrène.	*Huitième Travail.* Conquête que fait Hercule des chevaux de Diomède, fils de Cyrène.
Neuvième Mois. Passage du Soleil au signe du Belier, consacré à Mars, et qu'on appelle encore *Belier de Phryxus*, ou *Belier à Toison d'Or*. Ce passage est marqué par le lever du navire Argo, ou du vaisseau des Argonautes; par le coucher d'Andromède, et de sa ceinture; par celui de la Baleine; par le lever de Méduse, et par le coucher de la reine Cassiopée.	*Neuvième Travail.* Hercule s'embarque sur le vaisseau Argo, pour aller à la conquête de la Toison d'Or. Il combat des femmes guerrières, filles de Mars, à qui il ravit une superbe Ceinture, et il délivre une jeune fille exposée à une Baleine ou à un Monstre marin, tel que celui auquel fut exposée Andromède, fille de Cassiopée.
Dixième Mois. Le Soleil quitte le Belier de Phryxus, et passe sous le Taureau. Ce passage est marqué par le coucher d'Orion, de cet Orion qui fut amoureux des *Atlantides*, ou des Pleïades; par celui du Bouvier conducteur des bœufs d'Icare; par celui du fleuve Eridan; par le lever des Atlantides, et par celui de la Chèvre, femme de Pan ou de Faune.	*Dixième Travail.* Hercule, après son voyage vers la Colchide avec les Argonautes, passe en Hespérie à la conquête des Bœufs de Géryon, tue un Prince cruel, qui poursuivoit les Atlantides, et arrive chez Faune en Italie, au lever des Pleïades.
Onzième Mois. Le passage du Soleil aux Gémeaux est indiqué par le coucher du chien Procyon; par le lever Cosmique du grand Chien, au-dessus duquel monte l'Hydre; et par le lever du soir de la constellation du Cygne.	*Onzième Travail* Hercule triomphe d'un Chien affreux, dont la queue étoit un Serpent, et dont la tête étoit hérissée de Serpens. Il défait aussi Cycnus, ou le prince Cygne, au moment où la Canicule brûle la terre de ses feux.

Douzième Mois.

Le Soleil entre au signe du Cancer, le dernier mois, au coucher du fleuve du Verseau et du Centaure, qui sacrifie sur un Autel; au lever du Berger et de ses Moutons, et au moment où Hercule va se coucher vers les régions Occidentales, appelées l'*Hespérie*, suivi du Dragon du Pôle, gardien des Hespérides, Dragon qui tombe près de lui, vers le couchant.

Douzième Travail.

Hercule voyage en Hespérie, pour y cueillir des Pommes, que gardoit un Dragon qui, dit-on, est celui du Pôle de nos sphères, ou suivant d'autres, pour enlever des Brebis à Toison d'Or. Il se dispose à faire un sacrifice, et se revêt d'une Robe teinte du sang d'un Centaure, qu'il avoit tué au passage d'un fleuve. Cette Robe lui donna la mort, et là finit sa carrière mortelle.

Le tableau comparatif, que nous venons de placer ici sous les yeux du lecteur, le met à portée de juger lui-même de la vérité des rapports, que nous prétendons exister entre les douze chants de l'Héracléide, ou du poème sur Hercule, et les figures Astronomiques des anciens calendriers, lesquelles répondent aux douze mois de la révolution annuelle du Soleil, Dieu du temps et père des saisons, comme Hercule l'étoit dans la théologie ancienne. La correspondance nous paroît si frappante, que nous ne voyons point ce que l'on pourroit objecter contre notre démonstration. En effet il faudroit, qu'on osât nier que les anciens aient réglé ainsi leurs calendriers, et déterminé de cette manière les douze divisions du Zodiaque, par la succession des constellations, qui se levoient et se couchoient avec chaque signe dans chaque mois. Mais alors, nous opposerions le témoignage de toute l'antiquité, qui dépose en faveur de notre assertion. Il resteroit peut-être à dire, que les constellations, que nous avons casées sous chaque division, n'y répondent pas par leur lever ni leur coucher, et que c'est mal-à-propos que nous les y avons projetées. Mais alors, nous répondrions, que chacun peut vérifier par lui-même nos observations, et qu'à l'aide d'un globe il est facile de s'en assurer. D'ailleurs, il n'est presque aucune de nos projections, qui ne soit appuyée du témoignage de quelqu'Astronome, ou de quelque calendrier ancien. Les autorités, que nous avons tirées d'Eratosthène, de Théon, d'Aratus, de Manilius, d'Hygin, de Germanicus, des sphères orientales imprimées dans Scaliger, des calendriers rustiques et des calendriers sacrés de Columelle et d'Ovide, sont de sûrs garants de nos positions et les justifient presque toutes. Il faudroit enfin, qu'on pût nous accuser d'avoir rangé, dans l'ordre qui nous étoit le plus convenable, la succession des douze travaux. Mais alors nous répondrions, qu'elle nous a été donnée par les anciens, et principalement par Diodore de Sicile, et que nous ne nous en sommes jamais écartés. Dès le moment où nous avons eu attaché le premier travail d'Hercule au signe solstitial du Lion, marqué par le coucher d'Hercule *Ingeniculus*, nous avons été forcés de caser tous les autres travaux sous les signes suivans, en gardant rigoureusement l'ordre, dans lequel ils se succèdent dans la fable des douze travaux; et c'est en les distribuant ainsi, qu'il en est résulté la correspondance, qui existe entre les titres de ces travaux et les figures célestes du planisphère. Il n'y a donc rien de nous, que le rétablissement du planis-

phère, d'après les principes anciens, et la comparaison avec les douze chants du poëme. Nous n'avons rien créé; les figures existent dans les constellations de temps immémorial, et leur origine se perd dans la nuit des siècles. La succession de leurs couchers et de leurs levers, et la correspondance de ces levers et de ces couchers avec ceux des douze signes, sont une suite nécessaire de leur position dans la sphère, et de la rotation du ciel sur son axe, comparée à l'horizon. Nous n'avons fait que l'observer, ou que profiter des anciennes observations, pour rapporter ces phénomènes à notre planisphère; c'est-à-dire que nous avons peint ce que les calendriers indiquoient; et qu'au lieu de dire, par exemple, le Centaure se lève avec la Balance, nous avons dessiné le Centaure sous cette division du Zodiaque, ce qui revient au même: ainsi des autres. Or, c'est après avoir exécuté un planisphère, suivant ces principes avoués par toute l'antiquité, qu'il en est résulté une correspondance, dont nous laissons juge le lecteur. Nous ne dissimulons pas cependant notre opinion personnelle; et nous osons dire, qu'il est impossible qu'une correspondance aussi parfaite soit le fruit du hazard. Nous y voyons une démonstration complète de la vérité de cette ancienne tradition rapportée par Porphyre; savoir, que la fable des douze travaux a pour base la division des douze signes du Zodiaque, et qu'Hercule n'est que le Soleil, qui parcourt tous les ans cette carrière, dont l'entrée étoit fixée au point solstitial, occupé autrefois par le Lion céleste, lequel fournit l'attribut caractéristique du Soleil arrivé au lieu le plus élevé du ciel.

Cette vérité bien démontrée amène à sa suite une foule de conséquences. Il est évident d'abord, que nous avons jusqu'ici fait bien peu de progrès dans l'étude de l'antiquité, puisque nos érudits mettent encore aujourd'hui Hercule au nombre des princes, qui gouvernoient anciennement la Grèce, et puisque son siècle est une époque chronologique. C'est bien là le cas de dire: fiez-vous à Messieurs les savans. Je me suis fait moi-même des ennemis, pour avoir osé avancer, que jamais Hercule n'avoit existé que dans le Soleil, et n'étoit point un héros, qui eut autrefois étonné les hommes par sa puissance, et excité leur reconnoissance par ses bienfaits (*m*). J'ai eu à braver l'opinion de gens à réputation à la mode, qui, dans leurs ouvrages, nomment le premier, le second Hercule, et qui ont avancé, que les aventures merveilleuses de ce prétendu héros et de ses semblables avoient un fond historique; qu'en écartant le merveilleux des fables anciennes, on retrouveroit l'histoire des premiers âges du monde. Certainement, si l'histoire romanesque d'Hercule étoit celle d'un homme, je ne vois pas comment elle s'accorderoit si bien avec les apparences célestes, et si mal avec les vraisemblances historiques, et avec la nature des événemens humains, et comment elle offriroit tant de difficultés chronologiques, que jamais on ne pourra les résoudre.

Diodore de Sicile lui-même, en commençant le récit merveilleux des exploits d'Hercule (1), convient qu'il présente de grandes difficultés, et qu'on auroit tort de l'assujettir aux règles de la critique ordinaire. Il a une double crainte; d'un côté, il appréhende, dit-il, de diminuer la réputation du héros, et l'idée des hauts faits, qui lui ont mérité l'immortalité, s'il passe sous le silence plusieurs traits incroyables de cette histoire; et de l'autre, il craint, en les rapportant tous, d'écrire une histoire qui ne mérite aucune confiance. On voit par-là, que son respect religieux pour Hercule, reconnu par les Grecs pour un grand prince ou un héros, qui par ses rares

(1) Diod. l. 4, c. 151.

exploits mérita d'être mis au nombre des Dieux, l'obligeoit de s'affranchir des règles de la critique, que doit avoir toujours pour guide un historien sage. Ainsi, l'opinion ou l'erreur publique sur Hercule le force à composer avec la raison et avec les vraisemblances historiques. Que d'historiens ont fait ce honteux sacrifice à l'ignorance ou à l'imposture des siècles, qui les avoient précédés, sur-tout quand il s'est agi d'histoires merveilleuses consacrées par un culte et par la superstition des peuples ! Diodore se réduit à dire que, dans l'histoire des temps fabuleux, il ne faut pas porter une critique trop sévère : raison misérable. Car plus les faits sont merveilleux et hors de l'ordre de la nature des événemens humains, plus il faut y regarder avant de les séparer de la fable et du roman, pour les incorporer à l'histoire ; sur-tout quand on sait, que les anciens eux-mêmes disoient, que l'invraisemblance seule de ces histoires devoit suffire pour nous empêcher de les prendre à la lettre. Malheureusement il n'est pas d'opinion exagérée, de conte extravagant, qui ne passe à la faveur de la religion ; et le merveilleux des fictions n'est pour l'homme crédule, qu'un titre de plus pour les faire adopter comme histoire.

Nos pères, ajoute Diodore, ont acordé à Hercule l'immortalité, à cause des bienfaits dont il avoit comblé les hommes, en délivrant la terre des monstres qui la rendoient inhabitable ; il y auroit de l'injustice et de l'ingratitude de notre part à ne pas croire à la réalité de ces hauts faits. Ce raisonnement n'est pas trop conforme aux règles de la logique : néanmoins il est fort ordinaire. Nos pères, dit-on, ont toujours cru cela ; pourquoi ne le croirions-nous pas ? C'est-à-dire que, parce que nos pères ont été crédules et ignorans, il faut que nous soyons condamnés à l'être aussi éternellement. Nos pères ont cru, qu'il y avoit eu un certain prince appelé Hercule, qui dépucela cinquante filles en une nuit, qui vécut dans le ventre d'une baleine, laquelle le revomit sur le rivage ; un prince, qui au berceau étouffa deux monstrueux serpens, étrangla des lions, des sangliers, descendit aux enfers, d'où il tira le chien Cerbère, tua des hommes ou des monstres à têtes et épaules humaines et à corps de cheval, des rois gigantesques à trois corps, qui passa la mer (1) dans un gobelet : ils ont cru une foule d'autres fictions romanesques ; et nous devons le croire aussi, quelqu'invraisemblables que soient ces histoires ? Il faut convenir, que quand la raison et le bon sens repoussent loin du sanctuaire de l'histoire de semblables monstruosités, et qu'on n'a d'autre motif pour les y faire entrer, que la crédulité des siècles d'ignorance, c'est bien là sacrifier à la barbarie des préjugés, plutôt que déférer à des autorités sages et anciennes. C'est à la suite de ce discours préliminaire de Diodore, sur l'absurdité de l'histoire merveilleuse d'Hercule, dont il ne peut excuser l'invraisemblance, que par les plus pitoyables raisons, telles que celles qui sont tirées de la crédulité religieuse des anciens Grecs, que cet historien commence le récit de ces étranges aventures, dont nous venons de montrer le fondement dans les apparences Astronomiques et dans les phénomènes célestes.

Il résulte une seconde conséquence de notre démonstration (car nous osons l'appeler ainsi ;) c'est que le témoignage de plusieurs siècles et de plusieurs peuples en faveur des histoires religieuses et de l'existence de ces enfans des Dieux, objet du culte des crédules mortels, n'est pas une grande preuve de leur réalité historique. L'exemple d'Hercule met cette vérité dans la plus grande évidence. Tous les Grecs croyoient à l'existence d'Hercule, comme à celle d'un prince, qui avoit vécu parmi eux autrefois, qui avoit eu une femme, des enfans, et qui

(1) Macrob. Sat. l. 5, c. 11.

avoit été le chef d'une famille, appelée famille des Héraclides, dont les descendans régnèrent sur différentes peuplades. Ces petits rois se disoient descendus d'Hercule, comme les Incas du Pérou se disoient descendre du Soleil. Par-tout on montroit des traces de l'existence d'Hercule, jusqu'à l'empreinte sacrée de ses pas (1). Non-seulement on en faisoit un homme, mais on avoit son signalement; il étoit maigre, nerveux, basané; il avoit le nez aquilin, les yeux bleus, les cheveux crêpus; il étoit d'une santé robuste (2).

On fixoit jusqu'à la hauteur de sa taille, que l'on faisoit de sept pieds, nombre sacré dans le système solaire (3). On montroit en Italie (4) et ailleurs les villes, qu'il avoit fondées, les canaux qu'il avoit creusés, les rochers qu'il avoit séparés, les colonnes qu'il avoit posées, les pierres que Jupiter avoit fait tomber du ciel, pour remplacer les traits qui lui manquoient pour combattre les Liguriens. Les Cigales de la Calabre étoient muètes, depuis que ce Héros leur avoit défendu de troubler son sommeil (5); des temples, des statues, des fêtes, des jeux solemnels établis en son honneur ou institués par lui, rappeloient à tous les Grecs les hauts faits d'Hercule et les bienfaits, dont il avoit comblé l'univers en général, et en particulier les Grecs; et néanmoins nous venons de voir, qu'Hercule n'étoit que le Soleil, qui engendre le temps en circulant dans le Zodiaque autour de l'univers, et dont la marche et les divisions graduées sont marquées par les animaux célestes, les seuls qu'ait jamais combattu Hercule. Quelle matière à réflexions, pour ceux qui tirent de grands argumens de la croyance d'un ou de plusieurs peuples et de plusieurs siècles, pour établir la vérité d'un fait historique, sur-tout quand il s'agit de religion? La philosophie d'un seul homme, dans ce cas, vaut mieux que l'opinion de plusieurs milliers d'hommes et de plusieurs générations. Le peuple croit, et le philosophe raisonne et juge. Ces réflexions trouveront leur application ailleurs, et cette vérité recevra une nouvelle démonstration, quand nous prouverons que le Dieu des Chrétiens, leur fameux Christ, n'est encore que le Soleil, et que sa légende miraculeuse n'a pas d'autre objet que l'histoire merveilleuse du Soleil Hercule. C'est absolument la même chose, au génie près de Mystagogues. Au lieu de douze travaux, ce sont douze Apôtres, qui font l'office des douze grands Dieux, qui présidoient aux douze signes, auxquels ces travaux répondent.

Une troisième conséquence naît encore; c'est que l'histoire d'Hercule se trouvant liée dans toutes ses parties avec celle de presque tous les Dieux et de tous les héros de l'ancienne Grèce (*n*), il y a beaucoup d'apparence, que toutes ces histoires ont la même base Cosmogonique, et que les amis, les parens d'Hercule, ainsi que les héros qu'il combat, n'ont pas plus de réalité que lui. Or, nous le voyons délivrer Hésione, fille de Laomédon roi de Troye, et sœur de Priam; nous le trouvons avec les Dioscures et avec Jason sur le vaisseau des Argonautes, et l'on montroit même près de Magnésie le lieu où les Argonautes l'avoient débarqué (6). Nous le voyons aux enfers avec Thésée, en Crète subjuguant le Taureau de Pasiphaë, fille de Minos, combattant les Amazones sur les bords du Thermodon, enlevant en Thrace les chevaux de Diomède, tuant ailleurs le Vautour de Prométhée, allant en Mauritanie chez Atlas pour le décharger du fardeau du monde, recevant l'hospitalité de la part des Centaures en Thessalie, de Faune en Italie,

(1) Hérodote, l. 4, c. 82.
(2) Clem. Alex. Admon. ad Gent. p. 19.
(3) Solin. p. 17.
(4) Idem. p. 2'.
(5) Solin. p. 26.
(6) Herod. l. 7, c. 192.

néloyant

nétoyant les étables d'Augias en Elide, tuant Cycnus fils de Mars, etc. Que penser après cela, de Laomédon, de Priam et de Troye, de Jason et des autres Argonautes, de Thésée qui subjugua aussi le Taureau de Crète, transporté aux plaines de Marathon, des amours de Pasiphaë elle-même, des Amazones, de Diomède et des autres héros Grecs; d'Adraste possesseur du cheval Arion, sur lequel étoit monté Hercule, quand il arriva en Elide; de Prométhée et de son Vautour, d'Atlas et de ses filles, qui furent mères de tant de Dieux et de héros Grecs; de Chiron le Centaure, qui fut précepteur d'Achille, et qui inventa, dit-on, la sphère; de Faune et de Picus en Italie; des premiers rois d'Elide, etc? N'est-il pas naturel de les chercher dans les mêmes régions où les rencontroit Hercule, dans ces contrées supérieures à la Terre et à la Lune, qu'Hercule ou le Soleil n'a jamais abandonnées, et qui ont été le brillant théâtre de ses exploits? Cette conséquence nous paroît assez simple, et nous aurons lieu de lui donner une nouvelle force, dans l'analyse que nous ferons bientôt de l'expédition des Argonautes et des combats de Thésée, qui ont pour champ commun le ciel, et où la plûpart des mêmes héros Grecs se retrouvent encore mis sur la scène par les poètes Mythologues. D'où il résulte, que toute la partie merveilleuse de l'ancienne histoire, et que tout ce qui tient aux temps héroïques de la Grèce, doit être retranché impitoyablement des fastes de l'histoire et de la chronologie, pour être rendu à la fable et aux allégories cosmogoniques, quoique l'érudition et l'ignorance se soient accordées à les en séparer.

Il est enfin une quatrième conséquence; c'est qu'il a dû s'écouler plusieurs siècles de barbarie en Grèce, depuis l'âge où ces fables ingénieuses y furent faites, jusqu'à l'âge d'Homere, pour que le fil des anciennes idées ait été totalement perdu, comme il nous paroît qu'il l'a été. On fait communément vivre Homère 850 ans avant notre Ere. Or, ces fables remontent au moins à 2500 ans avant cette même Ere; puisque le Lion étoit alors signe solstitial: donc il a dû s'écouler plus de 1600 ans entre les siècles où furent faits ces poèmes, et le siècle d'Homère. Le génie du Poète, qui chante cet Hercule, est au moins aussi grand, aussi riche que celui du chantre d'Achille, si on en juge par les morceaux qui nous restent, comparés au canevas qui leur sert de base. En effet, tout est personifié, tout est animé dans le calendrier sacré de ces prêtres du Soleil, et d'une manière bien différente, que n'a été celui des Pontifes romains par Ovide, qui l'a publié dans ses Fastes. Tous les animaux célestes y prennent un air terrible; et Hercule, ou le Soleil, y a les traits d'un héros invincible. Tout est vie, tout est mouvement dans les tableaux de ces Poètes; et l'imagination la plus hardie en a conçu les dessins; tout jusqu'à l'Ecrevisse y prend un caractère redoutable.

Le Soleil, dépositaire de la force universelle du monde, est un héros qui entreprend de parcourir l'Univers, pour faire sentir à l'homme sa puissance et ses bienfaits. Que trouve-t-il à l'entrée de la carrière, qu'il se propose de parcourir? un Lion affreux, qui ravage les campagnes; il l'attaque, il se mesure avec lui, l'étouffe dans ses bras, et se pare de la dépouille de l'animal vaincu; il s'achemine ensuite à une seconde victoire. L'Hydre céleste est le second monstre, qui s'offre sur la route du héros. La poésie la représente comme un serpent à cent têtes, qui sans cesse renaissent de leurs blessures. Hercule les brûle de ses feux puissans, etc. Les ravages que fait cet animal redoutable, l'effroi des habitans des campagnes voisines des marais, que l'hydre habite, ses horribles sifflemens; d'un autre côté, l'air d'abord assuré du vainqueur du lion de Némée, ensuite son embarras, lorsqu'il voit renaître les têtes

qu'il a coupées, tout devoit être peint à-peu-près comme Virgile nous a représenté, dans un des plus beaux morceaux de son poëme, la victoire de ce même héros sur le monstre *Cacus*. On sent quel développement un poëte de génie devoit donner à toutes ces idées Astronomiques, auxquelles durent se joindre d'autres idées tirées soit de l'agriculture, soit de la géographie, soit de la politique et de la morale. Car tous ces différens buts particuliers entroient dans le grand but général du Mystagogue. Que de morceaux épisodiques durent se lier au sujet principal de chaque chant du poëme, où le génie allégorique et poétique avoit la liberté de tout feindre ! Car rien n'est impossible à la puissance des Dieux, et c'est à eux seuls qu'il appartient d'étonner l'homme par l'appareil magique du merveilleux. Quelle carrière pour le génie, que celle que lui ouvre la nature elle-même, qui lui met sous les yeux ses plus riches tableaux pour être imités ! C'étoit bien là véritablement l'âge d'or de la poésie, fille du Ciel et des Dieux. Homère, bien des siècles après, recueillit les précieuses étincelles de ce feu sacré, qui resta enseveli dans l'ombre des siècles d'ignorance, et que tout-à-coup nous voyons briller chez lui dans son plus grand éclat, sans connoître les nuances intermédiaires, et pour ainsi dire l'aurore, qui a préparé le grand jour dans lequel se produit l'Épopée dans l'Iliade et l'Odyssée. Elle semble, pour ainsi dire, descendre du Ciel toute formée, et n'avoir point connu d'enfance chez les Grecs. Homère n'auroit-il fait que recomposer d'anciens Poëmes cycliques, et en réunir, dans ses rapsodies, les morceaux épars, comme Nonnus, dans ses Dionysiaques, avec moins de génie voulut réchauffer les anciens poëmes sur Osiris ? Ce qu'il y a de bien certain, c'est que les chants de l'Héracléide ou sur Hercule, et en général de tous les poëmes, qui font la base de la Mythologie Grecque, datent de plus de 1500 ans avant l'âge d'Homère, et que son Priam étoit frère d'Hésione, chantée dans le Poëme d'Hercule, plus de 2500 ans avant l'Ere Chrétienne ; et que les Dioscures, avec lesquels Hercule voyagea dans l'expédition des Argonautes, étoient frères de son Hélène, dont l'enlèvement causa la guerre de Troye.

Quelle cause physique ou morale a pu plonger la Grèce dans l'ignorance, après des siècles de lumière et de génie, tels que ceux qu'annoncent ces anciens poëmes, et l'y retenir durant tant de siècles, au point que les Grecs répétèrent, sans les entendre, les chants sacrés, qu'avoient autrefois composés leurs pères? Car ces chants furent faits en Grèce ; l'allusion continuelle qu'on y fait aux montagnes, aux forêts, aux rivières, aux villes, aux peuplades de la Grèce, et en particulier à celles du Péloponèse et de la Bœotie, ne permet pas de douter, que ces poëmes n'aient été faits dans ces pays et pour ces pays. S'ils eussent été apportés d'Egypte ou de Phénicie, on y trouveroit les montagnes et les fleuves de ces régions perpétuellement nommés. Par-tout, au contraire, on ne rencontre que le sol de la Grèce ; ou si l'on y parle d'autres contrées, c'est qu'on ne pouvoit pas faire voyager le héros, sans que la géographie des pays, qu'il traversoit, n'entrât en partie dans le poëme. Mais la partie géographique, qui domine dans cet ouvrage, c'est la Grèce, et la Grèce assez instruite, pour avoir déjà une connoissance étendue de la géographie des autres pays ; ce qui n'a rien de surprenant chez un peuple éclairé. Quelle que puisse être cette lacune immense, qui se trouve entre le siècle d'Homère et d'Hésiode, et l'âge où vivoient ces Grecs ingénieux, qui composèrent les poëmes, dont les débris forment l'amas confus des ruines Mythologiques, il paroît constant, que le fil sacré, une fois rompu, ne fut plus renoué par les Grecs ; et nous-mêmes ne l'avons retrouvé que dans les sanctuaires de l'Egypte. Cette

difficulté, qu'il y eut à la renaissance des lettres du temps d'Homère, et depuis à renouer avec les anciens Poètes de la Grèce, vint de la nature même des poèmes anciens, qui tous étoient fondés sur la science, et sur une science difficile, qui s'environna toujours d'un voile mystérieux, l'Astronomie sacrée, dont les prêtres seuls avoient été dépositaires.

On recueillit, on rassembla les anciens chants poétiques, dont les fictions les plus saillantes avoient passé en tradition dans le pays, depuis plus de quinze siècles, et s'étoient conservées, à quelques altérations près, dans les temps d'ignorance; et l'on composa un corps d'histoires merveilleuses, dont personne ne connoissoit plus le sens, mais assez universellement répandues, et depuis assez de siècles, pour qu'on n'osât en attaquer l'authenticité, malgré leur invraisemblance. On crut, parce que les anciens avoient cru, et on crut, sans rien entendre, parce qu'il n'y avoit plus personne assez instruit, pour pénétrer le sens des allégories sacrées, qui tenoient à de hautes sciences, telles que l'Astronomie. Or ce n'est point ordinairement par-là qu'un peuple commence ses premiers progrès vers la civilisation, au moment où il sort de l'état de barbarie ou d'ignorance, c'est-à-dire des siècles où le merveilleux seul se soutient, au milieu des débris de toutes les sciences et de tous les arts. La première fois qu'un homme de bon sens voulut soumettre à la critique ces histoires romanesques des héros, devenus Dieux, il se trouva arrêté, dès le premier pas, par le préjugé universel de son pays, fortifié par la crédulité de plusieurs siècles, et par l'ignorance où il étoit lui-même de la science, qui avoit fourni le canevas de ces histoires. Elles répugnoient à la vraisemblance; elles étoient consacrées par tous les monumens du culte; et si on ne pouvoit les expliquer, on ne pouvoit non plus les rejeter; tant elles étoient accréditées. Les pays auxquels on les rapportoit, les montagnes, les fleuves nommés dans ces histoires existoient; on étoit porté à croire que les faits, qui leur étoient liés, avoient aussi eu lieu; que les acteurs avoient existé aussi réellement, que le lieu de la scène; et on crut au Lion de Némée, au sanglier d'Erymanthe, parce que les forêts de Némée et le mont Erymanthe avoient une réalité physique. On disputa long-temps, pour concilier les fictions sacrées avec la vraisemblance historique, etc. Le dernier effort de la critique fut d'y voir des faits réels exagérés ou dénaturés, qui présentoient de grandes difficultés à résoudre. Dans notre manière de les envisager, qui est la seule vraie, toutes ces difficultés s'évanouissent, et il en résulte au contraire un ensemble parfait et un tout symmétrique et correspondant avec l'ordre du monde. Tout s'explique; le merveilleux de cette histoire est tout entier l'ouvrage de la poésie, et il ne reste plus d'absurdité, que celle qu'il y auroit d'y voir autre chose que des faits physiques et cosmiques. Car, comme l'observe judicieusement Macrobe (1), c'est dans les sanctuaires de la philosophie, que la plûpart des Poètes ont puisé les sujets de leurs fictions sur les Dieux. Et quand ils rapportent au Soleil presque toutes les Divinités, ce n'est pas l'effet d'une vaine superstition, mais le résultat d'une raison divine. L'histoire d'Hercule n'a donc plus rien d'étrange, dès qu'elle cesse d'être l'histoire d'un homme, et qu'elle devient celle de la nature et de la force éternelle, qui la meut par l'action puissante du Soleil: c'est lui qui nous distribue le temps, l'année, les saisons et les mois. Aussi voyoit-on à Mégalopolis en Arcadie, près de la statue d'Hercule, celles des saisons (2), avec celles d'Apollon et de Pan, qui y prenoient le titre de premiers Dieux.

Le poème d'Hercule, ou les chants sur le Soleil, ont dû renfermer, comme

(1) Macrob. Sat. l. 1, c. 17.

(2) Pausan. Arcad. p. 263.

nous l'avons déjà observé, plusieurs morceaux épisodiques ; et ce sujet ayant été traité par une infinité de Poètes, sous des formes et avec des fictions différentes, il en est résulté toutes ces traditions variées, sur différentes aventures d'Hercule, qui sortent de l'ensemble du poème des douze travaux, ou qui n'y entroient, que sous la forme d'épisodes. Nous nous bornerons ici à en rapporter quelques-unes, dont nous donnerons l'explication ; nous laissons au lecteur le soin de travailler sur les autres, et de les analyser d'après nos principes, les seuls qui puissent conduire à une solution vraie de ces anciennes allégories sur le Dieu Soleil.

Hérodote (1) raconte, que les Thébains et tous ceux des Egyptiens, qui comme eux s'abstiennent de manger des brebis, apportent une raison de leur respect pour cet animal, et de la loi qui leur a imposé cette abstinence. Ils en trouvent l'origine dans une ancienne tradition, qui suppose, que Jupiter ne voulant point accorder à Hercule la demande, que celui-ci lui faisoit de se laisser voir à lui, ne trouva d'autre moyen de le satisfaire en partie, que de se montrer au héros sous un déguisement. En conséquence il se revêtit de la peau d'un bélier, qu'il tua : il en mit la tête sur ses propres épaules, et sous cette forme il apparut à Hercule. Cette tradition se trouvoit confirmée par une cérémonie, qui se pratiquoit tous les ans le jour de la fête de Jupiter. On tuoit un bélier, que l'on dépouilloit, et l'on revêtoit de sa peau la statue de Jupiter, près de laquelle ensuite on conduisoit la statue d'Hercule, que Jupiter étoit censé recevoir sous ce déguisement. Quel pouvoit être le but de cette singulière cérémonie, et quelle étoit l'origine de la fable sacrée qui s'y trouvoit liée ? C'est ce que nous allons examiner ; et nous trouverons sans peine, que l'Astronomie en fournissoit le fond.

Le Bélier céleste, de qui Jupiter, sous le nom d'Ammon, empruntoit ses attributs, et qui pendant bien des siècles occupa l'équinoxe de printemps, étoit le domicile de la planète de Mars (2). Cette planète portoit, chez les Egyptiens, le nom de planète d'Hercule, comme nous l'apprennent Achilles Tatius (3) et Macrobe. La troisième planète, dit le premier, est celle de Mars, que les Grecs appellent l'*enflammé*, *Pyroeis*, et les Egyptiens l'étoile ou planète d'Hercule. Il n'en fallut pas davantage, que cette union Astrologique chez les Egyptiens, adorateurs du Soleil, des planètes et des signes, pour réunir, dans les fêtes solaires de printemps, ou du bélier Ammon, l'image du Soleil revêtu des attributs du bélier ou du signe, où il se trouvoit, à l'image de la planète d'Hercule ou de Mars, qui avoit son domicile dans ce signe. C'est là qu'elle exerçoit sa principale influence ; et c'est par cette raison, que chez les Romains elle donna son nom au mois, qui y répondoit, ou au mois de Mars. Dans le planisphère Egyptien de Bianchini, on voit Mars avec son casque et sa pique, et à côté le Soleil, casés sous le Bélier, dans les deux premiers Décans de ce signe. Ces unions sont dans le génie de l'Astrologie, principale base du culte Egyptien. Voilà un premier fondement, sur lequel peut s'appuyer cette tradition, ainsi que la cérémonie religieuse qui unissoit Hercule à Ammon, quand on entend par Hercule sa planète ou Mars.

Si on veut en chercher un autre dans les constellations et dans celle qui porte le nom d'Hercule, on y trouvera également un fondement aussi naturel, en remontant à l'époque, où le signe équinoxial étoit le Taureau. Car alors ce point important de la marche des saisons étoit annoncé le matin par le lever Héliaque du Bélier, qui fournit à Ammon ses attributs, et qui s'appelle encore Ammon, et le soir par le lever du Ser-

(1) Herodote l. 2, c. 42.
(2) Petav. Uranol. p. 136.
(3) Macrob. Sat. l. 3, c. 12. Serv. ad Æneid. l. 8, v. 271.

pentaire et de l'*Ingeniculus*, qui tous deux portent le nom d'Hercule. Ils déterminoient le soir le commencement de la première nuit du printemps, comme le Bélier le matin, en se levant aux mêmes points de l'horizon, annonçoit le premier jour. On peut ajouter aussi, qu'au moment où le matin Ammon ou le Bélier montoit à l'orient, on trouvoit à l'occident, les pieds appuyés sur l'horison, et en regard avec le Bélier, ce même Serpentaire appelé Hercule. Ces aspects Astronomiques sont plus que suffisans, pour avoir donné lieu de dire, qu'Hercule ayant desiré voir Jupiter (*o*), celui-ci se montra à lui sous la forme du Bélier céleste, ou d'Ammon, puisqu'effectivement tels étoient les aspects de l'orient et de l'occident, au moment où le Soleil alloit ramener le printemps. L'union des deux statues symboliques n'exprimoit peut-être que cette réunion d'aspects, et leur co-incidence, le jour de la fête du Soleil, ou de Jupiter représenté avec les cornes du Bélier : car la même circonstance Astronomique avoit lieu, lorsque l'équinoxe eut rétrogradé au Bélier, et répondoit aux points voisins des Pleïades. Quelle que soit celle de ces deux explications qu'on adopte, on ne peut pas se dispenser de reconnoître, dans les attributs du Bélier donnés à Jupiter, des rapports avec le Bélier de nos constellations. Pour s'en convaincre, nous allons rapporter ici une autre tradition, qui rentre dans cette première, et qui répand sur elle un nouveau jour. Servius (1), commentateur de Virgile, nous dit que Bacchus, ou suivant d'autres, ajoute cet Auteur, qu'Hercule ayant conduit son armée à travers les déserts de Libye, fatigué et épuisé par la soif, implora le secours de Jupiter, qui fit paroître aussi-tôt un bélier. Lutatius (2), qui rapporte la même tradition, dit que ce bélier sortit du milieu des sables. Or, ce bélier est celui qui est au ciel, suivant Hygin (3) et tous les autres Mythologues, qui nous ont conservé les traditions sacrées, dont les constellations sont l'objet. Germanicus César (4) ajoute, que Bacchus appela ce bélier, Jupiter Ammon, et qu'il plaça dans les cieux cet animal officieux, qui lui avoit indiqué les sources d'eau. Or, Servius rend cette tradition commune à Hercule et à Bacchus : donc c'est le même bélier dans la fable d'Hercule. Ajoutons à cela, qu'Hygin dit que c'est de-là que vient l'origine de donner une tête de bélier à la statue de Jupiter Ammon, c'est-à-dire, de le représenter tel qu'on suppose qu'il s'étoit montré à Hercule, et avec les attributs dont il étoit revêtu dans la cérémonie religieuse, dans laquelle, tous les ans, il recevoit la visite de la statue d'Hercule.

Mais si l'on a cru pouvoir représenter dans les temples l'image du signe du Bélier, pourquoi n'auroit-on pas aussi représenté celle du Paranatellon équinoxial, Hercule, soit le Serpentaire, soit l'Ophiucus ? A moins qu'on ne s'en tienne à prendre pour Hercule le Soleil lui-même, qui dans son entrée au signe du Bélier, appelé règne d'Ammon, étoit censé rendre visite à Ammon, et se parer de ses formes symboliques, de manière à ne faire plus qu'une seule et même divinité. Je laisse au lecteur à donner la préférence à celle de ces conjectures, qu'il jugera la plus vraisemblable, quoiqu'elles le paroissent toutes également. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'Astronomie seule doit fournir l'origine de cette cérémonie singulière, et que le Bélier céleste est incontestablement l'objet de cette monstrueuse parure donnée à Jupiter, lorsqu'il se montre à Hercule et reçoit sa visite dans son temple. Cette cérémonie devoit naturellement appartenir à l'équinoxe de printemps, puisque le Bélier l'a occupé long-temps, et que

(1) Servius Æneid. l. 4, v. 196.
(2) Statius in Thebaid. l. 3. v. 476.
(3) Hygin. l. 2, German. Cæs. c. 18.
(4) Hygin. Fab. 133. Isid. Orig. l. 3, c. 47.

plusieurs siècles avant, il servoit à l'indiquer par son lever Héliaque ou du matin. On trouvoit à Eléphantine (1), dans la haute Egypte, une statue à cornes de Bélier, destinée à représenter la néoménie équinoxiale; époque à laquelle on promenoit les statues des douze grands Dieux (2), et où l'on célébroit leur fête durant douze jours. Diodore dit également, que tous les ans (3) la châsse de Jupiter étoit portée au-delà du fleuve en Libye, et que quelques jours après on la reportoit, comme si ce Dieu fût censé revenu d'Ethiopie. On trouve dans Hérodote un exemple de ce transport de châsse, dans le culte de Mars, ou de la planète qui a son domicile au Bélier.

Hérodote (4) nous apprend, que la statue de cette divinité étoit renfermée dans une espèce de châsse de bois doré, et portée dans un autre temple la veille d'une certaine fête. Ceci ressemble fort à la cérémonie, dans laquelle la statue d'Hercule alloit rendre visite à celle de Jupiter, qui ce jour-là prenoit les attributs du Bélier. Les noms d'Hercule et de Mars, qui se confondent chez les Egyptiens, au moins dans les noms des planètes, semblent l'indiquer. Murtadi, dans l'histoire des merveilles de l'Egypte, rapporte une certaine fable, qui a beaucoup de rapport à cette fiction de la Théophanie de Jupiter, qui, sous la forme du bélier, se montroit tous les ans à Hercule (5). Bardesirius, suivant la tradition Arabe, se déroba plusieurs années à la vue des hommes, et ne se montra qu'un jour tous les ans, et ce jour étoit celui où le Soleil entroit dans le signe du Bélier. Alors il s'entretenoit avec les hommes, quoique toujours il restât invisible. Enfin, transporté aux cieux, il se manifesta à eux encore une fois pour ne plus reparoître. Néanmoins, il voulut que son image leur apparût tous les ans dans le temple du Soleil, le jour où cet astre entroit dans le Bélier. Jablonski observe, avec beaucoup de vraisemblance, que cette tradition n'étoit qu'une altération de la fable d'Ammon, que les Arabes avoient pu connoître, par la lecture d'anciens livres Egyptiens, et qu'elle avoit beaucoup de rapport avec la fable d'Hérodote, et avec la néoménie équinoxiale, qui étoit l'objet d'une grande solemnité en Egypte. J'ajouterois à cette réflexion, que cette partie du ciel est fameuse par des Théophanies. Le Bélier, par exemple, dont Ammon prend la forme, et qui est aux constellations, s'appelle le Bélier des Théophanies, ou le fils de Théophanès (6). Persée, qui est placé au-dessus, et qui empruntant, comme Paranatellon, les attributs de ce signe, devient souvent Ammon; Persée étoit l'objet d'une Théophanie (7) pour les Egyptiens de Chemmis, suivant Hérodote. Toutes ces considérations nous portent à croire, que l'on doit rapporter à la fête équinoxiale du printemps la fable de l'apparition d'Ammon ou de Jupiter à Hercule, sous la forme du Bélier, et la cérémonie, qui se pratiquoit tous les ans à Thèbes (8). Ajoutez encore, que cette apparition avoit eu lieu, suivant Servius, à l'époque de l'expédition et du voyage de l'armée d'Hercule en Libye. Or, si nous en croyons Diodore de Sicile, son voyage en Libye (9) a lieu au dixième travail, aux approches de l'équinoxe de printemps, lorsqu'il s'achemine à la conquête des bœufs de Géryon, après avoir tué le géant Antée.

C'est à son retour de Libye, ou à l'époque de ce dixième travail, que le Soleil ou Hercule, vainqueur des ténèbres, passe dans notre hémisphère boréal, ou, en langage allégorique, ressuscite.. C'est ainsi qu'Osiris ressuscita

(1) Euseb. Præp. Ev. l. 3, c. 12.
(2) Eusthat. Iliad. A. p. 128.
(3) Diod. l. 2, p. 188.
(4) Herod. l. 2, c. 63.
(5) Jablonski, l. 2, c. 7, §. 8. Murtadi. p. 22.
(6) Hygin. Fab. 188.
(7) Herod. l. 2, c. 91.
(8) Herod. l. 2, c. 42.
(9) Diod. l. 4, c. 157.

vainqueur de Typhon, qui l'avoit mis à mort; et comme cette résurrection, ou ce passage aux signes supérieurs, est annoncée par la Chèvre céleste, placée sur le Taureau, on dit que ce fut l'odeur d'une chèvre qu'Iolas lui fit flairer, qui le rappela à la vie, après que Typhon lui eut donné la mort. Je lis Oryga, une Chèvre, et non Ortyga une Caille, avec Jablonski; car c'est évidemment une erreur du copiste. D'ailleurs, le mot odeur convient infiniment mieux au bouc et à la chèvre, qu'à la caille.

Voici le passage d'Athénée, sur la résurrection d'Hercule (1). Eudoxe de Cnide prétend, que les Phéniciens immolent des chèvres à Hercule, parce que ce héros, fils de Jupiter et d'Astérie, partant pour la Libye, et ayant été mis à mort par Typhon, fut rendu à la vie par Iolas, au moyen de l'odeur d'une chèvre, que celui-ci lui fit flairer. Ajoutez à cela, que le fameux Iolas étoit le cocher d'Hercule, ou du Soleil, comme le Cocher céleste Phaéton, qui porte la Chèvre Amalthée, et qui préside au passage du Soleil aux signes supérieurs, appelé allégoriquement sa Résurrection. Cette constellation est projetée dans notre planisphère, et nous sert à expliquer l'arrivée d'Hercule chez Faune, en passant en Italie, dans ce onzième travail. On consacroit à ce cocher, sous le nom d'Hippolyte, sa chevelure (2). On en faisoit autant en l'honneur d'Iolas. Nouveau rapport (3), qui sembleroit rapprocher Iolas du Cocher, quoique nous n'osions assurer l'identité.

Il est encore une fable détachée sur Hercule, qui forme le fond d'une antique tradition, chez les Scythes, et que nous trouvons dans Hérodote (4). Les Grecs, qui habitoient le Pont, nous dit cet historien, racontent qu'Hercule, après avoir voyagé en Espagne, et conquis les vaches de Geryon (5), s'avança vers le Nord, jusques dans les déserts, occupés depuis par les Scythes: que là, il s'endormit sur sa peau de Lion, et qu'il avoit débridé les chevaux de son char. Ces chevaux disparurent, je ne sais comment, pendant son sommeil (*p*). A son réveil, ce héros surpris de ne plus trouver ses cavales, les chercha dans tout le pays; et, dans ses recherches, il fut conduit vers un antre, où il trouva une jeune fille vierge, d'une forme monstrueuse. La partie supérieure de son corps étoit celle d'une belle fille, et la partie inférieure un serpent. C'est à elle qu'Hercule s'adressa pour en tirer quelques renseignemens sur ses cavales. Elle lui répondit, qu'elle les avoit, et qu'elle ne les lui rendroit pas, qu'il n'eût consenti à coucher avec elle. Hercule acquiesça à sa demande, et après plusieurs hommages rendus à sa beauté, il obtint ses cavales, dont il avoit très-généreusement acquitté le prix à celle qui les lui avoit conservées. La jeune Vierge devint mère de trois enfans, dont l'un appellé *Scythos* régna sur la Scythie, à qui il donna son nom. La mère lui donna un arc, un baudrier, et une coupe d'or, que lui avoit laissé Hercule, pour remettre à celui des trois enfans, qui auroit le bras assez vigoureux pour tendre l'arc, et ceindre le baudrier. Tel est le précis de cette fable, racontée par Hérodote (6).

Cette fable Scythique est relative à l'arrivée du Soleil, ou d'Hercule au Solstice d'été, au point du ciel où il s'approche le plus du Pôle Boréal, désigné ici par les glaces de Scythie. Le Lion occupoit ce point du Solstice ou du repos du Soleil. De là vint la fiction, qui suppose qu'Hercule s'y étoit reposé

(1) Athenée, l. 9, p. 392.
(2) Pausan. Ev. p. 74.
(3) Diod. l. 3, c. 101.
(4) Herod. l. 4, c. 9.
(5) Diod. Sic. l. 2, c. 89, p. 155.
(6) Herod. Ibid. c. 10.

sur sa peau de Lion. Cette époque étoit marquée le soir par la Vierge céleste, qui suit immédiatement le Lion, et sous laquelle s'alonge l'Hydre de Lerne, comme on le voit dans notre second travail d'Hercule. Elle se précipitoit alors au sein des flots de l'Océan, et des feux du Soleil, ou d'Hercule, à qui elle alloit s'unir. A l'Orient montoit le *cheval Pégase*, qui figure sous le nom de Cavale de Diomède, dans le huitième travail. Il est dans la case diamétralement opposée à celle de la Vierge, ou aux Poissons, et en partie, dans celle du Verseau, et de sa coupe, opposée au Lion, et conséquemment il est Paranatellon du Soleil au Lion solstitial. Notre planisphère, et l'inspection d'une sphère, suffisent pour justifier ces rapports. Voilà ces chevaux, que cherchoit Hercule, et que la jeune fille, dont la partie inférieure est un serpent, lui fit retrouver. Ce cheval porte le double nom de Cheval Arion, et de Scythien. Ce dernier nom est celui du fils de cette Vierge à corps de serpent, avec laquelle coucha Hercule. Quant à la coupe, c'est celle du Verseau, qui est au-dessous. L'arc et la flèche, c'est la flèche céleste, appelée Flèche d'Hercule, qui se couche avec le Verseau, ce jour-là, et qui fixe l'aspect du matin de ce Solstice.

Ce qui achève de confirmer notre explication sur cette femme aux attributs de serpent, avec laquelle couche Hercule, et qui lui fait retrouver ses chevaux, en devenant mère de *Scytha*, ou de *Scythius*; c'est la génération de ce cheval *Scythien*, sous le nom d'*Arion*, qui est un de ses autres noms. Dans cette nouvelle généalogie, on suppose que Cérès (et Cérès est le nom de la Vierge céleste) eut de ses amours avec Neptune, le cheval *Arion*, ou *Pégase* (1), et cette Cérès étoit également revêtue des attributs de serpent, empruntés de l'Hydre, placée sous elle, et qui se couche avec elle. Telle étoit la Cérès de Phigalie. Dans sa généalogie, sous le nom de *Pégase*, il est fils de la Vierge Méduse, dont la tête étoit aussi hérissée de serpens. Ainsi, sous ces trois noms, de *Pégase*, d'*Arion* et de *Scythius*, il a pour mère une femme, ou une jeune fille, dont le serpent forme l'attribut distinctif (2). Il n'y a donc pas lieu de douter, que la fable Scythique, sur les chevaux d'Hercule, et sur ses amours avec une jeune fille, dont la partie inférieure du corps étoit un serpent, n'ait un fondement dans l'Astronomie, et le même fondement que la génération d'*Arion*, fils de la Vierge Cérès, adorée à Phigalie. Nous en parlerons ailleurs, dans l'énumération des Divinités de la Grèce, dont Pausanias nous a décrit les mystères (*q*). Nous nous bornerons à remarquer ici une grande ressemblance entre les fictions sacrées et les figures symboliques de la religion des Scythes, et celles des habitans des montagnes du Péloponèse, ou de l'Arcadie, pays fameux par sa haute antiquité. Nous laissons à d'autres à tirer les conséquences, qui pourroient en résulter, pour prouver l'antiquité et la filiation des différentes peuplades éparses sur notre continent. Voilà en effet trois points donnés; les régions élevées de la Scythie, les montagnes de l'Arcadie, et le mont Atlas; car c'est à l'Occident de l'Afrique, près de l'Atlas, que l'on rapporte la naissance de Pégase, né du sang de Méduse, tué par Persée. Ces trois points se lient par une chaîne commune de traditions semblables, sur une femme, ou fille, aux formes serpentines, qui devient mère de *Pégase*, d'*Arion*, et de *Scythius*, trois noms du cheval céleste, qui se lève au coucher de la Vierge, et de l'Hydre, au Solstice d'Eté, lorsque le Soleil est arrivé au Lion, et qu'il entre aux premiers degrés du signe de la Vierge.

(1) Pausan. Arcad. 272.

(2) Servius Georg. l. 1, v. 13.

Enfin,

Enfin, il est une dernière fable isolée, et détachée du grand Poème de l'Héracléide, par l'explication de laquelle nous terminerons ce travail sur Hercule. C'est la victoire d'Hercule enfant, sur deux serpens qu'il étouffa dans son berceau. Cette victoire est rapportée par Diodore de Sicile, et par tous les Mythologues, qui ont parlé d'Hercule; mais elle n'a nulle part des caractères aussi précis, et des détails aussi circonstanciés que dans Théocrite (1).

Ce poète, dans son Idylle (2) sur Hercule enfant, nous dit que ce héros, dès l'âge de dix mois, triompha de deux serpens, que Junon avoit suscités contre lui, pour le dévorer, et cela, pendant la nuit, à l'heure de minuit, lorsque l'Ourse penchoit vers le couchant, et qu'Orion venoit de se développer tout entier. Hercule les étouffa, et une femme, le matin, fut chargée d'en jeter les cendres dans un fleuve (3). La plûpart de ces circonstances pourroient être regardées comme assez étrangères au fond du fait, et comme l'ouvrage du génie du poète, libre dans ses fictions; néanmoins, elles nous ont paru exprimer des circonstances trop précises, pour qu'il n'y ait pas eu du dessein, dans ceux qui les ont fait remarquer, et qui nous les ont conservées. En examinant avec un peu d'attention, nous avons vu, que notre explication peut satisfaire à toutes, en les rapportant aux phénomènes, ou aux positions, que présente la sphère, dix mois après le lever, ou après la naissance de l'Hercule *Ingeniculus*, véritable image du Soleil Hercule, et qui en a conservé le nom et les attributs. La naissance ou le lever Héliaque de cette constellation a lieu, lorsque le Soleil arrive vers le milieu du Scorpion. Alors on voit, dans l'hémisphère supérieur, l'Hydre de Lerne déployée toute entière, et une grande partie du serpent d'*Ophiucus*, qui porte sa tête près de l'Hercule *Ingeniculus*. Ces deux constellations, ou serpens célestes, sont si étendues, et tellement disposées dans la sphère, qu'il n'y a qu'une seule position, où elles puissent être toutes deux en même temps sous l'horizon. C'est ce qui a lieu, lorsque le Soleil est arrivé vers les deux tiers du signe de la Vierge, précisément dix mois après le lever, ou la naissance d'Hercule, et cela à l'heure de minuit, heure à laquelle ce jour-là, effectivement, l'Ourse penche vers le couchant, et où Orion est entièrement levé. C'est la position qui nous est donnée par Théocrite, pour le minuit, auquel correspond la défaite des serpens tués par Hercule au berceau, à l'âge de dix mois. Hercule alors est tout entier sur l'horizon, et sa tête touche le bord Occidental de ce même horizon, tandis que les deux Serpens, placés au-dessous, l'un vers le couchant, l'autre vers l'Orient, ont entièrement disparu. Quelques minutes plutôt, ou plus tard, il y a toujours un de ces deux Serpens sur l'horizon, et le plus petit mouvement du globe, soit à droite, soit à gauche, suffit pour en ramener un d'entre eux. C'est donc alors seulement, ou à l'heure de minuit indiquée par Théocrite, dix mois après la naissance d'Hercule, que ce héros est débarrassé de tous les deux monstres. Dans toute autre position, il se trouve sur l'horizon avec eux, ou au moins avec un d'eux. La femme qui doit le matin, aux premiers rayons de l'Aurore, en jeter les cendres dans un fleuve, sans se retourner pour regarder, pourroit être la Vierge céleste, qui a cette position, relativement au fleuve Erydan, lequel se couche alors le matin, au lever de cette même Vierge. Il seroit assez difficile de croire, que toutes les circonstances les plus minutieuses de ce poème s'accordassent

(1) Theocrit. Idylle 24.
(2) Idylle 24, v. 1, 11.
(3) Ibid, v. 92.

aussi exactement avec les apparences célestes, par un pur effet du hasard, et que toutes les parties de la fiction eussent une correspondance aussi marquée, et aussi parfaite avec le Ciel, si le Ciel et ses aspects n'en formoient pas la base. Théocrite, rajeunissant dans ses écrits les anciens chants des Poètes du Péloponèse, et sur-tout de ceux de l'Arcadie, pouvoit avoir un dessin plus correct, que les autres poètes, pour établir dessus sa broderie. Quoi qu'il en soit, il est certain que tels sont les aspects célestes, dix mois après le lever d'Hercule *Ingeniculus*, et à l'heure précise de minuit; c'est-à-dire, au moment même où Théocrite suppose, qu'Hercule, âgé de dix mois, tua les deux serpens, qui assiégeoient son berceau. Le reste de l'Idylle, ou plutôt de ce fragment d'Idylle (1), contient l'éducation d'Hercule, qui apprend du Centaure Eurytus l'art de tirer de l'arc; de Linus, l'art d'écrire, et les lettres, etc. On voit, que dans les chants poétiques l'on prenoit les héros dès leur berceau, et que souvent on pouvoit faire entrer, comme épisode, ces récits dans le corps du Poème; c'est ce que nous verrons bientôt dans la vie de Bacchus, et dans le Poème des Dionysiaques.

Voilà les principales fables détachées, que nous avons cru devoir expliquer, laissant un modèle d'explication à ceux qui voudront résoudre les autres fictions partielles. Cette même Idylle de Théocrite annonce qu'Hercule, après ses douze travaux, sera placé dans la voûte étoilée des cieux (2). Aussi est-ce là qu'il parcourt sans cesse la carrière de ses douze travaux, un chaque mois. Les rapports de sa marche avec celle du ciel et du temps, que mesure le Soleil à chaque révolution, et à chaque partie de la révolution, autrement chaque mois, sont désignés non-seulement par le nombre douze, celui des travaux qu'il achève, mais encore par celui des autels qu'il élève aux Dieux. En effet, on dit qu'il éleva douze autels aux douze grands Dieux, allusion manifeste aux douze divinités tutélaires des douze signes, dont Manilius nous a donné les noms, et qu'il a casées chacune dans le signe qui lui appartenoit. C'est par cette raison, que les Phéniciens avoient élevé un autel à l'année, dans le temple qu'ils avoient bâti à Cadix en honneur d'Hercule, père du temps, et un autre au mois, comme à la mesure de temps la plus longue et la plus courte que donne le Zodiaque (3), c'est-à-dire l'année et ses douze divisions. L'Hercule céleste, soit *Ingeniculus*, soit *Ophiucus*, porte le nom de Thésée, et on voyoit à Athènes un portique où Thésée étoit représenté avec les douze grands Dieux (4). *Ophiucus* ou le Serpentaire, connu en Astronomie sous les noms de Cadmus et d'Esculape, porte aussi le nom d'Hercule, et on voyoit en Arcadie, à Thelpusa, le temple d'Esculape avec celui des douze grands Dieux (5). C'est ainsi que dans la peinture de Janus, dont la fête chez les Romains se célébroit conjointement avec celle d'Esculape le premier janvier, rien ne paroît aussi distinctif et aussi caractéristique, dans les attributs de ce génie tutélaire de l'année, que les douze autels que l'on plaçoit à ses pieds. C'est pour cela que dans Nonnus (6) Hercule est appelé le père du temps, et le conducteur de l'année aux douze mois. C'est pour rappeler la même division duodécimale, que l'on disoit, que l'oracle de Delphes avoit ordonné à Hercule de se rendre à Tirynthe, et de servir douze ans sous Eurysthée. On fit aussi allusion aux cinquante-deux semaines, dans la fiction des cinquante-deux filles de Thespies, avec

(1) Ibid. v. 106.
(2) Ibid. v. 77.
(3) Eusthat Comm. ad Dionys. Perieg. v. 453.
(4) Pausan. Attic. p. 3.
(5) Pausan. Arcad. p. 256.
(6) Dionysiac. l. 40, v. 377.

lesquelles coucha Hercule, et dans celle des cinquante-deux années, que l'on assigne à la durée de la vie de ce héros. On fit pareillement allusion aux 360 degrés du cercle, et aux 360 jours de l'année, sans Epagomènes, dans la fiction qui suppose, qu'Hercule accorda les honneurs Néméens à 360 jeunes gens, qui l'aidèrent dans ses travaux et qui périrent pour lui. Le génie allégorique des anciens rend très-vraisemblables toutes ces allusions, dans un poëme sur le temps et sur l'année, et sur ses différentes divisions, dont la mesure nous est donnée par la marche du Soleil, le véritable et le seul Hercule, que l'antiquité ait chanté, en quelque nombre que l'ignorance l'ait multiplié. Car, comme on compte plusieurs Bacchus, on compte aussi vulgairement différens Hercules (1), à raison des diverses traditions des différens peuples, qui l'ont adoré; et on leur assigne différens lieux où chacun de leurs adorateurs les font naître. Les plus connus sont l'Hercule Phénicien ou Tyrien, l'Hercule Egyptien, le Thasien, le Grec et le Crétois. Diodore de Sicile (2), qui nous a donné un précis de la théologie des Crétois, nous dit qu'ils faisoient naître chez eux Hercule, bien des siècles avant l'Hercule fils d'Alcmène, célébré par les Grecs. Ils ignoroient, quelle étoit la mère du premier Hercule; ils disoient seulement, que c'étoit un héros distingué par une force extraordinaire, qui parcourut l'univers, punit les scélérats, extermina les monstres, et affranchit les hommes de la servitude. Parmi tant de dangers, il fut, disent-ils, toujours invulnérable et invincible. Les hommes, en reconnoissance de ces services, lui accordèrent les honneurs divins. Ils ajoutent, que le fils d'Alcmène, né bien des siècles après, ayant marché sur ses traces, obtint, aux mêmes titres, l'immortalité, et qu'avec le temps, la ressemblance des noms les fit confondre entr'eux, et attribuer au second les événemens de la vie du premier. Ils conviennent aussi, que les Egyptiens conservent encore les monumens des exploits du plus ancien des Hercules, qui a bâti une ville en Egypte. Nous n'entrerons pas ici dans l'examen des preuves, qui font voir que l'Hercule Crétois est le fameux Cadmus ou l'Hercule *Ophiucus*, adoré à Gortynie, le même que l'Hercule de Thèbes en Bœotie, ville bâtie par Cadmus, le même que l'Esculape adoré à Carthage, colonie de Tyr, appelée Cadmeis (3). Cicéron, ainsi qu'Arnobe, en comptoit six (4). Varron en porte le nombre jusqu'à quarante-quatre. Pour nous, nous réduirons tous ces Hercules à un seul, et nous dirons, que l'Hercule Egyptien (5), Thasien, Crétois (6), Phénicien, Thébain, Indien, Gaulois, Espagnol, Lybien, Argien; que tous ces Hercules, soit qu'on en ait fait des divinités premières, soit qu'on les ait chantés comme des héros ou des rois fameux par leurs exploits, ne sont que le Dieu Soleil, héros ou Dieu de tous les poëmes allégoriques faits sur la nature et sur la marche des révolutions éternelles du monde, dont le Soleil est le premier agent et l'ame visible et puissante, et dont l'effigie fut placée dans les constellations de l'*Ingeniculus* et de l'*Ophiucus*. C'est une vérité dont il faut partir, comme d'un axiome incontestable, qui sert de centre à toute notre théorie sur les Dieux et sur les héros prétendus de l'antiquité religieuse, et dont nous trouverons plusieurs fois la preuve dans les chapitres suivans, dans lesquels nous expliquerons les hauts faits de semblables héros, qui en dernière analyse se réduisent tous au Soleil. Cet astre est le seul Dieu, qui ait pu étendre son culte aussi loin qu'Hercule l'a étendu, c'est-à-dire, qui

(1) August. de Civ. Dei, l. 18, c. 12.
(2) Diodore, l. 5, c. 76, p. 392.
(3) Eusth. ad Dionys. Perieg. v. 200.
(4) Cic. de Nat. Deor. l. 2, c. 16. Arnob. 4, p. 136.
(5) Serv. ad Æneid. 8, v. 579.
(6) Diod. l. 2, c. 18. Arrian de Reb. Indicis, p. 174.

ait pu ne lui donner d'autres bornes que celles de l'univers. En effet, l'orient et l'occident, les deux termes naturels de la course du Soleil chaque jour, étoient aussi les termes des courses d'Hercule. Comme on montroit à Cadix, ou aux bords les plus reculés de l'Occident, et dans le Pont (1), les colonnes qu'avoit posées Hercule, pour terme de ses voyages vers le couchant, et aux rives du Pont-Euxin; on montroit aussi, dans l'Inde, deux autels qu'Hercule avoit élevés, pour marquer le terme de ses courses en Orient (2). Bacchus en avoit fait autant, et Bacchus, comme nous le verrons bientôt, n'étoit que le Soleil. Les Indiens célébroient autant Hercule que Bacchus, et montroient, dans leur pays, beaucoup d'établissemens de ces deux héros (3). Ils peignoient Hercule avec la massue, et avec la peau de Lion, comme faisoient les Grecs. Ils célébroient sa valeur, et publioient qu'il avoit délivré la Mer et la Terre des monstres et des tyrans, qui les infestoient. Il avoit, suivant eux, partagé l'Inde à ses enfans, et avoit bâti dans leur pays plusieurs villes, et entre autres, Palibothra (4). Après avoir quitté le séjour des mortels, il étoit allé jouir aux cieux de l'immortalité, qu'il avoit méritée.

Depuis les plages du Midi et de l'Ethiopie, jusqu'aux froides régions de Germanie, et aux isles voisines de la Bretagne, le nom d'Hercule étoit fameux, et ce Dieu avoit des adorateurs à Meroë (5), capitale de l'Ethiopie. Le culte d'Hercule étoit uni à celui de *Pan*, une des premières et des plus anciennes Divinités de l'Egypte. Les Dédèbes, au fond de l'Arabie, respectoient son nom, et accordoient l'hospitalité aux Grecs, qui passoient pour avoir vu naître chez eux Hercule (6). Les peuples voisins du mont Atlas, et tout le pays, connu sous le nom de Mauritanie, croyoient descendre de peuples, qui avoient accompagné ce héros dans son expédition en Hespérie (7).

Les Carthaginois, Colonie de Tyr et de Sidon, tenoient encore à la métropole, par le culte d'Hercule, et ils envoyoient à Tyr des députés tous les ans, pour assister à la fête de ce Dieu (8). Annibal juroit, sur l'Autel d'Hercule à Cadix, une haine éternelle aux Romains. En bâtissant Carthagène en Espagne, ils consacrèrent à ce Dieu une Isle, sous le nom d'Isle d'Hercule (9).

Les habitans de l'isle d'Ogygie (10), près de la Grande-Bretagne, faisoient d'Hercule leur première Divinité, et lui donnoient même rang avant Saturne, Planète dont ils observoient le retour au Taureau Equinoxial tous les trente ans (11).

Les Gaulois honoroient leur Hercule Ogmius (12).

Les Germains avoient consacré à Hercule une de leurs forêts (13). Cadix, située à l'extrémité du monde connu, et au bord de la mer Atlantique, n'étoit pas plus fameuse par son commerce, que par le culte d'Hercule, que les Phéniciens y avoient établi, dès la plus haute antiquité. Là on voyoit, dans son temple, deux colonnes de bronze, de huit pieds de haut, et une fontaine sacrée (14). C'est ainsi, que près du temple d'Ammon en Lybie, ou du temple de Jupiter Soleil Printanier, on montroit la Fontaine du Soleil; on voyoit à Trezène,

(1) Serv. in Æneid. l. 11, v. 262.
(2) Solin. p. 124.
(3) Diod. Sicil. l. 2, c. 88, p. 152.
(4) Arrian. de Reb. Indic. p. 174.
(5) Strabon, l. 17, p. 822.
(6) Agatharchid. p. 59.
(7) Strabon. l. 17, p. 828. Sallust. Jugurth. c. 18.
(8) Quint. Curt. l. 4, c. 8. Tit. Liv. l. 21.
(9) Strab. l. 3, p. 159.
(10) Plut. de Fac. in Orbe Lunæ, p. 941.
(11) August. de Civ. Dei, l. 18, c. 12.
(12) Lucian. t. 2. Herc. Gall. p. 317.
(13) Tacit. Annal. l. 2, c. 12.
(14) Strab. l. 3, p. 170-172. Pausan. in Cor. p. 75.

celle d'Hercule, et près de Cyrène, sur la côte de Libye, on montroit celle d'Apollon, ou du Dieu Soleil, sous un autre nom(1). A Marathon, où l'on adoroit Hercule, on voyoit aussi une fontaine consacrée à la fille d'Hercule (2). Plusieurs isles voisines de Cadix, et de l'Espagne, portoient le nom de ce même Dieu (3). Ce qui ne doit pas nous étonner, quand nous savons, que les Phéniciens avoient formé des établissemens dans tous ces parages, et que la grande Divinité de Tyr étoit Hercule (4). Le temple, que ce Dieu avoit dans cette ville, étoit aussi ancien qu'elle, et Hérodote le faisoit remonter à plus de deux mille trois cens ans, avant le siècle où il vivoit (5). On y voyoit aussi deux colonnes, l'une d'or, et l'autre d'émeraude qui jetoit beaucoup d'éclat la nuit; comme si on eût voulu par-là désigner les deux temps de la révolution céleste, et leur division en lumière du jour, et en lueur de la nuit, éclairée par la Lune, et par les autres astres. Ces mêmes Phéniciens avoient porté son culte dans l'isle de Thase (6), et à Erythrée en Ionie (7), et lui avoient bâti là un temple, plusieurs âges avant le siècle où l'on fait vivre l'Hercule Grec, ou celui qui prit naissance dans la ville de Thèbes, fondée par Cadmus, ou par l'Hercule Phénicien, qui lui-même n'est pas différent de l'Hercule adoré à Thèbes, dans la haute Egypte, et qui semble avoir été le père et le modèle de tous les Hercules du monde. Aussi Hérodote dit-il, qu'il étoit un très-ancien Dieu en Egypte, et il en fait remonter le culte, jusqu'à près de dix-sept mille ans avant son siècle (8). Cette antiquité n'a rien d'étonnant, quand on fait, comme nous, d'Hercule le *Soleil*, dispensateur éternel du temps et des siècles. Je ne parlerai pas de son culte chez les Grecs, ni chez les Romains; il suffit de dire qu'il n'est pas un canton dans la Grèce, où l'on ne lui trouve des adorateurs. Cette universalité et cette antiquité du culte rendu à Hercule se conçoivent, quand on le rapporte au Soleil, divinité des Phéniciens, Egyptiens (9), etc. Si nous voulons y voir un petit Prince Grec déifié, que de difficultés à résoudre? Son histoire n'est plus, sous ce point de vue, qu'un tissu d'absurdités, et d'aventures invraisemblables. Toutes les dates sont confondues, et on est obligé d'imaginer une foule d'Hercules, soit pour s'accorder avec la Chronologie, soit pour éviter les contradictions, que présentent entre eux une foule de faits. Il faut, pour ainsi dire, multiplier les Hercules, à mesure que l'on en a besoin, pour rendre raison de tout, comme autrefois on multiplioit les Epicycles, pour expliquer toutes les apparences des planètes, jusqu'à ce que Copernic eût fixé l'opinion des savans, sur le véritable systême du monde. Je laisse au lecteur à juger par cet essai, si le nouveau systême Mythologique fera, dans l'étude du Ciel Poétique, la même révolution, que le systême de Copernic a fait dans l'étude du Ciel Physique, et s'il conciliera une foule de discordances, que, sans lui, il est impossible de ramener à l'unité de plan, et d'accorder entr'elles.

(1) Eusthat. in Dionys Perieg. v. 215.
(2) Pausan. Attic.
(3) Strab. l. 3, p. 170.
(4) Strab. l. 16, p. 757.
(5) Hérodot. l. 2, c. 44.
(6) Herod. ibid.
(7) Pausan. Bæot. p. 302.
(8) Herod. l. 2, c. 43.
(9) V. ci dess. l. 1, c. 2. p. 4.

CHAPITRE II.

OSIRIS OU LE SOLEIL,

Poème Egyptien.

Nous avons, dans le Chapitre premier de nos explications, considéré dans le Soleil l'Astre puissant, dépositaire de toute la force de la Nature, l'Astre qui engendre et mesure le temps par sa révolution dans les cieux ; et qui, partant du Solstice d'été, parcourt la carrière des douze signes, dans lesquels circulent les corps célestes, et s'achèvent toutes les périodes. Nous allons maintenant le considérer, sous un autre point de vue, et l'envisager comme l'Astre fécond qui, par sa chaleur, appelle tous les Etres à la génération, et répand dans le monde sublunaire tous les bienfaits du ciel. Ce n'est plus le *Soleil fort*; c'est le *Soleil bienfaisant* et *fécond*, qui va s'offrir à nous; c'est le Génie tutélaire de la végétation universelle, qui met en mouvement la terre par un ferment intérieur, et fait éclore et mûrir les productions, qui tous les ans sortent de son sein, depuis le moment où le Soleil revient dans notre hémisphère, jusqu'à ce qu'il repasse vers les régions australes du monde.

C'est sous ce rapport qu'il s'appelle *Osiris*, époux d'Isis, Dieu du labourage, et bienfaiteur des hommes, qu'il enrichit des dons de la Divinité, laquelle, dit Jamblique, varie ses noms, à raison de ses diverses opérations (*r*), et prend en particulier celui d'*Osiris* (1), quand elle verse sur nous ses bienfaits. Osiris est donc le Soleil, considéré comme bon principe, et source des biens, dont l'homme jouit ici-bas. Aussi lui oppose-t-on pour ennemi Typhon, qui, dans la théologie Egyptienne, est l'Antagoniste d'Osiris, comme Arhiman l'est du bon principe Ormusd, dans la théologie des Perses. Voilà donc le caractère particulier, que l'on doit considérer dans le Dieu-Soleil, sous son nom d'Osiris, et celui auquel doivent se rapporter les attributs, et toute l'histoire merveilleuse de cet Astre, sous la dénomination d'Osiris. L'examen, que nous allons en faire, justifiera notre assertion.

Les hommes, qui les premiers habitèrent l'Egypte, suivant Diodore de Sicile (2), frappés du spectacle des cieux, et de l'ordre admirable de toute la Nature, crurent appercevoir dans le Ciel deux causes premières et éternelles, ou deux grandes Divinités, et ils appelèrent l'une ou le *Soleil*, Osiris, et l'autre ou la *Lune*, Isis (*s*). Cette ancienne opinion des Egyptiens, sur le Soleil et sur la Lune, considérés comme causes de toutes les générations d'ici-bas, ou comme prémiers Dieux, leur étoit commune avec les Phéniciens, comme nous le dit Eusèbe, dans le

(1) Jamblich. c. 39.

(2) Diod. l. 1, c. 11, p. 14.

passage, que nous avons rapporté déjà dans le premier Livre de cet Ouvrage. Elle est conforme à la doctrine de Chérémon, et des plus savans prêtres de l'Egypte, qui pensoient que les premiers Egyptiens n'avoient eu d'autres Divinités, que les Astres, et principalement le Soleil et la Lune; qu'ils avoient toujours regardé celui-là, comme le grand architecte de l'Univers; et conséquemment, que la grande fable d'Osiris et d'Isis devoit s'expliquer par le Soleil et la Lune, et par les apparences célestes. Diodore ajoute (1), que l'administration du monde, d'après les dogmes des Egyptiens, étoit censée dépendre de ces deux grandes Divinités; et que tous les corps sublunaires tiroient d'eux leur nourriture et leur accroissement, durant la révolution annuelle, qu'ils engendrent, et les différentes saisons, qui la partagent. Que de l'action combinée des Natures variées et opposées de ces deux causes, résultoit l'heureuse harmonie, d'où se compose la température de l'année. Que ces deux Divinités contribuoient plus qu'aucune autre à la génération de tous les Etres, étant dépositaires, l'une des qualités ignées et spiritueuses, et l'autre des qualités humides et sèches des corps; et toutes deux possédant une portion égale du principe Aérien (*t*); que c'est par elles que tout naît et se nourrit. C'est pour cela que le Soleil et la Lune sont les modérateurs suprêmes des mouvemens et de l'activité du corps de la Nature universelle, dont les parties élémentaires sont le principe spiritueux, le principe igné, le sec et l'humide, et enfin le principe aérien. Comme le corps humain est composé de la tête, des mains, des pieds, et de l'assemblage des autres parties, ou membres; de même le corps de l'Univers est composé des parties élémentaires, dont nous venons de parler, et dont chacune a pris le nom d'une Divinité (2). Le *Spiritus*, ou l'Ame universelle, a pris le nom de Jupiter; le Feu, celui de Vulcain; la Terre, celui de Cérès; l'Eau, celui de l'Océan et de Thétis; et l'Air, celui de Minerve. Ils ajoutoient, que ces cinq Divinités parcouroient tout l'Univers, et se montroient aux hommes, sous la forme des animaux sacrés; tantôt aussi sous la figure humaine, tantôt sous d'autres formes; et que l'on ne devoit pas regarder ceci comme une fiction, mais bien comme l'effet réel de leur nature, qui est d'entrer dans la génération de tous les Etres (*v*). Effectivement les élémens étant censés les principes premiers de l'organisation de tous les corps, ou pour mieux dire, tous les corps, soit ceux des animaux, soit ceux des hommes n'étant qu'un composé des élémens différemment combinés, diversement modifiés, on peut dire allégoriquement, qu'ils se répandent dans tout l'Univers, et qu'ils s'y reproduisent sous mille formes variées, soit d'hommes, soit d'animaux. Tous sont animés par le *Spiritus*, ou par l'Ame universelle, qui forme le premier des cinq élémens, qui les agite, qui les modifie tous, qui se mêle à tout, et imprime la force, le mouvement et la vie à tous les Etres, qui participent plus ou moins à l'activité universelle du monde.

Mais quelle est la puissance suprême, à laquelle sont soumis les élémens mus par le principe de la génération, et en qui Osiris verse les germes de bien, qui se trouvent répandus dans la nature? C'est le Soleil, nous dit Jamblique (3), et après lui la Lune, qui partage avec lui la puissance, que le Ciel exerce sur le monde sublunaire. Mais Osiris est le *Soleil*, et Isis la *Lune*. Donc Osiris et Isis sont les deux grandes causes ou divinités, par qui s'opèrent les générations d'ici bas; celles qui mettent

(1) Diodor. Ibid. p. 15.
(2) Diod. Ibid. c. 8, p. 15, 16.

(3) Jamblich. c. 39.

l'activité, la vie et l'ordre, que reçoivent les élémens dans les différentes organisations qu'ils subissent; celles qui règlent la température heureuse, d'où résulte l'état habituel des régions sublunaires, durant chaque révolution de ces corps célestes, et sur-tout de l'année solaire. Cette opinion rentre absolument dans celle que Diodore prête aux savans de l'Egypte, qui regardoient Osiris et Isis, ou les deux grands astres à qui il donnoient ce nom, comme les deux puissans modérateurs de l'année et les créateurs des effets produits par l'action génératrice, qui se développe ici bas, durant chaque révolution du temps que partagent les saisons.

Osiris et Isis sont donc les principes d'activité féconde et de bien, que le Ciel communique à la terre. Aussi sont-ce là des caractères constans, auxquels nous pourrons toujours les reconnoître dans les histoires merveilleuses, que les prêtres composèrent sur eux, et qui eurent pour but de peindre leur activité bienfaisante et féconde dans la nature. C'est à leurs vertus, qu'ils durent l'empire de l'Univers, si on en croit les prêtres Egyptiens (1); et pendant tout leur règne, ils rendirent une foule de services à l'humanité. On leur doit la civilisation, la découverte de l'agriculture, les loix et les arts (2) de toute espèce, l'établissement du culte religieux, la construction des temples, l'invention des lettres, les premières connoissances de l'Astronomie, les arts Gymniques, la musique: leur règne fut celui de la bienfaisance universelle (3). Si Osiris voyage, c'est pour civiliser tous les pays où il passe et leur faire part de découvertes utiles à l'humanité. Ses bienfaits le font partout recevoir comme un Dieu et lui en méritent le titre et les honneurs. Il bâtit des villes en plusieurs endroits, et il enseigne aux hommes à cultiver la terre (4). L'invention du bled et du vin fut un de ses premiers présens. L'Europe, l'Asie et l'Afrique reçoivent ses bienfaits. Les contrées les plus reculées de l'Inde en ont conservé le souvenir et le revendiquent comme un de leurs premiers Dieux. Il revient en Egypte, où la reconnoissance universelle lui décerne les honneurs divins (5). C'est son influence sur les progrès de l'agriculture, qu'on célèbre, et il semble être spécialement le Dieu tutélaire des cultivateurs. C'est lui qui féconde les guérêts, et qui mûrit les raisins.

Une vie et un règne marqués par la bienfaisance et la justice ne devoient point lui faire trouver d'ennemi: cependant il en trouva un dans son frère Typhon, homme impie et violent, qui lui ravit le sceptre et la vie, au retour de ses voyages. Son corps est coupé en morceaux (6). Son épouse éplorée en rassemble les débris épars, à l'exception des parties de la génération, et des sources de la fécondité, qui restent ensevelies dans les eaux du fleuve, qui chaque année fertilise l'Egypte par son débordement. Isis donne la sépulture à ses autres membres, et lui élève un tombeau, sur lequel ses prêtres, tous les ans, vont pleurer.

Après avoir rendu les honneurs funèbres à son époux, Isis ne voulut plus recevoir les embrassemens d'aucun homme et acheva son règne doux et juste (7), ne cessant de combler ses peuples de bienfaits; aussi mérita-t-elle, comme son époux, les honneurs divins. On vanta ses découvertes en médecine (8), et les malades, qui durant leur sommeil étoient assez heureux pour avoir une apparition de cette Déesse, étoient sûrs de leur guérison. Elle rendoit la vue aux aveugles, guérissoit les paralytiques et ressuscitoit même des morts.

(1) Diodor. l. 1, c. 9, p. 17.
(2) Ibid. p. 18.
(3) Ibid. c. 10, p. 19.
(4) Diodor. c. 11, p. 22.
(5) Ibid. c. 12, p. 23.
(6) Ibid. p. 24.
(7) Ibid. c. 13, p. 25.
(8) Ibid. c. 15, p. 29.

morts. C'est d'elle qu'Horus ou Apollon, son fils, apprit l'art de la médecine et de la divination. Voilà à-peu-près le précis de l'histoire sacrée des deux grandes Divinités de l'Egypte, que tous les anciens nous disent être le Soleil et la Lune, adorés par les Egyptiens sous le nom d'*Osiris et d'Isis*, et dans lesquelles ils plaçoient les deux principales causes de la végétation annuelle, et la source des biens, que la terre, tous les ans, fait éclorre de son sein. Il n'est personne, qui ne remarque, dans ces deux histoires, que les prêtres s'étoient attachés à peindre principalement l'action bienfaisante des deux Astres qui, par leur énergie féconde, tirent du sein des élémens tous les animaux et tous les hommes, et en général tous les corps, qui naissent, croissent et meurent dans le cercle éternel des générations et des destructions d'ici-bas. Revenons sur les caractères distinctifs de ces Divinités : le précis de leur histoire allégorique nous en a déjà donné une idée.

Plutarque nous dit, que le jour où naquit Osiris, on entendit une voix, qui annonça cette naissance en criant, « qu'en ce jour étoit né le maître su- » prême de l'Univers (1), le grand » Osiris, roi bienfaisant (2) ». Ainsi les Anges annoncèrent aux Bergers la naissance de l'Osiris, ou du Dieu-Soleil des Chrétiens. A peine arrivé au trône, Osiris (2) trouva les Egyptiens, qui menoient une vie malheureuse et sauvage. Il s'occupa de les civiliser, et de les rendre heureux, en leur donnant des lois et une religion, et en leur communiquant la précieuse découverte des moissons et des fruits. Il parcourut ensuite le reste de l'Univers, pour y répandre les mêmes bienfaits, et civiliser les hommes en les subjuguant, non point par la force des armes, mais par celle de la persuasion, et par les charmes de la musique et de la poésie. C'est ce qui fait croire aux Grecs, que l'Osiris des Egyptiens est le même que leur Bacchus; car on en dit autant de ce dernier.

Pendant ses voyages, son Empire jouit d'une félicité parfaite, sous la surveillance d'*Isis* son épouse, princesse chaste et vertueuse. Ce ne fut qu'à son retour, que Typhon, son frère et son ennemi, attenta à sa vie, et lui ravit les organes de la virilité, dans le mois où le Soleil parcourt le signe du Scorpion. Osiris et Isis méritèrent, par leur vertu, d'être honorés comme de bons Génies, et d'être à ce titre mis au rang des Dieux (3); tandis que Typhon fut au contraire regardé comme un de ces Génies ténébreux et malfaisans, que tantôt, par crainte, on cherchoit à appaiser, et que tantôt, l'on accabloit de malédictions et d'outrages.

Plutarque, pour nous donner une idée précise et abrégée de la nature de ces principes opposés, *Osiris et Isis d'un côté, et Typhon de l'autre*, dit que l'on doit regarder Typhon (4) comme le principe de tout ce qu'il y a de désordonné, et de tout ce qui sort en plus ou en moins des justes proportions d'ordre et de mesure dans les différens élémens, et dans toutes les parties de la Nature; et Osiris (5) et Isis, comme les principes de tout ce qu'on remarque de bon, d'utile, de bien ordonné, et de sagement réglé, dans l'organisation universelle du monde, dont Osiris, comme architecte, a tracé le plan et le dessin, qu'Isis, sous ses ordres, imite et exécute. Car l'action supérieure du Soleil, suivant les dogmes de la philosophie ancienne, ne s'exerçoit que par un Astre intermédiaire; cet Astre étoit la Lune, plus immédiatement placée sur les élémens soumis à la génération, et qui séparoit par

(1) De Iside, p. 355.
(2) Ibid. p. 356.
(3) De Iside, p. 361—362.
(4) Ibid. p. 376.
(5) Ibid. p. 377.

son cercle la partie supérieure et active du monde, de la partie inférieure et passive, comme nous l'avons dit ailleurs. Les opérations d'Osiris et d'Isis ne trouvoient d'opposition, que dans la partie sublunaire du monde, où Typhon s'efforçoit perpétuellement de corrompre les germes de bien, qu'ils y versoient par leur activité bienfaisante. Nous avons développé ce dogme plus au long, dans notre Chapitre sur les deux principes Lumière et Ténèbres. C'est par une suite de ces idées, que le manteau d'Osiris étoit, comme celui d'Ormusd, d'une couleur lumineuse et éclatante, sans mélange d'aucune autre couleur, qui pût en altérer la pureté; sa teinte étoit une, simple et sans ombre (1). Il étoit, comme Ormusd, dans ces régions sublimes, les plus éloignées de la terre, et hors de la sphère de la matière des corps mortels qui, par son contact, auroit pu en souiller la pureté.

Isis, au contraire, placée sur les confins de la région de la Lumière et des Ténèbres, sur la ligne qui sépare les corps divins et éternels, des corps terrestres et mortels, portoit une robe nuancée de mille couleurs, qui retraçoit les alternatives de la Lumière et des Ténèbres, et l'état successif par lequel passent tous les élémens, dans la région sublunaire, où s'opèrent les générations et les destructions, dont la cause est dans la Lune et au-dessus d'elle. C'est la Lune qui, recevant d'en haut toutes les semences de *beauté et de bien* (2), que le ciel possède, les verse dans la matière élémentaire soumise à la génération. C'est par cette raison que, dans la théologie des Perses, la Lune est censée dépositaire des germes de fécondité, que lui transmet le signe du Taureau, dont les attributs paroient le front d'Osiris et de Bacchus. Aussi la théologie Egyptienne suppose-t-elle (3), qu'Osiris au Printemps s'unissoit à la Lune, et versoit en elle les semences de fécondité, que celle-ci répandoit dans l'air, qu'elle imprégnoit des principes générateurs, qui mettoient en activité la végétation universelle. Le Taureau céleste occupoit alors l'Equinoxe de Printemps. C'est donc sous cette forme, ou sous ce signe, qu'Osiris fécondoit la Lune, qui à son tour fécondoit la terre. Mais ce Taureau, suivant Lucien, étoit représenté par le bœuf Apis des Egyptiens. Donc Apis est la forme vivante et sensible, sous laquelle étoit peint le Soleil, ou Osiris, dans son union avec la Lune, ou avec Isis au Printemps, au moment où les deux Astres viennent porter les principes de fécondité dans tout notre hémisphère, et appeler tous les êtres à la génération. De-là l'origine de cette tradition, rapportée par Plutarque, savoir que le Bœuf sacré nourri à Memphis, sous le nom d'Apis, étoit l'image de l'ame d'Osiris, dont le corps avoit été, dit-on, inhumé dans cette ville (4), à laquelle on donnoit un nom tout-à-fait analogue au caractère d'Osiris, ou du bon principe, adoré sous ce nom; car on l'appeloit le *Port des Biens*, et le tombeau d'Osiris (y).

Tout ceci s'accorde avec l'opinion des Egyptiens, qui pensoient que l'ame de leurs Dieux étoit dans les astres et dans les constellations. En effet, si le Taureau céleste est la forme, sous laquelle se montre le Soleil, lorsqu'il donne la fécondité à la terre, par le moyen de la Lune, il s'ensuit que son ame, ou la partie active et intelligente de la force universelle, qui a son siége dans ce signe, étoit représentée par le Bœuf sacré, ou par Apis, image vivante de cette constellation, suivant Lucien, et conséquemment aussi l'image de l'ame du Soleil, ou d'Osiris (5). En

(1) De Iside, p. 382.
(2) Ibid. p. 383.
(3) Plut. de Iside, p. 368.
(4) De Iside, p. 359.
(5) De Iside, p. 362.

effet le Soleil, ou Osiris, empruntoit la forme du signe où il se trouvoit tous les ans au Printemps, dans sa conjonction avec la Lune, au mois *Phamenot*, selon la tradition rapportée par Plutarque (1).

C'est cette conjonction du Soleil avec la Lune de l'Equinoxe du Printemps, sous le Taureau, qui fit exiger, parmi les caractères distinctifs d'Apis, qu'il eut sur son épaule une marque, qui représentât le croissant de la Lune. C'est également cette action féconde des deux Astres, qu'on chercha à exprimer, quand on voulut qu'Apis eût des testicules d'une grosseur extraordinaire, et sur son corps une foule de marques différentes, qui caractérisassent la faculté génératrice. Par la même raison, dans les autres images d'Osiris, ou dans celles qui le représentoient sous les traits, et sous la figure d'un homme, ce Dieu étoit toujours représenté en érection, et dans l'attitude, qui annonce le développement de cette faculté féconde de notre virilité. Tel, dans le monument de Mithra, on voit un Génie à bonnet Phrygien, dans une semblable attitude, et placé à côté du fameux Taureau Mithriaque, qui étoit en Perse, ce qu'étoit Apis en Egypte.

On rencontre par-tout, dit Plutarque, des statues d'Osiris, où ce Dieu est représenté sous la figure d'un homme, en forte érection, pour désigner sa force féconde et nourricière (2). N'est-ce pas là le caractère que Diodore, d'après les Egyptiens, donne aux deux Astres, qui exercent leur empire sur les élémens soumis à la génération, et qui forment la température des saisons et de l'année, c'est-à-dire au Soleil et à la Lune, les deux premières causes ou Divinités de la théologie Egyptienne? Aussi Plutarque (3) convient-il, que plusieurs savans prétendoient qu'Osiris étoit le Soleil, et qu'Isis étoit la Lune.

Plutarque ajoute (4), que le voile de couleur de feu, qui couvroit les statues d'Osiris, désignoit le corps visible du Soleil, dépositaire de la force du bon principe. Il s'indigne contre ceux qui plaçoient Typhon dans la sphère du Soleil, attendu que Typhon n'a rien en lui de lumineux, ni de salutaire, rien qui tende à l'ordre et à la génération; au contraire, tout chez lui tend au désordre et à la destruction des êtres. La sécheresse, les vents malfaisans, la mer, les ténèbres, tout ce qui, dans la Nature, a une qualité nuisible et destructive, est censé une opération de Typhon (5). L'Ane récalcitrant, le Crocodile, l'Hippopotame, lui étoient consacrés. Tous les animaux malfaisans, les plantes vénimeuses, tous les événemens malheureux lui étoient attribués, comme à la cause universelle de tous les maux (6). Ce sont ces deux forces opposées et contraires, qui se mêlent dans la Nature, ou dans le monde sublunaire, dans lequel se choquent les deux principes, avec avantage néanmoins de la part du bon principe qui, en dernière analyse, prévaut toujours. C'est de lui que nous vient l'intelligence (7), ou la partie sage de l'ame, qui nous conduit au bien : c'est lui qui verse dans la terre, dans l'eau, dans l'air, dans tous les élémens, dans le ciel et dans les astres, tout ce qu'il y a d'ordonné de bon, de régulier, et de salutaire.

Le bien de la Nature est une émanation d'Osiris et son image. C'est de lui que vient l'ordre, l'harmonie et l'heureuse température des saisons, et des périodes célestes. Typhon, au contraire, donne à notre ame les passions et les mouvemens désordonnés, qui

(1) De Iside, p. 368.
(2) De Iside, p. 371.
(3) De Iside, p. 372.
(4) Ibid. p. 371.
(5) De Iside, p. 369.
(6) Ibid. p. 371.
(7) Ibid. p. 375.

agitent sa partie brute et matérielle; aux corps les maladies, et les secousses violentes, qui altèrent sa santé, et le dérangent. Les intempéries de l'air, les dérangemens des saisons, l'obscurité des éclipses sont aussi son ouvrage. Son caractère est la *violence*, et la résistance (z) au bien de la Nature, et à l'ordre, auquel le bon principe la rappelle sans cesse, comme à sa fin.

Voilà deux caractères d'opposition bien prononcés entre les deux principes de la théologie Egyptienne, Osiris et Typhon; qui, comme a très-bien observé Plutarque (1), répondent à l'Ormusd et à l'Ahriman des Perses, et aux principes de bien et de mal, de Lumière et de Ténèbres, qui sont aux prises dans l'administration de l'Univers (*aa*), suivant toutes les théologies, sans en excepter celle des Juifs, ni celle des Chrétiens.

La bonté fut donc le caractère d'Osiris; et parmi les actes de sa bienfaisante puissance, on distingua celui de la végétation universelle, par laquelle tout naît et croît ici-bas. C'est cette activité féconde, qu'exprimoient ses statues symboliques, soit qu'on le peignît sous l'emblême d'un homme qui va exercer sa faculté génératrice, soit qu'on le représentât sous l'emblême du signe céleste, sous lequel se développe cette force, et avec tous les caractères de la génération. C'est là l'origine des fameuses Pamylies, ou des fêtes Ityphalliques, célébrées en honneur d'Osiris, fêtes que les Grecs ont adoptées (2) dans le culte de leur Dieu à tête et à pieds de Taureau, connu sous le nom de Bacchus, le même que l'Osiris des Egyptiens, suivant la remarque des Grecs (3) cités par Hérodote, Plutarque, et par d'autres Auteurs. On portoit dans ces fêtes l'image du membre Viril, comme dans les Phallephores de la Grèce. On le regardoit comme le principe fécond, par lequel le Dieu, source de tous les êtres, les multiplie dans l'acte de sa fécondité éternelle.

Comme l'eau, dans la théologie des Egyptiens, étoit réputée l'élément primitif que la Divinité avoit fécondé, on disoit, que les parties sexuelles d'Osiris, et les semences de sa fécondité, étoient tombées dans les eaux du Nil, appelé originairement chez eux *Océan*. Cette fiction passa dans la théologie des Grecs, qui supposèrent également, que lorsque Chrone ou Saturne eut mutilé *Uranus*, les parties sexuelles du Dieu, sa semence et son sang mêlés ensemble, tombèrent dans les eaux de l'Océan, et donnèrent naissance à Vénus, Déesse de la génération. Cette dernière fiction est évidemment une copie de la première, et a pour base la même opinion physique sur l'eau, le premier des quatre élémens, suivant certains Théologiens. C'est par là que Plutarque explique (4) une pratique usitée dans le culte d'Osiris. Dans les cérémonies, qui se faisoient en honneur de ce Dieu, on portoit en pompe un vase destiné à contenir l'eau. Ce symbole rappeloit le dogme des prêtres Egyptiens, qui regardoient, non-seulement l'eau du Nil, mais toute portion du principe humide en général, comme une émanation d'Osiris (5). En effet, Osiris étoit, comme Bacchus, le maître ou le dispensateur souverain du principe humide de la Nature, dit Plutarque (6). Or l'on sait, que c'étoit le principe humide qui, dans la théologie Egyptienne, étoit l'élément générateur de toutes choses. Ces idées Cosmogoniques furent adoptées par Homère et par Thalès, comme l'observe très-bien Plutarque.

Les Egyptiens consacroient aussi à Osiris le bois de figuier. C'étoit un

(1) Plut. de Isid. p. 369—370.
(2) De Iside, p. 355.
(3) Herod. l. 2, c. 48. Plut. de Isid. p. 365.
(4) De Isid. p. 365.
(5) Ibid. p. 366.
(6) De Isid. p. 364.

symbole destiné à exprimer l'irrigation ou l'arrosement, et le mouvement générateur donné à tous les êtres. Ils croyoient remarquer dans le figuier quelque ressemblance avec le membre actif de la génération de l'homme. Le bois de figuier, chez les Grecs, servoit à former les Phallus de Bacchus. La statue de Priape, dans Horace, étoit faite d'un tronc de figuier (1). Le Phallus des Pamylies Egyptiennes, étoit triple, pour désigner, suivant Plutarque (2), les trois élémens, terre, air et feu, qui étoient sortis de l'élément primitif ou de l'eau, laquelle, dans le commencement, avoit été l'origine de toutes choses. Cette idée Cosmogonique a été adoptée par l'auteur de la Genèse. Osiris étant regardé comme l'auteur de l'ordre et de tout le bien de l'Univers, dont l'eau étoit la matière primitive, on attribua à Osiris tout ce qui entroit dans l'organisation des êtres, comme matière première soumise à son action créatrice. C'est de lui que venoit l'humide fécond, qui renfermoit la semence et les germes de toutes les générations, suivant Plutarque (3). Il étoit le grand Demiourgos, qui agissoit sur le principe humide, qui compose la sève des plantes et la semence des animaux. Car c'est par cet agent, que s'opère le grand ouvrage des générations, dans l'immense laboratoire de la Nature.

Osiris, ainsi que le Dieu de Moïse, en s'unissant au principe spiritueux, ou à l'ame du monde, fécondoit le cahos, et organisoit l'Univers, en y répandant tous les germes de bien, et les principes d'ordre, que nous y trouvons. De-là le nom et les attributs d'Osiris, qui tous concourent à nous le représenter comme une cause féconde et bienfaisante, laquelle agit dans la Nature par le Soleil, sous le nom d'Osiris. Or, comme la végétation des arbres et des plantes dépend du Soleil qui, par sa chaleur active, fait monter et (*bb*) circuler la sève, laquelle forme les fruits, Osiris ou le Soleil fut regardé comme le Dieu tutélaire de l'Agriculture, et le premier planteur de la vigne, celui à qui on devoit l'usage des boissons fortes, que l'homme substitua à l'eau. On l'invoqua sous ce titre. Ainsi Virgile (4) invoque à la tête de son Poème sur l'Agriculture les deux premiers flambeaux de la Nature, qui engendrent l'année, et avec elle toutes les productions qu'elle voit éclorre. C'est le Soleil, qui est l'auteur de tous les biens, dont nous jouissons. Si l'harmonie du monde se maintient dans toutes ses parties, c'est, dit Jamblique (5), parce que la force bienfaisante d'Osiris se conserve pure et incorruptible. Car Osiris, suivant Plutarque (6), est le Dieu bienfaisant. Entre autres idées, que présente son nom, il exprime principalement celle d'une force active, ou productrice et bienfaisante. Il avoit un autre nom, savoir celui d'*Omphis*, qu'Hécatée traduisoit par le mot *Bienfaisant.*

Nous avons vu jusqu'ici, que tous les caractères que lui donnent les traditions sacrées, et les explications de Plutarque, et que les divers attributs de ce Dieu concourent à établir cette double idée sur Osiris, et à peindre sous ce nom le Dieu-Soleil, considéré sous les rapports de Dieu créateur, de Demiourgos universel, de chef des productions, et des reproductions éternelles, qui ont lieu ici-bas, enfin de Dieu souverainement bon et bienfaisant. Tel en effet le Soleil a dû paroître à tous les hommes.

Si on veut encore d'autres autorités, qui confirment notre assertion, savoir que le fameux Osiris des Egyptiens n'étoit que le Soleil, et qu'Isis, son

(1) Horace, l. 1. Satyre 8.
(2) De Iside, p. 365.
(3) Ibid. p. 364.
(4) Virg. Georg. l. 1, v. 5.
(5) Jamblich. Sect. 6, c. 7.
(6) De Iside, p. 368.

épouse, n'étoit que la Lune, nous en rapporterons quelques-unes, afin qu'il ne reste aucune espèce de doute sur cette vérité. Elle doit nous servir de base, pour expliquer leurs aventures par les mouvemens et par les apparences célestes, considérées dans leurs rapports avec la végétation, et avec les périodes de bien et de mal, qui partagent la durée de la révolution que mesurent le Soleil et la Lune. En effet, s'il est une fois bien reconnu qu'Osiris et Isis ne soient que les deux premiers agens de la Nature, il s'ensuit nécessairement, que toute leur histoire se réduit à des allégories physiques et Cosmiques, et qu'il faut l'expliquer par le jeu apparent des causes naturelles. Or cette vérité est encore attestée par d'autres Auteurs, que ceux que nous avons déjà cités.

Diogène Laerce (1) nous dit, que les Egyptiens adoroient, comme Dieux, le Soleil et la Lune, sous les noms d'Osiris et d'Isis, et qu'ils étoient persuadés, que rien ne naissoit sur la terre, que par l'action combinée des différens feux, qui brillent dans les Astres; qu'ils les représentoient par des figures d'animaux. Ceci s'accorde parfaitement avec ce que dit Plutarque (2), que le Bœuf sacré, connu sous le nom d'Apis, étoit l'image d'Osiris, et avec ce que dit Lucien (3), qu'il étoit la représentation vivante du Taureau céleste, à l'influence Astrologique duquel il étoit soumis. Ces Astres agissoient sur la matière universelle, dont étoient formés les quatre élémens, qui entroient dans l'organisation des différentes espèces d'animaux, suivant l'opinion des mêmes Egyptiens, au rapport de Diogène Laerce. Suidas (4) atteste également, que les Divinités adorées en Egypte, sous les noms d'Osiris et d'Isis, sont le Soleil et la Lune. Macrobe (5) prétend aussi, qu'Osiris est le Dieu-Soleil, honoré sous ce nom en Egypte; et il y ajoute une description du symbole, sous lequel on désignoit la puissance de cette Divinité. On mettoit un espèce d'œil au-dessus d'un sceptre. Cet emblême, dit Macrobe, représentoit Osiris ou le Soleil, qui, du haut des cieux, exerce sa puissance royale, et porte ses regards sur toute la Nature. Aussi l'antiquité a-t-elle appelé le Soleil, l'*OEil de Jupiter* (6). Sextus Empiricus dit pareillement des Chaldéens, qu'ils comparoient le Soleil à un Roi et à l'œil-droit (7). Martianus Capella, nomme aussi le Soleil, l'*OEil du Monde*, et parmi les différens noms de Dieux qu'il lui donne, il l'appelle le *Puissant Osiris*, qu'on adore à Memphis (8); conséquemment l'époux d'Isis, dont le Bœuf de Memphis étoit l'image. Il lui donne encore le nom de Sérapis, adoré en commun avec Isis sur les bords du Nil, et dont le culte se rapportoit, dit Macrobe (9), au Soleil révéré sous un autre nom, et sous un autre forme. Parmi la foule des noms, que l'oracle de Claros, cité par Eusèbe, donne au Soleil, on retrouve aussi celui d'Osiris, roi des Astres et du Feu éternel (10), qui engendre l'année et les saisons, et qui dispense les pluies et les vents, et ramène l'aurore et la nuit. Dans les chants, que les Egyptiens adressoient à Osiris, ils invoquoient, dit Plutarque (11), le Dieu, qui siége dans le Soleil, et qui s'enveloppe de ses rayons; c'est-à-dire la force invisible et éternelle, qui modifie le monde sublunaire par le moyen du Soleil. Ainsi David dit de Dieu, qu'il a placé dans le Soleil ses pavillons brillans.

(1) Diog. Laert. Prœm. p. 7.
(2) De Iside, p. 362.
(3) Lucian de Astrol. p. 986.
(4) Suid. in voce δογμα.
(5) Macrob. Saturn. l. 1, c. 21.
(6) Plut. de Isid. p. 371.
(7) Sext. Emp. l. 5, p. 343.
(8) Martian. Capell. de Nupt. Philol. l. 2, c. 2.
(9) Macrob. Sat. l. 1, c. 20.
(10) Euseb. Præp. Ev. l. 3, c. 15.
(11) De Iside, p. 372.

Il paroît donc constant par le témoignage de toute l'antiquité, qu'Osiris et Isis, si fameux dans la théologie Egyptienne, se réduisent au Soleil et à la Lune, ou aux deux causes visibles des générations sublunaires qui, d'après les principes de la théologie Egyptienne (1), étoient censées dépendre du mouvement, et de l'action des astres, et spécialement de celle du Soleil, à qui ces Peuples attribuoient l'organisation universelle du monde, du Soleil, leur grand Démiourgos, suivant Chérémon et suivant les plus savans prêtres de l'Egypte.

Il paroît également constant, qu'Osiris étoit le Soleil, considéré sous les rapports d'être fécond et bienfaisant, qui avec Isis ou avec la Lune faisoit naître, et croître tout ici-bas, et qui se montroit le premier Agent des générations sublunaires, et l'auteur de tout le bien de la Nature. Aux preuves par lesquelles nous avons déjà établi cette seconde proposition, nous ajouterons ce que dit Plutarque (2), qu'Osiris est le Dieu connu sous les noms de Bacchus et de Sérapis. Or Sérapis est le nom du Dieu qui met l'ordre et l'ornement, que nous admirons dans le monde, suivant Plutarque. Quant à Bacchus, il étoit avec Cérès (3), cette Cérès qu'Hérodote assure être l'Isis Egyptienne, censé présider à la distribution de tous les biens, dont nous jouissons ici-bas. De ces deux Divinités émanoit tout ce qu'il y a de beau et de bon dans la Nature. L'une fournissoit le germe et le principe de bien, et l'autre le recevoit et le conservoit comme en dépôt. Telle étoit effectivement la fonction d'Osiris et d'Isis, ou du Soleil et de la Lune, dans la théologie Egytienne. Il en étoit de même dans celle des Perses. On lit dans plusieurs endroits de leurs Livres sacrés, que la Lune est dépositaire de la semence et des germes de fécondité, que lui communique le Taureau, c'est-à-dire d'Osiris ou du Soleil, qui prenoit au printemps cette forme pour la féconder (4), au moment où l'on *célébroit son entrée dans la Lune* ou son coït avec elle (5). Aussi le Taureau prenoit-il le nom d'Osiris et d'Apis, de cet Apis qui, suivant Plutarque, est l'image (6) d'Osiris, et, suivant Lucien, celle du Taureau céleste (7). Plutarque confirme ce rapport des deux Théologies, lorsqu'il nous dit, que Bacchus amena de l'Inde deux Taureaux, dont l'un s'appella *Apis* (8), et l'autre *Osiris*; et ailleurs, qu'Apis étoit spécialement consacré à Osiris (9); et qu'Apis et Osiris avoient le même objet (10). Ainsi la Lune est fécondée en Perse par le Taureau; et en Egypte par Osiris, nom du Taureau sacré, que Bacchus ou Osiris, époux d'Isis, étoit censé avoir amené avec lui de l'Orient. Dans l'une et l'autre Théologie, c'est donc la Lune qui agit sur la Terre; mais elle est toujours subordonnée à l'empire du Soleil, qui s'unit à elle et la féconde, en prenant la forme du Taureau, c'est-à-dire du signe équinoxial de Printemps, dans lequel on plaça le lieu de l'exaltation de cette Planète, ou le lieu de sa plus grande énergie sur la Terre. La force d'Osiris, comme dit Plutarque (11), s'exerçoit par la Lune; ce qui lui fit donner le nom de Mère du monde, et lui fit attribuer le double sexe. En effet elle faisoit la fonction de cause passive et de cause active tout à la fois: de cause passive relativement au Soleil, qui la fécondoit, et de cause active, relativement à la terre, a qui elle transmettoit les germes de fécondité, qu'elle avoit reçus de l'Astre bienfaisant, qui

(1) Eusebe Præp. Ev. l. 3, c. 4.
(2) De Iside, p. 362.
(3) Ibid. p. 377.
(4) Zend-Avest. t. 2, p. 16, 17, 18, 363—371.
(5) De Iside, p. 368.
(6) Ibid. p. 368.
(7) Lucian de Astr. p. 986.
(8) De Iside, p. 362.
(9) Ibid. p. 370.
(10) P. 362.
(11) Ibid. 368.

organise la matière sublunaire. Dans la théologie des Japonois, c'est aussi la Lune, qui s'unit au Taureau pour faire éclorre l'ordre du monde, qui sort de l'œuf symbolique, que le Taureau sacré des Japonois brise avec ses cornes. Il est bon de rapprocher ainsi toutes ces Théologies. On y voit que la Lune est par-tout le grand Agent des générations, et que concurremment avec le Taureau, ou avec le Soleil du Taureau, elle est censée verser dans la matière les germes de bien, d'ordre et de fécondité, que la Terre, chaque année, reçoit du Ciel.

C'est par ces deux Agens, que le bon principe corrige les germes de mal, que le principe ténébreux attache à la matière. L'activité bienfaisante d'Osiris en triomphe, et les enchaîne pour quelque temps par l'organisation, que reçoit la matière, sur laquelle agit la force puissante qui met l'ordre, et les formes régulières, qui embélissent le monde (1). Or ce bon principe, ce principe fécond, c'est le Soleil ou Osiris, dont le Taureau Apis est l'image vivante, et qui prend lui-même le nom d'Osiris. Car Osiris et Apis, suivant le plus grand nombre des Prêtres d'Egypte, sont deux noms, qui concourent à exprimer la même idée (2), savoir celle de la force créatrice bienfaisante, qui est le principe de la végétation, et de toutes les générations sublunaires. Ces énormes testicules, qu'on vouloit qu'eût le bœuf Apis, tendoient à exprimer cette idée de fécondité, comme nous l'avons déjà observé. Les Taureaux sacrés des Egyptiens, suivant Diodore (3), tant celui qu'on appeloit *Apis*, que celui qu'on nommoit *Mnevis*, étoient consacrés à Osiris, et recevoient à ce titre les hommages que l'on rend à la Divinité, et cela par une Loi commune à tous les Egyptiens. Le Taureau *Mnevis* étoit celui que les Egyptiens honoroient à Héliopolis (4), ou dans la ville du Soleil. Il étoit le Taureau sacré d'Osiris, dit Plutarque; ce qui exprime bien les rapports qu'on avoit cru devoir établir entre Osiris et l'animal céleste, auquel le Soleil ou Osiris s'unissoit tous les ans à l'équinoxe de Printemps: nous ne pouvons trop revenir sur cette idée.

Cette observation sur le Soleil du Taureau, et sur l'influence, qu'il exerçoit sur le principe humide de la Nature, étoit d'autant plus importante pour les Egyptiens, que c'étoit à l'équinoxe de Printemps, que l'on commençoit à remarquer un espèce de mouvement dans l'eau du fleuve, qui peu-à-peu se soulevoit, et croissoit au point d'épancher ses eaux sur les terres de l'Egypte qu'il fertilisoit. C'étoit aux approches de la Néomenie équinoxiale, que ce premier ferment commençoit à se développer, si nous en croyons Eusèbe (5), dans l'explication qu'il nous donne d'une figure symbolique destinée à représenter la Néoménie de l'équinoxe de Printemps, et les effets qu'elle produisoit sur le Nil. Il résulte de ce qu'il nous dit, que si la terre d'Egypte recevoit sa fécondité des eaux du Nil, le Nil lui-même la recevoit de l'action combinée, qu'exerçoient sur lui le Soleil et la Lune, dans leur union équinoxiale, au moment où se faisoit la conjonction d'Osiris avec la Lune, pour me servir des termes de Plutarque (6).

Ce sont ces rapports de fonctions semblables, entre le Nil et la Terre, entre Osiris et la Lune, qui ont fait souvent confondre par les anciens Osiris avec le Nil, et Isis avec la Terre (7). Effectivement le Nil étoit à la Terre, ce qu'Osiris étoit à la Lune, c'est-à-dire dans les rapports de principe

(1) De Iside, ibid. p. 368.
(2) De Iside, p. 362.
(3) Diod. l. 1, p. 13.
(4) De Iside, p. 364.
(5) Præp. Ev. l. 3, c. 12.
(6) Plut. de Iside, p. 368.
(7) De Iside, p. 363—366.

fécondant

fécondant et de principe fécondé. Mais en remontant à l'origine du bien et de la fécondité, que répand le Nil, on voit que la source en est primitivement dans le Ciel, et dans le Soleil du Taureau, dont le bon principe emprunte sa forme, pour mettre l'ordre et l'activité dans la matière terrestre. Il a pour agens intermédiaires la Lune et le Nil, qui, avec l'air fécondé par la Lune, servent de canal de communication et de véhicule aux émanations du Ciel jusqu'à la Terre, laquelle les couve, les conserve, et les fait entrer dans sa substance. Aussi disoit-on, que le Nil étoit un écoulement d'Osiris (1), comme on disoit d'Osiris lui-même, qu'il étoit le principe de tout l'humide fécondant, qui se trouve dans la Nature, et sur-tout de celui, qui entretient la verdure, et qui fait la beauté du Printemps (2). Enfin on le regardoit, dit Plutarque, ainsi que Bacchus (3), comme le maître souverain de l'humidité de la Nature, ou de la Nature humide; parce que c'est lui qui distribuoit la sève dans les arbres et qui entretenoit la végétation. Au contraire Typhon, son ennemi, étoit le principe aride, qui arrêtoit la sève, et desséchoit les productions de la Nature. C'est celui qui se manifeste en Automne (4), suivant Plutarque, au lieu que la force féconde et spermatique d'Osiris avoit pour premier Agent l'humidité, qui lui sert d'intermédiaire pour s'unir à la matière, qu'il organise par la génération (5). C'est ce qu'indique la fiction, qui suppose que les parties sexuelles d'Osiris furent jetées dans les eaux du Nil; ce qui donna lieu à l'institution des fêtes Ityphalliques. C'est, continue Plutarque, l'humide qui, amollissant la dureté excessive de la Nature aride, produit les exhalaisons, dont s'alimente le principe actif ou le *spiritus* fécond, connu sous le nom de Jupiter ou d'Ame universelle, lequel n'a point de plus grand ennemi, que la Nature aride, et que le feu desséchant (6). C'est ainsi que, dans la théologie des Perses, on voit Arhiman, dans la guerre qu'il fait à Ormusd, répandre sur les arbres et sur les plantes une eau brûlante qui les dessèche. Typhon est de même, dans la théologie Egyptienne, le principe d'aridité et de stérilité, qui dessèche l'humidité féconde, que verse Osiris, ou le bon principe, lequel produit l'intumescence des eaux, qui fertilisent le sol d'Egypte. Voilà pourquoi Plutarque (7) dit, que par la tyrannie de Typhon, et par les embûches qu'il dresse à Osiris, on doit entendre cette force dessicative, qui consume l'humidité qui alimente et accroît l'intumescence du Nil. Aussi, dit-il, célébroit-on la mort d'Osiris en Automne, au moment où le Nil se retire des campagnes, lorsqu'il laisse la terre à sec, et qu'il rentre dans son lit.

Nous croyons devoir insister sur cette partie de la théologie Egyptienne, parce qu'elle exprime le caractère des deux principes Lumière et Ténèbres, bien et mal, considérés dans leurs rapports avec la terre, et avec les alternatives de génération et de destruction, qui partagent la durée de la révolution annuelle du Soleil. Dans les autres pays, à la place du Nil, on substitua ces pluies fécondes, dans lesquelles descend l'Ether ou le Dieu tout-puissant, dont parle Virgile, lorsqu'il s'unit à la Terre et qu'il vient la féconder. On les opposa aux vents arides d'Automne, qui dessèchent les plantes, et aux pluies abondantes, mais infécondes, qui ne produisent que la putréfaction des fleurs, des plantes et des feuilles (8). En effet,

(1) Plut. de Isid. p. 365, 366. Plut. Sympos. l. 7, c. 8, p. 329.
(2) De Iside, p. 364.
(3) Ibid. p. 365.
(4) De Iside, p. 364.
(5) De Iside, p. 365.
(6) Zend-Avest. Boundesh. p. 356.
(7) De Iside, p. 366.
(8) Plut. de Iside, p. 369.

on doit regarder comme agens de Typhon, dit Plutarque (1), non-seulement la sécheresse, les vents dangereux, la mer, les ténèbres, mais en général tout ce que la Nature renferme de nuisible, et de propre à engendrer la corruption, et à produire la destruction. C'est à la suite de cette réflexion, que Plutarque développe la théorie des deux principes opposés dans la Nature, qui se retrouve dans toutes les Théologies, et que nous avons exposée dans notre deuxième Livre (2).

Il voit, dans Typhon ou dans l'ennemi d'Osiris, le principe de corruption de la matière (*cc*), que rectifie et corrige Osiris, non pas en le détruisant, mais en y versant les biens qu'elle n'a pas d'elle-même (3). C'est de ce principe vicieux du monde de ténèbres, ou du monde inférieur, auquel est attaché Ahriman ou Typhon, que naissent les tremblemens et les secousses violentes qu'éprouve la Terre, les agitations tumultueuses de l'air, les ardeurs brûlantes, les foudres et tous les météores ignés; la corruption pestilentielle, qui infecte l'air et les eaux. Ce principe désastreux fait des excursions jusqu'à la sphère de la Lune, et obscurcit l'éclat brillant des Cieux et des Astres, par d'épaisses ténèbres. Tel en effet la théologie des Perses nous peint Arhiman (4), et celle des Egyptiens Typhon, dans le Poème de Nonnus (5). Tel aussi le livre de l'Apocalypse nous peint cet Ange malfaisant, qui ouvre le puits de l'abyme, d'où sort la fumée qui obscurcit le Soleil (6). Cette révolte du mauvais principe, contre le principe de bien et de lumière, soit Ormusd, soit Osiris, soit le Dieu créateur, père des Anges de lumière, a été représentée dans toutes les Cosmogonies sous toutes les formes. Osiris au contraire, suivant Plutarque, remplit la matière du monde, (7) par le moyen d'Isis, des principes de bien, de pureté et d'ordre, par lesquels se soutient l'harmonie de la Nature (*dd*). Comme c'est à l'équinoxe de Printemps, que le Dieu créateur ou le principe actif du monde, le Dieu-Soleil, organise les plantes, développe les germes, que recèle la Terre dans son sein, et qu'il produit le bel ordre de choses, que nous admirons dans nos climats septentrionaux, depuis le Printemps jusqu'à l'Automne; ce sera à cette époque, que nous ferons commencer l'exercice de la puissance féconde et bienfaisante du Soleil. Ce sera par la même raison à l'équinoxe d'Automne, que nous la ferons cesser, lorsque le principe Ténèbres reprend son empire dans l'Univers. En cela, nous sommes d'accord avec les traditions Egyptiennes, qui rapportoient aux saisons, et aux époques variées de la végétation annuelle, les aventures d'Osiris, telles que sa mort et sa résurrection. On plaçoit la mort à l'équinoxe d'Automne, au lever du soir du Taureau ou des Pleïades, et sa résurrection au Printemps, lorsque la végétation reprend une activité nouvelle (8). Ceci est vrai dans nos climats; mais ne s'accorde pas exactement avec la végétation de l'Egypte. Ce n'est donc pas en Egypte, qu'on doit en chercher l'origine. Car ce n'est point au sol d'Egypte que cette idée Cosmogonique étoit relative, mais à tout notre hémisphère boréal (*ee*). Aussi Plutarque convient-il, que les mêmes cérémonies, qui avoient pour objet Osiris ou le Soleil en Egypte, se célébroient en Grèce à la même époque (9). Dans toute l'Asie et à l'Occident de l'Europe, l'on avoit conservé des traditions, qui réveilloient les mêmes

(1) Ibid. p. 371.
(2) Ci-dessus, l. 2, c. 5.
(3) De Iside, p. 373.
(4) Zend-Avest. Boundesh. p. 355.
(5) Nonnus Dionys. l. 2.
(6) Apocalyps. c. 9, v. 2.
(7) De Iside, p. 374.
(8) Ibid. p. 377.
(9) Ibid. p. 378.

idées Cosmogoniques, sur la marche du Soleil dans l'hémisphère supérieur et inférieur, et conséquemment sur celle de la végétation, qui lui correspond. La suite de ce traité va prouver, que c'est effectivement d'après la marche du Soleil dans le Zodiaque, comparée avec le développement de la végétation, avec ses progrès et son terme, et avec les saisons, qui en mesurent la durée, que toute l'histoire d'Osiris et ses aventures merveilleuses doivent s'expliquer. C'est à tort que Plutarque, vers la fin de son traité, a voulu rappeler aux idées métaphysiques des Platoniciens, et au monde invisible une fiction, qui toute entière a pour base la physique et les phénomènes de l'ordre visible du monde. Osiris ou le Soleil est le premier bien, et la source féconde de toutes les beautés et de l'ordre d'ici-bas, vers laquelle court sans cesse Isis, ou la Lune, pour les communiquer à la Terre. Elle en verse au Printemps les germes dans l'air, dans les eaux, et dans la terre, par le moyen du feu céleste Démiourgique, qui organise tout, et qui vivifie les élémens, jusqu'au moment de la retraite du Soleil vers les régions australes. Alors la matière se trouve abandonnée aux outrages et aux chocs de l'esprit tumultueux et désordonné, qui la pénètre, et que le Ciel avoit subjugé jusques là, et enchaînée dans les organisations régulières des plantes, et dans l'ordre et l'heureuse harmonie des saisons, pendant la demi-révolution du Soleil, c'est-à-dire, depuis le Printemps jusqu'à l'Automne. Cette vérité va être démontrée par des preuves Astronomiques, tirées des constellations, qui figurent dans l'histoire merveilleuse d'Osiris et d'Isis ou du Soleil et de la Lune, dont la marche est mesurée par la succession des levers et des couchers des Astres. Résumons, et reprenons le fil de nos idées.

(1) De Iside, p. 362.
(2) Ibid.

D'abord nous avons établi, comme principe incontestable, que dans la Théologie Egyptienne, Osiris étoit le Soleil; 2°. qu'il étoit le Soleil, considéré sous les rapports d'Astre fécond et bienfaisant, de qui la terre reçoit les germes de bien et d'ordre, durant tout le temps destiné à l'action du bon principe, c'est-à-dire depuis l'Equinoxe de printemps jusqu'à celui d'automne, termes naturels de la durée du règne d'Ormusd, ou du Dieu source de bien et de lumière. Il résulte de là, que le signe du Taureau et celui du Scorpion, qui répondoient à ces deux Equinoxes, à cette époque éloignée, doivent jouer un grand rôle dans cette histoire, et après eux les autres Constellations voisines des Equinoxes, qui fixoient les limites de la durée de l'action féconde du Soleil. Or c'est précisément ce que nous observons, et ce qui est arrivé effectivement.

Osiris, comme Bacchus, étoit peint avec des cornes de bœuf, ou avec les attributs du Signe, qui autrefois occupoit l'Equinoxe de printemps. Osiris étoit le nom du Taureau de Bacchus (1). Apis étoit l'image vivante d'Osiris, et ces deux noms rentroient dans l'expression de la même idée (2). Mais Apis lui-même étoit l'image du Taureau céleste (3), et il portoit tous les attributs Astrologiques de ce signe. En effet on voyoit sur son épaule le croissant de la Lune, qui avoit son exaltation dans ce signe, et outre cela les marques caractéristiques de la planète Vénus, qui y a son domicile, de Vénus Déesse de la génération, dont le grand développement arrivoit sous ce signe. Tant de rapports déjà prouvés, et qui ne sont réunis ici sous un même point de vue, qu'afin de faire mieux voir la liaison, qu'il y avoit entre le Soleil fécond ou Osiris, et le Signe de l'Equinoxe du printemps, acheveront de convaincre le Lecteur, que c'est le Taureau équinoxial qui figure dans la fable d'Osiris.

(3) Lucian de Astrol. p. 986.

Le Scorpion, ou le signe de l'Equinoxe d'automne, ne joue pas un rôle moins important dans cette même histoire. En effet, c'est pendant le mois, où le Soleil parcouroit le Scorpion, que le Dieu Soleil, sous le nom d'Osiris, perdoit la vie et la fécondité, qu'il avoit communiquée à la nature sous la forme de Taureau. Typhon, que l'antiquité peignit avec des pieds et des mains hérissées de serpents, et qui dans le Planisphère Egyptien de Kirker est casé sous le Scorpion, Typhon, suivant Plutarque (1), attaqua Osiris, le mit dans un coffre obscur, et le jeta dans le Nil, et cela sous le dix-septième degré du Scorpion. C'est donc sous le Scorpion d'automne, qu'Osiris perdoit la vie et la fécondité; et c'étoit au printemps qu'il la recouvroit, puisqu'alors, suivant le même Plutarque, on célébroit le *coït* d'Osiris avec la Lune (2). Les deux Signes Astronomiques, Taureau et Scorpion, étoient donc les deux formes célestes, auxquelles s'unissoit le Soleil, lorsqu'il fécondoit la terre, et lorsqu'il cessoit d'agir sur elle, ou que sa virilité lui étoit ravie. C'est alors, dit Plutarque (3), que la lumière s'affoiblit, que la nuit reprend son empire et prolonge sa durée; que le Nil se retire, que la terre se dépouille de sa verdure et les arbres de leur feuillage.

Cette idée Cosmogonique est rendue de la manière la plus expressive dans le monument de Mithra, dont nous donnerons ailleurs une explication plus détaillée. On y voit ce Scorpion redoutable serrer les testicules du fameux Taureau équinoxial, sur lequel est monté Mithra, ou le Soleil du printemps, et le Dieu de la génération, pour me servir des termes de Porphyre (4). On y voit deux arbres, l'un couvert d'un feuillage naissant, au pied duquel est un petit Taureau et un flambeau allumé; et l'autre chargé de fruits, au pied duquel est un Scorpion, et un flambeau renversé et éteint. Il est évident, que c'est le printemps et l'automne qu'on y a peints. Le Taureau, dont les testicules sont rongés par le Scorpion, est évidemment l'Osiris Taureau mis à mort par Typhon, sous le signe du Scorpion. Ainsi la Cosmogonie des Perses et celle des Egyptiens se trouvent absolument ici d'accord, tant pour l'idée Cosmogonique, que pour les emblêmes célestes, qui servent à la rendre.

Nous en avons une nouvelle preuve dans le poème des Dionysiaques de Nonnus. Le Poète y chante les courses du Bacchus Egyptien. Dans ce Poème, dont nous donnerons bientôt l'analyse, on voit le principe du bien et de la lumière, qui a perdu sa force et ses foudres. Elles lui ont été ravies par Typhon, par celui-là même que nous venons de voir attaquer Osiris et le tuer sous le signe du Scorpion. Après un long combat, qui finit avec l'hiver, le Dieu lumière reprend son empire et sa foudre, sous le signe du Taureau, et rétablit l'harmonie du monde, que Typhon avoit dérangée (5). Le Taureau est donc encore ici le signe, sous lequel le bon principe, le Dieu de lumière vient réparer la nature, que Typhon pendant l'hiver avoit dégradée. Passons aux constellations, qui fixent les termes de cette course du Soleil dans les signes, sous lesquels s'opère le bien de la nature, ou dans les six signes supérieurs, dans lesquels voyage Osiris, lorsqu'il parcourt la terre et qu'il va y répandre ses bienfaits, parmi lesquels on compte le don précieux des raisins et des moissons, que le Soleil fait croître et mûrir.

Près des limites de l'Equinoxe de printemps, sont le Grand Chien et Orion, au midi de l'Ecliptique; au nord, le Cocher qui porte la Chèvre, femme

(1) De Iside, p. 356.
(2) Ibid. p. 368.
(3) De Iside, p. 366.
(4) Porphyr. de Antr. Nymph. p. 124.
(5) Nonnus Dionys. l. 3.

de Pan. Près de là, et au milieu de l'Ecliptique, sur la route même du Soleil, on trouve les deux Gémeaux, qui portent les noms de Triptolême et d'Apollon. Près des limites de l'Equinoxe d'automne, on remarque, au midi de l'Ecliptique, le Centaure et le Loup; au nord, l'Hercule céleste et la Lyre (1) d'Apollon, dont les cordes égaloient le nombre des Muses, qui l'ont placée aux cieux. Nous avons donc projeté ces Constellations sur un Planisphère, dans le voisinage des points équinoxiaux, ou aux termes de la carrière que parcourt Osiris, dans la partie supérieure de notre hémisphère.

On sait que le Grand Chien ou Sirius fut honoré sous le nom d'*Anubis* en Egypte, et qu'il étoit le Paranatellon du Taureau. On se rappelle ce beau vers de Virgile : « Lorsque le Taureau » brillant ouvre avec ses cornes dorées » les portes de l'année, et que le Chien » céleste se couchant avec lui abandonne » l'Olympe (2) ». Le Commentateur de Virgile, Servius, fixe cette époque du coucher Héliaque du Grand Chien, au temps où le Soleil parcourt le Taureau. Columelle marque ce coucher pour la veille des Calendes de Mai (3), qui de son temps répondoient vers le milieu du Taureau.

Le Calendrier des Pontifes Romains fixe au lendemain le lever de la Chèvre, qui fait partie du Cocher (4), et qu'on dit être la femme de Pan. Effectivement, dans le Planisphère Egyptien de Kirker, on voit sur le Taureau une figure de Pan, avec sa flûte à sept tuyaux. Nous le trouverons encore bientôt uni au Taureau, dans le Planisphère qui nous servira à expliquer les courses d'Isis. Columelle place ce lever au 3 des Calendes de Mai (5), toujours sous le Taureau, lorsque le Soleil répond vers le milieu de ce signe, qui autrefois étoit le premier, à partir de l'Equinoxe du printemps. Quant à Orion, qui est placé aux cieux sous ce même Taureau, son coucher Héliaque précède de quelques jours celui du Chien; mais alors il se couche Cosmiquement avec le Taureau. Aussi le Calendrier des Pontifes (6) marque-t-il un coucher d'Orion sous le Taureau. C'est également au 5 avant les Calendes de Mai, ou sous le Taureau, que le Calendrier de Germanicus-César fixe le coucher total d'Orion (7). Nous l'avons déjà placé dans notre Planisphère d'Hercule, sous ce même signe du Taureau, et il y joue un rôle sous le nom de Busiris, amant et ravisseur des Atlantides ou des Pléïades. Les Gémeaux, qui suivent immédiatement le Taureau, se couchent Héliaquement, lorsque le Soleil arrive vers le milieu du Taureau. On leur a donné, entre autres noms, ceux de Triptolême et d'Apollon (8).

Les autres Constellations sont celles qui avoisinent l'Equinoxe d'automne, et qui par leur lever du soir fixoient le départ du Soleil, dans la route supérieure des signes, le jour même où celles, dont nous venons de parler, le fixoient par leur coucher du soir ou par leur lever du matin. Ces constellations sont le Loup, l'Hercule, soit *Ingeniculus*, soit Esculape et la Lyre d'Apollon, consacrée par les Muses, et placée par elles aux cieux. Il n'est pas difficile de s'assurer, à l'aide d'un globe, qu'elles montent avec le Scorpion, ou avec le signe opposé au Taureau équinoxial. Nous pouvons y joindre de plus les autorités des anciens Auteurs. Hygin (9) et Eratosthène placent le Loup au nombre des Paranatellons du Scorpion, autrefois signe équinoxial d'automne. La Sphère Indienne de Scaliger l'y met

(1) Hygin. l. 2, c. 8.
(2) Virg. Georg. 1, v. 217. Servius, ibid.
(3) Columelle, l. 11, c. 2, p. 425.
(4) Ovid. Fast. l. 5.
(5) Ibid. Columell. l. 11, c. 2.
(6) Ovid. Fast. l. 5.
(7) Germ. Cæs. sub Finem.
(8) Hygin. l. 2.
(9) Hygin. l. 4, c. 13.

aussi. Eratosthène case pareillement *Ingeniculus* sous ce Signe. Géminus y met la Lyre, dont Columelle (1) fixe le premier lever au 9 des Calendes de Mai, sous le Taureau. Il donne plusieurs levers de cette même Constellation, dans le mois qui répond au Taureau.

Ces positions célestes une fois bien déterminées, examinons quels sont les principaux personnages, qu'amène Osiris ou le Soleil à sa suite, dans ce voyage de bienfaisance, qu'il entreprend de faire dans les plus belles contrées du monde, où il va répandre les découvertes les plus précieuses à l'humanité, et sur-tout celles qui ont rapport à l'agriculture.

Diodore nous dit, qu'Osiris (2) se fit accompagner de deux de ses fils, l'un Anubis, à tête de chien; et l'autre Macédon, à tête de Loup. Ce sont précisément les deux formes des animaux célestes, qui gardent les termes de sa course, ou les limites équinoxiales. Il ajoute, qu'il emmena Pan avec ses Satyres, ainsi que Triptolême, à qui il avoit enseigné l'agriculture, et Apollon, qui jouoit de sa Lyre. Il avoit laissé en Egypte Hercule, pour y commander ses armées; et il avoit placé Busiris ou Orion, fils de Neptune (*ff*), près des côtes maritimes, pour garder cette partie de son empire.

Il n'est pas, comme on le voit, une seule des Constellations ci-dessus nommées, qui, dans cette fiction sacrée, ne joue un rôle, et ne devienne un Prince, à qui Osiris ou le Soleil confie une fonction importante. Voici un précis de cette Histoire, qui déjà est très-abrégée dans Diodore de Sicile (3). Osiris épousa Isis sa sœur, et travailla de concert avec elle à améliorer le sort des hommes. D'abord ils les empêchèrent de s'entre-dévorer, par la découverte que fit Isis du froment et de l'orge, que jusques-là on avoit laissé croître dans les champs, sans imaginer qu'on en pût tirer parti pour la nourriture de notre espèce. Osiris apprit aux hommes à les cultiver. On adopta d'autant plus volontiers cette nouvelle nourriture, qu'elle étoit plus agréable, et qu'il paroissoit avantageux à l'homme de ne pas se nourrir de la chair de ses semblables. On attribue aussi à Isis l'invention des loix, qui civilisèrent les premières sociétés, et qui mirent l'homme à l'abri des violences et des outrages de sa cupidité jusqu'alors sans frein. Ce fut Osiris, dit-on (4), qui bâtit en Egypte la fameuse Thèbes aux cent portes, et qu'on appela dans la suite *Diospolis*. Il éleva un Temple en l'*honneur d'Ammon*, son père. On attribue la construction de ce même temple à Bacchus, qui le mit sous l'invocation de Jupiter Ammon, dont il étoit fils (5); ce qui est un nouveau trait de conformité entre l'histoire d'Osiris et celle de Bacchus. Osiris construisit aussi d'autres Temples en honneur des autres divinités, et donna à des Prêtres le soin de leur culte. Osiris et Isis favorisèrent singulièrement tous les Artistes et les Auteurs des inventions utiles. Ils firent usage du fer, pour fabriquer les armes destinées à tuer les bêtes féroces et les socs de charrue pour cultiver la terre. Ils employèrent l'or à orner les Temples des Dieux. Osiris aima principalement l'agriculture, et en favorisa les progrès, autant qu'il fut en lui. Il découvrit lui-même l'arbuste flexible, qui porte le raisin, trouva les moyens de le cultiver; et il fut le premier (6) qui planta la vigne et qui but du vin. Il apprit aux autres à la cultiver et à garder le vin. Il mit au nombre de ses premiers favoris Mercure, distingué par la sagacité de son génie, et par son heureuse aptitude à inventer toutes les choses, qui peuvent être utiles à l'homme.

(1) Columelle, l. 11, c. 2.
(2) Diod. l. 1, c. 10 et 11, p. 20—21.
(3) Diod. Sic. l. 1, c. 9, etc. p. §. 18.
(4) Ibid. c. 14.
(5) German. Cæs. c. 18. Hygin. l. 2.
(6) Ibid. c. 19.

C'est lui qui inventa les caractères alphabétiques ; qui donna des noms aux choses, et qui fut le père de la littérature. Il donna au culte ses formes pompeuses ; il observa le premier la nature et l'harmonie des sons et l'ordre des cieux. Il fut aussi l'inventeur des exercices Gymniques, de la Lutte et des Arts qui donnent la force et la grace au corps. Il inventa la Lyre. Il étoit le Secrétaire d'Osiris, et l'homme de confiance, de qui celui-ci prenoit des conseils.

Enfin, Osiris jaloux d'acquérir de la gloire, par sa bienfaisance, rassemble une armée nombreuse, dans l'intention de parcourir toute la terre habitée, et d'apprendre aux hommes à planter et à cultiver la vigne, et à semer l'orge et le froment. Il étoit persuadé, que s'il venoit à bout d'améliorer la condition des hommes et de les civiliser, la reconnoissance le placeroit au rang des immortels : ce que l'événement a justifié. Après avoir mis dans le plus grand ordre toutes les affaires de son royaume, dont il donna la régence à Isis, à qui il associa Mercure pour Conseiller, après avoir chargé Hercule de commander les forces qu'il y laissoit, et avoir placé Busiris sur les frontières, que baigne la mer, et Antée sur les confins de l'Ethiopie pour les protéger, Osiris quitte l'Egypte avec son armée, emmenant avec lui Apollon son frère, qui le premier trouva le laurier, comme lui-même avoit trouvé le lierre (*gg*). Il se fit aussi accompagner de deux de ses fils (1), pleins de bravoure ; l'un étoit Anubis, l'autre Macédon ; le premier portoit un casque, qui représentoit une tête de chien ; et le second un casque à forme de tête de loup. Il associa aussi à son expédition Pan, qui est singulièrement honoré en Egypte, où il a non-seulement des statues, mais même où l'on a bâti une ville, qui lui est consacrée ; c'est Chemmis, autrement Panople (*hh*). Il fut aussi accompagné de Maron et de Triptolême ; le premier instruit dans la culture de la vigne, et le second dans celle du bled, et dans l'art de labourer les champs, et de faire croître les moissons.

Osiris s'avance ainsi vers l'Ethiopie (2), où on lui présente une troupe de Satyres, qui l'égaye beaucoup : car il aimoit les ris, les danses et les jeux. Aussi avoit-il à sa suite une troupe de Musiciens, et entr'autres, neuf Sœurs, qu'on appeloit Muses, filles distinguées par leur goût et leurs talens pour la Musique, et très-instruites à tous égards. Leur chef étoit Apollon, qui prit le titre de Musagètes, ou de conducteur des Muses. Osiris s'étoit associé tous les gens d'arts et de talens agréables ; parce que son expédition n'avoit pas pour but la guerre et les combats, mais la bienfaisance, qui devoit le faire recevoir par-tout comme un Dieu. Il enseigna aux Ethiopiens l'agriculture, et bâtit chez eux des villes. Pendant qu'il étoit occupé de ces soins importans, le Nil vint à se déborder, aux approches du Solstice et au lever de Sirius ; et s'étant répandu dans les plaines de l'Egypte, il y produisit un déluge (*ii*), qui pensa détruire tous les hommes ; mais Hercule, ayant élevé des digues, sauva une partie des habitans, et fit rentrer le fleuve dans son lit. Osiris quittant l'Ethiopie passa en Arabie, et après avoir cotoyé la mer Rouge, il s'avança jusques dans l'Inde, et vers les contrées les plus inhabitées de l'Orient. Il bâtit dans l'Inde la ville de Nysa, du même nom, que la Nysa d'Egypte, où il étoit né. Il y planta le lierre, et laissa assez de traces de son séjour en ce pays, pour que les Indiens se persuadassent, que ce Dieu étoit né chez eux.

Il passa ensuite chez les autres Nations de l'Asie, traversa l'Hellespont, et vint en Europe, où il tua Lycurge, Roi de Thrace, qui s'opposoit à ses projets de bienfaisance. Il y laissa Maron, pour

(1) Ibid. c. 11.

(2) Diod. c. 11.

Deluge

présider à la culture de la vigne, et il donna la Macédoine à son fils Macédon. Il établit Triptolême dans l'Attique, où il montra la culture du bled. Enfin, après avoir mérité la reconnoissance de tous les peuples, par les heureuses découvertes qu'il leur communiqua (1), Osiris revint en Egypte chargé des présens, que l'univers reconnoissant lui avoit faits, et il y reçut les honneurs divins et l'immortalité, pour prix de ses bienfaits. Isis et Mercure s'occupèrent d'y fonder et d'y perpétuer son culte, par l'établissement d'un cérémonial religieux, par des mystères et des initiations où l'on célébroit sa puissance bienfaisante.

C'est à son retour en Egypte, qu'Osiris fut attaqué par Typhon, son frère et son ennemi, qui lui ravit la vie, pendant le mois où le Soleil parcouroit le Scorpion. Les détails et les suites de cette mort seront l'objet de notre travail sur le Traité d'Isis, et entreront dans l'explication des aventures et des courses de cette Déesse. C'est pourquoi nous n'en parlons pas ici. Nous nous bornerons à rapporter la phrase, par laquelle Diodore finit le récit des voyages d'Osiris et l'Histoire de sa vie (2). Les Prêtres, dit cet Auteur, ont conservé longtemps dans le secret les traditions sacrées, qui avoient pour objet la mort d'Osiris; mais à la fin ce secret a percé, et il s'est trouvé dans la suite du temps quelques indiscrets, qui l'ont révélé. Ils nous ont appris, qu'Osiris, après un règne dirigé tout entier sur les principes de la justice, avoit péri en Egypte par les attentats de Typhon, homme violent et impie, qui coupa son corps en plusieurs morceaux. Les débris en furent recueillis par son épouse, qui les retrouva tous, excepté les parties sexuelles de ce Prince. Elle s'unit ensuite à Horus son fils, et tira enfin vengeance de Typhon et de ses complices.

Voilà à-peu-près à quoi se réduisent les détails, que Diodore nous a donnés de la vie et des aventures d'Osiris. Il est aisé de voir, que l'Auteur de cette Légende solaire n'a eu en vue, que de peindre la nature féconde du bon principe *Ormusd*, qui agit dans le Soleil en nous le représentant sous les traits d'un prince vertueux, juste et bienfaisant, à qui la terre est redevable de tout ce qui contribue à sa félicité, et qui a enrichi l'univers de ses dons les plus précieux. Cette conséquence, qui nous paroît incontestable, va acquérir un nouveau degré de force et de lumière, par l'examen et l'analyse que nous allons faire de l'Histoire des deux Frères rivaux, Osiris et Typhon, écrite par Synesius. On y verra évidemment, que l'Auteur a voulu y mettre en action les deux principes, lumière et ténèbres, germes, l'un de bien, et l'autre de mal, et les faire contraster entr'eux dans cette fiction, comme ils contrastent dans la nature. L'Auteur même, dès les premières phrases de son Ouvrage, annonce assez, que son but est de mettre en opposition l'ame de la matière, avec l'ame céleste, ou le principe ténébreux avec le principe lumineux, qui se mêlent ensemble dans les organisations sublunaires. Voici un extrait abrégé de cet ouvrage, dont la lecture ne peut laisser aucun doute sur la proposition, que nous avons mise en avant, savoir, que l'Histoire d'Osiris et de Typhon, n'est qu'une allégorie Cosmogonique sur les deux principes, et non pas une tradition ancienne, qui eût un fonds de réalité historique, que le merveilleux ait couvert, ou que le temps ait défiguré.

Synesius (3) commence son récit par nous avertir, que toute cette Histoire est une fable sacrée des Egyptiens, d'un peuple, dit-il, qui a toujours eu une haute sagesse; et il conclut qu'on doit y voir un but plus relevé, que celui

(1) Diod. c. 12, p. 24.
(2) Diod. c. 12, p. 24.

(3) Synesius de Provident. l. 1, p. 89.

d'une

d'une fable ordinaire, et qu'elle est digne de toute notre attention (*kk*).

Osiris et Typhon, dit Synésius, étoient deux frères, nés des mêmes parens; mais la parenté des ames n'est point celle des corps. Il ne suffit pas d'être né sur la terre des mêmes parens: il faut encore que les ames soient émanées de la même source; et on en distingue deux sources dans l'univers. Voilà bien le système des deux principes et des ames opposées dans la nature, que nous avons développé plus haut, ou le système de la double ame du monde, l'une lumineuse, l'autre ténébreuse, dont nous avons parlé dans le dernier chapitre du livre second de cet Ouvrage (1). L'une de ces sources est lumineuse, l'autre ténébreuse; l'une jaillit de la terre, dans les abymes profonds de laquelle se trouve son origine, et d'où elle s'élance pour troubler l'ordre établi par les loix divines; l'autre, au contraire, part du sommet des cieux, d'où elle descend ici bas pour mettre l'ordre et l'ornement dans la matière sublunaire. Mais en descendant jusqu'à nos régions, pour y ordonner et embellir la matière, qui d'elle-même n'a ni ordre ni ornement, il est sur-tout à craindre, qu'elle ne contracte des souillures, et qu'elle ne soit troublée elle-même par l'action trop immédiate de la matière, dont elle s'approche. C'est en cela que réside l'origine de la véritable distinction, qu'on doit mettre entre les ames, et qui sépare leur nature, par le contraste de la noblesse et de la grandeur d'un côté, et par celui de l'obscurité et de la bassesse de l'autre: d'où il résulte, continue Synésius, que deux hommes nés en des climats très-éloignés, un Parthe et un Africain, peuvent être unis par la fraternité la plus intime; et que deux frères soient très-étrangers l'un à l'autre, sous le rapport des ames. Tels étoient les deux frères, *Osiris* et *Typhon* (2).

(1) Ci-dess. l. 2, c. 7, p. 296.
(2) Ibid. c. 5.

Ce caractère d'opposition, dans la nature de leurs ames, s'étoit manifesté dès leur enfance, et tout le cours de leur vie l'a prouvé, par le contraste de leurs actions et de leurs mœurs (3). C'est ce double caractère, ou plutôt leur opposition, qui forme le fonds simple sur lequel Synésius a brodé les événemens de la vie d'Osiris et de Typhon son frère et son rival. Ce but est si évidemment marqué, qu'il est impossible de ne pas y appercevoir, qu'il a voulu nous tracer, sous la forme de l'histoire, le système de la Providence universelle, fondé sur les deux principes, et le caractère des deux ames, sources de bien et de mal, qui se croisent et se choquent dans l'administration du monde. Car c'est pour concilier l'existence des maux du monde, avec l'idée d'une Providence sage et bienfaisante, que les anciens Théologiens imaginèrent le dogme des deux principes, si universellement répandu chez les Orientaux, et qui subsiste encore de nos jours.

Synésius a donné à son Osiris toutes les qualités, tous les talens, toutes les vertus, qu'on peut désirer dans un prince juste, sage et bienfaisant; et il a composé son caractère de tous les traits, qui décèlent un heureux naturel et un bon esprit. Il a, au contraire, peint son Typhon sous les traits les plus odieux: il lui a donné tous les vices, qui déshonorent un homme, et il en a fait un prince violent, un tyran farouche, détesté pour ses débauches, pour son impiété et ses forfaits. Tout Lecteur, qui voudra lire les détails des aventures et de la vie de ces deux célèbres rivaux, reconnoîtra la vérité de ce que nous avançons. Nous nous bornerons à tracer ici l'esquisse de ces deux tableaux, qui offrent un si grand contraste. Doué d'un heureux génie, le jeune Osiris montra un vif désir de s'instruire et d'apprendre les fables, qui contiennent les principes de la sagesse,

(3) Synes. l. 1, de Provid. p. 90.

que l'on inculque aux enfans ; son amour pour les ssciences s'acrut avec les années, et il se montroit, comme Christ, toujours supérieur à son âge. Non-seulement il prêtoit une oreille très-attentive aux leçons de son père ; mais encore il saisissoit avec avidité tout ce que d'autres personnes pouvoient dire de sage, de manière à donner de bonne heure les plus grandes espérances. Arrivé à la puberté, il montroit déjà tout le calme et la tranquillité de raison, qu'on a dans la vieillesse la plus réfléchie. Il étoit modeste dans ses discours, et la rougeur de son visage déceloit souvent la timidité honnête de son ame. Quoique né sur les degrés d'un Trône, il étoit très-respectueux pour les vieillards, leur cédant le pas dans la rue, ou leur donnant ailleurs son siége. Il étoit plein d'égards pour ceux de son âge, et il n'y avoit personne, qui ne lui eût obligation de quelque grace, qu'il avoit obtenue de son père.

Typhon, son frère aîné (1), étoit de caractère et de mœurs tout-à-fait opposés ; il n'avoit d'aptitude pour rien. Il avoit en horreur les maîtres, que son père avoit donné à son frère Osiris ; il disoit que la science avilissoit l'ame et l'asservissoit. Il tournoit en ridicule la bonne conduite de son frère et le traitoit de lâche, parce qu'il ne le voyoit jamais maltraiter personne. Il se donnoit toutes sortes de licences ; et se permettoit des indécences de tout genre, dont l'historien fait le récit, et que pour abréger nous supprimons ici. Il conçut de la jalousie pour son frère, et de la haine pour les Egyptiens (2), parce que celui-ci étoit devenu l'objet de l'estime publique. Il s'entoura lui-même d'une troupe de jeunes gens, tous vicieux comme lui, afin de se faire un parti de tous ceux qui n'aimoient point Osiris. Le mal qu'on disoit de son frère étoit le titre le plus sûr pour être admis dans sa familiarité. Cette différence marquée de caractère, dans ces deux enfans, présageoit le contraste, qu'il y auroit dans tout le reste de leur vie.

L'Historien continue le parallèle des deux caractères, dont l'opposition ne fit que croître avec les années, au point qu'ils arrivèrent aux termes extrêmes, l'un de la vertu, & l'autre du vice. Au sortir de l'adolescence, Osiris entra dans les armées, où sa sagesse servit de guide aux plus anciens Généraux. Il passa par tous les grades militaires et civils, de manière à honorer toutes les places qu'il remplissoit (3). Son frère, au contraire, avilit les moindres emplois, qu'on lui confia, dilapida les finances, et rendit malheureuses les provinces, qu'il gouvernoit. Sa maison étoit devenue l'asyle de la débauche, et de la plus honteuse crapule. Il étoit lui-même, pour me servir des termes de l'Historien, un mal qui se reproduisoit sous toutes les formes (4) ; c'est bien là le caractère du mauvais principe. Il étoit dans sa nature de ne souffrir aucun bien (5) ; il étoit ennemi né du *Soleil* et de la *Lumière* (6), et ne rendoit en conséquence la justice aux peuples que la nuit. On ne peut mieux peindre la nature du principe ténèbres, ennemi né d'Ormusd, d'Ormusd principe de tout bien et de toute lumière. Typhon, dans son administration, donnoit chaque jour de nouvelles preuves de stupidité, d'ignorance et de fureur ; et il cherchoit ses jouissances dans les maux qu'il faisoit aux hommes. Leur père, qui avoit depuis long-temps démêlé le contraste des deux caractères, voulut prévenir les maux, qui menaçoient l'Egypte, et se donner un successeur qui en fît le bonheur : car il

(1) Ibid. p. 90.
(2) Ibid. p. 91.
(3) Ibid. p. 92.
(4) Ibid. p. 91.
(5) Ibid. p. 96.
(6) Ibid. p. 93.

étoit Roi, Prêtre et Sage en même temps (1) : les Egyptiens le mettent même au nombre de leurs Dieux. En conséquence, il convoqua le conseil des Electeurs, pour procéder au choix de son successeur. Ces Electeurs étoient d'abord tout l'Ordre Sacerdotal, et ensuite tout l'Ordre Militaire, qui seuls avoient droit de suffrage; le reste du peuple avoit la liberté d'être spectateur (2), à l'exception des étrangers, ou de ceux qui faisoient métier de garder les pourceaux. On voit ici un exemple des Ordres privilégiés, qui unissent la force à l'imposture, pour asservir les autres hommes.

Ici l'Historien nous décrit la forme de l'élection et de l'inauguration des Rois en Egypte. Pendant cette élection, la conduite des deux aspirans, Osiris et Typhon, ne démentit en rien leur caractère, et les suffrages se réunirent en faveur d'Osiris. C'est encore ici les prêtres, qui, comme autrefois à Rheims, donnent des Rois au nom de la divinité qui les inspire, et le peuple écoute le choix des Dieux, dont le prêtre est l'organe. Leur choix ici, entre Osiris et Typhon, ne fut pas incertain, ni long à faire, et le jeune Osiris eut la préférence sur son frère (3), qui, impatient du résultat, avoit, au mépris de toutes les loix, cherché à corrompre les suffrages, que son frère, au contraire, avoit attendu modestement. Sa pétulance n'aboutit qu'à le rendre témoin lui-même d'un refus, que faisoient de lui les Dieux et les hommes, et des malédictions prononcées contre sa personne par les Dieux eux-mêmes. Osiris est, au contraire, appelé par le vœu universel; il vient recevoir les marques distinctives de la Royauté au milieu des applaudissemens et des témoignages de la joie universelle. De grands prodiges dans les cieux annoncèrent son avènement au Trône (4), et les espérances de bonheur, que l'Egypte devoit en concevoir. Nous avons vu, dans le récit de Diodore, quelque chose d'assez semblable, lorsqu'il nous dit qu'à la naissance d'Osiris, une voix s'étoit fait entendre, qui annonçoit qu'un Roi *bienfaisant* venoit de naître pour l'Egypte. Dès ce moment les Génies mal-faisans conçurent le projet de corrompre la félicité de l'Egypte, dont ils étoient naturellement jaloux, et sur laquelle ils s'affligeoient : des prodiges annoncèrent déjà leurs desseins pernicieux.

Osiris, ayant été initié aux mystères de la royauté par son père, apprit des Génies une infinité de secrets, et surtout, que l'abondance de tous les biens alloit se répandre sur l'Egypte, pendant son règne. Mais en même-temps, ils l'avertirent d'écarter son frère, qui étoit né pour la ruine des Egyptiens, et pour celle de sa propre maison, s'il ne vouloit pas que son empire fût bientôt bouleversé. Ils lui dirent, qu'il étoit nécessaire que Typhon ne pût ni voir par ses yeux, ni apprendre des autres, combien alloit être grande la félicité, dont jouiroit l'Egypte, sous le règne d'Osiris; ajoutant que toute idée de bien répugnoit à sa nature. Ils prennent de-là occasion de lui développer le dogme de la double origine des ames; et de lui expliquer la cause de l'opposition, qui existe nécessairement entre celles qui tirent leur origine d'ici-bas, et celles qui la tirent d'en haut. Ils concluent, qu'il est important de purger son empire de cette nature ennemie, et de la séparer de la nature divine et bienfaisante, qui respire dans les bons princes, sans être retenue par le lien apparent d'une consanguinité, qui ne peut exister entre leurs ames. Ils lui font en même-temps le tableau des malheurs, qu'une indulgence déplacée attireroit sur lui, sur les Egyptiens, sur leurs voisins, et sur toutes les provinces soumises à leur empire. Ils ajoutent, que

(1) Ibid. p. 93.
(2) Ibid. p. 94.
(3) Ibid. p. 95.
(4) Ibid. p. 96.

les précautions et les mesures ordinaires, qu'il pourroit prendre, autres que l'expulsion entière de Typhon hors de ses états, n'aboutiroient à rien. Ils lui dirent, qu'il étoit sous la protection des Génies malfaisans, qui avoient une nature commune avec lui, et à qui il devoit servir d'instrument, pour opérer les maux qu'ils se plaisoient à faire aux hommes, dont la félicité excite leur envie. Ils ajoutent que ce sont eux qui, dans cette vue, ont fait naître Typhon, l'ont élevé, et l'ont formé dans leurs principes, comptant en tirer grand parti pour leurs dessins pernicieux; qu'il ne manque rien à leurs désirs, que de le voir investi de la souveraine puissance, pour pouvoir faire plus de mal. Que la volonté de nuire, accompagnée de la puissance de le faire, mettra le comble aux maux qu'ils méditent. Vous-même, continuent-ils, leur êtes odieux, et ils voient en vous un ennemi, puisque vous êtes l'ami des hommes; car ces Génies se repaissent du spectacle des maux de l'humanité. C'étoit par une suite de la connoissance, qu'ils avoient du caractère doux d'Osiris, que les bons Génies ne cessoient de l'exhorter à bannir son perfide frère, et à le reléguer loin de ses états (1), en lui représentant, que son indulgence causeroit ses malheurs, et ceux de ses sujets, et qu'il paieroit bien cher les égards, qu'il auroit eus pour le nom de frère.

A ces sages discours Osiris répondoit, qu'il sauroit bien se garder des attaques de son frère, sans l'éloigner, ainsi que de la haine injuste des mauvais Génies, dont eux-mêmes, bons Génies, peuvent corriger l'action maligne. Ici commence un superbe discours du père à son fils, où il lui fait voir qu'on ne doit pas laisser tout faire ici-bas à la providence des Dieux; que la sagesse des hommes doit aussi entrer pour beaucoup dans la conduite des affaires de la vie. Que la Providence se sert souvent d'un bon prince (2), comme d'un agent visible, destiné à maintenir l'ordre des choses mortelles. Car on doit regarder, comme un effet merveilleux de la Providence, la naissance d'un homme, qui seul prend soin du bonheur de plusieurs milliers d'hommes. Nous n'extrairons pas ce discours, qu'on doit lire en entier dans l'Auteur, si on veut avoir une juste idée de la manière, dont les Anciens concevoient la Providence, et la concilioient avec les opérations de la sagesse humaine. La conclusion du discours du père est la même, que celle des bons Génies; savoir qu'il doit exiler, loin de ses Etats, Typhon son frère, s'il ne veut compromettre sa sûreté, et celle de tous ses sujets. Il lui annonce que, s'il montre de la foiblesse et de l'indulgence, il sera réduit à réclamer, trop tard, l'assistance des Dieux (3). En achevant ces mots, le père s'élève au ciel par la route des Dieux, et laisse son fils à la terre; présent dont elle n'étoit pas digne!

Dès ce moment, Osiris s'occupa du bonheur des hommes, et du soin d'écarter d'eux tous les maux, sans jamais employer la force pour cela; mais il eut recours à la persuasion, aux Muses, et aux Grâces, auxquelles il sacrifia, amenant chacun à une obéissance volontaire à la Loi. Les Dieux répandirent sur lui avec profusion les plus riches dons de la Nature. Il les distribua aux peuples, ne se réservant que le plaisir de faire des heureux, et soutenant courageusement toutes les fatigues d'une immense administration (4). Il fit naître l'émulation des vertus par des récompenses, et sur-tout par son exemple. Il protégea l'érudition et les talens oratoires, persuadé que l'instruction est la source des vertus. On vit sur-tout la piété et la religion fleurir sous son règne. Son empire sembloit être devenu l'école de tous les arts, et de toutes

(1) Ibid. p. 97.
(2) Ibid. p. 99.

(3) Ibid. p. 102.
(4) Ibid. p. 103.

les vertus. Il méprisoit les richesses pour lui-même, et ne les aimoit que pour les verser dans le sein des autres. Il allégea le fardeau des impôts, répara les établissemens, qui alloient être détruits ; il agrandit et embellit les Villes, en bâtit de nouvelles, ou repeupla celles qui étoient désertes. On ne connut sous son règne ni le deuil ni la mort (1). Il alloit au-devant des besoins des indigens ; il accordoit aux uns des honneurs, aux autres des pensions, afin d'encourager et de soutenir ceux qui avoient des talens utiles. Aucune espèce de mérite ou de service n'échappa à ses recherches, et ne resta sans récompense. Il chercha à vaincre la résistance des caractères les plus pervers, à force de bienfaits ; et il osa même se flatter de pouvoir gagner par-là son frère et son parti ; et en cela seulement il se trompa. Car la vertu, loin d'éteindre l'envie, ne fait que l'allumer davantage. Aussi ses vertus et ses succès affligèrent profondément son frère, qui pensa mourir de la douleur qu'il ressentit, au moment où il le vit monter sur le trône. L'auteur entre ici dans le détail de toutes les marques, qu'il donna de son désespoir et de sa violente frénésie (2). Son épouse partagea ses fureurs, et son désir de la vengeance, ne pouvant souffrir l'humiliation dans laquelle elle se croyoit plongée, par l'élévation d'Osiris au trône.

Synésius nous fait la peinture de ses mœurs lubriques, et de son caractère ambitieux, qu'il oppose à la modestie de l'épouse d'Osiris. Celle-ci vivoit retirée dans son palais avec Horus son fils. La femme de Typhon releva le courage abattu de son mari, en lui faisant chercher des distractions dans les plaisirs, et dans la volupté, ou plutôt dans la débauche (3), pendant qu'elle s'occupoit elle-même de projets d'usurpation et de vengeance. L'occasion s'en présenta à elle, dans la connoissance qu'elle fit de l'épouse d'un général Scythe, qui commandoit les armées en Egypte. Elle lui persuada avec beaucoup d'adresse qu'Osiris avoit conçu des soupçons sur la fidélité de son époux (4) ; qu'il avoit formé le projet de lui ôter le commandement, de le rappeler, et de le faire punir ensuite, lui, sa femme et ses enfans. L'artifice réussit. Cette étrangère crut aisément ce qu'on lui disoit, et elle recevoit tous les jours de nouveaux avis, qui tendoient à la confirmer dans cette crainte d'une disgrace de son mari et de l'expulsion totale des Scythes (5). D'un autre côté, l'épouse de Typhon lui insinuoit que son mari, frère d'Osiris, appelé par sa naissance, comme lui, au trône, étoit vivement affligé des projets désastreux de son frère, contre ces étrangers, et qu'il pourroit utilement les servir en cette occasion, et abattre la puissance d'Osiris. Elle lui fit entrevoir de grandes espérances, et l'éblouit par les plus brillantes promesses (6). Dès ce moment les deux femmes s'unissent pour faire réussir leur projet. Ce général Scythe reçoit des avis par écrit, qui lui inspirent des craintes ; sa femme lui fait appercevoir des dangers, et devant lui on laisse échapper des mots, qui donnent beaucoup à entendre, par l'air mystérieux qu'on y met. Typhon enfin a une entrevue avec lui ; il hasarde de lui faire cette importante confidence, et s'engage à lui abandonner la souveraineté d'une partie de l'Egypte, à lui et à ses Scythes. Le général fait d'abord quelques difficultés d'entrer dans cette conspiration, contre un prince révéré de toute l'Egypte ; mais on finit par décider, qu'Osiris seroit banni, et cela à la suite d'une harangue, que Typhon prononça contre lui, devant l'assemblée des Scythes, dans laquelle il avoit demandé sa mort. Les barbares se bornèrent à ordonner

(1) Ibid. p. 104.
(2) Ibid. p. 105.
(3) Ibid. p. 107.
(4) Ibid. p. 108.
(5) Ibid. p. 109.
(6) Ibid. p. 110.

son bannissement, avec la liberté d'emporter ses biens, qu'ils respectèrent comme une chose sacrée (1). Osiris se retira donc accompagné des Dieux et des Génies bienfaisans, pour revenir ensuite, lorsque le temps marqué pour son retour, par la fatalité, seroit arrivé. L'époque de sa disgrace fut celle du deuil et des larmes de l'Egypte (*ll*). Dès cet instant, les Egyptiens commencèrent à célébrer leurs jours tristes et lugubres. L'Historien sacré se refuse à nous décrire les persécutions, que ce bon prince éprouva. Il se sacrifia pour sa patrie, pour la religion et pour les lois, en se livrant lui-même aux mains des barbares, qui menaçoient de tout ravager, si Osiris ne leur étoit abandonné. (2) Il fut mis dans un vaisseau, qui le transporta au de-là du fleuve, pour y être gardé.

Tant que son ame sacrée et divine, dit l'Historien, veilla sur le sort de l'Egypte, les maux ne purent y prévaloir. Mais à peine en fut-il exilé, que les Génies malfaisans (*mm*), devenus les conseillers de Typhon, qui étoit leur ouvrage, y versèrent les fléaux les plus destructeurs. Les impôts s'accrurent, au point que les peuples furent écrasés; et il n'est aucune sorte d'injustice et de vexation, que les Egyptiens malheureux n'éprouvassent sous la tyrannie du nouveau roi. Toute l'Egypte poussa des gémissemens vers le ciel, qui, sensible à ses malheurs, songea à la venger; mais non pas sur le champ (3), afin que l'expérience du bien et du mal, de la vertu et du vice, apprissent aux hommes les plus grossiers à en faire la différence, à sentir le prix des uns, et à concevoir de l'horreur pour les autres. En conséquence, l'auteur continue le récit des injustices et des malheurs de ce règne désastreux. Un seul homme de lettres osa élever la voix contre le Tyran et contre ses amis, et chanter les éloges du vertueux Osiris (4). Cette liberté courageuse déplut à Typhon qui devint son ennemi particulier, et qui lui fit tout le mal qu'il put. Mais enfin un Dieu favorable vint ranimer sa confiance, en l'avertissant dans une Théophanie, que les malheurs de l'Egypte alloient finir, et que la durée, marquée par le destin, n'étoit pas mesurée par les années, mais par des mois. Il lui désigne, par une figure énigmatique, l'époque heureuse de cette révolution. Sachez, ajouta le Dieu, qu'au moment où ceux, qui sont aujourd'hui revêtus de la toute-puissance, voudront innover quelque chose dans la Religion, alors toute cette race de Géans (5), c'est-à-dire les Barbares, disparoîtront de cette terre. Il lui donna encore un autre signe (*nn*), et il lui dit : au moment où nous purifierons par l'*eau* et par le *feu* l'air souillé par le souffle de cette race impie, sachez qu'aussitôt la vengeance tombera sur eux, et que Typhon sera chassé; alors attendez-vous à voir rétablir un meilleur ordre de choses. C'est par des coups de foudre que nous chassons de tels maux.

Cette promesse consola le malheureux étranger, quoiqu'il ne pût concevoir comment elle pourroit s'effectuer. Néanmoins, lorsqu'il apperçut des innovations dans la Religion, et qu'il vit des Temples élevés dans Thèbes à des Divinités étrangères, il soupçonna que le temps marqué par les Destins approchoit. Il s'attendit à tous les événemens annoncés pour l'époque du retour d'Osiris, et sur-tout pour le moment où son fils Horus s'associeroit, non le Lion, mais le Loup pour compagnon de guerre (6). Quant au sens de cet énigme, dit Synésius, et à l'interprétation qu'on doit donner au mot *Loup*, c'est un mystère, qu'il n'est pas

(1) Ibid. p. 111.
(2) Ibid. p. 111.
(3) Ibid. p. 112.
(4) Ibid. p. 113.
(5) Ibid. p. 114.
(6) Ibid. p. 115.

permis de révéler aux profanes, même sous le voile de la Fable. Pour nous, qui sommes moins mystérieux, que l'évêque Synésius, nous donnerons bientôt le mot de cette énigme, à notre article Isis.

Depuis ce moment, les Dieux firent éclater leur puissance protectrice par les signes les plus sensibles; et on voyoit, qu'ils alloient (1) bientôt, par quelqu'exemple frappant, prouver leur Providence, dont l'idée étoit presqu'entièrement effacée du cœur des Egyptiens : car tant de malheurs ne leur permettoient plus d'y croire. On désespéroit aussi de tout secours humain, depuis que Thèbes étoit devenue comme un camp rempli d'ennemis, lorsque tout-à-coup les Barbares et leurs chefs sont frappés d'une terreur panique, et courent çà et là dans les rues, semblables à des furieux. Tantôt ils se précipitent le fer à la main, comme s'ils avoient des ennemis à combattre; tantôt ils se lamentent et demandent la mort; tantôt ils fuient, tantôt ils poursuivent, comme s'ils avoient une faction intestine qui luttât contre eux, quoiqu'il n'y eût dans la ville d'autres gens armés qu'eux, et que tous les Thébains leur eussent été livrés à discrétion par Typhon (2). C'est ici qu'est le miracle, dont nous épargnerons au Lecteur tous les détails.

On sent bien, que l'Auteur n'a voulu nous apprendre rien autre chose, sinon que la délivrance de l'Egypte étoit un coup de la Providence, et que là étoit visiblement marqué le doigt du Seigneur. Aussi les miracles ne lui coûtent rien dans cette partie merveilleuse de son histoire, pas plus qu'à l'auteur Juif, qui a chanté la délivrance des Israélites, et l'affranchissement de la servitude en Egypte, fable sacerdotale, qu'on peut comparer à celle-ci. J'omettrai le miracle de la bonne femme, qui demandoit l'aumône (3) à la porte de la ville, et qu'un Scythe vient massacrer, lorsque tout-à-coup un Dieu, ou un homme semblable à un Dieu, attaque le Scythe barbare, le tue, et avec lui plusieurs autres Schytes, qui voulurent le venger. Alors l'effroi et la déroute devinrent générales parmi les Barbares, que le peuple chargea, faisant armes de tout ce qui se trouva sous sa main (4). La ville est délivrée, et les Egyptiens entonnent les chants de la victoire. Inutilement Typhon emploie l'artifice, pour rappeler les Barbares dans la ville (5); on lui ôte à lui-même le commandement des portes, et on affoiblit la tyrannie. Dans la première assemblée, convoquée chez le Grand-Prêtre, on allume le feu sacré, et on rend des actions de graces aux Dieux, tant pour la faveur qu'on venoit d'en recevoir, que pour les biens qu'on en attendoit. Tout le monde redemande Osiris, et le Grand-Prêtre annonce son prompt retour, ainsi que celui de tous les honnêtes gens, qui s'étoient attachés à son sort. Cependant on croit devoir encore ménager Typhon, et tromper ce Tyran, qui abusant de la clémence du Peuple, hâtoit lui-même sa chûte. Une nouvelle conspiration de sa part découverte le fait arrêter (6) et emprisonner. On décide qu'il sera jugé, et qu'un tribunal déterminera le genre de supplice, qu'il doit subir. Déjà les Dieux annoncent, qu'aussitôt après sa mort, il sera jeté dans le Tartare, avec les mauvais Génies et avec les Titans, pour y être tourmenté; sans espoir de pouvoir jamais jouir, même en songe, de la lumière sacrée de l'Elysée, dont la vue fait le bonheur des ames vertueuses et des Dieux.

Synésius, en terminant le récit de la

(1) Synes. l. 2, p. 116.
(2) Ibid. p. 117.
(3) Ibid. p. 118.
(4) Ibid. p. 119.
(5) Ibid. p. 121.
(6) Ibid. p. 123.

vie de Typhon, ajoute qu'il a pu tout dire sur son compte, sans crainte de violer le secret des mystères : car il n'y a rien de sacré ni de mystérieux, qui puisse appartenir à un être de nature terrestre et ténébreuse ; au lieu que le secret et le mystère regardent Osiris, dont la nature divine ne doit pas être dévoilée dans une narration. Quant aux détails de sa naissance, de son éducation, de son élévation au Trône, et des conspirations formées contre lui, Synésius dit qu'il les a donnés, et qu'il a pu les donner. Il croit pouvoir également peindre son retour et la joie du peuple, qui, la tête ceinte de couronnes, court au-devant de lui, et célèbre ce retour par des fêtes de joie, par des illuminations, par des distributions de présens, et sur-tout en *donnant son nom à l'année*, honneur qui naturellement appartient au Soleil ; car il en est le chef et le père (*oo*). Osiris n'abusa point de son triomphe, et il usa de clémence envers son frère (1), qu'il sauva de la fureur du peuple ; et en cela, dit l'Auteur, on doit plutôt louer sa bonté que sa justice. Ici Synésius s'interrompt, dans la crainte d'en trop dire sur Osiris, et de trahir le secret des mystères, qui ne peuvent être dévoilés, sans que l'indiscrétion ne soit punie des plus grandes peines.

Il ajoute seulement à son récit (*pp*), que le retour d'Osiris ramena l'âge d'or et ces siècles heureux, qui ne finirent, qu'au moment où Thémis, autrement la Vierge, qui est, dit-il, au nombre des Constellations, eut quitté la terre (2). C'est-là, continue Synésius, cet âge d'or chanté par les Grecs, et qui n'est autre chose, que la durée heureuse du règne d'Osiris. Cette tradition cosmogonique rentre absolument dans notre théorie, comme on l'a déjà vu dans notre chapitre sur les deux principes, et comme on le verra encore dans notre explication des premiers chapitres de la Genèse et de la Théologie de Zoroastre. Nous y prouverons, que l'âge d'or des anciens, le paradis terrestre de Zoroastre et de Moïse, ne sont autre chose, que l'expression figurée de l'état dans lequel se trouve l'homme des climats septentrionaux, depuis l'Equinoxe du printemps jusqu'à celui d'automne, et durant tout le temps que la terre éprouve l'action féconde et bienfaisante du Soleil, qui enrichit sa surface de productions de toute espèce. C'est alors, que l'homme éprouve l'heureuse influence du principe du bien et de la lumière, d'Ormusd, d'Osiris, du Dieu bon, etc. jusqu'à ce qu'en automne il passe sous l'empire d'Ahriman, de Typhon, du Prince des ténèbres, ou du méchant. Alors la Balance, qui étoit autrefois entre les mains de la Vierge céleste, appelée par cette raison Thémis, montoit au Ciel, ou se dégagoit le matin des rayons du Soleil, qui alors passoit dans les signes inférieurs ; tandis qu'au printemps, cet astre repassoit dans les signes supérieurs, dont le premier étoit le Taureau, auquel succéda ensuite l'Agneau, et venoit réparer la face de la nature, ou, comme Osiris, ramener l'âge d'or par son retour. Voilà tout le mystère. C'est une allégorie cosmique sur le systême des deux principes. Aussi l'Evêque Synésius finit-il son récit, comme il l'avoit commencé, en mettant sous les yeux de son Lecteur le systême de la double ame du monde (3), et celui des deux tonneaux de Jupiter, dont l'un contient le bien et l'autre le mal, qui se répandent et se mêlent dans le monde sublunaire. Cette dernière allégorie, empruntée d'Homère, est également rapportée dans le Traité d'Isis, par Plutarque (4), à l'endroit où il parle de la Providence, et du systême des deux principes, qui fait la base des allégories sacrées de tous les peuples,

(1) Ibid. p. 124.
(2) Ibid. p. 124.
(3) Ibid. p. 126.
(4) Plut. de Iside, p. 369.

et principalement de celles des Mages et des Egyptiens, ou des fables faites sur Osiris et Typhon, sur Ormusd et sur Ahriman.

Ormusd ou Osiris étant le principe bienfaisant, qui nous verse la lumière, il n'est donc pas étonnant que les Auteurs anciens nous aient dit, comme nous l'avons vu plus haut, que le fameux Osiris des Egyptiens étoit l'astre, qui rassemble le plus en lui de substance lumineuse, l'astre qui paroît être le foyer de la lumière universelle du monde, ou le Soleil. Son ennemi naturel, ce sont les ténèbres. Il n'est donc pas surprenant que Synésius nous ait dit également, que Typhon, rival d'Osiris, étoit, par sa nature, l'ennemi né du Soleil et de la lumière du jour (1). C'est la rivalité ou l'opposition nécessaire et éternelle de ces principes, qui se chassent mutuellement, et qui se détrônent à chaque révolution annuelle, aux deux époques, printemps, ou sous le Taureau, et automne, ou sous le Scorpion, que les Sages de l'Egypte ont voulu décrire sous la forme d'une Histoire, conformément au génie allégorique de ces peuples et de ces siècles-là. Mais Synésius nous avertit en commençant son Histoire, que c'est la fable sacrée d'un peuple en réputation de sagesse, et qu'on doit lui supposer un but plus élevé, que celui d'une fable ordinaire. Quel est ce but, si ce n'est celui d'expliquer la grande énigme du bien et du mal de la nature, dans le systême de la Providence? Quel est le héros principal de la fiction? Le Soleil ou le Dieu qui féconde la nature par sa chaleur, et qui l'embellit par sa lumière. C'est donc une fable sacrée faite sur le Soleil, considéré dans ses rapports d'astre bienfaisant à notre égard, par opposition au principe de résistance et de mal, qui est attaché et inhérent à la nature de la matière grossière, qui compose le monde élémentaire et terrestre où nous habitons. Toute l'Histoire d'Osiris, tant celle dont nous avons pris les traits dans Diodore de Sicile et dans Plutarque, que celle que nous avons extraite de Synésius, nous conduit nécessairement à ce résultat; c'est-à-dire, à y reconnoître la description des effets produits ici-bas par l'action féconde et bienfaisante du ciel, dont le Soleil est censé l'ame; action dont la durée, dans nos climats, est renfermée dans les six signes supérieurs, ou entre les signes de l'Equinoxe de printemps et ceux de l'Equinoxe d'automne. La circonstance de sa mort, sous le signe du Scorpion, et la forme qu'il emprunte lui-même du Taureau, dont Apis est l'image, est une observation que nous avons déjà faite, et qui ne doit échapper à personne. Ces traits seuls et cet accord marqué avec les formes célestes, sous lesquelles se développe et s'arrête la force féconde et bienfaisante du Soleil, forment une démonstration complète. Si nous y ajoutons le concours des Constellations principales, qui fixent ces mêmes époques du mouvement annuel du Soleil, et qui entrent, comme acteurs, dans l'histoire allégorique d'Osiris, rapportée par Diodore, il ne pourra rester aucun doute sur la nature de cette fable, ni sur l'objet de la fiction, qui est de peindre les effets produits pendant six mois par le Soleil, et par les Constellations, qui se lient à son mouvement. Il suffit de jeter un coup-d'œil sur notre Planisphère, ou sur la carte, qui retrace la carrière supérieure du Soleil, avec les Constellations qui en fixent les deux termes, pour être frappé de la correspondance, qu'il y a entre les tableaux du ciel et ceux de cette allégorie. Cet accord doit avoir lieu nécessairement, si Osiris est le Soleil, comme toute l'antiquité savante l'a répété, et si ses voyages sont la marche de cet astre dans les signes supérieurs, comme nous croyons l'avoir fait voir, en dévelop-

(1) Synes. p. 93.

pant les rapports sous lesquels on l'envisage dans cette fiction.

A égale distance des deux Equinoxes, est placé le Solstice, qui alors répondoit au Lion. A cette époque le Nil se débordoit, au lever du fleuve du Verseau, ou de l'Homme qui tient l'urne dont l'eau du Verseau s'échappe. Cet homme, dit Théon (1), fait déborder le Nil par le mouvement de ses pieds. Alors Sirius se levoit le matin, tandis qu'on voyoit au couchant l'*Ingeniculus*, appelé Prométhée, ainsi que l'Aigle céleste, ou le Vautour. Nous avons déjà projeté ce dernier, dans notre carte des travaux d'Hercule, avec le Verseau, parce qu'il est un des Paranatellons de ce signe. Il l'est donc aussi du Lion, signe opposé au Verseau ; ce qui forme une nouvelle correspondance entre cette Constellation et le Vautour de Prométhée, tué dans ces deux fables. Ces circonstances Astronomiques, qui fixent le milieu de la course du Soleil ou des voyages d'Osiris, n'ont point été oubliées : car Diodore (2) suppose, que pendant qu'Osiris étoit en Ethiopie, ou sous le Tropique d'Eté, qui passe par ce climat, le Nil se déborda au lever de Sirius. Il ajoute, que Prométhée pensa périr dans ses eaux ; que ce fleuve impétueux prit le nom de l'Aigle de Prométhée ; mais qu'Hercule le fit rentrer dans son lit ; ce qui donna lieu à la fiction du Vautour de Prométhée, tué par Hercule. On voit évidemment, que l'histoire du Vautour de Prométhée et de sa mort, ne se trouve liée avec le lever de Sirius et avec le débordement du Nil au Solstice, que parce que le lever de la belle Etoile Sirius, d'un côté, et le coucher de la brillante du Vautour céleste, de l'autre, fixoient l'époque du Solstice et celle du débordement du Nil.

Voilà à-peu-près toutes les apparences Astronomiques, qui entrent dans l'histoire allégorique d'Osiris, rapportée par Diodore. Comme son récit est très-abrégé, on ne compte pas un grand nombre de Constellations ; nous en trouverons un plus grand nombre employées dans le poëme de Nonnus sur le même Osiris, célébré sous le nom de Bacchus, dans les Dionysiaques de ce Poëte. Le récit de Synésius n'offre presque aucuns rapports Astronomiques, si ce n'est l'allusion au Loup mystérieux, auquel s'associe Horus (3) : nous en parlerons bientôt dans la vie d'Isis.

Il paroît, que Synésius a regardé la partie Astronomique de cette fable sacrée, comme appartenant au secret des mystères, et qu'il n'a osé en dire davantage. Il s'est étendu plus librement sur la partie morale, et sur le tableau des caractères supposés des deux frères ennemis, dans lequel il s'est plu à exposer le contraste des vertus et des vices, qui mettent une différence immense entre les bons et les mauvais Princes. Car on remarque en général, que les anciens n'avoient pas pour un seul but dans leurs fables sacrées ; mais qu'ils tendoient à plusieurs, mêlant beaucoup d'idées morales aux allégories physiques et cosmiques. La partie morale devenoit la leçon du peuple (*qq*), et la partie physique, ou savante, étoit pour les Prêtres et les Théologiens, qui cachoient la science de la nature sous ce voile. Les Egyptiens proposoient à tous les siècles le modèle d'un bon Roi dans leur Osiris, et le tableau d'un mauvais Prince dans leur Typhon ; et pour donner plus de force à leur doctrine, ils enseignoient au vulgaire, que ces Princes, de caractère si différent, avoient véritablement existé, et que le premier, par ses vertus, avoit mérité l'immortalité et la reconnoissance de tous les siècles. Annoncer au peuple, que ce n'étoit qu'une fiction théologico-astronomique, c'étoit rom-

(1) Theon, p. 136.
(2) Diod. c. 11, p. 22.
(3) Synes. de Provid. l. 1, p. 115.

pre le charme de l'illusion, et manquer le but moral et politique, que l'on se proposoit d'atteindre. Mais les Savans n'ignoroient point, que cet Osiris étoit le Soleil fecond et bienfaisant, de qui la terre tenoit tous les biens dont elle jouissoit. Ce secret, échappé des sanctuaires, a passé jusqu'à nous, et a été conservé par les Historiens, qui, comme Diodore, Diogène-Laërce, et Plutarque, nous disent qu'Osiris est le Soleil et Isis la Lune. L'examen que nous venons de faire de la vie du premier, nous a confirmé la vérité de leurs témoignages. Celui que nous allons faire des avantures de la seconde, prouvera qu'ils ne nous ont pas trompé davantage sur cette dernière.

Nous observerons seulement en finissant, que, dans Synésius, la retraite du Soleil loin de nos climats, a été désignée allégoriquement sous le nom d'un exil, semblable à celui d'Apollon, lorsqu'il fut chassé du ciel, pour avoir tué les Cyclopes, qui forgeoient la foudre du Dieu à tête de Bélier, ou de Jupiter, qui reprend ces mêmes foudres au printemps, après qu'elles lui ont été ravies par Typhon, ou par le principe du mal et des ténèbres. Au contraire, dans Diodore et dans Plutarque, et dans les mystères de l'Egypte, cet éloignement étoit censé être une mort pour la nature ou pour la terre, qui n'éprouvoit plus l'action bienfaisante du Soleil; et son retour vers nos climats étoit appelé résurrection. Nous parlerons dans la suite des fêtes de deuil et de joie, qui eurent lieu à ces différentes époques du mouvement du Soleil, et on y verra, que la fiction de la mort tragique d'Osiris fut généralement répandue, et qu'elle fut la base des cérémonies religieuses des Egyptiens et de tous les autres adorateurs du Soleil. Nous allons bientôt avoir lieu d'en parler dans notre examen de la vie d'Isis et de ses courses. Mais cette théorie recevra tout son développement dans notre traité de la religion solaire, telle qu'elle a été adoptée par les Chrétiens, et telle qu'elle existe encore chez eux. Nous y renvoyons le Lecteur. Passons maintenant à Isis.

CHAPITRE III.

POÈME EGYPTIEN,

Sur Isis ou sur la Lune.

LA Lune, comme nous l'avons déjà dit (1), fut associée par les Anciens au Soleil dans l'administration universelle du Monde ; et c'est elle, qui joue le rôle d'Isis dans la Fable sacrée, connue sous le titre d'Histoire d'Osiris et d'Isis. Les passages, que nous avons rapportés de Diodore, de Plutarque et de Diogène Laërce, et d'autres, que nous pouvons y joindre encore, ne doivent déjà laisser aucune espèce de doute sur cette proposition fondamentale de notre explication. Et quand cette vérité sera bien démontrée, nous conclurons que les courses d'Isis sont nécessairement celles de la Lune, lorsqu'elle n'agit plus avec le Soleil dans l'organisation générale des êtres, et qu'elle se trouve abandonnée à ses seules forces, jusqu'à ce qu'enfin elle ait retrouvé l'Epoux, qui versoit en elle les semences de la fécondité, qu'elle transmettoit à la Terre. Or comme la Lune ne fait de courses que dans le Ciel, ce sera dans le Ciel que nous étudierons l'histoire de ses voyages, et que nous chercherons les différens personnages, et les animaux, qu'elle rencontre sur sa route ; car tout cela découle de cette première vérité bien démontrée, savoir que la Lune étoit la fameuse Isis, Epouse du bienfaisant Osiris.

Porphyre, dans Eusèbe (2), nous dit qu'Isis est la Lune ; Chérémon (3), que c'est par le Soleil et la Lune, et par leur mouvement, comparé au Zodiaque et aux Astres Paranatellons, qu'on doit expliquer leur histoire. Abneph, historien Arabe, assure, que de l'aveu de tous les Savans Orientaux, Osiris est le Soleil, Isis la Lune. Outre ces autorités, et celles que nous avons citées dans la vie d'Osiris, nous ajouterons que l'Isis Egyptienne avoit des attributs et des qualités, qui caractérisent évidemment la Lune.

Diodore-de-Sicile (4) dit, que l'on donnoit à Isis le nom d'*ancienne*, pour désigner l'ancienneté, ou plutôt l'éternité de son existence ; et que les cornes, dont on paroit son front, étoient celles de la Lune croissante, et du Bœuf Apis, qui lui est consacré en Egypte. Effectivement, le Bœuf ou le Taureau céleste, est spécialement consacré à la Lune, parce que cette Déesse, dit Horus-Apollon, a son exaltation dans ce signe.

Plutarque (5) observe également, qu'Isis et la Lune étoient représentées par la même image ; que les cornes, qui paroient son front, étoient celles du croissant de la Lune ; que ses habits noirs retraçoient l'obscurité du disque lunaire, et la partie ombrée de cet Astre, dans les phases voisines de la nouvelle Lune, et dans son occultation ; que la

(1) Ci-dess. l. 2, c. 3.
(2) Euseb. Præp. Ev. l. 4, c. 9.
(3) Porph. Epist. ad Anneb.
(4) Diod. l. 1, c. 7, p. 15.
(5) Plut. de Iside. p. 372.

Lune étoit invoquée pour les plaisirs de l'Amour, auxquels présidoit Isis. Tous ces traits, communs à Isis et à la Lune, prouvent bien que c'est la même Divinité, sous deux noms différens. Le premier est son nom sacré, et l'autre son nom vulgaire. C'est ainsi que les Argiens (Colonie Egyptienne) donnoient à la Lune un nom mystique, celui d'Io. Sous ce nom, on lui donnoit des cornes de vache, et on disoit qu'elle étoit l'Isis Egyptienne (*a*), comme on peut le voir (1) dans Hérodote et dans Ovide (2) à l'article de la Métamorphose d'Io, fille du Fleuve Inachus, laquelle fut placée aux Cieux, et devint la Constellation du signe appelé le Taureau. Ainsi le signe Equinoxial du Printemps, époque à laquelle se faisoit l'entrée d'Osiris dans la Lune, suivant Plutarque (3), lorsque celle-ci recevoit du Soleil la fécondité qu'elle communiquoit à la Nature sublunaire, fournit également ses attributs à Osiris à cornes de Taureau, et à Isis à cornes de vache; ce qui dut nécessairement arriver, s'il est vrai qu'Osiris soit le Soleil, et qu'Isis soit la Lune, et qu'on peignît ces deux Astres avec les attributs des signes, qu'ils occupoient.

C'est dans ce signe Printanier, que la Lune exerçoit sa principale énergie; aussi les Astrologues anciens y avoient-ils fixé le lieu de l'exaltation de cette Planète (4), et les Sabéens, adorateurs des Astres, célébroient la grande fête de la Lune, sous ce signe, lorsqu'elle arrivoit au lieu de son exaltation (5). C'est par la même raison, que le Scarabée, à tête et à cornes tauriformes, fut consacré à la Lune, parce que, dit Horus-Apollon, cette Déesse (6) a le lieu de son exaltation au signe céleste du Taureau. C'est par la même raison, que le Scarabée étoit un des caractères distinctifs du bœuf Apis, bœuf soumis spécialement à l'influence de la Lune, dans son union avec Osiris, et consacré au Taureau céleste, suivant Lucien (7). C'est cette filiation d'idées cosmogoniques et symboliques, et cette correspondance entre le bœuf Apis et le Taureau céleste, et entre les deux Astres féconds qui s'unissent, qui fit dire qu'Apis étoit fils de la Lune fécondée, et qu'Epaphus étoit fils d'Io, fécondée par l'ame active du Monde, ou par Jupiter. Voila aussi pourquoi Hérodote nous dit, que l'Epaphus, fils d'Io, étoit le même que l'Apis, adoré par les Egyptiens (8); ce qui doit être, si Io, Isis et la Lune sont la même Divinité.

Dans le livre IX des Métamorphoses, Ovide, décrivant une fête Isiaque, dit qu'il y vit portée en pompe la fille d'Inachus (9), dont le front étoit surmonté des cornes de la Lune, et étoit couronné d'épis. Elle étoit accompagnée d'Anubis, ou du Chien céleste, et d'Apis, c'est-à-dire des symboles vivans du Taureau céleste et du grand Chien, qui lui sert de Paranatellon, et qui le garde. De-là, le nom de Gardien d'Europe donné à ce Chien, parce que ce Taureau étoit celui dont Jupiter prit la forme, dans l'enlèvement d'Europe. Nous avons déjà vu plus haut cette union du Chien céleste au Taureau équinoxial, dans la vie d'Osiris. Ce Dieu lui-même, dans la pompe décrite par Ovide, figuroit aussi comme Epoux d'Isis; c'étoit à sa recherche, que s'attachoit cette Déesse. La Lune, encore aujourd'hui, s'appelle *Io*, dans la langue Cophte, qui est l'ancien Egyptien. Car en dépouillant son nom Cophte (*Piioh*) de l'article prépositif (*pi*), il reste (*Ioh*) pour le véritable nom de cette Planète. Or, Hérodote nous dit, que les Egyptiens peignoient leur Isis,

(1) Herod. l. 2, c. 41.
(2) Ovid. Métamorph. l. 1, f. 16 et f. 19.
(3) De Iside, p. 368.
(4) Firmic. l. 2, c. 3.
(5) Hyde de vet Pers. Rel. c. 5, p. 125, etc.

(6) Hor. Apoll. Hieroglyph. l. 1, c. 10.
(7) Lucian. de Astrolog. p. 380.
(8) Herod. l. 2, c. 153.
(9) Ovid. Metam. l. 9, Fab. 13.

comme les Grecs représentoient Io (1); ce qui prouve l'identité d'Io et d'Isis; et comme Io est la Lune, Isis est donc aussi la Lune.

Joignons à l'appui de notre conclusion ce passage de la Chronique d'Alexandrie (2). Les Argiens, dit l'Auteur, eurent pour premier Roi Inachus. Il bâtit une ville, à qui il donna le nom de Lune, ou de ville de la Lune (*b*), par respect pour cet astre, qu'il adoroit, et il l'a nomma *Io-Polis*, ou ville d'Io. Donc Io, et la Lune sont ici deux mots synonimes : car, ajoute l'Auteur, Io est encore aujourd'hui le nom mystique de la Lune chez les Argiens. Il bâtit dans sa ville un temple en l'honneur du la Lune, et il y éleva une colonne de bronze, sur laquelle il fit graver cette inscription; *Bienheureuse Io*, *qui nous dispenses la Lumière*. Inachus eut une fille, à qui il donna aussi le nom de Lune ou d'Io; cette fille étoit d'une rare beauté. C'est ainsi que, dans la Cosmogonie des Atlantes, *Uranus* a de son mariage avec *Ghè*, le prince *Hélios* ou Soleil, et la princesse *Selené* ou Lune, qui étoient d'une beauté ravissante. C'est, dit l'Auteur de la Chronique, cette belle Io, fille d'Inachus, dont Jupiter-Picus devint amoureux, et qu'il rendit mère. Io, honteuse d'avoir été ainsi déshonorée, se sauva en Egypte, où elle fixa son séjour. Quelques Auteurs prétendent, qu'elle y mourut (3). D'autres la font mourir en Syrie, près du mont Silphius, où Séleucus, dans la suite, bâtit une ville nommée Antioche, et dans laquelle Vespasien fit élever une colonne de bronze, en honneur de *la Lune*, à la base de laquelle il plaça quatre Taureaux. Là étoit autrefois la ville d'Iopolis, bâtie dans l'endroit même où les fils d'Inachus se fixèrent. Leur père les ayant envoyés à la recherche de leur sœur, comme Agénor envoya Cadmus à la poursuite d'Europe, ils s'étoient arrêtés dans ce lieu, à la suite d'une vision, dans laquelle Io leur apparut sous la forme d'une Génisse, qui articuloit des sons, et qui leur disoit : Je suis Io, qui habite ces lieux. A leur réveil, ils s'empressèrent de lui élever un temple, sous l'invocation d'Io, et ils jeterent les fondemens d'Iopolis, qui devint leur séjour (*c*) : car leur père leur avoit défendu de revenir à Argos, s'ils n'y ramenoient point leur sœur. C'est dans cette ville d'Iopolis, que Persée, placé dans les Cieux sur le Taureau céleste, et qui, par son lever Héliaque, annonçoit l'équinoxe de Printemps, et l'heureux moment où le feu Ether embrase la Nature, fit, dit-on, descendre du Ciel le feu sacré, destiné à être conservé sur les autels, et dont il confia le soin aux Mages (4). Parmi ceux qui furent chargés de chercher Io, on nomme Triptolème (5), ou le premier des deux Gémeaux, qui se couche immédiatement à la suite du Taureau, et que nous avons déjà vu, plus haut, jouer un rôle dans l'histoire d'Osiris, qu'il accompagna dans ses voyages. C'est un nouveau rapprochement entre l'histoire allégorique d'Io, et celle d'Isis, épouse d'Osiris. On ajoute qu'il l'a perdit de vue, près de Tyr.

Nous ne suivrons pas plus loin le détail des aventures d'Io, parce que nous ne la considérons ici, que dans ses rapports avec la Lune, et avec le signe céleste du Taureau, dans lequel cette Planete avoit son exaltation, et conséquemment avec Isis, épouse d'Osiris à cornes de Taureau, d'Osiris qui s'unissoit à cette Déesse à l'Equinoxe du Printemps, pour la féconder, comme nous l'avons déjà dit. Nous avons cru devoir rapprocher l'extrait de l'histoire allégorique d'Io, et faire voir leur rap-

(1) Herod. Euterpe, c. 41.
(2) Chron. Alex. p. 97.
(3) Cedren. p. 21.
(4) Cedren. p. 23.
(5) Strabon. l. 16. p. 750.

port avec le Ciel, afin de donner toute la vraisemblance possible à cette tradition sacrée des Argiens, qui portoit, qu'Io étoit le nom mystique de la Lune chez eux, et que la figure de vache, qui servoit à peindre leur Io, n'étoit qu'une image de la Lune, comme le dit Eusthate (1); ce qui nous paroît hors de doute, après tous les rapprochemens que nous venons de faire. Mais si Io est la Lune, comme cette même Io est incontestablement aussi l'Isis des Egyptiens, il s'en suit qu'Isis est aussi la Lune; ce que nous savons déjà, par une foule de témoignages rapportés plus haut.

Non-seulement il est démontré, qu'Isis est la Lune, par les attributs qui lui sont communs avec cette Planete, adorée sous le nom d'Io, mais on le prouve encore par des propriétés communes à la Lune, à Io, et à Isis, et par l'exercice des mêmes fonctions dans l'ordre du Monde. En effet, les Egyptiens attribuèrent également à Isis et à la Lune la crue des eaux de leur fleuve. Ils pensoient, dit Pausanias (2), que leur fleuve croissoit tous les ans des larmes d'Isis, et qu'on lui devoit ce débordement, qui fécondoit leurs champs. On attribuoit la même vertu à Io. Jupiter, dans Lucien, dit à Mercure (3), de tuer Argus, de conduire Io à travers la Mer en Egypte, et d'en faire la Déesse Isis. Qu'elle soit chargée, dit-il, de faire monter les eaux du Nil, d'amener les Vents, et de sauver les vaisseaux. Lutatius, dans ses commentaires sur Stace (4), nous dit que Coptos est une ville d'Egypte, où l'on adore Io, sous le nom d'Isis; et que les cérémonies religieuses de cette Déesse, qui se font au son du sistre, ont pour objet le débordement du Nil qu'elles provoquent. Plutarque (5) prétend, que le sistre exprime le mouvement actif de la Nature, qui doit être sans cesse réveillée; et il ajoute, que le sistre étoit surmonté de la figure de l'animal symbolique consacré à la Lune, qui renferme dans son Orbite les quatre Elémens, au sein desquels se développe l'énergie génératrice (*d*) qu'elle leur communique; ce qui forme un nouveau rapport entre l'action d'Isis, et celle de la Lune. Servius, commentateur de Virgile (6), parlant d'Isis nous dit, qu'elle est un *Génie* bienfaisant qui, par le sistre qu'elle tient à la main, nous figure l'action imprimée aux eaux du Nil, dans ses divers mouvemens de crue et de diminution. Or, cette fonction de Génie moteur des eaux, la Physique sacrée des Egyptiens l'attribuoit à la Lune.

Nous avons déjà cité cette statue symbolique d'Eléphantine (7), destinée à représenter la Néoménie équinoxiale du Printemps, laquelle, dit-on, imprimoit le premier mouvement de crue aux eaux du Nil, et provoquoit l'intumescence, qui devoit amener le débordement du Solstice d'Eté. C'étoit à la nouvelle Lune solstitiale, que l'on fixoit cette sortie du Nil hors de son lit, laquelle s'opéroit d'abord lentement, et ensuite avec la plus grande impétuosité, au rapport de Pline (8). Alors se levoit Sirius, à qui on donnoit le nom d'*Hydragogos*, ou de moteur des eaux, et c'étoit à cette Néoménie, que commençoit l'année avec le débordement, la Lune étant nouvelle, non plus dans le signe de son exaltation, mais dans celui de son domicile. C'est ce rapport de la nouvelle Lune, tant de celle de l'équinoxe, qui donnoit le premier mouvement d'impulsion aux eaux, que de celle du Solstice, qui les faisoit sortir du lit du fleuve, pour s'épancher dans les champs, qui a fait dire à Solin (9), que les eaux du Nil éprouvoient à leur

(1) Eusthat. Comment. in Dionys. Perieg. p. 94.
(2) Pausan. in Phocic, p. 350.
(3) Lucian. t. 1, p. 124.
(4) Scholiis Statii Thebaid, l. 1, c. 65.
(5) Plut. de Iside, p. 376.
(6) Serv. Comm. ad Æeneid. l. 8, v. 696.
(7) Euseb. Præp. Ev. l. 3, c. 12.
(8) Plin Hist. Nat. l. 18, c. 18.
(9) Solin. c. 35.

source un mouvement d'intumescence, lequel étoit l'effet de l'influence des Astres, qui agissoient sur elles, suivant certaines lois, principalement au croissant de la Lune. Plutarque (1) a cru même appercevoir entre la graduation des diverses coudées de hauteur du Nil, dans les différentes Provinces d'Egypte, une correspondance avec la progression graduée de la lumière de la Lune, depuis le croissant, jusqu'à la nouvelle Lune. Quoique cette correspondance n'ait aucun fond de réalité, on peut au moins en conclure que dans l'opinion la Lune étoit censée exercer une grande énergie sur le Nil, telle enfin que celle qu'on attribuoit à Isis; ce qui suffit, pour confirmer la proposition que nous voulons établir ici, qu'Isis et la Lune sont absolument une même Divinité.

Les inductions, que nous avons tirées des attributs et des propriétés d'Isis, qui lui sont entièrement communs avec la Lune, ajoutées aux témoignages précis des Auteurs que nous avons cités plus haut, et qui assurent formellement, qu'Isis est la Lune, épouse d'Osiris ou du Soleil, ne doivent plus laisser aucune espèce de doute sur la nature de cette Divinité, et sur son identité avec la Lune. En conséquence, nous poserons comme axiôme fondamental de la démonstration qui va suivre, que c'est par le Ciel qu'il faut expliquer les voyages d'Isis, comme nous avons expliqué par le Ciel les voyages de son époux Osiris. C'est une conséquence nécessaire de ce principe, qui va acquérir la force de la démonstration la plus rigoureuse, par la comparaison, que nous allons faire de la course de la Lune, aux Cieux, avec les courses attribuées à Isis, dans le traité fameux de Plutarque sur Isis.

Prenons Osiris au moment de sa mort, et suivons les pas d'Isis, depuis l'instant qu'elle a été privée de son époux, jusqu'au moment où il lui est rendu, et qu'il revient des Enfers; c'est-à-dire, depuis l'équinoxe d'Automne, jusqu'à celui du Printemps. Car si Osiris meurt au premier de ces équinoxes, il résuscite au second, ou à celui de Printemps; lorsqu'il remonte vers nos régions, et qu'il vient encore s'unir à la Lune, pour la féconder.

Plutarque suppose qu'Osiris, de retour de ses voyages, et revenu en Egypte, est invité à un repas par son frère Typhon, qui lui donne la mort, et qui jette son corps dans le Nil. L'Auteur nous donne les positions du Soleil et de la Lune dans les Cieux, au moment de ce tragique événement. Le Soleil, suivant les traditions que rapporte Plutarque (2), occupoit le signe du Scorpion, c'est-à-dire le signe qui, à cette époque éloignée, étoit placé à l'équinoxe d'Automne. La Lune étoit pleine, ajoute Plutarque (3) : donc elle occupoit le signe, qui est opposé au Scorpion, ou le Taureau, qui répondoit alors à l'équinoxe de Printemps; c'est-à-dire qu'elle perdoit Osiris, au moment où elle-même se trouvoit pleine, et seule dans le signe, où six mois auparavant, elle s'étoit unie avec lui, pour recevoir les germes de la fécondité universelle, que lui communiquoit le Soleil, ou Osiris, sous la forme du Taureau printanier. C'est ce Taureau lumineux, qui étoit le premier signe, par lequel Osiris entroit dans l'empire de la lumière et du bien. Il montoit avec le Soleil le premier jour du Printemps; il restoit six mois dans l'hémisphère lumineux, précédant toujours le char du Dieu de la Nature, et se trouvant sur l'horizon pendant le jour, jusqu'à ce qu'en Automne le Soleil étant arrivé au Scorpion, le Taureau se trouvât entiérement opposé à lui, ne se levât qu'après son coucher, et achevât sa course entière sur l'horizon pendant la

(1) Plut. de Iside, p. 363.
(2) Plut. de Iside, p. 356.
(3) Ibid. p. 367.

nuit.

Nuit. Alors il n'étoit plus le Taureau, qui amène les longs jours, mais celui qui préside, par son lever du soir, au commencement des longues nuits. Voilà ce qu'on voulut peindre dans les cérémonies lugubres, qui se faisoient le jour de la mort d'Osiris. On y portoit en pompe un Bœuf d'or, couvert d'un crêpe noir, image frappante de l'ombre dans laquelle entroit le signe familier d'Osiris, et qui alloit s'étendre sur nos Régions Boréales, pendant l'absence du Soleil, en prolongeant la durée des nuits, durant tout le temps que la Terre resteroit sous l'empire de Typhon, ou du principe du Mal et des Ténèbres (*e*).

Comme la Lune se trouvoit pleine dans le signe même de son exaltation, on faisoit une Image de cette Planète (1) avec de la Terre végétale, mêlée d'eau, et dans la composition de laquelle on faisoit entrer des aromates et des essences. On ornoit cette figure, on l'habilloit. Cette composition de terre et d'eau désignoit, dit Plutarque, la nature de ces deux Divinités. Pour entendre ce Dogme Théologique, il est bon d'observer, que le Taureau, qu'occupoit Isis, ou la Lune, étoit consacré à l'élément de la Terre, et que celui du Scorpion, qu'occupoit Osiris, ou le Soleil, étoit consacré à l'élément de l'Eau, comme il est aisé de le voir dans le tableau, que nous avons donné ailleurs de la distribution des quatre Elémens dans les douze signes, telle que l'avoient imaginée les Astrologues anciens (*f*). Ceci est une nouvelle preuve des rapports de cette cérémonie avec les divisions célestes. Quant au Bœuf couvert d'un crêpe, Plutarque dit formellement, que le Bœuf étoit l'image d'Osiris; ce que nous avons prouvé nous-mêmes déjà, dans la vie de ce Dieu, ou du Soleil Taureau.

Nous ne nous occuperons plus d'Osiris, jusqu'à son retour des Enfers. Mais nous allons suivre Isis dans ses recherches. Le point de départ nous est donné. C'est le Taureau céleste, ou le premier des signes qu'elle occupoit, lorsqu'elle perdit son époux, puisqu'elle étoit pleine, et que le Soleil étoit au Scorpion; c'est-à-dire qu'elle alloit le chercher, en parcourant tous les signes supérieurs, dans chacun desquels, tous les mois successivement, elle se trouvoit pleine, sans rencontrer son époux dans aucun des signes affectés à son empire, et dans lesquels il lui communiquoit, six mois auparavant, les germes de bien, d'ordre, et de fécondité, qu'elle transmettoit à la Terre (*g*). Relevons donc la carte de sa route dans les six signes supérieurs, en casant, dans chacun d'eux, les Paranatellons, qui en marquent les divisions, de manière à rétablir le Calendrier sacré, qui fixoit toutes les pleines Lunes, qui avoient lieu pendant tout le temps, que le Soleil étoit absent de nos climats, et qu'il occupoit les Régions inférieures du Monde, appelées vulgairement les Enfers.

Avec le Taureau, se couchent Orion et son fleuve. Orion s'appelle, dans Plutarque, l'astre d'Orus (2); son fleuve s'appelle le Nil (3); nous les avons projetés tous deux sous ce signe. Avec le Taureau, Persée achève de se lever, et le Cocher monte presque tout entier. Nous les avons également projetés. Persée étoit le grand Dieu de Chemmis, en Egypte, ainsi que Pan. Or le Cocher, avec sa Chèvre et ses Chevreaux, fournissoit les attributs de Pan et de ses Satyres. On peut voir, dans le Planisphère Egyptien de Kirker (4), Pan représenté au-dessus du Taureau; et c'est évidemment le Chevrier de nos Constellations, celui qui tient la Chèvre, appelée Aiga, femme de Pan, et les Chevreaux ses enfans. Nous pouvons donc regarder ce Chevrier comme une des images de Pan. Nous avons déjà placé sous le Taureau les Constellations

(1) Plut de Iside, p. 366.
(2) Plut. de Iside, p. 357.
(3) Hygin. l. 2, c. 33.
(4) Œdip. t. 2, part. 2, p. 206.

d'Orion et du Cocher dans le Planisphère destiné à peindre les voyages d'Osiris. Nous les avons également placées sous ce même signe, dans le Planisphère des travaux d'Hercule, et nous avons rapporté les autorités qui justifient ces positions. Nous nous croyons donc dispensés de les rapporter. Quant au fleuve d'Orion, qui porte le nom de Nil, Hipparque (1) le donne pour Paranatellon au Taureau, et l'inspection seule d'une sphère prouve, qu'à son lever et à son coucher, le Taureau est accompagné du lever et du coucher des deux extrémités de ce fleuve. Il n'y a pas non plus de doute sur les rapports du lever total de Persée avec le Taureau. Hygin dit expressément : « avec » le Taureau, Persée achève de se lever en » totalité (2). » Eratosthène et Hipparque (3) en disent autant. Ainsi il n'y a aucune Constellation casée dans notre Planisphère, sous la division du Taureau, qui n'ait droit d'y occuper une place, comme Paranatellon de ce signe. Voilà donc quel étoit le cortége de la Lune, lorsqu'elle perdit Osiris, et lorsqu'elle commença ses voyages, pour aller le chercher.

Le signe suivant est occupé par deux enfans : ce sont les Gémeaux. Les Oracles de Didyme étoient, suivant Lucien (4), sous l'inspection de ce signe : un des deux enfans Gémeaux s'appelle Apollon, Dieu des Oracles. Nous aurons lieu ailleurs de faire usage de cette remarque. C'est dans ce signe, qu'avoit lieu la pleine Lune, qui suivoit celle où arrivoit la mort d'Osiris : car la Lune, après avoir été pleine dans un signe, se trouve pleine dans le signe suivant, le mois d'après, par la raison que le Soleil change de signe tous les mois ; et que le lieu de l'opposition du signe, où est le Soleil, change aussi nécessairement dans la même proportion. Cette observation, que nous venons de faire sur les Gémeaux, doit s'appliquer successivement au Cancer et aux signes suivans, à mesure que le Soleil chemine dans les signes inférieurs, Sagittaire, Capricorne, etc. jusqu'à ce que, de retour au Taureau, la Lune se trouve pleine au Scorpion.

Passons des Gémeaux au Cancer, et examinons quels sont les principaux Paranatellons de ce signe. Nous trouverons d'un côté la Couronne boréale, qui se couche au bord occidental, et qui descend au sein des flots, tandis qu'à l'orient, le grand et le petit Chien montent sur l'horizon avec le Cancer. Ce sont donc trois Paranatellons de ce signe ; en conséquence nous les avons projetés sous cette division dans notre Planisphère. La Couronne est la fameuse couronne d'Ariadne, ou de notre Proserpine ; Couronne composée, suivant quelques Auteurs, de la feuille de Mélilot (5). Un des deux Chiens est le fameux Sirius, le Chien céleste, connu sous le nom d'Anubis ; tous deux sont liés au Cancer, domicile de la Lune ou de Diane, ou d'Isis ; c'est pour cela, qu'ils furent appelés les gardiens d'Isis, ou astres d'Isis. C'est par cette même raison, que les Grecs donnèrent à leur Diane deux chiens ; c'est là ce qui fit dire qu'elle étoit chasseuse : car la Lune n'a pas de chiens, et n'est pas plus chasseuse que le Soleil. Mais les chiens Paranatellons, qui forment au ciel ce cortége de son domicile, l'ont fait appeler chasseuse, comme Orion, qu'accompagnent ces mêmes chiens, est un chasseur.

Le signe suivant est le Lion, qu'occupoit le Soleil au Solstice d'été, au moment du débordement du fleuve. Il est en aspect avec le Verseau, dont le fleuve montoit le soir avec la nuit sur l'horison, et faisoit la fonction de Paranatellon de ce signe. Nous avons donc

(1) Uranolog. Petav. t. 3. Hipp. l. 3.
(2) Hygin l. 3.
(3) Hipp. l. 2, c. 18.
(4) Lucian. de Astrolog. p. 993.
(5) Photius, cod. 190.

projeté ce fleuve sous cette division ; nous y avons aussi projeté le Roi Céphée, qui se lève avec le Verseau, et qui, suivant Horace (1), s'unit au Lion et à la Canicule, pour augmenter les ardeurs solstitiales. Il fut regardé par cela même comme un Roi de la brûlante Ethiopie ; on lui donna les noms d'enflammé, de brûlant, de Roi du feu et du Soleil ; il étoit Paranatellon du Lion, domicile du Soleil, qu'on adoroit à Byblos, sous le nom d'Adonis. Toutes ces circonstances doivent être retenues : nous en ferons l'application.

A la suite du Roi d'Ethiopie se lèvent deux femmes ; c'est Cassiopée, son épouse, et Andromède sa fille ; elles correspondent dans leur lever, au signe de la Vierge, qui se couche alors. Les anciennes sphères représentoient dans ce signe une femme, qui allaitoit un enfant nouveau né ; et ils donnoient à cette femme le nom d'Isis ; car c'est le nom qu'Eratosthène donne à la Constellation de la Vierge (2). En aspect avec la Vierge, au moment où elle se couche, se lève aussi le Poisson, qui est sous Andromède, et qu'on appeloit Poisson Hirondelle, parce qu'on le peignoit avec une tête d'hirondelle. La raison de cet attribut vient de ce qu'il occupe la partie du Zodiaque où se trouve le Soleil, au moment où l'on voit reparoître cet oiseau dans nos climats. Persée, gendre du Roi d'Ethiopie, se levoit à la suite de ce coucher de la Vierge. Au lever de cette même Vierge, montoit à l'Orient le navire Argo, qui est au-dessous d'elle. Eratosthène et Hygin placent tous deux le lever d'une partie du *Vaisseau* avec celui de la *Vierge* (3). Nous avons donc pu projeter toutes ces Constellations sous le signe de la Vierge ; ce seront elles qui formeront le cortége d'Isis ou de la Lune, lorsqu'elle sera pleine dans ce signe.

Vient ensuite la Balance, avec laquelle achève de se lever le Bootès, appelé le nourricier d'Orus (4). « Au » lever de la Balance, dit Hygin (5), le » Bootès paroît entièrement levé, ainsi » que le Vaisseau. » Eratosthène les y place aussi. Columelle (6) fixe au mois de Septembre le lever d'Arcture et le souffle du vent Favonius ; il en fait aussi mention vers la mi-Septembre. Arcture est la belle Etoile du Bootès.

C'est vers la fin de la Balance, et sous le premier degré du Scorpion, que se couche le fleuve Eridan, suivant Hygin (7), et suivant Eratosthène. Nous l'avons donc projeté aussi sous cette division.

Enfin, avec le Scorpion, ou avec le signe dans lequel Isis ou la Lune est pleine, au moment où Osiris revient des enfers, se lève la grande Ourse, appelée Chien de Typhon (8), Porc d'Erymanthe, et que nous avons déjà projetée à ce même lieu, dans notre Planisphère d'Hercule. Sous ce même signe se couche Cassiopée, Reine d'Ethiopie. On voit aussi lever le Dragon du Pôle, ou le serpent Python, qui fournit à Typhon ses attributs. C'est pour cela que, dans le Planisphère de Kirker (9), où nous trouvons le géant Typhon, dont les pieds et les mains sont hérissés de serpens, ce monstre est casé sous le Scorpion, c'est-à-dire dans le signe sous lequel il fait périr Osiris. Alors le Soleil s'unissoit à la constellation du Serpentaire, appelée Esculape, le même Dieu, dit Tacite (10), que Sérapis. Or, Sérapis, nous dit Plutarque (11), est le Dieu Osiris au moment de sa mort, lorsqu'il entre dans son tombeau. Nous avons projeté toutes ces Constellations

(1) Horace, l. 3. Ode 23, v. 17.
(2) Erathosth., c. 9.
(3) Hygin. l. 4, c. 43.
(4) Salmas. ann. Clim, p. 594.
(5) Hygin. l. 4, c. 13
(6) Columell. l. 11, c. 2, p. 429.
(7) Hygin. l. 4, c. 13.
(8) Plut. de Isid. p. 357.
(9) Kirk. Œdip. t. 2, part. 2, p. 206.
(10) Tacit. Hist. l. 4, c. 84.
(11) Plut. de Iside, p. 362.

sous cette dernière division de notre Planisphère, au point du ciel où se trouve le Soleil, lorsqu'on célèbre sa mort; et au point où se trouve la Lune pleine, lorsque Typhon la rencontre et qu'il met en lambeaux le corps d'Osiris; ce qui arrive peu de temps avant la résurrection de ce Dieu. Voilà quels sont les principaux tableaux, que présente le ciel sur la route de la Lune, et qui s'unissent chaque mois à toutes les pleines Lunes, depuis le moment qu'Isis ou la Lune a perdu son époux, jusqu'au moment où elle le recouvre. Comparons-les avec les tableaux prétendus historiques de la vie et des courses d'Isis.

Isis, aussi-tôt après la mort d'Osiris, dont les membres sont jetés dans le Nil, ou dans le fleuve céleste, qui se trouve au couchant avec le Taureau, au moment où le Soleil occupe le Scorpion, et que nous avons projeté sous ce Taureau, où la Lune est pleine; Isis se trouve, dit l'Historien, près de Chemmis, ville consacrée à Persée et à Pan, que nous avons projeté sous cette même division. Pan et ses Satyres, qui habitent les environs de Chemmis, dit Plutarque (1), sont les premiers à s'appercevoir de cette mort, et sont aussi les premiers à répandre cette nouvelle effrayante, qui produisit la terreur qu'on appelle panique. Isis aussi-tôt coupe une partie de sa chevelure, et prend l'habit noir, dans un lieu dont le nom nous exprime une privation: allusion manifeste à son disque échancré, et à la diminution de lumière qui suit la pleine Lune. Le mois suivant elle se trouve pleine aux Gémeaux, où sont les deux enfans qui président à la divination, comme nous l'avons déjà dit. La fable suppose qu'Isis passe dans un lieu où elle rencontre de jeunes enfans; elle s'adresse à eux, pour savoir en quel endroit peut être le coffre qui cache le corps de son époux. Ils lui indiquent la bouche du Nil, par laquelle les amis de Typhon avoient envoyé à la mer le coffre, qui contenoit le corps de son époux. C'est de-là, dit Plutarque, qu'a été donnée aux enfans la faculté de prédire l'avenir, et de fournir les augures, que l'on tire souvent des propos qu'ils laissent échapper en jouant dans les temples. Il est bon d'observer ici, que Lucien nous a dit, que c'étoit des signes célestes que les Egyptiens tiroient la science de la divination; que les Oracles d'Ammon étoient soumis à l'influence du Belier; ceux d'Apis, à l'influence du Taureau; ceux des enfans seront donc soumis à l'influence des enfans Gémeaux. Aussi Lucien dit, que c'étoient eux qui présidoient aux Oracles rendus par Apollon à Didyme(2): car Apollon est un des Gémeaux, appelés Didymes.

Suivons Isis. La Déesse sut que, par erreur, Osiris avoit couché avec sa sœur *Nephté*, et elle en eut la preuve dans une couronne de Mélilot, qu'Osiris avoit laissé chez celle-ci (*h*). Elle se mit à la recherche de l'enfant né de ce mariage, que sa mère avoit exposé par crainte des insultes de Typhon. Elle le trouva à l'aide de ses chiens: elle l'éleva, et elle en fit son gardien, sous le nom d'Anubis.

Suivons actuellement la Lune. Elle passe au Cancer, où trois paranatellons l'accompagnent. Le premier Paranatellon est la Couronne boréale, appelée Couronne d'Ariadne, la même que Proserpine, épouse du Soleil inférieur, ou de Pluton. Cette Couronne, suivant un Auteur cité par Photius (3), étoit composée des feuilles de la plante appelée Mélilot par les Egyptiens. Les autres Paranatellons sont le chien Procyon, et la belle étoile Sirius, que Plutarque (4) dit être consacrée à Isis, et qui fait partie du grand Chien, qui étoit honoré en Egypte sous le nom d'Anubis. Le Planisphère Egyptien de

(1) Plut. de Isid. p. 356.
(2) Lucian. de Astrol. p. 993.
(3) Phot. cod. 190, p. 483.
(4) De Iside, p. 359—376.

Kirker (1) place ces deux chiens sous le Capricorne, en qualité de Paranatellons de ce signe (*i*); par conséquent ils le sont aussi du Cancer ou du signe opposé. Aussi Servius dit-il, en parlant du Chien céleste, qu'il est Paranatellon du Cancer (2). Eratosthène et Eudoxe nomment aussi les deux Chiens au nombre des Paranatellons du Cancer (3), et tous les Auteurs, Aratus, Hygin, Eratosthène et Théon (4), comptent la Couronne au nombre des astres qui, par leur coucher, fixent les divisions de ce signe (5). Isis, après avoir rencontré les jeunes enfans des Gémeaux, trouve donc sur sa route les mêmes ornemens et les mêmes Chiens, que la Lune rencontre dans sa station du Cancer, c'est-à-dire, une Couronne de Mélilot, des Chiens, et entr'autres le fameux Anubis; ce qui ne doit point nous surprendre, si Isis et la Lune sont la même Divinité. Les tableaux du ciel s'accordent donc encore ici entièrement avec ceux de la légende d'Isis.

Suivons cette Déesse dans son passage sous le Lion, signe qui sert de domicile au Soleil, ou au Dieu de Biblos, Adonis, qui même en prend l'épithète de Biblus-Adonis (6). Là elle trouve le Roi d'Ethiopie, ou Céphée, Paranatellon de ce signe, et le fleuve du Verseau, qui est en opposition avec le Lion, et qui en fixe, par son ascension, les divisions : car le Lion se couche toujours au lever du fleuve du Verseau. Qu'arrive-t-il à Isis après avoir trouvé Anubis? Elle se transporte à Biblos, et va se placer près d'une fontaine, où elle avoit appris que s'étoit arrêté le coffre sacré, qui recéloit le corps de son époux : là elle s'assied triste et muette, et verse un torrent de larmes. Elle y trouve un Roi et une Reine; et des femmes, attachées à la Princesse, l'invitent à venir à la cour. On la charge de nourrir un jeune enfant à la mamelle : c'étoit le fils du Prince. Isis nourrit l'enfant; mais au lieu du bout de son sein, c'est le bout de son doigt qu'elle lui met dans la bouche. Elle brûle pendant la nuit les parties de son corps, qui étoient mortelles, et elle-même prend des aîles; et s'envolant sous la forme d'hirondelle, elle va se placer près d'une colonne, laquelle renfermoit le coffre, qui contenoit le corps de son époux.

Quels tableaux nous offre le ciel? celui d'une fontaine, celui d'un Roi et de son épouse, c'est-à-dire Céphée et Cassiopée; celui d'une femme, c'est Andromède, leur fille; celui d'une autre femme, qui allaite un enfant, comme fit Isis; c'est la Vierge céleste, qu'Eratosthène appelle l'image d'Isis, ou Isis; celui du poisson hirondelle, ou de l'hirondelle placée sur le mât du vaisseau, qui croît et qui, montant peu-à-peu, devient cette grande colonne près de laquelle se trouve le coffre précieux. Isis aussitôt s'embarque avec le fils aîné du Roi; elle dessèche un fleuve d'où s'élevoit le matin un vent trop dur (*k*).

Que trouvons-nous dans la sphère à la suite des tableaux que nous venons de voir? Persée, gendre du Roi d'Ethiopie, et son fils conséquemment; le vaisseau céleste, appelé vaisseau d'Isis; et le fleuve d'Orion, qui se couche alors le matin, et que l'allégorie dit avoir été desséché par Isis. On verra dans la suite la même idée exprimée, dans l'Apocalypse, par l'image d'un fleuve que la terre engloutit, au moment où l'Auteur de cet ouvrage voit dans le ciel une femme accouchant d'un jeune enfant destiné à régner sur le monde : cette femme a des aîles à l'aide desquelles elle prend la fuite devant le Dragon qui la poursuit.

Suivons toujours Isis. Où la conduit

(1) Kirker Œdip. t. 2, part. 2, p. 206.
(2) Serv. Comm. ad Georg. l. 1, v. 218.
(3) Theon, c. 1.
(4) Uranol. Petav. t. 3.
(5) Hygin. l. 4, c. 13. Aratus, v. 572.
(6) Martian. Capell. Hymn. in Solem.

son vaisseau? Chez le nourricier d'Orus, à Boutos. Où va la Lune? Elle entre dans le signe de la Balance, à l'entrée duquel se trouve le Bootès, appelé le nourricier d'Orus. Isis rencontre donc ici tout ce que rencontre la Lune. Que fait-elle alors? Elle dépose à l'écart le coffret précieux (1). Il est bientôt trouvé par Typhon, qui chassoit au clair de la Lune. Quel étoit le chien de Typhon? L'Ourse céleste, dit Plutarque; cette Ourse fut appelée autrement le Porc d'Erymanthe. C'est-là ce qui donna lieu à la tradition Egyptienne, rapportée par Plutarque (2), lorsqu'il nous dit, que Typhon poursuivoit à la pleine Lune un Porc, quand il trouva le coffre (*l*), qui renfermoit le corps d'Osiris. Il le brisa pour en tirer ce corps, qu'il coupa en quatorze morceaux (1); ce sont ces morceaux épars, (3) que rassemble Isis. Quels tableaux nous présente le ciel, dans la partie où la Lune se trouve pleine, avant qu'Isis retrouve son époux ressuscité, ou dans la dernière pleine Lune, qui avoit lieu avant la néoménie équinoxiale, qui les réunit l'un et l'autre dans l'empire de la Lumière? Nous trouvons le Dragon des Hespérides, celui dont Typhon prend la forme et les attributs; nous trouvons l'Ourse céleste, ou le Porc d'Erymanthe, le Chien de Typhon. Voilà les Paranatellons, qui composent le cortége de la dernière des pleines Lunes, qui arrivent pendant le temps que le Soleil reste dans l'hémisphère inférieur, ou de celle qui précède l'époque à laquelle il regagne l'hémisphère supérieur. Entre cette pleine Lune et la néoménie équinoxiale, il s'écoule quatorze jours; ce sont les quatorze morceaux (4) dans lesquels est partagé le corps d'Osiris, ou la Lumière du Soleil, que reçoit la Lune pleine (*m*), et qui est une émanation d'Osiris. Cette explication du démembrement des parties du corps d'Osiris, qui est la seule véritable, nous est donnée par Plutarque lui-même. Quant au partage, dit Plutarque, « du corps d'Osiris en quatorze parties, » on doit y voir les quatorze jours, qui s'écoulent depuis la pleine Lune jusqu'à » la nouvelle. C'est également pour cela, » qu'ils donnent la forme échancrée du » disque lunaire au coffre, qu'ils construisent en bois, dans les funérailles » d'Osiris, pour imiter la forme que » prend la Lune lorsqu'elle se rapproche » du Soleil et de la néoménie. Les vingt-» huit années, que l'on donne à la durée » de la vie, ou, suivant d'autres, du » règne d'Osiris, nous dit toujours Plutarque (5), répondent aux vingt-huit » jours de la durée de la lumière lunaire; » à chaque révolution ou à chaque mois.»

Ces traditions précieuses, recueillies par Plutarque, justifient le systême d'explications que nous suivons ici, dans lequel toutes les aventures d'Osiris et d'Isis ne sont que les phénomènes luni-solaires, et se réduisent à la course du Soleil et de la Lune, considérés dans leurs rapports entr'eux, et avec les signes supérieurs et inférieurs, avec l'hémisphère diurne et l'hémisphère nocturne, et avec les astres Paranatellons. On se rappelera, que nous ne faisons que suivre ici la marche, que nous indiquent Chérémon et les autres Savans Egyptiens pour l'explication des fables sacrées en général, et en particulier pour celle d'Osiris et d'Isis, qui n'est pas la seule, dit Chérémon, qui doive s'expliquer par ces principes. Nous avons rapporté ailleurs ce passage fondamental (6), que le Lecteur fera bien de remettre sous ses yeux, afin qu'il voie que notre marche est rigoureusement conforme aux préceptes, qui nous ont été donnés par les savans Egyptiens, dans ce précieux passage.

(1) De Iside, p. 358.
(2) De Iside, p. 354.
(3) Ibid. p. 358.
(4) De Iside, p. 368.
(5) Ibid. p. 368.
(6) Ci-dessus l. 1, c. 2, p. 9.

L'hémisphère diurne et l'hémisphère nocturne, ont pour centre, l'un le Soleil, et l'autre le point opposé à cet astre : c'est-là que se termine l'ombre de la terre, et c'est ce point, qui détermine le lieu de la pleine Lune, toujours en opposition avec le Soleil, et qui ne souffre éclipse, que lorsqu'elle se plonge dans ce cône d'ombre. C'est donc-là le lieu du coffre obscur, dans lequel entroit Osiris, au moment où le Soleil occupoit le Scorpion : car alors le centre de la nuit & la pointe du cône d'ombre tomboient sur le Taureau, ou sur le signe, qui fournissoit à Osiris ses attributs, Taureau dont Apis, image d'Osiris, étoit la représentation. De-là cette cérémonie, dans laquelle on promenoit un bœuf d'or, couvert d'un crêpe noir, le 17 du mois du Scorpion, le jour de la pleine Lune, où l'on pleuroit Osiris mort, et jour auquel le calendrier Egyptien de Ptolémée marque le commencement de l'hiver (1). On sent bien, que chaque mois le Soleil avançant d'un signe, en parcourant les signes inférieurs, le coffre obscur ou le cône d'ombre s'avançoit aussi progressivement dans les signes supérieurs, tandis qu'à toutes les pleines Lunes, Isis ou la Lune cherchoit à l'atteindre. Mais enfin, lorsque la Lune se trouvoit pleine au signe de la Balance, et que le Soleil conséquemment étoit au Belier, près des limites équinoxiales, alors le cône d'ombre passoit dans l'hémisphère inférieur. Depuis cette époque, jusqu'à la néoménie suivante, qui arrivoit au Taureau, il s'écouloit quatorze jours, durant lesquels le cône d'ombre quittoit l'hémisphère supérieur, et alloit se confondre avec les ténèbres, qui règnent dans l'hémisphère inférieur du monde. La Lune nouvelle rejoignoit le Taureau et le Soleil, et alors arrivoit cette belle néoménie, où l'on célébroit l'entrée d'Osiris dans la Lune. Le Taureau céleste devenoit le centre du jour, et repassoit dans l'hémisphère lumineux, tandis que six mois auparavant, il étoit plongé dans les ténèbres de la nuit, à l'extrémité du cône d'ombre, qui en forme le centre.

On retrouve des traces de cette explication, et de la théorie qui en est la base, dans ce passage où Plutarque rapporte l'opinion de ceux, qui entendoient par le coffre obscur, dans lequel Typhon enferme Osiris, l'ombre de la Terre, et le cône prolongé, qui éclipse la pleine Lune, quand elle y entre (2). Leur erreur étoit d'appliquer aux seules éclipses cette fable, qui tient, à la vérité, aux rapports de la position du cône d'ombre de la Terre dans les Cieux, mais qui n'a trait qu'accidentellement aux éclipses, c'est-à-dire toutes les fois seulement, qu'il y avoit éclipse, dans les limites équinoxiales (*n*). Voici ce que dit Plutarque. « Beaucoup de gens » pensent, que cette fable énigmatique dé» signe les éclipses, et que le coffre obs» cur, dans lequel Osiris est enfermé, est » l'ombre de la Terre, dans laquelle entre » la Lune, au moment de son opposition » avec le Soleil. » Les éclipses de Lune n'arrivent qu'à la pleine Lune. Il n'y a de vrai dans cette tradition que ceci, savoir, que le coffre obscur, dans lequel entre Osiris, et où l'enferme Typhon, principe des ténèbres, c'est le cône d'ombre, que projette la Terre, et qui forme la nuit. Car la nuit n'est que la privation de la lumière solaire, produite par l'interposition du corps opaque de la Terre. Son centre est toujours à l'extrémité du cône d'ombre, qui répond nécessairement au point du Ciel opposé au lieu du Soleil, et conséquemment au Taureau d'Osiris, quand le Soleil est uni au Scorpion de Typhon. Quoique l'hémisphère lumineux soit toujours égal à l'hémisphère obscur, quand on considère la terre en général, il ne l'est plus, quand on rapporte l'un et l'autre à un point particulier, et à un horizon donné. Ainsi, quand le Soleil

(1) Uranolog. Petav. t. 3, p. 42.

(2) De Isid. p. 368.

est dans l'hémisphère supérieur du Monde, tous les peuples des contrées boréales entrent plus avant, et restent plus long-temps dans l'hémisphère lumineux. Ils ont les jours plus longs que les nuits. C'est le contraire, lorsque le Soleil est dans l'hémisphère inférieur, et qu'il voyage dans la partie australe. Alors la partie boréale de la Terre et les signes célestes, qui y répondent, entrent plus avant dans l'ombre et y restent plus long-temps. C'étoit alors que le Taureau, premier des signes septentrionaux, entroit dans l'ombre, d'où il ne sortoit, que lorsque le Soleil le rejoignoit au printemps, et qu'il repassoit par lui dans l'hémisphère boréal. Ce sont ces alternatives et cette succession de jours et de nuits prolongés, et les rapports du lieu du Soleil et du centre du cône ténébreux, qui produit la nuit, avec les signes supérieurs et inférieurs, avec le Soleil, et avec les phases principales de la Lune, qui font le sujet de la fable sacrée d'Osiris et d'Isis.

Lorsque Typhon, ou lorsque le principe ténébreux de la Nature, dont le règne commence à l'équinoxe d'Automne, enferme le principe lumière Osiris dans le coffre obscur, à la recherche duquel s'achemine Isis; la fable suppose, qu'Osiris étoit de retour d'un long voyage, durant lequel il avoit comblé toute la terre de bienfaits (1). Typhon alors lui dresse des embûches, et fait entrer dans sa conspiration une reine d'Ethiopie. Il prend, sans qu'Osiris s'en doute, la mesure de son corps, fait faire un coffre sur cette mesure, le fait bien orner, et ensuite apporter dans un festin, qu'il donne à son frère. On s'égaye pendant le repas, et Typhon dit artificieusement, qu'il donnera ce superbe coffre à celui qui voudra entrer dedans, et voir s'il est juste à sa mesure. Tous essayent, sans qu'il puisse convenir à aucun d'eux. Osiris essaie aussi, et à peine est-il couché dedans, que tous les conjurés se précipitent dessus, le ferment fortement, le clouent, et y coulent du plomb, pour en boucher toutes les ouvertures. Ils finissent par le jeter dans le Nil, sur les eaux duquel il est porté à la mer, par l'embouchure de Tanis. Tel est le détail que Plutarque nous donne de l'exécution du plan de conjuration.

Nous ferons une remarque à l'occasion de cette reine d'Ethiopie, qui conspire avec Typhon, au 17 du mois du Scorpion; c'est que précisément cette époque du temps de l'année est fixée par le coucher de Cassiopée, reine d'Ethiopie, qui est un Paranatellon du Scorpion. Nous l'avons projetée déjà sous ce signe, dans notre Planisphère des travaux d'Hercule; elle trouve donc encore ici sa place, sous une autre forme, et c'est sa forme la plus connue. Columelle marque le coucher de Cassiopée, à la fin d'Octobre, ou sous le Scorpion. Il nous dit qu'elle annonçoit les vents impétueux (2). Plutarque dit aussi, que la reine d'Ethiopie, qui s'unit à Typhon, pour faire périr Osiris, désignoit les vents du Midi, qui souffloient d'Ethiopie (3); et qui détruisoient les vents Etésiens. Ceux-ci souffloient du Nord, et avoient amené les Pluies, qui avoient fait croître le Nil. Aussi disoit-on d'Osiris, qu'il périssoit au temps où les vents Etésiens cessent de souffler, et où le Nil se retirant, et laissant à sec le sol d'Egypte, coule plus paisiblement dans son lit (4). C'est alors que les nuits prolongent leur durée, et que la force de la lumière s'affoiblit et succombe sous l'empire de Typhon. Or tous ces phénomènes arrivent au coucher de Cassiopée, dans le mois pendant lequel le Soleil parcourt le Scorpion. Il n'y manque que le nom de la reine, que Plutarque dit s'appeller Aso; du reste elle est, comme Cassiopée, reine d'Ethiopie.

(1) De Iside, p. 356.
(2) Columelle, l. 11, c. 2, p. 432.
(3) De Iside, p. 368.
(4) De Iside, p. 366.

Revenons

Revenons à Isis. Lorsque le coffre eut été brisé, et que le corps d'Osiris eut été déchiré en 14 morceaux, que Typhon jeta çà et là, sans sépulture, Isis recueillit ces précieux débris, et donna la sépulture à chacun de ces membres, dans le lieu même où elle les trouva; ce qui explique, dit Plutarque(1), la multiplicité des tombeaux d'Osiris, qu'on rencontre dans l'Egypte. D'autres prétendent, qu'Isis ne déposa que le simulacre du corps de son époux, dans tous ces différens tombeaux, à l'exception d'un seul, qui avoit son véritable corps, afin de tromper Typhon dans ses recherches, et afin que la multiplicité des tombeaux lui ôtât l'espoir de pouvoir découvrir le véritable. Il ajoute, que le membre viril d'Osiris fut jeté par Typhon dans le Nil, et avec lui les germes de la fécondité, qui restèrent déposés dans les eaux (*o*). Qu'Isis, en conséquence, en fit faire le simulacre qu'elle consacra, et qu'on révère encore dans les cérémonies religieuses des Egyptiens, établies en l'honneur d'Osiris. Le récit de Diodore s'accorde en cela avec celui de Plutarque (2). Ces cérémonies sont les fameuses Paamylies, ou fêtes de la génération, qui se célébroient tous les ans, à l'équinoxe du printemps, en honneur du principe fécondant Osiris, ou du Soleil, agent puissant de la végétation universelle, et qui, de concert avec Isis, ou la Lune, versoit dans l'air, dans la terre et dans les eaux du Nil le germe de fécondité qui s'y développoit. Les Grecs les adoptèrent ensuite dans le culte de Bacchus. Nous avons déjà parlé plus haut de ces fêtes instituées en l'honneur du principe fécond de la Nature, et de l'action qu'il exerce sur le Monde sublunaire, tous les ans, au moment où l'Ether, Dieu tout-puissant, féconde la matière et tous les élémens, qui entrent dans l'organisation des corps.

Jablonski prétend, que ces fêtes répondoient à l'équinoxe (3), et au temps même où nous célébrons la fête de l'Annonciation, ou de la fécondité donnée à Marie par le tout-puissant, c'est-à-dire, à l'époque où en Egypte on célébroit l'entrée d'Osiris dans la Lune, au mois Phamenoth, ou au Printemps (4). C'est alors en effet, qu'Apollon, ou Orus, le Dieu Jour, fils du Soleil du Printemps, reprend sa lumière et sa force, et combat le principe de ténèbres, et tous les mauvais Génies, qui composent sa cour. C'est alors, qu'Apollon triomphe du Serpent Python, dont l'image est le Dragon du Pôle, celui-là même qui se lève en Automne avec le Scorpion, et qui fournit les attributs de Typhon, ou du principe ténèbres. C'est au mois Phamenoth, que les Juifs célébroient leur Pâque, pendant quelque temps (5).

Ceci s'accorde parfaitement avec le récit de Plutarque (6), qui nous dit, qu'aussi-tôt qu'Isis eut recueilli les membres (*p*) épars de son époux, et consacré l'image du Phallus d'Osiris par u e cérémonie religieuse, Osiris revint des Enfers au secours d'Orus, et le mit en état de combattre son ennemi, ou le chef des Ténèbres. C'est alors en effet, que la lumière du jour va reprendre son empire sur les nuits. Le passage du Soleil aux Régions supérieures est annoncé par le lever du soir des étoiles du Cheval du Centaure, et de celles du Loup, que perce le Centaure. La fable (7) suppose, qu'Osiris interrogea son fils, et lui demanda, lequel il préféroit pour compagnon de combat, ou du Lion, ou du Cheval; et que celui-ci répondit, qu'il s'associeroit de préférence le Cheval. C'est la tradition rapportée par Plutarque. Synésius dit, que

(1) De Iside, p. 358.
(2) Diod. l. 1, c. 12, p. 24, c. 13, p. 26.
(3) Jablonski, l. 5, c. 7. p. 206.
(4) Theon p. 153. Achill. Tat. Apud Petav. Uranolog. t. 3, p. 96.
(5) Uranolog. Petav. t. 3, p. 213.
(6) De Iside, p. 358.
(7) Voy. ci-dess. Art. Osiris, c. 2.

le choix lui fut proposé entre le Lion et le Loup, et qu'il préféra le Loup.

Ces deux traditions, qui semblent différer, quand on en cherche l'explication ailleurs, que dans l'Astronomie, s'accordent entièrement à donner le même résultat dans le ciel; et leur différence même ainsi conciliée est une nouvelle preuve, que c'est sur les Tableaux célestes que porte cette allégorie. En effet les uns ont pris, pour signe du retour d'Osiris, et de la force rendue à Orus au Printemps, le cheval du Centaure : les autres ont pris de préférence le Loup, qui fait partie de cette constellation. Ces deux constellations sont placées au bord oriental, lorsque le Soleil est au Belier, et qu'il approche du Taureau. C'est donc le lever du Loup, ou du Cheval, qui indique le retour du Printemps et la résurrection d'Osiris, ou son retour vers la région supérieure, ou vers le siége de la génération et de la lumière (*q*). De-là l'origine de cette tradition rapportée par Diodore de Sicile, qui, pour rendre raison du culte du Loup en Egypte, nous dit que, lorsqu'Osiris revint des enfers au secours d'Orus et d'Isis contre Typhon, il avoit pris la forme du Loup (1). Cette forme étoit celle d'un de ses fils Macédon, placé près l'équinoxe d'Automne, et qui accompagna son père dans ses voyages, avec son frère Anubis à tête de Chien. Elien a vu avec raison, dans la constellation du Chien céleste, l'origine du culte du Chien en Egypte. On doit par la même raison chercher, dans le Loup céleste, l'origine du culte du Loup dans les temples (*r*), de même qu'on trouve dans le Belier, dans le Taureau, etc. l'origine du culte du Belier Ammon, du Taureau Apis, etc. comme nous le dit Lucien (2). Après la défaite de Typhon, ajoute l'Historien, les vainqueurs consacrèrent le Loup dans les Temples, parce que la victoire avoit suivi son apparition : ce qui est clair, puisque l'apparition du Loup, ou son lever du soir précédoit immédiatement l'équinoxe du Printemps et le triomphe de la Lumière. Alors Orion, que Plutarque appelle l'*Astre d'Orus*, s'unissoit au Soleil et à la nouvelle Lune, et tous deux combattoient le mauvais principe. Le Calendrier des Pontifes place à cinq jours l'un de l'autre, sous le Taureau, le lever du Loup, et le coucher Héliaque d'Orion, ou son union à Osiris ressuscité (3). Orion est peint avec l'attitude d'un guerrier redoutable, qui combat toujours le Scorpion, lequel à son tour fait disparoître Orion. Ce sont ces combats d'Orion ou de l'Astre d'Orus, que nous a décrits Plutarque à la suite du retour d'Osiris, lorsqu'il dit, qu'aussitôt Orus engage (4) un grand combat contre Typhon, ou contre le Génie des ténèbres, qui a son siége dans ce signe; qu'il l'attaque avec vigueur, qu'il tue un Serpent, qui poursuivoit une des concubines de Typhon, la Couronne boréale, ou Proserpine sans doute, laquelle passe du côté d'Orus; que le combat dura plusieurs jours; après quoi la victoire demeura à Orus.

Typhon néanmoins ne mourut pas; il ne fut que vaincu, et Isis le laissa échapper. Orus ou le Dieu Jour, dont l'Astre voisin de l'équinoxe de Printemps, Orion, étoit l'image (*s*), en est indigné. Il ôte à Isis son empire, et les marques de sa royauté : mais Mercure lui rend sa dignité en mettant sur sa tête un casque à forme de tête de Taureau. C'est-à-dire, qu'alors finit l'année lunaire, l'ancienne Isis; car on peignit, dit Hor-Apollon, l'année par une femme appelée *Isis*. Le premier jour où la Lune reparoît, après s'être renouvelée sous le signe du Taureau, elle se trouve dans le signe suivant,

(1) Diod. l. 1, c. 56, p. 99.
(2) Lucian. de Astrol. p. 986.
(3) Ovide Fast. l. 5.
(4) Plut. de Iside, p. 358.

consacré à Mercure, qui a son domicile aux Gémeaux. Ainsi Mercure vient rendre à Isis sa parure, qu'Orion avoit ôtée à la Lune de l'année finissante, dans sa disparition au moment de la Néoménie. Tel nous a paru être le sens de cette dernière allégorie. Plutarque (1) a supprimé, à ce qu'il nous dit, certains détails, tels que ceux d'Orus coupé par morceaux, comme Osiris; d'Isis décapitée, ainsi que les circonstances des deux autres combats, entre Orus ou le Dieu du jour, et Typhon, Dieu ou chef des Ténèbres, qui vraisemblablement faisoient partie d'une longue Légende, ou d'un Poëme sacré sur Osiris, sur Isis, et sur Typhon, dont le récit de Plutarque n'est qu'un abrégé très-mutilé. Quant à nous, malgré les lacunes immenses, qui, sans doute, se trouvent dans cette histoire, nous avons la satisfaction de reconnoître une correspondance parfaite, entre les traits, qui nous restent de cette ancienne fable, et les divers Tableaux, qu'offre le Ciel, dans les différentes époques du mouvement des deux principaux Astres, qui règlent le cours des Saisons et l'ordre de la Nature, la succession des jours et des nuits, et la marche de la végétation. Nous allons faire le rapprochement de ces Tableaux, que nous avons fixés au nombre de douze.

(1) Plut. de Iside, p. 358.

TABLEAUX COMPARATIFS.

Premier Tableau Céleste.

Le Scorpion, signe qu'occupe le Soleil, au moment de la mort d'Osiris, a pour Paranatellons les Serpens, qui fournissent les attributs des mauvais Génies et de Typhon, qui est représenté lui-même sous cette forme, dans le planisphère Egyptien. Dans la division du Scorpion, se trouve aussi Cassiopée, reine d'Ethiopie, dont le coucher produit les vents impétueux.

Premier Tableau Historique.

Osiris est mis à mort sous le signe du Scorpion, par Typhon son rival, Génie ennemi de la Lumière, qui s'associe une reine d'Ethiopie dans sa conspiration, et cette reine désigne les vents, suivant Plutarque.

Second Tableau Céleste.

Le Soleil alors s'unit au Serpentaire, qui, suivant tous les Auteurs, est le même qu'Esculape, et qui donne ses formes au Soleil, dans son passage aux signes inférieurs, où il prend les noms de *Pluton* et d'*Adês*.

Second Tableau Historique.

Osiris descend au Tombeau ou aux Enfers. Alors, suivant diverses traditions, il prend le nom de *Sérapis*, nom tiré du tombeau d'Apis, et changeant de nature, il est Sérapis, le même que Pluton (1).

Troisième Tableau Céleste.

Au moment où le Soleil descend aux signes inférieurs, et où il répond au dix-septième degré du Scorpion, époque à laquelle on fixe sa mort, sous le nom de *mort d'Osiris*, la Lune se trouve pleine au Taureau céleste.

Troisième Tableau Historique.

Ce jour-là même Isis pleure la mort de son époux, et dans la même cérémonie lugubre, qui tous les ans retrace cet événement tragique, on promène en pompe un Bœuf d'or, couvert d'un crêpe noir, et l'on dit, que ce

(1) Plut. de Iside, p. 362.

C'est le signe, dans lequel au Printemps elle s'unit à ce même Astre, au moment où la Nature reçoit du Ciel la fécondité, et où le jour reprend son empire sur la nuit. Ce Taureau, opposé au lieu du Soleil, entre dans le cône d'ombre, que projette la Terre, et qui forme la nuit, avec laquelle monte et descend le Taureau, et qu'elle couvre de son voile, durant toute la durée de son séjour sur notre horizon.

Bœuf est l'image d'Osiris. On y exprime le deuil de la Nature, que l'éloignement du Soleil prive de sa parure et de la beauté du jour, qui va céder à l'empire de la Nuit. On y pleure la retraite des eaux, que le Taureau du Printemps avoit fécondées, la cessation des vents, qui amènent les pluies qui grossissent le Nil, l'accourcissement des jours, le dépouillement de la terre. Voilà quels sont les maux périodiques, qui résultent de son absence, et qui attristent l'homme, suivant le récit de Plutarque (1).

Quatrième Tableau Céleste.

La Lune seule va régler désormais l'ordre de la Nature. Tous les mois, son disque plein et arrondi nous présente, dans chaque signe supérieur, une image du Soleil, qui n'y est plus, et dont elle tient la place, sans l'égaler, ni en force ni en lumière. Elle se trouve alors occuper le premier signe, où Osiris avoit le siége de sa fécondité; signe consacré à l'élément de la Terre, tandis qu'Osiris occupe le Scorpion affecté à l'élément de l'Eau.

Quatrième Tableau Historique.

Les Egyptiens, le troisième jour qui suit cette mort, vont à la mer pendant la nuit, forment une image sacrée, qui représente la Lune; ils la parent; ils l'ornent, après avoir déjà crié d'avance, qu'ils ont retrouvé Osiris. Cette Image est composée de terre, mêlée d'eau, pour désigner, disent-ils, que l'eau et la terre composent la Nature de ces deux Divinités; c'est-à-dire, la Nature des signes, dans lesquels le Soleil et la Lune se trouvent, au moment de leur séparation.

Cinquième Tableau Céleste.

Le Taureau, où répond le cône d'ombre, et où se trouve la Lune pleine, a sous lui le fleuve d'Orion, appelé *le Nil*, et au dessous la constellation de Persée, Dieu de Chemmis, et celle du Chevrier, qui fournit à Pan ses attributs. La Chèvre, qu'il porte, est appelée la *Femme de Pan*; elle a avec elle ses Chevreaux.

Cinquième Tableau Historique.

Le coffre, qui renferme Osiris, est jeté dans le Nil. Ce sont les Pans et les Satyres, qui habitent près de Chemmis, qui les premiers s'apperçoivent de cette mort, qui l'annoncent par leurs cris, et répandent par-tout le deuil et l'effroi.

(1) De Iside, p. 366.

Sixième Tableau Céleste.

La pleine Lune suivante arrive dans les Gémeaux, dans le signe où sont peints deux enfans, qui président aux oracles de Didyme, et dont l'un s'appelle *Apollon*, Dieu de la Divination.

Sixième Tableau Historique.

Isis, avertie de la mort de son époux, voyage pour chercher le coffre, qui renferme son corps. Elle rencontre d'abord des enfans, qui avoient vu le coffre; elle les interroge, et les enfans reçoivent le don précieux de la divination, depuis cette aventure.

Septième Tableau Céleste.

La pleine Lune, qui suit, a lieu au Cancer, domicile de la Lune. Les Paranatellons de ce signe sont la Couronne d'Ariadne, ou de Proserpine, composée de feuilles de mélilot, le chien Procyon et le grand Chien, dont une Etoile s'appelle *Etoile d'Isis :* lui-même fut honoré sous le nom d'*Anubis*, en Egypte (*t*).

Septième Tableau Historique.

Isis apprend qu'Osiris a, par erreur, couché avec sa sœur. Elle en trouve la preuve dans une couronne de mélilot, qu'il a laissée chez elle. Il en étoit né un enfant, qu'elle cherche à l'aide de ses chiens. Elle le trouve, l'élève, et se l'attache, sous le nom d'*Anubis*, son fidèle gardien.

Huitième Tableau Céleste.

La Lune du mois suivant se trouve pleine dans le signe du Lion, domicile du Soleil, ou d'Adonis, Dieu de Byblos. Les Paranatellons de ce signe sont le fleuve du Verseau et le Céphée, roi d'Ethiopie, appelé *Regulus*, ou simplement *le Roi*. A sa suite se lève Cassiopée sa femme, ou la reine d'Ethiopie; Andromède sa fille, et Persée son gendre : tous Paranatellons en partie de ce signe, et en partie du signe suivant.

Huitième Tableau Historique.

Isis se transporte à Byblos, et se place près d'une fontaine, où elle est rencontrée par des femmes de la cour d'un roi. La reine et le roi veulent la voir. Elle est amenée à la cour, et on lui propose d'y remplir la fonction de nourrice d'un fils du roi. Isis accepte la place.

Neuvième Tableau Céleste.

La Lune suivante se trouve pleine au signe de la Vierge, à qui le savant Eratosthène donne le nom d'*Isis* dont cette figure céleste est vraisem-

Neuvième Tableau Historique.

Isis, devenue nourrice, allaite l'enfant pendant la nuit. Mais, au lieu de son sein, elle met dans sa bouche le bout de son doigt. Elle brûle toutes les parties

blablement l'image. On peignoit dans ce signe une femme, qui allaitoit un enfant. Cet enfant ne peut être que le jeune fils d'Isis, dont elle accoucha vers le Solstice d'hiver. Ce signe a pour Paranatellon le mât du Vaisseau céleste, et le Poisson hirondelle; ainsi qu'une partie de Persée, gendre du roi d'Ethiopie.

de son corps, qui étoient mortelles, et elle-même, métamorphosée en Hirondelle, s'envole, et se place près d'une grande colonne, qui s'étoit formée tout-à-coup d'une très-petite tige, et à laquelle tenoit le coffre, qui renfermoit son mari.

Dixième Tableau Céleste.

Sur les divisions, qui séparent le signe de la Vierge, que quitte la Lune, de celui de la Balance, où elle va devenir pleine, se trouvent placés le Vaisseau, Persée, fils du roi d'Ethiopie, et le Bootès, qu'on dit avoir été le nourricier d'Orus. Le fleuve d'Orion, qui se couche le matin, est aussi un Paranatellon de ce signe. Les autres Paranatellons de la Balance sont, le porc d'Erymanthe, ou l'Ourse céleste, Chien de Typhon; et le Dragon du Pôle, le fameux Python, qui fournit à Typhon ses attributs. C'est-là le cortège, dont se trouve entourée la pleine Lune de la Balance ou du dernier des signes supérieurs, celle qui précède la Néoménie du Printemps, qui va se reproduire au Taureau, dans lequel le Soleil ou Osiris doit se réunir à elle.

Dixième Tableau Historique.

Isis, ayant trouvé le coffre précieux, s'en empare; quitte Byblos (*x*), monte un vaisseau avec le fils aîné du roi, dirige sa route vers Boutos, où étoit le nourricier d'Orus, et tarit le matin un fleuve, d'où s'élevoit un vent trop fort. Elle dépose à l'écart le coffre, qui renferme le corps de son époux. Mais ce coffre est découvert par Typhon, qui, au clair de la pleine Lune, chassoit alors, et poursuivoit un porc. Il reconnoît le cadavre de son rival, et le coupe en 14 morceaux; c'est-à-dire, en autant de parties, qu'il y a de jours depuis cette pleine Lune, jusqu'à la nouvelle; intervalle de temps, durant lequel chaque jour la Lune perd une portion de la lumière, qui remplissoit la totalité de son disque.

Onzième Tableau Céleste.

La Lune, au bout de 14 jours, arrive au Taureau, et s'unit au Soleil, dont elle va rassembler les feux sur son disque (*v*) pendant les autres quatorze jours, qui vont suivre. Elle s'unit alors tous les mois à lui, dans la partie supérieure du monde, où règnent la lumière, l'ordre et l'harmonie, et elle emprunte de lui la force, qui va détruire les germes de mal, que Typhon, pendant l'hiver, avoit mis dans la

Onzième Tableau Historique.

Isis rassemble les 14 morceaux du corps de son époux, leur donne la sépulture, consacre le Phallus, que l'on promenoit en pompe aux fêtes du Printemps, connues sous le nom de Paamylies; époque à laquelle on célébroit l'entrée d'Osiris dans la Lune. Osiris alors est revenu des Enfers au secours d'Orus son fils, et d'Isis son épouse, à qui il unit ses forces contre Typhon. La forme, sous laquelle il apparoît, est

Nature. Ce passage du Soleil au Taureau, qui lui donne ses attributs au Printemps, lorsqu'il revient de l'hémisphère inférieur ou des enfers, est marqué par le lever du soir du cheval du Centaure et du Loup; et par le coucher Héliaque d'Orion, appelé *Astre d'Orus*, qui, tous les jours suivans, se trouve uni au Soleil printanier, dans son triomphe sur les Ténèbres ou sur Typhon.

le Loup, suivant les uns, et le Cheval, suivant d'autres.

Douzième Tableau Céleste.

L'année équinoxiale finit, au moment où le Soleil et la Lune sont réunis avec Orion, ou avec l'Astre d'Orus, constellation qui est placée sous le Taureau, et qui s'unit à la Néoménie du Printemps. La nouvelle Lune se rajeunit dans le Taureau; et la première fois qu'elle se montre, sous la forme du croissant, c'est au signe suivant ou aux Gémeaux, *domicile de Mercure*. Alors Orion, uni au Soleil, précipite le Scorpion, son rival, dans les ombres de la nuit, et le fait coucher, toutes les fois qu'il reparoît avec le Soleil le matin. Le jour prolonge sa durée, et les germes de mal peu-à-peu sont détruits. Ainsi le poème de Nonnus nous peint Typhon, vaincu à la fin de l'hiver, dès que le Soleil, dit le Poète, parcourt le signe du Taureau, et qu'avec lui Orion, que Plutarque appelle l'*Astre d'Orus*, paroît aux cieux. Ainsi, dans Ovide, après que Lycaon a été changé en Loup, arrive le déluge, et Apollon vainqueur tue le fameux dragon Python, qui est au Pôle.

Douzième Tableau Historique.

Isis, pendant l'absence de son époux, avoit rejoint le terrible Typhon, lorsqu'elle déposa le coffre dans le lieu où se trouvoit son ennemi. Ayant enfin rejoint Osiris, dans le moment où celui-ci se dispose à combattre Typhon, elle est privée de son ancien diadême par son fils. Mais elle reçoit des mains de Mercure un casque à forme de tête de taureau, qui lui en tient lieu. Alors Orus, sous les traits, et dans l'attitude d'un guerrier, tel qu'on peint Orion, combat et défait son ennemi, qui avoit attaqué son père, sous la forme du Serpent du Pôle, ou du fameux Python. Ainsi, dans Ovide, Apollon défait le même Python, au moment où Io reçoit les faveurs de Jupiter, qui la métamorphose en vache, et qui la transporte dans le Taureau céleste, où elle devient Isis. Toutes ces fables se tiennent et ont le même objet.

Une correspondance aussi complète et qui porte sur tant de points de ressemblance, entre les tableaux de cette allégorie, et ceux du ciel, ne permet point de douter, que le Prêtre, Auteur de cette Légende sacrée, n'ait fait autre chose que peindre les courses de la Lune dans les Cieux, sous le titre de courses d'Isis; d'autant plus que nous avons déjà prouvé, qu'Isis étoit la Lune. Car il faudroit dire, ou qu'Isis n'est pas la Lune; ce qu'on ne peut pas dire; ou qu'Isis étant la Lune, les courses d'Isis ne sont pas celles de la Lune; ce qui impliqueroit manifestement contradiction. Donc les voyages d'Isis, comme ceux d'Osiris

n'expriment

n'expriment que les courses des deux Astres, Soleil et Lune, dans les champs de l'Olympe. Tantôt ils s'unissent dans la partie supérieure du Monde, pour y maintenir ce bel ordre, que présente la Nature dans les 6 mois du Printemps et de l'Eté *(y)*. Tantôt ils se trouvent séparés, et la Lune, lorsqu'elle donne ses plus longs jours, (car la lumière de la pleine Lune est bien le jour de la nuit), se trouve seule dans l'hémisphère supérieur, tandis que son époux est dans l'hémisphère inférieur, où sont les courts jours, et qui est le siége des ténèbres, que les anciens plaçoient vers le Pôle inférieur, ou austral. Il est vrai qu'à chaque nouvelle Lune, cette Planète rejoint le Soleil, dans les signes inférieurs; mais alors il est sans force; la durée du jour sur l'horizon n'est pas longue, et il n'en résulte presque rien pour le bien de la Nature *(z)*. Cette vérité a été rendue par l'Auteur de cette Légende, lorsqu'il dit, qu'Isis eut commerce avec Osiris dans les Enfers; mais que l'enfant, qui naquit de cette union, fut foible, et sans énergie, privé d'une partie de ses membres, et qu'il vint au Monde au milieu des ténèbres du Solstice d'Hiver (1). C'étoit le foible Harpocrate, fils d'Isis et de Sérapis, ou du Soleil inférieur.

Orus au contraire, à qui Typhon, chef des Ténèbres, voulut contester sa légitimité (2), fut déclaré véritable fils d'Osiris et d'Isis. C'étoit en effet ce jour qui éclaire la Nature, depuis l'équinoxe du Printemps jusqu'à l'équinoxe d'Automne, lorsqu'Osiris répand sur nous les flots de sa lumière, et sa chaleur féconde, et qu'il donne à la Terre ses plus longs comme ses plus beaux jours. Aussi est-il confondu par Plutarque avec cette heureuse température de l'Air (3), qui tend à nourrir et à conserver toutes les productions de la Terre. Telle est celle que prend l'air, à l'équinoxe de Printemps, lorsqu'il est imprégné des germes de fécondité que lui communique le Soleil. De-là vint qu'Orus fut souvent représenté, comme Priape, avec tous les caractères les mieux prononcés de la Virilité, ou du Génie fécond du Printemps. On lui donnoit des aîles, pour mieux peindre la rapidité du mouvement du Soleil, qui est la plus grande possible aux équinoxes, soit que l'on considère son mouvement journalier, soit qu'on ait égard à son mouvement annuel en déclinaison. Suidas (4) dit, que la statue de ce Priape est celle du Dieu appelé Orus par les Egyptiens. L'attitude, dans laquelle il nous le peint, ressemble fort à celle de l'homme couvert du bonnet Phrygien, placé près du Taureau équinoxial, dans le monument de Mithra, gravé dans M. Hyde. On peignoit ainsi la fécondité donnée à la Terre, comme on peignoit la cessation de cet Astre fécondant, par le Sorpion qui dévoroit les testicules du même Taureau. Car ces deux emblêmes se trouvent réunis dans le même monument. De cette action du Soleil, résultent l'ordre et l'harmonie du Monde, qui se manifestent dans toute la durée du passage de cet Astre dans les signes supérieurs. C'est, sans doute, ce qui a fait prendre Orus par Plutarque (5), pour l'ordre qui naît dans le Monde, de l'action combinée du principe actif et du principe passif de la Nature. Il n'est point l'ordre, le bien et la fécondité, qui se reproduisent tous les ans, au Printemps, et qui sont un effet; mais il est, comme l'indique Elien (6), la cause principale de cet ordre, de cette fécondité et de l'abondance qu'on doit attendre chaque année; tel est le caractère du Dieu du Printemps. Voilà pourquoi les Grecs ont toujours vu en lui leur divin Apollon, vainqueur de Python, comme Orus l'est du Serpent,

(1) Plut. de Iside, p. 377.
(2) Ibid. p. 358.
(3) Ibid. p. 366.

(4) Suidas in voce Priap.
(5) De Iside, p. 374.
(6) Ælian. de Animal. l. 11, c. 10.

et le Dieu qui distribue les belles saisons, et la ravissante lumière, enfin le Dieu des beaux jours, qui résultent de l'action du Soleil et de la Lune sur la Nature. C'est ce bel ordre, contre lequel lutte sans cesse Typhon, et qu'il réussit enfin à troubler, mais que le Dieu du Printemps, fils d'Osiris et d'Isis, réuni au Taureau équinoxial, vient à bout de rétablir. Harpocrate étoit le jour, fruit du Soleil dans sa vieillesse (1). Orus est le jour, fils du Soleil dans sa jeunesse, et dans le Printemps de la Nature. C'est ce beau Soleil des longs jours, qui arrivant au Solstice d'été, occupé par le Lion, donna lieu de représenter le jour solstitial, sous le nom d'Orus, placé sur un trône, au bas duquel étoient couchés des Lions (2). De-là vint, qu'on dit qu'Orus étoit le nom du Soleil et du Dieu, qui règle les heures et les saisons. C'est ainsi que Plutarque (3) prétend qu'Orus est la force divine, qui préside au mouvement du Soleil. L'inscription de l'obélisque Egyptien, dont Ammien Marcellin (4) a donné la traduction, lui accorde l'épithète de Maître des Temps. La vérité est, qu'Orus est la lumière, *Aor*, comme l'indique son nom, mais la lumière dans son éclat, dans son siége naturel, et dans son plus bel empire, telle qu'elle est, lorsque le jour a repris la supériorité sur les nuits, au Printemps. C'est ce jour, fils du Soleil, ou d'Osiris et d'Isis, que l'on célébroit au Printemps, au moment du renouvellement de la Nature, et qui a des rapports si naturels avec le Soleil, qu'il a été pris pour le Soleil lui-même. Orus, si l'on veut, sera le Soleil, mais considéré comme source de Lumière, et régnant aux cieux où il tient le sceptre de l'harmonie des différens corps, qui nous distribuent la Lumière (*aa*). Orion fut son astre familier ; parce qu'Orion est placé aux cieux, de manière à fixer les limites de la durée des beaux jours, se levant avec le Taureau, et se couchant au lever du Scorpion. C'est-là, sans doute, la raison qui l'a fait appeler l'*Astre d'Orus*, et qui l'a fait regarder comme une des formes célestes, que prenoit le jour, lorsqu'au Printemps il étoit réintégré dans tous ses droits et rétabli dans son empire. Ceci s'accorde parfaitement avec ce que nous dit Macrobe (5) ; que c'est une article de foi, un dogme sacré des mystères religieux des anciens, que le Soleil s'appelle *Apollon*, durant tout le temps qu'il parcourt l'hémisphère supérieur. Cet hémisphère supérieur est l'hémisphère supérieur du monde, celui des six signes du Printemps et de l'Eté, du beau temps, et du règne de la Lumière sur nos climats. Il résultera, par une conséquence assez naturelle, qu'Harpocrate, ou le second Orus, le vieux Orus, sera le jour des signes inférieurs, jour morcelé et foible, à qui Osiris mort donne naissance, dans son union avec Isis aux enfers (6). Nous avons cru devoir entrer dans ces détails sur Orus et sur Harpocrate, qui jouent aussi un rôle dans l'allégorie d'Osiris et d'Isis, et qui se lient à leurs aventures, par la raison même, qu'il est juste que le jour, suivant ses rapports d'accroissement et de diminution aux différentes époques de la révolution annuelle, se lie aux positions qu'ont dans le ciel les deux Astres, qui dispensent la lumière du jour et de la nuit, et qui président à la distribution des saisons et des heures.

Nous terminerons ici l'examen de cette histoire allégorique, dans laquelle nous sommes persuadés, qu'on ne doit voir rien autre chose, que les tableaux Cosmogoniques des phénomènes produits par les mouvemens du Soleil et de la Lune, considérés relativement à la mar-

(1) De Iside, Plut. p. 355—372.
(2) Hor. Apollo, l. 1, c. 17.
(3) De Iside, p. 375.
(4) Ammian. Marc. Ælian.
(5) Macrob. Sat. l. 1, c. 18.
(6) De Iside, p. 358.

che des astres, qui sont épars dans les cieux, et relativement aux périodes de ténèbres et de mal, de bien et de lumière, à la succession des jours et des nuits, et à leur progression variée durant une révolution annuelle, ou durant tout le temps, que le Soleil met à parcourir les douze signes, divisés en deux parties entièrement opposées dans leurs influences sur le monde sublunaire; c'est-à-dire enfin, que nous n'y voyons rien, que ce que Chérémon et les prêtres Egyptiens nous disent qu'il faut y chercher.

Ainsi nous avons prouvé par des autorités multipliées, qu'Isis étoit la Lune; et réciproquement, par l'explication simple des figures de la Lune comparées à celles d'Isis, il est encore résulté cette même vérité, qu'Isis ne pouvoit être que la Lune. Ce premier principe établi nous a conduits à l'explication; et la simplicité et l'évidence de l'explication ont prouvé la sagesse des autorités sur lesquelles posoit le principe. C'est ainsi que l'un s'est confirmé par l'autre; ce qui est un des caractères de la vérité.

D'après cela, si sur un Planisphère composé d'après notre théorie, et collé sur un carton, on met au centre une règle, qui ait à une de ses extrémités l'image du Soleil, et à l'autre celle de la Lune, et si on les fait mouvoir, en mettant d'abord la Lune au Taureau, on saisira, d'un seul coup d'œil, l'ensemble de ses courses et des tableaux qu'elle trouve sur sa route, depuis le moment où elle a perdu Osiris, jusqu'à celui où elle le retrouve. C'est par un procédé semblable, que nous avons déjà présenté aux yeux du Lecteur l'ensemble de la correspondance des travaux d'Hercule avec la marche du Soleil dans le Zodiaque. Ainsi nous avons mis notre Lecteur à portée de suivre, dans ce double tableau, le développement de ce vers si connu de Virgile. « Iolas, sur sa lyre d'or, chantoit les courses de la Lune et les travaux du Soleil. » Les courses de la Lune sont celles d'*Isis*; et les travaux du Soleil sont ceux d'*Hercule*, qui ont fait la matière des Poèmes sacrés et des légendes anciennes. Ce sont là les deux Divinités, que Virgile invoque dans son Poème sur l'agriculture, lorsqu'il apostrophe les deux flambeaux de la Nature, (1) qui conduisent l'année dans le Ciel, et qui en règlent la marche, sous les noms de *Bacchus* et de *Cérès*. Car on sait que les Grecs, tels qu'Hérodote (2), disoient que leur Bacchus et leur Cérès étoient l'Osiris et l'Isis des Egyptiens, c'est-à-dire le Soleil et la Lune, ces deux premiers agens de la végétation annuelle. Voilà pourquoi l'on pensoit, que les cérémonies faites en l'honneur d'Osiris et d'Isis, de Bacchus, de Cérès, et de Proserpine, étoient relatives au labourage, aux semailles, aux moissons et aux vendanges; ce qui étoit assez naturel, puisque les travaux du labourage et les récoltes sont liés à la marche des Cieux, et sur-tout à celle du Soleil et de la Lune. C'est à ce titre, que Bacchus fut le Dieu des raisins, Osiris celui du labourage, et Cérès ou Isis la divinité des moissons. De-là ces cérémonies, qui se pratiquoient en Egypte en honneur d'Isis, dans lesquelles on lui offroit les prémices des épis au temps de la moisson, et où on l'invoquoit près des gerbes de bled. Ce n'étoit pas, quoiqu'en dise Diodore (3), une ancienne Princesse, qui portoit le nom d'Isis ou de la Lune, qu'on prétendoit honorer (*bb*), parce qu'elle avoit fait la découverte du bled, découverte qui n'est guères l'objet des travaux des Princes; mais bien la Lune qui, avec le Soleil, agit sur la Terre, et règle l'année et le labourage, et qui, dans les fables sacrées, fut personifiée sous le nom d'une Princesse, comme le Soleil le fut sous celui d'un Roi. C'est en honneur de la Planète, qui mesure les mois, révérée sous le nom sacré d'Isis, que l'on portoit aux fêtes Isiaques du bled

(1) Virgil. Georg. l. 1, v. 5.
(2) Hérod. Euterp. c. 42, p. 59.
(3) Diodor. l. 1, c. 9, p. 18.

et de l'orge dans des vases; ce qui est conséquent aux principes théologiques des Egyptiens, avoués par Diodore lui-même. En effet il nous dit, que ces Peuples attribuoient au Soleil et à la Lune l'administration de l'Univers et la cause productrice de tous les biens, que la Terre verse de son sein fécond, enfin de tout ce qui résulte de l'action génératrice de la Nature (1). C'est par cette raison, que l'on disoit, qu'Osiris aimoit l'agriculture, qu'il inventa la charrue, et qu'il planta la vigne, dont la culture a besoin du Soleil.

On fit, il est vrai, ce qui étoit nécessaire pour persuader au Peuple, que les Dieux, que l'on honoroit sous ces noms, avoient existé autrefois, et avoient été des Princes, qui avoient bien mérité des hommes, soit qu'on voulût donner dans leurs personnes des leçons aux Rois (2), qui ne pouvoient aspirer à la même gloire, qu'en les imitant, et en s'attachant leurs sujets par la reconnoissance (*cc*); soit qu'on voulût donner un encouragement à la vertu du Peuple (*dd*), en lui persuadant, que le sceptre autrefois fut le prix des services, et non pas le patrimoine des familles; soit qu'on crût devoir couvrir de l'ombre du mystère les opérations de la Nature, afin d'imiter son secret, et de rendre plus auguste le culte religieux. On montroit les tombeaux des dieux, et on célébroit des fêtes, dont le but sembloit être de renouveller tous les ans le deuil, qu'avoit autrefois occasionné leur perte. Enfin on rendoit à leur mémoire tous les honneurs, qu'on accorde aux héros, aux grands hommes et qui sont les plus propres à faire germer les semences de vertu dans les générations suivantes. On décrivoit jusqu'à la structure de leurs corps; on disoit quelle avoit été la teinte de leur peau et de leurs cheveux. Orus étoit très-blanc; Typhon absolument roux (3). Des inscriptions pompeuses portoient jusqu'à la postérité la plus reculée les témoignages de leur gloire. Telles sont celles que l'on voyoit gravées sur ces fameuses colonnes, élevées près de Nyse en Arabie, où l'on dit qu'ils avoient deux tombeaux. On lisoit sur l'une (4): « Je suis Isis, Reine de » cette contrée; j'ai été instruite par » Mercure. Personne ne peut détruire » les lois que j'ai données. Je suis la » fille aînée de Saturne, le plus jeune » des Dieux. Je suis l'épouse et la sœur » du Roi Osiris. C'est moi qui la première » ai découvert aux Mortels l'usage du » froment. Je suis la mère du Roi Orus. » C'est en mon honneur, qu'est élevée la » ville de Bubaste. Réjouis-toi, ô Egypte, » réjouis-toi, Terre qui m'a donné nais» sance ».

Sur l'autre colonne, on lisoit (5): « Je » suis le Roi Osiris, qui ai conduit mes » armées dans toutes les parties du » Monde, jusqu'aux contrées les plus » inhabitées de l'Inde, de l'Ourse, du » Danube, et de l'Océan. Je suis le fils » aîné de Saturne; je suis né de l'œuf » brillant et magnifique, et ma subs» tance est de la nature de celle qui com» pose la lumière. Il n'est point de lieu » dans l'Univers où je n'aie paru, pour » y faire éprouver mes bienfaits, et y » faire part de mes découvertes ». C'est tout ce qu'on pouvoit lire sur cette dernière colonne; le reste étoit altéré et effacé.

Voilà deux inscriptions, qui semblent au premier coup d'œil gravées en l'honneur d'un Prince et d'une Princesse, qui avoient signalé leur puissance, par leur bienfaisance envers tous les hommes. Elles seroient peut-être trop pompeuses pour des hommes; mais elles sont simples, si elles sont consacrées aux deux plus puissans Agens de la Nature, aux deux Astres, à qui est confiée

(1) Ibid. l. 1, c. 9, p. 19.
(2) Diod. l. 1, c. 28, p. 53.
(3) De Iside, p. 359.
(4) Diod. l. 1, c. 16, p. 31.
(5) Diod. ibid. p. 32.

l'administration universelle du Monde, et qui répandent sur toute la Terre leurs bienfaits. Il n'y a rien dans ces deux inscriptions, qui ne convienne exactement au Soleil et à la Lune.

Diane étoit adorée à Bubaste; elle étoit la grande Divinité de cette ville (1). Or Diane est la Lune; mais la Lune est Isis: donc Diane, Isis, la Lune ont pu dire, que la ville de Bubaste leur étoit consacrée. Diane ou la Lune a son domicile au Cancer, signe qui a pour Paranatellon le grand Chien ou Sirius, comme nous l'avons déjà fait voir et comme l'attestent Servius (2) et Porphyre. Ce dernier fait commencer l'année Egyptienne à la néoménie du Cancer, au lever de Sirius ou du grand Chien (3): donc Isis a pu dire qu'elle naissoit avec le grand Chien. Elle dit aussi, qu'elle est instruite par Mercure; ce qui est conforme avec ce que dit Plutarque (4), que les Egyptiens pensoient que Mercure dirigeoit le mouvement de la Lune, et voyageoit avec elle. Ce Mercure est sans doute le Mercure Anubis, ce Chien d'Isis, ce Chien de Diane, ou l'astre Paranatellon, qui fixoit la néoménie du Cancer et le commencement de l'année, lorsque le Soleil eut quitté le Lion. Voilà, sans doute, pourquoi Sirius s'appela l'astre d'Isis. Isis se dit fille de Saturne, ou du Dieu qui préside au temps: rien de plus naturel que cette filiation. Elle est sœur d'Osiris, comme la Lune ou Diane est sœur du Soleil ou d'Apollon; elle est mère de la lumière, qu'Orus ou le Dieu du printemps dispense à la nature. On voit, qu'il n'y a pas un des traits de cette inscription, qui ne convienne parfaitement à la Lune, adorée, comme nous le savons d'ailleurs, en Egypte sous le nom d'Isis. Donc l'Isis, à qui cette colonne et cette inscription étoient consacrées, étoit la Lune, Reine des cieux, et non pas une ancienne princesse, qui eût vécu autrefois en Egypte.

Il en est de même d'Osiris son époux et son frère: car la nature de la sœur nous donne celle du frère. Sa naissance d'un œuf et d'un germe, formé de la substance lumineuse du jour, décèle évidemment le Soleil, l'astre brillant qui distribue la lumière à la terre, et qui répand ses bienfaits dans tout l'univers, de l'orient au couchant, du nord au midi: car c'est ce qu'indiquent ses voyages dans l'Asie et dans l'Inde, dans l'Europe et aux sources du Danube; au nord, près des contrées glacées de l'Ourse; au couchant, près des rives de l'Océan. Le Soleil en effet se montre à toute la terre, avec un éclat majestueux, et tout œil a vu sa gloire. Il est le fils du temps; il sort du sein de l'œuf symbolique, qui représente le monde, dont la révolution chaque jour ramène cet astre sur notre horison. Tel Phanès, ou Bacchus sort également de l'œuf Orphique, pour répandre par-tout sa lumière. Il n'est donc encore ici aucun trait de l'inscription, qui ne caractérise évidemment le Dieu Soleil dans cet Osiris, que d'ailleurs nous avons déjà prouvé être le Soleil, roi de l'univers, et qui est personifié dans la légende sacrée du Soleil, qu'à tort on prend pour de l'histoire.

D'après ces démonstrations, nous ne verrons dans l'histoire merveilleuse de ce prétendu Prince et de la Princesse son épouse, qu'une légende sur le Soleil et la Lune; et la croyance universelle du peuple Egyptien, qui y voyoit des hommes, qui avoient passé au rang des Dieux, ne nous en imposera point. Ceci est une nouvelle preuve, qu'en fait de religion, le consentement universel de plusieurs siècles, d'un ou de plusieurs peuples, est un argument nul,

(1) Herod. Euterp. c. 137—60.
(2) Servius, Comment. ad Georg. l. 1.
(3) Porphyr. de Ant. Nymph. p. 264, Edit. Cantabrig.
(4) De Iside, p. 367.

lorsqu'on veut en conclure l'existence historique des êtres qu'on adore, et que les Prêtres imposteurs assurent avoir vécu autrefois parmi les hommes, au milieu de qui ils ont fait connoître leur puissance par des bienfaits et par des miracles. La foi la plus universelle ne prouve rien, lors même que les cérémonies publiques, la pompe et l'appareil du culte, les représentations tragiques des malheurs des hommes divins, et tous les monumens de l'art, se réunissent pour l'appuyer. C'étoit là le grand art des Prêtres, et l'esprit du système général de l'imposture sacerdotale. Ces funérailles d'Osiris, ces tombeaux d'Osiris mort et ressuscité ; ceux d'Isis, n'ont d'autre objet que le culte du Soleil et de la Lune, dont l'allégorie et le génie mystique des Orientaux faisoient des personnages, qui avoient vécu autrefois, à qui ils prêtoient un caractère, des passions, des vertus, et qui néanmoins n'étoient autre chose que les Dieux naturels, à qui on donnoit une existence factice, entourée de tous les accessoires de la vie humaine. On les pleuroit, comme s'ils eussent été morts ; on se réjouissoit ensuite, comme s'ils eussent ressuscité, quoiqu'ils brillassent éternellement aux cieux. Tel étoit le génie religieux de ces siècles et de ces peuples anciens, qui ont transmis jusqu'à notre âge les formes de leur culte. Comme on montroit en Judée le tombeau de Christ-Agneau ; en Crète, celui de Jupiter-Bélier, ou d'Ammon ; à Cadix celui d'Hercule (1), que pourtant nous avons vu être le Soleil ; à Delphes, celui de Bacchus (2) ; on montroit également par-tout en Egypte les tombeaux d'Osiris et d'Isis, et le peuple alloit y pleurer sur les débris mortels de ses Dieux. Plusieurs provinces se glorifioient (3) d'avoir chez elles ces précieuses dépouilles ; et comme ils ne pouvoient avoir été cependant enterrés par-tout, on accordoit ces contradictions en disant, que le corps d'Osiris ayant été mis en plusieurs morceaux, chacun pouvoit en avoir chez soi un membre, excepté le Phallus, dont Isis avoit réservé pour elle l'image, qu'elle avoit consacrée. D'autres disent (4) qu'Isis, voulant laisser ignorer à Typhon le lieu où elle avoit déposé le corps de son mari, fit faire, comme cela se pratiquoit à Athènes aux funérailles d'Adonis, des figures de cire représentant un homme mort, qu'on avoit embaumé. Ayant fait venir les Prêtres de chaque Tribu, elle leur remit une de ces figures, en leur faisant prêter serment, qu'ils ne feroient connoître à personne le dépôt, qu'elle alloit leur confier ; et ensuite elle assura à chacun d'eux en particulier (5), que c'étoit lui qui avoit le véritable corps d'Osiris. Après leur avoir rappelé les bienfaits de son époux, elle les exhorta à lui élever chacun chez eux un tombeau, et à rendre à Osiris les honneurs divins. Elle les invita en outre à lui consacrer chacun dans leur ville un animal particulier, pour qui ils eussent le même respect que pour Osiris, tant qu'il vivroit, et à qui, après sa mort, ils devoient rendre le même culte et les mêmes honneurs. De là vint le culte rendu aux Taureaux Apis et Mnevis, animaux consacrés à Osiris et réputés Dieux par tous les Egyptiens. L'Historien ajoute (6), que pour mettre les Prêtres dans son parti, et les associer à cette imposture, la Déesse leur assigna la troisième partie des terres de l'Egypte, pour faire les frais du culte, et pour fournir au salaire des Prêtres. Le souvenir des bienfaits d'Osiris, et surtout leur intérêt personnel, les rendit fort dociles aux invitations d'Isis ; c'est pourquoi chaque Tribu sacerdotale prétend, qu'elle a le véritable corps d'Osiris.

(1) Pompon. Mél. l. 3, c. 6.
(2) De Iside, p. 315.
(3) De Iside, p. 319.

(4) Diod. l. 1, c. 12, p. 24.
(5) Ibid. c. 13, p. 25.
(6) Ibid. c. 13, p. 25.

C'est ainsi que chez nous chacun a le bois de la vraie croix.

Diodore ajoute, que c'est par cette raison que l'Egypte révère encore les animaux, qui furent consacrés alors, et qu'à leur mort on renouvelle le même deuil, qui suivit la perte d'Osiris. Tel étoit le deuil que causoit à toute l'Egypte la mort du Bœuf Apis, image vivante d'Osiris (1). Ce culte des animaux, ainsi lié à celui du grand Osiris, n'a rien que de très-naturel, si, comme le dit Lucien, (2) et, comme nous le croyons, ces animaux sacrés n'étoient que les images vivantes des animaux célestes, qui se trouvent dans les signes et dans les constellations, qui se lient à la marche du Soleil et de la Lune, et qui combinent leur action particulière dans chaque mois avec celle de ces astres. C'est ainsi, que près du tombeau d'Osymandias (3), qui, comme Hercule ou le Soleil, paroissoit accompagné du Lion, lequel étoit aussi une de ses victoires, on avoit construit un édifice, où étoient peintes toutes les figures des animaux adorés en Egypte. Près de ce tombeau étoit le fameux cercle d'or de 365 coudées, qui représentoit le Zodiaque, et les 365 jours de la révolution annuelle, et sur lequel étoient marqués les jours et les constellations, qui par leur lever et leur coucher y présidoient, et dont on pouvoit tirer des pronostics (4). Tel étoit l'entourage du tombeau du fameux Mendès, ou Osymandès, qui prenoit le titre pompeux de *Roi des Rois*. Cette union d'un zodiaque ou d'un cercle d'or à son tombeau rappeloit la même idée, qu'on avoit voulu exprimer, sous une autre forme, par les 360 urnes (5) disposées autour du tombeau, qu'on avoit élevé à Osiris, sur les confins de l'Ethiopie et de l'Egypte, à Phylé, dans une isle du Nil, qu'on appeloit le champ sacré, parce que les dépouilles d'Osiris et d'Isis étoient censées y être déposées. Tous les Prêtres de l'Egypte avoient une vénération particulière pour ce tombeau d'Osiris, & à chacun des jours de l'année, des Prêtres destinés pour cela remplissoient ces urnes de lait (*ee*), et invoquoient, d'un ton lamentable, les mânes de leurs Dieux. Les Prêtres seuls avoient droit d'entrer dans cette isle sacrée (6), et tous les habitans de la haute Egypte regardoient comme le plus redoutable des sermens, celui qui se faisoit par le corps d'Osiris, qui reposoit dans cette isle (*ff*). Que d'adresse et de dépenses pour tromper les hommes! car enfin nous avons démontré qu'Osiris et Isis n'étoient que le Soleil. C'est ainsi que dans la ville d'Achante, au-delà du Nil, du côté de la Lybie, à 120 stades de Memphis, il y avoit un tonneau percé, dans lequel 360 Prêtres étoient chargés de verser chaque jour de l'eau du Nil (7). Toutes ces cérémonies étoient relatives à la marche de l'année, dont Osiris ou le Soleil est l'ame.

La ville de Memphis, en succédant à la première splendeur et à la puissance de la haute Egypte et de la superbe Thèbes, eut aussi ses tombeaux d'Osiris, et des cérémonies religieuses, qui s'y pratiquoient: car Abydos et Memphis (8) furent les deux villes les plus renommées pour la magnificence des tombeaux du Soleil, ou d'Osiris. Quoique plusieurs villes se vantassent d'avoir en dépôt le corps d'Osiris, dit Plutarque, aucune n'avoit plus de prétentions à cette gloire, qu'Abydos et Memphis, qui passoient pour être les seules, qui eussent le vrai tombeau d'Osiris. Tous les gens riches et puissans ambitionnoient l'honneur d'avoir leur sépulture à Abydos, afin d'avoir leurs tombeaux près de celui de leur Dieu Osiris. D'un

(1) Lucian. de Astrol. p. 986.
(2) Diod. Sic. c. 31 c. 31, p. 57.
(3) Ibid. c. 32, p. 59.
(4) Ibid. c. 31, p. 57.
(5) Diod. l. 1. c. 13, p. 25.
(6) Ibid. p. 26.
(7) Diod. l. 1, c. 61, p. 29.
(8) Plut. de Iside, p. 359—365.

autre côté, Memphis avoit le privilége singulier d'être le lieu où l'on nourrissoit Apis, image du Dieu Osiris, qui y avoit sa sépulture (*gg*). Aussi disoit-on, que son nom signifioit, *tombeau d'Osiris*. Près de la ville étoit une petite isle, dont on prétendoit que les oiseaux eux-mêmes n'osoient approcher, ainsi que les poissons. Les Prêtres seuls s'y rendoient tous les ans à un temps marqué, pour y célébrer leurs cérémonies auprès du tombeau d'Osiris. Ils le couronnoient d'une plante qui porte beaucoup d'ombrage, et qui appartient à un arbuste plus grand que l'olivier. Eudoxe, parmi la foule des tombeaux d'Osiris dispersés en Egypte, distingue celui de la ville de Busiris, qu'il dit être le *véritable*, cette ville étant la patrie de ce Dieu. Quant à celui qu'on montroit à Taphosiris, le nom seul parle en sa faveur.

Mais de tous les tombeaux élevés au bienfaisant Osiris, celui qui a coûté le plus de dépense, celui qui étonne le plus par sa masse, et qui a le plus résisté à l'injure des temps, c'est celui qu'on lui avoit creusé dans la grande Pyramide, dans laquelle on trouve encore un petit caveau, ou un tombeau de grandeur suffisante pour contenir un corps, et qu'on disoit être le tombeau d'un des anciens Rois d'Egypte (*hh*). Ce Roi, à qui on a cru devoir élever ce monument éternel, comme le Soleil qui l'éclaire, c'est le *Roi Bienfaisant*, le fameux Osiris, que l'on enseignoit aux peuples avoir régné autrefois sur l'Egypte. En effet, eût-on jamais fait une aussi grande dépense, si ce tombeau n'eût pas été censé conserver les restes ou les dépouilles mortelles de la première divinité de l'Egypte, sur-tout chez un peuple, qui n'épargnoit rien pour donner de la pompe et de la magnificence au culte, et dont le plus grand luxe étoit le luxe religieux. C'est ainsi que les Babyloniens, livrés tout entiers au culte du Soleil, et à celui des autres astres, avoient élevé un tombeau au Soleil, sous le nom de tombeau de Jupiter-Bélus; et on sait que c'étoit le Soleil, qu'ils honoroient sous le nom de Bélus, comme le dit très-bien Nonnus (1). Or, ce tombeau de Jupiter-Hélios, ou de Jupiter-Bélus, étoit une immense Pyramide. Les proportions de la grande Pyramide d'Egypte, sa position, relativement aux quatre points cardinaux du monde, que regardent exactement ses faces, justifient notre conjecture, et nous la font regarder comme un des plus magnifiques tombeaux d'Osiris, et comme une masse immense, destinée à couvrir le petit caveau, dans lequel on croyoit qu'avoit été déposé autrefois le corps de l'époux d'Isis, de ce Roi bienfaisant, que la reconnoissance des hommes avoit dû immortaliser, et dont les titres étoient gravés sur les colonnes, dont nous avons parlé ci-dessus. Quand il s'agit de monumens Religieux, rien ne coûte à un peuple puissant, riche et superstitieux, qui prétend à la gloire d'avoir donné à la religion une forme majestueuse et savante. Telle étoit la prétention des Egyptiens, qui aspiroient à la réputation de *sagesse universelle*.

Chazelles, qui fut envoyé en Egypte, pour mesurer toutes les dimensions de cette Pyramide, trouva qu'elle étoit exactement orientée, et que les quatre faces regardoient les quatre points cardinaux du monde, auxquels aboutissoient les quatre côtés prolongés du carré parfait, qui forme sa base. Cette position de la grande Pyramide, confirmée par le témoignage des autres voyageurs, décèle déjà un but astronomique ou cosmique de la part des constructeurs. Il en résultoit donc une grande croix (*ii*), qui aboutissoit aux quatre coins du monde, et dont les branches se coupoient au centre de la base de la Pyramide, sous laquelle Osiris étoit étendu mort.

(1) Nonnus, Dionysiac. l. 40, v. 396.

Chazelles nous donne aussi toutes les dimensions de cette Pyramide, et nous allons les rapporter (1).

Le côté de la base, qui est carrée,	110 toises ou 660 pieds.
Les faces sont des triangles équilatéraux.	
Ainsi la superficie de la base est	12,100 toises carrées.
La hauteur perpendiculaire	77 toises $\frac{3}{4}$ ou 466 p. $\frac{1}{2}$.
La solidité	313,590 toises cubes.

Telle est la mesure que donne Chazelles, de l'Académie des Sciences, qui avoit été exprès sur les lieux en 1693 (*kk*).

Marsham (2) nous donne des mesures un peu différentes, d'après la Pyramido-graphie de Jean Gravius, qui les prit avec le grafomètre. Le côté de la base, qu'il fait aussi carrée, est, suivant cet Auteur, de 693 pieds, au lieu de 660, que lui donne Chazelles. La hauteur est de 409 pieds, au lieu de 466 que donne Chazelles; (*ll*) mais ils s'accordent tous deux à faire les faces triangulaires équilatérales, ce qui nous suffit : car c'est là-dessus que porte toute notre théorie.

En effet, toute Pyramide dont la base est un carré parfait, et dont les quatre faces sont des triangles équilatéraux, peut être inscrite dans une demi-sphère, ou peut être regardée comme une moitié de globe, taillée en Pyramide, de manière que sa base se prenne dans le quadrilatère inscrit dans le cercle, qui forme la base de l'hémisphère, ou dans l'équateur d'une sphère coupée en deux, et que les faces se prennent dans la masse même de la demi-sphère taillée à facettes, de façon à faire aboutir le sommet des quatre faces triangulaires, au sommet d'un axe élevé perpendiculairement au centre de la base, et qui devient l'axe de la Pyramide. Par exemple, prenons l'hémisphère visible, ou cette calote céleste, qui nous couvre, et qui s'appuie sur tous les points du cercle de notre horizon. Supposons, que l'on tire deux lignes en croix, qui aient leur direction l'une du midi au nord, et l'autre de l'orient au couchant, telle enfin qu'une méridienne coupée à angles droits par une ligne, qui va du levant au couchant. Les quatre extrémités de ces deux lignes marqueront exactement les quatre points cardinaux du monde. Joignons ces extrémités par d'autres lignes droites ; nous aurons un carré inscrit dans le cercle de l'horizon, et les quatre lignes qui le formeront, seront des cordes qui soustendront chacune 90 degrés, puisqu'elles partagent en quatre parties égales la circonférence totale du cercle, qui est de 360 degrés; voilà donc la base de la Pyramide. Du centre de la base, et sur la croisée des lignes, supposons qu'il s'élève une ligne perpendiculaire, ou axe de l'horizon, qui nécessairement aboutit au Zénith. Cet axe est un rayon de la sphère, égal à celui de chacune des branches de la croix. Donc tous les cercles que nous décrirons du centre de cette base, et qui passeront par le sommet de cet axe, seront parfaitement égaux à ceux, qui passent par les extrémités de la croix. Donc les cordes, qui soustendent des arcs égaux à ceux du cercle de la base, sont égales. Donc les lignes, menées du sommet de cet axe aux extrémités de la croix, sont égales à celles qui unissent ces extrémités entre elles. Car elles soustendent toutes des arcs de 90°., ou des angles droits, puisque l'axe fait avec les deux lignes, qui se croisent, et auxquelles il est perpendiculaire, un angle droit, comme les deux lignes forment des angles droits en se coupant. Mais les lignes, menées du sommet de l'axe élevé au centre, et conduites aux extrémités des quatre branches de la croix, sont les côtés des faces triangulaires. Donc, puis-

(1) Rollin Hist. Anc. t. 1, c. 2. Sec. 2. Edit. *in*-4°. p. 13.

(2) Canon. Chron. Marsh. p. 51. S.c. 3.

qu'elles sont égales entre elles, et égales aux côtés du quadrilatère, ou aux lignes qui unissent les extrémités de la croix, et qui, soustendant des arcs de 90^{d}. ou des angles droits, forment un carré, qui est la base de la Pyramide, il résulte, que les faces de ces triangles sont terminées par des lignes égales, et que les triangles sont conséquemment équilatéraux, comme les faces de la Pyramide Egyptienne. Donc la grande Pyramide d'Égypte a toutes les proportions d'une Pyramide inscrite dans une demi-sphère. Elle peut être regardée comme l'hémisphère supérieur et visible, taillé en Pyramide, ou représenté par la Pyramide taillée dans la masse d'un hémisphère, dont le Zénith forme le sommet, et les quatre points cardinaux les angles d'un quadrilatère, qui en seroit la base. En faisant tourner sur son axe une telle Pyramide, de manière à lui faire faire un mouvement de 45^{d}, alors, ce ne sont plus ses angles, mais ses faces, qui regarderont les points cardinaux de l'horizon, comme celle d'Egypte; et elle lui sera en tout semblable, et dans ses proportions et dans sa position. Donc c'est là ce qu'ont voulu représenter les Egyptiens, en réduisant à la Pyramide, taillée dans une demi-sphère, toute la circonférence concave des cieux, qui couvre notre horizon, et qui forme la partie du monde, dans laquelle se montrent à nous le Soleil, la Lune et les Astres.

Cela supposé, examinons les propriétés d'une telle Pyramide, indépendamment de la longueur de ses côtés et de sa hauteur; car toutes les Pyramides quadrangulaires, qui ont des côtés équilatéraux, sont semblables, quelle que soit la longueur des côtés, puisque la ressemblance naît de l'identité des proportions. Nous remarquons, que l'inclinaison du plan des faces triangulaires sur l'horizon ou sur le plan du quadrilatère de la base, est de 54^{d}. 45' environ. Donc ce plan prolongé coupe le Ciel à 54°. 45' de hauteur, et conséquemment il se trouveroit dans le plan même de l'équateur, si la Pyramide étoit bâtie dans un lieu où la latitude seroit de 35°. 15', autrement, où l'équateur s'éleveroit de 54°. 45' sur le plan de l'horizon. Dans ce cas, le plan de l'équateur et celui des faces inclinées de la Pyramide, seroient les mêmes, et le Soleil arrivant dans l'équateur, se trouveroit aussi dans le plan prolongé de la Pyramide à midi, de manière que cette face, ce jour-là, cesseroit à midi d'être couverte d'ombre. Car alors elle se présenteroit au Soleil arrivé au méridien, comme l'horizon lui-même s'y présente le matin, au lever précis de cet Astre, et avant qu'il se soit élevé jusqu'à 54°. 45' de hauteur, où il monte à midi le jour de l'équinoxe, dans un pays où l'on suppose que l'équateur passe à 54°. 45' de hauteur sur l'horizon. Donc, si la Pyramide est bâtie dans un pays, où l'équateur ait une plus grande élévation, comme à Memphis, où il passe à 60^{d}. de hauteur, le Soleil à midi se trouvera dans le plan de la Pyramide, qui se prolonge vers 54^{d}. 45' de hauteur, plusieurs jours avant d'arriver à l'équateur, qui coupe le ciel vers 60^{d}. La différence, qui se trouve entre le point où le plan des faces de la Pyramide coupe le ciel, et celui où passe le plan de l'équateur à Memphis, est de 5°. 15'. Donc le plan prolongé des faces coupe le ciel, dans un parallèle situé au midi de l'équateur, et qui est à 5°. 15' de l'équateur. Ce parallèle est le cercle de déclinaison, dans lequel se trouve le Soleil, lorsqu'il a 5°. 15' de déclinaison australe; ce qui arrive deux fois l'an, c'est-à-dire environ quatorze jours avant l'équinoxe de Printemps, et quatorze jours après l'équinoxe d'Automne. Car il faut à-peu-près ce temps au Soleil, pour acquérir ou pour perdre 5^{d}. 15' de déclinaison. Donc une Pyramide, ainsi construite, et placée à cette latitude, doit à midi cesser de rendre des ombres, quatorze jours avant l'équinoxe de Prin-

temps, et commencer de nouveau à en projeter à midi, quatorze jours après celui d'Automne. Donc le jour où le Soleil se trouvoit dans le parallèle ou cercle de déclinaison australe, qui répond à 5^{d}. 15' de déclinaison, ce qui arrivoit deux fois l'an aux environs des équinoxes, il passoit exactement à midi sur le sommet de la Pyramide, et son disque, pendant quelques instans, placé comme sur un piédestal, paroissoit s'y reposer aux yeux de l'observateur ou de l'adorateur d'Osiris, agenouillé au bas de la Pyramide, et qui prolongeoit sa vue le long de sa face boréale, pour y voir son Dieu. J'en dirai autant de la pleine Lune des équinoxes, lorsqu'elle arrivoit dans ce même parallèle.

Il sembleroit, que les Egyptiens eussent conçu le projet le plus hardi, qui fût jamais, celui de donner un piédestal au Soleil et à la Lune, ou à Osiris et à Isis à midi, lorsqu'ils arrivoient dans la partie du ciel, près laquelle passe la ligne, qui sépare l'hémisphère boréal de l'hémisphère austral, et l'empire du bien et de la lumière, de l'empire du mal et des ténèbres. C'est ce dessin, qui paroît énoncé dans Ammien Marcellin, lorsqu'il nous dit, que les Pyramides furent construites, suivant des proportions telles, qu'il étoit un temps de l'année, où elles cessoient de rendre de l'ombre. C'est-à-dire qu'on voulut, que l'ombre disparût de dessus toutes les faces de la Pyramide à midi, tant que le Soleil séjourneroit dans l'hémisphère lumineux, et que la face boréale se recouvrît d'ombre, lorsque la nuit commenceroit à reprendre son empire dans notre hémisphère, ou dans l'hémisphère boréal, au moment où Osiris entroit dans son tombeau. Quelle idée ingénieuse! le tombeau d'Osiris alors étoit couvert d'ombres, pendant six mois à-peu-près, après quoi la lumière l'investissoit tout entier à midi, lorsqu'Osiris, revenu des enfers, étoit rentré dans l'empire de la lumière, et qu'il étoit rendu à Isis et à Orus son fils, qui avoient enfin vaincu le chef des Ténèbres.

Il sembleroit naturel, que cette époque du passage des Ténèbres à la Lumière et de la Lumière aux Ténèbres, eût été fixée rigoureusement à l'équateur ou au jour même des équinoxes, et que les faces de la Pyramide eussent dû être inclinées, non de 54°. 45', mais de 60^{d}. comme l'équateur. Mais, outre qu'une telle Pyramide n'eût plus représenté le monde, et l'hémisphère supérieur, comme la Pyramide quadrangulaire, dont les faces étoient des triangles équilatéraux, qui ne donnent que 54^{d}. 45' d'inclinaison; cette Pyramide équatoriale n'eût pu servir qu'au Soleil, et n'eût pu comprendre les écarts de la Lune, qui résultent de l'inclinaison de l'orbite de cette planète sur l'écliptique, et qui font dévier sa déclinaison, jusqu'à 5^{d}. 15'. environ, c'est-à-dire, à quelques minutes près, de la même quantité, dont le plan prolongé des faces de notre Pyramide s'écarte du plan de l'équateur. Au contraire la Pyramide Egyptienne, dans les proportions qu'elle a, laisse entre le cercle de l'équateur, et le cercle de déclinaison australe, par lequel se prolonge sa face boréale, un intervalle du ciel, égal à celui qui comprend les plus grands écarts de la Lune, relativement à la route du Soleil. D'où il résulte, que la Lune étant en conjonction, ou en opposition, le jour des équinoxes, quelque grande que fût sa latitude et la déclinaison qui en résultoit, elle ne sortoit pas des limites tracées dans le ciel, par le prolongement de la face de la Pyramide; et qu'elle passoit avec le Soleil ce jour-là dans l'hémisphère supérieur et lumineux, dont le terme étoit alors non l'équateur, mais le parallèle à l'équateur, qui est à 5°. 15' de déclinaison australe. En donnant ainsi une étendue à l'hémisphère lumineux, un peu plus grande, que celle de l'hémisphère ténébreux, on satisfaisoit aux inégalités de

la Lune, et on concilioit les variations de cette planète avec la marche réglée et constante du Soleil. Or, comme il falloit quatorze jours environ au Soleil, pour franchir ces 5°. 15' en déclinaison avant l'équinoxe, et quatorze jours après, il en résultoit un excédent de vingt-huit jours, de la durée du règne de la lumière sur celui des ténèbres. Je ne sais si c'est là ce qu'indique cette tradition, qui donne vingt-huit ans de vie, ou de règne à Osiris (1). Ce qu'il y a de certain, c'est qu'en partageant en deux également cet excès de durée, qu'a le règne de la Lumière sur celui des Ténèbres, nous aurons deux durées de quatorze jours chacune, l'une qui précède l'équinoxe de Printemps, et l'autre qui suit l'équinoxe d'Automne. Comme le Soleil fait alors 1^d. de longitude par jour, il s'ensuit que les points de son orbite, où il se trouvoit, lorsque la Pyramide rendoit de l'ombre et lorsqu'elle cessoit d'en donner, sont placés à 14^d. en de-çà des deux équinoxes; donc les deux équinoxes se trouvent placés 14^d. plus loin en longitude. Supposons actuellement, que la descente d'Osiris au tombeau ou dans l'ombre, répondît au 17°. degré du Scorpion, et que ce jour-là notre Pyramide commençât à rendre des ombres; c'étoit 14^d. plus haut ou au 3°. du Scorpion, que devoit être l'équinoxe. Donc l'équinoxe opposé étoit au 3°. degré du Taureau, précisément au point où les anciens Astrologues fixoient l'exaltation de la Lune. Par conséquent, puisque la Pyramide cessoit de rendre des ombres quatorze jours avant l'équinoxe, c'étoit donc à quatorze degrés de longitude en de-çà, que devoit répondre le Soleil, lorsque la Pyramide ne donnoit plus d'ombre à midi, et que sa face boréale étoit toute éclairée, comme alloit l'être l'hémisphère boréal, dans lequel le Soleil passoit. Ce point, distant de 14^d. du 3^d. du Taureau, est le 19^d. du Belier. Car 3^d. du Taureau retranchés, plus 11^d. du Belier à ôter, nous donnent bien 14^d. Mais 11^d. retranchés sur 30^d. du Belier nous placent à 19^d.; donc le point 19 du Belier étoit le lieu du Soleil, le jour où la face boréale de la Pyramide cessoit de rendre de l'ombre à midi, le jour où le Soleil étoit censé arriver à 5^d. 15' de déclinaison, ou au parallèle, qui séparoit l'empire de la lumière, de celui des ombres, et où, sorti de son tombeau, Osiris, ou le Soleil, ressuscitoit. Or c'est précisément à ce 19^d. du Belier, que les Astrologues anciens ont fixé le lieu de l'exaltation du Soleil. Un accord aussi étonnant entre les successions de lumière et d'ombre à midi, dans la face boréale de la Pyramide, avec les changemens, qui, à cette époque, s'opéroient dans notre hémisphère boréal, par l'approche ou l'éloignement du Soleil, annonce du dessin, et lie singulièrement la théorie mythologique d'Osiris et d'Isis, que nous venons d'expliquer, avec les effets produits par la Pyramide, qui couvroit un tombeau, que nous croyons être celui d'Osiris ou du *Dieu-Soleil personifié*. Résumons.

En supposant que, par la descente d'Osiris, ou du Soleil au tombeau, et dans le coffre obscur de Typhon, on doive entendre, comme nous l'avons fait voir, son passage à la partie australe et inférieure du monde; et par le retour d'Osiris, ou par l'exaltation du Soleil, son retour vers les régions boréales, et vers l'hémisphère supérieur; comme ces deux points nous sont donnés dans les constellations, l'un par Plutarque au 17^d. du Scorpion, l'autre par les Astrologues au 19^d. du Belier, il résulte, que ces deux points n'étoient pas les équinoxes. Car ils ne sont pas diamétralement opposés; puisqu'au 17^d. du Scorpion est opposé le 17^d. du Taureau, et non le 19^d. du Belier. Or, comme entre ce 17^d. du Taureau et ce 19^d. du Belier, il y a 28^d. d'intervalle, il s'ensuit

(1) Plut. de Iside, p. 444.

que l'équinoxe passe entre deux et au milieu, ou au 3ᵈ. du Taureau. Autrement, depuis le 19ᵈ. d'Aries, jusqu'au 17ᵈ. du Scorpion, en comptant suivant l'ordre des signes, il y a six signes ou 180ᵈ., plus un excédent de 28ᵈ. Cet excédent doit se partager des deux côtés, ou en deux parties égales. Or, c'est cette moitié de l'excédent, qui détermine de chaque côté l'équinoxe, ou les deux termes distans de six signes ou de 180ᵈ. Conséquemment l'équinoxe doit se trouver à 19ᵈ. plus 14ᵈ. du Belier, ce qui donne 33ᵈ. du Belier; et comme chaque signe n'a que 30ᵈ., c'est donc au 3° degré du signe suivant, ou du Taureau. Réciproquement, comme le point 17 du Scorpion se trouve à 14ᵈ. plus loin que l'équinoxe, c'est donc au 3ᵈ. de ce même signe, qu'il faut le chercher. Alors nous aurons pour équinoxes le 3ᵈ. des constellations du Taureau et du Scorpion, qui sont éloignés exactement de 180ᵈ. ou de six signes, et diamétralement opposés. Nous avons donc la véritable position de l'équateur pour l'époque à laquelle le 17ᵈ. du Scorpion étoit le commencement de l'immersion du Soleil dans l'ombre, et le point 19 du Belier, celui de son émersion. Or, comme ces points sont à quatorze jours de distance de l'équinoxe, l'un avant celui de Printemps, l'autre après celui d'Automne, il s'ensuit, que le jour où l'on célébroit l'immersion, et celui où l'on célébroit l'émersion, autrement la mort et l'exaltation du Soleil, étoient précisément les jours où la Pyramide commençoit à rendre à midi de l'ombre sur sa face boréale, et où elle cessoit d'en rendre. Car nous avons fait voir que, d'après les proportions de la Pyramide et l'inclinaison de ses faces, ce phénomène arrivoit tous les ans à quatorze jours précisément de l'équinoxe, c'est-à-dire, quatorze jours avant celui de Printemps, et quatorze jours après celui d'Automne, époques qui répondoient au 19ᵈ. de la constellation du Belier, et au 17ᵈ. de celle du Scorpion, lorsque les points équinoxiaux étoient au 3ᵈ. du Taureau et du Scorpion. Cette époque remonte à plus de 2700 ans avant l'Ère Chrétienne, c'est-à-dire vers les siècles où l'on chantoit en Grèce les travaux d'Hercule, et où l'on peignoit en Perse (*mm*) Mithra, monté sur le Taureau. Nous avons eu soin, dans nos Planisphères d'Osiris et d'Isis, de marquer ces limites par des lignes, qui partent du centre et qui vont aboutir, d'un côté, au 19ᵈ. d'Aries, lieu de l'exaltation du Soleil, et de l'autre, au 17ᵈ. du Scorpion, lieu du Soleil au moment de son entrée dans le coffre ténébreux où l'enferme Typhon, et qui étoit censé, suivant nous, déposé sous la base de la Pyramide, qui servoit de tombeau à Osiris. Tous les ans, quatorze jours après l'équinoxe, ou à la pleine Lune, qui suivoit la Néoménie qui arrivoit le jour de l'équinoxe d'Automne, l'ombre noire venoit l'envelopper, semblable au crêpe noir, que l'on étendoit sur le bœuf d'or, qui représentoit Osiris mort. Une chose assez remarquable, c'est qu'au quatorzième jour, qui suit l'équinoxe d'Automne, c'est-à-dire au jour même où l'on pleuroit la mort d'Osiris, dont les Grecs firent leur Bacchus, nos calendriers Chrétiens marquent le martyr de S. Bacchus, mort en Orient. Ce n'est pas le seul Saint de cette espèce, qui soit passé dans notre calendrier. On remarque pareillement, que le quatorzième jour avant l'équinoxe, temps où autrefois on commençoit l'année, et où l'on faisoit des souhaits de bonne année, les calendriers marquent Ste. Perpétue et Ste. Félicité, décomposition de cette phrase : *Perpetuam Felicitatem*, qui exprime les vœux de bonne année.

Revenons à notre Pyramide. Nous pensons, qu'elle n'étoit que le vaste tombeau d'Osiris, le *Soros* ou cercueil, dans lequel on déposoit tous les ans son image; qu'elle étoit destinée à marquer, chaque année, le quatorzième jour, qui précédoit le premier équinoxe,

et le quatorzième jour, qui suivoit le second; conséquemment, les pleines Lunes, qui avoient lieu dans les limites équinoxiales, lorsque la Néoménie arrivoit le jour même de l'équinoxe. Car il est clair, que la Lune qui se trouvoit pleine, le jour où le Soleil arrivoit dans le plan incliné de la face de la Pyramide, ou quatorze jours avant l'équinoxe, étoit nouvelle ensuite le jour de l'équinoxe même. Ces Lunes des équinoxes étoient le sujet d'observations importantes, puisqu'elles nous ont été conservées dans les traditions sacrées. Car on se rappelle, que Plutarque (1) parle de la Néoménie de l'équinoxe de Printemps, ou de celle à l'époque de laquelle on célébroit l'entrée d'Osiris dans la Lune. Elle suivoit la Lune, qui avoit été pleine, lorsque Typhon brisa le coffre, dans lequel étoit Osiris, et qu'il partagea son corps en quatorze parties; conséquemment elle avoit été pleine, le jour où le Soleil étoit entré dans le plan prolongé de la face boréale de la Pyramide, en supposant que la Néoménie suivante arrivât le jour même de l'équinoxe. Car il y a quatorze jours d'intervalle entre la pleine Lune et la nouvelle, comme il y avoit quatorze jours entre l'arrivée du Soleil dans le plan de la face de la Pyramide ou au parallèle de $5^d. 45'$ de déclinaison, et le plan de l'équateur. Pareillement la Lune, qui avoit été nouvelle au 3^d. du Scorpion, ou au jour de l'équinoxe d'Automne, se trouvoit pleine quatorze jours après, ou au 17^d. du Scorpion, précisément dans la position respective du Soleil et de la Lune, que nous donnent les traditions sacrées, pour le jour où Osiris entre dans le coffre ténébreux. Ce jour-là, comme nous l'avons vu, ou le quatorzième jour, qui suit l'équinoxe d'Automne, étoit précisément celui, où la face triangulaire boréale de la Pyramide commençoit à se couvrir d'ombres à midi. Donc il y a entre ces pleines et ces nouvelles Lunes des équinoxes, et entre les changemens de la face de la Pyramide en lumière et en ombres, une trop grande correspondance, pour ne pas s'appercevoir, que la théorie sacrée d'Isis et d'Osiris étoit liée aux phénomènes produits par la Pyramide. Il y a plus que de la vraisemblance, que cet ancien roi, dont le tombeau étoit creusé dans la solidité de cette Pyramide, étoit le fameux Osiris, *roi bienfaisant*, qui règna, disoit-on, en Egypte, et à qui on s'étoit empressé par-tout d'élever des tombeaux, qui se le disputoient les uns aux autres en magnificence. Parmi ces tombeaux, on vantoit sur-tout celui de Memphis, ville près des ruines de laquelle se trouve la fameuse Pyramide, dont nous avons donné la description.

Nous ajouterons à ce que nous avons dit des proportions de la Pyramide, que l'angle au sommet, formé par la jonction des deux faces inclinées, ou par la face boréale, et par la face méridionale, donnoit un angle d'une ouverture de 71 à 72 degrés. Car l'inclinaison étant de 54^d. ou environ, le complément est 36^d., dont le double est 72. On peut regarder cet angle solide, comme la masse terrestre et ténébreuse, qui, présentée au Soleil, donne un cône d'ombre, d'autant plus évasé, que cet angle est plus grand. Il se réduiroit à une ligne, si les deux faces étoient appliquées l'une sur l'autre, et présentées dans leur épaisseur au Soleil. Ici l'angle étant de 71^d. à 72^d., il résulte une épaisseur ténébreuse de 72^d. ou une masse de ténèbres pyramidale, dont l'écart au sommet est de 72^d. à peu-près. C'est peut-être là ce qui fit dire, que Typhon, lorsqu'il enferma Osiris dans ce coffre obscur, ou lorsque, sans figure, le Soleil entre dans le cône d'ombre, son ennemi s'étoit associé soixante-douze compagnons.

Je laisse au Lecteur à apprécier cette

(1) De Iside, p. 368.

conjecture, ainsi que toutes les idées, que nous venons de hasarder sur le but, qu'on s'étoit proposé en construisant à grands frais une masse aussi énorme, que la grande Pyramide, et sur l'usage auquel cette espèce de gnomon sacré étoit destinée. Peut-on croire qu'on ait employé tant d'années, et les bras de tant de milliers d'hommes, pour couvrir un caveau de six pieds environ, s'il n'eût renfermé que le corps d'un foible mortel? La Pyramide, sur laquelle le Soleil venoit se reposer à midi, deux fois par an, aux environs des équinoxes, ainsi que toutes les pleines Lunes équinoxiales, étoit un véritable autel élevé à ces Divinités, un piédestal donné à leurs images, idée la plus hardie qui soit jamais venue dans la tête d'un mortel. Aussi Lucain les appelle-t-il les sublimes autels des Dieux, aux pieds desquels on va acquiter des vœux. Les Sabéens, adorateurs du Soleil, de la Lune, et des Astres, pensoient que les cendres de leur Dieu Agathodémon ou du bon *Génie*, reposoient sous ces monumens (*nn*); ce qui confirme notre opinion, que ce tombeau étoit celui du Genie bienfaisant de la Nature, du roi Osiris, mis à mort par Typhon.

L'affectation mystérieuse, que Diodore (1) suppose à Isis, de cacher le véritable tombeau d'Osiris, son époux, ou plutôt celle de ses prêtres, semble favoriser notre opinion sur la destination de ce monument, que l'on disoit être le tombeau d'un ancien roi; au lieu de dire sans mystère, qu'il étoit celui d'Osiris et du Soleil. Joignez à cela l'oubli de sa destination primitive, qui a dû naître, pendant un laps de plus de vingt-cinq siècles. Telle est notre opinion sur l'objet religieux, qu'avoit la grande Pyramide, qui couvre le petit tombeau qu'on y retrouve encore.

Isis, après avoir donné la sépulture au corps de son époux (2), vécut sous les lois d'une austère continence, fit le bonheur de l'Egypte, et mérita elle-même de partager les honneurs immortels, que la reconnoissance des hommes avoit décernés à son époux. Elle fut aussi enterrée à Memphis (3), où l'on voyoit du temps de Diodore sa chapelle, dans un bois consacré à Vulcain, conséquemment près du lieu qu'habitoit Apis, ou le Taureau sacré, qui portoit sur son épaule l'empreinte de la Lune, et qui, dit-on, étoit conçu au moment où la Lune répand sa lumière feconde et génératrice (4). Car Apis avoit à Memphis une habitation sacrée, adjacente au temple de Vulcain (5), au rapport de Strabon. Ainsi elle avoit son tombeau dans le lieu même où l'on montroit Apis, ou le Dieu bœuf, l'image vivante du Taureau céleste, dans lequel Io, devenue Isis, fut placée, et où la Lune avoit son exaltation. On lui donna divers noms, suivant Diodore. Les uns l'appeloient *Isis*, les autres *Cerès*, d'autres la *Déesse Thésmophore* ou *Législatrice*, d'autres *Junon*, d'autres enfin, sans détour, l'appelèrent *la Lune* (6); et quelques-uns la désignèrent sous tous ces différens noms. C'est ainsi, ajoute Diodore, qu'Osiris fut appelé tantôt *Sérapis*, tantôt *Bacchus*, d'autrefois *Pluton*, quelquefois *Ammon* et *Jupiter*, et souvent le Dieu *Pan*.

On voit par ce passage de Diodore, et on reconnoîtra cette vérité dans la suite de cet ouvrage, que le Soleil et la Lune sont deux puissantes Divinités, qui jouent un grand rôle dans la Mythologie, sous une foule de noms différens; ce qui doit justifier les explications, que nous donnons de l'histoire d'un grand nombre de Divinités, par le Soleil et par la Lune, déguisées sous ces différens noms. Comme Sérapis

(1) Diod. l. 1, c. 12, p. 24.
(2) [illegible] c. 15, p. 25, c. 16, p. 30.
(3) [illegible] 1, c. 13, p. 25.

(4) Plut. de Iside, p. 368.
(5) Strabo, p. 355.
(6) Diod. l. 1. c. 15, p. 29.

étoit invoqué dans les maladies, on invoqua pareillement Isis, et on lui attribua la découverte de plusieurs remèdes utiles. Car toutes les fois, qu'on veut attacher les hommes au culte des Dieux, il faut qu'on leur persuade qu'ils doivent en attendre des biens, et sur-tout la santé. Jamais l'homme n'est si religieux, que lorsqu'il est malade, et sa raison l'abandonne presque toujours avec les forces de son corps. On célèbra (1) les bienfaits d'Isis, comme on avoit célébré ceux d'Osiris, son époux, sur lequel on lui accorda même une espèce de prééminence.

On rapporte le règne d'Osiris et d'Isis aux siècles fabuleux, dans lesquels la terre enfantoit des Géans, c'est-à-dire aux siècles des fictions sur les deux principes, dont les combats nous sont retracés dans l'histoire allégorique d'Osiris et d'Isis, et dans celle de Typhon leur ennemi (*oo*). C'est la fable de Jupiter et des Titans, sous un autre nom. Aussi Diodore assure-t-il, que ces êtres monstrueux furent détruits dans les guerres, qu'ils suscitèrent à Jupiter et à Osiris. Pour retracer ces événemens Cosmiques, ou la haine et le choc du bon principe contre le mauvais, les prêtres d'Osiris fustigeoient en cérémonie des figures monstrueuses de Géans, qui étoient placées dans les Temples. Ainsi les Perses faisoient, en un certain jour, la guerre aux productions d'Arhiman. Ceci nous rappelle ce que dit Hérodote (2) d'une certaine Divinité Egyptienne, que les Prêtres fustigeoient tous les ans, dans une cérémonie religieuse, où l'on faisoit sortir des sanctuaires de Saïs, ville consacrée à Isis, l'image d'une Vache, qui avoit entre ses cornes le disque doré du Soleil. On disoit, que ce simulacre étoit le tombeau dans lequel étoit renfermé le corps d'une ancienne princesse, fille d'un roi chéri pour ses vertus et ses bienfaits (*pp*). On brûloit tous les jours des parfums autour de cette représentation; et la nuit, on allumoit des lampes auprès. Dans une chambre voisine, étoient des Statues colossales en bois, sur la nature desquelles Hérodote ne peut pas, dit-il, s'expliquer, non plus que sur le Dieu que l'on fustigeoit. On disoit seulement, que le père de cette princesse ayant voulu la violer, elle s'étoit pendue; et que ces Statues colossales étoient celles des concubines, qui avoient voulu la livrer à la passion de son père. Voilà les contes que l'on faisoit au peuple. Mais le récit de Diodore semble jeter du jour sur celui d'Hérodote, et soulever le voile mystérieux, dont il se couvre. Cette princesse, dont le corps étoit renfermé dans une vache de bois, qui soutenoit le disque du Soleil entre ses cornes, et qu'on révéroit à Saïs, ville spécialement consacrée à Isis (3), ne peut être que l'image de la Lune, ou d'Isis, dans sa conjonction avec le Taureau, Osiris, lorsque Typhon et les Géans succomboient, et que l'on faisoit la guerre aux principes du mal et des ténèbres, figurés sous l'emblême de Géans. Les siècles d'Osiris, d'Orus et d'Isis sont les siècles pendant lesquels les Egyptiens avoient pour rois les Dieux et les Héros, suivant Diodore (4); c'est-à-dire les siècles, où l'on donnoit aux Dieux naturels les noms de rois et de héros, et où on les représentoit sous ces traits dans les allégories sacrées. Orus, fils d'Isis, fut, dit-on, le dernier de ces prétendus rois; après lui, vint le règne des hommes. L'histoire d'Orus, d'Isis et d'Osiris, appartient donc à un ordre de choses tout autre, que celui qui caractérise le règne véritable de l'histoire. Cela est vrai, dans nos principes, puisqu'il appartient à la Cosmogonie, et aux histoires merveilleuses, dans lesquelles l'allégorie

(1) Diod. c. 16, p. 31.
(2) Hérodote, l. 2, c. 132.

(3) De Iside, p. 354.
(4) Diod. l. 1, c. 29, p. 53.

sacrée se plaisoit à peindre les phénomènes de la Nature, et l'ordre éternel du monde, dont l'administration étoit supposée confiée aux deux grands corps lumineux, le Soleil et la Lune, agens premiers des générations, dans le systême théologique des Egyptiens, et honorés à ce titre sous les noms sacrés d'*Osiris* et *Isis*. La philosophie ancienne et l'Astronomie ont fourni le canevas de ces histoires, que broda ensuite la poésie. Ce qui s'accorde parfaitement avec la réputation qu'avoient les Egyptiens, et sur-tout les Thébains, d'avoir été les plus anciens mortels, qui eussent cultivé la Philosophie et l'Astronomie (1). Aussi voyons-nous dans Plutarque, que les fêtes lugubres (*qq*), dans lesquelles on faisoit commémoration de la mort d'Osiris, avoient quatre objets principaux (2), qui tous sont tirés de l'ordre de la Nature et des vicissitudes, que la terre éprouve par l'éloignement du Soleil (*rr*); la retraite du Nil, la cessation *des vents Etésiens*, l'accourcissement des jours, et le dépouillement de la terre. Si les cérémonies religieuses, établies en l'honneur d'Osiris et d'Isis, avoient pour objet la nature et ses phénomènes périodiques, les aventures merveilleuses de ces Divinités et toute leur histoire allégorique peuvent-elles avoir un autre objet? On voit par-là comment la Théologie, chez tous les Peuples, a toujours cherché à s'envelopper d'un voile mystérieux. Point de franchise chez les Prêtres de tous les pays : *tromper, et tromper toujours, voilà leur devise.*

(1) Diodor. l. 1, c. 32, p. 59.

(2) De Iside, p. 366.

CHAPITRE IV.

THÉSÉE OU LE SOLEIL.

Théséide, Poème sur le Soleil, sous le nom de Thésée, *ou de l'*Hercule Athénien.

Thésée étoit pour les Athéniens, ce que Cadmus et Hercule étoient pour les Thébains; aussi la même constellation, qui, dans les Cieux, représente le Soleil avec les formes de l'Equinoxe d'automne, Ophiucus ou le Serpentaire, porte les noms de *Cadmus*, de *Thésée* et d'*Hercule* (1).

Thésée d'ailleurs se trouve mêlé dans la fable d'Hercule. C'est Thésée qu'Hercule délivre lorsqu'il descend aux enfers. Il est aussi mêlé dans la fable de Bacchus. Ariadne fut l'amante de Thésée, comme elle le fut de Bacchus. Le Taureau de Marathon, qu'Hercule amène de Crète, et dont la conquête fait partie de son septième travail, est aussi un des monstres dont Thésée triomphe. Thésée a, comme Hercule, la terrible massue, et l'antiquité le représente, en grande partie, sous les traits du Héros Thébain. Sa vie, dans Diodore de Sicile, fait suite à celle d'Hercule. Il fut comme lui de l'expédition des Argonautes (2); comme Hercule il fait la guerre des Amazones, et prend prisonnière Antiope; d'autres disent Hippolyte. Il étoit avec Hercule au combat des Centaures (3) et des Lapithes. Aussi disoit-on de lui, remarque Plutarque, c'est un autre Hercule. Ce fut Thésée qui fit recevoir Hercule à l'initiation, et qui facilita sa purification. Il dut, comme Hercule, l'immortalité à ses hauts faits (4). Il avoit les mêmes armes, les mêmes goûts. L'un et l'autre se déclarèrent les vengeurs de l'humanité opprimée (5). Leur caractère, en tout semblable, les unissoit encore plus que les liens du sang : car Thésée étoit de la même famille qu'Hercule; ils étoient fils de deux cousines germaines, et petits-fils de la fameuse Hippodamie ou de la Pléiade, qu'épousa Pélops. C'est ainsi qu'Esculape, ou le Serpentaire, dans une autre fable, est fils de Coronis, autre Pléiade. Toute cette famille est donc aux Cieux, où nous trouvons sous un même titre, ou sous une même Constellation, les noms d'Hercule et de Thésée confondus. La fiction sur Thésée et la fiction sur Hercule, sont deux fables solaires faites sur le même astre, honoré sous des noms divers, et par des peuples différens. La fiction solaire, connue sous le nom de Thésée ou (*a*) de poème sur Thésée, nous paroît appartenir aux Athéniens, qui le reconnoissoient pour leur fondateur et leur Dieu tutélaire.

Quoique la vie allégorique de Thésée semble devoir tenir de plus près à l'His-

(1) Theon, p. 116.
(2) Hygin fab. 14.
(3) Pausan. Heliac. 1, p. 157.
(4) Isoc. Orat. ad Demon. p. 6.
(5) Idem. Laudat. Helen. 436—437.

toire, que celle de Bacchus et d'Hercule, néanmoins la liaison qu'il a avec ces êtres allégoriques, tant par sa filiation, que par plusieurs aventures où il figure avec eux, ne nous permet point de le soustraire au règne mythologique, ni sa vie aux allégories cosmiques auxquelles elle appartient toute entière. Plutarque lui-même, qui dans ses parallèles, ou dans les vies comparées des grands hommes, nous donne ce qu'il appelle la vie de Thésée, est forcé de convenir, qu'elle se prête difficilement aux formes de l'Histoire, et qu'il n'est pas toujours possible de l'y ramener. Voici ce qu'il dit au commencement de son récit (1). « Comme les Géographes ont » accoutumé de mettre à l'extrémité » de leurs cartes les régions qui leur » sont inconnues, et de marquer à côté » de quelques-unes : au-delà il n'y a » que des sables arides, et pleins de » bêtes féroces, ou des marais impé» nétrables, ou les frimats de la Scy» thie, ou la mer glacée : de même, » mon cher Sénécion, dans ces compa» raisons des vies des hommes illustres, » après avoir parcouru tous les temps, » qu'une conjecture vraisemblable a pu » pénétrer, ou qu'une histoire circons» tanciée et suivie a pu nous faire con» noître ; nous pouvons dire de tout ce » qui est plus ancien : au-delà c'est le » pays des fictions et des monstres ; les » Poètes et les faiseurs de fables habitent » ces terres : tout ce qu'on y trouve n'a ni » certitude ni fondement. Le fondateur » de la belle et fameuse ville d'Athènes » nous présente, dans son histoire, beau» coup de fabuleux, que je désirerois fort » accorder aux formes de l'histoire; mais » si l'on trouve des endroits qui s'y refu» sent opiniâtrément, et qui ne puissent » souffrir le moindre mélange de vrai» semblance, je prie le Lecteur de les ex» cuser et de recevoir favorablement ce » qu'on peut leur donner d'une antiquité » aussi reculée. » Plutarque, comme on vient de le voir, n'ose garantir la certitude de l'histoire de Thésée ; il n'ose espérer de donner à beaucoup de ses traits la vraisemblance, qui doit accompagner le récit de faits réellement arrivés. Strabon appelle les malheurs de Thésée, et les travaux d'Hercule, des aventures Mythologiques (2), ou des hauts faits, qui n'ont d'existence que dans l'imagination des Mythologues. Ainsi, en rendant la vie de Thésée à la Mythologie, comme nous lui avons rendu celles d'Hercule, d'Osiris et de Bacchus, nous ne choquerons point la vraisemblance, puisqu'elle est choquée quand on veut la classer dans l'Histoire. Cela posé, examinons dans ses détails le roman ancien, fait sur le fondateur d'Athènes, Thésée, cousin d'Hercule et rival de Bacchus dans ses amours avec Ariadne, dont la couronne est placée sur le serpent de Thésée ; et voyons si les traits de cette fiction n'ont pas un assez grand nombre de rapports avec la marche des cieux, pour qu'on doive regarder encore cette légende comme une histoire allégorique de la nature, et du Soleil son principal agent.

Nous allons donner d'abord un précis de la vie de Thésée, d'après les récits de Plutarque, de Diodore de Sicile, d'Apollodore, de Pausanias, d'Isocrate, etc.

Thésée, du côté de son père, descendoit de l'ancien Erechthée, et des premiers habitans de l'Attique (3). Du côté de sa mère, il étoit issu de Pélops, qui fut le plus puissant de tous les Rois du Péloponèse, non-seulement par ses richesses, mais encore par le nombre de ses enfans ; car il maria plusieurs de ses filles avec les plus grands Seigneurs du pays, et il trouva moyen de placer tous ses fils dans les états les plus

(1) Plut. Vit. Thesei.
(2) Strabon, l. 1, p. 19.

(3) Plut. vit Thesei. p. 1.

considérables. Pithée, aïeul maternel de Thésée, fut un de ses enfans. Il fonda la petite ville de Trézène, et il fut un des Sages de son temps. La ville de Trézène conservoit les mêmes traditions qu'Athènes sur sa fondation : car Neptune et Minerve s'étoient disputés l'empire de ce territoire, qu'ils finirent par se partager, suivant la volonté de Jupiter (1). Aussi leur ancienne monnoie portoit d'un côté l'image d'un trident, et de l'autre la figure de Minerve. Cette ressemblance entre les fictions sacrées de l'Attique et celles de Trézène, justifie l'opinion que nous avons, que Thésée, petit-fils de Pithée fondateur de Trézène, n'étoit que l'Hercule ou le Dieu Soleil, dont le culte fut établi à Athènes. Cette conjecture acquiert un nouveau degré de force, quand on sait que cette ville étoit dans le voisinage d'Epidaure, ville célèbre par le culte du Soleil, sous le nom d'Esculape, dont l'image placée aux cieux porte les noms de Thésée, d'Esculape et d'Hercule. On représentoit souvent Thésée, tel qu'il est aux cieux, placé entre la couronne d'Ariadne et la lyre; et alors on mettoit dans une de ses mains la lyre (*b*), et de l'autre côté on voyoit Ariadne tenant une couronne (2). Cette lyre est celle qu'on appelle encore lyre de l'*Ingeniculus*, ou d'Hercule. C'est un des attributs caractéristiques du Dieu Soleil Apollon. Les Muses, compagnes du Soleil, soit Apollon, soit Bacchus, soit Hercule Musagète, avoient leur temple à Trézène, et un ancien autel sur lequel on leur sacrifioit (3). On y remarquoit aussi les autels des Divinités souterraines, et le lieu par où Hercule et Bacchus, deux noms et deux formes du Soleil, sortirent des enfers. Or Thésée, ou son image, soit *Ophiucus*, soit l'*Ingeniculus*, placés aux limites d'automne, se lient aux Divinités infernales, et à la Couronne boréale, ou à Proserpine, amante de Thésée et de Pluton, et dont les mystères se célébroient à Athènes, où l'on honoroit Thésée.

Après avoir tracé le tableau des rapports qui lient la tradition de Trézène et celle d'Athènes, revenons à Thésée et à Egée son père, Roi d'Athènes (4).

Egée n'ayant point d'enfans, et souhaitant d'en avoir, alla pour cet effet consulter l'Oracle du Soleil ou d'Apollon. La réponse fut une défense de voir aucune femme, avant qu'il fût de retour à Athènes. Mais comme cette réponse n'étoit pas assez précise, Egée, à son retour, passa par Trézène, pour communiquer à Pithée l'oracle du Dieu, dont voici les expressions : *Grand Prince, ne délie point le pied de l'Outre, ou du Bouc, avant que tu sois de retour au milieu de ton peuple* (5).

On ignore ce que Pithée se promit de cet Oracle; mais ou par persuasion, ou par adresse, il fit coucher Egée avec sa fille *Æthra*. Egée, ayant découvert que c'étoit avec la fille de Pithée qu'il avoit couché, et se doutant qu'elle étoit grosse, cacha sous une grande pierre une épée et des souliers : il fit part de ce secret à *Æthra* seule, et lui recommanda en la quittant, que si elle accouchoit d'un fils, et que ce fils, étant devenu homme, eût la force de lever cette pierre, et de prendre ce qu'il avoit mis dessous, elle le lui envoyât avec ces signes de reconnoissance, le plus secrètement qu'il seroit possible.

Æthra accoucha d'un fils, près du port de Trézène, dans un lieu nommé depuis Genethlion (*c*) : il fut appelé Thésée. Plutarque donne diverses étymologies de ce nom. Si je pouvois hasarder ici quelques conjectures, je penserois que c'est le nom de Thasius, donné à Hercule adoré dans l'isle de Thase, où les Phéniciens portèrent son culte.

(1) Pausan. Corinth. p. 73, Attic. p. 24.
(2) Pausan. Heliac. 1, p. 166.
(3) Pausan. ibid. p. 73, 74.

(4) Strabo, l. 9, p. 392. Pausan. Attic. p. 5-37.
(5) Plut. vit. Thes. p. 2.

Æthra cacha long-temps la véritable origine de Thésée avec beaucoup de soin, et Pithée fit courir le bruit, qu'il étoit fils de Neptune, que les Tréséniens adoroient particulièrement. Dès que ce Prince fut parvenu à l'âge d'adolescence, et qu'il eut fait paroître qu'il joignoit la force du corps, le courage et la grandeur d'ame, à la prudence et à la fermeté, sa mère le mena près de la pierre. Après lui avoir découvert tout le mystère de sa naissance, elle lui ordonna de retirer le dépôt caché sous la pierre, et d'aller à Athènes retrouver son père. Thésée leva facilement la pierre (*d*); mais il refusa de se rendre à Athènes par mer, quoique ce fût le chemin le plus sûr, et que sa mère et son aïeul l'en priassent avec les plus vives instances, parce qu'il y avoit beaucoup de danger à aller par terre. Il n'y avoit pas en effet de chemin, qui ne fût rempli de voleurs. Ce siècle-là portoit des hommes d'une taille prodigieuse, et infatigables dans les plus grands travaux; des hommes qui, en force et en vîtesse, surpassoient tous les autres, et qui abusant des forces extraordinaires que la nature leur avoit accordées, exerçoient toutes sortes de brigandages et de violences. Hercule, dans ses voyages, dit Plutarque, en avoit déjà exterminé une grande partie, et les autres épouvantés se cachoient dans les cavernes. Le séjour de ce héros en Lydie les encouragea à reparoître, et à recommencer leurs incursions sur le territoire de la Grèce, depuis qu'il n'y avoit personne qui pût les punir ni les réprimer. Voilà pourquoi tous les chemins, par où l'on pouvoit aller du Péloponèse à Athènes, étoient très-dangereux. La crainte de ces dangers engageoit les parens de Thésée à lui conseiller de prendre la route de mer. Mais il y avoit déjà long-temps que la gloire et la vertu d'Hercule avoient secrètement enflammé le courage de Thésée. Il conçut le projet de marcher sur les traces de ce héros, et d'imiter ses glorieux exploits (1). Il éprouvoit, dit Plutarque, les mêmes agitations, et le même travail d'esprit, que souffrit, long-temps après lui, Thémistocle, quand il disoit que les trophées de Miltiade ne le laissoient pas dormir. L'admiration, que lui donnoit la gloire d'Hercule, faisoit que les actions de ce héros lui revenoient la nuit en songe, et qu'elles le piquoient le jour d'une noble émulation, et excitoient en lui un violent désir de l'imiter.

La parenté, qui existoit entr'eux (2), piquoit encore sa jalousie; car ils étoient fils des deux cousines germaines, sa mère Æthra étant fille de Pithée, et Alcmène, fille de Lysidice. Or, Lysidice et Pithée étoient tous deux enfans d'Hippodamie et de Pélops. Il pensoit, qu'il seroit honteux pour lui qu'Hercule eût cherché par toute la terre des brigands pour les combattre, et en purger le monde (3), et que pour lui il évitât même ceux qui se présentoient sur son chemin. Il eût rougi de ne présenter à son père que des marques de reconnoissance, qui ne portoient point encore le sceau de la gloire, au lieu de lui prouver son extraction par de grands exploits, et par des actions immortelles. Plein de ces sentimens élevés, il se mit en chemin, résolu de n'attaquer personne, mais de repousser courageusement tous les outrages, et toutes les violences qu'on lui feroit.

Ici commence le récit des combats de ce héros (4), dont nous ferons bientôt voir les rapports avec la marche du Soleil et de l'année. Comme il passoit par les terres d'Epidaure, Périphétès, ou Corynétès, qui avoit une

(1) Diod. Sic. l. 1, c. 59, p. 303.
(2) Euripid. Heraclid. v. 208.
(3) Pausan. Corinth. p. 44. Lucian. t. 2. Jup. Trag. p. 205. Bis Accus. p. 327.
(4) Hygin. fab. 38.

massue pour arme (1), et qui, à cause de cela, s'appeloit *porteur de massue*, eut l'insolence de mettre la main sur lui et de l'*arrêter*. Thésée le combattit et le tua (*e*). Ravi d'avoir gagné cette massue, il la porta toujours, comme Hercule porta la peau du Lion. Cette peau, dit-on, servoit à faire connoître l'énorme grandeur de la bête, qu'Hercule avoit tuée ; et la massue, que portoit Thésée, faisoit voir, ajoute Plutarque, qu'elle avoit pu être prise dans les mains de Périphétès, mais qu'elle étoit devenue imprenable entre les siennes.

De-là traversant l'isthme de Corinthe, il punit Synnis, le ployeur de pins (2), de la même manière que ce Géant avoit fait mourir plusieurs passans. Ce Synnis (3) avoit une grande fille fort belle, nommée Périgone, qui avoit pris la fuite, voyant son père mort. Thésée couroit de tous côtés pour la chercher, mais elle s'étoit cachée dans un bois épais, tout plein de roseaux et d'asperges sauvages, qu'elle prioit de la couvrir. Cependant Thésée l'appeloit, et lui donnoit sa parole, qu'il auroit soin d'elle, et qu'il ne lui feroit aucun mal: Périgone, touchée de ses promesses, et rassurée, se montre enfin à Thésée, dont elle eut un fils appelé Ménalippe. Il la donna ensuite en mariage à Deïonée, fils d'Eurytus (*f*), Roi d'OEchalie. De ce Ménalippe naquit Joxus, lequel, avec Ornytus, fut chef d'une colonie, qui passa en Carie, et qui y conserva une espèce de vénération particulière pour les asperges et les roseaux.

Il y avoit alors à Crommyon une laie, qu'on appeloit la Phaye, monstre redoutable et difficile à vaincre. Thésée la combattit et la tua en chemin faisant, afin qu'on ne crût pas, que la nécessité seule lui fit entreprendre tout ce qu'il exécutoit. Quelques-uns ont écrit que cette Phaye étoit une femme de Crommyon, qui se prostituoit au premier venu, et qui vivoit de meurtre et de brigandage ; qu'elle fut appelée la *Laie*, à cause de ses mœurs corrompues, et de la vie désordonnée qu'elle menoit ; qu'enfin elle fut mise à mort par Thésée. Ces commentaires sur des traditions sacrées, qu'on ne pouvoit expliquer, sont fort ordinaires chez les anciens. C'est ainsi qu'on explique, par une femme prostituée, la fable de la louve qui nourrit Romulus, et que l'on prétend n'être autre chose, que Larentia, femme débauchée, à qui Faustulus confia l'éducation de Remus et de Romulus. Ces sortes d'explications ne doivent être regardées, que comme de mauvaises conjectures, dont on ne doit tenir aucun compte.

Ce combat fut suivi d'un autre, près des frontières de Mégare. Là Thésée défit Scyrron, et le précipita des rochers dans la mer (4). Ce brigand, selon la plus commune opinion, détroussoit les passans, ou, selon d'autres, par une insolence et par un orgueil insupportables, il présentoit ses pieds aux étrangers, leur ordonnoit de les laver, et pendant qu'ils le faisoient, il les poussoit et les précipitoit du haut de ces rochers. On faisoit ce Scyrron gendre de Cychrée le Salaminien, qui reçoit des honneurs divins à Athènes, et beau-père d'Æacus. Il étoit donc l'aïeul de Pélée et de Telamon, qui naquirent tous deux de la Nymphe Endéide, fille de Chariclo et de Scyrron ; d'autres disent de Chiron. Il y a sur ce combat quelques variantes, que rapporte Plutarque.

Thésée, passant ensuite par Eleusis, lutta contre Cercyon (5) l'Arcadien, et le défit. Thésée passoit pour avoir inventé la lutte, dont il fit un art. De-

(1) Diod. Sic. l. 1, c. 59, p. 303. Apollod. Lib. 3, Sub finem Suid. voc. Thes. Hesych. voc. Coryn. et Periph. Isocrat. Helenæ Laudatio, p. 439.
(2) Pausan. Corinth. p. 44.
(3) Hesych. voc. Synnis.
(4) Paus. Attic. p. 3—43.
(5) Pausan. Attic. p. 37.

là arrivant à Hermione, il fit périr le géant *Damastès*, ou Polypêmon, qu'on appeloit *Procruste* (1), en l'obligeant à s'égaler à la mesure de ses lits, comme il y obligeoit ses hôtes. Car Thésée imitoit Hercule, qui punissoit ceux qui l'attaquoient, du même genre de mort, qu'ils lui avoient préparé. C'est ainsi, dit Plutarque, qu'Hercule étouffa Antée en luttant avec lui; qu'il tua Cycnus dans un combat singulier, et qu'il brisa le crâne à Temerus, lequel cassoit la tête aux passans en la heurtant avec la sienne.

D'Hermione, Thésée arriva sur les bords du Céphise, où il trouva la famille des Phytalides, chargée par Cérès de l'Intendance des mystères, et qui vint au-devant de lui pour lui faire honneur. La première chose qu'il demanda, ce fut d'être purifié, pour être admis aux saints Mystères. Les Phytalides le purifièrent avec toutes les cérémonies accoutumées; et après avoir fait un sacrifice, pour se rendre les Dieux favorables, ils le logèrent et le régalèrent dans leur maison. Ce fut là le premier bon accueil qu'il reçut dans son voyage.

Il trouva Athènes, en général, remplie de troubles et de dissensions, et, en particulier, la maison royale dans le plus grand désordre. Médée, l'amante de Jason, s'étant sauvée de Corinthe, avoit cherché un asyle chez Egée (2), et vivoit avec lui dans un honteux commerce, lui promettant que, par la vertu de ses enchantemens, elle le rendroit père. Cette femme avertie de l'arrivée du jeune Thésée et de ses dessins, avant qu'Egée eût le temps de le reconnoître, sut si bien manier l'esprit de ce prince, déjà affoibli par les années, et que les différens partis, qui régnoient dans Athènes, avoient rendu timide et soupçonneux, qu'elle lui persuada d'empoisonner son fils dans un festin, qu'il lui feroit comme à un étranger. On alla donc de sa part inviter Thésée. Quand il fut dans la salle, il ne jugea pas à propos de déclarer qui il étoit; mais voulant donner occasion à son père de commencer cette reconnoissance, dès qu'on eut servi, il tira son épée, comme pour couper les viandes. Egée, reconnoissant tout-à-coup cette épée, renversa d'abord la coupe où étoit le poison, fit ensuite beaucoup de questions à Thésée : et après l'avoir embrassé, il convoqua sur-le-champ une assemblée générale, où il reconnut son fils devant tous les Athéniens, qui le reçurent avec une très-grande joie, à cause de sa valeur. On prétend, que le lieu où la coupe fut renversée, est le même que l'on voit aujourd'hui dans le quartier appelé *Delphinium*, et qui est enfermé de murailles. De-là vient que le Mercure, qui est à la porte orientale de ce Temple, s'appelle *le Mercure de la porte d'Egée.*

Les fils de son frère Pallas, de ce Pallas, qui, suivant Sophocle, donna naissance à des Géans, avoient jusques là espéré succéder au trône d'Egée, qu'ils croyoient sans enfans. Mais Thésée ayant été reconnu pour le véritable héritier du royaume, ils ne purent supporter qu'Egée, qui n'étoit, disoient-ils, que le fils supposé de Pandion, et qui ne descendoit point des Erechthéides, non-seulement ne se contentât pas de régner, mais qu'il voulût encore faire tomber le sceptre entre les mains d'un étranger et d'un inconnu. Ils prirent donc les armes; et s'étant partagés en deux bandes, ils allèrent droit à la ville, et se mirent en embuscade pour surprendre leurs ennemis. Ils avoient avec eux un *Héraut* nommé Léos, du bourg d'Agnos, qui découvrit à Thésée tout ce secret : celui-ci les attaqua brusquement et les tailla en pièces.

Thésée, ne pouvant souffrir l'oisiveté, et voulant d'ailleurs attirer l'amour du Peuple, alla contre le Taureau de

(1) Pausan. Attic. p. 36. Hesych. voc. Damast.

(2) Apollod. l. 1.

Marathon (1), qui infestoit toute la région de Tétrapole; et l'ayant dompté et pris tout en vie, il le conduisit à travers la ville (2), et le sacrifia ensuite à Apollon *Delphinien*. Ce Taureau est celui que subjugue l'Apollon des Perses ou Mithra.

Quelque temps après, arrivèrent à Athènes les ambassadeurs du roi Minos, qui venoient pour demander le tribut, qu'on avoit coutume de lui payer pour la mort de son fils. En effet, Androgée, fils de Minos (3), ayant été tué par trahison dans l'Attique, ce prince y porta le fer et le feu; et les Dieux, d'accord avec lui, pour venger ce meurtre, désolèrent tout le pays par la peste et par la stérilité, et firent tarir la rivière. Les Athéniens, accablés de tous ces fléaux, eurent recours à l'oracle d'Apollon, qui leur répondit qu'ils ne trouveroient la fin de leurs misères, et que le Ciel ne seroit appaisé, que quand ils auroient accordé à Minos la satisfaction qu'il exigeoit. Ils envoyèrent donc en Crète des ambassadeurs vers ce prince, qui exigea d'eux que tous les neuf ans (4), d'autres disent tous les ans, ils lui envoyassent le tribut de sept jeunes garçons et d'autant de filles. Pour rendre cette histoire plus tragique, la fable ajoute que ces enfans étoient dévorés par le Minotaure (5), avec lequel on les enfermoit dans le Labyrinthe, dont ils ne pouvoient trouver l'issue. Quant au Minotaure, c'étoit, dit Euripide, *un monstre affreux*, *moitié homme*, *moitié taureau*. C'est là, sans doute, ce qui a fait à Minos une si mauvaise réputation sur le théâtre d'Athènes. Ce qui fait voir, dit Plutarque, combien il est dangereux de s'attirer la haine d'une ville, qui sait bien parler, et où les Muses fleurissent.

Fatigués d'un tribut aussi onéreux et aussi humiliant, les Athéniens se mirent à murmurer contre Egée. Ils se plaignirent ouvertement, qu'étant seul la cause du mal, il étoit le seul qui n'eût pas de part à la peine; et que, lorsqu'il faisoit passer son royaume entre les mains d'un étranger, ou d'un fils naturel, il les vît sans douleur privés de leurs enfans légitimes. Ces plaintes affectèrent vivement Thésée, qui reconnoissant, qu'il étoit juste de courir la même fortune, que ses sujets, s'offrit volontairement lui-même, sans vouloir profiter des hasards du sort. Cette générosité remplit d'admiration tout le monde; et l'on fut charmé de voir qu'il s'égalât lui-même au peuple, et qu'il eût des sentimens non de roi, mais de Citoyen. Egée fit tous ses efforts pour l'en détourner; mais voyant qu'il ne pouvoit le persuader, et qu'il étoit inébranlable dans sa résolution, il y consentit et tira les autres enfans au sort. C'étoit une des conditions du traité fait avec Minos, que la mort du Minotaure feroit cesser le tribut. Les Athéniens fournissoient le vaisseau, qui devoit porter ces victimes infortunées, et on appareilloit toujours les voiles noires, pour marquer qu'ils alloient à un danger certain. Thésée sut si bien rassurer son père, par les espérances qu'il lui donna de tuer le Minotaure, qu'Egée remit au Pilote une voile blanche et lui enjoignit très-expressément de la mettre à son retour, si son fils venoit à échapper; sinon de revenir avec la noire, qui lui apprendroit son malheur. Les uns donnent le nom de *Phéréclus*, d'autres de *Nausithoüs* à ce Pilote, qui fut donné à Thésée par Scyrrus, qui y joignit un Matelot intelligent, appelé *Phæax*. On montre, comme un monument de ce fait, les petites chapelles que Thésée consacra à Nausithoüs et à Phæax, dans le

(1) Isocrat. Helenæ Laudat. p. 437.
(2) Pausan. Attic. p. 26.
(3) Virgil. Æneid. l. 6, v. 20.
(4) Diod. Sic. l. 4, c. 60, p. 304.
(5) Pausan. Attic. p. 26. Isocrat. Helenæ Laudat. p. 438.

bourg

bourg de Phalère, près du temple de Scyrron. On prétend même que les fêtes *Cybernefia*, ou des patrons de navire, sont célébrées en leur honneur.

Après que le sort fut tiré, Thésée prit avec lui les enfans qui avoient été choisis; il descendit avec eux du Prytanée, et il alla dans le templé Delphinien offrir pour eux à Apollon la branche d'olivier, qui étoit présentée par les supplians. Cet olivier étoit entouré de bandelettes de laine blanche.

Après avoir fait ses prières aux Dieux, il s'embarqua le 6 de mai, jour auquel on envoie encore les filles offrir leurs prières dans ce même temple. On assure aussi qu'à Delphes Apollon lui rendit cet oracle : « Qu'il prît Vénus pour » guide, et qu'il la priât de naviguer » avec lui ».

Ayant immolé pour cet effet une chèvre sur le bord de la mer, la victime fut tout-d'un-coup métamorphosée en bouc; c'est pourquoi il donna à Vénus le surnom d'Epitrage, ou de Vénus sur le bouc.

On dit qu'aussi-tôt qu'il fut arrivé en Crète, Ariadne, qui étoit devenue amoureuse de lui dès la première vue, lui donna un peloton de fil, et lui enseigna, comment, avec ce secours, il pourroit aisément se tirer de tous les détours du labyrinthe; qu'il tua le Minotaure; qu'il enleva Ariadne (1), et qu'il la conduisit à Athènes, avec tous les enfans qu'il avoit amenés.

Quant à Ariadne, d'autres traditions supposent, qu'elle n'alla pas jusqu'à Athènes, et que son amant ingrat l'abandonna dans l'isle de Naxe, où elle fut trouvée par Bacchus (2), comme nous le verrons dans le poème des Dionysiaques. Diodore de Sicile prétend, que Thésée ne fut pas infidèle à Ariadne, mais qu'étant débarqués dans l'isle Dia, ou Naxe, Bacchus épris des charmes de cette princesse, la lui enleva (3); et qu'après la mort de son amante, il plaça aux cieux sa Couronne, et en fit une constellation, connue sous le nom de couronne d'Ariadne.

Des amours de Thésée et d'Ariadne, naquirent le prince la Grappe, ou Staphylus, et OEnopion, le buveur de vin.

L'Auteur du poème fait passer Thésée à Délos, où il s'arrête quelque temps. Après avoir fait un sacrifice à Apollon, et dédié à Vénus une statue, que lui avoit donnée Ariadne (4), il dansa, avec les jeunes Athéniens, une danse, qui est encore aujourd'hui de mode à Délos, et dans laquelle il imitoit les tours et les détours du labyrinthe. Callimaque, dans son hymne pour Délos, parle de cette danse, sans la nommer : il dit seulement qu'on dansoit en rond, et que Thésée en menoit la marche. Plutarque prétend, que cette danse s'appeloit dans le pays la Grue, et que Thésée la dansa autour de l'autel appelé *Ceraton*, parce qu'il est tout entier composé de cornes gauches d'animaux, que Diane avoit pris à la chasse. Dans les jeux qu'il institua (5) en honneur d'Apollon, il voulut que la branche de palmier servît de récompense aux vainqueurs. Lorsque Thésée approcha de l'Attique, ce héros, dans les transports de la joie que lui causoit le succès de son expédition, et le terme heureux de son voyage, suivant les uns; et suivant d'autres, au contraire, troublé encore par la douleur, qu'il avoit conçue de la perte d'Ariadne (6), oublia, ainsi que son Pilote, de faire appareiller les voiles blanches, qui devoient annoncer à son père leur heureuse réussite, et le retour de Thésée et de ses compagnons. Cette négligence coûta la vie au malheureux Egée, qui,

(1) Lucian. t. 1. Hermotim, p. 578. Serv. Com. ad AEneid. 6, v. 14. Palæph. c. 2.
(2) Nonnus Dionys. l. 47, v. 270.
(3) Diod. Sic. l. 4, c. 61, p. 305.
(4) Pausan. Boiotic. p. 314.
(5) Pausan. Arc. p. 276.
(6) Diod. Ibid. p. 305.

croyant que son fils étoit mort, se précipita du rocher, où il étoit à observer le vaisseau, et se tua (1).

Cependant Thésée entra dans le port de Phalère, et d'abord il se mit en devoir de s'acquitter des sacrifices, qu'il avoit voués avant son départ; mais auparavant, il envoya un Héraut à la ville apprendre à son père son arrivée. Ce héraut trouva beaucoup de gens affligés de la mort du Roi; mais il en trouva aussi beaucoup qui, comme on peut penser, plus touchés de la joie publique, que sensibles au malheur d'une seule maison, le reçurent à bras ouverts et lui offrirent des chapeaux de fleurs, dont on couronne ceux qui portent de bonnes nouvelles. Il prit des couronnes; mais au lieu de les mettre sur sa tête, il en entoura le bâton que les Hérauts portent à la main; et étant de retour à Phalère, avant que Thésée eût achevé son sacrifice, il s'arrêta à la porte du temple pour ne le pas troubler. Quand tout fut fini, et lorsque les libations furent faites, alors il lui annonça la mort de son père Egée. Thésée, et tous ceux qui étoient avec lui, s'en allèrent en grande hâte vers la ville, remplissant tout de leurs plaintes et de leurs cris. De-là vient, dit-on, qu'encore aujourd'hui, dans les fêtes des Rameaux, le Héraut n'est point couronné, mais qu'il n'y a que sa baguette, et qu'à la fin des libations, toute l'assemblée s'écrie, *Eleleu* et *Jou*, *Jou*, dont le premier cri, suivant Plutarque, est celui de gens qui se hâtent, et se préparent au combat, et le second est le cri de ceux qui sont dans le trouble et l'affliction. J'observerai, que ce sont deux mots consacrés dans les mystères du Soleil, sous le nom de Bacchus, et que ces mots ne sont pas Grecs, mais tirés des langues barbares ou orientales, et des pays d'où les Grecs empruntèrent leurs cérémonies religieuses et tous leurs mystères.

Thésée, après avoir achevé les funérailles d'Egée, acquitta ses vœux au Soleil, ou à Apollon, le même jour, qui étoit le septième jour du mois appelé Pyanepsion. Ce jour-là on pratiquoit une certaine cérémonie, qui consistoit à faire cuire des fêves, et bouillir ensemble toutes sortes de légumes. On emprunta encore de la même fête la coutume de porter l'*Eirésione*, comme Thésée l'avoit portée avant son départ pour la Crête. C'est une branche d'olivier sacré, tout environnée de bandelettes de laine et garnie de toutes sortes de fruits, parce qu'alors on vit cesser la stérilité, dont toute l'Attique avoit été affligée (*g*).

Le vaisseau, sur lequel Thésée fit ce voyage, étoit une galère à trente rames, que les Athéniens conservèrent jusqu'au temps de Démétrius de Phalère, et qu'ils envoyoient tous les ans à Délos, dans les fêtes appelées *Théories*, ou visite du Dieu Soleil, adoré dans cette isle. On avoit grand soin de mettre des planches neuves à la place de celles, qui se pourrissoient ou qui vieillissoient; ce qui lui donnoit une espèce d'éternité.

On attribue à Thésée toutes les cérémonies de cette fête des Rameaux, et en particulier l'usage de coëffer et d'habiller en filles les jeunes garçons, qui portent les rameaux le jour de cette fête (*h*), laquelle a pour objet Bacchus et Ariadne, qui arrivèrent en automne, après la récolte des fruits. On consacra une portion de terre et un temple à ce Héros. L'administration du sacrifice fut confiée à la famille des Phytalides, qui l'avoient reçu dans leur maison à son arrivée de Trézène, et qui l'avoient purifié (2), après le meurtre de Synnis et des autres Brigands, comme lui-même avoit purifié Hercule (3). Après cet établissement, Thésée exécuta un très-grand dessein : car il réunit en un seul corps de ville tous les habi-

(1) Serv. ad Æneid. l. 3, v. 74.
(2) Pausan. Attic. p. 35.
(3) Apollod. l. 2.

tans de l'Attique, qui avoient été jusques-là dispersés dans les bourgs, et par conséquent très-difficiles à rassembler, quand il falloit prendre leur avis sur les mesures de bien public. Souvent même il naissoit de-là entr'eux des querelles et des guerres. Isocrate, dans son éloge d'Hélène, nous décrit l'état malheureux auquel étoient réduites les peuplades de l'Attique, éparses sous l'empire de petits chefs et de petits tyrans, se faisant souvent entr'elles la guerre (1). Leur situation étoit à peu près telle que celle de nos villages, sous la tyrannie féodale des seigneurs. Il semble, dit Isocrate, que les distinctions que l'on obtient d'un peuple esclave n'ont rien de bien flatteur ; en conséquence, Thésée chercha à relever l'ame du peuple en faisant passer en ses mains l'autorité, et en proclamant la souveraineté du peuple ou la démocratie (2). Afin d'y réussir, Thésée alla lui-même de bourg en bourg, et de famille en famille, pour tâcher de les persuader. Les simples particuliers et les pauvres goûterent ses raisons sans peine ; mais quand il vint à parler aux plus riches et aux plus puissans, quoiqu'il leur proposât une forme de gouvernement populaire, qui ne reconnoîtroit point de Roi, et où il ne se réservoit que l'intendance de la guerre et le maintien des loix, et où il laissoit le reste au peuple, qui auroit une égale autorité ; il trouva de la résistance : tant l'égalité a toujours trouvé, dans les riches et les puissans, des obstacles à son établissement. Il en gagna pourtant quelques-uns ; et enfin les autres, considérant que sa puissance étoit déjà fort grande, aimèrent mieux lui accorder de bonne grace ce qu'il demandoit, que d'attendre à s'y voir réduits par la force. Thésée fit donc abattre, dans toutes les bourgades, tous les palais, et toutes les salles d'assemblée de chaque bourgade, et il fit bâtir un palais commun, dans le lieu où il est encore aujourd'hui, dit Plutarque. Il unit aussi tout le peuple par un sacrifice commun, qu'il appela Panathenées. Il déposa ensuite l'autorité royale (3), et ne pensa qu'à régler et à policer la république, après avoir consulté l'oracle du Soleil, ou d'Apollon adoré à Delphes.

Pour peupler et augmenter sa ville, il fit une proclamation digne d'un législateur, qui établit la démocratie (4), et qui donne à son gouvernement la fraternité, la liberté et l'égalité pour base, comme on le suppose dans cette fiction solaire. Il appela les étrangers, pour y jouir des mêmes droits, que tous les anciens citoyens. Il voulut qu'Athènes fût la patrie de tout le monde, et la proclamation qu'il fit est la même, qui se répète encore aujourd'hui, dit Plutarque, dans certaines cérémonies, où le héraut crie : *Tous Peuples*, venez ici.

Malgré qu'il eût consacré le principe de l'égalité, base du gouvernement populaire, il établit néanmoins trois classes de citoyens, distinction qui étoit plutôt relative à leurs fonctions qu'à leurs droits politiques. La première classe étoit chargée du dépôt de la religion et des loix, et du soin de connoître de tout ce qui concernoit le droit divin et humain. La dignité même des fonctions, qui lui étoient confiées, rejaillissoit en partie sur les personnes qui les exerçoient, et leur donnoient une haute considération. La seconde classe comprenoit les laboureurs, que leur utilité et le besoin, qu'on avoit d'eux, mettoit en état de balancer le crédit de la première. La troisième classe étoit celle des artistes, qui par son nombre empêchoit les deux autres classes d'acquérir sur elle de la prépondérance. Par ce moyen, dit Plutarque, il mit une espèce d'égalité entre tous, malgré la différence des états. Il est le premier, ajoute cet Auteur, qui ait consacré le nom *de Peuple* pour les

(1) Isocrat. Helenæ Laudat. p. 440.
(2) Ibid. p. 441, 443.

(3) Ibid. p. 535.
(4) Paus. Attic. p. 3.

Athéniens. Aussi Homère, dans son dénombrement des vaisseaux, ne donne le nom de peuple qu'aux seuls Athéniens.

Je n'ai pas cru cette digression étrangère à mon abrégé de la vie de Thésée par Plutarque, parce qu'encore bien qu'il ne s'agisse ici que d'une fiction sur le Soleil, il n'est pas indifférent d'observer, que l'Auteur de cet ancien poème n'ignoroit pas combien le nom de peuple étoit sacré, puisqu'il met au nombre des bienfaits de son Héros envers l'humanité l'hommage, qu'il sut rendre à la souveraineté du peuple, à laquelle il sacrifia la royauté, dont il avoit hérité de son père. Il en est de même du principe d'égalité, qui met au même niveau tous ceux que le Soleil appelle à la jouissance de sa lumière, de sa chaleur, et des autres bienfaits qui en découlent.

De même qu'on suppose qu'Hercule, Osiris et Bacchus élevèrent des colonnes, et y gravèrent des inscriptions, de même on parle d'une fameuse colonne élevée sur l'isthme de Corinthe. On y lisoit cette inscription simple d'un côté : *Ce n'est pas ici le Péloponèse, mais l'Ionie ;* et de l'autre côté : *C'est ici le Péloponèse, et non pas l'Ionie.*

Comme Hercule avoit établi des fêtes et des jeux dans la Grèce, Thésée en établit aussi dans l'Isthme (1), afin que les Grecs célébrassent les jeux Isthmiques, par ses ordres, en sa mémoire, et en honneur de Neptune, comme ils célébroient en Elide, par les ordres, et en mémoire d'Hercule, les jeux Olympiques en honneur de Jupiter.

Thésée entreprit aussi le voyage du Pont-Euxin, pour suivre Hercule dans son expédition contre les Amazones, au rapport de Philochorus et de quelques autres Ecrivains ; il en reçut Antiope pour prix de sa valeur.

Toute la Grèce (2), et Athènes en particulier, renfermoit beaucoup de monumens (*i*), qui retraçoient le souvenir des anciennes fictions faites sur les Amazones, et sur leur prétendue invasion dans l'Asie et dans la Grèce ; et néanmoins nous avons vu dans le neuvième Travail d'Hercule, ce qu'on doit entendre par cette fable des Amazones. On les faisoit combattre jusques dans l'enceinte des murs d'Athènes, et dans le Pnyx. On y montroit encore du temps de Plutarque les tombeaux de plusieurs d'entr'elles (3). Mais nous savons réduire à leur juste valeur ces sortes de monumens, puisque la plûpart des astres, le Soleil et les Constellations, avoient des tombeaux, comme ils avoient des autels. Après un combat opiniâtre, dont les succès furent variés, la paix enfin se conclut par l'entremise d'Hippolyte, une de ces Amazones, qui s'étoit attachée à Thésée. D'autres prétendent, qu'elle fut tuée en combattant vaillamment près de Thésée, en mémoire de quoi on éleva sur son tombeau la colonne qui est près du Temple de la *Terre Olympique* ou de la Lune. Le lieu où cette paix fut jurée s'appela *Orcomosion ;* il est vis-à-vis du temple de Thésée. Tous les ans on fait un sacrifice aux Amazones la veille des fêtes de ce Héros.

Le poète de la Théséide, dit Plutarque, écrit qu'elles avoient entrepris cette guerre contre Athènes, pour venger l'affront que Thésée avoit fait à Antiope en la quittant, d'autres disent en la tuant (4), pour épouser Phèdre, et qu'Hercule les mit à mort. Plutarque observe, que Thésée n'épousa Phèdre qu'après la mort d'Antiope, dont il avoit eu un fils nommé Hippolyte, ou, suivant Pindare, *Démophoon.* On dit aussi de Thésée, qu'il avoit enlevé la Nymphe *Anaxo ;* qu'il épousa Péribée, mère d'Ajax, et Phérébée et Ioppé,

(1) Hygin. fab. 273.
(2) Pausan. Cor. p. 75.
(3) Pausan. Attic. p. 39.
(4) Hygin. fab. 241.

filles d'Iphiclès (1) ; qu'étant devenu éperduement amoureux d'Æglé, fille de Panopée, il quitta honteusement Ariadne, à qui il avoit de grandes obligations ; qu'enfin l'enlèvement d'Hélène mit toute l'Attique en feu, et causa son exil et sa mort. Il avoit cinquante ans, dit-on, quand il ravit Hélène, qui étoit encore trop jeune pour être mariée ; d'autres supposent, au contraire, qu'elle devint mère, et qu'elle accoucha à Argos (2).

Ici Plutarque entre dans quelques détails sur cet enlèvement. Quelques Auteurs ont prétendu, que ce ne fut pas Thésée qui l'enleva, mais qu'Ida et Lyncée, les véritables ravisseurs, la mirent en dépôt entre ses mains, et qu'il la garda, sans vouloir la rendre à ses frères Castor et Pollux. D'autres disent, que ce fut Tyndare lui-même, père d'Hélène, qui la lui donna en garde, pour la mettre à l'abri des poursuites d'Enarsphorus, fils d'Hippocoon, qui cherchoit à toute force à l'enlever, quoiqu'elle ne fût encore qu'un enfant ; mais voici une tradition plus vraisemblable et plus accréditée.

On publie, que Thésée et son ami Pirithoüs allèrent ensemble à Sparte, et ravirent Hélène (3), qui dansoit à une fête, dans le temple de Diane, surnommée *Orthia*. Ceux qu'on envoya après eux se contentèrent de les poursuivre jusqu'à Tégée, et n'allèrent pas plus loin. Ces ravisseurs se voyant en sûreté, après avoir traversé le Péloponèse, tirèrent au sort à qui auroit cette Princesse, et ils convinrent, que celui qui l'auroit, aideroit son compagnon à en enlever une autre. Le sort favorisa Thésée, qui, en attendant qu'Hélène fût en âge, la mena à Aphidnes, où il fit venir Æthra, sa mère, afin qu'elle en eût soin. Il la confia à celui qui commandoit dans cette place, et qui étoit son ami ; et après lui avoir recommandé le secret, il ne songea qu'à accomplir l'engagement qu'il avoit pris avec Pirithoüs. Ils allèrent donc tous deux en Epire (4), dans le dessein d'enlever Proserpine, fille d'*Aidonéus*, roi des Molosses (5). Ce prince avoit un chien, appelé Cerbère, contre lequel il faisoit combattre les amans de sa fille, promettant de la donner en mariage à celui qui l'auroit vaincu. Les deux amis (6) ne furent pas plutôt arrivés en Epire, que le Roi, averti que Pirithoüs venoit à dessein, non de demander ouvertement sa fille, mais de l'enlever, les fit arrêter sur l'heure même ; il donna Pirithoüs à déchirer à Cerbère, et il garda Thésée prisonnier. On doit regarder ce récit, plutôt comme une explication et un commentaire des anciennes fictions sur Thésée, que comme la fable originale, que l'on trouve dans d'autres traditions qui font descendre Thésée aux enfers (7), pour y enlever Proserpine, épouse de Pluton, appelé Adês ou Adonéus. La fable des Travaux d'Hercule le suppose, comme on peut le voir dans notre explication du onzième Travail de ce Héros, travail qui répond au signe des Gémeaux, frères d'Hélène. Hésiode avoit fait un poème sur la descente de Thésée aux enfers (8). On sent, que si Thésée est le Soleil, il n'y a pas de raison pour qu'on ne l'ait pas fait descendre aux enfers, comme Hercule, Bacchus, Osiris, Adonis, Christ, etc. qui ne sont que le Soleil sous différens noms. Quoi qu'il en soit du choix, qu'on pourra faire entre ces deux fictions, il est un fait sur lequel tous les Auteurs

(1) Athen. l. 13, c. 2.
(2) Paus. Cor. p. 65.
(3) Pausan. Laconic. p 101, 102. Cor. p. 65—75. Hygin. fab. 79. Clem. Alex. Strom. l. 1, p. 336. Isocrat. Helenæ Laud. p. 435
(4) Tzetzès, Chiliad. 2, v. 745, etc.
(5) Pausan. Ibid. p. 65.

(6) Hygin. fab. 257. Plut. de Amico. p. 93. Moschus et Bion. Id. in Hyacinth.
(7) Isocrat. Helenæ Laud. p. 443. Luc. t. 2, de Luctu, p. 428. Hygin. Fab. 79 et Fab. 251. Apollod l. 2. Servius Comment. ad Æneid. 6, v. 618--122.
(8) Pausan. Boiotic. p. 306.

s'accordent; c'est que, pendant ce temps-là, Mnesthée (1) flattoit le peuple d'Athènes, et excitoit contre le fondateur de leur démocratie les plus puissans citoyens, qui ne supportoient qu'avec peine Thésée, depuis qu'il leur avoit ôté à tous l'empire, qu'ils exerçoient autrefois dans leurs bourgades. D'un autre côté, Mnesthée remua aussi le peuple par le fanatisme, en lui représentant qu'on l'avoit privé de ses fêtes et des sacrifices, que chacun dans sa bourgade faisoit à ses Dieux, et qu'il n'avoit plus le bonheur d'être gouverné par plusieurs Rois naturels et légitimes. Mais ce qui favorisa le plus les desseins de l'usurpateur, ce fut la guerre que Castor et Pollux, fils de Tyndare, portèrent dans l'Attique pour réclamer Hélène. On prétend même, que Mnesthée les y avoit secrètement attirés.

D'abord ils ne firent aucune hostilité; ils demandèrent seulement qu'on leur rendît la Princesse leur sœur. Les Athéniens répondirent, qu'ils ignoroient où Thésée l'avoit déposée. Les Tyndarides regardant cette réponse comme une défaite, ne songèrent plus qu'à se venger, et ils alloient commencer la guerre, quand Académus leur découvrit qu'on l'avoit cachée à Aphidnes. Les frères d'Hélène le récompensèrent de cette confidence, par les honneurs dont ils le comblèrent pendant sa vie. Castor et Pollux allèrent ensuite attaquer Aphidnes (2), qu'ils prirent d'assaut, et qu'ils rasèrent. Le brave *Alycus*, fils de Scyrron, fut tué dans ce combat de la main même de Thésée.

La prise de cette place donna de la crainte aux Athéniens. Mnesthée en profita, pour leur persuader d'ouvrir leurs portes aux Tyndarides, et de les bien recevoir, les assurant, qu'ils n'en vouloient qu'à Thésée, qui les avoit outragés le premier, et qu'ils étoient naturellement les bienfaiteurs et les protecteurs de tous les hommes. Effectivement, Castor et Pollux, devenus maîtres d'Athenes, ne demandèrent qu'à être initiés, alléguant pour raison, qu'ils étoient parens des Athéniens, au même degré qu'Hercule. Ils furent donc reçus aux grands mystères, après avoir été adoptés auparavant par Aphidnès, comme Hercule l'avoit été par Pylius. On leur rendit des honneurs divins, et on les appela *Anaces*, ou Dieux protecteurs et tutélaires des peuples. Quelques-uns prétendent, que ce nom leur fut donné à cause de leurs étoiles, qui paroissent dans le Ciel.

On ajoute qu'*Æthra*, mère de Thésée, fut menée à Lacédémone (3), et que de-là elle suivit Hélène à Troye (4). D'autres disent que Pâris ayant été défait par Achille et par Patrocle, près du fleuve *Sperchius*, en Thessalie, Hector alla prendre le bourg de Trézène, et emmena *Æthra* prisonnière.

Cependant le roi des Molosses, ayant reçu chez lui Hercule, et étant venu par hasard à parler de Thésée et de Pirithoüs, lui raconta le projet qu'ils avoient formé, et la vengeance qu'il en avoit tirée. Hercule fut fâché d'apprendre la mort de l'un, et ne songea plus qu'à sauver l'autre. Il le demanda au roi des Molosses, qui le lui accorda (5).

Thésée, délivré de sa prison, alla à Athènes, où son parti n'étoit pas entièrement opprimé. Ses premiers soins furent de témoigner sa reconnoissance à son libérateur; il consacra à Hercule tous les parcs et toutes les terres, dont les Athéniens lui avoient fait présent, et au lieu de *Théséia*, il les appela *Héracléia*.

Il voulut gouverner Athènes, comme auparavant; mais il ne fit par là que provoquer des séditions et des désordres. Ceux

(1) Pausan. Lacon. p. 100.
(2) Pausan. Attic. p. 15.
(3) Pausan. Attic. p. 39. Heliac. 1, p. 166.
(4) Pausan. Phocic. p. 342.
(5) Pausan. Attic. p. 15.

qui le haïssoient, avant son départ, avoient ajouté l'insolence et le mépris à la haine; et le peuple étoit si gâté et si corrompu, qu'au lieu de déférer, comme autrefois à ses avis, il ne vouloit plus qu'être flatté et caressé. Thésée essaya vainement de le réduire par la force : les moyens qu'il prenoit ne faisoient qu'irriter le mal. Ne voyant plus de moyen de rétablir l'ordre, il songea à se bannir lui et sa famille. Il envoya secrètement ses enfans en Eubée, chez Elphénor (1), fils de Chalcodon; pour lui, il se rendit au bourg de Gargette, et prononça des malédictions contre les Athéniens, dans un lieu appelé depuis *Aratérion*, ou le lieu des malédictions. Le fruit de ces malédictions prononcées contre un peuple, qu'il avoit rétabli dans tous ses droits, et dont il avoit reconnu la souveraineté, fut sa propre mort. Il songea d'abord à émigrer en Crète, chez Deucalion; mais les vents le repoussèrent sur l'île de Scyros.

Thésée y débarqua, croyant y trouver des amis. Lycomède, à la cour duquel fut élevé Achille, étoit alors roi de cette île. Thésée, en arrivant chez lui, le pria seulement de lui rendre ses terres, afin qu'il pût y demeurer le reste de ses jours. D'autres prétendent qu'il lui demanda du secours contre les Athéniens. Lycomède, soit qu'il craignît la réputation d'un aussi grand personnage, soit qu'il eût été gagné par Mnesthée, le mena sur la plus haute montagne, comme pour lui faire voir son île, et il le précipita du haut des rochers (2). Sa mort assura à Mnesthée la tranquille jouissance du trône d'Athènes, et les fils de Thésée suivirent Elphénor au siége de Troye, comme de simples particuliers. Après la mort de Mnesthée, ils retournèrent à Athènes, et y régnèrent. Quelques siècles après, plusieurs choses obligèrent les Athéniens à honorer Thésée, comme un Dieu. On crut voir son image à la bataille de Marathon, et il sembloit y combattre les Barbares.

Les Athéniens se repentirent de leur ingratitude envers Thésée. Ils firent chercher ses ossemens, et les firent rapporter à Athènes, où les honneurs divins lui furent décernés (3): Ils bâtirent chez eux un lieu sacré, sous le nom de *Théséium*, ou azyle de *Thésée*. Plutarque prétend, que ce fut l'oracle du Soleil ou d'Apollon, qui leur donna cet avis, et qui leur ordonna de ramasser les os de Thésée, de les placer chez eux honorablement, et de les garder avec beaucoup de soin. La difficulté étoit de les trouver, et d'obtenir ce dépôt des Barbares, qui habitoient l'île de Scyros. Mais Cimon, s'étant rendu maître de leur ville, voulut à quelque prix que ce fût trouver ce tombeau (4). Pendant que l'on cherchoit de tous côtés, il vit heureusement l'Oiseau du Soleil et de Jupiter, ou l'Aigle, qui becquetoit un lieu un peu élevé, et qui s'efforçoit de l'entre-ouvrir avec ses serres. Frappé d'abord, comme d'une inspiration divine, il fit fouiller dans ce même endroit; on y trouva la bierre d'un homme d'une très-grande taille, avec le fer d'une pique et une épée. Cimon fit charger le tout sur son vaisseau, et le porta à Athènes. Les Athéniens charmés reçurent ces restes de Thésée, avec des processions et des sacrifices, comme si c'eût été Thésée lui-même, qui fût revenu, et ils le firent enterrer au milieu de leur ville. Ce lieu devint dans la suite l'asyle des esclaves, et de tous ceux qui craignoient la violence des plus puissans, comme Thésée avoit été durant sa vie le protecteur des opprimés, et avoit toujours reçu favorablement les prières de

(1) Pausan. Ibid. Plut. de Exil. p. 507.
(2) Hesych. voc. Scyria.
(3) Diod. Sic. l. 4, c. 162. Suid voc. Thesea. Hesych. voc. Theseia.
(4) Pausan. Lacon. p. 84. Plut. vit Cim. p. 483.

ceux, qui imploroient son aide. On lui fait un sacrifice solemnel, le huit novembre, qui fut justement le jour de son retour de Crète. Mais on ne laisse pas de l'honorer encore tous les huitièmes jours des autres mois; soit qu'il fût arrivé de Trézène à Athènes, le huitième jour d'août, comme l'a écrit Diodore le Géographe; soit parce qu'il passoit pour fils de Neptune, à qui l'on faisoit des sacrifices tous les huit du mois. On voyoit (1), près du Gymnase d'Athènes, le temple de Thésée, où étoient peintes ses diverses aventures, telles que la guerre qu'il fit contre les Amazones, son combat contre les Centaures et les Lapithes. On le voyoit aussi peint sur le Portique à Athènes, près des Images des douze grands Dieux, dont le Soleil, sous les noms de *Thésée* et d'*Hercule*, est le chef (2).

Après avoir tracé de suite la série des événemens feints de la vie de Thésée, revenons sur nos pas, et analysons-les, d'après leurs rapports avec la marche du Soleil, et avec le mouvement des Cieux.

Thésée est fils d'Aiga ou d'Æga, et d'Æthra. Le premier de ces noms désigne clairement la belle Etoile Aiga, la Chèvre, qui fait partie du Cocher, qui lui-même prend le nom d'Hippolyte, fils de Thésée, ou petit-fils d'Egée. Æthra est le nom même du Ciel, ou de la voûte azurée, sur laquelle est placé Thésée, et où circule le Soleil, dont Aiga, la Chèvre, annonce le départ dans nos Régions boréales. Il désigne un Ciel pur et lumineux, et un air calme, dit Hesychius (3). Le coucher d'Aiga ou de la Chèvre fait lever le Serpentaire Thésée, qui, à son tour, par son coucher, fait lever le cocher Hippolyte, ou le fils de Thésée, que toute l'antiquité a placé dans cette belle constellation (4). Nous avons déjà vu de ces généalogies, dans lesquelles il y a une génération réciproque. Ainsi le Taureau engendre le Serpent, que tient Thésée, et le Serpent, à son tour, engendre le Taureau sur lequel sont placés Aiga et Hippolyte, dont l'une figure comme père, et l'autre comme fils de Thésée, ou de la constellation, qui porte le Serpent d'automne, et qui dans sa marche est toujours précédé d'Ariadne, ou de sa couronne. Celle-ci est censée guider Thésée dans le labyrinthe, qu'habite le fameux Taureau ou le Minotaure, fils de la Pléïade Pasiphaë (5). Egée étoit un des petits-neveux d'Ericthonius. Or Ericthonius, c'est le Cocher céleste, suivant tous les Mythologues, qui ont écrit sur les constellations, tels qu'Hygin (6), Germanicus-César, Eratosthène, Isidore, etc. Ainsi la constellation du Cocher céleste, placée sur le Taureau équinoxial, qui donna naissance à Minos, père de Phèdre, épouse de Thésée, réunit en elle Hippolyte, petit-fils d'Egée et d'Ericthonius, grand-père d'Egée, dont le nom offre la synonymie la plus parfaite avec Ægea ou Aiga, la belle étoile de cette constellation. Elle remplit les fonctions de Paranatellon du Taureau par son lever Héliaque, à l'entrée du Soleil dans ce signe, comme le Serpentaire *Thésée*, par son lever du soir, remplit la même fonction, à cette même époque équinoxiale. Ainsi ces deux constellations, qui mutuellement se font lever, renferment toute la famille de Thésée, et se lient à un signe, le Taureau, qui, dans sa totalité et dans ses parties, joue un rôle important dans l'histoire de Thésée et de la famille de Minos, avec lequel Thésée eut tant de rapports.

Egée n'ayant point d'enfans, dit-on, et souhaitant d'en avoir, alla, pour cet effet, consulter Apollon (7); et l'on dit, que la Prêtresse lui recommanda de ne

(1) Pausan. Attic. p. 15--30.
(2) Pausan. Attic. p. 3.
(3) Hesych. voc. Æthra.
(4) Pausan. Corinth. p. 74.
(5) Pausan. Attic. p. 5.
(6) Hygin. l. 2. German. c. 12. Eratosth. c. 13; ibid. l. 3, c. 47.
(7) Plut. vit. Thes. p. 2.

ne point voir de femme, avant qu'il fût de retour dans sa ville, ou à Athènes : la réponse de l'Oracle étoit conçue en ces termes : « Grand Prince, ne délie » point le pied de *l'outre ou du Bouc*, » avant que tu sois de retour au mi- » lieu de ton Peuple ». Cette réponse énigmatique semble contenir une allusion au nom d'Egée, et confirmer ce que nous avons dit, que le père de Thésée étoit la belle Etoile *Ægea*, *la Chèvre* et ses chevreaux, placés sur le Taureau, et qui par son coucher fait lever le Serpentaire Thésée, fils d'Egée. Conon pensoit qu'il tiroit son nom d'Egée, *de la Chèvre Percania* (1). Ce prince, ne comprenant pas assez le sens de l'Oracle, passe par Trézène (*k*), chez Pithée, père d'Hénioché, fils de Pélops et de la Pleïade Hippodamie. Ce Pélops avoit pour Cocher Myrtile, ou le Cocher céleste Héniochus. Il lui fit part de la réponse des Dieux. Pithée fit adroitement coucher se fille Æthra (2) avec Egée, et elle devint mère. Dans la même nuit, il la fit aussi coucher avec Neptune, qui laissa à Egée tous les honneurs de la paternité (3). Egée avant de partir cacha sous une grande pierre une épée et des souliers, et fit part de ce secret à sa seule amante, en lui recommandant que, si elle accouchoit d'un fils, et qu'il fût assez fort pour lever cette pierre, et en tirer ce qui étoit dessous, elle eût soin de lui envoyer ce fils portant avec lui ces marques, auxquelles il pourroit le reconnoître (4). Il retourne ensuite à Athènes pour y célébrer les Panathénées, dont l'établissement étoit attribué au Cocher céleste, Erichtonius (5). Cette circonstance n'est pas encore à négliger.

Æthra accouche d'un fils, à qui l'on donna pour gouverneur Chonnidas, auquel les Athéniens sacrifient tous les ans un Belier, le jour qui précède la fête de Thésée; nouveaux rapports avec le signe céleste, qui se lie au Cocher, au Taureau, et qui par son lever Héliaque, comme nous le verrons encore dans le poëme de Jason, fixe l'époque équinoxiale, que le Serpentaire détermine par son lever du soir. Le jeune Thésée fut faire offrande de sa chevelure au temple du Soleil ou d'Apollon. Sa mère laissa quelque temps ignorer son origine, et le fit passer pour fils de Neptune, ou du Dieu, qui préside à l'élément, sur lequel le Serpentaire, sous le nom de Phorbas, avoit tant d'empire (6), que les Rhodiens ne s'éloignoient jamais du rivage, sans sacrifier à cette constellation. Enfin, lorsqu'il fut devenu grand, Æthra lui découvre le mystère de sa naissance, et l'engage à se montrer fils d'Egée, en tirant de l'endroit obscur, où Egée les avoit cachées, l'épée et la chaussure, auxquelles il devoit reconnoître son fils. Thésée, jeune et vigoureux, remplit la tâche qu'on lui impose, et se dispose à marcher vers Athènes, pour se faire reconnoître par son père.

Le coucher du Cocher, et de la Chèvre père de Thésée, ou sa descente au sein des flots, est précédé de celui de Persée, remarquable par son épée et sa chaussure aîlée. C'est cette disparition, qu'on a voulu peindre dans la Fable, sous l'emblême d'une épée et d'une chaussure, que le père de Thésée cache dans un lieu obscur. Pendant plusieurs jours, à l'approche de l'équinoxe du Printemps, cette épée et cette chaussure se lèvent Héliaquement, reparoissent devant le char du Soleil, et annoncent le lever de la Chèvre ou d'Egée, qui monte à la suite de Persée, et qui vient le matin, par son lever Héliaque, fixer l'époque équinoxiale, à laquelle Thésée préside par son lever du soir. Telle est la base de cette fiction,

(1) Nat. Com. l. 7, c. 9, p. 732.
(2) Plut. vit. Thes. Ibid.
(3) Apollod. l. 3, Hygin. Fab. 37.
(4) Apollod. l. 3.
(5) Hygin. l. 2, c. 14.
(6) Hygin. l. 2, c. 15.

sur l'épée et la chaussure, qui découvertes annoncent à Egée l'arrivée de son fils, et facilitent leur mutuelle union, dans l'indication de la même époque de la révolution solaire. Le Soleil alors tire de l'obscurité, ou fait passer dans l'hémisphère lumineux l'épée et la chaussure, qui annoncent, par leur dégagement de ses rayons, l'équinoxe du printemps, et l'aurore du jour, que termine Thésée, ou le Serpentaire, par son lever du soir.

Le jeune Thésée, jaloux d'imiter en tout Hercule son cousin-germain, entreprend par terre la route de Trézènes à Athènes, sans que les brigands et les monstres, qui infestoient les routes, pussent l'effrayer. Il n'y vit au contraire qu'une occasion de signaler sa valeur. Les combats de ce Héros ne forment pas une suite aussi marquée, que ceux d'Hercule. Néanmoins, dans le peu de traits qui nous restent de cette histoire allégorique, on observe des rapports assez frappans avec les tableaux du Ciel. Comme Hercule, Thésée triompha de la Laye de Crommyon (*l*), sanglier aussi redoutable, que celui de la forêt d'Erymanthe. Ce combat est le troisième de ceux qu'on lui attribue (1), comme la victoire d'Hercule sur le sanglier d'Erymanthe est aussi son troisième travail. Dans le second travail, qui répond à la Vierge Erigone, fille d'Icare, Thésée triomphe d'un Géant appelé Synnis, qui avoit une belle-fille, appelée Périgone : la ressemblance des noms est trop marquée, pour ne pas y voir Erigone fille d'Icare, qui est désigné ici comme un Géant, ou la constellation du second signe, auquel répond le second travail d'Hercule. L'epithète de Ployeur de Pins, que la Fable donne à ce Géant, caractérise assez une constellation venteuse (*m*). Columelle, en parlant du coucher de l'Arcture (2), qui en fait partie, marque ce jour-là, *Grand Vent*. D'ailleurs, les amours de Thésée avec cette Périgone ou Erigone, fille de Synnis, dont il a un fils nommé Ménalippe, prouve que cette Périgone est Erigone, ou la Vierge céleste, appelée aussi Cérès, qui de ses amours avec Neptune, eut le cheval Arion (3), ou le Pégase, que d'autres traditions appellent *Ménalippe*, et qu'elles font fille de Chiron, placé à la suite de la Vierge, et sous la Balance (4). Cette fiction vient de ce que le coucher de la Vierge Cérès, ou d'Erigone, et celui du Centaure font toujours lever le Pégase. Ainsi, la mère de Ménalippe ou du cheval céleste étant Cérès, ou la vierge Erigone dans une tradition, et dans l'autre Périgone, il est clair qu'Erigone et Périgone deviennent le même être. Or Erigone a pour père Icare, ou le Bootès, et Périgone, Synnis. Donc, si Erigone et Périgone ne sont que la même constellation, le Ployeur de Pins, Synnis, devient Icare, ou le Bootès, et le venteux Arcture, qui en fait partie, et qui monte avec le signe, auquel répond le second travail d'Hercule. D'où il suit, que le second travail d'Hercule répond au second de Thésée; avec cette différence, qu'au lieu de l'Hydre, qui est au-dessous de la Vierge ou au midi, on a pris, dans la Fable de Thésée, le Bootès, qui est au-dessus, et à son nord.

Le premier travail d'Hercule est le passage du Soleil sous le Lion, marqué par le coucher de l'*Ingeniculus*, qui est représenté dans la Sphère armé d'une massue.

Le premier combat de Thésée est son combat contre un guerrier redoutable, armé d'une terrible massue; guerrier, que les uns appellent Périphête, d'autres Corynetès, à qui on donne le surnom de Porteur de massue (5). Thésée le combattit, le tua; et ravi d'avoir

(1) Diod. Sic. l. 4, c. 59, 3c3.
(2) Columelle, l. 11, c. 2, p. 432.
(3) Pausan. Arcad. 257.
(4) Hygin. l. 2, c. 19, German. c. 1. Erath. c. 18.
(5) Diod. Sic. l. 4, c. 59, p. 3c9. Apollod. l. 3.

gagné cette massue, il la porta toute sa vie, comme Hercule porta la peau du lion, qui fut la matière de son premier triomphe. On voit donc, que dans la Fable d'Hercule, on a chanté la victoire du Soleil sur le signe du Zodiaque, qui fixoit le départ de l'année solstitiale, et que dans celle de Thésée, on a chanté sa victoire sur le Paranatellon du signe, ou sur l'*Ingeniculus*, qui par son coucher amenoit cette époque (*n*).

On voit aussi, que les trois premiers combats de Thésée correspondent aux trois premiers travaux d'Hercule, à quelques différences près, dans les noms et les sujets de la fiction. Car le premier est un triomphe sur un brigand, armé de la massue; le second, un autre triomphe sur le père d'Erigone ou de la Vierge; et le troisième, la défaite d'un sanglier, ou d'un animal pareil à celui que tua Hercule, dans son troisième travail, lequel répond à la Balance.

A la suite de ces trois premiers travaux, Diodore en compte quatre autres (*o*), savoir le combat contre Scyron, qui forçoit les voyageurs à lui laver les pieds, et qui les précipitoit dans la mer; puis le combat contre Cercyon, qui défioit à la lutte, comme Antée, tous ses hôtes (1); ensuite le combat contre Procruste, qui mettoit dans un lit les étrangers, et les forçoit d'en égaler la mesure, soit en tiraillant leurs membres, quand le lit étoit trop long, soit en les coupant, quand il étoit trop court. Voilà six combats, en comptant les trois premiers, à commencer par la victoire sur le géant Porte-massue. A la suite de ces six combats, vient un septième, savoir la victoire de Thésée sur le Taureau de Marathon, c'est-à-dire, sur le même Taureau, qui fait le sujet du septième travail d'Hercule. Voilà donc encore une correspondance bien frappante entre les chants de la fable d'Hercule, et ceux de la fable de Thésée ou de l'Hercule Athénien. Thésée défit ce Taureau, et l'immola à Apollon Delphinien (2): allusion manifeste au Dauphin Paranatellon de ce signe, et que, dans la fable de Bacchus, nous avons déjà casé sous le Verseau ou sous le septième signe. Apollon, disoit-on, prenoit ce titre de Delphinien, parce qu'il avoit donné un dauphin pour guide à une Colonie de Crétois, qui en reconnoissance consacra le temple d'Apollon Delphinien. On dit, que le quartier appelé Delphinien à Athènes étoit le même où Egée renversa une coupe; allusion à la Coupe céleste qui se couche alors (3). Ici se trouve une espèce de lacune dans le poème, ou plutôt dans l'histoire prétendue, qui nous en a conservé les débris et les titres des principaux chants. On trouve seulement, que, comme Hercule, Thésée se fit purifier afin d'être admis aux mystères. Mais ces fictions, ainsi que celle du combat contre les fils de Pallas, ou contre les Pallantides, peuvent faire partie des épisodes, qui se lient aux six premiers chants, puisque, dans Plutarque, ils précèdent la défaite du taureau de Marathon, qui forme le septième travail de Thésée, dans le récit de Diodore.

Les Historiens nous transportent tout de suite, après une lacune de deux signes, au chant du poème, qui contient la victoire du Héros sur le Minotaure, c'est-à-dire, à l'arrivée du Soleil au Taureau équinoxial, au lever des Hyades et des Pléïades, au coucher d'Orion et de la Chèvre ou d'Egée, et au lever d'Ariadne ou de la Couronne boréale, et de Thésée, qui la suit, et qui monte avec elle sur l'horizon, précédé du vaisseau Argo. Car telle est la base de toute cette grande fiction, contenue dans le chant le plus célèbre de tous ceux de ce Poème. C'est pour

(1) Pausan. Attic. p. 36, 37.
(2) Plut. vit. Thes. p. 6.
(3) Pausan. Attic. p. 17.

nous préparer à ce chant, que Diodore de Sicile, Plutarque, Apollodore, &c. nous parlent de l'enlèvement d'Europe, sœur de Cadmus et mère de Minos, prince qu'elle eut de Jupiter, métamorphosé sous la forme du Taureau, qui est aux Constellations. C'est à la suite de cette naissance, qu'ils nous parlent de celle du Minotaure, fils de Pasiphaë, qui elle-même étoit une Héliade, ou une fille du Soleil (1), suivant quelques-uns, et suivant d'autres, une fille de Minos, et une des sept Pléïades. Il y est aussi question de la mort d'Androgée, son frère, ou du fils de Minos, tué dans l'Attique (2), par ordre du soupçonneux Egée. Minos en veut avoir satisfaction. Ne pouvant l'obtenir, il invoque Jupiter son père, ou Jupiter taureau, qui envoie la stérilité dans l'Attique. L'oracle consulté annonce aux Athéniens, qu'il n'y aura de remède à leurs maux, qu'autant qu'ils livreront tous les ans à Minos sept jeunes garçons et sept jeunes filles, pour être exposés au Minotaure, ou au monstre qui est le fruit des amours de Pasiphaë et du Taureau. C'est à ce prix que le sol de l'Attique recouvre la fertilité et l'abondance (3).

Thésée, fils d'Egée, est un de ceux qui doivent être livrés pour victimes. Egée recommande au Pilote du vaisseau, qui doit porter ces jeunes gens, de mettre les voiles blanches, si son fils est vainqueur du Minotaure, et de mettre les noires, s'il est vaincu.

Arrivé en Crète, Thésée rencontre la belle Ariadne, fille de Minos, qui devient amoureuse de lui, et qui lui sert de guide dans le labyrinthe où est enfermé le Minotaure. Elle lui facilite la victoire et sa sortie hors de ce labyrinthe. Thésée, fidèle à son amante, l'emmene de nuit avec lui dans l'isle de Naxe, où Bacchus la lui soustrait, et en fait son épouse. Sa tendresse pour elle fit même qu'après sa mort ce Dieu plaça la couronne de cette princesse dans les Constellations. Thésée, désolé de la perte de son amante, oublie les ordres que lui avoit donnés en partant Egée ; il appareille les voiles noires au lieu des blanches. Egée est trompé par cette vue, et pénétré de douleur, il se précipite du haut de son palais. Thésée lui succède et règne sur Athènes, dont il rassemble les tribus.

Voilà le précis du récit de Diodore (4) sur Thésée, fondateur d'Athènes et de ses douze tribus (5), dont il fut chef, comme Hercule est le héros du poëme aux douze Travaux.

Le récit de Plutarque, que nous avons donné plus haut, quoique beaucoup plus détaillé, se réduit à-peu-près aux mêmes élémens, sur-tout dans ce qui concerne la victoire sur le Minotaure. On y remarque seulement quelques circonstances de plus : c'est que ce fut sous le signe du Taureau, alors répondant à Mai, que s'embarqua Thésée (6) pour aller combattre le Minotaure, et que l'empreinte de sa monnoie portoit l'image du Taureau de Marathon, que Théon (7) dit être le même que le signe céleste, dont le Serpentaire ou Thésée est le principal Paranatellon (p), comme nous l'avons déjà plusieurs fois remarqué. Le jour où Plutarque fixe le départ de Thésée, pour combattre le Minotaure, est le 6 mai, jour où les calendriers Romains fixent le lever du soir du Scorpion, et conséquemment celui d'Ophiucus placé dessus, deux jours avant le coucher d'Orion, fils de Taureau, comme le Minotaure, et persécuteur des sept Pléïades et des sept Hyades.

Le signe du Taureau est consacré à

(1) Isocrat. Helenæ Laudat. p. 438.
(2) Diod. l. 4, c. 60, p. 304.
(3) Ibid. c. 61. p. 305.
(4) Diod. c. 62, p. 306.
(5) Jul. Pollux, l. 8, c. 9, §. 31.
(6) Plut. vit. Thes. p. 7.
(7) Theon, p. 124.

Vénus, qui y a son domicile. Il a au-dessus de lui la Chèvre céleste. C'est ce qui a fait imaginer que l'Oracle, au moment du départ de Thésée pour son expédition contre le Minotaure, lui avoit dit: qu'il prît Vénus pour guide, qu'il la priât de voyager avec lui; et que pour cet effet il immolât à la Déesse une chèvre sur le bord de la mer. Cette victime se changea aussi-tôt en bouc; c'est pourquoi il donna à Vénus le surnom d'Epitrage, ou de Déesse du bouc (1). Les rapports de cette fiction avec les Signes et les Constellations, qui se trouvent unies au Soleil, au moment de son passage aux signes supérieurs, et à l'hémisphère blanc et lumineux, sont trop frappans, pour ne pas saisir le but de cette allégorie: suivons-en les détails.

Le Soleil arrivé au signe équinoxial du printemps, occupé par le Taureau d'Europe, au lever du matin des Pléïades et du Cocher d'Egée, et au lever du soir de Thésée ou du Serpentaire, qui précède la couronne d'Ariadne, repasse dans notre hémisphère, et prolonge l'empire des jours sur les nuits. Alors se couche Orion, fils de Taureau, placé sous la Pleïade Pasiphaë, et qui naîtra bientôt des rayons solaires, lorsque le Soleil aura passé aux Gémeaux, comme on le voit dans Hygin (2) et dans Eratosthène. Orion, placé sous le Taureau amant de Pasiphaë, car le Taureau céleste porte ce nom, semble donc naître de lui. Il règne alors tout l'été aux cieux, poursuivant toujours la troupe des Hyades et des Pleïades, chacune au nombre de sept; ce sont les sept jeunes garçons et les sept jeunes filles à qui le fils du Taureau, soit le Minotaure, soit Orion, est redoutable: car, comme observe très-bien Théon (3), il paroît toujours mettre en fuite et poursuivre les astres, qui se couchent avant lui. Orion est représenté tenant en sa main les dépouilles du Taureau, dont le peau fécondée lui donna naissance. Nous ne doutons donc pas, que le fils du Taureau amant de Pasiphaë et l'ennemi terrible des sept jeunes garçons et des sept jeunes filles, ne soit Orion. Jusqu'à quelle époque durera sa victoire? Jusqu'à ce que le Soleil ait atteint le Scorpion, qu'il se soit uni au Serpentaire Thésée, et que le lever de la Couronne d'Ariadne précède son char. Alors Orion se couche, piqué du Scorpion que le Serpentaire a sous ses pieds; et le Soleil, sous le nom et sous la forme astronomique du Serpentaire Thésée, auquel est unie la Couronne, reparoît. Mais à cette époque la nuit a repris son empire sur le jour; et les ombres de l'hiver, et les longues nuits, deviennent les voiles noires, qu'il met sur son vaisseau. Alors se couche Æga la chèvre, ou périt Egée, précipité au sein des flots.

Enfin Thésée reparoît ou revient au lever des Pleïades, en automne; car c'est à cette époque, ou six mois après son départ, que Plutarque fixe le retour de Thésée à Athènes, avec son vaisseau aux voiles noires (4).

Il sort du labyrinthe victorieux, allusion à la route des signes du Zodiaque et aux douze maisons du Soleil. Car on se rappelle, qu'en parlant d'un pareil monument en Egypte, qui servit de modèle au labyrinthe de Crète, nous avons rapporté le passage de Pline, qui dit que c'étoit le Palais du Soleil. (5) Ariadne, ou la Couronne boréale, qui le matin brilloit devant le char du Soleil (*q*) uni au Serpentaire Thésée, étoit censée lui avoir servi de guide dans sa route, au moment où périt le matin Orion, fils de Taureau, et où le soir, le Chœur des Hyades et des Pleïades se montre aux cieux, avant qu'on

(1) Plut. vit. Thes. p. 8.
(2) Hygin. l. 4, c. 13.
(3) Theon p. 172.
(4) Plut. vit. Thes. p. 10.
(5) Voy. ci-dess. l. 1, c. 3, p. 50.

voie encore Orion. Les unes et les autres forment deux groupes de chacun sept étoiles. C'est au lever du matin de la belle Ariadne, que se font les vendanges. De-là vient la fiction, qui lui donne pour fruit de ses amours avec Thésée (1), le prince Staphyle, ou grappe de raisin, et Oinopion, ou le buveur de vin, héros qui figure aussi dans la fable d'Orion, et qui régnoit à Chio, lorsqu'Orion y périt blessé par la piquûre du Scorpion (2). On fêtoit à Athènes le retour de Thésée le 8 novembre, ou six mois après son départ du Taureau. Tous les huitièmes jours du mois lui étoient consacrés. C'est par la même raison, que dans les mystères d'Eleusis le huitième jour étoit consacré à la célébration du Dieu d'Epidaure, ou d'Esculape, autre nom du Serpentaire Thésée. Or ces fêtes étoient celles de Cérès et de Proserpine, ou de *Libera*, nom qu'Ovide donne à Ariadne, lorsqu'il parle de la Couronne de cette amante de Bacchus placée aux cieux. Cette Constellation monte avec les pieds de la Vierge et avec le milieu de la Balance, signe consacré à Vénus, qui y a son domicile. Les habitans d'Amathonte disoient, que Thésée ayant été jeté par la tempête sur les côtes de Cypre (3), fut obligé de mettre à terre Ariadne, qui étoit grosse. Les femmes de l'isle la recueillirent, et mirent tout en œuvre pour la secourir dans ses couches; mais elle mourut sans qu'on pût lui porter secours. On l'enterra avec beaucoup de pompe. Thésée arriva pendant le convoi; et pour immortaliser son amour et sa mémoire, il laissa aux habitans du pays une grosse somme d'argent, qui sert à lui faire célébrer un service solemnel tous les ans en septembre, ou au lever Cosmique de la Couronne boréale. Dans cette cérémonie, on met au lit un jeune garçon qui imite du geste et de la voix les femmes en travail. Le bois sacré, où l'on montre le tombeau de cette princesse, s'appelle le *bois de Vénus-Ariadne*. Thésée éleva deux statues à son amante, l'une d'un métal consacré à la planète Vénus, ou de cuivre, et l'autre d'argent, métal consacré à la Lune : ce qui feroit croire qu'Ariadne est la Lune d'automne qui naît au domicile de Vénus.

Plutarque parle de deux sortes de fêtes établies en honneur de l'amante de Bacchus et de Thésée, ou de la belle Ariadne; les unes gaies et accompagnées de toutes sortes de réjouissances, et les autres tristes et pleines de deuil.

Il attribue aussi à Thésée la fête des Rameaux (4), établie en honneur de Bacchus et d'Ariadne, à cause, dit-il, de la fable de leurs amours, ou plutôt parce qu'ils arrivèrent pendant l'automne, après la récolte des fruits. Ces rameaux étoient des branches de vigne chargées de leurs raisins (5).

Ce fut alors que Thésée prit le gouvernement d'Athènes, et qu'il réunit les bourgades de l'Attique dans cette seule ville.

Comme Hercule, Thésée établit des jeux, qui rivalisoient avec les jeux Olympiques. Ce sont les jeux Isthmiques (6).

Plutarque parle ensuite de l'expédition de Thésée contre les Amazones, qui (7) naturellement doit précéder la conquête du Taureau, et qui vraisemblablement doit être rapportée au signe d'*Aries*, où nous avons trouvé une lacune, puisque quelques Auteurs, suivant Plutarque, (7) disoient, que c'étoit pour suivre Hercule dans son expédition contre les Amazones. Or, nous avons vu ailleurs commencer cette expédition avec le Belier ou avec le huitième signe ou au huitième travail. Ainsi nous rapporterons ce combat à la huitième place où il y avoit lacune, d'autant plus que Plutarque fait aussi aller Thésée avec

(1) Plut. vit. Thes. p. 9.
(2) Theon, p. 170, 171.
(3) Plut. vit Thes. p. 3.
(4) Plut. vit Thes. p. 10.
(5) Theod. Gaza apud Pet. Uran. t. 3, p. 157.
(6) Plut. Ibid. p. 11.
(7) Plut. Ibid. p. 12, 13.

Jason à la conquête de la Toison d'or.

On voyoit à Athènes plusieurs tombeaux des Amazones, et un sur-tout près du Temple de la *Terre Olympique*. Une des plus célèbres Amazones étoit Antiope, dont le nom est le même que celui de cette Antiope au tombeau de laquelle on alloit en cérémonie tous les ans, lorsque le Soleil étoit au Taureau (1). Thésée eut d'Antiope son fils Hippolyte, ou le Cocher qui se lève à la suite d'Andromède, et de toutes les femmes, qui figurent sous le nom d'Amazones parmi les Paranatellons du Belier.

A la suite du Taureau viennent les Dioscures ou les Tyndarides, Castor et Pollux, frères d'Hélène, avec qui se mesure Thésée ; ce qui fournit la matière d'un Chant sur l'enlèvement d'Hélène par Thésée (2). A ce Chant se lie la fiction du chien Cerbère, que nous avons vu déjà répondre au signe des Gémeaux, ou au onzième Travail d'Hercule ; et l'outrage fait à la femme de Pluton par Thésée et Pirithoüs (s) ; nouvel accord entre les Chants de la Théséide et ceux de l'Héracléide. Aussi Plutarque lie-t-il à ce récit celui de l'arrivée d'Hercule chez Pluton, qu'il appelle *Aidoneus*, et la délivrance de Thésée.

Le reste du récit contient la mort de Thésée, et la fin des aventures de ce Héros au douzième signe, qui termine l'année et le poème. Thésée est précipité dans la mer (3) par Lycomède. Effectivement le Serpentaire Thésée achève de descendre au sein des flots, et se couche entièrement. Avec les Gémeaux, le Cancer et le Lion, le Serpentaire achève de se coucher, dit Hygin (4). Au lever du Cancer, le Serpentaire se couche, dit Théon. Or, le Serpentaire, suivant le même Théon (5), est Thésée : donc Thésée meurt et tombe au sein des flots, après son combat contre les Gémeaux, ou contre les Tyndarides, autrement appelés Dioscures. Donc le poème finit au moment où disparoît le Héros, et où finit la révolution, amenée par le triomphe du Soleil sur l'*Ingeniculus*, Porte-massue, objet du premier combat de Thésée.

Son coucher est immédiatement suivi de celui de l'Aigle, et la fable dit, que, dans la suite, on reconnut l'endroit où il étoit enterré, par l'apparition d'un Aigle (6), qui béquetoit la terre dans le lieu où il falloit chercher pour retrouver son corps. Ainsi, tous les phénomènes célestes, qui annonçoient la fin de l'année solstitiale, devinrent le sujet d'une allégorie, qui termine le poème et la vie de Thésée, fils d'Egée, ou de la Constellation qui se lève au coucher de la Chèvre Aiga, placée sur le Taureau et les Gémeaux, lesquels ont pour premier et principal Paranatellon Ophiucus, appelé Thésée, fils d'Aiga, par les anciens. Hippolyte ou le Cocher son fils, qui se lève au coucher des premières étoiles du Serpentaire, au moment où montent les dernières étoiles du Taureau, périt à la vue du Scorpion, ou du monstre qui, dans la fable de Phaëton, effraie les chevaux du même Cocher, sous le nom de Phaëton, fils du Soleil. C'est le même monstre que Neptune suscite contre le malheureux Hippolyte.

Toute cette fable, comme on voit, dans son commencement, dans sa fin, et dans la plus grande partie des combats du Héros, se lie évidemment avec les Tableaux du ciel, avec la marche du Soleil, et sur-tout avec celle de la Constellation à laquelle il s'unit en automne, et qui porte encore aujourd'hui le nom

(1) Pausan. Boiotic. p. 295.
(2) Plut. Ibid. p. 14, 15.
(3) Plut. Ibid. p. 16.
(4) Hygin. l. 3.
(5) Théon, c. 2, id. p. 116.
(6) Plut. vit. Thes. p. 17.

de Thésée. D'où nous conclurons, que le poème de la Théséide, dont Diodore et Plutarque nous ont conservé les principaux traits, tout mutilé qu'il est, exprime des rapports non équivoques avec la marche du Soleil et de l'année, et doit être regardé comme un poème de même nature que celui de l'Héracléide, que celui des Dionysiaques et que les autres, dont nous donnons l'explication. Nous laissons à d'autres le soin de le comparer au ciel et aux Constellations dans ses plus petits détails. Les points principaux sont incontestablement déterminés ; le reste doit suivre, et un peu d'attention fera découvrir de nouveaux rapports à ceux qui en seroient curieux.

Voilà donc encore la croyance des peuples trompée, sur l'existence historique d'un des premiers Rois d'Athènes, Thésée, fils d'Egée, vainqueur du Minotaure, toujours rival, et souvent compagnon des travaux de son cousin Hercule, qui fonda la Thèbes d'Egypte. Ainsi la vie d'Hercule et celle de Thésée ne sont que des fables sacrées, sur le génie tutélaire de Thèbes et d'Athènes, villes dont le Soleil fut la plus grande Divinité, comme il l'étoit pour tous les peuples du monde. Les chapelles que Thésée avoit à Athènes, ses statues, ses images, et les divers événemens de sa vie, consignés dans des traditions antiques, ou par des monumens religieux, rien de tout cela ne détruit la vérité que nous venons d'établir ; mais prouve seulement l'opinion ou la foi des peuples crédules, qui reconnoissoient Thésée pour un de leurs anciens Rois, et qui n'entendoient plus rien à la religion de leurs pères, à celle de ces peuples savans et ingénieux, qui habitoient la Grèce plus de 1500 ans avant le siècle où l'on fait vivre Homère. La Théséide dut être faite dans le même âge où l'on fit l'Héracléide, et elle appartient au génie poétique et allégorique des mêmes peuples. Les débris de ces poèmes, ayant été recueillis après une longue suite de siècles de barbarie, par les premiers Historiens de la Grèce, tels qu'Hérodote et ceux qui écrivirent après lui, furent mal-à-propos mêlés à l'histoire ancienne de la Grèce, tandis qu'on eût dû les rapporter à son ancienne Mythologie. Thucydide, plus sage, reconnoît l'ignorance des Grecs en fait d'histoire, et ne croit pas, que l'on puisse en faire remonter bien haut la certitude. Il convient, que tout ce qui précède la guerre du Péloponèse est fort incertain, à cause de son antiquité ; et par-là il entend la guerre des Mèdes. Si cela est ainsi, que peut-on penser de la guerre de Troye, et des siècles de Thésée, qui, remontent à plus de 800 ans plus haut, dans l'opinion de ceux qui en font des histoires ? car pour nous, nous les mettons au rang des fables Cosmiques, et des fictions sur les cycles, connues sous le nom de poèmes Cycliques, qui embrassoient jusqu'à la guerre de Troye, à partir des chants sur le cahos.

Voilà donc encore un héros, ou un prince, qu'il faut retrancher des fastes de l'histoire, et qu'il faut renvoyer au pays des fictions, à qui il appartient.

Si les Grecs, au lieu de placer ces fictions savantes dans leur ancienne histoire, ou dans les premiers âges de leur civilisation, auxquels on ne peut sagement les rapporter (car un peuple ne commence point par faire de grands poèmes astronomiques), les eussent renvoyés à leur ancienne Mythologie ; ils auroient apperçu dès-lors, qu'il y avoit un grand vide entre les histoires les plus connues chez eux, et l'âge des fables. Les deux ou trois premiers siècles, qui précèdent l'âge où vivoient Hérodote, Hésiode et Homère, doivent être regardés

regardés chez eux comme la renaissance des lettres, puisqu'il n'existe pas de monumens littéraires plus anciens. Les temps au contraire où l'on fit les fables, qu'Homère et Hésiode réchauffèrent, ou qu'Hérodote et les autres Ecrivains ont conservées, paroissent nécessairement appartenir à une époque, où l'Astronomie et la Poésie fleurissoient avec beaucoup d'éclat. Donc ce siècle étoit le dernier, qui fermoit la marche d'une suite d'autres, qui avoient eu beaucoup de lumières. Car le bel âge de la poésie et des sciences est presque toujours le dernier des siècles de littérature. Ainsi on devoit reconnoître une lacune immense, entre la renaissance des lettres au temps d'Hésiode et d'Hérodote et le terme de leur gloire, dans l'âge où l'on faisoit la Théséide, l'Héracléide et les autres poèmes Astronomiques, dont nous avons parlé, et qui tous remontent au temps où le Taureau étoit le premier des signes, c'est-à-dire plus de 2500 ans avant l'ère Chrétienne. Voilà donc un siècle de littérature, dont le souvenir étoit perdu, et que nous avons retrouvé dans le dépôt confus de l'ancienne Mythologie des Grecs.

CHAPITRE V.

ARGONAUTIQUES,

Poème sur JASON ou sur le SOLEIL.

LA Fable de Jason, vainqueur du Belier à Toison-d'or, ou du Signe, qui, par son lever Héliaque, annonçoit l'arrivée du Soleil au Taureau équinoxial, est aussi fameuse dans l'ancienne Mythologie, que la fiction des douze travaux du Soleil, sous le nom d'Hercule, et que celle de ses voyages sous le nom de *Bacchus*. C'est encore un Poème solaire, qui appartient à un autre peuple, et qui a été composé par d'autres prêtres, dont la grande Divinité étoit le Soleil. Celui ci semble appartenir aux peuples de Thrace (*a*, comme le Poème sur Bacchus appartient à ceux de Béotie. Chaque Nation eut ses Temples, ses Prêtres et ses Poètes, qui ne voulurent pas se copier dans leurs fictions sacrées.

Dans l'explication, que nous avons donnée du Poème fait sur Hercule, nous avons déjà observé, que ce Dieu, ou si on veut, ce héros, dont toute l'histoire s'explique par le Ciel, étoit un des héros de l'expédition des Argonautes, et nous le retrouverons encore plusieurs fois mis en scène dans ce Poème. Donc c'est encore dans le Ciel que nous devons suivre les Acteurs de ce Roman, puisqu'un des plus distingués d'entre eux a toutes ses aventures au Ciel, où son image est placée, ainsi que celle de Jason, chef de l'expédition, ainsi que celle du vaisseau Argo, que montoient les Argonautes; que celle du Belier conquis, celle du Dragon et du Taureau, qui le gardoient, celles des Dioscures ou Gémeaux et de Céphée, qui jouent un grand rôle dans toute cette histoire allégorique. Enfin, les images du Ciel et les personnages du Poème ont tant de correspondance entre eux, que Neuton a cru pouvoir tirer de-là un argument, pour prouver que la sphère avoit été composée après l'expédition des Argonautes, dont la plûpart des héros avoient été placés aux cieux; tant les rapports sont multipliés. Nous ne nierons point cette correspondance; mais nous en tirerons un argument tout contraire, et nous dirons: «donc le Poème des Argonautes » a été composé sur la sphère; car la » plûpart des constellations y entrent » et y jouent un rôle». La conclusion de Neuton n'avoit de force, qu'autant qu'il eût été certain, que l'expédition des Argonautes n'étoit pas une fiction de la nature des autres Fables mythologiques, telle, par exemple, que celle d'Hercule, d'Osiris et d'Isis, de Bacchus, qui toutes s'expliquent par le ciel et ne peuvent s'expliquer que par-là; mais qu'elle eût été une véritable histoire, telle que la conquête de l'Asie par Alexandre-le-Grand, ou celle de la Gaule par César. Or, il s'en falloit de beaucoup que la réalité de cette expédition des Argonautes fût aussi bien démontrée, et qu'elle fût appuyée de toute la certitude historique, qui est nécessaire à une époque chronologique. L'ex-

pédition des Argonautes avoit tout le merveilleux du Roman de l'expédition de Bacchus et des combats d'Hercule ; elle étoit confondue avec ces histoires allégoriques, dans le même dépôt mythologique. Elle devoit donc avoir le même caractère ; et ce caractère n'est plus équivoque, après ce que nous avons dit sur les poèmes solaires, et après notre explication des histoires merveilleuses d'Hercule, d'Osiris et de Thésée, et sur-tout d'Hercule, dont les aventures se trouvent mêlées souvent à celles de Jason, et particulièrement à son voyage en Colchide, pour y conquérir le fameux Belier.

En effet, nous nous rappelons qu'au moment où le Soleil arrive au signe céleste du Belier, auquel répond le neuvième Travail d'Hercule, l'Auteur du poème d'Hercule annonce son départ pour la Colchide avec Jason, qui va conquérir la Toison d'or. Nous avons vu, qu'il monte le vaisseau Argo avec ce Héros, et qu'il délivre une fille exposée à un monstre marin. Nous avons observé, qu'effectivement alors le Soleil parcourt le Bélier, avec lequel se lève le navire Argo, et Andromède, fille de Céphée, exposée à un monstre marin ; et nous avons en conséquence projeté ces Constellations sous le signe, dont elles sont Paranatellons. Voilà donc la position du ciel qui nous est donnée, pour l'époque de cette conquête ; c'est-à-dire le passage du Soleil au Bélier, le dernier des signes, lorsque le Taureau étoit le premier, et le premier, lorsque le Taureau fut le second, et que le point équinoxial eut rétrogradé vers *Aries*, qui devint alors l'origine du Zodiaque et le chef des Signes. Tel est l'état du ciel, que nous devons supposer au moment où le poète chante Jason et sa conquête sur le fameux Bélier, dont le dégagement des rayons solaires annonçoit le printemps. Cela posé, examinons quelles Constellations, le matin et le soir, fixoient cette époque importante, et nous serons dans le vrai point de vue, où il faut être placé pour comparer les tableaux du ciel avec ceux du poème.

Nous trouvons le soir, au bord oriental, le vaisseau Argo, qui a achevé de se lever, et qui s'achemine sur la voûte céleste, suivi immédiatement du Serpentaire, appelé Jason. Il a près de lui Chiron ou le Centaure, qui éleva Jason, (*b*) et au-dessus de lui, sa lyre, précédée de l'Hercule céleste, un des héros du poème. Au couchant, nous trouvons près de la mer les Gémeaux ou les Dioscures, qui vont bientôt entrer dans les feux solaires, et qui par leur coucher Héliaque annoncent le printemps, ou l'arrivée du Soleil au Taureau. Le matin, c'est le dégagement des étoiles du Bélier, qui annoncera le jour avec les Pleïades, Persée, Méduse, et le Cocher, qui précèdent son char, tandis qu'au couchant, Jason et son serpent vont descendre au sein des flots, à la suite de la Vierge céleste. Jason, ou le Serpentaire, placé au couchant, fait monter à l'orient Méduse, qui est la constellation la plus voisine du Bélier à toison d'or, et qui semble lui livrer ce précieux dépôt, sur lequel elle repose, et quelle amène sur l'horizon.

Voilà quels sont les principaux aspects célestes, qui s'offrent à notre vue, et que nous avons cru devoir projeter sur notre Planisphère (*c*). Voilà le fond astronomique, sur lequel il a fallu établir une fiction, qui fît la matière d'un poème de longue haleine, poème dont nous allons comparer les rapports avec ces mêmes aspects astronomiques.

Diodore de Sicile (1) nous a donné l'histoire de la prétendue expédition des Argonautes et de Jason leur chef, à la suite de celle de Bacchus et d'Hercule, ou des légendes solaires faites sous ces deux noms. Il fait Jason, fils d'un roi de Thessalie, comme il avoit

(1) Diod. l. 4, c. 170, p. 284.

fait naître Hercule et Bacchus de princesses de Béotie.

Plusieurs poètes ont chanté la même expédition, tels qu'Orphée, Apollonius de Rhodes et Valérius Flaccus, qui se sont répétés les uns et les autres, sinon pour les circonstances et les détails, au moins pour le fond. Le plus ancien et le plus simple de ces poèmes est celui qui est attribué à Orphée, et qui vraisemblablement a servi de modèle aux autres. Nous commencerons par l'examen de celui-là.

Le Poète débute par invoquer le Dieu du Soleil (1), ou Apollon, le vainqueur du serpent Python, le Dieu des Oracles, celui qu'on adore sur les sommets du Parnasse. Inspire-moi, dit-il, divin Phébus, je vais chanter ta puissance (2). Ce vers seul annonce déjà, qu'il va chanter la puissance du Soleil vainqueur de l'hiver, que tous les ans ramène le serpent Python ou le dragon du Pôle, et dont le terme est annoncé par le fameux Belier, dont Jason va faire la conquête. Le Poète rappelle ensuite ses divers chants Cosmogoniques, sur le débrouillement du Cahos (3), sur l'Ether, sur le Temps, sur le fameux *Phanes*, fils de l'Ether (4), sur l'Amour, sur la Nuit, sur toutes les causes, qui ont concouru à l'organisation de l'Univers, et sur les combats des Géans contre les Cieux (5); tous objets, qui faisoient la matière des anciens Poèmes sur la Nature. Il rappelle aussi en passant ce qu'il a écrit ou chanté sur les mystères de Cybèle (6), de Bacchus, des Cabires, d'Adonis, et d'Osiris; sur Cérès (7) et Proserpine, et même sur la divination de toute espèce; sur les Enfers, et sur la pompe Egyptienne des mystères d'Isis (8). Aucun de ces différens sujets ne tient, comme on voit, à l'histoire des Hommes. Mais tout est renfermé dans le systême des causes naturelles et dans l'ordre du monde. Le poème des Argonautes sera de ce genre. Car le Poète n'a chanté jusques ici que cela, et dans ce moment même, il annonce qu'il va s'élever dans les régions supérieures du monde, sur les vastes voûtes du Ciel, pour y chercher la matière de chants nouveaux (9). C'est en effet dans les Cieux, dans les immenses plaines de l'Olympe, que se trouvent les tableaux qu'il va nous présenter.

Il rappelle à son Lecteur, que Jason vint autrefois l'inviter à l'accompagner, dans le voyage qu'il méditoit chez une nation aussi coupable qu'elle étoit riche (10), et à monter avec lui le fameux vaisseau, qui devoit les conduire dans le pays, où régnoit Æëtès, fils du Soleil (11), possesseur du fameux Belier de Phryxus ou du Belier à Toison-d'or, déposé en Colchide. Pelias son oncle, qui craignoit qu'un jour Jason ne le détrônât, comme le lui avoit prédit l'Oracle, lui avoit inspiré cette tâche périlleuse, de conquérir ce riche dépôt, et de le lui apporter en Thessalie (12). L'exemple de la gloire, qu'avoit acquise avant lui Persée, placé sur le Belier aux Cieux, engagea ce jeune Héros à se charger de cette expédition, et du soin de conquérir cette Toison-d'or, si fameuse dans tout l'Univers (13).

Avant de suivre plus loin le Poète, faisons ici quelques observations préliminaires. Cette Toison étoit en possession d'un fils du Soleil. Cette circonstance déjà nous rappelle tout naturellement aux régions sublimes, où

(1) Orph. Argon. v. 1.
(2) Ibid. v. 3.
(3) Ibid. v. 12.
(4) Ibid. v. 15.
(5) Ibid. v. 18.
(6) Ibid. v. 22.
(7) Ibid. p. 26.
(8) Ibid. v. 43.
(9) Ibid. v. 49.
(10) Ibid. v. 53.
(11) Ibid. v. 55.
(12) Ibid. v. 60.
(13) Diod. l. 4, p. 284, c. 170; ibid. 285.

voyage le Soleil, et à la Sphère. Parmi les enfans du Soleil, on comptoit les Héliades, sœurs de Phaëton, ou du Génie placé sur les divisions du Belier et du Cocher céleste. C'est lui qui porte entre ses bras une fille du Soleil, Aiga ou le belle Etoile de la Chèvre (*d*). Ce Cocher lui-même porte le nom d'*Absyrthe*, cocher d'Æëtès possesseur de ce fameux Belier (1). Apollonius de Rhodes, Auteur d'un Poème des Argonautes, le fait fils d'Æëtès lui-même, qui l'avoit eu de sa femme Asterodée, et on lui donnoit, dit-il, en Colchide le surnom de *Phaëton* (2), c'est-à-dire, le nom que Nonnus donne au Cocher céleste (3), dans lequel fut placé Phaëton, frère des Héliades, fils lui-même du Soleil, et connu par sa chûte dans l'Eridan. Ainsi la filiation d'Absyrthe, frère de Médée ou du Cocher d'Æëtès, nous ramène à la famille du Soleil, qui eut deux fils, *Persé et Æëtès* (*e*), dont l'un commandoit à la Tauride, et l'autre à la Colchide. C'est ce dernier (4), qui avoit en son pouvoir le fameux Belier de Phryxus, placé dans le Ciel sous les pieds de Persée, et sur ceux du Cocher d'Æëtès. En effet, voici ce que disent les anciens, qui ont parlé du Belier céleste : « Neptune déguisé en Belier coucha » avec Théophane, métamorphosée » aussi en Brebis, et en eut un Belier » à Toison-d'or, qui porta Phryxus » en Colchide ». Æëtès en consacra la Toison dans le temple de Mars, c'est-à-dire du Dieu, qui a son domicile dans le signe céleste du Belier; et c'est cette Toison, dont Jason fit la conquête (5). Il est donc clair, que la Toison, dont Jason fit la conquête, est celle du Belier, qui porta Phryxus et Hellê. Or ce Belier est celui de nos constellations; car tous les Auteurs anciens s'accordent à le dire.

Ovide, dans ses Fastes (6), en parlant de l'équinoxe de Printemps, le fixe quatre jours après l'entrée du Soleil au signe du Belier, qu'il dit avoir porté Phryxus et Hellê, et avoir été placé ensuite au Ciel, tandis que sa Toison-d'or enrichissoit les temples de la Colchide. C'est donc là le véritable Belier, qu'Æëtès ou que le fils du Soleil, qui a son exaltation dans ce signe, avoit en son pouvoir, et dont le jeune Jason devoit conquérir la riche Toison.

Eratosthène (7) appelle ce signe le Bélier immortel, fils de Néphélé, lequel porta Hellê et Phryxus, et dont la toison étoit d'or. Théon en dit autant après lui, et il le nomme le Bélier d'Æëtès (8). Hygin (9), Germanicus (10), Manilius (11), Columelle (12) confirment cette même tradition (*f*) mythologique, qui place au signe céleste du Bélier le fameux Bélier à toison d'or, qui porta Hellê et Phryxus, et qui, ayant passé en Colchide, tomba à la puissance d'Æëtès : celui-ci suspendit dans le Temple sa riche toison, dont Jason et les Argonautes firent dans la suite la conquête. Ainsi il ne reste aucun doute sur ce rapport établi, depuis la plus haute antiquité, entre le Bélier astronomique, et le Bélier du poème des Argonautes. Voilà donc un point donné, qui ne nous permet plus de chercher ailleurs, que dans les cieux, l'objet de cette entreprise allégorique de Jason, et qui place aux champs de l'Olympe le lieu de la scène, où doivent figurer les Acteurs de cette grande fable.

Quel que soit Aïetès ou Æëtès, possesseur de cette riche toison, il est certain, qu'il ne peut être éloigné des mêmes limites équinoxiales, puis qu'on y trouve

(1) Philostrat. Icon. Arg. p. 856.
(2) Apollon. l. 3, v. 242, 245.
(3) Nonnus Dionys. l. 38, v. 434.
(4) Diod. l. 4, c. 173, p. 288.
(5) Hygin. Fab. 168.
(6) Ovid. Fast. l. 3, v, 832.
(7) Eratosth. c. 19.
(8) Theon. p. 129.
(9) Hygin. l. 2, c. 21.
(10) German. c. 18.
(11) Manil. l. 1, v. 267.
(12) Columelle, l. 10, v. 155.

Absyrthe son cocher, suivant les uns, et son fils, suivant d'autres. Ceux qui aiment les étymologies pourront trouver assez de ressemblance entre Aiëtès, nom de ce prince, et *Aiot,* nom de la Chèvre (*g*) que porte le Cocher, fille du Soleil, comme *Aiëtès*, et qui brille aux Cieux, à côté de Persée, dont le nom paroît le même que celui de Persé frère d'Æëtès. Ce Cocher fut lié par sa position, ainsi que la Chèvre, au départ du Soleil vers nos régions boréales, à l'équinoxe du Printemps, qu'il annonça pendant plusieurs siècles, de même que Persée, par son lever Héliaque, ou par son dégagement des rayons du Soleil, dont il précédoit immédiatement le char. Il a joué un grand rôle dans toutes les fables Cosmogoniques. Il y figure sous le nom de Phaëton, fils du Soleil et conducteur de son char; sous celui de Myrtile, cocher d'OEnomaüs; sous celui de Cillas, cocher de Pelops (1), fils d'une des sept Pleïades *Dione*, et qui épousa une autre Pleïade, *Hippodamie*, dont il eut Thyeste. Sur le tombeau de ce dernier étoit représenté le Bélier (2), ou le signe céleste, vers l'extrémité duquel sont placées les Pleïades: ce Bélier de Thyeste avoit aussi une toison d'or. Lucien (3) ajoute, qu'il représente celui des Constellations, dont on attribue la découverte à Thyeste. Ce tombeau, surmonté d'un Bélier, étoit à côté du Temple de Persée (4), ou du frère d'Æëtès, placé sur le Bélier céleste à côté du Cocher. Tous ces rapports Astronomiques et Mythologiques nous font croire, que l'Æëtès possesseur du Bélier, est un être de même nature quo Thyeste (*h*), fils de la Pleïade Hippodamie, possesseur de ce même Bélier, sous un autre nom, dans une autre fable. La conquête de ce Bélier sera faite, lorsque le Soleil arrivant vers le lieu du Ciel où sont les Pleïades, à l'entrée du Taureau, il se trouvera en conjonction avec la Chèvre et le Cocher. Son char à l'aurore sera alors précédé du Bélier, qu'il amène avec lui, lorsqu'il repasse dans notre Hémisphère et lorsqu'il s'avance vers les contrées boréales du monde, jusqu'à ce qu'il regagne l'équinoxe d'Automne, terme de ses voyages sur nos régions. Ce terme étoit marqué par son union au Serpentaire, appelé Jason (5), lequel s'unissoit alors au Soleil, dans son passage aux régions boréales, et fixoit son départ vers les contrées lointaines, jusqu'à son retour au Bélier et à l'équinoxe, que ce même Jason annonçoit par son lever du soir. C'est lui qui fixoit le commencement de la dernière nuit, que terminoit l'aurore du premier jour du Printemps, qu'annonçoient le Bélier et le Cocher avec la belle étoile de la Chèvre.

Il étoit précédé dans sa marche par le Vaisseau céleste, appelé encore aujourd'hui le vaisseau des Argonautes, ou le navire Argo, vaisseau de Jason. D'autres l'appellent le vaisseau d'Osiris, celui dont Canopus étoit le Pilote. Tous les Mythologues et tous les Astronomes anciens (6) sont absolument d'accord sur ce point, savoir que ce vaisseau est celui qui est chanté, sous le nom de navire Argo, dans les poèmes faits sur l'expédition prétendue de Jason. Callimaque le fait construire à Actium, près du Temple d'Apollon, que les Argonautes élevèrent à ce Dieu à leur départ. Columelle en fixe le lever (7) vers le milieu de Mars, trois jours avant l'arrivée du Soleil à l'équinoxe du Printemps, la veille même du jour, où l'on fêtoit Anna Perenna, ou le retour de l'année éternellement renouvellée, à la suite du lever de la Couronne d'Ariadne, placée sur le Serpent que tient Jason. On

(1) Hygin. Fab. 85.
(2) Pausan. Corinth. p. 60.
(3) Lucian. de Astrolog. p. 987.
(4) Pausan. Corinth. Ibid. p. 60.
(5) Cæsius, Cælum Astron.
(6) Procl. c. 16. German. Cæsar. c. 33. Hygin. l. 2, c. 38. Theon. p. 143--168. Hipp. l. 1, c. 3.
(7) Columelle, l. 11, c. 2, p. 430.

faisoit ce jour-là même des courses de chevaux sur le bord du Tibre (1). Le lever du vaisseau, et celui du Serpent, que tient Esculape ou Jason, fixoient l'approche du Soleil au point équinoxial, qu'occupa dans la suite *Aries*, et qu'annonçoit alors ce signe par son lever Héliaque, accompagné du lever Cosmique des Pleïades, qui étoient en conjonction avec le Soleil. Voilà donc le fameux Vaisseau, que fait construire Jason ou le Soleil, dont l'image est placée aux Cieux, sur l'équinoxe d'Automne, et porte les noms d'Esculape, d'Hercule, d'Ophiucus, de Phorbas, de Thésée, de Jason, &c.

C'est cette circonstance ou apparence Astronomique, qu'ont voulu nous rappeler les Mythologues, auteurs du poème sur Jason, quand ils nous ont dit, que Jason, avant de s'acheminer à la conquête du fameux Bélier, avoit fait construire un superbe vaisseau, appelé *Argo*, qu'il monta lui et tous ceux qui voulurent s'associer à son expédition. Ce vaisseau, dit le Poète (2), fut construit par Minerve ; il est le premier qui ait sillonné les flots de la mer. C'est précisément ce que disent les Mythologues (3) du vaisseau de nos Constellations, « qu'il est le premier, qui ait été lancé en mer ; qu'il a été construit par Minerve, et que cette Déesse en a placé l'image aux Cieux, dans la Constellation du Navire Argo (*i*) ». Ainsi c'est au Ciel, que nous devons chercher le vaisseau, qui va être construit, pour conduire Jason aux lieux, où est en dépôt la toison du Bélier de Phryxus, que déjà nous avons vu placé sur la même route, où vogue le fameux vaisseau Argo.

Avec Jason ou avec le Serpentaire, monte l'*Ingeniculus* ou Hercule, suivi de la Lyre, appelée *Lyre d'Orphée* (4), et précédé du Centaure, appelé *Chiron*. Il n'est pas difficile, à l'aide d'un globe, de vérifier l'exactitude de ces aspects Astronomiques. On peut donc les groupper autour de Jason, comme Co-Paranatellons du signe, auquel il répond par son lever. Eratosthène les place tous trois comme Paranatellons du Scorpion, ou du signe, qui monte au coucher du Taureau, et avec la nuit équinoxiale. Voilà les tableaux du Ciel. Voici ceux du poème.

Orphée, qui est censé parler dans ce poème, nous dit que, lorsque Jason vint le trouver en Thrace, il étoit occupé à toucher sa lyre, dont les sons enchanteurs charmoient la férocité des tigres et des lions (5). Jason l'invite à s'embarquer avec lui, et à le guider dans sa route (6). Fils de Calliope, lui dit Jason (7), vous qui règnez chez les Bistoniens, vous voyez devant vous un descendant du sang royal des Minyens, le fils d'Eson roi de Thessalie. Daignez écouter favorablement la demande, qu'il va vous faire. Nous avons formé le projet, moi et une foule d'autres héros, de pénétrer dans des mers dangereuses, à travers les flots de l'Euxin, vers les rives du Pont, et les bords du Phase. Le vœu le plus ardent de nos guerriers est que vous vouliez bien nous accompagner, et nous servir de guide. Les accens de votre voix et les accords de votre lyre charmeront nos travaux, et soutiendront notre courage (8). Il n'y a que celui qui a pu descendre dans les sombres régions de l'empire des Morts, et revenir ensuite à la lumière, qui puisse sûrement nous guider dans une route aussi périlleuse. Orphée lui fait une courte réponse, où il insinue qu'il a couru déjà assez de dangers. Cependant il

(1) Ovid. Fast. l. 3, v. 459--520.
(2) Orph. Argon. v. 66, etc.
(3) Philost. Stat. in Æscul.. Sig. Germ. Cæs. c. 33. Eratosthen. c. 35. Hyg. Fab. l. 4 ; idem. l. 2, c. 38.
(4) Hygin. l. 2, c. 7, 8 ; idem. l. 3.
(5) Argonautic. v. 63.
(6) Ibid. v. 86--90.
(7) Ibid. v. 76.
(8) Ibid. v. 86.

consent à le suivre, et il emporte avec lui sa lyre (1). Il est reçu avec joie par les Grecs, qui se disposoient à partir pour cette expédition (2). Le premier Héros qu'il apperçoit, c'est Hercule (3), ou la Constellation, qui monte avant la Lyre; puis Tiphys, pilote du vaisseau Argo (4), que d'autres appellent Canopus. Car on appelle pilote de ce vaisseau la belle Etoile du gouvernail. Il reconnoît aussi Castor et Pollux (5). Ce sont les deux Gémeaux, qui portent ce nom, et qui, dans ce moment, se trouvoient au couchant, prêts à descendre au sein des flots. Ils fixoient par leur coucher Héliaque les mêmes époques du Printemps, et la saison de la navigation, à laquelle, à ce titre, ils présidoient, comme Phorbas, ou le Serpentaire Jason, qui montoit au côté opposé.

Ici commence une assez longue nomenclature des compagnons de Jason dans cette expédition; nous nous dispenserons de la rapporter. Nous dirons seulement, que dans l'énumération que le poète fait des divers Argonautes (*k*), on en distingue plusieurs, dont les noms sont au nombre des Constellations, tels que Céphée (6), Augias, fils du Soleil (7), déjà fameux dans la fable d'Hercule. D'autres sont pères ou enfans de Héros, qui brillent aux Cieux, tels qu'Astérion (8), Coronus (9), Deucalion (10). On y voit aussi Calaïs et Zéthus, placés aussi aux Gémeaux, sous le nom des fils de Borée (11); le jeune Hylas, fameux dans le poème Astronomique sur Hercule (12), et qui ne doit point tenir ici plus à l'Histoire, qu'il n'y tient dans l'Héracléide, poème que nous avons fait voir appartenir tout entier à l'Astronomie.

Le navire Argo éprouve quelque résistance dans son départ (13); mais Orphée soutient par ses chants (14) les efforts des matelots, qu'il encourage; et bientôt le vaisseau fend les flots (15). Jason harangue ses compagnons (16); il fait l'éloge de la force d'Hercule (17), qui modestement rejette ces louanges, et reconnoît Jason pour Chef (18).

Cependant le Soleil, vers le couchant, (19) fait place à la Nuit empressée de préparer les sombres voiles, qu'elle doit étendre sur la Terre, et sur les Chefs de l'expédition des Argonautes. Jason songe à lier tous ses compagnons par un serment, et leur fait promettre, qu'ils ne reviendront point dans leur Patrie, sans avoir conquis le fameux Bélier (20). Un taureau est la victime immolée dans cette auguste cérémonie (21), dont Orphée donne les détails. On voit ici une allusion au coucher du signe, dans lequel arrive le Soleil au lever de Jason ou d'Ophiucus. On invoque les Dieux Marins, les Vents, les Astres et la Nuit sombre (22). Le vaisseau part (23), et déjà on découvre les sommets du Mont Pélion, les lieux qu'habite le Centaure Chiron, et l'antre de Pholoë (24). Chiron, recommandable par sa justice, touchoit alors sa lyre (25). Pélée les invite à se rendre en ce lieu, pour y voir le jeune Achille, élève de Chiron, et fils de Thétis (26). Cette circonstance nous prouvera que les Poèmes d'Ho-

(1) Ibid. v. 110.
(2) Ibid. v. 115.
(3) Ibid. v. 117.
(4) Ibid. v. 120.
(5) Ibid. v. 125.
(6) Ibid. v. 195.
(7) Ibid. v. 212.
(8) Ibid. v. 161.
(9) Ibid. v. 136.
(10) Hygin. Fab. 14.
(11) Ibid. v. 220.
(12) Ibid. v. 224.
(13) Ibid. v. 244.
(14) Ibid. v. 250.
(15) Ibid. v. 265.
(16) Ibid. v. 280.
(17) Ibid. v. 290.
(18) Ibid. v. 297.
(19) Ibid. v. 301.
(20) Ibid. v. 305.
(21) Ibid. v. 311.
(22) Ibid. v. 330--335.
(23) Ibid. v 350.
(24) Ibid. v. 372.
(25) Ibid. v. 380.
(26) Ibid. v. 389.

mère

mère se lient à celui des Argonautes, et au poème de l'Héracléide. Or comme ceux-ci incontestablement remontent à plus de 2500 ans avant l'Ere Chrétienne, il s'ensuit que la fiction de la guerre de Troye remonte à la même époque. Ainsi l'antiquité de la fable de l'Iliade et sa nature la classent à tous égards parmi les poèmes Cycliques des Argonautiques, des Dionysiaques, de l'Héracléide, de la Théséide, et conséquemment ils la reportent plus de 2500 ans avant notre Ere. Donc l'Iliade est un très-ancien poème, renouvelé des Grecs, mais des anciens Grecs, qui, 2500 ans avant notre Ere, faisoient des chants sur la Nature.

Le Poète nous fait à cette occasion (1) la description du Centaure Chiron, et sa peinture ne diffère en rien de celle du Centaure de nos constellations. Chiron leur fait le meilleur accueil, leur offre les fruits de sa chasse, et sur-tout il leur fait part des présens du Dieu des vendanges (2), auxquelles préside cette Constellation d'Automne. Chiron prend ensuite sa lyre, et chante le combat des Centaures et des Lapithes (3), qui fait le sujet du troisième chant de l'Héracléide, comme nous avons vu (*l*). Il est bon d'observer que, dans le Poème de l'Héracléide, Chiron mourut à cette époque, et que dans celui-ci il chante.

Orphée de son côté rivalise avec Chiron, et chante le débrouillement du Cahos, et les autres fables Cosmogoniques (4), telles que Jupiter, Bacchus et les Géans (5); Chiron donne en présent à Orphée la peau d'une Panthère (6), ou de l'animal, que perce de son javelot le Centaure céleste; nouveau rapport avec les Cieux.

Les Argonautes se rembarquent (*m*), emportant avec eux les vœux que fait le Centaure pour leurs succès; déjà les sommets du Mont Pélion disparoissent derrière eux (7). Ici commence une description, non plus des Cieux, mais de la Terre, et de la route des navigateurs Grecs, qui alloient en Colchide.

Le Poète suppose, que les Argonautes passent à la vue de Samothrace (8), isle fameuse par les mystères des Cabires et des Dioscures. Il lève la carte des isles différentes de la Grèce, qui se trouvent sur la route d'un Navigateur, qui tente le passage de l'Hellespont et l'entrée de la Mer Noire, et il y mêle les fables, qui ont rendu célèbres ces différentes isles. On y distingue aussi certains lieux, qui pourroient offrir quelqu'allusion aux régions élevées du Ciel, tels que Lemnos, où règne Ypsipile, Pleïade, ou porte élevée (9), le fleuve Parthenos (10), &c., ainsi que les contrées qu'infestèrent les Géans venus des régions de l'Ourse (11). On va visiter les lieux qu'habitoit la Déesse Cybèle (12), dont le char étoit traîné par des Lions, et le mont Dindyme. Alors Hercule perd le malheureux Hylas (13), qu'il appelle inutilement (14). Enfin les Argonautes arrivent près du fleuve Thermodon (15) et du pays des Amazones, aux mêmes lieux où arrive Hercule dans son neuvième travail, qui répond au signe du Bélier, lequel se lève au coucher de la Balance, à la suite de la Vierge et du Lion, et au moment où finit la Nuit, qui précède le jour équinoxial.

Tiphy s venoit de périr de la dent d'un Sanglier (16). On se rappelera que Tiphys est le pilote du vaisseau Argo, appelé, dans d'autres fables, *Canopus*, qui périt

(1) Ibid. v. 394.
(2) Ibid. v. 403.
(3) Ibid. v. 410--415.
(4) Ibid. v. 419.
(5) Ibid. v. 427.
(6) Ibid. v. 447.
(7) Ibid. v. 455.
(8) Ibid. v. 464.
(9) V. 473.
(10) V. 728.
(11) V. 510.
(12) V. 600.
(13) V. 645.
(14) V. 650.
(15) V. 734.
(16) V. 723.

de la morsure d'un Serpent ou d'un Scorpion, c'est-à-dire, du signe avec lequel se lève *le Sanglier d'Erymanthe*, dans la fable d'Hercule. Ainsi le Serpent et le Sanglier d'Erymanthe, deux Paranatellons de la Balance et du Scorpion, tuent le pilote du vaisseau Argo, connu sous le double nom de *Tiphys* et de *Canopus*.

Voilà donc Jason arrivé sur les mêmes plages où arrive Hercule à la fin de son huitième travail (1), au coucher de la Vierge céleste, à l'instant où le Soleil entre au Bélier, dont Aëtès est possesseur. Le Poète nous donne la description Géographique du pays qu'arrosent le Phase et l'Araxe (2). Là règnoit Aëtès (3) fils du Soleil, qui avoit fait suspendre à un hêtre la fameuse toison. On délibère si l'on fera une députation à ce Prince. Jason seul s'en charge (4). Il trouve toute la famille d'Aëtès effrayée d'un prodige, que ce prince avoit vu en songe (5). C'étoit un Astre brillant tombé du Ciel, dans le sein de Médée sa fille, encore vierge. Cette princesse l'avoit reçu et conservé dans son sein, et s'étoit avancée vers les bords du fleuve du Phase; mais les eaux du fleuve avoient emporté l'Astre (*n*) dans les flots de la Mer noire (6). La circonstance du coucher de la Vierge, le matin, suivi de celui de Jason, et du lever du fleuve d'Orion, et du lever de Méduse, font la base de toute cette vision, qui annonce à Aëtès la conquête, qui va être faite de son Bélier. Effrayé de ce songe, Aëtès fait réparer son char (7), afin d'aller appaiser le fleuve du Phase. Il se fait accompagner de ses filles, Chalciopê qui avoit déjà perdu Phryxus son époux, et de sa plus jeune fille Médée. Absyrthe son fils ou le Cocher, demeuroit à quelque distance de-là (8). Un char doré portoit Aëtès et ses filles. Le vaisseau Argo venoit d'aborder sur les rives du Phase (9), et Jason, le premier des Argonautes, est apperçu par Aëtès et ses filles, qui le distinguent bientôt de tous les autres héros (10). Aëtès se présente à eux avec tout l'appareil éclatant, qui environne Apollon son père. Ainsi parut Phaëton, également fils du Soleil, lorsqu'il voulut conduire le char du Dieu qui lui donna naissance. Il montoit un char tel que celui du Soleil (11). Une couronne rayonnante ceignoit sa tête lumineuse. Il tenoit en main son sceptre, brillant comme l'éclair. Ses deux filles siégeoient à ses côtés. Ici le Poète met dans la bouche d'Aëtès un discours menaçant (12), qu'il adresse aux Argonautes, et auquel Jason répond, à-peu-près dans les termes du discours d'Ilionée à Didon (13). Il expose l'objet de la mission dont l'a chargé Pélias, fils de Neptune (14), savoir, d'apporter à Iolcos la riche toison du Bélier de Phryxus.

Aëtès y consent, à condition qu'ils enverront un d'entre eux pour exécuter une tâche difficile, dont l'accomplissement sera recompensé par le prix qu'ils sollicitent (15). Argus, fils de Phryxus et de Chalciopê, petit-fils d'Aëtès, de retour, vient trouver les Argonautes affligés, et leur annonce d'avance le peu de succès (16), qu'auroient les projets perfides que forme contre eux Aëtès. Il leur découvre la passion, qu'a déjà conçue pour Jason sa tante Médée (*o*), fille du roi de Colchide, et il leur parle des secours, qu'ils peuvent attendre de cette princesse.

Orphée raconte comment Médée, par

(1) V. 730.
(2) V. 745—750.
(3) V. 762.
(4) V. 766.
(5) V. 775.
(6) V. 782.
(7) V. 787.
(8) V. 795.
(9) V. 800.
(10) V. 804.
(11) V. 810.
(12) V. 815.
(13) V. 827.
(14) V. 830.
(15) V. 850.
(16) V. 860.

amour pour Jason, subjugua des Taureaux, qui vomissoient des flammes (1); comment elle détruisit cette moisson de Dragons, nés des dents du Serpent, qui avoient été semées dans leurs champs, et comment elle fit honneur à Jason, son amant, de tous ces hauts-faits (2); enfin comment cette princesse déguisée se rendit de nuit à bord du vaisseau Argo, sans être arrêtée par la crainte de la colère de son père. Elle prodigue ses caresses à Jason (3), et lui offre les moyens de vaincre les obstacles, qui semblent devoir s'opposer au succès de son entreprise; car ils étoient des plus effrayans. Le fleuve du Phase couloit sous les murs de la ville et du palais, et en défendoit l'entrée (4).

Ici est une description du palais du roi de Colchide, et de sa ville formée de sept éminences (5), nombre égal à celui des Orbites planétaires. On y voit aussi celle du temple de la Lune, de Diane ou d'Hécate, la grande Divinité du pays (6), et dont Médée est la Prêtresse. Elle seule connoît le secret de ces redoutables mystères, renfermée dans un sanctuaire, dont l'approche est défendue. Près de-là est un bois sacré, planté d'arbres de différentes espèces (7), et d'herbes venimeuses. Au milieu est le Hêtre sacré (8), auquel est suspendue la riche Toison du Belier de Phryxus (9). Au pied de cet arbre couche un Serpent, qui ne dort jamais, semblable en cela à celui du Dragon des Hespérides, lequel défend la Toison de toute insulte. Le Poète fait la description du monstre, qui, de ses longs replis, entoure l'arbre sacré, et défend le dépôt précieux (10).

Orphée et Médée s'unissent pour faire à la déesse Hécate un sacrifice (11), qui la rendent favorable à leur entreprise, en les faisant triompher du terrible Dragon. Le Poète décrit toute la cérémonie et l'appareil de ce sacrifice (12), et les spectres effrayans, qui apparoissoient, et sur-tout celui de la redoutable Hécate (13).

Orphée nous peint en même temps le terrible Dragon, qui fait retentir l'air de ses horribles sifflemens (14), au moment où il le voit lui, Jason, les Dioscures et Médée s'approcher de l'arbre sacré, qui est lui-même ébranlé par les secousses de l'affreux Dragon, qui s'agite en tous sens. Médée seule n'en est point effrayée (15). Orphée fait entendre les sons de sa Lyre, et assoupit le monstre (16). Aussitôt Jason, par les conseils de Médée, se saisit de la Toison-d'or, qu'il emporte triomphant vers le navire Argo. Les Argonautes, ivres de joie (17), applaudissent à son succès (*p*).

Cependant Aëtès apprend la fuite de sa fille. Il mande aussitôt Absyrthe, et appelle son peuple aux armes, en leur ordonnant de courir à la poursuite de Médée. Ainsi Cadmus et les fils d'Inachus se mirent à la recherche d'Europe et d'Io leur sœur. Médée étoit sur les bords du Phase, et déjà méditoit la mort de son frère, qu'elle fait périr, et elle sème dans les flots ses membres (18) épars: ainsi Phaéton fut jeté dans l'Eridan. Les Argonautes prennent le large, et déjà fuient loin des rivages de la Colchide et de l'embouchure du Phase (19), à la faveur de la nuit.

(1) V. 868.
(2) V. 875.
(3) V. 880.
(4) V. 892.
(5) V. 895.
(6) V. 900.
(7) V. 910.
(8) V. 922.
(9) V. 925.
(10) V. 930.

(11) V. 940.
(12) V. 950.
(13) V. 975.
(14) V. 990.
(15) V. 996.
(16) V. 1010.
(17) V. 1020.
(18) V. 1030.
(19) V. 1040.

Ici vient une description Géographique des pays, par lesquels les Argonautes passent, dans leur retour en Thessalie.

Ils avoient en allant suivi toute la côte méridionale de la mer Caspienne; dans leur retour, ils se portent vers le nord de l'Asie; ce qui contient une allusion bien manifeste à la marche du Soleil, depuis son arrivée au Belier. Avant cette époque, il voyageoit dans les régions ou contrées méridionales de la Terre; depuis le Printemps, au contraire, il avoit passé dans les régions boréales du Monde, et il y voyageoit, jusqu'à ce qu'il revînt à l'équateur ou à l'équinoxe d'Automne, sur lequel est placé Jason ou le Serpentaire qui y a son siège. C'est cette double marche du Soleil, qui vraisemblablement a été désignée par un voyage sur terre et sur mer, fait au Midi de la Mer Noire, jusqu'à l'époque de la conquête du Belier; et ensuite au Nord, jusqu'à son retour aux lieux, qui servoient de domicile à Jason, ou au Serpentaire. Ainsi ce retour est le voyage du Soleil vers les contrées Hyperboréennes, chez les Sarmates (1), chez les Gètes (2), chez les Scythes (3) et les Cimmériens (4). Enfin ils arrivent sur les bords de l'Achéron (5), ou sur le fleuve des Enfers, que la petite barque de Caron seule traverse, lorsqu'elle passe les ames dans la tranquille contrée qu'habitent les songes.

Ici le Pilote exhorte les Argonautes à fournir ce dernier travail (6); c'est-à-dire, que le Soleil arrive à la ligne, qui sépare l'empire de la Lumière de celui des Ténèbres, ou au voisinage de l'équinoxe d'Automne, lieu auquel on plaçoit le Styx (7), fleuve des Enfers, et époque du temps, à laquelle on célébroit la descente des ames aux Enfers, comme nous le ferons voir plus au long dans notre traité des mystères. Le vaisseau Argo, par une fiction ou Prosopopée hardie du Poète, prend ici la parole (8), et se plaint qu'on le force de porter Médée teinte du sang d'Absyrthe (9). Ce reproche ne semble placé ici, que parce qu'il falloit être purifié pour descendre aux Enfers, et que Médée étoit coupable du meurtre de son frère. Ceci offre donc une allusion marquée aux cérémonies mystérieuses de Cérès et de Proserpine, qui se célébroient à l'équinoxe d'Automne. Cet avertissement, que donne à Jason son propre vaisseau, l'embarrasse, et met les jours de Médée en péril de la part des Argonautes (10), qui craignent d'attirer sur eux la colère du Ciel, irrité contre les crimes de Médée; mais Jason les calme (11). Enfin le vaisseau continue sa route, et arrive dans l'île Peucê (12), ou des Sapins, consacrée à Cérès. Ici l'Auteur raconte les courses de cette Déesse, et l'enlèvement de Proserpine sa fille (13) par Pluton, Dieu des Enfers, ou du Soleil des signes inférieurs, qui prend ses attributs du Serpent d'Automne, placé au point du Ciel, où nous a conduits le Poète dans le retour de Jason.

On arrive près de l'île de Circé (14), fille du Soleil et de la Pleïade Astérope. Circé se présente à eux, toute rayonnante et avec tout l'éclat brillant, qui environne les Dieux (15). Quelques Auteurs (16) font Circé sœur de Médée et fille d'Aëtès (q). Elle apperçoit Médée

(1) V. 1058.
(2) V. 1072.
(3) V. 1118.
(4) V. 1130.
(5) V. 1140.
(6) V. 1145.
(7) Jul. Fir. Astron. l. 8, c. 12.
(8) V. 1155.
(9) V. 1160.
(10) V. 1170.
(11) V. 1175.
(12) V. 1187.
(13) V. 1190.
(14) V. 1204.
(15) V. 1215.
(16) Diod. l. 4, c. 173, p. 289.

qui rougit et se cache, et elle lui reproche son crime (1). Elle ne consent à la recevoir qu'autant qu'elle aura été se faire purifier (2). Cependant elle leur donne des rafraichîssemens. Les Argonautes continuent leur route jusqu'aux colonnes d'Hercule (3). Ils passent à la vue des côtes de Sardaigne (4), et de celles que baigne la mer de Toscane ; ainsi que de la Sicile. Ils voient les terribles explosions de l'Etna (5), les gouffres de Charybde, qui peuvent les engloutir (6).

Ils passent près des lieux qu'habitent les Sirènes enchanteresses, où ils courent risque d'être victimes de la séduction de leurs chants perfides. Orphée seul les sauve, en imposant silence aux Sirènes par son harmonie victorieuse, qui fait oublier aux Argonautes les accens séducteurs de la voix des Sirènes (7).

Après avoir échappé aux dangers de ce naufrage, le navire Argo arrive à Corfou, chez les Phéaciens (8), à la cour d'Alcinoüs. A peine ont-ils abordé dans cette île, qu'ils y voient arriver des vaisseaux du roi Aëtès, qui viennent redemander Médée (9), pour qu'elle soit punie du meurtre de son frère Absyrthe. Médée pâlit, chancelle. Aretê, ou la Vertu, épouse d'Alcinoüs, engage son époux à ne pas la rendre, et à la sauver. Alcinoüs persiste à vouloir la renvoyer. Mais son épouse lui fait sentir (10), combien il est dangereux de rompre les liens d'un Hymen, tel que celui que Médée a contracté avec Jason ; et elle ne peut consentir à ce que cette séparation ait lieu, que dans le cas où Médée seroit encore Vierge (11). Junon fait part à Médée des entretiens d'Alcinoüs et de son époux, et des conditions qu'on attache à son retour. Médée aussitôt prépare la couche nuptiale où brille la riche Toison (12), et fait le sacrifice de la première fleur de sa Virginité (13) ; elle gagna sa cause au tribunal du roi Alcinoüs, en prouvant qu'elle est dans les termes de la Loi, d'après laquelle on doit prononcer entre elle et les gens envoyés par son père.

Médée est donc donnée à Jason. Ils partent ensemble (14) ; et après avoir été purifiés par Orphée au Cap Malée, suivant les avis de Circé, ils arrivent à Iolcos, patrie de Jason (15), et Orphée regagna la Thrace, et les lieux où il étoit né (16). Ici finit sa narration, et le poème des Argonautes qui lui est attribué.

Ces dernières circonstances, sur la purification de Médée par Orphée, annoncent que le Poème a des rapports assez directs avec l'initiation et avec les mystères établis par Orphée, et dont la célébration avoit lieu aux deux équinoxes ; mystères dans lesquels le Serpentaire, soit Esculape, soit Pluton, jouoit un grand rôle. Ce qui confirme ce que dit Orphée, au commencement du Poème, qu'il va s'affranchir des liens du corps, et chanter des choses nouvelles et inconnues, en se transportant aux régions éthérées (17). Ces secrets sont dans la conquête du Belier, comme ceux de l'initiation Apocalyptique des Chrétiens, sont l'entrée dans l'empire de l'Agneau, chef de la ville Sainte.

Le récit de Diodore (18) diffère en quelques circonstances, mais peu

(1) V. 1224.
(2) V. 1230.
(3) V. 1240.
(4) V. 1245.
(5) V. 1250.
(6) V. 1270.
(7) V. 1285.
(8) V. 1290.
(9) V. 1300.
(10) V. 1315.
(11) V. 1322.
(12) V 1330.
(13) V. 1335.
(14) V. 1340.
(15) V. 1360.
(16) V. 1373.
(17) V. 48.
(18) Diod. l. 4, c. 40, p. 22.

essentielles, de celui du Poète, auquel on attribue les Argonautiques d'Orphée.

A la suite de l'histoire d'Hercule, Diodore raconte la Fable solaire des Argonautes, qui a pour objet l'année, dont le commencement est, non au Lion, comme dans la Fable d'Hercule, mais au Taureau, alors signe de l'équinoxe de Printemps, au lever Héliaque du Belier céleste; et au lever du soir du Serpentaire, appelé *Jason* en Astronomie. C'est une révolution ou période solaire de la nature de celle, qui fait l'objet du Poème suivant, intitulé : *les Dionysiaques*.

Jason étoit fils d'Eson, et neveu de Pélias, roi de Thessalie. Distingué entre tous ceux de son âge, par les forces du corps, et par les talens brillans de l'esprit, il cherchoit à se signaler par quelque action digne de mémoire. Sachant que Persée avant lui, et plusieurs autres Héros s'étoient couverts d'une gloire immortelle par leurs expéditions dans des contrées éloignées, il résolut de marcher sur leurs glorieuses traces (1). Ayant fait part au roi de son projet, il obtint aisément son consentement; non pas qu'il s'intéressât à la gloire du jeune Héros, mais parce qu'il se flattoit, qu'il périroit dans les dangers auxquels il s'exposeroit dans cette entreprise. Il craignoit, comme il n'avoit point d'enfant mâle, que son frère, secondé de son fils, ne lui ravît le sceptre. Cachant néanmoins ses soupçons et ses craintes, il lui offre l'argent nécessaire pour cette expédition, et l'exhorte à équiper une flotte pour se rendre en Colchide, et y enlever la Toison-d'or de ce Belier si fameux par tout l'Univers. Le Pont étoit alors habité par des Nations barbares et féroces, qui égorgeoient les étrangers; ce qui lui fit donner le nom d'*Inhospitalier*. Jason, jaloux d'acquérir de la gloire, quoiqu'un peu étonné par la difficulté de l'entreprise, ne la crut pas absolument impossible; mais se flattant de se couvrir d'une gloire immortelle par cette conquête, il fait tous les préparatifs nécessaires pour cette expédition.

Il construisit d'abord au pied du Mont Pélion (2) un Vaisseau, beaucoup plus grand et mieux équipé, qu'aucun de ceux qui avoient encore paru en mer, parce que les hommes jusqu'alors ne s'étoient encore servis que de légers esquifs et de canots. La vue de ce superbe Vaisseau attira l'admiration de tout le monde. Le bruit de cette expédition se répandit dans toute la Grèce, et fit naître l'envie, à une foule de jeunes princes distingués, de partager la gloire de cette conquête. Jason ayant mis son Vaisseau en mer, et l'ayant pourvu de toutes les choses nécessaires, choisit dans cette troupe de jeunes Gens, qui ambitionnoient la gloire de cette entreprise, tout ce qu'il y avoit de braves et de plus distingués, au nombre de cinquante-quatre. Les plus illustres d'entre eux furent Castor et Pollux, Hercule et Télamon, Orphée et Atalante, fille de Schœnée, les fils de Thespies, et enfin le Chef et l'Auteur du projet. On donne au Vaisseau le nom d'*Argo*, du nom du Constructeur appelé *Argo*, qui s'embarqua aussi avec les autres, afin de réparer le Vaisseau dans le besoin. D'autres, au contraire, disent qu'on l'appelle *Argo*, de l'excès de sa vîtesse, parce que, dans la langue ancienne, *Argos* signifie prompt ou agile. Les Chefs s'étoient réunis d'abord pour nommer Hercule général : son grand courage lui avoit mérité cette préférence.

Partis d'Iolcos (3), il côtoient le Mont Athos et Samothrace. Une tempête les jette près du Cap Sigée en Troade; où étant débarqués, ils trouvent une jeune fille liée sur le rivage, par la raison que voici. Neptune, après

(1) Ibid. p. 285.
(2) Ibid. c. 41.
(3) Ibid. c. 42, p. 286.

avoir travaillé à la construction de Troye, sans avoir pu tirer de salaire de Laomédon, irrité contre ce parjure, envoya un monstre marin dans le pays. Le monstre dévoroit tous ceux qui se promenoient sur le rivage, et qui habitoient la côte; il ravageoit les moissons; lorsqu'enfin les peuples, alarmés de ce fléau, s'adressent au roi pour obtenir du soulagement à leurs maux. Le roi envoya consulter l'Oracle d'Apollon, qui répondit, que c'étoit l'effet de la colère de Neptune; et qu'il n'y avoit d'autre remède à leurs maux, que d'exposer au Monstre, pour être dévoré, celui de leurs enfans que le sort marqueroit. Tous donc ayant été soumis à la décision du sort, le nom qui sortit fut celui d'*Hésione*, fille de Laomédon. Laomédon, contraint d'obéir au sort, livre sa fille au Peuple, et la fait attacher sur le rivage où il l'expose. Mais Hercule, que le hasard avoit conduit dans ces lieux, où il avoit débarqué avec les autres Argonautes, instruit de l'aventure de cette fille malheureuse, brise ses liens, et étant entré dans la ville, il s'engage à tuer le Monstre. Laomédon, charmé de cette offre, lui propose en récompense, de lui donner ses chevaux invincibles. Hercule tue le Monstre *Kétos*, et laisse la liberté à la jeune fille, ou de suivre son libérateur ou de rester avec ses parens. Celle-ci préfère de suivre cet étranger, non-seulement par reconnoissance pour son bienfaiteur, mais encore pour n'être point de nouveau exposée à quelques autres monstres par ses concitoyens. Hercule, ayant été comblé des présens les plus honorables, tels qu'ils étoient dus à un pareil Héros, laissa à Laomédon en dépôt la jeune Hésione et ses chevaux, sous la condition qu'ils lui seroient rendus à son retour de l'expédition de Colchide. Il continue sa route avec les autres Argonautes.

Ayant été battus d'une violente tempête (1), Orphée, qui de tous les Argonautes étoit le seul initié, fit des vœux aux Dieux de Samothrace, pour obtenir le salut de l'armée. Les vents s'appaisent; et deux Etoiles ayant paru briller sur la tête des deux Dioscures, étonnèrent tous les spectateurs, et furent pour eux un gage de la protection des Dieux, qui venoient d'écarter le danger. Depuis ce temps, l'usage s'est perpétué chez la postérité d'invoquer dans la tempête les Dieux de Samothrace; et, lorsqu'ils voient apparoître les deux Etoiles, d'attribuer cette apparition à la présence de Castor et Pollux. La tempête appaisée, ils débarquent dans une contrée de la Thrace soumise à Phinée, où ils trouvent deux jeunes gens qui, par punition, avoient été enfouis en terre, après avoir été déchirés de coups de verges. C'étoient les fils de Phinée, qu'il avoit eus de Cléopatre, fille d'Orythie, fille d'Erecthée et de Borée. Mais les fausses accusations de leur impudente marâtre avoient forcé le père à sévir ainsi contre eux. Phinée, ayant épousé Idea, fille de Dardanus roi de Scythie, suivoit aveuglément les caprices de cette femme, dont il étoit éperdument amoureux. Elle lui avoit persuadé, que ces jeunes gens, pour plaire à leur mère, avoient voulu outrager leur belle-mère. A l'arrivée inattendue d'Hercule, et de ses compagnons dans ce pays, ces jeunes infortunés les invoquèrent comme des Dieux tutélaires; et après avoir exposé le motif injuste de leur supplice, il les conjurèrent de les délivrer.

Phinée les reçoit (2) assez durement et leur défend de se mêler d'une affaire, qui ne les regarde point; ajoutant, que jamais père ne se portoit de lui-même à traiter avec une telle rigueur ses enfans, si l'énormité de leurs forfaits n'étouffoit en lui la voix de la nature. Il y avoit sur le Vaisseau, parmi les Argonautes, les fils de Borée, frère de Cléopatre, à qui les liens du sang

(1) Ibid. c. 43, p. 287.

(2) Ibid. c. 44.

font aussitôt prendre les armes, pour défendre ces jeunes infortunés; et ayant brisé leurs fers, ils massacrent tous les Barbares qui veulent leur résister. Phinée, à la tête des Thraces, s'étant présenté pour les combattre, Hercule tue Phinée, et un grand nombre de ses soldats. Il se rend maître du Palais, délivre de sa prison Cléopatre, et met les fils de Phinée en possession du trône de leur Père (1). La marâtre est renvoyée à son Père, qui la punit de mort. Je n'ignore pas, ajoute Diodore, que quelques Mythologues ont dit, que Phinée avoit fait crever les yeux à son fils; que Borée lui avoit infligé, à son tour, à lui-même un pareil supplice, et qu'Hercule étant descendu en Asie, pour faire de l'eau, avoit été laissé là par les autres Argonautes. Cela vient, que dans les fables anciennes, on ne trouve aucune uniformité dans les récits; aucun accord dans les écrivains. On dit aussi, que les fils de Phinée, ayant laissé le sceptre à leur mère, s'embarquèrent avec les autres Argonautes. Ils passèrent de Thrace dans le Pont, et abordèrent à la Chersonèse-Taurique, ignorant quelle étoit la férocité des habitans, qui étoient dans l'usage d'immoler, sur l'autel de Diane, les étrangers qui y abordoient. C'étoit là qu'Iphigénie, devenue prêtresse de la Déesse, immoloit tous les malheureux prisonniers.

Diodore fait ici une digression (2) sur l'origine de cette coutume Barbare; digression qui est liée à l'histoire des Argonautes, par un certain côté. On dit, que le Soleil eut deux fils, Aëtès et Persée, dont l'un régna sur la Colchide, l'autre sur la Tauride; et tous deux fameux par leur cruauté. De Persé naquit Hécate, qui surpassa son Père en férocité et en barbarie. La passion qu'elle avoit pour la chasse faisoit que souvent, lorsqu'elle ne trouvoit point de bête fauve à chasser, elle perçoit les hommes de ses traits. Habile dans l'art d'apprêter les poisons, elle trouva l'usage de la ciguë. Elle essayoit ses poisons en les mêlant aux nourritures, qu'elle servoit à ses hôtes. Elle empoisonna son Père, et usurpa son trône. Ensuite elle éleva un autel à Diane, sur lequel elle sacrifioit à cette Déesse tous les étrangers, qui abordoient dans ce pays, et se rendit fameuse par ses cruautés. Ayant été ensuite mariée à Aëtès, elle en eut deux filles, Circé et Médée, et un fils appelé *Aigialeus* (3). Circé, s'étant livrée à l'étude des plantes et des remèdes, découvrit dans les simples des propriétés singulières et étonnantes. Elle avoit reçu les premières leçons de sa mère; mais elle dut encore plus à son esprit, et à l'étude suivie qu'elle fit de cet art, qu'elle porta à sa perfection. Elle fut mariée à un roi des Scythes-Sarmates, qu'elle empoisonna (4); et assise sur son trône, elle se porta à tous les excès de cruauté, à l'égard de ses sujets, qui la chassèrent. Elle se réfugia vers l'Océan, dans une île déserte, avec quelques femmes, compagnes de sa fuite. D'autres disent, qu'ayant quitté le Pont, elle vint se fixer en Italie, près d'un Promontoire, appelé encore aujourd'hui, *Promontoire de Circé.*

On dit, que Médée (5) fut instruite par sa mère et par sa sœur dans l'art de préparer les remèdes et les simples médicinales; mais qu'elle en fit un tout autre usage: car elle n'étoit occupée d'autre soin que de sauver la vie aux malheureux étrangers, qui abordoient dans ce pays. Souvent, par ses prières et son crédit, elle obtenoit la grace de ceux que son père avoit condamnés; souvent elle ménageoit adroitement leur évasion.

(1) Ibid. p. 288.
(2) Ibid. c. 45.
(3) Ibid. p. 289.
(4) Ibid. p. 289.
(5) Ibid. c. 46.

Car

Car Aëtès, par une suite de sa férocité naturelle, et par les conseils cruels d'Hécate, maintenoit le barbare usage d'immoler les étrangers. Or, comme Médée s'opposoit de plus en plus au goût et au désir de ses parens, elle devint suspecte à Aëtès, qui la fit garder dans une prison, où elle avoit cependant quelque liberté. Elle échappe à ses gardes, et elle se sauve sur le rivage dans le Temple du Soleil. Dans ce même temps, les Argonautes, partis de la Tauride, abordèrent en Colchide, dans l'endroit même du rivage où étoit ce Temple. Là ils rencontrèrent Médée errante sur ce rivage, qui leur apprit le barbare usage où l'on étoit en ce pays d'immoler les étrangers. Charmés de l'humanité de cette jeune fille, les Argonautes lui fort part de leur projet, et de son côté elle les informe du danger, dont elle étoit menacée de la part de son père, à cause de son humanité envers les étrangers. Médée s'engage à les servir dans le projet qu'ils méditent; et Jason, de son côté, s'engage, par serment, d'épouser Médée, et de lui rester fidèle jusqu'à la mort. Les Argonautes, ayant laissé une escorte sur le vaisseau, suivent Médée, et pendant la nuit enlèvent la Toison-d'or. Diodore passe ensuite aux détails de cette histoire.

On dit, que Phryxus, fils d'Athamas, (1) pour échapper aux embûches de sa marâtre, se sauva de Grèce avec sa sœur Hellê. On ajoute, qu'ayant traversé la mer, qui sépare l'Europe de l'Asie, monté sur un Belier à toison-d'or, que la providence leur procura, la jeune Hellê se laissa tomber dans la mer, qui depuis a pris d'elle le nom d'Hellespont, ou mer d'Hellê. Phryxus, arrivé sain et sauf en Colchide, immole son Belier par ordre de l'Oracle, et en suspend la riche dépouille dans le Temple de Mars. Mais depuis, le Roi de Colchide, Aëtès, apprit de l'Oracle qu'il perdroit la vie, lorsque des étrangers abordant sur un vaisseau dans ses états, enleveroient cette Toison-d'or. Cette raison, jointe à sa férocité naturelle, engageoit ce Prince à égorger tous les étrangers, qui abordoient dans ce pays, afin que la renommée, publiant par-tout ses cruautés, ôtât l'envie à aucun étranger de mettre le pied dans ses Etats. Il environna le Temple d'une forte muraille, et y mit une bonne garnison de soldats féroces de la Tauride : ce qui a donné lieu aux fictions des Grecs, qui disent, que près du Temple étoient placés des taureaux, qui de leurs naseaux vomissoient des flammes, et qu'un dragon toujours éveillé gardoit la Toison. Diodore donne ici son explication historique, qui ne vaut rien. Il faut s'en tenir à la fable même.

Il en est de même de ce qu'il dit du Belier Phryxus, qu'il explique par un vaisseau, qui sur sa poupe avoit l'empreinte du Belier; si ce n'est que par ce vaisseau on entende le vaisseau symbolique de l'univers, dont le Belier céleste ornoit la proue : on voit un pareil vaisseau dans le planisphère de Kirker. Après ces diverses explications, Diodore laisse au Lecteur la liberté de choisir, et de prendre le parti qu'il voudra dans ces différentes opinions. Nous profitons de cette liberté, et nous n'admettrons aucune de ses explications; nous nous en tiendrons à la fable, telle qu'elle est dans la Mythologie Grecque, qui est la vraie fable, laquelle voile l'allégorie physico-solaire.

Au reste, Médée conduit les Argonautes au Temple de Mars (2), distant de soixante-dix stades de la ville de Sybaris, où étoit le palais du Roi de Colchide. En arrivant aux portes, qu'elle trouve fermées, elle parle aux sentinelles en langue Taurique; ceux-ci reconnoissent la fille de leur Roi, et lui ouvrent. Les Argonautes, l'épée à la main, tombent sur les Barbares, tuent les uns et mettent les autres en

(1) Ibid. c. 17, p. 290.

(2) Ibid. c. 48, p. 291.

fuite ; ils enlèvent la Toison, et retournent promptement à leur vaisseau. Cependant Médée, par la force de ses poisons, avoit tué le redoutable dragon, qui, toujours éveillé, gardoit la Toison, qu'il enveloppoit de ses longs replis ; et déjà elle descend vers le rivage avec Jason. Le Roi, instruit par les fuyards, marche à la tête de ses troupes contre les Grecs, qu'il trouve encore sur le rivage, et tue Iphitus, un des Argonautes, père d'Eurysthée, de celui qui avoit inspiré à Hercule les douze Travaux.

Bientôt Méléagre les repousse, les taille en pièces ; le Roi lui-même périt dans la mêlée. Les Argonautes, animés par le succès, pressent vivement les Colchidiens, les mettent en déroute, et en massacrent la plus grande partie ; plusieurs des Chefs néanmoins furent blessés ; Jason, Laërtes, Atalante et les Thespiades. Médée les guérit en peu de jours, par la vertu des plantes médicinales. Les Argonautesa, yant embarqué des provisions, se mettent en mer, et déjà ils étoient au milieu de la mer du Pont, lorsque tout-à-coup ils sont accueillis d'une violente tempête. Mais Orphée ayant, comme la première fois, fait des vœux aux Dieux de Samothrace, les vents se calment, et Glaucus, Dieu marin, paroît près de leur vaisseau ; il accompagne pendant deux jours le vaisseau, et prédit à Hercule l'immortalité pour récompense de ses Travaux héroïques. Il prédit aussi aux fils de Tyndare, qu'ils seront appelés Dioscures, ou fils de Jupiter, et qu'ils obtiendront les mêmes honneurs que les Dieux, chez tous les mortels. Ayant apostrophé les Argonautes, il leur dit, que c'est encore par le vœu d'Orphée, qu'il leur apparoît et il leur dévoile les secrets de l'avenir. Il finit par leur conseiller de s'acquitter de leurs vœux à l'égard des Dieux, qui les ont sauvés deux fois, dès qu'ils auront abordé à terre.

Il dit, et se replonge au sein des flots (1). Les Argonautes arrivent à l'entrée du Pont-Euxin, où régnoit Byzas, qui bâtit une ville qui a conservé le nom de Byzance. Ils y posent un autel et s'acquittent de leurs vœux, et consacrent cet endroit, respecté encore aujourd'hui des matelots, qui voyagent dans ces parages. Après avoir passé la Propontide et l'Hellespont, ils abordent en Troade. Là Hercule envoie Iphitus, son frère, et Télamon, redemander Hésione et ses chevaux. Laomédon refuse, emprisonne les Députés ; et médite secrètement la perte des Argonautes. Priam est le seul de ses fils qui s'y oppose ; voulant qu'on respecte les droits de l'hospitalité, et que l'on rende Hésione et les chevaux promis. Son avis n'ayant point été reçu, il donna secrètement deux épées à Télamon et à Iphiclus, à qui il fit part du dessein de son père. Ceux-ci égorgent les gardes, regagnent la mer, et informent leurs compagnons des desseins de Laomédon contre eux. Les braves Argonautes marchent contre le Roi perfide et contre ses Troyens ; et après un combat opiniâtre, ils en triomphent ; Hercule fait sur-tout des prodiges de valeur. Il tue de sa main Laomédon ; prend d'emblée la ville, sévit contre les complices du forfait de Laomédon, remet le sceptre aux mains de Priam, pour récompenser son équité ; et ayant fait un traité avec lui, il se rembarque avec les Argonautes, qui font voile vers Samothrace. Là ils s'acquittent de rechef des vœux faits aux Dieux, et déposent dans le Temple des fioles qu'on y voit encore aujourd'hui.

Le retour des Héros étoit encore ignoré en Grèce (2) : le bruit s'étoit même répandu en Thessalie, que Jason avec ses compagnons avoit péri aux

(1) Ibid. c. 49, p. 291.

(2) Ibid. c. 50, p. 293.

environs du Pont. Pelias, croyant que le temps étoit venu de se défaire de tous ceux qui pouvoient aspirer à l'Empire, force le père de Jason de boire *du sang d'un Taureau*, et tue Promachus son frère, encore jeune enfant. Comme il songeoit aussi à faire périr Amphinomé sa mère, elle se sauva près de l'Autel des Pénates du Roi, et là, s'armant d'une épée, elle finit elle-même ses jours par un trépas héroïque. Ainsi périt toute la famille de Jason; mais bientôt le tyran fut puni. Ayant débarqué secrétement dans un port de Thessalie, voisin de la ville, et ayant appris le désastre des siens, Jason s'avance avec sa troupe pour les venger, et punir à quelque prix que ce soit Pelias. Les uns sont d'avis de surprendre le Tyran; les autres craignent, étant en si petit nombre, de l'attaquer, et veulent attendre des secours, pour lui faire une guerre commune. Dans cette incertitude, Médée leur offre son secours, s'engage à faire périr Pelias par artifice, et à livrer le palais entre leurs mains; elle leur promet d'employer pour cela l'art des enchantemens, qu'elle a appris de sa mère Hécate et de sa sœur Circé: elle les avertit de se tenir prêts aux signaux qu'elle leur donnera.

Elle fait faire une statue creuse de Diane (1), qu'elle remplit de drogues de toute espèce; elle prend elle-même la forme d'une vieille magicienne; et portant la statue arrangée d'une manière propre à réveiller la superstition, elle entre dans la ville dès le point du jour. Le peuple s'attroupe en foule autour d'elle, comme si elle eût été inspirée; elle les exhorte à recevoir religieusement la Déesse, qui des pays Hyperboréens venoit les visiter. Ayant rempli la ville d'un respect superstitieux, elle pénètre jusqu'au palais.

Elle inspire à Pelias et à ses filles les mêmes idées superstitieuses, et leur fait croire, que la Déesse va répandre ses bénédictions sur le palais. Elle publioit, que Diane, portée sur un char traîné par des dragons, avoit parcouru diverses contrées, et qu'enfin elle venoit établir pour toujours son culte dans les états du Prince le plus religieux; elle ajoutoit, que la Déesse lui avoit enjoint d'employer certains médicamens, pour faire disparoître la vieillesse de Pelias, et lui rendre les forces et la fraîcheur de la jeunesse, et enfin de lui procurer une foule d'autres biens, qui pussent lui rendre la vie heureuse et agréable aux Dieux. Le Roi parut surpris d'une promesse aussi étrange; mais Médée, pour le persuader, s'engage à en faire l'essai sur son propre corps. Elle charge une des filles de Pelias de lui apporter de l'eau pure; elle s'enferme dans un appartement; se lave et reparoît avec toutes les graces de la jeunesse; ce qui étonna tout le monde. Ensuite, par ses enchantemens, elle présente aux yeux des spectateurs des fantômes de dragons, qu'elle disoit avoir été attelés au char de la Déesse, et qui l'avoient ramenée des contrées Hyperboréennes. Pelias lui donne toute sa confiance; dans ses entretiens particuliers avec ce Prince, elle demande que ses filles lui prêtent leur ministère, et fassent ce qu'elle leur commandera: ce qui fut exécuté.

Pendant une nuit obscure (2), où Pelias étoit enseveli dans le sommeil, elle ordonne à ses filles de le mettre bouillir dans une chaudière. Quoique les filles fussent disposées à obéir, cependant, pour les déterminer, elle fait une expérience devant elles. Il y avoit dans les étables un vieux *Belier*; elle leur dit qu'elle va le faire cuire, et qu'il reparoîtra bientôt jeune agneau. En conséquence, elle le fait couper par morceaux, le fait cuire, et par son art magique elle fait paroître un jeune agneau, qui sort de la chaudière. Les filles, per-

(1) Ibid. c. 51, p. 294.

(2) Ibid. c. 52, p. 291.

suadées par cet exemple, font expirer sous leurs coups le vieux Pelias, à l'exception de la seule *Alceste*, qui n'osa, par respect pour son père, porter les mains sur lui. Cela étant fait, Médée ne met pas aussi-tôt dans sa chaudière les morceaux du corps de Pelias; mais elle suppose qu'il est besoin qu'elle adresse auparavant des prières à la Lune. En conséquence, elle conduit les jeunes filles sur le sommet du palais, en leur faisant tenir des flambeaux. Pendant ce temps-là, elle profère longuement une formule de prières, afin de donner le temps aux Argonautes, que la lumière des flambeaux avertissoit d'arriver à la ville : ce qu'ils font. Ils massacrent les gardes et forcent le palais. A peine les filles de Pelias étoient descendues, pour faire cuire leur vieux père, que Jason, à la tête d'une troupe de Héros, se montre à elles au milieu du palais. Cette vue les consterne. Dans leur désespoir, elles alloient s'ôter la vie, si Jason ne les eût rassurées, et n'eût cherché à les consoler, en rejetant cet événement sur leur erreur, et non pas sur leur faute.

Jason assemble le peuple (1), et justifie sa conduite, qu'il met en parallèle avec la cruauté, dont Pelias avoit usé contre sa famille. Il remet le sceptre de Pelias entre les mains d'Acaste son fils; déclare qu'il prendra soin des filles: et en effet, il les marie aux plus distingués de ses compagnons. Alceste l'aînée épousa Admète Roi de Thessalie; Evadné, Cænée Roi de Phocide, fils de Céphale, et Amphinomé épousa Andnemon, frère de Léonte. Etant parti de là pour se rendre dans le Péloponèse, près de l'isthme, Jason fit un sacrifice à Neptune, et consacra à ce Dieu le navire Argo. Ayant obtenu la faveur de Créon, Roi de Corinthe, il acquit le droit de bourgeoisie, et se fixa dans cette ville. Comme les autres Argonautes se disposoient à retourner chacun dans leur pays, Hercule auparavant leur fit promettre par serment de se prêter les uns aux autres un mutuel secours en cas de besoin, et de choisir un endroit fameux dans la Grèce, pour y célébrer des jeux et y tenir une assemblée générale, en honneur de Jupiter Olympien, le plus grand des Dieux. Le lieu que choisit Hercule fut les champs Éléens, sur les bords de l'Alphée : il consacra cet endroit à Jupiter le plus grand des Dieux, et il lui donna le nom d'Olympie. Il y établit des courses de chevaux et des combats Gymniques (2). L'établissement des jeux Olympiques mit le comble à la gloire, dont Hercule s'étoit couvert dans cette expédition; ce qui lui attira l'amitié des Grecs, qui vinrent en foule se ranger sous ses drapeaux. Il forma une puissante armée, à la tête de laquelle il parcourut l'univers, en conquérant utile à l'humanité; quoique plusieurs Poètes, amis du merveilleux, aient dit qu'Hercule seul et sans armes avoit livré ces combats si fameux.

Jason, fixé à Corinthe (3), eut de son hymen avec Médée deux fils, Thessalus et Alcimène, et enfin un troisième, plus jeune, nommé Tisandre. Médée, pendant dix années, jouit de la plus grande faveur auprès de son époux; mais l'âge peu-à-peu lui ravissant une partie de ses graces, Glaucê, fille de Créon, jeune princesse à la fleur de l'âge, inspira de l'amour à Jason, qui la rechercha en mariage. Le père approuvant cet hymen, le jour étoit déjà marqué pour la célébration, lorsque Jason propose à Médée le divorce; non pas, disoit-il, qu'il fût dégoûté d'elle, mais afin d'attacher la famille royale par de forts liens à ses enfans. Mais Médée, outrée de cet affront, se plaint, et prend les Dieux à témoins des sermens violés. Médée ayant

(1) Ibid. c. 53, p. 296.
(2) Ibid. p. 297.
(3) Ibid. c. 54, p. 97.

eu ordre de partir, et ayant obtenu un jour seulement de délai (1), par la vertu d'herbes puissantes, elle change sa figure, s'introduit dans le palais, et y met le feu. La flamme porte par-tout le ravage, et Jason a bien de la peine à échapper. Mais Glaucê, et Créon son père, environnés de feux, sont réduits en cendres. Quelques-uns rapportent, que les fils de Médée avoient présenté à la nouvelle mariée des présens empoisonnés, et que, dès qu'elle les eut touchés, le feu dévora son corps, et celui de son père qui étoit accouru à son secours. Après ce premier succès, qu'eut sa vengeance, Médée ne cessa de poursuivre Jason; et elle porta sa fureur jalouse et sa barbarie si loin, que voyant que Jason avoit échappé au danger, elle le précipita dans la plus noire douleur, en égorgeant les enfans qu'elle avoit eus de lui. Un seul échappa à ses mains sanguinaires. Ayant enseveli leurs cadavres dans le Temple de Junon, elle se sauva de Corinthe pendant la nuit et elle se retira à Thèbes auprès d'Hercule, qui, garant de la parole donnée à Médée en Colchide, avoit promis d'être le vengeur de la foi violée.

Jason, succombant sous le poids de ses disgraces (2), s'ôta lui-même la vie. Les Corinthiens effrayés de ces scènes tragiques, sur-tout à cause de la sépulture des jeunes enfans, envoyèrent consulter l'Oracle d'Apollon, pour savoir ce qu'ils avoient à faire. Le Dieu répondit, qu'ils leur donnassent la sépulture dans le Temple de Junon, et leur décernassent à perpétuité le culte des Héros: ce qu'exécutèrent les Corinthiens. Thessalus, échappé au carnage, fut élevé chez eux. Etant ensuite allé à Iolcos, patrie de Jason, il y trouva Acaste, fils de Pelias, récemment mort. Il revendiqua la succession au trône, en vertu des droits du sang, et donna le nom de Thessaliens aux peuples de son obéissance.

Médée ayant trouvé Hercule à Thèbes, où, livré à ses fureurs, il venoit de massacrer ses enfans, elle le guérit. Mais comme ce Héros étoit opprimé par la tyrannie d'Eurysthée, Médée désespérant de ce secours, se réfugia à Athènes chez Egée, fils de Pandion, qu'elle épousa, et dont elle eut *Médus*, *Roi de Médie*, que d'autres font fils de Méduse. On raconte aussi qu'elle fut citée en justice par Hippotas, fils de Créon, et qu'elle fut renvoyée absoute. Quelque temps après, Thésée étant revenu de Trézène à Athènes, la chassa de sa ville comme empoisonneuse. Egée la fit accompagner, et elle passa en Phénicie, et de là dans les contrées les plus reculées de l'Asie, où elle épousa un Prince puissant, dont elle eut Médus, qui succéda aux états de son père, et qui, par sa bravoure, s'acquit une gloire immortelle, et donna son nom aux Mèdes.

Diodore reconnoît, qu'il y a beaucoup de variantes dans l'histoire de Médée. Quelques-uns, pour faire leur cour aux Athéniens, disent qu'elle retourna à Colchos, ayant emporté Médus son fils, qu'elle avoit eu d'Egée. Que dans ce temps-là Æëtès, chassé de ses états par Persé son frère, étoit remonté sur le trône par le secours de Médus, qui tua Persé; que ce jeune Prince, à la tête d'une armée, parcourut les contrées de l'Asie au-delà du Pont, et s'empara d'un pays, auquel il donna le nom de Médie (3).

Plusieurs auteurs prétendent, que les Argonautes, après la conquête de la Toison, ayant su que l'entrée du Pont étoit fermée par les vaisseaux d'Æëtès, avoient entrepris un voyage hardi et digne de mémoire; qu'ils avoient remonté le Tanaïs jusqu'à sa source; et qu'ayant transporté leur vaisseau pendant un

(1) Ibid. p. 298.
(2) Ibid. c. 35.
(3) Ibid. c. 56, p. 300.

assez long espace de chemin par terre, ils l'avoient mis sur un autre fleuve, qui avoit son embouchure dans l'Ocean; et que, passant par le nord et gagnant le couchant, de manière à avoir le continent à leur gauche, ils étoient rentrés dans la Méditerranée par le détroit de Cadix. Ils en donnent pour preuve la vénération que les Celtes ont pour les Dioscures.

C'est même une ancienne tradition chez eux, que ces Dieux étoient abordés dans leur pays, du côté de l'Océan, parce que dans les pays voisins de l'Océan, on retrouve les noms des Dioscures et de plusieurs Argonautes; parce qu'enfin, on trouve sur le continent, près de Cadix, des traces de leur retour. En effet, en passant près des côtes de Toscane, ils abordèrent à l'île d'Æthalie, et y creusèrent un Port du nom d'*Argo*; nom qu'il conserve encore aujourd'hui. Il y a encore, à quatre-vingt stades de Rome, un port d'Etrurie, appelé le port de *Télamon*. Près Formies en Italie étoit le Port d'Aëtès, aujourd'hui le Port de Cajète. On ajoute, que portés par la tempête sur les Syrtes, ils avoient appris de Triton, roi de Libye, à connoître la nature de cette mer, et à en éviter les écueils. En conséquence, ils lui firent présent d'un Trépied, sur lequel étoient gravés d'anciens caractères, et qui existoit il n'y a pas encore long-temps, chez les Hespérides. D'autres Poètes, que réfute Diodore, prétendoient que les Argonautes étoient entrés par l'embouchure du Danube, qu'ils avoient remonté jusqu'à sa source; et avoient passé delà dans un autre fleuve, par lequel ils étoient descendus dans la mer Adriatique, où le nom d'Absyrthe et des Argonautes est célèbre. Ici finit le récit de Diodore de Sicile.

On a dû remarquer, dans cette narraison, qu'outre l'expédition des Argonautes, l'Historien a rassemblé toutes les traditions Episodiques et Dramatiques, répandues en Grèce sur Jason et sur Médée. Il n'en est pas de même du Poème des Argonautiques, connu sous le nom d'*Argonautiques d'Orphée*, dont nous venons de donner l'analyse. L'Auteur de cet Ouvrage n'a traité que la seule conquête de la Toison-d'or, avec le départ, le voyage et le retour des Argonautes. Cet objet, une fois rempli, le Poète abandonne Jason et Médée, à leur arrivée de Thessalie, et ne s'occupe plus des événemens, qui ont suivi ce retour. Il y a dans le Poème une action unique; savoir, la conquête de la Toison-d'or par Jason, aidé des secours de Médée, et la défaite du fameux Dragon et des Taureaux, qui gardoient ce dépôt. Le voyage et le retour sont subordonnés à ce but principal, et leurs circonstances ne sont que les accessoires de l'action unique, la conquête de la Toison-d'or. Les circonstances varient dans les deux récits (*r*). Le retour des Argonautes, dans Diodore (1), se fait à-peu-près par la même route, qu'ils ont tenue pour aller. Ils ont parti d'Iolcos pour se rendre à Samothrace, de-là dans la Troade, où Hercule délivre Hésione; de-là en Thrace, dans le pays où régnoit Phinée; puis ils font voile vers le Pont. C'est à-peu-près la même route qu'ils tiennent à leur retour, comme on l'a vu.

Dans le récit d'Orphée, la route pour aller en Colchide est, à quelques détails près, la même. Mais le retour est bien différent, puisqu'ils reviennent par le Nord. De-là ils passent dans l'Océan; puis ils reviennent dans la Méditerranée etc. Des îles de Corfou et du Cap Malée, ils retournent à Iolcos. Ces différences viennent de ce que ce n'est point une Histoire, mais un Roman, où chacun a eu la liberté de tracer la route, qu'il a voulu faire tenir au vaisseau, qui porta Jason

(1) Diod. c. 171, 172, 173, p. 286, 287, 288.

d'Iolcos en Colchide, et qui le ramena ensuite chez Pélias à Iolcos. Au reste, Diodore convient, quil y avoit bien des manières de conter ce fameux voyage, et qu'il existoit de grandes discordances entre tous les récits qu'on faisoit du voyage de Jason, et des aventures de Médée, qui fournissoient le sujet de plusieurs Pièces tragiques; et il convient, que dans toutes les anciennes Fables (1), on ne peut se flatter de trouver cette concordance, qui ramène tous les faits à l'unité simple, qui caractérise la vérité. Ainsi, dit-il, on ne doit pas s'étonner, que souvent nous soyons en contradiction avec les récits de certains Historiens et de certains Poètes. Il seroit trop long et en même-temps très-inutile, ajoute Diodore, de rapporter ici les différentes histoires, qu'ont débitées sur Médée une foule d'écrivains. Nous nous bornerons seulement à quelques vraiantes du récit de l'expédition des Argonautes. L'Auteur parle ensuite d'un retour par le Nord, et par l'Océan, à-peu-près tel que celui qui est décrit dans le poème d'Orphée (2). Il suppose, que les Argonautes, après avoir enlevé la Toison, remontèrent le Tanaïs jusqu'à sa source, et par le moyen d'un autre fleuve avoient été conduits dans l'Océan ou dans la mer du Nord; qu'ils avoient regagné le couchant ou l'Océan Atlantique, et étoient revenus par le détroit de Cadix, dans la mer Méditerranée.

Il en apporte des preuves, tirées des dénominations que gardent encore les lieux, par où les Argonautes ont passé, et qui appartiennent aux noms, soit du vaisseau Argo, soit à ceux de plusieurs des Héros de cette expédition. Il les fait même toucher les Syrtes de Libye, contre lesquels la tempête les porte, comme Virgile suppose que les Troyens y furent portés en sortant de Sicile (3).

D'autres Auteurs ne leur faisoient pas prendre un si long détour; mais simplement remonter le Danube jusqu'à sa source, et de-là se rendre dans la mer Adriatique, par une autre branche de ce fleuve.

Cette dernière marche est presque celle que leur trace Apollonius, qui d'ailleurs semble n'avoir fait en grande partie, qu'amplifier le Poème d'Orphée, à quelques circonstances près, telles que celles de la mort d'Absyrthe, ou du Cocher céleste, tué par Jason, près des îles Electrides, et des bords de l'Eridan (4); circonstance qui prouve, que la mort de Phaéton et celle d'Absyrthe sont une même Fable, reproduite sous des noms différens (s). Du reste, Apollonius fait, comme Orphée, voyager les Argonautes par les côtes de Toscane, par la Sicile, par les embouchures du Pô, près des lieux, dit le Poète, où Phaéton fut foudroyé (5); et où pleurent les Héliades, dont les larmes se changent en ambre (6). Ils passent aussi près des Bouches du Rhône, et des côtes de Ligurie (7), par l'île de Circé (8), dans l'île des Phéaciens (9). Enfin, Apollonius leur fait lever toute la carte, dont Orphée, dans ses Argonautiques, avoit tracé le plan pour le retour des Argonautes (10). Il ajoute seulement une circonstance; c'est celle de la tempête, dont sont accueillis près du Peloponèse les Argonautes, et qui les pousse sur les sables de Libye (11), conformément à un des récits, dont nous a parlé Diodore. Ce morceau forme un assez long épisode, qu'Apollonins ajoute au récit d'Orphée, pour rendre son Poème plus intéressant. Cette digression finie, le Poète nous

(1) Diod. l. 4, c. 180, p. 299; c. 172, p. 288.
(2) Diod. l. 4, c. 180, p. 300.
(3) Ibid. c. 181. p. 300.
(4) Apollon. l. 4, v. 290, 315—470—507.
(5) V. 598.
(6) V. 605.
(7) V. 626.
(8) V. 647.
(9) V. 690.
(10) V. 770.
(11) V. 1235.

montre les Argonautes, qui gagnent la mer Carpathienne (1) et celle de Crète, où ils abordent (2). Ils passent au milieu des îles Sporades à Anaphê (3); puis côtoyant l'Attique, Aulis, l'Eubée et le pays des Locriens Opuntiens, ils touchent enfin les rivès de Pagase, d'où ils étoient partis (4).

On voit encore, dans ce Poème, une action unique; savoir, l'expédition en Colchide et la conquête de la Toison-d'or, avec le départ et le retour des Argonautes. Toutes les actions particulières, qui sont décrites dans ce Poème, y entrent comme moyens, et font autant de parties d'un tout, ou d'un Poème unique, qui résulte de leur ensemble. Elles se confondent dans l'unité du sujet, et s'y trouvent attachées comme épisodes. Tout ce qui est arrivé à Jason et à Médée, depuis le retour des Argonautes à Iolcos ou à Pagase, est absolument étranger aux deux Poèmes Grecs, qui nous restent sous le nom d'*Argonautiques*. Nous avons donné une analyse détaillée du premier. Nous y joindrons celle du second, ou des Argonautiques d'Apollonius de Rhodes (*t*), qui imita Orphée, comme lui-même fut ensuite imité par Valerius Flaccus, Poète Latin.

(1) V. 1635.
(2) V. 1690.
(3) V. 1765.
(4) V. 1780.

ARGONAUTIQUES

ARGONAUTIQUES.

CHANT PREMIER.

Apollonius (*a*) commence par une invocation au Dieu même, qu'il va chanter, ou au Soleil, Apollon, chef des Muses, et Divinité tutélaire des Poètes. Il fixe dès les premiers vers, ou dans la proposition, le but de l'action unique, qui fait l'objet de ses chants. Il va, dit-il, célébrer la gloire d'anciens Héros, qui, par ordre du roi Pélias, se sont embarqués sur le vaisseau Argo (*b*), celui-là même, dont l'image est aux Cieux, à la conquête de la Toison-d'or, que portoit un Belier (1), également placé aux champs de l'Olympe. Car le vaisseau Argo et le Belier à Toison-d'or sont, comme on le sait, deux constellations. C'est à travers les roches Cyanées, et par l'entrée du Pont-Euxin, qu'il trace la route de ces hardis voyageurs (2).

Un Oracle avoit appris à Pélias (*c*), qu'il périroit de la main de l'homme, qui se présenteroit à lui, un pied chaussé et l'autre nud (3). Ce qui arriva à Jason, lorsqu'il se rendit à l'invitation que lui fit Pélias, d'assister à un sacrifice qu'il faisoit à Neptune son père, et aux autres Divinités (4). Car en passant le fleuve Anurus, il perdit une de ses chaussures, qui resta dans le limon du fleuve (5). Aussitôt que Pélias l'apperçut, il reconnut bientôt l'homme, que lui avoit signalé l'Oracle, et il lui proposa l'entreprise d'une navigation périlleuse, dont il espéroit qu'il ne reviendroit jamais (6).

Apollonius supprime les détails de la construction du fameux vaisseau, dont Minerve donna le dessein, et dont les anciens Poètes, dit-il, avoient déjà donné la description. Il entre tout de suite dans l'énumération des noms des différens Héros, qui partirent avec Jason pour cette conquête; et dans celle des mers et des régions, que traversèrent les Argonautes. Il prie les Muses de le soutenir dans ce travail et de l'inspirer (7).

Il nomme, à la tête de tous les Voyageurs, Orphée, fils de Calliope, chantre de Thrace (*d*), qui, par la force harmonieuse de ses chants, fit autrefois tant de prodiges; qui suspendoit le cours rapide des fleuves, et attiroit à sa suite les arbres, qui se mouvoient en cadence (8).

Ce fut le Centaure Chiron, qui conseilla à Jason de prendre pour son compagnon de voyage Orphée, dont les talens ne pouvoient manquer d'être pour lui d'un grand secours, dans ses pénibles travaux (9).

Il est bon de remarquer ici, que le Centaure Chiron, qui avoit été l'instituteur de Jason, comme il le fut d'Esculape, ou du Serpentaire, lequel

(1) Apol. l. 1, v. 4.
(2) Ibid. v. 2.
(3) V. 8.
(4) V. 13.
(5) V. 10.

(6) V. 17.
(7) Ibid. v. 22. Hygin Fab. 14. Apollod. l. 1.
(8) Ibid. v. 30.
(9) V. 33.

porte le double nom de *Jason* et d'*Esculape*, est placé sur la même ligne horizontale, que le Serpentaire Jason, et que l'*Ingeniculus*, qui porte le nom d'*Orphée*; c'est-à-dire, qu'ils montent ensemble, et ouvrent la marche de la nuit, qui précède le jour de l'équinoxe de Printemps.

Après Orphée, le Poète nomme Astérion, fils de Cométès, né près des rives de l'Apidanus et de l'Enipée en Thessalie (1); puis Polyphème, qui étoit venu de Larisse. Ce terrible fils d'Elatus avoit dans sa jeunesse combattu dans la guerre des Lapithes contre les Centaures. Les années, qui avoient usé une partie de sa force, n'avoient point éteint l'ardeur bouillante de son courage (2).

On vit aussi arriver Iphiclus, oncle de Jason, qui crut devoir aux liens du sang d'entrer dans cette périlleuse expédition (3). Admète, qui régnoit à Phères, et dont Apollon garda les troupeaux, se joignit aux autres Argonautes. Après eux parurent les fils de Mercure, Eurytus et Echion, partis d'Alopê. Ils furent suivis du fils d'Æthalus (4), et de Coronus fils de Cénée. Ce dernier égaloit en bravoure son valeureux Père, qui avoit péri dans la guerre contre les Centaures (5). Le Devin Mopsus, fils d'Ampycus et de Chloris (6); Eurydamas, fils de Ctimenus; Ménétius, fils d'Actor, Eurytion, et le robuste Eribotès, accompagnés du brave Oileus, voulurent aussi être de cette expédition (7). Canthus vint d'Eubée, envoyé par Canéthus, fils d'Abas, mais sans espoir de retour dans sa patrie : car le destin l'avoit réservé, ainsi que Mopsus, à périr en Afrique, et à trouver un tombeau dans des lieux aussi éloignés de la Colchide, que le levant est distant du couchant (8). Après eux vinrent Clytius et Iphitus, fils d'Eurytus et d'Antiope, rois d'OEchalie; et les deux fils d'Æaque, Pelée et Télamon (9). L'Attique envoya le belliqueux Butès, fils de Téléon, et Phalerus, habile à manier la javeline (10). Quoiqu'Alcon, père de ce dernier, n'eût d'autre soutien de sa vieillesse, que ce fils unique, il ne balança pas à s'en séparer, et il voulut qu'il partageât la gloire de cette expédition, avec les autres Héros (11). Parmi les Chefs les plus distingués, on comptoit le Pilote même de ce vaisseau, Tiphys, fils de Phorbas, suivant les uns, d'Agnéus, suivant d'autres, navigateur habile dans l'art de prédire les vents et les tempêtes (12); et Argus, fils d'Arestor, qui avoit construit le vaisseau, sous la direction de Minerve (13).

A leur suite parurent Phléias, fils de Bacchus et d'Ariadne, qui avoit son Palais près des sources de l'Asopus. On vit aussi arriver d'Argos Talaüs et Aréius, fils de Bias (14), et le brave Léodocus (15). Hercule ne dédaigne pas d'associer sa gloire à celle du fils d'Eson, sans attendre l'ordre d'Eurysthée; il dépose le fameux Sanglier d'Erymanthe, qu'il avoit chargé sur ses épaules (*e*), et il s'empresse de s'embarquer, accompagné du jeune Hylas, qui portoit son arc et ses flèches (16). Après lui viennent Nauplius, issu du sang de Danaüs, par Amymone sa mère, qui eut commerce avec Neptune; Idmon l'Argien, fils d'Apollon et de Cyrène, d'autres disent d'Astérie, Devin

(1) Ibid. v. 38.
(2) V. 44.
(3) V. 48.
(4) V. 54.
(5) V. 64.
(6) Pausan. Heliac. 1, p. 165.
(7) Apoll. ibid. v. 75.
(8) Ibid. v. 35.
(9) Ibid. v. 90.
(10) V. 96.
(11) V. 100.
(12) V. 108.
(13) V. 112.
(14) Pausan. Corinth. p. 50—63.
(15) Apoll. ibid. v. 119.
(16) Ibid. v. 132—132.

instruit dans l'art des Augures : quoiqu'il sût le sort qui l'attendoit, il ne voulut pas ternir sa gloire, par le refus d'assister à cette glorieuse expédition (1). Sparte envoya les fameux fils de Léda, Castor et Pollux, l'un célèbre par sa force et son courage, l'autre par son habileté à manier les chevaux. Léda leur mère consentit d'autant plus volontiers à leur départ, qu'elle ne voyoit rien dans cette entreprise, qui ne fût digne des efforts de Héros, nés du sang de Jupiter (2). Lincée et le bouillant Idas, fils d'Apharée, vinrent déployer leur grand courage, guidés par la confiance qu'ils avoient en leurs forces l'un et l'autre. Lyncée avoit sur son frère et sur tous les autres hommes l'avantage, d'avoir une vue extrêmement perçante, et qui pénétroit à travers la terre (3). Periclyménus, l'aîné des fils de Nelée, s'achemina aussi à cette conquête. Neptune lui avoit donné la faculté de prendre dans les combats telle forme, qu'il jugeroit à propos, et d'immenses forces (4). Aphidamas et Cephée vinrent d'Arcadie. Ils étoient tous deux fils d'Aleus; ils furent suivis d'Ancée, fils de Lycurge; il étoit remarquable par son armure. Une peau d'ourse du mont Ménale couvroit son corps (5); et il tenoit à la main une hache redoutable. On y distinguoit aussi Augias, fils du Soleil, prince avide d'or, et qui désiroit voir la Colchide, et le prince qui régnoit sur ces riches contrées (6).

Astérion et Amphion, fils d'Hyperasius vinrent de Pellène en Achaïe; et après eux, Euphémus, fils de Neptune, connu par sa légéreté à la course. Il eût couru sur la surface des flots, sans se mouiller les pieds (7). On vit aussi paroître deux autres fils de Neptune, Erginus et le fier Ancée, tous deux également habiles à combattre et à faire manœuvrer un vaisseau (8). Ils furent suivis du célèbre Méléagre, fils d'OEnée et de Laocoon son oncle. On comptoit Méléagre pour un des premiers, après Hercule, pour le courage et la force Héroïque (9). Là étoient aussi Iphiclus, fils de Thestius, et Palémon, fils de Lernus, du sang de Vulcain (10).

On vit venir de Phocide Iphitus fils de Naubolus, qui avoit donné l'hospitalité à Jason, lorsqu'il alla consulter l'Oracle d'Apollon, sur les moyens d'exécuter son entreprise (11). Zethus et Calaïs, fils de Borée et d'Orythie, fille d'Erechtée, vinrent aussi. Ils passoient pour avoir des aîles à la tête et aux pieds; et leurs cheveux flottoient au gré des vents (12).

Le fils de Pélias lui-même (13) s'indigna de rester oisif dans le palais de son Père. Il voulut, ainsi qu'Argus, monter avec les autres le vaisseau, qui devoit porter en Colchide cette foule de Héros, destinés à partager les dangers et la gloire de Jason, et que l'antiquité célébra dans la suite sous le nom de *Minyens* et d'*Argonautes* (14).

Après avoir fait l'énumération des principaux Chefs de l'expédition de Jason, le Poète nous peint ces hardis navigateurs, qui se rendent au rivage, au milieu d'une foule immense de peuple, qui forme des vœux au Ciel pour le succès de leur voyage, et qui déjà présage la ruine d'Aëtès, s'il s'obstine à leur refuser la riche toison, qu'ils vont chercher sur ces rives éloignées (15). Les femmes sur-tout versent des larmes à leur départ, et plaignent le vieil Eson

(1) Ibid. v. 134—139--145.
(2) V. 146—150.
(3) V. 155.
(4) V. 156—160.
(5) V. 164—169.
(6) V. 175.
(7) V. 176—184.
(8) V. 189.
(9) V. 197.
(10) V. 203.
(11) V. 210.
(12) V. 211—219--223.
(13) V. 225, et Hygin. Fab. 24.
(14) V. 231.
(15) V. 235—245--250.

et son épouse Alcimède, père et mère de Jason. Le Poète s'attache à nous peindre le tableau attendrissant de cette séparation, et la fermeté de Jason, qui cherche à consoler (1) les personnes qui lui sont chères, et sur-tout sa mère, qui lui avoit exprimé ses regrets et ses craintes, dans un discours des plus touchans (2), en même temps qu'elle le serroit entre ses bras, et l'arrosoit de ses larmes. Les femmes de sa suite imitoient sa douleur, et les esclaves, chargés d'apporter les armes de son fils, gardoient un morne silence, et n'osoient lever les yeux (3).

Jason, toujours ferme dans sa résolution, rappelle à sa mère les espérances que lui a données l'Oracle, et celles qu'il met dans la force et le courage des Héros, qui l'accompagnent. Il la prie de sécher ses larmes, qui pourroient être prises pour un augure défavorable par ses guerriers. En achevant ces mots, il s'échappe à ses embrassemens (4), et on l'apperçoit à travers la foule du peuple, qui l'accompagne, tel qu'Apollon, lorsqu'il marche au milieu des chœurs sacrés de Délos, ou qu'il s'avance le long des rives du Xanthe en Lycie (5). La multitude fait retentir les airs de cris de joie, qui présagent d'avance ses succès. La vieille Prêtresse de *Diane conservatrice*, Iphias, lui prend la main et la baise, sans pouvoir jouir du bonheur de lui parler; tant la foule le presse.

Déjà ce Héros a gagné le port de Pagase, où mouilloit le vaisseau Argo, et où les guerriers ses compagnons l'attendoient (6). Il les assemble et les harangue. Il leur propose avant toutes choses de se nommer un Chef, qui se charge de commander à toute la troupe, de veiller à ses besoins, et de traiter, s'il est nécessaire, au nom de tous avec les étrangers (7). Tout le monde jette les yeux sur Hercule, qui étoit assis modestement au milieu d'eux, et tous d'une commune voix le proclament leur Chef. Celui-ci fait faire silence; déclare qu'il n'acceptera point cette dignité, et qu'il ne souffrira pas non plus qu'aucun autre l'accepte, que celui qui les a tous réunis; qu'à lui seul est dû cet honneur (8).

Tout le monde approuve ce conseil généreux; et Jason se lève pour témoigner à l'assemblée sa joie et sa reconnoissance (9). Il annonce, que rien ne retardera plus leur départ. En attendant, il les invite à faire un sacrifice au Dieu du Soleil, ou à Apollon (10), sous les auspices duquel ils vont s'embarquer, et à qui il fait dresser un autel (11). Aussitôt Jason se met à exécuter ce qu'il a proposé.

Le Poète entre ici dans quelques détails sur les préparatifs préliminaires de l'embarquement (12). Nous n'avons pas cru devoir les rapporter ici, quoiqu'intéressans pour l'érudition, parce qu'ils tiennent plutôt à la manœuvre des anciens, qu'à la partie astronomique du poème. On tire au sort la place des rameurs; Hercule a celle du milieu (13), et Tiphys prend sa place au gouvernail.

Cette opération faite, on rassemble des pierres, près de la mer, pour former un Autel à Apollon, qui préside à l'embarquement. On réunit aussi des branches d'olivier; on conduit deux bœufs, qui doivent servir de victimes. Ici est la prière que Jason adresse au Soleil, son aïeul, Dieu de Pagase, à qui il promet, à son retour, autant de Taureaux, qu'il ramenera avec lui

(1) Ibid. v. 266.
(2) V. 269--276--290.
(3) V. 267--293.
(4) V. 300--306.
(5) V. 309.
(6) V. 316--319.
(7) V. 331--340.
(8) V. 344--347.
(9) V. 350.
(10) V. 353.
(11) V. 360--363.
(12) V. 365--375--385--393.
(13) V. 397--401.

de compagnons (1). Il le conjure d'accorder sa protection à leur entreprise, et de leur procurer les vents heureux, qui doivent leur en assurer le succès (2). Hercule et Ancée assomment les deux bœufs, qui tombent du coup : on les égorge aussitôt ; on les dépouille ; on en coupe la chair en morceaux, et on brûle les parties qui doivent être consumées. Le Devin Idmon en voit monter avec plaisir la flamme et la fumée, et il en tire les plus heureux présages. (3) Il ne dissimule pas cependant les dangers dont sera accompagnée cette entreprise, et le sort qui lui est réservé à lui-même ; mais la gloire qui l'attend le console de la mort qui le menace (4).

Cependant le Soleil penchoit vers le terme de sa carrière, et approchoit du moment où la nuit alloit étendre ses sombres voiles sur les campagnes. Les navigateurs se couchent sur le rivage ; on leur sert à boire et à manger, et ils égaient le festin par des propos enjoués (5). Jason seul paroissoit rêveur et profondément occupé des soins importans dont il étoit chargé. Idas, qui le remarque, lui adresse un discours qui contient quelques reproches, et qui exprime de sa part une orgueilleuse confiance (6). Le reste de la troupe en parut choqué, et Idmon prenant la parole le reprend de son insolence ; car il semble braver les Dieux, qu'il dit être de moins sûrs garants de la victoire, que sa lance et son bras. Il lui rappelle divers exemples de la vengeance, qu'ont tiré les Dieux d'une semblable témérité (7). Idas répond à ces sages avis par un sourire moqueur, et par des invectives. La dispute alloit devenir sérieuse, si les autres Argonautes, et Jason sur-tout, n'y eussent mis fin (8).

Orphée principalement coupe court à tout par ses chants harmonieux. Il commence par chanter le débrouillement du cahos (9), la formation du ciel et de la terre, et la séparation qui fut faite des eaux rassemblées dans le bassin des mers. Il nous peint, dans les régions sublimes de l'Ether, le Soleil, la Lune et les Astres qui commencent leur carrière. Il décrit ici-bas la formation des montagnes, l'écoulement des fleuves, qui roulent avec bruit l'onde, qui s'échappe de l'urne des Naïades (10). Il chante le règne antique d'Ophion et d'Eurynome, fille de l'Océan, qui siégeoient sur les sommets glacés du mont Olympe ; et qui furent forcés de céder leur place, l'un à Saturne, et l'autre à Rhéa, et de se précipiter dans les flots de l'Océan. Ceux-ci régnèrent quelque temps sur les Dieux, dont ils firent le bonheur, jusqu'à ce qu'ils eussent laissé leur sceptre à Jupiter. Ce dernier, encore enfant, étoit nourri dans l'antre de Dictée. Les enfans de la terre, les redoutables Cyclopes, n'avoient pas encore armé ses mains de la foudre, qui assure sa force victorieuse, et qui fait sa principale gloire (11).

Orphée avoit fini ses chants, et les Argonautes, avides de l'entendre, restèrent en silence, avançant la tête, et toujours l'oreille attentive, comme s'il chantoit encore ; tant ses accens harmonieux avoient fait une forte impression dans leur ame. Aussitôt on apporte le vin destiné aux libations, et on se livre au sommeil, à l'ombre des voiles que la nuit a déjà étendues sur la terre (12).

A peine les premiers rayons du jour ont doré les sommets du mont Pélion ; à peine le vent frais du matin a agité la surface des eaux, que Tiphys, pilote du vais-

(1) Ibid. v. 418.
(2) V. 422—424.
(3) V. 432—439.
(4) V. 441—447.
(5) V. 450—459.
(6) V. 461—470.
(7) V. 484.
(8) V. 485—494.
(9) V. 496.
(10) V. 502.
(11) V. 511.
(12) V. 518.

seau, éveille l'équipage, l'avertit de se rembarquer, et de se saisir de la rame (1).

Chacun s'empresse de partir et de prendre le poste qui lui a été marqué. Au milieu se placent Ancée et Hercule : ce dernier pose près de lui sa terrible massue : le poids de ce Héros fait enfoncer plus profondément le vaisseau, au moment où il y entre (2). Déjà on tire les cables, et on fait des libations dans la mer. Jason tourne encore vers sa patrie ses yeux mouillés de larmes. Ici le Poète nous décrit la manœuvre des rameurs, qui frappent les flots du tranchant de la rame en se mouvant en mesure, aux sons harmonieux de la lyre d'Orphée, qui encourage leurs efforts. L'onde blanche d'écume semble murmurer sous la rame qui la tranche, et bouillonne sous la quille du vaisseau, qui laisse après elle de longs sillons (3).

Tous les Dieux ce jour-là fixoient leurs regards sur la mer et sur le vaisseau, qui portoit l'élite des Héros de leur siècle, lesquels avoient osé former une entreprise aussi hardie. Les Nymphes du Pélion contemploient avec étonnement, du sommet de leurs montagnes, le navire construit par la sage Minerve, et les Héros courbés sur la rame (4). Chiron lui-même (*f*), fils de la Nymphe Phylira, descend de la montagne vers le rivage de la mer, où se brise l'onde écumante, qui vient mouiller ses pieds.

Chiron les encourage et fait des vœux pour leur heureux retour. Il avoit à ses côtés son épouse, qui portoit entre ses bras le jeune Achille, qu'elle présentoit à Pélée, son père (5).

Cependant le vaisseau dirigé par les soins de l'habile pilote Tiphys, qui tenoit en main le gouvernail, étoit sorti du port, et avoit dépassé le cap Tisée (6), consacré à Diane, Divinité tutélaire d'Iolcos, et conservatrice des navigateurs. Le fils d'OEagrus célèbre sa gloire dans ses chants religieux, qu'il accompagne des accords de sa lyre. Les poissons sensibles à l'harmonie des chants d'Orphée suivent le vaisseau, que pousse un vent favorable. Tel on voit un troupeau dans les champs suivre les pas du pasteur, qui le ramène aux bergeries, et qui le précède en jouant sur sa flûte des airs champêtres (7).

Déjà les côtes de la Thessalie s'abaissoient derrière eux dans un horizon lointain ; ainsi que les roches escarpées du Pélion, qu'ils avoient dépassées. Ils voient s'élever d'un côté, au milieu des eaux, l'île de Sciathos, et de l'autre les côtes du continent, où est bâti Magnésie, et sur lesquelles est élevé le tombeau de Dolope. Ils y abordèrent vers le coucher du Soleil, poussés par un vent favorable (8), et ils y firent un sacrifice aux mânes de ce Héros. La mer étoit grosse, et ils restèrent deux jours sur ce rivage. Ils se rembarquèrent le troisième jour. Ce lieu porte encore un nom, qui rappelle le souvenir du départ du navire Argo (9). Ils rangèrent sur leur gauche la côte où est bâtie Mélibée, le mont Omolê et l'embouchure du fleuve Amyrus. Ils découvrent les golfes voisins du mont Ossa et de l'Olympe ; ils passent, pendant la nuit, au-delà de la chaîne des collines de Pallène, qui se terminent près du cap Canastrée. Au point du jour, ils apperçoivent assez obscurément les sommets du mont Athos, en Thrace, qui projette son ombre jusqu'à Myrina, dans l'île de Lemnos. Ils abordèrent dans cette île, fameuse par la fable des Lemniades (10), que le Poète prend de là occasion de raconter, ainsi que le massacre général des hommes, exécuté par

(1) Ibid. v. 523.
(2) V. 533.
(3) V. 546.
(4) V. 557.
(5) V. 558.
(6) V. 560—568.
(7) V. 579.
(8) V. 586.
(9) V. 591.
(10) V. 608—621.

ces femmes féroces. Le vieux Thoas seul fut épargné par sa fille Hypsipile, qui devint Reine de l'île. Apollonius raconte aussi le stratagême dont usa cette fille tendre, pour conserver son père, et s'épargner elle-même un crime. Forcées de cultiver elles-mêmes leurs champs, et de se défendre par leurs propres armes, ces femmes se mirent en état de soutenir l'attaque de leurs voisins, et sur-tout des Thraces, dont elles redoutoient la vengeance. Lorsqu'elles apperçurent le vaisseau Argo approcher de l'île, elles se précipitèrent hors de leur ville vers le rivage, pour repousser, les armes à la main, ces étrangers, qu'elles prirent d'abord pour les Thraces. A leur tête marchoit la fille de Thoas, couverte de l'armure de son père (1). Les Argonautes leur envoyent un Héraut; c'étoit Ethalide, fils de Mercure, à qui son père avoit accordé le privilége tout particulier, de n'oublier rien de ce qu'il pouvoit avoir vu, lors même qu'il seroit descendu dans l'empire des morts, et qu'il auroit traversé le Léthé et l'Achéron; et de passer successivement du séjour ténébreux de Pluton, à l'empire de la lumière. Ce fut lui qui fut chargé de se présenter à Hypsipile, au nom des Argonautes, pour l'inviter à les recevoir dans leur île, en ce moment où le jour étoit déjà vers son déclin (2). Les Lemniades se rendent de toutes les parties de la ville à l'assemblée qu'avoit convoquée leur Reine. Celle-ci les trouvant réunies autour d'elle, leur adresse un discours, dont le but est de leur persuader de donner aux Argonautes les subsistances, dont ils peuvent avoir besoin, et les provisions qu'ils voudront charger sur leur vaisseau; mais de ne pas les recevoir dans leur ville. Elle leur insinue, qu'il est de leur honneur de ne pas les instruire de l'événement tragique, qui s'est passé dans leur île, et de ne pas souffrir que la renommée aille le publier au loin. C'est pour cet objet seulement que je vous ai assemblées, leur dit-elle; s'il en est quelqu'une parmi vous, qui ait un meilleur avis à donner, qu'elle se lève et qu'elle le propose. Elle dit, et s'assied sur le Trône de son père (3). Polyxo sa vieille nourrice (*g*), appuyant sur un bâton ses pas chancelans, se lève, empressée qu'elle est de parler. Elle appuye l'opinion de la Reine, qui veut qu'on accorde à ces étrangers toutes les provisions, dont ils peuvent avoir besoin. Mais en même temps, elle leur insinue qu'elles ne pourront pas toujours se passer d'hommes; que le soin de leur propre défense exige qu'elles ne laissent pas leur population s'affoiblir: car bientôt elles seroient à la merci des étrangers leurs ennemis. Elle dit que pour elle le sacrifice de sa vie est déjà fait; qu'elle est au bord de son tombeau; mais qu'elle livre son conseil aux réflexions de celles qui sont plus jeunes. Qu'une occasion heureuse se présente en ce moment à elles; qu'elles doivent la saisir et confier à ces nouveaux hôtes le soin de les défendre et l'administration de leur état. Ce discours est accueilli par les plus vifs applaudissemens, et par un assentiment si général, qu'on ne pouvoit douter, jusqu'à quel point il avoit été goûté par toutes les femmes (4).

Hypsipile, ne pouvant plus ignorer l'intention de l'assemblée, dépêche Iphinoë vers les Argonautes, pour inviter de sa part leur chef à se rendre à son palais, afin qu'elle l'instruise des bonnes dispositions des femmes de Lemnos, et pour engager même tous ses compagnons à accepter des établissemens dans leur ville et dans leur île. Iphinoë remplit le message; et pressée de répondre aux questions de ces étrangers, elle leur dit qu'elle est envoyée

(1) V. 638.
(2) V. 651.
(3) V. 667.
(4) V. 675—697.

vers eux par la fille de Thoas, afin d'inviter leur Chef, quel qu'il soit, à se rendre à son palais, pour y entendre des propositions et des offres, qui ne peuvent que leur être agréables (1).

Jason se rend à l'invitation; et pour paroître devant la Princesse, il se couvre d'un magnifique manteau brodé par Minerve elle-même, et dont cette Déesse lui avoit fait présent. Le Poète s'amuse ici à nous décrire tous les tableaux mythologiques, que la Déesse y avoit artistement tracés, dans une broderie riche et éclatante. On y voyoit représentés les Cyclopes forgeant les foudres de Jupiter (2); les deux fils d'Antiope, Amphion et Zéthus, qui, au son de sa lyre, bâtissoient les murs de Thèbes; Vénus armée du bouclier de Mars, d'un poli si luisant, qu'il réfléchissoit le tableau de ses charmes; la guerre des Taphiens contre Electryon et l'enlèvement de ses bœufs (3). Plus loin on distinguoit une course de chars; c'étoient ceux de Pelops et d'OEnomaüs. Hippodamie devoit être le prix. Dans un autre endroit on voyoit Apollon, qui perçoit de ses traits le géant Titye, qui avoit voulu outrager Latone. Enfin on voyoit Phryxus et son fameux Belier. Tels étoient les sujets variés, que Minerve s'étoit plu à retracer sur le riche manteau qu'elle avoit donné à Jason (4). Ce Héros prit aussi en main la lance dont Atalante lui avoit fait présent, lorsqu'elle le reçut sur le mont Ménale. Jason, ainsi armé, s'avance vers la ville, où Hypsipile tenoit sa cour. Arrivé aux portes, il trouve une foule de femmes des plus distinguées qui l'attendoient, et au milieu desquelles il s'avance, les yeux modestement baissés, jusqu'à ce qu'il fut introduit dans le palais de la Princesse. A peine s'y présente-t-il, que les portes s'ouvrent pour le recevoir, et qu'Iphinoë, chargée de l'introduire, s'empresse de le conduire à la Reine, vis-à-vis de laquelle étoit un siége sur lequel on le place (5). La Princesse le regarde en rougissant, et lui adresse un discours plein d'affection. Elle lui demande pourquoi lui et sa troupe restent hors des murs de sa ville. Elle l'assure, qu'ils n'ont rien à redouter de la part des hommes; qu'il n'en existe plus aucun dans leur île (6). Ici, au lieu de lui dire comment elles s'en sont défaites, elle imagine un conte, duquel il résulte que tous les hommes étoient passés dans la Thrace pour une expédition. Qu'ils en avoient enlevé toutes les filles, et que de retour dans leur île, ils s'étoient tellement attachés à leurs captives, qu'ils avoient fini par se dégoûter de leurs femmes, et même par les maltraiter, elles et leurs enfans légitimes. Enfin (7), ajoute-t-elle, un Dieu nous a inspiré le courage de fermer nos portes à ces hommes perfides et ingrats, lorsqu'à leur retour d'une nouvelle expédition en Thrace ils voulurent rentrer dans nos murs. Nous voulumes les forcer par-là à prendre à notre égard les sentimens honnêtes, qu'ils nous devoient, ou à s'exiler loin de notre île avec nos rivales. Nous leur avons renvoyé ce qui restoit encore de mâles parmi nous, et tous ont pris le parti de se retirer en Thrace. Ainsi rien ne s'oppose à ce que vous vous établissiez parmi nous, et que vous succédiez aux états de Thoas mon père. Cette île n'est pas à dédaigner; car elle est par son sol la plus fertile de la mer Egée. Allez, reportez mes offres à vos compagnons (8), et ne restez pas plus long-temps hors de nos murs.

Jason remercie la Princesse des offres généreuses, qu'elle veut bien lui faire; et

(1) Ibid. v. 716.
(2) V. 734.
(3) V. 751.
(4) V. 765.
(5) V. 790.
(6) V. 794.
(7) V. 820.
(8) V. 831.

il consent d'accepter les secours et tous les approvisionnemens qu'elle leur promet. Quant au sceptre de Thoas, il l'invite à le garder; non pas qu'il le dédaigne, mais parce qu'une expédition périlleuse l'appelle ailleurs. En achevant ce discours, il touche la main droite de la Reine, et s'empresse de retourner vers ses vaisseaux. Une foule de jeunes personnes se pressent autour de lui en exprimant leur joie, et le suivent jusqu'aux portes (1). En même temps, des voitures chargées portent aux vaisseaux les présens de la Reine, dont les bonnes intentions pour les Argonautes sont déjà connues par le récit que leur a fait Jason. Un accueil aussi favorable les touche. On se rend au palais de la Reine; ce n'est que repas et que danses dans toute la ville. On sacrifie à Vénus et à Vulcain son époux, sous la protection duquel est l'île de Lemnos. L'attrait du plaisir retient les Argonautes plusieurs jours, et les attache à cette terre enchanteresse. Mais le sévère Hercule, qui étoit resté à son bord avec l'élite de ses amis, les rappelle à leur devoir et à la gloire qui les attendoit sur les rives de la Colchide (2). Les reproches qu'il fait à la troupe sont écoutés sans murmure, et on se prépare à partir. Ici le Poète nous fait le tableau de la douleur des femmes au moment de la séparation, et trace l'expression des vœux, qu'elles forment pour l'heureux retour de ces hardis voyageurs. Hypsipile baigne de ses larmes les mains de Jason, et lui fait de tendres adieux. Elle lui répète, que si jamais il lui prend envie de revenir dans son île, il peut toujours compter sur le sceptre de Thoas, qu'elle remettra entre ses mains. Au reste, quelque part que tu sois, lui dit-elle, souviens-toi d'Hypsipile; et avant de partir, prescris-moi ce que je dois faire, en cas que je devienne mère (3). Jason lui répond: que si elle met au monde un enfant mâle, il desire qu'elle l'envoie à Iolcos, chez son père et sa mère, s'ils vivent encore, afin qu'il soit pour eux une consolation durant son absence. Il dit, et aussi-tôt il s'élance sur son vaisseau à la tête de tous ses compagnons, qui s'empressent de prendre en main la rame. On coupe le cable, et déjà le vaisseau s'éloigne de l'île (4).

Ils abordent le soir à Samothrace, île où régnoit Electre. Orphée leur avoit conseillé de s'y rendre, afin de se faire initier aux augustes mystères de cette île, avant d'entreprendre une navigation aussi périlleuse. Ici le Poète s'arrête par respect et n'ose en dire davantage, pour ne pas révéler le secret des mystères (5). En conséquence il continue sa narration, et il fait voyager ses navigateurs entre la Thrace et l'île d'Imbros, en cinglant vers le golfe Melas, ou noir. Ils arrivent, sur le soir, à la Chersonèse de Thrace, et ils entrent dans l'Hellespont, laissant à leur droite le mont Ida, et les champs de la Troade (6). Ils côtoyent les rivages d'Abydos, de Percota, d'Abarnis et de Lampsaque. Il y a dans la Propontide une île élevée, assez voisine des riches plaines de Phrygie, qu'arrose l'Æsepus. Là est le mont des Ourses, qu'habitent les Géans. Leurs spectres affreux effraient tous les peuples du voisinage. Ces monstres ont chacun six bras, toujours prêts à saisir leur proie (7).

La plaine voisine de l'Isthme étoit habitée par les Dolions. Le Héros Cyzique, qui bâtit la ville de ce nom, régnoit sur ces peuples. Ce fut là que le vaisseau Argo, poussé par le vent de Thrace, aborda. Ils y laissèrent leur

(1) Ibid. v. 845.
(2) V. 865—874.
(3) V. 898.
(4) V. 914.
(5) V. 921.
(6) V. 930.
(7) V. 946.

ancre, près la fontaine Artacie, pour en prendre une autre, qui leur fût plus commode. Cette ancre fut dans la suite consacrée par les Ioniens dans le Temple de Minerve Jasonienne (1). Les Dolions, ayant à leur tête Cyzique, fils d'Ænée, Thessalien d'origine, furent au-devant des Argonautes, et accueillirent avec transport leurs compatriotes; ils les invitent à mouiller dans leur port. Ils descendent à terre, et, tous ensemble, ils font un sacrifice à Apollon, qu'ils invoquent sous le titre d'Ecbasius, ou de Dieu qui préside à la descente heureuse (*h*). Le Roi leur fait fournir le vin et les troupeaux dont ils ont besoin. Ce Prince étoit jeune et de l'âge de Jason (2); son épouse ne lui avoit pas encore donné d'enfans. Ils se font mutuellement diverses questions. Cyzique s'informe des motifs de leur voyage, et de l'ordre qui leur a été donné par Pelias; et eux cherchent à connoître les positions géographiques de ces parages. Pour mieux s'en instruire, ils montent dès le matin sur les sommets du mont Dindyme, consacré à Rhéa, et de-là ils promènent leurs regards sur la mer voisine (3). Ici les Géans veulent attaquer les Argonautes; mais le grand Hercule, armé de son arc, les perce de traits, et en renverse un grand nombre sur la poussière. Junon, ennemie de ce Héros, les avoit nourris en ces lieux, pour lui susciter encore ce nouvel obstacle. Le Poète entre ici dans quelques détails sur ce combat d'Hercule et des Argonautes contre les Géans (4). Nous en trouverons un à-peu-près semblable dans les Dionysiaques, suscité à Bacchus, au moment où le Soleil, sous le nom de Bacchus, approche du Belier céleste.

Les Argonautes victorieux profitent d'un vent favorable pour se rembarquer, et continuer leur route à l'aide de leurs voiles; mais la nuit un vent contraire les reporta sur la même côte, qu'ils avoient quittée, et sur les terres des Dolions, qui, ne pouvant soupçonner que ce fussent eux, se mirent en devoir de les repousser. Dans l'erreur où ils étoient, au milieu de la nuit la plus obscure, le combat s'engage entre les Argonautes, et les Dolions leurs hôtes. Le malheureux Cyzique y périt, percé de la javeline de Jason (5). Le Poète fait l'énumération d'une foule d'autres malheureux guerriers, qui tombent victimes de cette fatale erreur, dont ils ne sortent qu'au retour du jour, qui vient trop tard les éclairer, lorsque le mal étoit déjà sans remède (6). Les vainqueurs et les vaincus versent des larmes sur le sort de l'infortuné Cyzique, étendu sur la poussière. Au bout de trois jours de deuil, on fait ses funérailles, et on lui élève un tombeau. Son épouse malheureuse ne peut survivre à sa douleur; elle se pend de désespoir. Les larmes des femmes et des nymphes qui la pleurent se changent en une fontaine, qui a conservé le nom de cette épouse infortunée (7).

Ce jour fut pour les Dolions un véritable jour de deuil et de malheurs: la tristesse, dans laquelle ils furent plongés, leur fit oublier jusqu'au soin de préparer le pain nécessaire à leur nourriture. La mer fut grosse pendant douze jours et douze nuits; ce qui empêcha les Argonautes de se rembarquer (8). La nuit suivante, pendant que tous les Argonautes se livroient au sommeil, l'Alcyon voltigeant sur la tête de Jason annonça par ses chants aigus le retour du calme. Mopsus qui l'entendit, et qui étoit instruit dans l'art d'interpréter le cri des oiseaux, réveilla Jason, qui étoit couché sur

(1) Ibid. v. 960.
(2) V. 972.
(3) V. 985.
(4) V. 1000—1010.
(5) V. 1035.
(6) V. 1054.
(7) V. 1069.
(8) V. 1080.

des peaux de belier (1). Il lui dit, qu'il est à propos qu'il aille sur le mont Dindyme solliciter la faveur de la mère des Dieux ; que la tempête va enfin cesser ; que cela lui est annoncé par le cri de l'Alcyon, qui pendant son sommeil a voltigé autour de sa tête (2).

Cette nouvelle remplit de joie Jason, qui s'empresse de se lever et d'en faire part à ses compagnons. Une partie de l'équipage gagne le port à l'aide de la rame : on découvre dans le lointain et obscurément le détroit du Bosphore, les rochers de Mysie et les plaines qu'arrose l'Æsepus. Les Argonautes trouvent un vieux tronc de bois de vigne, qu'ils taillent, et dont ils forment une statue de Cybèle. Ils placent ce simulacre sur le sommet de la montagne, dans un lieu ombragé de hêtres (3) ; à côté ils rassemblent des pierres et dressent un autel qu'ils couronnent de feuilles de chêne, arbre consacré à la Déesse. Ils invoquent Cybèle, adorée sur les sommets du mont Dindyme, et qui préside à la Phrygie. Ils invoquent aussi Tityas et Cyllenus, Génies familiers de la Déesse, et chefs des Dactyles, qui forment son cortège. Ici le Poète fait la description des cérémonies de ce sacrifice, et des danses qu'avoit ordonnées Orphée en honneur de la Déesse. On y voit toute la jeunesse danser armée au son des cymbales et des tambours. Cybèle paroît sensible à ces hommages, et témoigne sa bienveillance par plusieurs prodiges, que le Poète décrit ; entr'autres, en faisant jaillir une fontaine du sommet d'un rocher aride, à laquelle on donna dans la suite le nom de fontaine de Jason (4).

Les vents enfin s'appaisèrent sur le matin, et les Argonautes profitèrent du calme pour sortir du port à l'aide de la rame, qu'à l'envi l'un de l'autre ils faisoient mouvoir en redoublant d'efforts. Le vaisseau vole sur la plaine liquide avec tant de légèreté, que le char même de Neptune n'auroit pu l'atteindre. Ils gagnent du côté de l'embouchure du fleuve Ryndacus, et du tombeau d'Æégéon (5). Hercule lui-même prend en main la rame ; ses efforts font trembler le vaisseau. La violence de la mer et la force qu'oppose Hercule à l'impétuosité des flots, font briser la rame par le milieu ; une partie reste dans la main de ce Héros, tandis que l'autre partie flotte sur les eaux, qui en entraînent les débris (6).

C'étoit environ l'heure à laquelle le laboureur fatigué revient des champs chercher sous sa cabane la nourriture et le repos. Les Argonautes approchoient du golfe Cianée et du mont Arganthon. Les Mysiens qui habitoient ces rivages, pleins de confiance en la bonne conduite des Argonautes, les reçurent avec amitié, et leur fournirent tout ce dont ils avoient besoin. Tandis que tout l'équipage se livre à la joie du festin, que leur servent leurs hôtes, Hercule s'éloigne du rivage et va dans la forêt voisine, pour y trouver une rame propre à sa main (7). Après avoir cherché quelque temps, il découvre un sapin, qui parut lui convenir. Il dépose son arc, ses flèches et sa peau de lion. Il travaille d'abord à l'ébrancher avec sa puissante massue ; puis faisant usage de toutes ses forces, il le saisit entre ses mains, le pousse et l'arrache avec toutes ses racines (8).

Ce travail achevé, le Héros reprend son arc, ses flèches et sa peau de Lion, et se prépare à regagner le vaisseau. Cependant le jeune Hylas s'étoit éloigné, cherchant une fontaine, afin de procurer au Héros l'eau dont il auroit

(1) Ibid. v. 1090.
(2) V. 1098.
(3) V. 122.
(4) V. 1149.
(5) V. 1165.
(6) V. 1170.
(7) V. 1189.
(8) V. 1200.

besoin à son retour. Le Poète dit ici quelques mots, sur la manière dont Hercule avoit formé à son service le jeune Hylas, après l'avoir enlevé à Théodamas son père, qu'il avoit tué dans le pays des Dryopes. Laissant tout-à-coup cette digression, il nous ramène à Hercule, qui cherche Hylas près la fontaine, où il étoit allé lui puiser de l'eau (1). Là étoit le séjour de Nymphes, qui célébroient sur ses bords des danses en l'honneur de Diane. Une de ces Nymphes, sortant du fond de l'onde pure, apperçoit le jeune Hylas. Elle est éprise de ses graces naissantes et de sa beauté. A peine ce jeune enfant s'étoit courbé pour puiser l'eau, qui déjà se précipitoit en murmurant dans son vase, que la Nymphe amoureuse lui passe son bras gauche sur le col, pour lui donner un baiser, et de la main droite l'attire à elle, et l'entraîne au fond des eaux. Hylas pousse un cri, qui ne fut entendu que du seul Polyphème, qui s'étoit avancé au devant d'Hercule, impatient de son retour (2). Polyphème vole vers la fontaine, au cri de cet enfant; mais inutilement. Il se désole; il se lamente sur le sort du malheureux Hylas; mais ses plaintes sont sans effet. Il prend le parti de retourner; et dans la crainte de quelque embuscade pour lui-même, il marche en tenant à sa main son épée nue. Il rencontre Hercule, qui le reconnoît à la lumière de la Lune; il lui raconte la perte qu'il vient de faire du jeune Hylas, dont il ignore le sort, mais dont il a entendu les cris; soit que des brigands l'aient enlevé, soit que des bêtes féroces l'aient dévoré (3).

Ici le Poète nous décrit la douleur d'Hercule, dont le sang bouillonne dans les veines, tandis que son front se couvre de sueur. Il jette aussitôt le sapin qu'il portoit; il se met à courir, tel qu'un Taureau furieux, que pique un Taon. Bientôt fatigué de la course, il s'arrête; puis il s'élance de nouveau, et fait retentir l'air du nom d'Hylas, qu'il appelle en vain (4).

Cependant l'etoile du matin paroissoit déjà sur le sommet des montagnes, et un vent frais commençoit à se lever, lorsque Tiphys avertit les Argonautes de se rembarquer, et de profiter du vent. On obéit, on lève l'ancre, et déjà le vaisseau, dont le vent enfle les voiles, côtoyoit le Cap Posidion. L'aurore, au teint de roses, brilloit aux portes de l'Orient, semant sur ses pas la lumière et la rosée; lorsqu'enfin les Argonautes s'apperçurent de l'absence d'Hercule, qu'ils avoient abandonné sur le rivage : le trouble, l'embarras et les regrets de tout l'équipage, et sur-tout de Jason, sont ici décrits. Ce dernier essuie les reproches du bouillant Télamon, qui l'accuse d'avoir cherché adroitement à se débarrasser d'un Héros, dont la gloire éclipsoit la sienne (5). Il lui dit, qu'il s'est entendu avec le pilote Tiphys, pour préparer cette lâche perfidie. Il annonce, que lui-même il va se détacher de leur compagnie, et qu'il ne veut pas prendre part à une expédition commandée par un traître tel que lui. On parloit déjà de retourner en Mysie, si les deux fils de Borée n'eussent gourmandé Télamon, et n'eussent mis un terme à ses reproches. Leur discours leur coûta dans la suite la vie. Car Hercule les punit de s'être opposés à ce qu'on se mît à sa recherche (6).

Cependant le Dieu Glaucus, interprète des secrets du vieux Nérée, élève sa tête limoneuse du fond des eaux; et saisissant le gouvernail du vaisseau, il adresse un discours aux Navigateurs

(1) Ibid. v. 1221.
(2) V. 1242.
(3) V. 1260.
(4) V. 1272.
(5) V. 1292.
(6) V. 1308.

pour les tranquilliser. Il leur dit, que c'est en vain, que contre la volonté de Jupiter ils veulent conduire en Colchide Hercule, à qui il reste à achever la carrière pénible de ses douze travaux ; qu'ainsi ils doivent cesser de s'en occuper plus long-temps. Quant à Polyphème, il leur apprend que la volonté des Destins est qu'il fonde une ville sur les bords du fleuve Cius, qui coule en ces lieux, et qu'ensuite il périsse dans la guerre qu'il aura à soutenir contre les Chalybes. Il ajoute qu'Hylas, qui avoit été la cause de leurs recherches, est marié à une Nymphe des eaux. Ce discours achevé, le Dieu-Marin se replonge au fond des mers, et laisse les Argonautes joyeux continuer leur route (1). Télamon s'approche de Jason, et lui fait des excuses, que celui-ci reçoit avec amitié ; ils se réconcilient entre eux (2). Polyphème fonde sa ville en Mysie. Hercule, avant d'aller achever les travaux, que lui a imposés Eurysthée, menace de ravager la Mysie, si l'on ne lui rend Hylas, mort ou vif. Il exige des ôtages, et on lui promet de ne cesser de chercher son ami. Depuis ce temps, les Cianiens continuent cette recherche. Cependant le vent pousse le navire Argo, le jour et la nuit, jusqu'au lendemain, où ils abordent sur la rive voisine. Ici finit le premier chant (3).

(1) Ibid. v. 1329.
(2) V. 1344.
(3) V. 1363.

CHANT SECOND.

LE Chant suivant nous présente les Argonautes, arrivés sur les terres des Bébryciens, dans les états du féroce Amycus fils de Neptune, qui défioit tous les étrangers au combat du ceste (1), et qui avoit déjà tué beaucoup de ses voisins. Il vient à la rencontre des Argonautes, leur demande l'objet de leur voyage, et leur tient un discours menaçant. Il leur propose le combat du ceste, dans lequel il s'étoit rendu si redoutable. Il leur dit, qu'ils aient à choisir celui qu'ils croiront le plus brave d'entre eux, afin de le lui opposer (2). Les Argonautes furent indignés de ce ton de hauteur, et surtout Pollux, qui lui répond au nom de tous avec non moins de fierté, et qui se présente lui-même pour accepter le défi. Aussitôt il quitte son manteau, dont lui avoit fait présent une des femmes de Lemnos. Son ennemi en fait autant. Ils choisissent un lieu propre au combat, autour duquel se range la foule des spectateurs. Ici le Poète fait la description de l'air et de la figure des deux combattans. L'un est d'une forme hideuse, semblable à celle de Typhée et des Monstres, enfans de la terre. L'autre, c'est Pollux, est brillant comme l'astre qui paroît à l'entrée de la nuit. Un tendre duvet couvroit ses joues; le feu pétilloit dans ses yeux. Il déployoit ses bras agiles et nerveux, que le travail de la rame n'avoit pas altérés (3). Amycus, placé à quelque distance, le regardoit d'un œil fixe, comme une proie sûre, dont il étoit impatient de répandre le sang. Lycoreus, satellite de ce roi brigand, apporte deux énormes cestes, qu'il jette à leurs pieds. Le féroce Amycus propose le choix à son rival, d'un ton qui annonce son orgueilleuse confiance. Pollux ne répond rien, et ramasse en souriant le ceste, qui est le plus près de lui, sans examen (4). Castor son frère, et Talaüs fils de Bias, lui attachent son ceste, et animent son courage par leurs discours. Arêtus et Ornytus rendent le même service au roi des Bébryciens; et ils ignorent que c'est pour la dernière fois. Ici commence la description de ce terrible combat (5). Le Poète nous peint les efforts du roi des Bébryciens, comme le choc de la vague impétueuse, dont l'effet contre le vaisseau est rendu nul par l'art du Pilote. Tel Pollux éludoit avec adresse ses coups, sans recevoir aucune blessure; et profitoit de tous les mouvemens irréguliers de son ennemi, de manière à lui porter à lui-même des coups plus assurés. Ils sont hors d'haleine, las et épuisés, et ils se mettent quelque temps à l'écart, pour essuyer leur sueur et reprendre leur haleine. Mais déjà ils se précipitent l'un contre l'autre, semblables à des Taureaux, qui se disputent une Genisse (6). Enfin Amycus, se dressant sur l'extrémité des pieds, se prépare à assener un coup terrible

(1) Apollon. l. 2, v. 7. Hygin. Fab. 17.
(2) Apoll. l. 2, v. 16.
(3) V. 47.
(4) V. 61.
(5) V. 67.
(6) V. 89.

à son rival. Celui-ci baisse la tête, esquive le coup; et s'élançant en même temps sur son ennemi, il l'atteint à la tempe, lui brise la tête, et le renverse. Amycus expire aux pieds de son vainqueur (1).

Les Argonautes applaudissent à la chûte de ce roi féroce. Les Bébryciens veulent le venger; ils s'arment contre Pollux; mais ses compagnons se préparent à le défendre. Castor, son frère, immole le premier qui se présente. Pollux fait mordre la poussière à un grand nombre d'autres; l'action s'engage, et le Poète nous en donne les détails. On distingue sur-tout dans le combat le valeureux Jason, qui, à la tête de sa troupe, charge et met en fuite les Bébryciens (2), comme de timides troupeaux. Ceux-ci se sauvent dans l'intérieur de leur pays, et vont y porter la nouvelle de la mort de leur Chef, dont l'appui leur étoit si nécessaire, contre les peuples voisins, qui dévastoient souvent leur territoire, et leur enlevoient leurs troupeaux. A la suite de cette action, les Argonautes firent quelques réflexions sur la perte qu'ils avoient faite d'Hercule, dont la présence en eût imposé au roi des Bébryciens, et leur eût épargné ce combat du ceste, et l'action qui en avoit été la suite (3). Ils s'occupent de panser leurs blessés; ils sacrifient aux Dieux et entonnent en honneur d'Apollon des chants, qu'Orphée accompagne des accords de sa Lyre.

Déjà le Soleil brilloit aux portes de l'orient, et sembloit appeler aux champs le pasteur et ses troupeaux, lorsque les Argonautes, ayant chargé sur leur vaisseau le butin dont ils avoient besoin, mirent à la voile et cinglèrent vers le Bosphore. La mer devient grosse; les flots s'accumulent en forme d'énormes montagnes, qui semblent retomber sur le vaisseau, et prêtes à le submerger. Mais l'art du Pilote en détourne l'effet; et après quelques dangers, ils abordent le lendemain sur la côte de la Bithynie (4) de Thrace. Là régnoit Phinée, célèbre par ses malheurs. Ce Prince, à qui Apollon avoit accordé la connoissance de l'avenir, fut frappé d'aveuglement et tourmenté par les Harpies, qui enlevoient les mets qu'on lui servoit, ou souilloient les viandes sur sa table (5). Lorsque ce Prince infortuné fut averti de l'arrivée de ces voyageurs, il sort de chez lui, guidant et assurant ses pas chancelans à l'aide d'un bâton. Il va s'asseoir devant sa porte, tel qu'un spectre décharné, qui attire bientôt tous les regards de ces étrangers; ils s'attroupent autour de ce vieillard, lequel reprenant ses esprits, leur adresse un discours, que les Dieux lui avoient inspiré (6). Il leur parle, comme étant déjà instruit de l'objet de leur expédition en Colchide; il leur fait le tableau de ses malheurs et sollicite leur secours, contre les oiseaux dévorans qui troublent son repos (7), et qu'il est réservé aux seuls fils de Borée de détruire. Les Argonautes paroissent touchés de son sort, et sur-tout les deux fils de Borée, Calaïs et Zéthus, qui lui étoient unis par Cléopatre son épouse, et leur sœur, et fille de Borée. Zéthus, les yeux mouillés de larmes, prend les mains de ce vieillard et lui adresse un discours, dans lequel il plaint ses malheurs et lui promet le secours qu'il attend d'eux, pourvu qu'il leur réponde toutefois, qu'ils ne déplairont pas en cela aux Dieux (8), qui ont cru devoir le punir.

Le vieillard prend à témoin le fils de Latone, qui l'inspire, que le service qu'ils lui rendront ne sera pas blâmé

(1) Ibid. v. 96.
(2) V. 122—136.
(3) V. 153.
(4) V. 177.
(5) Apoll. l. 3. Apollon. l. 2, v. 193.
(6) V. 208.
(7) V. 215—225.
(8) V. 253.

par les Dieux (1). En conséquence on prépare au vieillard un repas, qui devoit être le dernier, que lui raviroient les Harpies. Elles accourent aussitôt; à l'ordinaire elles se saisissent des viandes, laissent sur les tables une odeur infecte, et elles s'envolent. Mais les fils de Borée les poursuivent l'épée à la main; et malgré les efforts, qu'elles font pour leur échapper, Calaïs et Zéthus les atteignent. Ils alloient les tuer, si les Dieux n'eussent dépêché Iris à travers les airs, pour les en empêcher; en promettant qu'elles n'iroient plus inquiéter Phinée. Contens de cette promesse, les fils de Borée s'arrêtèrent, et regagnèrent leurs vaisseaux : les Harpies se sauvèrent en Crète, et Iris prit son essor vers l'Olympe (2).

Cependant les Argonautes firent servir un repas, auquel assista Phinée, et où il mangea avec eux du meilleur appétit. Assis devant son foyer, ce vieillard leur traçoit la route qu'ils avoient à suivre et les obstacles qu'ils avoient à vaincre. En sa qualité de devin, il leur dévoile tous les secrets, qu'il est en son pouvoir de révéler, sans déplaire aux Dieux, qui l'ont déjà puni de son indiscrétion. Il les avertit d'abord, qu'en quittant ses états, ils vont être obligés de passer à travers les roches Cyanées, dont on n'approche guères impunément. Il leur fait une courte description de ces écueils, et leur donne des avis utiles, pour échapper aux dangers (3). Il leur conseille de sonder l'intention des Dieux à leur égard, en lâchant une colombe (/). Si elle fait le trajet sans danger, et si elle arrive dans le Pont-Euxin, ne balancez pas, leur dit Phinée, à tenter le passage, et à forcer de rame : « car les » efforts, que l'on fait pour son salut, » valent bien au moins autant que les » vœux que l'on adresse aux Dieux. » Mais si l'oiseau périt, revenez; ce sera » une preuve que les Dieux s'opposent à votre passage. Ne hasardez » pas votre vaisseau, sous de funestes » augures. Si vous réussissez à pénétrer dans cette mer sains et saufs, » voguez ensuite; mais avec précaution, en laissant à votre droite la » Bythinie, jusqu'à ce que vous ayez » gagné l'embouchure du fleuve Rhebas, l'île Thynias, et enfin le pays » des Mariandyniens (4). Là, vous » trouverez un lieu d'où part une route, » qui conduit aux enfers; et la presqu'île Achérusie, dans laquelle serpente l'Achéron (k). A peu de distance de là, vous côtoyerez les rivages élevés de Paphlagonie, où régna » autrefois Pelops, chef des Hénètes. » Vous verrez ensuite s'avancer vers le » nord, assez loin dans la mer, un » cap très-élevé : c'est le cap Carambis. » Après que vous l'aurez doublé, vous » gagnerez le long de la côte, jusqu'à » l'embouchure du fleuve Halys. Plus » loin vous trouverez le fleuve Iris, » beaucoup moins considérable, qui » porte aussi à la mer le tribut de ses » eaux argentées; et à quelque distance de là un nouveau Cap, au-delà duquel le fleuve Thermodon se » décharge, après avoir traversé de » vastes pays habités par les Amazones, » près du cap de Themiscure (5). On » trouve ensuite les pays, que peuplent » les laborieux Chalybes, occupés à » exploiter des mines, et à forger le » fer. Près d'eux sont les Tibaréniens, » riches en troupeaux; ils habitent au-delà d'un Cap sur lequel est bâti le » Temple de Jupiter Hospitalier. Les » Mosynéciens, leurs voisins, vivent » dans leurs maisons de bois, au milieu de leurs forêts, et aux pieds de » leurs montagnes (6). »

Phinée invite ensuite les Argonautes à se porter vers une île déserte, consacrée au Dieu Mars, pour en chasser des

(1) Ibid. v. 261.
(2) V. 292—300.
(3) V. 310—327.

(4) V. 352.
(5) V. 372.
(6) V. 383.

des troupes nombreuses d'oiseaux, qui l'infestent. Il leur insinue que là ils trouveront des secours et des moyens de salut; mais il ne peut leur en dire davantage. Il leur montre plus loin les pays qu'occupent les Philyres, les Macrons, les Béchires, les Sapires, les Byzères, au-delà desquels on trouve les belliqueux habitans de la Colchide. Il leur conseille de continuer leur route jusqu'au fond du Pont-Euxin (1), et à l'embouchure du Phase. Lorsqu'ils seront entrés dans le lit de ce fleuve, ils découvriront bientôt la ville d'Æetès, et le bois sacré de Mars, où est la fameuse Toison suspendue à un hêtre, que garde un redoutable Dragon, qui ne dort ni jour ni nuit (2).

Ces derniers mots de Phinée frappèrent d'effroi les Argonautes; ils restèrent quelque temps dans un morne silence. Mais Jason invite le vieillard à poursuivre et achever le tableau de leur route et de leurs dangers, et sur-tout à lui dire, s'ils peuvent se flatter de retourner un jour en Grèce, et par quels moyens.

Le vieux Phinée lui répond, qu'il trouvera des guides, qui le conduiront au but où il veut arriver; que Vénus favorisera son entreprise, et qu'il ne peut pas lui en dire davantage (3). Il achevoit ces mots, lorsqu'on vit arriver les fils de Borée essoufflés et fatigués d'avoir poursuivi les Harpies à travers les airs. Ils racontent ce qui leur est arrivé; jusqu'où ils ont poussé leur route, et la rencontre qu'ils ont faite d'Isis, messagère des Dieux, qui a suspendu leur vengeance en leur promettant, que jamais les Harpies ne reviendroient troubler le repos de Phinée, et qu'elles alloient être reléguées en Crète. Cette heureuse nouvelle remplit de joie toute l'assemblée. Jason en témoigne son contentement à Phinée, ajoutant qu'il désireroit, que les Dieux missent le comble à leur faveur en lui rendant la vue de la lumière (4). Mais le vieillard lui répond, qu'il n'y a plus pour lui d'espérance, et que son mal est sans remède : il n'attend plus qu'un tombeau. Il reçoit cependant tous ceux, qui à l'ordinaire viennent le consulter, et qui lui apportent la nourriture, dont il a besoin. Il distingue par-dessus tous son ami Perræbius, à qui il avoit déjà prédit l'arrivée des Argonautes dans ses états, et le service qu'ils devoient lui rendre. Il l'engage à rester, et il l'envoie chercher ensuite la plus belle brebis de son troupeau. Pendant qu'il exécute les volontés de son vieil ami, Phinée fait son éloge devant les Argonautes, (5) et il peint les malheurs auxquels les Dieux sembloient avoir voué l'infortuné Perræbius, pour punir l'indiscrétion de son père, qui avoit coupé un arbre, dans lequel habitoit une Hamadryade. Phinée ajoute qu'il avoit, par ses conseils, élevé un autel pour appaiser les Nymphes, et que ses malheurs avoient cessé.

Il dit, que depuis cet instant sa reconnoissance avoit été éternelle, et qu'il ne le quittoit plus (6). Il finissoit l'éloge de Perræbius, lorsque celui-ci arriva, amenant deux brebis avec lui. Jason se lève ainsi que les fils de Borée. Ils invoquent Apollon, Dieu des Oracles, et ils font un sacrifice. Les autres Argonautes préparent un repas, afin de prendre la nourriture, dont ils avoient besoin avant de retourner à leur flotte : d'autres se livrent au repos du sommeil. Dès le matin ils sentirent le souffle des vents Etésiens, qui règnent dans cette saison sur toute la terre (7). Ici le Poète fait une digression sur les vents Etésiens, et sur Aristée, fils de Cyrène, qui a procuré ce bienfait aux mortels. Ce fut lui qui

(1) Ibid. v. 400.
(2) V. 409.
(3) V. 427.
(4) V. 444.
(5) V. 470.
(6) V. 490.
(7) V. 500.

apprit aux habitans de l'île de Céos à sacrifier à la Canicule ; sacrifice qu'ils répètent encore tous les ans, et par lequel ils obtiennent ces vents heureux, qui rafraîchissent l'air brûlé par les ardeurs caniculaires (1).

Les Argonautes, après avoir élevé sur le rivage un autel aux douze grands Dieux, et l'avoir chargé d'offrandes, retournent à leurs vaisseaux et se rembarquent. Ils ont soin de ne pas oublier sur-tout d'emporter avec eux la fameuse colombe, qui doit leur ouvrir la route du détroit. Déjà Minerve, qui s'intéressoit au succès de leur entreprise, avoit franchi les airs portée sur un nuage, et s'étoit placée près des rochers redoutables, pour guider leur route (2).

Ici le Poète nous décrit l'étonnement et la frayeur des Argonautes, à l'instant où ils approchent de ces terribles écueils, au milieu desquels bouillonne l'onde écumante. Leurs oreilles sont étourdies du bruit affreux des roches, qui s'entre-choquent, et du mugissement des vagues, qui vont se briser sur le rivage. Le Pilote Tiphys manœuvre avec son gouvernail, tandis que les rameurs le secondent de toutes leurs forces. Cependant Euphémus, placé sur la proue, lâche la colombe, dont chacun suit des yeux le vol (3) ; elle file à travers les roches qui se choquent sans cesse ; elle échappe sans avoir rien perdu, que l'extrémité de sa queue (4). Cependant l'onde agitée fait tourner le vaisseau ; les rameurs poussent des cris ; mais le Pilote les réprimande, en leur ordonnant de forcer de rames, pour résister au torrent qui les entraîne. Le flot les reporte encore au milieu des rochers. Leur frayeur est extrême, et la mort semble suspendue sur leurs têtes. Le Poète continue la description de ce terrible passage ; celle des flots amoncelés en forme de montagnes et prêts à retomber à plomb sur le vaisseau, qui eût été submergé, sans l'adresse du Pilote, qui cède quelque temps à l'impétuosité des flots, et ralentit l'activité et la résistance de la rame. Le vaisseau, comme suspendu sur la cime des vagues, semble voguer au-dessus des roches elles-mêmes. Euphémus encourage les rameurs, qui fendent l'onde en poussant de grands cris, tandis que la rame se courbe en forme d'arc, par la résistance des flots, qui pressent le vaisseau et l'entraînent, au milieu des rochers et dans le courant rapide qui les baigne de son écume. C'est ici que Minerve, appuyant sa main gauche sur une des roches, pousse le vaisseau avec la droite, et le fait échapper avec la rapidité d'un trait, sans avoir essuyé qu'un léger dommage (5).

La Déesse, satisfaite d'avoir sauvé leur vaisseau, retourne dans l'Olympe, et les rochers se raffermissent, conformément aux ordres du Destin. Les Argonautes respirent enfin de leurs craintes. Rendus à une mer libre, ils se croient pour ainsi dire échappés aux gouffres de l'enfer. Ce fut alors, que Tiphys leur adressa un discours, pour leur rappeler qu'ils doivent leur salut à la protection de Minerve ; car elle a pris soin elle-même de la construction de leur navire, qui par cela seul est impérissable (6). Il rassure Jason en lui disant, qu'ils ont échappé aux dangers les plus grands de leur expédition ; que les autres obstacles seront beaucoup plus aisés à vaincre, s'ils en croient les avis de Phinée. En finissant ces mots, il dirige son vaisseau vers les côtes de Bithynie. Jason lui répond, qu'il a dû faire des réflexions sur les dangers qu'il alloit courir, lorsqu'il a accepté la commission de Pélias ; que s'il paroît inquiet, c'est moins pour lui-même,

(1) Ibid. v. 530.
(2) V. 550.
(3) V. 565.
(4) V. 575.
(5) V. 604.
(6) V. 615.

que pour tant de braves Héros, dont le sort lui est confié, et qu'il désire pouvoir ramener un jour en Grèce. Les Argonautes applaudissent à ce généreux sentiment (1). Jason, encouragé par leurs acclamations, leur témoigne sa reconnoissance pour leur attachement, et leur déclare, que quand il faudroit descendre aux enfers, il y descendroit sans peur avec eux, sûr qu'il est de leur courage et de leur persévérance. Mais il ajoute, qu'il ose se flatter que les grands dangers sont passés, et qu'ils n'ont rien à craindre, sur-tout s'ils sont fidèles aux avis de Phinée. Il disoit, et pendant ce temps-là les Argonautes, ramant sans relâche, avoient déjà passé l'embouchure de l'impétueux Rhebas, le cap Noir, et l'embouchure du Phyllis, où autrefois Dipsacus reçut chez lui le fils d'Athamas, lorsque, porté sur son Belier, il fuyoit Orchomène (2). Ce fut là qu'il immola son belier à Jupiter Laphystius (3). Les Argonautes, après avoir dépassé tous ces lieux, et le port de Calpé, arrivèrent au crépuscule près d'une île déserte, appelée l'île Thynias, où ils débarquèrent. Là ils eurent une apparition d'Apollon, qui avoit quitté la Lycie, et qui alloit vers les contrées Hyperboréennes. Ici je dois faire une observation importante ; c'est que les anciens supposoient qu'Apollon restoit en Lycie les six mois d'hiver, et qu'il la quittoit au printemps pour passer au nord, chez les Hyperboréens, suivant les uns ; à Delos, suivant d'autres (4). Or l'expédition des Argonautes, ou la conquête du Belier céleste par Jason, image symbolique du Soleil, n'est qu'une fiction sacrée sur ce fameux passage célèbre chez tous les peuples. C'étoit le passage de la mer Rouge, chez les Hébreux, et l'entrée à la terre promise. C'est la Pâques chez les Chrétiens, ou le passage par l'Agneau, au règne de la Lumière, et le triomphe du Dieu Lumière, Dieu Agneau, sur le Prince des ténèbres, représenté sous l'emblême du Serpent, que tue Apollon, aussi Dieu de la Lumière.

Le poète (5) nous fait une description brillante du Dieu du jour, Apollon, fils de Latone. Deux tresses de cheveux, de couleur d'or, pendoient sur ses épaules. Il tenoit de sa main gauche son arc d'argent ; son carquois flottoit sur son épaule. L'île trembloit sous ses pas. Sa vue frappa d'étonnement les Argonautes ; ils n'osoient le regarder en face. Le Dieu continua sa route à travers les airs. Orphée invite ses compagnons à donner à cette île le nom d'île d'Apollon du matin, puisque c'étoit à ce moment du jour qu'il leur avoit apparu ; et à lui élever un autel sur le rivage. Si ce Dieu, dit-il, nous procure un heureux retour en Thessalie, nous lui immolerons des Chèvres ; dans ce moment sacrifions-lui ce que nous pourrons. Et toi, Dieu, qui viens de nous apparoître, sois-nous propice. Il dit, et aussi-tôt les uns s'empressent d'élever un autel, tandis que d'autres parcourent l'île, pour y chercher quelques daims, quelques chevreuils, qui erroient dans ces forêts épaisses. Le Dieu favorise le succès de leur chasse (6), dont les fruits sont déposés sur l'autel en holocauste. Ils invoquent Apollon, Dieu du matin ; ils forment des chœurs, et dans leurs chants, ils répètent l'Io-Pœan en honneur du blond Phœbus. Le Chantre de Thrace accompagne leurs chants des sons harmonieux de sa Lyre. (7) Il chante la victoire, que ce Dieu avoit remportée dans sa jeunesse, près des roches du Parnasse, sur le serpent Python ; victoire à laquelle avoient ap-

(1) Ibid. v. 640.
(2) V. 650.
(3) Apollon. Scholiast. ibid. v. 655. Pausan. Attic. p. 22. Boiotic. p. 308.
(4) Serv. Comm. in Æneid. 4, v. 143.
(5) Apollon. ibid. v. 678.
(6) V. 700.
(7) V. 706.

plaudi les Nymphes du fleuve Pleistus, en répétant ces mots d'encouragement, Io, Io, qui ont passé dans les chants de son triomphe (1). Les Argonautes terminent ce sacrifice par se jurer sur cet autel un mutuel secours; et depuis ce temps on trouve en ce lieu le temple de la Concorde, dont ils jetèrent les fondemens. Le troisième jour, ils profitent d'un vent favorable pour s'éloigner de l'île, et ils passent à la vue de l'embouchure du fleuve Sangaris, du pays des Mariandyniens, du fleuve Lycus, et du lac Anthemoise. Enfin ils arrivent à la presqu'île Achérusie (2), qui se prolonge dans la mer de Bithynie. Les flots se brisent sur les rochers qui la bordent, et son sommet est planté de platanes, qui jettent une ombre épaisse. Plus bas est une vallée où l'on trouve l'antre de Pluton, au milieu d'une sombre forêt. La vapeur infecte, qui s'en élève, forme au-dessus une espèce de bruine, que fait fondre ensuite le Soleil du midi. Un bruit continuel, produit par l'agitation des arbres et par celle des flots, règne autour de cette montagne. Là est aussi l'embouchure de l'Achéron, qui va se jeter à l'orient du Cap, par des ravins escarpés (3).

C'est dans cette presqu'île, qu'abordèrent les Argonautes, lorsque le vent fut baissé. Lycus, qui commandoit dans ce pays, et les Mariandyniens, n'ignoroient pas qu'ils voyoient en eux les vainqueurs d'Amycus, leur ennemi. Déjà la renommée avoit précédé les Argonautes dans ces lieux, et leur y avoit fait des amis. Ils révèrent Pollux comme un Dieu. Tous ceux qui avoient fait la guerre contre les parjures Bébryciens s'empressent de voir et de fêter leurs vainqueurs (4). Le fils d'Eson se fait un plaisir de satisfaire leur curiosité, en leur faisant connoître les noms et la race de chacun de ses compagnons, et en leur contant par quel ordre ils avoient entrepris ce voyage, quel en étoit le but, et ce qui leur étoit déjà arrivé à Lemnos, près de Cyzique, en Mysie; comment ils avoient perdu Hercule; l'apparition de Glaucus; le combat et la mort du Roi des Bébryciens; les malheurs de Phinée et ses prophéties en leur faveur; leur passage à travers les roches Cyanées et la Théophanie d'Apollon dans l'île Thynias (5). Lycus les écouta avec plaisir; mais il fut affligé de la perte qu'ils avoient faite d'Hercule. Que vous avez perdu, leur dit-il, en vous séparant d'Hercule! que vous êtes privés d'un grand secours, bien nécessaire dans une expédition semblable! Je connois ce Héros; je l'ai vu autrefois chez Dascylus mon père, lorsqu'il marchoit contre les Amazones, à la conquête du baudrier de la fameuse Hippolyte. J'étois jeune alors, et un tendre duvet couvroit à peine mes joues. Je le vis dans les funérailles de Priolaüs, mon frère, qui avoit été tué par les Mysiens, entrer en lice dans les combats du pugilat, et renverser le redoutable Titias, le plus vigoureux athlète de son âge, dont il brisa les dents. Il soumit à l'empire de mon père les Mysiens et les Phrygiens, voisins de notre pays, les Bithyniens et plusieurs autres Nations, jusqu'à l'embouchure du Rhébas. Les Paphlagoniens, descendans de Pélops, se soumirent eux-mêmes à nous volontairement. Mais depuis l'absence d'Hercule, les Bébryciens et leur injuste Chef Amycus nous ont inquiétés, et nous ont dépouillés d'une grande partie de nos possessions. J'apprends, que vous les en avez punis: car ce n'est pas sans une secrète volonté des Dieux, que vous leur avez fait la guerre, Pollux, après avoir tué leur Prince féroce (6). Recevez-

(1) Ibid. v. 715.
(2) V. 730.
(3) V. 747.
(4) V. 763.
(5) V. 772.
(6) V. 800.

en mes remercîmens pour ce moment, et les expressions de ma joie. Je vais déterminer Dascylus, mon fils, à vous accompagner, et il vous fera trouver des amis sur toute cette côte, jusqu'à l'embouchure du Thermodon. Je vais moi-même, en reconnoissance de ce service signalé, élever sur le rivage Achérusien un Temple aux fils de Tyndare, Castor et Pollux, que les matelots appercevront de loin en pleine mer, et à la vue duquel ils pourront invoquer ces divinités favorables. J'assignerai aussi dans le voisinage une certaine quantité de terres, affectées au culte de ces Dieux. Tels étoient les discours que tenoit Lycus aux Argonautes, pendant le festin qu'il donnoit à ces étrangers (1). Ceux-ci, le lendemain, songent à retourner à leurs vaisseaux. Lycus les accompagne, et y fait transporter de riches présens, en même temps qu'il leur donne son fils pour les accompagner. Avant leur départ, mourut le célèbre devin Idmon, fils d'Abas, tué par un sanglier, qui étoit caché dans les roseaux d'un marais profond, et qui sauta sur lui, et le blessa mortellement, au moment où il franchissoit un fossé voisin du lieu qui receloit ce terrible animal.

Ses compagnons poussent un cri en le voyant tomber. Peleus lance aussitôt un javelot contre le Monstre, qui fuyoit dans ses marais, et qui revint sur le coup. Mais Idas le perça et l'étendit mort sur la place. La troupe éplorée rapporte vers le vaisseau l'infortuné Idmon, qui expire entre leurs bras (2). L'embarquement est suspendu par ce contre-temps. On le pleure pendant trois jours, et le quatrième on fait ses funérailles avec pompe et magnificence. Lycus, avec tout son peuple, y assiste, et fournit les nombreuses victimes dont on a besoin pour les sacrifices. On élève un tombeau, que la postérité la plus reculée devoit remarquer, et sur lequel on planta un olivier. Il est situé près d'Héraclée, et les habitans du pays l'honorent, sous le nom de tombeau d'*Agamestor*. Le pilote Tiphys mourut aussi en ces lieux, et les Parques ne lui permirent pas de conduire plus loin le navire Argo. Ce double coup atterra les Argonautes. Plongés dans la plus profonde douleur, ils refusoient de prendre de la nourriture. Junon vint relever leur courage abattu, en ranimant celui d'Ancée fils de Neptune, héros habile dans l'art de conduire un vaisseau. Ce fut lui, qui le premier adressa la parole à Pelée, pour lui témoigner sa surprise d'un découragement aussi universel (3). Il lui vante ingénuement ses talens et son adresse dans la manœuvre des vaisseaux; il est encore plus pilote, que guerrier. Il ne doute pas, qu'il n'y ait sur leur bord beaucoup de gens également habiles dans cette partie. Il propose en conséquence une espèce de concours, qui décidera du choix que l'on fera d'un nouveau Pilote (4). Pelée fait part de ces réflexions à Jason, qui ne paroît pas les goûter; il semble ignorer qu'il y ait encore quelqu'un parmi eux en état de gouverner le vaisseau. Car la douleur et le désespoir, qui s'étoient emparés de tous, annoncent qu'ils ne trouvent plus en eux de ressource; et qu'ils s'attendent à être obligés de vieillir dans une terre étrangère, sans pouvoir pénétrer chez Aëtès, ni retourner dans leur patrie (5). Aussitôt il s'offre pour conduire le vaisseau; et après lui Erginus, Nauplius et Euphémus se mettent sur les rangs pour disputer cette gloire; mais presque tous les suffrages se réunirent en faveur d'Ancée (6).

On se rembarque enfin au bout de douze jours, et l'on profite du souffle

(1) Ibid. v. 813.
(2) V. 836.
(3) V. 870.
(4) V. 880.
(5) V. 895.
(6) V. 900.

favorable du zéphyr, qui enfle les voiles du vaisseau, et le porte bientôt à l'embouchure du fleuve Callichoré. C'est là qu'à son retour de l'Inde Bacchus s'arrêta, et près d'un antre sacré célébra ses mystères, qui furent accompagnés de danses et de chœurs. C'est de-là que le fleuve Callichoré a pris son nom (1). On découvre ensuite le tombeau de Sthénélus, fils d'Actor. A son retour de la guerre des Amazones, où il avoit accompagné Hercule, il fut percé d'une flèche, et mourut sur ce rivage, qui lui servit de tombeau.

Les Argonautes n'allèrent pas plus loin; car Proserpine, sensible aux prières de l'ombre de Sthénélus, qui désiroit voir ces guerriers venus de son pays, lui avoit permis de sortir de son tombeau, et de se placer sur cette éminence, afin de contempler de-là leur vaisseau. Il étoit tel, qu'il paroissoit lorsqu'il marchoit aux combats; sa tête étoit couverte d'un casque brillant, surmonté d'un panache rouge. Après avoir joui de ce spectacle, son ombre rentra dans l'ombre éternelle de son tombeau. Sa vue avoit étonné les Argonautes, et Mopsus leur conseilla d'aborder en ces lieux, pour aller faire des libations sur la tombe de ce Héros et appaiser ses manes (2). En conséquence on cale les voiles, on aborde, et l'on va au tombeau de Sthénélus, sur lequel on fait des libations, et l'on dépose les chairs des victimes. On élève ensuite un autel au Dieu du Soleil, ou à Apollon, protecteur de la navigation, et on y brûle des victimes. Orphée y consacre sa Lyre; ce qui a fait donner à ce lieu le nom de *Lyre*. Cependant le vent s'élève; on se rembarque; et le vaisseau, poussé par un souffle égal et soutenu, semblable au Vautour qui plane dans les airs, vole sur la plaine liquide, et arrive à l'embouchure du fleuve Parthenios, dans les eaux duquel Diane, fatiguée de la chasse, venoit de se baigner, avant de remonter aux Cieux. Ils continuent leur route toute la nuit; et passent près de Sesame, près des monts Erythiniens, de Crobiale, de Cromna, des forêts de Cytore (3). Après avoir doublé, aux premiers rayons du jour, le Cap Carambis, et voyagé tout le jour et la nuit suivante, ils arrivent sur les rivages du sol Assyrien, où est bâtie Sinope, qui prend son nom d'une Nymphe fille de l'Asopus, laquelle fut aimée de Jupiter. Ici le Poète raconte les moyens adroits, dont cette Nymphe se servit pour tromper Jupiter et Apollon, et conserver sa virginité (4). Les Argonautes trouvent à Sinope des Grecs, compagnons d'Hercule, qui s'étoient fixés dans ce pays. C'étoient les fils de Déimaque, Deilon, Autolycus, Phlogius, partis de Tricca (*l*); ils vinrent au-devant des Argonautes, et s'embarquèrent avec eux. Déjà le vaisseau a passé l'embouchure du fleuve Alys, et celle de l'Iris (5). Le même jour ils doublèrent le Cap des Amazones, où Hercule poursuivit et prit autrefois Ménalippe, fille de Mars, qu'il ne relâcha, que lorsqu'on lui eut donné pour rançon la fameuse ceinture d'Hippolyte. Ici le Poète nous décrit l'embouchure du Thermodon, qui se décharge dans le golfe voisin, et il nous trace en grande partie la course de ce fleuve, depuis sa source jusqu'aux lieux où il mêle ses eaux à celles de la mer (6). Les Argonautes ne crurent pas pouvoir s'arrêter en ces lieux, sans s'exposer à soutenir quelques combats de la part des femmes guerrières, qui habitoient cette contrée. Ici il nous peint le caractère belliqueux des Amazones, filles de Mars et de la Nymphe Harmonie. Un vent favorable

(1) Ibid. v. 912.
(2) V. 925.
(3) V. 944.
(4) V. 956.
(5) V. 965.
(6) V. 985.

pousse le vaisseau loin de ces parages, et les porte au bout d'un jour et d'une nuit sur la côte des Chalybes. Le Poète nous peint les mœurs et les travaux de ces peuples, qui négligent le soin de l'agriculture et des troupeaux, pour s'occuper d'exploiter les mines, et travailler le fer. C'est de-là qu'ils tirent les moyens de leur subsistance, à la faveur du commerce et des échanges. Après avoir dépassé ce pays, et le Cap de Jupiter *Génétéen*, les Navigateurs abordent sur les côtes des Tibaréniens, dont le Poète nous fait remarquer les coutumes étranges. Car c'est là que les hommes se mettent au lit, quand leurs femmes sont accouchées; et celles-ci les soignent. Les Argonautes poussant leur course au-delà, dépassent le Mont sacré et le pays des Mosynéciens, dont les usages et les mœurs sont en opposition avec ceux des autres peuples. Ils s'accouplent en public; leur roi est puni de mort le jour où il rend un jugement injuste (1). Les Argonautes arrivent enfin près l'île Arêtiade; c'est là qu'ils sont attaqués par les oiseaux redoutables, qui infestoient cette île. Un de ces féroces animaux blesse au bras, d'un coup d'aîle, un des Argonautes, et lui fait lâcher la rame. Les Navigateurs se mettent en état de défense, et se préparent à lancer des traits (2). Aphidamas propose à ses compagnons de débarquer dans cette île, et d'en chasser ses oiseaux par le bruit des cymbales; moyen qui avoit réussi à Hercule dans son travail contre les oiseaux du lac Stymphale; son avis est goûté. Les Argonautes se couvrent la tête de casques, sur lesquels flottoient des aigrettes de couleur de sang. Les uns rament; les autres forment un rempart avec leurs lances et leurs boucliers, et font retentir l'air de leurs cris: aussitôt les oiseaux disparurent. Arrivés dans l'île, ils frappent leurs boucliers les uns contre les autres; et épouvantent tous les oiseaux, qui l'infestoient, et qui prennent aussitôt la fuite (3). C'étoit dans cette île, qu'avoient abordé les fils de Phryxus, partis de Colchide pour aller à Orchomène recueillir la succession de leur aïeul. Ils s'étoient embarqués sur un vaisseau de Colchidiens, qui avoit fait naufrage; et ils s'étoient réfugiés dans cette île déserte (4). Ces infortunés, voyant arriver les Argonautes, leur demandent du secours, après avoir fait l'exposé de leurs malheurs (5). Le fils d'Eson, se rappelant alors les prédictions de Phinée, leur fait plusieurs questions, sur leur nom, leur naissance, sur les motifs qui les ont conduits en ces lieux. Argus, l'un d'eux, lui raconte l'aventure de Phryxus leur père, qui monté sur son Belier avoit passé dans les états d'Aëtès roi de Colchide, et avoit épousé sa fille Chalciopé. Nous sommes, lui dirent-ils, leurs enfans: notre père est mort; nous allions à Orchomène recueillir la succession d'Athamas son père. Si vous désirez savoir nos noms, celui-ci s'appelle *Citysorus*, celui-là *Phrontis*, cet autre *Mélas*, et moi *Argus* (6).

A peine eut-il achevé ces mots, que les Argonautes, transportés de joie, ne pouvoient se rassasier de les regarder. Jason leur annonce, qu'ils voient en lui leur parent; puisqu'il est le petit-fils de Créthéus, frère d'Athamas, leur grand-père. Il leur dit, qu'il va lui-même chez Aëtès. Sans leur expliquer les motifs de son voyage, il les accueille favorablement, et il leur fait donner des habits. Ils vont tous ensemble sacrifier à Mars, Dieu tutélaire de cette île, sur un autel que lui avoient élevé les Amazones, et où elles étoient dans l'usage de lui sacrifier des chevaux. Le

(1) Ibid. v. 1031.
(2) V. 1047.
(3) V. 1091.
(4) V. 1122.
(5) V. 1135.
(6) V. 1160.

sacrifice achevé, Jason adresse aux fils de Phryxus un discours, dans lequel il leur découvre le but de son voyage, et les invite à leur servir de guide, et à les aider dans leur entreprise (1).

Les fils de Phryxus demeurèrent interdits, prévoyant bien tous les obstacles, qu'éprouveroit une telle entreprise. Argus ne put s'empêcher de leur témoigner ses craintes, en même-temps qu'il leur promet tous les secours, dont ils peuvent avoir besoin. Il leur peint le caractère cruel d'Aëtès; et les difficultés qu'ils trouveront à lui ravir cette riche toison, gardée par un affreux Serpent, qui ne dort ni jour, ni nuit. Ce Monstre est né de la terre, dans les lieux voisins du Caucase, où Typhon fut foudroyé par Jupiter, et où le sang de ce Géant empoisonna la terre. Ce discours fit pâlir les Argonautes (2). Mais Pelée répond avec un ton de confiance, qui présage déjà le succès; il menace Aëtès de la vengeance des Héros ses compagnons, s'il se refuse à leur demande. Ces discours finis, on va se reposer. Le lendemain, un vent heureux enfle les voiles; et déjà les Navigateurs laissent loin derrière eux l'île de Mars. La nuit suivante, ils côtoyent l'île Philyre, célèbre par les amours de Saturne fils du Ciel et de la Nymphe Philyra, qu'il trompa sous la forme d'un cheval, et dont il eut Chiron (3). Leur vaisseau continuant sa route, les porte au-delà du pays des Macrons, des Béchires, des féroces Sapires et des Byzères. Déjà ils découvrent les golfes les plus reculés du Pont-Euxin, et les rochers élevés du Caucase, sur lesquels est attaché Prométhée, dont un Vautour ronge les entrailles toujours renaissantes. Ils voient voltiger dans les airs cet oiseau cruel, et ils entendent les gémissemens du malheureux Prométhée (4). Enfin, guidés par les conseils du fils de Phryxus, les Argonautes arrivent a l'embouchure même du Phase; ils calent les voiles, et à force de rames, ils se mettent en devoir de remonter le fleuve. Ils laissent à leur gauche les rochers élevés du Caucase et la ville d'Æa (5), et à leur droite le champ et le bois consacré à Mars, où étoit suspendue la précieuse Toison, que gardoit le redoutable Dragon. Jason, tenant une coupe d'or, fait des libations de vin dans le fleuve; il invoque la Terre, les Dieux tutélaires du pays, les Manes des Héros morts, qui l'habitent. Ici Ancée leur propose de délibérer sur les moyens, qu'ils ont à prendre soit de douceur, soit de rigueur, pour obtenir d'Aëtès, ce qu'ils veulent. Jason, par les conseils d'Argus, fait jeter l'ancre, en attendant le retour du jour (6).

(1) Ibid. v. 1200.
(2) V. 1220.
(3) V. 1245.
(4) V. 1263.
(5) V. 1274.
(6) V. 1289.

CHANT TROISIÈME.

CHANT TROISIEME.

LE Poète commence ce Chant par une invocation à la Muse, qui préside aux fêtes de l'Amour, ou à Erato. Il l'invite à raconter comment Jason vint à bout de s'emparer de cette riche Toison, par les secours de Médée fille d'Aëtès, qui devint amoureuse de lui (1). Tandis que les Argonautes restoient cachés à l'ombre des épais roseaux, qui bordoient le fleuve, Junon et Minerve, dans les Cieux, cherchoient à engager Vénus à s'unir à elles, pour protéger le succès de l'expédition du fils d'Eson (2). Le Poète nous fait la description de l'appartement de Vénus, dans lequel entrent les deux Déesses; celle du trône, sur lequel la mère de Cupidon étoit placée. Vénus, en les voyant arriver, se lève, leur offre un siége; et souriant agréablement, elle leur fait quelques questions sur le but d'une démarche, qui ne leur est pas ordinaire. Junon lui fait part de ses alarmes sur le sort de Jason, qu'elle protége contre la perfidie de Pélias, qui l'a outragée elle-même (3). Elle fait l'éloge du fils d'Eson, dont elle n'a qu'à se louer, pour les services qu'il lui a rendus au passage de l'Anurus. Elle s'étoit présentée à lui sous la forme d'une vieille femme, et l'avoit prié de lui aider à passer ce torrent. Jason, plein d'humanité, l'avoit prise sur ses épaules, et l'avoit passée; depuis ce moment, ce Héros a mérité son estime, et lui est devenu cher. Vénus touchée lui répond, qu'elle est prête à faire tout ce que l'épouse du grand Jupiter exigera d'elle. Junon lui demande de charger son fils d'inspirer à la fille d'Aëtès un violent amour pour Jason; parce que si ce Héros peut mettre la jeune Princesse dans ses intérêts, il est sûr du succès de son expédition. Vénus répond aux Déesses, qu'elles auront plus d'empire qu'elles sur l'esprit de son fils; et en même-temps elle se plaint de son peu d'égard et de respect pour sa mère (4). Cependant elle leur promet de lui en parler, et de l'engager par ses caresses à se prêter à leurs désirs. Les Déesses satisfaites se retirent, et Vénus aussitôt parcourt les vallons de l'Olympe, pour chercher son fils. Elle le trouve dans un verger, qui s'amusoit à jouer avec le jeune Ganymède, nouvellement placé aux Cieux (5). Vénus le surprend, lui donne un baiser; elle lui expose ses intentions, et lui fait des promesses séduisantes pour un enfant, qui aime à jouer. Déjà le jeune Cupidon veut qu'on lui donne ce qu'on lui promet, et il brûle d'impatience de tenir le nouvel objet de son amusement; mais la Déesse ne veut y consentir, qu'autant qu'il aura exécuté ses volontés, et percé de ses traits le cœur de la fille d'Aëtès. Le jeune enfant laisse les dés avec lesquels il jouoit, prend son carquois qui reposoit au pied d'un arbre, et s'arme de son arc; il sort des portes de l'Olympe, quitte les Cieux, traverse les airs et descend sur la terre (6).

(1) Ibid. v. 5.
(2) V. 35.
(3) V. 65.
(4) V. 99.
(5) V. 115.
(6) V. 160.

Pendant ce temps-là, Jason harangue les Argonautes rangés sur leurs bancs, et tranquilles dans leur vaisseau, qui mouilloit à l'entrée du fleuve. Il leur communique ses projets, en même-temps qu'il invite chacun d'eux à lui faire part de leurs réflexions; il les invite à rester sur leur bord, tandis qu'il ira au palais d'Aëtès, avec les fils de Phryxus, et deux autres seulement de ses compagnons. Son projet est d'employer d'abord la voie de la douceur et des sollicitations, pour obtenir de lui la fameuse Toison (1). Ce ne sera qu'après un refus formel et obstiné, qu'on devra songer à employer la force; mais avant cela, on peut tenter avec quelque succès les voies de douceur et de persuasion. L'accueil qu'il a fait autrefois à Phryxus chassé de son pays, et fuyant les persécutions de sa marâtre, annonce assez qu'il respecte les droits sacrés de l'hospitalité envers les étrangers (2). Le discours de Jason est goûté; et ce Héros, accompagné des fils de Phryxus, de Télamon et d'Augée, se met en marche, tenant en main un Caducée. Ils traversent la prairie de Circé, plantée de saules, au sommet desquels sont suspendus des cadavres, attachés à des chaînes. Car l'usage, encore aujourd'hui en Colchide, n'est pas de brûler les corps des hommes, ni de les enterrer: mais ils les renferment dans des peaux de bœuf, qu'ils suspendent aux arbres; quant aux femmes ils les enterrent (3).

Tandis que Jason et ses compagnons s'avancent vers la ville d'Aëtès, Junon les enveloppe d'un nuage, qui les dérobe à la vue de tous ceux qu'ils pouvoient rencontrer dans un pays aussi peuplé; le nuage s'évanouit au moment, où ils arrivent au palais du roi. Le Poète nous peint l'étonnement des Argonautes, à la vue de cet édifice, dont il nous fait la description. On y remarquoit sur-tout quatre fontaines, qu'avoit ouvertes Vulcain; l'une donnoit du lait, l'autre du vin; de la troisième couloit une huile odoriférante, et de la quatrième de l'eau pure, qui étoit chaude au coucher des Pléïades, et glaciale à leur lever. Vulcain y avoit placé des Taureaux d'airain, qui souffloient le feu de leurs larges narines; il avoit aussi forgé un soc de charrue du métal le plus dur, par reconnoissance pour le Dieu-Soleil, qui l'avoit reçu sur son char, lorsqu'il se trouva fatigué de combattre dans la guerre des Géans (4). Le Poète continue de nous faire la description des cours, des portiques et des diverses galeries, que le Héros traverse; il nous peint entre autres deux tours très-élevées. Dans l'une habitoit Aëtès avec son épouse, et dans l'autre Absyrthe son fils, qu'il avoit eu d'Asterodée, Nymphe du Caucase; les Colchidiens donnoient à ce jeune prince le nom de *Phaëton*, à cause de son éclatante beauté (5).

Dans les autres appartemens logeoient Chalciopé et Médée sa sœur; celle-ci faisoit les fonctions de prêtresse d'Hécate. Dès qu'elle apperçut les Argonautes, elle poussa un cri, qui fut entendu de sa sœur, et des femmes qui servoient cette Princesse; elles jettent toutes à terre leurs fuseaux et leurs travaux, et elles volent hors du Palais. Chalciopé appercevant ses fils, lève de joie les mains vers le Ciel. Ses fils se précipitent entre ses bras, et lui prodiguent toutes les expressions de la plus vive tendresse. La mère leur fait quelques reproches sur leur séparation, et sur le désir des richesses, qu'ils alloient chercher à Orchomène, en abandonnant leur patrie et une mère tendre (6).

Enfin Aëtès sort aussi de son Palais,

(1) Ibid. V. 180.
(2) V. 193.
(3) V. 209.
(4) V. 234.
(5) V. 246.
(6) V. 267.

accompagné d'Idya son épouse. Toute la cour est en mouvement ; chacun s'empresse de servir le roi, dans les différentes fonctions, qui lui sont confiées. Cependant l'Amour, sans être apperçu, avoit traversé les airs; il s'étoit arrêté dans le vestibule, pour tendre son arc ; puis franchissant le seuil de la porte, il va se cacher derrière Jason, et de-là il décoche une flèche dans le sein de Médée, qui reste muette et interdite. Bientôt le feu, qui est allumé dans son cœur, fait des progrès, et brûle dans toutes ses veines; ses yeux pétillent d'une flamme vive, et sont tournés vers le fils d'Eson. Son cœur soupire; un léger battement agite son sein; sa respiration est pressée, la pâleur et la rougeur occupent successivement ses joues. Le Poète s'amuse ici à peindre les effets de l'amour sur la jeune Princesse (1); il passe ensuite au récit de l'accueil que fit Aëtès à ses petits-fils, dont le retour inattendu le surprend. Ce Prince rappelle aux fils de Phryxus les avis, qu'il leur avoit donnés avant leur départ, pour les détourner de cette entreprise, dont il connoissoit tous les dangers. Il les questionne sur les obstacles, qui les ont arrêtés, et sur ces étrangers, qui les accompagnent. Argus se charge de répondre au nom de tous ; il commence par le récit de la tempête, qui leur a fait faire naufrage, et qui les a jetés sur le rivage d'une île déserte consacrée à Mars. Il lui parle ensuite des secours, que leur ont donnés ces étrangers, à qui ils ont inspiré de l'intérêt, dès qu'ils ont eu prononcé les noms de *Phryxus* leur père, et d'*Aétès*, leur aïeul. Car c'est vers vous qu'ils alloient, ajoute Argus. En même-temps il découvre à son aïeul le sujet de leur voyage, et les terribles ordres, que leur avoit donnés Pélias. Il annonce, qu'ils viennent chercher la fameuse Toison, et que Minerve elle-même s'intéresse à leur succès, puisqu'elle a pris soin de construire le vaisseau qu'ils montent. Il vante l'excellence de cette construction, qui met le vaisseau à l'épreuve de tous les dangers ; il est monté par l'élite des Héros Grecs, qui font dépendre leur sort de la bonne volonté du roi (2). Il fait ensuite connoître à son aïeul les Héros, qui l'accompagnent, et sur-tout Jason, fils d'Eson, fils de Crethée. Il ajoute, que tous ceux qui le suivent sont fils, ou petits-fils des Dieux (3).

Ce discours met en fureur le roi, qui s'indigne, sur-tout contre les fils de Phryxus, qui se sont chargés d'un tel message ; il éclate en menaces contre eux et contre les Argonautes. Pendant qu'il exhaloit ainsi sa colère, le bouillant Télamon, ne pouvant contenir la sienne, se préparoit à lui répondre avec non moins de violence. Mais Jason le prévint, et prenant un ton modeste et doux, il lui expose les motifs de son voyage, dont l'ambition n'a jamais été le but, et qu'il n'a entrepris, que pour obéir aux ordres redoutables de Pélias (4). Il lui promet de retourner en Grèce publier sa gloire, et de l'aider dans la guerre, qu'il pourroit avoir à soutenir contre les Sarmartes et ses autres voisins. Aëtès, d'abord incertain du parti qu'il doit prendre à leur égard, se détermine à leur promettre ce qu'ils demandent, mais sous une condition qu'il leur impose, et dont l'exécution sera pour lui un sûr garant de leur courage. Il lui dit, qu'il a deux Taureaux qui ont des pieds d'airain, et qui soufflent le feu de leurs narines. Qu'il les attèle à une charrue, et qu'il trace des sillons dans un champ consacré à Mars; qu'au lieu de blés, il y sème des dents de Serpent, où naissent tout-à-coup des guerriers, qu'il moissonne ensuite avec le fer de sa lance ; et tout cela s'exécute

(1) Ibid. v. 298.
(2) V. 350.
(3) V. 366.
(4) V. 390.

dans l'espace de temps, qui s'écoule du lever au coucher du Soleil. Il propose à Jason d'essayer d'en faire autant; et il lui promet, s'il réussit, de lui livrer la Toison-d'or. Sans cela, il n'a rien à espérer; car il seroit indigne, ajoute-t-il, d'un homme de cœur de céder ce trésor à quelqu'un de moins brave que lui (1).

A cette proposition, Jason reste muet et interdit, ne sachant que répondre; tant cette entreprise lui semble hardie. Cependant il finit par accepter la condition. Les Argonautes sortent du Palais, suivis du seul Argus, qui fait signe à ses frères de rester. Médée les apperçoit, et remarque sur-tout Jason, dont la jeunesse et les graces le font distinguer parmi tous ses compagnons. Chalciopé, dans la crainte de déplaire à son père, rentre dans ses appartemens avec ses enfans. Mais Médée suit toujours des yeux Jason; lorsqu'elle ne le voit plus, son image est encore gravée dans son souvenir; ses discours, ses gestes, sa démarche, et sur-tout son air inquiet, sont présens à son esprit. Elle craint pour ses jours; elle semble déjà le voir mort, victime d'une entreprise aussi hardie (2). Des larmes coulent de ses yeux; elle se répand en plaintes, et fait des vœux pour son succès. Elle invoque pour lui les secours d'Hécate, fille de Persé (*m*).

Les Argonautes traversent la ville, et reprennent la route qu'ils avoient déjà tenue. Alors Argus adresse un discours à Jason, dans lequel il lui rappelle ce qu'il lui avoit déjà dit de l'art magique de Médée, et de l'importance qu'il y a pour lui de la mettre dans ses intérêts; il se charge de faire les démarches nécessaires pour cela, et de sonder les dispositions de sa mère. Jason le remercie de ses offres officieuses; il consent à les accepter et retourne à sa flotte, où sa vue répand l'allégresse (3); mais bientôt il leur rend les réponses désespérantes, que le roi lui a données, et il leur expose la dure condition, qu'il lui a imposée, avant de lui accorder le dépôt qu'ils sont venus chercher. Ce récit jette la consternation sur toute la flotte; mais enfin il prend la parole avec beaucoup de courage, et ranime les espérances de ses compagnons (4).

Il se propose lui-même pour exécuter cette entreprise, en cas que Jason ne se sente pas la force ou le courage de remplir cette tâche. Télamon, Idas, les Dioscures, le fils d'Oenus, quoique jeune encore, se mettent sur les rangs et se disputent la gloire de ce travail (5). Argus prend la parole pour les engager à rester tranquilles, en attendant les secours, qu'il leur promet de la part de sa mère. Il prend de là occasion de les entretenir de Médée et de son art puissant, dont il raconte les effets merveilleux. Il leur promet de chercher à la mettre dans leurs intérêts. En même-temps qu'il achevoit ces mots, un présage vient leur confirmer ses promesses. (6) Mopsus l'interprète tout entier en leur faveur, et appuie la proposition que leur fait Argus, en leur garantissant d'avance le succès. Tout le monde y applaudit, à l'exception d'Idas, qui s'indigne qu'on ait recours à des femmes et aux armes de l'Amour, tandis que Mars seul doit être leur guide et leur appui. Son discours est mal accueilli; (7) et Jason, après avoir pris l'avis de l'assemblée, envoie Argus au palais de sa mère, tandis que les Argonautes débarquent sur la rive du fleuve, disposés à combattre, s'il est nécessaire. Cependant Aëtès avoit assemblé ses

(1) Ibid. v. 421.
(2) V. 460.
(3) V. 490.
(4) V 505.
(5) V. 520.
(6) V. 540.
(7) V. 566.

Colchidiens, pour préparer quelque nouvelle perfidie contre Jason et ses compagnons, et pour les rendre suspects à ses sujets, auxquels il les peint comme des aventuriers et des brigands. Il menace de sa vengeance les fils de Phryxus, qui se sont joints à eux, et qui les ont conduits dans ses états, dans l'intention de le détrôner. Car il avoit été averti, par un Oracle du Soleil son père, de se mettre en garde contre les embûches de princes issus de son sang : (1) c'est pour cela qu'il s'étoit prêté à leur projet de voyage en Grèce. Car ces craintes, qui lui étoient inspirées par l'Oracle, ne pouvoient point regarder son fils Absyrthe, mais les fils de Chalciopé. En conséquence, il donne des ordres à ses soldats d'aller attaquer les Argonautes, et brûler leur vaisseau (2).

Cependant Argus, arrivé dans l'appartement de sa mère, la prioit de solliciter les secours de Médée, en faveur de Jason et de ses compagnons. Déjà la jeune Princesse s'étoit d'elle-même intéressée au sort de ces héros, mais elle craignoit le courroux de son père. Un songe, dont le poète nous décrit tous les détails, la force de sortir de son silence (3). Après avoir quelque temps hésité, et fait quelques pas pour aller trouver sa sœur, Médée rentre de nouveau chez elle, tombe sur son lit, s'abandonne à la douleur, et pousse des gémissemens. Une de ses femmes va en informer sa sœur, qui elle-même étoit occupée avec ses enfans des moyens d'intéresser Médée au succès de ces étrangers (4). Celle-ci vole à son secours, et elle la trouve plongée dans la plus vive douleur, les yeux baignés de larmes, se meurtrissant la figure, dans son désespoir. Elle lui demande les motifs de son agitation violente ; elle suppose que c'est l'effet des reproches de son père, dont elle se plaint elle-même ; elle annonce le désir, qu'elle auroit d'être bien loin de ce palais, elle et ses enfans (5).

Médée rougit, et la pudeur l'empêche d'abord de répondre ; enfin elle rompt le silence, cédant à l'empire de l'amour, qui la subjugue. Elle lui témoigne ses inquiétudes sur le sort des fils de Phryxus, que leur père Aëtès menace de faire périr avec ces étrangers ; elle lui fait part du songe, qui semble présager ce malheur (6).

Elle parloit ainsi, pour sonder les dispositions de sa sœur, et pour voir si elle ne lui demandoit pas son appui pour ses fils. Chalciopé effectivement s'ouvre à elle ; mais avant de lui confier son secret, elle lui fait jurer, qu'elle le gardera fidellement et qu'elle fera tout ce qui dépendra d'elle, pour la servir et protéger ses enfans. En disant ces mots, elle fond en larmes, et elle presse les genoux de sa sœur d'une manière suppliante. Ici le Poète nous fait le tableau de la douleur mutuelle de ces deux princesses. Médée, élevant la voix, atteste tous les Dieux, qu'elle est disposée à faire tout ce qu'elle exigera d'elle ; elle en prend à témoins les grandes Divinités de la Colchide, le Ciel puissant et la Terre mère des Dieux (7). Chalciopé alors se hasarde à lui parler de ces étrangers, et surtout de Jason, à qui ses enfans prennent un vif intérêt. Elle lui avoue, qu'Argus son fils est venu l'engager à solliciter près d'elle des secours pour eux, dans cette hardie entreprise. A ces mots, la joie pénètre le cœur de Médée ; une modeste rougeur teint ses belles joues. Elle dit, qu'elle consent à faire pour eux ce qu'exige d'elle une sœur, à qui elle n'a rien à refuser, et qui a été

(1) Ibid. v. 600.
(2) V. 608.
(3) V. 635.
(4) V. 668.
(5) V. 680.
(6) V. 692.
(7) V. 715.

pour elle jusqu'à présent moins une sœur, qu'une tendre mère, puisqu'elle a pris soin de l'élever. Elle lui recommande seulement le secret, et elle lui annonce, qu'elle fera porter, dès le point du jour, dans le Temple d'Hécate, les drogues nécessaires pour assoupir les redoutables Taureaux. Chalciopé sort pour annoncer à son fils les promesses de sa sœur, pendant que celle-ci, restée dans l'appartement toute seule, se livre aux réflexions et aux inquiétudes, qui sont naturellement la suite du projet qu'elle a formé (1).

Il étoit déjà tard, et la nuit étendoit son ombre épaisse sur la terre et sur la mer. Un silence profond régnoit dans toute la nature. Le cœur de Médée seul n'étoit pas sans agitation, et le sommeil n'avoit pas fermé ses paupières; son amour et ses sollicitudes pour Jason l'empêchoient de prendre du repos. Elle redoutoit pour lui les affreux Taureaux, qu'il devoit atteler à la charrue, destinée à sillonner les champs de Mars. Ces craintes et ces agitations sont assez bien décrites par le Poète, qui emploie à-peu-près les mêmes comparaisons, dont se sert Virgile pour peindre la perplexité, soit de Didon, soit d'Enée. Il met dans la bouche de la jeune Princesse un discours, qui nous retrace l'anxiété de son ame et les irrésolutions de son esprit (2). Elle porte sur ses genoux la précieuse cassette, qui contient des trésors magiques; elle la baigne de ses larmes, et fait les réflexions les plus tristes. Elle attend le retour de l'Aurore, qui vient enfin chasser les ombres de la nuit. Argus cependant avoit laissé ses frères, pour attendre le succès des promesses de Médée, et étoit retourné au vaisseau (3).

Le jour avoit reparu, et la jeune Princesse, occupée des soins de sa toilette, avoit oublié quelque temps les chagrins de la nuit et ceux qui la menaçoient encore. Elle avoit réparé le désordre de ses cheveux; elle avoit parfumé son corps d'essences, et attaché un voile blanc sur sa tête. Ell donne ordre à ses femmes, qui étoient au nombre de douze, et toutes vierges, d'atteler les mules, qui devoient conduire son char au temple d'Hécate (4).

Pendant ce temps-là, elle s'occupe de préparer les poisons, extraits des simples nées sur le Caucase du sang de Promethée et d'une liqueur noirâtre, qu'avoit vomie l'Aigle, qui lui rongeoit le foie. Médée en frotta la ceinture, qui entouroit son sein (5). Elle monte sur son char, ayant à ses côtés deux de ses femmes; et elle traverse la ville, en tenant les rênes et le fouet, qui lui servent à guider ses mules. Ses autres femmes la suivent, et font un cortège à-peu-près semblable à celui, que forment les Nymphes de Diane autour du char de cette Déesse (6). Elle étoit déja sortie hors de la ville et arrivée au Temple, où elle descend. Là elle adresse un discours à ses compagnes. Elle s'accuse du peu de précautions qu'elle a prises, pour éviter la rencontre des étrangers, qui sont dans leur pays; elle se plaint de ce que l'on ne voit pas arriver au Temple le concours des femmes, qui y affluent ordinairement. Elle les invite à cueillir des fleurs et à se prêter à un projet, qu'elle a formé. (7) Elle leur recommande le silence, et sur-tout de ne pas trahir son secret à son père. Elle leur communique le projet de servir l'étranger, qui s'est chargé d'atteler les Taureaux. Elle dit, qu'elle a consenti à recevoir ses présens et même à le voir; et qu'ainsi elles aient à se retirer, dès qu'il paroîtra (8).

Pendant ce temps-là, le fils d'Eson,

(1) Ibid. v. 742.
(2) V. 770—800.
(3) V. 826.
(4) V. 841.
(5) V. 867.
(6) V. 885.
(7) V. 900.
(8) V. 910.

conduit par Argus et accompagné du devin Mopsus, s'avançoit vers le Temple, où il avoit appris que Médée devoit se rendre au point du jour. Junon elle-même avoit pris soin de l'embellir, et de l'environner d'un éclat éblouissant. Le succès de sa démarche lui est déjà annoncé par des présages heureux, qu'interprète Mopsus. Il conseille à Jason d'aller trouver Médée seul, et de s'entretenir avec elle, tandis que lui et Argus resteront à l'attendre (1). Cependant Médée, peu occupée du jeu et de ses compagnes, tournoit sans cesse ses regards du côté où elle attendoit Jason. Enfin ce Héros parut à ses yeux, tel que Sirius, lorsque brillant de tout son éclat, il sort du sein des flots. Ici le Poète nous décrit l'impression, que cette vue produit sur la Princesse. Ses yeux se troublent, ses joues se colorent, ses genoux chancèlent; ses femmes aussitôt s'éloignent. Les deux amans restent en présence quelque temps muets et interdits. Enfin, Jason prenant le premier la parole, cherche à rassurer sa pudeur alarmée, et l'invite à lui ouvrir son cœur, dans un lieu sur-tout qui lui impose pour elle un respect religieux. Il lui dit, qu'il est déjà informé de ses bonnes dispositions à leur égard, et des secours, qu'elle a bien voulu leur promettre. Il la conjure au nom d'Hécate et de Jupiter, qui protège les étrangers et les supplians, de vouloir s'intéresser au sort d'un homme, qui paroît devant elle à ce double titre. Il l'assure d'avance de toute sa reconnoissance, et qu'ils iront publier en Grèce la gloire de son nom; qu'elle seule peut combler les vœux de leurs mères et de leurs épouses, qui les attendent, et qui ont les yeux tournés sur les mers, par où ils doivent retourner dans leur patrie. Il lui cite l'exemple d'Ariadne, qui s'intéressa aux succès de Thésée, et qui, après lui avoir assuré la victoire, s'embarqua avec ce Héros et abandonna pour lui sa patrie (2). En reconnoissance de ce service, sa couronne fut placée aux Cieux. La gloire qui vous attend n'est pas moindre, si vous rendez à la Grèce cette foule de Héros.

Médée, qui l'avoit écouté les yeux baissés, sourit doucement à ce discours; elle le regarde et veut lui répondre, sans savoir encore par où commencer son discours; tant ses pensées se pressent et se confondent. Elle tire de sa ceinture la drogue puissante, qu'elle y avoit cachée. Jason s'en saisit avec joie; elle lui eût donné son ame toute entière, s'il lui eût demandée; tant elle étoit éprise de la beauté de ce jeune Héros, dont le Poète nous fait ici une charmante peinture. Tantôt ils baissent l'un et l'autre les yeux vers la terre; tantôt ils se regardent en face. Enfin Médée prend la parole, et lui donne des avis utiles, pour assurer le succès de son entreprise (3). Elle lui dit, que lorsqu'Aëtès son père lui aura remis les dents du Dragon, qu'il doit semer dans les sillons, il attende l'heure précise de minuit, pour faire un sacrifice seul et en particulier, après qu'il se sera lavé dans le fleuve. Elle lui prescrit toutes les cérémonies de ce sacrifice, dont Hécate est l'objet. Elle lui dit ce qu'il doit faire et ce qu'il doit éviter, pour que ce sacrifice soit agréable à la Déesse, et qu'il en obtienne le succès qu'il en doit attendre. Elle lui enseigne ensuite l'usage, qu'il doit faire de la drogue qu'elle lui a remise, et dont il doit frotter ses armes et son corps, pour le fortifier et le rendre invulnérable. Elle l'engage à s'armer d'un courage intrépide (4). Elle lui donne encore un autre moyen pour détruire les guerriers, qui naîtront des dents du Dragon, qu'il aura semées; c'est de lancer adroitement une grosse pierre, qu'ils se disputeront entr'eux;

(1) Ibid. v. 945.
(2) V. 1000.
(3) V. 1025.
(4) V. 1050.

et alors il les attaquera avec succès. C'est ainsi, lui dit-elle, que vous réussirez à enlever la riche toison, et que vous la porterez en Grèce, ou par-tout ailleurs où il vous plaira aller, si enfin votre intention est de courir encore les mers. En achevant ces mots, elle arrose ses joues de larmes, que lui arrache l'idée que ce Héros va se séparer d'elle, et regagner des régions lointaines. Elle baisse les yeux, et garde quelque temps le silence, qu'elle rompt bientôt; elle lui presse la main, en lui disant : au moins, lorsque vous serez retourné dans votre patrie, souvenez-vous de Médée, comme elle se souviendra de Jason; et dites-moi, avant de partir, où vous comptez aller (1). Jason touché de ses larmes, et déjà percé des traits de l'amour, lui jure de ne l'oublier jamais, s'il est assez heureux de retourner dans sa patrie, et si Aëtès ne lui suscite pas de nouveaux obstacles. Comme elle lui avoit demandé quelques instructions sur les lieux où il comptoit retourner, ou sur la Grèce, il entre à cet égard dans qnelques détails, sur la Thessalie, où règna autrefois Deucalion, qui éleva des autels aux douze grands Dieux. Il lui dit, que là est Iolcos sa patrie; il lui parle aussi d'Ariadne, sur laquelle Médée lui avoit fait des questions; et il manifeste le désir d'être aussi heureux que Thésée (2).

Ce vœu, formé par la tendresse, redouble le trouble de la Princesse; et d'un ton douloureux, elle se plaint qu'Aëtès ne soit pas aussi bien disposé que Minos, et de n'être pas elle-même aussi belle que sa fille. Je ne prétends qu'à une chose, lui dit-elle; c'est qu'arrivé à Iolcos, vous vous souveniez de Médée. Quant à vous, votre image restera à jamais gravée dans mon cœur, malgré tous mes parens. Mais si vous veniez à m'oublier, songez que je le saurois; que la renommée, ou quelque oiseau officieux, me l'apprendroit. C'est alors, que l'aîle des vents me porteroit à Iolcos; et qu'en vous accablant des reproches, dus à un tel excès d'ingratitude, je vous rappelerois, que vous devez votre conservation à celle que vous auriez si cruellement oubliée, et que je m'établirois chez vous (3).

En parlant ainsi, des torrens de larmes couloient de ses yeux. Jason la rassure, en lui disant, qu'elle peut l'accompagner en Grèce, où elle trouvera toute la considération qu'elle mérite; qu'elle y sera regardée comme une Divinité tutélaire, par tous les parens de ceux qu'elle va sauver. Il lui offre sa main, et lui jure une foi éternelle. Les discours de Jason flattent son cœur, sans qu'elle puisse se dissimuler néanmoins les malheurs, qui peuvent la menacer (4).

Cependant ses femmes l'attendoient avec impatience, et l'heure étoit arrivée, où la Princesse devoit se rendre au palais de sa mère. Elle ne s'appercevoit pas des instans, qui s'écouloient trop rapidement pour son désir, si Jason ne l'eût avertie prudemment de se retirer avant que la nuit les surprît, et que quelqu'un ne soupçonnât leur entrevue; ils se donnent un rendez-vous pour une autre fois, et ils se séparent. Jason regagne son vaisseau, et Médée rejoint ses femmes, qu'elle n'appercevoit pas; tant son esprit étoit occupé d'autres idées. Elle remonte sur son char, et retourne au Palais. Chalciopé sa sœur l'interroge sur le sort de ses enfans; elle n'entend rien et ne répond rien; elle s'assied sur un siége près du lit, dans l'attitude de l'abattement et de la douleur, et plongée dans les plus sombres réflexions (5).

Jason, retourné à son bord, fait

(1) Ibid. v. 1075.
(2) V. 1100.
(3) V. 1113.
(4) V. 1132.
(5) V. 1160.

part

part à ses compagnons du succès de son entrevue, et leur montre l'antidote puissant dont il est muni. La nuit se passe; et le lendemain, dès la pointe du jour, les Argonautes envoient Télamon et le fils d'Æthólus demander au roi Aëtès les dents du Dragon, qu'il avoit promis. Celui-ci leur remet les dents du Dragon de Cadmus, que ce Héros avoit autrefois tué à Thèbes, près la fontaine de Mars, qu'il gardoit (*n*). Minerve, qui en avoit arraché les dents, en avoit donné la moitié à Cadmus, et l'autre moitié à Aëtès. Ce sont ces dernières, que le roi confia aux députés des Argonautes, pour être remises à Jason, qui devoit les semer, comme Cadmus, et, comme lui, tuer les guerriers qui naîtroient dans les sillons (1).

Cependant le Soleil étoit descendu sous l'hémisphère inférieur, et dans les régions inconnues aux hommes de nos climats, et la nuit avoit attelé ses chevaux. Les Argonautes étoient couchés; mais Jason, les yeux tournés vers la constellation de l'Ourse, observoit l'heure de la nuit, à laquelle il devoit faire son sacrifice. Le Ciel étoit pur et l'air calme; il exécute dans le plus grand secret les ordres de Médée. Il se baigne dans les eaux du fleuve, et fait un sacrifice à la redoutable Hécate, dont il invoque le secours. La Déesse l'exauce, et apparoît elle-même à ce Héros. Le Poète nous décrit le spectre effrayant d'Hécate; les Serpens qui tressent sa chevelure, et les Chiens qui l'accompagnent, et qui font retentir l'air de leurs aboyemens. Jason est étonné; mais son courage n'en est point abattu: il retourne à ses compagnons (2).

Déjà l'Aurore découvroit les sommets du Caucase, et le roi Aëtès se revêtoit de son armure, que lui avoit donnée Mars, après l'avoir enlevée au Géant Mimas. Sa tête étoit couverte d'un casque brillant, dont l'éclat éblouissant offroit l'image du disque du Soleil, au moment où il sort du sein des flots. Il présentoit en avant un énorme bouclier, formé de plusieurs cuirs, et balançoit une pique redoutable, à laquelle aucun des Argonautes n'eût pu résister, si ce n'est Hercule; mais il les avoit abandonnés. Tout près on voyoit Phaéton son fils, qui tenoit les coursiers qui atteloient le char, sur lequel il alloit monter. Déjà il en a pris les rênes, et il traverse la ville pour se rendre au lieu du combat (3).

Un peuple nombreux le suit. Cependant Jason, fidèle aux conseils de Médée, frottoit ses armes avec la drogue, que cette princesse lui avoit donnée, et qui devoit en fortifier la trempe, de manière que rien ne pût les faire ployer. Enfin il en frotte son propre corps, qui acquiert une vigueur et une force à laquelle rien ne résiste. Il agite avec fierté ses armes et déploie ses bras nerveux. On se rend au champ de Mars, qui étoit à peu de distance de la ville; ils trouvent Aëtès et ses Colchidiens. Jason s'élance aussi-tôt de son vaisseau tout équipé, tout armé, et se présente au combat. On l'eût pris pour Mars ou pour Apollon, lorsqu'il est armé. Il promène ses regards sur le champ, qu'il doit labourer; il voit le joug d'airain, qu'il doit imposer aux taureaux, et le dur soc avec lequel il va sillonner le champ. Il s'approche; il enfonce en terre sa lance, pose son casque, et s'avance avec son seul bouclier, pour chercher la trace des terribles taureaux. Ceux-ci s'élancent du lieu de leur retraite obscure et couverte d'une épaisse fumée. Le feu sortoit avec impétuosité de leurs larges narines. Cette vue effraie les Argonautes; mais Jason, toujours intrépide, tient son bouclier en avant et les attend de pied ferme, comme le rocher qui attend la vague, qui vient se

(1) Ibid. v. 1189.
(2) V. 1220.
(3) V. 1236.

briser contre ses flancs. Les taureaux l'attaquent avec leurs cornes, sans pouvoir l'ébranler L'air retentit de leurs affreux mugissemens. La flamme, qui sort de leurs narines, ressemble à ces tourbillons, qui s'échappent avec bruit d'une fournaise (1), et qui successivement s'arrêtent et se précipitent de nouveau au dehors ; mais l'activité de la flamme est émoussée par la force de la drogue dont s'est frotté le Héros. Jason, toujours invulnérable, saisit un des taureaux par la corne ; d'un bras vigoureux il l'attire vers le joug d'airain, et l'attère : il en fait autant au second, et il les tient tous deux abattus. Aëtès reste interdit à la vue du triomphe de ce héros. Cependant les Dioscures lui soulèvent le joug, auquel il attache les taureaux. Jason reprend ensuite ses armes, presse les flancs des taureaux avec sa pique, et conduit la charrue. Ces animaux furieux veulent faire quelque résistance ; mais la pique de Jason les force d'avancer. Déjà il a tracé plusieurs sillons, malgré la dureté du terrain, dont le sol se brise avec bruit ; et il a semé les dents du Dragon, regardant toujours en arrière, dans la crainte d'être attaqué par les guerriers, qui en doivent naître. Jason laboure tout le champ, dételle les bœufs, et retourne à son vaisseau (2). Ses compagnons lui font le plus grand accueil ; il puise de l'eau du fleuve dans son casque pour se désaltérer, et il se prépare à un nouveau travail. Déjà les Géans, nés de la terre, couvroient de leurs armes les sillons, qu'il avoit tracés et ensemencés. L'éclat de leur armure jaillissoit jusqu'aux nues. Jason, fidèle aux conseils de Médée, lance au milieu d'eux une pierre, que quatre hommes n'auroient pu soulever ; il la jette, et se retire aussi-tôt couvert de son bouclier. Les Colchidiens poussent un cri semblable au bruit que fait la mer. Aëtès est étonné ; les Géans se disputent aussi-tôt et s'entre-tuent. Jason profite de cet instant, pour les charger l'épée à la main, et le fer de ce héros en fait une ample moisson. Ils tombent les uns sur les autres, et la terre, qui les a produits, reçoit leurs cadavres dans son sein. Ce spectacle étonne et afflige Aëtès, qui retourne vers sa ville tout rêveur, méditant de nouveaux moyens de perdre Jason et ses compagnons. La nuit survient, et termine le combat (3).

(1) Ibid. v. 1300.
(2) V. 1345.
(3) V. 1406.

CHANT QUATRIÈME.

Le Poète, après avoir commencé ce Chant par une nouvelle invocation à la Muse, qu'il invite à raconter ce que fit Médée pour son amant, et sa fuite loin de sa patrie, nous représente Aëtès dans son palais, tout occupé de nouveaux moyens de perdre les Argonautes (1). Il soupçonne ses filles d'intelligence, et Médée ne peut se dissimuler les soupçons de son père; elle en conçoit les plus vives alarmes, que le Poète nous décrit. Elle alloit même se porter aux dernières extrémités du désespoir, si Junon ne lui eût inspiré le dessein de fuir avec les fils de Phryxus (2). Cette idée releva son courage. Elle cache dans son sein les trésors de sa cassette magique, qui renfermoit ses herbes puissantes; elle baise son lit et les portes de son appartement; elle détache une boucle de cheveux qu'elle y laisse, pour servir de souvenir à sa mère; elle prononce un discours, qui contient les adieux tristes, qu'elle fait à sa mère, à sa sœur, et à toute sa maison; elle verse en même temps des torrens de larmes; puis elle s'échappe furtivement du palais, dont les enchantemens lui ouvrent les portes (3). Elle étoit nuds pieds; elle soutenoit de la main gauche l'extrémité d'un léger voile, qui s'abaissoit sur son front, et de la main droite elle relevoit le pan de sa robe. Médée traverse ainsi la ville d'un pied agile, en prenant des rues détournées; elle est déjà hors des murs, sans que les sentinelles l'aient apperçue. Elle dirige sa fuite vers le Temple, dont les routes lui étoient connues, et près desquelles elle avoit été cueillir souvent des plantes, qui croissoient près des tombeaux. Son cœur battoit dans la crainte d'être surprise. La Lune, qui la voit, se rappelle ses amours avec Endymion, dont ceux de Médée pour Jason lui retracent l'image. Le Poète met à cette occasion un discours dans la bouche de cette Déesse, qu'elle adresse à Médée (4), tandis que celle-ci voloit à travers la plaine dans les bras de son amant. Elle dirige ses pas le long du rivage vers les feux, qu'elle voit briller dans le camp des Argonautes. Sa voix se fait entendre au milieu des ombres de la nuit: elle appeloit Phrontis, le plus jeune des fils de Phryxus, qui bientôt, ainsi que ses frères et que Jason, reconnurent la voix de la Princesse: les autres Argonautes restèrent surpris. Trois fois elle cria; trois fois Phrontis lui répondit. Les Argonautes rament vers le bord du fleuve, où déjà son amant s'est élancé pour la recevoir. Phrontis et Argus, les deux fils de Phryxus, y sautent aussi. Médée tombe à leurs genoux en leur criant: amis, sauvez-moi; sauvez-vous vous-mêmes: nous sommes perdus: tout est découvert. Embarquons-nous avant que le Roi ait monté ses coursiers. Je vais vous livrer la Toison, après avoir assoupi le terrible Dragon qui la garde. Et toi, Jason, souviens-toi des sermens que tu m'as fais; et si je quitte

(1) Apollon. l. 4, v. 2.
(2) Ibid. v. 22.
(3) V. 42.
(4) V. 65.

ma patrie et mes parens, prends soin de ma réputation et de ma gloire. Tu me l'as promis, et les Dieux en sont témoins (1).

Ainsi parloit Médée d'un ton de douleur; mais la joie, au contraire, pénétroit le cœur de Jason. Il la relève, l'embrasse et la rassure. Il atteste les Dieux, Jupiter et Junon, garants des sermens qu'il lui a faits, de la prendre pour son épouse, dès qu'il sera retourné dans sa patrie. En même temps il lui prend la main en signe d'union (2). Médée leur conseille de faire avancer promptement leur vaisseau près du bois sacré, qui recèle la riche toison, afin de l'enlever à la faveur des ombres de la nuit, et à l'insu d'Aëtès. Ce qu'elle dit est aussi-tôt exécuté. Elle monte à bord du vaisseau, qui déjà s'éloigne de la rive. L'onde écume avec bruit sous le tranchant de la rame. Médée regarde encore la terre, vers laquelle elle étend ses bras. Jason la console par ses discours et relève son courage. C'étoit cet instant de la nuit, qui précède le retour de l'aurore, et dont profite le chasseur. Jason et Médée débarquent dans une prairie, où reposa autrefois le Belier, qui avoit porté Phryxus en Colchide. Ils apperçoivent l'autel, qu'y avoit élevé le fils d'Athamas, et sur lequel il immola ce Belier à Jupiter, par l'ordre de Mercure (3). Les deux amans s'avancèrent seuls dans la forêt, pour y chercher le Hêtre sacré, auquel étoit suspendue la toison. Au pied étoit un énorme serpent, qui déjà alongeoit ses replis tortueux, et qui faisoit retentir l'air d'horribles sifflemens. Ici le Poète s'amuse à faire la description du monstre, et de l'effroi qu'inspirent au loin les sifflemens aigus, qu'il fait entendre. La jeune Princesse s'avance vers lui, après avoir invoqué le Dieu du sommeil et Hécate, et les avoir priés de s'intéresser à son succès (4). Jason, saisi de crainte, la suivoit. Déjà le Dragon, vaincu par les enchantemens de Médée, avoit déroulé par terre les mille replis de son corps : sa tête s'élève néanmoins encore, et se prépare à les dévorer. Mais la Princesse secoue sur ses yeux une branche trempée dans une eau soporifique. Le monstre retombe et s'endort. Jason saisit cet instant pour enlever la Toison; et vainqueur, par le bienfait de Médée, il retourne avec elle au vaisseau, qui les attendoit. Le Poète s'occupe ici à décrire la joie de Jason, lorsqu'il eut enlevé ce riche dépôt, et la manière triomphante, dont il se présente à ses compagnons, qui admirent la Toison, et qui s'empressent de la toucher (5). Mais Jason s'y oppose; il jette même dessus un voile; et après avoir fait embarquer Médée, il harangue les Argonautes; il leur donne les plus heureuses espérances d'un prochain retour dans leur patrie, puisqu'enfin l'objet de leur voyage est rempli. Il leur annonce, qu'il va amener Médée avec lui, dès qu'elle désire les suivre. Il leur vante les importans services qu'elle leur a rendus, et il les invite à la défendre contre les poursuites d'Aëtès irrité, qui ne manquera pas de paroître bientôt, pour s'opposer à leur départ. Il les exhorte, les uns à forcer de rames, et les autres à s'armer pour repousser les attaques de leurs ennemis. Il leur fait entendre, que de-là dépend leur retour en Grèce, leur salut, et celui de leur famille, qui les attend, et dont ce vaisseau porte les espérances (6). Il dit, et en même temps il s'arme lui-même. Les Argonautes lui répondent par des cris, qui expriment leur ardeur. Jason, avec son épée, coupe le cable qui retient encore le vaisseau. Il se place près du pilote Ancée, ayant Médée à ses côtés,

(1) Ibid. v. 91.
(2) V. 100.
(3) V. 120.
(4) V. 148.
(5) V. 186.
(6) V. 205.

et disposé à combattre. Le vaisseau cependant s'éloigne à l'aide de la rame, et cherche à gagner le large (1).

Cependant le féroce Aëtès et ses Colchidiens avoient été informés de la passion de Médée pour Jason, et des démarches, qui en avoient été la suite. Ils avoient déjà pris les armes, et se précipitoient en foule le long des rives du fleuve, qu'ils faisoient retentir de leurs cris menaçans. A leur tête étoit le Roi, porté sur un char attelé de coursiers rapides, que lui avoit donnés le Soleil son père. Il tenoit d'une main un bouclier, et de l'autre des brandons allumés. Absyrthe ou Phaéton guidoit les rênes de son char (2). Mais déjà le vaisseau, à la faveur du courant du fleuve, et aidé de la rame, gagnoit la mer. Le Roi désespéré invoque la vengeance des Dieux, et prend le Soleil et Jupiter à témoins de l'outrage que lui ont fait ces étrangers. Il ordonne à ses sujets de les poursuivre, et les rend responsables, sur leur tête, du soin de le venger. Le jour même, les Colchidiens s'embarquent et se mettent à la poursuite des Argonautes. Ceux-ci, poussés par un vent heureux, et secondés par Junon, arrivèrent, au bout de trois jours, à l'embouchure du fleuve Halys. (3) Ils débarquèrent sur cette côte, pour y faire un sacrifice à Hécate, suivant les conseils de Médée. Le Poète ne croit pas devoir lever le voile sacré, qui couvroit ces cérémonies mystérieuses; il nous parle seulement du Temple d'Hécate, qu'on voyoit encore sur cette côte, et qu'y avoient élevé les Argonautes, en honneur de cette Déesse (4).

Ce fut en ce lieu, que Jason et ses compagnons se rappelèrent les conseils, que leur avoit donnés Phinée, de retourner dans leur patrie par une autre route: mais quelle étoit cette route? ils l'ignoroient. Ce fut alors qu'Argus leur fit part des connoissances Géographiques, qu'il avoit reçues des Prêtres Egyptiens: car les Colchidiens étoient une colonie d'Egypte. Il vante l'antiquité de ce peuple, ses découvertes, les merveilles de son fleuve; il leur raconte les voyages d'un de leurs Rois, qui avoit parcouru l'Europe et l'Asie en vainqueur, et qui avoit laissé par-tout des établissemens, qui rappeloient sa puissance, sa sagesse et sa gloire. Ce fut lui qui fonda une colonie en Colchide, et qui y laissa ces savantes colonnes, destinées à conserver le dépôt des connoissances humaines, et qui contiennent une description exacte de la terre et des mers (5). C'est là qu'on voit tracé le cours du Danube, qui prend sa source dans les contrées glacées du nord, et qui, traversant la Scythie et la Thrace, se divise en deux autres branches, dont l'une aboutit à la mer Adriatique, et l'autre à celle de Sicile, tandis qu'une autre partie de ses eaux va se décharger dans le Pont-Euxin. Argus avoit à peine achevé son discours, qu'un prodige vint à l'appui de son opinion, et de l'indication qu'il donnoit d'une nouvelle route. En conséquence les Argonautes font voile vers l'embouchure du Danube (6).

Pendant ce temps-là les Colchidiens, qui s'étoient mis à leur poursuite, s'étoient séparés: les uns avoient pris la route du Détroit et des roches Cyanées; les autres, à la tête desquels étoit Absyrthe, s'étoient portés vers l'embouchure du Danube, à l'entrée duquel est l'île *Peucê*, qui partage son cours en plusieurs branches. Les Colchidiens entrent par un canal, et les Argonautes par un autre. Ici le Poète peint la surprise des insulaires et des barbares, qui

(1) Ibid. V. 211.
(2) V. 225.
(3) V. 245.
(4) V. 252.
(5) V. 280.
(6) V. 302.

habitoient ces rivages ; car ils n'avoient point encore vu de gros vaisseaux (1).

Les Argonautes approchent de deux îles consacrées à Diane, dans l'une desquelles cette Déesse avoit son Temple (2). Ils entrèrent dans l'une de ces îles, pour éviter la poursuite d'Absyrthe ; mais ils ne pouvoient échapper aux dangers, qui les attendoient plus loin dans d'autres postes, où leurs ennemis avoient des troupes nombreuses. Ils veulent composer avec les Colchidiens ; emporter la Toison, puisqu'elle étoit le fruit d'un combat dont Jason étoit resté le vainqueur, après avoir rempli toutes les conditions, qui lui avoient été imposées ; et laisser Médée dans cette île, sous la protection de Diane, jusqu'à ce qu'on eût choisi quelque Roi pour arbitre, lequel décideroit si elle seroit remise à son père, ou si elle poursuivroit sa route en Grèce (3). Cette dernière alternative ne plut pas à Médée, qui s'en plaignit à Jason avec une douleur amère, en lui reprochant son ingratitude. Elle lui rappelle tous les sacrifices qu'elle a faits pour lui ; les promesses qu'il lui a faites ; et elle lui demande la mort, plutôt que d'être livrée à son frère, et ramenée à la cour d'un père irrité. Elle termine son discours par les plus violentes imprécations. Dans sa fureur, elle médite de brûler le vaisseau du parjure Jason, et de se précipiter elle-même au milieu des flammes. (4).

Le fils d'Eson la console et la rassure ; il lui donne à entendre, que ce n'est ici qu'une ruse pour gagner du temps, et pour échapper à des peuples tout prêts à seconder les efforts d'Absyrthe, et ses entreprises contr'eux. Il ajoute, que l'intérêt même, qu'ils prennent au sort de Médée, les force de recourir à ce stratagême. Médée répond à ce discours par une proposition qu'elle fait à Jason ; c'est d'attirer son frère Absyrthe dans un piége ; de lui faire un accueil favorable ; de le combler de présens ; de le tuer ensuite, et de combattre les Colchidiens, qui n'auront plus leur Chef. (5) Cet avis fut goûté par Jason, qui prépare les présens destinés à Absyrthe. On y remarque entre autres le riche voile, que Jason avoit reçu en présent de la main de la célèbre Hypsipile, voile tissu autrefois par les Graces elles-mêmes, qui l'avoient offert à Bacchus. Médée engage les Hérauts, envoyés par Absyrthe, à inviter son frère à se rendre la nuit dans cette île, au Temple de Diane. Elle leur donne à entendre, que son intention est de reprendre la Toison, et de partir secrètement avec lui pour retourner chez son père, qu'elle n'a quitté que malgré elle (6).

En conséquence, les Argonautes déposèrent Médée dans le Temple, comme on en étoit convenu ; mais Jason resta caché dans l'île, et se mit en embuscade, pour attaquer Absyrthe, au moment où il arriveroit. Ce jeune prince, trompé par les promesses perfides de sa sœur, ne tarde pas à se rendre dans l'île, à la faveur des ténèbres de la nuit. Jason sort de son embuscade et le poignarde, tandis que Médée détourne la tête pour n'être pas témoin de l'horrible scène, qu'elle avoit préparée. Absyrthe expire près du Temple de la Déesse ; son sang coule et jaillit sur le voile de sa sœur cruelle (7).

Jason dépose en terre le cadavre du malheureux prince, après quelques cérémonies expiatoires, que cette perfidie avoit rendues nécessaires. Les Argonautes, avertis par la vue d'un flambeau, qu'avoit élevé Médée pour signal, attaquent le vaisseau des Colchidiens, et ils en font un affreux carnage. On

(1) Ibid. v. 322.
(2) V. 331.
(3) V. 350.
(4) V. 394.
(5) V. 421.
(6) V. 442.
(7) V. 475.

délibère ensuite sur la route que l'on va prendre, afin d'échapper, à la faveur du désordre que la mort du chef aura mis dans le reste de son armée. Pelée ouvre un avis, qui est suivi; et on cherche à gagner les îles Electrides près de l'Eridan. Les Colchidiens, pressés du désir de la vengeance, veulent se mettre à la poursuite des Argonautes; mais Junon les retient, en les effrayant par les éclairs multipliés, dont elle sillonne les airs; ils finissent par se fixer dans les contrées voisines, n'osant retourner vers Aëtès (1).

Les Argonautes abordent dans le pays des Hylléens, près de l'Illyrie. Hyllus, fils d'Hercule, n'y étoit plus: il avoit été s'établir vers les bords de la mer Cronienne, avec une colonie de Phéaciens. Le Poète interroge les Muses sur les raisons, qui déterminèrent les Argonautes à passer dans les mers, qui baignent l'Italie, et à s'éloigner ainsi de leur patrie (2). Il donne ensuite à entendre, que Jupiter, irrité de la mort d'Absyrthe vouloit, qu'avant de retourner dans leur patrie, Jason se fût fait purifier par Circé. Le Poète trace la route des Argonautes, qui passent à la vue des différentes îles, dont est semée la mer d'Ionie. On distingue entre autres celle de Corcyre. Ici le Poète, par une fiction hardie, fait parler le navire Argo, qui annonce à ceux qui le montoient, qu'ils n'ont point d'espoir de retourner dans leur patrie, si d'abord ils ne vont trouver Circé, fille de Persé et du Soleil, afin de se faire purifier du meurtre d'Absyrthe. Le vaisseau gagne le fleuve Eridan, fameux par la chûte de Phaëton, dont le Poète raconte ici la fable, ainsi que celle des Héliades ses sœurs, métamorphosées en Peupliers, et dont les larmes se changent en ambre (3). Ils s'avancent ensuite vers le Rhône, qui se décharge dans la mer de Sardaigne. Le Poète fait voyager les Argonautes le long des côtes de la Gaule, prêts à entrer dans le canal du fleuve, qui devoit les porter dans l'Océan, sans espoir de retour (4). Mais Junon prend soin d'eux, et les remet dans leur route. Ils arrivent heureusement aux îles Stœchades, et ils y élèvent des autels aux Dioscures: de-là ils passent dans l'île d'Æthalie, et cotoyant l'Etrurie, ils arrivent enfin au port de Circé. Là ils trouvent la fille du Soleil, qui, effrayée par un songe, venoit de se laver dans l'eau de la mer. Le Poète entre dans quelques détails sur les circonstances de ce songe, qui lui avoit présenté l'image de flots de sang, qui inondoient son palais (5). Il peint à sa suite les animaux monstrueux, sous la forme desquels cette Déesse avoit métamorphosé ceux qui avoient été séduits par ses enchantemens. Les Argonautes furent effrayés de ce spectacle; mais bientôt ils reconnurent Circé, à son air et à son regard (6).

Jason, suivi de Médée, s'avance vers le palais de la Déesse; ils vont se placer près du foyer et des Dieux Pénates, dans l'attitude de supplians, qui se réfugient dans un asyle sacré. Cette démarche rappela à Circé l'idée du meurtre, dont Jason s'étoit souillé, et elle se mit en devoir de le purifier, par des cérémonies expiatoires, que nous décrit le Poète. Après qu'elles furent achevées, elle invita Jason et Médée à se placer sur des siéges, qu'elle avoit fait dresser, et elle se mit à les questionner sur les motifs de leur voyage chez elle, et sur les diverses aventures, qu'ils avoient éprouvées durant leur navigation (7).

Médée levant les yeux, qu'elle avoit

(1) Ibid. v. 522.
(2) V. 556.
(3) V. 626.
(4) V. 639.
(5) V. 670.
(6) V. 682.
(7) V. 722.

tenus jusqu'alors modestement baissés, lui raconte sa naissance, sa fuite et les travaux pénibles des Héros, qui l'accompagnent; mais elle n'osa lui parler du meurtre de son frère Absyrthe (1). Circé lui fait des reproches, auxquels Médée répond par des larmes de confusion. Elle se retire avec Jason, et ils sortent promptement du palais (2). Junon, qui toujours s'intéresse à leur sort, dépêche Iris vers Thétis pour qu'elle la mande près d'elle; elle lui ordonne en même temps de dire à Vulcain de faire taire ses forges, quand le vaisseau Argo passera près des îles Vulcaniennes, et d'aller de suite trouver Eole, afin de lui ordonner de suspendre le souffle des vents, qui pourroient agiter la mer, et de ne laisser souffler que le Zéphir, qui doit porter les Argonautes chez les Phéaciens. Thétis s'empresse d'exécuter les ordres de la Déesse, et d'un vol agile elle traverse les airs pour se rendre chez Thétis, chez Vulcain et chez Eole. Thétis aussitôt monte dans l'Olympe, pour obéir aux ordres de Junon, qui lui fait part de ses intentions (3). Elle lui rappelle, qu'elle n'ignore pas tout l'intérêt qu'elle prend au fils d'Eson; qu'elle a dû en juger, par la protection toute particulière, qu'elle lui a accordée au passage des roches Cyanées. Elle lui dit, qu'elle désire qu'il passe aussi heureusement les écueils de Charybde et de Scylla, et qu'elle se repose sur elle de ce soin (4). Elle mêle à ses prières un éloge de la bonne conduite, que Thétis a toujours tenue à son égard, en se refusant sur-tout aux sollicitations de Jupiter, qui avoit voulu en faire son amante. Elle lui rappelle, qu'en reconnoissance de ces égards, c'est elle qui a invité les autres Dieux à ses noces avec Pélée, qui a présidé à la fête, et qui a porté le flambeau de l'hymenée. Elle lui insinue même, que lorsqu'Achille son fils, qui dans ce moment est élevé dans l'antre de Chiron, aura passé dans l'Elysée, il y épousera Médée, et qu'ainsi elle doit prendre intérêt au sort d'une Princesse, qui sera un jour sa bru (5), et à celui de Pélée lui-même. Thétis lui promet ses bons offices, et descend promptement au sein des eaux, pour rassembler les Néréides ses sœurs, dont l'aide lui devient nécessaire. Elle leur ordonne, conformément aux intentions de Junon, de se rendre sur le champ dans la mer d'Ausonie; et elle-même, avec plus de rapidité que la foudre, se porte vers les côtes de Toscane, où elle trouve les Argonautes (6).

Elle s'adresse d'abord à Pélée, à qui elle intime les ordres de Junon, sur la nécessité de quitter promptement cette côte et de se rembarquer. Elle dit, et aussitôt se replongeant au fond des eaux, elle laisse Pélée dans la douleur de l'avoir perdue si promptement, lui qui, depuis si long-temps, ne l'avoit vue (7). Il va de ce pas informer ses compagnons des ordres, qu'il venoit de recevoir. Ils étoient à jouer; ils interrompent leurs jeux, prennent de la nourriture et du repos, et le lendemain, dès le lever de l'aurore, ils se rembarquent à la faveur d'un vent doux. Ils découvrent l'île des Sirènes, dont les chants perfides les auroient séduits, si Orphée n'eût couvert leur voix des sons harmonieux de sa Lyre, tandis qu'un vent favorable poussoit le vaisseau loin de ces bords enchanteurs (8). Le seul Butès sauta dans la mer pour gagner le rivage, et il eût péri dans les gouffres profonds; si Vénus n'eût pris soin de le sauver et de le conduire en Sicile près Lilybée. Mais des dangers plus grands attendoient les Argonautes, près des écueils de Carybde

(1) Ibid. v. 736.
(2) V. 752.
(3) V. 782.
(4) V. 790—832.
(5) V. 816.
(6) V. 852.
(7) V. 880.
(8) V. 910.

et

et de Scylla, dont le Poète nous fait la description. Il nous peint aussi les Néréides et Thétis, qui sont occupées à leur faciliter ce passage dangereux. Tous les détails de cette pénible opération sont décrits fort au long par le Poète (1). Le vaisseau enfin passe heureusement et gagne le large, en s'éloignant de la Sicile, où paissent les Bœufs consacrés au Soleil; Phaétuse et Lampétie, filles du Soleil, conduisoient ces troupeaux, d'une blancheur éclatante, et dont les cornes étoient dorées. Les voyageurs arrivent à l'île de Corcyre, où ils sont parfaitement reçus par Alcinoüs, et par tout le peuple. Le Poète nous peint les transports de joie, qu'occasionne cette heureuse journée (2). Mais leur bonheur fut bientôt troublé par l'arrivée de la flotte des Colchidiens, qui avoient pris la route du Bosphore, et qui proposèrent le combat aux ravisseurs de Médée. Alcinoüs s'y opposa, en se faisant médiateur. Médée de son côté se jette aux pieds de la Reine, épouse d'Alcinoüs, et la conjure de lui prêter son appui, et sur-tout de ne pas permettre, qu'on la livre à ceux qui veulent la ramener à son père. Elle lui fait l'aveu de sa foiblesse, et elle cherche à la toucher, en lui exposant que c'est moins la passion de l'amour, que le sentiment de la crainte, qui l'a déterminée à fuir avec ces étrangers. En même temps qu'elle prie la Princesse, elle s'adresse aussi aux Héros, qu'elle a si utilement servis dans leur entreprise, et pour qui elle a fait le sacrifice de sa patrie et de sa famille. Elle leur rappelle leurs sermens, et les menace de la colère des Dieux vengeurs du parjure (3). Ceux-ci cherchent à la rassurer, en lui promettant leur appui. La nuit survient; mais le sommeil, qui procuroit aux autres le repos, ne ferma point la paupière de Médée, agitée des plus cruelles inquiétudes. Des torrens de larmes couloient de ses yeux. Cependant Alcinoüs et son épouse, retirés chez eux, délibéroient sur le parti qu'ils prendroient à l'égard de la fille d'Aëtès, au sort de laquelle la Reine intéresse son époux, en lui racontant tout ce qu'elle a fait pour les Argonautes, et la nécessité dans laquelle cette jeune fille s'est trouvée de se soustraire à la vengeance d'un père irrité (4).

Elle lui parle des sermens, que Jason lui a faits, en lui promettant de la prendre pour son épouse, et elle l'engage à ne pas livrer cette jeune Princesse à la fureur de son père. Elle lui rappelle des exemples frappans de semblables vengeances exercées, dans la personne d'Antiope, de Danaé, etc. Le Roi, touché des réflexions de son épouse, promet son appui aux Argonautes, contre les entreprises des Colchidiens (5); mais en même temps il lui observe, qu'il est à craindre que le Roi Aëtès ne porte la guerre contre les Grecs et ne se venge avec éclat. Il se détermine à un parti, qui est de renvoyer Médée à son père, si elle est encore vierge; et d'en assurer la possession à Jason, si elle est enceinte. Après cette réponse, le Roi va prendre du repos. Son épouse sort, et elle envoie secrètement un hérant faire part à Jason de la résolution du Roi, et l'engager à consommer son hymen avec la jeune Princesse; ajoutant que de-là dépend le sort de l'un et de l'autre. L'envoyé exécute ponctuellement ses ordres, et il est reçu avec transport par les deux amans. Aussitôt on prépare la cérémonie nuptiale, qui doit se célébrer dans l'antre où la Nymphe Macris, fille d'Aristée, avoit nourri Bacchus. On mit la Toison-d'or sur le lit nuptial; les Nymphes jetoient des fleurs; un voile couvrit

(1) Ibid. v. 930--962.
(2) V. 1000.
(3) V. 1052.
(4) V. 1083.
(5) V. 1100.

les mystères de l'amour, auquel s'initièrent les deux époux, tandis que les Argonautes armés montoient la garde autour de l'antre sacré (1), et entonnoient les chants d'hymenée, qu'Orphée accompagnoit du son de sa lyre. Cependant l'aurore avoit dissipé les ténèbres de la nuit, et le Roi, au milieu d'un concours nombreux de peuple, s'avance déjà pour rendre le jugement solemnel, qu'il avoit promis de rendre. Il tenoit en main un sceptre d'or; tous les Grands de sa cour étoient armés et lui faisoient cortège. Il monte sur son tribunal, et prononce l'arrêt, tel qu'il l'avoit annoncé à son épouse. Comme le mariage de Jason n'étoit plus un secret, les Colchidiens virent bien qu'ils avoient été joués, et que leurs démarches seroient sans effet. N'osant retourner dans leur patrie, ils prirent le parti de se fixer parmi les Phéaciens, jusqu'à ce que, dans la suite, ils passassent dans une île voisine des monts Cérauniens. Alcinoüs combla les Argonautes des plus riches dons. Médée reçut en présent de la Reine douze femmes qui la suivirent (2).

Le septième jour, les Argonautes se rembarquèrent; mais une tempête, qui s'éleva, les jeta sur les côtes de Libye, près des redoutables Syrtes, dont le Poète nous fait la description. Ils ne trouvent sur cette côte, que des sables arides et d'affreux déserts, où règne un silence profond (3). Ici est la peinture de leur embarras, et le récit des diverses questions qu'ils se font, et celui de leurs plaintes, et des tristes réflexions d'Ancée, qui ne leur déguise point leur cruelle situation. Des larmes coulent de ses yeux. Les Argonautes passèrent toute cette nuit plongés dans la plus profonde douleur, sans prendre aucune nourriture (4). Ils étoient dans cette affreuse perplexité, lorsque les Nymphes d'Afrique, qui avoient pris soin de Minerve, au moment de sa naissance, et qui avoient lavé cette Déesse dans les eaux du lac Tritonide, prirent pitié d'eux, et apparurent à Jason, qu'elles cherchèrent à consoler. Elles lui dirent, qu'elles n'ignoroient pas les peines, qu'il s'étoit données pour conquérir la riche Toison; elles lui conseillent de ne point perdre courage; elles lui promettent un prompt retour dans leur patrie, s'ils veulent témoigner leur reconnoissance à la mère bienfaisante, qui les a portés si long-temps dans ses flancs: elles disent, et disparoissent (5). Jason leur rend des actions de graces, et va faire part à ses compagnons d'un avis énigmatique, sur le sens duquel il les consulte, après leur avoir fait le récit de l'apparition qu'il avoit eue (6). Les Argonautes restèrent étonnés; et au moment où ils flottoient incertains et irrésolus, un prodige leur apparoît et leur donne le sens de l'énigme. Un cheval marin sortant des flots s'élance sur le rivage; Pélée y reconnoît l'animal, qui traîne le char de Neptune, qu'Amphitrite vient de dételer. Les Nymphes avoient donné l'ordre à Jason de marquer leur reconnoissance à la mère, qui les avoit portés, au moment où Amphitrite auroit dételé le char de Neptune. Il ajoute, qu'il pense que la mère, qui les a si long-temps portés, c'est le navire Argo; et que pour lui témoigner leur reconnoissance, ils le doivent porter sur leurs épaules à leur tour, en suivant la route que l'animal marin leur a tracée; que ce chemin les conduira vraisemblablement dans quelque mer navigable (7). Son avis est goûté. Les Argonautes chargent le vaisseau sur leurs épaules, et le portent pendant douze jours et douze nuits de

(1) Ibid. v. 1157.
(2) V. 1222.
(3) V. 1249.
(4) V. 1295.
(5) V. 1330.
(6) V. 1363.
(7) V. 1379.

marche à travers les sables de Libye. Ils arrivent au Jardin sacré, qui portoit les pommes d'or, que gardoit le fameux Ladon, ou Dragon des Hespérides. Ce monstre avoit été tué par Hercule; mais la partie supérieure de son corps palpitoit encore. Orphée y apperçut les spectres des Nymphes Hespérides; il les invoque et les prie de leur indiquer des sources d'eau où ils puissent se désaltérer, en leur promettant de leur en témoigner leur vive reconnoissance par des sacrifices, aussi-tôt qu'ils seront de retour dans leur patrie (1). Les Hespérides, reprenant la forme d'arbres qu'elles avoient dans ce jardin, paroissent sensibles aux prières des Argonautes, et Ægla, l'une d'elles, se charge de répondre. Elles se plaignent du ravisseur du dépôt précieux, dont la garde leur étoit confiée, et la peinture, qu'elles en font, ne permet pas de méconnoître Hercule. Elles ajoutent, qu'ayant soif, il avoit fait jaillir une source d'eau d'un coup de pied, et qu'il s'y étoit désaltéré tout à son aise. Elle leur montre du doigt le lieu où couloit cette fontaine; ils y courent, et ils s'abreuvent de son onde pure. Ils jouissent ainsi des bienfaits d'Hercule, qui, quoiqu'absent, leur est utile encore. Il prend envie à quelques-uns de chercher ce Héros dans ces lieux, où ils apprenoient, qu'il avoit passé; mais leurs recherches furent vaines (2). Canthus même, un d'entr'eux, y périt, ayant été tué par un pâtre dont il vouloit enlever les troupeaux. Ses compagnons le vengèrent et lui élevèrent un tombeau. Le Devin Mopsus mourut aussi en ces lieux, de la morsure d'un serpent né du sang de Méduse (3). Le poison subtil, qui pénétra ses veines, mit aussitôt son corps en putréfaction, et on sempressa de l'enterrer. Ses funérailles sont décrites ici par le Poète, qui nous peint aussi l'embarras des Argonautes, sur la route qu'ils ont à tenir (4). Orphée leur conseille d'offrir aux Divinités du pays un Trépied sacré, pour obtenir un heureux retour. Un Triton se présente à eux pour les tirer d'embarras, et leur enseigne leur chemin. Il leur trace une espèce de carte Géographique, qui doit guider leur navigation (5).

Dociles à ses sages conseils, les Argonautes s'empressent de sortir du lac Tritonide : le Triton disparoît, et Jason lui sacrifie une brebis, en le remerciant du service important qu'il a bien voulu lui rendre. Le Triton officieux reparoît à fleur d'eau, pousse le vaisseau jusqu'à la mer et se replonge au fond des eaux, en laissant les Argonautes saisis d'étonnement (6). Le vaisseau continue sa route, tantôt à l'aide de la rame, tantôt à l'aide de la voile. Ils approchent de l'île Carpathus; ils vouloient passer en Crète; mais Talus, géant indigène, les repousse loin de ces bords. (7) Médée fait ici usage de la puissance de ses enchantemens, pour triompher de cette résistance, et faire périr le Géant, qui succombe. Les Argonautes abordent enfin dans l'île de Crète, où ils passent la nuit (8). Après y avoir pris de l'eau, ils se rembarquent, et à l'aide de la rame, ils doublent le cap Samonien. Ils sont bientôt enveloppés d'une nuit obscure, qui leur dérobe la vue du ciel et des astres. Jason adresse une prière au Dieu du Soleil, au fils de Latone, qu'il prie de venir à leur secours. Ils découvrent bientôt l'île Anaphê, une des îles Sporades, où ils abordent et où ils élèvent un Temple à Apollon. La simplicité de leurs sacrifices fait rire les femmes de Médée, qui, ayant toujours vécu à la cour d'Alcinoüs, n'avoient jamais vu que des sacrifices pom-

(1) Ibid. v. 1480.
(2) V. 1482.
(3) V. 1527.
(4) V. 1346.
(5) V. 1585.
(6) V. 1619.
(7) V. 1650.
(8) V. 1690.

peux, dans lesquels on immoloit grand nombre de bœufs; ce qui donna lieu à des plaisanteries mutuelles, dont le souvenir se perpétue encore dans les sacrifices de cette île (1). On se rembarque, et dans le voyage, Euphémus fait part à ses compagnons d'un songe, qu'il a eu; ce qui fournit au Poète une petite digression, relative à la formation de l'île de Thêra, voisine de celle d'Anaphê (2). Les Argonautes continuent leur route et arrivent à l'île d'Egine, où ils vont faire de l'eau. C'est là que finit le récit du Poète, parce que c'est aussi là le terme de leurs dangers et de leurs travaux : car un vent doux les porte le long des côtes de l'Attique et de l'Aulide au port de Pagase, d'où ils étoient partis (3).

Ce poème, comme on le voit, se renferme dans l'unité d'action, qui en fait l'objet, et ne diffère de celui d'Orphée, que dans les développemens et les détails; mais le fond est absolument le même.

Valérius Flaccus a fait un Poème en huit chants sur le même sujet, dans lequel il n'a fait que répéter une partie des anciennes fictions, auxquelles il a donné plus ou moins de développement, mais où il a également conservé l'unité du sujet. Le triomphe complet de Jason chez lui ne s'achève, qu'à la fin du septième livre. Le huitième ne renferme que le rembarquement des Argonautes, qui emmènent Médée, sans que le Poète entre dans de grands détails sur le retour; mais il y peint les regrets et les douleurs de Médée fuyante, et la poursuite de son père. Le Pilote annonce, qu'ils seront obligés de tenir une autre route dans le retour, et de remonter le Danube. Il y parle de l'île Peucê, ainsi nommée d'une Nymphe Sarmate, et des Alains à travers lesquels passent les Argonautes à leur retour. Ici on voit paroître Absyrthe, frère de Médée, que son père avoit envoyé à sa poursuite, et qui vient troubler la joie des deux amans, prêts à devenir époux. Le combat s'engage entre la troupe de Jason et celle d'Absyrthe. Ici l'auteur peint les alarmes de Médée sur le sort du combat, quelqu'en soit l'issue. L'ouvrage finit là, et l'unité d'action n'y est point altérée.

Tous ces trois poèmes, et le récit de Diodore, qui contient un précis des traditions Grecques, sur la fameuse conquête du Belier à toison d'or, se réduisent donc à une action unique; savoir, à l'arrivée du Soleil au point équinoxial de printemps, annoncée tous les ans par le dégagement des premières étoiles du Belier céleste, qui paroissoit à l'horizon oriental, ou sur les extrémités de la mer Noire, des flots de laquelle sembloit sortir le Soleil, tandis qu'au couchant le Serpentaire Jason paroissoit descendre au sein des flots. Cette plage orientale étoit la Colchide. Sur ces mêmes côtes orientales, où le matin avoit paru le Belier et Méduse, qui précédoit le char du Soleil, on voyoit monter le soir le Serpentaire Jason, qui conduisoit le char de la Nuit, et qui s'unissoit à la pleine Lune équinoxiale du printemps. C'est donc ce fait astronomique, cet unique phénomène annuel, qu'on a chanté dans le poème intitulé Argonautiques, ou conquête du Belier a toison d'or. Aussi ce fait astronomique entre-t-il dans le poème d'Hercule partiellement, et ne figure-t-il, que comme morceau épisodique d'un des chants du poème, de celui qui a pour objet le neuvième travail d'Hercule. Dans les Argonautiques, il est un poème entier, qui a un sujet unique. Si l'on vouloit le considerer comme un des chants d'un grand poème sur Jason, ou sur le Soleil, chanté sous

(1) Ibid. v. 1730.
(2) V. 1764.
(3) V. 1781.

ce nom, il faudroit supposer, que le reste de l'ouvrage seroit absolument perdu, et que la suite des aventures de ce Héros, ainsi que celles de Médée, ne seroient que de légers fragmens des autres chants (*o*). On n'auroit alors conservé que le plus important de tous, celui où l'on chantoit l'arrivée de Jason en Colchide, ou la conquête du Belier à toison d'or, autrement le chant sur l'équinoxe. D'un autre côté, comme ce petit poème fait un tout, et que la Grèce ne connut guère Jason, que comme Chef de l'expédition des Argonautes, et de ses actions, que cette grande expédition, nous sommes tentés de croire, que le reste de ses aventures, sur-tout la suite de ses amours avec Médée, ainsi que les crimes et les malheurs de cette enchanteresse fameuse, appartiennent moins à la poésie épique, qu'à la poésie dramatique, et qu'ils font partie de la fable théâtrale, plutôt que de la fable sacrée. Ainsi nous ne sortons pas de l'unité du poème, connu sous le nom d'Argonautiques : car c'est ce poème que nous avons voulu expliquer ; ce sont ses rapports avec le ciel, que nous avons voulu montrer, plutôt que la vie totale de Jason et de Médée, et les aventures romanesques de ces deux amans, que nous avons voulu expliquer par les cieux. Nous ne nous engagerons donc pas dans toutes les explications de détail des fictions sur-ajoutées dans la suite à cette première fable, sur-tout par les tragiques, qui ont mis souvent sur la scène les amours et les atrocités de Médée, qu'ils ont habillées à leur manière. Peut-être néanmoins, dans la fable d'Eson, père de Jason, que Pélias force à boire le sang du taureau, qui le fait mourir ; et dans la fable du rajeunissement de Pélias (*p*), par l'immolation de l'agneau, que l'on fait bouillir, pourroit on trouver des rapports à cette partie du ciel où arrive le Soleil, ou Jason après la conquête du Belier, au moment où les Pléïades se lèvent avec le Belier, tandis que le Taureau est absorbé dans les rayons solaires, avec Orion, qui a disparu tout-à-fait. Je laisse à d'autres à faire ces recherches et à suivre ces rapports, me bornant à l'unique tâche, que je me suis imposée ; savoir, à l'examen du voyage de Jason et des Argonautes en Colchide, et de leur retour en Thessalie, avec les riches dépouilles du Belier de Phryxus, que Médée petite-fille du Soleil, ou fille d'Aëtès, frère de Persé, leur a aidé à conquérir. Je crois avoir prouvé, que la base de cette fiction se réduit à un très-petit nombre d'élémens astronomiques, qui forment le fond, que le Poète a brodé et enrichi, et auquel il a lié une grande partie des connoissances Géographiques, qu'on avoit alors de la partie boréale de l'Europe, de l'Afrique et de l'Asie, et principalement de la mer Noire et de la Méditerranée, avec une nomenclature des îles et des villes les plus connues, et des fables sacrées, qui les rendoient célèbres. La Geographie forme la plus grande partie des descriptions du poème, et les tableaux du ciel se réduisent à très-peu de chose, par la raison qu'il n'y a qu'une position unique à décrire, au lieu que dans les autres poèmes, que nous avons expliqués, c'est une révolution totale du Soleil, ou au moins une demi-révolution, qu'il falloit décrire; ce qui nous a obligé de nous tenir toujours aux cieux, sans nous occuper beaucoup des descriptions Géographiques, qui se lioient aux tableaux du ciel. Nous avons par exemple vu, que le dixième travail d'Hercule étoit la conquête des Bœufs de Géryon, et son arrivée chez Faune, et nous ne nous sommes pas occupés de le suivre en Hespérie, en Gaule, en Ligurie, en Italie, en Sicile, où on lui fait tenir à-peu près la même route, qu'aux Argonautes dans leur retour, après qu'ils ont remonté le Danube. Dans le poème

des Argonautes, au contraire, excepté les tableaux qui fixent dans le ciel l'aspect du matin et du soir de l'équinoxe du printemps, et qui donnent les premières bases du poème, et le sujet de la fiction, le reste n'est qu'un voyage de navigateurs, qui lèvent la carte des mers, des îles et des ports connus par les navigateurs Grecs de ces siècles-là. C'est cette description à-peu-près exacte des lieux, qui existent reellement sur la terre, qui a fait croire aux Grecs, qu'il s'agissoit d'un voyage réellement entrepris par leurs ancêtres, qui, pour la première fois, pénétrèrent dans la mer Noire, et arrivèrent à l'embouchure du Phase. Ce mélange de la vérité aux fictions anciennes a fait penser aisément, que ces fictions n'étoient que de l'histoire embellie par la poésie, ou défigurée par le temps : c'est tout le contraire. Ce n'est pas la fable, qui est venue se mêler à la vérité, et qui l'a déguisée ; c'est plutôt la vérité qui, venant à se lier à la fable, à fait méconnoître celle-ci, et a donné le change au lecteur, qui a pris pour le fond la broderie, et la broderie pour le fond. Le fond est une fiction ; la broderie, c'est la liaison de cette fiction à des pays, à des lieux, et souvent à des choses vraies et connues. C'est ainsi que les Auteurs de la légende de Christ ont lié leur roman à des hommes et des temps, et à des lieux très-connus, et dont l'existence est incontestable. Ce caractère original des fictions sacrées entroit dans le but des anciens Législateurs et des Prêtres, lequel étoit de faire croire à l'existence réelle des faits, qu'ils imaginoient, et qu'ils enveloppoient du voile du mystère. Toute la Grèce crut à la navigation de Jason, parti des ports de Thessalie, passant près du mont Athos, et de Samothrace, débarquant en Colchide, revenant par la Chersonèse-Taurique, abordant aux marais Mœotides, etc. parce que tous ces lieux étoient connus de tous les navigateurs, et qu'il n'y avoit rien d'extraordinaire en cela, si ce n'est que les Argonautes portèrent quelque temps par terre leur vaisseau : ceci étoit plus merveilleux. Néanmoins cela n'étoit pas étrange dans un poème, où les brebis portoient des toisons d'or, et où les taureaux souffloient le feu de leurs naseaux; où l'on voyoit des dragons toujours veillans au pied d'un arbre sacré, et où les Princesses voloient sur des chars attelés de dragons. Voilà le roman, et on ne peut s'y méprendre au style merveilleux. On ne peut pas non plus se dissimuler, que c'est là le sujet du poème, et que le voyage n'est que le moyen. Donc la partie qui a les couleurs de l'histoire n'étant évidemment que le moyen, et le sujet étant romanesque ; il s'ensuit, que l'essence du poème étant dans le sujet, le poème n'est essentiellement qu'un roman, et un roman astronomique. Car le dragon, le taureau, le belier à toison d'or, le vaisseau, le héros de l'expédition, et la plûpart de ses compagnons sont des êtres astronomiques, qui se lient tous à une grande époque du mouvement du Soleil ; époque célébrée chez tous les peuples, celle de son retour à l'équateur, et à l'équinoxe du printemps (*q*).

Voilà donc encore un événement prétendu historique, qui, depuis bien des siècles, est regardé comme fixant une des plus importantes époques de l'histoire, lequel se trouve ne former qu'une époque astronomique, qui ne date que dans les annales éternelles de la nature. Il en sera de même de l'époque de la guerre de Troye, puisque son roi Priam avoit été mis sur le trône par les Argonautes. Les bases de l'Histoire grecque s'écroulent donc, comme celles de notre Histoire sainte ; car nous aurons lieu dans la suite, en parlant du déluge, de faire voir, que le vaisseau de Jason et celui de Noé sont la même constellation ; aussi porte-t-il le double nom d'Arche de Noé, et de vaisseau Argo. Comme le retour de

la lumière sur notre horizon fait disparoître les illusions et les fantômes de la nuit, de même les lumières de la philosophie et de la science font évanouir ces fantômes chronologiques, auxquels on veut attacher tous les événemens de l'histoire réelle et connue. C'est ainsi que, dans tous les temps et chez tous les peuples, l'érudition a toujours cherché à étendre les limites de son empire, en paroissant vouloir reculer celles de l'histoire et de la vérité. C'est cette ligne de démarcation qu'il faut bien tracer. L'histoire perdra bien des terres qui ne lui appartenoient pas ; mais elle sera plus sûre de celles qui lui appartiennent ; et quelque chose qu'elle perde, ce sera toujours un gain pour la vérité, dont elle s'enorgueillit d'être fille. Passons à Bacchus, autre nom et autre forme du Soleil.

Fin de la Matière du Tome premier.

NOTES

DU

TOME PREMIER.

(*a*) PLATON, parlant de l'unité du Monde, appelle le Ciel : « cet Etre unique *qui a été*, » *qui est*, *et qui sera* (1) ».

(*b*) Eusèbe, appuyé de l'autorité de Diodore de Sicile, compte cinq principales Divinités chez les Egyptiens, avec le Soleil et la Lune; savoir, le Souffle universel, la Terre, l'Eau, l'Air et le Feu (2).

(*c*) Il paroît que Solon, qui avoit voyagé en Egypte, contribua à l'établissement du culte des douze grands Dieux en Grèce, comme semble l'annoncer le fragment d'une inscription, où on lit ces mots : *aux douze Dieux de Solon.* (Chandler, p. 78.)

(*d*) Nous distinguerons dans la suite, comme Hérodote, deux Hercules; mais tous deux dans le Ciel, et dont le second n'est que l'effigie du premier, qui, à proprement parler, est le véritable Hercule.

(*e*) La Terre et l'Eau étoient les grandes Divinités des Indiens, suivant Nonnus. (Dionys. l. 34, v. 241.)

(*f*) Ainsi les anciens Peuples du Latium, qui reçurent des Arcadiens le culte du Soleil, sous le nom d'*Hercule*, sacrifioient à ce Dieu, au lever et au coucher du Soleil (3).

(*g*) Les Indiens ou Sauvages de la côte occidentale d'Amérique, découverts par le capitaine Kook, au 49^{d}. 33^{m}. latitude nord et 133^{d}. 16^{m}. de longitude, avoient des canots, sur lesquels étoient peintes les images du Soleil, de la Lune et des Etoiles (4).

(*h*) On trouve à Balbek un Temple, dont la nef est soutenue par douze colonnes, six de chaque côté (5).

(*i*) En jetant un coup-d'œil sur le frontispice du Labyrinthe, décrit par Paul Lucas, t. 2, p. 261, on reconnoît aisément la figure du Soleil, dont la tête environnée d'aîles, symbole de son mouvement, est surmontée de rayons. La frise supérieure est remplie de Serpens, emblême naturel du mouvement oblique des Astres, et au-dessus est une porte gardée par deux Génies à tête de chien, gardiens naturels des portes du Soleil et des tropiques, suivant Clément d'Alexandrie. On remarquera, que la première de ces portes, ou celle des Dieux, est le Capricorne ou Bouc céleste, dont le nom Egyptien est *Mendès* (6), nom qui devint celui de *Pan*, qui empruntoit ses attributs de cet animal, suivant le témoignage d'Hérodote. Or, la tradition Egyptienne attribuoit à Mendès, ou à un prince, qui portoit le même nom que le premier des signes ascendans, la construction du Labyrinthe (7). Ne seroit-ce qu'une allégorie relative au signe même et à Pan, auquel ce monument solaire étoit consacré. Peut-être aussi seroit-ce la Chèvre, qui est dans les mains du Cocher céleste, lequel par son lever Héliaque, ouvroit l'année équinoxiale, et dont on montroit le tombeau en Grèce, comme celui de Mendès en Egypte.

(*k*) La Pyramide, dont nous parlons ci-après, a ces qualités; les quatre triangles, qui forment ses quatres faces, sont équilatéraux; elle étoit toute lumineuse le jour où la hauteur du Soleil étoit égale à l'inclinaison du plan de ses faces sur l'horizon. Ce qui arrivoit environ quatorze jours avant l'équinoxe de Printemps, et duroit quatorze jours après celui d'Automne.

(*l*) La statue d'Apollon-Carinus, ou du Soleil, chez les Mégariens, avoit la forme pyramidale (8).

(*m*) La Pyramide, qu'a mesurée Chazelles, a 110 toises de faces, et elle est carrée. Donc jusqu'au milieu 55 toises, et la perpendiculaire élevée de ce milieu au centre de la base, de 55 toises, puisqu'elle est carrée. Le double des carrés des deux côtés égale le carré de l'hypothénuse, ou de la ligne tirée d'un des angles à ce centre. Sa racine égale 77 toises trois quarts, précisément le nombre, que Chazelles a trouvé à sa hauteur en la mesurant. Donc pour construire une Pyramide, qui soit proportionnelle à celle-là, et orientée de même, il faut tirer deux lignes, qui se coupent à angles droits ou

(1) Platon. in Tim. p. 31.
(2) Præp. Ev. l. 3, c. 2 et 3.
(3) Servius AEneid. 8, v. 270.
(4) Trois. voy. de Kook, p. 271.
(5) Hist. des voy. de l'abbé de la Porte, 1 vol., p. 64.
(6) Herod. l. 2, c. 46.
(7) Diod. Sic. l. 1, c. 61, p. 70.
(8) Pausanias Atticis, p. 42.

en

en croix, et élever dessus une Pyramide, dont la hauteur soit égale à celle des branches de la Croix; et cette Pyramide, en tournant ses faces vers les quatre points cardinaux, produira ensuite les mêmes phénomènes que la Pyramide Egyptienne, à la différence près des jours où ils arriveront; ce qui résulte de la différence de latitude du pays, où cette petite Pyramide seroit élevée. C'est une Pyramide taillée dans une sphère, et qui doit être dans les rapports de la Pyramide à la demi-sphère. Les lignes, tirées du sommet aux angles, sont des cordes, qui soustendent l'arc de 90 degrés. C'est donc une Pyramide semblable à celle qui s'appuyeroit sur l'horizon comme sur sa base, et qui auroit ses quatre faces aux quatre coins du Monde, et son sommet au Zénith. Ces rapports ne se rencontrent pas sans dessein de la part des Constructeurs, qui ont choisi ces proportions.

Sa cime représentoit donc le sommet des Cieux; et sa base, l'horizon avec ses quatre points cardinaux, ou avec les quatre faces du Monde, auxquelles les faces de la Pyramide répondoient.

Quelles que fussent les mesures Egyptiennes, il est certain que l'on fit la hauteur et la base dans le rapport de sept à dix, deux nombres sacrés. Car sept multipliés par onze, donne soixante-dix-sept; et dix par onze, donne cent-dix.

Les Egyptiens s'étudioient à mettre leurs monumens religieux à l'unisson de l'harmonie universelle (1). Dans le Temple du Soleil, à Héliopolis, il y avoit un miroir disposé de manière, et d'une telle forme, qu'il présentoit tout le jour l'image du Soleil, et remplissoit tout le Temple de lumière, suivant le témoignage des historiens Arabes, Abenhekem, Abusour, etc. (2) On avoit soin que les premiers rayons du Soleil entrassent dans les Temples, et que les édifices correspondissent à la nature du Dieu qu'on y adoroit.

(*n*) Voy, sur les *Divi Lapides* transportées à Rome, par Elagabale (3).

(*o*) Synésius (4) prétend, que c'est des Egyptiens, et non des Grecs, qu'il faut apprendre l'art de figurer les Dieux. Hérodote (5) avoit aussi dit, que c'étoit d'eux qu'il falloit prendre et qu'étoient venues les vraies dénominations des Dieux.

(*p*) Dans l'Evangile de l'enfance, le petit Jésus va sur le bord d'un ruisseau, et prend de la terre molle, dont il fait douze petits Moineaux, qui s'envolent. Les Juifs crient au miracle (6).

(*q*) Les Phigaliens donnèrent douze pieds de haut à la statue d'Apollon (7) ou du Soleil. On couronna souvent la tête de ce Dieu, de douze pierres précieuses (8).

(*r*) La Cosmogonie Phénicienne de Sanchoniaton (9) donne aussi des aîles à Chrone, ou au fils du Ciel, au temps. De ces aîles deux s'abaissent et se reposent, tandis que les deux autres sont en mouvement. C'est à-peu-près la même idée. Les Juifs empruntèrent de Phénicie les arts, l'architecture, la décoration, etc. comme on le voit par Salomon (10), qui fit venir de Tyr les ouvriers, qui devoient travailler à la construction, et à la décoration du Temple qu'il bâtit; les Tyriens avoient élevé chez eux deux colonnes sacrées, l'une en honneur des Vents, et l'autre au Feu. Les Chérubins avoient deux aîles, qui touchoient, l'une du côté du Midi, l'autre du côté du Septentrion, les murs du Saint des Saints, tandis que les deux autres s'abaissoient sur l'arche qu'ils couvroient.

(*s*) En Arcadie, près de l'Alphée, et des sources de la fontaine Olympienne (11), on sacrifioit aux Eclairs, aux Tonnerres, et aux Tempêtes, comme au Pérou. Il est singulier, que le culte des Péruviens eût autant de ressemblance avec celui des premiers Romains, qui eux-mêmes reçurent le leur des Arcadiens, comme ceux-ci le reçurent des Pélasges; peuples anciens, navigateurs et voyageurs, et dont l'origine est mal connue. Il seroit curieux de chercher à renouer la chaîne, qui unissoit le culte du nouveau Monde à celui de l'ancien, avec lequel souvent il a le plus grand rapport. Je laisse à d'autres ce soin; peut-être trouveroit-on chez les Atlantes la solution du problême.

(*t*) Voyez dans Pausanias les noms d'*Arsinoë* (p. 142), de *Phœbé*, d'*Hilarie*, et d'*Electra* (p. 143), *Mœra* (p. 247).

(*u*) Dans la procession d'Isis, (Apulée, Métamorp. l. 11.) on voit paroître l'Ourse céleste, avec la parure d'une *Dame* respectable; ce qui s'accorde bien avec le titre de *Mère*, qu'on lui donnoit. Le Chien céleste y paroît aussi, le Canope, ou Urne du Verseau, le Pégase qui est placé dessus, etc.

(*x*) On pourroit croire, qu'autrefois les Egyptiens peignirent sur leurs enseignes les Images des animaux célestes, qui étoient leurs Divinités. On sait par Plutarque, qu'ils croyoient trouver dans cet ancien usage, l'origine du

(1) Kircher, Œdip. t. 1, p. 30.
(2) Ibid. p. 230—231.
(3) Tristan. t. 2, p. 324.
(4) Synes. in Calv. Enc. p. 73.
(5) Herod. Euterp. c. 4—c. 50, 52, 53.
(6) Voltaire, pièces détachées, t. 3, p. 117.
(7) Pausan. Arcad. p. 262.
(8) Albricius Philosoph. c. 4.
(9) Euseb. Præp. Ev. l. 3, c. 10,
(10) Joseph. Antiq. Jud. l. 8, c. 2.
(11) Pausan. Arcad. p. 291.

Culte des animaux établi parmi eux. On disoit, que le fameux Osiris (1), ou le Soleil chef des Astres, partant pour ses voyages, avoit distribué son armée par compagnies, et par bataillons, qui marchoient sous une enseigne où ces animaux sacrés étoient peints. Le Jacob des Hébreux, avec ses douze enfans, n'auroit-il été qu'une copie d'une de ces fictions Egyptiennes ?

(*y*) Cette division est celle des heures, qui répondent à chaque demi-signe, et qui sont au nombre de vingt-quatre. On la retrouve dans les vingt-quatre vieillards de l'Apocalypse.

(*z*) On peut consulter Saumaise (Ann. Clim. Præf. p. 97) sur l'origine et les rapports astrologiques du jeu d'Echecs, sur le Roi et la Reine, qui y représentent le Soleil et la Lune, sur les Tours qui représentent les Signes, que les Arabes appellent encore des *Tours*; sur les Cavaliers, qui représentent les Planètes ou Etoiles errantes, etc.

(*aa*) Les Indiens, en imaginant leur sept Castes, ont conservé les traces de leur correspondance avec le Ciel. Ces Castes sont plus ou moins distinguées, à raison de la Planète, dont elles descendent (2). Celle des Brames, ou la première, descend du Soleil, comme de raison. La famille des Héraclides en Grèce en descendoit aussi.

(*bb*) Les Egyptiens avoient aussi un Cycle quadriennal appelé *Olympiade*, du nom de la Lune, qui s'appeloit *Olympias*, dit Syncelle, parce que le Zodiaque, qu'elle parcouroit, portoit également ce nom. Voyez le Syncelle sur cette période (3). Hercule Olympien institua les fêtes Olympiques. On donnoit aux initiés la robe Olympique, ou figurée par les Etoiles des douze signes, à travers lesquelles passoient les ames des initiés, pour arriver au séjour de la Lumière éthérée, dont on leur promettoit la jouissance.

(*cc*) Orphée (4), dans son hymne aux étoiles, invoque la Lumière sacrée des étoiles, filles du Ciel, et de la nuit, dont elles sont les enfans chéris. Il en fait les pères, ou causes de toutes choses; *donc des Dieux*, et les arbitres de la fatalité.

Apulée (5) les appelle aussi *Caeligenae*, les enfans du Ciel.

(*dd*) Quintilien (6) prétend avec raison, qu'un maître de Grammaire, qui n'aura pas fait quelqu'étude d'Astronomie, ne pourra expliquer à ses élèves les Poètes, qui n'indiquent les saisons, et les temps, que par des levers et des couchers de Signes et d'Etoiles.

(*ee*) «La Lumière, dit Salluste (7) le Philosophe, tire sa substance du Soleil et du » Feu, et n'existe que par cet élément et avec » lui. L'ombre appartient au corps, et n'existe » que par lui ». Aussi plaçoit-on le Dieu Typhon, dans la matière ténébreuse, qui compose les corps. Typhon étoit, ainsi que les Géans, enfant de la Terre, et ennemi né de Jupiter, Père du jour.

(*ff*) On l'appela *ἀποσπασμα του Ηλιου*, un démembrement du Soleil, comme si elle eût été arrachée de son corps (8), à-peu-près comme Eve fut censée avoir été formée d'une côte d'Adam.

(*gg*) La Théologie Phénicienne les a distingués, et en a fait plusieurs enfans du même Père.

(*hh*) On peut voir dans Nonnus, Dionysiaques l. 38, v. 226, le caractère du vieux Saturne qui se traîne sur les genoux, dans la septième sphère, jusqu'à ce qu'il ait engendré le temps, que mesure sa révolution, et que le Poète fixe à trente années lunaires, ou mois pour chaque signe. On y trouvera aussi les autres rapports des durées des révolutions planétaires. Jupiter à la sixième sphère met un an pour chaque signe.

(*ii*) Delà, l'idée d'Atlas, et des Etoiles, filles du Pôle, autrement appelées *Atlantides*, nom que l'on donne aux *Pleïades*. On appela aussi *Atlas* en Afrique la haute Montagne, dont le sommet sembloit toucher et soutenir la voûte céleste. Atlas alors fut un Géant d'une force prodigieuse, et un des fils d'Uranus, tel qu'étoit le Pôle, fils du Ciel, quoique ce second ou la Montagne fut enfant de la Terre. Mais la Généalogie du premier fut par abus transportée au second.

(*kk*) Aldebaran a	2s.	6°.	36′	long.
Antarès	8s.	6.	37.	l.
Différence	6s.	0.	2′	

Ils sont en opposition parfaite.

Regulus a	4s.	26°.	43′.
Fomalhaut	11s.	6.	
Différence	6s.	10°.	presqu'opposition.

(*ll*) Plutarque, *de Iside*, p. 375 (9), observe cette différence entre les qualités des Corps célestes et des Corps terrestres; et il fixe (10) à la Lune la ligne de partage, qui sépare l'Etre constant de l'Etre sujet à naître et à mourir, et

(1) Plut. de Isid. p. 379.
(2) Acad. des inscrip. t. 31, p. 305.
(3) Syncelle, p. 197.
(4) Poet. Græc. p. 503.
(5) Apul. de Mundo, p. 3.
(6) Quint. Instit. l. 1, c. 4.
(7) Salluste, c. 7.
(8) Sanchon. Euseb. Præp. Ev. l. 3.
(9) Achill. Tat. c. 16, p. 80.
(10) Ibid. p. 376.

qui varie, à raison des changemens, qu'éprouvent les quatre élémens.

(*mm*) Linus écrivit une Cosmogonie (1), enseigna les mouvemens du Soleil et de la Lune, et disserta sur la nature des Animaux et des Plantes.

Epiménide écrivit la génération des Curètes et des Corybantes, chez les Crétois, et une Théogonie en cinq cents vers, avec un Poëme sur l'expédition Astronomique des Argonautes, ou sur l'arrivée du Soleil au premier signe du Printemps, au lever du Belier (2).

(*nn*) Simplicius (3), commentateur d'Aristote, établit cette distinction du Ciel, considéré en masse, formant l'unité qu'on appelle *Ciel* proprement, et dans ses parties qui sont autant de Cieux. Ces parties sont les huit Sphères, c'est-à-dire les sept Sphères planétaires, et celle des fixes. C'est Cieux ont aussi leurs parties, qui sont les Astres, et qu'on peut appeler des *Parties de Parties*.

(*oo*) *Frigida Saturni sese quò stella receptet.*

Virg. Georg.

(*pp*) Parmi les cinq Planètes, qui forment le cortège du Soleil et de la Lune, Mercure est celle dont le mouvement est le plus rapide.

(*qq*) Mercure étoit dans la plus grande faveur auprès d'Osiris ou du Soleil, suivant les traditions Egyptiennes (4), qui lui attribuent l'invention des Lettres, de l'Astronomie, de la Musique, du Culte religieux, et de tous les Arts d'agrément.

(*rr*) L'Arabe Haly dit, que le Soleil a donné à Mercure la puissance sur toute l'Ecriture (5), parce que, par sa position, il ressemble au Secrétaire d'un grand Roi, dont il reçoit les ordres. Sanchoniaton attribue également à Mercure la fonction de Secrétaire du Dieu du temps (6).

(*ss*) La Cosmogonie Phénicienne dit, que les premiers hommes nommèrent le Soleil *Beelsamim*, roi du Ciel, et que ce Dieu est le Jupiter des Grecs (7).

(*tt*) Plutarque nous dit que la figure à douze Angles, ou le Dodécagone, étoit consacré à Jupiter (8). Elle représentoit aussi le Monde, dans le solide à douze Faces (9).

(*uu*) C'est-là sans doute ce qui a fait dire à Plutarque (10), que les Habitans de l'Océan Britannique observoient le retour de Saturne au Taureau, ancien signe équinoxial, et origine de tous les mouvemens célestes. Aussi Saturne, dans la Cosmogonie Phénicienne, épouse-t-il la Fatalité, ou Fimarmèné. Ces insulaires l'appeloient *Nucturos*, ou *Gardien de la nuit*, et lui rendoient les premiers honneurs, après Hercule, ou après le Soleil.

(*xx*) C'étoient là les grandes Divinités des mystères, les Dieux Cabires de Samothrace, celles qui jouoient le rôle le plus important dans les sanctuaires d'Eleusis, où Cerès, Liber et Libéra étoient invoqués.

(*yy*) Dans son invocation aux Planètes, Firmicus s'exprime ainsi (11), en s'adressant au Soleil: « Sol Opt. Max., qui mediam cœli possides partem, mens mundi atque temperies, » dux omnium, princepsque, qui cæterarum stellarum Ignes flammi-ferarum luminis tui moderatione perpetuas, etc.

» Tu omnium syderum princeps, qui menstruis lunæ cursibus lumen et adimis et reddis, sol Optime, Maxime, qui omnia per dies singulos majestatis tuæ moderatione componis (12), per quem *cunctis animantibus immortalis anima Divina dispositione* dividitur, qui solus cæli Jannas, et aperis et claudis, ad cujus arbitrium fatorum ordo disponitur; etc. »

(*zz*) C'est le cadavre d'Osiris, enfermé dans un cercueil à figure de Bœuf.

(*aaa*) Le Soleil étoit censé former la quarte de l'harmonie céleste, et donner le double *Tétrachorde*.

« Nam medium tu curris Iter. . . .

» Hinc est quod quarto jus est decurrere Circo;
» Ut tibi perfectâ numerus ratione probetur;
» Nonne hac principio geminum tu das Tetrachordon... »

Martian Capell. Hym. in Sol.

(*bbb*) Cette comparaison peut être très utile dans l'explication d'Horus, fils d'Isis et d'Osiris, ou de la Lumière, née de l'union du Soleil et de la Lune.

Bardesanes appeloit le Soleil le *Pere de la vie*, et la Lune, la *Mere de la vie* (13), et disoit, qu'au déclin de la Lune, cette Mère de la vie quittoit ses vêtemens, alloit trouver le Soleil son epoux, et qu'alors les deux Planètes couchant ensemble produisoient des enfans, qui continuoient le genre-humain.

(*ccc*) Peut-être trouveroit-on ici l'origine de cette constellation ou du symbole, qui comprend ce groupe d'Etoiles. Par la même raison, le

(1) Diog. Laerc. prœm. p. 3.
(2) Idem. 79. Vit. Epimenid.
(3) Simplic. l. 3, p. 137 et l. 4, p. 164.
(4) Diod. l. 1, c. 16.
(5) Haly de judiciis Astr. p. 1, c. 4.
(6) Eub. l. 1, c. 10.
(7) Euseb. Præp. Ev. l. 1, c. 10.
(8) De Iside, p. 363.
(9) Tim. Loc. p. 98.
(10) Plut. de Facie in orbe Lunæ; p. 941.
(11) Firm. L 1, c. 4, p. 15.
(12) Firm. Præf. in l. 5, p. 115.
(13) Abulfarage Dynast.

domicile de Mars eût été marqué par l'empreinte de l'animal, qui lutte et se bat, *Arietat*. Cette explication de l'origine des images célestes tirée des domiciles planétaires, pourroit être utilement suivie; car nous ne tenons pas absolument à celle que nous donnerons ci-après et que déjà nous avons proposée dans notre Mémoire sur l'origine des Constellations imprimé dans le quatrième volume de l'Astronomie de Lalande.

(*ddd*) Il suppose que Vénus a la commission de vendre et d'acheter, allusion faite à son domaine ou à la Balance. On doit préférer l'opinion de Proclus, qui dit, qu'elle est chargée « de *donner la beauté aux productions de la* » *Nature* (1) ». Ceci s'accorde avec ce que nous avons dit plus haut sur cette Planète.

(*eee*) Cette *Eucrasie*, ou température heureuse, qui constitue l'état de l'air au Printemps, est ce que Plutarque appelle le caractère ou le tempérament d'Horus, fils d'*Osiris* « Horus, dit ce » Philosophe (2), est cette température heu- » reuse de l'air, qui conserve et nourrit tout, » par le principe humide dont il est impregné ». Tel est le Printemps, près des signes duquel est placé Orion, appelé *Horus* par les Egyptiens.

(*fff*) On verra quel usage nous faisons de cette observation dans notre chapitre sur Adonis.

(*ggg*) Simplicius, commentateur d'Aristote, observe que si le Soleil et la Lune étoient attachés à la sphère des fixes, et que le Soleil, par exemple, répondit toujours au Tropique du Cancer, ou au Tropique du Capricorne (3), il n'y auroit pas d'alternative de saisons, mais toujours été, dans le premier cas, ou toujours hiver dans le second, et conséquemment, que ces périodes annuelles de génération et de destruction n'auroient pas lieu.

(*hhh*) Plutarque, dans son traité d'Isis, confirme cette opinion des anciens, et explique même par-là les attributs caractéristiques du principe générateur Osiris.

(*iii*) Ceci nous fait croire, que les anciens Egyptiens choisirent une éclipse du jour même de l'Equinoxe ou du Solstice, pour y attacher l'origine de leurs périodes. Ce qui s'accorde bien avec nos idées sur l'usage des Pyramides.

(*kkk*) Effectivement, dans les Calendriers anciens, on marque non-seulement les levers et les couchers des Etoiles, mais encore les vents, qui soufflent à cette époque, et qui sont censés être l'effet de ces levers ou de ces couchers.

(*lll*) Le 25 de Décembre, ou le jour de Noël, jour de la naissance du Dieu des Chrétiens, étoit appelé *Natalis Solis invicti* (4).

(*mmm*) Il paroît, qu'originairement les Grecs commencèrent leur année par le Solstice d'Hiver, avant qu'ils en eussent reporté le commencement au Solstice d'Été. C'étoit dans l'ancien signe solstitial d'Hiver, que les Grecs plaçoient leur Cecrops, au Verseau, Cecrops qui établit la division des Athéniens en douze Tribus. Les Juifs y plaçoient Ruben, le premier des fils de Jacob.

(*nnn*) C'est de cette constellation que parle Virgile, dans ces vers du premier livre des Géorgiques (5) :

« Præterea tam sunt Arcturi sydera nobis,
» Hædorumque Dies servandi et *Lucidus Anguis*;
» Quam quibus in patriam ventosa per æquora vecti,
» Pontus et ostriferi fauces tentantur Abydi ».

(*ooo*) Ce Serpentaire tient le Serpent, que les Perses appellent le *Serpent d'Eve* (6), celui qui séduisit l'Homme et la Femme, et les força à cultiver la terre, et à l'arroser de leurs sueurs, jusqu'à ce que par l'Agneau ils eussent été régénérés. On pourra aussi rappeler ici la fable de Meschia et Meschianè et de leur Serpent, ces premiers Pères du genre humain, dans la Cosmogonie des Perses (7).

(*ppp*) Ceci trouvera son application à la durée de la vie d'Osiris, ou de la Lumière, que le Soleil prête à la Lune, durant vingt-huit jours de sa révolution.

(*qqq*) Virgile l'appelle *Roscida Luna*. (Georg. l. 3, v. 336.)

(*rrr*) Les Auteurs Chrétiens eux mêmes (8), malgré leur aversion pour l'Astrologie judiciaire, ont cru au pouvoir de la Lune, comme on peut le voir dans St. Augustin (9), qui pense pouvoir admettre ce que nous appelons l'*Astrologie naturelle*.

(*sss*) Cette Doctrine sur les cinq puissances, Vent, Feu-lumière, Air, Eau et Terre, fut adoptée par les Manichéens, comme on peut le voir dans St. Epiphane (10), et dans le traité de Beausobre sur le Manichéisme.

(*ttt*) Le Monde n'a pas été fait de ce qui n'étoit pas; mais de ce qui n'étoit pas bien, et aussi bien qu'il pouvoit être. Dieu, dit Platon (11), pensant que ce qui est ordonné vaut mieux que ce qui ne l'est pas, tira la matière de l'état de désordre où elle étoit, pour y mettre l'ordre et l'arrangement qu'elle n'avoit pas d'elle-même.

(*uuu*) Orphée avoit étudié en Egypte, où plus que par-tout ailleurs, on éprouvoit les bienfaits de cet élément (12). Aussi l'y honoroit-on

(1) Procl. in Tim. p. 257.
(2) Plut. de Iside, p. 366.
(3) Simplic. in Aristot. de Cæl. l. 2, p. 98.
(4) Petaw. Rat. Temp. p. 2, l. 1, c. 5.
(5) V. 204—205.
(6) Chardin. t. 3, p. 2.
(7) Zend. Avest. t. 2, part. 2.
(8) Salmas. præf. ann. Clim. p. 57.
(9) August. de Civ. Dei, l. 5, c. 6.
(10) Epiph. Adv. Hær. c. 66; et Beausob. t. 1, p. 222.
(11) Plut. de Procr. 1014. Platon, Tim. p. 30.
(12) Jul. Firm. de Prof. Relig. p. 3 et 4.

comme Dieu ; on lui adressoit des vœux et des prières (1), comme nous verrons bientôt que faisoient aussi les Perses.

(*xxx*) Thalès observoit, dit Plutarque (2), que c'est par le fluide spermatique que tous les animaux se reproduisent ; que le principe humide est le grand agent de la végétation des Plantes, qui se flétrissent par trop de sécheresse ; qu'enfin les Astres se nourrissent des vapeurs de l'Océan.

(*yyy*) L'air n'est ici que le souffle ou le *Spiritus*, qui formoit un cinquièment élément.

(*zzz*) Voyez Ovide, (Met. l. 15, Fab. 5), sur les transmutations des élémens, suivant la doctrine de Pythagore.

(*aaaa*) Une partie des idées d'Anaximènes se retrouve dans la théogonie d'Hésiode.

(*bbbb*) Crios ou le Belier est le siége de Pallas, dans la distribution des douze grands Dieux, entre les douze signes :

Lanigerum Pallas taurum Cytherea tuetur (3), etc.
(Manilius Astron.)

Persée, placé sur le Belier, se lève toujours avec lui, voyage avec lui dans les Cieux, et se couche avec lui. Il est son Paranatellon le plus voisin et le plus constant. Hésiode ne l'a pas séparé, ni de Crios ou du Belier, ni de Pallas. Crios, suivant lui, eut pour fils Astrée, Pallas et Persée. Ainsi la Théogonie d'Hésiode contient la description la plus exacte du premier signe et de ses alentours. Il donne pour femme à Pallas, Styx ou le fleuve des Enfers, sur les bords duquel la déesse guerrière précipite les morts. On plaçoit Styx dans le Ciel, en aspect avec le Belier, près du nœud équinoxial d'Automne, ou du passage aux Enfers, dans le huitième degré de la Balance (4).

(*cccc*) On peut consulter Pline, l. 2, c. 47, sur les différentes espèces de vents, et on verra qu'il les fait presque tous naître du lever ou du coucher d'une Étoile ou d'une constellation. Le Calendrier Rustique de Columelle est rédigé sur ce même principe. Les Calendriers Grecs ou Egyptiens, qui sont imprimés dans l'*Uranalogium* de Petau (5), lient toujours le retour de tel ou tel vent au lever ou au coucher de telle ou telle Etoile. Le commentaire de Germanicus César, sur Aratus, finit par des prognostics de vents et de pluies, de grêle ou de tonnerre, tirés des levers ou des couchers d'Étoiles. On trouve à la suite des ouvrages de Ptolémée, imprimés avec ceux de Firmicus, un Calendrier où chaque jour du mois est marqué par un lever ou coucher d'Etoile, avec tous les phénomènes météorologiques qui les accompagnent.

(*dddd*) Chiven est le même Dieu qu'ils appellent *Routren* (6), et que nous avons vu être *le feu*, une de leurs cinq puissances (7). Routren réside dans le Soleil, la Lune, dans le Feu, etc.

Cette opinion philosophique appartenoit aux Scythes, chez qui le Feu a dû être un élément aussi précieux que l'Eau l'étoit pour les Egyptiens. Le discours que Justin leur attribue (8), prouve que tel étoit leur dogme Cosmogonique. Il seroit possible que les Scythes, en pressant sur le midi de l'Asie, y aient apporté cette Doctrine, que les Brames conservent encore de nos jours. C'étoit aussi le dogme de Zoroastre, et vraisemblablement ce fut là l'origine du culte du Feu, chez les Perses, ou du Magisme ; le feu Ether étant regardé comme le créateur de la Nature, et comme la substance lumineuse du Soleil.

(*eeee*) Hippasus étoit de Métapont, et l'on trouve dans Hérodote (9), que les habitans de Métapont revendiquoient certaines Fables, que d'autres attribuoient à la Scythie.

(*ffff*) *Oculos cœli, id est stellas*, dit Marsil Ficin, *Comment. in Plotin*, *Ennead.* 2, c. 2) ; d'après cette explication, les yeux semés sur le corps d'Argus, et sur les aîles des Chérubins, seront des Etoiles ; et trois yeux ou trois Génies, qui auront chacun un œil, pourront représenter les trois Planètes supérieures au Soleil, le vrai Jupiter, lesquelles formoient la foudre, d'après Pline cité ci-dessus.

(*gggg*) L'opinion de Lactance est contraire à celle des autres Philosophes, qui donnent aux animaux une ame émanée du feu Ether, comme celle de l'homme.

(*hhhh*) L'Air se rangea du côté du Feu, comme plus léger ; l'Eau du côté de la Terre, comme plus pesante. De-là vint ensuite la division des Stoïciens (10), qui partagent la légéreté et la pesanteur entre les quatre élémens, et qui appellent élémens légers, le Feu et l'Air, et élémens pesans, l'Eau et la Terre. Aristote ne donne une légéreté ou une pesanteur déterminée qu'au Feu et à la Terre, tandis que l'Air et l'Eau varient leur pesanteur spécifique. Il accolle néanmoins l'Air au Feu, et l'Eau à la Terre, dans sa division des élémens en élémens légers, et élémens pesans (11).

(*iiii*) Favorinus, dans une dissertation contre les Astrologues, dont Aulugelle nous a donné

(1) Athan. Adv. Gentes.
(2) Plut. de Placit. Phil. l. 1, c. 2, p. 875.
(3) Astr. Man. l. 2, v. 437.
(4) In parte 8. Firmic. l. 8, c. 12, p. 220.
(5) Uranol. l. 3, Calend. Ptol. Apud Firm. p. 79.
(6) Sonner. v. Ind. t. 1, l. 2. Art. 3, p. 316. Bagawad p. 170.
(7) Ci-dess. l. 2, c. 3.
(8) Justin. l. 1, c. 2.
(9) Herod. l. 4, c. 13—15.
(10) Plut. de Placit. Philos. l. 1, c. 12, p. 833.
(11) Simpl. in Arist. p. 1.

un abrégé très-succint (1), dit que les hommes, ayant observé quelque correspondance entre certains effets produits ici-bas, et la marche des corps célestes, partirent de-là pour étendre ce principe à tout ce qui arrive parmi nous, et finirent par vouloir persuader, que toutes les choses humaines, petites ou grandes, sont subordonnées au mouvement des Astres, et réglées par eux.

(*kkkk*) Le Ciel a primitivement, dit Proclus (2), les formes et les figures que prend la matière par la génération, dans le système général de la génération et de la destruction. Suivant Ptolémée, les formes terrestres sont modifiées par les formes célestes (3).

(*llll*) Sextus Empiricus distingue deux sortes d'influences, les unes simples, les autres composées (4). Les premières sont celles d'une seule Planète, ou d'un seul signe. Les secondes résultent de la combinaison de plusieurs Planètes, placées en différens lieux, tels que l'Horoscope, le milieu du Ciel, le bas du Ciel, et le point du couchant, opposé à l'Horoscope; car l'Horoscope est le levant. C'est ce que l'Auteur de l'Apocalypse appelle *le haut*, *le bas*, *et le contour du trône de Dieu*. A ces points correspondoient les quatre Etoiles royales, et les signes fixes, le Lion, le Bœuf ou Taureau, l'homme du Verseau et le Scorpion, avec lequel se lève le Vautour, *Aquila*. Ils divisoient en quatre parties le Zodiaque, où circule le temps divisé en quatre parties, de six heures chacune (5).

(*mmmm*) Cette division du Zodiaque en trente parties, ou trente Dieux tutélaires de chaque division, pourroit être celle dont parle Ptolémée (6), et qu'il désigne sous le nom de *douziemes de Signe*. En effet, le cercle composé de 360 degrés renferme trente douzièmes, qui ont chacun leur inspecteur ou maître, suivant le même Ptolémée. Néanmoins, je suis tenté de croire que c'est trente-six, et non trente qu'il faut lire, et que c'est des trente-six Décans, que veut parler ici Diodore, lesquels se succèdent dans leur lever et leur coucher, tous les dix jours, comme les Dieux conseillers; ce qui complette la révolution annuelle de trois cents soixante jours; année sans Epagomènes. La moitié du Zodiaque étant au-dessus de la terre, et la moitié au-dessous, il s'ensuit qu'il y a toujours la moitié de ces Dieux dessus l'horizon, ou au-dessus de la Terre, et la moitié au-dessous. Suivant Firmicus (7), c'étoit ceux qui rendoient les décrets de la fatalité et qui décidoient des biens et des maux de l'humanité. C'est là sans doute ce qui les a fait appeler les Membres du conseil des Astres, ou les Dieux conseillers.

(*nnnn*) Ce passage trouvera sa place dans notre théorie sur les Enfers, dont l'entrée étoit au premier des signes inférieurs, près du Centaure qui tient la Balance, et juge les ames qui descendent dans l'hémisphère inférieur ou aux Enfers; tandis que l'Agneau ou *Aries* devient la porte des ames vertueuses.

(*oooo*) On peut consulter Salluste (8) le Philosophe, sur la nécessité des mouvemens contraires, pour établir l'équilibre de la Nature, et donner à l'action génératrice du Monde toute sa perfection, dans ses différens périodes d'énergie et de repos, de chaud et de froid.

(*pppp*) Voici ce que dit Hygin, l. 4, c. 13: « le Cancer, en se levant, fait disparoître la » moitié de la couronne, le Poisson austral, » la tête et le reste du corps, jusqu'au nombril de l'Hercule Agenouillé, Ophiucus, de» puis les genoux jusqu'aux épaules, la presque » totalité du Serpent, excepté la tête, qui s'avance » sous la couronne. Le Bootès, presqu'en to» talité, est couché. La queue de la Baleine » est au Méridien ». Voilà un exemple de la manière, dont on fixoit les divisions de chaque signe, et la base du choix qu'on faisoit de telles ou telles constellations, pour les faire entrer dans une allégorie, ou dans une image sacrée. C'est donc d'après ce principe qu'il faut les décomposer.

(*qqqq*) Les Prêtres ont rendu la religion bonne à tout; on invoque Ste. Geneviève pour obtenir de la pluie et du beau temps. On a le choix. St. Roch invoqué guérit la peste. Tel autre Saint, de telle ou telle autre maladie. St. Nicolas sauve du naufrage. C'est ainsi qu'en donnant aux hommes des secours factices, et en leur conseillant de se reposer sur la Providence, on leur a ravi tous les moyens que fournit une sage prévoyance. Les Prêtres, pour dominer, ont tout corrompu dans l'ordre social. Les Talismans et les Agnus-Dei n'ont profité qu'à eux. La religion, telle qu'elle a presque toujours existé, est incontestablement le plus grand fléau qui ait affligé les hommes. Il y a long temps que la religion dit au Matelot, en danger: invoques Ophiucus, ou St. Nicolas; et ce n'est que depuis peu, que la Philosophie lui a répété cet adage trivial: « *ne t'y fie pas* ».

(*rrrr*) On conçoit, que la figure de la Planète et ses attributs, se trouvant liés au Décan, ou à la figure mystérieuse, composée de la constellation et des caratères de la Planète, on put peindre une coupe, de laquelle sortit la tête

(1) Aulugelle, l. 14, c.
(2) Procl. in Tim. p. 21.
(3) Ptolem. in Centiloq. c. 9.
(4) Sex. Empir. Adv. Math. l. 5, p. 116.
(5) Apocalyp. c. 4, v. 6.
(6) Ptolomée Tetrabib. l. 1, c. 22.
(7) Firmic. l. 4, c. 16.
(8) Sallust. ch. 7, p. 256. Opusc. Mythol.

de Mars ; comme dans le premier Décan, également consacré à Mars, on avoit peint une figure, qui portoit la hache symbolique du Dieu des combats.

(*ssss*) Ce mot se rapproche assez du nom de ces Cabires, ou Dieux puissans, que les Grecs disoient s'appeler *Axio-Kersos*, en langue Barbare. Le Scholiaste d'Apollonius l'appelle *Pluton, ou l'époux de Proserpine.* On observera que c'est dans cette île que les anciens plaçoient les Champs-Elisés ; et qu'ils étoient persuadés, que le Volcan du Pic étoit le Tartare ou l'Enfer. La plus belle Vallée de l'île, où l'on a bâti depuis la ville de Laguna, passoit pour être le séjour fortuné qu'habitoient les hommes vertueux.

(*tttt*) Le livre de l'Apocalypse de Jean est composé de morceaux de Daniel, et sur-tout d'Ezéchiel, qui eux-mêmes ont consacré les principes de la théologie des Assyriens. Or le système des deux principes en forme la base, comme nous le prouverons dans l'explication de cet ouvage mystique. On y retrouve aussi la doctrine des Mages.

(*uuuu*) Le Boundesh (1) contient les principes d'une Cosmogonie faite vers le cinquantième degré de latitude, puisqu'elle suppose qu'en hiver le jour n'est que la moitié de ce qu'il est en été. Donc il est en hiver de huit, et en été de seize, comme chez nous.

(*xxxx*) On fit une application de cette théorie aux deux hémisphères, ou aux deux divisions de la sphère (2), en partie boréale et supérieure, et en partie australe ou inférieure. On appela la première *la droite* et la seconde *la gauche.* Aussi les six signes supérieurs composoient le domaine du bien, de la Lumière et d'Ormusd ; et les six autres l'empire du Mal, des Ténèbres et de Typhon, leur chef, comme nous le verrons ci-après, dans l'explication de l'œuf mystérieux.

(*yyyy*) On doit distinguer le signe, qui n'est qu'une division connue dans le Zodiaque, et qui étoit sous la tutèle d'un Dieu, de la constellation ou de l'image symbolique qui y fut placée. Le signe est mobile par l'effet de la précession, et s'applique successivement par sa marche rétrograde à chacune des douze constellations du Zodiaque. Mais l'image céleste qui groupe les étoiles du *Zodiaque*, est fixe, et garde les mêmes rapports avec les autres images ou constellations. Nous faisons cette remarque, afin qu'on ne nous accuse pas de faire un double emploi des douze signes. La constellation n'est pas le signe, quoique casée dans le signe ; elle en diffère, comme l'image ou l'estampe diffère de son cadre. Les douze grands Dieux présidèrent aux signes ; et par suite aux images, qui elles-mêmes étoient des Divinités. Celles-ci étoient des Divinités visibles ; les premières étoient intellectuelles, ou les concevoit agissant sous les signes, et empruntant souvent leurs attributs des images qui y correspondoient.

(*zzzz*) La Théogonie de Sanchoniaton (3), autrement la Cosmogonie des Phéniciens, nous présente la matière du cahos, qui s'arrondit sous la forme de l'œuf, au moment où le Soleil et la Lune vinrent à briller pour la première fois dans l'Univers. Cette doctrine se retrouve chez les habitans du Tunquin (4). Ces peuples supposent que la matière première, avant l'organisation du monde, avoit la forme et la figure d'un œuf. Agitée par le mouvement, elle produisit deux principes, celui de la génération et celui de la corruption ; ce qui répond assez au *Genos* des Phéniciens. C'est aussi l'opinion des Banians (5), qui supposent que Dieu souffla sur la matière du cahos, composée des quatre élémens confondus ; que les eaux s'enflèrent et devinrent une ampoule de la grosseur d'un œuf qui, en s'étendant peu-à-peu, forma le Ciel lumineux et transparent : du reste ou de la terre humide, il forma une boule ronde, qui est la Terre.

(*aaaaa*) *Ubi pulsam hyemem Sol Aureus egit*
Sub Terras, cœlumque æstivâ luce refulsit.

Virg. Georgic. l. 4, v. 51.

Voilà l'idée simple, qui a fourni le fond de beaucoup de Poëmes anciens, et d'une foule de légendes sacrées, dont le Héros est attaqué par les puissances des Ténèbres, qu'il combat et dont il triomphe, sous l'emblême d'un Dieu, à cornes de Taureau ou de Belier, dans la fable d'Osiris, dans celle de Bacchus, dans celle de Jupiter Ammon, ou sous la forme d'Agneau dans celle de Christ.

(*bbbbb*) Voyez le monument de Mithra, dans lequel le Scorpion ronge les Testicules du Taureau ; et le traité d'Isis, dans lequel Osiris, à cornes de Taureau, le même que Bacchus, est tué par Typhon, le Soleil parcourant le 17°. du Scorpion.

(*a*) On peut consulter Jamblique dans sa réponse à Chérémon, où il lui prouve que les Egyptiens n'avoient point vu un simple mécanisme dans l'Univers et dans le jeu de ses ressorts, mais qu'ils avoient encore admis une vie, une ame et une intelligence, etc.

(1) Zend Avest. t. 2, p. 400.
(2) Eratosth. Uranol. Petaw. c. 6, p. 143. Plut. de Iside, p. 363.

(3) Euseb. l. 1, c. 10.
(4) Cont. d'Orville, t. 1, p. 367.
(5) Idem. t. 2, p. 129.

(*b*) Justin observe, que Platon avoit puisé en Egypte la même doctrine sur l'unité de Dieu, ame et intelligence de toutes choses.

(*c*) Les Japonois regardent le Monde comme un grand homme, dont la calotte céleste est la tête, dont les Astres sont les yeux (1), les arbres, les herbes et les plantes, sont les poils; les pierres et les métaux, les ossemens. On retrouve la même idée chez les Scandinaves, dans la description qu'ils nous font de leur Géant *Imer*, ou de la matière Cahotique, dont le cadavre remplit l'abîme; dont la chair servit à former la Terre; le sang, la Mer; les os, les Rochers; les cheveux, les Plantes. La voûte céleste fut faite de son crâne, et l'on établit quatre mains pour la soutenir, etc. De ses paupières on bâtit *Midgard*, ville céleste, etc.

Telle étoit la peinture, que le grand Dieu des Egyptiens, Sérapis, faisoit de lui-même dans les vers, que rapporte Macrobe (2). Il dit que le Ciel forme sa tête; la Mer, son ventre; la Terre, ses pieds; ses oreilles sont dans l'Ether, ainsi que ses yeux dans les Astres, et sur-tout dans le Soleil. Ici, le Dieu Sérapis est pris pour l'Ame universelle, dont le Soleil est le siége principal. La fameuse Omorca des Chaldéens (3), que Belus partage en deux, de manière à faire d'une partie de son corps, le Ciel, et la Terre, de l'autre, semble avoir été le Type du Géant *Imer* des Scandinaves. Les Manichéens disoient, « que le Créateur écorcha les princes des Ténèbres, et que de leurs » peaux étendues (4), il en fit le firmament ». Damascène ajoute à ce récit d'Epiphane, qu'il forma les hommes de leur chair, et les montagnes de leurs os. C'est ainsi qu'on écrivoit autrefois les Cosmogonies, sous une forme d'histoire la plus monstrueuse.

Eusèbe (5) nous dit, que les anciens Théologiens de l'Orient plaçoient dans le Ciel la tête de Dieu, son intelligence dans l'Ether, ses membres et le reste de son corps dans les différentes parties du monde. Les Livres Juifs peignent Dieu sous les traits d'un être colossal, dont le Ciel est le siége, et à qui la Terre sert de marche-pied (6). Ces peintures ont plus de dignité, que celles dont nous avons parlé plus haut. Celle d'Isaïe appartient au spiritualisme qui, par abstraction, place la Divinité hors du monde.

(*d*) On remarquera que le mot *ame* répond au mot *force* universelle. Cette ame universelle revient au principe d'action universelle, qu'on est forcé de reconnoître dans la matière, principe unique, dit M. de Voltaire, principe nécessaire, éternel, présent par-tout dans le monde. (Volt. Pièc. détach. t. 2, sur le principe d'action.

(*e*) Origène, dans sa quatrième Homélie sur Ezéchiel (7), s'efforce de démontrer que la Terre est animée, qu'elle pèche, et qu'elle est punie (8).

(*f*) La Doctrine ancienne sur l'ame, et sur l'intelligence des Astres, s'est perpétuée jusqu'aux derniers siècles. Le docteur Scot dit (9), que ceux qui ont refusé de croire les Astres animés ont plutôt exposé leur croyance à cet égard, qu'ils n'ont démontré le contraire.

On remarquera, que la figure, appelée *Hercule*, vêtue de la peau du Lion, et celle appellée *Orion*, qui porte les dépouilles du Bœuf, étoient censées présider au mouvement du Soleil. Car Orion est l'Astre d'Orus, suivant Plutarque, *de Iside*, p. 359.

(*g*) On trouve dans les Livres Zends la prière qui se récite les sept premiers jours du mois, en l'honneur des sept Amschaspands (10), avec leurs noms *Ormusd*, *Bahman*, *Ardibescht*, *Schariver*, *Sapandomad*, *Kordad*, *Amerdad*. Ce sont les sept premiers esprits célestes; ils se divisent, comme les Planètes, en mâles et femelles (11); ils sont des rois toujours vivans, rois du monde.

(*h*) Clément d'Alexandrie le donne à entendre (12), quand il dit qu'il y a sept Archanges dans notre hiérarchie, comme il y a sept Planètes chargées du gouvernement du monde, dans la Théologie Chaldéenne.

(1) Kirker Œdip. t. 1, p. 411.
(2) Sat. l. 1, c. 20.
(3) Syncelle, p. 27.
(4) Beausob. t. 2, l. 6, c. 6, §. 9, p. 366.
(5) Euseb. Præp. Ev. l. 3, c. 10, p. 105.
(6) Isaïe, c. 5, v. 1.
(7) Beausob. t. 2, l. 6, c. 6, p. 370.
(8) Petaw. de Opif. l. 1, c. 12, §. 14.
(9) Almagest. Ricciol. t. 1, p. 93.
(10) Zend Av. t. 2, p. 152.
(11) Ibid. T. 1, part. 2. p. 152.
(12) Stromat. l. 6, p. 685.

(*i*) SYSTÊME DES CABALISTES,

Dans la distribution des Anges, Intelligences et Esprits Planétaires.

Kirk. Œdip. t. 2. part. 1, p. 210.	SOLEIL.	VENUS.	MERCURE.	LA LUNE.	SATURNE.	JUPITER.	MARS.
Leurs Anges.	Raphaël.	Hamiël.	Michaël.	Gabriël.	Zapkiel.	Zadykiel.	Chamaël.
Intelligences.	Nagiel.	Hagiel.	Tiriel.	Elimiel.	Agiel.	Sophiel	Graphiel.
Esprits.	Semeliel.	Noguel.	Cochabiel.	Lemanaël.	Sabathiel.	Zedekiel	Modiniël.

Systême des Arabes Mahométans.

Kirker Ibid. p. 385.	SOLEIL.	VENUS.	MERCURE.	LA LUNE.	SATURNE.	JUPITER.	MARS.
Anges Tutélaires.	Holmiël.	Esmun.	Aschi.	Jokaiel.	Aphiel.	Giavar.	Nahasal.

Noms des sept Puissances préposées au Gouvernement du Monde, suivant Avenar. OEdip. Kirker, t. 2, part. 2, p. 234.

Raphaël.	Anaël.	Michaël.	Gabriël.	Caphiël.	Zadukiël.	Chamaël.

Œdip. Kirker. t. 2, part. 2, p. 237.

Suivant les Coptes.

	☉	♀	☿	☾	♄	♃	♂
Anges Tutélaires.	Piriel	Surotiel	Anubiel.	Piohsiël.	Rephaniël.	Pizeusiel.	Typhaniel.
	Angelus Solis.	Veneris.	Inventionis.	Maris.	Temporis.	Vitæ.	Destructionis.

(*k*) La Sphère Persique de Scaliger peint, au premier Décan de la Balance, un homme qui a l'air menaçant, et qui tient en main une Balance; et auprès, la tête d'un Dragon (1). Le premier degré de la Sphère des trois cents soixante Décans y place un homme, qui tient des javelots, avec cette devise Astrologique : celui qui naîtra sous ce degré sera belliqueux (2). Dans l'Eglise de Ste. Marie des Anges, dont le Pape Pie IV a fait la consécration, on voit les sept Archanges, sur le grand autel autour de la Vierge, et Michel a cette inscription : « Je suis prêt à recevoir les ames. Il étoit donc » leur Minos ».

(*l*) Il est à remarquer, que les Astrologues ont aussi désigné les Planètes par des animaux, avec lesquels ils leur supposoient quelqu'analogie. Saturne étoit appelé l'*Ane* (3); Jupiter l'*Aigle*; Mars le *Loup*; le Soleil le *Lion*; Vénus la *Colombe*; Mercure le *Dragon*; et la Lune le *Bœuf*. Plusieurs de ces animaux sont ceux qui caractérisent les Archanges; et tous sont dans les constellations. Car les Pléïades furent appelées les *Colombes*; le mot même *Peleïas* signifie *Colombe*. L'Ane est au Cancer en aspect avec le Capricorne, domicile de Saturne; le Loup sous le domicile de Mars, l'Aigle sur le Sagittaire, domicile de Jupiter. Le Bœuf est le lieu de l'exaltation de la Lune. La Colombe où la Pleïade tient au même signe, domicile de Vénus. L'Hydre est sous la Vierge, domicile de Mercure, et le Lion est le domicile du Soleil.

(*m*) La Cosmogonie des Perses donne trois corps à chaque Etoile fixe (4). Peut-être doit-on entendre les trois formes des trois Décans de chaque signe.

(*n*) L'Eau, que répand Taschter, se partage en sept parties (5). Celle du milieu des sept parties, ou sept Kesvars, est la portion du Dieu Lumière, Ormusd.

(*o*) Il y a bien de l'apparence, dit Beausobre, qu'une bonne partie de la Théologie des Juifs sur les Anges venoit des Chaldéens. C'est un mauvais butin, qu'ils apportèrent d'Assyrie, et dont les Chrétiens n'ont pas dédaigné de se charger. Aussi est-ce une ancienne tradition, que les Juifs apportèrent de Babylone les noms des Anges (6); qu'ils n'en avoient point auparavant. On ne trouve aucun nom d'*Ange* dans leurs Livres, si ce n'est dans ceux qui ont été écrits depuis leur captivité. Le mot *El*, qui termine ces noms, répond à celui d'Ized, chez les Perses, qui est toujours uni au nom de l'*Ange Persan*; c'est le *Divus* des Latins, ou notre mot *Saint*.

(*p*) Dans la prédiction de la fin du Monde, que St. Luc met dans la bouche de Christ, il y est dit, « qu'il y aura des signes dans le Soleil, dans la Lune et dans les étoiles, et que *les puissances des Cieux* seront ébranlées. Ces puissances ne sont que les intelligences des Sphères, auxquelles l'Auteur de cette légende croyoit, comme tous les Théologiens orientaux, Perses, Chaldéens, Juifs, Arabes, etc.

(*q*) Ormusd, chez les Perses, est le premier des sept Amchaspands, ou des sept grands esprits célestes (7).

(*r*) La statue symbolique du Monde Archétype nous a été décrite par Porphyre, d'après la Théologie des Brames (8). On y trouve la division de la Nature en deux parties, l'une active, l'autre passive; les deux agens principaux de la Nature, le Soleil et la Lune; la foule des Génies, ou des intelligences chargées de l'administration du monde; et la peinture des parties les plus apparentes de l'Univers, telles que le Ciel, la Terre, la Mer, les Montagnes, les Fleuves, les Plantes, les animaux, etc. Tous ces desseins étoient tracés sur une figure humaine hermaphrodite, ou sur une statue de douze coudées, dont toute la partie droite, sur laquelle étoit l'image du Soleil, étoit celle d'un homme, et la gauche, sur laquelle étoit celle de la Lune, étoit celle d'une femme. Cette statue étoit dans un antre sacré de l'Inde, creusé au sommet d'une haute montagne. Les Brames disoient, que cette figure étoit le modèle ou le Plan archétype, que Dieu donna à son fils, lorsqu'il organisa le monde. Au-dessus de la tête de cette figure, on voyoit placée l'image de Dieu, comme sur un trône élevé. On remarquera aisément, que c'est dans le cerveau des Brames et de leurs semblables, qu'il faut placer ces Archétypes, qui ne sont que des copies du véritable Archétype, le monde visible. C'est l'inverse de cette proposition qui est vraie. Car la vérité est presque toujours l'inverse de nos opinions.

(*a*) Hercule étoit une Divinité tellement du premier ordre, que son autel à Rome s'appeloit le *très-grand autel* (9), et que, dans les sacrifices qu'on lui faisoit, il n'étoit pas permis de proférer le nom d'aucune autre Divinité (10).

Les habitans de l'île Ogygia, près de la Grande-Bretagne, en faisoient leur première Divinité, et lui donnoient rang avant Saturne, dont la

(1) Scaliger, Not. ad Manil. p. 343.
(2) Ibid. p. 454.
(3) Salmas. Ann. Clim. p. 623.
(4) Zend Av. t. 2, p. 359.
(5) Zend Av. p. 363—364.
(6) Beausob. t. 2, l. 9, c. 2, p. 624.
(7) Zend Av. t. 2, p. 152.
(8) Porphyre in Styge.
(9) Tit. Liv. Decad. 1, l. 1 et Virg. Æneid. l. 8, v. 272.
(10) Plut. Quæst. Rom. p. 285.

Planète et son retour au Taureau, tous les trente ans, étoient l'objet de leurs observations (1).

(*b*) Hercule avoit, comme Mithra, son antre sacré. Tel étoit celui, dans lequel on l'honoroit dans la Mauritanie Tingitane (2), à peu de distance de Tingi, ville que l'on disoit bâtie par le Géant Antée, qu'avoit tué Hercule. On montroit dans cette ville l'énorme bouclier de ce Géant.

(*c*) Belus porta en Assyrie le nom de *Mithres*, qui est celui que les Perses donnoient au Soleil, Mithra, leur grande Divinité. Ce même Soleil étoit aussi le Dieu des Assyriens, remarque Servius (3), qui voit la plus grande conformité entre le nom de *Belus* et celui du Soleil, adoré dans toute cette contrée, sous le nom de *Hel*, d'où Hélios et Bel.

(*d*) Il ne faut pas croire, dit Plutarque (4), que chaque peuple, chaque ville, ait eu des Dieux différens; que ceux des Grecs ne fussent pas ceux des Barbares; que ceux des peuples du Nord ne fussent pas ceux des Nations, qui habitent le Midi. Comme le Soleil, la Lune, les Astres, le Ciel, la Terre et la Mer, sont communs à tous les peuples, les Dieux le sont aussi. Mais les noms et les forment varient, à raison des différentes institutions religieuses qui ont réglé le culte (5). Les uns les désignent par des noms plus mystérieux, les autres en termes plus clairs, et les produisent sous des formes plus simples. Isis, ainsi que les autres Génies connus des Egyptiens, sont des Dieux adorés par des peuples, qui n'ont point de Nil, de Butos ni de Memphis; et quoiqu'il n'y ait que très-peu de temps, qu'ils désignent ces Divinités sous les noms, que leur donne l'Égypte (6), il y a bien des siècles, qu'ils en connoissoient la puissance, et qu'ils les adoroient.

(*e*) Une tradition de Cadix (7) portoit, que Théron, prince d'Espagne, ayant voulu forcer et piller le temple d'Hercule, la flotte de Cadix avoit été à la rencontre de la sienne, et avoit engagé le combat. La victoire fut longtemps balancée. Mais enfin les brigands furent vaincus, et ceux qui échappèrent à la mort rapportèrent, dit-on, que ce qui avoit déterminé leur défaite, c'est qu'ils avoient apperçu des Lions sur la proue des vaisseaux de Cadix, et qu'aussitôt ils s'étoient sentis brûler eux et leurs vaisseaux, comme par l'action des rayons de feu, tels que ceux que l'on représente autour de la tête du Soleil. Ceci sans doute est un conte; mais dans lequel on a conservé le symbole de l'Hercule ou du Soleil adoré à Cadix, c'est-à-dire l'image du Lion.

(*f*) On remarquera, que les Egyptiens supposoient, que le Soleil varie ses formes, dans les différentes saisons et dans les douze signes.

(*g*) Les Colonnes fameuses, connues sous le nom de *Colonnes d'Hercule*, ou les rochers Calpé et Abila, s'appeloient indistinctement *Colonnes d'Hercule* ou *Colonnes de Saturne* (8), autrement de Crône; on les appela aussi *Colonnes de Briarée* (9).

(*h*) Aussi voyoit-on en Laconie une statue antique d'Hercule, à laquelle sacrifioient ceux qui passoient de la puberté à la virilité (10).

(*i*) Lucien observe, que ce fut principalement sa force, que les Dieux récompensèrent en l'admettant à leur séjour (11).

(*k*) Samson, par sa force extraordinaire, passe pour être Hercule, dit St. Augustin (12). Hérodote (13) rapporte sur Hercule une Fable fort semblable à celle de Samson, lorsqu'il ébranla le temple, et fit périr les Philistins. L'étymologie du nom de *Samson* et ses aventures ont beaucoup de rapport au Soleil-Hercule. Sampsa étoit le nom du Soleil, chez les Arabes. Baisampsa étoit une ville d'Arabie, dont le nom signifie *Heliopolis*. (Steph. de urbib.) Isidore de Séville prétend (14), que le nom de Samson, signifie *force du Soleil*, c'est-à-dire, qu'il le définit, comme Macrobe définit Hercule. Jablonski interprète ce nom par Homme ou Génie solaire. (15) Quoi qu'il en soit de l'origine du nom, on sait que Samson étoit de la tribu de Dan, ou de celle qui, dans le système Astrologique des Rabbins, étoit casée sous le Scorpion, ou sous le signe avec lequel se lève l'Hercule céleste. Il devint amoureux d'une fille de Thamnis. En allant la trouver (16), il rencontra un Lion furieux qu'il mit sur-le-champ en pièces, comme Hercule, sans le secours d'aucune arme. Ainsi le premier exploit de Samson est, comme celui d'Hercule, la victoire sur le Lion. Syncelle dit de lui (17): en ce temps vivoit Samson, qui fut appelé *Hercule* par les Grecs. Quelques-uns prétendent néanmoins, ajoute-t-il, qu'Hercule vivoit avant Samson; mais les traits de ressemblance subsistant, il

(1) Plut. de Fac. in Orbe Lunæ, p. 941.
(2) Pomponius Mela, c. 5.
(3) Serv. Comm. in Æneid, l. 1, v. 646.
(4) Plut. de Iside, p. 377.
(5) Ibid. p. 378.
(6) Ibid. p. 377.
(7) Macrob. Sat. l. 1, c. 20.
(8) Eusthat. Comm. ad Dionys. Perieg. v. 64.
(9) Schol. ad Dionys. p. 34. Geog. Vet. t. 4.

(10) Paus. Lacon. p. 96.
(11) Lucian. t. 2. Charid. p. 1019.
(12) August. de Civ. Dei, l. 18, c. 19.
(13) Herod. l. 2, c. 45.
(14) Isid. Orig. l. 7, c. 6. Jablonski Præf. p. 17.
(15) Cedren. p. 84.
(16) Jud. c 14, v. 6.
(17) Syncelle, p. 165.

s'ensuit, que si Hercule est le Soleil, Samson n'est qu'une copie de ce héros de la Nature.

(*l*) On appelle aussi cette constellation le *Vautour*; ce qui a fait dire, sans doute, qu'Hercule, dans le choix des augures, aimoit sur-tout les Vautours (1). On l'appelle *Vautour de Prométhée*, et l'Hercule *Ingeniculus* s'appelle aussi *Prométhée.* On retrouve ce Vautour dans la fable d'Osiris, que nous expliquons. On disoit d'Hercule, près duquel est la constellation de la Lyre, qu'il étoit musicien, et que Chiron, ou le Centaure, qui se lève avec la Lyre céleste, et avec Hercule, étoit son maître de musique (2).

(*m*) Cette distinction de classe, entre les Hercules, est confirmée par Hérodote (3), qui loue les Grecs d'avoir établi de la différence entre le culte, qu'ils rendoient à Hercule Olympien, Dieu immortel, et celui qu'ils rendoient à un autre Hercule, qui n'étoit que dans la classe des Héros; et on sait que par Héros, souvent on entendit des intelligences d'un ordre secondaire, et d'un rang inférieur à celui des premiers Dieux. Philostrate (4) parle aussi de deux Hercules, honorés à Cadix, dans le même temple. Le premier avoit deux autels, et le second n'en avoit qu'un. Le premier étoit l'Hercule Egyptien, un des plus anciens Dieux de l'Egypte, et l'autre étoit, dit-on, le Thébain, celui qu'Hérodote appelle *le Héros*, ou qu'il classe dans un rang inférieur au grand Hercule, Dieu immortel. On disoit, que *Ropalos* (5), ou (*Massue*), fils d'Hercule, avoit sacrifié le même jour à son père, sous le double rapport de Dieu et de Héros. C'est ainsi qu'on doit entendre ce que dit Hérodote (6), qu'Hercule étoit un des douze grands Dieux, ou des douze intelligences principales, qui présidoient aux douze divisions célestes, dont la première ou le Lion avoit pour Génie tutélaire, et pour Paranatellon, la constellation d'Hercule, ou l'amas d'Etoiles groupées sous le costume du Soleil du Solstice d'Eté.

(*n*) Alexandre le Myndien rapporte, qu'Hercule avoit pour compagnon un Dragon, quand il attaqua le Lion de Némée; qu'Hercule même le nourrit à Thèbes, et le garda dans sa tente (7); tradition, qui semble convenir à l'Hercule Serpentaire.

(*o*) Entre Cléonée et Phliunte, on trouvoit Némée et le bois sacré, où les Argiens célébroient les Jeux Néméens (8), dans le lieu même où l'on prétend, qu'étoit le fameux Lion connu sous le nom de *Lion de Némée.* Ces Jeux étoient des Jeux véritablement cycliques, comme ceux d'Olympie, qu'avoit institués Hercule, et ils avoient pour objet les Périodes célestes. Il y en étoit de même des Jeux Pythiens, établis en honneur du même Dieu-Soleil, sous le nom d'*Apollon*, chef des mouvemens différens des Cieux et de l'harmonie des Sphères; du Dieu vainqueur des Ténèbres, et du Serpent du Pôle, qui les ramène tous les hivers.

(*p*) Il est bon d'observer, que l'Hydre a sur son corps la Coupe, que Macrobe (9) appelle *Coupe de Bacchus* ou du *Dieu-Soleil* : car nous ferons bientôt voir, que Bacchus est un des noms du Soleil. On disoit d'Hercule, qu'il avoit passé la mer dans la Coupe du Soleil, et cette fiction entroit dans le second chant de l'Héraclée par Pisandre (10).

(*q*) La Balance est le domicile de Vénus; et Nonnus fait naître les Centaures de Jupiter et de Vénus, ou plutôt des sillons fécondés par Jupiter, qui vouloit s'unir à Vénus. La semence du Dieu imprégna la terre, qui mit au monde les Centaures (11). On vanta la justice de ce Centaure. Il est placé sous la Balance; on voit l'origine du caractère, que la fiction lui donne. C'est ainsi que la Vierge, dans la main de laquelle fut autrefois placée la Balance, s'appela *Thémis*, et *justitia.*

(*r*) On peignoit Hercule chez Pholus, couché et appuyé sur son coude, et tenant en main une Coupe (12). Cette même Coupe est dans les constellations sous l'Hydre; elle s'appeloit *Coupe de Bacchus* (13), et *Coupe d'Icare*, ou du *Bootès*, qui planta le premier la vigne, instruit par Bacchus (14) : souvent même on le peignoit ivre et chancelant, comme Bacchus (15).

(*s*) Voyez Nonnus, l. 14, v. 145 et suiv. Φηρων ευκεράων λασίον γερος.

(*t*) Les Femmes étoient exclues de la cérémonie Olympique. On précipitoit d'un roc celles qui se hasardoient même de passer le fleuve (16). A Rome les Femmes étoient également exclues des sacrifices d'Hercule (17).

(*u*) On appela ce lieu, *champs Phlégréens*, parce que le feu de la foudre y consuma les Géans (18). Pallène, ville de Thrace, fut ainsi

(1) Plut. Quæst. Rom. p. 286.
(2) Plut. de musica, p. 1147.
(3) Herod. l. 2, c. 44.
(4) Philostrat. vit. Apoll. l. 5, c. 1.
(5) Phot. Codex 190, p. 477.
(6) Herod. l. 2, c. 43.
(7) Photius Cod. 190, p. 476.
(8) Strabon. l. 8, p. 377.
(9) Som. Scip. l. 1.

(10) Athénée, l. 11.
(11) Dionys. l. 32, p. 71.
(12) Lucian. t. 2, Symp. p. 852.
(13) Macrob. Som. Scip. l. 1. c. 12.
(14) Hygin. l. 2.
(15) Macrob. Sat. l. 5, c. 11.
(16) Paus. Heliac. 1, p. 152.
(17) Macrob. Sat. l. 1, c. 12.
(18) Eusthat. ad Dionys. Perieg. v. 330.

nommée d'une fille de Tithon. Elle donna aussi son nom à une péninsule habitée par les Géans. Les Dieux secondèrent ce Héros dans ce travail, en lançant contre eux des feux et des foudres, pour aider à consumer ces méchans, dit Eusthate. On montroit (1) aussi en Campanie des champs Phlégréens; les Géans tués par Hercule furent, dit-on (2), ensevelis sous l'île de Mycon.

(*x*) Au mois Tybi, qui répondoit au mois où le Soleil occupe cette partie du Zodiaque, les Egyptiens faisoient une cérémonie, dans laquelle ils offroient des gâteaux, sur lesquels étoit peint un cheval fluviatile enchaîné (3). Le Soleil parcouroit donc le commencement des Poissons alors, et la Vierge céleste se levoit le soir : elle porte le nom d'*Isis*, etc.; on appeloit cette fête le *retour d'Isis de Phénicie*.

(*y*) *Piscibus exortis, quum pars vigesima prima, signator terrae Lumen fulgebit, et orbi* AErius *nascetur* Equus, *cœloque volâbit*, etc. Manil. l. 5, v. 631, etc. C'est ce mot *AErion*, en Grec, qui, par contraction, a donné le nom *Arion*, ou *cheval Arion*. Pégase faisoit partie des haras du Soleil (4).

(*z*) Strabon a très-bien remarqué, que de tous les Historiens d'Alexandre, ceux qui ont le plus aimé la vérité, comme Aristobule et Ptolémée, n'ont pas dit un seul mot des Amazones. Leurs noms seuls, qui sont tous Grecs, décèlent la fiction. Hippolyte, Lampetô, Penthesilée, Ménalippe, Antiope, sont des noms d'Amazones, et n'ont point du tout l'air d'être empruntés de la langue Scythique.

(*a*) La fiction des Amazones a donné lieu à plusieurs traditions, qui se sont conservées à Athènes, et qui ont ensuite passé dans l'Ionie, peuplée de Colonies Athéniennes. Elles étoient fameuses dans l'histoire de Thésée, ou de l'Hercule Athénien. Elles avoient fait une expédition contre Athènes (5), et avoient été ensuite au siége de Troye combattre contre les Athéniens et les autres Grecs. On montroit à Athènes le tombeau de la fameuse Hippolyte (6). En Ionie, elles bâtirent, dit-on, le temple d'Ephèse (7); on montroit dans tout ce pays des villes, des fontaines, et une foule d'établissemens, que l'on prétendoit être des monumens du séjour de ces femmes singulières (8), qui, aux yeux de tout homme de bon sens, n'ont jamais pu avoir d'existence politique, que dans un roman.

(*b*) Tzètes (9), commentant les vers de Lycophron sur l'Hercule aux trois nuits, dit qu'il passa trois jours dans le ventre d'une Baleine, et plongé tout vivant dans les flancs ténébreux de cet animal. St. Cyrille, commentant le Chap. II de Jonas, confirme cette tradition : il ajoute, qu'il en sortit tout épilé, et il rappelle le passage de Lycophron. Théophilacte, dans son commentaire sur le même endroit du prophète Jonas, s'étonne, que les Grecs ne veuillent pas croire au miracle de Jonas, tandis qu'ils croient bien à un semblable événement arrivé à leur Hercule. Sextus Empiricus dit, que cette Baleine est le monstre auquel fut exposée Hésione (10).

(*c*) Suivant Diodore, Osiris bâtit la Thèbes d'Egypte; ce qui rapproche ces deux Fables solaires.

(*d*) Héraclée fut bâtie par une colonie de Mégariens. Près de ce lieu est la Chersonèse Achérusienne; c'est par-là, dit-on, qu'Hercule tira le Cerbère des enfers (11).

(*e*) On montroit aussi à Trézène (12) le lieu par où Cerbère avoit été amené à la Lumière par Hercule. Les habitans d'Hermione avoient chez eux un semblable trou (13), ainsi que ceux qui habitoient le voisinage du Cap Ténare en Laconie (14). Peut-être est-ce la raison, qui faisoit chasser les chiens des lieux, où l'on sacrifioit à ce Héros, à cause, dit Plutarque, des peines incroyables (15), que lui donna son combat contre le Cerbère.

(*f*) Hercule ayant vaincu le fleuve Acheloüs, obtint pour récompense Déjanire, fille d'Oinée. (16) Acheloüs avoit brigué son hymen, en se présentant sous trois formes; sous celle d'un homme à tête de Taureau, sous celle du Bœuf, et sous celle du Dragon. Quelques-uns ajoutent, que ce fut la corne d'Amalthée, qu'Hercule enleva au fleuve Acheloüs, et qu'il donna à Oinée, comme un gage de son mariage. Quant aux métamorphoses du fleuve sous trois formes prises du Bœuf et du Serpent, j'observerai que le fleuve d'Orion se lève avec le Bœuf, et se couche au lever du Serpent d'Ophiuchus, en même-temps que la Chèvre Amalthée. Dans la fable de Phaéton, ces emblèmes se trouvent réunis, et forment le canevas de la fiction.

(*g*) Pline (17) convient que le nom d'Hespérides, donné au jardin, dont Hercule enleva

(1) Ibid. v. 358.
(2) Ibid. v. 525.
(3) De Iside, p. 371.
(4) Schol. ad Dion. Perieg. p. 37. Geog. Min. t. 4.
(5) Pausan. Attic. p. 14.
(6) Ibid. p. 39.
(7) Pausan. Achaic. p. 207. idem. Mess. p. 141.
(8) Eusthat. ad Dionys. Perieg. v. 828.
(9) Tzètes ad Lycoph. v. 33.
(10) Sext. Empir. Adv. Math. c. 12. p. 50.
(11) Eusthat. ad Dionys. Perieg. v. 791.
(12) Pausan. Corinth. p. 73.
(13) Ibid. p. 78.
(14) Pausan. Lac. p. 108.
(15) Plut. Quæst. Rom. p. 285.
(16) Strab. l. 10, p. 458.
(17) Plin. l. 5, c. 5.

fruits, tire son origine, non pas des filles d'Hespérus, mais du Couchant, *Hesper*, l'Occident. C'est de-là que l'Espagne, située à la partie la plus occidentale de l'Europe, prit le nom d'Hespérie (1).

(*h*) Ainsi, dans le monument de Mithra ou du Dieu-Soleil, chez les Perses, on voit le Scorpion, au pied d'un arbre chargé de pommes. Le Scorpion étoit le signe céleste qui répondoit à l'Automne, et celui qui, dans son lever, étoit toujours accompagné du dragon des Hespérides, qui monte en même temps que lui au bord oriental.

(*i*) Les Béotiens sembloient rendre la double idée, dans l'offrande qu'ils faisoient à Hercule d'une pomme, dans laquelle ils enfonçoient quatre bâtons en forme de pieds; et deux au-dessus, en forme de cornes, pour en faire une espèce de belier (2), ou d'animal, un des plus agréables à Hercule.

(*k*) Pisandre, qui recomposa le Poëme de l'Héracléide, étoit Rhodien (3), ou d'une île, dont le Soleil étoit la grande Divinité. Il fit, sans doute, sur cet ancien Poëme ce que Nonnus de Panople fit sur les Dionysiaques, et ce qu'Apollonius de Rhodes et Valérius-Flaccus firent sur les anciennes Argonautiques, dont nous avons un extrait, connu sous le titre d'Argonautiques d'Orphée. *Voyez* Suidas sur Pisandre.

(*l*) Praxitele avoit représenté à Thèbes la plûpart des travaux d'Hercule (4). Quintus de Smyrne prétend, que la série des douze travaux d'Hercule étoit figurée sur le bouclier d'Eurypile. Ils l'étoient sur une statue de Minerve à Lacédémone (5), sur le trône d'Amyclée (6), sur le coffre de Cypsèle (7); et parmi les offrandes d'Hercule à Olympie. A Alyzia, près de laquelle étoit le port d'Hercule, ce Dieu y avoit son temple. Là étoient représentés ses travaux par Lysippe. Ce monument fut dans la suite transporté à Rome (8). On avoit pareillement sculpté, dans le temple de Cadix, l'histoire des douze travaux (9). A Titane, ville bâtie par Titan, frère du Soleil (10), étoit un magnifique temple d'Esculape ou du Dieu-Soleil, qui prend les formes d'Ophiucus, appelé Esculape et Hercule; et on y avoit représenté sur la voûte Hercule et ses victoires. Cet Esculape s'appeloit Gortynien, le même qui étoit adoré à Gortys en Arcadie (11). Or, cette Gortys passoit pour avoir envoyé une colonie en Crète, qui fonda Gortynie, où l'on adoroit le même Hercule-Serpentaire, sous le nom de Cadmus (12), lequel devint l'Hercule Crétois. Nous insistons sur ces rapprochemens et sur ces filiations de culte, parce qu'il en peut jaillir un grand jour sur celles des peuples.

(*m*) Je passai pour bien hardi, lorsque je donnai au Public, dans une lettre du Journal des Savans, en février 1780, mon opinion sur Hercule, que je terminois par ces mots: « Est-il le seul, sur l'existence duquel on se soit trompé? Je pourrois.... Mais il en est de la lumière de la vérité, comme de celle du Soleil; on ne doit la présenter aux hommes que par degrés, et attendre qu'un long crepuscule ait préparé leurs yeux à en soutenir l'éclat ». *Claudite jam rivos*, etc. car dès-lors je sapais tous les fondemens des anciennes Histoires merveilleuses, et j'indiquais d'avance la Fable du Dieu-Soleil des Chrétiens, que j'avais déjà découverte, et que la Révolution seule pouvoit me mettre à portée de développer par la voie de l'impression en France.

(*n*) Hercule étoit un des descendans de Persée et d'Andromède, qui sont au nombre des Constellations, et qui par leur coucher font lever l'Hercule *ingeniculus*.

(*o*) On voyoit à Tarente deux statues colossales, dont l'une représentoit Jupiter, et l'autre Hercule. La même ville avoit ainsi présenté dans son sein l'image de la réunion des deux formes solaires (13).

On supposoit aussi, qu'autrefois Hercule étoit allé visiter l'oracle d'Ammon, et que c'est pour l'imiter, qu'Alexandre fut consulter ce même oracle.

Au reste, Hercule, comme Ammon, rendoit aussi des oracles (14) près du mont Sambulos, aux environs du Tigre et de l'Euphrate. Il donnoit des avis à ses Prêtres, durant le silence de la nuit. Nous avons vu plus haut, qu'il partageoit aussi le trépied d'Apollon, Dieu des oracles. Une des faces de l'autel du Devin (15) Amphiaraüs représentoit Hercule et Apollon unis. Ils l'étoient aussi dans le signe des Gémeaux (16), à l'influence duquel l'oracle de Didyme étoit soumis (17).

(*p*) Cette disparition ressemble fort à celle de ses vaches en Italie, et qui lui furent enlevées par Cacus, pendant son sommeil.

(*q*) Dans la Chersonèse Taurique ou Scythique, étoit la ville d'Héraclée (18), dans laquelle étoit le temple d'une Vierge, qui donna son

(1) Serv. Æneid. l. 1, v. 534. Macrob. Sat. l. 1, c. 3.
(2) Julius Pollux, l. 1, c. 1.
(3) Strab. l. 14, p. 655.
(4) Pausan. Bæotic. p. 290.
(5) Pausan. Lac. p. 99.
(6) Ibid. p. 101.
(7) Pausan. Heliac. 1, p. 165-176. Strabon. l. 10, p. 459.
(8) Philostr. Vit. Apoll. l. 5, c. 1.
(9) Pausan. Corinth. p. 55.
(10) Paus. Arcad. p. 260.
(11) Solin.
(12) Strabon. l. 6, p. 278.
(13) Ibid. l. 17, p. 814.
(14) Tacite Annal. l. 12, c. 13.
(15) Pausan. Attic. p. 33.
(16) Hygin. l. 2.
(17) Luc. de Astrol. p. 993.
(18) Strabon. l. 7, c. 308.

nom au cap Virginal ou Parthénion, sur lequel étoit sa statue. Étoit-ce la Vierge céleste, ou la fameuse Vierge, dont Hercule fut amoureux, qu'on avoit voulu consacrer ; ou étoit-ce Diane?

(*r*) Cette doctrine étoit aussi celle des Stoïciens, qui n'admettoient qu'une Divinité unique, dont les noms varioient, à raison de ses opérations variées, dit Servius (1).

(*s*) On remarque en effet, qu'Osiris et Isis avoient, dans le culte Egyptien, la même prééminence, que le Soleil et la Lune ont dans la Nature. Ces deux Divinités étoient communes à toute l'Egypte, comme l'action bienfaisante de ces deux astres l'est à l'Univers (2).

Le Commentateur anonyme de Denis le Voyageur, sur le vers 216, dit, que les Ethiopiens donnoient au Soleil le nom de Siris, à cause de son éclat brillant ; nom qui fut donné pareillement à la plus belle des Etoiles, Sirius, ou à la brillante du grand Chien. Si cela est, on sent que les Grecs, ajoutant l'article *o*, durent faire Osiris, nom du Soleil, la grande Divinité de l'Egypte.

(*t*) Ce sont les cinq Elémens, ou les cinq Puissances de la Théologie des Indiens. Peut-être répondent-elles aux cinq Divinités, Osiris, Isis, etc.

(*v*) Ce sont là les Dieux célestes et éternels, ajoute Diodore (3), après avoir dit que le Soleil, la Lune et les Elémens mus par eux étoient autant de Divinités en Egypte ; ce qui est absolument conforme à notre théorie sur les Dieux, ou sur les causes physiques, considérées comme Dieux par les anciens, et comme Dieux, dont le culte fait la base de la religion universelle. Diodore fait régner après eux des hommes, qui portoient le même nom que les Dieux naturels, et à qui leurs vertus avoient acquis l'immortalité. Ces prétendus personnages apothéosés, dont Diodore nous a conservé les histoires merveilleuses, ne sont autre chose que les Héros des légendes sacrées, faites sur les Dieux naturels eux-mêmes. L'explication que nous allons donner de ces aventures merveilleuses, par les Dieux naturels, en sera une preuve complette.

(*x*) Le troisième jour des Epagomènes, celui où l'on fixoit la naissance de Typhon, étoit placé au nombre des jours funestes, et les Rois, ce jour-là, s'abstenoient de rendre la justice (4).

(*y*) C'est ce que Jamblique appelle *les raisons de vie et de forme*, qui sont en dépôt dans Isis (5).

(*aa*) Les Egyptiens désignoient leur Typhon, ou le principe de désorganisation de la nature, par le nom de *Violent* ou de *Seth* (6), qui signifie cela dans leur langue. Ils donnoient le même nom à l'astre Sirius, connu par la violence des ardeurs solstitiales.

Ils donnoient encore à Typhon les noms de Bæbon, de Smy, qui désignent une violente contrariété, une opposition, un rebroussement ; ce qui caractérise parfaitement le mauvais principe Ahriman, qui sans cesse contrarie Ormusd, et gâte son ouvrage (7).

Cette vérité philosophique, sur l'existence des deux forces contraires, qui se choquent dans la nature, et sur les combats de la double ame de l'Univers sera rendue plus sensible, dit Plutarque (8), par l'application que nous en ferons à la théologie Egyptienne ou aux aventures d'Osiris, d'Isis et de Typhon. C'est effectivement là le fond de ce Roman théologique.

Typhon étoit censé habiter le Tartare (9), le lieu où se choquent les élémens des corps en discorde, avant qu'Osiris, ou le principe du bien, y eût versé l'ordre et l'harmonie, par son union à la matière.

(*bb*) La chaleur imprime le mouvement universel, d'où résulte la vie ; tandis que le froid, enchaînant tous les fluides, donne la mort. Typhon étoit donc ce principe d'inertie (10), qui entrave sans cesse l'activité de la nature mue par Osiris. En conséquence, on lui consacra l'animal le plus contrariant et le plus tardif, l'Âne, nous dit Plutarque (11).

C'étoit à Osiris, suivant Diodore (12), qu'on attribuoit l'établissement du culte des Bœufs, par honneur pour l'agriculture et pour les inventeurs du labourage.

(*cc*) Typhon, ainsi que tous les Géans, étoit né des flancs de la Matière ou de la Terre (13).

(*dd*) Dans la fameuse inscription, gravée sur une colonne élevée en Arabie en honneur d'Osiris, ce Dieu se dit *né de l'œuf*, comme Phanès, et d'un germe dont la substance est de la nature de celle du jour (14).

(*ee*) C'est sur ce principe qu'a été composé notre Planisphère, destiné à expliquer les voyages d'Osiris. Nous avons consulté l'état général de la nature et de la végétation, dans tout l'hémisphère boréal, et nous n'avons rien désigné de particulier à l'Egypte, que les époques de la sortie et de la retraite des eaux de son fleuve. La végétation, d'ailleurs, y est en sens opposé à celle des autres

(1) Serv. Com. in Æneid. l. 4, v. 638.
(2) Herod. l. 2, c. 42.
(3) Diod. Sic. l. 1, c. 8, p. 19.
(4) De Iside, p. 356.
(5) Jambl. l. 8, c. 36.
(6) De Iside. p. 367—371.
(7) Ibid. p. 376.
(8) De Iside, p. 371.
(9) Ibid. p. 374.
(10) Ibid. p. 376.
(11) Ibid. p. 363.
(12) Diod. l. 1, c. 55, p. 99.
(13) Apoll. Hesiod. Diod. l. 1, c. 16.
(14) Diod. l. 1, c. 17.

climats, en grande partie. Ainsi les phénomènes météorologiques, et les opérations agricoles désignées sous chaque signe du Planisphère, doivent s'appliquer à tout l'hémisphère boréal, pris dans sa généralité.

(*ff*) On se rappellera ce que nous avons dit de Busiris, dans la vie d'Hercule, et de ses amours avec les Pleïades, et comment nous avons prouvé, qu'il est Orion. Aussi avons-nous casé Orion, dans les deux Planisphères, avec les Atlantides, sous le Taureau. Cet accord des deux Fables, qui se réunissent à placer Busiris et ses aventures sous le lieu du passage du Soleil aux signes supérieurs, et à les lier au Taureau, et à un Prince, qui a des cornes de Taureau, prouve la vérité de notre conjecture, qu'effectivement Orion a été désigné sous le nom de Busiris, dans ces deux histoires merveilleuses.

C'est à la suite de la défaite de Busiris, qu'Hercule bâtit la Thèbes aux cent portes, dont ici on attribue la fondation à Osiris. Voilà donc un trait de rapprochement entre ces deux Divinités. Il en est encore un autre ; c'est qu'Hercule fut mis à mort par Typhon, comme Osiris, et qu'il ressuscita comme lui. Cet accord ne se trouveroit pas dans deux Fables, en apparence si différentes, si elles n'avoient pas pour objet le même Etre, le Soleil. D'autres attribuent la fondation de Thèbes à Busiris lui-même, ou à un de ses descendans, qui portoit ce même nom (1). Il est à remarquer, que la Thèbes de Grèce fut bâtie par Cadmus, dans l'endroit où se couchoit un Bœuf, qui avoit le croissant de la Lune sur son épaule ; le même Bœuf, qui enleva Europe, et qui est placé au Ciel sur Orion, dans le signe qui, suivant Nonnus (2), monte aux Cieux, et y brille au Printemps, lorsque Cadmus conçoit le projet de bâtir Thèbes. Toutes ces traditions sont bonnes à rapprocher ; car c'est aussi sous le Taureau, qu'Hercule est censé bâtir Thèbes, dans l'histoire d'Hercule. Il n'y eut pas réellement de Roi appelé Busiris, qui immolât des étrangers, observe Diodore (3) ; c'étoit, dit cet Historien, le nom du lieu où fut enterré Osiris. Ceci nous reporte aux Cieux, près d'Orion, ou près de la fameuse Vache, dans laquelle Isis renferma les membres de son époux, lorsqu'elle lui donna la sépulture, comme nous verrons ailleurs.

(*gg*) Ceci est un nouveau trait de ressemblance entre Bacchus et Osiris. Le lierre étoit consacré à Osiris (4) : on l'appeloit même en Egypte *la Plante d'Osiris*. On préféra la feuille de cet arbuste à celle de la vigne, parce que le lierre est toujours verd, et que la vigne se dépouille de ses feuilles, et n'est pas, comme le lierre et le laurier, un symbole de perpétuité.

(*hh*) On verra bientôt, dans l'explication des aventures d'Isis, que ce furent les Pans qui habitoient Panople, qui les premiers s'apperçurent de la mort d'Osiris.

(*ii*) On verra dans notre ouvrage, à l'article des Cycles, que le débordement du Nil, qui arrive au solstice d'Eté régulièrement, au lever du matin de Sirius, et au lever du soir du Verseau, a été chanté sous le nom de Déluge de Deucalion. La position des Cieux, pour cette époque allégorique, nous est donnée par Nonnus, et elle suppose que le Soleil étoit au Solstice. Le Poème sur Osiris, connu sous le nom de Dionysiaques, s'accorde donc ici avec la légende d'Osiris, conservée par Diodore. Cet Auteur nous apprend, que le fleuve d'Egypte porta successivement les noms d'Océan, d'Aigle, d'Egyptus, et enfin de Nil.

(*kk*) On observera, que Synésius a intitulé l'Ouvrage qui contient cette Fable, ou plutôt que cette Fable remplit tout entier : *Livre de la Providence*. Ce qui prouve bien, qu'il s'agit d'y examiner la manière dont la Divinité agit dans le monde, dans lequel se mêlent les biens et les maux. Ainsi Plutarque expose la théorie des deux Principes (5), en parlant de l'opinion sur la Providence, qu'il dit être une opinion très-ancienne, universellement répandue, et qui entre dans toutes les Legendes religieuses.

(*ll*) Plutarque observe, qu'à la même époque, où les Egyptiens célébroient des fêtes de Deuil, les Grecs en célébroient aussi ; et cela en Automne, à l'approche des semailles, au lever du soir des Pleïades, dans le même mois où l'on supposoit que Typhon avoit renfermé Osiris dans un coffre. Il parle, entr'autres, des fêtes du deuil de Cérès, qui venoit de perdre Proserpine sa fille, que Pluton emmenoit avec lui aux Enfers. Cette correspondance n'a rien d'extraordinaire ; car les Grecs empruntèrent leurs mystères, et la plûpart de leurs fêtes religieuses, des Egyptiens, qui ont été les pères de presque toutes les religions (6).

(*mm*) Plutarque (7) suppose pareillement, que Typhon, par l'effet de sa malignité naturelle et de la jalousie, qu'il concevoit de la félicité des hommes, troubla tout, et répandit les maux de toute espèce sur la Terre et sur la Mer, jusqu'à ce qu'il en eût été puni, et qu'Osiris et Isis eussent vengé la Terre. Au contraire, il place Osiris et Isis au nombre des bons Génies,

(1) Diod. l. 1, c. 29, p. 54.
(2) Nonnus, Dionys. l. 3.
(3) Diod. l. 1, c. 56, p. 59.
(4) Diod. l. 1, c. 10, p. 21.
(5) Plut. de Iside, p. 369.
(6) De Iside, p. 378.
(7) Ibid. p. 361.

qui exercent une grande puissance sur la Terre et dans les Cieux.

(*nn*) Le signe énigmatique, que le Dieu lui indique, c'est qu'au moment où le temps marqué par les Destins sera arrivé, « les sceptres de » l'Egypte porteront élevées des griffes d'ani» maux féroces, et les oiseaux sacrés baisseront » la tête ». C'étoit un symbole mystérieux, gravé sur les obélisques et sur les temples, mais dont il n'étoit pas permis de révéler le sens.

(*oo*) L'Auteur ajoute, qu'Osiris, dans sa retraite, s'étoit livré à la contemplation, et s'étoit fait initier aux mystères de tous les Dieux célestes; en sorte qu'il avoit profité même de son exil. Ceci nous rappelle une tradition Egyptienne (1), rapportée par Eudoxe, savoir, que Jupiter avoit aussi vécu dans la solitude, parce que ses jambes s'étoient tellement réunies, qu'il ne pouvoit marcher; et que ce fut Isis qui lui rendit le jeu facile de ses mouvemens; allusion manifeste à la lenteur de son mouvement au tropique d'Hiver.

(*pp*) Dans le récit de Plutarque, Isis, après avoir mis aux fers Typhon, ne le tue pas (2); elle le remet même en liberté; ce qui indigne Horus, son fils, qui craint de nouveaux outrages de la part de son ennemi. Cette fiction porte sur ce dogme-ci; que, dans la Nature, le Principe du bien, en lutte avec celui du mal, peut le vaincre et l'enchaîner; mais qu'il ne le détruit pas entièrement. Le monde, dit Plutarque (3), forme un ensemble composé du mélange de facultés contraires, mais dont les forces sont inégales. La meilleure force a bien le dessus; mais elle ne peut extirper entièrement la mauvaise, qui est fortement enracinée dans le corps et dans l'ame de l'Univers, où elle contrarie sans cesse le Principe du bien.

(*qq*) C'est ainsi que les Prêtres, qui ont fait la légende du Soleil adoré sous le nom de Christ homme, dont la vie devoit servir de modèle aux autres hommes, l'ont peint humain, bienfaisant, et enseignant par son exemple la morale, que, sous son nom, le Prêtre vouloit enseigner.

(*a*) *Nunc Dea Niligenâ* (4) *colitur celeberrima turbâ.*
VIRG.

Et Fast. L. 5.

Hoc alii signum Phariam dixere Juvencam,
Quæ Bos ex homine, ex Bove facta Dea.

(*b*) La Lune est la Junon des Argiens.

(*c*) C'est ainsi que Cadmus, chargé par son père de chercher Europe, enlevée par Jupiter Taureau, bâtit une ville dans le lieu où il vit s'arrêter un Bœuf, qui, comme Apis, portoit sur l'épaule le croissant de la Lune. Aussi Cadmus, dans les Dionysiaques de Nonnus, Liv. 3, v. 250. conte cette histoire d'Io, comme une aventure arrivée dans sa famille.

(*d*) Les faces d'Isis et de Nephté (5) se trouvoient successivement placées au bas du sistre, audessous du lien des Elémens; ce qui dut être, si Isis désignoit l'hémisphère supérieur, et si Nephté désignoit l'hémisphère inférieur, comme le dit Plutarque (6). Elle agissoit immédiatement sur les Elémens, étant placée elle-même sur la ligne, qui sépare l'empire de la lumière de celui des ténèbres, et le Ciel, toujours constant, du Monde élémentaire, toujours variable. Les nuances variées de la robe d'Isis exprimoient tout cela, suivant Plutarque (7). Osiris, au contraire, étoit, comme Ormusd, au centre de l'Empire de la lumière, hors des atteintes de la matière grossière, qui auroit souillé sa pureté, par un contact trop immédiat avec les élémens des corps mortels. De même la lumière du jour est une et simple; celle de la nuit est composée des émanations de mille feux divers, et des influences variées d'une multitude d'astres (8).

(*e*) Cet empire, que Typhon va exercer sur la Terre, que le bienfaisant Osiris avoit embellie et enrichie de ses dons, et où Typhon va porter le désastre et le ravage, a donné lieu, chez les Egyptiens, à cette ancienne tradition, qui portoit, que Typhon autrefois occupa le domaine qui avoit appartenu à Osiris (9).

(*f*) On pourroit peut-être chercher l'explication de cette opinion théologique, dans ce préjugé physique sur la Lune, rapporté par Diodore (10); savoir, qu'à la Lune appartient le terrestre et l'humide, et que l'élément de la Terre et de l'Eau composent sa substance. Mais alors Plutarque auroit dû dire, de cette Divinité, et non de ces Divinités.

(*g*) En effet Isis, dans la Théologie Egyptienne, étoit regardée comme la partie de la Nature où se déposoient tous les germes de fécondité, qui du Soleil et de tout le Ciel découloient ensuite sur la Terre. La Lune étoit la limite du principe actif et du principe passif, à la nature desquels elle participoit également. C'est elle qui couroit sans cesse recueillir les germes de bien, qui résident dans la partie supérieure du monde: elle s'attachoit à la poursuite du Soleil, ou du Dieu bienfaisant, qui embellit la Nature, et que les spiritualistes Platoniciens appeloient l'image du

(1) De Iside, p. 376.
(2) Ibid. p. 358.
(3) Ibid. p. 371.
(4) Ovid. Metamorph. l. 1, Fab. 19.
(5) De Iside, p. 376.
(6) Ibid. p. 368.
(7) Ibid. p. 382.
(8) Ibid. p. 384.
(9) Ibid. p. 367.
(10) Diod. L. 1, c. 7, p. 15.

Bien suprême ou de Dieu (1); le Soleil étant le premier bien dans le monde visible, comme la Divinité invisible l'est dans le monde intellectuel. La Lune, placée sur les confins de la Lumière et des Ténèbres, dont elle éprouve les vicissitudes dans ses phases, tient aux deux Principes; mais elle s'attache de préférence au bon, après lequel elle court éternellement. Ainsi Isis, dans la Théologie des Egyptiens Spiritualistes, s'attachoit à la recherche du bien: elle se prêtoit à son action; elle en recevoit, elle en sollicitoit les heureuses influences, pour les verser ensuite dans la matière en génération, et lui donner les formes, dans ses diverses organisations. C'est ainsi que la Métaphysique abusa des idées Physiques, et les transporta dans ses explications, sur Isis, Osiris et Horus (2). Pour nous, nous tenons au sens physique, qui est le véritable, au moins dans l'opinion de ceux qui font concourir la Lune avec le Soleil au grand ouvrage des générations sublunaires, et qui la regardent comme le Principe passif, relativement au Soleil, dont elle transmet l'action féconde à la Terre.

(*h*) Plutarque dit, qu'Osiris avoit laissé cette couronne chez Nephté (3): et plus loin il ajoute, que Nephté désigne le rivage de la Mer (4), les parties extrêmes de la Terre baignées par cet élément, que les Egyptiens regardoient comme appartenant à Typhon; et qu'ils le désignoient par le nom de Typhon; tandis qu'ils donnoient le nom d'Osiris à l'eau bienfaisante du Nil (5). Si cela est; si par Nephté on doit entendre le rivage de la Mer, l'allégorie est sensible. Car alors la couronne d'Ariadne se trouve au couchant sur le bord de la Mer. Mais Nephté est-elle le rivage de la Mer? C'est la question à décider. Je préférerois l'autre tradition, rapportée par le même Plutarque (6), qui appelle Isis l'Hémisphère supérieur; et Nephté l'Hémisphère inférieur, où passe le Soleil; alors, c'est Vénus et Proserpine, qui jouissent successivement d'Adonis.

(*i*) Diodore, parlant du culte des Chiens en Egypte, dit (7), que le Dieu Anubis étoit représenté avec une tête de Chien, et que le Chien étoit le gardien d'Osiris et d'Isis, conséquemment du Soleil et de la Lune; ce qui justifie ce que Clément d'Alexandrie dit des Chiens, qui étoient conduits dans les Processions Egyptiennes. Ils étoient censés garder les limites du mouvement du Soleil et de la Lune, ou les Tropiques: aussi les trouvons-nous placés près du Tropique. D'autres Auteurs, ajoute Diodore, pensent qu'Isis se fit accompagner de Chiens; (c'est donc Diane), quand elle se mit à la recherche d'Osiris, et qu'ils l'avoient utilement servie; et que c'est pour cela qu'on les conduit en pompe dans les fêtes d'Isis.

(*k*) J'observe que, près de la Colchide, où les Egyptiens eurent des établissemens, il y avoit un fleuve appelé *fleuve Isis*, duquel, dit Arrien, s'élevoit un vent très-fort le matin (8).

(*l*) Nous regardons le cône d'ombre de la Terre, comme le coffre après lequel court Isis ou la Lune. Lorsque le Soleil est dans les signes inférieurs, il répond successivement à tous les signes supérieurs, dont le dernier est la Balance, où est Typhon et le Porc d'Erymanthe, autrement l'Ourse Chien de Typhon. Ils entourent alors la Pleine-Lune, au commencement de la petite Période de quatorze jours, durant laquelle la Lune se dégrade, jusqu'à ce qu'elle se soit réunie à Osiris, dans les signes supérieurs. Là est le renouvellement de la Nature, de l'Ordre, de la génération des Etres, et le siége du Bien et de la Lumière.

(*m*) Le nombre dix-sept, qui est celui du jour du mois où Typhon fut mis dans ce coffre obscur (9), la Lune étant en opposition ou pleine, fut un nombre maudit, que les Pythagoriciens mêmes comptoient parmi les nombres de sinistre augure.

(*n*) Typhon, principe-ténèbres, étoit peint sous l'emblême d'un grand Dragon. De-là l'origine de l'opinion, dans laquelle sont certains Peuples, que dans les Eclipses du Soleil et de la Lune, c'est un grand Dragon qui dévore ces Astres. On trouve des traces de cette opinion, dans la tradition sacrée des Egyptiens sur Typhon, qui avoit dévoré un œil d'Horus, qu'il avoit ensuite rendu au Soleil; allégorie, dit Plutarque (10), relative à la Lune éclipsée, et qui reparoît ensuite illuminée par le Soleil, avec qui elle est en opposition; car on appeloit la Lune et le Soleil les yeux d'Horus (11).

(*o*) Il est à propos d'observer, que, dans le fameux monument de Mithra, dont nous donnerons ailleurs l'explication, c'est aux testicules du Taureau, dont le sang féconde la Terre au Printemps, que s'attache le Scorpion de l'équinoxe d'Automne, signe sous lequel Typhon fait périr Osiris. Ainsi le Taureau Mithriaque, et le Taureau, dont Osiris prend la forme, sont tous deux privés des organes de la génération par le même Scorpion, ou sous le même signe céleste. Ce rapprochement est intéressant à faire.

Réciproquement, au Printemps, Horus reprend

(1) De Iside, p. 372.
(2) Ibid. p. 373.
(3) Ibid. p. 356.
(4) Ibid. p. 366.
(5) Ibid. p. 364.
(6) Ibid. p. 368.
(7) Diod. l. 1, c. 55, p. 97.
(8) Arrian. Peripl. p. 7.
(9) De Iside, p. 367.
(10) Ibid. p. 373.
(11) Ibid. p. 372.

sa force, et défait Typhon. On exprima cette idée par une image d'Horus (1), qui serroit les testicules de Typhon, et détruisoit les sources de mal, que ce Génie répand dans la matière. On disoit, sous une autre figure, que Mercure, celui qui donne à Isis le casque de Taureau, et qui préside au mouvement de la Lune, avoit coupé les nerfs de Typhon, pour en faire les cordes de sa lyre, qui est placée dans les Constellations, et qui se lève le soir, à l'époque à laquelle le Soleil parcourt le Bœuf ou le Taureau (2). La mort du bœuf Apis réjouissoit Typhon, ou le Génie du Scorpion se réjouissoit de la mort de l'animal, qui représentoit le Taureau céleste d'Osiris.

(*p*) Plutarque en expliquant, comment Isis recueille les débris du corps d'Osiris, qu'elle renferme dans cette vache de bois, dont parle Diodore, suppose que les germes de bien, qui sont répandus dans la matière organisée, sont un écoulement du Ciel et des Astres (3), qui appliquent à la matière les différentes formes des corps. Dans le Ciel, ces formes y sont constantes et durables; mais dans la matière elles y varient à l'infini, et modifient les élémens sous mille figures. C'est Isis qui les rassemble et les recueille, lorsqu'elle travaille à la reproduction des êtres, et qu'elle met au jour de nouveaux corps; c'est précisément ce qui arrive au Printemps. En Automne, au contraire, elle les avoit gardées en dépôt, et tenu cachées sous un voile, que le Dieu du Printemps lève, au moment où il met au jour les nouveaux trésors de la Nature. Ces débris de la force active sont dans la lumière du Soleil, que reçoit la Lune, laquelle devient de nouveau féconde au Printemps, au retour de la chaleur.

(*q*) Les Paphlagoniens, au lieu de faire mourir et ressusciter le Soleil, supposoient que leur Dieu étoit enchaîné, et dans des entraves pendant l'hiver (4), et qu'au Printemps il étoit délié, et reprenoit une marche libre. Les Phrygiens disoient, qu'il dormoit l'Hiver, et s'éveilloit au Printemps. Les Juifs disoient aussi, qu'au sixième travail ou au septième signe, Dieu étoit entré dans son repos, après avoir organisé les plantes et les animaux, et placé l'homme dans un jardin de délices.

(*r*) Les habitans de Lycopolis étoient les seuls, qui mangeassent de la Brebis, parce qu'ils adoroient le Loup (5).

(*s*) Une tradition Egyptienne portoit, que Typhon s'étoit soustrait aux poursuites d'Horus (6), métamorphosé en Crocodile. J'observerai, que cet animal se trouve peint dans le Planisphère Egyptien de Kirker (7), sous le signe du Scorpion, que le grand Orion fait toujours coucher, et qui étoit l'empire de Typhon, et le lieu du Ciel, où le chef des Ténèbres enfermoit Osiris dans ce coffre fatal. Il est donc certain, que le Crocodile étoit une constellation en aspect avec le Scorpion, ou un de ses Paranatellons. La Sphère Persique parle aussi d'un Crocodile, qui étoit au nombre des constellations, et qu'elle fait monter avec le signe des Poissons (8). Seroit-ce le monstre marin, que nous appelons la Baleine? seroit-ce le Poisson austral ou le Dauphin?

Quoi qu'il en soit, ses rapports avec le signe du Scorpion sont constatés par la Sphère Egyptienne, et conséquemment sa liaison avec Typhon, chef des Ténèbres, et Génie violent, et à ce titre appelé *Seth*, le violent (9). Aussi peignoit-on l'homme cruel et violent par un Crocodile, dit Hor-Apollon (10). Cet animal peint renversé désignoit le couchant, suivant le même Auteur. Certain jour de l'année on donnoit la chasse aux Crocodiles, et on les jetoit dehors, vis-à-vis le temple d'Apollon. C'est ainsi qu'aux approches de l'équinoxe de Printemps, les Perses détruisoient toutes les productions d'Ahriman.

(*t*) Si Nephté est l'hémisphère inférieur, dans lequel est le Soleil, alors le signe qu'occupe le Soleil, lorsque la Lune est pleine au Cancer, est le Capricorne dans lequel effectivement le Planisphère de Kirker peint Anubis, ou un homme à tête de Chien, tel qu'on représente le fameux Anubis; c'étoit le domicile de Saturne. C'est peut-être ce qui a fait dire, que le Chien, ou l'homme à tête de chien, Anubis, étoit le Dieu Saturne (11).

(*u*) Il est bon de remarquer, que, dans le mois Tybi, qui étoit le second avant Phamenoth, ou avant celui auquel on célébroit la réunion d'Osiris à la Lune, conséquemment celui où la Lune étoit pleine (12), au signe de la Vierge appelée *Isis*, on faisoit en Egypte une cérémonie en mémoire du retour de cette Déesse, qui revenoit, dit-on, de Phénicie ou de Byblos. On représentoit sur les gâteaux sacrés, offerts à la Déesse, un Cheval fluviatile enchaîné. Alors en effet se lève Pégase ou le Cheval céleste, qui fait jaillir l'eau du Verseau et de la Fontaine d'Hippocrène.

(*x*) Voilà ce qui fit dire, qu'Isis ayant ras-

(1) De Iside, p. 373.
(2) Ibid. p. 382.
(3) Plut. de Iside, p. 374.
(4) Ibid. p. 378.
(5) Ibid. p. 380.
(6) De Iside, p. 371.
(7) Œdip. t. 2, part. 2, p. 296.
(8) Scalig. not. ad Manil. p. 347.
(9) De Iside, p. 371.
(10) Her. Apoll. l. 1, c. 64—66.
(11) De Iside, p. 366.
(12) Plut. de Iside, p. 371.

semblé les membres épars de son époux, tué par Typhon, les renferma dans une vache faite de bois (1), qu'elle couvrit d'une étoffe légère, faite de byssus, et que la ville de Busiris a pris de là son nom. Nous avons parlé plus haut de Busiris, qui fonda Thèbes, et dont l'histoire se lie au Taureau équinoxial, où est le siége de la vache Io. Plutarque parle aussi du cercueil de bois (2), dans lequel étoit le corps d'Osiris, lorsque Typhon le trouva et le mit en morceaux.

(*y*) Cette vérité est confirmée par Plutarque (3), lorsqu'il nous dit, que les courses du Soleil, dans son cercle, s'appeloient *recherches d'Osiris*, et que les sept tours, que l'on faisoit faire, au Solstice d'Hiver, autour du Temple à la Vache sacrée, désignoient les révolutions célestes ou les changemens, qui s'opèrent dans le mouvement des Astres, qui engendrent les saisons, à chaque septième signe, c'est-à-dire d'un équinoxe ou d'un solstice à l'autre.

(*z*) Cet affoiblissement de la Lumière solaire étoit exprimé par une fiction faite à l'occasion d'une fête, qui se célébroit tous les ans, quinze jours après l'époque, à laquelle on fêtoit la grossesse d'Isis (4), qui alloit devenir mère d'Harpocrate ; on appeloit cette fête la *naissance des bâtons du Soleil*, pour désigner, dit Plutarque, l'affoiblissement de la chaleur et comme la vieillesse de la lumière de cet Astre, qui déjà a besoin de soutien. Au contraire, on avoit fêté trois mois auparavant la naissance des Yeux d'Horus (5), au moment de la conjonction du Soleil et de la Lune, qu'on appeloit les *Yeux d'Horus*, sous le trône duquel on plaçoit des Lions. Horus ou le fils d'Isis passoit pour avoir été le premier qui eût sacrifié au Soleil.

(*aa*) C'est donc à tort, que Plutarque (6) dit d'Horus, qu'il est ce monde qui se reproduit sans cesse, et qui, dans sa durée perpétuelle, éprouve des renaissances et des morts ; ce qui est vrai de la végétation annuelle, qui se reproduit avec la durée éternelle des siècles. L'entendre ainsi, ce seroit prendre l'effet pour la cause, laquelle réside dans le Soleil, dont l'action créatrice se renouvelle au Printemps.

On donnoit à Horus le nom de *Kaïmin*, ou de *visible*, dit Plutarque (7), nom qui convient parfaitement au Soleil, et même à Orion, la plus brillante de toutes les constellations.

(*bb*) On attribua aussi à Menès, ancien roi d'Egypte, la découverte du blé (8), du pain et des autres alimens, dont on faisoit honneur à Isis. Ce nom de *Mené* ressemble fort à celui de la Lune, appelée *Mené* par les Grecs.

(*cc*) Ce but politique et moral nous paroît évidemment marqué, dans la fable Libyenne sur Bacchus, où on lit, que ce Dieu ayant consulté Ammon son père, sur les espérances qu'il pouvoit concevoir de ses expéditions (9), celui-ci répondit, « que c'étoit en faisant du » bien aux hommes, qu'il obtiendroit l'immor- » talité ». Ceci nous décèle l'intention de ceux, qui disoient que les Dieux avoient été des hommes, qui par des services signalés avoient été élevés à ce haut rang.

(*dd*) Plutarque voit, dans ces histoires merveilleuses, et dans les cérémonies religieuses, qui en consacroient les principaux traits, un but moral, celui de donner aux peuples des leçons de piété, et de présenter aux deux sexes des consolations dans leurs malheurs, en mettant sous leurs yeux ceux de leurs premiers Rois et de leurs premiers Dieux (10). Ainsi le Chrétien se console par l'exemple des souffrances de son Christ, dont une scène allégorico-tragique lui retrace la fiction tous les ans.

(*ee*) On faisoit des libations de lait aux Dieux Manes.

(*ff*) Plutarque (11) observe, qu'Osiris et Isis n'étoient pas les seules Divinités, dont on montroit les tombeaux ; on montroit aussi ceux de tous les autres Dieux, dont les ames, suivant les Prêtres, brilloient dans le Ciel, et étoient autant d'Astres. Plutarque loue les cérémonies funèbres, qui se faisoient près de ces tombeaux, en ce qu'elles avoient un but mystique, et qu'elles tenoient à une science secrète. Il place dans cette classe celles où l'on coupoit le bois sacré, où l'on découpoit le lin, et où l'on faisoit des libations, etc.

(*gg*) On trouvera peut-être là l'origine de la fable, qu'on a faite sur la fondation de Memphis, ou de la ville, qui servoit d'asile et de tombeau à Apis, image vivante d'Osiris, enterré dans une île du Nil. On raconte, qu'elle prit le nom de *Memphis*, du nom de la fille de son fondateur, qu'on dit avoir été aimée du fleuve Nil, métamorphosé en Taureau. C'est ainsi, que l'on disoit que Cadmus bâtit Thèbes, dans un lieu où se reposa le Taureau, sous la forme duquel Jupiter se métamorphosa, lorsqu'il enleva sa sœur Europe, et qu'il plaça ce

(1) Diodor. l. 1, c. 54, p. 96.
(2) De Iside, p. 354.
(3) Ibid. p. 372.
(4) Ibid. p. 377.
(5) Ibid. p. 372.
(6) Ibid. p. 374.
(7) Ibid. p. 374.
(8) Diod. l. 1, c. 28, p. 53.
(9) Diod. l. 3, c. 144, p. 242.
(10) De Iside, p. 361.
(11) Ibid. p. 359.

Taureau aux Cieux, dans le signe céleste qui porte ce nom, au-dessus du fleuve d'Orion, appelé *Nil*. C'est aussi pour cela, qu'on a dit, qu'Epaphus, fils d'Io, ou de la Lune métamorphosée en Vache, et placée au signe du Taureau, fut le fondateur de Memphis (1). C'est une allusion à la même fiction, qui a fait dire qu'Isis, après avoir rassemblé les membres de son époux, les mit dans une bière, qui avoit la forme d'une Vache; d'où vient le nom de *Busiris*, qui fut donné à la ville, où il fut enterré.

(*hh*) Diodore convient, qu'on avoit des opinions très-variées, et des notions très-vagues sur les Pyramides, et sur leurs auteurs (2). On attribuoit la grande à Armaïs, la seconde à Amasis, et la troisième à Inaron, d'autres à Maron. Suivant d'autres, la grande avoit été construite par Chemmis, la seconde par Chephron, et la troisième par Mécher ou Mycerin. Les uns y voient le tombeau de Rhodopè, fameuse courtisane; d'autres disoient, que les trois rois, ci-dessus nommés, les firent construire pour leurs femmes. On peut voir dans Hérodote (3) le roman de Mycerinus et de sa fille, ensevelie dans une vache de bois. Ce prince ne devoit plus vivre que six ans, et périr à la septième année. Denys le voyageur parle d'un tombeau d'Osiris, qui formoit un observatoire très-élevé (4), et qu'il confond avec l'Antiphare, lieu destiné à éclairer les vaisseaux. Là, étoit aussi le tombeau d'Eidothée, fille de Protée (5). Ces Pyramides auroient-elles eu aussi autrefois l'avantage de servir de fanal aux vaisseaux, lorsque la basse Egypte étoit sous les eaux, et que Memphis étoit peu éloignée de la mer? Je laisse aux naturalistes à examiner cette question, qui tient au déplacement des mers.

(*ii*) En effet, supposons un carré

a | | b
c | | d

dont les côtés étant rapprochés se prolongent à l'infini. Il en résulte nécessairement une grande croix; et si les faces du carré regardent les points cardinaux du monde, cette croix coupe en quatre parties le cercle de l'horizon, et marque les quatre points Nord, Midi, Orient, Occident. C'étoit au centre de cette croix, qu'étoit étendu Osiris mort.

(*kk*) Diodore (l. 1, c. 40, p. 72) donne à la Pyramide, pour base, un quadrilatère, dont les faces sont de sept *plethra*, et la hauteur de plus de six; ce qui est le rapport de six à sept. Il suppose qu'on avoit employé (6) à cette construction autant de mille hommes, qu'il y avoit de jours à l'année, c'est-à-dire, 360,000, et qu'ils travaillèrent pendant vingt années.

(*ll*) L'erreur doit être du côté de l'Anglois; car des proportions que donne Chazelles, il résulte nécessairement, que les faces triangulaires sont des triangles équilatéraux; ce qui ne peut avoir lieu d'après les dimensions de l'Anglois, qui convient néanmoins, que les faces sont triangulaires et équilatérales.

(*mm*) Nous observerons, qu'on attribuoit à Mithra la consécration des obélisques, qu'il fit élever dans la ville du Soleil, et que l'on faisoit honneur de la construction de cette grande Pyramide ou tombeau d'Osiris, à un roi appelé *Chembès* (7) ou *Chemmis*, nom qui est le même que celui de la ville où se trouve Isis, au moment de la mort de son époux, comme on l'a vu plus haut.

(*nn*) Si l'on en croit les Arabes, les Pyramides renfermoient sept chambres, qui portoient chacune le nom d'une Planète (8). Dans chacune de ces chambres étoit une idole ou Talisman; l'une de ces idoles, comme Harpocrate, avoit la main appliquée sur la bouche.

(*oo*) Plutarque (9) convient, que les fables des Grecs sur les Géans et sur les Titans, sur la lutte d'Apollon contre le Dragon Python, sur l'exil de Bacchus, sur les courses de Cérès, et autres semblables événemens, ne diffèrent en rien des aventures tragiques d'Osiris et de ses combats contre Typhon; et que toutes ces fictions rentrent dans la théorie des bons et des mauvais Génies, et tiennent au système généralement reçu par toutes les théologies, sur le bon et sur le mauvais principe. C'est même à cette occasion, qu'il donne un précis de la théologie ancienne sur les Génies, dont plusieurs étoient déchus de leur dignité primitive, et en subissoient la peine, comme nos mauvais Anges, après leur chûte; car c'est absolument la même idée théologique.

(*pp*) On attribuoit à ce Prince la construction d'une des trois Pyramides (10). Chemmis avoit construit la grande, Céphron une seconde, et Mycerinus les autres. On y voyoit gravé son nom de Mycer, ou Méchir, sur la face boréale. Ce nom est celui du mois, qui précédoit l'équinoxe de Printemps, et Phaménoth, où l'on célébroit l'*ingressus Osiridis* dans la

(1) Diod. l. 1, c. 54, p. 96.
(2) Ibid. l. 141, p. 75.
(3) Herod. l. 2, c. 130, 134.
(4) Dionys. Perieg. v. 259.
(5) Eusthat. Schol. ibid.

(6) Diod. ibid. c. 40, p. 73.
(7) Diod. l. 1, c. 39, p. 72.
(8) Kirk. Œdip. t. 2, part. 2, p. 301.
(9) Plut. de Iside. p. 369.
(10) Diod. l. 1, c. 41.

Lune, au moment où le Soleil passoit dans l'hémisphère boréal, et où la Pyramide ne devoit plus rendre d'ombre. C'est ici l'occasion de se rappeler le passage de Diodore sur Isis, et sur la vache de bois dans laquelle elle rassemble les débris du corps de son époux.

(*qq*) Lorsque vous entendez, dit Plutarque (1), les histoires merveilleuses que les Egyptiens font sur leurs Dieux; lorsqu'ils vous parlent de leurs courses, de leurs démembremens et d'autres aventures de cette espèce, il faut bien se garder de prendre ces choses à la lettre, et de croire qu'elles se soient ainsi passées; leur style, comme leurs images, tout est allégorique. Croire qu'effectivement la Divinité, qui par sa nature est heureuse et immortelle, éprouve ces déchiremens, et ces aventures tragiques, est une erreur abominable contre laquelle il est inutile de prévenir le lecteur. On ne doit avoir que de la haine pour ceux qui auroient des opinions aussi barbares et aussi impies sur la Divinité. Je ne sais ce que penseroit Plutarque d'un Dieu crucifié. Au reste, il ne faut pas s'imaginer, que ce ne soit que des fictions vagues, et sans aucune espèce de fondement. On doit les comparer à l'Arc-en-Ciel (2), qui se joue sur le nuage, et qui n'est que l'image du Soleil, dont les rayons éprouvent diverses réfractions dans ce nuage. Ces allégories réfléchissent une lumière, dont il faut chercher ailleurs le foyer, et la source véritable. Tout le cérémonial Egyptien, généralement symbolique, prouve que le génie allégorique a présidé à toutes ces histoires.

(*rr*) Comme les premiers hommes s'attristèrent sur l'éloignement du Soleil en hiver, et prièrent cet Astre de hâter son retour vers eux, et de ne pas les livrer aux horreurs d'une nuit éternelle, ils pleurèrent aussi le dépouillement de la nature, qui étoit une suite de cette absence, et en déposant dans le sein de la terre les semences d'une nouvelle récolte, ils prierent le Ciel et la Terre de s'unir encore pour féconder ces nouveaux germes, et pour leur rendre de nouvelles moissons (3). Tel fut le premier objet des fêtes de deuil, célébrées en Grèce en l'honneur de Cérès et de Proserpine. La mysticité les tourna ensuite vers un autre but plus relevé, et qui tenoit à la theorie des ames.

(*a*) Plutarque dit formellement, qu'il y avoit un poème appelé *la Théseïde*, où les exploits de Thésée étoient chantés. Aristote, dans sa poétique, parle aussi de la Théseïde et de l'Héracléïde (4). Cette Fable se lie à celle de Jason; car Plutarque suppose que Médée, lorsque Jason l'eut quittée, se réfugia chez Egée, et vécut dans un commerce illicite avec lui (5). Elle voulut même engager ce Prince à empoisonner le jeune Thésée, lorsqu'il arriva avec son épée et ses chaussures, pour se faire reconnoître; ce qui s'accorde assez, si Médée est Méduse, placée près de Persée, qui se lève au coucher de la Coupe.

(*b*) L'Hercule céleste porte aussi le nom de *Thésée*; il est précédé de la Lyre, appelée *Lyre d'Hercule* ou de *Thésée*, et de la couronne boréale, appelée *Couronne d'Ariadne*. Sur le coffret de Cypsèle, on les trouve exactement groupés ainsi. On y voit *Thésée*, qui tient une *Lyre*, et *Ariadne*, qui tient une *Couronne* (6).

(*c*) Thésée défit dans la suite les Amazones en cet endroit, et on y éleva un temple à Mars (7).

(*d*) Sur la route d'Hermione à Trézène, on trouvoit la source du fleuve Hylycus, autrefois Taurius, et la pierre nommée *pierre de Thésée*, parce que ce Héros l'avoit soulevée, pour y prendre l'épée et les chaussures qu'y avoit cachées Egée (8). Avant cela, on l'appeloit l'autel de Jupiter *Sthénius* ou *le Fort* (9). Un monument en bronze, placé dans la citadelle d'Athènes, retraçoit cette aventure de Thésée, qui n'avoit alors que seize ans (10). On y avoit aussi représenté sa victoire sur le Taureau céleste, connu dans les Fables sous le nom de *Taureau de Marathon*, et qu'Hercule avoit dompté en Crète, avant de l'amener dans le Péloponèse et dans l'Attique, où il tua Androgée, fils de Minos. Nous avons une Epigramme Grecque sur la statue de ce Héros domptant, comme Mithra, le Taureau de Marathon (11).

(*e*) On voit ici une allusion au *Solstice*, et au coucher de *l'Ingeniculus* porte-massue. Hercule prenoit, pour symbole de son premier travail, la peau de lion, emblème du premier signe. Thésée prend la massue, emblème de la force solaire à cette époque. Le Soleil s'arrête au Solstice, et l'*Ingeniculus* porte-massue est tué, c'est-à-dire, se couche. Thésée étoit peint avec une barbe pleine (12), telle que celle que l'on donnoit aux effigies du Soleil solstitial, suivant Macrobe (13).

(*f*) On remarquera, que Ménalippe étoit fille du Centaure Chiron, et que tous les Héros ici nommés tiennent à la famille du Centaure.

(1) De Iside, p. 355.
(2) Ibid. p. 358.
(3) Ibid. p. 370.
(4) Aristot. Poétic. c. 8.
(5) Plut. vita Thes.
(6) Pausan. Heliac. 1, 166.
(7) Pausan. Corinth. p. 75.
(8) Pausan. Corinth. p. 95.
(9) Ibid. p. 76.
(10) Pausan. Attic. p. 26.
(11) Epigram. Græc. l. 4, Epig. 19.
(12) Luc. t. 2, Cynic. p. 971.
(13) Macrobe Sat. l. 1, c. 18.

(*g*) C'est pour cela qu'on chantoit dans cette cérémonie : « Divine Branche, tu portes des » figues et du froment ; le miel délicieux et l'huile » salutaire découlent de tes rameaux sacrés ; et » les vieilles trouvent en toi ce doux Nectar, dont » elles s'enivrent et qui les endort ». C'étoient là les principales productions de l'Attique.

(*h*) On choisissoit un certain nombre de jeunes garçons, pris dans les plus nobles familles de chaque tribu, qui avoient tous leur père et leur mère vivans. Ils portoient à la main des branches de vigne avec leurs raisins, et couroient, depuis le temple de Bacchus jusqu'à celui de Minerve-Scirade, qui étoit au port de Phalère. Celui qui arrivoit le premier buvoit une coupe de vin, où l'on avoit mêlé du miel, du fromage, de la farine et de l'huile. Ils étoient suivis d'un chœur, conduit par deux jeunes hommes habillés en femmes, et qui chantoient les louanges de ces jeunes garçons. Les femmes les accompagnoient, portant sur leur tête des corbeilles ; et l'on choisissoit pour cet emploi les plus riches de la ville : toute la troupe étoit précédée par un Héraut, qui portoit un bâton entouré de rameaux.

(*i*) On avoit gravé les tableaux différens des événemens de cette guerre (1), sur le bouclier de Minerve et sur le piédestal de la statue de Jupiter Olympien.

(*k*) Trézène étoit voisine d'Epidaure, ville fameuse par le culte d'Esculape (2) et de ses Serpens, ou de la constellation appelée *le Serpentaire* et *Thésée*.. Ceux de Trézène se vantoient d'avoir eu les premiers chez eux le fameux Horus ou l'Apollon Egyptien (3), à qui les Egyptiens consacrent Orion, qui se couche au lever du Serpentaire. Ceux d'Epidaure sacrifioient au Cocher céleste, qu'ils appeloient *Hippolyte*, fils de Thésée (4). Ils lui avoient planté un bois sacré et élevé une statue. On voyoit dans la même enceinte le temple du Soleil et d'Apollon, dont le Cocher *Heniochos*, comme Phaëton, dont Hippolyte éprouva le sort, conduisoit le char vers nos régions. On alloit consacrer ses cheveux dans son temple. On dit que Thésée, dans sa jeunesse, s'assujettit à cette même pratique, et qu'il alla consacrer les siens à Delphes, à Apollon, et que le lieu où il les déposa s'appela *Théséis*.

(*l*) D'autres disent, qu'il combattit le Sanglier de Calydon ; d'autres, tels que Strabon, liv. 8, que cette Laye étoit mère du Sanglier de Calydon (5).

(*m*) *Germanicus, sub finem*, compte Arcturus, Orion et les Chevreaux au nombre des Constellations, qui excitent les vents impétueux et les orages.

(*n*) On personnifia la massue, sous le nom de *Corynètes*, comme on l'a personnifiée sous celui de *Ropalos*, compagnon d'Hercule. On fit même allusion à la peau du Lion, que porte l'*Ingeniculus*, en supposant qu'Hercule étant venu à Trézène (6), chez Pithée, avec la peau du Lion, tous les enfans de Trézène eurent peur, croyant qu'il avoit avec lui un véritable Lion. Le jeune Thésée seul n'eut pas peur ; mais au contraire il s'arma pour le combattre.

(*o*) Le combat contre Procruste est le sixième ; et il doit répondre au Capricorne, *Neptunix proles*. On disoit Procruste fils de Neptune. (Hygin, Fab. 38).

Sciron seroit-il le Centaure ou Pégase, Sciron ? Ce qu'il y a de certain, c'est que dans la généalogie de la Nymphe Endéide, Plutarque dit qu'elle est fille de Chariclo et de Sciron ; et Apollodore, de Chariclo et de Chiron ; ce qui feroit croire, que Sciron et Chiron sont le même nom, différemment prononcé. Le caractère d'homme juste, que veut lui rendre Plutarque, s'accorde assez avec l'opinion reçue sur le Centaure Chiron, célèbre pour sa justice, à cause de la Balance. Cependant Sciron pourroit être le vent qui souffle sous la division de la Balance, au lieu du lever du Centaure, et que l'on appeloit *Sciron*, comme on peut le voir dans notre Planisphère sur Hercule. Il n'est pas étonnant, qu'un vent impétueux soit représenté comme un Athlète terrible, qui précipitoit dans la Mer ceux qui n'avoient pas la force de lui résister. Voilà cette espèce de lutte, qu'il proposoit à tous les étrangers, qui passoient dans la route escarpée, qui va de Mégare à Corinthe, près des roches Molurides, où il souffloit, et où l'on dit qu'il habitoit (Pausan. Attic. pag. 43). Une tortue étoit en bas, qui déchiroit ces malheureux. Alors se couche la Lyre placée sur le Centaure. (Testudo). Columelle (liv. 11, cap. 2, pag. 428), nous dit, qu'au 10 des kalend. de septembre, *Testudo*, *Fidis*, se couche et excite de violentes tempêtes.

Strabon, liv. 1, pag. 28, dit que, pour l'Attique, le vent du couchant, *Zéphyr*, souffle du côté des roches Scirroniennes ; ce qui fait qu'on les appelle les *Vents Scirroniens* ou de *Sciron*. Arrien dit, que c'est le *Thrascius* qui s'appelle *Sciron*. Hesychius, que le vent Sciron s'appelle *Argestés* (7). Pline, liv. 2, chap. 47, parle du vent Sciron, comme d'un vent qui est contigu à l'Argestés, et qui n'est connu que des Athéniens. Voyez aussi Suidas, et Strabon, l. 9, pag. 391, sur les vents Scirroniens. Ils disent, que ces vents sont violens, et excitent des tempêtes.

(1) Pausan. Attic. p. 15.
(2) Paus. Corinth. p. 71.
(3) Ibid. p. 68, 70.
(4) Ibid. p. 74.
(5) Natal. Com. l. 7, c. 9, p. 730.
(6) Pausan. Attic. 26.
(7) Hesych. voc. Scyron.

(*p*) J'observe, que ce Taureau est celui qui naît des amours de Jupiter Serpent avec Proserpine. Or, Jupiter Serpent prend les formes du Thésée-Serpentaire. Le but allégorique de la Monnoie et celui du fameux Vers, sur la génération du Serpent et du Taureau, sont les mêmes.

(*q*) La Fable suppose (1) que Minos, ayant refusé à Thésée de le reconnoître pour fils de Neptune, lui dit qu'il ne le reonnoîtroit qu'autant qu'il lui rapporteroit, du fond de la Mer, *Gemmam*, une Perle, qu'il portoit aú doigt, et qu'il jeta au fond des eaux. Thésée plongea, la rapporta, avec une belle couronne, que lui donna Amphitrite, et que Neptune plaça aux Cieux, en mémoire de cet événement. On voit ici évidemment une allusion au coucher de la Couronne Boréale, dont la plus belle étoile s'appelle *Gemma*, la Perle, à la suite de laquelle se couche le Serpentaire, Thésée, et qui revient sur l'horizon avec ce même Thésée, sur le Serpent duquel elle est placée. La fiction est toute simple, et ne présente aucune difficulté dans son explication. La Couronne Boréale, d'ailleurs, porte le nom de Couronne de Thésée, et sa belle Etoile, le nom de *Margarita*, ou de la Perle (2).

(*r*) On remarquera, que le combat des Amazones, qui entre dans la fiction sur Thésée et sur Hercule, deux Héros qui représentent le Soleil, faisoit aussi partie du combat de Bacchus (3), qui n'est encore que le Dieu-Soleil, sous un autre nom et sous une autre forme, comme nous allons le faire voir bientôt.

(*s*) Il fit son alliance avec Pirithoüs, suivant Pausanias, dans l'Attique, en un lieu voisin du temple de Sérapis. Or, Sérapis est Esculape, et Esculape est le Serpentaire (4).

Des amours de Thésée avec Hélène, naquit Démophon (5). Ce nom est un de ceux de Triptolème, le premier des Gémeaux, qui joue un rôle dans la Fable de Cérès, qui nourrit un fils de Prince, appelé Démophon (6). D'autres le font naître de Thésée et de Phèdre, ou même d'Antiope, mère des Gémeaux, Amphion et Zéthus.

(*a*) La Thessalie a dans son voisinage la Thrace, qui est bornée par la Mer Noire, à l'extrémité orientale de laquelle est la Colchide. Orphée, Chantre de Thrace, passe pour avoir communiqué aux Thessaliens la Poésie et les chants sur le Soleil du Printemps, dont le lever étoit précédé du Belier, qui sembloit naître à l'orient de la Mer Noire, et des régions où les Thraces plaçoient la Colchide; tandis qu'on voyoit descendre au couchant Jason, dans les eaux de la Mer qui baigne les côtes de la Thessalie. Aussi paroît il, que le Chantre nommé *Orphée* étoit placé dans un pays, qui a l'une de ces mers à l'orient; c'est le Pont-Euxin; et l'autre au couchant; c'est celle qui baigne les ports de la Thessalie, et au sein de laquelle s'embarqua Jason, pour aller à la conquête du Belier, qui brille aux Cieux le matin, vers les régions orientales ou l'on plaçoit la Colchide.

(*b*) On dit en effet, que Pélias voulant faire périr Jason dès son berceau (7), les parens de celui-ci l'enfermèrent dans un coffre, et le portèrent dans l'antre de Chiron, pendant l'obscurité de la nuit, et qu'ils confièrent au Centaure son éducation. Chiron lui apprit l'art de la Médecine; ce qui lui fit donner le nom de Jason. On sent bien, que ceci n'est qu'une allusion au Serpentaire, appelé *Jason* et *Esculape*, Dieu de la Medecine. Il sortit de cet antre pour labourer près du fleuve Anurus: allusion à la saison du labourage, à laquelle (8) il préside, par son lever d'Automne. Aussi en fait-on un homme instruit par Cérès dans l'art de cultiver la terre. Le nom de Médée Pharmacienne, qu'il épouse, confirme encore l'allusion au Guérisseur Jason, ou Esculape, nom du Serpentaire.

(*c*) La difficulté de réunir dans une seule case tous ces Paranatellons, nous les a fait reporter sur la case opposée; car on sait que le Paranatellon d'un signe peut l'être aussi du signe opposé; puisque jamais un signe ne se lève et ne se couche, que le signe opposé ne se lève et ne se couche également, et qu'ils ne puissent par conséquent avoir des Paranatellons communs. C'est donc pour prévenir la confusion, que nous avons partagés en deux groupes les Paranatellons du soir et du matin, du premier jour et de la première nuit de l'équinoxe du Printemps.

(*d*) D'autres appellent *Aigialeus* ou *Alaiga* le fils d'Aëtès, le frère de Circé et de Médée, que nous venons de voir appelé Absyrthe, dans la tradition la plus commune.

(*e*) Certaines traditions font Aëtès frère de la Pléïade Pasiphaë, placée sur le Taureau céleste, au-dessus duquel est le Cocher: d'autres le font fils d'Antiope, de cette Antiope mère d'Amphion et de Zéthus ou des Gémeaux, et au tombeau de laquelle on alloit prendre de la terre tous les ans, lorsque le Soleil parcouroit le Taureau céleste. On lui donne pour épouse Idya, fille de l'Océan, comme les Pléïades; d'autres Astérodie, également fille de l'Océan (9).

(1) Pausan. Attic. p. 15.
(2) Hygin. l. 2.
(3) Pausan. Achaic. p. 207.
(4) Nat. Com. l. 7, c. 9, p. 730.
(5) Ibid. p. 730.
(6) Apoll. l. Plut. Vit. Thesei.
(7) Nat. l. 6, c. 8.
(8) Hygin. l. 2.
(9) Nat. Com. l. 6, c. 7, p. 569.

On

On supposoit que les rayons d'Hypérion ou du Soleil, père des Héliades (1), étoient déposés dans des appartemens dorés, dans la ville d'Aétès. Odyss. pag. 700.

(*f*) Sur des monumens de l'église d'Issoire, où sont gravés les douze signes, on remarque Phryxus et Hellê sur le Belier.

(*g*) Les Arabes appellent cette belle Etoile *Aioth* ou *Al-Aioth* avec l'article. Riccioli, pag. 17.

(*h*) Thyes, Thyas en hébreu, signifie *hircus*, *caper*, *aries*, dit Buxtorf, p. 859.

(*i*) Le constructeur de ce vaisseau étoit Argus, fils de Danaüs, suivant Hygin (2). Aussi Germanicus l'appelle-t il le vaisseau de Danaüs (3).

(*k*) On trouve dans Hygin, Fable 14 (4), la longue nomenclature de tous les Argonautes, et on voit que ce sont, pour la plûpart, les Héros qui figurent avec le plus d'éclat dans l'ancienne Mythologie, et dans la prétendue Histoire des siècles héroïques; ce qui lie essentiellement ce Poème à tous les Poèmes anciens, qui composent la Mythologie, ou les traditions sacrées de la Grèce: d'où résulte la nécessité de les reporter tous vers une même époque. Or, cette époque est celle où le Lion étoit le premier signe solstitial, auquel répondoit le premier mois de l'année, qui commençoit au Solstice d'été, comme nous l'avons fait voir dans les travaux d'Hercule. Donc toute cette Histoire héroïque remonte là; c'est-à-dire, à 2500 ans avant l'ère Chrétienne; époque qui précède de plus de 1500 ans l'âge où l'on fait vivre Homère.

(*l*) On remarquera que, dans le Poème de l'Héracléide, ce troisième Chant répond à la Balance, qui monte toujours en opposition avec le Belier, ou lorsque celui-ci se couche; conséquemment durant le neuvième travail d'Hercule, celui-là même où l'Auteur de l'Héracléide place le départ d'Hercule avec Jason, pour la conquête de la Toison d'or.

(*m*) C'est ce Centaure et sa Panthère, qui nous servent, dans la Fable d'Osiris et dans celle d'Isis, à expliquer les formes sous lesquelles Osiris revient à la vie, et aide Horus dans son triomphe (5).

(*n*) On voit que, dans la fiction de ce Songe, on représente Jason par un astre tombé du Ciel, qui s'unit à Médée et qui l'amène avec lui sur les flots de la Mer Noire, loin de la Colchide. Voilà le sens du présage.

(*o*) S'il est permis de former des conjectures sur Médée, nous sommes tentés de la placer dans la fameuse constellation de Méduse ou de la Gorgone, que porte Persée son oncle, frère d'Aétès, et qui est placée sur le Belier céleste. Aussi dans les médailles de Méduse, on voit la tête de Gorgone avec des serpens, surmontée d'aîles et des cornes du Belier. On dit de Méduse, qu'elle fut, comme Médée, une Enchanteresse ou Magicienne, et que ce fut Persée, qui de son nom nomma la Médie (6). On dit pareillement, que ce fut Médus, fils de Médée, d'autres Médée elle-même, qui donna son nom à la Médie. Dans les deux Fables, Persée et Persé; Médus, Médée et Méduse jouent un rôle (7): leur voisinage du Belier semble l'avoir rendu nécessaire. Aussi, Méduse ou Médée facilitent la conquête du Belier, sur lequel est immédiatement placée la Gorgone (8).

(*p*) Tous les ans on célébroit, dans différentes Fables, la défaite du grand Dragon ou du Serpent Python, du Génie, ou de l'Astre malfaisant, qui amenoit l'Hiver, dont le terme étoit l'équinoxe du Printemps, à l'entrée du Soleil au Taureau, au lever Héliaque du Belier à toison d'or. Voilà l'origine de la fiction, qui suppose qu'avant de conquérir la fameuse Toison, Jason eut besoin de dompter des Taureaux qui souffloient des feux; ce qui ne convient qu'au Taureau céleste; et de triompher du terrible Dragon, dont la défaite entroit dans tous les Chants sur le triomphe, que le Soleil remportoit à l'équinoxe sur les ténèbres de l'Hiver et sur le mauvais principe Typhon, dont le Serpent Python, le Dragon des Hespérides ou le Dragon du Pôle, étoient la forme Astronomique. Tel est le sujet de ce point de la fiction. Ce Dragon est appelé par Théon (9) le Dragon de Cadmus; et ceux qui disent, que Jason, labourant les champs que sillonnoient les Taureaux qui vomissoient des flammes, sema des dents de Dragon (10), disent qu'elles étoient celles du Gardien de la Toison, suivant les uns, et celles du Dragon de Cadmus, suivant d'autres. Hygin, dans son récit (*n*), parle aussi de la tâche qu'Aëtès imposa à Jason, savoir de labourer avec des Taureaux qui vomissoient des feux, et de semer des dents de dragon, d'où naissoient des hommes armés, comme dans la Fable de Cadmus, lesquels s'entretuoient ensuite. Le récit d'Apollodore s'accorde avec celui d'Hygin dans cette partie. (11) Voyez Apollod. liv. 1.

(*q*) Diodore (12) suppose, que Circé avoit été mariée à un Prince Scythe, roi des Sarmates; qu'elle avoit empoisonné son mari; et que s'étant emparée du trône, elle avoit commis beaucoup de cruautés, qui la firent chasser. Elle alla s'établir dans une île déserte de l'Océan, avec des femmes de sa suite. D'autres disent, qu'elle se retira sur un promontoire d'Italie, appelé *cap*

(9) Strabon. l. 1, p. 47.
(2) Hygin Fab. 14.
(3) Germ. Cæs. 35.
(4) Ibid. Fab. 173. et Apoll. l. 1.
(5) Ci-dess. l. 3, c. 1, p. 318.
(6) Cedren, p. 22. Chron. 91, etc.
(7) Diod. l. 4, c. 180, p. 299.
(8) Herod. l. 7, c. 62.
(9) Theon. p. 113.
(10) Natalis Com. p. 6, c. 8, p. 585.
(11) Hygin. Fab. 22.
(12) Diod. l. 4, c. 173, p. 189.

Circé, et qu'elle y vint, non de la Sarmatie, mais du Pont. Médée apprit d'elle, et de leur mère *Hécate*, l'art des poisons.

(*r*) Noël le Comte (1) fait remarquer cette prodigieuse variété, dans la route que les différens Auteurs des Poèmes ou Romans, faits sur l'expédition de Jason, font tenir aux Argonautes dans leur retour. Il n'en faut pas davantage à un homme de bon sens, pour reconnoître qu'il ne s'agit pas d'événemens historiques.

(*s*) C'est une circonstance bonne à remarquer, que l'on fait périr Absyrte dans les mêmes pays, où l'on pleuroit tous les ans, suivant Plutarque, la mort de Phaéton ou du Cocher céleste, qui porte les deux noms d'Absyrte et de Phaéton.

(*a*) Le Poète Apollonius étoit d'Alexandrie; il eut pour père Silléus, et pour mère Rhodê. Il étudia à Alexandrie sous le Grammairien Callimaque. Il passa ensuite à Rhodes, après avoir composé ce Poème. Il se mêla de l'administration et fit le métier de Sophiste. On prétend qu'il retourna depuis à Alexandrie, et qu'il succéda à Eratosthène dans la fonction de Garde de la Bibliothèque; et qu'après sa mort, il fut enterré avec Callimaque son maître.

(*b*) Les uns font venir le nom d'Argo de celui qui avoit construit ce vaisseau. Phérécyde dit que ce nom venoit d'Argus, fils de Phryxus. On prétendoit que c'étoit le premier vaisseau long qui eût été construit. On lui donna aussi le nom de vaisseau de Danaüs, parce que Danaüs l'avoit construit, pour se sauver des poursuites d'Egyptus son frère.

(*c*) Pélias étoit fils de Neptune et de Tyro, fille de Salmonée, qui avoit été élevée chez Créthéus, frère de Salmonée. Elle étoit devenue amoureuse du fleuve Enipée (2), dont Neptune prit la forme, pour obtenir ses faveurs. Elle devint mère de deux enfans, Nélée et Pélias, dont elle accoucha secrètement, et qu'elle exposa. Devenus grands, ils se séparèrent. Nélée bâtit Pylos en Messénie. Pélias habita la Thessalie, et usurpa les états d'Eson père de Jason, et fils de Créthéus, qui régnoit à Iolcos. Pélias, jaloux de savoir quel seroit son successeur, interrogea l'Oracle d'Apollon, qui l'avertit de se garder de l'homme, qui se présenteroit à lui un pied nud et l'autre chaussé. Il ne comprit pas d'abord le sens de cet Oracle; mais il eut occasion de le comprendre dans la suite, lorsqu'immolant un Taureau à Neptune sur le rivage il invita un grand nombre de personnes à cette cérémonie, et entre autres Jason. Celui-ci, qui aimoit à cultiver la terre, vivoit à la campagne. Il la quitta pour se rendre au sacrifice; et en passant le fleuve Anurus, il perdit une chaussure. Arrivant ainsi un pied nud devant Pélias, celui-ci se ressouvint de l'Oracle, et songea dès ce moment à en prévenir l'effet.

(*d*) Orphée, à qui l'on attribue le Poème des Argonautes, dont nous avons donné plus haut l'analyse, étoit fils d'Apollon et de Calliope, suivant les uns; et suivant d'autres, fils d'OEagrus et de Polhymnie (3). Hérodorus distingue deux Orphées, dont l'un fut de l'expédition des Argonautes. Phérécyde, dans son Livre sixième, prétend que ce fut Philammon, et non Orphée, qui fut de cette expédition. Philammon étoit père de Tamyris (4), fameux Chantre. L'Hercule céleste porte les noms d'Orphée et de Tamyris (5); ce qui rentre dans la même idée, et nous oblige de chercher dans la même Constellation le Chantre, qui fut de l'expédition des Argonautes, que l'antiquité place aux Cieux près de la Constellation de la Lyre. Ce même Philammon étoit, comme Orphée, chef d'initiation (6). On prétend, que le motif qui engagea Chiron à conseiller à Jason d'inviter Orphée à l'accompagner, c'est qu'il ne pouvoit, sans son secours, passer près de l'île des Sirènes (7). Car il étoit réservé au seul Orphée de leur imposer silence, par la force d'une harmonie infiniment supérieure à celle des chants de ces monstres perfides.

(*e*) Il est bon d'observer, que le travail du Sanglier d'Erymanthe répond au troisième travail d'Hercule, et conséquemment au lever de l'extrémité de la Balance, et du commencement du Scorpion; c'est-à-dire à la partie du Ciel, qui monte au moment du départ de la Sphère à l'ouverture de la nuit, qui précède l'équinoxe de Printemps, chanté dans ce Poème de la conquête du Belier. On sera peut-être surpris de voir Hercule, qui est le Soleil, figurer dans cette fable avec Jason, qui est aussi le Soleil. Mais on doit faire usage ici d'une distinction établie déjà plus haut, dans notre Poème sur Hercule (8) ou dans l'Héracléide, entre Hercule Soleil, et les images qui le représentent au Ciel. Jason, le Héros du Poème, est le Soleil, dont l'image est au Serpentaire; mais cette image elle-même porte les noms d'Hercule: l'*Ingeniculus* porte aussi le nom d'Hercule. Un des Gémeaux porte encore le nom d'Hercule. Ainsi on compte trois images d'Hercule au Ciel. C'est comme constellation, qu'il figure ici dans le Poème, sous son nom d'Hercule; et non comme Soleil. Car sous le rapport de Soleil, il se nomme et il est réellement Jason, le chef véritable de l'entreprise.

(*f*) On faisoit Chiron, ainsi que les autres Cen-

(1) Nat. Com. l. 6, c. 8. p. 586—587.
(2) Apollod. l. 1.
(3) Scholiast. Apollon. v. 23.
(4) Pausan. Messen. p. 143.
(5) Hygin, l. 2, c. 7.
(6) Pausan. Corinth. p. 79.
(7) Scholiast. Apollon adv. v. 23.
(8) Ci-dess. l. 3, c. 1, p. 318.

taures, fils d'Ixion, suivant Suidas, dans son histoire de Thessalie (1). Ixion est le nom de l'Hercule *Ingeniculus*, qui se lève avec Chiron (2). Mais l'auteur de la guerre des Géans prétend, que Saturne, s'étant métamorphosé en Cheval, eut commerce avec Philyra fille de l'Océan, et que de cette union naquit l'Hippocentaure Chiron. Sa femme fut Chariclo. Chiron étoit le plus humain et le plus juste des Centaures. Il éleva Jason, à qui il apprit la médecine, science qui lui fit donner son nom de *Jason*, qui veut dire *Guérissant*, ou *Médecin*.

(*g*) Polyxo et Hypsipile sont des noms d'Hyades et de Pleïades (Arnobe, l. 4, p. 144.) (Hygin, l. 2), ou des Astres du Printemps, qui fixoient autrefois l'arrivée du Soleil à l'Equinoxe.

(*h*) Quelques Auteurs ont prétendu, que le temple de Cyzique étoit consacré, non pas à Apollon Ecbasius (3), mais à Apollon Jasonien; ce qui confirme notre opinion, que Jason n'est que le Soleil, le fameux Apollon, Esculape, Dieu de la Médecine: on l'appeloit l'*Apollon de Cyzique*.

(*i*) Le vaisseau Argo, d'où cette Colombe doit partir, est la fameuse Arche de Noé, et le vaisseau de Deucalion, comme on le verra dans notre troisième Volume, à l'article des Apocatastases et des déluges. Le Poète donne à cette Colombe le nom de *Peleias* (4).

(*k*) Ce lieu est près d'Héraclée. On prétend, que c'est par cet endroit qu'Hercule tira des Enfers le Cerbère, qui y vomit une écume noire, qui forma la première plante de ciguë. Andron de Téos dit que, dans ces lieux, avoit régné autrefois un certain prince appelé *Acheron*, qui eut pour fille Dardanis, dont Hercule eut un fils, qui bientôt mourut ainsi que sa mère. Ils donnèrent leur nom à deux endroits dans ce pays (5).

(*l*) Tricca est une ville de Messénie (6), où Esculape fut élevé. Or Esculape est le même Dieu que Sérapis, la grande Divinité de Sinope, comme on peut le voir à notre article Esculape et Sérapis.

(*m*) Les uns font Hécate fille de Persée (7), d'autres de Jupiter. Dans les Orphiques on la dit fille de Cérès. Bachylide la fait fille de la Nuit; Musée la fait fille de Jupiter et d'Astérie, et Musée la dit fille d'Aristée, fils de Pæon.

(*n*) Cette circonstance prouve bien, qu'il s'agit ici d'une fable Cosmique, qui a pour objet le Dragon du Pôle, appelé *Dragon de Cadmus*, et le Taureau d'Europe, ou celui des Constellations. En effet, les deux monstres les plus redoutables, dans le travail de Jason, ce sont les Taureaux et le Dragon. C'est aussi le Taureau et le Dragon qui jouent le rôle le plus important de la fable de Cadmus. Il est à propos d'observer, que le même Serpentaire, qui s'appelle *Cadmus*, s'appelle aussi *Jason*; et que c'est la même Fable, sous deux noms différens.

(*o*) De-là vint, sans doute, que certaines traditions ne donnent que deux mois de durée à cette navigation de Jason (8).

(*p*) Les filles de Pelias (9) portoient des noms de Pleïades, telles qu'*Asterope*. (Apollodore, l. 1.)

Eschyle prétend, que les nourrices de Bacchus, ou les Hyades, furent aussi cuites et rajeunies dans la fameuse chaudière (10), où Médée rajeunissoit les hommes, tels que Pélias, Eson, et même Jason; ce qui prouve bien, que cette fiction sur le rajeunissement de Pélias, par le moyen d'une chaudière, peut être relative au rajeunissement de la Nature et du Soleil, au moment où le Soleil a parcouru le Belier, et qu'il s'unit aux Pleïades et aux Hyades, nourrices de Bacchus. Ainsi Hercule épouse Hébé, suivant le Scholiaste d'Hésiode. On donne pour fils à Jason, Apis, dont le Taureau céleste étoit le type, et le Bœuf Egyptien l'image, comme nous l'avons vu ailleurs; et pour fille Atalante. On prétend que Jason fut tué par Staphylus, ou Raisin. Le vieux Belier mis en morceaux et cuit dans une chaudière d'airain, d'où sort ensuite un jeune Agneau (11), offre bien une allusion au renouvellement de l'année, qui finissoit sous le mois où le Soleil parcouroit le Belier, et qui renaissoit à son lever Héliaque, à l'entrée du Soleil au Taureau. C'est Christ-Agneau, qui sort du tombeau.

(*q*) Strabon, l. 1, p. 45, etc. s'efforce de prouver la réalité de l'expédition des Argonautes; et il apporte entre autres preuves celle-ci, qu'il existe une ville appelée *AEa*, près du Phase; qu'AEtès fut roi de Colchide; que les richesses de ce pays furent un motif plus que suffisant pour déterminer l'expédition de Jason, comme elles avoient déjà déterminé le voyage de Phryxus. Il existe, dit-il, des monumens de cette double expédition dans le Phryxium, ou ville de Phryxus; et les *Jasonia*,

(1) Schol. Apollon. adv. v. 554.
(2) Hygin. l. 2, c. 7.
(3) Scholiast. Apollon. adv. v. 966.
(4) V. 328.
(5) Scholiast. Apollon. adv. v. 354.
(6) Pausan. Messen. p. 113.
(7) Schol. Apollon. v. 467.
(8) Natal. Com. l. 6, c. 8, p. 587.
(9) Ibid. l. 6, p. 575, ibid. 589.
(10) Æschyl. Bacch. Nutricib.
(11) Hygin. Fab. 24.

que l'on trouve dans ces pays, en Arménie, en Médie et dans les villes voisines. On rencontre près de Sinope, le long de toute cette côte, dans la Propontide et l'Hellespont jusques à Lemnos, beaucoup de traces de ces expéditions de *Phryxus* et de *Jason*. On trouve également des vestiges et des monumens des voyages de Jason et des autres Argonautes, jusqu'en Crète, en Italie, et dans la mer Adriatique. Je réponds à cela, ce que Strabon disoit plus haut, que dans des récits Mythologiques tout n'est pas faux, et ne doit pas être retranché de la Géographie et de l'histoire, comme n'ayant aucune espèce de fond de vérité; et qu'il y a un mélange de faux et de vrai, comme Strabon l'avance lui-même. Mais la vérité n'est que l'accessoire.

Justin l. 42, c. 3. *Jasoni totus Oriens, ut Conditori divinos honores, Templaque constituit.* Strabon. l. 11, c. 503, parle des *Jasoneia* ou Temples de Jason, dans l'Orient vers l'Arménie, la Médie et la Colchide, l'Albanie et l'Ibérie.

Fin des Notes du Tome premier.

— 4 volumes in 4to, y compris l'atlas,
60 fr

ouvrage très savant, [illegible]

8104

